



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

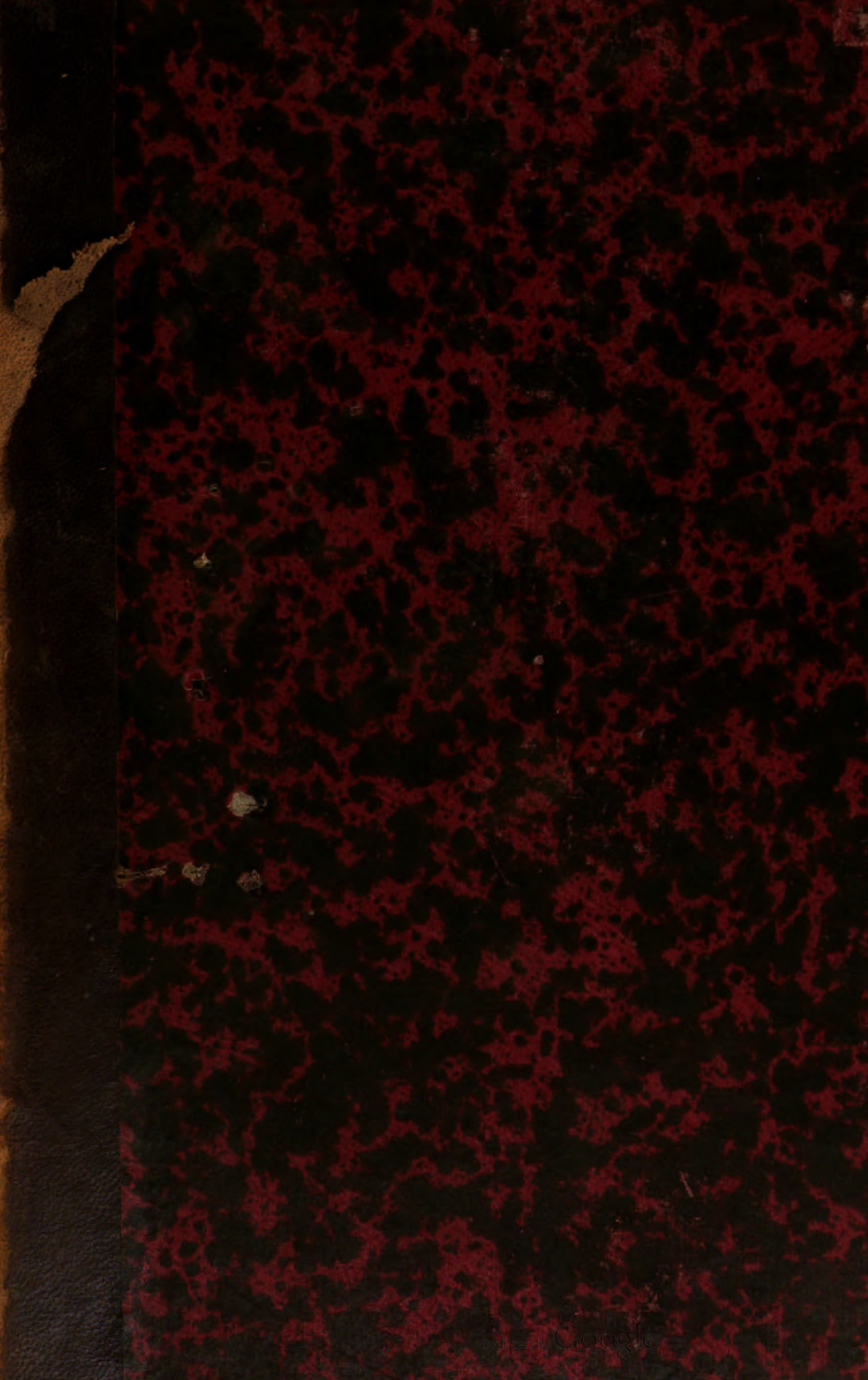
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

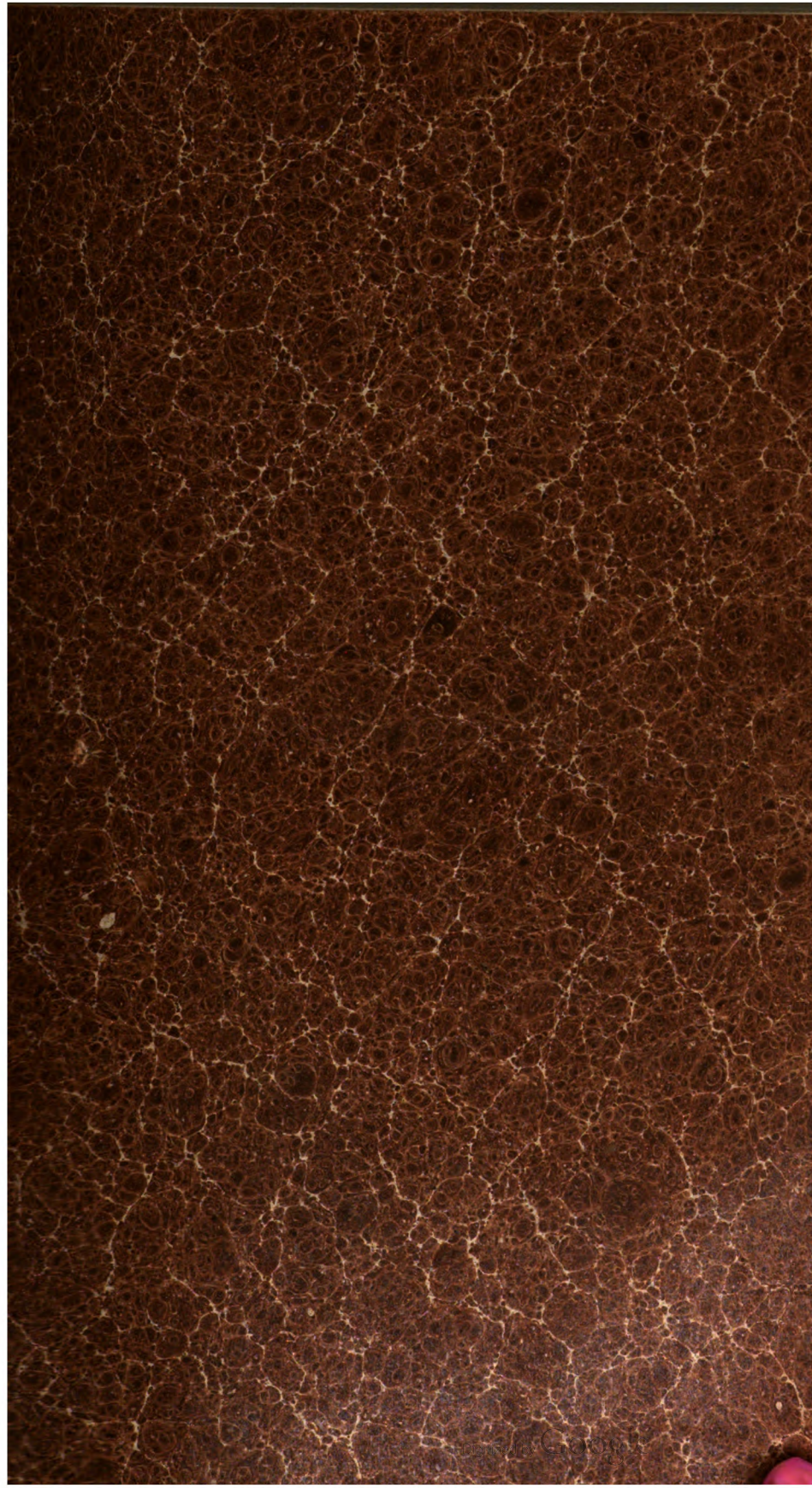




SHEEK GENT



Digitized by Google



REVUE
GERMANIQUE.

TOME DIXIÈME.

•



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIERE.



REVUE GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. CH. DOLLFUS ET A. NEFFTZER

TOME DIXIÈME.

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE

7, Passage Saulnier

DÉPOT PRINCIPAL

LIBRAIRIE A. FRANCK

67, RUE RICHELIEU

1860

POEMES DRAMATIQUES

D'ALEXANDRE POUCHKINE ¹.

Lorsqu'au mois de janvier 1837, Alexandre Pouchkine périt dans un duel fatal, n'ayant pas encore trente-sept ans, il venait d'écrire à un ami : « Maintenant je sens que mon âme s'est agrandie, et que je puis enfin créer. » Ces mots doivent cruellement augmenter les regrets qu'a laissés sa fin précocce et déplorable. Mais Pouchkine, lorsqu'il les écrivait, et s'ouvrait ainsi l'espoir, hélas ! aussitôt déçu, d'un bel et grand avenir, ne rendait pas justice à son passé. Déjà il était un grand poète ; déjà il avait, sinon créé, au moins révélé aux Russes leur langue poétique. Sans doute, avec les années d'une longue vie que lui promettait sa robuste santé, avec sa merveilleuse facilité d'inventer et d'écrire, il pouvait, à lui seul, doter la Russie de toute une littérature poétique. Mais, bien qu'il fût tombé presque au seuil de sa carrière, à l'âge où tombèrent Raphaël et Mozart, cependant ses œuvres de tout genre, pieusement recueillies après sa mort, sont suffisantes, non-seulement pour lui donner le premier rang parmi les écrivains de son pays, mais aussi pour donner un rang distingué à la littérature russe parmi toutes les littératures de l'Europe.

Déjà quelques fragments des poésies lyriques de Pouchkine ont été traduits en diverses langues, et nous-mêmes avons essayé de faire passer dans la langue française un de ses meilleurs récits en prose, l'intéressante nouvelle historique qui a pour titre *la Fille du capitaine*. Nous essayons aujourd'hui un travail plus important et plus difficile, celui de traduire les œuvres dramatiques de Pouchkine.

Que ce mot, toutefois, ne cause pas d'illusion. Pouchkine n'a jamais rien écrit pour la scène, pour la représentation théâtrale ; il a seulement donné à quelques sujets la forme dialoguée, la forme dramatique. Tel est, en première ligne, *Boris Godounoff*. C'est un drame historique évidemment. Et pourtant il ne porte pas ce titre ; il n'est pas divisé en actes, pas même en scènes. Les fragments qui le composent, dans l'ordre des dates et des événements, forment comme les chapitres d'une chronique en dialogue. Ces chapitres sont généralement écrits en vers, en vers blancs non rimés, tels qu'on les trouve dans le grec ou le latin, ainsi que dans les idiomes modernes qui ont les accents poétiques, l'allemand ou l'anglais. Cependant plusieurs de ces chapitres sont écrits en prose, lorsque cette forme convient mieux au dialogue devenu familier et trivial. L'un d'eux, par exception, est écrit en petits vers rimés, pour

¹ Cette préface doit servir d'introduction à la traduction complète des poèmes dramatiques de Pouchkine, dont nous détachons celle de *Boris Godounoff*.

donner à une causerie de femmes plus de grâce et de coquetterie. Nous aurons soin d'indiquer ces changements de forme en tête de chaque scène. Le drame de *Boris Godounoff* fut composé en 1825, et publié peu de temps après. Quel étonnement ce dut être parmi tous les Russes lettrés, de voir un jeune homme de vingt-cinq ans s'élever tout à coup à la forme de Shakspeare dans ses drames-chroniques, à l'époque où commençait à peine de poindre en Europe ce qu'on a nommé la *fièvre shakspearienne*, c'est-à-dire la connaissance et l'imitation du grand dramaturge anglais. Mais la surprise, il faut l'avouer, fut d'abord plus grande que l'admiration; *Boris Godounoff* n'eut pas un succès d'éclat, et les compatriotes de Pouchkine ne lui rendirent pleine justice qu'après que l'Europe entière eut, un peu plus tard, connu et adopté cette forme de poésie, mi-partie d'histoire et de drame.

La petite pièce qui a pour titre *Mozart et Saliéri* fut également publiée du vivant de Pouchkine. C'est, comme on le verra, une espèce d'étude psychologique qui repose sur un bruit d'empoisonnement, assez répandu à la mort presque subite de Mozart, sans autre fondement toutefois que la jalousie connue de Saliéri à l'égard d'un rival qui l'éclipsait.

Mais l'autre petite pièce intitulée *le Baron avare* fut trouvée dans les papiers de Pouchkine après sa mort, et publiée seulement parmi ses œuvres posthumes. On suppose qu'il entraînait dans la pensée de l'auteur de continuer ce sujet, et d'en faire un drame entier avec le personnage d'Albert. Cependant il nous semble que l'on peut fort bien trouver dans ces trois scènes une œuvre complète, une autre étude psychologique où l'avarice, sans être moins haïssable, se montre sous une forme énergique, grandiose, poétique même, que jamais elle n'avait revêtue.

Quant au drame de *l'Invité de pierre*, — qui est un nouveau *Don Juan*, après ceux de Tirso de Molina, de Molière, de Mozart, de Byron, — bien qu'écrit en 1830, non-seulement Pouchkine ne l'avait pas publié à sa mort, sept ans après, mais il n'avait même jamais révélé à ses amis ni l'œuvre faite, ni le projet de la faire. Il semble ne l'avoir écrite que pour lui-même. Peut-être que, dans sa modestie sincère et non affectée, il avait eu quelque scrupule, quelque honte, de reprendre ce sujet après tant d'illustres devanciers, et d'y faire fléchir le caractère du héros, qui paraît se prendre dans ses propres filets, et mourir autrement qu'il n'avait vécu, amoureux tout de bon. Nous croyons qu'on nous saura gré de tirer aussi de ses œuvres posthumes ce puissant drame en quelques scènes, qui suppose la connaissance des drames antérieurs sur le même sujet. Ce sera permettre une intéressante comparaison, que Pouchkine, il nous semble, n'a point à redouter.

Ce n'est pas à des traducteurs qu'il convient de vanter par avance les mérites de l'original. Nous ne voulons pas même faire remarquer comment Pouchkine ose, en toute circonstance, aller droit au fait, sans biais ni détours, et, suivant l'expression espagnole, comment il attaque bravement le taureau par les cornes. Nous voulons seulement rappeler combien la prose, même la prose française, et peut-être elle surtout, est impuissante à rendre avec un peu plus que l'exactitude du sens toutes les beautés d'une poésie de laquelle les Russes disent unanimement qu'elle réunit la force et l'ampleur de Corneille aux grâces et aux délicatesses de Racine. Comme aucun de nos lecteurs ne peut manquer d'avoir comparé des poésies, soit antiques soit modernes, avec la prose qui essaie de

les faire passer dans notre langue, et d'avoir reconnu l'insuffisance de ces traductions, il faut, pour l'honneur de Pouchkine, que leur imagination nous vienne en aide, et s'efforce d'ajouter à notre simple canevas la broderie poétique dont nous avons forcément dépouillé ses œuvres.

IVAN TOURGUÉNIEFF. — LOUIS VIARDOT.

NOTE HISTORIQUE SUR BORIS GODOUNOFF.

Ivan IV, surnommé le Terrible, mort en 1584, laissa deux fils, Féodor et Dmitri. Celui-ci était fils de sa sixième femme, Marie Nagoï, car, malgré les prescriptions de l'Église grecque qui ne permet que trois mariages successifs, Ivan le Terrible eut autant de femmes qu'Henri VIII d'Angleterre.

Presque en naissant, Dmitri fut relégué avec sa mère à Ouglitch, ville du gouvernement d'Iérosslav.

Sous le nom de Féodor, prince dévot, ascétique, dont la vie se passait au pied des autels, régna Boris Godounoff, époux de sa sœur Irène, et qui déjà, sous Ivan le Terrible, était parvenu à la plus grande faveur. Il avait fait partie de la *Douma*, ou conseil privé, avec quelques boyards du plus haut rang, bien qu'il fût d'assez basse extraction et d'origine tatare. Mais, disent les chroniqueurs de cette époque, il était très-grand de taille, très-beau de figure, majestueux et éloquent.

Vers la fin du règne de Féodor, Dmitri fut trouvé, un matin, percé d'un coup de couteau à la gorge, dans la cour de sa maison d'Ouglitch. Les habitants de cette ville, excités par les frères de la tzarine Marie, accusèrent de ce meurtre le fils de la nourrice du jeune tzarévitch, et celui qui était chargé de surveiller la famille Nagoï, un certain Bitiagofski. Une émeute éclata, où périrent treize personnes.

Le tzar Féodor chargea Boris Godounoff de faire une enquête sur la mort de son jeune frère; celui-ci en remit le soin au prince Basile Chouïski, le même qui plus tard renversa le premier faux Démétrius (Dmitri), devint tzar, et, après un règne malheureux de quelques années, fut livré par les Moscovites révoltés aux Polonais, qui le tinrent en prison jusqu'à sa mort.

La voix du peuple accusait Boris Godounoff de ce crime auquel il avait intérêt, car Féodor était sans enfants, et, comme allié à la famille des tzars, comme exerçant tout pouvoir sous le nom officieux de régent, Boris devait prétendre à lui succéder.

L'enquête faite par Chouïski constata que le tzarévitch Dmitri, sujet à des accès d'épilepsie, s'était en tombant percé la gorge d'un couteau qu'il tenait à la main. Elle eut pour résultat de faire déclarer l'innocence de ceux qui avaient péri dans l'émeute, puis de faire condamner à l'exil en Sibérie une quantité d'habitants d'Ouglitch, et jusqu'à la cloche qui avait sonné le tocsin, cloche qui ne fut restituée à cette ville que sous le règne de l'empereur Nicolas. Cependant le célèbre historien Karamsine adopta l'opinion populaire, et accusa formellement Boris du meurtre de Dmitri. C'est sur cette donnée que Pouchkine a établi son drame historique, dédié à la mémoire de Karamsine.

BORIS GODOUNOFF.

(*En vers.*)

1598, 20 février — L'ancien palais du Kremlin à Moscou.

LES PRINCES CHOUISKI ET VOROTINSKI.

VOROTINSKI.

Nous sommes chargés, toi et moi, de veiller à la garde de la ville. Mais il me semble que bientôt nous n'aurons plus personne à surveiller. Moscou est vide. Tout le peuple est allé au monastère à la suite du patriarche. Qu'en penses-tu ? Comment finira tout ce tumulte ?

CHOUISKI.

Comment cela finira ? Il n'est pas difficile de le prévoir. Le peuple hurlera et pleurera encore un peu ; et Boris fera encore un peu de façons, comme un ivrogne devant un verre de vin ; puis il nous fera la haute faveur de consentir humblement à prendre la couronne ; puis il nous gouvernera comme il l'a fait jusqu'à présent.

VOROTINSKI.

Mais un mois s'est passé depuis qu'enfermé avec sa sœur dans le monastère, il semble avoir renoncé à toute chose terrestre. Ni le patriarche, ni les boyards de la *Douma*¹, n'ont pu jusqu'à présent le fléchir. Il n'entend ni les supplications et les larmes de toute cette ville de Moscou, ni même la voix du Grand-Concile². C'est en vain qu'on a supplié sa sœur de lui donner la bénédiction du règne ; la triste tzarine, devenue nonne, est inflexible comme lui-même. Il

¹ Espèce de conseil d'Etat, ou plutôt de conseil privé.

² Réunion de représentants de toutes les classes de la nation. Le Grand-Concile n'était pas assemblé plus fréquemment et plus régulièrement que nos anciens États-Généraux.

semble que Boris lui a soufflé son esprit. Que dirais-tu si, en effet, le régent avait assez des soucis de la royauté, et ne voulait plus d'un trône affaibli ?

CHOUÏSKI.

Je dirais alors que ce serait bien en vain qu'aurait coulé le sang du jeune tzarévitch ; je dirais qu'en ce cas Dmitri pouvait vivre.

VOROTINSKI.

Crime affreux ! Serait-ce Boris vraiment qui aurait mis à mort le tzarévitch ?

CHOUÏSKI.

Eh, qui donc ? Qui a suborné Tcheptsougoff ? Qui a envoyé, avec Katchaloff, les deux Bitiagofski ? C'est moi qui fus chargé de faire l'enquête à Ouglitch, sur les lieux mêmes ; j'ai trouvé toutes fraîches les traces du crime. Toute la ville en avait été témoin. Les dépositions des habitants furent unanimes ; et, à mon retour, j'aurais pu, par une seule parole, confondre le scélérat qui cachait sa main.

VOROTINSKI.

Pourquoi ne l'as-tu pas écrasé ?

CHOUÏSKI.

J'avoue qu'il m'a troublé alors par son calme, par son assurance effrontée à laquelle je ne m'attendais pas. Il me regardait droit aux yeux, comme un homme innocent ; il m'interrogeait, il entraînait dans des détails, et je répétais devant lui la fable qu'il m'avait soufflée lui-même.

VOROTINSKI.

C'est mal à toi, prince.

CHOUÏSKI.

Que devais-je faire ? Déclarer la vérité au tzar Féodor ? Mais il voyait tout par les yeux de Godounoff, entendait tout par les oreilles de Godounoff. Je l'aurais persuadé, que Boris l'eût dissuadé sur-le-champ. Et puis, l'on m'aurait envoyé en exil ; et, à l'heure favorable, on m'aurait étranglé sans bruit dans un muet cachot, comme on a fait à mon oncle. Sans me vanter, aucun supplice ne saurait me faire peur. Je ne suis pas lâche ; mais je ne suis pas bête non plus, et n'ai pas envie de fourrer ma tête dans le lacet pour rien de rien.

VOROTINSKI.

Ce crime est affreux. Écoute : c'est assurément le remords qui le trouble ; il n'ose franchir le sang de l'enfant innocent pour poser le pied sur le trône.

CHOUÏSKI.

Il le franchira. Boris n'est pas si timide. Alors quel honneur pour nous, pour toute la Russie ! Un esclave d'hier, un Tatar, le gendre de Maluta¹, le gendre d'un bourreau, et lui-même bourreau dans l'âme, s'emparera de la couronne et du collier de Monomaque².

VOROTINSKI.

C'est vrai ; il n'est pas de grande famille. Nous sommes de plus haute lignée que lui.

CHOUÏSKI.

Je le crois bien.

VOROTINSKI.

Chouïski, Vorotinski, voilà de vrais princes de naissance.

CHOUÏSKI.

Oui, et du sang de Rurik³.

VOROTINSKI.

Écoute, prince : à bien considérer les choses, nous avons le droit de succéder à Féodor.

CHOUÏSKI.

Plus que Godounoff.

VOROTINSKI.

Tu en conviens ?

CHOUÏSKI.

Eh bien, si Boris continue à faire le difficile, essayons d'agir sur le peuple. Il a bien assez de vrais princes, de ses princes à lui. Que parmi eux il choisisse un tzar.

VOROTINSKI.

Nous sommes nombreux, nous, les descendants des Varègues ; mais il nous est difficile de lutter contre Godounoff. Le peuple n'a plus l'habitude de voir en nous les descendants de ses anciens maîtres. Il y a

¹ Maluta Skouratoff, le plus féroce et le plus dévoué des sicaires d'Ivan le Terrible.

² Surnom de Wladimir II, l'un des fondateurs de la puissance russe au douzième siècle. Il était arrière-petit-fils de saint Wladimir, qui, un siècle et demi avant, introduisit le christianisme en Russie. Cette couronne et ce collier, auxquels on laissa le nom de Monomaque, lui avaient été envoyés, comme présents d'investiture, par l'empereur grec Alexis Comnène.

³ Chef de Varègues, pirates des bords de la Baltique, élu grand prince de Moscovie. Il est le premier fondateur de la monarchie russe, et tous les anciens princes, ou *kniaz*, étaient de sa famille.

longtemps que nous avons perdu nos apanages, que nous sommes entrés dans la domesticité des tzars. Et lui, il a su se soumettre le peuple par la crainte, par l'amour, par la gloire.

CHOUÏSKI.

Il est hardi, tandis que nous... c'est assez. (*Regardant par la fenêtre.*) Mais le peuple revient en foule et en désordre. Allons voir ce qui est décidé. (*Ils sortent.*)

(*En vers.*)

La place Rouge devant le palais.

FOULE DE PEUPLE.

UN HOMME.

Il est inflexible. Il a chassé de sa présence les boyards, les évêques, le patriarche; c'est en vain qu'ils ont tous frappé la terre du front devant ses genoux. Le trône lui fait peur.

UN AUTRE HOMME.

O grand Dieu, qui nous gouvernera? Malheur à nous! Nous ne serons plus gouvernés.

UN AUTRE.

Tiens! voici que le *Diák* en chef¹ sort pour nous annoncer la décision de la *Douma*.

VOIX DANS LE PEUPLE.

Silence! silence! Le *Diák* de la *Douma* va parler. Silence, écoutez!

(*Le Diák paraît sur le perron rouge.*)

LE DIAK.

Peuple! le conseil a décidé d'essayer pour la dernière fois la force des supplications sur l'âme affligée du régent. Dès demain, le très-saint patriarche, après avoir solennellement célébré la messe au Kremlin, précédé des saintes bannières, des images de la Vierge de Wladimir et de la Vierge du Don, se lèvera; et avec lui se lèveront tous les boyards, le corps des nobles et les élus du peuple de l'orthodoxe Moscou. Ils iront supplier de nouveau la tzarine pour qu'elle prenne

¹ Le plus haut magistrat, le Grand-Juge.

en pitié la patrie orpheline, et qu'elle donne à son frère Boris la bénédiction du règne. Séparez-vous, allez avec Dieu chacun dans son logis, et priez pour que les ferventes supplications des orthodoxes montent jusqu'au ciel.

(La foule se disperse en faisant des signes de croix.)

(En vers.)

Le Champ-aux-Vierges, devant le monastère des Vierges.

FOULE DE PEUPLE.

UN HOMME.

Ils sont entrés maintenant dans la cellule de la tzarine. Boris et le patriarche y sont entrés aussi avec une cohue de boyards.

UN AUTRE.

Que dit-on ?

UN AUTRE.

Il s'obstine toujours. Pourtant il y a de l'espoir.

UNE FEMME AVEC UN ENFANT.

Là, là, ne pleure point; le *Bouka*¹ te viendra prendre.

UN HOMME.

Ne pourrait-on pas se glisser par l'enceinte du monastère ?

UN AUTRE.

Impossible. On est à l'étroit même ici, dans le champ. Pense donc; tout Moscou s'est entassé ici. Regarde: l'enceinte, les toits, tous les étages du clocher, les dômes de l'église et jusqu'aux croix sont couverts de monde.

LE PREMIER.

Oh! que c'est amusant!

L'AUTRE.

Quel est ce bruit ?

LE PREMIER.

Écoute, écoute; le peuple s'est mis à hurler. Là-bas, ils tombent rang par rang, comme des vagues. Encore, encore; ça vient jusqu'à nous. Vite, à genoux, frères.

(Tout le peuple est à genoux. Gémissements et larmes.)

¹ Personnage imaginaire dont on fait peur aux enfants, Croquemitaine.

LE PEUPLE.

Ah ! prends pitié de nous, notre père. Règne sur nous. Sois notre père, notre tzar.

UN HOMME, *à voix basse.*

Pourquoi pleure-t-on ?

UN AUTRE.

Comment veux-tu le savoir ? Les boyards le savent, eux. C'est bien autre chose que nous.

LA FEMME, *à son enfant.*

Eh bien, quand il faut pleurer, tu te tais maintenant. Attends un peu, le *Bouka* va venir. Pleure donc. (*L'enfant sanglote.*) A la bonne heure !

UN HOMME.

Ils pleurent tous. Mettons-nous aussi à pleurer, frères.

L'AUTRE.

Je n'ai pas de larmes. Mais qu'est-ce qu'on crie encore ?

LE PREMIER.

Comment le deviner ?

TOUT LE PEUPLE.

La couronne est à lui. Il consent. Boris est notre tzar. Vive Boris !

*(En vers.)***Le palais du Kremlin.****BORIS, LE PATRIARCHE, LES BOYARDS.**

BORIS.

Toi, saint père patriarche, vous tous, boyards, mon âme est à nu devant vous.... Vous avez vu que j'accepte ce grand pouvoir avec crainte et humilité. Combien ma tâche est difficile ! Je succède aux deux puissants Ivan ; je succède à l'Ange-tzar¹. O juste, ô mon royal père, daigne jeter du ciel un regard sur les larmes de tes fidèles serviteurs, et envoie à celui que tu as tant aimé, que tu as élevé à une si étonnante hauteur, ta sainte bénédiction, pour qu'il gouverne son peuple en gloire, pour qu'il soit juste et miséricordieux comme toi.

¹ Surnom donné au pieux tzar Féodor.

J'attends votre aide, ô boyards. Servez-moi comme vous l'avez servi, dans le temps où, non encore choisi par la volonté du peuple, je partageais vos travaux.

LES BOYARDS.

Nous ne trahirons pas notre serment.

BORIS.

Allons maintenant nous prosterner devant les tombeaux des maîtres défunts de la Russie ; ensuite que l'on convie tout notre peuple à un festin, depuis les seigneurs jusqu'au dernier mendiant aveugle. A tous, libre entrée ; tous, convives bienvenus.

(*Il sort, les boyards le suivent.*)

VOROTINSKI, *arrêtant Chouïski.*

Tu as deviné.

CHOUÏSKI.

Quoi ?

VOROTINSKI.

Ici, tantôt, te le rappelles-tu ?

CHOUÏSKI.

Je ne me rappelle rien.

VOROTINSKI.

Lorsque le peuple s'en allait au Champ-aux-Vierges, tu disais....

CHOUÏSKI.

Ce n'est plus le temps de se souvenir. Je te ~~conseille~~ *conseille* de savoir oublier à propos. Au reste, je voulais alors t'éprouver par une feinte *calommie*, et mieux connaître ta façon de penser. Mais voici que le peuple salue son tzar. On peut remarquer mon absence. Adieu. (*Il sort.*)

VOROTINSKI.

Rusé courtisan !

(*En vers.*)

La nuit. — Une cellule dans le monastère de Tchoudovo. — 1663.

LE PÈRE PIMÈNE, GRÉGOIRE, FRÈRE LAI, *endormi.*

PIMÈNE *écrit, assis devant la lampe des saintes images.*

Encore un, encore un dernier récit, et ma chronique est terminée. La tâche est faite, la tâche qu'à moi, pécheur, avait imposée le Tout-

Puissant. Ce n'est pas en vain que le Seigneur m'a placé pour témoin de tant d'années, et m'a donné l'intelligence de l'art d'écrire. Quelque jour, un moine laborieux trouvera mon œuvre loyale, mais sans nom. Comme moi il allumera sa lampe, et, secouant du parchemin la poussière du temps, il copiera ces récits véridiques, afin que les neveux des orthodoxes apprennent les destinées de leur terre maternelle ; afin qu'ils mentionnent avec respect leurs grands tzars pour leurs travaux, leur gloire, leurs bienfaits, et, pour leurs fautes, pour leurs sombres actions, qu'ils intercèdent humblement auprès du Sauveur. — Je revis dans ma vieillesse ; le passé repasse devant moi. Il y a longtemps que, tout plein d'événements divers, ce passé fluait, s'agitant comme les flots de l'Océan. Maintenant le voilà silencieux et tranquille. Ma mémoire ne m'a conservé que peu de visages ; peu de paroles résonnent encore jusqu'à moi ; et tout le reste a disparu. — Mais le jour est proche, ma lampe va s'éteindre. Encore un, encore un dernier récit. (*Il se remet à écrire.*)

GRÉGOIRE *se réveillant.*

Toujours le même rêve ! Est-ce possible ? Pour la troisième fois ! Maudit rêve ! Et toujours, devant la lampe, le vieillard est assis, écrivant ; et sans doute, pendant toute la nuit, le sommeil n'a pas fermé sa paupière. Combien j'aime son aspect tranquille, quand, l'âme plongée dans le passé, il reprend et mène sa chronique ! Souvent j'ai désiré deviner ce que sa plume racontait. Était-ce la sombre domination des Tatars ? les cruels supplices ordonnés par Ivan le Terrible ? l'orageux *vetché*¹ de la république de Novgorod ? les gloires de la patrie ? Vainement. Ni sur son front élevé, ni dans ses regards, on ne peut lire ses pensées secrètes. Toujours le même aspect, humble et grand. C'est ainsi qu'un *diák*, vieilli dans les tribunaux, regarde avec le même calme les innocents et les coupables, et écoute avec indifférence le bien et le mal, sans connaître la colère ou la pitié.

PIMÈNE.

Tu t'es réveillé, frère ?

GRÉGOIRE.

Bénis-moi, révérend père.

PIMÈNE.

Que Dieu te bénisse, maintenant, toujours et dans l'éternité.

GRÉGOIRE.

Tu as écrit pendant la nuit entière, sans te livrer au sommeil, tan-

¹ La place publique, le *forum*, et en même temps l'assemblée populaire qui s'y tenait.

dis qu'une imagination diabolique a troublé mon repos, et l'ennemi des hommes n'a cessé de me tourmenter. Il m'a semblé en songe que j'étais monté par un escalier rapide au sommet d'une tour. De cette hauteur, Moscou me paraissait comme une fourmilière. En bas, sur la place, bouillonnait le peuple, et tous, en riant, me montraient au doigt. J'avais honte, j'avais peur, et, tombant en bas la tête la première, je me réveillais en sursaut. Et trois fois le même songe m'est venu. N'est-ce pas étrange ?

PIMÈNE.

C'est le jeune sang qui t'agite. Humilie-toi par le jeûne et la prière, et tes rêves se rempliront d'images sereines. Maintenant encore, si, quand mon front s'appesantit malgré moi, je ne prononce pas une longue prière avant la nuit, mon vieux sommeil n'est ni sans trouble, ni sans péché. Je vois tantôt des festins bruyants, tantôt des camps et des luttes guerrières, enfin les folles distractions de mes jeunes années.

GRÉGOIRE.

Que tu as gaiement passé ta jeunesse ! Tu as combattu sous les tours de Kasan ; tu as repoussé les armées lithuaniennes avec le brave Chouïski ; tu as vu la cour et le faste d'Ivan. Heureux ! Et moi, dès mon adolescence, j'erre, pauvre moine, dans de tristes cellules. Pourquoi, moi aussi, ne pourrais-je m'abandonner à l'enivrement des batailles, m'asseoir à la table des tzars ? J'aurais eu le temps, comme toi, dans ma vieillesse, de quitter le monde et ses vanités, de prononcer des vœux et de m'enfermer dans une tranquille retraite.

PIMÈNE.

N'aie point de regrets, frère, d'avoir quitté de bonne heure le monde pécheur, et de ce que le Très-Haut ne t'ait point envoyé beaucoup de tentations. Crois-moi, c'est de loin seulement que peuvent nous séduire la gloire, le luxe et les ruses de l'amour féminin. J'ai vécu longtemps, et j'ai pratiqué la vie ; mais je n'ai connu le bonheur que depuis que le Seigneur a daigné m'amener dans ce couvent. Pense, mon fils, à nos grands tzars. Qui est au-dessus d'eux ? Dieu seul. Qui prévaut contre eux ? Personne. Et pourtant leur couronne d'or leur devenait souvent lourde, et ils l'échangeaient contre un capuchon de moine. Le terrible tzar lui-même cherchait souvent le repos dans un semblant d'exercices pieux et d'austérité cloîtrée. Son palais, rempli d'orgueilleux favoris, prenait soudain l'apparence d'un

monastère. Les sanglants ministres de ses volontés¹, se couvrant de haïres et de cilices, apparaissaient comme de dociles cénobites, et le terrible tzar comme leur pieux supérieur. J'ai vu ici, dans cette même cellule (elle était alors habitée par Cyrille, l'homme juste aux longues souffrances², et dès lors Dieu m'avait fait la grâce de m'éclairer sur le néant des vanités mondaines), j'ai vu ici le tzar, fatigué de ses pensées de colère et de supplices. Tranquille, rêveur, était assis au milieu de nous le Terrible. Nous nous tenions immobiles devant lui, et il causait paisiblement avec nous. Il disait à notre supérieur et à toute la communauté : « Mes pères, le jour désiré viendra ; j'apparaîtrai ici affamé de salut. Toi, Nicodème, toi, Serge, toi, Cyrille, recevez tous le vœu de mon âme. Je viendrai à vous, moi réprouvé chargé de crimes, et je prendrai la robe vénérable en tombant à vos pieds, ô mes saints pères. » Ainsi parlait le puissant monarque, et sa parole coulait comme du miel, et il pleurait. Et nous pleurions aussi, en suppliant le Seigneur d'envoyer la paix et l'amour à son âme orageuse. Et son fils Féodor, sur le trône, ne soupirait-il pas après la vie paisible d'un cénobite ? Il fit de son palais une cellule de prière. Là les pesants soucis du pouvoir ne troublaient pas son âme sainte. Dieu agréa l'humilité du tzar ; sous lui, la Russie goûta un bonheur sans nuage, et, à l'heure de sa fin, un miracle inouï s'accomplit : devant sa couche, et visible au tzar seul, apparut un homme tout rayonnant de lumière ; et Féodor se mit à converser avec lui, l'appelant le grand patriarche. Et tous alentour furent saisis de terreur. Ils comprirent qu'il se faisait une apparition céleste, car en ce moment le saint vladika³ ne se trouvait pas dans la chambre du tzar. Et quand enfin il trépassa, tout le palais se remplit d'un saint parfum, et le visage du mort resplendit comme un soleil. Nous ne verrons plus jamais un pareil tzar. O terrible infortune ! O malheur inouï ! Nous avons péché, nous avons allumé la colère du Seigneur en nommant pour maître un régicide.

GRÉGOIRE.

Il y a longtemps, révérend père, que je veux te questionner sur la mort du tzarévitch Dmitri. En ce temps-là, dit-on, tu étais à Ouglitch.

PIMÈNE.

Hélas ! il ne m'en souvient que trop. Dieu a voulu me faire voir

¹ On les nommait *opritchniks*, mot à mot gens du service particulier. Les plus grands princes tenaient à honneur de servir parmi les *opritchniks*.

² Cyrille, une des lumières de l'Église russe, fut mis à mort par Ivan le Terrible.

³ Titre du patriarche.

cette action méchante, ce péché sanglant. On m'avait envoyé jusqu'à Ouglich pour y remplir une fonction monastique. J'y arrivai la nuit. De grand matin, à l'heure de la messe, j'entends tout à coup des cloches. C'était le tocsin qu'on sonnait. Un bruit s'élève, des cris. On court à la maison de la tzarine. J'y cours aussi, et j'y trouve tous les habitants de la ville, je regarde. Le tzarévitch égorgé est étendu par terre. Sa mère évanouie près de lui. Sa nourrice sanglote avec désespoir, tandis que le peuple furieux traîne l'impie traîtresse, sa gouvernante. Tout à coup, dans la foule féroce et pâle de fureur, apparaît le Judas Bitiagofski. « Voici, voici le scélérat, » fut le cri général. Et, en un instant, il n'était plus. Alors le peuple se mit à poursuivre les trois assassins, qui s'étaient enfuis et cachés. On les saisit, et on les amena devant le cadavre encore chaud du royal enfant. Et, miracle ! le corps se mit à frémir. « Avouez ! » hurla le peuple ; et, pleins de terreur, sous la hache, les scélérats avouèrent, et nommèrent Boris.

GRÉGOIRE.

Quel âge avait le tzarévitch assassiné ?

PIMÈNE.

Près de sept ans. Il aurait aujourd'hui.... Dix ans se sont passés depuis l'événement ; non, douze... il aurait ton âge. Il règnerait. Mais Dieu en a disposé autrement.

C'est par ce récit plein de larmes que je terminerai ma chronique. Depuis cette époque, j'ai peu cherché à connaître les choses du monde. Frère Grégoire, tu as éclairé ta raison par la science ; c'est à toi que je transmets mon travail. Aux heures libres d'exercices spirituels, décris sans vain orgueil de sage, décris tout ce dont tu seras témoin dans ta vie, la guerre et la paix, le gouvernement des tzars, les saints miracles des hommes qui ont plu à Dieu, les prophéties et les signes célestes. Pour moi, il est temps de me reposer et d'éteindre ma lampe. Mais voici qu'on sonne la messe du matin. Seigneur, bénissez vos serviteurs. — Donne-moi mon bâton, Grégoire. (*Il sort.*)

GRÉGOIRE *seul*.

Boris, Boris, tout tremble devant toi. Personne n'ose seulement te rappeler le sort du malheureux enfant que tu as frappé. Et cependant, un reclus, dans une sombre cellule, écrit contre toi une dénonciation foudroyante, et tu n'échapperas point au jugement des hommes, pas plus que tu n'échapperas au jugement de Dieu.

(*En prose.*)

Le palais du patriarche.

LE PATRIARCHE, LE SUPÉRIEUR DU COUVENT DE TCHOUDOVO.

LE PATRIARCHE.

Il s'est enfui, père abbé?

LE SUPÉRIEUR.

Il s'est enfui, saint Vladica; voici déjà le troisième jour.

LE PATRIARCHE.

Voyez-vous ce vaurien, ce réprouvé! De quelle famille est-il?

LE SUPÉRIEUR.

De la famille des Otrépieff, gentilshommes de Galitz. Dès sa première jeunesse, il s'est fait tonsurer on ne sait où; il a vécu à Souzdâl, dans le couvent de Saint-Éphime; puis il s'est enfui de là, il a vagabondé de cloître en cloître, puis enfin il est venu dans ma communauté de Tchoudovo. Et moi, voyant qu'il était encore jeune et de faible entendement, je l'ai confié à la direction du père Pimène, vieillard débonnaire et docile. Il savait bien l'écriture, lisait dans nos chroniques et composait des cantiques pour les saints. Mais il paraît que la science ne lui est pas venue du Seigneur.

LE PATRIARCHE.

Ne me parlez pas de ces savants. Voyez un peu ce qu'il a inventé : « Je serai tzar à Moscou! » Ah! vase rempli par le diable! il ne vaut pas la peine qu'on fasse de lui un rapport au tzar; pourquoi donner de l'inquiétude à notre gracieux père? Il suffira de faire part de sa fuite au diacre Smirnoff. Quelle hérésie : « Je serai tzar à Moscou! » Qu'on attrape cet affidé de Satan, et qu'on l'expédie à Solofski¹, dans un exil éternel. N'est-ce pas que c'est une hérésie, père abbé?

LE SUPÉRIEUR.

Une hérésie, saint Vladica, une hérésie.

¹ Monastère dans une île de la mer Blanche, lieu de pénitence pour le clergé russe.

(En vers.)

Le palais des tzars.**DEUX BOYARDS DE RANG INFÉRIEUR.****LE PREMIER BOYARD.**

Où est le tzar?

LE SECOND.

Dans son appartement. Il s'y est renfermé avec je ne sais quel sorcier.

LE PREMIER.

C'est sa société favorite; des sorciers, des devins, des diseuses de bonne aventure. Il est toujours à interroger l'avenir, comme une jeune fiancée. Je voudrais bien savoir sur quoi roulent ces conjurations.

LE SECOND.

Il vient. Veux-tu le lui demander?

LE PREMIER.Qu'il est sombre! (*Ils sortent tous deux.*)**BORIS seul.**

J'ai conquis le pouvoir suprême, et depuis six années je règne tranquillement. Mais il n'y a pas de bonheur pour mon âme. N'est-ce pas ainsi qu'épris dans notre jeunesse, nous souhaitons ardemment les joies de l'amour; mais à peine avons-nous rassasié la faim de notre cœur par une possession d'un moment, que nous retombons, refroidis, dans notre ennui et notre langueur. C'est vainement que les devins me promettent de longs jours, des jours d'un pouvoir paisible. Ni le pouvoir ni la vie même ne me réjouissent plus. Je pressens des malheurs; je vois venir le coup de tonnerre. Mon heureuse chance a tourné. J'avais voulu tranquilliser mon peuple dans l'abondance et dans la gloire, m'attirer son amour par des largesses. Mais j'ai chassé ce vain souci. Le pouvoir vivant est insupportable au peuple; il ne sait aimer que les morts. Nous sommes des fous si ses applaudissements ou ses hurlements de colère peuvent émouvoir notre cœur. Dieu envoya la famine sur notre terre russe; le peuple se lamentait, mourant dans les tourments de la faim. J'ouvris mes greniers, je prodiguai l'or,

je leur donnai du travail utile. Eh bien, c'est moi que les insensés maudissaient. Des incendies dévorèrent leurs maisons; je les fis reconstruire, et c'est encore moi qu'ils accusaient de leur ruine. Voilà ce qu'on nomme le jugement du peuple. Qui donc voudrait rechercher son amour? Je voulais trouver du moins le bonheur dans ma famille, et rendre ma fille heureuse par un mariage de son choix; la mort, comme une tempête, emporte le fiancé, et là encore la renommée accuse perfidement du veuvage de ma fille moi, moi, malheureux père. Quiconque meurt, c'est moi qui suis son assassin secret. C'est moi qui ai hâté la fin de Féodor; moi qui ai empoisonné ma sœur la tzarine, devenue l'humble religieuse; moi, toujours moi. Ah! je le sens, rien ne peut nous consoler au milieu des maux de ce monde, rien, rien.... Je me trompe, la conscience peut le faire. Saine et pure, elle triomphera de tout, de l'envieuse méchanceté, de la sombre calomnie. Mais si une tache s'y met, une seule, même par hasard, alors malheur! Comme frappée de peste, l'âme est livrée à la gangrène; le cœur se gonfle de venin; le reproche sonne à l'oreille comme un marteau; l'on a mal au cœur, la tête tourne, et de petits garçons sanglants vous dansent devant les yeux¹. L'on serait heureux de s'échapper. Mais comment? où aller? où fuir? Oh! triste est celui qui porte cette tache!...

(En prose.)

Une auberge sur la frontière de la Lithuanie.

MISSAIL ET VARLAAM, MOINES VAGABONDS; GRÉGOIRE OTRÉPIEFF,
en habit laïque; L'HÔTESSE.

L'HÔTESSE.

Que pourrai-je vous offrir, vieillards révérends?

VARLAAM.

Ce que Dieu enverra, bonne hôtesse. As-tu de l'eau-de-vie?

L'HÔTESSE.

Comment ne pas en avoir, mes pères? Je vous en apporte à l'instant.
(Elle sort.)

¹ Image prise d'un dicton populaire : « L'ivrogne voit danser de petits garçons. »

MISSAIL à Grégoire.

Pourquoi pends-tu le nez, camarade? Nous voici à la frontière de la Lithuanie, où tu désirais tant d'arriver.

GRÉGOIRE.

Je ne serai tranquille qu'en Lithuanie.

VARLAAM.

Qu'a cette Lithuanie de si charmant pour toi? Le père Missail et moi, pécheur, depuis que nous avons sauvé nos bedaines du couvent, nous ne pensons plus à rien. Lithuanie ou Russie, flûte ou violon, pourvu qu'il y ait de l'eau-de-vie... et la voilà servie.

MISSAIL.

Bien rimé, père Varlaam.

L'HÔTESSE.

Voici, mes pères; buvez à votre santé.

MISSAIL.

Merci, petite mère; que Dieu te bénisse. (*Ils boivent. Varlaam se met à chanter la vieille chanson : Dans la grande ville de Kasan, etc.*)

MISSAIL à Grégoire.

Eh bien, rien ne passe par ton gosier, ni pour entrer ni pour sortir?

GRÉGOIRE.

Je ne veux pas.

MISSAIL.

Aux libres la liberté....

VARLAAM l'interrompant.

Et aux ivrognes le paradis, père Missail¹. Buons pour l'hôtelière une coupe entière. (*Il chante. A Grégoire.*) Pourtant, il faut te dire que, quand je bois, je n'aime pas les sobres. Il y a la bombance, il y a la tempérance. Si tu veux vivre comme nous, sois le bienvenu; sinon, va-t'en au diable. Prêtre et baladin ne chantent pas même latin.

GRÉGOIRE.

Bois d'aplomb, mais garde ta raison, père Varlaam. Tu vois qu'à l'occasion je sais rimer aussi.

¹ Plaisanterie sur le proverbe souvent employé : « Aux libres la liberté et aux croyants le paradis. »

VARLAAM.

Comment! que je garde ma raison!

MISSAÏL.

Laisse-le, père Varlaam.

VARLAAM.

Mais qu'est-ce que c'est que ce jeûneur? Ça s'est faufilé dans notre société; Dieu sait d'où ça sort, Dieu sait ce que c'est; et maintenant, ça fait le fier. (*Il boit et chante.*)

GRÉGOIRE à l'hôtesse.

Où conduit ce chemin?

L'HÔTESSE.

En Lithuanie, mon père nourricier, aux montagnes de Louieff.

GRÉGOIRE.

Sont-elles loin, ces montagnes?

L'HÔTESSE.

Non, pas loin. On pourrait y arriver d'ici à ce soir, s'il n'y avait à passer les barrières du tzar et la visite des nouveaux gardiens.

GRÉGOIRE.

Comment, des barrières? qu'est-ce que cela veut dire?

L'HÔTESSE.

Quelqu'un s'est enfui de Moscou, et l'ordre est venu d'arrêter et de visiter tout le monde.

GRÉGOIRE à voix basse.

Me voici dans la nasse. (*Haut.*) Mais qui cherchent-ils? qui s'est enfui de Moscou?

L'HÔTESSE.

Dieu seul le sait. Est-ce un voleur? est-ce un brigand? Le fait est qu'aujourd'hui les honnêtes gens eux-mêmes ne peuvent plus passer. Mais que gagneront-ils à cela? Rien du tout, pas seulement un diable chauve. Comme s'il n'y avait, pour aller en Lithuanie, d'autre chemin que la grande route? D'ici, par exemple, tu n'as qu'à prendre à gauche, et suivre le sentier de la forêt jusqu'à la chapelle qui est sur le ruisseau; puis, traverse le marais tout droit jusqu'à Klopino, et là, le premier garçon venu te mènera aux montagnes de Louieff. Ces gardiens

ne seront bons qu'à faire des niches à tous les passants et à nous piller, nous autres pauvres gens du pays. Qu'est-ce? (*On entend du bruit.*) Ah! ce sont eux, les maudits; ils viennent faire leur ronde.

GRÉGOIRE.

Hôtesse, n'as-tu pas un autre coin dans ton auberge?

L'HÔTESSE.

Hélas! non, mon père. Je ne manquerais pas de m'y cacher moi-même. Ce n'est que pour le semblant qu'ils font cette ronde; mais il faut leur donner de l'eau-de-vie, et du pain, et je ne sais quoi. Puissent-ils crever comme des chiens, les réprouvés! Puissent-ils.... (*Entrent deux gardiens.*) Soyez les bienvenus, très-chers visiteurs. Faites-nous la grâce d'entrer.

UN GARDIEN *bas à l'autre.*

On fait la noce ici; il y aura de quoi se chauffer les pattes. (*Aux moines.*) Quels gens êtes-vous?

VARLAAM.

Nous sommes des vieillards de Dieu, d'humbles cénobites. Nous allons de village en village, et nous ramassons des aumônes chrétiennes pour le monastère.

LE PREMIER GARDIEN *à Grégoire.*

Et toi?

MISSAÏL.

Notre camarade.

GRÉGOIRE.

Un laïque de la ville voisine. J'ai reconduit ces vieillards jusqu'à la frontière, et je retourne chez moi.

MISSAÏL *à Grégoire.*

Tu as donc changé d'idée?

GRÉGOIRE *à voix basse.*

Tais-toi.

LE PREMIER GARDIEN.

Hôtesse, apporte encore de l'eau-de-vie. Nous allons boire et causer un peu avec ces bons vieillards.

LE SECOND GARDIEN *à voix basse.*

Le compagnon paraît nu; il n'y a rien à lui prendre. Mais les autres....

LE PREMIER GARDIEN.

Silence! nous allons les entreprendre sur-le-champ. (*Haut.*) Eh bien, mes pères, comment vont vos petites affaires?

VARLAAM.

Mal, fils, mal. Les chrétiens sont devenus bien avarés. Ils aiment l'argent, ils cachent l'argent; ils ne donnent guère à Dieu. Un grand péché est venu sur les races de la terre¹. Tous les hommes se sont jetés dans le négoce, dans la spéculation. Ils ne pensent qu'aux richesses de la terre, et non au salut de l'âme. On va, on va; on prie, on prie, et souvent, en trois jours, on n'arrache pas trois kopeks. Quel péché! Une semaine passe, une autre; on regarde dans sa bourse; il s'y trouve si peu, si peu, qu'on a honte de se montrer au couvent avec cette misère. Que faire alors? De chagrin on boit le fond du sac. Un vrai malheur enfin. Oh! ça va mal; sans doute les derniers temps sont venus.

L'HÔTESSE *pleurant*.

Que Dieu nous garde et nous assiste! (*Pendant toute la tirade de Varlaam, le premier gardien n'a cessé de regarder fixement Missaïl.*)

LE PREMIER GARDIEN *à l'autre*.

Alokha², as-tu l'oukase du tzar?

LE SECOND GARDIEN.

Je l'ai.

LE PREMIER GARDIEN.

Donne un peu.

MISSAÏL.

Qu'as-tu donc à me regarder ainsi?

LE PREMIER GARDIEN.

Voici pourquoi. Un certain chétif hérétique, Grégoire Otrépieff, s'est enfui de Moscou. En as-tu entendu parler?

MISSAÏL.

Non.

LE PREMIER GARDIEN.

Tu n'as pas entendu? C'est bien. Et le tzar a ordonné de prendre cet hérétique fugitif et de le pendre. Sais-tu cela?

¹ Cette phrase est prise du vieux slavon, la langue religieuse.

² Diminutif d'Alexis.

MISSAÏL.

Je ne sais rien.

LE PREMIER GARDIEN à *Varlaam*.

Sais-tu lire?

VARLAAM.

Je l'ai su dans ma jeunesse, mais je l'ai oublié.

LE PREMIER GARDIEN à *Missail*.

Et toi?

MISSAÏL.

Dieu ne m'a pas donné cette sagesse.

LE PREMIER GARDIEN.

Alors, prend l'oukase du tzar.

MISSAÏL.

A quoi bon?

LE PREMIER GARDIEN.

Parce qu'il me revient que cet hérétique fugitif, ce coquin, ce voleur, c'est toi.

MISSAÏL.

Comment, moi! Que dis-tu?

LE PREMIER GARDIEN.

Arrêtez! qu'on ferme les portes. Nous allons tout tirer au clair.

L'HÔTESSE.

Ah! les damnés tourmenteurs, sans pitié, sans entrailles! Ils ne laissent pas même en repos un pauvre homme de Dieu.

LE PREMIER GARDIEN.

Qui sait lire ici?

GRÉGOIRE *s'avançant*.

Je sais lire.

LE PREMIER GARDIEN.

Tiens! qui a pu t'apprendre....

GRÉGOIRE.

Notre sonneur de cloches.

LE PREMIER GARDIEN *lui tendant l'oukase*.

Lis à haute voix.

GRÉGOIRE *lisant*.

« L'indigne moine du monastère de Tchoudovo, Grégoire, de la famille d'Otrépieff, étant tombé en hérésie, a osé, poussé par le diable, troubler la sainte communauté par toutes sortes d'énormités et de scandales. Et, d'après l'enquête, il appert que ce réprouvé Grichka ¹ s'est enfui vers la frontière lithuanienne.... »

LE PREMIER GARDIEN *à Missail*.

Et tu dis que ce n'est pas toi ?

GRÉGOIRE *continuant*.

« Et le tzar a ordonné de le prendre.... »

LE PREMIER GARDIEN.

Et de le pendre.

GRÉGOIRE.

Il n'est pas dit de le pendre.

LE PREMIER GARDIEN.

Tu radotes. On ne met pas chaque mot dans la ligne. Lis prendre et pendre.

GRÉGOIRE.

« Et pendre. Ce voleur Grichka est âgé (*il regarde Varlaam*) de plus de cinquante ans. Il est de taille moyenne; il a le front chauve, la barbe grise, le ventre gros. (*Tous regardent Varlaam.*)

LE PREMIER GARDIEN.

Enfants, voilà Grichka. Prenez-le, liez-le. Quelle rencontre inattendue !

VARLAAM *arrachant le papier des mains de Grégoire*.

Laissez-moi tranquille, vauriens. Quel Grichka suis-je ? Comment ! cinquante ans, barbe grise, ventre gros ! Non, frère, tu es encore trop jeune pour te moquer ainsi de moi. Il y a longtemps que je n'ai lu, et je déchiffre mal ; mais je déchiffrerai bien, maintenant qu'il s'agit de la corde. (*Il lit en épelant.*) « Et il est âgé de vingt ans.... » Où y a-t-il ici cinquante ? Tu vois bien, vingt.

LE SECOND GARDIEN.

Oui, je m'en souviens aussi ; c'est vingt, c'est vingt qu'on nous a dit.

¹ Diminutif de Grégoire.

LE PREMIER GARDIEN à Grégoire.

Tu es un plaisant à ce qu'il parait?

VARLAAM continuant. — *Pendant la lecture, Grégoire se tient la tête baissée et la main dans sa poitrine.*

« Et de taille il est petit, a la poitrine large, un bras plus court que l'autre, les yeux bleus, les cheveux roux, une verrue sur la joue, une autre sur le front.... » (*A Grégoire.*) Mais ne serait-ce pas toi-même, par hasard, mon petit ami? (*Grégoire tire un poignard de son sein, s'ouvre passage et saute par la fenêtre.*)

LES DEUX GARDIENS.

Arrête, arrête! (*Tous courent en désordre.*)

(*En vers.*)

Moscou. — La maison du prince Chouïski. — Un souper.

CHOUISKI ET PLUSIEURS CONVIVES.

CHOUISKI.

Du vin encore! (*Il se lève; tous l'imitent.*) Allons, chers convives, la dernière coupe. — Lis la prière, garçon.

UN JEUNE GARÇON.

« Roi des cieux, partout présent, écoute la supplication de tes esclaves. Nous prions pour notre pieux tzar, le maître absolu de tous les chrétiens. Garde-le dans son palais, dans les batailles, dans les voyages et sur son lit de repos; envoie-lui la victoire sur l'ennemi, et qu'il soit glorifié de la mer à la mer; que sa famille fleurisse de santé et que ses branches précieuses couvrent toute la terre habitée, et qu'il soit, comme par le passé, plein de longanimité et de grâces pour nous, ses serviteurs. En levant vers toi la coupe du tzar, nous t'en supplions, tzar du ciel. »

CHOUISKI buvant.

Vive notre grand tzar! — Maintenant, adieu, chers convives; je vous remercie de n'avoir pas méprisé mon pain et mon sel. Adieu, bonne nuit. (*Il reconduit ses convives jusqu'à la porte. Un seul d'entre eux reste, Pouchkine.*)

POUCHKINE.

Enfin les voilà partis. J'ai craint, prince Vasili Ivanitch, que nous n'eussions pas le temps de causer ensemble.

CHOUÏSKI à ses domestiques.

Qu'avez-vous à rester bouche ouverte? Vous n'avez d'autre souci que d'espionner vos maîtres. Levez la nappe et partez. — Qu'y a-t-il, Athanase Michaélitch?

POUCHKINE.

De vrais miracles. Mon neveu, Gabriel Pouchkine, vient de m'envoyer un message de Cracovie.

CHOUÏSKI.

Eh bien?

POUCHKINE.

Il me mande une étrange nouvelle. Le fils du Terrible... mais attends. (*Il va à la porte, regarde de tous côtés et la ferme.*) Le royal enfant tué par ordre de Boris....

CHOUÏSKI.

Cela n'est pas nouveau.

POUCHKINE.

Attends donc.... Dmitri est vivant.

CHOUÏSKI.

En vérité! quelle nouvelle! Le tsarévitch vivant! rien que cela? C'est vraiment merveilleux.

POUCHKINE.

Écoute jusqu'au bout. Quel qu'il soit, le tsarévitch sauvé, ou je ne sais quel esprit portant son image, ou bien un hardi coquin, un imposteur, se donnant sa mission à défaut de Dieu¹.... Le fait est qu'un Dmitri a paru dans ces contrées.

CHOUÏSKI.

C'est impossible.

POUCHKINE.

Mon neveu lui-même l'a vu lorsqu'il s'est présenté au palais, et qu'il a traversé les rangs des seigneurs polonais pour se rendre à une audience secrète du roi.

¹ *Samosvanets*, « s'appelant lui-même, » titre donné au premier faux Démétrius.

CHOUÏSKI.

Qui est-il, d'où vient-il?

POUCHKINE.

On l'ignore. Tout ce qui se sait de lui, c'est qu'il a été domestique chez Vichnévetski; qu'étant malade, il s'est révélé à son confesseur, et que l'orgueilleux seigneur, ayant appris ce secret, l'a soigné, l'a guéri, et l'a conduit auprès de Sigismond.

CHOUÏSKI.

Mais que dit-on de cet audacieux?

POUCHKINE.

Qu'il est spirituel, adroit, aimable, qu'il plaît à tout le monde. Il a séduit nos exilés; les prêtres latins sont de connivence avec lui; le roi le caresse, et lui a promis, dit-on, des secours.

CHOUÏSKI.

Tout ceci, frère, forme une telle confusion, que la tête en tourne. Il n'est pas à douter que ce ne soit un imposteur; mais le danger est grand. C'est une nouvelle grave, et si elle parvient jusqu'au peuple, elle soulèvera une terrible tempête.

POUCHKINE.

Une telle tempête, que le tzar Boris aura grand'peine à retenir sa couronne sur sa tête intelligente; et ce sera bien fait. Il nous gouverne comme le tzar Ivan le.... Ce n'est pas un nom à prononcer la nuit. Quel avantage y a-t-il à ce que les supplices restent secrets, à ce que nous ne chantions pas devant tout le peuple, sur la terre arrosée de notre sang, des cantiques à Jésus, à ce qu'on ne nous brûle pas en place publique, tandis que le tzar, du bout de son bâton, pousserait les charbons sous nos corps? En sommes-nous plus assurés de notre pauvre existence? Chaque jour la disgrâce nous attend, le cachot, la Sibérie, le capuchon de moine.... Et puis là, dans le sourd exil, la mort par la faim ou par le lacet. Que sont devenues nos plus nobles familles? Où sont les Sitski, les Chestounoff, les Romanoff, l'espoir de la patrie? Tous emprisonnés ou tourmentés jusqu'à la mort dans l'exil. Attends un peu; le même sort va te frapper. Est-il tolérable que nous soyons, dans nos propres demeures, assiégés par nos infidèles esclaves comme par les Polonais? tous des espions prêts à nous vendre, achetés par le pouvoir. Nous dépendons tous du premier serf que nous

osons punir. Il vient d'imaginer l'abolition du *jour de la Saint-Georges*¹; nous ne sommes plus les maîtres dans nos propres biens; nous ne pouvons plus chasser un fainéant, il faut le nourrir. On n'ose plus attirer à soi un bon ouvrier, ou bien, marchez au tribunal des serfs. A-t-on jamais vu pareille calamité, même sous le Terrible? Et crois-tu que le sort du peuple en soit allégé? Demande, questionne. Si le *Samozvanetz* s'avise de promettre au peuple qu'il lui rendra le *jour de la Saint-Georges*, tu verras comme tout va se mettre en branle.

CHOUÏSKI.

C'est vrai, Pouchkine; mais, sais-tu, il vaut mieux se taire sur tout cela jusqu'au moment favorable.

POUCHKINE.

Cela s'entend.... Tu es un homme d'esprit, j'aime à causer avec toi, et si quelque chose m'inquiète, je ne puis me défendre de t'en parler. D'ailleurs, ce soir, ta bière de velours et ton hydromel m'ont délié la langue. Adieu, prince.

CHOUÏSKI.

Adieu, frère, au revoir. (*Il le reconduit.*)

(*En vers.*)

Salle dans le palais du tzar.

LE TZARÉVITCH FÉODOR *dessinant une carte de géographie*,
LA TZARÉVNA XÉNIA *et SA NOURRICE.*

XÉNIA *baisant un portrait.*

Mon doux fiancé, mon beau fils de roi, ce n'est pas à moi que tu as été donné, à moi ta fiancée, mais au sombre tombeau dans une terre étrangère. Je ne me consolerais jamais, je pleurerai toujours.

¹ A ce jour de la Saint-Georges (18 septembre), qui s'appelait *Yourieff-Dien*, tous les paysans avaient droit de changer de pays et de maîtres. C'était un puissant correctif à la servitude : il obligeait les seigneurs à bien traiter leurs serfs sous peine de les perdre; il rendait les injustices et les violences, sinon impossibles, au moins peu durables; il laissait une sorte de libre arbitre dans l'esclavage, et les seigneurs devaient, par intérêt et calcul, offrir à leurs paysans protection, sécurité et bien-être. En abolissant le privilège de l'*Yourieff-Dien*, par un oukase du 21 novembre 1601, Boris Godounoff attacha définitivement les serfs à la glèbe, eux et leur postérité.

LA NOURRICE.

Eh, tzarévna, les pleurs de la jeune fille sont comme la rosée qui tombe : le soleil se lève et sèche la rosée. Tu auras un autre fiancé, non moins beau, non moins avenant; tu l'aimeras, ô mon enfant bien-aimé; tu oublieras Ivan, le fils de roi.

XÉNIA.

Non, nourrice, je serai fidèle au mort.

BORIS *entrant*.

Eh bien, Xénia, ma chère enfant, déjà fiancée et veuve à la fois, tu pleures encore ton fiancé défunt. Je n'ai pas pu te faire heureuse; c'est moi peut-être qui ai irrité le Ciel. Pourquoi souffres-tu, innocente? — Et toi, mon fils, que fais-tu là?

FÉODOR.

C'est le tracé de la Moscovie; c'est notre empire d'un bout à l'autre. Regarde : voilà Moscou, ici Novgorod, là Astrakan; voici la mer, voici les sombres forêts de Perm, et là, c'est la Sibérie.

BORIS.

Qu'est-ce que cela, qui serpente comme un dessin d'étoffe.

FÉODOR.

C'est le Volga.

BORIS.

Que c'est beau!... Voilà le doux fruit de la science. Tu peux, comme du haut des nuages, embrasser d'un regard tout notre empire, les frontières, les villes et les fleuves. Étudie, mon fils, la science nous abrège les épreuves de la vie fugitive. Un jour, bientôt peut-être, toutes ces provinces que tu viens de retracer artistement sur ce papier, tu les auras sous ta main. Étudie, mon fils, tu comprendras plus clairement la tâche de régner. (*Entre Siméon Godounoff.*) Voici Godounoff qui m'apporte son rapport. (*A Xénia.*) Ma chère âme, rentre dans ta chambre, que Dieu te console! (*Xénia sort avec la nourrice.*) Que me diras-tu, Siméon Nikititch?

SIMÉON GODOUNOFF.

Aujourd'hui, au point du jour, le maître d'hôtel du prince Chouïski et un valet de Pouchkine sont venus avec une délation.

BORIS.

Sur quoi?

SIMÉON GODOUNOFF.

Le valet de Pouchkine a déclaré le premier que, la veille au matin, il était arrivé à son maître un courrier de Cracovie, et qu'on l'avait renvoyé une heure après sans lettres.

BORIS.

Qu'on arrête le courrier.

SIMÉON GODOUNOFF.

J'ai déjà envoyé à sa poursuite.

BORIS.

Et de Chouïski, quoi ?

SIMÉON GODOUNOFF.

Hier soir, il a donné un souper à ses amis, aux deux Miloslaski, aux Boutourline, à Pouchkine; ils se sont séparés tard. Pouchkine est resté seul avec le maître de la maison, ils ont longtemps causé en tête à tête.

BORIS.

Qu'on fasse venir Chouïski sur-le-champ.

SIMÉON GODOUNOFF.

Tzar, il est ici déjà.

BORIS.

Qu'il entre. (*Siméon Godounoff sort.*) Des rapports avec la Pologne! qu'est-ce que cela signifie? Je déteste la race turbulente des Pouchkine, et il ne faut pas se fier à Chouïski. Il est souple, mais hardi et perfide. (*Entre Chouïski.*) Je désirais te parler, prince; mais il paraît que tu es venu de toi-même pour une affaire, et je veux d'abord t'entendre.

CHOUÏSKI.

Tzar, mon devoir est de t'annoncer une nouvelle importante.

BORIS.

J'écoute.

CHOUÏSKI, à voix basse, désignant Féodor.

Mais, Tzar....

BORIS.

Le tzarévitch peut savoir tout ce que fait Chouïski.

CHOUÏSKI.

Tzar, il nous est venu une nouvelle de la Pologne.

BORIS.

N'est-ce pas celle qu'un courrier a, hier, apportée à Pouchkine ?

CHOUÏSKI *à part*.

Il sait tout. (*Haut.*) Je croyais que tu ignorais encore ce secret.

BORIS.

Que cela ne t'embarrasse point, prince. Je veux comparer les récits; autrement, nous ne saurons pas la vérité.

CHOUÏSKI.

Tout ce que je sais, c'est qu'un imposteur a paru à Cracovie; que le roi et les seigneurs se sont déclarés pour lui.

BORIS.

Et qui est cet imposteur ?

CHOUÏSKI.

Je l'ignore.

BORIS.

Mais en quoi est-il dangereux ?

CHOUÏSKI.

Certainement, tzar, ton pouvoir est fort. Par tes faveurs, ta générosité, tes labours royaux, tu as fait des cœurs de tes esclaves des cœurs de fils. Mais, tu le sais toi-même, la foule insensée est changeante, turbulente, superstitieuse; elle s'abandonne facilement aux vains espoirs, elle n'obéit qu'aux inspirations du moment, elle est sourde et indifférente à la vérité, et ne se repaît que de fables. L'audace insolente a le don de lui plaire, tellement que si ce vagabond inconnu traverse la frontière de la Pologne, une foule d'insensés seront attirés près de lui par le nom ressuscité de Dmitri.

BORIS.

Dmitri! Comment... de cet enfant?... Dmitri! — Tzarévitch, éloigne-toi.

CHOUÏSKI *à part*.

Il a rougi, voici la tempête !

FÉODOR.

Tzar, me permettras-tu?...

BORIS.

Impossible, mon fils, sors. (*Féodor s'éloigne.*) — Dmitri !

CHOUÏSKI *à voix basse.*

Il ne savait rien.

BORIS.

Écoute, prince : qu'on prenne sur-le-champ les mesures les plus sévères ! que la frontière se couvre de barrières entre la Lithuanie et la Russie ! qu'âme qui vive ne traverse cette ligne ! qu'un lièvre même ne puisse venir de Pologne ! qu'un corbeau ne puisse arriver de Cracovie ! va.... (*Chouïski veut sortir.*) Attends. N'est-ce pas que cette fable est bien ingénieuse ? As-tu jamais ouï dire que des morts sortent de leurs tombeaux pour demander compte à des tzars légitimes, désignés, choisis par le peuple, couronnés par le très-saint patriarche ? C'est risible, n'est-ce pas ? Tu ne ris point ?

CHOUÏSKI.

Moi, tzar ?

BORIS.

Écoute, prince.... Quand j'ai appris que sur cet enfant... que cet enfant avait, je ne sais comment, perdu la vie, je t'ai, tu le sais bien, envoyé faire l'enquête. Maintenant, je t'adjure par la sainte croix de Dieu, déclare-moi en conscience la vérité : As-tu reconnu l'enfant... tué ? N'y a-t-il pas eu substitution de personnes ? Réponds.

CHOUÏSKI.

Je te jure....

BORIS.

Non, Chouïski, ne jurons point ; mais réponds-moi : Était-ce le tza-révitch ?

CHOUÏSKI.

C'était lui.

BORIS.

Penses-y, prince.... Je te gracie d'avance. Je ne frapperai pas d'une disgrâce tardive un mensonge fait dans le passé ; mais si tu t'avisés de ruser aujourd'hui avec moi, je te le jure par la tête de mon fils, un supplice terrible te frappera, un tel supplice que le tzar Ivan lui-même en frémissa d'horreur dans son tombeau.

CHOUÏSKI.

Je ne crains pas le supplice, je crains ta disgrâce. Oserais-je ruser avec toi ? Aurais-je pu me tromper assez grossièrement pour ne pas reconnaître Dmitri ? Pendant trois jours, accompagné de tous les habitants d'Ouglitch, j'ai visité son corps exposé à l'église. Treize cadavres

étaient couchés autour du sien, de gens que le peuple avait déchirés, et la décomposition s'y voyait clairement, tandis que le visage enfantin du tzarévitch restait serein, calme et frais, comme s'il eût dormi. La profonde blessure ne noircissait pas, et les traits de son visage, je le répète, n'étaient pas du tout altérés. Non, tzar, il n'y a nul doute possible : Dmitri dort dans son tombeau.

BORIS.

C'est assez ; éloigne-toi. (*Chouïski sort.*) Oh ! que c'était lourd !... Attendons, que je reprenne haleine. J'ai senti tout mon sang se jeter au visage et redescendre lentement. Voilà donc pourquoi, depuis treize ans, je vois en songe un enfant assassiné ! Oui, oui, c'est cela, je comprends maintenant. Qui donc est-il, ce terrible ennemi ? Qui vient m'attaquer, un vain nom, une ombre ? Une ombre viendra-t-elle arracher de mes épaules le manteau de la royauté ? Un nom privera-t-il mes enfants de leur héritage ? Je suis un fou. De quoi ai-je peur ? je n'aurai qu'à souffler sur ce spectre, il disparaîtra. Oui, c'est décidé, je ne montrerai pas de crainte. Mais il ne faut rien négliger.... Oh ! que tu es lourd à porter, bonnet de Monomaque !

(*En vers.*)

Cracovie. — Maison de Vichnévetski.

GRÉGOIRE OTRÉPIEFF, *devenu* DMITRI, et UN PÈRE JÉSUIE.

DMITRI.

Non, mon père, il n'y aura pas de difficulté sérieuse. Je connais l'esprit de mon peuple ; sa piété n'est pas fanatique, et l'exemple de son tzar lui est sacré. D'ailleurs, la tolérance est toujours indifférente. Je puis me porter garant qu'avant deux années tout mon peuple et toute l'Église orientale reconnaîtront l'autorité du successeur de Pierre.

LE JÉSUIE.

Que saint Ignace vous protège, alors que viendront ces temps fortunés ! Mais jusque-là, cachez, tzarévitch, dans votre âme, les semences de la grâce divine. Un devoir plus élevé que le devoir terrestre nous ordonne quelquefois de feindre devant le monde impur. Les hommes jugent vos actions et vos paroles ; mais Dieu seul connaît et voit vos intentions.

DMITRI.

Amen! — Holà!... (*Entre un valet.*) Annonce que nous recevons. (*Les portes s'ouvrent; entrent une foule de Russes et de Polonais.*) Compagnons, nous quittons demain Cracovie. Mnichek, je m'arrêterai trois jours chez toi, à Sambor; je sais que ton château hospitalier étale un noble faste, et qu'il est célèbre par sa jeune châtelaine; j'espère y voir la charmante Marina. Et vous, mes amis, Polonais et Russes, vous qui avez levé vos étendards fraternels contre l'ennemi commun, contre mon traître persécuteur, ô fils des Slaves, je mènerai bientôt vos terribles bataillons aux combats désirés; mais, parmi vous, j'aperçois de nouveaux visages.

GABRIEL POUCHKINE.

Ces nouveaux venus demandent à ta grâce une épée et du service.

DMITRI.

Je suis heureux de vous voir, enfants. Venez à moi, amis. Mais dis-moi, Pouchkine, qui est ce beau jeune homme?

GABRIEL POUCHKINE.

Le prince Kourbski¹.

DMITRI.

C'est un nom retentissant. Es-tu de la famille du héros de Kazan?

KOURBSKI.

Je suis son fils.

DMITRI.

Est-il encore vivant?

KOURBSKI.

Non, il est mort.

DMITRI.

C'était un grand esprit, un homme pour la bataille et le conseil. Mais depuis le temps où, vengeur implacable de ses offenses, il a paru, avec les Lithuaniens, sous les murs de l'antique ville d'Olga², la renommée s'est tue sur son nom.

KOURBSKI.

Mon père a passé le reste de ses jours en Volhynie, dans les biens qu'Étienne Bathori lui avait donnés. Retiré, solitaire, c'est dans les

¹ Fils de l'un des principaux personnages du règne d'Ivan le Terrible. Après avoir pris Kazan, il fut disgracié et mourut en exil.

² Pskoff, ville fondée par Olga, grand'mère de saint Wladimir, et qu'on peut nommer la Clotilde des Russes.

sciences qu'il cherchait ses consolations, mais en vain; il se rappelait toujours la patrie de sa jeunesse, et il l'a regrettée jusqu'à la mort.

DMITRI.

Chef malheureux, quel éclair a jeté le lever de sa vie orageuse et bruyante! Je suis ravi, noble chevalier, que son sang se réconcilie avec la patrie. Ne nous rappelons pas les fautes des pères; que la paix soit sur leurs tombeaux. Approche, Kourbski : ta main. — N'est-ce pas étrange! Le fils de Kourbski mène au trône... qui? Oui, le fils d'Ivan. Tout est pour moi, les hommes et le destin. (*A un autre.*) Toi, qui es-tu?

UN POLONAIS.

Sobanski, gentilhomme libre.

DMITRI.

Louange et honneur à toi, fils de la liberté. Qu'on lui avance sur-le-champ le tiers de sa solde. — Qui sont ceux-là? Je reconnais sur eux le costume de la terre natale; ce sont des nôtres?

LE RUSSE KROUSTCHOFF. *Il frappe la terre du front.*

Oui, tzar, noble père, nous sommes tes fidèles esclaves persécutés. Disgraciés par Boris, nous avons fui Moscou pour venir à toi, notre tzar, et nous sommes prêts à perdre nos têtes, pourvu que nos cadavres deviennent les marches de ton trône impérial.

DMITRI.

Ayez courage, innocents qui souffrez. Laissez seulement que j'arrive à Moscou, et Boris payera pour tous. (*A un autre.*) Qui es-tu, toi?

KARÉLA.

Un Cosaque.... Je te suis envoyé du Don, de la part de nos libres armées, de nos braves Atamans, enfin des Cosaques du haut et du bas¹, pour voir tes clairs yeux de tzar et pour te faire le salut de toutes leurs têtes.

DMITRI.

Je connais les Cosaques du Don; jamais je n'ai douté que je verrais leurs drapeaux dans mes rangs. Nous remercions notre armée du Don. Il nous est connu que maintenant les Cosaques sont injustement persécutés; mais si Dieu nous aide à monter sur le trône de nos pères, notre protection rendra ses anciens droits à notre Don fidèle et libre.

¹ Du fleuve.

UN POETE. *Il s'approche, salue très-bas, et touche le pan du manteau de Dmitri.*

O grand prince! illustrissime fils de roi!

DMITRI.

Que désires-tu?

LE POETE *lui présentant un rouleau de papier.*

Accepte gracieusement ce pauvre fruit du travail d'un cœur dévoué.

DMITRI.

Quoi! des vers latins! Cent fois sacrée est l'alliance de l'épée et de la lyre; le même laurier les enveloppe amicalement. Je suis né sous le ciel de minuit¹; mais la voix de la muse latine ne m'est pas inconnue, et j'aime les fleurs du Parnasse. (*Il se met à lire.*)

KROUSTCHOFF *bas à Pouchkine.*

Qui est celui-là?

GABRIEL POUCHKINE.

Un poète.

KROUSTCHOFF.

Quel est cet emploi?

GABRIEL POUCHKINE.

Comment te le dire en russe? Un arrangeur de mots, un baladin.

DMITRI.

Très-beaux vers! Je crois aux prophéties des poètes. Non, ce n'est pas en vain que l'enthousiasme bouillonne dans leur poitrine. Bénie est l'entreprise qu'ils ont célébrée d'avance. Approche, ami. En souvenir de moi, accepte ce don. (*Il lui donne une bague.*) Quand l'ordre du destin s'accomplira, quand je ceindrai la couronne de mes ancêtres, j'espère entendre de nouveau tes hymnes inspirés :

Musa gloriam coronat, gloriaque musam.

Donc, amis, au revoir.

TOUS.

A la guerre! à la guerre!... Vive Dmitri! Vive le grand-duc de Moscovie!

¹ Le nord, l'opposé du midi.

(*En petits vers rimés.*)

Le château du voïvode Mnichék à Sambor. — Le boudoir de Marina.

MARINA, ROUSIA, sa camériste, et DES SERVANTES.

MARINA, devant un miroir, à Rousia.

Est-ce fini? Ne pourrais-tu te hâter?

ROUSIA.

Permettez; il faut d'abord faire un choix. Que mettrez-vous, la torsade de perles ou le croissant d'émeraudes?

MARINA.

Ma couronne de diamants.

ROUSIA.

Parfait. Vous rappelez-vous l'avoir mise quand vous avez paru au palais du roi? Vous brillâtes au bal comme un soleil. Les hommes s'exclamaient, les femmes chuchotaient. C'est alors que vous vit pour la première fois le jeune Khotkévitch, qui, plus tard, s'est tué par amour. Il ne faut que vous voir pour être épris.

MARINA.

Voyons, un peu plus vite.

ROUSIA.

A l'instant. Aujourd'hui votre père compte sur vous. Le tzarévitch vous a vue, et n'a pu cacher ses transports. Il est déjà blessé; achevez-le d'un coup décisif. Ah! oui, il est amoureux, car depuis un mois qu'il a quitté Cracovie, oubliant la guerre et le trône de Moscovie, il passe son temps ici, dans des fêtes, au désespoir des Polonais et des Russes. Ah! Dieu! quand verrai-je ce beau jour! Lorsque Dmitri emmènera sa tzarine dans sa capitale, vous ne m'oublierez pas?

MARINA.

Tu crois donc que je serai tzarine?

ROUSIA.

Qui donc, si ce n'est vous? Qui ose ici lutter de beauté avec ma maîtresse? La race des Mnichék ne le cède à nulle autre, et votre esprit est au-dessus des louanges. Heureux celui que daigne distinguer votre

regard, qui sait mériter votre tendresse! Heureux, quel qu'il soit, fût-ce notre roi, fût-ce le fils du roi de France, et non pas seulement ce mendiant de tzarévitch, venu Dieu sait d'où, et qui est Dieu sait quoi.

MARINA.

C'est un vrai fils de tzar, reconnu du monde entier.

ROUSIA.

Pourtant, l'hiver passé, il servait chez Vichnévetski.

MARINA.

Il se cachait.

ROUSIA.

Je ne dis pas non, moi. Mais savez-vous ce qu'on dit de lui dans le peuple? Que c'est un simple sous-diacre, échappé de Moscou.

MARINA.

Quelle folie!

ROUSIA.

Oh! je n'en crois pas un mot. Je dis seulement qu'il doit bénir son sort, puisque votre cœur l'a préféré.

UNE SERVANTE *qui entre en courant.*

Tous les convives sont réunis.

MARINA.

Vois-tu, tu ne penses qu'à babiller, et je ne suis pas encore habillée.

ROUSIA.

A l'instant, c'est fini. (*Les femmes s'empressent autour de Marina.*)

MARINA *à part.*

Il faut que je sache à quoi m'en tenir.

(*En vers.*)

Une suite d'appartements éclairés. — De la musique.

VICHNÉVETSKI, MNICHEK *et* CONVIVES.

MNICHEK *à* VICHNÉVETSKI.

Il ne parle qu'à Marina, il n'est occupé que de Marina. Eh, eh! l'affaire tourne diablement à la noce. Aurais-tu jamais pensé, Vichnévetski, que ma fille deviendrait une tzarine?

VICHNÉVETSKI.

Oui, c'est miraculeux. Mais aurais-tu pensé, Mnichek, que mon valet de chambre irait s'asseoir sur le trône de Moscovie?

MNICHEK.

Que penses-tu de ma Marina?... Il m'a suffi de lui dire : « Tiens toi bien, ne laisse pas échapper Dmitri; » et le voilà dans ses filets. *(La musique joue une polonaise. — Dmitri passe avec Marina, formant le premier couple de danseurs.)*

MARINA à voix basse.

Oui, demain soir, à onze heures, je serai près du jet d'eau, dans l'allée des tilleuls. *(Ils passent. — Entre un autre couple.)*

LE DANSEUR.

Qu'est-ce donc qui le séduit en elle ?

LA DAME.

Comment! c'est une beauté.

LE DANSEUR.

Oui, une nymphe de marbre : la bouche sans sourire et les yeux sans vie. *(Ils passent. — Un autre couple.)*

LA DAME.

Il n'est pas beau, mais son aspect est agréable. On reconnaît sur-le-champ le sang royal. *(Ils passent. — Un autre couple.)*

LA DAME.

Quand vous mettez-vous en campagne?

LE DANSEUR.

Dès que le tzarévitch l'ordonnera; nous sommes prêts; mais la Panna Mnichek nous retient ici prisonniers avec Dmitri.

LA DAME.

Agréable prison.

LE DANSEUR.

Sans doute, si vous daigniez.... *(Ils passent. — Les appartements deviennent vides.)*

MNICHEK.

Nous autres vieillards, nous ne dansons plus aujourd'hui; le tonnerre de la musique ne nous réveille plus. Nous ne serrons plus, nous

ne baisons plus de belles mains. Ah ! je n'ai pas oublié les anciennes folies ; mais ce n'est plus comme autrefois : ni la jeunesse n'est plus si hardie, ni la beauté si accorte. Avoue-le, ami, tout s'est attristé, je ne sais comment. Laissons-les. Nous, camarade, faisons déterrer une bouteille séculaire et couverte de mousse de bon vin de Hongrie, et, assis dans un coin, tête à tête, dégustons son flot parfumé et épais comme l'huile. En même temps, nous deviserons de choses et d'autres. Allons, frère.

VICHNÉVETSKI.

Tu as raison, ami ; allons. (*Ils sortent.*)

(*En vers.*)

La nuit. — Un jet d'eau dans un jardin.

DMITRI *seul.*

Voici la place, c'est ici qu'elle viendra. — Je ne suis pas né timide ; j'ai vu la mort de près, et mon âme n'a point fléchi devant la mort. Une éternelle réclusion m'a menacé ; on m'a serré de près ; mais mon esprit ne s'est point troublé, et j'ai échappé à force de hardiesse. Qu'est-ce qui oppresse à présent ma respiration ? Que signifie ce frémissement que je ne puis réprimer ? Serait-ce la fièvre des désirs excités ? Non, c'est la peur. Tout le jour je me suis préparé à cette secrète entrevue ; j'ai roulé dans ma tête tout ce que je dirais à Marina, comment je pourrais séduire son cœur orgueilleux en la saluant tzarine de Moscou. Mais l'heure est arrivée, et je ne me rappelle rien. Je ne retrouve plus les phrases étudiées. Serait-ce vraiment l'amour qui troublerait ainsi ma raison ? Mais... quelque chose vient de paraître.... Un bruit... non, c'est la lumière trompeuse de la lune ; c'est le vent qui s'est joué !...

MARINA *entrant soudain.*

Tzarévitch !

DMITRI.

C'est elle. Tout mon sang s'est arrêté.

MARINA.

Dmitri, est-ce vous ?

DMITRI.

O voix douce et magique ! (*Il s'avance vers elle.*) Est-ce toi enfin ? Toi que je vois seule avec moi, sous l'ombre de la nuit tranquille ? Que le

jour ennuyeux a passé lentement ! Qu'il s'est lentement éteint ! Que j'ai attendu longtemps dans les ténèbres !

MARINA.

L'heure fuit, le temps m'est précieux. Si je vous ai accordé une entrevue ici, ce n'est pas pour écouter les tendres discours d'un amant. Les paroles sont inutiles ; je crois que vous m'aimez. Mais écoutez-moi. Depuis que je me suis résolue à unir ma destinée à votre destinée incertaine et orageuse, j'ai le droit, Dmitri, d'exiger que vous me réveliez toutes les espérances secrètes de votre âme, vos projets et jusqu'à vos craintes, afin que je puisse entrer hardiment dans la vie, la main dans votre main, non pas avec l'aveugle docilité d'un enfant, non pas comme une esclave des désirs changeants d'un mari, comme une concubine silencieuse, mais en épouse digne de vous, en associée du tzar de Moscovie.

DMITRI.

Oh ! permets, ne fût-ce que pour une heure, que j'oublie les soucis et les dangers de ma destinée. Oublie toi-même que tu es devant un tzarévitch. Marina, vois en moi l'amant que tu as choisi, qui est heureux d'un seul de tes regards. Oh ! écoute les supplications de l'amour ; laisse-moi te dire ce qui remplit mon cœur.

MARINA.

Ce n'est pas le temps, prince. Vous hésitez, et cependant le zèle de vos partisans se refroidit. D'heure en heure les dangers deviennent plus dangereux et les difficultés plus difficiles. Déjà circulent des bruits vagues ; une autre nouveauté pourrait remplacer celle-ci, et Godounoff prend ses mesures.

DMITRI.

Que me fait Godounoff ? Ton amour, mon seul bien, est-il au pouvoir de Godounoff ? Non, non. Maintenant je regarde avec indifférence et son trône et la puissance des tzars. Ton amour... à quoi bon la vie sans lui, et l'éclat de la gloire, et tout l'empire russe ? Dans une steppe déserte, dans une misérable hutte, tu me remplaceras la couronne. Ton amour....

MARINA.

Rougis de ces paroles. Tu oublies ta haute, ta sainte vocation. Ton rang te doit être plus cher que toutes les joies, que toutes les séductions de la vie. Tu ne dois le mettre en balance avec rien au monde. Sache que ce n'est pas à un jeune homme ardent et follement épris de

ma beauté, c'est à l'héritier du trône de Moscovie que j'accorde ma main, au tzarévitch qu'un miracle a sauvé.

DMITRI.

Ne me donne pas ce tourment, charmante Marina; ne me dis pas que ce n'est pas moi, mais mon rang que tu as choisi. Marina! ah! tu ne sais pas comment tu me déchires ainsi le cœur. Comment! Si... ô doute affreux! Dis-moi: si l'aveugle destin ne m'avait pas donné du sang de tzar, si je n'étais pas le fils d'Ivan, si je n'étais pas cet adolescent dès longtemps oublié du monde.... tu ne m'aurais donc pas aimé?

MARINA.

Dmitri, vous ne pouvez pas être un autre que vous-même. Je ne puis pas aimer un autre que vous.

DMITRI.

Eh bien, non, c'est assez. Je ne veux point partager avec un mort l'amante qui lui appartient. Assez feindre ainsi. Je te dirai toute la vérité. Écoute. Ton Dmitri est mort depuis longtemps, mort, enterré, et il ne ressuscitera point. Et veux-tu savoir qui je suis? Eh bien, je te le dirai. Je suis un pauvre frère lai. Las de la réclusion claustrale, je méditai mon hardi projet sous le capuchon; je préparai une merveille au monde. Je m'enfuis en Ukraine, dans les turbulentes tribus des Cosaques; j'appris à manier le cheval et le sabre; je vins en ce pays, je me nommai Dmitri, et je trompai les Polonais sans cervelle. Que diras-tu maintenant, orgueilleuse Marina? Es-tu satisfaite de mon aveu?... Tu te tais.

MARINA.

O honte! O malheur!

(*Long silence.*)

DMITRI *bas.*

Où m'a entraîné un élan de dépit involontaire? J'ai peut-être ruiné à jamais un avenir qui m'avait coûté tant de peines à édifier. Insensé, qu'ai-je fait? (*Haut.*) Je le vois bien, tu rougis d'un amour qui n'est pas de roi. Prononce donc le mot fatal. Mon sort est dans tes mains. Décides-en. J'attends. (*Il se jette à genoux.*)

MARINA.

Lève-toi, pauvre imposteur. Imagines-tu me toucher par cette gêne-flexion, comme si j'avais le cœur d'une crédule et faible jeune fille? Tu t'es trompé, ami. J'ai vu à mes pieds des chevaliers et des princes,

et si j'ai froidement repoussé leurs vœux, ce n'est pas pour qu'un moine fugitif....

DMITRI *se levant.*

Ne méprise pas cet imposteur. En lui peut-être se cachent des vertus qui sont dignes du trône de Moscovie, dignes de ta main....

MARINA.

Dignes de la corde, insolent.

DMITRI.

Oui, je suis coupable. J'ai trompé Dieu et le tzar, j'ai menti au monde. Mais ce n'est pas à toi, Marina, de me punir. Je ne suis pas coupable devant toi, puisque je n'ai pu me résoudre à te tromper. Tu étais le seul sanctuaire devant lequel je n'osais feindre. L'amour aveugle, le seul amour m'a forcé de tout t'avouer.

MARINA.

De quoi te vantes-tu, insensé ? Qui te demandait cet aveu ? Si tu as pu, obscur vagabond, aveugler merveilleusement deux peuples, tu aurais dû te montrer digne de ta réussite, et consolider ton hardi mensonge par un secret obstiné, profond, éternel. Puis-je, dis-le-moi toi-même, me livrer à toi ? Puis-je, oubliant ma race et la pudeur, unir ma destinée à la tienne, quand toi-même tu dévoiles ta honte avec tant de naïveté et d'étourderie ?... C'est par amour qu'il a délié sa langue avec moi !... Mais je m'étonne que tu ne te sois pas révélé devant mon père par amitié, ou devant le roi par excès de joie, ou devant le seigneur Vichnévetski par loyauté de fidèle serviteur.

DMITRI.

Je te jure que toi seule as pu forcer cet aveu à jaillir de mon cœur. Je te jure que jamais, nulle part, ni aux festins, tenant en main la folle coupe, ni dans les intimes épanchements de l'amitié, ni sous le couteau, ni dans les tourments du supplice, ma langue ne laissera plus échapper ce formidable secret.

MARINA.

Il jure !... donc je dois croire.... Oh ! oui, je te crois. Mais, permets-moi de te le demander, par quoi jures-tu ? Est-ce par le saint nom de Dieu, comme le dévot disciple des jésuites ? Ou bien par ton honneur, comme un noble chevalier ? Ou bien peut-être encore par ta seule parole de tzar, comme un fils de tzar ? Réponds.

DMITRI *fièrement.*

L'ombre du Terrible m'a adopté. C'est elle qui, de son tombeau, m'a nommé Dmitri; qui a remué les peuples autour de moi, qui m'a livré Boris pour victime. Je suis tzarévitch, c'en est assez. J'ai honte de m'abaisser plus longtemps devant une orgueilleuse Polonaise. Adieu pour jamais. Les jeux sanglants de la guerre, les labeurs de ma grande destinée feront taire, j'en ai l'espoir, les angoisses de l'amour.... Oh ! combien je te haïrai quand l'ardeur de cette lâche passion sera éteinte. Maintenant je pars. La mort ou la couronne attendent ma tête en Russie. Mais, que je trouve la mort comme un généreux guerrier dans une loyale bataille, ou comme un scélérat sur un échafaud public ; ou bien que je m'élève aussi haut qu'homme peut monter, tu ne seras pas ma compagne, tu ne partageras pas mon destin. Et peut-être tu regretteras trop tard le sort que tu viens de repousser.

MARINA.

Mais si je dévoile dès à présent devant tout le monde ton insolente supercherie ?...

DMITRI.

Crois-tu donc que je te craigne ? Crois-tu que l'on prêtera plus de croyance à une fille polonaise qu'au tzarévitch de Russie ? Mais sache que ni le roi, ni le pape, ni tous ces grands seigneurs ne s'inquiètent nullement de la vérité de mes paroles. Que je sois Dmitri ou non, que leur importe ? Je leur suis un prétexte de trouble et de guerre ; c'est tout ce qu'ils demandent. Et crois-moi : on saura te faire taire, rebelle. Adieu. (*Il veut s'éloigner.*)

MARINA.

Arrêtez, tzarévitch. J'entends enfin la parole, non d'un adolescent, mais d'un homme. Elle me réconcilie avec vous, prince. J'oublie votre transport insensé ; je ne vois plus que Dmitri devant moi. Mais écoutez : il est temps ; réveillez-vous ; n'hésitez plus ; hâtez-vous de mener votre armée contre Moscou. Entrez au Kremlin, asseyez-vous sur le trône. Alors vous m'enverrez chercher par un ambassadeur de noce. Mais, Dieu m'entend, aussi longtemps que votre pied ne se sera pas posé sur les marches du trône, aussi longtemps que Godounoff ne sera pas renversé par vous, je n'écouterai plus un seul mot d'amour. (*Elle sort.*)

DMITRI.

Non, il est plus facile de combattre Godounoff, ou de lutter de ruse avec un jésuite courtisan, que de venir à bout d'une femme. Que le

diable soit avec elles ! Elles vous entortillent, elles rampent, glissent des mains, sifflent, mordent... un serpent, un serpent ! Ce n'est pas en vain que je tremblais ; elle a failli me perdre. C'est décidé ; demain je fais marcher l'armée¹.

(*En vers.*)

Frontière de la Lithuanie et de la Russie. — 1604, 16 octobre.

DMITRI, LE PRINCE KOURBSKI, tous deux à cheval. —
L'armée s'approche.

KOURBSKI *arrivant au galop.*

La voilà, la voilà, la frontière de la Russie. Sainte Russie, je suis à toi ! Je secoue avec mépris de mes vêtements la poussière de la terre étrangère. Je bois avidement cet air nouveau ; il m'est parent. Maintenant, ô mon père, ton âme a dû se consoler, et tes os exilés ont dû frémir d'allégresse dans ta tombe. Elle a brillé derechef notre épée héréditaire, cette glorieuse épée, terreur de la sombre Kasan ; cette bonne épée, servante des tzars de Moscou. Elle se mettra de la partie, elle aussi, dans le festin que va donner notre bien-aimé tzar.

DMITRI *arrivant au pas, la tête baissée.*

Qu'il est heureux ! Comme son âme pure s'enivre de gloire et d'enthousiasme ! O mon chevalier, je te porte envie. Fils de Kourbski, élevé dans l'exil, en oubliant les injures de ton père, tu rachètes sa faute, prêt à verser ton sang pour le fils d'Ivan, pour rendre à la patrie son tzar légitime. Tu as raison ; ton âme doit rayonner d'allégresse.

KOURBSKI.

Et toi, ne te réjouis-tu point ?... Voilà notre Russie ; elle est à toi, tzarévitch. Là t'attendent les cœurs de tes sujets, ta Moscou, ton Kremlin, ton empire.

¹ Peu de temps après qu'il fut proclamé tzar, Dmitri envoya chercher Marina par des ambassadeurs, l'épousa en grande pompe, la couronna de sa main, ce qui causa un grand scandale, et périt onze jours après ses noces. Restée veuve, Marina se décida plus tard à reconnaître le second faux Démétrius pour son premier mari. Elle en eut un fils qu'elle mit au monde quelques jours après la mort de ce second mari, tué à Kalouga. Elle essaya ensuite de soutenir ses droits au trône avec l'aide d'un hetman de cosaques nommé Zaroutski, dont elle fut la maîtresse. A l'avènement du jeune Michel Romanoff (1613), ce Zaroutski fut pris avec elle et son fils sur la mer Caspienne, lorsqu'ils fuyaient en Perse. Zaroutski fut empalé, l'enfant pendu, et Marina condamnée à mourir de faim en prison.

DMITRI.

Le sang russe coulera, ô Kourbski. Vous avez tiré vos épées pour le tzar, vous êtes purs. Tandis que moi... je vous conduis contre vos frères. J'ai appelé la Pologne pour conquérir la Russie; je montre à l'ennemi le chemin de la belle Moscou. Que mon péché ne tombe pas sur moi, mais sur toi, Boris, le régicide ! En avant !

KOURBSKI.

En avant ! Et malheur à Godounoff ! (*Ils partent au galop, et les régiments traversent la frontière.*)

(En vers.)

Le DOUMA du tzar à Moscou.

LE TZAR, LE PATRIARCHE et LES BOYARDS.

BORIS.

Le croirez-vous ? Un moine défroqué, fugitif, amène contre moi des hordes scélérates, et m'ose écrire des menaces ! C'est assez ; il est temps d'exterminer l'insensé. Partez, toi Troubetskoï, toi Basmanoff ; un secours est nécessaire à nos fidèles voïvodes. Le rebelle a mis le siège devant Tchernigor. Délivrez la ville et ses habitants.

BASMANOFF.

Tzar, avant trois mois d'ici, la renommée elle-même ne parlera plus de l'impoteur. Nous l'amènerons à Moscou dans une cage de fer, comme un animal d'outre-mer. Je te le jure par le nom de Dieu. (*Il sort avec Troubetskoï.*)

BORIS.

Le roi de Suède m'a proposé son alliance par des ambassadeurs. Mais nous n'avons pas besoin d'un secours étranger ; nous avons assez de nos soldats pour repousser les traltres et le Polonais. J'ai refusé. — Tchelkaloff, qu'on envoie des oukases aux voïvodes dans toutes les contrées de la Russie, pour qu'ils montent à cheval, et qu'ils appellent les hommes au service d'après les anciennes coutumes. Qu'on prenne aussi les serfs des monastères. Autrefois, quand un malheur menaçait la patrie, les cénobites eux-mêmes allaient au combat. Mais nous ne voulons pas les inquiéter maintenant ; qu'ils se contentent de prier

pour nous. Ceci est l'oukase du tzar avec l'assentiment des boyards¹. A présent, une grave question reste à décider. Vous savez que cet insolent imposteur a répandu partout des bruits perfides. Les lettres qu'il a envoyées partout ont semé le doute et l'inquiétude. Un murmure séditieux erre dans les places publiques. Les esprits sont échauffés; il faut les refroidir. J'aurais voulu éviter les supplices. Mais comment faire? Comment les prévenir? Voilà ce qu'il s'agit de décider. Toi, saint père, donne le premier ton opinion.

LE PATRIARCHE.

Béni soit le Très-Haut qui inspire l'esprit de mansuétude et de patience à ton âme, grand tzar. Tu ne veux pas la mort du pécheur; tu attends avec calme que l'erreur passe. Elle passera comme un nuage, et le soleil de la vérité éternelle luira de nouveau sur nous. Ton fidèle intercesseur auprès de Dieu, juge peu éclairé des choses de ce monde, ose pourtant élever la voix. Le fils du démon, ce défroqué réprouvé, a su se faire passer dans le peuple pour Dmitri. Il s'est insolemment couvert du nom de tzarévitch comme d'une chasuble volée. Il n'y a qu'à la déchirer, et sa nudité le couvrira de honte.

Dieu lui-même nous en offre le moyen. Sache, tzar, qu'il y a six ans, dans l'année même où Dieu t'a remis le pouvoir souverain, il vint à moi, certain soir, un simple berger, homme de grand âge, qui me confia un secret merveilleux. « Dans mes jeunes années, me dit-il, je devins aveugle, et, jusqu'à ma vieillesse, je n'ai pu distinguer le jour de la nuit. En vain j'eus recours à des simples et aux formules magiques. En vain j'allai prier dans les sanctuaires les grands faiseurs de miracles. En vain j'arrosai mes yeux éteints d'eau salulaire puisée aux saintes fontaines. Le Seigneur ne m'envoya point la guérison. Je perdis enfin tout espoir et m'habituai à mes ténèbres. Mes rêves mêmes ne m'offraient plus des choses vues; je ne rêvais plus que des sons. Un jour, j'étais endormi d'un profond sommeil. J'entends une voix d'enfant; elle me dit : « Lève-toi, grand-père. Va dans la ville d'Ouglitch, à l'église de la Transfiguration. Là, fais une prière sur mon tombeau. Dieu est clément, et je te pardonnerai. — Qui es-tu? demandai-je. — Je suis le tzarévitch Dmitri. Le roi des cieux m'a admis dans l'essaim de ses anges, et m'a rendu un grand faiseur de miracles. Va, vieillard. » Je me réveillai et je pensai : « En effet, il est possible que Dieu veuille me faire la faveur d'une tardive guérison. J'irai. » Et je partis pour ce voyage lointain. Voilà que j'arrive à Ouglitch; j'entre

¹ Ancienne formule.

dans la sainte église; j'entends la messe; mon âme s'embrase d'une sainte ardeur. Je me mets à pleurer, et ces larmes étaient douces comme si la cécité m'eût coulé des yeux avec elles. Quand le peuple sortit, je dis à mon petit-fils : « Ivan, conduis-moi au tombeau du tzarévitch Dmitri. » Et à peine eus-je récité une secrète prière, que mes yeux se mirent à voir. J'aperçus et la sainte lumière de Dieu, et mon petit-fils et le cher tombeau. » Voilà, tzar, ce que ce vieillard m'a révélé. (*Émotion générale des assistants. — Pendant ce récit, Boris s'est plusieurs fois essuyé le visage.*) Alors j'ai envoyé exprès à Ouglitch, et j'ai appris que beaucoup d'autres malades avaient également trouvé leur guérison devant le tombeau du tzarévitch. Voici donc mon conseil : Faire transporter au Kremlin ces saintes reliques, et les déposer dans la cathédrale des Saints-Archanges. Le peuple alors verra clairement le mensonge du scélérat impie, et la puissance des démons sera dispersée comme la poussière. (*Un profond silence.*)

CHOUÏSKI.

Saint père, qui peut connaître les voies du Très-Haut ? Ce n'est pas à moi de les juger. Il peut sans doute donner à des restes d'enfant le don de se conserver intacts et celui de faire des miracles. Mais il faut faire un examen minutieux et impartial de cette nouvelle croyance populaire. Et pouvons-nous penser dignement à une si grande affaire dans des temps aussi agités que les nôtres ? Ne dira-t-on pas que d'une chose sacrée nous nous faisons audacieusement des armes pour un objet mondain ? Déjà le peuple s'agite assez ; déjà courent assez de bruits étranges. Ce n'est pas le moment de troubler encore l'esprit des hommes par une nouveauté si grave et si inattendue. Je le vois bien moi-même : il est indispensable de détruire le bruit répandu par le défroqué. Mais il est pour cela d'autres moyens plus simples. Ainsi, tzar, si tu daignes le permettre, je me présenterai moi-même sur la place publique ; je parlerai à ces insensés ; je dévoilerai devant eux le noir mensonge de ce vagabond.

BORIS.

Qu'il en soit ainsi. (*Au patriarche.*) Saint Vladica, je te prie de me suivre ; ton entretien m'est nécessaire aujourd'hui. (*Il se lève et sort ; tous le suivent.*)

UN BOTARD, *bas à un autre.*

As-tu remarqué comme le tzar a pâli, et quelles grosses gouttes de sueur lui tombaient du visage ?

4.

L'AUTRE BOYARD.

Je t'avoue que je n'ai pas même osé lever les yeux, ni pousser un soupir.

LE PREMIER.

Le prince Chouïski a tout sauvé. Quelle tête !

(En prose.)

Une plaine près de Novgorod-Séverski. — 1004, 21 décembre.

UNE BATAILLE.

DES SOLDATS RUSSÈS courent en désordre. Ils crient :

Malheur ! malheur ! Voici le tzarévitch, les Polonais ! Les voici, les voici ! (*Entrent les capitaines Margeret, Français, et Walter Rosen, Allemand, au service de Boris*¹.)

MARGERET.

Où allez-vous ? Où courez-vous ? *Allons !* va en arrière.

L'UN DES FUYARDS.

Vas-y toi-même, si ça t'amuse, maudit paten.

MARGERET.

Quoi ? quoi ?

LE FUYARD.

Koà ? koà ?... Tu ne demandes pas mieux, grenouille d'outre-mer, que de coasser contre le tzarévitch russe. Nous, nous sommes des *pravoslavni*².

MARGERET.

Qu'est-ce à dire, pravoslavni ? Sacrés gueux, maudite canaille ! Mordieu, mein herr, j'enrage. On dirait que ça n'a point de bras pour frapper, que ça n'a que des jambes pour fuir.

W. ROSEN.

C'est une honte.

¹ Ce capitaine Margeret passa du service de Boris à celui de Dmitri, qu'il servit jusqu'à la mort de ce dernier. De retour en France, il publia une curieuse relation de son séjour en Moscovie, qu'il dédia à Henri IV. Les mots soulignés sont en français dans l'original. W. Rosen parle allemand.

² Orthodoxes.

MARGERET.

Ventre-saint-gris ! je ne bouge plus d'un pas. Puisque le vin est tiré, il faut le boire. Qu'en dites-vous, mein herr ?

W. ROSEN.

Vous avez raison.

MARGERET.

Diable ! il y fait chaud. Ce diable de Samozvanetz, comme il s'appelle, est un brave à trois poils.

W. ROSEN.

Oui.

MARGERET.

Eh ! voyez donc, l'action s'engage sur les derrières de l'ennemi. Ce doit être le brave Basmanoff qui aura fait une sortie.

W. ROSEN.

Je le crois. (*Entre une troupe allemande.*)

MARGERET.

Ah ! ah ! voici nos Allemands. Messieurs.... Mein herr, dites-leur donc de se rallier, et, sacrebleu, chargeons.

W. ROSEN.

Fort bien. — Halte ! (*Les Allemands reforment leurs rangs.*) Marche ! (*Ils se mettent en marche en disant : Que Dieu nous assiste !*)

(*Bataille. — Les troupes de Boris fuient de nouveau.*)

DES POLONAIS.

Victoire ! victoire ! Gloire au tzar Dmitri !

DMITRI à cheval.

Qu'on sonne la retraite ! Nous avons vaincu, c'est assez. Épargnez le sang russe. La retraite ! (*Les tambours battent.*)

(En prose.)

La place devant les cathédrales, dans le Kremlin, à Moscou.

FOULE DE PEUPLE.

UN HOMME.

Le tzar sortira-t-il bientôt de l'église ?

UN AUTRE.

La messe est finie ; on chante les cantiques.

LE PREMIER.

A-t-on déjà maudit l'autre ?

LE SECOND.

J'étais sur le perron, et j'ai entendu le diacre hurler : Grégoire Otrépieff, anathème !

LE PREMIER.

Qu'ils maudissent celui-là tant qu'ils veulent. Le tzarévitch n'a rien à voir avec Otrépieff.

LE SECOND.

Et on proclame maintenant : Mémoire éternelle au tzarévitch Dmitri !

LE PREMIER.

Mémoire éternelle à un vivant ! les impies auront à répondre de ce blasphème.

UN TROISIÈME.

Du bruit ! N'est-ce pas le tzar ?

UN QUATRIÈME.

Non, c'est un santon. (*Entre un santon, avec un bonnet en fer et tout chargé de chaînes. Il est entouré de petits garçons.*)

LES GARÇONS.

Bonnet de fer, Bonnet de fer, tr, tr !

UNE VIEILLE FEMME.

Laissez-le tranquille, petits diables. Prie pour moi, pécheresse, saint homme.

LE SANTON.

Donne, donne, donne, donne un petit kopek.

LA VIEILLE.

Tiens, voilà un kopek. Ne m'oublie pas dans tes prières.

LE SANTON *s'assied par terre et chante.*

« La lune va en carrosse ; le petit chat pleure. Lève-toi, innocent, et prie Dieu. » (*Les garçons l'entourent de nouveau.*)

L'UN D'EUX.

Bonjour, santon. Que n'êtes-tu aussi ton bonnet ? (*Il le frappe sur la tête.*) Tiens, comme ça sonne.

LE SANTON.

Et, moi, j'ai un petit kopek.

LE GARÇON.

Ce n'est pas vrai! Voyons, montre-le. (*Il lui arrache le kopek et s'enfuit.*)

LE SANTON *pleurant*.

On a pris mon petit kopek; on tourmente l'innocent.

LE PEUPLE.

Le tzar! le tzar! (*Le tzar sort de la cathédrale, précédé d'un boyard qui distribue des aumônes. D'autres boyards le suivent.*)

LE SANTON.

Boris, Boris, les petits garçons tourmentent l'innocent.

BORIS.

Qu'on lui fasse une aumône. Pourquoi pleure-t-il?

LE SANTON.

Les petits garçons me tourmentent. Fais-leur couper le cou, comme tu as fait couper le cou au petit tzarévitch.

TOUS LES BOYARDS.

Va-t'en, fou! Saisissez le fou!

BORIS.

Laissez-le. — Prie pour moi, innocent. (*Il s'éloigne.*)

LE SANTON *lui parlant*.

Non, non; l'on ne peut pas prier pour un tzar Hérode. La sainte Vierge le défend.

(*En vers.*)

Sevsk, ville du gouvernement d'Orel.

DMITRI *entouré des siens*.

Où est le prisonnier?

UN POLONAIS.

Ici.

DMITRI.

Qu'on me l'amène. (*Entre un prisonnier russe.*) Ton nom?

LE PRISONNIER.

Rojnoff, gentilhomme de Moscou.

DMITRI.

Y a-t-il longtemps que tu es au service?

LE PRISONNIER.

Bientôt un mois.

DMITRI.

N'as-tu pas conscience, Rojnof, de tirer l'épée contre moi?

LE PRISONNIER.

Que faire? Ce n'est pas notre volonté que nous suivons.

DMITRI.

As-tu combattu sous les murs de Séverski?

LE PRISONNIER.

Je suis arrivé de Moscou quinze jours après la bataille.

DMITRI.

Que fait Godounoff?

LE PRISONNIER.

Il a été très-troublé par la perte de la bataille et par la blessure de Mestislavski. Il a envoyé Chouïski pour commander l'armée.

DMITRI.

Pourquoi a-t-il rappelé Basmanoff à Moscou?

LE PRISONNIER.

Le tzar a récompensé ses prouesses par des honneurs et de l'or. Basmanoff est maintenant membre de la *Douma*.

DMITRI.

Il était plus nécessaire à l'armée. Que fait-on à Moscou?

LE PRISONNIER.

Tout est tranquille, grâce à Dieu.

DMITRI.

M'y attend-on?

LE PRISONNIER.

Dieu le sait. On n'ose guère parler de toi, à l'heure qu'il est. Aux uns on coupe la langue, aux autres, la tête. C'est singulier; chaque jour un supplice. Les cachots regorgent. Trois ou quatre personnes se rassemblent-elles sur la place? un espion se faufile aussitôt parmi elles; et le tzar, dans ses moments de loisir, interroge lui-même les délateurs. Un malheur est vite arrivé. Aussi vaut-il mieux se taire.

DMITRI.

Le sort des sujets de Boris fait vraiment envie ! Et l'armée ?

LE PRISONNIER.

L'armée ? Elle est bien nourrie, bien vêtue ; elle est contente.

DMITRI.

Êtes-vous nombreux ?

LE PRISONNIER.

Dieu seul le sait.

DMITRI.

Êtes-vous... trente mille ?

LE PRISONNIER.

En comptant bien, on en trouverait peut-être cinquante. (*Dmitri devient pensif. Ceux de sa suite se regardent avec anxiété.*)

DMITRI.

Que dit-on de moi dans votre camp ?

LE PRISONNIER.

On dit que Ta Grâce... que tu es... ne te fâche pas de mes paroles... on dit que tu es un brigand, mais un fameux gaillard.

DMITRI *souriant*.

Eh bien, je vais le leur prouver. — Amis, n'attendons pas Choulski. Je vous félicite : à demain la bataille. (*Il sort.*)

TOUS.

Vive Dmitri !

UN POLONAIS.

A demain la bataille ! Ils sont cinquante mille, et nous, quinze mille à peine. Il a perdu la tête.

UN AUTRE POLONAIS.

Tu radotes, ami. Un seul Polonais peut défier cinq cents Moscovites.

LE PRISONNIER.

Oui, défier ; mais quand il faudra se battre, tu te sauveras d'un seul, hâbleur.

UN POLONAIS.

Si tu avais ton sabre à ton côté, prisonnier insolent, voici avec quoi je t'aurais fait taire.

LE PRISONNIER.

Un Russe peut bien se passer de sabre. Ne veux-tu pas goûter de ça (*montrant son poing*), homme sans cervelle ? (*Le Polonais le regarde avec fierté, et s'éloigne en silence. — Tous rient.*)

(En vers.)

Une forêt.

DMITRI ET POUCHKINE. *Plus loin est couché un cheval expirant.*

DMITRI.

Mon pauvre cheval! avec quelle ardeur il galopait aujourd'hui dans sa dernière bataille! et, quoique blessé, avec quelle rapidité il m'emportait! mon pauvre cheval!

POUCHKINE *à part.*

Il prend bien son temps pour regretter un cheval, quand toute notre armée est en pleine déroute.

DMITRI.

Écoute. Peut-être n'est-il qu'épuisé par sa blessure; peut-être vivra-t-il.

POUCHKINE.

Il agonise.

DMITRI *allant à son cheval.*

Mon pauvre cheval! que faire? Je vais lui ôter la sangle; qu'il meure du moins en liberté. (*Il ôte la sangle et la bride du cheval. — Entrent plusieurs Polonais.*) Bonjour, messieurs. Pourquoi ne vois-je pas Kourbski parmi vous? J'ai vu comme il s'enfonçait aujourd'hui dans le plus épais de la mêlée. Des milliers de sabres s'agitaient autour de lui comme des épis vacillants; mais son épée s'élevait plus haut que toutes les autres, et son cri terrible étouffait tous les autres cris. Où est mon chevalier?

UN POLONAIS.

Couché sur le champ de bataille.

DMITRI.

Honneur au brave! et paix à son âme! Combien peu de nous sont restés debout après le combat! Traîtres maudits! scélérats de Cosaques! c'est vous, vous qui nous avez perdus. Ne pas soutenir le choc pendant trois minutes! Qu'ils tremblent! j'en pendrai le dixième, de ces coquins.

POUCHKINE.

De qui que vienne la faute, le fait est que nous sommes battus, exterminés.

DMITRI.

Et pourtant l'affaire était gagnée. J'avais déjà enlevé l'avant-garde ; mais les Allemands nous ont vaillamment repoussés. Ce sont de braves gens, devant Dieu. J'aime les braves gens, et certainement je me ferai d'eux une garde d'honneur.

POUCHKINE.

C'est bien ; mais où passerons-nous cette nuit ?

DMITRI.

Ici, dans ce bois. En quoi cette place est-elle mauvaise ? Nous partions avant l'aurore ; nous serons à Rylsk pour dîner. Bonne nuit ! (*Il se couche à terre, met sa selle sous sa tête, et s'endort.*)

POUCHKINE.

Bon sommeil, tzarévitch. — Battu complètement, à peine échappant par la fuite, il est insouciant comme un enfant naïf. Sans doute la Providence veille sur lui. Nous, amis, ne perdons pas courage.

(En vers.)

Moscou. — Le palais du tzar.

BORIS, BASMANOFF.

BORIS.

Il est vaincu. Mais à quoi bon ? nous nous sommes couronnés d'une victoire inutile. Il a rallié ses troupes dispersées, et il nous menace du haut des murs de Pomtivil. Cependant, que font nos héros ? Ils se tiennent devant Kromi, où une poignée de Cosaques se rient d'eux derrière des remparts à demi ruinés. Bel exploit ! Non, je ne suis pas content d'eux. Je vais te mettre à leur tête. Ce n'est plus de la naissance, c'est de l'intelligence que je veux faire un voïvode. Que leur vanité regrette le *Rozriad* ! il est temps de mépriser les murmures de la tourbe titrée et de détruire cette coutume pernicieuse¹.

¹ Le *Rozriad* était une espèce de Livre d'or, un registre où l'on inscrivait les emplois qu'avaient occupés les membres de la noblesse. Il avait donné lieu à cette règle singulière, que le fils d'un gentilhomme ne pouvait pas occuper une place inférieure à celle du fils d'un autre gentilhomme dont l'emploi avait été inférieur à celui de son père. De là naissaient de continuel et interminables procès de prééminence. En outre, cette coutume rendait très-restreint le choix du prince pour les divers emplois publics. Ce fut Féodor, frère aîné et prédécesseur de Pierre le Grand, qui mit fin à ces abus en faisant brûler publiquement les livres du *Rozriad*.

BASMANOFF.

Ah! tzar, cent fois béni sera le jour qui dévorera tous les livres du *Rozriad*, avec tous les troubles qu'ils font naître, avec l'orgueil nobiliaire.

BORIS.

Ce jour n'est pas loin. Laisse-moi seulement le temps de calmer l'agitation du peuple.

BASMANOFF.

A quoi bon s'en soucier? Le peuple est toujours enclin aux agitations. Ainsi un cheval ardent mord son frein; un adolescent s'indigne contre le pouvoir de son père. Et pourtant le cavalier dirige son cheval et le père commande à son fils.

BORIS.

Le cheval, parfois, jette à bas son cavalier, et le fils n'est pas toujours en pleine soumission devant son père. Ce n'est que par une sévérité toujours vigilante qu'on peut dompter le peuple. C'est ainsi que pensait le premier des Ivan, le dompteur des tempêtes, le sage monarque; c'est ainsi que pensait son farouche petit-fils. Non, le peuple n'est pas reconnaissant de la mansuétude. Fais-lui du bien, il ne te dira pas merci; pille-le, supplicie-le, il ne t'en voudra pas plus de mal. (*Entre un boyard.*) Que viens-tu dire?

LE BOYARD.

On annonce des hôtes étrangers.

BORIS.

Je vais les recevoir. — Basmanoff, attends ici; j'ai encore à te parler. (*Il sort avec le boyard.*)

BASMANOFF.

Grand et vaste esprit de souverain! Que Dieu lui donne de vaincre le maudit Otrépief! il fera encore beaucoup de bien à la Russie. Une grande pensée vient de naître dans son âme; il ne faut pas lui laisser le temps de se refroidir. Quelle carrière va s'ouvrir pour moi, petit gentilhomme, s'il casse la corne à la fierté des vieux boyards. Je ne connais pas de rivaux dans l'art de la guerre; je me placerai le premier près du trône du tzar. Et peut-être un jour.... Mais quel est ce bruit étrange? (*Tumulte. — Des boyards, des serviteurs de la cour entrent et passent en courant, se parlent à l'oreille et jettent des exclamations.*)

L'UN D'EUX.

Le médecin!

UN AUTRE.

Vite, chez le patriarche!

UN TROISIÈME.

Il appelle le tzarévitch. Le tzarévitch!

UN QUATRIÈME.

Le confesseur!

BASMANOFF.

Qu'est-il arrivé?

UN CINQUIÈME ET UN SIXIÈME *ensemble*.

Le tzar est tombé malade, le tzar se meurt.

BASMANOFF.

Dieu!

LE CINQUIÈME.

Il était assis sur son trône, quand il tomba soudain. Le sang lui jaillit de la bouche et des oreilles. (*On apporte Boris sur un fauteuil. — toute sa famille et tous les boyards l'entourent.*)

BORIS.

Eloignez-vous tous. Laissez le seul tzarévitch avec moi. (*Tous sortent.*)
 Je meurs.... Embrassons-nous.... Adieu, mon fils.... Tu vas à l'instant régner.... Grand Dieu, je vais à l'instant paraître devant toi, et je n'ai pas le temps de purifier mon âme par le repentir. Et puis, je le sens, mon fils, tu m'es plus cher que le salut de mon âme. Je suis né sujet, et sujet j'aurais dû mourir. Mais j'ai saisi le pouvoir suprême. Comment? ne me le demande pas. Il suffit que tu sois innocent, que tu ailles maintenant régner par droit légitime. Moi seul, je répondrai de tout devant Dieu. O mon cher fils, ne te laisse pas séduire par une illusion, ne t'aveugle pas de ton plein gré; sache que tu reçois le pouvoir dans des jours orageux. Il est dangereux, ce miraculeux imposteur; il est armé d'un nom terrible. Moi, rompu depuis longues années à la science du gouvernement, j'ai pu tenir sous le talon la sédition et la révolte. Ils tremblaient tous devant moi, et la trahison n'osait lever la tête. Mais toi, jeune et inexpérimenté souverain, comment gouverneras-tu sous les coups de l'orage? Comment t'y prendras-tu pour éteindre les feux de la révolte, pour enchaîner la trahison? Mais Dieu est grand : à la jeunesse il donne la sagesse; à la faiblesse, la force. Écoute. Avant tout, choisis-toi un conseiller fidèle, d'années froides et mûres, aimé du peuple, respecté des boyards pour sa naissance ou sa gloire. — Choulski, par exemple. Un chef habile est

devenu nécessaire à l'armée; envoie-y Basmanoff, et supporte avec fermeté les murmures qu'en feront les boyards. Je t'ai introduit dans la *Douma* dès tes plus tendres années. Tu connais la marche des affaires. N'en change pas le cours; l'habitude est l'âme des empires. J'ai dû rétablir les supplices, l'exil, les disgrâces. Tu peux les suspendre aujourd'hui. On te bénira, comme on a béni ton oncle quand il a succédé au Terrible. Avec le temps, et petit à petit, ramène à toi les rênes du pouvoir. A présent, relâche-les, mais toutefois sans les laisser tomber de ta main. Sois gracieux et de facile abord à l'égard des étrangers; reçois leurs services avec confiance. Garde avec sévérité les constitutions de l'Eglise. Sois silencieux : la voix d'un tzar ne doit pas se perdre en vain dans le vide; de même qu'un son sacré ne doit annoncer qu'une grande calamité ou une grande réjouissance. O mon cher fils, tu entres dans les années où notre sang est agité par un visage de femme. Garde, garde la sainte pureté et la fière pudeur de l'innocence. Celui qui, dans ses jeunes années, s'habitue à se noyer dans des jouissances impures, celui-là, parvenu à sa maturité, devient farouche, aime le sang, et son esprit s'obscurcit avant l'âge. Reste toujours le maître de ta famille, respecte ta mère, mais que personne ne soit ton maître que toi-même. Tu es un homme, tu es un tzar.... Je meurs.... Ah! aime ta sœur, tu es son seul appui.

FÉODOR à genoux.

Non, non; vis et règne longtemps. Le peuple et nous tous, nous sommes perdus sans toi!

BORIS.

Tout est fini... mes yeux s'éblouissent... je sens le froid du tombeau. (*Entrent le patriarche, les prêtres, les boyards. On amène la tzarine en la soutenant. La tzarévna sanglote.*) Qui vient là?... Ah! la robe de moine¹. Les saints ciseaux... l'heure a sonné : le tzar devient un religieux, et l'étroit cercueil lui servira de cellule. — Attends, saint Vladica; je suis encore tzar. — Boyards, écoutez tous : Voilà celui à qui je transmets la royauté. Baisez la croix à Féodor². Basmanoff, mes amis, de mon tombeau je vous supplie encore de le servir avec zèle et loyauté. Il est jeune... il est sans péché, lui.... Le jurez-vous?

LES BOYARDS.

Nous le jurons.

¹ En Russie comme en Espagne, on enterrait tout le monde, surtout les tzars, les nobles, les riches, les hommes importants, dans des habits de moines.

² C'est-à-dire, jurez sur la croix que vous lui serez fidèles.

BORIS.

Je suis satisfait. Pardonnez-moi mes scandales, mes péchés, mes offenses, secrètes et volontaires. Saint père, approche, je suis prêt¹.
(La cérémonie de la prise de robe commence. — On emporte les femmes évanouies.)

(En vers.)

Une tente.

BASMANOFF *introduit* GABRIEL POUCHKINE.

BASMANOFF.

Entre ici, et parle librement. — Ainsi, il t'envoie à moi.

POUCHKINE.

Il t'offre son amitié et le premier rang, après lui, dans l'empire moscovite.

BASMANOFF.

Mais je suis déjà élevé aussi haut que possible par Féodor. Je commande l'armée. Il a méprisé pour moi et le *Rozriad* et la colère des boyards. Je lui ai prêté serment.

POUCHKINE.

Tu as prêté serment au légitime héritier du trône; mais si un autre, plus légitime encore, est vivant?...

BASMANOFF.

Écoute, Pouchkine, ne me dis pas des choses vides de sens. Je sais fort bien qui il est.

POUCHKINE.

La Russie et la Pologne l'ont reconnu pour Dmitri. Du reste, je n'insiste pas. C'est peut-être le véritable Dmitri, c'est peut-être un imposteur; mais je sais que tôt ou tard le fils de Boris devra lui céder Moscou.

BASMANOFF.

Le jeune tzar ne descendra pas du trône aussi longtemps que je le protégerai. Nous avons assez de régiments, grâce à Dieu; la victoire relèvera leur courage. Et vous, qui enverrez-vous contre moi, votre

¹ Cette mort soudaine de Boris, et dans ces circonstances, est conforme à l'histoire.

Cosaque Karéla, ou bien ce Mnichek ? Et puis, combien êtes-vous, tout compté?.. à peine huit mille ?

POUCHKINE.

Tu te trompes, nous ne sommes pas même aussi nombreux. J'en conviens moi-même, notre armée ne vaut rien : les Cosaques ne font que piller les villages, les Polonais s'enivrent et font les bravaches ; quant aux Russes, il n'y a pas même à en parler. Je ne veux point ruser avec toi. Mais sais-tu, Basmanoff, ce qui fait notre force?... Ce n'est ni l'armée ni l'assistance des Polonais : c'est l'opinion, c'est la faveur populaire. Tu as été témoin du triomphe de Dmitri et de ses conquêtes pacifiques alors que, partout, les villes se soumettaient à lui sans coup férir, et que la populace liait de cordes les voïvodes obstinés. Tu l'as vu toi-même, était-ce de bon cœur que vos soldats combattaient contre nous?... Et quand ? sous Boris. Tandis qu'à présent.... Non, Basmanoff, il est trop tard pour lutter encore avec nous, et pour souffler sur les cendres refroidies de la guerre. Tu ne parviendras pas à les rallumer, malgré tout ton esprit et ta volonté ferme. Ne vaudrait-il pas mieux que tu donnasses le premier l'exemple d'une prudence raisonnée, et qu'en proclamant Dmitri tzar tu t'assurasses son amitié à tout jamais ? Qu'en penses-tu ?

BASMANOFF.

On le saura demain.

POUCHKINE.

Décide-toi.

BASMANOFF.

Adieu. (*Pouchkine sort.*) Il a raison, il a raison ; partout la trahison mûrit. Que dois-je faire ? Attendrai-je que les révoltés me lient de cordes moi-même et me livrent à Otrépief ? Ne vaudrait-il pas mieux, en effet, prévenir l'inévitable rupture de la digue ? Et moi-même.... Mais trahir son serment ! mériter l'infamie de génération en génération ! reconnaître par une abominable perfidie la confiance du jeune souverain ! Il est facile à un exilé frappé de disgrâce de couvrir des projets de conspiration et de révolte ; mais moi, moi, le favori du tzar.... Mais la mort... mais la puissance... mais le malheur public.... (*Il tombe dans une profonde rêverie ; tout à coup il siffle.*) Holà ! Mon cheval ; qu'on sonne l'alerte !

(En vers.)

Moscou. — La place de la Tribune devant le Kremlin

GABRIEL POUCHKINE s'avance entouré de PEUPLE.

VOIX DANS LE PEUPLE.

Le tzarévitch nous a envoyé un boyard; écoutons ce qu'il va nous dire. Ici, ici.

POUCHKINE sur la tribune.

Citoyens de Moscou, le tzarévitch m'a ordonné de vous saluer. (*Il salue profondément.*) Vous savez comment la Providence céleste a sauvé le tzarévitch des coups de son assassin. Il venait ici pour punir l'infâme, mais le jugement de Dieu a déjà frappé Boris.... La Russie s'est soumise à Dmitri; Basmanoff lui-même, animé d'un zélé repentir, lui a amené ses troupes, qui lui ont prêté serment. Dmitri s'avance auprès de vous avec paix, avec amour. Lèvez-vous le bras contre votre tzar légitime, contre le descendant de Monomaque, pour plaire à la famille de Godounoff?

LE PEUPLE.

Non, non, certainement.

POUCHKINE.

Citoyens de Moscou, tout le monde ne sait que trop ce que vous avez eu à souffrir sous le cruel parvenu. Exils, supplices, peines infamantes, impôts arbitraires, travaux incessants, pauvreté, famine, vous avez tout supporté. Dmitri, au contraire, veut répandre ses largesses sur les boyards, les gentilshommes, les magistrats, les militaires, les marchands, les hôtes étrangers, et sur tout le peuple vénérable. Voulez-vous vous obstiner follement contre lui et repousser ses grâces? Mais il s'avance, pour remonter sur le trône royal de ses pères, avec un terrible cortège. N'irritez donc pas le tzar. Craignez Dieu, et baisiez la croix à votre maître légitime. Humiliez-vous, et envoyez sur-le-champ au camp de Dmitri le métropolitain, des boyards, des diâks, des hommes choisis, pour qu'ils frappent la terre de leurs fronts devant le père-tzar. (*Il descend de la tribune. — Un grand bruit s'élève.*)

VOIX DANS LA FOULE.

Pourquoi hésiter?... le boyard a dit vrai.... Vive Dmitri notre père!

UN PAYSAN *monté sur la tribune.*

Peuple, peuple, au Kremlin, au palais du tzar ! va prendre le jeune chien de Boris.

LE PEUPLE *s'élançant en foule.*

Oui, qu'on le prenne ! qu'on le noie ! Vive Dmitri ! Périssent la race de Boris Godounoff !

(*En prose.*)

Devant la maison particulière de Boris, dans le Kremlin. — Une garde sur le perron.

Féodor s'est approché de la fenêtre.

UN MENDIANT.

Faites-moi l'aumône, au nom du Christ.

UN DES GARDES.

Va-t'en ; il est défendu de parler aux prisonniers.

FÉODOR.

Va, vieillard, jé suis plus pauvre que toi. Tu es en liberté. (*Xénia, voilée, s'approche aussi de la fenêtre.*)

UN HOMME DU PEUPLE.

Le frère et la sœur. Pauvres enfants ! comme des oiseaux en cage.

UN AUTRE.

Il y a bien de quoi les plaindre ! race maudite !

LE PREMIER.

Le père était un scélérat ; mais ces pauvres enfants-là sont innocents.

LE SECOND.

La pomme ne tombe pas loin du pommier.

XÉNIA.

Frère, il me semble que des boyards viennent à nous.

FÉODOR.

C'est Golitzine et Mosalski ; les autres me sont inconnus.

XÉNIA.

Ah ! frère, le cœur me manque. (*Entrent Golitzine, Mosalski, Molchayoff et Chérédinoff, suivis de trois strélitz.*)

VOIX DANS LE PEUPLE.

Place, place aux boyards! (*Ils entrent dans la maison. — Féodor et Xénia s'éloignent de la fenêtre.*)

UN HOMME DU PEUPLE.

Pourquoi sont-ils venus?

UN AUTRE.

Sans doute pour faire prêter serment à Féodor Godounoff.

UN TROISIÈME.

Tu crois? Écoute : quel bruit dans la maison! quel tumulte! On s'y bat.

VOIX DANS LE PEUPLE.

Entends-tu?... un cri.... C'est un cri de femme.... Entrons.... Les portes sont fermées.... Le bruit a cessé. (*La porte s'ouvre. — Mosalski paraît sur le perron.*)

MOSALSKI.

Peuple, Marie Godounoff et son fils Féodor viennent de s'empoisonner. Nous avons vu leurs cadavres. (*Il s'arrête. — Le peuple se tait, frappé de stupeur.*) Eh bien, pourquoi vous taisez-vous?... Criez donc : Vive le tzar Dmitri Ivanovitch! (*Le peuple reste silencieux.*)

CHARLES VOGT.

SA VIE ET SES ÉCRITS POPULAIRES

EN ZOOLOGIE ET EN PHYSIOLOGIE.

Charles Vogt naquit à Giessen (grand-duché de Hesse) le 5 juillet 1817. Son père, professeur de clinique de l'université, est bien connu des médecins allemands par la publication d'un *Traité de pharmacodynamie*, qui a eu successivement sept éditions. Charles Vogt fut élevé d'abord au gymnasium de la ville; puis il commença ses études à l'université en 1833, et travailla pendant deux ans dans le laboratoire du célèbre chimiste Liebig : il s'y trouvait en même temps que M. Regnault, qui devait plus tard illustrer le Collège de France par ses beaux travaux de physique expérimentale.

En 1835, le père de Vogt fut appelé à occuper la chaire de clinique à Berne; son fils y termina ses études en 1839. Reçu docteur en médecine, il se rendit à Neuchâtel, auprès du célèbre Agassiz. Celui-ci, professeur d'une modeste académie, était devenu le chef et le centre d'une colonie de travailleurs qu'il savait animer de son ardeur pour la science. Pendant cinq ans, Desor et Vogt furent ses collaborateurs assidus; grâce à eux, il lui fut possible de publier les grands ouvrages zoologiques et paléontologiques qui ont jeté un si grand éclat sur son nom en Europe et en Amérique. Marchant sur les traces de Cuvier, il joignait l'étude des animaux vivants à celle des animaux fossiles. La classe des poissons fixa principalement l'attention des trois savants. Agassiz, doué d'une brillante imagination scientifique, avait été frappé de la poésie mystérieuse de ces êtres : en effet, les poissons sont les premiers vertébrés qui apparaissent à la surface du globe, les premiers animaux évidemment construits sur le même plan que l'homme, les

premiers avant-coureurs de son apparition ; Saturne précédant Jupiter. Élargissant le plan de Cuvier, Agassiz menait de front avec ses collaborateurs la zoologie, la paléontologie et l'embryologie, c'est-à-dire l'étude du règne animal vivant, celle des animaux éteints et le développement de chacun d'eux depuis la première apparition du germe jusqu'à l'état parfait. Il espérait réunir ces trois sciences dans une même synthèse, et montrer que la chaîne actuelle des êtres vivants, leur succession dans les couches du globe et le développement embryonnaire sont les trois formes d'un seul et même mode d'évolution. Dans ce grand travail, Charles Vogt se livra plus spécialement à l'embryogénie ; il fit celle de la classe de poissons appelée les Salmones, dont les saumons, les truites, les éperlans et les ombres sont les types les plus connus. Cette analyse montrait quel était le mode de développement d'un poisson depuis l'œuf jusqu'à l'état parfait. Pour avoir des points de comparaison dans les classes voisines, celles des reptiles et des mollusques, des études pareilles furent faites sur l'embryologie du crapaud accoucheur et des mollusques gastéropodes, tels que les limaces. Dans le grand ouvrage sur les poissons fossiles, les chapitres qui traitent du squelette et des écailles sont aussi dus à la plume de Charles Vogt.

Après avoir travaillé cinq ans avec Agassiz, Vogt vint à Paris en 1844. L'académie des sciences avait proposé pour sujet du grand prix des sciences physiques l'anatomie comparée des organes de la génération dans les animaux vertébrés ; le mémoire présenté en commun par MM. Vogt et Pappenheim fut couronné. En même temps, Vogt rédigeait un *Traité de géologie et de paléontologie*, qui en est à sa seconde édition ; c'est certainement celui de tous qui embrasse le mieux l'ensemble de la géologie, celui où l'auteur, sans cesser d'être à la hauteur des connaissances les plus avancées, a su se rendre clair pour tous ceux qu'une bonne éducation a convenablement préparés à l'intelligence de ces matières. Un pareil ouvrage aurait suffi pour occuper toute l'activité d'un autre homme ; mais Vogt adressait en outre à la *Gazette d'Augsbourg* un compte rendu du mouvement scientifique de Paris et des lettres physiologiques, qui ont également eu plusieurs éditions.

Dans notre article sur les écrivains populaires de l'Allemagne en botanique¹, nous faisons observer que la plupart d'entre eux doivent à leurs travaux et à leur position scientifique une autorité qui man-

¹ *Revue germanique*, mars 1859.

quera toujours à celui qui parle de la science sans l'avoir pratiquée. Quelque intelligent, quelque érudit que vous le supposiez, il y aura toujours dans son tableau des teintes fausses, des contours inexacts qui trahiront son ignorance relative; on sent qu'il ne fait que réciter ce qu'il vient d'apprendre, qu'il dit tout ce qu'il sait, et serait incapable d'aller plus loin que le point où il s'arrête ou de donner un éclaircissement quelconque s'il avait à répondre à la moindre objection. On a le sentiment contraire quand on lit les Lettres physiologiques. Préparé par des études chimiques, anatomiques, médicales et zoologiques, l'auteur comprend la physiologie sous tous ses aspects, et fait connaître à l'homme du monde tout ce qu'il est susceptible de comprendre dans les phénomènes de la vie. Nous traduisons le paragraphe suivant des Lettres physiologiques¹, convaincu que le fond et la forme seront également bien accueillis par nos lecteurs.

« Le sang circule incessamment dans un système formé de vaisseaux clos. Cette circulation se fait toujours dans le même sens; parti du ventricule gauche, le flot se répand dans tout le corps; du corps, il revient au ventricule droit; de celui-ci, il pénètre dans les poumons, et des poumons, il retourne à son point de départ, le ventricule gauche. Les artères conduisent le sang du centre à la périphérie; les veines, de la périphérie au centre. C'est dans les vaisseaux capillaires intermédiaires entre les artères et les veines que se passent tous les phénomènes de nutrition, d'absorption et de sécrétion, dont l'ensemble constitue la vie végétative. Dans les capillaires du corps, le sang rouge devient noir et se charge d'acide carbonique; dans ceux des poumons, il reprend la couleur rouge et se combine avec l'oxygène. Ces changements s'opèrent par imbibition et par la pénétration des parois vasculaires qui sont entièrement closes. Le cœur est l'unique moteur qui détermine le mouvement du sang; c'est une pompe foulante avec toutes ses conditions mécaniques; le jeu incessant de cet organe n'est que la conséquence nécessaire de cette merveilleuse structure.

» La physiologie a donc imposé ses lois à ce cœur qui s'agite tumultueusement dans la poitrine humaine; elle a analysé le travail de ce moteur, qui ne s'arrête qu'avec la vie. La part qu'il prend à nos émotions, ses pulsations rapides quand la joie ou l'enthousiasme nous enivrent, ses battements étouffés ou son arrêt subit quand la douleur nous oppresse ou que la terreur nous glace, ne sont que des images poétiques, des métaphores de l'imagination. En réalité, nous devrions

¹ *Physiologische Briefe für Gebildete aller Stände. Cotta, 1854.*

ressembler à ce Pierre du conte de Tannhæuser, à qui l'on arrache son cœur de chair de la poitrine pour en substituer un autre de pierre; celui-ci avait aussi ses battements et poussait le sang dans les artères; mais il était insensible aux émotions de l'âme; la joie n'accélérait pas ses pulsations, elles ne s'arrêtaient pas sous le coup de la douleur; l'amour et la colère le trouvaient insensible; ses pulsations étaient uniformes comme ceux d'une horloge. Mais il n'en est point ainsi; la mécanique animale n'a pas la prétention de tout expliquer. Elle nous montre les forces physiques qui gouvernent les mouvements du cœur et des vaisseaux; mais l'observation et l'expérience nous enseignent aussi que ces forces sont sous la dépendance d'un pouvoir supérieur, le système nerveux, dont toutes les impressions se reflètent dans les mouvements du cœur. Nous ne nous trompons pas lorsque nous sentons notre cœur battre plus fortement dans les moments d'inspiration ou se contracter convulsivement dans les angoisses de l'attente; nous nous trompons seulement lorsque nous attribuons à notre cœur une part directe dans nos sensations; il n'est que le miroir de l'organe central du système nerveux, le cerveau, dont il réfléchit les impressions et les images, en réagissant avec beaucoup plus d'énergie qu'il ne le fait sous l'influence d'une irritation directe. C'est l'union intime du cœur et du cerveau qui détermine en grande partie l'influence des affections de l'âme sur la vie de nutrition. Le chagrin, la crainte, les soucis détruisent la santé. La gaieté, l'entrain des passions et des impressions modérées l'entretiennent et prolongent la vie. Ce sont des observations que chacun a pu faire sur lui-même et sur les autres. Expliquer ces relations n'est pas chose facile. Cependant nous savons que la nutrition, la respiration, toute la vie végétative, en un mot, sont sous l'influence d'un renouvellement régulier du sang. Ce renouvellement dépend des mouvements du cœur; si des passions excessives, des émotions violentes, des chagrins continus troublent ou paralysent les contractions du cœur, la circulation et, par suite, la nutrition ne peuvent s'exercer convenablement, et le corps tout entier dépérit.

» Examinons maintenant le liquide qui circule dans nos artères et dans nos veines.

» Le sang tel qu'il s'écoule d'une veine ouverte n'est pas un liquide rouge homogène; il se compose de deux éléments principaux : l'un solide, ce sont les globules; l'autre liquide, le sérum.

» Les globules sont de petits disques élastiques, dont le diamètre ne dépasse pas $\frac{2}{300}$ de millimètre. Sous le microscope, ils paraissent

sent d'un blanc jaunâtre; accumulés, ils sont rouges et, suivant la nature du sang, plus ou moins bleus. Leur forme varie même dans les mammifères, chez lesquels ils sont plus petits que dans les autres classes d'animaux. Tantôt déprimés au milieu comme une lentille biconcave, tantôt tout à fait planes, ils sont quelquefois renflés au centre et amincis sur les bords, comme une lentille biconvexe; les uns ont un noyau, les autres en sont dépourvus. On reconnaît qu'ils jouissent d'une certaine élasticité en observant la circulation capillaire dans les parties transparentes des tissus. Lorsque les globules s'accumulent au-dessus de la bifurcation d'un vaisseau ou dans l'angle d'une courbure, le courant sanguin les presse les uns contre les autres; alors ils se courbent et se déforment de mille manières. Souvent, pour pénétrer dans un vaisseau très-étroit, ils s'allongent, deviennent ovoïdes, et reprennent leur forme discoidale dès que le vaisseau s'élargit. Dans le torrent circulatoire, les globules sont isolés et glissent les uns à côté des autres; mais, sortis de la veine, ils se déposent au fond du vase sur leurs faces plates, et forment même, en se superposant, des piles semblables à celles de pièces de monnaie. La composition du globule sanguin chez l'homme paraît être uniforme; il est formé en entier d'une substance spongieuse, élastique, très-sensible à toutes les réactions physiques et chimiques. Dans l'eau pure ou dans de faibles dissolutions salines, ils se gonflent en absorbant du liquide; dans des solutions salines saturées, ils se plissent en se contractant, parce que la solution saline leur enlève de l'eau; ce n'est que dans le sérum ou des solutions de même densité qu'ils ne changent pas. Les globules du sang sont formés de fibrine, d'albumine et de la substance colorante du sang appelé hématosine, remarquable en ce qu'elle est la seule du corps humain qui contienne du fer en quantité notable. L'hématosine se dissout dans l'eau; les gaz et les réactifs font varier singulièrement sa couleur originellement bleue ou violette. Les globules sanguins absorbent avec avidité toutes les espèces de fluides aériformes, et l'oxygène en particulier.

» Le sérum est un liquide clair, transparent, incolore; il contient en dissolution diverses substances qui le rendent visqueux et plus lourd que l'eau pure; ces substances jouent un grand rôle dans l'économie; ce sont : l'albumine, dans la proportion de 60 à 70 parties sur 1,000 parties d'eau; puis la fibrine, dans la proportion de 2 à 3 parties seulement. On retrouve ces principes dans la plupart des organes et des liquides de l'économie; la fibrine est la base des muscles, tandis que l'albumine se retrouve dans le cerveau et la moelle épinière.

Unies à la caséine, qu'on rencontre spécialement dans le lait et le sang des animaux pendant l'allaitement, l'albumine et la fibrine forment une combinaison organique particulière, composée de carbone, d'hydrogène et d'azote, désignée sous le nom de *protéine*, et contenant des proportions variables de soufre et de phosphore. Considérant la protéine comme une base, elle forme la caséine en se combinant avec le soufre; la fibrine, en s'unissant au soufre et au phosphore. Tous ces corps se transforment probablement l'un dans l'autre au sein de l'économie; mais leur solubilité dans l'eau n'est pas la même. La fibrine n'est dissoute que dans le sérum vivant; elle se coagule dès que le sang sort de la veine: l'albumine est soluble et ne se coagule que par l'élévation de la température; la caséine reste toujours dissoute.

» Le sang renferme en outre des sels: le sel marin, qui se retrouve dans le suc gastrique; les phosphates de soude et de chaux, qui favorisent la dissolution des sels, base de la composition des os, et le carbonate de soude, qui joue un grand rôle dans la respiration.

» On trouve encore dans le sang de la graisse dissoute ou saponifiée, et en quantité minime certains principes qui sont éliminés par les glandes, tels que l'urée et la matière colorante de la bile.

» Si l'on compare la composition du sang à celle du corps, on est frappé de la ressemblance. La fibrine, l'albumine et la graisse sont la base de nos organes, toutes trois existent dans le sang, et les autres substances azotées qui se trouvent dans les parties solides ont une telle analogie avec la protéine, qu'on peut les considérer comme étant la modification de cette substance. Les sels se retrouvent également dans les parties solides, et surtout les os: de là cette expression parfaitement exacte, que le sang c'est l'organisme dissous. »

Pendant son séjour à Paris, Vogt avait compris la nécessité d'étudier sur place les animaux marins: il se rendit au bord de l'Océan, à Saint-Malo, et plus tard à Nice, sur la Méditerranée. Son imagination fut vivement frappée de la poésie que recèlent ces myriades de populations qui habitent les rivages de l'Océan ou les profondeurs de la Méditerranée, les unes fixées aux rochers, les autres cheminant dans le sable, d'autres enfin nageant librement au sein des eaux ou circulant au milieu des plantes marines. Un poète, Herwegh, l'accompagnait et avait pris goût à ses recherches anatomiques. On dirait qu'un échange, ou plutôt une combinaison, s'opéra entre la zoologie et la poésie: telle est l'origine du volume intitulé *Océan et Méditerranée*¹,

¹ *Ocean und Mittelmeer*, in-12, 1848.

dont quelques fragments donneront une idée au lecteur, sans lui faire partager le plaisir que cause la lecture de ces lettres si variées, où les sujets les plus divers, la zoologie, la physiologie, les mœurs scientifiques de la France et de l'Allemagne, la politique, alternent avec les petites aventures de voyage et de pêche des deux amis :

a Saint-Malo, le 27 septembre 1845.

» La tempête a bouleversé le fond de l'Océan en accumulant le sable sur certains points et dénudant les autres. Quoique fin, le sable de Saint-Malo est très-lourd; il forme des agglomérations plus stables que celles du sable provenant de roches calcaires. Cela résulte de ce qu'il se compose de fragments anguleux de granit; ainsi s'explique l'absence de dunes aux environs de Saint-Malo, quoique toutes les conditions nécessaires à leur formation se trouvent réunies. Peut-être aussi cela tient-il à la forme cristalline des grains qui ne glissent pas les uns sur les autres comme les particules arrondies des sables calcaires : celles-ci, enlevées par le vent, s'amassent sous forme de monticules dans l'intérieur des terres. Je ne me souviens pas qu'il existe des dunes le long des côtes granitiques de l'Angleterre, de la France, de la Suède et de la Norvège, tandis qu'elles forment pour ainsi dire un rempart continu sur toutes celles dont la roche est calcaire ou schisteuse.

» Quoi qu'il en soit, nous avons profité de l'affouillement du sable pour chercher des vers et des Synapses, et nous avons été assez heureux pour déterrer quelques individus de cette dernière espèce. Représentez-vous un cylindre de verre rougeâtre de la longueur d'un pied et demi et d'un pouce de diamètre; quoique sa peau soit tendre et fine, il ne se construit pas de tube comme d'autres arénicoles, mais il se meut dans le sable, qui s'affaisse le plus souvent derrière lui.

» A la partie antérieure du corps se trouvent dix à douze tentacules ou organes préhensifs, qu'il peut retirer ou sortir à volonté et qui sont aussi transparents que le reste du corps. Ces parties remplissent à la fois le rôle d'organes de tact, de préhension et de mouvement, en ce qu'elles portent à leur face interne de petites ventouses à l'aide desquelles l'animal se fixe assez solidement aux objets extérieurs. La peau, malgré sa transparence et sa finesse, est résistante et peu sensible. On peut presser et pincer une Synapse sans qu'elle donne des signes de douleur : cela se comprend quand on songe au genre de vie de l'animal. Un ver avec une peau fine et sensible circulerait difficile-

ment au milieu des fragments anguleux de sable granitique ; mais cette peau offre une autre particularité : elle est rude au toucher, et quelquefois l'animal reste accroché à la peau de la main qui le touche, sans qu'on puisse se rendre compte de cette singularité. Mais si l'on étudie de plus près l'enveloppe extérieure de l'animal, on trouve qu'elle est couverte d'un grand nombre de plaquettes calcaires traversées par d'autres qui ressemblent à des ancres. Ces ancres doubles font saillie à la surface de la peau, et l'on comprend qu'elles s'accrochent à la main : une articulation entre la tige de l'ancre et le point d'adhérence l'empêche de se briser au moindre mouvement.

» Les observations les plus minutieuses en apparence nous conduisent souvent à des conclusions très-importantes. En effet, ces organes microscopiques prouvent que les Synaptés existaient déjà dans les mers géologiques où se sont déposés les terrains jurassiques ; car on a trouvé dans les calcaires lithographiques de Solenhofen de petites plaquettes complètement analogues à celles sur lesquelles sont fixées les ancres des Synaptés, et l'on ne saurait méconnaître leur identité, quoiqu'elles figurent sous le nom d'infusoires dans les catalogues des zoologistes de Berlin.

» La structure interne n'est pas moins curieuse que l'externe. La bouche, privée de dents, se trouve au centre d'une couronne de tentacules ; elle conduit dans une cavité arrondie, entourée de muscles circulaires transparents et plissée de plis longitudinaux. Cette cavité stomacale se continue avec un intestin droit qui, conservant le même diamètre, se prolonge jusqu'à l'extrémité de l'animal, où il se termine par un anus. L'intestin est aussi transparent que le reste du corps, et rempli de sable granitique qui sert de véhicule aux aliments de tous ces animaux arénicoles. C'est un spectacle singulier de voir ces fragments anguleux se déplacer à chaque contraction dans ce canal membraneux, qui semble toujours sur le point de se déchirer. Outre le canal intestinal et les muscles cutanés, il n'y a plus qu'un seul organe complètement développé dans cet animal : ce sont les organes reproducteurs des germes. Ils ont la forme de canaux qui s'ouvrent dans le voisinage de la bouche, et contiennent, d'après les observations de M. de Quatrefages, à la fois des œufs et des spermatozoïdes. Comme le canal intestinal, ils flottent dans une cavité abdominale qui peut se remplir d'eau par des ouvertures.

» En peu de mots, voici quelle est l'organisation de l'animal : ni système nerveux, ni organes des sens, ni appareil respiratoire, ni glandes sécrétoires ; en guise de squelette, un cercle calcaire autour de la

bouche, servant de point d'attache aux muscles de la peau et des tentacules; cinq vaisseaux non ramifiés, partant de la partie interne de cet anneau calcaire, représentent tout le système circulatoire.

» Comment peut vivre cet animal, qui n'a ni cerveau, ni yeux, ni oreilles, ni poumons, ni cœur, ni foie, ni rate, ni reins? Il sent, se meut, mange, digère, s'accroît, se multiplie, et sa vie est moins dépendante des accidents extérieurs que la nôtre. Quand on tient une Synapte en captivité, dit M. de Quatrefages, elle enfle sa partie postérieure en contractant l'antérieure. L'extrémité renflée ressemble à une boule transparente suspendue au corps de la Synapte; la séparation devient de plus en plus tranchée, la partie renflée se dilate, se contracte, se tord comme si elle était complètement indépendante du corps qui porte les tentacules; enfin, elle s'en sépare tout à fait : la partie détachée continue à se mouvoir et à ramper comme si de rien n'était, et ces parties séparées vivent ensuite aussi longtemps que la partie munie de tentacules, qui représente l'animal primitif.

» Plus la captivité de l'animal se prolonge, moins il se nourrit, et plus ces séparations se multiplient. D'un long cylindre qu'elle était, la Synapte se réduit à une petite vésicule flottant derrière les tentacules. On peut même enlever avec des ciseaux cette dernière vésicule, et la couronne des tentacules reste seule sans canal intestinal; cependant, la vie se prolonge encore plusieurs jours. On voit que la Synapte a le talent de modifier son corps suivant les circonstances : est-elle libre, la marée lui apporte-t-elle chaque jour une nourriture abondante, alors elle allonge son corps et circule facilement dans le sable. Est-elle condamnée à l'abstinence dans une étroite prison, elle se débarrasse de ce corps qu'elle ne peut plus nourrir et se contente du strict nécessaire. Pourquoi le genre humain n'a-t-il pas la même faculté? Pourquoi ne pouvons-nous pas, dans les époques de disette, rejeter une partie de notre corps afin de n'avoir plus à la nourrir? Trouver ce moyen, ce serait secourir plus efficacement les tisserands de la Silésie que n'a su le faire le roi de Prusse, malgré sa pompeuse affirmation : « Les tisserands de la Silésie doivent être secourus, et ils le seront. » Que n'ont-ils la faculté de se débarrasser de ces jambes qui ne leur servent de rien quand ils sont assis devant leur métier, rejeter cet estomac sans cesse en révolte, ce cœur qui se serre et ce cerveau qui se creuse inutilement pour trouver un remède à leurs maux! Ils ne conserveraient que les bras avec lesquels ils manient la navette et la partie sur laquelle ils sont assis. En faut-il davantage pour faire un sujet soumis et dévoué? Ils pourraient alors nourrir convenablement

le peu qui leur reste et attendre des temps meilleurs qui leur permettraient de se donner de nouveau, comme objet de luxe, les parties déposées pendant les mauvais jours. C'est, j'en suis sûr, leur estomac qu'ils reprendraient en dernier lieu, se souvenant des maux qu'il leur a fait souffrir.

» Mais revenons à notre Synapte. Les notions que nous avons sur la vie et la nécessité de certains organes pour sa conservation dérivent, sans que nous en ayons la conscience, de ce que nous connaissons sur les fonctions de ces diverses parties chez l'homme et les animaux supérieurs. Nos idées en physiologie seraient tout autres si le point de départ était différent. Mais ceci n'est qu'un vœu stérile jusqu'au moment où de jeunes étudiants commenceront leurs études par les animaux inférieurs de la mer et des eaux douces avant de s'élever à la contemplation de l'organisme compliqué des êtres supérieurs. Zoologistes, zootomistes, physiologistes, botanistes, nous ne sommes tous que des médecins manqués que la pratique a rebutés et qui se sont livrés aux sciences naturelles par goût ou par nécessité. C'est toujours l'anatomie humaine, la physiologie humaine qui sont la base de notre savoir et de nos recherches. Je ne veux pas nier qu'on ait fait de grands progrès dans cette direction et qu'on en fera dans la suite; mais le progrès dépend surtout de la combinaison des différents moyens que la science moderne met à notre disposition et même de la collaboration de plusieurs savants; l'anatomie, la chimie et la physique réunies peuvent seules faire avancer la physiologie, et il en est de cette science comme des autres. Notre époque est celle de l'association, et la science elle-même ne saurait se soustraire à ce besoin général. »

A la fin de 1846, nous trouvons Charles Vogt installé à Nice; les merveilles zoologiques de l'Océan avaient éveillé en lui le désir irrésistible d'étudier celles de la Méditerranée. Là il trouvait en effet une variété de poissons inconnue à l'Océan, et des animaux inférieurs aux brillantes couleurs, qui n'habitent pas les mers froides et tourmentées des côtes de Bretagne. C'est dans la baie tranquille et profonde de Villefranche, près de Nice, à l'abri des tempêtes hivernales de la Méditerranée, que vivent ces animaux délicats et transparents qu'un choc violent pourrait briser, c'est là que le naturaliste doit les chercher. Mais le marché aux poissons avait aussi les fréquentes visites de Vogt, car il y trouvait chaque jour quelque espèce qui ne lui était connue que par des planches, des descriptions, ou des individus macérés dans l'esprit de vin; là il les admirait encore vivants et parés de ces belles

couleurs qui s'effacent après la mort. Les marchandes de poisson de Nice, amies du gros rire comme celles de tous les pays, prirent en affection le jeune Allemand aux cheveux blonds qui parlait si bien le français; frappées du contraste de son air jovial et réjouissant comparé aux physionomies amaigries des phthisiques qui viennent demander au ciel de Nice la guérison de leurs poumons, elles avaient surnommé Vogt *la Fleur de la santé*; il accepta le surnom de bonne grâce et le consigna dans ses lettres comme un témoignage flatteur pour la race indo-germanique. Le lecteur trouvera dans cette partie de l'ouvrage une description aussi exacte que pittoresque des animaux qui devinrent l'objet des études du naturaliste-poète et du poète-naturaliste, et après cette lecture chacun conviendra que la vérité est la plus grande de toutes les poésies; l'imagination la plus brillante sera toujours au-dessous de la réalité; mais il faut savoir comprendre et peindre ce que l'on voit; c'est là l'écueil où la plupart échouent et où les poètes naturalistes triomphent. Jamais dans Virgile, jamais dans Lucrèce, jamais dans Goëthe vous ne trouverez de ces erreurs, de ces contre-sens qui choquent dans les autres poètes, jamais ils n'admirent que ce qui est réellement admirable et ne décrivent que ce qui vaut la peine d'être décrit. Jamais en les lisant le naturaliste n'est en droit de hausser les épaules, comme il le fait si souvent en parcourant les œuvres des poètes qui chantent la nature qu'ils ne connaissent pas, et voient de la poésie là où elle n'est pas; tandis que la poésie véritable les entoure et les étrecint sans qu'ils s'en doutent. Mais les yeux de leur esprit ne sont point ouverts et ceux du corps sont par cela même frappés de cécité. Je choisis presque au hasard l'épisode suivant :

« La mer, depuis plusieurs jours, avait été assez agitée; nous savions par expérience qu'on peut espérer une abondante récolte pendant les premiers moments de calme qui succèdent au mauvais temps. Nous sortîmes donc du port, avec notre vieux batelier Laurent, pour gagner la baie, désireux d'étudier les animaux qui habitent au fond de l'eau. La surface de la mer était unie comme un miroir et on pouvait reconnaître les objets à une grande profondeur; nous traversâmes des bancs de Méduses qui jouaient à la surface des eaux, et arrivâmes près du rivage opposé de la baie. On arrêta la marche du bateau, Laurent se plaça debout à l'avant pour nous signaler les animaux qu'il pourrait apercevoir, tandis que son fils ramait doucement. Nous-mêmes, penchés sur les bords de la barque, explorions de l'œil le fond de la mer. Nous glissions lentement au-dessus des tapis verts d'algues marines, lorsque Laurent s'écria tout à coup : « Halte ! un Jambon-

neau ! C'est, nous dit-il en voyant notre surprise, une coquille qui habite dans la vase et qu'on pêche pour utiliser la nacre qui tapisse sa paroi intérieure ; triangulaire allongée, elle ressemble grossièrement à un jambon. » A ce signalement je reconnus la coquille que les Allemands appellent *Steckmuschel*, coquille de fond. Linné l'a nommée *Pinna* : ses nombreuses espèces font l'ornement des collections conchyliologiques. Toutes sont remarquables par leurs grandes dimensions ; celles de la Méditerranée atteignent quelquefois la longueur d'un mètre.

» Nous eûmes beaucoup de peine à reconnaître l'animal que Laurent nous signalait ; nous n'apercevions au milieu des algues qu'une fente qui paraissait être celle d'un rocher ; mais lorsque Laurent toucha cette fente avec l'extrémité de sa gaffe elle disparut, et nous reconnûmes les deux valves de la coquille enfoncée par sa pointe dans la vase tandis que la base du triangle est dirigée en haut. On profite de cette position pour prendre l'animal en faisant descendre au fond de l'eau une ligne terminée par un nœud coulant qu'on passe autour de la partie saillante ; celle-ci s'élargissant par en haut, le nœud tient, et l'on extrait de force la coquille adhérent au fond par un tissu filamenteux connu sous le nom de *Byssus*. On comprend qu'il soit très-difficile de placer le nœud coulant avec un appareil aussi primitif, il faut une heure environ. Quand il est placé, on ébranle l'animal en imprimant des balancements à la barque, puis on l'arrache par un mouvement brusque et on l'amène à bord.

» Parmi les feuilles vertes des algues qui tapissent le fond de la mer, on remarque des taches grises qui ressemblent à une pierre calcaire poreuse. Laurent nous les fit remarquer en les désignant sous le nom de *pierres figurées*, qui, dit-il, croissaient au fond de la mer comme d'autres plantes. A l'aide d'une gaffe munie d'un crochet, nous en retirons quelques-unes du fond de l'eau et nous reconnaissons, à notre grande satisfaction, des coraux de l'ordre des Caryophyllies. Ces polypiers forment des amas semblables à des mottes de gazon qui atteignent la grosseur de la tête et se composent d'un grand nombre de tubes. Chaque polype habite un tube isolé de la longueur de deux centimètres et qui ne se confond qu'à sa base avec la masse commune. Les tubes sont cylindriques, de la grosseur d'une plume de cygne et tronqués à leur extrémité.

» Retiré de l'eau, ce polypier paraît une pierre grisâtre d'une forme bizarre. Seulement, au milieu de chaque tube, on remarque un point d'une couleur d'un brun rougeâtre ou d'un vert foncé, c'est une

petite masse muqueuse qui semble s'y être logée par hasard. Ne vous efforcez pas d'y rien apercevoir de plus; mais transportez le polypier chez vous dans un vase plein d'eau; puis placez-le dans un bocal transparent et attendez ce qui va se passer; mais évitez le moindre ébranlement, car la plus légère secousse compromettrait tout. Bientôt quelques-unes des masses muqueuses se tuméfient, sortent du tube, s'étendent et débordent de tous côtés de son étroit orifice; peu à peu apparaissent de courts tentacules disposés en deux ou trois cercles concentriques autour du centre de l'animal; c'est le polype qui sort de sa retraite et dont on peut étudier l'organisation à l'aide de la loupe. Toute la masse pierreuse se couvre peu à peu d'animaux qui développent leurs couronnes de tentacules, et la teinte grise de la pierre est remplacée par les couleurs les plus vives et les plus variées. Le ton fondamental est un rouge brun velouté, celui des tentacules un vert foncé. La bouche est entourée d'une auréole rose et les tentacules sont séparés du corps par des lignes bleu de ciel. Ces couleurs sont si tendres, si transparentes, leurs dégradations sont si variées dans chaque polype, que l'ensemble produit un effet enchanteur qu'aucune description ne saurait rendre.

» Les polypes constructeurs et propriétaires de cette demeure de pierre ne sont pas les seuls qui l'habitent. Un nombre infini d'animaux s'est logé dans les interstices qui séparent les tubes; on y découvre de petites coquilles microscopiques qu'on chercherait vainement ailleurs, et des vers se glissent entre les tubes qui leur fournissent un abri. Les Vermets, sorte de limace dont la coquille a la propriété de se mouler sur les corps extérieurs, s'y trouvent fréquemment en compagnie de Néréides, de Polynoes et d'autres types de l'ordre des Annélides errantes qui ne sont pas protégées par des tubes calcaires; on y trouve aussi des Flustres et d'autres petits polypes fixés aux parois de ceux où les Caryophyllies sont logées. Une seule tête de Madrépore forme donc une collection des animaux les plus variés, et l'on pourrait employer un mois à les étudier en détail. »

Toutes les lettres datées de Nice ne sont pas aussi exclusivement zoologiques, on en jugera par la suivante :

« Depuis quelque temps, il y a tous les jours concert devant une maison de la Croix-de-Marbre habitée par un prince allemand. Grâce à ces hôtes illustres, nous entendons tous les soirs la musique militaire que le gouverneur de Nice envoie jouer sous les fenêtres des Altesses. Nous nous étions mêlés à la foule et nous nous amusions à considérer le chef d'orchestre. Il ne battait pas la mesure à ses musi-

ciens, il la machait. Ses joues étaient creuses, mais ses muscles masséters si développés que chaque fois qu'il serrait les dents on voyait apparaître deux bosses sur sa face amaigrie. Les contractions de ses muscles masticateurs lui tenaient lieu de bâton de mesure, et quand un instrument, la trompette par exemple, devait faire sa rentrée, il se tournait vers elle et contractait ses masséters au moment où elle devait attaquer. Le musicien, averti par l'apparition des deux bosses, attaquait sans hésitation. Tout le reste du temps le chef d'orchestre se tenait immobile, les bras pendants, dans la position du soldat sous les armes.

» Nous remarquâmes aussi un autre individu qui circulait au milieu de la foule et semblait écouter avec ravissement le patois qui forme la langue des Niçois. La figure de cet homme était épanouie, il regardait les femmes et les filles comme si elles eussent été des types de beauté, et cependant il s'en faut de beaucoup; il se comportait en un mot comme un homme ivre de joie. « C'est un professeur allemand, me dit Herwegh, son bonheur vient de ce qu'il a obtenu la permission de passer un hiver à l'étranger. Pour la première fois il foule la terre d'Italie et voudrait baiser ce sol sacré; son enthousiasme anticipé, échauffé par tout ce qu'il a lu des anciens et des modernes, se repaît du moindre brin d'herbe, et si sa bourse était mieux garnie il achèterait les cailloux du rivage pour les emporter comme souvenir. — Je partage votre opinion, répondis-je; tout dans cet homme trahit le Philistin savant : éprouvons-le. » Je me glissai derrière l'enthousiaste et m'écriai à haute voix : « *Guten Abend, Herr Professor*. Bonsoir, monsieur le professeur, » puis je me baissai en cachant ma figure avec mon chapeau, en échangeant d'un air d'indifférence quelques mots français avec mon voisin. Il fallait voir comme il arracha son chapeau d'une main, élevant l'autre pour marquer son étonnement de se trouver en pays de connaissance : « *Schönen guten Abend*, » s'écria-t-il en se retournant. « *Wie habe ich....* »¹ Il resta la bouche ouverte, ne voyant personne à qui il pût rendre le salut qu'il avait entendu. Trois ou quatre fois il passa près de nous, mais nos moustaches, nos barbes, tout notre extérieur ne lui rappelait aucune de ses connaissances, et il renonça à découvrir celui qui l'avait si cordialement salué sur la terre italienne.

» Nous nous félicitâmes mutuellement sur la sûreté de notre diagnostic, et au souper nous discutâmes la question pourquoi l'on reconnaissait

¹ « Bien le bonsoir.... Comment ai-je.... »

partout et toujours un professeur allemand, et pourquoi il porte une empreinte ineffaçable qu'il conserve dans toutes les situations de la vie. Le professeur allemand, disait Herwegh, est d'abord professeur, et homme ensuite; sa chaire, quoique invisible, le suit partout comme l'Anglais qui ne se sépare jamais de sa théière, et quand on a passé une heure avec lui, on est en droit d'ôter son chapeau et de lui dire : Merci de la bonne leçon que je viens d'entendre. Dans quelque lieu qu'il se trouve, il est toujours dans son amphithéâtre ou dans sa bibliothèque, et il semble toujours enveloppé de sa robe de chambre. Avez-vous regardé celui-ci : même son large paletot trahissait le souvenir de la robe de chambre. Je devrais faire un poème contre les robes de chambre qui perdront les savants allemands.

» Nous continuâmes sur ce ton, et j'enchérisse même sur les plaisanteries de mon ami. Nous en vîmes à repasser toute notre vie d'écoliers au gymnase, d'étudiants à l'université, à parler de nos liaisons, de nos examens, de nos duels, de la prison universitaire, et l'hôte pouvait croire que le champagne avec lequel nous célébrions notre victoire sur le professeur allemand nous avait enivrés.

» Arrivé à la maison, je trouvai sur la table un paquet assez volumineux qui devait contenir quelque chose d'extraordinaire, car habituellement je ne recevais que des lettres ou des billets. Ironie du destin ! m'écriai-je après avoir déchiré l'enveloppe et parcouru le contenu. Mon ami y jeta un coup d'œil, se couvrit le visage de ses deux mains, alluma sa bougie sans proférer une parole, monta dans sa chambre en fermant la porte de façon à ébranler la maison...; j'étais professeur allemand. »

Il l'était en effet; la place de professeur de zoologie étant devenue vacante à l'université de Giessen, son ancien maître, le célèbre chimiste Liebig, voulut l'avoir pour collègue et obtint facilement sa nomination; mais au lieu des studieux loisirs d'une tranquille université dans une petite ville d'Allemagne, c'était une vie orageuse qui attendait le nouvel élu. La révolution de 1848, commencée en France, s'étendait de proche en proche dans toute l'Allemagne. Vogt fut envoyé par la ville de Giessen au parlement de Francfort, et désormais sa vie devait se partager entre la science et la politique. Au parlement, Vogt siégea à l'extrême gauche avec Raveaux, Henri Simon, Schueler, etc., etc. Il demandait avec ses collègues la forme républicaine pour l'Allemagne, soutenant que nul peuple n'en était plus digne et n'y était mieux préparé par ses mœurs, ses habitudes, sa patience et sa modération; il voulait que l'État fût, comme en Amérique, complètement étranger aux affaires

religieuses, laissant à tous une liberté de conscience absolue et à chacun le droit de régler son culte suivant ses convictions. Comme orateur, Vogt fut l'un des plus remarquables de la chambre, et ceux même qui ne partageaient pas ses opinions rendaient justice à son talent. Étrangère aux tempéraments, aux circonlocutions, aux insinuations, aux précautions oratoires, son éloquence, souvent véhémence, toujours incisive, exprimait nettement et entièrement sa pensée. Allant droit au cœur des questions, il déchirait les voiles sous lesquels l'intérêt ou la crainte cherchait à les dissimuler, il faisait apparaître l'idée toute nue devant ceux qui refusaient ou craignaient de la voir. Cette franchise, reflet de l'ancienne rudesse germanique, blessa bien des susceptibilités, et les diplomates de toutes les écoles goûtèrent peu les sorties compromettantes de ce nouveau paysan du Danube, dont ils ne pouvaient nier ni le savoir, ni la capacité, ni l'entraînante éloquence.

Le parlement fut dissous, et Vogt, nommé régent de l'empire avec les trois collègues dont nous avons parlé, se rendit à Stuttgart, d'où les derniers représentants du parlement allemand furent chassés le 18 juin 1849. Vogt, citoyen d'Erlach dans le canton de Berne, se retira dans sa nouvelle patrie, puis il partit pour Nice, où il reprit ses travaux zoologiques. Il voulut les populariser comme les premiers, afin de répandre le goût des sciences naturelles, qui ont l'immense avantage de détourner les yeux du spectacle peu consolant de notre société moderne. En étudiant les animaux on oublie les hommes; c'est tout profit pour le repos de l'esprit et la satisfaction de l'intelligence, car la logique règne dans les œuvres de la nature : domine-t-elle également dans celles de l'homme? on le dit; mais si elle s'y trouve, ce doit être à l'état latent, car il faut tout le talent des historiens pour la dégager. *Matanza*, tel est le titre d'un récit par lequel nous terminerons cette étude, l'analyse du gouvernement des abeilles, que nous avons projetée d'abord, pouvant nous mener sur un terrain qui n'est pas le nôtre. Nous laissons la parole à l'auteur.

« Le cap le plus remarquable de la côte voisine de Nice est celui de Saint-Hospice. Semblable à une dent hérissée de pointes aiguës, il s'avance dans la mer, portant à son extrémité le phare de Villefranche et une ancienne batterie. Des orangers et de vieux oliviers le parent d'une éternelle verdure, et des arbrisseaux odoriférants embaument l'air de leurs senteurs. C'est là que les hirondelles, les cailles, les ortolans se réunissent avant d'émigrer en Afrique. Fuyant les premières neiges tombées dans les montagnes, les bécasses, les gros-becs et les pinsons s'y rassemblent également avant d'entre-

prendre la traversée de la Méditerranée. Au printemps, les mêmes hôtes arrivent rendus de fatigue; ils abordent pendant la nuit, et le matin on prend les cailles et les bécasses à la main.

» A l'est du cap est un bois composé de pins maritimes sous lesquels on trouve un abri contre les chaleurs du soleil. J'y étais assis un jour; je cherchais à tracer sur le papier les admirables lignes du rivage qui s'étendent du côté de Gênes; dans le voisinage, je voyais briller les ruines d'Ésa, vieille forteresse sarrazine couronnant une montagne de schistes bleuâtres; plus loin, au-dessous du sommet le plus élevé de la chaîne, l'antique Turbie, cachée dans l'ombre de la montagne, s'enorgueillit de sa tour, dédiée à César en mémoire de ses victoires sur les Gaulois. La base de la montagne de Turbie, dont le sommet s'élance dans les nues, semblable à une moitié de tête humaine, forme le promontoire de Monaco, résidence du prince Grimaldi rétabli dans ses États par la protection de M. de Talleyrand. Mon dessin terminé, je descendais vers l'église, où mes amis m'attendaient dans une modeste auberge. Des gamins en guenilles passent près de moi en courant et en criant *Matanza! Matanza!* Du port s'élève le même cri; les enfants s'élancent des maisons en criant *Matanza*. C'était dimanche : la population entière était à l'église; les femmes dedans, les hommes dehors, à genoux. La petite cloche commence à sonner, tous se relèvent à la fois, crient *Matanza* et s'élancent vers le port; les femmes et les filles sortent en hâte, le prêtre lui-même interrompt sa messe commencée, s'avance en surplis jusqu'à la porte, et, regardant la mer en portant la main au-dessus de ses yeux, il dit avec satisfaction : *Si una grande matanza*, puis rentra dans l'église et acheva en toute hâte sa messe devant les banquettes, pour se rendre lui-même au rivage.

» Tout est en mouvement dans le port; une grande barque avec des bastingages élevés se remplit de gens qui placent les avirons en toute hâte et s'élancent avec la rapidité de la flèche vers le golfe. On arme en même temps les petites barques. Sur le rivage se tient un gros homme portant un chapelet de marques rondes qu'il distribue à chacun des hommes. « Mais dépêchez-vous donc, me crient mes amis, on nous prête un canot. — Je voudrais, répliquai-je, mettre en sûreté mes dessins et mes récoltes »; on me répond *Matanza*; je demande explication, on me pousse vers la barque.

» Que faire? je sautai dans le canot en criant *Matanza* comme les autres, et c'est seulement quand nous fûmes assis que je pus obtenir des éclaircissements. « Êtes-vous tous devenus fous, vous, les gens du village et ceux de l'église, avec vos cris de possédés, en vous précipitant dans les

barques comme si un navire était en perdition sur les écueils? Je ne vois même rien dans la baie; la mer est unie comme un lac suisse à l'heure de midi. — Vous ne voyez rien! me répondit mon interlocuteur; vous êtes donc aveugle? regardez cette petite barque devant nous; savez-vous ce qu'elle signifie? — Je ne vois qu'une barque de pêche ordinaire avec un petit pavillon rouge. — Cela suffit; nous ne voyons également rien de plus. — Je conçois qu'on se trouble quand on voit arborer le drapeau rouge sur terre, mais je ne suppose pas que les poissons aient proclamé la république démocratique et sociale. — Nous allons les rendre sociaux au profit de la société, répliqua mon interlocuteur; cette petite barque avec le pavillon rouge est le bateau du garde des grands filets à thons de la madrague, qui occupe la baie. Du matin au soir, des pêcheurs épient les poissons. Ils se couvrent la tête d'un drap qui descend dans l'eau, versent de l'huile à la surface pour l'unir, et explorent ses profondeurs. Aperçoivent-ils des thons, ils ouvrent l'entrée du filet et les signalent au rivage. Le pavillon blanc appelle dix-sept hommes, le nombre strictement nécessaire pour lever le filet; le pavillon bleu en appelle le double, le rouge indique un passage considérable de poissons et convoque à la madrague tout ce qui a des bras pour tirer et des jambes pour arc-bouter les corps. Le destin nous favorise, nous aurons aujourd'hui une grande *matanza*. — Maintenant je comprends, répliquai-je, pourquoi l'on criait, courait, pourquoi le prêtre lui-même quitta la messe. — Sans doute, on lui donne un beau morceau de ventre ou même un poisson tout entier, quand la pêche est considérable, et les pêcheurs reçoivent de l'argent et de la viande, car les intestins, le cœur et les oules sont à eux avec un morceau du cou. Le père B..., le fermier de cette année, n'est pas avare et n'y regarde pas de si près si le couteau entre un peu obliquement dans la gorge de l'animal. Courage, garçons, tâchons d'avoir une bonne place près de la chambre de mort.

» La madrague est un immense filet de près d'un quart de lieue de large et d'une longueur proportionnelle; il est tissé de fortes cordes et maintenu à sa place par des ancrs et des flotteurs. Sur la côte de Ligurie, il n'y a qu'un second filet de ce genre, près d'Albenga; mais il en existe plusieurs sur les côtes de Sardaigne et de Sicile, où la pêche du thon est très-fructueuse. Le gouvernement vend le privilège d'une madrague plusieurs milliers de francs annuellement; le filet vaut trente mille francs, sa réparation et sa mise en place environ mille francs. Dix-neuf ancrs de navire fixent la madrague de Saint-Hospice. Souvent des courants sous-marins ou des tempêtes déchirent ou brouillent

le filet : il faut des semaines entières pour le remettre en ordre. Ajoutez à cela l'entretien des barques, la solde des vedettes et du pêcheur en chef, car ces pêches sont de véritables batailles où le succès dépend de l'unité du commandement. Le résultat est aléatoire; rien ne saurait faire prévoir les passages du poisson qui vient frayer sur ces rivages. Les habitants des côtes sont trop exercés à la patience pour avoir étudié la périodicité de ces retours. Je suis persuadé qu'elle existe comme celle des hannetons et autres apparitions semblables; mais, au lieu de se demander pourquoi la madrague a produit peu cette année et beaucoup l'année dernière, l'Italien s'enveloppe avec résignation de son manteau et dit : Patience, les thons viendront l'année prochaine.

» Quel mot précieux que ce mot de *patienza*! A Beaulieu, près Saint-Hospice, où le promontoire s'unit au continent, une maladie a attaqué les oliviers, qui depuis douze ans ne donnent pas un fruit. Les troncs et les feuilles sont couverts d'une poussière noire : c'est une moisissure (*fumago*) dont les feuilles mortes et le vent propagent les sporules microscopiques. « N'avez-vous essayé aucun remède? disais-je à un propriétaire; essayez, étudiez, enduisez les branches, les troncs, de chaux vive pour tuer les champignons; brûlez les feuilles et les branches mortes, vous devez réussir. — Ah! monsieur, répondit-il, cela donnerait beaucoup de peine; il faut avoir de la patience, le mal s'en ira peut-être. *Patienza*! »

« Venez visiter le jardin d'un de mes amis, me dit un jour une de mes nouvelles connaissances de Nice, des milliers de chenilles dévorent ses artichauts, il ne reste que les nervures des feuilles. » Je me rendis au jardin, et reconnus les chenilles du papillon du chardon. Un fossé sépare le champ attaqué d'un second carré d'artichauts qui était en plein rapport. « Remplissez le fossé d'eau, lui dis-je, puis arrachez vos artichauts infestés, et lâchez une douzaine de canards dans le champ, pour vous débarrasser des chenilles échappées à l'incendie. — Ah! monsieur, dit le paysan qui avait les larmes dans les yeux, louer trois hommes, arracher les plantes, acheter ou emprunter des canards, il vaut mieux avoir de la patience. » Le soir, le brave homme fit dire une messe contre les chenilles : le lendemain son second carré était dévoré. *Patienza*!

» Revenons à notre madrague. Tous les écrivains modernes, naturalistes et voyageurs, ont fait des peintures très-animées de cette pêche pittoresque et du combat que le poisson livre à l'homme dans la chambre de mort. Il m'en coûte de détruire ces illusions, mais il reste encore assez d'émotions pour le spectateur. Il n'y a point de combat

entre ces poissons sans défense et l'homme : celui-ci ne court pas le plus petit danger ; mais, comme à la chasse au cerf, l'intérêt va toujours croissant depuis le moment où on lève le filet au fond duquel les thons nagent encore invisibles à l'œil jusqu'à celui où le poisson expire sous le couteau.

» Le thon est un poisson mal proportionné, ressemblant au maquereau ; seulement, relativement plus court et plus gros dans sa partie antérieure. Rarement il atteint la taille d'un homme ; il grossit plutôt qu'il ne grandit, et devient ainsi de plus en plus difforme. C'est un poisson de proie qui suit les bancs de petits poissons, mais est chassé à son tour par les dauphins et les grands requins. Pris dans le filet, c'est un animal pacifique, résigné à son destin, qu'il accepte sans donner des coups de queue ou se livrer à des soubresauts désespérés. « Si nous n'avions affaire qu'à des thons, me dit le chef de la pêcherie, nous n'aurions pas besoin de ces fortes amarres, de ces filets tressés avec des câbles : la plus faible trame arrête le thon, qui rebrousse devant l'obstacle et nage en rond, cherchant une issue. Quand la troupe qui est au fond de la mer arrivera à la surface, vous verrez que chaque individu se comportera comme un homme bien élevé se comporte dans un salon : ils nageront tout autour du filet sans donner des coups de queue et nous éclabousser inutilement. Mais il y a parmi eux ces diables de dauphins et ces brigands de requins et de veaux marins. Si ceux-ci s'engagent dans la nasse, nous aurons du mal. Le dauphin y entre rarement ; il est trop fin, c'est le plus prudent des poissons : il sent le filet de loin.... Vous riez ? Eh bien, je vous dis que le requin est une brute, en dépit de sa large gueule et de ses larges dents ; il n'est que fort. L'année dernière, l'un d'eux nous déchira vingt mètres de filet et traîna une ancre jusqu'au delà du fanal. Nous la cherchâmes pendant trois jours. Mais le dauphin, voyez-vous, quand il est pris dans le filet engagé à la suite de thons qu'il chasse, comme le loup chasse les moutons, alors il examine toutes les mailles ; quand il en trouve une plus faible que les autres, il la déchire en prenant son élan. Du reste, nous ne tenons pas à lui, sa chair est dure et il nous fait sortir souvent les thons de la madrague.... *San Giuseppe* ! que signifie cela, s'écria le pêcheur en s'interrompant, l'eau bouillonne à la surface. Un éclair blanc jaillit de l'eau et y retomba. « Dépêchez-vous, dit le chef, ce sont des Pélamides¹ qui veulent s'échapper. Rangez-vous sur les bords du filet, afin qu'elles retombent dans les barques

¹ Ou Sardes (*Scomber Sarda*, Bl.) ; on les appelle aussi Bonites.

si elles veulent sauter par-dessus les liéges. » La manœuvre fut exécutée : un bateau à bastingages élevés et long de 14 mètres environ soutient l'extrémité postérieure du filet; deux barques se mirent à angle droit avec la grande, de façon à former un carré ouvert d'un côté, et c'est l'ouverture supérieure de la dernière division du filet qu'on nomme la chambre de mort, et en provençal *lou corpon*. D'autres bateaux se placèrent bout à bout à la suite des premiers, de façon à former deux lignes séparées par un intervalle de 15 mètres environ. L'autre bateau à bordages élevés, qui levait le filet, s'était placé en face du premier et perpendiculairement à la ligne des petites embarcations.

» La disposition de la madrague est facile à saisir; elle se compose de deux filets verticaux convergents, fixés au fond par des plombs et soutenus par des liéges. Les poissons s'engagent entre ces deux murailles qui les conduisent à l'extrémité du filet, terminée en forme de cul-de-sac muni d'un fond; quand ils y sont engagés, les pêcheurs de garde lèvent un filet vertical qui ferme le tout comme une porte, et appellent du secours en hissant un pavillon. Le poisson ne peut échapper qu'en sautant par-dessus les liéges qui bordent le filet par en haut: c'est ce que font les Pélamides et les poissons volants. Ces derniers servent de nourriture aux Sardes; mais les Pélamides sont recherchées. Elles se rapprochent des thons, sauf qu'elles sont plus élancées; leur chair est violette et plus dure que celle du thon. Les Pélamides n'ont pas la résignation des thons; elles s'agitent violemment, font des sauts désespérés pour franchir les bords du filet, et les pêcheurs ont beaucoup de peine à s'en emparer. Leur caractère est l'opposé du fatalisme oriental des thons, qui se résignent philosophiquement à leur sort.

» Cependant on continuait à lever le filet; c'est un travail pénible; l'espace occupé par les thons se restreint peu à peu, et le fond du filet s'élève vers la surface. D'abord nous ne voyons rien dans les profondeurs purpurines de la mer, mais ensuite nous apercevons d'abord des ombres qui se croisent silencieusement, tandis que les Pélamides s'ébattent à la surface. Le fond du filet s'élève, on prend les Pélamides avec des filets à main appelés *sélabres*, on les dépose dans le bateau, où elles sautent de temps en temps en l'air. Cependant les nageoires dorsales, et l'extrémité supérieure de la nageoire caudale des thons commencent à apparaître à la surface; les énormes poissons continuent à nager en rond avec une vélocité extraordinaire; enfin le fond du filet n'est plus qu'à un pied au-dessous de la surface de l'eau : on l'accroche aux bordages du bateau qui l'a levé. Alors seulement ces poissons mons-

trueux, tous de la taille d'un homme, se débattent avec violence. On cherche à les prendre en saisissant les nageoires pectorales, ou la queue, ou les branchies, et à les hisser à bord : la force d'un homme n'y suffit pas; plusieurs se réunissent; on leur passe une corde autour du cou, mais ils se débattent avec fureur. Une confusion inexprimable règne dans la petite flotte; le roulis des embarcations, les cris des pêcheurs sans cesse arrosés par l'eau jaillissante, l'animation générale, entraînent le spectateur le plus indifférent, qui finit par prendre part à l'action. Le sang n'a pas encore coulé, et le combat à l'arme blanche décrit par la plupart des auteurs est une pure invention. Chaque poisson est retiré de l'eau, et comme les branchies du thon sont très-découvertes, ils meurent promptement par suite de leur dessiccation. Pour abrégier leur agonie, lorsque l'animal se débat violemment, on lui plonge un couteau de poche dans le cœur, qui est placé immédiatement au-dessous du cou. Tous les thons sont entassés dans la grande barque; on remet le filet en place, et les embarcations retournent au port en toute hâte; la population est rassemblée; les femmes avec des baquets, le fermier un sac rempli de monnaie de cuivre à la main, et le prêtre les mains jointes et élevées vers le ciel. Chaque pêcheur reçoit quelques sous en échange de sa marque; on jette les thons sur le bord du rivage, on leur ouvre le ventre, et les femmes emportent les entrailles après avoir lavé l'intérieur du corps.

» Quelquefois la pêche du thon est plus dramatique; c'est lorsque des dauphins ou des requins pénètrent dans le filet. Surpris par le mauvais temps, j'avais passé la nuit dans le petit village. A peine le soleil était-il sorti du sein de la mer, que le cri *Matanza* retentit sur le port. Nous fûmes bientôt dans la barque avec dix-sept pêcheurs. Les gardiens de la madrague nous racontèrent qu'un gros requin était entré dans le filet et en avait chassé les thons qui y étaient déjà engagés. Nous nous disposâmes comme à l'ordinaire. On se mit à lever le filet. Bientôt nous vîmes dans la profondeur se mouvoir un monstre semblable à un tronc de chêne de la grosseur d'un homme. La forme commençait à se dessiner. *Una scrossola*, s'écrièrent les pêcheurs; ils saisissaient les mailles avec précaution, comme s'ils craignaient que le requin ne s'élançât pour leur couper les mains. Je pus bientôt le reconnaître, c'était un requin marteau (*Zygaena malleus*), de cinq mètres de long. D'abord le monstre nageait tranquillement en rond et si près de la surface, qu'on voyait sa nageoire dorsale au-dessus de l'eau. Sa tête en forme de marteau portait latéralement deux yeux verts, fixes. Quand le fond du filet fut près de la surface, l'animal entra dans une

colère effroyable; il se renversait sur le dos, ouvrait sa gueule hérissée de dents aiguës, battait de sa queue l'eau, qui rejaillissait en nous couvrant d'écume. Ses sauts étaient si prodigieux, qu'il fit voler au loin le chapeau d'un ami debout sur le bateau. On eut beaucoup de peine à lui passer une corde autour du cou. Nos forces réunies suffisaient à peine pour le hisser à bord. Le chef pêcheur lui plongea son couteau de poche dans le cœur; le sang jaillit, mais, dans les convulsions de la mort, il fit encore voler en l'air un banc du bateau, qui retomba dans la mer. Quand on l'ouvrit, nous trouvâmes dans son ventre un jeune dauphin à moitié digéré, de la grosseur d'une cuisse d'homme : il l'avait coupé en trois morceaux aussi nettement qu'avec le meilleur couteau. Certaines histoires de requins qui m'avaient paru invraisemblables acquirent ce jour-là dans mon esprit un certain degré de probabilité. »

Nous nous arrêterons ici, convaincu que nous avons donné une idée suffisante de quelques-uns des écrits populaires de Charles Vogt. Il en a publié d'autres, ainsi que des mémoires scientifiques, résultat de son second séjour à Nice. Son mémoire sur les Siphonophores a été le signal d'une révolution dans la physiologie des animaux inférieurs, en faisant connaître les métamorphoses qu'ils subissent; à cette période se rapporte aussi le volume intitulé : *Bilder aus der Thierwelt*, qui n'est pas sous nos yeux. Ses principaux écrits populaires se trouvent réunis dans deux volumes intitulés : *Altes und Neues*; Francfort, 1859.

Il est un autre genre d'écrits de l'auteur que nous n'analyserons point; ce sont ses opuscules philosophiques. Charles Vogt appartient à l'école positive, qui, en Allemagne, s'intitule hardiment l'école matérialiste, et compte dans son sein la plupart des physiologistes et des zoologistes éminents dont le pays s'honore. Vogt a publié plusieurs brochures où il expose ses convictions avec une entière franchise; il les livre au public comme le résultat de ses études et de ses méditations, comme la conséquence inévitable du progrès des sciences physiques et physiologiques. Toute conviction sincère tombe dans le domaine de la critique, mais elle a droit aux ménagements et au respect de ses adversaires, surtout quand ceux qui la partagent peuvent opposer aux accusations dont ils sont l'objet une vie de travail incessant et de dévouement désintéressé aux progrès de la science.

En 1852, Vogt fut appelé à Genève comme professeur de géologie et élu député au grand conseil et aux États suisses. Sa vie est partagée entre la science et la politique; et son activité suffit aux deux tâches. Ses amis scientifiques font des vœux pour que l'histoire naturelle ait

toujours la plus grosse part, car on ne manquera jamais d'hommes qui se croiront, à tort ou à raison, très-aptés à jouer un rôle politique; mais pour faire avancer les sciences positives, il faut des connaissances acquises et un talent d'observation que peu d'hommes possèdent. Quel est le savant qui n'a regretté le temps que Cuvier, Arago, Gay-Lussac, Dumas, etc., ont donné à l'administration et à la politique? Nous exprimerons le même vœu pour Ch. Vogt, qui, comme eux, est doué de toutes les qualités nécessaires pour contribuer à l'avancement des sciences physiques et naturelles.

CH. MARTINS.

LA BLONDE LISBETH¹.

XXXV.

COMMENT LE HOFSCHULZE ET LE COMTE OSWALD EN VIENNENT
AUX MAINS ET SE SÈPARENT.

A l'Oberhof, l'huissier commanda aux valets d'aller abattre ses noix, aux servantes d'aller retourner son regain, le baas l'ayant autorisé à disposer d'eux pour toute la journée. Ils devaient prendre du pain avec eux, ajouta-t-il, et le soir il leur compenserait bien le dîner perdu.

Les valets et les servantes obéirent, car le vieil huissier était l'ami le plus intime du hofschulze, et à la ferme on le considérait comme le maître lui-même quand celui-ci était absent.

Lorsque tout le monde, croyait-il, fut éloigné de la ferme, il resta encore quelques minutes dans la maison tranquille, et dit d'un air de satisfaction : « A présent, justice peut se faire ici. » Là-dessus il se rendit de l'autre côté de la ferme, vers les étables. Entre les granges et l'écurie était un passage étroit et un peu obstrué, en outre, par les herbes et les ramilles. L'huissier enleva ces obstacles, mais les mit toutefois de façon qu'ils pussent être facilement rétablis en leur endroit. Par ce passage, il arriva derrière la grange à une petite place sombre, comprenant à peine huit pieds carrés et connue de lui seul et du hofschulze. Là se trouvait le vieux puits de l'Oberhof, obstrué et masqué depuis la construction de la nouvelle grange.

Un grand sureau, qui recouvrait de verdure cette muraille, ombrageait la petite place et la rendait humide. Les orties et les mauvaises

¹ Voir les livraisons de novembre et décembre 1859 ; janvier, février et mars 1860.

herbes y croissaient avec une sauvage abondance. L'huissier abattit quelques-unes des plus hautes orties, et ses rudes poings n'en ressentirent pas la piqure brûlante. Il repoussa du pied les crapauds qui se trouvaient en foule sur la pierre humide, ôta les planches pourries qui recouvraient le puits, se pencha sur la margelle basse, laissa tomber une pierre, et se réjouit lorsque le clapotement lui indiqua qu'il y avait encore de l'eau dans le puits. Il mit à côté quelques grosses pierres, et y joignit une corde qu'il tira de sa poche. Puis, avec une agilité que n'eût point fait supposer son âge, il se hissa le long du sureau par-dessus le mur, après avoir détaché une feuille de l'arbre. Sur cette feuille, il siffla un air en s'en allant, à travers champs, vers son domaine. Il voulait d'abord visiter le bois de noyers et ensuite la prairie.

Lorsque l'Oberhof fut devenu tout à fait tranquille, il se fit à la porte de la chambre où avait été conservée l'épée de Charlemagne un bruit léger, si léger, qu'il semblait que son auteur redoutât le moindre indice qui pourrait dénoter sa présence. Ensuite on se glissa tout aussi légèrement, par le corridor, vers la chambre de Lisbeth, et le bruit cessa de nouveau, comme si l'on épiait à la porte s'il y avait quelqu'un dans la chambre. Puis la porte de la chambre claqua déjà un peu plus haut, et, lorsqu'elle fut ouverte, on marcha et on remua à la façon de quelqu'un qui ne fait plus attention à n'être pas entendu.

Mais tout à coup un cri se fit entendre; on s'élança hors de la chambre, la porte fut rapidement et violemment fermée, on courut dans le corridor et on se précipita dans l'autre pièce, dont la porte vola aussi avec bruit.

Peu après que ceci se fut passé, le hofschulze entra dans la maison avec le jeune comte Oswald. C'était à peu près le temps où l'huissier faisait son affaire au puits. « Quelle garantie demandez-vous de moi que je ne trahirai pas votre secret? disait Oswald à son vieil hôte. Je suis venu de ma bonne volonté avec vous, lorsque vous me cherchiez là-haut dans la forêt, mais maintenant hâtez-vous de me dire ce que vous voulez. » Et, avec un profond soupir, il ajouta : « Je ne me plais plus chez vous, je veux partir.

— Je vous déclarerai ma pensée là-haut, dans la chambre qui donne sur le corridor, » dit le hofschulze si péniblement et avec tant d'hésitation, que chaque parole semblait s'arracher de sa poitrine comme de crampons. Il fit passer son hôte devant lui et le suivit à pas lourds et retentissants.

Quand ils furent arrivés dans la chambre, le hofschulze poussa le

verrou et rejeta son habit de fête bleu clair. Puis il étira ses membres, et sa taille parut grandir comme lorsque, au clair de la lune, il avait averti Oswald de ne pas toucher aux mystères du glaive. Il balançait ses bras et ses poings comme pour en éprouver la force.

Oswald, l'âme traversée par un pressentiment sinistre, demanda, non sans frisson : « Que signifie cela ? »

Le vieux tira en haut ses sourcils touffus et répondit froidement : « L'un de nous deux ne sortira pas vivant de cette chambre.

— Quoi ! s'écria Oswald épouvanté, vous voulez m'assassiner ! Vous voulez devenir le meurtrier de votre hôte ?

— Nullement, dit le hofschulze avec autant de calme que dans les bons jours ; tout se passera dans les règles. Écoutez-moi, maintenant, jeune monsieur le comte ou prince, ou qui que vous puissiez être, car il peut se faire que ce soit moi qui reste couché dans cette chambre, et il m'importe que vous conserviez une bonne opinion de moi. L'âme de l'homme peut beaucoup supporter, mais l'excès la jette dans la désespérance. Je suis désespéré, et ce n'est pas ma faute, monsieur. Mon âme est remplie de détresse et de peine, et brame comme le cerf après la source. Trop de calamités et de douleurs ont fondu sur moi dans ces deux jours, et la dernière est la pire. Mon glaive m'est volé ! mon glaive ! mon glaive ! le glaive de Carolus Magnus ! Je suis comme cendre et poussière quand j'y pense. Et puis par là-dessus vous espionnez le secret, mon secret ! Hé ! monsieur, était-ce juste, cela ? Après que je vous ai logé si longtemps et me suis toujours bien comporté envers vous ? Vous nous avez infligé un opprobre, un tel opprobre, que c'est pour moi comme si vous aviez fait violence à ma fille. »

Oswald s'écria : « Je jure de ne rien.... »

— De ne rien trahir, voulez-vous jurer, interrompit le hofschulze. Vous le jurez aujourd'hui et vous le violerez demain, je me connais à ces serments-là. Quiconque a appris un secret aussi étrange le confie à son ami, ou à son amante, ou à une feuille de papier, ou aux vents, et l'affaire se répand au dehors parmi tout le peuple de l'empire. Il n'y a que la mort pour sceller la bouche sur ces choses ; aussi notre vieux droit dit-il expressément : Quiconque voit, sans être initié, le secret du Franc-Tribunal, doit perdre la vie. J'ai contre vous une haine comme contre nul autre au monde, car — il faut aussi que je vous le dise, — cette nuit j'ai eu la vision de mon glaive dans votre soupenne, et vous êtes aussi là-dessous, et voilà que vous faites encore le... le... le... »

Il s'arrêta quelques instants, étranglé par la fureur. Puis il pour-

suivit avec pathos : « Je me disais donc là-haut au Franc-Siège : Seigneur, Seigneur, qu'est-ce que tout cela deviendra ? Le secret ne doit pas sortir de la terre rouge ; mais comment pourras-tu t'y prendre, pourtant ? Tu ne peux envoyer à sa poursuite trois de tes hommes, qui le saisissent au carrefour, le pendent, laissent sur lui son or et son argent et enfoncent leur couteau, près de lui, dans l'écorce de l'arbre, conformément au droit royal ! Et devras-tu l'attirer dans ta ferme, l'assassiner et charger tes vieux jours d'une telle ignominie ? Horreur ! horreur ! Mais tout à coup un éclair a passé en moi, et j'ai eu l'illumination de ce que je devais résoudre. Je suis encore des plus robustes, il est vrai, mais vous êtes jeune, vous n'êtes pas non plus faible, et ainsi nous sommes égaux. Nous allons donc combattre pour notre vie, homme contre homme, œil contre œil. Si je vous abats, votre tombe est préparée dans le vieux puits, et le secret reste sur la terre rouge ; si c'est vous qui triomphez, Dieu l'a ainsi voulu ; mais, de toute manière, c'est un vrai et sincère jugement de Dieu. Donc, à l'œuvre, et promptement, car je ne vois pas d'autre issue ! »

Il ramassa une hache qui était près de lui, et enlevant comme une plume l'arme terrible, il avait l'air de l'un des guerriers de Witikind au combat de Detmold.

« Êtes-vous dans votre bon sens, hofschulze ? s'écria Oswald. Je ne tremble devant aucun ennemi, mais comment me défendrai-je contre vous, vieillard furieux ?

— Voilà une seconde hache, dit le hofschulze ; prenez-la, monsieur ; dans les mains d'un homme, tout instrument peut devenir arme, et il est écrit que, dans l'ancien temps, on a souvent marché l'un contre l'autre avec des haches d'armes.

— Je ne prends pas la hache et n'entamerai pas avec vous un combat de boucher, dit le jeune comte d'un ton fier et ferme. Vous êtes atteint de la folie furieuse, de la rage aveugle de votre race, mais vous reviendrez à vous, et vous rougirez de m'avoir ainsi traité pour des farces...

— Des farces ! s'écria le vieux paysan d'une voix formidable. Des farces ! répéta-t-il du même ton, et en heurtant si violemment contre le plancher le manche de sa hache qu'une partie de la chaux du plafond tomba. Monsieur ! monsieur ! dans ces farces j'ai vieilli, et avec ces farces je me suis fait justice d'un scélérat, du meurtrier de mon fils, et avec ces farces mes compatriotes me suivent partout où je veux, comme un troupeau de moutons, et par ces farces ils me comprennent sans que nous ayons besoin d'échanger un mot. Pour vous autres donc, dans la Souabe, ce sont peut-être des farces, mais pour moi et mes

pareils ce ne sont pas des farces. Et maintenant, monsieur, je veux avoir de vous mon droit, ma vengeance et la sûreté du secret. Aussi vrai qu'il y a un Dieu, je ne recherche point ces choses comme un mauvais et méchant homme, mais dans la plus cruelle angoisse de mon cœur. Si vous connaissez un autre moyen, déclarez-le, mais il me faut mon droit et ma sûreté, et je les aurai, aussi vrai qu'il n'y a que Dieu et les quatre murailles blanches qui nous entendent, car l'huissier a emmené tous les gens de la ferme, et il ne reste ici que le stupide bétail beuglant dans son étable. »

Le rideau remua, et une pâle figure de jeune fille apparut. « Vous vous trompez, hofschulze, dit Lisbeth, tremblant de tout son corps, mais d'une voix ferme; je me sens contrainte de sortir de ma cachette pour vous sauver de la folie. Dieu n'était pas seul à vous entendre, avec la muraille muette : moi aussi je vous entendais, et il m'a fait le témoin de vos sauvages pensées. Il confond par moi votre présomption : renoncez donc à l'œuvre de votre aveugle fureur. »

La puissance de cette apparition soudaine abattit l'excitation fébrile du hofschulze. Il laissa tomber la hache, sa taille se rapetissa, pour ainsi dire, devant la jeune fille tremblante, qui pouvait cependant parler avec tant de fermeté; il quitta la chambre, muet et penché.

Oswald, frappé de surprise, de joie et de douleur, était tombé aux genoux de Lisbeth. Hélas! elle était revenue, mais quel air elle avait, et comme un seul instant elle l'avait regardé avec sévérité et froideur, pour détourner ensuite obstinément les yeux! — Tu reparas enfin, Lisbeth? balbutia-t-il; oh! dis-moi, qu'avais-tu? Tu m'as sauvé la vie, car je crois que la force m'aurait manqué en face de ce vieux furieux.

« Vous n'avez point à me remercier, monsieur le comte ou prince, pour parler comme le hofschulze, répondit Lisbeth. Ce que j'ai fait ici, je l'aurais fait pour tout étranger. » Elle voulait prononcer ces mots d'un ton froid, mais sa voix tremblait si violemment qu'on eût dit l'accent de la colère.

En pareil cas, l'amour n'entend que les mots et le ton. Colère et consterné, Oswald se releva brusquement, recula loin d'elle, et dit avec une ironie tranchante : « Ainsi, c'est la vérité? congédié après vingt-quatre heures?

— Je n'ai plus à parler avec vous, répondit Lisbeth, presque intelligiblement. Je vous prie de me laisser tranquillement suivre mon chemin : je voulais aller à la ville, chez monsieur le diacre, dont j'ai trouvé tout à l'heure, dans ma chambre, quelques lignes, m'annonçant qu'il veut bien me recevoir.

— Je voulais aussi aller à la ville, reprit-il en souriant froidement. Mais de la façon dont les choses sont entre nous, vous refuserez sans doute ma conduite.

— Je n'ai pas peur, et je suis accoutumée à marcher seule, répliqua Lisbeth. Du reste, je ne puis vous interdire la voie publique, qui vous appartient comme à moi. » Elle quitta la chambre, mais, s'il l'eût suivie, il eût pu entendre de pénibles sanglots.

Il n'aurait eu qu'à lui demander : « Qu'as-tu contre moi, Lisbeth ? Dis-le-moi ! même si tu penses que j'aie volé et tué, tu dois encore me nommer mon crime. » Alors, elle aurait parlé, et il aurait parlé, et de leurs paroles serait probablement sorti un éclat de rire sur leur inutile chagrin. Mais il ne songea pas à l'interroger, tant l'amour est parfois injuste et hautain.

Lorsqu'il fut seul, il grinça les dents avec rage ; il prit la hache que le vieux paysan avait voulu lui imposer, et la jeta avec tant de force contre une caisse, que le tranchant pénétra profondément dans le bois et y resta enfoncé.

Un léger bruit au dehors lui dénota le départ de Lisbeth. Bien qu'elle ne lui appartînt plus, il lui semblait pourtant qu'il y avait encore de la vie dans l'Oberhof, tant que Lisbeth y restait. « Hors du tombeau ! » s'écria-t-il, et il s'élança à la suite de Lisbeth. Son petit paquet sous le bras, elle s'était arrêtée un instant en bas et tressaillit en voyant venir Oswald. Il voulut lui ôter le paquet, elle refusa, d'un geste muet. Elle partit et il prit le même chemin, laissant entre elle et lui quelques pas d'intervalle. Ainsi séparés et se séparant, ils quittèrent l'Oberhof où ils avaient tant éprouvé de joie et de douleur.

XXXVI.

RÉCONCILIATION.

Les jeunes gars qui avaient fait partie du cortège nuptial s'étaient encore rassemblés dans un cabaret pour boire un dernier coup, car le paysan ne sait jamais conclure une fête, lors même qu'elle est passée avec tous ses suppléments. Or, dans ce cabaret avait pénétré la nouvelle que le jeune étranger avait fait quelque chose de mal. Quant à ce que c'était, les renseignements étaient fort embrouillés ou faisaient complètement défaut. Au dire des uns, il avait volé le glaive ; au dire des autres, il avait insulté le hofschulze ; un troisième approchait davantage de la vérité, en racontant qu'il avait troublé le secret du

Franc-Siège. Mais il leur suffisait d'apprendre, en général, qu'un étranger avait eu un tort quelconque pour que leurs têtes déjà échauffées s'enflammasent encore davantage. Ils avaient pour la plupart conservé leurs fusils, dont quelques-uns étaient même restés chargés. La poudre ne manquait pas non plus, et, dans son excitation, la bande, après avoir beaucoup bu, se mit à errer dans la campagne sans dessein hostile bien arrêté, mais non sans danger toutefois, car ce vague emportement n'attendait que la moindre excitation pour éclater.

Ils déchargèrent leurs fusils, les rechargèrent, tapagèrent et crièrent. Cependant notre couple assombri s'avancait entre ces groupes de trois, quatre ou cinq hommes, qui battaient la campagne à des distances plus ou moins rapprochées. Lisbeth suivait le côté gauche de la route, Oswald le côté droit, et entre eux deux s'étendait toute la largeur du chemin. Ils ne diminuaient pas d'une ligne cette distance, lors même qu'une bande tapageuse rôdait à droite ou à gauche avec des allures menaçantes, ou lorsqu'un coup de feu partait et que l'on jugeait, au sifflement de la balle, combien aisément un hasard fâcheux aurait pu amener un malheur. Silencieux, pâle, ne se laissant pas détourner de son chemin, le couple séparé poursuivait sa course à travers ces menaces et ces frayeurs; seulement lorsqu'une troupe paraissait ou qu'un coup partait du côté de Lisbeth, Oswald tournait la tête avec inquiétude; mais, voyant qu'elle continuait sa route sans montrer aucun besoin de son secours, il jetait de l'autre côté des champs un regard de la plus douloureuse colère.

Ils pouvaient avoir marché environ une heure au milieu de ce tumulte, et il fallait réellement que le ciel veillât sur leurs têtes, sinon la main de quelqu'un de ces tireurs avinés aurait évidemment tourné dans une direction fatale le canon du fusil. Mais voici qu'Oswald aperçut à quelque distance, sur une place libre, sous des arbres, un groupe de vingt paysans au moins, tous armés. Évidemment il était guetté par ces hommes sauvages, dont les discours et les hableries s'entendaient déjà de loin. Il fut effrayé, non pour lui, mais pour Lisbeth : il se demandait comment la faire sortir du danger de cette troupe brutale. Une pensée lui vint, dans cette extrémité, et ne trouvant rien de mieux, il résolut de recourir à cette chance de salut.

Il s'avança rapidement et hardiment vers le groupe. En avant se tenait un grand jeune drôle à blouse bleue, qui brandissait son fusil d'un air menaçant et qui lui parut le chef des autres. Il résolut de diriger sur celui-là son stratagème, basé sur la maxime séculaire : diviser pour régner.

Il salua donc le personnage aussi cordialement que le lui permit sa disposition, et le pria de venir avec lui à l'écart, ayant quelque chose d'indispensable à lui dire en secret. Le paysan interrogea du regard ses camarades, mais se rendit à la requête.

« Vous ne me paraissez pas vouloir me laisser passer, lui dit Oswald, de façon que les autres ne pussent entendre. — Effectivement, ils barraient le chemin.

— Non, répondit l'autre, à cause de ce que vous avez commis.

— J'ai commis en effet quelque chose, reprit Oswald, et je le regrette sincèrement; mais j'ai un mot à dire là-dessus, et c'est à vous que je dois m'adresser comme au seul homme sobre et sensé de toute la compagnie.

— Oui, je le suis, fit le long paysan, et il chancela. Voyons donc le mot, car un homme doit se laisser dire un mot, lorsque surtout on lui parle raisonnablement.

— Vous voyez bien là cette demoiselle, dit Oswald.

— Je la vois.

— Eh bien! je lui ai promis de la conduire un bout de chemin et vous ne pouvez rien avoir contre.

— Non, on ne peut rien avoir contre, dit le paysan.

— Alors, laissez-moi l'accompagner jusqu'où je lui ai promis, et je reviens ensuite ici mettre avec vous l'affaire en règle, poursuivit Oswald. Il faut que vous expliquiez cela aux autres, car vous êtes le seul homme sobre et sensé de toute la compagnie. »

Le paysan, qui possédait juste encore assez d'intelligence pour être sensible à l'attrait de la vanité, se tourna fièrement vers ses compagnons et leur cria d'un ton impérieux : « Faites place à monsieur!

— Comment! répliqua le groupe; es-tu fou?

— Faites place, vous dis-je, tas d'ivrognes! intima encore plus haut le seul homme sobre et sensé de la compagnie.

— Ivrogne toi-même, repartirent les autres; et l'un deux ajouta : — Je crois qu'il a mangé de la graine de fou.

— Je vais t'en donner sur le crâne, » s'écria le grand; et il déchargea son fusil, en l'air seulement, il est vrai, mais c'en fut assez pour donner le signal d'une mêlée générale; car quelques-uns se précipitèrent sur le tireur et d'autres qui, se trouvant insultés, brûlaient de se venger, y coururent; mais dans la confusion de leurs sens, ils manquèrent le but et tombèrent précisément sur les innocents qui s'étaient tenus le plus loin de la querelle. Chacun se trouva bientôt ainsi pourvu d'un antagoniste, sans savoir comment. Les soufflets, les coups de poing,

les coups de pied pleuvaient, mais pas du ciel. Au milieu de tout cela, les détonations se faisaient entendre : heureusement que les fusils n'étaient plus chargés qu'à poudre. Le sang coulait, car plus d'une joue et plus d'un nez étaient déjà enfoncés, et cette scène sauvage se rejetait de la route sur le champ de blé adjacent, parce que les plus faibles s'étant par hasard trouvés de ce côté, s'y étaient retirés pour trouver du moins sur les gerbes une couche plus molle dans leur défaite.

Quand Oswald s'aperçut que sa ruse avait réussi au delà même de ses espérances et vit la place libre, il fit signe à Lisbeth, qui s'était arrêtée à quelque distance avec inquiétude. Elle traversa timidement la place, sans se retourner du côté de la bataille, et lorsqu'elle fut à quelques centaines de pas hors de la portée de ces violences, elle s'arrêta, attendant son protecteur. Puis, comme poussée par une impulsion vague, elle se précipita et tomba sans connaissance dans les bras qu'il étendait vers elle. Il la sentait donc de nouveau reposer sur son sein, la bien-aimée ! Ce n'était que par angoisse, il est vrai, mais ce changement subit déchaîna en lui les démons qui déjà depuis deux jours secouaient le joug de leur captivité. Il éclata lamentablement, l'ancien mal que la douleur, l'angoisse, la colère, les fatigues physiques, l'excès même de la joie en son jour d'amour avaient soulevé en lui. Un sombre torrent de pourpre jaillit de sa bouche. Il chancela et tomba sur une éminence de gazon. « A moi ! J'étouffe.... » Ce furent ses dernières paroles, car une seconde attaque du mal furieux le saisit. Son visage était comme celui d'un mort.

Lisbeth épouvantée mit ses doigts sur les lèvres d'Oswald, comme si elle pouvait ainsi retenir le terrible flux. Quoique la violence du mal parût déjà affaiblie, les profondeurs de la poitrine blessée envoyaient cependant toujours des gouttes de sang sur les lèvres. Elle ne ménageait à ses mains et à ses vêtements aucune souillure. Il était étendu sur le dos, les yeux fermés, les joues complètement décolorées. Languissants et froids, ses bras pendaient sur le gazon. De son bras étendu elle lui soutenait doucement et tendrement la tête et la poitrine. Elle contemplait tristement son visage tant qu'elle le pouvait ; mais elle ne savait que faire pour le soulager. Dans la profondeur de sa détresse, elle éprouvait le besoin le plus ardent de s'entendre avec lui : « Hélas ! sanglota-t-elle, mon Oswald, pardonne-moi, et sens que tu ne dois pas mourir ! O mon Dieu, il ne faut pas que tu meures, il ne le faut pas, car si tu mourais que deviendrais-je ? N'est-ce pas, Oswald, tu ne mourras pas, tu ne me feras pas cette peine ? Hélas ! peux-tu pren-

dre si mal que j'aie voulu rester une honnête fille ? Vois-tu, mon Oswald, je ne pouvais être que ta femme, ta fidèle femme et rien autre ! Car si j'avais cédé à tes mauvaises pensées, Oswald, je me serais aussi rendue coupable envers toi, je t'aurais laissé commettre une faute, et c'est ce que la femme aimée ne doit pas faire ; elle ne doit pas souffrir une tache à son ami. Que la vie de l'être aimé reste pure, et sans tache et sans trouble : c'est là le véritable amour, et celui-là je l'ai et professe pour toi dans mon cœur, mon Oswald, autant qu'il est possible de l'avoir et de le professer ; oui, certainement, il en est ainsi, et je le sens bien maintenant, je l'ai toujours eu et professé, quoique je me cachasse à toi. Si tu mourais ici, Oswald, et que je pusse te sauver en faisant le mal, je ne le ferais pas, je te le déclare franchement. Car je pourrais encore supporter ma honte, Oswald, mais pas la tienne ; non, je ne le pourrais réellement pas. J'ai ton honneur plus à cœur que le mien. Et ainsi tu dois me pardonner sincèrement, Oswald, de n'avoir pu devenir ton amante, comme tu le voulais, et je ne puis absolument concevoir comment la mauvaise pensée a pu venir à ton bon cœur. Je ne l'aurais jamais cru, Oswald, mais tu avais menti et le mensonge est le sceau de tous les vices. Quiconque s'entoure de mystère a quelque chose à cacher, et quiconque débite des mensonges à celle qu'il aime ne veut pas sincèrement la prendre pour femme. Voilà pourquoi j'ai cru ce que le vieux paysan me disait de toi, et dont j'ai failli mourir. Mais maintenant tout doit t'être pardonné, tout, je te le pardonne du fond du cœur. Si tu te rétablis, nous nous dirons un bien, bien amical adieu, et si tu meurs je mettrai un buisson de giroflée sur ta tombe, et j'y mourrai à force de larmes. Hélas ! comment as-tu pu m'affliger ainsi ? Quand je te regarde, il m'est encore impossible de le concevoir. Mais je ne suis pas fâchée contre toi, ne sois pas fâché contre moi ! Que j'aurais aimé à devenir ta femme, m'eusses-tu repoussée au bout de trois jours ! J'aurais du moins reposé sur ton cœur, et j'y aurais reposé avec honneur, Oswald ! »

Oswald écoutait, il pressentait, il rassemblait les idées. A travers toutes les douleurs de sa poitrine blessée, passait une céleste reconnaissance. Il savait maintenant qu'il avait été trompé, que l'amour le plus chaste et le plus délicatement honnête n'avait cessé de lui appartenir. Sur ses joues commençait à se jouer un bienheureux sourire ; ses yeux se rouvraient et brillaient des limpides larmes du ravissement. Le charmant visage de Lisbeth flottait devant ses regards encore vagues ; elle lui semblait resplendissante, elle lui apparaissait comme une sainte. Il ne pouvait parler, mais il voulut lui donner un signe.

Il souleva son bras droit, et d'un air douloureusement affectueux, il lui montra l'anneau qu'il n'avait pas quitté depuis leur séjour dans l'église du village; puis il remit cette même main droite sur son cœur, porta l'anneau à sa bouche, étendit les mains vers le ciel, les laissa retomber sur sa poitrine, y attira la main de Lisbeth et l'y garda, reposant entre les siennes. En même temps il la regarda d'un regard tel que si douze témoins eussent déposé contre lui devant un juge : « Nous l'avons vu commettre un meurtre, » et qu'il eût protesté de son innocence avec ce regard, le juge eût cru à sa parole et non pas à celle des douze témoins.

Ainsi se retrouvèrent Lisbeth et Oswald. Muets, ils reposaient leurs yeux, Lisbeth sur Oswald, et Oswald sur Lisbeth, et les larmes les plus tendres coulaient sous leurs cils. Les mains restaient unies sur la poitrine du malade et Lisbeth lui caressait doucement les doigts, surtout celui qui portait l'anneau, interprète de la douce intelligence rétablie.

XXXVII.

CHEZ LE DIACRE.

Quelques semaines après cet heureux malheur, la jeune dame Clélia se promenait en long et en large avec le diacre dans le jardin de celui-ci. Le grand bailli Ernest, qui avait enfin pénétré les passages obscurs du Code wurtembourgeois et n'y voyait plus rien à étudier pour le moment, était assis, fort ennuyé, sous un berceau de chèvre-feuille, et le mari de Clélia tirait aux moineaux sous les arbres, derrière le jardin, avec un fusil à vent. Le calme était complet dans la maison du prédicateur. Devant les fenêtres d'une chambre donnant sur la cour étaient abaissés des rideaux verts, et sous ces fenêtres Lisbeth était assise, s'occupant d'un ouvrage de femme.

La jeune dame Clélia, qui ne pouvait dissimuler un léger bâillement, dit au diacre : « Cher monsieur le prédicateur, communiquez-moi, je vous prie, ce qu'il vous semble de la vie humaine; car j'ai envie de philosopher un peu avec vous.

— J'en suis désolé, madame la baronne, répliqua le diacre, cela prouve combien le séjour dans ma maison vous est à charge. Quand de si belles lèvres consentent à philosopher, il faut que toutes les ressources de la conversation soient absolument taries. »

Clélia se mit à rire et dit : « Trop galant pour un prédicateur et beaucoup trop malicieux pour un professeur de morale. » Elle saisit,

avec ses manières vives, la main du ministre et s'écria : « Quelle reconnaissance nous vous devons tous pour l'excès d'hospitalité que vous avez mis à nous sauver de l'abominable auberge ! Vous avez voulu nous recevoir chez vous, dans votre étroite maison, moi, ma femme de chambre et mon mari (c'était naïvement et sans y penser qu'elle classait ainsi son monde), ainsi que mon adorateur judiciaire qui est là-bas sous le berceau. Quand nous partirons, je vous ferai engager par serment à nous donner la revanche l'année prochaine à Vienne. Mais qu'au moment où l'on voudrait s'en aller au loin avec son jeune mari, on n'éprouve pas beaucoup de plaisir à rester auprès d'un cousin malade qui de sa vie ne deviendra raisonnable, c'est ce que....

— Il souffre encore beaucoup, dit gravement le diacre.

— Suis-je donc insensible à ses souffrances ? objecta vivement Clélia ; aurais-je encore du plaisir en Hollande et en Angleterre si j'emportais avec moi la pensée de sa maladie ? Ne lui suis-je pas cordialement attachée ? Ne soupiré-je pas après le moment de lui donner vingt baisers sur ces sottes lèvres qui ont laissé son sang s'échapper ? Mais est-ce pour cela quelque chose d'agréable que cette garde auprès d'un lit de souffrance dont le médecin ne vous laisse pas seulement approcher ? Et puis, soyez franc, cher monsieur le pasteur, votre petite femme ne verrait pas non plus avec peine atteler une certaine voiture de voyage.

— Comment pouvez-vous seulement avoir une semblable pensée ! » s'écria le diacre un peu embarrassé, car il se rappelait certains sermons d'oreiller.

Clélia poursuivit d'un ton mutin : « Est-ce que l'on peut se méprendre sur les joues écarlates et sur un certain brillant dans les yeux d'une maîtresse de maison ! Ce n'est pas une petite affaire d'avoir en plus chez soi cinq personnes que l'on ne connaît pas pour ainsi dire ; et qui vous prennent toute la place. Monsieur le mari fait les invitations avec la plus aimable insouciance virile, et la pauvre femme a ensuite tout le tourment. Mais laissons cela. Malgré les joues rouges et les yeux brillants, elle reste une aimable, une charmante femme, et sera la bienvenue à Vienne. Là, il y a de la place dans la maison et le majordome pourvoit à tout. »

Le diacre, dont le tact était désagréablement impressionné par ce colloque, dit pour l'interrompre : « Vous vouliez philosopher avec moi sur la vie humaine, madame ?

— C'est-à-dire que je voulais seulement vous demander si la vie

humaine n'est pas une chose dépourvue de sens et de raison, dit Clélia. Un jeune homme s'enfuit de Souabe pour me venger d'un personnage qui a exercé son persiflage sur moi : il ne me venge pas, mais il tire sur une jeune fille et s'en éprend. Alors, — nous en avons peu à peu arraché l'aveu, votre femme et moi, — les deux braves petites gens se font pour rien du tout un tourment à en mourir, et la fin de cette très-risible histoire est une effroyable hémorragie, qui aurait pu facilement fournir un mort à la comédie. Où est là-dedans l'enchaînement raisonnable ? »

L'approche du médecin, qui descendait de la chambre du malade dans le jardin, coupa court à un plus ample débat.

« Voilà, continua Clélia, le docteur qui vient nous déclarer qu'Oswald commence à aller mieux, c'est-à-dire que pendant quinze jours il pourra recevoir un quart d'heure l'un ou l'autre de nous, que quinze jours après les visites pourront devenir plus longues, et qu'au bout de six semaines, nous pourrions espérer de voir le convalescent se promener une demi-heure au soleil de midi. C'est ce que les médecins appellent le rétablissement. »

Le médecin, qui avait entendu les paroles de Clélia, lui répondit :

« Madame, je puis vous promettre un délai un peu plus court ; notre malade est rétabli, et si tous les honorables assistants veulent bien avoir encore quelque égard à son état aujourd'hui et un peu demain et encore un peu après-demain, il pourra sortir le jour d'ensuite, assez pâle, sans doute, mais cependant complètement guéri.

— Comment ! s'écria le bailli qui était venu se joindre au groupe, et vous déclariez hier encore qu'il n'était pas hors de danger ! »

Le médecin sillonna son large et gras visage de plis tels qu'il avait l'air d'un silène, et dit : « Un mensonge utile, madame la baronne et chers messieurs, un mensonge utile sans lequel l'homme le plus loyal, mais le médecin surtout, ne peut traverser cette vallée de misère. Car si le médecin disait toujours la vérité, on le jetterait à la porte. Lorsque, comme moi, on exerce depuis des années et que l'on a une clientèle qui ne dépend plus de la quantité des prescriptions, on commence à avouer sans vergogne que la nature est en définitive la suprême autorité en médecine. Nous autres médecins, nous ne sommes que les témoins plus pénétrants de ses opérations, nous entendons avec une ouïe plus fine que les autres hommes ce qu'elle murmure et chuchote, mais nous ne sommes d'ailleurs aucunement sorciers. Exaucer le vœu de la nature lorsqu'elle dit tout bas : « Je t'en prie ! je

t'en prie ! » tenir à distance d'elle ce qui la trouble dans sa marche, c'est tout notre art. La plupart du temps les maladies ne deviennent dangereuses que par les causes occasionnelles qui troublent le gouvernement de la nature. Cette hémorragie se serait vraisemblablement guérie d'elle-même, grâce à l'excellente constitution de M. le comte ; le vaisseau épanché se serait fermé naturellement avec du repos et tout au plus quelque acide astringent. Ma science n'a consisté qu'à savoir tenir éloignées de lui les causes occasionnelles hostiles.

— Quelles causes occasionnelles voulez-vous dire ? demanda Clélia.

— L'amour, l'amitié, l'inquiétude et l'intérêt de vous et des autres honorées personnes ici présentes pour mon malade, répondit sans ambages le médecin. O mes estimables amis ! vous ne vous imaginez pas combien de malades le médecin voit périr entre ses mains par l'amour et l'intérêt des leurs ! Les premiers jours, il est vrai, on laisse le patient bien tranquille et on le traite raisonnablement ; mais plus tard, quand il passe pour être mieux ou qu'il est convalescent, un vrai culte commence à l'entourer, et ce culte c'est, aux yeux du médecin consciencieux, le pire et plus diabolique service. En vain les nerfs fatigués et frémissants crient : « Laissez-nous en paix ! » en vain le sang en révolution aspire à la tranquillité, en vain les dernières étincelles de l'inflammation ne demandent qu'à s'éteindre par degrés, rien n'y fait : le malade est visité, interrogé sur son état, on l'entretient, on lui fait la lecture, on lui ménage ce qu'on nomme de petits plaisirs, et le lendemain on voit avec désespoir retomber dans un état pitoyable la victime de l'amour, que la veille on avait quittée plein des meilleures espérances. J'ai coutume de compter le double de temps pour le traitement d'un malade environné d'amour et d'intérêt.

— Mais c'est horrible de railler ainsi les plus nobles sentiments ! s'écria vivement Clélia.

— Quand je fus appelé pour M. le comte, je vis ici tout un foyer d'affection et d'intérêt, poursuivit le médecin sans s'émouvoir. Aussi eus-je recours au mensonge officieux du grand danger ; puis vint le danger simple, puis l'état inquiétant, puis le lent rétablissement des forces, enfin une crise décisive fut annoncée pour aujourd'hui. Mais le danger n'a jamais existé, mes honorés auditeurs ; et après les dix premiers jours, une réaction puissante s'était déjà opérée. Un malade n'a exactement besoin que de quelqu'un qui lui donne les potions aux heures précises et qui remette droit un oreiller dérangé, — et puis l'ennui, le dieu trop méconnu des malades ! Ceci vous explique pourquoi j'ai abandonné notre comte à la société peu excitante de son vieux domestique,

et à l'ennui; grâce à ces deux puissances, je l'ai promptement remis sur pied, et si je le visite, ce sera plutôt désormais comme ami que comme médecin.

— C'est grand dommage, s'écria Clélia d'un ton piquant, que vous ne puissiez vous prescrire vous-même comme poudre calmante. Ainsi nous pouvons le voir aujourd'hui ? »

Le médecin promena son regard sur le cercle et jeta aussi un coup d'œil vers la cour où Lisbeth était toujours assise.

« Je distingue, dit-il après une pause et d'un air réfléchi. Vous, madame, ainsi que monsieur le grand bailli et le pasteur, vous pouvez sans inconvénient le visiter aujourd'hui; mais quant à ma fille Lisbeth, il faut qu'elle attende jusqu'à demain. »

Il salua. Le caractère vif et enjoué de Clélia avait cependant été un peu altéré par les dernières paroles du vieux silène. Elle resta quelques instants debout, mordant silencieusement ses belles lèvres, puis elle appela Fancy.

Fancy, la femme de chambre, se fit entendre d'abord et parut presque aussitôt.

« Fancy, apporte-moi mon crispin et mets ton chapeau, nous allons encore nous promener un peu, lui dit sa jeune maîtresse.

— Ne devons-nous pas vous accompagner chez notre ami ? demandèrent le diacre et le grand bailli.

— Non, répliqua la belle susceptible d'un ton bref; je ne puis pas me laisser classer parmi les visiteurs complètement incapables de nuire. »

Elle disparut avec Fancy. Les hommes se rendirent à la chambre du malade. En passant près de Lisbeth, le diacre lui dit à demi-voix et d'un air surpris : « Vous paraissez peu vous réjouir de la nouvelle donnée par le docteur.

— Je savais depuis longtemps la vérité, répondit-elle les yeux baissés. Le médecin avait vu mon angoisse, et m'avait découvert ce qu'il en était.

— Et vous avez pu vous vaincre assez pour ne pas voir Oswald ?

— Pourquoi pas ? Pourvu qu'il se rétablisse ! Étais-je là en question, moi et mon désir ? »

La visite fut affectueuse et cordiale. Lorsque les deux hommes eurent quitté la chambre du malade, ils se rendirent au petit salon commun, et là le grand bailli prit la parole :

« Je n'ai jamais, en vérité, dit-il, éprouvé pour un ami un sentiment plus beau que lorsque je puis lui rendre, contre son gré, un important

service. On a le pur sentiment du devoir fidèlement accompli, et c'est bien le plus beau de la vie.

— Cela s'applique-t-il à notre ami ? demanda le diacre un peu saisi.

— Sans doute, répondit le grand bailli, et je réclame même votre concours pour mon projet. Maintenant que le comte est rétabli ou du moins le sera dans un très-court délai, je puis songer à l'affaire que j'ai à traiter avec lui, ou plutôt pour lui : c'est-à-dire que mon premier soin doit être de détruire cette amourette inconvenante et presque folle.

— Mais qu'avez-vous à faire là-dedans ? il est majeur ! s'écria le diacre avec emportement.

— Malheureusement ! répliqua le grand bailli : il y a des gens qui devraient rester en tutelle jusqu'à trente ans au moins. Cependant on trouvera bien un moyen. Ce que je veux faire ? Lui exposer toutes les raisons possibles, lui rendre ce mariage insupportable, faire prolonger mon congé, me transporter avec lui à son château, mettre en mouvement oncles, cousins et cousines ; porter l'affaire devant le roi, exciter ses pairs, en arriver au point qu'il me montre la porte, ne pas m'en aller néanmoins, protester sans cesse, même aux fiançailles, protester à l'autel même, jusqu'au scandale, s'il le faut. Oh ! un homme, un ami, peut beaucoup, pour peu qu'il veuille avec persévérance. Aussi vrai que je suis le grand bailli Ernest, de la Forêt-Noire, elle ne sera pas, de mon consentement, comtesse de Waldburg-Bergheim !

— Ni du mien ! » dit une troisième voix. La belle Clélia, de retour de sa promenade, était entrée dans la salle, et, sans être vue, elle avait entendu. « Non, monsieur le diacre, poursuivit-elle ; vous voyez la chose un peu trop à votre point de vue. Certes, je suis bonne et bienveillante envers tout le monde, et je souhaiterais à tous un bonheur semblable au mien. Mais mon expérience m'a appris que jamais les mésalliances ne conduisent au bonheur, et comme ici le sort de mon plus cher parent est en question, je me range complètement du côté du grand bailli. »

La belle jeune femme parlait avec autant de solennité que si, dans sa vie de vingt ans, elle avait eu sous les yeux au moins cent funestes exemples de mésalliances. Le grand bailli, reconnaissant et touché, lui baisa la main, et le diacre se tut.

Sur ces entrefaites, le couvert avait été préparé dans la pièce voisine, et l'on se mit à table. Le jeune époux, de retour de sa chasse aux moineaux, qui n'avait pas été très-fructueuse, s'était joint à la société ; Lisbeth faisait seule défaut. Le diacre s'efforça, autant qu'il le put

après une scène si récente, de faire l'hôte aimable et causant, mais il n'y put complètement réussir; son âme était absente et uniquement préoccupée du couple sur la tête duquel, après tant de souffrances, s'amoncelaient encore des nuages si pesants.

En résumé, tout le monde était mal disposé et parlait peu. Le grand bailli sentait la difficulté de séparer deux cœurs qui avaient l'appui d'un pasteur, et réfléchissait sur les moyens de travailler contre cette influence. D'un autre côté, le jeune couple conjugal avait eu sa première querelle, et c'était au sujet du couple amoureux. Le mari, à son retour de l'exercice du fusil à vent, avait été instruit de la guérison du cousin, et en causant avec sa femme, lorsqu'elle était rentrée de la promenade, il avait fait connaître en toute douceur, mais d'un ton décidé, la résolution de partir, puisqu'il était impossible maintenant que Clélia emportât un souci au sujet d'Oswald. C'en était assez de ce ton décidé pour exciter la contradiction de la jeune femme : elle sentait bien que si elle ne mettait opposition dès le début à une émancipation semblable, tout l'avenir de sa puissance serait probablement perdu. Aussi déclara-t-elle, d'un ton tout aussi décidé, qu'elle resterait encore, et qu'elle resterait tant qu'il le faudrait pour voir son plus cher parent délivré d'un mal pire que l'hémorragie, à savoir de son absurde projet de mariage. Le grand bailli prendrait les choses trop rudement : elle, femme, saurait seule rencontrer juste dans de semblables complications, et démêler le peloton avec délicatesse.

« Tu connais ma fermeté, Edmond, dit-elle enfin ; sache que je la mets tout entière dans cette affaire, pour l'arrangement de laquelle le ciel m'a évidemment fait venir ici ; renonce donc à me voir me rendre à tes vœux. » Il répondit avec beaucoup de courtoisie qu'il n'avait jamais douté de la fermeté de sa femme, mais que, dans de telles circonstances, elle lui pardonnerait s'il consacrait à une visite à son oncle d'Osnabrück tout le temps qu'elle emploierait à cette affaire, qu'il lui était absolument impossible de séjourner plus longtemps dans ce misérable lieu.

XXXVIII.

LES DOULEURS D'UN VEUVEGE PRÉMATURÉ.

Le lendemain, à son réveil, la belle Clélia reçut une nouvelle inattendue : Fancy lui remit un billet de son mari, par lequel elle vit que, dans la nuit, il avait effectivement pris la poste et était parti pour faire visite à l'oncle d'Osnabrück. Il lui disait le plus tendre adieu, lui

expliquait qu'il n'avait pas voulu troubler son sommeil du matin, et exprimait le désir le mieux senti qu'un prompt arrangement de l'affaire dont elle s'était chargée abrégât la durée de cette première séparation, pour lui si douloureuse. Il avait même joint au billet une boucle de ses cheveux, ajouté post-scriptum sur post-scriptum, et désigné un endroit du papier sur lequel, disait-il, il avait déposé un baiser.

Clélia resta à peu près un quart d'heure assise sur le sofa, appuyant sur ses beaux bras sa tête pensive; puis elle se promena une demi-heure en long et en large dans la chambre, puis elle sonna. Fancy parut. Sa maîtresse était debout au milieu de la chambre, et elle dit à la soubrette, qui était en même temps trésorière et confidente :

« Fancy, je suis enchantée que mon mari soit si ferme. Je suis ferme, il est ferme; cette fermeté réciproque nous garantit un avenir de joie et d'harmonie. Je pourrai de la sorte, avec plus de calme, mener à bien la tâche que je me suis donnée, » ajouta-t-elle.

Fancy ne répondit rien, et se contenta de faire de confiance un signe de tête approbateur.

« Mais cependant, reprit la baronne après une pause, il reste toujours surprenant que mon mari ait pu partir.

— Cela reste toujours surprenant, dit Fancy.

— Fais-moi la conversation, » dit Clélia.

Et Fancy se mit à faire de son mieux la conversation à sa maîtresse. Elle lui raconta le plus de choses qu'elle put sur les connaissances que, selon la coutume des femmes de chambre, elle avait promptement faites dans la petite ville. La femme du receveur, la fille d'un assistant, passèrent successivement sous sa langue, et aussi le sacristain, qui l'avait frappée par ses manières baroques.

Sa faconde ne se fût pas épuisée de longtemps, mais la dame l'interrompit en la priant, au nom de Dieu, de laisser là ses sornettes de femme du receveur, et de fille d'assistant, et de sacristain, attendu qu'elle avait un mal de tête horrible. Fancy se tut sur-le-champ, alla chercher de l'eau de Cologne et en frotta les tempes de sa maîtresse souffrante.

« Tu es une bonne fille, Fancy, dit doucement Clélia à la servante qui s'efforçait de la soulager, mais tu peux quelquefois être bien ennuyeuse.

— Madame, répondit Fancy timidement, mais non toutefois sans une certaine emphase, tout mon mérite est de vous être fidèle et de vous obéir comme une esclave. Il est vrai qu'une fille bornée comme moi ne peut avoir de conversation. »

Clélia se fit ensuite annoncer à son cousin. L'entrevue fut d'abord très-amicale, car les deux parents s'aimaient comme frère et sœur. Néanmoins, après les premières paroles, la jeune femme éprouva une certaine gêne, car elle avait conscience de ses secrets desseins contre les vœux d'Oswald. Aussi abrégéa-t-elle la visite sous prétexte qu'une conversation trop prolongée pourrait encore être nuisible au convalescent; puis elle eut un entretien avec le diacre. Elle voulait ensuite parler à la maîtresse de la maison, mais celle-ci avait abondance de besogne dans son ménage; elle demanda le grand bailli, mais il était au tribunal et causait avec un employé sur les affaires de service. Alors, elle redemanda à parler au diacre, qui, sur ces entrefaites, s'était rendu à un synode.

L'heure de la toilette apporta enfin quelque distraction. Tandis que Fancy coiffait sa maîtresse, elle apprit quel était ce projet dont un mot lui avait déjà été dit. Elle eut ses pensées à part soi. Comme toutes ses sœurs, Fancy était amie jurée des mésalliances; sans doute, elle aurait pu être jalouse de Lisbeth, mais son âme luttait contre ce sentiment. Avec toute sa ruse, cette fille avait un cœur reconnaissant. Le jeune comte Oswald avait autrefois donné à son vieux père invalide une place de gardien, et l'avait ainsi préservé de mourir de faim. « On doit se montrer reconnaissant, » pensa Fancy, et elle dressa son plan de soubrette.

Elle habilla, ce jour-là, sa maîtresse avec un soin particulier. Lorsque Clélia se vit dans le miroir si bien parée, elle soupira et dit : « C'est dommage de se mettre ainsi pour les pigeons et les moineaux de la cour.

— Vraiment dommage! répondit Fancy : monsieur aurait été si ravi de voir madame avec sa robe neuve!

— Eh bien, nous ne resterons pas ici une éternité! lança légèrement la belle femme.

— L'éternité est longue, répondit la complaisante et condescendante Fancy. Non, cela ne se prolongera pas une éternité. »

Clélia dina seulement avec la maîtresse de la maison, les hommes ayant fait dire qu'ils ne viendraient pas; aussi le repas fut-il un peu taciturne, comme tous les dîners entre deux femmes, et de très-courte durée. Quand il fut achevé, la baronne fit sonner sa montre à répétition et dit : « Trois heures et demie! ce sera une longue après-dînée. » Elle lut un peu, mais le livre ne l'intéressa pas; alors elle chanta, mais elle cessa bientôt, prétendant être enrôlée.

« Fancy, mon crispin! » cria-t-elle. Fancy apporta le crispin de soie

noire. Clélia alla un instant au jardin, mais les mouches la tourmentèrent trop, et elle rentra vite dans la chambre.

« Quand mon cousin apprendra à quel ennui je me suis exposée pour le sauver, il faudrait qu'il fût le plus ingrat des hommes pour ne pas me dire merci sa vie durant, dit-elle à Fancy, qui lui avait retiré le crispin et arrangeait tout autour de son cou les dentelles froissées.

— Il faudrait qu'il fût le plus ingrat des hommes, » répondit Fancy.

Clélia prit son ouvrage et se mit à broder. Sur ces entrefaites, le grand bailli était revenu, et il fit demander s'il pouvait se présenter. Dans l'aridité de ce jour, l'homme d'affaires apparut comme un sauveur; il fut donc très-volontiers reçu. Lorsqu'il vit la belle jeune femme dans sa nouvelle et ravissante parure, ses yeux s'animèrent, et il parut tout transfiguré. Elle semblait un peu fatiguée de broder avec l'ouvrage en l'air. Il lui demanda vivement s'il pouvait le soutenir. Elle accepta du ton le plus caressant. D'un air rayonnant, le grand bailli s'assit donc sur un tabouret aux pieds de la jeune femme, tint solidement l'ouvrage dans ses deux mains, et contempla les roses se former sous l'aiguille, aussi gravement que s'il eût eu sous les yeux une sentence capitale. Clélia, de son côté, travaillait avec autant d'ardeur que si elle eût eu à gagner son pain quotidien, et Fancy, assise devant la fenêtre, cousait avec un zèle sans pareil.

Cette grande tension dura encore quelques instants; enfin, Clélia demanda à son adorateur en cheveux gris comment il comptait s'y prendre avec le cousin. Sur quoi il lui fournit à peu près les mêmes explications qu'il avait déjà données au diacre. Mais Clélia éclata avec véhémence, déclarant qu'il lui était absolument impossible d'admettre une telle manière d'agir; que c'était un procédé rude et brutal, qui ne promettait d'ailleurs aucun succès, parce que l'amour ne fait que croître par une opposition si directe; en un mot, tout ce qu'il put y avoir de plus propre à renverser de fond en comble le plan exposé. Elle avait laissé son ouvrage tomber de ses mains, et le jurisconsulte le soutenait seul, d'un air interdit et distrait.

« Mais, mon Dieu, dit-il tristement, que voulez-vous donc qu'il se passe ?

— J'ai pris ma résolution, répondit-elle gravement; elle est fondée sur la connaissance du cœur féminin. Bref, si je puis quelque chose sur vous, si vous vous confiez réellement en moi, comme l'indiquent les apparences, abandonnez-moi la conduite de l'affaire; car, en général, vous autres hommes, vous n'entendez rien à ces choses. »

Le grand bailli voulut élever quelque résistance; mais elle avait l'air

si décidé, il craignait tant d'être congédié par elle et elle lui paraissait aujourd'hui tellement plus ravissante que jamais; enfin, il s'était senti si heureux en lui soutenant son ouvrage, qu'il céda tristement et humblement. Mais arrivé à la porte, il retourna sur ses pas, s'approcha de la jeune femme, lui prit les deux mains, les pressa sur sa poitrine, soupira et dit : « Toute la destinée de notre ami est en jeu, une fermeté inflexible peut seule le sauver. Votre bonté féminine ne vous jouera-t-elle pas un tour ? »

— Soyez complètement tranquille là-dessus, répondit la baronne. Fancy, tu connais ma fermeté.

— Je connais la fermeté de madame, » dit Fancy.

XXXIX.

OU LE HOFSCULZE TIENT SON DERNIER DISCOURS SUR TOUTE SORTE DE SUJETS IMPORTANTS.

L'un des jours suivants, le diacre se rendit au tribunal, où il devait être interrogé comme témoin. Plusieurs hommes assignés au même titre se tenaient en bas devant la porte, et d'autres causaient avec eux sur l'affaire qui, il y avait quelques semaines, avait excité la plus grande surprise dans la petite ville, puis était sortie de l'idée du public, et enfin reparaisait dans tous les entretiens, aujourd'hui que le tribunal s'était saisi de la chose.

L'interrogatoire des témoins devait porter sur le patriote Gaspard et sur l'Oberhof. Il faut savoir que, le jour où il avait rencontré le borgne, le grand bailli avait mis l'affaire au net et avait dressé procès-verbal. Lui aussi se convainquit, il est vrai, que la prescription existait; mais il pensa que, vu la tournure extraordinaire de la cause, les faits devaient du moins être établis judiciairement. Son zèle ne se laissa même pas détourner par le triste accident arrivé sur les entrefaites à son jeune ami. Il porta donc son écrit au président du tribunal, ajouta les éclaircissements nécessaires, et le tribunal pensa comme lui, qu'un meurtrier avouant son crime, si ancienne que fût la chose, ne pouvait demeurer sans interrogatoire, et qu'il fallait l'arrêter au moins provisoirement.

Des perquisitions furent faites, des témoins entendus, et ces circonstances remirent à tout le monde l'affaire en mémoire. L'étrange puissance exercée par le hofschulze était mise en discussion. Le meurtrier borgne ne se cachait point d'avoir enlevé le glaive à son ennemi et de

l'avoir placé dans un lieu dérobé; et bien qu'il y eût là plutôt simple méchanceté que délit, ce fut de cela et de ce qui s'y rattachait que l'on s'occupa le plus. On s'étonnait que de vieilles pratiques, depuis longtemps oubliées, eussent pu revivre et devenir une puissance indépendante dans l'État.

A cause de ses fonctions, le diacre n'attendit pas dans la salle des témoins; on l'appela immédiatement dans la pièce où se faisait l'interrogatoire. Là, il assista à une scène singulière : le meurtrier borgne était à la barre, et, dans un coin, se tenait le hofschulze, changé à tel point que le ministre en fut effrayé. Le meurtrier était debout, tout droit, et son riche ennemi était assis et affaissé.

« Encore une fois, je vous exhorte, disait le juge au patriote Gaspard, à me découvrir où vous avez caché le glaive; réfléchissez que, par votre refus opiniâtre, vous aggravez votre sort. Hofschulze, dites-lui en face que vous avez fouillé toute votre maison pour chercher le glaive, et qu'il ne peut par conséquent se trouver dans l'Oberhof.

— Si cet homme n'a usé de sortilège et ne l'a introduit par maléfice dans l'intérieur d'une poutre, il faut qu'il soit quelque part dehors, et le scélérat doit savoir où, » dit le hofschulze, en lançant au voleur un regard de la plus farouche colère.

Le borgne, qui fixait plutôt son ennemi que son juge, répliqua :

« Et cependant, il est dans l'Oberhof, hofschulze; mais vous le trouverez difficilement si vous ne renversez la maison de fond en comble; et c'est même ma joie que vous sachiez cela et que vous vous consumiez de cette pensée, qu'il est si près, et qu'il reste néanmoins caché. Je connais mon sort. La torture est abolie; tout ce que vous pouvez, c'est de me laisser en prison plus longtemps, et vous n'avez qu'à le faire, car je me tais et me tairai, dussé-je y passer cent ans. La cachette du glaive, c'est un secret qui s'en ira avec moi dans la tombe. »

Le juge, qui aurait fort aimé voir la vieille arme, rudoya violemment l'opiniâtre Gaspard; mais le hofschulze se leva, l'interrompit, et dit avec une hauteur soudaine : « Laissez cela, monsieur le juge, si ma prière a quelque influence, car j'ai réfléchi, et ce scélérat ne trahira rien. Je saurai me tirer d'affaire sans le glaive. »

Le juge fit emmener le patriote. « Soyez assez bon, dit le hofschulze, pour recevoir maintenant de moi les communications qui ont rapport à ce que vous avez déjà fait écrire. »

Le juge parut un peu embarrassé et répondit : « Mais ce que vous voulez dire n'appartient pas à la cause et j'ai à interroger M. le diacre. »

La déposition de celui-ci fut courte, elle ne roulait à peu près sur rien. Le hofschulze attendit patiemment la fin, puis il renouvela sa prière.

« Autant que je puis vous comprendre, dit le juge, vous voulez faire mettre par écrit des choses qui ne conviennent pas.

— Qui ne conviennent pas ! s'écria le hofschulze d'une voix élevée. J'ai répondu à toutes vos questions sur le secret du Franc-Siège et sur la manière dont je l'ai administré ; maintenant je demande avec égards que mes renseignements et mes développements y soient ajoutés comme il faut, et, autant que le droit m'est connu, vous ne devez pas me lier la langue.

— Eh bien donc, cria le juge à son greffier avec un mélange d'inquiétude et de mauvaise humeur, marquez ce que dit le vieux.

— Oui, je suis vieux, et j'ai vieilli dans l'honneur, » répliqua le hofschulze avec calme. Le ministre voulait s'en aller : « Non, restez, monsieur le diacre, dit le vieux paysan ; il m'est très-agréable que vous vous trouviez ici par hasard, car je vous estime du fond du cœur, comme un homme pieux et savant, et il ne peut me faire tort que vous rendiez aussi témoignage de mes manières et procédés. Monsieur le scribe, dit-il au secrétaire d'un ton aussi impérieux que s'il eût eu à commander dans le tribunal, écrivez exactement ce que j'ai à communiquer.

» Monsieur le juge, je puis bien, là, dans vos écrits, figurer comme un fou avec mon glaive et avec le secret du Siège, et, s'il m'en souvient bien, ces choses ont été traitées de farces par le jeune seigneur auquel je voulais m'en prendre dans mes angoisses. Mais je veux maintenant expliquer ce qu'il en a été réellement de ces farces. J'ai éprouvé toutes sortes de choses dans ma vie : paix, guerre, grêle, inondation, bonne récolte, disette, mortalité sur le bétail. Or, à l'âge où l'enfant des hommes commence à réfléchir, je voyais aller et venir parmi nous des messieurs entendus en écritures et qui prétendaient savoir mieux les choses que ceux qu'elles concernent ; ils venaient fourrer leur nez dans nos affaires quand tout était passé, le blé foulé, le bétail enterré et les eaux écoulées. Si c'était l'ennemi qui avait pillé, alors surtout ils ne venaient que longtemps après prendre leurs notes, et pendant le danger on n'eût pu mettre la main sur un seul de ces messieurs.

» Les messieurs faisaient ensuite des ordonnances comme quoi tout serait remis en état, mais le plus souvent ils se contentaient de dire des choses qui tombent sous le sens, comme : « Que s'il n'était pas

tombe de grêle, le blé ne serait pas couché, et que, sans la pneumonie, les vaches seraient probablement encore en vie. » Il arrivait bien aussi parfois quelque argent, mais il parvenait rarement aux ayants droit, et, en général, ceux-là se tiraient le plus vite d'affaire qui n'attendaient pas le secours de ces messieurs du dehors, mais s'aidaient eux-mêmes, tandis qu'au contraire on voyait fréquemment se ruiner d'une manière complète ceux qui, à chaque accident, attendaient le secours du côté que je dis.

» Mais une chose était particulièrement surprenante. De temps en temps un de ces messieurs des écritures faisait parmi nous autres paysans des choses dont nous ne pouvions nous empêcher de rire, et puis il se trouvait qu'un ou deux ans après, ce monsieur-là se promenait parmi nous dans un carrosse à quatre chevaux, se donnait des airs comme s'il avait aidé à la création du monde, et portait sur le devant de son habit toutes sortes de rubans bariolés.

» Considérant toutes ces choses dans la simplicité de mes pensées, je fus d'avis à la fin que ces messieurs des écritures nous étaient de peu de secours, à nous autres paysans, qu'ils ne le voulaient même pas, mais qu'ils ne songeaient qu'à écrire et à se hisser peu à peu, à force d'écritures, dans les carrosses à quatre chevaux. Que Dieu me pardonne ce grave péché, mais un jour que je passais par un champ de navets où étaient les charançons, ces messieurs me vinrent à l'esprit, et je ne sus pas comment cela s'était fait. D'un autre côté j'avais fait mes réflexions sur la manière dont les choses sont réglées dans le monde. Je pensais (car j'ai toujours eu toutes sortes de pensées dans ma vie) qu'un homme se tire d'affaire quand il observe le vent et le temps, qu'il fait attention à ses pieds et à ses mains, et qu'il vit en bonne entente et accord avec ses voisins.

» Voyez-vous, messieurs, les choses ne tiennent qu'à cela le plus souvent. D'après ces réflexions, je me déshabituai d'abord moi-même de compter sur le secours du dehors ; je payais mes impôts et portais mes charges, mais pour le reste je me tenais à part moi, et quand un malheur survenait, j'aimais mieux prendre un peu plus de peine que de demander du secours aux messieurs de là-bas. Ensuite, je déshabituai de même les gens qui m'entouraient. Ils me prirent pour exemple, nous nous mîmes peu à peu à nous soutenir entre voisins, à nous secourir, à organiser nos affaires à part nous, et, pour bien des choses qui dans d'autres endroits auraient fait un grand halloh, rien ne transpirait hors de nos marches. Lorsque ce chien, qui maintenant m'a volé mon glaive, fut devenu l'assassin de mon fils, il se trouva

par hasard qu'au même moment à peu près quelqu'un devait être initié, là-haut au Franc-Siège, d'après notre vieille règle et selon l'ordre reçu ; il me vint alors à l'esprit d'employer contre le meurtrier cette antique et secrète coutume, et cela me réussit. Je le mis hors la paix, le confinai dans la détresse et le plaçai en exemple devant les grands et les petits, comme un signe que nul ne doit faire le mal. Une fois mise en train, la chose réussit de mieux en mieux ; peu de procès furent portés au bailliage, la plupart des crimes ne furent pas dénoncés, et nous arrangeâmes les tracasseries entre nous. Car sur les questions du mien et du tien, et à qui appartient ce mur-ci, et à qui ce lopin de pré-là, on peut se tirer d'affaire avec son bon sens de paysan. Quand ensuite il s'agit de vol ou d'escalade, le village connaît presque toujours l'auteur, mais souvent les preuves positives manquent, de sorte qu'un tel fripon déclaré promènera impudemment son infamie au grand scandale de tous, et fera joyeuse vie avec son butin que le volé ne rattrape pas. Nous nous infimes donc à administrer nous-mêmes le droit et la justice en paix, et nul n'eût pu nous rechercher pour cela, car nous ne faisons de mal à personne ; nous nous contentions de cesser tout commerce avec l'injuste et le criminel, une fois que nous l'avions mis au ban, et cela produisit bientôt plus grand'peur parmi les drôles que le jugement et la prison. »

Le discours du vieux paysan précipitait ses paroles rudes et saccadées comme un torrent qui roule ses flots par-dessus les racines, les souches et les cailloux. Il parlait sans s'arrêter. Le magistrat voulait l'interrompre, mais le hofschulze lui dit :

« Je vous prie et requiers, monsieur le juge, de me laisser m'expliquer complètement, car j'ai encore beaucoup de choses à révéler. Monsieur le juge et monsieur le diacre, si nous réglions nos affaires par nous-mêmes nous n'étions pas pour cela tapageurs ni fauteurs de troubles. Car, si nous n'avions pas en particulière estime les messieurs des écritures, cela n'empêchait pas nos cœurs de battre chaque fois que nous pensions au roi. Oui, oui, en ce moment même où je prononce son nom, le cœur me bat dans la poitrine. Il faut, il faut qu'il y ait un roi, et pas un iota ne doit être enlevé de sa puissance, de son ascendant et de sa majesté. Car il est le premier général, et le juge suprême, et le tuteur commun. De temps à autre, il arrive sans doute des choses où l'on ne peut s'aider soi-même et où il ne suffit pas de tenir conseil avec ses voisins : c'est le moment alors d'implorer le roi dans la détresse. De même qu'un homme raisonnable ne moleste pas le bon Dieu pour des vétilles, comme, par exemple,

quand le petit doigt de la main gauche lui fait mal ; mais, quand la créature ne sait plus où donner de la tête, elle crie vers lui ; de même on ne doit pas invoquer le roi pour chaque groschen qui manque, mais seulement dans la véritable et légitime nécessité. À tous autres jours, on ne doit que réjouir et récréer son cœur à la pensée du roi, car il est l'image de Dieu sur la terre. Le roi nous est principalement donné pour notre plaisir et non pour tout faire, dans les petits détails. Mais quand le malheureux, acculé, poussé à bout, ne sait plus qu'aviser, que faire de son corps, alors il se met en route, fourre du pain et ce qu'il peut dans son sac, et marche bien des jours. Enfin il arrive ; il se poste devant le château, son papier haut en main ; le roi le voit, fait descendre un laquais ou heiduque, ou tel autre valet qu'il a dans ses bagages pour le servir, se fait apporter le papier, le lit, et aide s'il peut. S'il n'aide pas, c'est qu'il n'y a pas moyen ; c'est ce que comprend le pauvre homme, il s'en retourne en paix chez lui et supporte son malheur, comme la phthisie et la consommation.

» Il y en a qui disent que le roi ne se soucie point des gens ; mais c'est un grossier mensonge, car il tient ses sujets en grande affection et il n'en fait seulement pas semblant, mais il a vraiment un bon cœur, tel que tout potentat allemand doit l'avoir, et un cœur très-magnifique. On s'étonne, on admire quand on entend les hommes qui savent ces choses raconter comment, dans cette cruelle détresse, lorsque les Français occupaient le pays, il se retirait, pour ainsi dire, le pain de la bouche et ne faisait à ses princes et princesses, pour leurs anniversaires et Noël, que de pitoyables présents, uniquement pour qu'il n'en coûtât pas beaucoup aux pauvres sujets sucés jusqu'à la moelle. C'est ce que le bon Dieu lui rend en bénédictions abondantes dans ses vieux jours, et le voilà de nouveau bien dans ses affaires, en bonne santé et prospérité, que Dieu lui conserve longtemps ! Récemment encore, on voulait, à cause des redevances et des impôts, faire déguerpir au milieu de l'hiver un pauvre homme de notre voisinage : le roi lui a donné l'argent de sa poche, l'autre le lui rendra s'il peut, et, s'il ne peut pas, cela ne fera rien, a dit le roi.

» Aussi, et malgré toutes sortes d'histoires autour de nous que nous voudrions ignorer, nous crions chaque fois que nous trinquons : « Vive le roi ! »

» Et maintenant, j'arrive à mes dernières paroles, monsieur le diacre et monsieur le juge. Quand l'homme a réglé ses propres affaires, ses pensées s'en vont cheminer avec les nuages qui volent là-haut et avec les chariots qui passent sur la route. Et ainsi les

miennes s'en allaient quelquefois par-delà mes marches, et je pensais que si, là dehors, chacun apprenait de même à compter sur soi et se groupait avec ses pairs, le bourgeois avec le bourgeois, le marchand avec le marchand, le savant avec le savant et aussi le noble avec le noble, et qu'ils réglassent entre eux la majeure partie de leurs affaires, sans recourir aux sires des écritoirs, il n'y aurait plus de charançons dans les navets et il se ferait partout un ménage admirable. Car alors les hommes ne seraient pas comme les sots enfants qui crient toujours papa ! maman ! dès qu'ils sont un instant seuls ; mais chacun serait, pour ainsi dire, un prince dans sa maison et parmi ses pairs. Alors aussi seulement, le roi serait véritablement un grand potentat, un seigneur sans pareil, car il serait le roi de centaines de milliers de princes.

» Voilà donc la morale du secret du Franc-Siège, du glaive de Carolus Magnus et des soi-disant farces que j'ai faites. Écrivez exactement tout ce que j'ai dit, monsieur le scribe, car je ne veux pas faire la figure d'un imbécile dans vos papiers, et je n'ai rien contre, si d'autres encore lisent ma manière de voir, et il ne me troublerait même pas du tout qu'elle allât jusqu'au roi. Je n'ai jamais rien eu à lui demander, et je n'ai pas besoin de lui pour les nécessités de ma vie, mais je me suis toujours senti plein de joie d'être son sujet, comme un prince par naissance, et tous les jours de ma vie sa pensée a rafraîchi mon cœur. »

Pendant la dernière partie de ce discours, les yeux bleu-clair du hofschulze étaient devenus rayonnants ; ses cheveux blancs s'étaient dressés comme des flammes, sa taille était redevenue grande et droite. Le juge baissait les yeux, le diacre contemplait le visage du vieillard et songeait aux prophètes de l'ancienne Alliance. Après un salut court et silencieux, le vieux paysan s'éloigna.

Le diacre le suivit avec une émotion profonde. Dehors, il le rejoignit, lui appuya la main sur l'épaule, lui serra la main droite et lui dit d'un air touché : « Vous m'avez édifié, hofschulze ; mais maintenant je veux, comme votre pasteur et prêtre, vous édifier à mon tour. »

Dans la salle d'attente, le vieux était déjà redevenu le simple paysan à l'air malade et fatigué : « Faites, dit-il, monsieur le diacre, j'ai besoin d'encouragement. J'ai eu par trop d'ennui ces derniers temps. Je ne puis surmonter la pensée que ces choses cachées soient mises à nu, et qu'elles soient maintenant colportées de tous côtés dans les écrits et traînées dans l'empire par le jeune sire. Je ne chercherai pas plus

longtemps le glaive, car cela ne servirait de rien, mais le chagrin rongera mon cœur. Il n'y aura probablement plus de Franc-Siège.

— Laissez crouler le Franc-Siège, laissez le glaive disparaître de la lumière du jour et votre secret se crier sur les toits ! s'écria le diacre les joues enflammées. N'avez-vous pas trouvé, en vous et en vos amis, le mot de l'indépendance ? C'est là le mystérieux mot d'ordre auquel vous vous reconnaissez et qui ne peut vous être ravi. Vous avez compris que l'homme dépend simplement, naturellement et en droiture de lui-même et de ses proches, et non d'étrangers qui le veulent transformer en machine, et cette idée, que vous avez implantée ici, n'a pas besoin des pierres sous les vieux tilleuls pour assurer le droit. Votre âme libre et virile, votre nature de fer, ô grand et puissant vieillard, voilà le vrai glaive de Charlemagne, inviolable à la main du voleur !

— Monsieur le diacre, vous me faites beaucoup trop de compliments, répondit modestement le hofschulze. Cependant je vais agiter vos paroles dans mon cœur et voir ce que j'en puis faire. »

Ils allèrent ensemble jusqu'à la rue. Là ils se séparèrent. Le diacre était dans une émotion telle qu'il n'en avait pas ressenti depuis longtemps.

LX.

GRAVES EXPLICATIONS ENTRE LA BARONNE ET LE GRAND BAILLI.

Cependant la jeune dame Clélia avait passé les journées les plus accablantes. Il lui vint à la pensée qu'elle devait des lettres à diverses personnes. Fancy eut donc à mettre sur la table la papeterie de voyage, garnie en maroquin brun à filets d'or, et à l'ouvrir pour en sortir les fines ramettes roses, jaunes et bleues, les plumes de fer à manche d'argent, les pains à cacheter à devises et le serre-papier de bronze. Lorsque tout cet élégant appareil fut appêté, Clélia déclara qu'elle ne savait qu'écrire de ce misérable endroit. Fancy serra tranquillement le presse-papier de bronze, les papiers de couleur, les pains à cacheter et les plumes de fer, referma la papeterie et la mit de côté.

Alors Clélia prit en main cet ouvrage auquel nous l'avons déjà vue recourir. Elle broda la moitié d'une pensée, mais tout à coup elle soupira, laissa l'ouvrage retomber dans son giron et dit d'un ton d'oppression :

« Edmond ne pourra jamais se justifier de ce qu'il m'a fait. »

Fancy soupira aussi et dit : « Jamais je n'aurais cru cela de monsieur.

— Mademoiselle, fit la maîtresse d'un ton sévère, je vous interdis toute observation sur mon mari.

— O mon Dieu ! s'écria Fancy en fondant en larmes, madame voit ce qui arrive quand les maîtres gâtent leurs domestiques par trop de bonté. Voilà déjà que je me permets des remarques sur monseigneur ! »

Elle sanglotait et ne pouvait absolument se tranquilliser sur sa faute.

« Tâche d'en finir avec tes sanglots, s'écria Clélia de mauvaise humeur. Ma résolution est prise. Je ne puis sacrifier ici ma santé. J'abandonnerai l'affaire au grand bailli. »

Fancy fut l'éloquence même pour louer cette résolution. « Non, dit-elle, vous ne devez pas sacrifier votre santé, et encore la sacrifier en vain, car vous réussiriez difficilement, tandis que M. le grand bailli est juste l'homme qu'il faut. Je vais immédiatement le chercher, afin que vous lui communiquiez votre changement d'avis. »

Extrêmement rouge et trépillant de son petit pied, la baronne s'écria : « Non ! non ! non ! tu n'iras pas chercher le grand bailli ; je suis tout aussi sage que lui, Fancy ! reste ici, Fancy, Fancy ! »

Fancy n'entendait pas ; elle s'éloignait en courant.

« Dieu ! s'écria Clélia, pleurant presque de dépit, c'est par trop fort, une telle oie de fille, qui se fait toujours votre écho ! Elle fait en vérité déjà monter ici l'homme aux actes. Le ciel lui soit en aide s'il se moque de moi ! Mais que lui dire ? car pour rien au monde je ne le laisserai s'en mêler. »

Le grand bailli entra dans la chambre avec Fancy. Celle-ci lui avait effectivement dit que madame ne voyait absolument aucun moyen d'empêcher la mésalliance, et l'habile homme de loi ne pouvait cacher son triomphe de cet aveu. Peut-être Clélia lui eût-elle remis toute l'affaire entre les mains, mais il aurait fallu pour cela qu'il montrât du respect, de la gravité, de la réserve. Il arriva au contraire en souriant, et avec un air de supériorité dans son regard et son maintien.

« Eh bien ! chère enfant, dit-il, il faut donc que le chevalier de la triste figure se porte en avant ? »

Il voulait lui prendre la main, Clélia la lui retira et s'éloigna. Leurs anciennes relations avaient donné au jurisconsulte le droit de la familiarité, et combien de fois n'en avait-il pas usé ! Mais aujourd'hui elle ne voulait pas être sa chère enfant ; aujourd'hui elle exigeait de lui tous les égards, et elle prétendait à toute la courtoisie due à ses titres.

Il la suivit. « Clélie, dit-il encore plus souriant, je suis charmé

que vous reconnaissiez vous-même n'être point faite pour ces sortes d'affaires. Allons, n'en ayez pas honte, don Quichotte est là pour vous remplacer. » Il s'efforça de nouveau de saisir sa main, qu'il voulait baiser tendrement; mais Clélia la lui arracha presque et s'écria d'un d'un ton tranchant : « Monsieur le grand bailli, je ne sais positivement pas ce que vous faites ici et ce que vous me voulez ! »

Le grand bailli prit une figure semblable à celle qu'il avait coutume de faire quand un inculpé, dont il attendait en sûreté les aveux les plus complets, se jetait tout à coup dans la dénégation la plus absolue. Il regarda fixement Clélia, puis se mit à marcher de long en large dans la chambre. Ensuite il prit dans sa main la fameuse broderie, comme si elle pouvait lui fournir un fil dans ce labyrinthe, ouvrit la papeterie et regarda d'un air méditatif le papier à lettre; enfin il remit sa montre à l'heure, quoiqu'elle allât parfaitement. Ces actes préparatoires accomplis, il se plaça devant la baronne et lui dit avec la plus profonde gravité : « Madame, je ne suis pas un fou. »

Clélia répliqua non moins gravement : « Et moi je ne suis point votre chère enfant, ni votre Clélie, monsieur le grand bailli. »

La solennité de cette déclaration réciproque était telle que Fancy dut se mordre les lèvres pour ne pas rire. Il se fit de nouveau un grand silence. L'homme de loi l'interrompt en disant : « Je dois vous engager à vous procurer d'ici demain soir le consentement de cette prétendue fiancée. Au cas où les circonstances vous empêcheraient de réussir, vous m'excuserez si, considérant comme rétractée par vous la promesse de pourvoir à cette affaire, je m'en charge à votre place. »

Après ces paroles, prononcées d'un ton mesuré et glacial, il salua avec roideur et se retira.

Ce soir-là, Clélia ne parut pas à table. Fancy essaya de la distraire par une lecture, c'est-à-dire qu'elle lui lut une gazette rhénane, vieille de quinze jours. Elle la lut du commencement à la fin : d'abord les complications en Orient, puis les zigzags des Christinos et des Carlistes, ensuite les prouesses de tels et tels, en tels et tels endroits, la tant et tantième crise ministérielle de France, enfin quelques démêlés allemands. Elle passa alors aux annonces, en tête desquelles figurait le rôle des assises d'Elberfeld. Suivaient les logements à louer. De braves filles annonçaient qu'elles savaient coudre et repasser, et un peintre en bâtiments cherchait un apprenti bien élevé. Plus loin, quelqu'un réclamait un canari envolé; un autre, un chien basset à poil brun. Enfin, de la musique d'harmonie était annoncée en divers lieux, où devaient être offertes en même temps les primeurs de la saison.

Clélia prêta peu d'attention à toute cette lecture. Sa pensée ne s'éveilla qu'un instant à l'annonce des assises d'Elberfeld, parce qu'elle se reportait encore avec humeur sur le bailli; elle l'en avait souvent entendu parler avec la plus vive ardeur. « On peut bien l'y envoyer tout de suite, s'écria-t-elle, s'il veut se rendre à charge ici ! »

Elle ordonna ensuite à sa femme de chambre de faire venir Lisbeth le lendemain vers midi, car, dit-elle, lorsqu'on veut déterminer quelqu'un à faire quelque chose contre son gré, on ne doit pas le recevoir en négligé. Elle alla se coucher avec beaucoup de dignité, et en s'éveillant, cette nuit-là, elle ne pensa pas une fois à son époux infidèle, tant elle était absorbée par sa tâche du lendemain.

XLI.

COMMENT LISBETH ACCUEILLIT LES EXHORTATIONS AU RENONCEMENT ET A L'AMOUR DÉSINTÉRESSÉ.

Aux premiers rayons du matin, Fancy retira un superbe myrte de la jardinière placée devant sa chambre, et où le diacre conservait quelques sujets précieux. Elle examina les branches les plus longues et les plus belles, qui portaient en même temps des boutons et de petites fleurs rondes fraîchement épanouies, souffla, avec un léger éventoir de plumes hariolées, un peu de poussière qui s'était mise sur les feuilles, et fredonna en même temps, mais si bas que sa maîtresse, bien que tout à côté, ne put l'entendre, le vieil air des *Faveurs violettes*, du Freischütz. Puis elle sourit, soupira, mit la main sur sa poitrine et rentra le myrte dans la chambre pour qu'il fût tout prêt, dit-elle. Elle alla ensuite chez Lisbeth s'acquitter de sa commission.

La jeune dame qui, dans le véritable intérêt de son plus proche parent, avait assumé une tâche si laborieuse, se leva et dit après le déjeuner : « Fancy, que mettrais-je donc bien aujourd'hui ? »

— Madame, répondit Fancy, il faut faire grande toilette.

— Bien, mais pas trop exagérée, dit la baronne.

— Non, pas trop exagérée, » répéta la soubrette.

Elle fouilla dans les coffres et les cartons et en tira la parure la plus choisie : une magnifique robe de cachemire violet qui n'avait pas encore été mise et un châle de mousseline de soie blanche, des bas à jours des plus fins, des souliers de satin noir et des gants blancs courts, garnis de dentelle. Passant aux bijoux, une

lourde châtelaine or et argent, avec fermoir gothique et médaillon, lui sembla du meilleur goût. Elle ne trouva pas de trop trois bracelets, l'un avec des pierres dont les initiales formaient le nom de Clélia, magnifique présent de l'époux absent, et deux autres moins riches, l'un formant un simple cercle d'or, l'autre garni de turquoises. Pour les cheveux, elle prépara une chaîne d'or et voulut y joindre un diamant étincelant. Mais elle réfléchit à temps que le mieux est l'ennemi du bien, et remit le joyau de côté. Il va sans dire qu'un mouchoir brodé, de la plus fine batiste, ne fut pas oublié.

Pendant ces apprêts savants et médités, Clélia se préparait aussi, et dans le plus grand style, à l'entretien avec Lisbeth. Elle lisait un roman et considérait en même temps ce qu'elle devait dire à la jeune fille. Dans le fait, l'aventure d'Oswald allait tellement contre tout ce que pouvait faire supposer son rang dans le monde, que les plus fortes raisons tirées du désintéressement en amour, du véritable sentiment des convenances et de la résignation pieuse, devaient affluer sur ses lèvres avec la plus riche abondance, et ne pouvaient manquer, à son avis, d'avoir un effet décisif sur une âme féminine bien faite.

Fancy dut lui rappeler que l'heure de se faire habiller était venue. Toujours perdue dans ses pensées et dans le développement de ses raisons, elle ne prêta aucune attention à sa toilette. Elle laissa retirer de ses jolis pieds blancs les bas unis, et les remplacer par des bas à jours, fins comme une toile d'araignée. Elle ne remarqua point que Fancy, après avoir fait les nattes, y enroula la chaîne d'or ; elle se glissa dans la magnifique robe de cachemire, reçut autour de sa belle taille la lourde châtelaine, et se laissa mettre le châle de mousseline de soie autour du cou et des épaules, le tout sans faire la moindre observation. Ce fut seulement lorsque Fancy lui apporta les gants blancs, garnis de nœuds de ruban rose pâle, qu'elle s'étonna et dit : « Mais, Fancy, ce sont des gants de bal ! »

— Madame, répliqua gravement Fancy, une parure complète n'en permet pas d'autres. »

Clélia passa sa personne en revue, alla devant le miroir et dit : « Mon Dieu, mais cette toilette est beaucoup trop recherchée ! Tu m'as parée comme si nous allions en soirée chez les Lichtenstein. Vite, une autre robe, ôte-moi la châtelaine et retire la chaîne d'or de mes cheveux ! »

— O ciel, qu'ai-je encore fait ! gémit Fancy. Sotte fille que je suis ! » On frappa à la porte. « Mon Dieu, voilà déjà Lisbeth. »

— Sors, dis-lui.....

— Que madame ayant fait une toilette trop recherchée, veut s'habiller plus simplement... » et Fancy voulait sortir.

« Reste! s'écria Clélia hors d'elle. Tu serais assez sotte pour dire une chose pareille. Je crois que tu as perdu la tête dans ce trou de petite ville. » On frappa de nouveau... « Elle nous a entendues; aucun prétexte ne me vient à l'esprit. Ah! imbécile! dans quel embarras tu me mets! Des gants!

— Voici, dit Fancy.

— Allons donc, dois-je trôner comme une princesse d'opéra qui veut faire montre de la générosité de ses amants? Ne vas-tu pas aussi me mettre en main un éventail? Des gants noirs, inodestes!

— Noirs, modestes, répéta Fancy en apportant les gants demandés.

— Un bracelet! »

Fancy attacha les trois bracelets avec une rapidité inouïe, tandis que sa maîtresse regardait vers la porte.

« C'est fait?

— Oui.

— Entrez! — Ciel! tu m'as mis trois bra..... » Elle n'acheva pas le mot, il n'y avait plus à retrancher cet excès de parure, car Lisbeth entraît déjà. C'était un grand contraste que cette jeune taille distinguée, élancée, enveloppée de simples vêtements, en face de la baronne un peu trop petite et replète, chargée de la plus riche parure. Lisbeth s'avança avec un maintien modeste, mais assuré. Clélia voulut d'abord prendre de grands airs; mais elle avait trop foncièrement bon cœur pour les soutenir. Elle tendit la main à Lisbeth, d'un air moitié embarrassé, moitié amical, s'assit sur le sofa, fit approcher un siège et dit à l'oreille, à Fancy, de se tenir dans la chambre tout à côté. Elle dépla comme par hasard son mouchoir et s'en servit pour dérober du moins aux regards de Lisbeth la magnificence de la châtelaine et des bracelets, car elle sut aussi cacher son bras gauche avec le mouchoir. Sa grande toilette lui dérobait la moitié de sa fermeté. Elle chercha en vain une manière convenable d'entamer la conversation, et lorsque Fancy les eut quittées, elles restèrent toutes les deux assez longtemps silencieuses en face l'une de l'autre. Lisbeth regardait devant elle et n'avait aucun pressentiment de ce qui allait se passer, car Clélia lui avait toujours témoigné de la bienveillance.

Enfin, la jeune femme se remit assez pour pouvoir commencer l'entretien. Elle dit à Lisbeth que, jusqu'à présent, la préoccupation de la maladie d'Oswald avait repoussé toutes les autres pensées à l'arrière-plan, mais que maintenant les exigences de la vie reprenaient leurs

droits, et qu'elle souhaitait en conséquence avoir avec elle, au sujet de l'avenir, un entretien grave et confiant. « Eh bien donc, mon enfant, ajouta-t-elle, où en sommes-nous? »

Lisbeth rougit, baissa la tête et répondit : « Il n'a encore jamais été question entre le comte et moi de l'époque de notre union.

— De votre union ! s'écria vivement Clélia. Eh ! eh ! ma chère enfant, vous parlez là de votre union avec mon cousin comme si c'était une chose arrêtée et allant de soi. »

Lisbeth releva lentement son visage, ouvrit de grands yeux et demanda : « De quoi vouliez-vous donc me parler, madame? »

L'effet d'une question toute simple, mais placée à propos, est souvent grand. Clélia s'était préparée à une protestation exaltée, à des discours enflammés, et elle aurait répondu à cette ardeur avec non moins de feu ; mais maintenant il lui fallait dire tout simplement ce qu'elle voulait, et, dans bien des situations, cette obligation n'est pas médiocrement embarrassante. C'était maintenant son tour de baisser les yeux ; elle dit, en ne faisant presque que balbutier :

« Vous ne paraissez pas avoir du tout considéré, Lisbeth.... Ne pensez pas que je veuille vous mortifier, ma chère fille... non certainement.... Et si seulement vous étiez... je serais pleine de joie.... Mais il y a des choses dans le monde... des choses irréfragables... des choses, Lisbeth.... Mon Dieu, vous devez bien me comprendre.

— Oui, madame, je vous comprends maintenant, dit Lisbeth d'un ton qui dénotait des larmes comprimées.

— Allons, Lisbeth, allons, du courage ! s'écria Clélia, retrouvant sa respiration. A une âme pure comme la vôtre, il suffit de montrer le bien pour qu'aussitôt elle le saisisse. Le véritable amour aime le bonheur de l'être aimé. Et le bonheur, est-ce un instant d'ivresse, est-ce l'extase de la lune de miel ? Hélas ! non.... Le vrai bonheur ne consiste finalement que dans l'harmonie de tous les rapports de la vie, dans le sentiment de cette harmonie. Ne pas le troubler dans l'objet aimé, voilà l'amour, l'amour vertueux. Vous sentez bien vous-même, chère Lisbeth, ce que je voudrais ne pas dire. Cela ne va pas, cela ne peut véritablement pas aller. Mon Dieu, si seulement vous étiez... mais vous le sentez, si vous aimez réellement mon cousin, vous ne devez pas l'épouser. Et maintenant, venez, ma pauvre enfant, venez sur mon sein, et laissez couler vos larmes ; car, croyez-moi, je sais me mettre à votre place, je vous comprends, je sympathise avec vous. »

Elle tendit ses bras à Lisbeth ; mais celle-ci déclina, avec un humble mouvement, ce témoignage de tendresse, et dit : « Madame, excusez-

moi si je n'ose encore me reposer à cette place. O mon Dieu ! que nous sommes loin l'une de l'autre ! Comment aurais-je pu m'imaginer cela, et comment m'y prendre pour vous exprimer tout ce qui s'agite dans mon cœur sans blesser la modestie qui m'est commandée envers vous ? Vous me comprenez, dites-vous ? Moi, madame, je ne vois pas les choses, je ne les sens pas comme vous.

— Comment ! vous ne sentez aucune obligation de renoncer à lui ? s'écria Clélia avec emportement.

— Oh ! non ! non ! non ! s'écria intrépidement Lisbeth ; je ne sens nullement cette obligation, madame la baronne. Je dois renoncer à lui, c'est votre avis ; et pourquoi ? Afin que l'enfant trouvée ne pénètre pas dans la maison des comtes de Waldburg, afin que le comte Oswald puisse épouser une comtesse ou une princesse, afin qu'il reste en harmonie, comme vous dites, avec les relations de la vie. Oui, je le sais, cela se voit souvent dans les histoires d'amour que j'ai lues : la jeune fille fait un beau discours sur le renoncement et le devoir, puis elle se voile et s'en va, et l'amant ne la revoit jamais. Madame, si les gens qui écrivent ces histoires ne les tirent pas de leur imagination, de semblables jeunes filles sont des jeunes filles absurdes, des jeunes filles coupables, ~~traîtres~~ à leurs bien-aimés. Le bonheur ! Je ne connais qu'un bonheur et qu'une infortune. Mon bonheur, c'est de ne plus quitter Oswald et de devenir sa femme devant Dieu et les hommes ; quant à l'infortune contraire, je ne puis me la figurer, elle est inexprimable. Ainsi en est-il de moi. Et devrais-je avoir de lui des pensées moindres que de moi, de lui qui m'a nommée sa vie, son espoir ? Seraient-ce des mots, les mots de quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il dit ? Non, un homme loyal les a prononcés, un homme vrai et sincère. Le renoncement que vous me demandez serait bien le crime le plus grave que je pusse commettre vis-à-vis d'Oswald. Je pêcherais envers son âme immortelle si je pouvais admettre qu'un nom, un blason, lui fussent plus précieux que le sanctuaire de ses sentiments. Non ! je ne renonce pas à lui, je ne nous plonge pas, par ce renoncement, dans l'infortune et dans le vide.

— Dieu vous éclairera ! dit Clélia avec feu ; Dieu mettra à néant ces sophismes de la passion ! Vous êtes pieuse, je vous vois aller à l'église, lire dans le livre de cantiques. Dieu allumera une lumière dans votre âme.

— Dieu est avec moi à cette heure, il met les paroles sur mes lèvres simples, répondit Lisbeth. Je ne sais si je suis pieuse ; j'ai grandi dans un triste milieu, mais je me suis toujours tenue à l'église

et je crois au Tout-Puissant; cependant, depuis que j'aime Oswald, je n'ai plus qu'une prière, et c'est celle-ci : « Père, soyez avec lui et avec moi ! » Je ne prie pas pour lui seul et je ne prie pas pour moi seule, mais je prie pour nous deux, et cela, c'est, je pense, la lumière que Dieu a allumée en mon âme. Je vois au-dessous de moi la terre, au-dessus le ciel; mais où donc souffle la tempête qui doit m'emporter ? »

Clélia s'écria avec passion : « Réfléchissez seulement à ses relations, réfléchissez à ses proches, dont la plupart sont si fiers; pensez à notre roi, pensez enfin au propre cœur d'Oswald, à ce cœur si facilement troublé par les circonstances extérieures et les exigences du monde. Voyez donc, au nom du Ciel, les choses comme elles sont.

— Oui, madame, je vois les choses comme elles sont, non comme elles paraissent. S'il avait encore ses parents, ce serait une autre question. La puissance des parents vient de Dieu, je le sais, quoique moi, pauvre fille, je n'en aie pas. Je ne renoncerais toujours pas à lui, il est vrai, quand même il posséderait encore père et mère; mais j'attendrais patiemment et lui dirais : « Oswald, attends aussi avec patience jusqu'à ce que Dieu retourne les idées de tes parents. » Mais des relations, et toujours des relations! Eh bien, ne serai-je pas aussi une relation quand je serai sa femme? Ainsi donc, relation contre relation, et nous verrons laquelle est la plus puissante et la meilleure. Ses fiers oncles et tantes le prennent-ils dans leurs bras pour qu'il y repose, et sourie, et prospère? Non; mais moi, je le ferai. Votre roi lui édifiera-t-il sa maison? Non; mais moi, avec l'aide de Dieu, je le ferai. Et s'il devait un jour être assez faible pour avoir l'air embarrassé de moi, car il est possible que vous ayez raison en cela, eh bien, à la faiblesse la force est adjointe. Je serai sa force, je lui demanderai : « Oswald, as-tu honte de moi? » Et vraiment, madame, il dira oui; mais il prendra une résolution virile et se dépouillera pour jamais d'une indigne faiblesse. »

Clélia devenait de plus en plus amère : « Je me sentirais profondément humiliée d'avoir un mari tellement au-dessus de ma position, dit-elle d'un ton acerbe et incisif.

— Cela se peut bien, répliqua Lisbeth; là-dessus, chacun a ses idées à soi. Moi, je ne me sens pas du tout humiliée qu'il soit un grand comte tandis que je suis une pauvre fille sans famille : il pourrait être dix fois plus grand que je ne ressentirais encore aucune humiliation. C'est pour moi une félicité de plus qu'il soit si haut placé, et qu'il me relève de mon abaissement, me fasse comtesse et me conduise en son splendide château. Ah! je ne serai plus rien de moi-même ni par moi-

même, mais tout par lui uniquement. De lui je tiendrai non-seulement l'amour, mais aussi la gloire, la considération, la richesse! Plus il me donne, plus je me sens devenir heureuse. Je suis sa créature, il est mon créateur terrestre : par lui, Dieu me crée une seconde fois. »

D'un ton encore plus tranchant, pour dissimuler peut-être un mouvement opposé qui pouvait se faire pressentir, Clélia répliqua : « Il est en tout cas fort commode et fort peu coûteux de témoigner de cette façon une tendresse sans bornes. »

Mais Lisbeth resta calme et répondit du ton le plus doux : « Madame, ceci n'est pas venu de votre cœur, et vous ne l'avez dit que dans la chaleur du moment. Nous sommes ici deux femmes seules, nul homme ne nous entend, je puis donc parler avec plus de hardiesse qu'il ne me siérait autrement. Je ne sais ce que j'éprouve, mon œil se trouble et je sens mes lèvres frémir. Vous m'avez amenée à la limite la plus extrême : entendez donc ce que peut dire de plus extrême une jeune fille. Le suis-je même encore? Comment peuvent me venir de semblables pensées? Mais vous devez les entendre : vous êtes femme et vous avez été jeune fille. Ne frémissiez, ne rougissiez-vous pas à la seule pensée qu'une main autre que la vôtre touchât votre épaule? Et maintenant, vous vous êtes vouée à votre époux, corps et âme, vous lui avez donné votre personne et votre honneur virginal. Ne sommes-nous pas égales en cela? La fiancée d'un empereur a-t-elle quelque chose de plus grand que la majesté de son honneur virginal? Par mon honneur de jeune fille, je me sens ennoblie et égale à la fiancée de l'empereur. Humble, mais non pas humiliée, je reçois tout d'Oswald ; car, avec un joyeux orgueil, je puis dire, moi aussi, que je lui apporte une dot. »

Elle se tut. Les flammes de la plus douce pudeur brûlaient ses joues et son cou; son regard perçant reposait sur Clélia. Celle-ci sentit ses moyens épuisés. Elle fit signe que Lisbeth pouvait se retirer. La jeune fille se dirigea vers la porte. Mais sitôt que la baronne ne vit plus ces yeux irrésistibles, la présomption propre aux enfants du monde lui revint encore une fois. Elle cria d'un ton léger à sa visiteuse, qui s'éloignait : « Vous êtes tous deux des enfants sans cervelle! Pour le moment, je ne sais plus comment m'y prendre avec toi; mais je gage que, dans quelques jours, tu parleras tout autrement et tu me donneras raison; car ces choses-là s'envolent aussi vite qu'elles sont venues. »

La jeune fille se retourna et revint, avec tout l'air d'une prêtresse, vers la femme du monde. Ses yeux brillaient d'une lueur sublime, et

elle dit d'une voix pleine, sonore et soutenue : « Combien vous vous trompez ! Connaissez-vous le mot « Éternel », madame la baronne ? Je ne l'avais, je crois, jamais prononcé jusque-là ; car, en général, j'avais coutume de ne rien dire que ne pût comprendre ma pensée ; mais lorsqu'il m'eut soulevée dans ses bras à l'église et m'eut jetée devant l'autel, victime de l'amour offerte au Tout-Puissant, là, tout à coup ce mot résonna, comme répété par mille bouches, au plus intime de mon être, et depuis cette heure, à travers toutes mes pensées et tous mes sentiments, une voix chante toujours et toujours, comme un *alleluia* céleste : *Éternel !* Car quiconque reçoit dans son cœur le véritable amour y reçoit l'éternité. Or, l'éternité ne passe pas : ainsi, madame la baronne, ne cherchez pas plus longtemps à faire taire la parole éternelle de mon cœur ! Il est possible que nous ne soyons pas longtemps ensemble, car notre bonheur sera trop grand et trop ineffable ; mais, quel que soit celui qui meure le premier, tant que ses lèvres pourront balbutier, il redira à l'autre : *Éternel !* et le survivant sera consolé par l'assurance que la terre du tombeau n'accable pas l'amour ! Et ce que ne pourra la tombe, vous renoncerez sans doute à le vouloir, madame, car en vous habite une âme aimable et bonne. Pardonnez-moi de vous avoir ainsi parlé sans réserve. Si votre cousin était complètement rétabli, je m'en serais rapportée de tout à lui, car il est mon maître ; mais puisque les restes de sa souffrance se prolongent encore, j'ai dû parler, puisque j'étais provoquée et que j'avais à défendre lui et moi. »

DERNIER CHAPITRE.

JOYEUSE VICTOIRE.

Clélia, attendrie et vaincue, était étendue sur le sofa. A travers toutes les folies de l'aimable folle, la nature s'était violemment ouvert une voie. Elle ne prenait plus garde à cacher la châtelaine ; elle avait au contraire relevé son mouchoir et le pressait sur son visage.

Fancy s'avança dans la porte du cabinet voisin : « Entrez ici un instant, laissez-lui du temps, » chuchota-t-elle.

Lisbeth, un peu interdite, alla dans le cabinet. Fancy la fit asseoir, mesura avec un brin de soie le tour de ses nattes, puis appliqua la mesure à quelques branches de myrte. Elle coupa ces branches et les rattacha en couronne.

Elle aussi avait une larme dans les yeux. Pendant son travail, elle

disait : « Quand je la vois ainsi pleurer, j'ai honte de mes ruses, et pourtant elles étaient nécessaires : car si je ne lui avais brouillé la tête à force d'obéissance et ne l'avais embarrassée par un excès de parure, le combat eût été plus dur avec elle, madame la jeune comtesse; ou bien M. le grand bailli empoignait l'affaire à nouveau et alors vous n'en seriez pas venue à bout. Mais Fancy est reconnaissante. Soyez assez bonne pour dire à monsieur votre mari que la fille du concierge a pris sa revanche pour son vieux père. »

Lisbeth ne comprenait pas ce que voulait dire la soubrette. Elle n'eut pas non plus le temps de le demander, car, dans la chambre de Clélia, elle entendit sangloter tout haut, puis rire aussi haut, puis sangloter encore, et ainsi alternativement pendant longtemps le rire et les sanglots. Enfin elle entendit doucement et tendrement crier son nom. Elle rentra dans la chambre, la baronne vint au-devant d'elle, la pressa dans ses bras, l'appela sa cousine et lui dit : « Tu l'auras ! »

La jeune et aimable folle appartenait à ces heureuses natures qui, lorsqu'elles s'aperçoivent d'avoir fait quelque sottise, n'en cherchent pas plus long, et la réparent par leurs paroles et par leurs actes. Nulle bouderie, nulle hésitation, nulle fausse résistance ne ternissait le miroir de cette âme dont la grâce prime-sautière avait quelque chose de comique. Lisbeth l'avait vaincue, et elle ne rougissait pas de sa défaite. Elle la pressait sur son cœur, elle caressait ses joues, elle la nommait des plus tendres noms, l'appelait son impériale enfant, et la princesse du sang de l'honneur. Lisbeth était comme étourdie de ce changement soudain, et reposait, ivre de joie, sur le sein de sa nouvelle amie. Clélia passa son bras autour du cou de la petite fiancée et se promena avec elle dans la chambre, en dansant à demi; puis elle se mit avec elle devant la glace, appuya les mains sur ses côtes et dit parmi toutes sortes de comparaisons plaisantes : « Voici Cendrillon et auprès d'elle mesdemoiselles les trois sœurs réunies en une seule personne. »

Tout à coup Fancy s'élança d'un bond dans la chambre et cria : « Madame, le grand bailli !

— O Ciel ! s'écria Clélia, il faut qu'il s'en aille, qu'il s'en aille tout de suite, à tout prix ! Comment en venir à bout ? Fancy, vite un bon conseil ! »

Et elle courait çà et là, tortillant son mouchoir.

« Si seulement nous pouvions lui montrer dans le lointain un procès ou un dossier ! s'écria Fancy qui paraissait presque aussi anxieuse que

sa maîtresse. Avec du lard on prend des souris. Hum!... Comment?... Oni... Quoi... justement... je le tiens.... Victoire!

— Quoi donc?

— Où est l'assise?

— Les assises?

Fancy se précipita sur la gazette lue la veille: « Voici! » dit-elle en indiquant du doigt l'une des annonces.

Clélia se mit à rire: « Eh bien! petite folle?

— Madame, entrez dans mon cabinet avec la jeune dame, s'écria-t-elle, vous ne sauriez pas assez dissimuler. Je fais mon affaire du grand bailli. »

Clélia se jeta dans le cabinet avec Lisbeth. Le grand bailli entra dans la chambre.

« J'entendais parler tout haut ici, dit-il. Je distinguais la voix de la baronne et celle de la jeune fille. Où est votre maîtresse? Comment vont les affaires?

— Admirablement, répondit Fancy avec emphase. La prétendue fiancée est mise de côté, et son affaire parfaitement réglée. Ce soir même elle part pour Hambourg et devient sous-maîtresse dans une pension, avec cinquante-six thalers d'appointements. Mais aussi, comme madame a parlé divinement, monsieur le grand bailli, sur la vertu, sur le renoncement, sur l'amour désintéressé! Vous n'en seriez pas revenu. J'ai été grandement édifiée et j'ai pris pour la vie de bonnes résolutions, au cas où j'aurais aussi un jour le malheur d'être recherchée en mariage par un jeune homme de qualité. A la fin, Lisbeth a demandé pardon à genoux à madame la baronne d'avoir pu seulement penser sérieusement au comte. Maintenant madame est allée se promener avec l'enfant pour la consoler en plein air, au sein de la nature, et l'affermir encore dans la sagesse. Une fois qu'elle l'aura fait partir pour Hambourg, elle entreprendra aussi monsieur son cousin en douceur. »

Le bailli frappa avec bruit dans ses mains, aspira de l'air à pleine poitrine et s'écria: « Eh bien! Dieu soit loué! Voilà donc cette difficile affaire heureusement terminée! Ah! vous ne vous figurez pas, Fancy, quelles inquiétudes j'ai éprouvées. Mais je voulais réussir à tout prix.

— Vous pouvez rire, dit Fancy. Nous avons eu la peine et vous n'avez plus qu'à regarder la chose faite. Et qu'est-ce que je tiens là, à la main, monsieur le grand bailli? » Elle élevait la gazette à la hauteur de ses yeux.

« Quoi donc, chère Fancy ? » Il lut. « Gazette du... du.... Hé ! je n'ai pas encore vu ce numéro-là. Hum ! qu'est-ce qu'il y a là ?... Assises à Elberfeld ! s'écria l'homme de loi avec un cri de joie.

— Madame a trouvé cela aujourd'hui et elle amasse des charbons ardents sur votre tête : elle vous pardonne la scène d'hier au soir et m'a chargée de vous remettre cette feuille, afin que vous puissiez satisfaire votre désir. L'endroit ne doit pas être par trop loin d'ici. Si vous preniez immédiatement la poste, vous y arriveriez encore ce soir. Et pendant que vous serez absent nous en finirons complètement avec le jeune monsieur.

— Ainsi, j'apprendrai donc enfin à connaître la procédure publique ! dit le bailli ému. Grand Dieu ! pourvu que les assises ne soient pas déjà finies ! D'après cette annonce, elles ont commencé il y a quinze jours. J'espère cependant attraper encore un ou deux jours, car, d'après ce que j'ai entendu dire, elles durent ordinairement dans les trois semaines. » Il s'essuya les yeux. « La baronne est décidément une femme admirable ! poursuivit-il. Offre-lui mes respects les plus empressés et dis-lui que dans trois jours je serai de retour, s'il ne se rencontre pas de choses par trop intéressantes, car alors je pourrais bien rester un peu plus longtemps. Adieu, chère Fancy.

— Vous partez ?

— A l'instant. Je vais sur-le-champ à la poste aux chevaux. »

Il sortit en toute hâte.

Fancy bondit comme une folle autour de la chambre. Clélia sortit du cabinet avec sa compagne. Lisbeth portait la couronne de myrte que Clélia lui avait mise tandis qu'elles étaient enfermées. « Cours, Fancy, cours ; amène-moi le diacre mort ou vif ! » s'écria la baronne dans son bouillant empressement.

Fancy sortit en courant. « Quel est donc votre projet, madame la...

— Tu dois m'appeler Clélia ; ne suis-je pas ta cousine ? répliqua la baronne en donnant de l'index une légère tape sur la joue de Lisbeth. Quel est mon projet?... de vous marier à l'instant !

— Mon Dieu, quelle précipitation ! s'écria Lisbeth, joyeuse et interdite.

— Pas de réplique, dit Clélia. Puisque la chose doit se faire, elle ne peut se faire qu'avec précipitation. L'ogre, le monstre judiciaire, reste trois jours absent : je ne veux pas perdre trois quarts d'heure. Votre union est en dehors de tout ordre et de toute règle : dans l'ordre et la règle, vous n'en viendrez jamais à bout. Il faut tout emporter d'assaut. Tu peux bien parler comme un ange, enfant de mon cœur ; mais con-

naïs-tu cet animal sans cœur qu'on appelle le monde? On peut séparer des fiancés, on peut rompre des fiançailles; il faut donc pousser entre vous et le monde un verrou, un de ces verrous qui ne cèdent et ne faiblissent pas. O le mariage! le bon, le solide, l'infléchissable verrou! Toujours il semble de même, qu'on le considère d'un côté ou de l'autre. Êtes-vous mariés, le monde peut crier, se scandaliser, chicaner : vous êtes en sûreté derrière le verrou. Là, l'empereur même perd ses droits. Vous êtes mari et femme, et l'on n'a rien à y voir. — Maintenant, ma petite fiancée, viens que je te pare. »

Elle plaça ses écrins près d'elle, s'assit dans un fauteuil, et Lisbeth dut s'agenouiller sur le tabouret devant elle. « Nous ne pouvons te mettre une autre robe, car les miennes sont trop larges pour toi, svelte chevreuil, mais je te donne les plus beaux brillants, » dit-elle. Elle tira de la cassette un riche collier, avec la broche et les boucles d'oreilles assorties. Elle orna de ces magnifiques pierres Lisbeth agenouillée. Et qu'elle se laissait volontiers faire, la jeune fille heureuse et à demi enivrée!

« Avec sa pauvre petite robe et ces diamants de la plus pure eau, ne semble-t-elle pas comme un conte, simple et rayonnante, misérable et féérique? » s'écria Clélia quand elle eut achevé son œuvre. Elle releva la fiancée parée et la tourna de tous côtés pour essayer l'effet des brillants.

Le diacre arriva. Fancy l'avait fait rentrer de la rue. Il revenait justement du tribunal, la tête et le cœur encore remplis de la scène avec le hofschulze. Il était suivi de sa femme, qui avait déjà entendu dire quelque chose de la révolution opérée dans la maison. Fancy fermait le cortège. Les hôtes regardaient avec étonnement Lisbeth qui se tenait là, merveille pauvre et riche, blanche et parée. « Ma petite dame, cria Clélia à son hôtesse, vous aurez aujourd'hui maison nette. Sitôt notre devoir accompli, je pars; car je vous abandonne le bailli, à vous, excellentes gens, et il ne tardera pas non plus, enflammé de colère, à poursuivre son chemin. Monsieur le pasteur, poursuivit-elle gravement en se tournant vers le diacre, vous êtes prié de prendre votre manteau et de remplir à l'instant votre sacré ministère.

— Comment? répondit le diacre extrêmement surpris, sans publication de bans, sans formalités....

— Il n'y a pas de protestation sur la parole d'un gentilhomme, dit Clélia encore plus solennellement. Et quant aux formalités, voici une fiancée couronnée, de l'autre côté dans la chambre est un fiancé impatient; je suis intervenue comme Junon négociant les mariages; deux

personnes honorables seront prises pour témoins; de plus amples formalités ne sont nulle part exigibles pour une noce. »

Le ministre refusa de la manière la plus positive. Mais Clélia devint plus pressante et trouva une alliée dans la femme du pasteur : « Je pensais, cher enfant, que tu céderais.... » dit-elle avec un regard embarrassé qui disait beaucoup de choses.

Avec toute la franchise qui, à l'Oberhof, avait orné, vis-à-vis de l'Excellence, sa sortie contre la noblesse moderne, le diacre s'écria en s'oubliant : « Non, mon trésor, parce qu'un fardeau un peu plus lourd pèse sur toi à la cuisine, ton mari ne peut cependant pas s'exposer à des réprimandes sévères et peut-être même à une punition.

— Je vais vous tranquilliser là-dessus ! s'écria Clélia ; je connais ***. Il a été fort aimable pour moi à Carlsbad, car il attend de moi un service chez nous. Une main lave l'autre, je me fais caution que vous en serez quitte pour une légère réprimande qui ne vous sera donnée que pour sauver les apparences, d'autant plus que, dans cette affaire, il ne se fait rien de mal. »

Fancy se glissa hors de la chambre. Elle connaissait la place des ornements sacrés.

« Madame, répliqua le diacre, les formes sont dans le monde, et les formes sont salutaires. Excusez-moi si je me tiens dans les limites à moi prescrites. »

Mais Clélia aussi pouvait devenir grave. D'un air si ferme et si posé que tous les assistants en furent étonnés, elle dit :

« Ma vanité éprouve du moins un petit triomphe de la satisfaction si prompte et si complète que vous me donnez. Vous grommeliez fort contre moi, en vous-même, de ce que je ne voulais pas admettre dans la plus ancienne famille de l'Empire la mendiante, l'enfant trouvée — car je puis la nommer ainsi, elle sait combien elle m'est devenue chère. Et maintenant vous refusez, oui, vous ! vous refusez de délivrer de toutes les misères deux favoris de votre cœur. Et pourquoi refusez-vous ? A cause d'une forme, d'une misérable forme dont l'oubli pourrait peut-être vous causer un petit désagrément dans votre emploi. O vous autres, quand renoncerez-vous donc à vous placer au-dessus de nous ? Je suis cependant meilleure que vous, car je fus du moins promptement convertie par l'âme royale de cette enfant, que j'accueille maintenant avec joie comme ma parente, la comtesse Waldburg. Mais vous, vous paraissez inaccessible. Eh bien ! je ne vous presse pas davantage : mais je mets sur votre conscience l'avenir de tous deux. Je cesse d'être responsable de toutes les tracasseries, de tous les obstacles,

de toutes les contrariétés, des adversités mêmes qu'Oswald et Lisbeth peuvent encore avoir à subir. »

Le diacre était troublé. Dès le commencement, une voix l'avait intérieurement sollicité en faveur de la baronne. Cette voix parlait d'autant plus haut qu'il avait été si profondément ému peu auparavant. Le grand, le vrai, l'humain l'avaient touché de si près dans la salle du tribunal ! Il sentait qu'il est des choses et des circonstances où l'homme doit s'oublier et ne penser qu'à l'existence et au sort des autres.

Après quelque silence, il répondit à Clélia : « Vous m'avez mis à l'épreuve. Rarement il s'est présenté qu'un ministre doive se laisser faire des reproches pour un acte saint que l'on demande de lui. Si j'obéissais à une susceptibilité mesquine, je persisterais dans mon refus. Mais je ne suis pas susceptible, et je vous déclare tout simplement : Vous avez raison. Je suis prêt à donner la consécration et l'indissolubilité au lien qui, paraît-il, par son aimable force, nous élève tous au-dessus de l'ordinaire. »

Pendant les dernières paroles, Fancy s'était montrée dans la porte, tenant les ornements. Le diacre sortit, et quelques instants après il revint, revêtu des habits sacerdotaux. « Ne devons-nous pas le préparer?... demanda Clélia.

— A quoi ? répondit le diacre : le divin n'apporte pas le trouble, mais le calme. Nous entrerons tranquillement près de lui, et je lui dirai doucement et en peu de mots ce que nous voulons : c'est la meilleure préparation. »

Il prit Lisbeth par la main ; les femmes suivaient. Silencieux et recueillis, ils se dirigèrent vers la chambre où, sur l'être heureux qui ne pressentait rien encore, une bénédiction allait descendre, pure, grande, céleste !

(Traduit de l'allemand de CHARLES IMMERMANN.)

SUR LES DÉBRIS
DE
L'ANCIENNE LITTÉRATURE BABYLONIENNE
CONSERVÉS
DANS DES TRADUCTIONS ARABES:

Extrait d'un mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

On ne conteste plus aujourd'hui qu'il a existé une littérature babylonienne, composée d'écrits techniques ou scientifiques, lesquels revêtaient presque toujours une forme religieuse. L'âge et le caractère du travail intellectuel de la Chaldée sont incertains; mais de nombreux témoignages et mieux encore des monuments venus jusqu'à nous attestent que Babylone fut, dès une haute antiquité, un centre de culture pour tout l'Orient. Bien qu'au premier coup d'œil, en effet, on soit tenté de dire que la littérature de Babylone a disparu, bien qu'il ne reste aucun texte original des écrits composés par les écoles diverses de la Chaldée, les littératures voisines qui ont eu des fortunes meilleures nous ont conservé des débris considérables de la culture qu'elles ont remplacée. Sans parler des auteurs grecs qui ont écrit des *Assyriaca* et des *Babylonica* sur des relations indigènes; des écrivains arméniens, surtout de Moïse de Khorène, qui mentionnent fréquemment des écrits chaldéens; des Syriens chrétiens, que nous voyons, au quatrième et au cinquième siècle, engagés dans des controverses perpétuelles contre les Chaldéens; du Talmud et des écrits qui s'y rattachent, lesquels renferment des éléments considérables, surtout en astronomie,

peut-être en médecine, empruntés à Babylone; de la Cabbale, dont le principe et les procédés les plus anciens peuvent, à travers bien des transformations, se rattacher à la Chaldée; du gnosticisme, qui par une de ses branches représente la part d'influence des doctrines babyloniennes au milieu du grand chaos d'idées où fut plongé l'Orient dans les premiers siècles de notre ère, nous possédons encore sous trois ou quatre formes des écrits de provenance babylonienne. Et d'abord, Bérosee, pour être un écrivain de l'époque des Séleucides, n'en est pas moins un auteur vraiment babylonien; les fragments qui nous restent de lui, bien qu'ils demandent à être maniés avec de grandes précautions, sont, avec les cosmogonies conservées par Damascius et l'auteur des *Philosophumena*, des restes inappréciables de la philosophie chaldéenne. En second lieu, une classe d'écrits, fort méprisables sans doute, si l'on ne considère que le fond des idées, les écrits composés en grec et en arabe sur l'astrologie, la magie, l'onirocritique, tels que les Cyranides, les écrits du faux Zoroastre, les livres attribués à Seth, à Noé, les fragments de Paxamus, de Teucer le Babylonien ou Lasbas le Babylonien, sont souvent des traductions ou des pastiches d'ouvrages chaldéens. En troisième lieu, les ouvrages de la secte connue sous le nom de Mendaites, Nazoréens, chrétiens de Saint-Jean, qu'il faut s'habituer à désigner sous le nom de Sabiens, nous représentent dans une certaine mesure, pour le fond des idées et peut-être pour la langue, des restes de la littérature babylonienne; mais les égarements d'innagination, dont la vieille Chaldée ne paraît jamais avoir été bien exempte, arrivent ici à un tel degré d'extravagance, qu'on hésite à voir dans ces rêveries les restes d'une culture ayant exercé une influence considérable sur les destinées de l'esprit humain.

Une source bien plus féconde que celles qui viennent d'être indiquées a été ouverte dans ces dernières années. Une critique ingénieuse a démontré que c'est dans le sein de la littérature arabe qu'il faut chercher la collection la plus précieuse d'écrits babyloniens. Indépendamment des renseignements nombreux qu'on peut tirer des historiens et des polygraphes arabes sur l'ancienne Babylonie, il existe en arabe une série d'ouvrages traduits du babylonien ou nabatéen. Toutes ces traductions furent l'œuvre d'un seul homme. Vers l'an 900 de notre ère, un descendant des anciennes familles babyloniennes réfugiées dans les marécages de Wasith et de Bassorah, où elles vivent encore aujourd'hui, se prit d'admiration pour les ouvrages de ses ancêtres, dont il comprenait et probablement parlait la langue.

Ibn-Wahschiyah-al-Kasdani, ou le Chaldéen (c'était le nom de ce personnage) était musulman; mais l'islamisme ne datait dans sa famille que de son bisaïeul; il haïssait les Arabes et éprouvait contre eux ce sentiment de jalousie nationale qui animait aussi les Persans contre leurs vainqueurs. Une bonne fortune ayant fait tomber entre ses mains une grande collection d'écrits nabatéens que l'on avait pu soustraire au fanatisme musulman, le zélé Chaldéen consacra sa vie à les traduire, et créa ainsi une bibliothèque nabatéo-arabe, dont trois ouvrages complets, sans parler des fragments d'un quatrième, sont venus jusqu'à nous. Les trois ouvrages complets sont : 1° « le Livre de l'Agriculture nabatéenne »; 2° « le Livre des poisons »; 3° « le Livre de Tenkeluscha le Babylonien ». L'ouvrage incomplet est « le Livre des secrets du soleil et de la lune ». De ces quatre ouvrages, le livre de l'*Agriculture nabatéenne* est de beaucoup le plus considérable et le plus intéressant. C'est celui qui doit principalement attirer notre attention.

I.

L'*Agriculture nabatéenne*, citée pour la première fois en Europe par saint Thomas d'Aquin, fut d'abord connue des savants chrétiens grâce aux citations qu'en font les écrivains juifs du moyen âge, surtout Moïse Maimonide dans son *Guide des égarés*. La notion qu'on s'en forma d'après cette source de renseignements fut très-imparfaite. Les uns supposèrent que l'ouvrage roulait sur la *religion des Nabatéens*, le mot *aboda* par lequel le traducteur hébreu de Moïse Maimonide avait rendu *felâhet* (agriculture), offrant les deux sens de « *cultus, cultura* ». Les autres firent deux ouvrages de l'*Agriculture nabatéenne* et de la *Religion des Nabatéens*. Souvent, par suite d'une confusion facile à commettre en arabe entre le nom des Coptes et celui des Nabatéens, on substitua le mot d'*Agriculture égyptienne* à celui d'*Agriculture nabatéenne*, et l'éditeur des *Géoponiques* grecques, Niclas, supposait encore en 1781 que l'*Agriculture nabatéenne* devait n'être qu'une traduction de l'ouvrage dont il publiait le texte original.

On eut une connaissance plus exacte de l'*Agriculture nabatéenne* quand dom Joseph Antonio Banqueri publia à Madrid, en 1802, le *Traité d'agriculture* d'Ibn-el-Awwam, lequel est une sorte d'extrait de l'*Agriculture nabatéenne*. Mais l'intérêt historique de ce dernier ouvrage disparaît entièrement dans les extraits d'Ibn-el-Awwam.

Ce fut M. Quatremère qui, le premier, étudia dans son texte l'ouvrage qui nous occupe. Malheureusement, des neuf parties ou livres dont se compose l'*Agriculture nabatéenne*, le manuscrit de Paris (ancien fonds arabe, n° 913) n'en contient que deux, formant environ le tiers de l'ouvrage total. Par l'examen des parties qui étaient à sa disposition, M. Quatremère reconnut les traits essentiels de l'ouvrage. Il vit que l'*Agriculture nabatéenne* était la traduction d'un ouvrage chaldéen. Il donna, avec quelque hésitation toutefois, le nom de l'auteur primitif, *Kouthami*. Il tira du livre en question des renseignements fort curieux sur la civilisation nabatéenne. Il montra que l'*Agriculture* tient beaucoup plus que son titre ne promet, et contient des renseignements précieux sur l'ancienne littérature de Babylone. Enfin, il émit sur l'époque de la composition de l'ouvrage une opinion qui semblait au premier coup d'œil tout à fait paradoxale. Surpris de voir que l'auteur, au milieu des renseignements qu'il donne sur les religions de l'Asie, ne dit pas un mot qui, directement ou indirectement, ait rapport au christianisme; frappé de la perfection des procédés agronomiques qui sont décrits à chaque page, et ne pouvant trouver dans l'histoire de la Babylonie depuis Alexandre une époque où placer cette prospérité; remarquant : 1° Que l'auteur parle de Babylone comme étant, à l'époque où il écrivait, une ville florissante et le chef-lieu de la principale religion de l'Orient; 2° qu'il parle de Ninive comme d'une ville encore existante; 3° que parmi les villes situées dans la Babylonie et les provinces voisines, il n'est pas fait mention de Séleucie, d'Apamée, de Ctésiphon et des autres villes fondées par les Séleucides, les Arsacides, les Sassanides; ne pouvant admettre, d'ailleurs, qu'à l'époque où fut écrite en une langue indigène cette vaste encyclopédie agronomique la Babylonie fût soumise à une domination étrangère, M. Quatremère se trouva amené à placer la composition de l'*Agriculture nabatéenne* à une date fort ancienne. « On peut, si je ne me trompe, dit-il, regarder comme très-vraisemblable que ce livre fut écrit dans l'espace de temps qui s'écoula entre l'époque où Bélésis affranchit la Babylonie du joug des Mèdes et la prise de Babylone par Cyrus. Peut-être, dans ce laps de temps, pourrait-on s'arrêter au règne de Nabuchodonosor, second du nom. Il serait très-naturel de croire que ce grand prince, qui porta si loin ses armes victorieuses, qui embellit par des constructions immenses la capitale de son empire; qui fit creuser de nombreux canaux, destinés à porter la fertilité et l'abondance dans les parties les plus reculées de ses États héréditaires, ait voulu cimenter son ouvrage en ordonnant la composition d'un vaste

recueil où devait être consigné tout ce que l'expérience de plusieurs siècles avait appris sur les productions du sol de la Chaldée et les moyens de développer et d'augmenter sa fécondité naturelle. »

Un tel résultat était fait pour exciter quelque surprise. Il trouva un contradicteur dans le savant historien de la botanique, M. E. H. F. Meyer, de l'université de Königsberg. Examinant le caractère de la science contenue dans l'*Agriculture nabatéenne*, M. Meyer refusa d'accorder une haute antiquité à une composition scientifiquement ordonnée, diffuse et présentant les traits d'une science en décadence bien plutôt que d'une science au début. Différentes particularités lui parurent d'un très-grand poids pour confirmer sa thèse : ainsi, un des ouvrages cités dans l'*Agriculture* était écrit en vers rimés ; or, on ne trouve la rime chez les peuples sémitiques qu'à partir du cinquième ou sixième siècle de notre ère ; plusieurs noms de plantes qu'offre la traduction d'Ibn-Wahschiiyah sont pris du grec ; la doctrine du livre offre des rapports avec celles des agronomes grecs et latins ; l'astronomie qui y est professée renferme des notions qui n'ont pu être répandues que vers l'époque de notre ère ; enfin les perpétuelles vanteries de Kouthami, sa vanité nationale, sa jalousie à l'égard des peuples étrangers, traits qui rappellent si bien la disposition d'esprit des Orientaux vers l'époque de notre ère, firent penser à M. Meyer que l'auteur avait consulté les auteurs grecs, mais qu'il avait passé à dessein leurs noms sous silence, afin d'attribuer aux Babyloniens la priorité de toutes les inventions scientifiques et industrielles. M. Meyer déclara que s'il était obligé d'attribuer une date à l'*Agriculture nabatéenne*, il la placerait au premier siècle de notre ère, par conséquent sept ou huit cents ans après l'époque que M. Quatremère avait d'abord assignée.

Il semblait naturel, dans un tel état de choses, de diviser la question et d'y appliquer une méthode qui se pratique souvent avec avantage quand il s'agit des grandes compositions de l'antiquité. On pouvait espérer qu'en envisageant l'*Agriculture nabatéenne* comme une compilation de matériaux de différents âges, moderne dans sa forme dernière, mais ancienne pour le fond, on résoudrait les contradictions que l'ouvrage semble présenter. C'est en partant de cette idée que j'osai, dans mon *Histoire générale des langues sémitiques*, émettre des doutes sur l'antiquité de la rédaction de l'*Agriculture nabatéenne*, tout en admettant qu'elle peut contenir des données fort anciennes. M. Ewald pensa également que l'ouvrage devait être considéré comme le résultat de remaniements et de retouches successives. C'était là, suivant lui, le seul moyen de maintenir l'antiquité de certaines parties

du livre contre les accablantes objections qui semblent résulter de quelques autres, où l'influence de l'hellénisme alexandrin peut difficilement être méconnue. Quant à la conjecture de M. Paul de Lagarde, déjà émise par J. Niclas, d'après laquelle l'*Agriculture nabatéenne* ne serait qu'une traduction de *Géoponiques* grecques dont on possède au Musée Britannique une version syriaque, elle ne reposait que sur un malentendu, et doit être tout à fait abandonnée.

Un savant, déjà connu par un des travaux les plus importants que l'érudition orientale ait produits en ces dernières années, M. Chwolson de Saint-Petersbourg, l'auteur de l'ouvrage sur le *Sabisme* et l'école de Harran, vient de faire faire à la question qui nous occupe un pas décisif¹. Ayant pu consulter tous les manuscrits de l'*Agriculture nabatéenne* qui existent dans les bibliothèques de l'Europe, M. Chwolson s'en est fait une copie aussi complète que possible, et, pour faire attendre plus patiemment au monde savant la publication de ce texte capital, il vient de donner un Mémoire où sont présentés dans leur ensemble les résultats de son étude. Certes, on peut regretter que le savant orientaliste, au lieu de nous donner un Mémoire sur un texte que lui seul peut consulter, n'ait pas préféré publier tout d'abord le texte lui-même. La position de la critique est fort épineuse quand il s'agit de combattre les opinions qu'un savant consciencieux s'est formées sur un ouvrage que lui seul a lu dans son entier, et dont il ne donne que les extraits qui peuvent servir à sa thèse. Jusqu'à ce que l'*Agriculture nabatéenne* soit intégralement publiée, les raisonnements qu'on pourra faire à son sujet ne seront que provisoires; néanmoins, tel est l'intérêt de la question, qu'il faut savoir gré à M. Chwolson d'avoir devancé les lenteurs inséparables d'une publication aussi volumineuse que le sera celle de l'*Agriculture nabatéenne*. Telle est d'ailleurs la bonne foi de M. Chwolson, telle est la sincérité avec laquelle il expose les objections qu'on peut lui faire, que son ouvrage fournit le moyen de contrôler ses propres opinions. Inutile d'ajouter que le dissentiment en pareille matière ne porte nullement atteinte aux sentiments de reconnaissance et d'estime qu'on doit au savant qui a ouvert le premier une série d'investigations. M. Chwolson, en portant l'attention de la critique sur des faits et des textes trop négligés avant lui, mérite vraiment le nom de créateur, et il serait injuste d'oublier que, si on le combat, c'est avec les armes qu'il a fournies et

¹ *Ueber die Ueberreste der alt-babylonischen Literatur in arabischen Uebersetzungen* (1859), extrait du tome VIII des *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie de Saint-Petersbourg.

sur le terrain qu'il a préparé. Lors même que ses opinions sur l'âge des livres nabatéens seraient un jour abandonnées, il ne faudrait pas plus lui en faire un reproche qu'on ne regarde comme une tache à la gloire des premiers indianistes de Calcutta telle opinion hasardée sur l'époque des livres qu'ils ont eu l'incomparable mérite de faire connaître les premiers au monde européen.

L'exposé de l'opinion de M. Chwolson sur l'époque de la composition de l'*Agriculture nabatéenne* provoquera sans doute le plus profond étonnement chez les personnes qui ont déjà pu trouver bien hardie l'hypothèse de M. Quatremère. Elle se résume en ces deux propositions : 1° Le Babylonien Kouthami est l'unique auteur de l'ouvrage en question ; cet ouvrage n'est point une compilation provenant de diverses mains ; il n'a subi de la part du traducteur arabe que des retouches de peu de conséquence ; 2° Kouthami n'a pu écrire plus tard que le commencement du quatorzième siècle avant J. C.

Ce n'est point *à priori* qu'il convient de combattre une telle opinion : Dans le champ de la critique historique, tout doit être admis comme possible. La civilisation et l'écriture ont été fort anciennes en Babylonie. Des civilisations entières ont disparu sans laisser de traces ; des littératures d'une haute antiquité peuvent n'être plus représentées que par des lambeaux mille fois transformés et à peine reconnaissables. J'admets volontiers que Babylone a pu avoir, 1500 ans avant J. C., des livres et des écoles. Il faut donc examiner sans parti pris les titres de l'*Agriculture nabatéenne* à la haute antiquité que lui attribue M. Chwolson.

Le principal argument de M. Chwolson est tiré des renseignements fournis par l'*Agriculture nabatéenne* sur l'état politique de la Babylonie à l'époque où l'ouvrage fut composé. Comme M. Quatremère, M. Chwolson n'y trouve aucune trace de christianisme, aucune trace des dominations arsacide, séleucide, sassanide. Vingt rois de Babylone sont nommés dans l'*Agriculture* ; de ces vingt noms, il n'en est pas un seul qui coïncide avec ceux des rois des dynasties babyloniennes qui sont connues. Au chapitre de la canalisation, pas un mot de Nabuchodonosor, qui fit tant pour l'irrigation du pays ; pas un mot des Juifs, qui, à partir du règne de ce prince, ont joué un rôle si important en Orient. A Babylone règne, à l'époque de Kouthami, une dynastie *chananéenne*, résultat d'une conquête assez récente. Kouthami revient plusieurs fois sur ce point capital. Le fondateur de la dynastie *chananéenne* est *Nimroda*, que M. Chwolson identifie avec le Nemrod de la Genèse. Les Chananéens sont représentés comme un peuple habitant primitivement le sud de la Syrie et la contrée du Jourdain. L'auteur parle de ces

conquérants avec une réserve marquée; parfois il semble vouloir les flatter et chercher à adoucir les préjugés que ses compatriotes avaient contre eux. Il donne les noms des rois chananéens, Nemroda, Zahmuna, Susqiya, Çalbama; il cite des auteurs chananéens, Anuha, Thamitri, etc. A quelle époque placer cette dynastie chananéenne, qui aurait interrompu, à peu près comme les Hyksos en Égypte, la série des dynasties indigènes de la Chaldée? Par divers raisonnements, M. Chwolson arrive à l'identifier avec la cinquième de Bérose, composée de neuf rois arabes, dont il place le commencement entre l'an 1540 et 1488 avant J. C. Kouthami paraît avoir écrit une centaine d'années après l'invasion chananéenne. L'année 1400 est donc une des plus récentes qu'on puisse proposer pour la composition de l'ouvrage qui nous reste sous son nom.

L'étonnement causé par un tel résultat redouble quand on songe que l'auteur de l'*Agriculture nabatéenne* cite un grand nombre d'ouvrages, lesquels renferment eux-mêmes des citations d'autres auteurs, ce qui suppose avant Kouthami des siècles de culture intellectuelle et de civilisation. M. Chwolson pense qu'il faut admettre avant son auteur une culture de trois mille ans. En démêlant les étages divers de citations qui se croisent dans l'*Agriculture*, il trouve à Babylone une littérature riche, variée, égale au moins à celle que les Grecs développèrent mille et deux mille ans plus tard, littérature réfléchie, pleine de controverses, d'écoles, de sectes, de luttes entre la religion et la philosophie. Il ne s'agirait point ici, en effet, d'une de ces littératures primitives où ne se montre encore aucune personnalité de l'écrivain, et où une sorte de génie abstrait semble tenir la plume pour une nation tout entière. Les écrivains de Babylone seraient des penseurs à vues individuelles, discutant pied à pied et jusque dans les moindres détails les opinions de leurs adversaires. Les fondateurs des religions babyloniennes seraient des philosophes doués d'une pleine conscience, s'opposant pacifiquement les uns aux autres, et se combattant les uns les autres comme feraient les professeurs d'une académie. L'ouvrage de Kouthami est, de la sorte, non un livre de début, mais un livre de résumé et de critique. Sur le premier plan apparaît le personnage capital de la littérature babylonienne, un certain Janbuschâd, fondateur des sciences naturelles et créateur d'une sorte de monothéisme; quatre ou cinq cents ans le sépareraient de Kouthami. Quelques siècles avant Janbuschâd, on trouve Dhagrit, fondateur d'une autre école qui conserva des partisans, même après Janbuschâd. Ce Dhagrit vivait, selon M. Chwolson, 2000 ans avant J. C.; or, il parle de divers per-

sonnages de la tradition babylonienne de telle façon qu'on voit que c'étaient là pour lui des hommes d'une haute antiquité. Longtemps avant Dhagrit, en effet, on trouve une autre époque de littérature dont les représentants sont Mâsi le Suranien, son disciple Gernânâ et les Chananéens Anouha, Thamitri et Çardana (vers 2500). Tous ces savants apparaissent à la fois comme prêtres, fondateurs religieux, moralistes, naturalistes, astronomes, agronomes, et comme cherchant à substituer un culte épuré à la superstition des idoles. Peu de temps avant eux vivait Ischita, créateur d'une religion que Kouthami combat vivement, quoiqu'il reconnaisse qu'elle a exercé en son temps une influence salutaire. Avant Ischita apparaît Adami, fondateur de l'agriculture en Babylonie, jouant le rôle de civilisateur et nommé pour cela le « Père de l'humanité ». Bien avant lui, on voit figurer Azada, fondateur d'un culte que les classes élevées persécutaient, mais que les basses classes aimaient; Ankebuta, Samâl-Neheri, le poète Huhuschî, qui s'occupent déjà d'agronomie; Askolebita, bienfaiteur de l'humanité, fondateur de l'astronomie, et enfin Dewanaï, le plus ancien législateur des Sémites, qui eut des temples, fut honoré comme un dieu et reçut le surnom de « Maître de l'humanité ». Les temps de Dewanaï, selon M. Chwolson, sont encore purement historiques, et Babylone était déjà à cette époque un État complètement organisé. On sent avant Dewanaï de longs efforts vers la civilisation, et c'est dans cette période reculée que M. Chwolson place Kâmasch-Neheri, auteur d'un ouvrage sur l'agriculture, les saints ou favoris des dieux, Aami, Sulina, Thuluni, Resaï, Kermana, etc., et enfin le martyr Tammuz, qui fonde la religion des planètes, est mis à mort et est depuis pleuré par ses sectateurs. M. Chwolson s'arrête ici; il reconnaît qu'au delà tout se perd dans le nuage de la fabuleuse antiquité.

Certes, à beaucoup de personnes l'exposition de ce système paraîtra une suffisante réfutation. Souvent, en effet, les assertions de M. Chwolson ont une physionomie inaccoutumée pour les personnes qui adoptent les principes de la critique moderne. Tel est cependant le singulier concours de circonstances qui a conduit M. Chwolson à son système; telle est l'autorité que son opinion semble tirer de celle de M. Quatremère, que c'est un devoir pour le critique de discuter pied à pied ses assertions, sans arguer jamais de l'in vraisemblance qu'elles peuvent offrir au premier coup d'œil. Nous allons donc exposer les objections que la lecture du mémoire de M. Chwolson nous a inspirées contre la thèse qu'il cherche à soutenir.

II.

Et d'abord, une circonstance extérieure et étrangère à l'examen du livre lui-même est de nature à inspirer des doutes sur la légitimité des déductions de M. Quatremère et de M. Chwolson. Ibn-Wahschîyyah traduisit l'*Agriculture nabatéenne* en arabe, l'an 904 de notre ère. Le texte original, tout le monde en convient, était écrit en araméen. 2300 ans, dans l'hypothèse de M. Chwolson, 1700 ans, dans l'hypothèse de M. Quatremère, se seraient donc écoulés entre la composition de l'ouvrage et sa traduction. Un tel fait, aux époques où la philologie n'est pas organisée en science régulière, est tout à fait sans exemple. Qu'on songe au caractère archaïque que le texte araméen aurait offert à un Chaldéen du dixième siècle de notre ère. On a beau dire que les langues sémitiques ont très-peu varié dans le cours de leur longue existence, on a beau citer l'exemple des *Moallakat*, qui sont encore, dit-on, assez bien comprises des Arabes à travers un espace de 1300 ans : les révolutions politiques et religieuses de la Chaldée avaient été trop profondes pour que la langue eût pu y conserver une telle identité. Les philologues de l'antiquité et ceux du moyen âge, étrangers aux principes de la grammaire comparée, ne savaient pas interpréter les monuments archaïques de leur propre langue. J'ajouterai que la conservation d'un ouvrage dans le genre de l'*Agriculture nabatéenne* pendant deux ou trois mille ans est bien peu vraisemblable. On conçoit cette conservation pour des textes sacramentels ou devenus classiques, mais non pour un ouvrage usuel, écrit d'un style lâche, plat, diffus, plein de discussions minutieuses et de hors-d'œuvre. Les livres de ce genre ne restent jamais intacts durant plusieurs générations de copistes. Ils grossissent à chaque siècle, ou, pour mieux dire, ils n'ont jamais qu'une vogue limitée, et sont remplacés par des traités que l'on trouve plus commodes ou que l'on croit plus complets.

Ce n'est là qu'une vue préjudicielle; c'est à l'examen du livre lui-même qu'il faut demander des arguments plus démonstratifs. On avouera sans doute que l'opinion qui attribue à l'*Agriculture nabatéenne* une haute antiquité doit être abandonnée, si je réussis à prouver que l'auteur connaissait la science grecque, les institutions de la Perse achéménide, et les traditions juives sous leur forme apocryphe et légendaire. Or, je crois pouvoir démontrer ces trois points.

Qu'un assez grand nombre de mots grecs se trouve dans la traduction d'Ibn-Wahschîyyah, surtout quand il s'agit de la synonymie des

plantes, M. Chwolson le reconnaît; mais il oppose aux difficultés que l'on pourrait tirer de cette circonstance, et sur lesquelles M. Meyer avait déjà insisté, une fin générale de non-recevoir. Il pense que c'est Ibn-Wahschîyyah qui a substitué les noms employés de son temps aux noms nabatéens, et qui a ajouté les diverses synonymies. Cela n'est pas assurément impossible. Observons cependant qu'Ibn-Wahschîyyah n'est ni un botaniste ni un agronome de profession. C'est un traducteur, fier de la vieille gloire littéraire de sa race, et qui traduit indifféremment tous les ouvrages nabatéens qui lui tombent sous la main. Ce qui serait naturel chez un agronome, préoccupé de l'utilité pratique de son livre, n'est guère supposable chez lui. On ne le voit jamais chercher à accommoder sa traduction aux besoins de son temps, comme on fait pour un livre usuel. Les noms grecs donnés par Ibn-Wahschîyyah, d'ailleurs, ne sont pas des noms vulgaires; ce sont des noms scientifiques, que ceux-là seuls devaient connaître qui étaient habitués à manier ces Dioscoride polyglottes dont nous possédons des exemplaires. Les noms grecs de plantes donnés par Ibn-Wahschîyyah se retrouvent dans les glossaires syriaques de Bar-Ali et de Bar-Bahlul, qui probablement les avaient pris dans des livres analogues à celui qui fut traduit par Ibn-Wahschîyyah.

En ce qui concerne les noms de villes, M. Quatremère déclarait n'avoir trouvé dans l'*Agriculture nabaténne* le nom d'aucune des villes grecques de l'Orient. M. Chwolson avoue en avoir trouvé un, celui d'Antioche (*Anthakia*). Mais il pense, selon son système habituel, que c'est là un nom moderne qu'Ibn-Wahschîyyah a substitué à un nom plus ancien. Rien de plus gratuit. Les Orientaux n'ont jamais fait correspondre le nom d'*Anthakia* à d'autre ville qu'à celle qui fut fondée par Séleucus Nicator, et nous savons de la manière la plus précise, que quand Séleucus fonda sa capitale sur les bords de l'Oronte, il n'y trouva qu'une ville insignifiante, dont le nom ne nous est pas parvenu.

Mais des preuves bien plus fortes établissent, selon moi, que l'auteur de l'*Agriculture nabaténne* a eu connaissance des écrits des Grecs. Dans divers passages de l'*Agriculture nabaténne*, qui avaient échappé à M. Quatremère, il est question des *Iounân* (on sait que c'est sous ce nom que les Arabes désignent les anciens Grecs par opposition aux *Roumis*, Grecs modernes). M. Chwolson fait à cette difficulté une réponse très-peu satisfaisante. Partant de cette supposition que la race hellénique est arrivée en Asie Mineure à une époque fort reculée, il en conclut que dès l'an 2500 av. J. C. (on verra bientôt pourquoi M. Chwolson a besoin de cette date) les Ioniens ont pu avoir des rap-

ports avec les Babyloniens. Mais les passages où il est question des Iouân repoussent absolument une telle explication. Il y est question, en effet, des Grecs comme d'une nation savante, ayant une littérature étendue. De tels passages nous reportent, je ne dis pas à l'époque des Héraclite et des Thalès, qui écrivaient à peine, ou dont les écrits avaient peu de publicité, mais à une époque où les livres de la Grèce étaient répandus en Orient. Au chapitre de la mauve, l'auteur parlant des propriétés de cette plante et de ses usages en médecine, dit qu'elle appartient aux plantes *froides*, et ajoute : « Les Grecs sont d'une autre opinion; ils pensent que cette plante est modérément chaude, qu'elle adoucit toutes les douleurs et qu'elle ramollit les tumeurs dures. » M. Chwolson fait de vains efforts pour prouver qu'on ne saurait conclure de là que les Grecs, à la date de la composition de l'*Agriculture*, eussent une médecine scientifique. La Grèce, dit-il, pouvait fort bien, 1500 ans av. J. C., avoir une pharmacopée populaire et des recettes telles qu'on en trouve dès l'époque héroïque. Sans doute; mais ces sortes de pharmacopées populaires ne sont pas de celles qui se citent dans les livres scientifiques et font école. Il est évident qu'il s'agit ici d'une botanique écrite et postérieure à Théophraste. Au chapitre de l'ail, l'auteur dit de même : « A propos de cette plante, les Chaldéens content de nombreuses histoires sur une partie desquelles les Grecs sont d'accord avec eux. » Ailleurs, l'auteur relève la coïncidence qui existe entre les opinions des Grecs et celles des Chaldéens, en ce qui concerne l'influence de la lune sur les plantes. N'est-il pas évident qu'il s'agit ici d'une science régulière et écrite de la part des Grecs comme de la part des Chaldéens.

Mais le plus frappant de tous les passages de l'*Agriculture nabatéenne* où il est question des Grecs est celui-ci. Après avoir parlé d'une certaine plante, l'auteur ajoute : « Cette plante a été transportée dans le climat de Babylone du pays d'Éphèse, ville des Grecs. » On s'étonne que M. Chwolson n'ait pas reculé devant un tel passage et qu'il ait osé soutenir qu'Éphèse a pu être citée dans un document babylonien du quatorzième siècle avant Jésus-Christ. Qu'Éphèse ait pu exister déjà à cette époque, et bien avant la colonie d'Androklos, fils de Codrus, à qui on en attribue d'ordinaire la fondation, cela est de peu de conséquence. La critique qui se retranche obstinément dans des possibilités, peu soucieuse d'accumuler contre elle les invraisemblances, est irréfutable sans doute; mais elle n'est plus la critique. La difficulté qui résulte contre M. Chwolson des mentions des Grecs qui sont faites dans l'*Agriculture nabatéenne* est d'autant plus grave, que les Grecs sont nommés non-

seulement par Kouthami, mais par un des auteurs qu'il cite, Masi le Suranien. Dans l'hypothèse de M. Chwolson, Masi ne peut avoir vécu plus tard que 2000 ans av. J. C. Certes, il est curieux de savoir sous quel jour les Grecs ont pu se montrer, à une époque aussi reculée, aux yeux d'un Babylonien. Voici le passage : « Ce que je te dis, Thamitri, je le dis aussi de tes voisins les Ioniens, que, sans la grande aversion que j'ai pour les injures, je n'hésiterais pas à appeler de vraies bêtes, bien que des hommes excellents aient paru parmi eux ; ils enchérissent les uns sur les autres, quand il s'agit de se préférer aux gens du climat de Babylone. » Il y a vingt ans, dit M. Chwolson, quand la critique négative était encore dans sa fleur, on eût sans doute conclu de ce passage que Masi vécut après Alexandre. Mais maintenant personne ne le fera. » J'avoue que je suis fort tenté de tirer la conclusion que M. Chwolson repousse si dédaigneusement. Comment placer à une date antéhistorique un passage où se révèle une rivalité nationale qui fut le trait caractéristique de l'époque des Séleucides, et qui, assurément, n'a pu exister avant l'époque des guerres médiques, c'est-à-dire avant le cinquième siècle avant Jésus-Christ ?

Les passages où les lounân sont expressément nommés ne sont pas les seuls qui établissent que Kouthami a subi l'influence des Grecs. Il est d'autres passages plus embarrassants encore pour les savants qui attribuent à l'*Agriculture nabatéenne* une haute antiquité. Au chapitre qui traite de la culture des fèves, se trouvent ces mots : « Voilà pourquoi Hermès (*Armisa*) et Agathodémon ont défendu aux gens de leur pays l'usage du poisson et des fèves, et ont fortement insisté sur cette défense. » Ici, M. Chwolson avoue son embarras et essaye diverses solutions, toutes également insuffisantes. Lui, qui ailleurs repousse si énergiquement, quand il s'agit de la composition de l'*Agriculture nabatéenne*, toute idée de compilation successive, a recours cette fois à une interpolation. Puis, revenant sur cette concession, il accorderait volontiers une haute antiquité au rôle philosophique et religieux d'Hermès et d'Agathodémon, tandis qu'il est de toute évidence que ce sont là des fictions néoplatoniciennes, adoptées comme tant d'autres par les Sabiens ou Babyloniens modernes. Enfin, il essaye de nier l'identité d'Armisa et d'Hermès. Armisa serait un sage de Babylone ; et en effet, dans plusieurs traditions sabiennes, on voit Armisa présenté comme un philosophe chaldéen. Mais de là on ne saurait rien conclure. Les livres hermétiques furent acceptés par tout l'Orient, et prirent à Babylone comme une seconde patrie. Les polygraphes arabes présentent aussi Hermès comme un Chaldéen et regardent comme des

traits de mythologie babylonienne une foule de traits de basse mythologie grecque que le syncrétisme des premiers siècles de notre ère avait introduits en Chaldée.

Nous ne doutons pas que plusieurs des noms bizarres que fournit l'*Agriculture nabatéenne* ne pussent se rattacher de même, si nous en avons la vraie lecture, à des formes grecques. Thamitri a paru à Banqueri et à Wenrich identique à *Démétrius*. Je pense aussi qu'Askolebita ou Askouloubita, qui joue le rôle de fondateur de religion et de bienfaiteur de l'humanité, est *Asclépius*. On sait le rôle d'Asclépius dans les apocryphes hermétiques. Il est étrange que M. Chwolson accorde quelque valeur à ces chimères. Par moments, il admet que son Askolebita doit être considéré comme le prototype de l'*Asklépios* des Grecs. C'est le même esprit évhémériste qui le porte ailleurs à se demander si Asklepios et Hermès n'ont pas été en réalité des sages antiques divinisés après leur mort.

Ce n'est pas seulement à la Grèce que Kouthami fait des allusions. Je trouve aussi dans l'*Agriculture nabatéenne* des traces évidentes d'influence persane. L'auteur parle d'un peuple de Pehlvis; il nomme la langue pehlvie comme un dialecte perse. M. Chwolson se tire de cette difficulté en faisant observer qu'on ne sait rien de précis sur l'origine du pehlvi. Mais, certes, on en sait assez pour déclarer que cette langue n'existait pas 1400 ans avant J. C. M. Chwolson finit, en effet, par voir dans le passage précité une interpolation. Nous avons déjà dit combien ce moyen de défense, surtout quand il est répété et appliqué à tous les endroits caractéristiques, est insuffisant. Le progrès de la critique opéré depuis un demi-siècle a consisté précisément à écarter dans la plupart des cas les trop commodes solutions qui expliquaient tous les passages embarrassants des écrits anciens par des interpolations, pour y substituer les hypothèses de remaniements successifs, de recompositions opérées de siècle en siècle. Il est certain que c'est bien plutôt de cette façon que par des fraudes de copistes (les copistes de tout temps ont procédé d'une manière assez machinale) que se sont altérées les données de la haute antiquité.

Mais à quoi bon insister sur ce passage quand il est reconnu de M. Chwolson que, dans plusieurs endroits, l'auteur de l'*Agriculture nabatéenne* parle des Perses, de leur religion, de leur philosophie, de leur science, et toujours avec l'expression d'un grand respect? Comment douter qu'il ait connu les doctrines du Zend-Avesta, quand on le voit parler de la plante que les mages appellent *Hom*? M. Chwolson répond à l'objection qui naît de ces passages comme à celles qui résultent

tent des endroits où il est question d'Éphèse et d'Hermès. « Les Iraniens, dit-il, et leurs institutions existaient bien 1400 ans avant J. C.; les Babyloniens ont pu les connaître. » D'abord il est douteux que les institutions avestéennes existassent à une époque aussi reculée; mais, en laissant de côté ce point obscur, affirmons hardiment que ces institutions, renfermées pendant des siècles en Bactriane, n'ont pu exercer d'action sur la Babylonie avant Cyrus. Ajoutons que les prêtres perses sont désignés dans l'*Agriculture nabatéenne* sous le nom de *mages*; on sait qu'il n'y a pas trace d'un tel mot dans le Zend-Avesta (les prêtres s'y nomment *athravô*), et que le nom de *mage* paraît n'avoir été appliqué aux prêtres zoroastriens que depuis l'établissement des Perses à Babylone. Je n'insiste pas beaucoup sur ce dernier point, car M. Chwolson peut dire que le nom de *mage* a remplacé dans la traduction d'Ibn-Wahschîyyah une dénomination plus ancienne. Mais il faut avouer qu'en général le magisme tel qu'on le trouve dans Kouthami rappelle bien plutôt le parsisme apocryphe ou altéré des Ostane et des Astrampsyque que le vieux zoroastrisme des textes zends.

Les Grecs et les Persans ne sont pas les seuls peuples étrangers cités par Kouthami. Il nomme également les Indiens et les Égyptiens. Je n'insiste pas sur les Égyptiens, qui dès l'époque où remonte M. Chwolson pouvaient avoir une science organisée. Mais on peut affirmer qu'il n'en était pas ainsi des Indiens. La race brahmanique était à peine à cette époque établie dans la vallée du Gange. Par les voies les plus diverses, on arrive à ce résultat que la science positive est moderne dans l'Inde brahmanique et qu'elle y est venue du dehors.

Les Juifs ne sont nommés qu'une fois dans l'*Agriculture nabatéenne*, et nous admettons volontiers, avec M. Chwolson, que le passage où ils sont nommés est une interpolation d'Ibn-Wahschîyyah. Mais si leur nom ne figure pas dans l'ouvrage de Kouthami, leur influence au moins est impossible à méconnaître. En peut-on douter après avoir lu le passage que voici : « Il y a des gens qui croient que ce sont les Chaldéens qui ont commencé d'attaquer les Assyriens, mais ils se trompent en cela. Les Assyriens, en effet, ne sont pas de la race d'Adam, lequel donna à chaque chose son nom et prit l'initiative de l'établissement du langage, tandis que les Chaldéens en sont. Ce n'est pas aux Chaldéens, par conséquent, mais bien à Adam, que les Assyriens font opposition, puisque Adam nomma cette plante *Akermâi*¹; or

¹ Il s'agit dans ce qui précède d'une dispute puérile à propos du nom de cette plante, qui était différent chez les Assyriens du Nord et les Chaldéens ou Babyloniens.

tout le monde est d'accord sur ce point, que ce qu'Adam a réglé est la vérité et le bien, et ce que d'autres ont réglé est sans fondement. » Comment ne pas voir ici une allusion directe à ce qui est dit *Gen.* II, 19 : « Dieu amena tous les animaux à Adam pour qu'il vît comment il les nommerait, et tous les noms qu'Adam leur donna, ce sont leurs noms. » Comment M. Chwolson, à qui ce rapprochement n'a pas échappé, n'en a-t-il pas tiré les conséquences, et se contente-t-il de dire qu'il éclaircira plus tard ce qui est dit ici d'Adam par un autre passage plus développé sur le même sujet ? Certes un tel passage valait la peine d'être donné. Je suis surpris également que M. Chwolson cite sans le moindre embarras, et sans s'apercevoir qu'il y a là une grave objection contre son système, cet autre passage : « Ces deux peuples (les Chananéens et les Chaldéens) sont issus de deux frères, tous deux fils d'Adam, et d'une même mère, l'une des femmes d'Adam. Car Adam, selon ce que rapportent les savants en généalogie, engendra soixante-quatre enfants, dont vingt-deux filles et quarante-deux fils. Ces quarante-deux fils laissèrent quatorze héritiers ; les autres n'ont eu aucun héritier qui soit venu jusqu'à nos jours. » Dans un troisième passage, il est encore question des peuples qui descendent des enfants d'Adam et de ceux qui n'en descendent pas.

Cette forme directe n'est pas la seule sous laquelle les traditions bibliques ou apocryphes des Hébreux semblent s'être introduites chez les Babyloniens. On retrouve la même influence avec des traits plus déterminés encore dans plusieurs autres passages de l'*Agriculture nabatéenne*. Nous ne doutons pas, en effet, que plusieurs des personnages donnés pour d'anciens sages de Babylone, et dont les noms ressemblent fort à ceux des patriarches hébreux, ne soient ces patriarches eux-mêmes. M. Chwolson le nie ; mais ses efforts nous paraissent impuissants pour mettre à néant cette identité, qui avait déjà frappé M. Quatremère et M. Ewald. Nous allons essayer de prouver qu'Adam, Seth, Hénoch, Noé, Abraham se retrouvent dans l'*Agriculture nabatéenne* avec des légendes fort analogues à celles qu'ils ont dans les apocryphes juifs et chrétiens, et par suite chez les musulmans.

Un des vieux sages qui jouent le rôle le plus important dans l'*Agriculture nabatéenne* est *Adami*. Adami était considéré comme le fondateur de l'agriculture en Chaldée ; on lui attribuait des écrits dont Kouthami révoque en doute l'authenticité, et qu'il trouve altérés ou interpolés. Kouthami, monothéiste zélé, le cite parmi ses autorités. On sait que plusieurs apocryphes furent de même attribués à Adam, que les Mendaites lui attribuent leur principal livre, que les anciens

Sabiens avaient des écrits sous son nom. Notre Adami est donc bien réellement l'Adam apocryphe des sectes babyloniennes; peut-il rester quelque doute sur cette identité, quand on voit Adami porter dans l'*Agriculture* l'épithète de « père de l'humanité », titre que tout l'Orient musulman donne à Adam.

Ischita, fils d'Adami, présenté comme un législateur religieux et comme le fondateur de l'astrologie et de l'astrolatrie, est sans contre-dit Seth¹. *Ischita*, selon l'*Agriculture*, a des partisans nommés Ischitiens; à lui se rattache une secte organisée, ayant une sorte de pontife suprême. Sous son nom circulaient de nombreux écrits. Les Ischitiens sont très-probablement la secte des Séthiens, qui joue un rôle important dans les premiers siècles de notre ère. Toutes les fables que les musulmans rattachent à Seth, en l'envisageant comme le prophète d'un âge de l'humanité qu'ils appellent le *siècle de Seth*, ont sans doute la même source. Ibn-Abi-Oceibia attribue expressément aux Sabiens cette opinion que « Seth enseigna la médecine et l'avait reçue en héritage d'Adam ».

Akhnuhha ou *Hanukha* est Hénoc. On connaît le rôle d'inventeur que l'on fit jouer de bonne heure à ce patriarche. Les Arabes, suivant encore en cela des traditions sabiennes, l'identifient avec Hermès. Nul doute que l'*Akhnuhha* babylonien, souvent cité sur la même ligne qu'Armisa, ne soit lui-même l'Hénoc légendaire qui prit vers le commencement de notre ère une si grande faveur.

Anouha le Chananéen, autre initiateur, présenté comme l'apôtre du monothéisme, est sans doute Noé. En effet, de son temps arrive un grand déluge. De plus Anouha plante la vigne, et il est toujours cité comme une autorité quand il s'agit de la fabrication du vin.

Enfin *Ibrahim le Chananéen* (c'est-à-dire le Palestinien) est bien, quoi qu'en dise M. Chwolson, le patriarche Abraham. Il est présenté dans l'*Agriculture* comme un apôtre du monothéisme et comme ayant nié la divinité du soleil. Qui ne reconnaît ici la fable rabbinique où Abraham, jouant le rôle de confesseur de la foi, soutient contre Nemrod et les Chaldéens idolâtres de victorieuses controverses. Ailleurs Ibrahim le Chananéen est un imam qui fait de grands voyages pour éviter la famine qui eut lieu du temps du roi chananéen Çalbâmâ. Ailleurs il est mis en rapport avec Nemrod, et présenté comme un émigré du pays de Chanaan. En général, les histoires rapportées sur

¹ De toutes les légendes apocryphes de patriarches antédiluviens, celle de Seth paraît la plus ancienne; elle figure déjà dans Josèphe.

son compte correspondent fort bien à sa légende telle qu'elle se forma chez les Juifs un peu avant notre ère. La réputation d'Abraham comme savant chaldéen était déjà fondée à l'époque de Josèphe et même à celle de Philon. Josèphe l'identifie, d'une façon tout arbitraire il est vrai, avec un vieux sage babylonien mentionné par Bérosee.

Quant au rôle que joue Nemrod dans l'*Agriculture nabatéenne* comme prêtre chananéen et comme fondateur de la dynastie chananéenne à Babylone, il serait téméraire de dire que cette donnée résulte uniquement d'un emprunt fait à la Bible. Il se peut qu'il y ait là quelque souvenir indigène. Nemrod, comme nous le verrons bientôt, était, dans les premiers siècles de notre ère, un personnage populaire en Chaldée. Il est difficile, par suite de la confusion d'idées qui régnait alors en Orient, de démêler l'origine de légendes aussi dénuées de caractère et sur lesquelles s'est étendu ce niveau général de platitude qui donne à toutes les traditions dont les polygraphes arabes ont été le canal une physionomie singulière de monotonie et de banalité.

Certes, si chacun des faits susdits était isolé, on hésiterait à en tirer des conséquences. Mais ils forment par leur ensemble une démonstration qui nous paraît très-solide. Une réponse subtile peut être vraie; mais dix réponses subtiles ne sauraient l'être. Nous tenons donc pour certain que chacun des personnages qui viennent d'être énumérés, et qui sont donnés dans l'*Agriculture* comme d'anciens savants babyloniens, est le représentant de ces classes d'écrits apocryphes, d'origine babylonienne ou syrienne, qu'on décorait du nom des patriarches et qui groupaient autour d'eux un nombre plus ou moins grand de sectateurs. L'*Agriculture nabatéenne* est d'un temps où ces écrits jouissaient d'une pleine autorité, et c'est là ce qui explique pourquoi les Juifs, qui ont fourni l'origine de toutes ces fables, ne sont pas nommés dans l'ouvrage de Kouthami. Les traditions apocryphes dont nous parlons, en effet, étaient entrées en circulation à un tel point qu'elles passaient à Babylone pour babyloniennes, de même que les Arabes, en racontant leurs fables sur Edris et Lokman, ne rappellent jamais qu'ils les doivent aux Juifs et souvent même semblent l'oublier ou l'ignorer.

Si nous envisageons, indépendamment des particularités qui viennent d'être relevées, le caractère général de l'*Agriculture nabatéenne*, autant du moins qu'il est permis de le faire sur les extraits de M. Quatremère et de M. Chwolson, nous y reconnaitrons également tous les traits de la basse antiquité. Nulle grandeur d'exposition; un tour de pensée subtil, touchant à la puérilité, fort analogue en un mot à celui

des polygraphes arabes; partout le style plat et prolixe des époques où l'on écrit beaucoup, parce que le papier ou les matériaux d'écriture sont très-communs. De là, dans tout l'ouvrage, un caractère essentiellement personnel et réfléchi. A l'inverse des ouvrages de la haute antiquité, où l'auteur disparaît pour ne laisser voir que la doctrine qu'il expose et les faits qu'il raconte, nous nous trouvons ici en face de querelles mesquines, de polémiques, d'écrits appartenant à des genres littéraires qui marquent la décadence de l'esprit humain. Un grand nombre d'ouvrages de controverse sont mentionnés dans l'*Agriculture nabatéenne*. Mâsi le Suranien, au moins 2000 ans avant J. C. selon M. Chwolson, adresse une épître en vers à son fils Kenked. Le Chananéen Thamitri écrit un ouvrage contre le Chananéen Anuha. Dewanaï, 3000 ans avant J. C., écrit contre le Syrien Mardaïad, qui avait préféré la Syrie à la Babylonie, et le menace d'une mort prochaine s'il ne rétracte cette opinion impie. Mâsi et Thamitri sont en correspondance scientifique l'un avec l'autre; ailleurs ils écrivent l'un contre l'autre; Kouthami intente, au nom des Chaldéens, des disputes de priorité littéraire aux Chananéens, et cela pour des sujets assez futiles. Une forte préoccupation de vanité nationale répand sur tout le livre une grande fadeur. Ce mal-là est très-ancien dans le monde, je le sais; mais dans les livres vraiment antiques il se traduit avec naïveté; ici il s'étale niaisement, comme dans Sanchoniathon et dans les autres écrits de cet âge intermédiaire où l'Orient se trouva en contact avec la Grèce. L'*Agriculture nabatéenne* nous apparaît ainsi comme empreinte de tous les défauts dont l'esprit humain fut frappé vers le troisième et le quatrième siècle; charlatanisme, astrologie, sorcellerie, goût de l'apocryphe. On est bien loin de cette science grecque de l'époque d'Alexandre, si dégagée de toute superstition, si ferme de méthode, si éloignée des chimères qui devaient plus tard l'égarer et retarder de seize siècles le progrès scientifique de l'esprit humain.

Je laisse aux personnes familières avec l'histoire des sciences naturelles l'examen des doctrines scientifiques de l'*Agriculture nabatéenne*. Un tel examen ne sera possible que quand l'ouvrage de Kouthami aura été publié intégralement. Je ne ferai à cet égard qu'une seule observation : la classification des plantes en froides et en chaudes revient sans cesse dans l'*Agriculture nabatéenne*. Or, on sait que cette classification est depuis Théophraste, qui en expose la théorie générale, une des bases de la botanique grecque. La philosophie de Kouthami n'est pas non plus de nature à faire attribuer une haute antiquité au livre où elle est contenue. Cette philosophie est une

sorte de monothéisme, qui porte l'auteur à repousser les cultes établis de son temps et à combattre énergiquement l'idolâtrie. Certes, je crois que les protestations dans le sens du monothéisme ont été fréquentes chez les peuples sémitiques, bien que ce ne soit pas à Babylone, où le sémitisme est si mélangé, qu'on s'attend le plus à en découvrir. Mais quand ces protestations se sont manifestées dans la haute antiquité, ce n'est jamais sous la forme polémique, réfléchie, systématique, que nous trouvons dans l'*Agriculture nabatéenne*. M. Ewald a raison de croire que de tels passages supposent le plein développement d'une religion monothéiste. L'espèce d'incrédulité que l'on voit percer chez Kouthami et chez plusieurs de ses compatriotes contre la religion établie, l'athéisme dont on rencontre çà et là des traces dans son ouvrage, sont des indices qui rappellent les écrits de Bérose et de Sanchoniathon, et qui nous reportent à l'époque des Séleucides. On sait, en effet, qu'à cette époque les croyances religieuses furent fort ébranlées en Babylonie, et que plusieurs, croyant par là se conformer à la mode grecque, affichèrent une sorte de matérialisme et d'impiété.

III.

L'auteur de l'*Agriculture nabatéenne* connaît la science grecque; on trouve chez lui parfois l'écho de la Bible, ou du moins des croyances juives; il accorde une pleine autorité aux ouvrages apocryphes attribués aux patriarches hébreux; il croit à ces écrits à demi charlatanesques qui, dans les premiers siècles de notre ère, avaient la prétention de représenter la science des Indiens, des Égyptiens, des Perses; il admet Hermès et Agathodémon comme des sages babyloniens. La date de l'*Agriculture nabatéenne*, au moins *a parte ante*, est dès lors suffisamment déterminée. Il faut voir si nous ne possédons pas quelques autres ouvrages dont le rapprochement puisse nous aider à fixer mieux encore le caractère du livre singulier dont nous nous occupons.

C'est M. Chwolson lui-même qui nous fournira ces rapprochements. Un des mérites de M. Chwolson, en effet, est d'avoir attiré l'attention sur ce fait, que l'*Agriculture nabatéenne* n'est pas le seul ouvrage de son espèce, et que nous possédons trois autres écrits du même genre, traduits également par Ibn-Wahschiyah. Le premier de ces écrits, le « Livre des poisons », est composé de trois ouvrages qui, selon M. Chwolson, ont été fondus ensemble par Ibn-Wahschiyah. Les au-

teurs de ces trois ouvrages sont Suhab-Sath, Iarbuqa et Rewahthā. Suhab-Sath est plus ancien que Iarbuqa, et Iarbuqa est cité dans l'*Agriculture nabatéenne*. Toute particularité qui démontrera que Iarbuqa est un auteur d'une fort médiocre ancienneté frappera donc du même coup les prétentions qu'on voudrait élever au nom de Kouthami. Or, des traits assez nombreux établissent que Iarbuqa est un Chaldéen d'une époque assez moderne. Il parle de la ville de Kazwin, qui paraît avoir été fondée à l'époque sassanide. La science du « Livre des poisons » est empreinte de charlatanisme; la sorcellerie y déborde; on sent que ce sont là des produits d'une technique en décadence, qui, n'étant pas soutenue par une tradition vraiment scientifique, dégénère en superstition. Le verbiage, les personnalités mesquines, si éloignées du style antique, y sont poussés plus loin encore que dans l'ouvrage de Kouthami.

Voilà donc un ouvrage antérieur à l'*Agriculture nabatéenne*, et qui pourtant offre des traces sensibles d'une composition moderne. Mais un autre ouvrage nabatéen, également traduit par Ibn-Wahschīyah, donne lieu à des inductions bien plus importantes. Cet ouvrage porte pour titre : « Le livre de Tenkeluscha le Babylonien, le Kukanien. » C'est un livre de généthliaque, un de ces livres qui, répandus dans le monde entier à partir de l'époque des Séleucides, firent du nom de Chaldéen le synonyme de charlatan. Ici, nul doute n'est possible. L'influence grecque éclate d'une manière évidente. M. Chwolson renonce à mettre le livre de Tenkeluscha sur le même plan que ceux de Iarbuqa et de Kouthami. Il le place à l'époque arsacide, au plus tard vers le premier siècle après Jésus-Christ.

Je montrerai bientôt que l'ouvrage de Tenkeluscha ne nous est pas seulement connu par les traductions d'Ibn-Wahschīyah, et que les Grecs l'ont souvent cité. Il me suffit pour le moment que M. Chwolson reconnaisse que Tenkeluscha est un Chaldéen de basse époque. Comment M. Chwolson n'a-t-il pas réfléchi aux conséquences capitales qui sortent de ce fait? Le livre de Tenkeluscha, de l'aveu de M. Chwolson, serait postérieur de quinze siècles et plus à l'*Agriculture* et au *Livre des poisons*. La différence entre le livre de Kouthami et ces deux derniers ouvrages devrait donc être très-profonde. Or il n'en est rien. Le livre de Tenkeluscha a exactement la même physionomie que ceux de Kouthami et de Iarbuqa : c'est la même science, le même état religieux; ce sont les mêmes célébrités, les mêmes autorités, les mêmes traditions apocryphes; c'est la même école, en un mot. Tenkeluscha, comme les vieux sages de l'*Agriculture nabatéenne*, nous apparaît entouré de lé-

gendes fabuleuses et mêlé à la plus vieille mythologie du pays. Cet état de prospérité et d'indépendance politique, ce culte florissant, cette littérature riche et variée, cet art très-développé, où M. Quatremère voyait un motif pour rapporter l'*Agriculture nabatéenne* à l'époque de Nabuchodonosor, se retrouvent trait pour trait dans le livre arsacide ou sassanide de Tenkeluscha. Est-il admissible qu'en quinze cents ans, ou seulement en huit cents ans, pour nous borner au calcul adopté par M. Quatremère, rien ne se soit modifié à Babylone, et que deux écrits composés à un si long intervalle offrent un tel air de ressemblance? Une induction du même genre et décisive se tire du titre de l'ouvrage. L'auteur, après l'épithète de *al-Babeli*, porte celle de *al-Koukani*. M. Chwolson croit que cette épithète désigne une école, et je ne le contredirai pas sur ce point; mais Kouthami se donne aussi le titre de *al-Koukani*. Iarbuqa, bien plus ancien, selon M. Chwolson, porte la même épithète. Conçoit-on que, pendant plus de deux mille ans, la même école ait duré, et que, par un étrange hasard, les trois seuls écrivains de Babylone dont les écrits nous soient parvenus se trouvent, à d'immenses intervalles, rattachés à la même institution?

Le quatrième ouvrage nabatéen, intitulé « le Livre des secrets du soleil et de la lune », qui nous représente les vues des prétendus sages babyloniens, Adami, Ankebuta et Askolebita, sur la production artificielle des êtres vivants, paraît antérieur, au moins pour le fond des idées, à l'*Agriculture nabatéenne*, puisque Kouthami s'appuie sans cesse sur les principes qui y sont développés. Or, il est difficile d'admettre que ce nouvel écrit appartienne à une haute antiquité. La science qui y est contenue est celle même que nous retrouvons dans Bérose, une sorte d'athéisme cherchant à expliquer la formation des êtres d'une façon matérialiste et sans l'intervention de la Divinité. Cette idée paraît avoir été un des principes fondamentaux de la science babylonienne. N'y faut-il voir qu'un emprunt fait aux écoles atomistes des Grecs, ou bien faut-il admettre que les cosmogonies matérialistes de l'Orient et de la Grèce ont leur point de départ à Babylone? C'est sur quoi il est permis d'hésiter; mais je ne pense pas qu'un lecteur éclairé, après avoir lu le mémoire de M. Chwolson, conserve quelques doutes sur l'âge et le caractère des docteurs précités. En les voyant donner hardiment des procédés pour former à volonté des plantes et des animaux, affirmer des impossibilités manifestes; en entendant l'un d'eux, Ankebuta, raconter comment il a réussi à former un homme et à le conserver vivant pendant une année; en lisant le récit d'un autre qui soutient avoir réussi dans la même opération, mais qui prétend que le

roi, pour des motifs politiques, lui a interdit de la répéter, on sera tenté, j'imagine, de les classer, non parmi les fondateurs d'une science sérieuse, mais parmi les modernes charlatans qui, en exploitant les formules d'une science dégradée, inondèrent le monde entier de chimères, et contribuèrent d'une manière déplorable à l'abaissement et à la perversion de l'esprit humain.

Un résultat sort, ce me semble, de l'analyse à laquelle nous venons de soumettre l'*Agriculture nabatéenne* et les autres écrits nabatéens : c'est que l'école à laquelle ils appartiennent ne peut dans son ensemble être antérieure au troisième ou au quatrième siècle de notre ère, et que le mouvement littéraire qu'ils supposent avant eux ne nous fait pas remonter avant Alexandre. Je suis loin de nier que l'ouvrage de Kouthami n'ait pu nous conserver, à travers des remaniements de toute sorte, des débris fort anciens; il se peut que la technique qui y est enseignée remonte bien réellement, pour les procédés, aux plus anciennes époques de l'Assyrie, de même que les *Agrimensores latini*, si récents comme date, nous ont conservé des usages et des rites qui ne s'expliquent que par les brahmanas de l'Inde, et qui se rattachent par conséquent aux âges les plus anciens de la race arienne. La question disputée en ce moment est une question d'histoire littéraire, et l'on sait que ces questions sont tout à fait distinctes des questions de critique historique. En bornant ainsi la question, j'ose croire que les preuves ci-dessus exposées paraîtront concluantes. Les particularités qui impliquent un âge moderne sont au cœur même de l'*Agriculture nabatéenne*; les théories du livre sont dans leur ensemble celles de l'époque hellénique; les auteurs cités par Kouthami citent les Grecs; le milieu où le livre nous transporte est celui du sabisme des premiers siècles de notre ère. Avant de terminer cet exposé, toutefois, je dois : 1° chercher à rendre compte de quelques-unes des singularités qui ont conduit M. Chwolson à son système; 2° expliquer comment la composition de tels écrits a été possible à Babylone à l'époque que nous venons d'assigner.

Deux particularités étranges donnent à l'hypothèse de M. Chwolson une incontestable apparence de solidité : la première est le nom de *Chananiéens* donné à la dynastie régnante à Babylone à l'époque de la composition de l'*Agriculture nabatéenne*; la seconde, ce sont les noms mêmes des rois babyloniens mentionnés dans l'*Agriculture* et qu'on ne

trouve dans aucune dynastie connue. En ce qui concerne les Chananéens, l'assertion de Kouthamî n'est pas aussi isolée qu'elle le paraît au premier coup d'œil. Plusieurs historiens et géographes arabes, dont quelques-uns sont antérieurs à la traduction arabe de l'*Agriculture nabatéenne*, parlent de rois chananéens régnant à Babylone, et à cette dynastie ils donnent expressément pour fondateur Nemrod, qu'ils rattachent, par des généalogies contradictoires et absurdes, à Chanaan, fils de Cham. *Nemrod*, disent-ils, était un titre commun à tous les souverains des Nabatéens, à tel point qu'ils en ont fait un pluriel, *nemâridé*. Une géographie arabe que M. Quatremère croyait anonyme, mais que M. Reinaud a démontré être l'ouvrage de Dîneschki, énumérant les peuples compris sous le nom de Nabatéens, compte parmi eux les Chaldéens, les Casdéens, les Djenbân, les Garméens, les Koutaris et les *Chananéens*. M. Quatremère cite de même un passage de l'*Agriculture* où les Chananéens et les habitants de la Syrie sont compris parmi les Nabatéens. Le manque total de jugement et d'exactitude qui caractérise les historiens arabes, quand il s'agit d'histoire un peu ancienne, ne permet guère de tirer de ces passages des conclusions assurées. Un fait, d'ailleurs, achève de troubler toutes les hypothèses qu'on pourrait être tenté de former : c'est que les patriarches hébreux Anuha et Ibrahim sont qualifiés de Chananéens, ce qui porterait à faire ce mot synonyme d'Israélite. Il faut attendre la publication intégrale de l'*Agriculture* pour avoir le mot de cette énigme. Deux choses cependant nous paraissent certaines : la première, c'est que le nom de Chananéens n'a pas toujours désigné pour les Babyloniens les anciens habitants de la Phénicie ; la seconde, c'est que cette théorie d'une dynastie chananéenne, dont le fondateur serait Nemrod, est d'origine biblique. « Après le déluge, dit Masoudi, les hommes s'établirent dans diverses contrées : tels furent les Nabatéens, qui fondèrent la ville de Babylone, et ceux des descendants de Cham qui se fixèrent dans la même province, sous la conduite de Nemrod, fils de Kanaan, fils de Senkharib, fils du premier Nemrod, lequel était fils de Kousch, fils de Kham et arrière-petit-fils de Noé. » — « Les Nabatéens, dit Dîmeschki, descendent de Nabit, fils de Kanaan, fils de Kousch, fils de Kham. Ils habitaient la province de Babylone et eurent pour roi Nemrod le Grand. » La même chose se lit dans le *Kitâb tabacâth al-oumem* de Çâid de Tolède¹ : « Les Chaldéens sont une nation illustre par l'antiquité de

¹ J'ai consulté cet ouvrage dans le manuscrit unique que possède M. Ch. Schefer, et qu'il a bien voulu mettre à ma disposition.

son empire et par la célébrité de ses rois, lesquels descendaient des Nemrods et des Géants, dont le premier fut le Nemrod, fils de Kousch, fils de Kham. » M. Chwolson lui-même pense que Masoudi avait emprunté ce qu'il dit de sa dynastie nemrodienne à des sources chrétiennes. Qui sait si le nom de *Chananéens* n'est pas ici un de ces mots de convention par lesquels on a souvent cherché, en Orient, à échapper aux tracasseries de pouvoirs soupçonneux, à peu près comme les Juifs ont successivement désigné les nations qui les persécutaient par le nom d'Édomites, et les capitales d'empires qui leur étaient hostiles par le nom de Babylone? La réserve avec laquelle Kouthami parle des Chananéens confirmerait cette hypothèse. L'histoire des Juifs, des Samaritains, des Mendaïtes, des Harraniens, des Nosairis, des Iezidis, offre plusieurs exemples de ces sortes de mensonges. Peut-être aussi plusieurs des noms étranges qui nous surprennent dans l'*Agriculture* viennent-ils de quelque procédé de cabbale ou d'écriture secrète. L'usage de ces procédés est fort ancien en Orient, puisqu'on en trouve un exemple au moins probable dans le texte de Jérémie.

Les noms de rois babyloniens fournis par les ouvrages nabatéens causent d'abord le plus profond étonnement. Voici les dix-sept noms de rois que j'ai relevés dans M. Chwolson : Abed-Fergila, Bedina, Çalbama, Harmati, Hinafa, Kamasch, Marinata, Nemroda, Qeruçani, Qiyama, Richana, Saba, Schamaya, Schemuta, Susqiya, Thibatana, Zahmuna. Un seul parmi ces noms correspond d'une manière certaine à ceux qui nous sont connus d'ailleurs : c'est celui de Nemroda. Un autre nom, celui de Qeruçani, peut aussi, selon moi, trouver un point d'attache dans les traditions antéhistoriques. Un héros commun à la littérature védique et au Zend-Avesta, et que par conséquent on est en droit de rapporter à l'antique mythologie arienne, est *Kereçani*, qui joue, comme Nemrod, le rôle d'archer et de chasseur. Il est donc fort possible que Qeruçani, comme Zohak (l'Ajdahak persan = Astyage), comme Zoroastre lui-même, soit un personnage de la mythologie iranienne, adopté par la Babylonie. Quant aux autres noms, ils sont trop obscurs pour qu'il soit possible d'en tirer des objections ou des preuves contre l'autorité de Kouthami. *Schamaya* et *Susqiya* ont une physionomie hébraïque; *Abed-Fergila*, *Çalbama*, *Qiyama*, *Richana*, paraissent sémitiques. A cela près, il est difficile de trouver une série de noms qui parlent moins au philologue et à l'historien que les noms ci-dessus énumérés.

Il est douteux que, même quand on connaîtra intégralement l'*Agriculture nabatéenne*, on réussisse à expliquer toutes ces singularités. Une

circonstance fatale jette, on le sait, une désolante incertitude sur les renseignements relatifs aux peuples étrangers qui ont traversé l'alphabet arabe : je veux parler de la forme indécise de certaines lettres, de l'absence de points diacritiques dans les noms propres, ou de la manière inexacte dont ces points sont placés. Tous les alphabets sémitiques sont, par suite du manque de voyelles, de fort mauvais instruments de transcription. Qu'est-ce donc quand à cette cause d'inexactitude s'en joint une autre bien plus grave, c'est-à-dire l'incertitude des lettres elles-mêmes, le même caractère pouvant, par exemple, être *b*, *n*, *t*, *y*? L'embarras que l'on éprouve en présence de certains chapitres de Masoudi ou d'Ibn-Abi-Oceibia, où il est question de la Grèce et de l'Assyrie, n'est guère moindre que celui que l'on éprouve devant l'*Agriculture nabatéenne*. Quand on cherche à justifier la liste des quarante-deux rois babyloniens, commençant à Nemrod et finissant à Darius, donnée par le premier des auteurs précités, on rencontre les mêmes difficultés que pour trouver la clef de l'histoire contenue dans l'ouvrage de Kouthami. La géographie de l'*Agriculture nabatéenne*, qui devrait, ce semble, être plus facile à reconstituer, n'est guère moins obscure. On ne peut faire sur ces monuments défigurés les fermes raisonnements que comportent les documents sérieux. Ajoutons que le tour étroit et mesquin de la prose des Arabes produit sur les faits historiques presque le même effet que leur alphabet sur les noms propres. Pas un des renseignements qu'ils nous ont donnés sur la Grèce n'est reconnaissable. Leurs traductions mêmes ne sont que de libres remaniements accommodés à leurs habitudes de style, et nous savons expressément que toutes les traductions d'Ibn-Wahschiyah étaient dictées par lui à un de ses disciples, qui ensuite leur donnait le tour réclamé par le goût de son temps.

Je ne crois pas qu'il soit permis de présenter même comme une conjecture une supposition à laquelle il est difficile pourtant de ne pas songer, je veux dire la possibilité d'une fraude littéraire ou d'un certain degré de mauvaise foi chez l'auteur. Certes, le livre est d'une époque qui éveille toujours, et non sans motif, les soupçons. L'exemple du *Desatir* vient ici, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, troubler l'esprit du critique. D'autres rapprochements n'inspirent pas moins de scrupules. Kouthami, comme Bérose, comme Sanchoniathon, comme Josèphe, comme Mar Abas Catina, comme Moïse de Khorène, paraît avoir été entaché au plus haut degré des défauts de tous les écrivains orientaux, depuis Alexandre jusqu'au cinquième siècle environ de notre ère, absence totale de jugement,

synchrétisme intempérant, évhémérisme grossier, vanité nationale exagérée. Les mensonges, les fabrications d'apocryphes, les confusions de toute espèce, rien ne leur coûtait pour établir leur thèse favorite, à savoir : la haute antiquité de leurs doctrines et leur supériorité sur celles des Grecs. La thèse était vraie parfois, au moins en ce qui regarde l'ancienneté des doctrines; mais les arguments invoqués pour la prouver furent presque toujours détestables. Une chimérique histoire, créée par des rapprochements artificiels, obtint créance, et au bout de quelques siècles fit autorité. De là cet air général de niaiserie et d'extravagance que revêtent les vieilles histoires babyloniennes dans les polygraphes arabes de l'école de Bagdad, égarés par la fausse méthode de leurs devanciers. L'*Agriculture nabatéenne* paraît avoir été écrite dans ce milieu général de littérature apocryphe et charlatanesque. L'auteur n'est pas un faussaire; mais il semble égaré par des faussaires. Les vrais descendants des Nabatéens, les Mandaites, ont continué jusqu'à l'époque musulmane, et presque jusqu'à nos jours, à pratiquer ces fourberies, auxquelles les petites sectes échappent si difficilement. Plusieurs des personnages de leur mythologie sont devenus des patriarches hébreux. Les lézidis ont suivi les mêmes errements. Les Parsis, enfin, pour éluder les poursuites du fanatisme musulman, ont en quelque sorte sémitisé toute leur mythologie. Le traité de Hyde sur la religion des anciens Perses, si imparfait comme tableau des vraies institutions zoroastriennes, inconnues à l'époque où Hyde écrivait, mais si curieux comme tableau des vieilles traditions persanes défigurées par l'islamisme, nous offre à chaque pas les noms des patriarches hébreux substitués à ceux des héros de la Perse. Enfin, l'*Ardai Viraf Nameh*, de l'époque sassanide, nous présente le phénomène étrange d'un livre juif, l'*Ascension d'Isaïe*, transporté de toutes pièces en plein mazdéisme et appliqué à un prétendu sage de l'époque d'Ardeschir-Babekan, Ardaï Viraf. Les habitudes de fraude et de mensonge qui infectèrent l'Orient, à partir de l'époque des Séleucides, ont préparé à la critique des énigmes dont la solution échappera toujours; car les inductions naturelles, qui sont un guide si sûr quand il s'agit des œuvres sincères de l'esprit humain, se trouvent toutes en défaut devant ces œuvres équivoques et artificielles, fruit d'une raison affaiblie et de mesquines passions.

Nous croyons donc qu'il faut maintenir à l'école nabatéenne un sens assez limité. Cette école représente pour nous la dernière phase de la littérature babylonienne, celle qui s'étend des premiers siècles de notre ère, ou, si l'on veut, de l'époque séleucide ou arsacide, jusqu'à

l'invasion musulmane. Frappée à mort par l'islamisme, cette littérature se prolonge misérablement durant le moyen âge dans la pauvre secte des Sabiens, Nazoréens ou Chrétiens de saint Jean, et atteint dans les livres de ces derniers un degré inouï de dégradation et d'extravagance. Les écrits traduits par Ibn-Wahschiyah et les livres des Mendaites sont pour nous des livres d'une seule et même littérature, avec cette différence que les livres conservés et probablement refaits ou remaniés par les Mendaites ont subi l'influence du paraisme et suivi cette fatale progression de folie où l'Orient ne sait guère s'arrêter. Quant à la langue nabatéenne, il n'est pas douteux qu'elle ne fût identique au mendaité, et c'est certainement sur des manuscrits analogues à ceux que nous nommons dans nos bibliothèques *sabians*, qu'Ibn-Wahschiyah fit ses traductions.

Et qu'on ne dise pas que c'est là un groupe intellectuel dont rien ne prouve l'existence et l'unité. En faisant abstraction, pour éviter l'apparence d'une pétition de principe, des quatre ouvrages nabatéens venus jusqu'à nous, ce que les écrivains arabes nous apprennent des Sabiens, ce que nous savons de l'école de Harran, qui continua les traditions de l'école syro-babylonienne, en les améliorant par de fortes études, jusqu'au douzième siècle de notre ère; ce que nous lisons dans les historiens arabes des sciences et de la philosophie, Çâid de Tolède, Mohammed-Ibn-Ishak, Djemal-oddin al-Kifti, Ibn-Abi-Oceibia, Aboulfaradj, sur les origines des diverses connaissances humaines et sur la biographie de certains philosophes devenus sujets de fables; les légendes musulmanes d'Édris identifié avec Hénoc, Hermès, Otarid; une sorte de mythologie scientifique admise par tous les érudits arabes, et qui n'est pas d'origine musulmane; tout cela, dis-je, provient évidemment d'une école homogène et *sui generis*, dont les écrits étaient conçus dans un dialecte araméen. Une foule de faits établissent que la Babylonie fut dans les premiers siècles de notre ère le théâtre d'un assez grand mouvement d'idées. Les Juifs y déployaient une activité littéraire qui, sans doute, ne resta pas renfermée dans le sein de leurs communautés. Les sectes gnostiques, Pérates, Elchasaites, etc., s'y développaient avec une hardiesse et une liberté qui prouvent au moins l'éveil des esprits. Les luttes des Syriens chrétiens, de saint Éphrem, par exemple, contre les *Chaldéens*, supposent que le christianisme trouva là une des plus sérieuses résistances qu'il ait rencontrées. Enfin, je ne doute pas qu'un dépouillement attentif des manuscrits grecs d'astrologie, de génethliaque, etc., fait avec la préoccupation des vues nouvelles éveillées par les travaux de M. Chwolson, n'amène

à ce résultat que nos bibliothèques de manuscrits grecs contiennent, aussi bien que nos bibliothèques de manuscrits arabes, des débris considérables de la littérature nabatéenne. Je n'en citerai qu'un exemple, parce qu'il présente le cas singulier d'une découverte faite avec une merveilleuse pénétration par un savant de la grande école française de la première moitié du dix-septième siècle, et qui, restée dans l'oubli durant plus de 200 ans, a repris une signification inattendue devant les recherches de la critique moderne. Dans la préface de son traité *De annis climatericis et antiqua astrologia* (Leyde, 1648), Claude de Saumaise, après avoir cité Tenkeluscha d'après Nasir-eddin Tousi, ajoute : « *Tenkeluscha* autem sive Tenkelus ille Babylonius quem memorat Nasirodinus is omnino est qui Τεῦκρος βαβυλωνίος Græcis vocatur, et fortasse in scriptis Græcorum perperam hodie legitur Τεῦκρος pro Τένκρος, idque deflexum ex illo nomine babylonio *Tenclus*. Nisi sit verius Græcos ad nomen sibi familiare propter adfinitatem soni vocabulum Chaldæorum deflexisse, ut mos est illis. Nam Τεῦκρος græcum nomen est, non Τένκρος nec Τένκλος. » On reste frappé d'admiration devant la vive intuition du savant qui, du seul aspect de cet étrange nom d'auteur, a pu conclure ce que M. Chwolson, malgré tout son savoir, n'a pas su tirer de l'ouvrage qu'il a lu en son entier. Oui, à n'en pas douter, ce Tenkeluscha al-Babéli des manuscrits arabes et persans est le Τεῦκρος, Τεῦκρος, *Teucer*, auteur de génethliaque, cité par Psellus, par Antiochus, par d'autres encore, et dont il existe au moins des extraits dans nos collections de manuscrits grecs¹. Le contenu de ces extraits coïncide entièrement avec ce que nous connaissons par M. Chwolson de l'ouvrage de Tenkeluscha. Tout porte à croire même que le vrai nom de ce Babylonien hellénisé était Τεῦκρος, et que *Tenklousch* est une altération. Ce qui le prouve, et ce qui donne en même temps aux vues précédentes une remarquable confirmation, c'est que dans le *Kitâb el-fihrist*, à côté de Tenklus, figure un certain *Tincrus*, dont la légende a avec celle de Tenklus la plus grande ressemblance, et auquel est attribué un livre identique pour le titre à celui de Tenklus. Il est évident que ces deux auteurs n'en font qu'un, et que leurs noms représentent deux formes du primitif Τεῦκρος. La terminaison *ousch*, d'ailleurs, indique presque toujours un nom propre grec passé dans les langues de l'Orient. Un tel nom porté par un savant de Babylone n'a rien qui doive surprendre, puisque dans le curieux ouvrage de Çald, intitulé *Kitâb tabacâth al-oumem*, nous voyons figurer

¹ Je dois l'indication de ces extraits à M. Miller.

un savant de Babylone nommé *Istefan al-Babéli*, que l'auteur arabe, nonobstant le nom grec et même chrétien de *Stéphanos*, rapporte avec assurance au temps du prophète Jéthro. Quand un helléniste voudra se donner la peine de dépouiller rigoureusement les manuscrits grecs astrologiques et magiques qui nous sont parvenus, je ne doute pas qu'il n'y trouve une foule de textes réellement babyloniens et de la même famille que ceux sur lesquels M. Chwolson a attiré l'attention des érudits.

De tout cela résultera une vue fort complète, j'imagine, de l'état des esprits en Babylonie dans les premiers siècles de notre ère; mais il n'en sortira pas, comme le pense M. Chwolson, une science comparable à celle des Grecs. Ce qui manqua à ce mouvement, ce ne fut ni l'activité ni l'étendue; ce fut le sérieux et la méthode. Si on cherche à apprécier dans son ensemble la part que Babylone a prise à l'œuvre générale de la civilisation, on est surpris de voir tous les produits de l'esprit babylonien entachés d'un vice radical. L'astrologie judiciaire, la sorcellerie, une branche du gnosticisme et le premier germe de la cabbale, voilà les funestes présents que Babylone a faits au monde. Nul doute que Babylone ne soit en partie responsable de l'affaiblissement des esprits dans les premiers siècles de notre ère, et que la maladie de superstition et de science chimérique qui règne à cette époque ne tienne en grande partie à l'influence chaldéenne. Certes, il se peut que Babylone, avant l'époque où elle exerça cette fâcheuse propagande d'erreur, ait possédé une science sérieuse. L'astrologie judiciaire suppose avant elle une astronomie régulière; la magie, qui a la prétention de diriger les forces secrètes de la nature, suppose un certain développement de sciences physiques¹. Mais que les études babyloniennes fussent fort dégénérées à l'époque des Séleucides, c'est ce dont il n'est guère permis de douter; on ne concevrait point, en effet, que la Babylonie, possédant une saine philosophie, n'eût répandu au dehors qu'une science chimérique². Nous voyons donc quelque exagération dans le rôle que M. Chwolson attribue à Babylone

¹ Quelque chose de semblable est arrivé en alchimie. L'alchimie du moyen âge est en général jugée d'après les extravagances du seizième siècle, tandis qu'au treizième siècle il se fit en Occident un travail chimique de la plus grande solidité, qui est aujourd'hui comme oublié dans les manuscrits.

² On en peut dire autant de l'Égypte. La science égyptienne et la science babylonienne paraissent avoir eu des destinées analogues. Manquant de ce principe purement analytique, expérimental et rationnel, qui a fait la force de l'esprit grec et qui fait la force de l'esprit moderne, elles n'ont pas su se défendre du charlatanisme, terme fatal de toute culture qui repose sur autre chose que sur la pure curiosité.

dans l'histoire de l'esprit humain. La rectitude d'esprit, la sûreté du jugement, l'amour exclusif du vrai, sans lequel la science ne peut se préserver de la routine et des complaisances intéressées, sont les qualités essentielles de la création scientifique. C'est pour avoir possédé ces qualités-là, avec le degré d'initiative qui constitue le génie, que la Grèce tient dans l'éducation de l'esprit humain une place dont il ne paraît pas qu'elle doive être sitôt dépossédée.

ERNEST RENAN.

ÉTUDE SUR GOETHE.

Gespräche mit Göthe in den letzten Jahren seines Lebens. VON JOHANN PETER ECKERMANN.

Göthe aus näherm persönlichen Umgange dargestellt. VON JOHANNES FALK.

Geistesworte aus Göthe's Briefen und Gesprächen. VON LUDWIG VON LANCIZOLLE.

Göthe's Briefe in den Jahren 1768 bis 1832. VON DR HEINRICH DÖRING.

« Les lettres appartiennent aux documents les plus importants que puisse laisser l'individu.... Ce qui nous réjouit ou nous tourmente, ce qui nous pèse ou nous occupe, se détache avec elles de notre cœur; et ces feuilles, envisagées comme vestiges durables d'une existence, sont toujours d'autant plus importantes pour la postérité, que l'instant seul flottait devant celui qui les écrivait, et qu'il songait moins à un temps à venir. »

GOETHE, *Réflexions et Maximes.*

I.

En Allemagne on n'est pas grand homme à bon marché, il faut payer large rançon à la critique. A peine est-on sous terre, les vers s'attaquent au corps, les interprètes à l'esprit. Depuis que la mort a éteint l'éclat de ses yeux, en ranimant celui de son génie, Goethe a fourni le prétexte à une multitude d'écrits. Tel a pris un fragment de l'œuvre; tel autre un aspect de l'individualité, une période ou même un simple incident de la vie. Quelques-uns, comme MM. Viehoff, Schæfer, et plus récemment M. Lewes, dont le remarquable travail devra être examiné dans cette Revue, ont tenté d'embrasser l'œuvre et l'homme dans les limites d'une biographie générale. De toutes ces recherches est née une véritable bibliothèque. Mais en dépit de travaux

sérieux, mêlés à un trop grand nombre de dissertations médiocres, on ne saurait dire que la personnalité de Goethe ait été épuisée jusqu'ici dans aucune appréciation générale et sous tous ses aspects également approfondie. Ce n'est pas, on l'imagine, un pareil travail que je me propose ici. Je ne crois pas d'ailleurs le moment venu encore d'accomplir cette tâche avec un plein succès; la perspective où Goethe apparaîtra quelque jour ne me semble pas suffisamment reculée pour qu'on puisse dès aujourd'hui le juger sans nul esprit de parti. Il faut pour cela que son génie, engagé malgré lui dans les luttes du présent, se soit placé définitivement et de lui-même dans le cadre de l'histoire, et que, sans cesser de nous intéresser moins profondément, il cesse, en nous passionnant, de nous exciter aux admirations trop véhémentes comme aux protestations trop amères. Quand la polémique ne soulèvera plus ses nuages autour du piédestal qui supporte cette imposante figure, celle-ci se montrera dans sa vérité, dans son repos, et tous ses traits s'éclaireront à la fois. Mais on peut dès à présent, sans risquer de paraître présomptueux, tracer quelques lignes dominantes de l'ensemble. Goethe lui-même, dans ses lettres et dans des conversations pieusement recueillies, a marqué pour la postérité, d'autant mieux qu'il ne songeait pas à elle, les côtés dominants de son esprit et de son caractère. Dans ses œuvres, c'est le poète surtout qu'il nous fait voir; dans les documents intimes qui sont aujourd'hui sous nos yeux, c'est l'homme qu'il met à nu, sans que cette épreuve, fatale à tant d'autres, porte à sa grandeur le moindre préjudice.

Si Goethe était l'homme des partis, combien le rôle du critique à son égard serait plus aisé; mais combien aussi son propre rôle se trouverait amoindri! Car c'est là le plus manifeste témoignage de son élévation, qu'il se soit montré incapable de satisfaire aucun parti, et qu'il les ait attirés tour à tour vers lui par quelque côté de sa vaste organisation.

Au congrès d'Erfurth, Napoléon manifesta le désir de voir Wieland et Goethe. Quand celui-ci se présenta, l'empereur le contempla durant quelques secondes, et puis il lui dit brusquement : « Monsieur Goethe, vous êtes un homme. » — Après le départ de Goethe, l'empereur se tourna vers Talleyrand, Daru, Savary et Berthier, présents à l'entrevue, et répéta encore : « Voilà un homme ! »

Employé comme phrase à effet, l'éloge est banal; saisi dans le sens philosophique, c'est le plus grand qui puisse être accordé à aucun mortel. Les individus sont nombreux, l'homme est extrêmement rare. La prépondérance d'une faculté, le développement spécial d'une apti-

tude suffit pour nous assurer la supériorité sur un point, tout en nous laissant incomplet sur les autres. Examinée de près, l'individualité s'offre presque toujours à l'observateur comme une altération plus ou moins notable de la nature humaine; elle s'accuse par un défaut d'équilibre entre les facultés qui constituent l'espèce. Mais ainsi que la santé exprime l'harmonie des organes, la beauté physique proclame la proportion des formes et l'heureuse complicité des lignes pour créer l'ensemble. Les dieux, qui dans les limites de l'humanité n'ont rien voulu devoir à Goëthe, lui accordèrent le double privilège de la force et de la beauté, de la proportion et de l'équilibre à la fois dans l'ordre physique et dans l'ordre moral. Ce qui frappe chez lui en effet, ce n'est pas, on le reconnaît aussitôt, telle faculté prédominante, mais l'ensemble et le libre jeu de toutes les facultés. Aussi bien que dans sa stature et dans son visage, on ne voit rien de heurté dans son génie, de grêle ni d'excessif en aucun sens. Gracieux dans sa puissance, élégant et souple dans sa dignité, d'une variété inépuisable dans son unité indestructible, Goëthe laisse toujours apparaître en lui et goûter l'espèce sous l'individu. Il est tolérant, parce qu'il est fort; il est simple, parce qu'il est naturel; il est humain, parce que, répondant à l'humanité par tous les côtés de son organisation, son intelligence et son cœur ne sauraient rien exclure de ce qui appartient à l'humanité. Qui ne représente qu'un fragment de l'homme ne saurait non plus réfléchir que fragmentairement la vérité humaine. Goëthe n'a jamais considéré les choses que dans l'ensemble, parce qu'il fut lui-même un ensemble merveilleux. La modération que sans contrainte il met dans ses vues, dans sa volonté et dans son activité, est un signe encore de sa force, car l'impatience et l'obstination sont peut-être les plus irrécusables témoignages de la faiblesse. Nulle fièvre ne le saisit à la vue des obstacles; il ne tranche jamais là où il ne peut dénouer, et son calme regard règne tranquille et limpide sur la vie. Il ne cherche ni à s'imposer à l'imagination, ni à la surprendre par la saillie d'une forme ambitieuse; son large bon sens répugne au paradoxe, qu'il rejette comme une nature saine et vigoureuse éliminerait un poison; nul artifice de la pensée ou du langage ne le sollicite, et c'est par degrés, sans violence et sans fracas, qu'il s'empare de l'esprit, en le remplissant d'une inspiration soutenue qui jamais ne déborde dans le lit profond que l'artiste a su creuser à l'âme du poëte. Ses œuvres ressemblent à ces eaux qui sont calmes parce qu'elles sont profondes. Herder a porté plus haut que Goëthe peut-être l'idée de l'humanité et de ses destinées morales; Schiller l'a vaincu par un plus grand essor dramatique,

Hegel l'a surpassé dans les vues si hardies du métaphysicien ; Goethe , non-seulement comme poète, mais comme homme, fut plus complet qu'eux tous, et en cela il les a tous dominés. Auprès de Herder, de Schiller et de Hegel, ma pensée va malgré moi combler d'un désir la lacune entrevue dans leur génie. Auprès de Goethe, je n'ai jamais ressenti cette insuffisance relative. Il s'ajuste si bien à tous les instincts du genre humain, qu'on ne songe pas à compléter en lui ce que la nature fit si complet. Goethe est l'homme s'offrant en méditation à l'homme. Sa supériorité se meut si constamment dans les régions humaines, qu'elle ne nous décourage jamais, et qu'il nous semble même parfois que nous la pourrions aisément atteindre. En certains génies, il se trouve au contraire que le défaut de proportion engendre une élévation plus ou moins illusoire ; ils apparaissent plus grands que nature en nous montrant le développement exclusif d'une capacité de la nature humaine, et non pas cette nature dans son développement général. Goethe est d'autant plus grand en réalité qu'il se rapproche davantage de nous. Parce qu'il s'est développé à la fois dans le sens de la hauteur et de l'étendue, on peut croire, au premier coup d'œil, plus facile de l'approcher. Mais que l'on prenne en main la mesure du critique, chargée d'anéantir les apparences et de déterminer les dimensions véritables, et qu'on l'applique impartialement à ce vaste génie, on se convaincra bientôt que s'il apparaît moins élevé que d'autres, c'est surtout parce qu'il présente plus de surface. La nature l'avait bâti sur une échelle inusitée, et lui-même a su, dans une mesure correspondante, satisfaire aux obligations que lui imposa la munificence de la nature.

L'attribut fondamental de l'homme se peut réduire, en dernière analyse, à celui de l'éducation personnelle. Ainsi que les grands peuples, les grands hommes sont ceux dans lesquels cet attribut apparaît à un degré supérieur. Or, je ne vois pas qu'il se soit déployé nulle part avec plus d'évidence, de suite et de succès, que dans la vie de Goethe. Cette vie nous présente le tableau d'une force qui sans cesse s'accroît avec le secours de son milieu, se replie prudemment en elle-même au contact des influences hostiles, aussitôt distinguées, s'empare de celles qu'elle ressent comme favorables, et dans cette permanente alternative, ne cesse jamais de se discipliner elle-même. La destinée, sans doute, s'est complu encore au service d'une œuvre que la nature ébaucha avec tant de générosité dès le berceau. On aurait tort néanmoins de penser que dans le développement de cette belle et vigoureuse organisation, il n'y eut autre chose que de l'instinct et du

bonheur. Goethe avait le sentiment de sa force, et ce sentiment se résolvait à ses yeux en un grand devoir à accomplir. Il avait de la sorte mis sa volonté au-dessus de la fortune, de la naissance et de la destinée; il était devenu plus grand que cette fortune elle-même, déjà si grande, et il aspirait à l'employer pour régner sur elle en même temps que sur lui.

« La perfection, » écrivait-il, « est la règle du ciel; vouloir le parfait est la règle de l'homme. »

Cette règle, il l'avait prise au sérieux; j'en atteste ces lignes à Lavater :

« L'œuvre journalière qui m'est imposée, et qui me devient quotidiennement plus difficile, appelle dans la veille et dans le rêve ma vigilance. Ce devoir me devient plus cher chaque jour, et je voudrais en cela ne rester inférieur en rien aux plus grands hommes.... Ce désir d'élever aussi haut que possible dans les airs la pyramide de mon existence, dont la base m'est indiquée et demeure établie, passe avant toute chose et me laisse à peine sujet à des oublis passagers. Je ne dois pas différer; je suis déjà avancé en âge¹, et peut-être la destinée me brisera-t-elle au milieu de mon ouvrage, laissant inachevée et tronquée la tour babylonienne. Il faudra que du moins l'on dise que le plan fut hardi, et si je vis, il faudra bien aussi, avec l'aide de Dieu, que mes forces y suffisent. »

Les destins respectèrent un tel ouvrier; l'œuvre qu'il taillait dans le granit de l'histoire s'éleva dans les airs majestueusement, et la base qui la portait ne fit que s'affermir en s'élargissant toujours davantage. Dix ans avant sa mort, en 1823, il avait vraiment acquis le droit de répondre à sa vieille amie, la comtesse Auguste de Stolberg, un peu trop désireuse de le convertir au sentiment de sa mystique piété :

« Durant toute ma vie, j'ai agi loyalement vis-à-vis de moi-même et des autres, et dans mon train terrestre, j'ai toujours porté mon regard vers ce qu'il y a de plus élevé. »

Toute œuvre sérieuse repose sur la sincérité de l'homme envers lui-même. Nul ne ment aux autres, s'il n'a commencé par mentir à sa propre conscience. Goethe n'a pas connu le mensonge, et c'est en cela que sa nature est foncièrement morale, non pas sans doute en vertu des préceptes de telle confession particulière, mais du précepte unique et éternel que proclame la conscience humaine, et qu'elle proclamera toujours au-dessus des limites du temps et de l'espace. La sincérité est notre juge à tous. Elle est la commune orthodoxie, la seule qui ne passe point, et qui, aussi vaste que l'univers, embrassera et justifiera

¹ Il avait alors quarante et un ans (1786).

toutes les convictions sincères jusqu'à la fin des siècles. Qui s'absout lui-même dans son for intérieur, aucun pouvoir au monde ne le peut condamner; qui se condamne, nulle puissance ne le saurait absoudre. Devant la souveraineté de la conscience individuelle, Dieu lui-même perdrait ses droits, s'il en pouvait élever là où l'homme ne s'est pas librement accusé lui-même. La sincérité envers soi, qui est le support de la morale, s'offrait à Goethe également comme le fondement du talent et la condition essentielle du génie. C'est dans ce sens qu'il dit dans ses *Réflexions et Maximes* :

« Celui qui est vrai vis-à-vis de lui-même et des autres, et qui le reste, possède la plus belle qualité des plus grands talents. »

Dans ses conversations avec le professeur Eckermann, il a fourni son meilleur commentaire à cette parole :

« Dans son ensemble, le style d'un écrivain est une expression fidèle de ce qu'il renferme au dedans de lui; quelqu'un veut-il avoir un style clair, que la clarté d'abord se fasse dans son âme, et s'il veut avoir un style grandiose, qu'avant tout il possède un grand caractère. »

On n'accusera pas Goethe d'avoir mis l'art au rabais, ni d'avoir patronné d'avance de son exemple ou de son assentiment ces productions artificielles qui, en Allemagne comme en France, ont envahi, comme des ronces parasites, le terrain des lettres et des arts. La décadence littéraire s'accusera toujours par l'hypocrisie de la forme, s'étudiant à dissimuler la vanité du fond. La crédulité d'un public frivole ou corrompu, en se rendant complice de ce charlatanisme, tend à le perpétuer. En même temps que l'inspiration et l'amour véritable des lettres, toujours accompagnés du travail et de la patience, on voit disparaître la loyauté dans les œuvres de l'esprit, et les maximes de Goethe, depuis qu'il les énonça, n'ont été que trop vérifiées par l'expérience. Certaines réputations littéraires ressemblent aujourd'hui aux fortunes que le jeu a édifiées, et que le jeu menace sans cesse de détruire. L'écrivain est devenu plus rare à mesure que la gent littéraire, enfiévrée du seul désir de la renommée, a fait irruption bruyamment dans les avenues de l'idéal, de la nature et de la vérité. Du jour où reparaitra la sincérité dans la production, la renaissance ne sera pas loin. Jusque-là on se croira fort, et l'on ne sera que violent; on voudra être ingénieux, et l'on se persuadera que l'on a fouillé la vérité en ses derniers replis, parce qu'on sera parvenu à grossir, à l'aide d'un prisme fantastique, un côté infime de la vérité.

La complication est la maladie des époques d'où l'art est absent.

Elles n'ont point de synthèse; l'homogénéité que crée entre les esprits une grande et souveraine conception leur fait défaut; tout se mêle bientôt, se heurte et se combat dans leur sein. Chaque force isolée trouve devant elle un monde à soulever; elle s'use à ce labeur, se révolte ou se désespère. Dans cette diffusion où nul ensemble n'apparaît, chaque fragment, chaque détail s'impose avec des conditions extravagantes. La perspective idéale d'un point de vue commun, qui mettrait toutes choses à leur place et déterminerait leur importance selon la position de leurs plans respectifs, se trouble, s'efface, disparaît même complètement. L'art n'étant pas dans la vie sociale, il n'en peut sortir. Au lieu des grandes lignes et des horizons dégagés, l'œil ne voit plus que l'encombrement dont il est obstrué : il perd le sentiment des distances; la pensée débordée mêle encore à la complication des choses celle qui lui est naturelle, et qu'un pareil spectacle tend à augmenter à mesure qu'elle s'applique davantage à le comprendre. Le plus grand mal, c'est que, au lieu de lutter avec persistance, nombre d'esprits, trop enclins à se montrer subtils, finissent par se complaire dans cet élément. Au lieu de tendre à la simplification, ils s'ingénient à multiplier les problèmes de l'art, de la vie, de la science, comme s'ils redoutaient de s'appauvrir en sortant de la confusion où ils s'agitent.

« Qui exige trop, qui se complait à ce qui est embrouillé, reste exposé aux erreurs ¹. »

Les esprits que possède cette périlleuse tendance ont bien vite abandonné ou perdu la piste du progrès. On les trouve toujours à l'écart dans les sentiers de traverse qu'ils s'applaudissent d'avoir frayés, mais qui ne mènent à rien.

« L'amour de la vérité se manifeste en ceci, que l'on se montre partout capable de trouver le bien et de le chérir ². »

La vérité n'est pas dans les sentiers de traverse; elle est dans la large voie où doivent passer, avec la civilisation et l'histoire, les besoins permanents de l'homme. Goëthe n'est jamais sorti de ces grandes voies de l'esprit humain. Il n'a pas compliqué les choses en y introduisant une nature compliquée; il ne les a pas faussées en les regardant à travers les sophismes et les raffinements d'une pensée plus soucieuse de frapper que de convaincre; il ne les a pas déformées en y introduisant sa propre déformation; il ne les a pas scindées en leur inpo-

¹ Goëthe, *Réflexions et maximes*.

² *Idem*.

sant les bornes étroites de l'intelligence particulière : il a conservé avec soin la nature en lui, et c'est ainsi qu'il est resté digne de voir, de ressentir, d'exprimer les choses naturellement. Combien d'entre nous, au milieu des fictions de toutes sortes qui les reçoivent dès leur entrée dans la vie, et après avoir anéanti en eux la nature jusqu'à la dernière fibre, font des efforts superflus pour l'atteindre et la réaliser au dehors dans leurs œuvres ! Ils ne songent pas que c'est au dedans qu'il la faudrait d'abord rétablir, et qu'ils ont obscurci dans leur âme le miroir où elle a voulu se peindre en se rehaussant de l'idéal.

II.

Comme l'étoile,	<i>Wie das Gestirn,</i>
Sans hâte,	<i>Ohne Hast,</i>
Mais sans trêve,	<i>Aber ohne Rast,</i>
Que chacun se meuve	<i>Drehe sich jeder</i>
Autour de son propre poids.	<i>Um die eigne Last.</i>

Je voudrais voir ces vers de Goëthe inscrits au pied de la statue que le ciseau de Schwanthaler a élevée à la mémoire du poëte dans sa ville natale. Ils sont l'épigraphe de sa vie. On disserte beaucoup sur le prix du temps, mais le temps n'a de prix que par nous. Tant vaut l'homme, tant vaut l'instant. Ce que chaque situation, ce que chaque heure porte en elle, celui-là seul le sait qui travaille loyalement et sans trêve à l'œuvre de sa propre éducation. Goëthe comprenait ce que l'homme peut emprunter au temps et ce qu'il y peut déposer, quand il disait à Eckermann en 1823 :

« Chaque situation, chaque instant même est d'une valeur infinie, car il est le représentant de toute une éternité. »

« Il vaut mieux, dit-il ailleurs ¹, faire la plus infime chose du monde, que de regarder une demi-heure comme de peu d'importance. »

« Le plus sûr est toujours de ne faire que la chose la plus voisine, celle qui est devant nous ². »

« Ne cherche pas d'inutile remède !
De notre maladie le grave secret
Flotte entre la précipitation
Et la négligence ³. »

¹ *Reflexions et Maximes.*

² *Wilhelm Meister's Lehrjahre.*

³ *Sprichwörtlich.*

La nature de Goëthe s'exprime ici avec une clarté parfaite. Il fuit l'agitation qui rompt l'harmonie des forces; il craint, par trop de hâte, de détruire le centre autour duquel — « semblable à l'étoile » — son génie se meut avec calme et sans trêve. Que de mécomptes il a dû s'épargner par là, et que de fois il a dû soustraire sa liberté aux inévitables conséquences d'un acte irréfléchi ! Ne l'a-t-il pas exprimé lui-même dans ce distique ?

« Aujourd'hui, aujourd'hui seulement, ne te laisse pas surprendre,
Et tu auras échappé cent fois ¹. »

Goëthe apprit de bonne heure que la vie est un art, et que ce n'est pas être libre ni marcher vers la liberté que de se mettre sans discernement à la merci des influences. Au milieu des courants opposés de l'époque, il était difficile, même à un esprit aussi puissant que le sien, de se maintenir dans la direction d'un développement normal. Sa prudence et sa réserve vis-à-vis des événements, des agitations et des hommes de son époque, lui ont été souvent imputées à crime. C'est dans les troubles de l'époque qu'il faut chercher leur véritable sens et leur justification. On a taxé Goëthe non de sagesse, mais d'indifférence et d'égoïsme, parce qu'il s'est tenu à distance de certaines fièvres prématurées ou stériles, et qu'il a écarté de lui tout ce qui eût faussé son individualité. Si Goëthe ne s'est pas laissé engager, comme quelques-uns l'auraient voulu, dans la crise sociale que traversait alors l'Allemagne, ce n'est pas qu'il en comprit moins que d'autres l'importance et la portée; c'est plutôt parce qu'il voyait de plus haut, et que les résultats dont les impatients se croyaient si voisins, Goëthe les jugeait encore ensevelis dans un lointain avenir. L'extrême désir supprime le temps et crée à son profit des illusions d'optique. Goëthe avait trop de calme et d'étendue dans le regard pour ne pas voir que l'époque, et l'Allemagne surtout, participaient encore bien plus au chaos qu'à l'organisation et à la renaissance. Or, le chaos répugnait à sa nature harmonieuse. Cherchant à affermir en lui et à développer le précieux équilibre dont la nature l'avait doué, il devait se soustraire d'instinct et par la réflexion à tous les chocs violents qui eussent pu le rompre. C'est là le secret de ce qu'on a appelé son égoïsme. Né poète, il voulait le rester. Il a bien fait, et ceux qui eussent désiré le voir tribun ne songent pas qu'ils lui demandent le sacrifice de tout ce qui le fit poète. Goëthe est resté Goëthe : qui oserait l'en blâmer ? La

¹ *Sprichwörtlich.*

destinée ne l'avait pas comblé de dons si rares et si abondants pour qu'il en fît la proie des partis religieux, littéraires ou politiques. Tout grand homme appartient à son génie. Quelle que fût l'originalité de Goethe, beaucoup de choses flottaient alors dans l'atmosphère sociale qui menaçaient sans trêve d'altérer et même de détruire cette originalité. Goethe a été de son temps, mais il l'a possédé plus qu'il ne s'est laissé posséder par lui. L'indépendance ne se traduit pas en isolement dans cette forte et saine nature, si remplie de sympathie pour tous les grands intérêts de la civilisation, si vivante, et si désireuse de vivre. Mais il connaissait la place que les destins lui avaient assignée :

« Quelques vers que j'ai à faire, écrivait-il à son ami Knebel en 1797, m'intéressent plus que maintes choses plus importantes, sur lesquelles il ne m'est accordé aucune influence; et si chacun en fait autant, tout n'ira que mieux à la ville et à la maison. »

C'était un de ces rares esprits qui ont de l'hygiène. S'il se fût ouvert sans réserve aux influences qui l'assiégeaient, nous aurions certainement un moins grand poète et un moins grand homme à admirer. De grands talents, qui s'abandonnèrent avec trop d'ardeur aux souffles de l'époque, se sont perdus, et le désespoir a, comme un dernier orage, emporté leurs débris. Il y a de ce fait, parmi les contemporains de Goethe, des exemples trop notoires. Goethe lui-même, selon l'expression caractéristique dont il s'est servi, « maintenait ses lignes de défense ». Il n'ouvrait la place qu'à bon escient. En restant Goethe, en ramenant sans cesse toutes ses forces au foyer de son éducation personnelle, il a payé généreusement sa dette au monde et à la postérité. Accuse-t-on d'égoïsme la source qui, tout en suivant sa pente, réjouit de ses limpides fraîcheurs le voyageur altéré? Accuse-t-on d'indifférence l'arbre qui prête à nos lassitudes ses ombrages et ses fruits? Mais si l'on veut empêcher que la source ne tarisse, il ne faut pas la transporter au désert; si l'on veut que l'arbre fleurisse et porte des fruits, il ne faut pas le transplanter dans un terrain mouvant, ou dur et raboteux. Aveugle, d'ailleurs, celui qui ne voit pas combien Goethe, en créant avec Schiller une Allemagne intellectuelle, a servi et préparé les futures destinées de son pays!

« Pour une nation, disait-il à Eckermann (1824), il n'y a de bon que ce qui sort de son propre foyer et qui résulte d'un besoin général et personnel, sans singerie d'aucune autre. Car ce qui est un aliment salubre pour un peuple à un certain degré de son âge, peut se montrer un poison pour un autre. Toutes les tentatives faites pour introduire une innovation étrangère dont le besoin n'est pas profondément ressenti par la nation elle-même, sont par conséquent insensées, et toutes

les révolutions qui préméditent un pareil dessein demeurent sans résultat; car elles sont sans Dieu, qui se tient à l'écart de semblables avortements. Mais qu'il se trouve dans un peuple le réel besoin d'une grande réforme, Dieu est avec lui, et cette réforme réussit. Il fut visiblement avec Jésus-Christ et avec ses premiers disciples, car l'apparition de la nouvelle doctrine de l'amour était pour les peuples un besoin; il fut tout aussi visiblement avec Luther, car l'épuration de cette doctrine pervertie par les pratiques monacales n'était pas moins un besoin pour les peuples. »

..... « Je respecte et j'aime le positif, et je repose moi-même sur cette base, en tant qu'elle se confirme de plus en plus à l'épreuve des âges et peut servir de fondement véritable à notre vie et à notre activité. En revanche, je me réjouis, non pas de la rage d'un scepticisme subversif, mais d'une franche attaque contre une autorité usurpée.... Quand la vérité devient nécessaire et nous offre un avantage évident, alors, que je voie crouler de droite et de gauche ce qui pourra crouler, je ne m'en épouvanterai pas, mais j'observerai attentivement quelle perspective plus avantageuse s'offrira à moi quand la vieille barrière sera tombée¹. »

Goethe se retrouve là avec cette sagesse, avec cette modération et cette indépendance qu'il mettait dans sa propre vie, et qu'il a exprimées ainsi dans *Iphigénie* en parlant des dieux :

..... « Paisibles, vous écoutez
Notre prière, qui, pour vous demander plus de hâte,
S'élève vers vous comme celle de l'enfant; mais votre main
Ne cueille jamais avant maturité les fruits dorés du ciel;
Et malheur à celui qui, dans son impatience,
Les voulant rompre, goûte la mort en même temps qu'un aliment amer. »

C'est dans le même esprit qu'il a écrit :

« Jouis modérément de l'abondance et de la bénédiction;
Que la raison partout soit présente
Où la vie se réjouit de la vie². »

Et dans *Wilhelm Meister* :

« Le sérieux et la sainteté modèrent la joie, et par la modération seulement nous nous conservons. »

« Tout au monde peut se supporter,
Hormis une série de beaux jours³. »

« Si la destinée t'éprouve, elle sait bien pourquoi :
Elle te désire sobre ! obéis en silence⁴. »

¹ Lettre à Schultz, 1829.

² *Vermächtniss*.

³ *Sprichwörtlich*.

⁴ *West-östlicher Divan*.

« Une activité illimitée, de quelque sorte qu'elle soit, finit par faire banque-route ¹. »

« Il y a des vertus, écrit-il à Riemer en 1806, que l'on n'estime comme la santé que le jour où on les trouve absentes; desquelles il n'est question, si ce n'est là où elles manquent, que tacitement l'on suppose; qui ne sont pas inscrites au profit de leur possesseur parce qu'elles consistent dans un état passif, dans la patience. Elles n'apparaissent, là où elles existent, que comme un manque de force et d'activité, et elles sont la force la plus haute, mais dirigée seulement vers l'intérieur, et employée comme défensive, comme réaction à l'encontre des contrariétés extérieures. »

La modération vis-à-vis de soi-même commande toujours la modération envers les autres. Sous cette dernière forme, elle s'appelle la tolérance. Goethe possédait au suprême degré cette vertu aussi rare que vantée, et il l'avait établie en lui sur son véritable fondement : le respect incorruptible de l'individualité humaine.

« C'est une grande folie, disait-il à Eckermann (1824), d'exiger que les gens soient en harmonie avec nous. Je n'ai toujours considéré un homme que comme un individu existant pour lui-même, que j'avais à pénétrer et que je m'efforçais de comprendre dans ses particularités, mais duquel je n'exigeais d'ailleurs en aucune façon qu'il m'accordât de la sympathie; je suis arrivé par là à pouvoir fréquenter chaque homme, et c'est aussi de là seulement que naît la connaissance des caractères variés, ainsi que l'art nécessaire dans la vie. »

Tous ceux qui ont vécu sentiront dans ces paroles, non une indifférence d'égoïste, mais tout au contraire le désir d'épargner à autrui ainsi qu'à soi-même des conflits préjudiciables. Dans ses rapports sociaux, Goethe apportait sa belle sincérité, en se gardant bien toutefois de la confondre avec l'abus que font de la parole certains caractères intempérants, plus propres à exciter en autrui la réserve et la dissimulation qu'à susciter la confiance; car un homme indiscret envers lui-même ne donne guère à penser qu'il cessera de l'être quand il s'agira des autres. L'indiscrétion d'ailleurs s'alimente de curiosité, et l'on fait bien en ce monde de se garder des curieux comme des voleurs.

« L'importance des plus innocents discours croît avec les années, et je cherche constamment à rendre ceux qui m'entourent attentifs à la différence qui existe entre la sincérité, la confiance et l'indiscrétion, et même à leur faire comprendre qu'il n'y a entre elles, à vrai dire, aucune différence, mais bien plutôt une légère transition du moins dangereux au plus nuisible, qui demande à être aperçue, ou plutôt ressentie ². »

¹ *Réflexions et maximes.*

² *Réflexions et maximes.*

Le respect des individualités, dont Goëthe a nourri sa philosophie pratique, se traduit de lui-même en bonté, et c'est en ce sens que Daniel Stern a écrit avec une profonde intelligence du poète : « On peut dire de Goëthe qu'il a élevé la bonté à la puissance d'une philosophie¹. » La bonté, en effet, consiste à n'exiger de chacun que ce qu'il est en mesure d'exiger et d'obtenir de lui-même. Une bonté qui reste en deçà de cette limite se fait complice de l'inertie; une exigence, en revanche, qui au nom de l'humanité réclame de l'individu plus qu'il ne peut donner, est propre seulement à décourager la volonté et à la détourner même des progrès réalisables. Goëthe ne commandait pas de miracles; il n'en demandait ni à lui-même ni aux autres. Il parlait au nom de la nature, qui met le devoir au niveau de la puissance qu'elle a octroyée à chacun :

« Le moindre homme peut être complet, dit-il, quand il se meut dans les limites de ses capacités et de ses aptitudes; mais les plus belles prérogatives sont obscurcies, écartées et détruites, quand cette mesure, toujours nécessaire, fait défaut. Ce malheur se montrera encore souvent dans les temps nouveaux; et qui pourra bien suffire aux exigences d'un présent foncièrement surexcité et entraîné toujours dans un plus rapide mouvement²? »

« Chaque homme doit penser à sa manière, car il rencontre toujours sur son chemin quelque chose de vrai, et qui lui sert à travers la vie. Seulement il ne doit pas s'abandonner; il faut qu'il se contrôle; l'instinct pur et simple ne sied pas à l'homme³. »

« Qu'aucun ne ressemble à l'autre; mais que chacun suffise à ce qu'il conçoit de plus élevé⁴. »

A Jacobi il écrivait en 1786 :

« Quand l'estime personnelle se traduit en mépris pour les autres, même pour les plus infimes, elle devient repoussante. Un homme étourdi peut se moquer des autres, les abaisser, les rejeter, parce qu'il se livrera lui-même un jour. Celui qui s'accorde de la valeur paraît avoir renoncé au droit de n'en point accorder aux autres. »

« C'est un grand défaut de s'estimer plus que l'on n'est, de s'estimer moins que l'on ne vaut⁵. »

« On n'a qu'à vieillir pour devenir plus tolérant; je ne vois commettre aucune faute que je n'aie pas commise aussi⁶. »

¹ *Esquisses morales.*

² *Réflexions et maximes.*

³ *Idem.*

⁴ *Vier Jahreszeiten.*

⁵ *Réflexions et maximes.*

⁶ *Idem.*

En 1814, il écrit à son ami Knebel, au retour d'un voyage sur les bords du Rhin :

« Parmi les avantages que mon dernier voyage m'a procurés, je dois certainement mettre en tête la tolérance, que, plus que jamais, j'éprouve pour chaque individu en particulier. Quand on observe de près plusieurs centaines d'individus, et des milliers de loin, on est contraint de s'avouer qu'en définitive chacun a assez à faire de se préparer une situation, de la conserver et de l'accroître; on ne peut enseigner à personne comment il doit s'y prendre, car c'est en lui-même définitivement que chacun trouve le moyen de s'aider dans l'infortune et de se préserver dans le bonheur. »

« Je ne veux pas disconvenir, écrit-il à Zelter¹ deux ans plus tard, que j'ai agi salutairement durant ces derniers étés aux bords du Rhin et du Mein, car je n'ai fait, après tout, que prêcher l'Évangile de Jean : *Enfants, aimez-vous*, et si cela ne va pas : Supportez-vous du moins les uns les autres. Et tu m'approuveras, car si la céleste nouvelle pénétrait quelque peu dans votre Ninive, vous seriez d'autres gens, sans être cependant plus ou moins que vous n'êtes. »

Gœthe ne s'isolait ni ne se prodiguait : il choisissait ce qui était selon sa nature et selon son développement dans la mêlée des œuvres, des tendances et des situations diverses ou opposées. Il aimait à se communiquer, mais il connaissait son prix et ne prostituait pas sa pensée à des oreilles indignes. Une parole sensée ou profonde qui tombe en un terrain stérile est deux fois perdue. Tout homme d'ailleurs qui ressent les choses avec quelque profondeur et quelque délicatesse n'éprouve-t-il pas une répugnance pudique à livrer ce qu'il a de plus intime dans l'âme ? Et cette répugnance ne vient-elle pas en grande partie de ce que toute parole est un amoindrissement de l'individualité, en ce qu'elle nous oblige à transiger avec l'intelligence et la nature d'autrui, et à chercher dans l'expression un compromis capable de rapprocher notre pensée de la sienne ? Cet effort, que nul langage ne peut écarter, car il est le langage même, entraîne une altération inévitable, et plus ou moins importante, de notre propre substance. Même à l'égard des âmes qui ressentent le plus intimement la nôtre, il y a encore une distance souvent impossible à franchir au moyen de la parole, qui laisse toujours ainsi dans le cœur ou dans l'esprit un reliquat. Il est des choses qui adhèrent si puissamment à nous, qu'il faudrait nous absorber en autrui, ou absorber autrui en nous-même pour nous faire comprendre entièrement. Gœthe dut éprouver souvent, et plus cruellement qu'aucun autre, cette insuffisance de l'expression, car il

¹ Professeur et directeur de l'Académie de chant, à Berlin.

écrivait en 1796 à Mayer, directeur de l'Académie des beaux-arts à Weimar, et l'un des esprits dont il cultivait le commerce avec le plus d'assiduité :

« Tout le prix de la vie se perd pour nous quand nous ne pouvons nous communiquer, et c'est précisément dans les choses les plus délicates, et pour lesquelles on trouve si rarement des esprits participant au vôtre, qu'on les désire avec le plus de vivacité. »

Ces paroles ne sont certainement pas celles d'un misanthrope ou d'un indifférent. On aura peine également à trouver un cœur aride dans celles-ci :

« La malveillance et la haine limitent l'observateur à la surface, même quand la perspicacité se joint à elles; celle-ci parvient-elle au contraire à s'allier avec la bienveillance et l'amour, elle pénètre le monde et l'homme; elle peut même espérer d'atteindre ce qu'il y a de plus élevé ¹. »

« Il y a une politesse du cœur; elle est parente de l'amour ². »

« La dépendance volontaire est le plus bel état de l'âme, et comment serait-elle possible sans amour ³? »

« Contre les grandes prérogatives d'autrui, il n'y a de salut que l'amour ⁴. »

La nature harmonieuse de Goethe le disposait à concilier. La conciliation était le fond de son être; il aimait la diversité, il la recherchait, mais il fuyait la dissonance. L'aveu qu'il faisait à Zelter en 1831 est là dessus fort significatif :

« En ce qui concerne la tragédie, c'est un point chatouilleux. Je ne suis pas né poète tragique, ma nature étant conciliante; c'est pourquoi le cas purement tragique, qui doit, à vrai dire, porter en lui une fatalité implacable, ne peut m'intéresser, et dans ce monde, si plat d'ailleurs, l'implacable m'apparaît comme une chose tout à fait absurde. »

L'esprit de Goethe s'est dégagé de plus en plus de l'étreinte tyrannique des hommes et des choses; il s'éleva avec le temps jusqu'à cette hauteur où, flottant en quelque sorte à la surface de la vie, sa pensée l'effleurait sans se laisser fixer, comme une aile puissante qui raserait les mouvantes profondeurs de l'Océan. Contemplateur avant tout, Goethe ne s'est jamais engagé dans la polémique. L'humeur contem-

¹ *Réflexions et maximes.*

² *Les Affinités électives.*

³ *Idem.*

⁴ *Idem.*

plative propre au poète le ramenait sans cesse dans les régions de l'art :

« Il n'y a que l'œuvre d'art, écrit-il à Riemer en 1810, qui excite la contemplation ; le cas historique, quand il est présent, ou bien l'action, n'excite que la haine ou l'amour, la répugnance ou la sympathie, l'éloge ou le blâme. C'est seulement le miroir de l'art qui nous permet d'arriver à une contemplation paisible et à un résultat désintéressé. »

En 1827, dans une de ses conversations avec Eckermann, il s'exprimait ainsi :

« Lessing se tient, en vertu de sa nature polémique, le plus volontiers dans la région des contradictions et des doutes ; distinguer est son affaire, et en cela sa grande raison l'a merveilleusement servi. En revanche, vous me trouverez moi-même très-différent ; je ne me suis jamais occupé des contradictions, je n'ai jamais cherché à niveler les doutes au dedans de moi, et je n'ai proclamé que des résultats acquis. »

L'âge ne pouvait que développer encore davantage cette disposition contemplative, et, si je puis dire ainsi, cette impassibilité d'une vaste curiosité intellectuelle, mêlée à un sentiment si abondant et à un commerce si intime, si profond et si étendu de l'âme avec tout ce qui appartient à la nature et à l'humanité. On n'est pas surpris, dès qu'on a reconnu en Goethe le trait fondamental qui caractérise l'artiste, de rencontrer sous sa plume, dans une lettre écrite en 1831 à Guillaume de Humboldt, cette confession révélatrice :

« J'avoue volontiers qu'en m'élevant en âge, tout me devient de plus en plus historique. »

A ce moment, et sur le point de disparaître, mais sans déclin, Goethe était presque sorti des liens du temps et de l'espace. Il s'apparaissait à lui-même comme dans un lointain qui lui présentait par grandes masses sa vie et ses œuvres. C'est alors qu'il a pu achever largement le tableau de sa jeunesse, en insinuant dans la stricte réalité des événements et des faits cette réalité supérieure de l'artiste, plus vraie en un sens que la réalité superficielle, parce qu'elle extrait des dispositions persistantes de l'âme ce qui donne aux faits et aux événements transitoires, en les ramenant à une nature identique, leurs conséquences durables dans l'individu. Sans tomber dans la fiction, Goethe a pu donner pour titre aux mémoires de sa jeunesse « Vérité et Poésie », car la vérité ne cesse pas d'y être poétique, ni la poésie d'y être vraie.

Dans les « *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* », il peint ainsi la mission du poète :

« Qu'est-ce qui inquiète les hommes, sinon qu'ils ne peuvent mettre leurs conceptions d'accord avec les choses, que la jouissance se dérobe sous leurs mains, que la chose désirée arrive trop tard, et que tout ce qui est atteint et réalisé ne produit pas sur leur cœur l'effet que le désir nous fait augurer de loin ? Presque à l'égal d'un dieu, la destinée a mis le poète au-dessus de tout cela. Il voit la mêlée des passions, des familles et des royaumes se mouvoir sans but. Il voit les problèmes insolubles nés de malentendus qu'un mot, une syllabe pourrait dénouer, entraîner souvent les plus désastreux égarements. Il éprouve en lui la tristesse et la joie de chaque destinée humaine ; mais alors que l'homme, livré aux tourbillons du monde, se consume en mélancolie sur la perte irréparable de ses jours, ou qu'il court dans une joie sans mesure à la rencontre de ses destins, l'âme si aisément impressionnable du poète s'avance de la nuit au jour comme le soleil dans sa course, et par de légères transitions il accorde sa lyre pour la joie et pour la douleur. Innée dans le fond de son cœur, croît la belle fleur de la sagesse ; et quand les autres rêvent éveillés, les sens inquiétés par des images exorbitantes, il vit le rêve de la vie comme s'il était éveillé ; l'événement le touche en même temps dans le passé et dans l'avenir, et c'est ainsi que le poète se montre à la fois le maître, l'oracle, l'ami des dieux et des hommes. »

Ce portrait du poète, Goethe l'a tracé, on le sent, sur son propre idéal. Le poète doit reproduire, mais transposée dans les régions supérieures de l'art, toute la gamme des misères et des joies de l'humanité. Si quelque fibre ou quelque note manque au clavier de son âme, les lacunes de l'homme se reproduiront dans le poète. A un poète complet, il faut comme base un homme complet. Chez Goethe cette vérité se propose par l'exemple, car le grand poète est partout l'interprète mélodieux du grand homme. Avant de chanter, il a su vivre, et sans que la vie le maîtrisât, c'est la vie qu'il a chantée. La spontanéité et la réflexion, la vie et l'art, la production et la critique alternaient et se limitaient en lui de la manière la plus heureuse. Il portait dans son âme une force de discipline équivalente à sa force créatrice. On ressent cet accord, on l'éprouve et on le goûte dans ses œuvres, avant même de l'avoir bien pénétré. Il savait que la création peut être régularisée, mais non suppléée par le raisonnement. Le génie, comme tel, n'obéit qu'à lui-même ; il porte sa logique cachée dans l'essence de son être.

« Je crois que le génie arrive sans conscience à tout ce qu'il fait en tant que génie. L'homme de génie est capable d'agir raisonnablement, même après délibération et par conviction réfléchie ; mais cela n'a lieu qu'accessoirement, en quelque sorte. Aucune œuvre du génie ne peut être améliorée par la réflexion et ses suites immédiates, ou délivrée de ses défauts ; mais le génie peut s'élever

de telle sorte avec le secours de la réflexion et du travail, qu'il arrive enfin à produire des ouvrages modèles. Plus le siècle a lui-même de génie, plus le génie particulier se trouve stimulé¹. »

« Chaque productivité d'espèce supérieure, tout aperçu important, toute grande idée qui porte ses fruits et se montre féconde en conséquences, n'est au pouvoir de personne et se trouve élevée au-dessus de toute puissance terrestre. L'homme les peut considérer comme des dons inespérés d'en haut, comme de purs enfants de Dieu, qu'il doit accepter et adorer avec une joyeuse gratitude. Il y a là une puissance démoniaque qui s'allie à la sienne, qui exerce une influence souveraine au gré d'une volonté à laquelle il se donne sans conscience, alors qu'il croit agir de son propre mouvement. Dans de pareils cas, l'homme apparaît souvent comme l'instrument d'une souveraineté supérieure des mondes, comme un vase reconnu digne d'accueillir une effusion divine. Je dis cela en songeant combien de fois une seule idée a transformé des siècles entiers, et comment des hommes isolés ont imprimé à leur époque un cachet qui est demeuré reconnaissable dans les générations suivantes².... »

Gœthe n'avait garde cependant de confondre le génie, qui manifeste dans son inspiration les lois universelles et ne sort pas de l'orbite qu'elles ont tracée à l'art et à la vérité, avec ces imaginations en délire qui, météores passagers, sillonnent en des courbes fantastiques le firmament de l'idéal.

« En ce qui touche les grandes exigences que l'on adresse maintenant au poète, disait-il, je crois qu'elles ne sauraient facilement en faire naître un. L'art poétique réclame chez celui qui doit l'exercer une certaine limitation, une humeur libre mais amoureuse de la réalité, derrière laquelle se cache l'absolu. Les exigences *a priori* troublent cette innocence de la production, et mettent à la place de la poésie, sous prétexte de poésie pure, quelque chose qui jamais ne sera de la poésie, et qui ne se voit que trop de nos jours.... »

Les formules esthétiques n'étaient point de son goût :

« Je ne puis que rire des esthéticiens, qui se tourmentent pour enfermer dans une notion, au moyen de quelques termes abstraits, cette chose inexprimable que nous appelons le beau. Le beau est un phénomène original qui jamais n'apparaît dans sa nudité, mais dont le reflet devient visible en mille expressions variées de l'esprit créateur et se montre aussi divers que la nature elle-même³. »

« Claude Lorrain, disait-il encore à Eckermann, connaissait le monde réel à fond, jusque dans le moindre détail, et il s'en servait comme moyen pour exprimer celui que renfermait sa belle âme. Et c'est là précisément la vraie idéalité, celle qui sait se servir des moyens réels de telle sorte que le vrai apparent produit l'illusion du monde réel. »

¹ Lettre à Schiller (1810).

² Conversations avec Eckermann (1828).

³ Eckermann (1827).

Pas plus que Lessing, Goethe n'était disposé à subordonner la poésie à la morale. Il la voulait indépendante, en vrai poète, afin qu'elle fût vraie, sincère, et qu'elle ne rencontrât d'autres limites que celles de la poésie elle-même. Herder, sur ce point, le contrariait par des exigences quelque peu étroites. A propos des « Lettres sur l'humanité » de ce dernier, il manifestait ainsi sa mauvaise humeur :

« Au total, c'est encore la ritournelle vieillie et à demi vraie du vulgaire que l'on entend, à savoir : que les arts doivent reconnaître la loi morale et se subordonner à elle. Quant au premier point, ils l'ont toujours observé, et ils ne peuvent autrement que de le faire, parce que leurs lois sortent de la raison aussi bien que la loi morale elle-même. Mais s'ils se soumettaient sur le second, ils seraient perdus, et il vaudrait mieux qu'on leur mît tout de suite une meule au cou et qu'on les noyât, que de les laisser mourir peu à peu au milieu des choses platement utiles ¹. »

C'était là, selon lui, une fausse tendance.

« La fausse tendance n'est pas productive, et si elle l'est, ce qu'elle produit est sans valeur ². »

La vraie et l'unique tendance du poète, c'est la tendance poétique. La réflexion pure, les formules préconçues, soit de la morale, soit même de l'esthétique, qui a pour objet la philosophie du beau, ne stimulent et ne fertilisent pas le génie. C'est dans la réalité d'un sentiment vivant, actuel, qu'il doit puiser. Chaque poème, s'il veut vivre et communiquer la vie, doit reproduire une situation de l'âme née dans le poète à l'occasion d'un fait déterminé, situation propre à s'élever, avec le secours d'une forme artistique, des régions du sentiment individuel et transitoire jusqu'à celles de l'universalité et de la durée.

« J'espère, écrivait-il à Zelter en 1821, que l'on estimera toujours davantage la poésie née de l'occasion, et que les ignorants, s'imaginant qu'il existe une poésie indépendante, contestent et dédaignent encore toujours. »

« Le monde est si grand et si riche, et la vie si diverse, qu'il ne manquera jamais d'étoffe pour des poésies. Mais il faut qu'elles soient toutes nées de l'occasion, ce qui signifie que la réalité doit en fournir le prétexte et la substance. Un cas particulier devient général et poétique par le fait précisément qu'il est traité par le poète. Toutes mes poésies sont des poésies nées de l'occasion; elles sont sorties de la réalité et reposent sur elle. De poèmes formés de l'air, je ne fais pas le moindre cas ³. »

¹ Lettre à Meyer (1796).

² Eckermann (1829).

³ Eckermann (1823).

C'est dans le recueillement que le poète élabore et transforme par l'idéal la substance qu'il emprunte à la vie. Il doit :

« Beaucoup penser, ressentir davantage et parler peu ¹. »

« Ce n'est pas l'expérience qui nous manque, mais le calme du sentiment ².... »

« OËser m'a enseigné que l'idéal de la beauté était la naïveté et le calme, et il résulte de là qu'aucun jeune homme ne peut devenir un maître. C'est un bonheur quand on n'a pas à se pénétrer de cette vérité par une triste expérience ³. »

Il voyait les temps s'acheminer fiévreusement vers de confuses destinées, et cette hâte lui semblait peu propice à la naïveté recueillie et contemplative nécessaire aux productions artistiques :

« Tout est maintenant dans l'excès, tout aspire à la transcendance, dans la pensée comme dans l'action. Personne ne se connaît plus, personne ne comprend l'élément dans lequel il flotte et agit; personne, l'étoffe qu'il façonne.... »

» Les jeunes gens sont stimulés beaucoup trop tôt, et puis entraînés dans le tourbillon de l'époque. Richesse et célérité, voilà ce que le monde admire et vers quoi tendent les efforts de chacun ⁴. »

« Le génie de l'art produit dans tous les temps, avec une substance plus ou moins appropriée; ainsi le passé a vu Homère, Eschyle, Sophocle, Dante, Arioste, Calderon et Shakspeare; il y a seulement cette différence, qu'aujourd'hui la médiocrité et les figures secondaires prennent rang à leur tour, avec toutes les capacités inférieures de l'art qui s'enchaînent aux procédés techniques. Le jour se fait maintenant aussi dans la vallée, au lieu que le soleil autrefois n'éclairait que les sommets. »

Les sommets recevront toujours d'abord la lumière; les premiers ils rougiront des lueurs de l'aurore, les derniers ils conserveront les feux du couchant. L'art est une aristocratie que rien ne pourra niveler, à moins que l'art lui-même ne vienne à disparaître; mais il ne peut s'éclipser que pour un temps, durant lequel, en l'absence de sommités véritables, on se prosternera encore devant des taupinières. La médiocrité, souveraine dès que le génie disparaît, inquiétait Goethe beaucoup plus que le mauvais; car le mauvais exige encore une certaine puissance individuelle : il veut des défauts, et la médiocrité n'a même point le talent d'en avoir :

« Des productions sont maintenant devenues possibles qui équivalent à zéro, sans être mauvaises : elles équivalent à zéro, parce qu'elles n'ont aucune sub-

¹ *Zahme Xenien.*

² Lettre à Zelter (1827).

³ Lettre à Reich (1770).

⁴ Lettre à Zelter (1825)

stance; elles ne sont pas mauvaises, parce qu'une forme générale de bons modèles flotte devant les yeux de leurs auteurs ¹. »

Ce n'était pas un esprit dénigrant qui jugeait ainsi; le dénigrement est le signe des âmes sèches et des intelligences bornées. Goëthe ne l'a jamais connu; il recherchait avec zèle, il accueillait avec amour tout ce qui portait en soi la moindre étincelle.

« Le conseil peut beaucoup, disait-il à OËser en 1768, l'encouragement peut tout. Ou bien on blâme, ou bien on loue tout à fait, et rien n'est plus propre à détruire les capacités. L'encouragement après le blâme, c'est le soleil après la pluie, qui excite une germination féconde. »

« Il me semble toujours que lorsqu'on ne parle pas des écrits, comme des actions, avec une sympathie pleine d'amour, avec un certain enthousiasme partial, il en reste si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en rien dire. La joie, le plaisir, la sympathie que nous font éprouver les choses est le seul objet réel et qui réengendre la réalité; tout le reste est vain et demeure stérile ². »

III.

Goëthe n'a pas eu en philosophie de système proprement dit. L'extrême besoin de conclure, qui provoque les systèmes, ne le tyrannisait pas. Il se contentait de douter là où son esprit ne réussissait plus à placer une affirmation ou une négation. Le doute, dans les choses impossibles à pénétrer, est encore de la modération et de la puissance. Bien peu se montrent capables de le supporter, et c'est pourquoi l'imagination, d'accord avec le vœu intime du cœur, comble la distance et sert d'appoint au savoir, obligé de confesser, au moins temporairement, son insuffisance. Qu'elle procède du miracle ou de la métaphysique, toute conception qui exclut le doute, en excluant le mystère par l'artifice d'une solution proposée comme absolue sur l'origine et la fin des choses, est une conception qui place nécessairement l'homme en des régions supérieures à l'humanité. Or, Goëthe ne fut qu'un homme, et il n'a pas voulu être davantage.

L'intelligence ne peut, avec le secours d'un état scientifique déterminé, dépasser certaines limites, au delà desquelles le plus pénétrant regard s'enfonce dans le vague et se montre incapable de plus rien

¹ *Réflexions et maximes.*

² A Schiller (1796), à propos d'une critique de Herder.

discerner. Goethe connaissait ces limites, et il s'interdisait respectueusement de les franchir. Toutefois, il n'enfermait pas dans les avaries bornes d'une science née d'hier l'essor spontané de la poésie, ni celui de la foi, cette poésie du cœur et du devoir. La science, la foi, la poésie étaient des domaines distincts à ses yeux, mais qui dans l'homme se touchent, et que l'homme par conséquent ne peut supprimer sans mutiler par quelque côté son propre génie. Une nature aussi complètement humaine que celle de Goethe, aussi belle et aussi tolérante dans son harmonie, pouvait-elle proscrire ou seulement amoindrir aucun des espaces où se meut l'humanité? Son esprit veillait en sentinelle sur les frontières, empêchant la foi d'empiéter sur la science, la science à son tour de proscrire la foi et la poésie. A chaque faculté il accordait son aliment légitime, se gardant seulement d'offrir à la réflexion ce qui convient au sentiment, à la conscience et à la volonté ce que réclame le caprice de l'imagination. Sans mêler la science, la poésie et la foi, il s'entendait à les unir dans l'œuvre vivante de son éducation. En toute sa philosophie se glissait sans doute et s'infiltrait profondément la veine poétique. C'est ainsi que dans ses recherches scientifiques, Goethe est resté profondément poète. Mais chez lui, privilège rare, la poésie résultait d'une union si large et si intime avec la nature, qu'elle ne faisait, en se traduisant par la réflexion, que changer de langage sans changer d'essence, et sans sortir de la nature, qui est la vérité même. Pour lui, le passage de la poésie à la philosophie n'était en réalité qu'une transposition; avant de formuler le vrai dans la notion, il l'avait auguré dans le sentiment; avant de réfléchir la nature dans l'idée, elle s'était livrée à lui spontanément dans l'instinct d'une communion inaltérée. Le jeu alternatif des facultés intellectuelles, morales et poétiques, se produisait librement en lui, sans secousse, sans lacune, et, que l'on me passe l'expression, sans hiatus psychologique. Le conflit n'eût pas tardé à s'offrir dans les bornes étroites d'un système où, à son détriment, il eût clôturé son génie. L'espace ouvert, la ligne idéale de ses conceptions ne se fermaient nulle part pour imposer au monde les proportions d'une doctrine; l'imagination du poète pouvait à l'aise rayonner dans tous les sens et sonder l'atmosphère de l'infini, sans que son intelligence cessât de se maintenir sur ce petit noyau solide de faits et de déductions que la science a formé au sein du vague, et que chaque jour elle augmente par une sorte de condensation synthétique de l'immensité. Goethe avait entrevu les grands cadres organiques de la nature, mais il se plaçait lui-même au milieu de l'ensemble et ne songeait pas à le ren-

fermer en lui au moyen de conceptions définitives : il savait que l'esprit de l'homme n'a pas le même diamètre que l'univers, et que les formules absolues ne sont que des cercles infimes tracés sur la surface de l'abîme incommensurable.

Nul esprit cependant, s'il a quelque portée, ne se soustraira jamais au besoin de généraliser, car ce besoin est l'esprit lui-même, il est la philosophie. Contraint de réfléchir sur les rapports qui relient l'individu avec le tout, il poursuivra du moins cette part de vérité afférente à la nature humaine qui est déterminée par la situation que l'homme occupe au sein des choses et par les rapports dérivant de cette situation. Goëthe, dont l'organisation manifestait un si beau dessin, devait être porté à admettre et à poursuivre dans la nature un plan général, permanent, identique à lui-même en toutes les apparitions déployées dans l'espace, en toutes les métamorphoses déroulées dans le temps. Mais il craignait, se sentant sur cette voie, de substituer à la vie, si riche, si abondante et si variée dans son unité fondamentale, les expressions abstraites de la philosophie proprement dite. Son génie se sentait tour à tour attiré et repoussé par la philosophie.

Je trouve dans la Correspondance de Schiller deux lettres où sont clairement exprimées ces tendances alternatives :

« La philosophie me devient chaque jour plus précieuse, par ce motif qu'elle m'enseigne chaque jour davantage à me séparer de moi-même; ce que je puis faire d'autant mieux que ma nature, comme des boules de vif-argent, se rassemble de nouveau si aisément et si vite (1789). »

« J'ai passé avec Schelling une très-bonne soirée. Cette grande clarté à côté de cette grande profondeur est fort réjouissante. Je le verrais plus souvent, si je n'espérais encore des moments d'inspiration poétique, et la philosophie trouble chez moi la poésie, sans doute parce qu'elle me pousse à réfléchir sur les choses, et que je ne réussis jamais à me maintenir dans un état purement spéculatif, mais qu'il me faut chercher aussitôt pour chaque proposition une contemplation réelle, à laquelle je n'arrive qu'en me réfugiant aussitôt dans la nature (1802). »

On sera peut-être tenté de voir une contradiction dans ce double aveu; cette contradiction n'est que superficielle; Goëthe l'a levée lui-même dans ces lignes à Jacobi :

« Je permets à tout homme d'expérience, dit-il, qui est toujours et qui restera, s'il a quelque valeur, *un philosophe sans le savoir*, de nourrir à l'encontre de la philosophie, de la manière surtout dont elle apparaît en notre temps, une sorte d'appréhension, qui ne doit pas dégénérer néanmoins en répugnance, mais se résoudre en un penchant paisible et prudent. Autrement on se trouve, avant qu'on s'en doute, sur le chemin de la routine (1801).... »

Dans le développement philosophique de son esprit, Gœthe a suivi incontestablement la voie ouverte par Spinoza; il n'est pas resté non plus indifférent aux idées de Hegel et de Schelling, contemporains de sa maturité. Kant et Fichte ont eu moins de prise sur lui que sur Schiller. Le doute systématisé de l'un, l'idéalisme de l'autre, en ébranlant la foi naturelle à l'homme dans la réalité du monde extérieur, et en créant, bien que sous une forme nouvelle, un dualisme irréparable entre le phénomène et le principe, entre l'apparence et l'être, ne pouvait offrir qu'un très-petit nombre de côtés accessibles à cette âme amoureuse des formes vivantes. Gœthe ne réussissait pas à scinder l'univers, car il ne se scindait pas lui-même; dans cette riche unité, dans cet ensemble organique qu'il représentait, la nature ne pouvait que se réfléchir également sous les traits d'une unité infiniment variée, d'un ensemble partout différent et partout organisé, relié et concentré en lui-même. Il n'y trouvait point de lacune, nulle fissure où il pût introduire, pour le disjoindre dans ses éléments, le tranchant de l'analyse. Il fut panthéiste dans le grand sens de ce mot, où il ne signifie pas l'absorption du fini dans l'infini ou de l'infini dans le fini, mais le rapport indissoluble entre les deux aspects sous lesquels l'univers, toujours identique et complet, se présente alternativement aux sens ou à l'esprit. Ce panthéisme fondamental, qui reposait sur la donnée de sa constitution, a ouvert son esprit à Spinoza et à Hegel. Loin que Spinoza et Hegel aient fait de Gœthe un panthéiste, c'est au contraire le panthéisme inhérent à Gœthe, le panthéisme virtuel de son être, qui a permis sur lui l'influence de Hegel, et dans une mesure beaucoup plus grande encore, celle de Spinoza. Une pareille intelligence n'était pas, comme on aimerait à nous le persuader dans l'intérêt des partis, à la merci d'un hasard, d'un livre ou d'un homme, rencontrés à une époque quelconque de l'existence. Sans nul doute, si Hegel et Schelling n'eussent pas été les contemporains de Gœthe, si, par-dessus tout, Spinoza ne l'eût point devancé et jeté les fondements de la métaphysique moderne, le développement philosophique de sa pensée aurait subi des restrictions importantes; mais sa nature, ainsi que l'essence de son esprit, seraient restées les mêmes, et dans ses investigations personnelles comme dans les préférences qu'il eût accordées aux morts ou aux vivants, on l'aurait vu certainement se diriger selon les tendances invariables qu'il a mises au jour dans ses travaux, dans ses lettres, dans ses conversations intimes.

« Ces jours passés, écrit-il à Zelter en 1816, j'ai relu Linné, et cet homme extraordinaire m'a saisi. J'ai appris immensément de lui, hormis de la botanique.

A part Shakspeare et Spinoza, je ne saurais dire que nul parmi les morts ait exercé sur moi une pareille action. »

Son commerce avec Spinoza datait de loin; dans ses Mémoires, il nous révèle le secret du rapprochement précoce qui se fit entre eux :

« Cet esprit qui agit sur le mien d'une manière si décidée, et qui devait avoir sur toute ma façon de penser une si grande influence, fut Spinoza. Après m'être enquis dans le monde entier d'un moyen de culture pour mon étrange nature, je rencontrai enfin l'*Éthique* de cet homme. Ce que j'ai pu extraire de son œuvre, ce que j'ai pu y introduire de mon propre fait, je n'en saurais rendre aucun compte; en un mot, je trouvai là un apaisement de mes passions; il me sembla qu'une grande et libre perspective s'ouvrait à mes yeux sur le monde matériel et moral. Mais ce qui m'enchaînait particulièrement à lui, c'est le désintéressement sans bornes qui m'apparaissait dans chaque proposition. Cette étrange parole : « Qui aime bien Dieu ne doit pas exiger que Dieu lui rende son amour, » avec toutes les propositions qui la précèdent et sur lesquelles elle se fonde, avec toutes les conséquences qui en dérivent, remplissait toute ma réflexion.... Le repos partout conciliant de Spinoza contrastait avec mes tendances, alors si impétueuses; sa méthode géométrique offrait le contre-pied de mon sens poétique et de ma manière de représenter les choses, et c'est précisément cette discipline que l'on ne voulait pas trouver conforme aux choses morales qui fit de moi son disciple passionné, son admirateur le plus décidé. L'esprit et le cœur, la raison et les sens se cherchaient par une affinité nécessaire, et qui amena l'union de deux êtres les plus différents. »

La différence était grande en effet, à ne considérer de part et d'autre que les allures de la pensée; dans le fond des choses, elle était moindre, et c'est par là que l'union s'établit entre le poète et la philosophie, dès le premier abord, et pour ne plus se rompre jamais. Ce que Spinoza s'était efforcé de traduire par le procédé rigoureux des formules géométriques, Goethe le ressentait en poète, et sa vivante spontanéité, tout en se rencontrant dans une opposition directe avec la réflexion méthodique de Spinoza, avait conscience de son accord essentiel avec lui. Goethe, c'était Spinoza poète. Il écrivait à Jacobi en 1785 :

« Je ne puis pas dire que j'aie lu jamais les écrits de Spinoza d'un bout à l'autre, et que l'édifice entier de ses pensées se soit jamais trouvé présent en entier devant mon âme. Ma manière de concevoir et d'écrire ne le permettent point. Mais quand j'y jette les yeux, je crois le comprendre, c'est-à-dire qu'il ne se montre jamais à moi en contradiction avec lui-même, et je puis en retirer des influences très-salutaires pour ma manière de penser et d'agir. »

C'est à propos de ce même Jacobi qu'il disait à Knebel, en 1812, dans un sens tout à fait spinoziste :

« Que les choses dussent prendre cette fin avec Jacobi, je le prévoyais dès

longtemps, et j'ai assez souffert moi-même sous l'influence de sa nature étroite, et pourtant toujours remuante. Qui ne peut mettre dans sa tête que l'esprit et la matière, l'âme et le corps, la pensée et l'étendue, ou, comme un Français s'exprimait naguère fort ingénieusement, la volonté et le mouvement, sont et resteront les doubles éléments nécessaires à l'univers, ayant tous deux un droit égal à revendiquer, et par ce motif pouvant tous deux être considérés comme représentants de Dieu; celui, dis-je, qui ne peut s'élever jusqu'à cette conception, aurait dû abandonner depuis longtemps la réflexion et s'appliquer à conquérir les vulgaires suffrages du monde. »

Hegel, plus voisin par le bruit d'une renommée récente, inspirait une certaine défiance à Goethe. Il se tient avec lui sur la réserve, comme s'il soupçonnait quelque piège caché dans ce métaphysicien grandiose, et il semble n'accepter les résultats de sa philosophie que sous le bénéfice d'un inventaire critique mis à la charge d'une génération postérieure. Il écrivait à Zelter en 1831 :

« La nature ne fait rien en vain, est un vieux mot de Philistin. Elle agit éternellement, surabondamment et avec prodigalité, afin que l'infini soit toujours présent, parce que rien ne peut durer. En ce point, je crois me rapprocher de la philosophie de Hegel, qui du reste m'attire et me repousse; puisse ce génie nous être favorable à tous! »

Peu de mois après la mort de Hegel¹, il s'exprime ainsi dans une lettre à Varnhagen d'Ense :

« Le fondement de sa doctrine était hors de mon horizon visuel; mais partout où son activité s'élevait vers moi ou se rencontrait avec mes efforts, j'ai toujours trouvé en lui un profit intellectuel. »

La philosophie n'est pas une création artificielle. On ne se fait pas une philosophie; on porte en soi celle que l'on doit avoir, mais qui, selon des circonstances néfastes ou favorables, s'épanouit avec plus ou moins de liberté. Tout homme est l'ébauche d'une philosophie, à laquelle il arrive nécessairement s'il se développe assez pour s'arracher à un particularisme étroit et pour embrasser les choses dans les limites d'un horizon de quelque étendue. Les esprits sans philosophie sont des intelligences sans perspective. Même dans le cercle infime où la destinée, sinon la médiocrité native, le confine si souvent, l'homme aspire à mettre son esprit, son cœur et sa volonté en rapport avec lui-même, avec les autres hommes, avec la situation et la nature qui l'environnent. Les problèmes s'offrent pratiquement aux esprits dédaigneux de la théorie. On n'échappe pas au mystère de la vie; chaque

¹ 14 novembre 1831.

jour il se pose sous mille formes ; toute pensée, toute parole, tout acte est un essai de solution. La vie humaine, depuis la plus infime jusqu'à la plus haute, n'est au fond qu'une tentative en acte et en pensée pour répondre aux questions que la vie propose à l'homme, et auxquelles, sous peine de l'anéantir, elle le somme journellement de répondre.

Dans la philosophie, l'homme se totalise ; il se contemple dans la nature et dans l'humanité ; il se relie à un ensemble. La philosophie ne permet l'égoïsme ni dans l'esprit ni dans la volonté ; elle l'élimine dès qu'elle apparaît. Goëthe, sans avoir jamais créé un système philosophique, était foncièrement philosophe. Il voit l'individu dans le cadre de l'espèce et au sein du globe terrestre, notre globe dans l'enchaînement de la hiérarchie planétaire. Dans la multiplicité, que jamais il ne perd de vue, il cherche l'unité qui la relie ; dans l'unité qu'il saisit, il n'oublie jamais la multiplicité dont elle est composée. N'est-ce pas ainsi que la nature elle-même fait son œuvre ?

« Séparer ce qui est uni, unir ce qui est séparé, voilà la vie de la nature ; c'est là l'éternelle systole ¹ et diastole ², l'éternelle syncrèse et diacrèse, l'aspiration et l'expiration du monde dans lequel nous vivons, agissons et existons ³. »

« Quand, dans la totalité, les éléments dont elle se compose demeurent encore appréciables, nous la nommons à juste titre harmonie ⁴. »

« Aspire sans cesse vers l'ensemble, et si tu ne peux devenir un ensemble toi-même, joins-toi comme membre utile à un ensemble. »

« Veux-tu avancer dans l'infini, marche en tous les sens dans le fini. »

« Veux-tu te réjouir de l'ensemble, vois l'ensemble dans ce qu'il y a de plus infime. »

« Qu'est-ce qui est saint ? Ce qui rattache ensemble beaucoup d'âmes, Fût-ce même d'un lien léger, comme fait la guirlande. »

« Quelle est de toutes choses la plus sainte ? Celle qui, aujourd'hui et éternellement, Toujours plus profondément ressentie, unit toujours davantage les esprits ⁵. »

« Lorsque la saine nature de l'homme agit comme un tout, qu'elle se ressent dans le monde comme dans un grand, beau, digne et précieux ensemble, que le bien-être harmonieux qui en résulte lui procure une pure et libre félicité, l'univers, s'il pouvait se ressentir lui-même, aurait un cri de joie ; et, comme arrivé à son but, il admirerait le fait de son propre devenir et de son existence ⁶. »

¹ Mouvement de contraction du cœur et des artères, qui donne l'impulsion au sang et en détermine la progression.

² Mouvement d'expansion ou de dilatation du cœur et des artères.

³ *Zur Farbenlehre.*

⁴ *Zur Farbenlehre.*

⁵ Maximes en vers.

⁶ Diverses maximes.

Dans cette dernière pensée, dont la conclusion porte une couleur hégélienne, on retrouve comme dans les précédentes le profond sentiment de l'harmonie universelle. Ce sentiment, qu'il tirait de son être, a toujours éloigné Goëthe du matérialisme qui dissout l'ensemble de l'univers, au profit du hasard, en des éléments chaotiques; aussi bien qu'il l'a préservé d'un dualisme suranné qui soustrait à la nature la force qui agit en elle, et de la création fait un mécanisme inerte, mû du dehors par le fantôme d'un Dieu superflu. Dieu apparaissait au poëte dans la nature, la nature en Dieu. Il entrevoyait un type général de formation à travers les grands contours organiques de l'univers, qui, sans permettre au réseau de la vie de se rompre nulle part, laisse partout cependant une latitude pleine de souplesse au jeu et à la variété des espèces, des familles, des groupes ou des individus. Goëthe a poursuivi la trace de cet idéal qui se reproduit à tous les degrés de la nature en des formes plus ou moins complètes; il a contemplé de près les vestiges de ces linéaments universels et persistants. Cette unité de l'œuvre lui révélait, agissant dans les entrailles de l'univers et au foyer de l'éternelle création, une force impénétrable en son essence, mais indiscutable dans son être. Il la cherchait dans le minéral, dans la métamorphose de la plante, dans les vestiges des mondes éteints. Avec Buffon, avec Geoffroi Saint-Hilaire, avec Humboldt, avec tous les grands savants, avec tous les grands artistes et tous les grands philosophes, depuis Anaxagore jusqu'à Platon, et depuis Platon jusqu'à Jordano Bruno, Spinoza et Hegel, Goëthe a reconnu dans son identité la mystérieuse unité que révèle l'évolution organique du monde dans la série des êtres aussi bien que dans leur simultanéité.

« Nous ne pouvons, dit-il, en contemplant l'édifice du monde dans sa plus vaste étendue, dans sa dernière divisibilité, nous soustraire à cette représentation qu'à l'ensemble sert de base une idée d'après laquelle Dieu existe et agit dans la nature, la nature en Dieu, d'éternité en éternité¹. »

Le divin qu'il apercevait dans la nature, il le ressentait et l'affirmait en nous-mêmes, qui sommes dans la nature et participons directement à son essence :

« Si l'œil n'était pas lumineux,
Il ne pourrait apercevoir la lumière;
Si la propre puissance de Dieu n'était en nous,
Comment le divin pourrait-il nous réjouir ? »

¹ *Zur Naturwissenschaft.*

² *Zahme Xenien.*

« Que serait un Dieu qui n'agirait que du dehors,
Faisant tourner l'ensemble au bout de son doigt?
Il lui convient d'agiter le monde au dedans,
De porter la nature en lui, de se ressentir dans la nature,
En sorte que toutes choses vivantes, agissent et existent en lui,
Et n'omettent jamais sa force ni son esprit ¹. »

« Dans la contemplation de la nature,
Considérez toujours l'un à l'égal du tout;
Rien n'est dedans, rien n'est dehors :
Ce qui est dedans, cela est dehors.
Saisissez donc sans retard
Ce saint et patent secret ². »

Mais cette ineffable unité que le monde porte en lui, et qui porte le monde dans son sein, cet inépuisable ferment de progrès et de vie, ce Dieu qui, selon le mot de Schiller, « modestement se voile en des lois immuables », cette évidence cachée que la nature nous révèle et que la nature nous dérobe, mais dont le poète a su imprégner ses œuvres devenues immortelles et qu'il a contemplée dans la science comme il l'a exprimée dans la poésie; cette éternité toujours présente qui nous remplit des effusions de l'idéal et se retire devant nous comme le flot vers sa source, sitôt que, non contents de nous sentir portés par elle, nous voulons encore enfermer l'océan de son mystère dans la coupe infime de notre pensée; ce Dieu enfin que l'on sent et que l'on ignore, qui nous jette tour à tour dans l'angoisse de ne le pouvoir saisir et dans la joie de l'éprouver; ce Dieu impossible à fuir, impossible à atteindre, Goethe n'osait pas en de vains noms profaner son secret, et, entre deux caresses d'amour, il répondait par la bouche de Faust à Marguerite, inquiète de savoir si son bien-aimé croyait en lui :

« Qui osera le nommer?
Qui osera dire :
Je crois en lui?
Quelle âme douée de sentiment
Sera assez téméraire
Et dira : Je ne crois pas en lui? »

« Les gens traitent le nom divin, disait-il un jour, comme si l'Être le plus élevé, incompréhensible, et tout à fait impossible à épuiser par la réflexion, n'était pas beaucoup plus que leur égal. Ils ne diraient pas sans cela : le *Seigneur Dieu*, le *Dieu tout bon*, le *bon Dieu*. Il devient, surtout pour les prêtres, qui l'ont

¹ *Gott und Welt.*

² *Idem.*

continuellement à la bouche, une phrase, un *simple* nom qu'ils prononcent sans songer à rien. Mais s'ils étaient pénétrés de sa grandeur, ils se tairaient, et n'oseraient le nommer, à force de respect ¹. »

Cette sorte de pudeur que Goëthe éprouvait à prononcer le nom de Dieu, et qu'il témoignait d'ailleurs, au dire de tous ceux qui l'ont connu, en toutes les questions religieuses, me semble venir de la profondeur de ses sentiments touchant les sujets de cet ordre, en même temps que de cette loyauté qui l'avertissait de ne point mêler aux résultats de la science les données toujours hypothétiques du sens individuel. Il ne s'est que très-rarement ouvert sur ces sujets dans sa correspondance et dans ses conversations avec des intimes; dans les occasions même où, en quelque sorte malgré lui, il se trouve amené à découvrir les derniers replis de son âme, on sent qu'il le fait avec hésitation, comme s'il craignait que ses expressions, dans l'animation de l'entretien ou de la plume, ne vinssent à effacer entre la foi et la science, aux dépens de l'une aussi bien que de l'autre, ces limites qu'il prenait tant de soin à respecter. Son grand esprit de justice apparaît bien dans les lignes qu'il écrivait à Falk en 1813 :

« Dans une de nos précédentes conversations, j'ai appelé l'homme le premier entretien de la nature avec Dieu. Je ne doute nullement que sur d'autres planètes cet entretien ne puisse avoir lieu avec beaucoup plus d'élévation, de profondeur et de raison. En ce qui nous concerne, mille connaissances nous manquent aujourd'hui pour cela. La première, c'est la connaissance de nous-mêmes; après celle-ci viennent toutes les autres. Rigoureusement, je ne puis rien savoir de plus de Dieu que ce que l'horizon assez limité de mes perceptions physiques me permet de voir, et cela n'est de toutes manières que fort peu de chose. Mais il n'est nullement dit par là que cette limite de notre conception de la nature en soit une également pour notre foi. Au contraire, par l'essor immédiat des sentiments divins en nous, le cas peut fort bien se présenter où la science doit apparaître comme fragmentaire sur une planète comme la nôtre, arrachée à l'ensemble de ses rapports avec le soleil, laissant incomplète toute contemplation, qui, précisément à cause de cela, n'acquiert que par la foi son complément total. — Où la science suffit, nous n'avons, à la vérité, pas besoin de la foi; mais là où la science ne peut confirmer sa puissance ou bien apparaît comme insuffisante, il ne faut pas que nous contestions à la foi ses droits légitimes. Du moment que l'on part de ce principe, que la science et la foi n'existent pas pour se détruire, mais pour se compléter, ce qui est salutaire se trouvera de soi-même en toutes circonstances. »

En 1825 et en 1828, il disait à Eckermann, avec un peu moins de mysticisme, mais au fond dans la même intention :

¹ Conversations avec Eckermann (1823).

« L'homme n'est pas né pour résoudre les problèmes du monde, mais bien pour chercher où commence le problème, et se tenir ensuite dans les frontières de l'intelligible. »

« Il y a dans la nature un côté intelligible et un côté inintelligible. Qu'on les distingue bien et qu'on respecte leurs limites. Nous sommes déjà à l'abri, si nous n'oublions ce point en aucune recherche, bien qu'il soit très-difficile de voir toujours où finit l'intelligible et où commence ce qui ne l'est pas. Celui qui ne le sait pas se tourmentera peut-être toute sa vie durant à chercher l'incompréhensible, sans jamais se rapprocher de la vérité. Mais celui qui le sait et qui est avisé s'en tiendra au compréhensible, et tandis qu'il avancera dans cette région en tous les sens, il pourra, sans sortir de cette voie, gagner même quelque terrain sur l'impénétrable, bien que forcé en définitive de convenir qu'il n'y a moyen d'atteindre beaucoup d'objets que jusqu'à un certain degré¹, et que la nature conserve toujours par devers elle quelque chose de problématique et que les facultés humaines ne suffisent pas à pénétrer. »

Cette citation appelle et justifie la pensée que je trouve dans les « Réflexions et maximes » :

« Il n'est pas toujours nécessaire que le vrai prenne un corps; il suffit qu'il flotte dans l'esprit et décide les suffrages, qu'il arrive à nous comme un son de cloche, gravement et doucement, à travers les airs. »

Spinoza a vaincu, dans une conception qui les unit sans les confondre, le dualisme de la matière et de l'esprit; mais sa philosophie reste immobile et comme cristallisée dans la rigidité mathématique de ses formules : l'idée du mouvement ascensionnel ou du progrès manque à sa doctrine. C'est Hegel qui l'y a introduite; en y plaçant le foyer d'une incessante évolution, il a rendu fusible en quelque sorte, et conforme à la fluidité des mutations générales, la philosophie de Spinoza enrayée dans le calque idéal de la permanence divine. Mais les choses ont une double face, et la métamorphose aussi bien que la stabilité constituent la nature. Spinoza a conçu les choses surtout dans leur repos, dans la stabilité et la simultanéité; Hegel les a surtout aperçues dans leur impulsion ascendante, il a vu en elles avant tout la série et le développement. C'est par là que son œuvre complète celle de Spinoza et qu'elle passera, avec celle-ci, dans les futures destinées de la science; car sur ces deux points de l'identité et du progrès universels, proclamés avec un tel retentissement par Spinoza et par Hegel, la science et la métaphysique ont déjà consommé leur alliance. Philosophe naturaliste en même temps que poète, Goethe s'est trouvé placé dans ce double courant qui emporte les esprits.

¹ C'est-à-dire par voie conjecturale.

« En tout ce qu'elle veut produire, la nature ne peut arriver que par séries; elle ne fait point de sauts. Elle ne pourrait pas faire de cheval, par exemple, si tous les autres animaux ne précédaient sur lesquels elle s'appuie pour s'élever, comme sur une échelle, jusqu'à la construction du cheval. Ainsi chaque chose est toujours là pour l'ensemble, l'ensemble pour chaque chose, parce que la partie précisément renferme aussi l'ensemble. La nature, quelque diverse qu'elle apparaisse, est toujours une néanmoins; elle est une unité, et c'est pourquoi il faut, quand elle se manifeste partiellement, que tout le reste serve de base à la chose particulière, et que la partie trouve dans la série son rapport d'enchaînement¹. »

Dans une lettre à Fréd. de Muller (1828), Goethe s'exprime ainsi au sujet d'un écrit scientifique émané de lui et antérieur de plusieurs années :

« Mais le complément qui lui manque, c'est la vue des deux grands ressorts de la nature : la conception de la *polarité* et celle de l'*ascendance*, celle-là lui appartenant en tant que nous la considérons comme matérielle, celle-ci, en revanche, en tant que nous la concevons intellectuellement. L'une réside dans un état constant d'attraction et de répulsion; l'autre, dans une aspiration ascendante permanente. Mais comme la matière ne peut jamais exister et agir sans l'esprit, l'esprit jamais sans la matière, la matière est également susceptible de s'élever, de même que l'esprit ne peut être dépourvu de sa faculté d'attirer et de repousser; aussi celui-là seulement est capable de penser, qui a suffisamment séparé afin d'unir, assez uni pour pouvoir séparer de nouveau. »

L'orthodoxie — et l'on sait qu'il en est de diverses sortes — peut lancer ses foudres contre Goethe : il est décidément panthéiste. Ceux qui, chez nous, se réservent, à l'encontre des doctrines nouvelles, le titre de spiritualistes, ne lui feront pas grâce de leur invincible épithète : ils l'appelleront fataliste. Que Goethe leur réponde lui-même :

« Ce n'est pas cela qui nous rend libres, que nous refusions de rien reconnaître au-dessus de nous, mais précisément que nous adorions quelque chose qui nous est supérieur. Car en tant que nous l'adorons, nous nous élevons jusqu'à elle, nous confessons que nous portons en nous-mêmes ce qu'il y a de plus élevé, et que nous sommes dignes de lui ressembler². »

Cette chose supérieure qui nous écrase tant que nous ne nous vouons pas à elle par la volonté et par la pratique, c'est l'ordre universel, c'est la nécessité et la loi supérieure de la conservation générale, l'Éternel vivant, impossible à vaincre autrement que par l'obéissance.

« Que l'homme cherche sa destination la plus élevée sur la terre ou dans le ciel, dans le présent ou dans l'avenir, il reste au dedans de lui-même exposé à

¹ Lettre à Riemer (1807).

² Conversations avec Eckermann (1827).

une éternelle oscillation, soumis du dehors à une influence qui le trouble sans cesse, jusqu'au jour où, une fois pour toutes, il prend la résolution de déclarer que le bien est ce qui est conforme à sa nature¹. »

« Le tissu de ce monde est formé de nécessité et de hasard; la raison de l'homme se place entre les deux et sait les dominer; elle traite le nécessaire comme le fondement de son existence; l'accidentel, elle sait le manier, le diriger et l'utiliser; et c'est seulement en demeurant ferme et inébranlable, que l'homme mérite d'être appelé un dieu de la terre. Malheur à celui qui dès sa jeunesse s'habitue à chercher dans le nécessaire quelque chose d'arbitraire, qui est tenté d'attribuer à l'accidentel une sorte de raison².... »

« Notre vie est, comme l'ensemble dans lequel nous sommes impliqués, composée d'une manière incompréhensible de liberté et de nécessité. La nature de notre volonté est une prédiction de ce que nous ferons en toutes circonstances. Mais ces circonstances s'apparentent de nous à leur manière³. »

« Ce dont les hommes ne tiennent pas compte dans leurs entreprises et ce dont ils ne peuvent pas tenir compte; ce qui, là où leur grandeur devrait apparaître avec le plus d'éclat, se montre agissant avec le plus d'évidence, — appelé par eux le hasard, — c'est précisément Dieu, qui intervient directement avec sa toute-puissance et qui se glorifie par les choses les plus infimes⁴. »

« Si nous nous considérons en toute situation de la vie, nous nous trouvons déterminés par le dehors dès le premier souffle jusqu'au dernier, mais nous voyons qu'il est resté néanmoins à chacun de nous la plus haute liberté pour se former au dedans de lui-même, de façon à se mettre d'accord avec l'ordonnance morale du monde, et, quels que soient les obstacles qui surgissent, d'arriver ainsi à la paix avec son propre être⁵. »

« Quand la nature a élevé un homme,
Ce n'est pas un miracle si maintes choses lui réussissent;
On doit louer en lui la puissance du Créateur,
Qui élève un faible argile à pareil honneur;
Mais quand un homme, de toutes les épreuves de la vie,
Supporte la plus amère, qu'il triomphe de lui-même,
On peut alors avec joie le désigner à d'autres
Et dire : Voilà ce qu'il est, voilà ce qui lui appartient!

.
De la puissance qui lie tous les êtres
S'affranchit l'homme qui se dompte⁶. »

¹ *Mémoires de Goethe.*

² *Wilhelm Meister's Lehrjahre.*

³ *Mémoires.*

⁴ Lettre à Riemer (1807).

⁵ Au comte *** (1828).

⁶ *Die Geheimnisse.* — Poème resté inachevé.

« Tout ce qui délivre notre esprit sans nous donner la domination sur nous-mêmes est nuisible. »

« Celui qui veut quelque chose de grand doit rassembler ses forces :
 Dans la discipline seulement s'accuse le maître,
 Et la loi seulement peut nous donner la liberté¹. »

Ce qu'il cherchait dans l'art, c'est-à-dire la spontanéité individuelle disciplinée par les règles générales qui président aux proportions et à la conservation de l'ensemble, Goethe le cherchait également dans la vie. La nature lui avait appris que la liberté se manifeste dans la loi, la puissance dans la mesure, la plénitude dans la sobriété. On n'échappe pas aux règles de l'univers. Soit qu'elles vous brisent parce qu'elles sont violées, soit qu'elles vous élèvent et vous fortifient parce qu'elles sont suivies, elles sont toujours là pour manifester leur souveraineté. Goethe les comprenait, et il les respectait comme la condition de la force et de la liberté. Il croyait même que, dans son union avec elles, l'individu peut s'élever jusqu'aux régions de la permanence et abriter, contre les outrages du temps, dans l'existence éternelle son existence particulière :

« Je plains les gens qui font grand bruit du rapide passage des choses et se perdent dans la contemplation du néant terrestre : ne sommes-nous pas ici précisément pour rendre le transitoire permanent, et cela peut-il se réaliser si l'on ne sait les apprécier tous les deux ? »

Goethe croyait-il à l'immortalité, dont il vient de faire apparaître le rayonnement dans sa pensée ? Envisageait-il l'âme comme une flamme née de la rencontre de quelques éléments ; voyait-il en elle au contraire une parcelle, et, si je puis dire, une délégation de la puissance qui dans la nature divise et concentre toutes choses ; ou bien la supposait-il comme une existence distincte à la fois de la matière et du principe universel, comme une force siégeant au milieu d'éléments hiérarchisés par elle, et maintenus durant une série d'années sous la forme de l'organisme vivant ?

Falk nous raconte que le jour de l'enterrement de Wieland (en 1813), il remarqua en Goethe une disposition singulièrement solennelle et inusitée chez lui. Pendant l'entretien, qui prit cette fois, contre l'usage, une direction métaphysique, Goethe parla de l'immortalité comme si dans son esprit ce problème ne souffrait aucun doute. Falk lui ayant demandé ce qu'il pensait des destinées réservées à l'âme de Wieland, Goethe mit au jour une suite de pensées fortement

¹ *Natur und Kunst.*

² *Réflexions et maximes*

enchaînées et qui indiqueraient tout au moins qu'il avait souvent médité sur ce point, et que son intelligence y avait pénétré à de grandes profondeurs. Je me borne à extraire le passage suivant, où se trouvent condensées en quelques lignes ces révélations caractéristiques :

« Chaque soleil, chaque planète porte en elle une plus haute intention, une mission supérieure, en vertu de laquelle ses développements doivent se réaliser aussi régulièrement que les développements d'un rosier par la feuille, la tige et la corolle. Appelez cela une *idée* ou une *monade*, comme il vous plaira, je n'ai rien à y opposer; il suffit que cette intention existe dans la nature invisiblement et antérieurement au développement visible qui résulte d'elle. Les formes intermédiaires que cette idée adopte dans ses transitions ne peuvent nous induire en erreur. Ce n'est toujours là que cette métamorphose ou faculté de développement de la nature, qui d'une feuille s'élève à la fleur, à la rose, d'un œuf fait sortir une chenille, et de la chenille un papillon!

» Mais toutes les monades sont indestructibles. Elles ne quittent les anciens rapports que pour entrer aussitôt en des rapports nouveaux. Dans ce changement, tout se réduit à savoir combien puissante est l'intention renfermée dans telle ou telle monade. La monade d'une âme humaine cultivée et celle d'un castor, d'un oiseau ou d'un poisson, cela fait une immense différence. »

On reconnaît bien dans cette manière de voir l'auteur de la métamorphose des plantes. L'immortalité s'offre à son esprit comme une métamorphose continuée, comme un progrès dont le principe, dépositaire de toutes les transformations, est précisément ce que nous appelons l'âme. L'âme est identique, à ses yeux, avec la puissance organique, avec la vie elle-même, et il semble lui accorder tout à la fois un caractère individuel et une participation directe à l'essence commune des choses, qui serait ainsi douée de la faculté de se particulariser sans jamais perdre son universalité. La qualification de monade, empruntée au voculaire de Leibniz, ne doit être considérée ici, j'imagine, que comme une nécessité du langage pour exprimer une force irréductible, apparition fragmentaire de celle qui anime l'univers en toutes ses parties. Goethe s'est également servi, pour désigner cette force plastique déposée en nous, du mot entéléchie emprunté à Aristote. Il l'emploie dans cette remarquable conversation, rapportée par Eckermann (1828) :

« Chaque entéléchie est un fragment d'éternité, et les quelques années durant lesquelles elle est alliée au corps terrestre ne la font pas vieillir. Cette entéléchie est-elle de qualité inférieure, elle exercera peu d'empire durant son obscurcissement corporel; le corps plutôt dominera sur elle, et tandis qu'il vieillira, elle ne le soutiendra pas et ne saura contre-balancer son déclin. Cette entéléchie est-elle au contraire d'une sorte plus puissante, comme c'est le cas chez toutes les natures de génie, elle agira, dans sa pénétration vivifiante du corps, non-seu-

lement d'une façon fortifiante et ennoblissante sur l'organisation, mais elle tentera aussi, en vertu de sa prédominance spirituelle, à faire constamment valoir ses prérogatives d'une éternelle jeunesse. De là vient qu'à chez des hommes spécialement bien doués, même durant leur vieillesse, nous apercevons toujours des renaissances d'une productivité particulière; il semble chez eux se manifester une fois encore un rajeunissement temporaire, et c'est là ce que j'appellerais volontiers une puberté renouvelée de l'esprit.

» Mais la jeunesse est la jeunesse, et, quelque puissante que se montre une entéléchie, elle ne se rendra jamais maîtresse absolue du corps, et la différence sera grande, selon qu'elle trouvera en lui un allié ou un adversaire. »

Eckermann rapporte encore ces paroles de Goëthe touchant sa foi en l'éternité de notre âme (1824) :

« Quand on est âgé de soixante-quinze ans, il ne peut manquer que l'on ne songe parfois à la mort. Pour moi, cette pensée me laisse dans un repos complet, car j'ai la ferme persuasion que notre esprit est un être de nature absolument indestructible; c'est quelque chose qui continue d'agir d'éternité en éternité. Il est semblable au soleil, qui se couche en apparence pour nos yeux terrestres, mais qui, à vrai dire, ne disparaît jamais et continue de luire sans cesse. »

En 1827, Goëthe écrivait à Zelter :

« Le vieux conte des *Mille et une Nuits*, les Parques se le racontent sans relâche. Vivre longtemps, cela s'appelle survivre à beaucoup.... Le cercle des personnes qui m'entourent immédiatement m'apparaît comme un rouleau de feuilles sibyllines, dont l'une après l'autre, dévorée par la flamme de la vie, s'évanouit dans les airs, et communique par là, d'instant en instant, à celles qui restent une valeur plus haute. Agissons jusqu'à ce que, avant ou après les autres, nous retournions dans l'éther, rappelés par l'esprit universel. Puissions alors l'éternel principe de vie ne nous pas refuser de nouvelles activités, analogues à celles dans lesquelles nous nous sommes essayés! Qu'il y joigne paternellement encore le souvenir et la saveur du bon et du bien que nous avons voulu et accompli, et nous ne pourrions certainement que pénétrer d'autant plus rapidement dans les rouages de l'existence universelle.... Que la monade entéléchique se maintienne seulement en une activité incessante; si celle-ci lui devient seconde nature, elle ne pourra manquer éternellement d'un objet conforme à cette activité. Pardonne-moi ces expressions abstruses, mais on s'est perdu de tout temps dans des régions pareilles; on a essayé de se communiquer par ces façons de parler là où la raison n'atteint plus, et où l'on ne voudrait pas cependant laisser régner la déraison. »

« Aucun être ne peut tomber dans le néant!

L'Éternel se meut en chacun;

A l'être attache-toi, joyeux!

L'être est éternel, car des lois

Conservent les vivants trésors

Dont l'ensemble s'est paré¹. »

¹ *Vermächtniss.*

Je livre sans commentaire ces pensées de Goethe sur l'immortalité. Il n'aimait pas lui-même ; je l'ai dit, à disserter sur ces problèmes, et d'ordinaire il les enveloppait discrètement au fond de son âme. Les solutions qu'il leur donnait à part lui, moins que personne il l'ignorait, dépendaient plus encore de son sentiment intime, et de ce qu'il eût appelé le domaine réservé de la foi individuelle, que des données précises de la science contemporaine. Pour celle-ci, la question demeure réservée. Quoi qu'il en soit, on ne saurait méconnaître que les conjectures de Goethe, mêlées si intimement au vœu d'une âme insatiable de progrès, sont celles d'un vaste esprit, et que s'il a erré, c'est en restant digne de lui et des plus nobles désirs du genre humain.

Je suppose maint lecteur curieux de savoir ce que Goethe, qu'on a appelé le grand païen de l'époque, pensait en réalité du christianisme.

Voici la réponse de Goethe lui-même, où il touche encore une fois, à propos du christianisme, au mystère de l'immortalité. On n'y trouve pas cette humeur d'agression sceptique qu'on lui suppose à tort, mais cet équitable discernement qui, au milieu des éléments superstitieux qui l'ont environné, lui faisait reconnaître dans le christianisme une institution historique et morale dont il est impossible de ne pas tenir largement compte dans les meilleurs fruits de la civilisation moderne.

« La religion chrétienne, dit-il, est une puissante existence par elle-même, avec l'appui de laquelle l'humanité déchue et souffrante a toujours travaillé à se relever, et si on lui concède cette influence, elle se montre supérieure à toute philosophie et n'a pas besoin de son auxiliaire. Et sous ce rapport, la philosophie n'a pas non plus besoin du respect de la religion pour démontrer certaines doctrines, comme, par exemple, celle d'une durée éternelle. L'homme doit croire à l'immortalité, il en a le droit, cela est conforme à sa nature, et il peut en ce point bâtir sur des assertions religieuses ; mais si le philosophe prétend tirer d'une légende la preuve de l'immortalité de notre âme, cela est très-faible et ne veut pas dire grand'chose. La conviction de notre durée résulte pour moi de la conception de l'activité ; car si j'agis sans trêve jusqu'à ma fin, la nature est tenue de m'indiquer une autre forme d'existence, quand la présente se montrera incapable de retenir davantage mon esprit ¹. »

« Même un pur polythéisme, comme celui des Grecs et des Romains, devait perdre enfin, en les égarant sur de fausses voies, ses disciples et lui-même. En revanche, le plus grand éloge revient à la religion chrétienne, dont la pure et noble origine se montre toujours par là, qu'après les plus grands égarements

¹ Conversations avec Eckermann (1829).

dans lesquels l'a attirée l'homme inculte, et avant qu'on s'en doute, elle reparait dans sa première et avenante figure, comme mission, comme hôte fraternel du foyer, pour le rafraîchissement du besoin moral de l'homme ¹. »

« Il y a néanmoins deux points de vue selon lesquels on doit envisager les choses bibliques. Il y a le point de vue d'une sorte de religion originelle, celle de la pure nature de la raison, qui est d'origine divine. Ce point de vue demeurera le même éternellement, et durera et vaudra aussi longtemps qu'il y aura des êtres divinement doués. »

« On dispute et on disputera beaucoup encore sur l'utilité et le préjudice résultant de la propagation de la Bible. Voici ce qui pour moi est clair : la Bible nuira si, comme jusqu'ici, elle est employée dogmatiquement et fantastiquement; elle sera utile, comme jusqu'ici, si elle est accueillie comme précepte et par le sentiment ². »

« La vraie religion reste quelque chose d'intérieur ou d'individuel, car elle a uniquement pour objet la conscience; celle-ci doit être excitée, doit être apaisée. Excitée, quand elle s'abandonne obtuse, inactive, sans influence; apaisée, quand elle menace d'empoisonner la vie par une inquiétude pleine de regrets incessants ³. »

Gœthe, sans bréviaire ni catéchisme, prêche l'humanité, même à la religion; il veut de celle-ci faire un aiguillon, mais il ne veut pas convertir l'aiguillon en un instrument de torture et l'enfoncer impitoyablement dans la plaie. Il est un homme, et il exige que la religion, faite pour l'homme, s'adresse à lui humainement.

Je connais des gens, recruteurs empressés, qui, sous le bénéfice de ces quelques citations, se hâteront de proclamer que Gœthe fut des leurs. Qu'ils veuillent bien suspendre un instant leur verdict. Gœthe était juste envers une religion qui a tant fait pour élever en nous le sentiment de l'amour et de la justice, le sentiment de la solidarité humaine, et qui se montre si digne à ce titre d'être proclamée divine. Mais en dégageant des mythes chrétiens leur souffle régénérateur et éternel, Gœthe confinait le christianisme dans son véritable domaine, et il récusait nettement son autorité dès qu'on prétendait l'en faire sortir. Il reconnaît son génie moral, il l'admet comme une discipline, comme un support propre à l'édification de l'homme; il le récuse comme autorité chaque fois qu'il prétend barrer le chemin à la science et à la liberté de la foi individuelle. Il repousse également sa souveraineté dans le domaine de l'art, où, selon lui, la poésie ne

¹ *Zum West-Östlichen Divan.*

² *Réflexions et maximes.*

³ *Wilhelm Meisters-Wanderjahre.*

dépend que d'elle-même. Goëthe ne pouvait s'enfermer dans une seule manifestation de l'humanité, et comme il touchait à l'espèce par tous ses grands côtés, il lui fallait aussi, pour satisfaire aux exigences de sa riche et complète nature, toutes les œuvres fécondes engendrées par l'homme dans l'art, dans la science, dans la morale. Il lui fallait l'histoire tout entière et les perspectives rêvées de l'avenir.

« Quant à moi, écrivait-il à Jacobi (1813), dans les directions variées de mon être, je ne puis me limiter à une façon unique de penser ; comme poëte et comme artiste, je suis polythéiste ; panthéiste, en revanche, comme naturaliste, et l'un aussi décidément que l'autre. Ai-je besoin d'un Dieu pour ma personnalité ? Comme être moral, on a veillé également à cela. Les choses célestes et terrestres forment un royaume si étendu, que les organes de tous les êtres réunis peuvent seuls les embrasser. »

CHARLES DOLLFUS.

LE DIABLE EN ALLEMAGNE

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

BILDER AUS DER DEUTSCHEN VERGANGENHEIT (*Tableaux du passé de l'Allemagne*),
par Gustave Freytag, 2 vol. in-8°. — Leipzig, chez Hitzel, 1859.

Jusqu'ici, l'auteur de *Doit et Avoir* ne s'était fait connaître que comme romancier et comme poète dramatique¹. Aujourd'hui, il nous donne dans ses *Tableaux du passé de l'Allemagne* d'intéressantes études historiques. Des épisodes puisés à des sources peu connues mettent en quelque sorte sous nos yeux tous les aspects de la vie d'autrefois en Allemagne, à la cour, dans le manoir du seigneur, dans le cloître, dans les familles bourgeoises, dans les écoles. Les principales figures de l'époque, comme Götz de Berlichingen et Luther, se détachent au milieu d'une curieuse galerie de portraits. — Le second volume nous retrace plus particulièrement toutes les misères de la guerre de trente ans ; on peut y voir un commentaire vivant de la belle trilogie de Schiller.

Sans être le détracteur du moyen âge, M. Freytag prétend, avec beaucoup de raison, que ceux de ses compatriotes qui, tout en jouissant des progrès de la civilisation, regrettent l'ancien temps et sa poésie, reculeraient en face de la réalité. C'est une cause tellement vraie, qu'elle ne peut manquer d'être gagnée chaque fois qu'on la plaide. Cependant, par esprit de dénigrement pour le présent, on oublie souvent ses bienfaits, et l'on en revient à s'exagérer les regrets qu'on doit avoir du passé.

La gloire et le plus grand avantage de notre siècle, c'est de ne pas désespérer, et de croire au bien. Le principe et le résultat de toutes les misères du moyen âge, c'était de croire au génie du désespoir et du mal personnifié.

L'étude que M. Freytag a consacrée au diable marque bien l'esprit et comme la conclusion du premier volume de son ouvrage, et nous ne pouvons mieux faire apprécier son travail qu'en donnant ici la traduction de ce morceau.

Il y a une histoire des créations fantastiques du genre humain comme il y a une histoire des peuples. Elles se forment et se développent avec le génie national. Souvent même ces êtres nés de l'imagination ont joué un plus grand rôle que la plupart des personnages

¹ Parmi ses pièces nous citerons : *Valentine*, *les Journalistes* et *les Fabiens*.

du monde réel. C'est ce qu'on remarque surtout au temps de la réforme, et ce n'est pas un des moins tristes côtés de la civilisation de cette époque en Allemagne.

Dans les plus anciens documents des Juifs il n'est pas question du diable. Le serpent d'Eve ne s'est transformé en Satan qu'à la suite d'interprétations postérieures adoptées par le christianisme. Ce n'est pas le tentateur qui inspire à Caïn l'idée du fratricide; il n'épargne pas non plus au Dieu d'Israël la peine de triompher des magiciens de Pharaon par la production de plus de vermine et de maladies. Ce n'est qu'après la captivité de Babylone que l'idée du diable passa de la religion persane chez les Juifs. Mais le diable ne doit pas son origine à une religion populaire, à une croyance religieuse, reflet de l'âme de tout un peuple. L'idée n'en vint aux Perses que par *Zarathustra* (Zoroastre) et sa religion révélée. Il faut en effet la réflexion de l'âme individuelle pour tirer des contrastes entre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, l'utile et le nuisible, la conséquence du dualisme. Dans une religion populaire, ces contrastes disparaissent sans cesse sous l'abondance des créations. La sombre figure du principe du mal réagissant contre la lumière, la vie et la morale, apparut bientôt aux Perses comme le prince d'un empire de mauvais génies; et insensiblement elle prit chez les Juifs une signification analogue, mais dans le livre de Job, Satan fait encore partie de la cour de Jéhovah, et le Dieu d'Israël s'entretient avec lui à peu près comme un sultan de l'Orient parle à son grand vizir. Insensiblement il se forma par opposition au royaume des anges un empire des démons, et ceux-ci reçurent un grand nombre de noms. Du temps du Christ, le Satan des Juifs était déjà le grand tentateur des mortels; il avait le pouvoir d'entrer dans le corps des hommes et des animaux, et en était chassé par les conjurations et les exorcismes des hommes pieux. Le peuple avait pris l'habitude de juger de la puissance d'un pontife par le pouvoir qu'il exerçait sur les démons. Quand ensuite la foi chrétienne conquit le monde grec et romain, les dieux païens furent considérés comme les alliés du diable, et beaucoup des superstitions de l'ancien culte de Rome se rattachèrent à la croyance en Satan. C'est à cette époque aussi que s'établit l'opinion que Satan et les démons étaient les anges déchus de la cour du Seigneur.

Les idées que se faisaient les premiers pères de l'Eglise de la personne et de la puissance du diable se modifièrent encore davantage quand les tribus germaniques eurent subjugué l'empire romain et embrassé le christianisme. Ces peuples, doués de toute la vitalité de la jeunesse,

surent ranimer, en les adoptant, les croyances mourantes de l'antiquité, et mêler leurs idées et leurs sentiments aux dogmes chrétiens. Sans doute, les noms des anciennes divinités disparurent peu à peu. Tout ce qui était ouvertement hostile à la nouvelle croyance, le zèle des prêtres, la force ou une pieuse ruse parvinrent à l'écarter après de longs efforts; mais sous les conceptions nouvelles, il se conserva beaucoup d'idées, de coutumes et d'imaginations chères au peuple, et que le christianisme propagea en leur imprimant un caractère particulier. De même que l'église s'éleva dans les lieux consacrés autrefois au paganisme, on attacha au chêne de Donar l'image du Sauveur crucifié ou celle d'un apôtre; les personnages de la mythologie chrétienne prirent dans les mythes et les légendes la place des Ases et de leurs adversaires. Mais de toutes les puissances de la foi nouvelle, aucune n'eut un plus grand crédit que le diable. Son nom et son image transformèrent beaucoup de traditions païennes trop ancrées dans l'esprit du peuple pour s'éteindre. Les mythes, les fables, les légendes, la langue même des peuples, lui imprimèrent une physionomie plus marquée, plus expressive, plus populaire, et à la fin même plus débonnaire. Le paganisme germanique aussi avait connu les sombres figures d'un empire de puissances ennemies. Ce domaine échut à Satan presque sans partage. Son nom allemand vient du grec (*diabolos, tiufal*); d'après une divinité allemande *Fol* (probablement le *Baldur* du Nord), on l'appela *Voland*; ses corbeaux et sa furieuse légion nocturne lui vinrent de *Wuotan* (Wodan); son marteau, de Donar. Quant à sa couleur noire, à sa forme de loup ou de bouc, à sa grand'mère, à l'enfer (*Helja*), aux liens par lesquels on se le figura enchaîné (ce qui a fait dire, le diable est déchaîné), et à beaucoup de traditions légendaires, tout cela tire son origine des démons de l'ancienne mythologie germanique¹. Ces démons, parmi lesquels se trouvaient les sombres dieux de la mort, appartenaient chez les païens à la race primitive des géants, placée à l'extrémité du monde, et qui soutint une lutte à mort contre les dieux de la lumière et leurs héros d'élection. Ils formaient un sombre empire où régnait dans toute sa grossièreté la force primitive, avec la science profonde des enchantements. A eux appartenait le serpent de mer qui enserrait d'un formidable anneau le jardin de la terre, et reposait sur le fond de l'immense Océan; ce serpent avait dans sa dépendance des loups énormes, enchaînés dans les profondeurs de la terre, ou achar-

¹ Il paraît plus vraisemblable de rattacher à l'Apocalypse l'idée du diable enchaîné.

(Note du traducteur.)

nés à la poursuite du soleil et de la lune qu'ils devaient engloutir le jour du jugement dernier; leurs coups d'aile détruisaient les maisons et les vaisseaux. Les démons de la glace répandaient des hauteurs du Nord, sur la terre, la grêle, les tourbillons de neige et les courants destructeurs. A ces principes malfaisants il faut joindre la sinistre Helja, la divinité du royaume des morts, dont les sortilèges ravageaient les semailles et détruisaient les troupeaux. Les mystères de ce culte se célébraient pendant la nuit; on sacrifiait des bêtes noires à la déesse de la mort et à la race des géants. Ce sont surtout les prêtresses de ces mystères qui sous les noms de *hazuses*, *hagisses* ou *hexen* (sorcières), ont propagé bien avant jusque dans le moyen âge d'antiques traditions. Par bien des traits elles se confondent avec les *striges* et les *lamies*, ces mauvais génies de l'antiquité romaine, qui, comme les vampires, consumaient la vie des hommes. Il n'est pas toujours facile de distinguer ce qui est de source germanique de ce qui appartient à l'étranger.

Dans les premiers temps du moyen âge, l'Église condamnait ces croyances comme diaboliques, mais tant qu'elles ne provoquaient pas de crimes, elle usait envers elles d'une grande tolérance. Plus tard elle fit la guerre au diable par des persécutions sanglantes.

Au treizième siècle, des moines fanatiques répandirent l'horrible croyance que le diable, seigneur et maître des sorcières, avait commerce avec elles dans des conciliabules nocturnes; on inventa un formulaire de l'adoration de Satan par des hommes et des femmes accusés d'avoir abjuré la foi chrétienne. Ce prétendu culte fut poursuivi, surtout en France, par l'inquisition, et d'innombrables suspects furent livrés à la torture et au bûcher. Depuis la funeste bulle d'Innocent VIII, *Summis desiderantes*, de l'an 1484, on commença aussi en Allemagne à brûler une quantité énorme de sorcières, et cette fureur continua avec quelques intermittences jusque bien avant dans le dix-huitième siècle.

Selon la croyance populaire, il y avait trois sortes d'union avec le diable : ou bien l'homme renonçait à Dieu et se donnait au diable, auquel il prêtait serment de vassalité et rendait hommage : c'est ce que faisaient les sorcières et leurs compagnons; ou bien le diable prenait possession de l'homme vivant et en faisait un possédé, croyance qui avait passé de l'Écriture chez les Allemands; enfin, l'homme pouvait conclure avec le diable un pacte fondé sur des engagements réciproques; il engageait son âme par un acte écrit avec le sang de ses veines, et en échange, le diable, soumis sur la terre à tous ses désirs,

lui donnait la fortune et le bonheur, et le rendait invulnérable. Bien que le pacte écrit ne puisse appartenir qu'à une époque où les formes du droit romain avaient pénétré aux extrémités de l'Occident, le fond de toutes ces traditions diaboliques paraît être allemand; elles reposent sur un sentiment profond de l'obligation mutuelle et sur un esprit d'audace et d'aventure qui aime à abandonner la décision de tout l'avenir à l'acte irréfléchi du moment. Le Germain qui au jeu de dés ou à celui de signes runiques exposait sa liberté, et celui qui engageait son âme au diable ont une grande analogie. Grâce du reste à l'intercession de leurs saints, ces audacieux coupables pouvaient être sauvés, et le diable forcé de renoncer à ses droits.

Le peuple fit son possible pour se figurer le diable sous des traits agréables. Les géants de l'ancienne croyance avaient déjà eu comme une double figure: d'un côté, l'horreur de leur nature démoniaque; de l'autre, la partie inoffensive et même burlesque de leur être. La difformité de leurs grands corps, leur vigueur, leur lourdeur d'esprit, et aussi la science magique et l'habileté qu'on leur attribuait, avaient déjà fourni au vieux paganisme une source inépuisable de gaies histoires, par lesquelles le peuple interprétait poétiquement des phénomènes extraordinaires. En contraste avec les géants s'étaient multipliés les innombrables petits génies de la nature. La forêt était habitée par les *schrates* velus. Au bord du ruisseau chantait le *nix*; dans le sein des montagnes on entendait retentir le marteau de la nombreuse race des nains; sur la rosée des prairies se jouaient l'*elbe* et les *idésies*, les fées allemandes; et dans les airs volaient, sous la forme de cygnes ou sur des coursiers enchantés, les amazones guerrières de Wuotan. Dans la maison et dans la cour, dans la grange, dans l'étable et dans la laiterie, demeuraient les esprits domestiques les plus divers; sous le feu du foyer était le cobold; *Heinzel*, sous la forme de chat, se glissait par-dessus les poutres; de petits hommes bruns ou gris, et quelquefois des femmes blanches, entouraient la famille et étaient les esprits tutélaires de la prospérité et des joies domestiques. La *mar* de nuit cherchait à troubler le sommeil de l'homme endormi; dans le marais le feu follet courait sans relâche pour entraîner l'homme loin de la route bénite. Ce petit monde d'esprits se maintint dans le christianisme, mais il devint timide et craintif vis-à-vis de l'homme. On apprend par d'anciennes traditions avec quelle douleur le néophyte voyait ses rapports avec ses anciens amis tout troublés; dans quelques légendes, les petits esprits se plaignent de ne pas pouvoir aussi devenir bienheureux; dans d'autres, inquiétés par le son de la cloche, ils quittent

secrètement le pays. Tous ces êtres, surtout les géants, transmièrent plus d'un trait sombre et malicieux à la figure du diable. Le diable devint architecte comme eux; il transporta à travers les airs de gros blocs de rocher qu'il perdait en route ou jetait loin de lui avec colère. Il lui fallut élever des murailles énormes, construire des ponts, des châteaux, des moulins et même des églises. Et presque toujours c'était lui la dupe, comme dans d'autres traditions c'avaient été les géants, et le prix stipulé pour son travail lui échappait. Loup ou chien, il avait à garder avec des yeux de feu des trésors souterrains; dragon flamboyant, il devait prendre son vol et jeter des trésors par la cheminée sur le foyer. Dans les fêtes populaires il lui fallait se résigner à paraître en personne; il figurait comme acteur, et sous un costume moitié ridicule, moitié terrible, il représentait à la fois un paillasse et l'adversaire toujours battu des puissances célestes. C'est parmi les Germains qu'il reçut son masque, les cornes, le pied de bouc ou de cheval; la marche boiteuse, la queue, la couleur noire. Il est possible que les réminiscences du satyre antique lui aient valu quelques parties de son costume. Cependant, dans les processions solennelles du paganisme allemand, il y avait également des masques d'animaux fantastiques; et dans les villes naissantes du moyen âge le ramoneur fournissait naturellement sa couleur à la tradition. Le redoutable ennemi du genre humain devint ainsi un sujet favori pour la bonne humeur des fidèles. On ne saurait compter les légendes et les récits dans lesquels il est dupé et berné par l'homme; et dans les mystères joués à la fête de Pâques et dans d'autres représentations dramatiques, du moins dans la seconde moitié du moyen âge, il remplit toujours des rôles burlesques d'un gros comique. Après beaucoup d'épouvante et de nombreuses prières, le peuple allemand s'était ainsi transformé le démon en assez bon diable. Sans doute sa figure n'est point à comparer aux caractères poétiques qu'un peuple donne, dans ses libres créations, aux héros de ses épopées. On a réuni en sa personne les traits les plus opposés. La théosophie des Perses, le zèle des sectes juives, les mythes antiques, de pieuses croyances religieuses, s'y retrouvent à côté de tous les éléments du monde germanique, et si l'on peut dire ce qui dans ce mélange fantastique des fictions les plus diverses paraît encore humain et supportable, c'est ce que les Allemands y ont ajouté avec la bonne humeur d'une forte nature, qui sait triompher du malsain et du déraisonnable.

C'est ainsi que le fantôme du diable vécut presque pendant dix siècles parmi le peuple allemand. Il s'associa fidèlement à tous les grands

mouvements et à toutes les transformations de l'âme nationale. Aux époques de fanatisme il prit l'air sauvage et misanthrope, aux jours de vie sensuelle et satisfaite on lui donna une figure comique et inoffensive.

Vinrent Luther et la Réforme. Comme tout le monde en Allemagne, le diable fut mêlé à la grande lutte du siècle. La nation entière devint religieuse. On pria et prêcha beaucoup; on disputa et se querella. Comme on s'occupait sans cesse de la hiérarchie du ciel, le diable se trouva forcé, comme cela lui était déjà souvent arrivé, de redevenir souverain de l'enfer et de s'entourer du sombre appareil de son terrible empire. Il devint plus raffiné, plus surnois, plus cruel, tant que le zèle et la haine fulminèrent contre lui. Les catholiques en firent le chef de toutes les hérésies. Les protestants le voyaient, sous sa forme populaire, placé avec un grand soufflet derrière le pape et les cardinaux pour leur souffler des attaques contre la religion réformée. Le diable eut ainsi dans ce siècle de piété et de zèle beaucoup de besogne. Il se mêla à toutes les querelles théologiques et politiques; il s'assit sur la boîte aux indulgences de Tezel, visita Luther à la Wartbourg, intrigua entre l'empereur et le pape, humilia le protestantisme par la guerre de Smalkalde, et les catholiques par la défection de l'électeur Maurice. Partout dans la vie publique et privée du peuple il joua avec les suppôts de l'enfer le rôle le plus actif.

Cette extension d'activité se serait évidemment produite à toute époque de zèle religieux. Mais la personne et la doctrine du grand réformateur, qui imprima son caractère à tout le seizième siècle, avaient quelque chose de particulier: Luther était avant tout fils de paysan allemand. Dans les souvenirs de son enfance, tels qu'ils se ravivèrent dans le cercle de ses commensaux de Wittenberg, le diable a un cachet antique et même païen; il soulève les mauvais vents, tandis que les anges produisent les vents favorables, comme le faisaient autrefois les aigles gigantesques à l'extrémité du monde par le coup de leurs ailes¹. Le diable se blottit comme *nix* sous les ponts pour entraîner dans l'eau de jeunes filles desquelles il fait ses épouses; il sert comme esprit familier dans le couvent, attise le feu comme *cobold*, met comme nain ses incubes dans les berceaux des enfants, fascine comme *mar* de nuit les endormis et les pousse à monter sur le toit, et comme lutin il fait du tapage dans les cham-

¹ Les vents ne sont rien autre chose que de bons et de mauvais génies. *Propos de table*. Walch, 1182.

bres. C'est surtout sous cette dernière forme qu'il troubla Luther plusieurs fois.

La tache d'encre de la Wartbourg n'est pas, il est vrai, suffisamment avérée; mais Luther a fait beaucoup de récits d'un bruit désagréable que Satan y produisait la nuit avec un sac de noisettes. De même au couvent de Wittemberg, Luther étudiant la nuit dans le réfectoire, le diable fit tant de tapage au-dessous de lui dans l'église qu'il dut fermer ses livres et aller se coucher. Plus tard il fut fâché de ne pas avoir bravé l'inférieur farceur. Luther était ainsi entièrement fidèle à l'ancienne croyance populaire. Son idée était qu'il y a des diables en nombre infini. Tous ne sont pas de misérables rustres de diables, mais il y a des diables gentilshommes et princes qui se sont exercés longtemps, peut-être plus de cinq mille ans, et qui sont devenus excessivement fins et rusés. « Nous, disait-il, nous avons les grands diables, qui sont *doctores theologiae*; les Turcs et les papistes ont de petits méchants diables qui ne sont pas des diables théologiens, mais jurisconsultes. » D'eux venait tout le mal sur la terre : les maladies, la disette et la guerre. Luther soupçonna fort que le vertige auquel il fut longtemps sujet n'était pas naturel; où un incendie éclate, il y a toujours caché derrière un diable qui attise la flamme. « Si Dieu ne nous avait pas adjoint, comme gardiens et archers, les bons saints anges campés autour de nous comme un rempart, ce serait bientôt fait de nous. »

Et comme Luther avait beaucoup d'imagination, il savait du diable qu'il était orgueilleux et ne pouvait pas souffrir d'être traité avec mépris. Il aimait donc à conseiller de le chasser par l'ironie et des questions railleuses. Satan était aussi un esprit triste et ne pouvait souffrir une chanson joyeuse.¹

Par suite d'une telle croyance, les apparitions du diable devinrent très-ordinaires dans la nouvelle Église. Le fanatique apercevait le Satan en lutte avec l'ange tutélaire; il arrivait même aux méchants de le voir là où il était le plus désagréable. Il se montrait, autant que nous pouvons connaître l'extérieur du diable, ou sous la figure d'un ecclésiastique du moyen âge avec un visage pâle et un costume noir, ou sous l'ancien masque populaire, ou quelquefois sous les formes fantastiques mises à la mode par les sculpteurs en bois; assez souvent

¹ Un jour Luther penchait vers l'idée qu'il avait lui-même pour adversaires deux diables particuliers qui le guettaient de près, et qu'ils étaient allés se promener avec lui dans le dortoir du couvent. « Quand ils m'auront tout à fait épuisé la tête, dit-il, ils pourront m'entrer dans...; c'est là leur place. *Propos de table*. Walch, 1203.

en moderne toilette de bourgeois, avec une toque bleue et une plume blanche; enfin même, comme à Spandau, où il fut vu par un chapelier exalté, en 1594, sous les traits d'un homme farouche revêtu d'une peau de loup. Les tentations du chapelier firent grande sensation et provoquèrent des décrets électoraux pour engager à la pénitence et prémunir contre l'orgueil. La lutte entre les anges et les diables s'en prenait particulièrement en ce cas à la magnificence des habits et aux grandes fraises.

• Tout cela tenait encore à la tradition. Mais Luther n'avait pas inutilement idéalisé le dogme de l'Église, et transporté au fond de l'âme la lutte de l'homme en vue de son salut. De la foi et de la conscience dépendait maintenant le sort éternel; le rôle principal de Satan se trouva donc changé, et le combat de l'homme avec le génie du mal devint surtout une lutte intérieure. Ce ne fut plus par des apparitions et un grand bruit que Satan demeura redoutable, ce fut en s'insinuant dans l'âme de l'homme. Une pénitence intérieure, constante, était nécessaire contre ce danger, ainsi que des prières fréquentes, une pensée pleine d'amour toujours dirigée vers Dieu. Nous avons déjà parlé des tentations de Luther; il les a racontées à ses contemporains loyalement et sans réticence. La génération qui écoutait avec foi ses paroles se laissa séduire; les tentations intérieures devinrent ordinaires chez les protestants, et Luther fut aussi le consolateur et le confident de beaucoup de personnes.

La différence entre l'ancienne et la nouvelle Église se montra d'abord dans la manière de concevoir le pacte libre qu'un homme avait fait avec l'enfer. Dans l'Église catholique il avait été assez facile d'échapper au diable. Une somme habilement additionnée de dévotions et de pratiques pouvait jusqu'au dernier moment racheter le chrétien du pouvoir de Satan, se fût-il d'ailleurs entièrement livré à lui. Aussi dans les pactes conclus avant la Réforme avec le diable, c'est lui qui est presque toujours la dupe, et c'est contre ces trafics immoraux faits avec le ciel que Luther s'était élevé avec la plus profonde indignation.

Il fit prêcher hautement l'antique doctrine de saint Augustin, que l'homme perdu par le péché originel est la proie naturelle du démon, et qu'une constante pénitence intérieure peut seule lui donner la félicité éternelle. Dès lors, le pécheur impénitent se trouve, sans rémission aucune, livré à l'enfer; et depuis le seizième siècle, le diable vint toujours chercher les hommes qui avaient conclu un pacte avec l'enfer. Tout le monde connaît la triste fin du docteur Faust, et son exemple est loin d'être unique. La croyance s'établit tout naturellement que

des hommes d'un caractère équivoque ou des personnes haïes comme des ennemis mortels avaient été emportés dans l'empire souterrain. La main du diable se reconnaissait parfaitement, après la mort, au cou tordu du pécheur. Luther lui-même crut devoir intervenir. Un jeune étudiant de Wittenberg, un mauvais sujet s'il en fut, avait appelé le diable et s'était offert à lui. Luther prit l'affaire très au sérieux et avec beaucoup de dignité. Il mortifia d'abord le coupable par de sévères mercuriales; puis il s'agenouilla avec lui dans l'église, lui imposa les mains sur la tête, pria avec ferveur, et fit enfin répéter au jeune homme une confession pleine de repentir. Il s'en tint là, et l'affaire n'alla pas plus loin. On répandit souvent dans de petites brochures que des ivrognes, des joueurs et des blasphémateurs avaient été emportés par le diable. Des personnages historiques n'échappaient pas non plus à ce destin fatal, et la croyance survécut à la guerre de trente ans.

Dans le siècle dernier, le pacte conclu avec le diable par le duc de Luxembourg, l'adversaire du prince d'Orange, fut publié avec tous ses paragraphes, et, ce qui caractérise l'époque, le duc avait, entre autres conditions, stipulé du diable qu'il ne lui apparaîtrait jamais que sous une figure agréable et qui n'eût rien de terrible¹. La nouvelle Église traita, d'après les exemples de la Bible, les possédés avec plus de bienveillance. Luther et ses successeurs admettaient qu'il suffisait d'un péché véniel ou de la plus petite faute pour être possédé et tomber au pouvoir du diable, et que c'était un devoir et un mérite pour les fidèles d'exorciser le diable par la prière et la conjuration. Les marques les plus singulières de son activité étaient observées avec un zèle pieux. Le plus souvent, des femmes d'un esprit faible arrivaient à la conviction qu'elles étaient tourmentées par le diable, et c'est sans doute par suite de cette imagination que dans leurs maladies elles exprimaient une extrême répugnance contre les prêtres et les cérémonies pieuses. Jusqu'où une idée préconçue peut troubler le jugement des malades, et même des gens les mieux portants, en faussant jusqu'au propre témoignage des yeux et des oreilles, c'est ce qu'attestent de la manière la plus surprenante les rapports innombrables de témoins oculaires qui méritent d'ailleurs pleine confiance. Pour ne citer qu'un cas très-bizarre, observé à Francfort-sur-l'Oder du temps de Luther, une servante, déjà auparavant faible d'esprit, fut possédée par le

¹ *L'Alliance avec Satan du célèbre duc de Luxembourg, ancien maréchal au service du roi de France, et sa fin tragique qui en fut la suite. Francfort et Leipzig, 1716.*

diable de la manière suivante : « Quand la susdite servante prenait quelqu'un par l'habit, la barbe ou ailleurs, il lui venait toujours à la main de l'argent tel que celui qui avait cours à Francfort; puis elle portait aussitôt cet argent à sa bouche, le mâchait, et finissait par l'avaler. Il fallait le lui arracher de force des mains. Elle trouvait de même partout des épingles. Quelquefois elle présentait aux gens autour d'elle de cet argent infernal, qu'elle enlevait de dessus les murs, les tables, les bancs, les pierres et le sol. C'était de la bonne monnaie, des gros et des deniers, quelquefois aussi de mauvais deniers rouges. » Ce fait a été relaté dans une brochure par le docteur Ebert, et son rapport est confirmé par Théodore Durckragen, juge du conseil de la ville. Comme dans cent autres questions difficiles, Luther fut consulté. Il eut quelque méfiance, demanda à savoir si c'était réellement de bon argent, et donna enfin le conseil de mener souvent la servante à l'église et de prier Dieu pour elle. La cure présenta quelques difficultés; le diable dont la fille était possédée insultait le pasteur pendant le sermon et lui donnait des démentis. Un prêtre catholique se mit de la partie; mais le diable ne fit que se moquer de lui et de ses exorcismes. Enfin la prière évangélique triompha de Satan et le força à déguerpir. La jeune fille redevint fraîche et bien portante; après sa guérison, elle ne se rappela plus rien de tout ce qui s'était passé, et fut de nouveau comme servante un membre utile de la commune¹.

Tel était l'état des choses chez les protestants allemands, et il ne fut pas autre chez les catholiques. Rien ne caractérise mieux l'ascendant personnel de Luther que l'influence qu'il gagna sur ses adversaires exaspérés. Les dogmes catholiques, il est vrai, résistèrent à son attaque, et entre les nouveaux bastions de la foi qu'il avait élevés et le fort de l'ancienne Église sévirent toutes les fureurs de la guerre pendant des siècles. Mais sa méthode de penser, son langage, et avant tout le caractère de sa vie intérieure, imprimèrent à l'Église catholique allemande un cachet aussi original et aussi uniforme qu'à l'Église protestante. Le formalisme grossier du commerce d'indulgences et des pieuses confréries, sans disparaître entièrement, fit place à une nouvelle direction des esprits. Des études sérieuses, une pensée plus aiguë, une dialectique habile, et, ce qui valait mieux, une plus grande moralité, devinrent forcément les conditions de la polémique. Le langage et la méthode de Luther firent école; les défenseurs du catholi-

¹ Le titre de la brochure est : *Nouvelle merveilleuse d'un diable d'argent*, histoire singulière, incroyable, mais véritable, arrivée à Francfort-sur-l'Oder, et publiée d'après des documents authentiques, 1538.

cisme s'approprièrent jusqu'aux expressions énergiques du grand hérétique, dont ils cherchaient à imiter le ton populaire, cause d'une grande partie de ses succès. Les textes des chants évangéliques, les titres et les matières des ouvrages luthériens furent repris et parodiés. Peut-être l'analogie intérieure n'est-elle nulle part plus grande, plus surprenante que chez les grands talents de l'université d'Ingolstadt.

Il se forma entre les ecclésiastiques des deux confessions une rivalité parfois ridicule et souvent odieuse pour la délivrance des possédés. Lorsqu'il y avait un possédé là où se trouvaient les deux Églises, chaque confession cherchait à prouver le pouvoir de sa foi en s'emparant du patient et en le guérissant, les protestants par les prières des pasteurs et de la commune, les catholiques par l'exorcisme. L'âme sauvée faisait la gloire de l'Église qui avait triomphé. Parmi les nombreux rapports publiés sur ces exorcismes, le suivant, qui provient du camp catholique des environs d'Ingolstadt, se distingue par des détails psychologiques intéressants. Il parut, quelques années après l'événement, en brochure, sous ce titre : *Histoire terrible, tout à fait véritable, arrivée à Apollonia, femme légitime de Jean Geisslbrecht, bourgeois de Spalt, dans l'évêché d'Eystätt, et racontée par M. Sixtus Agricola, etc.*; Ingolstadt, 1587. L'histoire commence ainsi :

« Après le décès de sa première femme, Jean Geisslbrecht, bourgeois de Spalt, s'est remarié avec Apollonia, veuve de Jean Francke de Lautershausen, du margraviat de Brandebourg. La noce s'est célébrée à Spalt, et il y a fait bon ménage avec elle pendant plus d'un an. Mais à la fin, le diable, ennemi des unions conjugales, a si bien fait, qu'il n'y a plus eu entre eux jour et nuit que disputes, querelles, pleurs, bouderies, cris, trépignements, et, ce qu'il y a de plus affreux, il s'y est mêlé d'horribles jurons et d'épouvantables blasphèmes. Geisslbrecht étant rentré ivre un vendredi soir, le 19 octobre de l'année passée 82, se mit, selon son habitude, à se disputer et à jurer avec sa ménagère, et les voisins entendirent ce train continuer presque toute la nuit. Le samedi matin, Apollonia vint trouver Anna Stadlerin¹, sa voisine, et lui dit : « Chère Stadlerin, n'avez-vous pas entendu le tapage infernal que mon mari a encore fait toute la nuit dernière ? — Oui, dit celle-ci, moi et mon Stadler nous n'avons malheureusement que trop entendu vos querelles et vos blasphèmes. Tout le voisinage perd la paix là où l'on vit d'une manière si peu chrétienne. » Apollonia, dans l'excès de

¹ Autrefois les femmes ajoutaient au nom de leur mari la finale *in*, affectée aujourd'hui seulement aux féminins des noms communs. C'est ainsi que de Stadler, Geisslbrecht, on a fait Stadlerin, Geisslbrechtin.

(Note du traducteur.)

sa colère, se mit alors à crier : « Ah ! si notre Seigneur Dieu ne veut pas me délivrer des fureurs de mon mari, puisse le diable venir me délivrer de lui ! » Maintenant, écoutez bien ce qui arriva.

» Le samedi soir, le troupeau de la Geisslbrechtin rentre du pâturage, et elle veut le traire comme d'habitude ; voilà qu'il vient d'abord deux oiseaux comme des hirondelles, dont il n'y a plus aucune dans le pays, et qui volent autour de sa tête. Penchée sous la vache, elle s'est à peine retournée, qu'elle aperçoit à côté d'elle un homme de haute taille (c'était le diable en personne), qui lui dit : « Ah ! ma chère Appel, j'ai bien pitié de toi, et je suis fâché de te voir si malheureuse. Ta vie est si rude et si misérable ! tu as aussi un méchant mari qui te traite si mal ! Il a l'intention de tout manger pour ne te rien laisser. Fais une chose : promets-moi de te donner à moi, et je m'engage à te conduire de suite dans un magnifique et délicieux endroit où tu n'auras plus rien à faire qu'à manger, boire, chanter, sauter, danser, enfin mener une vie comme tu n'en as jamais vu ni connu de semblable. Le royaume du ciel n'est pas le seul paradis, comme le disent tes prêtres. Je te le ferai bien voir. »

» A cette belle promesse de Satan, la pauvre femme lui tend inconsidérément la main, et s'engage à se donner à lui. Aussitôt ladite Apollonia est possédée du diable ; il lui insinue d'aller en toute hâte avec lui au grenier, dans l'espoir qu'elle s'y pendra. Quand la Geisslbrechtin se lève de dessous les vaches et court vers la porte de la maison, la voisine l'aperçoit et crie à son mari : « Ulrich ! viens voir : la vieille bergère (Geisslbrecht ; son mari est appelé d'ordinaire le berger) a perdu la tête ! » Les deux époux accourent, et avant qu'ils arrivent, elle se met devant la porte dans une mare de boue avec l'idée de s'y noyer. Quand on la relève, et que plusieurs autres voisins arrivent et ramènent chez elle la pauvre femme possédée, elle demande vite l'échelle pour monter au grenier, et s'écrie : « Oh ! laissez-moi aller, ne voyez-vous pas quelle heureuse vie je mène : je n'ai qu'à manger, boire, chanter, sauter, danser, et à me donner du bon temps. » Apollonia fut transportée dans sa chambre, et deux hommes, puis quatre, eurent de la peine à la retenir. Cependant, le samedi, à minuit, on envoie un messenger au savant et vénérable curé et doyen Wolfgang Agricola, pour le prier de se lever et de venir en toute hâte chez la vieille bergère devenue folle dans la soirée. Le doyen, pensant que l'affaire n'était pas si grave qu'on le disait, ne voulut pas sortir si tard et dans une aussi sainte nuit. Il fit répondre qu'il avait toujours craint de voir ces querelles et cette impiété finir

mal, et ordonna, si la Geisslbrechtin, dans sa fureur, ne se laissait ni tenir ni dompter, de l'attacher en attendant avec une double chaîne. L'ordre du doyen fut exécuté.

» Le lendemain, après matines, le doyen, en homme familiarisé avec ces sortes d'événements, emporta sur lui une petite relique renfermant une parcelle de la vraie croix et de la colonne à laquelle le Christ avait été attaché et flagellé, un *Agnus Dei*, consacré dans l'année du jubilé, et un morceau de cire blanche béni par le pape. Dès qu'Apollonia, possédée par l'hôte infernal, qui la traitait si mal, eut aperçu le doyen, elle se mit à pousser des vociférations et à mordre autour d'elle avec fureur. Bien qu'elle fût attachée par deux chaînes, quatre hommes avaient toutes les peines du monde à la tenir. Le doyen dit : « Ah ! Appel, par le Dieu du ciel, l'affreuse misère dans laquelle je te vois me fait un mal affreux. » Aussitôt la pauvre femme, d'une voix forte et mâle qu'on ne lui avait jamais entendue, s'écrie : « Va-t'en, prêtre, retire-toi. Qu'ai-je à faire de toi et de ton Christ?... J'ai tout ce qu'il me faut pour jusqu'à la fin de mes jours. Ne vois-tu pas comme je vis bien ? Je n'ai pas besoin de ton ciel. » Sur ce, le doyen lui répondit : « Je ne vois malheureusement que trop comme tu vis bien. Toute ton existence, je ne la souhaiterais pas à un chien, à plus forte raison pas à un homme. » Pour se convaincre si elle était possédée ou bien folle, il prit sa relique, et comme la femme lui tournait le dos, il la lui posa à son insu sur la tête. Quels cris, quels gémissements et quelles lamentations elle poussa alors ; comment elle se mit à secouer ses chaînes, et, la bouche écumante, à chercher à mordre le doyen, c'est ce que les gens qui l'ont tenue et le monde qui remplissait la chambre rapporteront bien mieux que Sa Révérence. Elle criait toujours : « O prêtre, ô prêtre, ôte-moi ça de dessus la tête, sinon, je te le jure, je te mettrai en pièces avec mes dents ; je t'écraserai une des cuisses, et l'autre, je te l'arracherai pour t'en assommer. Ote-moi ça de dessus la tête, et mets-y plutôt six gros sacs pleins de pierres, ils ne me pèseront pas autant. — Dis-moi, reprit le doyen, ce que c'est, et je te l'ôterai sur-le-champ. » Le génie du mal répondit : « Ce que c'est, je le sais bien ; mais je voudrais tout faire plutôt que de te le dire. — Comment, reprit le doyen d'un ton sévère, tu ne veux pas parler ? Allons vite, qu'on m'apporte un bonnet blanc, pour que je lui fixe tout à fait la petite chose sur la tête. — Oui, répondit le diable, tu as beau dire que c'est une petite chose ; si c'était ce que tu dis, ça ne brûlerait pas si terriblement. — Je t'adjure, par le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dis-moi donc

ce que c'est? » Mais il ne fit aucune autre réponse et ne parla, si ce n'est que d'une molle et sale matière, que le doyen lui conseilla de manger lui-même. Cependant, la pauvre femme souffrait horriblement de la soif, et malgré sa prétendue vie de délices, elle aurait bien voulu qu'on lui donnât à boire. Sur un signe du doyen, les femmes lui présentèrent d'abord de l'eau de baptême; mais elle ne voulut pas la boire. Son hôte intraitable en exigeait d'autre. Le doyen lui demanda pourquoi il ne voulait pas boire cette eau, qui n'était que de l'eau ordinaire. « Prêtre, répondit le diable, tu mens, c'est ton affreuse eau de baptême. » Puis les femmes donnèrent à la Geisslbrechtin de l'eau du grand bénitier, que l'on bénit tous les ans le dimanche de la Trinité. Mais si la première n'avait pas été de son goût, elle voulut encore moins entendre parler de celle-ci. Elle demanda qu'on la jetât au plus vite, car elle savait bien quelle était cette eau. Le doyen reprit : « Ce n'est que de l'eau pure. » Le méchant hôte répondit avec fureur : « Tu dis toujours que c'est moi qui mens; je crois que toi aussi tu sais mentir. C'est encore de ton eau bénite. » Comme on présenta à la femme de l'eau ordinaire, bien qu'il n'y eût aucune différence extérieure dans le vase et dans l'eau, elle dit, ou bien Satan par sa bouche : « Voilà l'eau qu'il me faut. » Nous mêlâmes aussitôt les trois espèces d'eau; nous lui ouvrîmes la bouche avec une clef, et en nous mettant une douzaine, nous eûmes toute la peine du monde à lui verser le mélange dans la bouche et à le lui faire avaler. Puis elle, ou bien lui par sa bouche, se met à dire : « O damné prêtre! quel traitement me fais-tu? » Le doyen répondit : « Si tu trouves l'une bonne, accommode-toi aussi de l'autre. Je sais bien quel méchant hôte tu es. Il nous faudra, avant de nous quitter, parler encore un autre langage plus clair. — Comment, prêtre, tu veux m'exorciser. Je te réduirai plutôt en poussière si ténue qu'elle s'envolera vers le soleil. » Le doyen lui répondit : « Écoute, maudit scélérat, tu es tenté de moi, un des plus humbles petits prêtres du pape : je te permets d'entrer dans ma personne aux yeux de tout le monde. Allons, montre ta puissance; je t'ouvrirai la bouche toute grande, et je ne ferai pas devant toi le signe de la croix. » Le diable se mit alors à dire : « Oui, entrer, entrer! si je pouvais seulement saisir ta langue et ton doigt et les couper avec mes dents. — Je le crois sans peine, dit le doyen; si c'était en ton pouvoir et si tu pouvais me tuer, et avec moi tout chrétien dans le sein de sa mère, tu ne manquerais pas, j'en suis sûr, de le faire. Écoute bien, Satan, je ne te lâcherai pas la tête que tu ne m'aies dit ce qui est dans la tablette sur la tête. » Il répondit alors : « Une chose

sainte. — Quelle chose sainte? demanda le doyen. — Celle de Jérusalem, repartit le diable. — Qu'y a-t-il là de Jérusalem? voyons, ne fais pas tant de façons, explique-toi d'une manière claire et précise? — Laisse-moi en paix, tu sais bien que je ne puis le dire. — Quoi! reprit le doyen, c'est là une bien mauvaise défaite; si tu veux, tu peux le dire: c'est pourquoi je t'adjure, par le sang innocent de Notre Seigneur Jésus-Christ, de déclarer publiquement ce que c'est. — Oh! dit-il, c'est une relique de la sainte croix sur laquelle est mort Notre Seigneur, et un morceau de la colonne à laquelle on l'a attaché pour le flageller. » Le doyen reprit: « Crois-tu donc que le Christ est mort pour nous? — Eh! comment ne le croirais-je pas? je n'étais pas bien loin de là. » Puis le doyen retira l'objet sacré, prit l'*Agnus Dei*, et sans que la femme s'en aperçût, il le posa sur sa tête. Elle se plaignit, gémit tout bas, et cria encore plus qu'auparavant. La voyant ainsi se démener, le doyen voulut encore savoir ce qui l'agitait ainsi. L'ennemi du genre humain se mit alors à crier: « Tu ne me réduiras jamais à te le dire. » Après beaucoup de paroles échangées, le génie du mal, poussé par le doigt de Dieu, se mit à dire: « Pour sûr, c'est un *Agnus Dei*. — Où les consacre-t-on? demanda le doyen. — Oh! reprit Satan, le monde entier serait là qu'il ne me forcerait pas de te dire le nom de la ville. — Sans doute, reprit le doyen, il n'y a pas dans le monde d'endroit où on te fasse, à toi et à ta bande, plus de tort et de résistance; mais ne fais pas tant de difficultés, et dis-nous le nom de la ville? » Comme le doyen le serrait de si près et ne voulait pas le lâcher, il commença ainsi: « Cette ville s'appelle: R! R! R! — Fi, jeune écolier, dit le doyen; allons, continue. » Le diable reprend: « O! O! O! — Voilà un écolier qui donne beaucoup d'espoir.... O scélérat consommé! poursuit le doyen, ennemi mortel de la sainte foi, ajoute aussi le M, et Dieu t'aura accordé une triple vérité. »

» Le doyen n'ayant malheureusement que trop bien reconnu le triste état de la malheureuse femme, et étant arrivé à la conviction que tous les moyens employés jusque là avec succès pour quelques possédés étaient nuls et d'aucun secours contre un ennemi si puissant et si bien fortifié, il remit l'affaire à la grâce de Dieu et à un moment plus opportun.

» Il ordonna de veiller jour et nuit pour l'empêcher de se saisir d'aucun instrument avec lequel elle pût se blesser elle-même ou quelqu'un d'autre. Il pria aussi les voisins et les surveillants préposés à sa garde de ne pas la perdre de vue, ce que tout le monde fit avec une charité toute chrétienne.

» Les jours suivants le doyen se prépara autant que possible et avec le plus grand soin à l'acte solennel, entreprise aussi ardue que dangereuse. Sur ces entrefaites, un jeune candidat luthérien, nommé Jean Bauerlein, fils d'un mégissier de la ville, qui venait de passer son examen et qui croyait déjà avoir reçu le même plein pouvoir que le poète d'une méchante tragédie qui en 1545, dans la sacristie de Wittemberg, avait fait entrer et sortir les diables des corps des possédés, apprit l'affreuse histoire de sa mère, qui demeurait en face de la maison de Geisslbrecht; il nous avait vu aussi entrer et sortir; quelquefois il était venu avec la foule dans la chambre, mais à cause de sa grande barbe qui faisait tout son savoir, comme les cheveux la force de Samson, nous ne l'avions pas reconnu. Pendant notre absence il va visiter quelquefois la pauvre possédée et voit de quelle manière lamentable elle est torturée par le génie du mal. Il l'exhorte, mais, bon Dieu, à ses paroles froides et mortes Jean ne voulut pas se montrer, et le diable ne fit que se moquer de lui. Enfin il appela auprès de lui le mari de la malheureuse femme et lui adressa ces paroles : « Mon cher Jean Geisslbrecht, ne croyez pas que vos prêtres attachés au pape puissent venir en aide à votre femme ni la sauver de Satan et de la perdition, cela leur est tout à fait impossible et ils n'y réussiront jamais. Mais moi, dit le hardi champion, avec l'aide d'un serviteur de notre sainte Église, je chasserai le diable par la force de la parole de Dieu. » Ce discours nous fut rapporté par ledit Geisslbrecht. Naturellement, tous les ecclésiastiques furent fort irrités contre un homme né dans la ville, qui y avait été baptisé, élevé, confirmé, confessé, qui y avait communie, dont le père et la mère, les frères et les sœurs y avaient vécu en bons catholiques et dont plusieurs étaient déjà morts, et qui lui seul s'était fait apostat. Aussi nous décidâmes tous qu'il assisterait, bon gré ou mal gré, à la cérémonie de l'exorcisme, fixée en secret au jeudi suivant, quand nous devrions le traîner avec des chaînes à l'église comme la pauvre possédée. Non pas que nous lui aurions fait le moindre mal, mais nous voulions seulement lui faire voir combien la chose était difficile, et non pas aussi aisée, comme il le présumait sans doute, que de faire sortir maître Minet de derrière le poêle. Mais la mèche fut éventée; et, prévenu à temps, il disparut quelque temps de la ville.

» Le mercredi, pendant les vêpres, la malade se trouva si mal que l'on fit chercher en toute hâte le doyen; si on ne lui portait pas secours, le diable allait la déchirer en mille morceaux. Le doyen et quelques-uns de nous étant arrivés, nous trouvâmes la possédée dans

un état épouvantable dont le souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire; la malheureuse était étendue sur un misérable grabat et attachée par deux chaînes, de manière à ne pouvoir bouger ni les mains ni les bras, sur chacun desquels deux hommes appuyaient, son propre frère était encore assis à califourchon sur ses jambes, et quelques femmes couchées en travers sur son corps pour la contenir, mais tout était en pure perte. Le diable se cabra et souleva assez haut le corps de la malheureuse pour qu'un homme pût se couler sous son dos; et, ce qui était le plus horrible, on voyait le diable entre la peau et la chair sous la forme d'une longue vipère ou d'un gros serpent. Les mouvements étaient aussi rapides que le sont ceux du serpent; il était partout, tantôt dans la tête, tantôt dans un bras, tantôt dans l'autre; puis tout à coup dans les pieds, et la place où il se trouvait était chaude et brûlante comme du feu. A la fin le cœur se gonfle comme un pain de six deniers, et le génie du mal se tord et s'enroule autour du cœur comme une vipère autour d'un arbre; il secoue et serre ce cœur au point que tout commence à craquer et que nous nous figurons que le démon dans sa fureur a étouffé et tué la pauvre femme. Il ne se mouvait plus le moindre muscle dans tout son corps.

» Le doyen priait à haute voix et invoquait pour la malheureuse le Dieu du ciel. Cependant on lui ouvre la bouche avec une clef; longtemps on ne sentit pas la moindre trace de vie; enfin, quelque boisson lui ayant été introduite dans la bouche, le cœur recommença à battre. Ce fut pour nous tous une grande consolation; nous la fîmes revenir un peu à elle. Aussitôt le doyen ordonna de lui couper avec soin les cheveux qui étaient pleins de sang, et de la mettre dans un bain pour la laver, disant qu'il reviendrait aussitôt après.

» Le doyen, rentré chez lui, me fait appeler, moi son frère le magister Sixtus; sire Georges Wittmeier, son confesseur; sire Bernhardt Eisen, alors diacre; l'étudiant Wilibald Plettélius, depuis peu de retour du séminaire allemand de Rome; et l'étudiant Léonard Agricola. Il nous représente l'extrême détresse de la malheureuse femme, et dit que si on ne lui vient pas le soir même en aide, le génie du mal la tuerait, valût-elle à elle seule un millier d'hommes. « Hâtez-vous donc, dit le doyen, de venir avec moi, ayez un cœur inébranlable et ne craignez rien; il ne vous arrivera aucun mal, et dans l'exorcisme, quand il faudra répondre : *Et cum spiritu tuo* ou bien *Amen*, vous surtout, les prêtres, faites bien attention. » Puis il charge un étudiant de mettre sous son habit ce dont il avait besoin pour la cérémonie, et nous conduit tous à l'église, où il nous exhorte à prier avec ferveur; il ouvre le *sacrarium*,

prend une hostie, la met dans un petit corporal qu'il serre sur son sein, retire son surplis, et va avec nous dans son costume ordinaire dans la maison de la possédée. Arrivé à la porte, il ordonne à celui qui portait son costume ecclésiastique de l'attendre avec dans la cour jusqu'à nouvel ordre. Il entre dans la chambre, s'agenouille auprès de la pauvre femme, lui pose sa main sur la tête et lui adresse ses exhortations. Comme elle allait recommencer ses imprécations, il porte, sans qu'on s'en aperçoive, la main dans son sein, en retire le corporal avec l'hostie et le lui place sur la tête sous sa main. Dès qu'elle sent l'hostie, elle fait trois grands soubresauts dans le lit. Sur ce, le doyen lui dit : « Appel, est-ce que je te fais mal avec ma main ? Comment expliquer cela ? une fois tu peux la souffrir, une autre fois non. — Oh, oui ! dit-elle, la main je puis bien la souffrir, mais ôte ce que tu as sous la main, autrement tu me tues. — Que Dieu m'en préserve, reprend le doyen, dis-moi qu'est-ce qui est sur ta tête ? » Le génie du mal prend alors la parole : « Tiens, attends un peu ! »

Là-dessus suit un interrogatoire comme plus haut, et le diable finit par dire ce que c'est.

» Le doyen continue : « Mais il y a encore une chose que je veux savoir. Es-tu seul ou bien avec d'autres de ta bande ? — Je suis seul, dit Satan. — Quel est ton nom ? — Je m'appelle *Spielfleck*. — Oh ! cela ne signifie rien ; jusqu'ici tu ne m'as jamais dit la vérité tout de suite ; il m'a toujours fallu te l'arracher de force. Je saurai bien de toi ton véritable nom, car c'est lui qu'il me faut savoir. » L'exorcisme continua jusqu'à ce que le diable finit par dire qu'il s'appelait *Schwamm*¹. Puis les surveillants et les gardiennes dirent : « Oh ! c'est bien là son véritable nom ; car elle l'a toujours appelé ainsi. » Le doyen reprit : « Eh bien, j'ai pleine confiance dans le Dieu du ciel ; nous serons bientôt maîtres du Schwamm, et nous l'enverrons à Lucifer aux enfers pour laver ses souliers. — Oh, non ! non ! dit le diable, épargne-moi ! » Monsieur mon frère m'appela alors, moi le magister Sixtus, et me dit d'approcher et de tenir le corporal avec le saint sacrement sur la tête de la femme. Puis il ordonna d'ouvrir toutes les chaînes et de les enlever, opération qui remplit d'effroi plus d'un des assistants. Lui-même fit apporter son surplis, son étole et ses livres, se revêtit de son costume sacerdotal, et quand la femme fut délivrée de tous ses liens il prit une vieille étole rouge dans ses mains et dit : « Voici, Schwamm,

¹ Cela ne signifie pas *champignon*, et encore moins *éponge*, comme l'entend le doyen ; c'est le mot usité en Bavière : *Schwaim* ou *Schwaem*, c'est-à-dire *l'ombre flottante*.

que je viens à toi au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ce lien divin et indissoluble de la Trinité va t'attacher au fond de l'enfer pour toute éternité, afin que tu ne nuises plus jamais ni aux hommes, ni aux bêtes, ni à aucune créature vivante. » Il prit les deux mains de la pauvre femme, les enveloppa par trois fois dans l'étole, et ordonna au diable, par la grande vertu et dignité de ce qui reposait sur la tête de la pauvre femme, de s'abstenir de toute nouvelle violence. Puis le doyen se tourna vers le peuple, qui était en si grande foule que la chambre, la cour, la fenêtre et la rue en étaient remplies, et se mit à prier.

» Après avoir fait la sainte prière, le doyen nous rangea, tous les étudiants qu'il avait amenés pour lui prêter assistance, autour de la malheureuse femme, donna à l'un le livre, à un autre la lumière, et à chacun ce qu'il devait avoir sous la main dans la cérémonie; puis il entonna, au nom de Dieu, un *modus conjurationis* si magnifique et si bien fondé sur la sainte Écriture, avec tant de gravité et d'énergie, et un cœur si héroïque et si invincible, que le cœur commença à nous trembler et que nos cheveux se dressèrent sur notre tête. Pendant toute la durée de ce superbe exorcisme, le génie du mal n'a pas fait trop de vacarme; seulement, un gamin ayant regardé par la croisée en grinçant des dents, il demanda qu'on laissât celui-ci approcher pour qu'il lui cassât les dents; mais on ne put lui accorder cette demande. Pendant la cérémonie, les assistants, qui pouvaient mieux observer que nous autres, occupés de choses plus sérieuses, ont vu distinctement que les yeux de la Geisslbrechtin, naturellement noirs, mais qui dans sa détresse étaient devenus gris et ardents comme des yeux de chat, reprenaient peu à peu leur ancienne couleur; que les membres, qui étaient tout disloqués, rentraient dans leur position normale, et que la pauvre femme, dont la figure et les couleurs étaient entièrement changées, recouvrait sa première fraîcheur. Quelques-uns des spectateurs affirment et attestent que, dans l'intervalle, ils virent s'envoler de la bouche de la pauvre femme un oiseau noir semblable à un merle. Nous ne certifions pas la vérité de ce dernier fait, parce que personne de nous ne l'a vu, et nous ne voulons attester que ce qu'au besoin nous pourrions soutenir en bonne conscience par serment, et au nom de notre dignité sacerdotale.

» La cérémonie terminée, grâce à Dieu, de la manière la plus heureuse, Apollonia commença à joindre ses mains. Le doyen se pencha alors vers elle, lui enleva l'étole des mains, et lui demanda : « Chère Apollonia, comment te trouves-tu maintenant? Me reconnais-tu et

tout ce monde? » La pauvre femme délivrée veut, dans sa joie, se mettre sur son séant et se jeter au cou du doyen, — spectacle qui mouilla plus d'un œil d'attendrissement, — mais ses membres et tout son corps étaient si brisés qu'elle n'en eut pas la force. Elle joint alors ses mains au-dessus de sa tête, lève les yeux vers le ciel, et crie par trois fois : « O Dieu tout-puissant, que ton nom soit loué, honoré et exalté en toute éternité! O Dieu, pardonne-moi d'avoir si gravement péché contre toi! Seigneur, maintenant je mourrais avec plaisir! »

Nous en restons là du récit de la brochure. La fin est édifiante; le brave doyen recueille la récompense de sa périlleuse entreprise : il gagne l'âme d'Apollonia pour son Église; elle exhorte son mari, fait vœu d'un pèlerinage, et les deux époux, autrefois toujours en querelle, vivent depuis en meilleure intelligence. Ce que le zèle pieux du narrateur a rapporté de l'examen spirituel du diable a plus de naturel que les récits ordinaires de ce genre.

La tendresse avec laquelle les deux Églises s'occupaient des possédés, et la pieuse sollicitude avec laquelle les fidèles comblaient de dons les victimes du diable, faisaient aussi de l'état de possession un objet de spéculation. C'est ainsi qu'en 1560, un pasteur, Jean Vater de Mellingen, fit grande sensation en Thuringe. Il prétendait être tombé au pouvoir du diable en mangeant du pain qu'un homme mal famé l'avait, pour ainsi dire, forcé de manger. Maltraité et souvent battu par Satan, il montrait les marques des coups qu'il en avait reçus. Plusieurs brochures l'avaient recommandé particulièrement aux prières de la chrétienté. Il parut quelque temps après à Nuremberg, l'oreille ensanglantée, les mains liées sur le dos avec une corde à trois couleurs, et il raconta son ancienne histoire en mendiant et en disant que c'était le diable en personne qui lui avait attaché ainsi les mains. Les Nurembergeois prirent ce miracle trop au sérieux; et l'effronterie du prétendu martyr tomba devant les interrogatoires des autorités ecclésiastiques et laïques; il avoua sa supercherie, fut mis au carcan et chassé de la ville. Les Nurembergeois ne manquèrent pas de répandre leur découverte dans une brochure.

Mais ce qui fut vraiment horrible, c'est la haine avec laquelle on considérait, dans la seconde moitié du siècle, l'autre alliance des hommes avec l'enfer, l'ancienne sorcellerie. Luther lui-même crut aux sorcières. Il raconte dans un endroit qu'une pareille femme a fait du mal à sa mère; dans un autre, il s'élève même contre les hommes de loi qui ne châtient pas ces femmes quand elles nuisent à leurs semblables. Cependant, il ne prenait pas tout cela trop au sérieux; au

fond, toutes ces superstitions l'inquiétaient peu. Lui, d'ordinaire si disposé à écrire, ne se sentit jamais porté à traiter ce sujet devant son peuple; dans ses sermons, il ne mentionne la sorcellerie qu'accidentellement, et tout son caractère répugnait à l'emploi de la force brutale. Toutefois, si le noble caractère de Luther le préserva heureusement de la manie de fulminer contre les amantes du diable, ses disciples et ses successeurs n'eurent pas les mêmes lumières ni la même modération; et le protestantisme ne fut sous ce point guère supérieur à l'ancienne croyance. Sans doute, dans les pays protestants, les serviteurs de Dieu ne se firent pas précisément persécuteurs, mais l'autorité civile n'imita que trop volontiers l'exemple donné par les tribunaux ecclésiastiques des catholiques, surtout par les jésuites. On ne saurait compter les innombrables victimes de la superstition; il y en a eu certainement plusieurs centaines de mille. Ce fut surtout dans les pays des princes ecclésiastiques qu'éclata cette cruelle épidémie qui ravagea des contrées entières, comme Eichstædt, Wurzburg, Cologne. Dans vingt villages des environs de Trèves, on exécuta, dans l'espace de sept ans, trois cent soixante-huit personnes, sans compter la quantité de malheureux brûlés dans la capitale même. A Brunswick, les pieux des bûchers s'élevaient comme une petite forêt sur le lieu du supplice.

Dans chaque province, il y avait des centaines, des milliers de victimes. Les tribunaux ecclésiastiques et séculiers se livraient à toutes les barbaries; les soupçons les plus absurdes suffisaient pour exterminer des villages entiers. Il n'y avait pas d'état ni d'âge qui fût à l'abri de ces persécutions. Les enfants, les vieillards, les savants, les membres du conseil municipal étaient attachés aux pieux, mais la majorité des victimes se composait de femmes. Nous frissonnons involontairement en considérant le mode de ces condamnations. Il n'est pas impossible, bien qu'on ne puisse pas l'établir sûrement, que par-ci par-là quelque une des victimes n'ait vécu dans la sotte croyance d'être en rapport avec le diable au moyen de maléfices. Il n'est pas impossible, bien qu'on ne puisse pas non plus le reconnaître avec certitude, que des breuvages malfaisants, des philtres enivrants et des médicaments magiques n'aient été employés dans certains cas pour nuire à autrui. Mais justement la plus forte preuve de l'infamie de toutes ces procédures, c'est qu'en parcourant les nombreux dossiers des anciens actes de sorcellerie, on n'arrive nullement à la conviction que dans certains cas le jugement puisse être, sinon justifié, du moins excusé par les méfaits réels des accusés. Le fanatisme, l'étroitesse d'esprit ou la mé-

chanceté avaient tant progressé, que l'accusation seule suffisait pour tuer presque sûrement. On appliquait les malheureux à la torture sur la dénonciation la plus absurde. Pour celui qui supportait la torture sans faire d'aveu, la faculté d'endurer les douleurs devenait une preuve de culpabilité; tout symptôme accidentel, une envie, une marque extérieure quelconque, était également considéré comme une preuve. On confisquait le bien des condamnés; la cupidité et la soif de vengeance des juges s'alliaient à la stupidité et à la barbarie. Et ces horreurs ne cessèrent pas avec le siècle. On continua ces épouvantables meurtres judiciaires pendant tout le dix-septième siècle, jusqu'au milieu du dix-huitième. Ce ne fut que du temps de Frédéric le Grand qu'ils eurent un terme.

Peu à peu, quelle que fût l'importance que la doctrine de Luther ainsi que son caractère avaient donnée au diable, le protestantisme n'en fit pas moins tort au prince de l'enfer. La raison commença à réclamer ses droits. L'instruction des théologiens allemands était sans doute très-bornée, mais toute étude sérieuse et scientifique conduit au même résultat; elle aide à mieux comprendre les rapports et les lois des choses.

C'est ainsi que les réformateurs ne purent s'empêcher de réfléchir sur le rapport du diable vis-à-vis de Dieu et sur l'étendue de son pouvoir. On ne saurait méconnaître dès le seizième siècle une tendance rationaliste au milieu de la grande crédulité populaire. Le diable est placé sous la discipline du Seigneur; il ne peut faire que ce que Dieu permet, et n'obtient de pouvoir sur les hommes que par une méprise ou une faute de leur part. Il ne peut rien créer de vivant quoiqu'il soit un physicien très-habile qui par son savoir-faire, son adresse et la connaissance de la nature, est en état d'exécuter les tours les plus surprenants. C'est lui qui fait couler le lait quand les sorcières et les magiciens frappent dans le mur avec la cognée et traient le manche. Les sots s'imaginent qu'eux-mêmes produisent cela par leur propre force, tandis que les moyens que leur prescrit le diable ne sont que niais et ridicules. D'ordinaire, les artifices du diable ne sont que des fascinations et des prestiges¹. C'est encore passablement orthodoxe, mais il est évident que ces réflexions, fondées sur la nature du protestantisme, durent progresser avec le temps et mettre en question la réalité de l'existence du diable. Il se passa, il est vrai, près

¹ Voyez entre autres *Des Teufels Nebelkappen* (les Capuchons du diable), par Paulus Frisius. *Nagoldunum*, 1583.

de deux cents ans avant que, dans l'Église même, la croyance du diable fût tacitement écartée comme une superstition antichrétienne et contraire à la raison. La même direction rationaliste se dévoile à travers la grande crédulité dans une branche particulière de la littérature relative au diable, qui, du seizième au dix-huitième siècle, mit beaucoup de plumes en mouvement et exerça une grande influence. Ce furent de petits traités, rédigés la plupart par des théologiens, quelques-uns sous forme dramatique, dans lesquels on dépeint, critique et condamne, au point de vue de la morale chrétienne, certaines sottises et certains vices du siècle. Quelques écrivains renommés mirent ce genre de littérature en vogue. On combina les titres de ces petits traités avec le mot diable; on eut ainsi le diable de la cour, le diable du mariage, le diable des domestiques, le diable des culottes (satire contre les larges hautes-chausses), le diable joueur, le diable ivrogne, etc. Le plus grand nombre de ces traités moraux est ennuyeux et peu important pour l'étude de l'ancien temps; mais presque dans tous le diable paraît comme synonyme des penchants pervers de la nature humaine. Et bien qu'aucun des pieux auteurs n'eût voulu accorder qu'il doutait de la réalité de Satan, cependant l'être du diable passe sous leurs mains à l'état d'abstraction.

Cependant, ce ne fut pas sans s'exposer à de grands dangers que les écrivains ou hommes éclairés osèrent, dans l'intérêt de l'humanité, se prononcer contre les procès des sorcières. Ils avaient à redouter les cachots et les bûchers, ou tout au moins la haine et la méchanceté que les fanatiques ont l'habitude de déverser sur leurs adversaires. Un nom qui appartient encore au seizième siècle, et qu'il faudra toujours citer avec reconnaissance, c'est celui du protestant Jean Weier (en latin *Wierus* ou *Piscinarius*), médecin du duc Guillaume de Clèves. Il écrivit en 1563 ses six livres : *De præstigiis dæmonum*. Il croyait encore à des nécromanciens capables de nuire avec l'aide du diable. S'ils font du mal, il veut qu'ils encourent les peines civiles. Pour les sorcières, il les regarde comme de pauvres misérables femmes, qui, au pis aller, s'imaginent faire des œuvres diaboliques, et qui sont souvent tout à fait innocentes. Sa noble protestation en faveur des opprimés, son noble courroux contre la brutalité des juges des sorcières, firent une immense sensation. Sur ce terrain limité, Weier nous paraît compléter le rôle de Luther. Il vit s'élever aussi contre lui avec fureur la meute des orthodoxes. Les bons effets produits par le livre de Weier furent en grande partie annulés par une masse d'écrits de polémique opposés. Au milieu des horreurs de la guerre de trente ans, Frédéric Spe, le meilleur jésuite alle-

mand, écrivit secrètement sa *Cautio criminalis*, qu'il fit publier sous l'anonyme par une imprimerie protestante.

Les transformations populaires du diable ne se terminèrent pas avec le siècle où prêchait Luther et où Weier s'efforçait de renverser les bûchers. La guerre de trente ans fit reparaitre une autre face du sombre fantôme sur le devant de la scène. Le diable vécut parmi les féroces bandes de la guerre de trente ans comme un démon qui rendait invulnérable et fondait des balles enchantées.

Quand la paix se rétablit et que le démon de la guerre se retira dans les bois, où il apprit ses tours aux chasseurs, quand il resta dans le pays ravagé une génération appauvrie, manquant de foi et d'espérance, on revêtit plus volontiers le diable d'une autre de ses anciennes fonctions, fonction de paix troublée seulement par la convoitise des hommes. On en fit le gardien des trésors souterrains. Durant cette longue guerre il avait été enfoui beaucoup d'or et d'argent. Après la paix on en découvrit une grande quantité grâce au hasard et à des circonstances heureuses. Le pauvre peuple, avide de richesses et déshabitué des travaux paisibles, fut excité par ces découvertes et l'espoir de plus grandes encore.

Il y avait eu depuis un temps immémorial des chercheurs de trésors et des exorcistes qui savaient par leurs conjurations éloigner le diable du trésor. Cette superstition avait probablement passé de l'ancienne Rome en Allemagne.

Insensiblement les espérances fondées sur le diable diminuèrent ; la couleur de sa figure pâlit. Le siècle des lumières dédaigna à la fin même de se moquer de lui. Semblable à un héros mort depuis longtemps, il fournit des sujets à la poésie. Il servit à amuser les enfants dans le jeu de poupées. Le plus grand poète de l'Allemagne idéalisa avec la grâce la plus exquise son antique image. A la fin les auteurs d'opéras s'emparèrent de sa figure, et on chanta correctement en musique les exorcismes et les sentiments de l'enfer.

Dans le bas peuple, on retrouve encore aujourd'hui la croyance du diable et des sorcières, et l'ancienne fausse croyance cherche encore à se faire jour dans la doctrine orthodoxe des catholiques et des protestants. Mais si quelqu'un de notre temps ose soutenir l'existence réelle du diable, il doit souffrir de se voir désigner, comme l'était déjà pendant le siècle dernier le génie du mal, par le surnom de **PAUVRE DIABLE**.

(Traduit de l'allemand de M. G. FREYTAG.)

CONRADIN KREUTZER.

Ce portrait est extrait d'une galerie musicale publiée, il y a quelques années déjà, par M. Riehl, sous le titre : *Têtes d'étude musicale*. Le sujet est neuf; personne, que je sache, n'a encore écrit sur Conradin Kreutzer, et cependant celui qui fut, comme l'appelle avec raison M. Riehl, le compositeur de l'école souabe, ne mérita-t-il pas d'être connu en France?

Ce genre de peinture artistique et littéraire est peu répandu au delà du Rhin; il se rapproche de la manière française plus par la forme, il est vrai, que par le style, qui est assez négligé. Il est juste également de prémunir les lecteurs contre certaines tendances qui percent dans tous les écrits de cet auteur, et dont on pourrait presque dire qu'elles forment son système. M. Riehl est un réactionnaire d'une étrange trempe, un apologiste enthousiaste de l'ancienne bourgeoisie allemande, des vieilles mœurs auxquelles il voudrait ramener notre société moderne. La restauration entreprise par les poètes romantiques au profit du moyen âge et de la chevalerie, il l'essaye aujourd'hui en faveur du bon vieux temps et de la bourgeoisie pure, austère, religieuse, des villes libres et impériales de l'Allemagne du siècle dernier. S'il me fallait le définir, je dirais que M. Riehl est un romantique bourgeois, un divin Philistin, *ein göttlicher Philister* — le mot est de lui et non de moi.

E. S.

De la froide Russie nous parvint, en décembre 1849, la nouvelle que le poète lyrique parmi nos compositeurs d'opéra, le chantre rêveur du printemps, le Souabe Conradin Kreutzer, était mort à Riga. Et le peuple allemand prit une vive part à cette nouvelle, bien que les vieux musiciens savants et les faux musiciens modernes ne pussent le comprendre, car les uns et les autres prétendaient — et non sans raison — que le mort n'avait été sorcier dans aucune de ses compositions.

Kreutzer a atteint l'âge de soixante-sept ans. Des compositeurs tels que lui, pour qui leur art est une occupation paisible et calmante, atteignent d'ordinaire un âge plus avancé encore; mais ce qui est remarquable, c'est que la réputation véritable de cet homme de

soixante-sept ans ne date que des quinze dernières années de sa vie. Depuis sa jeunesse il avait publié une longue série d'œuvres musicales, mais ce ne fut qu'à l'âge de cinquante-deux ans qu'il réussit à produire une création plus grande qui enflamma les esprits : *Une Nuit à Grenade* (*Das Nachtlager von Granada*). A l'audition de cet opéra on ne se douterait pas qu'il est l'œuvre d'un compositeur de cinquante-deux ans. Il eut un étonnant succès, un succès d'autant plus étonnant, que Kreutzer retrouva plus tard tout aussi peu une inspiration pareille qu'il en avait eu auparavant. Tout d'abord, cela déjà dénote de la manière la plus frappante le compositeur lyrique, qui, plus que tout autre, dépend de la faveur du moment. Ainsi, dans des heures bénies, on prétend que Kreutzer travaillait avec une rapidité fabuleuse, et que précisément ses *lieder* les plus beaux, ceux qu'anime un brûlant souffle poétique, ont été jetés en courant sur le papier avec une légèreté qu'on ne voit le plus souvent que chez ceux qui font de l'art un métier. Dans d'autres travaux de Kreutzer, on sent au contraire indubitablement combien le compositeur s'est épuisé en pénibles efforts sans arriver toutefois à inventer quelque chose de frais et de neuf. Ces hausses et ces baisses, cette dépendance de la disposition plus ou moins favorable du moment, sont en contradiction avec la vocation du compositeur d'opéra, dont le travail doit avoir de l'ampleur et de l'ensemble, et auquel on pardonne quelques négligences de détail en faveur de l'harmonie arrondie de la masse. Et c'est là ce que Kreutzer, dans des conceptions d'une certaine étendue, n'est parvenu réellement à atteindre qu'une seule fois.

Son existence fut d'une extrême simplicité. On remarque aussi dans ses compositions que la puissance inflexible des événements qu'on nomme le destin a rarement ébranlé son âme. Il est né à Möerskirch, dans la Forêt-Noire, le jour de la plus grande fête du calendrier musical, celui de Sainte-Cécile. Dès sa première jeunesse il fut dirigé par des maîtres capables qui lui firent traverser avec rapidité les années d'apprentissage de la musique. A une époque où pour d'autres chaque pas en avant dans l'art est marqué par une lutte pénible, il lui fut donné, dans la société de grands compositeurs, d'être excité par l'impression directe d'excellentes exécutions musicales. Les années de voyage de son apprentissage artistique le conduisirent dans la Suisse, à Vienne, à Stuttgart et à Donaueschingen, où il fit partie de l'admirable chapelle du prince de Fürstenberg. Ce bonheur ne fut pas le seul ; lui qui devait fonder plus tard sa réputation par des compositions lyriques, ou mieux par le lyrisme de ses compositions, avait obtenu de la nature

une voix sonore qui lui permit de se perfectionner également comme instrumentiste et comme chanteur.

De temps à autre Kreutzer a dirigé des orchestres et rempli à plus d'un endroit des fonctions musicales. Je ne crois pas qu'un intérêt quelconque s'attache au récit de ces faits et moins encore à la longue nomenclature de ses compositions, car Kreutzer est un de ces artistes chez lesquels une seule œuvre prise en elle-même n'a pas grande valeur, et dont la personnalité n'atteint une certaine grandeur qu'au reflet de l'ensemble.

On sait que Kreutzer, le Souabe, a choisi avec une prédilection marquée pour ses compositions les *lieder* et les ballades d'Uhland, dont il a rendu souvent l'expression propre avec un grand bonheur. Cette prédilection pour Uhland est plus qu'un simple accident du hasard, elle nous montre le point de vue artistique de Kreutzer, qui offre une grande ressemblance avec celui de « l'école des poètes souabes ». Ce qu'Uhland, Kerner et les autres alliés poétiques de la Souabe sont aux vieux romantiques, dans la même proportion, par ses tendances, Kreutzer se tient vis-à-vis de Karl Maria de Weber.

Par là, je ne veux pas prétendre cependant que la personnalité artistique de Kreutzer ait une aussi grande valeur dans notre développement musical que celle d'Uhland dans notre poésie. Les accords d'Uhland furent plus puissants que les siens, mais la note tonique fut la même.

Du milieu de la brillante confusion du monde enchanté évoqué par l'école romantique, Kreutzer détacha le simple *lied*, — un mélange d'accords populaires et d'aspirations sentimentales, — ce que Weber avait déjà fait dans ses meilleures heures.

Ce que Gutzkow a dit d'Uhland s'applique également à Kreutzer : « Il fit tinter les clochettes des chapelles, plaça des petits bergers sur le sommet des montagnes, et leur mit dans la bouche des *lieder* délicieux. Sous des formes radieuses il évoqua de nouveau le passé, lâcha encore une fois le faucon dans les chasses, plaça des chanteurs ambulants aux portes des châteaux, transporta par enchantement des jeunes filles dans des prairies, et fit passer des fils de roi qui en devenaient amoureux.... » Qu'on ouvre nos histoires littéraires et on pourra ainsi appliquer à Conradin Kreutzer, presque mot à mot, tout ce qui a été dit sur « l'école des poètes souabes ».

Le temps de cette candide école romantique est passé dans la musique presque encore plus que dans la poésie. Déjà le vert tendre du printemps musical de Kreutzer nous semble terne et monotone, et

nous sentons que la génération qui nous suivra trouvera dans sa *Nuit à Grenade* plus d'un passage qui lui paraîtra puéril, tandis que nous ne le trouvons encore que naïf.

L'école romantique se divise en deux grandes parties, — la malade et la saine. Les uns poursuivirent des buts élevés, mais dans une ivresse fiévreuse ou plutôt dans cet état de malaise général qui suit une nuit d'orgie, et que ces pauvres gens appelèrent le *Weltschmerz*¹. Les autres virent plutôt dans l'art le jeu réfléchi d'une âme sensible : ils conservèrent leur santé à ce jeu-là comme toutes les personnes qui n'ont pas de trop hautes prétentions. Dans ce sens, Kreutzer a écrit une musique saine vis-à-vis de cette musique néo-romantique française d'une si intéressante pâleur ! De la même manière, mais seulement avec plus de profondeur et de succès, « l'école des poètes souabes » a fait de l'opposition à la jeune Allemagne.

Quand Goethe dit de l'Association poétique souabe que jamais de ce milieu ne sortira quelque chose qui puisse « dompter la destinée humaine », cela s'adresse sans doute bien mieux encore à notre candide Kreutzer. Mais, précisément, ses antipodes, les musiciens néo-romantiques n'ont prouvé que trop clairement qu'on ne produit à la fin qu'une musique du délire lorsque le compositeur veut placer dans chaque note quelque chose qui doive dompter la destinée humaine.

Kreutzer maintint vivace parmi les Allemands l'amour du modeste *lied*, du chant d'homme à quatre voix, à une époque où le néo-romantisme parisien exerçait ses plus grands ravages. C'était un esprit tranquille et non réformateur, bien moins encore un révolutionnaire. Pourtant il n'a pas peu contribué à ce revirement, qui a son point de départ dans le *lied* populaire allemand, qu'il fit pénétrer dans la science musicale. De jour en jour ce revirement se montre d'une manière de plus en plus évidente. Les sociétés chorales, les associations chantantes ne devraient pas l'oublier et vénérer sa mémoire, car, il y a bien longtemps, et dans des temps très-défavorables, il a proclamé le but vers lequel tendent leurs efforts. En considération de cela, il leur est bien permis de ne pas se rappeler que Kreutzer a jeté sur le marché quelques tas de sentimentalité dont nous aurions pu nous passer. Mais si Kreutzer s'oublie parfois lui-même et se met à coqueter à la française ou à l'italienne plus qu'il ne convient à un musicien allemand, il

¹ Notre langue n'a pas d'équivalent pour ce mot, et je renonce à en rendre le sens par une périphrase, ce que j'ai déjà fait plus haut pour *sehnsucht* et *katszenjammer*. Le *weltschmerz* est quelque chose qui correspond à ce que nous appelons l'ennui byronien.

n'en a pas moins été le plus souvent dans ses *lieder* un véritable maître national.

Dans sa *Nuit à Grenade*, Kreutzer a fait le tour de force de composer un opéra presque sans aucune action, de soutenir l'intérêt rien que par des situations lyriques, et de cacher très-habilement le manque de vie dramatique par une surabondance de lyrisme. Qu'on admire cela, soit ; mais qu'on se garde de l'imiter ! Il semble qu'il y ait plus qu'un simple accident désagréable dans la difficulté que Kreutzer eut à obtenir la représentation de sa *Nuit à Grenade* à Paris ; l'artiste fut obligé de recourir à des voies judiciaires, d'appeler des avocats à son secours pour rafraîchir la mémoire du directeur français au sujet de son opéra allemand. Car cet opéra lyrique se concilie avec l'idée que les Français se font de la musique dramatique comme l'eau et le feu. Cependant on dira de cet opéra — alors même qu'on ne le représentera plus — que ce fut une œuvre qui, avant toutes autres, contribua à réveiller à l'étranger le respect du chant d'homme allemand.

C'est dans une de ses plus modestes partitions que le génie de Kreutzer nous a toujours paru le plus agréable : dans la musique du *Prodigue* de Raymund. Là, il s'est élevé dans le *lied* du mendiant, sous la forme la plus simple, jusqu'à l'expression tragique d'une émotion profonde qu'il n'a plus retrouvée, que nous sachions, à ce point dans aucune de ses autres œuvres. C'est le cas de remarquer que ce n'est pas le luxe des notes et une grave instrumentation qui renferment la plus forte puissance de tons, mais que le simple son du *lied* produit souvent les plus grandes merveilles. Kreutzer a rendu admirablement le ton populaire de Raymund dans sa musique ; il ne l'a pas localisé, comme le faisait auparavant Wenzel Müller, dont chaque note est autrichienne ; il l'a nationalisé et lui a donné l'étendue du ton populaire allemand. Mais cette heureuse inspiration est restée, elle aussi, isolée.

Chaque mortel a un mal organique qui l'arrête toujours au moment où il croit atteindre la perfection, la perfection n'existant pas dans l'homme, mais seulement dans l'humanité. Ce mal organique peut se traduire chez Kreutzer par ces paroles de l'Écriture : « Notre science et notre art sont fragmentaires. » Si ces fragments avaient pu se former en un tout, si Kreutzer s'était affranchi davantage de la bonne ou mauvaise inspiration du moment, il serait devenu un maître admirable.

Mais il est une autre parole de l'Écriture qui trouve aussi une appli-

cation dans le bon Kreutzer. Aujourd'hui, deux années après sa mort¹, son œuvre posthume, *Aurelia*, parvient seulement à pénétrer sur la scène allemande. Et, bien que depuis ce temps une musique réfléchie et raffinée, devant laquelle celle de Kreutzer semble un pauvre enfant, prenne de plus en plus racine parmi nous, les sages, dans la simplicité de leurs cœurs, retrouvent la même joie intime à l'audition de cette partition posthume. C'est l'étonnante magie du « chant du Printemps et de l'Amour » qui nous rajeunit toujours, même quand nous secouons nos têtes avec un air de prudence consommée, à propos de cette litanie qu'on chante depuis des siècles sans jamais l'épuiser. Il en est et en sera de même des *lieder* des compatriotes de Kreutzer, — les poètes souabes.

Dans chaque époque de surexcitation et de raffinement artistique surviennent quelques talents modestes qui vivent dans leur naïveté comme dans un autre monde, et qui, grâce à l'opposition qu'ils éprouvent, arrivent dans leurs œuvres à une plus haute puissance qu'ils n'auraient atteint sans cela. Conradin Kreutzer a été un de ces aimables caractères dont la valeur historique repose au fond sur son contraste avec les autres directions du moment. Et l'autre parole de l'Écriture que nous rappelle son activité artistique, c'est : « Dieu est puissant dans le faible. »

¹ C'est écrit en 1851.

(Traduit de l'allemand de M. W. H. RIEHL.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

JOURNAUX.

MITTHEILUNGEN de Petermann. 1860, n° 3.

Fr. Keil. Le grand Glockner et ses environs. Remarques sur sa carte de cette partie des Alpes tyroliennes, basée sur huit années d'explorations et de relèvements (avec une carte). — Le lac Kossogol, dans l'Asie centrale, d'après les explorations anciennes et récentes (avec une carte). Ce lac, situé à 150 verstes de l'extrémité méridionale de Baikal vers le sud-ouest, n'a pas moins de deux degrés et demi d'étendue (250 verstes) du nord au sud, sur 50 verstes environ de largeur moyenne. Les notions les plus détaillées qu'on en ait eues jusqu'à présent sont dues à un voyageur russe, M. Permikin, qui a visité ces cantons en 1858. — *Gerstfeldt.* Sur l'avenir des contrées de l'Amour. M. Gerstfeldt, qui a fait partie, en 1854 et 1855, d'une des expéditions scientifiques chargées d'explorer les nouveaux territoires russes de l'Amour, trace un aperçu physique, ethnographique, historique et géographique de ce grand bassin; il indique à grands traits les rapides progrès de la colonisation depuis six ans, et il montre quel doit être l'avenir agricole et commercial de cette colonie. — *F. Hochstetter.* Voyage dans l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande, 1859. — NOTICES GÉOGRAPHIQUES. Observations météorologiques de M. Loof à Gothâ, de 1846 à 1859. — Voyages du docteur Mordtmann en Asie Mineure. Les courses savantes de M. Mordtmann en Anatolie, de 1854 à 1859, ont sillonné toute la zone septentrionale de la Péninsule, depuis la mer Égée jusqu'à Trébizonde. — Le sort d'Ed. Vogel. On rapporte ici quelques nouvelles peu rassurantes parvenues au ministère anglais sur le sort du docteur Vogel; mais la source n'en est pas indiquée. L'espoir que l'on peut conserver encore est bien faible; cependant il n'est pas encore absolument perdu. — Détermination astronomique de Ghardaïa et d'El-Golea, par M. Duveyrier. — Voyage de M. J. Petherick dans les hauts pays du Nil jusqu'à l'équateur (1827). Le voyageur n'a pas fait d'observations astronomiques. Les estimations qui le conduisent jusqu'à l'équateur sont plus que douteuses. — Ladislâus Magyar : Sur les grands lacs de l'intérieur de l'Afrique. C'est une lettre écrite d'Afrique par le voyageur, dans laquelle il a réuni ce qu'il a pu recueillir d'informations sur les grands lacs de l'Afrique australe. Plusieurs de ces lacs nous sont aujourd'hui bien connus par les voyages de Livingstone, de Speke et de Burton. — Voyage d'Andersson à la Kounéné. — Aperçu bibliographique des publications géographiques du dernier trimestre de 1859.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES DE SAINT-PÉTERSBOURG.
Nouvelle série, t. I; 1859, décembre.

Helmersen. Description de quelques masses de cuivre natif, tirées des mines russes et déposées dans le musée de l'École des mines (en allem.¹). — Extrait d'une lettre de M. W. Gruber à M. Brandt (en allem.). Sur l'os acromial et l'articulation acromiale accidentelle chez l'homme. — **Dorne.** Les monnaies musulmanes offertes au musée asiatique par M. Goussef (en allem.). — **Baer.** Notice sur les nouvelles acquisitions de la collection crânologique. Crâne d'un Tatar de Kasan. Cinq crânes de Lettes courlandais. Deux crânes de Yakouts. Un crâne d'Orotch (du bassin de l'Amour). Un crâne de Sitkha (Amérique russe). Deux crânes d'Arméniens. Un beau macrocéphale, parfaitement conservé, tiré d'un tumulus des environs de Kertch. Cinq crânes de Parsis envoyés du Kirmân et de Yezd. Neuf crânes de Kirghiz orientaux, trois de Kirghiz noirs, deux de Samoïèdes de l'Ob, deux d'Ostiaks de Kondin. Deux crânes de Sartes (Persans boukhârs). — **O. Bœhtlingk.** Deux mots sur la question de l'antiquité de l'écriture dans l'Inde. Contre l'opinion avancée par M. Weber et par M. Max Müller, que l'écriture ne fut connue dans l'Inde qu'à une époque relativement peu ancienne, M. Bœhtlingk se propose d'établir, par le rapprochement d'un certain nombre de faits, que si l'écriture fut peu répandue dans les temps anciens de l'Inde, à l'époque, par exemple, qui suivit immédiatement les temps védiques du Sapta-Sindhou, elle ne fut pas pour cela inconnue. — **J. F. Brandt.** Le *Nabus* de Pline est-il identique avec son *Camelopardalis*? — **B. Dorn.** Sur la collection de manuscrits orientaux du prince Dolgorouki, maintenant à la Bibliothèque impériale. — **Abick.** Note adressée à la classe physico-mathématique (en allem.). Sur un incendie de sa demeure à Saint-Petersbourg, qui a détruit une partie considérable de ses papiers et de ses collections, réunies pendant ses voyages géologiques en Italie et dans le pays du Caucase. — **Ph. Brunn.** L'ancienne Hylée et ses diverses dénominations (en franç.). Hérodote désigne sous le nom d'Hylée, ou pays boisé, une région de la Scythie méridionale, sur les rives de l'Euxin. Ce territoire était au voisinage de la Kherson moderne. M. Brunn montre, par une longue série de témoignages qui traversent tout le moyen âge pour arriver jusqu'à nous, qu'à toutes les époques cette partie de la Russie méridionale a été l'objet de désignations analogues. — **Ph. Brunn.** Le littoral de la mer Noire entre le Dnièpre et le Dnièstre, d'après les cartes hydrographiques du quatorzième et du quinzième siècle (en franç.). L'auteur étudie la nomenclature de cette partie de la côte pontique en s'appuyant sur huit postulants du moyen âge, tous Italiens, à l'exception de la carte catalane. — **G. Destounis.** Les annales byzantines confirment-elles le contenu de l'inscription runique gravée sur le lion du Pirée conservé à l'arsenal de Venise (en franç.)? L'inscription, d'après l'interprétation qu'en a donnée M. Raft, se rapporterait à une expédition des Varègues de Constantinople contre les Grecs d'Athènes, pour réprimer un soulèvement. M. Destounis, sans contester la traduction du savant secrétaire de la Société des anti-

¹ Comme parmi les mémoires consignés ou analysés dans le Bulletin de l'Académie, les uns sont écrits en allemand, d'autres en français et d'autres en russe, nous aurons soin d'en faire la distinction.

quaires du Nord, s'attache seulement à montrer que la concordance historique que le docteur Rafn a cru trouver dans Cedrenus n'est pas fondée. — *Brosset*. De quelques inscriptions arméniennes remarquables au point de vue chronologique (en franç.). — *Gæppert*. Sur la flore des terrains diluviens, dévoniens, etc., ou de ce qu'on nomme les montagnes de transition (en allem.). — *Zinin*. Sur quelques dérivés de l'aroxylbenzide (en allem.).

ARCHIV FÜR WISSENSCHAFTLICHE KUNDE VON RUSSLAND, *herausg. von A. Erman* (*Archives pour la connaissance scientifique de la Russie*), t. XIX, 2^e cah.

Sokolof. Sur la formation du chrysolithe par des procédés métallurgiques (suite). — *A. Erman*. Quelques recherches sur la forme cristalline du chrysolithe et des formations analogues. — *Tchirikof*. Sur les travaux de la commission des limites turco-persanes. Cette notice est extraite d'une communication faite à la Société de géographie de Saint-Petersbourg par le général Tchirikof, un des membres de la commission. Par suite du traité d'Erzeroum conclu entre la Perse et la Turquie sous la médiation de la Russie et de l'Angleterre, une commission fut formée pour fixer la limite des deux États, depuis le golfe Persique jusqu'à l'Ararat, et déterminer l'attribution à chacune des deux puissances des tribus nomades qui vivent sur leurs confins communs. Outre les deux commissaires turc et persan (Dervich-Pacha pour la Turquie, et Mirza Djafer-Khân pour la Perse), la Russie et l'Angleterre, comme puissances médiatrices, désignèrent, l'une, le général Tchirikof; l'autre, le capitaine Williams, celui-là même dont le nom a acquis une si grande notoriété par suite du siège de Kars. La commission, réunie à Bagdad, y séjourna sept mois, occupée des travaux préliminaires et attendant la fin des grandes chaleurs. Au mois de décembre 1849, elle descendit l'Euphrate jusqu'au golfe Persique, où les études de délimitation devaient commencer. Ces études, souvent suspendues par des difficultés soulevées par les commissaires turc et persan, ont employé quatre années entières. La limite se prolonge sur une étendue de 10 degrés de latitude, ou plus de 1,100 kilomètres (750 lieues). Une carte en a été dressée à l'échelle d'un mille anglais au pouce. Les plans de toutes les places notables voisines de la ligne frontière, au nombre de 96, ont été levés par les ingénieurs anglais et russes. La note du général Tchirikof donne la liste de ces plans. — *Brandt*. Sur le tour ou *capra caucasica* Gûld. — Les lignes télégraphiques de la Russie. — Recherches chronologiques sur l'histoire de la Livonie au treizième et au quatorzième siècle, par A. Engelmann; Saint-Petersbourg, 1858 (en russe). Note analytique. — *Bergsträsser*. Quelques mots sur la communication fluviale par la dépression comprise entre la Caspienne et la mer Noire. — *Voyages russes au Japon*. Sous ce titre, on trouve ici un double récit du voyage officiel du comte Poutiatin à Yédo, au mois d'août 1858, par deux officiers de la frégate *Askoldt*, qui transporta l'envoyé russe à la cour du taïgoun ou empereur. — *W. Schott*. Langue et légendes vogoules. Notice sur une publication de M. Hunfalvy intitulée : « Une légende vogoule, accompagnée d'une grammaire, d'un lexique » (et d'une traduction hongroise). C'est le premier texte vogoul qui ait été imprimé. Un voyageur hongrois, dont les études se sont longtemps concentrées sur les divers dialectes finnois, M. Anton Reguly, a montré que le vogoul a d'étroites affinités avec le magyar. Le magyar ou hongrois, le mordva, le vogoul et l'ostiak forment un groupe particulier qui tient

en quelque sorte le milieu entre les langues finnoises proprement dites et les langues turques. Les manuscrits laissés par Regulý seront publiés par les soins de M. Hunfalvy. — *A. Erman*. Remarques sur l'amadou dont se servent les Yakouts, et qui est aussi employée en Andalousie.

LIVRES.

REISEN IN SUD-AFRICA, IN DEN JAHREN 1849 bis 1857. Von *Ladislau Magyar*. Aus dem Ungarischen, von J. Hunfalvy (*Voyages dans l'Afrique australe*, de 1849 à 1857, par Ladisl. Magyar. Trad. du hongr. par J. Hunfalvy). — Pesth u. Leipzig, 1860; t. I; in-8°, de XII-450 pages, avec 1 carte et 8 lithographies.

Ceci n'est encore que le premier volume d'une relation qui en aura trois. L'attente du monde géographique était excitée depuis longtemps par ce que l'on connaissait des aventures personnelles et des longues explorations du voyageur hongrois; elle ne sera pas déçue. Au milieu des publications si nombreuses et si importantes dont l'Afrique en général, et l'Afrique méridionale en particulier, ont été le sujet depuis dix ans, celle-ci sera certainement une des plus importantes et des plus riches en faits nouveaux. Nous ne voulons entrer ni dans l'appréciation détaillée ni dans l'analyse de ce premier volume; nous attendrons que l'ouvrage soit complet pour le suivre dans son ensemble. Il suffira, quant à présent, d'indiquer sommairement jusqu'où va cette première partie. M. Magyar part de l'établissement portugais de Benguéla, sur la côte occidentale d'Afrique, par 12 degrés et demi de latitude sud, et il nous conduit à l'est jusqu'au pays de Biché, à 4 degrés plus avant dans l'intérieur. Là il s'établit au milieu des noirs, et le roi du pays lui donne en mariage une de ses filles, dont la mère était une créole portugaise. Cette alliance ne procure pas seulement au voyageur toutes les facilités possibles de se familiariser avec la langue des indigènes, avec leurs mœurs, leurs habitudes et tous les détails de la vie intime, mais aussi, et c'était là sa vue principale, elle lui prépare les moyens de pénétrer plus loin dans les parties tout à fait inconnues du continent, qui seront le sujet des volumes suivants. Sans être arrivé jusqu'à ces régions complètement inexplorées, le volume actuel ajoute déjà une somme considérable de notions précises au peu que nous savons de ces contrées qui confinent aux territoires portugais. Nous trouvons là une nomenclature toute nouvelle de territoires et de tribus, de rivières et de montagnes, de villes et de villages indigènes qu'on chercherait en vain sur nos cartes actuelles; la configuration physique du pays, le climat, les productions, les animaux, sont décrits ou énumérés avec non moins de soin que les populations. Ses remarques sur les idiomes sont d'un grand prix. Malheureusement, M. Magyar n'avait pas d'instruments pour les observations astronomiques: ce sera là, inévitablement, la lacune de ses relations. Mais le soin et le détail de ses itinéraires suppléent autant qu'il est possible à cette regrettable lacune, comme ils y ont suppléé dans les précieux journaux du docteur Barth; seulement, pour donner à ces matériaux toute leur valeur, il eût été fort à désirer qu'un Petermann ou un Kiepert en eussent fait une élaboration approfondie, pour les ramener à leur expression rigoureuse. La carte de M. Magyar a le très-grand

mérite d'être une carte originale; mais il est bien évident qu'au fond de l'Afrique où il l'a rédigée, le voyageur n'a pu s'entourer des informations accessoires qu'un géographe habile, rompu à ces sortes d'études, aurait trouvées en Europe. Ceci ne diminue en rien le mérite de l'éditeur hongrois, M. Hunfalvy. C'est évidemment un homme de savoir, de sagacité et de conscience. Il nous a donné les documents tels que le voyageur les lui a transmis, sans les altérer ni les modifier. C'était la seule tâche qu'il se fût proposée, et la science lui doit des remerciements pour la manière dont il l'a remplie.

DIE GEOGRAPHIE DER ÄGYPTEN NACH DEN DENKMÄLERN AUS DEN ZEITEN DER PTOLEMAER UND RÖMNER. Von docteur H. Brugsch. Mit 17 Tafeln und 1 Karte. — Leipzig, 1860; in-1° de XII et 125 pages. (*La géographie des Égyptiens d'après les monuments du temps des Ptolémées et des Romains.*)

HISTOIRE D'ÉGYPTÉ DES LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS. Ouvrage dédié à S. A. le vice-roi d'Égypte Mohammed-Saïd-Pacha, par le docteur Brugsch. Accompagné de planches lithographiées et d'un atlas de vues pittoresques. Première partie : L'Égypte sous les rois indigènes. — Leipzig, 1859, in-4° de VIII et 283 pages. avec 1 pl. lithographiée et 16 pl. de cartouches hiéroglyphiques.

ZUR ERDKUNDE DES ALTEN ÄGYPTENS, von G. Parthey (*Études pour servir à la géographie de l'ancienne Égypte*). — Berlin, 1859; in-4° de 30 pages, avec 16 cartes.

Le premier de ces trois ouvrages forme la troisième et dernière partie de l'importante publication du docteur Brugsch sur les inscriptions géographiques des monuments de l'Égypte ancienne (*Geographische Inschriften altägyptischer Denkmäler*); les deux premières parties ont été l'objet d'un compte rendu dans un des précédents cahiers de la *Revue* (sept. 1859). Celle-ci s'ouvre par un important appendice aux documents de la première partie. Les récents déblayements effectués dans les ruines d'Abydos par les soins de M. Mariette ont amené la découverte d'une curieuse inscription, où se trouve une liste des villes principales de l'Égypte en descendant la vallée du fleuve depuis la frontière éthiopienne. M. Brugsch donne ici cette liste avec un commentaire. Les mêmes déblayements ont aussi mis au jour une liste de nomes de l'Égypte, au nombre de trente-sept, sous le règne de Ramsès II (le grand Sésostris), de la dix-neuvième dynastie. C'est le sujet du deuxième article de l'appendice. Les deux tiers des noms sont malheureusement illisibles. Les troisième et quatrième articles donnent d'une manière plus complète que M. Brugsch n'avait pu le faire précédemment deux autres listes de nomes qui se lisent à Louqsor, dans le sanctuaire du temple d'Ammon, et dans une des inscriptions de Philæ, près de Syène. Les cinquième et sixième articles de l'appendice ont pour objet de nouvelles inscriptions géographiques de Dendérah et d'Esnéh. Le septième est consacré à des observations détachées sur différents points de la géographie pharaonique. Dans le huitième, l'auteur a dressé la liste alphabétique de nouveaux noms de villes pharaoniques, mis au jour par les fouilles des deux dernières années; enfin il consacre le neuvième et dernier article à des observations sur un récent mémoire de M. Parthey relatif à l'Égypte de l'Anonyme de Ravenne. Les judicieuses remarques de M. Brugsch réduisent à sa valeur cette liste informe de noms de localités, tous incroyablement défigurés, et où les doubles emplois se rencontrent à chaque pas. Après cet appendice vient, en trois chapitres, la nomenclature commentée des

noms de villes et de peuples que l'auteur a relevés sur les monuments du temps des Ptolémées et des Romains. Le tout est terminé par quatre index : 1° de tous les noms géographiques mentionnés dans les trois volumes de l'ouvrage; 2° des noms de peuples en particulier; des noms historiques; 4° des noms mythologiques.

Le second ouvrage dont nous avons transcrit le titre, *l'Histoire d'Égypte*, forme en quelque sorte le couronnement des longues recherches du savant auteur sur les antiquités de l'empire pharaonique. M. Brugsch reprend un sujet déjà puissamment attaqué par M. Bunsen: mais il le reprend sur un plan notablement différent, outre que la marche incessante des explorations et des travaux des égyptologues ont considérablement accru, depuis quinze ans, la somme des matériaux qui nous font connaître l'ancienne Égypte. M. Brugsch a beaucoup profité des travaux de M. Birch et de M. Lepsius, et surtout de ceux de M. de Rougé, le digne continuateur de Champollion; mais c'est avant tout sur ses propres études, tant philologiques qu'historiques et géographiques, que repose le fond de son ouvrage. On voit là, exposés d'une manière à la fois rapide et complète, les résultats acquis jusqu'à ce jour par l'étude directe des monuments et des textes égyptiens, en ce qui se rapporte à l'histoire de la monarchie, aussi bien qu'à la civilisation du peuple, aux idées et aux pratiques religieuses, aux arts, à la vie civile et même à la littérature, dont on a retrouvé de bien curieux spécimens. Le travail de M. Brugsch part des plus anciens temps de la monarchie pharaonique, et descend, dans cette première partie, jusqu'à la fin de la domination perse. Il suit dans sa narration la série des dynasties manéthoniennes, mais en groupant sous chaque dynastie l'ensemble connu des données épigraphiques, qui complètent en une foule de cas et rectifient le texte, d'ailleurs si précieux, de Manéthon. Les indications monumentales commencent avec la quatrième dynastie, 800 ans après Ménès (d'après les chiffres de Manéthon), et plus de 3500 ans avant notre ère, est pour l'histoire égyptienne une époque d'abaissement et tout à la fois d'obscurité; mais avec la dix-huitième dynastie, et sous la dynastie suivante, la dix-neuvième, qui fut celle des Ramessides, recommence pour l'Égypte une période éclatante d'indépendance nationale et en même temps de gloire militaire. Les Pharaons de ces glorieuses dynasties, non contents d'avoir rejeté du sol égyptien les pasteurs qui l'avaient tenu sous le joug durant quatre siècles, franchissent pour la première fois au nord la frontière de l'Égypte, et portent en Asie leurs armes victorieuses. A cette période appartiennent les rois Thouthmès III (1625-1577) et Ramessès-Méïamoun, le grand Sésostris des Grecs (1407-1341), deux princes dont les expéditions et les conquêtes sont représentées sur une foule de monuments contemporains qui existent encore au milieu des ruines de Thèbes. Nous ne voulons ni analyser ni même suivre dans ses

développements l'ouvrage du savant égyptologue de Berlin; il nous suffit, au moins quant à présent, d'en signaler la marche générale et le grand intérêt. M. Brugsch, qui a dédié son livre à Mohammed-Saïd-Pacha, héritier de l'œuvre régénératrice de Mohammed-Ali, pour cette raison sans doute a écrit en français. Sans être un puriste rigoureux, on pourrait faire plus d'une observation sur la diction du savant berlinois; mais combien compterait-on de Français qui écriraient en allemand même comme M. Brugsch écrit en français?

Le troisième morceau que nous avons compris dans cette rapide notice, le mémoire de M. Parthey, est un extrait des Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin. La géographie de la vallée du Nil, comme de tous les pays de l'ancien monde en dehors de l'Europe, se compose de deux éléments, l'élément indigène et l'élément étranger. Tandis que les égyptologues formés à l'école de Champollion travaillent activement, M. Brugsch en tête, à tirer des inscriptions hiéroglyphiques et des autres indications des monuments tout ce qu'ils renferment de données sur la géographie de l'Égypte au temps des Pharaons et des Ptolémées, M. Parthey a voulu réunir dans un ordre méthodique ce que peuvent fournir de notions subsidiaires les auteurs étrangers, historiens, géographes et voyageurs, depuis Hérodote jusqu'aux Arabes. Ces renseignements, dans un grand nombre de cas, quand ils sont fournis par un Hérodote, un Strabon ou un Ptolémée, sont tout à la fois un contrôle précieux des données indigènes et un excellent moyen d'élucidation. M. Parthey consacre une notice séparée et une carte spéciale à chacun des auteurs auxquels on peut demander des informations sur l'Égypte. Dans la notice, l'auteur donne une idée générale de l'écrivain, de son ouvrage et de l'étendue des renseignements qu'il renferme sur la vallée du Nil; sur la carte, il consigne toutes les indications topographiques qu'on en peut tirer. Il étudie ainsi successivement Hérodote, Strabon, Pline, Ptolémée, les monuments numismatiques du temps des empereurs Trajan, Adrien et Antonin, puis l'Itinéraire Antonin, la *Notitia dignitatum*, le Dictionnaire d'Étienne de Byzance, le *Synecdème* d'Hieroclès, l'Anonyme de Ravenne, la Table de Peutinger, et enfin les Notices ecclésiastiques. Cette série comprend douze cartes, chacune avec sa notice. Vient ensuite, en deux cartes (l'une pour le Delta, l'autre pour l'Égypte moyenne et la haute Égypte), la nomenclature tirée des documents coptes. Enfin, les deux dernières cartes renferment ce qu'on peut nommer la géographie sacrée de l'ancienne Égypte, c'est-à-dire l'indication des villes où tel ou tel dieu, ou bien tel animal, étaient l'objet d'un culte spécial. On pourrait faire plus d'une observation de détail, soit sur les cartes ou les notices, soit sur le classement même des cartes; mais ce qu'on ne peut contester, c'est la justesse de l'idée et l'utilité d'un pareil relevé. Un excellent index, qui est un véritable lexique de la géographie gréco-latine de l'Égypte, ajoute beaucoup à cette utilité.

VILBRANDS VON OLDENBURG REISE NACH PALESTINA UND KLEINASIEN. LATINISCH UND DEUTSCH (*Voyage de Wilbrand d'Oldenbourg en Palestine et dans l'Asie Mineure*; texte latin, avec une traduction allemande, des notes, et une biographie du voyageur. Édité par J. C. M. Laurent, conservateur de la bibliothèque de la ville de Hambourg)... Hamb., 1859, in-4° de 77 pages.

Le nom de Wilbrand est du très-petit nombre de ceux qui se détachent de la foule insipide des pèlerins du moyen âge. Il appartenait par sa naissance à la famille ducale d'Oldenbourg; mais il avait embrassé l'état ecclésiastique. Ce fut

en l'année 1211, au plus fort de l'ardeur des croisades, qu'il fit son voyage de la terre sainte. Il était, à ce qu'il paraît, chargé d'un message politique de l'empereur Othon IV pour les princes chrétiens de la haute Syrie. Le navire sur lequel il avait fait la traversée, après avoir touché au port d'Akko ou Saint-Jean d'Acre (appelé par corruption *Naction* dans le manuscrit), remonta la côte jusqu'à Tripoli. C'est là que Wilbrand prit terre. Il énumère fort en détail tous les lieux, villes ou châteaux, situés au long de la côte ou dans l'intérieur. Tous ces noms paraissent ici non plus, comme dans d'autres écrivains du temps, sous l'ancienne forme classique, mais bien sous les noms qui étaient alors devenus en usage parmi les Francs. Ces noms sont en général étrangement défigurés. Pour *Sarepta*, on disait Sarfente; pour *Sidon*, Saiet; pour *Orthoria*, Tortost; pour *Laodicée*, Laliche, et ainsi des autres. Ces altérations des noms anciens avaient du reste été préparées par les Arabes, qui depuis longtemps avaient introduit des changements considérables dans la forme usuelle des noms grecs, et même des noms syriens.

Le voyageur remarque qu'au delà de Tripoli, jusqu'à Laodicée, le voyage de la mer était bordé de châteaux où les chrétiens se tenaient à l'abri du couteau fanatique des *assassins* du Vieux de la Montagne. Arrivé à Antioche, Wilbrand ne saurait exalter assez la grandeur et la magnificence de cette cité fameuse, qui contrastait en effet singulièrement avec l'aspect froid et triste des villes allemandes au moyen âge. La partie la plus importante à plusieurs égards de la relation est celle qui se rapporte à la Cilicie orientale, laquelle formait, sous le nom de Petite-Arménie (*Hormenia*, comme écrit le voyageur), un royaume indépendant sous les Rhoupénides. Sis en était la capitale, et c'était alors une des routes principales du commerce de l'Occident avec les contrées orientales.

Wilbrand, eu égard à son époque, n'est pas sans instruction. Il observe avec intérêt les hommes et les lieux, et il consigne jour par jour dans son journal ce qui a frappé son esprit. Peut-être ne lui a-t-il manqué qu'un théâtre plus vaste pour prendre un des premiers rangs parmi les voyageurs du moyen âge. Dans le cercle limité où se renferment ses courses, il ne laisse pas de fournir des notions intéressantes.

La relation de Wilbrand était restée inédite, lorsqu'en 1653 elle fut publiée par Leo Allatius, le savant bibliothécaire du cardinal Barberini, dans un recueil aujourd'hui assez rare intitulé *Σύμμικτα, sive Opusculorum graecorum et latinorum libri duo*, imprimé à Cologne en un volume petit in-8°. Le manuscrit unique qu'Allatius avait eu à sa disposition provenait de la bibliothèque de Pithou; c'était une copie d'un vieux manuscrit du monastère de Braine, près de Soissons. La relation s'arrête sur les bords du Jourdain, où Wilbrand était revenu après sa mission de Cilicie; le reste manque. Le nouvel éditeur a pu conférer avec le texte des *Symmikta* un manuscrit du dix-septième siècle qui appartient à la bibliothèque de Berlin; mais cette copie ne diffère en rien de celle de Pithou, du moins n'avons-nous remarqué aucune variante notable entre le texte du docteur Laurent et celui d'Allatius. Ce qui distingue la réimpression actuelle, indépendamment de la version allemande et d'une notice biographique sur Wilbrand, ce sont les notes savantes et nombreuses du nouvel éditeur, secours tout à fait indispensable pour la parfaite intelligence de ces textes du moyen âge.

V. DE S. M.

STATISTIQUE.

STATISTISCHE TABELLEN DES RUSSISCHEN REICHES (*Tableaux statistiques (officiels) relatifs à la Russie*) pour l'année 1856. Traduit du russe en allemand par M. E. de Olberg. — Berlin, Mittler et fils, 1859; in-8°.

Voilà un travail qui sera certes reconnu comme très-utile par toutes personnes ignorant le russe, mais sachant l'allemand. Les ouvrages qui ont eu pour but de décrire le grand empire du Nord commencent à ne plus représenter l'état actuel des choses, et leurs auteurs, quelque estimables qu'ils soient, ne jouissent pas d'une autorité illimitée. On éprouvait le besoin de voir quelques publications émanées du gouvernement russe lui-même, et de pouvoir les comparer avec les travaux dus aux administrations françaises, anglaises, allemandes, suédoises et autres.

Il y a du reste longtemps que le gouvernement russe publie des documents statistiques, mais les langues slaves sont si peu connues hors de leurs patries, que presque toutes ces publications étaient restées lettres closes pour le monde civilisé. Il serait à désirer que l'exemple donné par M. de Olberg fût suivi, ou plutôt qu'il continuât l'œuvre commencée. Quant à l'utilité de son travail, nous ne saurions mieux la prouver qu'en consacrant le peu d'espace dont la *Revue germanique* peut disposer en sa faveur à en faire nombreux extraits. Ce sera, il nous semble, un excellent moyen d'en faire connaître le contenu.

Superficie, etc. La superficie totale de la Russie est de 326,774.91 milles carrés géographiques de 15 au degré¹, dont 87,218.83 en Europe. Dans ce chiffre, la Pologne est comprise pour 2,319.90, et la Finlande pour 6,873 milles carrés.

La Russie est divisée en 87 gouvernements, dont 47 sont situés en Europe.

L'empire comptait en 1856 726 villes, 1,312 bourgs, 305,439 villages et hameaux, dont en Europe 648 villes, 1,307 bourgs et 285,064 villages et hameaux. Les villes comprenaient 4,956 églises, 582,094 maisons et 96,948 boutiques ou magasins.

Population. Le chiffre de la population totale de la Russie proprement dite s'élève à 63,861,997 (31,589,503 du sexe masculin, 32,272,494 du sexe féminin. Si l'on ajoute à ce nombre ceux de la population de la Pologne, 4,696,919, de la Finlande, 1,632,977, et de quelques nomades kirghises et autres, qui reconnaissent la souveraineté de la Russie, soit 1,051,723, on trouve un total général de 71,243,616 habitants.

Nous reproduisons ce chiffre tel qu'il se trouve dans le document officiel; nous avons lu bien souvent des évaluations ou des résultats semblables de « dénombrement » faits dans l'empire russe; mais, en nous rappelant les relations des voyageurs qui ont parcouru ce vaste pays, nous nous sommes demandé comment accorder ce nombre de 63 millions avec les steppes à perte de vue où l'on voyage des journées entières sans rencontrer une âme, ce mot pris dans le sens français, et non dans l'acception russe (*serf*). Nous n'avons pu nous empêcher de penser aux villages dont Potemkin décorait les solitudes traversées par Catherine II. Cette fois, du reste, nos doutes ne portent pas sur les additions faites par les employés du bureau de statistique central de la Russie, mais sur les éléments envoyés par les autorités locales.

¹ Le mille carré géographique est égal à 54 kil. 9 carrés ou 5,490 hectares.

Quoi qu'il en soit, — puisque nous n'avons aucun moyen de vérification, — continuons nos extraits.

D'après la densité de la population, les gouvernements se subdivisent ainsi : dans 6, il y a plus de 40 habitants par verste carrée¹ ; dans 9, de 30 à 40 habitants ; dans 18, de 20 à 30 habitants ; dans 12, de 10 à 20 habitants ; dans 11, de 1 à 10 habitants, dans 9, moins d'un habitant par verste carrée.

Sur 63,861,991 Russes, 5,682,999 demeurent dans les villes, et les autres dans les bourgs, villages et hameaux.

Mouvements de la population. Il y a eu en 1856, dans toute la Russie, 2,706,869 naissances et 2,146,892 décès, dont en Europe 2,496,995 naissances et 2,007,557 décès.

En ce qui concerne la Russie d'Europe, le rapport proportionnel sur 100 est, pour les naissances, de 4.34, et pour les décès, de 3.49.

Les naissances se divisent, dans la Russie d'Europe, en 1,276,559 garçons et 1,220,436 filles, soit 100 garçons contre 95.86 filles. Les décès se répartissent ainsi entre les deux sexes : masculin, 1,028,487 ; féminin, 979,040, dont 100 décès masculins contre 95,20 féminins. Dans les villes, on comptait 100 décès masculins contre 73.40 féminins, tandis que ces rapports étaient de 100 à 98.61 dans les campagnes.

Le nombre des mariages, dans la Russie d'Europe, a été de 557,123, dont 53,652 dans les villes et 503,471 dans les campagnes. Ces chiffres donnent en moyenne 0.97 mariage sur 100 individus des deux sexes, ou un sur 103.09 habitants. Il y a eu proportionnellement plus de mariages dans les villes, 1.46 pour 100 (1 sur 97.47 hab.), que dans les districts ruraux.

Instruction. L'instruction primaire est donnée dans 8,227 écoles (7,811 en Europe), à 450,002 élèves (432,889 en Europe), ce qui fait 55 élèves par école et un élève sur 143 habitants. Le document que nous analysons considère ce chiffre comme au-dessous de la vérité.

Industrie. La valeur des marchandises fabriquées dans les usines, fabriques et manufactures (ce qui exclut les produits de la petite industrie) s'est élevée, en 1856, à 224,331,862 roubles argent (4 fr.), dont 222,180,587 proviennent des établissements situés en Europe. D'après Tégoborski, la production industrielle (la petite industrie comprise) se serait élevée, en 1851, à 550 millions de roubles, auxquels les fabriques auraient contribué pour 155,300,000 roubles.

Commerce. En Russie, les commerçants sont divisés en trois classes (*gildes*) :

La première comprend les négociants autorisés à étendre leurs affaires sans aucune limitation de pays, de sommes ou de nature, à faire la banque, le change, l'assurance, etc. Le nombre des individus appartenant à cette classe a été, en 1856, de 1,149, dont 1,015 en Europe.

La deuxième classe renferme les négociants dont le commerce à l'intérieur est illimité, mais qui ne peuvent exporter ou importer que pour 90,000 roubles, au maximum. Cette classe comptait 2,909 membres (2,690 en Europe).

La troisième classe ne peut faire le commerce qu'à l'intérieur ; elle se compose de 51,012 individus, dont 49,337 en Europe.

Ces chiffres ne donnent qu'un commerçant sur 1,160 habitants, proportion vraiment très-faible. Le commerce en gros est entre les mains des membres des deux premières classes ou *gildes*, ce qui fait un négociant sur 15,737 habitants.

¹ La verste égale 1,067 mètres, soit un peu plus d'un kilomètre.

La classe à laquelle un commerçant appartient dépend du montant des capitaux dont il dispose. Le minimum est de 15,000 roubles pour la première, 6,000 pour la deuxième et 2,400 roubles argent pour la troisième classe. En prenant ce minimum pour point de départ, les commerçants disposeraient donc au moins de 157,117,800 roubles argent, ou 628,471,200 francs. Le document russe croit devoir évaluer la fortune réelle des négociants à 100,000, 40,000, 6,000 roubles en moyenne, ce qui produirait un total de 537,332,000 roubles.

Revenus des villes. La somme totale de ces revenus s'est élevée, en 1856, à 11,557,607 roubles. Cette somme se répartit ainsi :

4 villes ont eu un revenu de plus de	500,000 roubles.
9 — ont eu un revenu de	100,000 à 500,000 —
6 — — — —	50,000 à 100,000 —
36 — — — —	20,000 à 50,000 —
57 — — — —	10,000 à 20,000 —
103 — — — —	5,000 à 10,000 —
356 — — — —	1,000 à 5,000 —
85 — ont eu un revenu moindre de	1,000 roubles.

Voici les quatre villes dont les revenus ont dépassé 500,000 roubles :

	Revenus.	Moyenne par habitant.
Saint-Petersbourg.	3,637,385 roubles	7 roubles 45
Moscou	1,149,886 —	3 — 12
Odessa	915,696 —	9 — 13
Riga.	597,806 —	8 — 45

On compte en tout 43 villes dont les revenus dépassent 25,000 roubles (100,000 fr.). La moyenne par habitant s'établit, dans le plus grand nombre de cas autres que ceux ci-dessus, de 1 à 2 roubles, une seule fois à 7 roubles 62 (Pernau, 42,336 roubles) et une fois à 6 roubles 66 (Archangel, 101,053 roubles).

Détail. C'est le document russe qui intercale, illogiquement selon nous, le chapitre du revenu des villes entre ceux du commerce et de l'agriculture. Nous n'avons pas cru devoir changer son ordre des matières. Voici donc le nombre des animaux domestiques :

	Nombre total.	Par 100 habitants.
Chevaux.	18,571,283	29,08
Bêtes à cornes.	26,219,822	41,06
Rennes	432,342	»
Chameaux.	59,837	»
Anes, mulets.	26,348	»
Bêtes à laine.	52,161,032	81,08
Porcs.	9,753,800	15,02
Chèvres.	1,691,129	3,53

La publication à laquelle nous avons emprunté les renseignements qui précèdent compte 134 pages; elle renferme en conséquence beaucoup de détails que nous avons dû omettre. Ces détails se rapportent principalement aux gouvernements et aux rapprochements faits entre les diverses parties de l'empire. Ils nous paraissent assez intéressants, et prouvent qu'on a eu connaissance, en Russie, des travaux faits dans les autres pays de l'Europe. Nous regrettons seulement que le gouvernement russe n'étende pas ses publications à d'autres branches de l'administration ou à d'autres éléments de la situation économique du pays.

MAURICE BLOCK.

DROIT.

LES CHEMINS DE FER DE L'ALLEMAGNE. *Essai d'une exposition systématique des relations de droit provenant de l'établissement et de l'exploitation des chemins de fer, par W. Koch, docteur en droit, assesseur de justice à Marbourg (Hesse-Électorale).*

Cette œuvre a été très-favorablement accueillie par la critique en Allemagne. Elle offre également, au point de vue juridique, maintes observations intéressantes pour la France.

L'auteur montre que l'expropriation dans les États allemands ne s'est développée qu'en s'appuyant sur l'article 545 du Code Napoléon¹, que les expressions mêmes de cet article ont été adoptées littéralement non-seulement par le Code autrichien intitulé : « Oesterreichisches allgemeines burgerliches Gesetzbuch », publié en 1855, et dont les rédacteurs évidemment ont généralement pris le Code Napoléon pour modèle, mais aussi par toutes les constitutions d'État de l'Allemagne et presque par toutes les lois sur l'expropriation promulguées dans le cours de ce siècle dans les divers États allemands.

Il tire de ces observations la conclusion que les législateurs allemands, ne s'exprimant pas sur la nature juridique des expropriations, ont supposé à celles-ci la même nature juridique que l'article 545 du Code Napoléon, à savoir : celle d'une vente, bien que d'une vente forcée.

L'auteur fait ensuite l'application pratique de cette assimilation entre la vente et l'expropriation au mode de perfectionnement que celle-ci peut encore subir, ainsi que sur le terme où le risque de l'objet exproprié passe à l'acquéreur. Il fait observer qu'à raison du passage de ce risque à l'acquéreur, le Code Napoléon et, après lui aussi, le Code autrichien civil ont conservé le principe du droit allemand ancien, selon lequel le risque de l'objet vendu ne se transmet à l'acquéreur qu'au moment de la tradition, alors que dans les États allemands en général prévaut le principe du droit romain, qui fait passer ce risque sur la tête de l'acquéreur dès la perfection du contrat.

Il y a un intérêt plus général dans ce que dit l'auteur, page 25, à propos du développement historique de l'expropriation chez les Romains :

« En ce qui concerne le développement historique de l'institution en général, » on n'en trouve dans le droit romain que le premier commencement, quoique » les immenses constructions des Romains, leurs grandes routes militaires, bâties en ligne droite, leurs grands canaux et leurs grands et longs aqueducs » donnent lieu de supposer le pouvoir qu'avait l'État romain de contraindre » le propriétaire foncier à céder sa propriété. Pour l'exécution de ces constructions, à ce qu'il paraît, il n'était, dans les temps premiers des Romains, pas » besoin d'une expropriation, parce que la plus grande partie du territoire se » trouvait alors « ager publicus » et transmis aux citoyens en usufruit; de sorte » qu'un droit de disposition illimité était réservé à l'État, droit qui, dans les » temps postérieurs, se développa dans l'idée du « dominium eminens » des » empereurs à toute propriété. »

¹ Le Code Napoléon, comme tel, n'est en vigueur en Allemagne que dans le grand-duché de Bade et dans les provinces rhénanes de la Prusse, de la Bavière et de la Hesse-Grand-Ducale.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Berlin, 24 avril.

Le bruit que fait parmi nous la publication des Lettres d'Alexandre de Humboldt ne paraît pas près de s'apaiser, et le débit de ces Lettres va son train. La troisième édition a paru ces jours-ci, avec une nouvelle préface de mademoiselle Assing, dans laquelle elle se défend des accusations qui se sont élevées contre elle, et établit son droit, il faut le reconnaître, de la manière la plus incontestable, en réunissant tous les passages de la Correspondance qui montrent que Humboldt avait bien entendu laisser ses lettres à l'entière disposition de Varnhagen. Elle affirme de plus, et de la manière la plus positive, que Varnhagen lui avait légué ces manuscrits avec l'expresse injonction de les publier. Le droit est donc hors de doute, et la seule question qui subsiste est celle de savoir si mademoiselle Assing a bien fait d'apporter tant de hâte à l'exécution de cette volonté testamentaire de son oncle, ou si, au point de vue des convenances, elle n'eût pas été mieux inspirée en différant la publication. Sur ce point, les avis sont toujours partagés, sans que du reste aucune personne raisonnable songe à incriminer les intentions de mademoiselle Assing. Placée entre des considérations contraires, elle s'est décidée pour celles qui lui ont semblé les plus impérieuses. Quant à la mémoire de Humboldt, vous avez bien eu raison de prévoir qu'elle serait loin de souffrir de ces révélations.

S'il était encore en vie, il ne serait pas le dernier à applaudir à une entreprise qui se prépare en ce moment, et qui se recommande vivement par son caractère et par son urgence. Il s'agit d'une expédition scientifique ayant pour objet spécial de rechercher la destinée de notre compatriote Vogel. Voilà maintenant plus de quatre ans que ce courageux et infortuné voyageur quittait les bords du lac Tsad pour explorer le Wadaï, région fameuse dans le Soudan pour le caractère fanatique et pillard de ses habitants, et depuis ce temps un voile impénétrable couvre ses destinées. A-t-il succombé? Est-il simplement prisonnier? La première hypothèse est malheureusement la plus probable; cependant il subsiste un faible espoir, et, dans tous les cas, sa mort n'a jamais été positivement constatée. Plusieurs fois, et encore dans les derniers temps de sa vie, Humboldt avait pressé le gouvernement anglais, qui avait envoyé Vogel en Afrique, de s'inquiéter de la destinée du voyageur. Mais la sollicitude de l'Angleterre s'est bornée à prendre des renseignements auprès des consulats de Tripoli, de Mourzouk ou d'Alexandrie, et à envoyer des lettres et des messagers arabes au sultan de Bornou. Ces recherches indirectes n'ont procuré aucune certitude. Aujourd'hui, il s'agit d'une expédition scientifique allemande à envoyer en Afrique. On peut espérer la prochaine formation d'un comité à l'effet d'organiser une souscription nationale.

Deux itinéraires sont en présence. Les uns proposent d'envoyer l'expédition à Darfour, pour qu'elle pénètre de là dans le Wadaï, si la chose paraît possible, ou sinon pour y recueillir du moins des informations ayant un caractère de certitude. Les autres indiquent Tripoli comme point de départ. On se rendrait de là par le grand désert, en passant par Bilma, à l'oasis de Tabou, dont les habitants sont en relations suivies avec Wadaï, et où on aurait la chance de retrouver ce Sebou, qui a été pendant quatre ans le fidèle serviteur de Barth, et dont on pourrait se servir comme d'un messager sûr, si le Wadaï paraissait inabordable aux Européens. C'est ce dernier itinéraire qui est le plus vivement recommandé. Malheureusement, et dans les hypothèses les plus favorables, il se passera encore quelque temps avant que l'expédition se puisse mettre en route.

Munich, 25 avril.

Les cours que les professeurs de notre université font chaque hiver à l'usage des geus du monde, dans la salle du professeur Liebig, se sont terminés au commencement du mois, et je vais vous en donner une revue sommaire, en attendant que vous les receviez en volume, comme les années précédentes. L'art, les sciences, les lettres, l'industrie, y ont une part à peu près égale, et je crois que vous trouverez dans ma courte récapitulation plus d'un travail que vous noterez pour une reproduction ultérieure. C'est M. le professeur Carrière qui a ouvert la marche avec deux leçons fort intéressantes sur Goethe. Il a dit particulièrement des choses très-fines et très-justes sur les types féminins créés par notre grand poète; peut-être s'est-il ensuite attaché avec un soin trop méticuleux à laver Goethe des accusations surannées de paganisme et de panthéisme. M. Riehl, auquel nous devons tant d'importantes études rétrospectives, a traité du *lied* allemand au point de vue musical pendant le dix-huitième siècle. Il a montré comment le *lied*, création essentiellement germanique, refoulé par l'influence française, qui était dominante depuis Louis XIV, a été remis en honneur par Gluck et P. E. Bach, le fils du grand Sébastien, que suivirent ensuite Hiller, Schulz et Reichard, connu surtout par les heureuses mélodies qu'il sut adapter aux petites compositions lyriques de Goethe. La musique a été envisagée à un autre point de vue, dans ses rapports avec la physique, par M. le docteur Bohn, qui a fait l'histoire des variations du diapason; et puisque j'en suis à l'art, je mentionnerai tout de suite la leçon du docteur de Lutzow sur la procession des Panathénées, où le savant professeur a su condenser, sans perdre de vue le sujet principal, toute l'histoire de l'art au siècle de Périclès. Le docteur E. Forster nous a parlé de la renaissance de l'art allemand, à la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci. Thorwaldsen, Carstens, Mengs, Cornélius et Overbeck, voilà quelles ont été les figures dominantes de sa leçon. M. le professeur Bodenstedt, connu par ses travaux sur les contemporains de Shakspeare, a poursuivi son sujet en abordant les successeurs du grand poète anglais, et notamment John Ford, par lequel commence la décadence de l'ancienne scène britannique, décadence imputable au public plus qu'aux auteurs, car Ford avait débuté par deux pièces remarquables, *Warbeck* ou *le Prétendant d'York*, et le

Gaur brisé, dont l'insuccès le découragea et lui fit ensuite chercher la réussite dans l'exagération de l'effet.

M. le professeur Knapp a transporté son auditoire sur le terrain de l'industrie, en traitant de la production du fer et de l'acier depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. M. le professeur Lœher lui a fait faire une promenade sur le lac Érié et aux chutes du Niagara. Ces chutes, connues seulement depuis deux cents ans, lors de l'occupation du Canada par les Français, ont depuis subi des modifications considérables. Une gravure de 1678 en montre trois, qui ont été depuis réduites à deux par l'écroulement d'un rocher. De grands blocs se sont encore détachés en 1850, et il n'est pas douteux que dans la suite des temps la chute ne finisse par présenter une nappe unique. M. le professeur Palaczy a exposé les dernières théories sur la formation des déserts. Anciennement, on attribuait cette formation à la stérilité naturelle du sol déterminée par des conditions minéralogiques, ou à la dévastation par la main des hommes. Les théories nouvelles y substituent l'absence de précipités humides (de pluie), déterminée par l'égalité de température, laquelle égalité provient à son tour de grandes chaînes de montagnes ou de forêts qui interrompent les courants du grand océan atmosphérique, dont Maury et Dove ont essayé dans ces derniers temps de préciser les lois de circulation. L'orateur a justifié cette manière de voir en passant en revue les principaux déserts connus. M. le professeur Tutscheck, qui a eu l'occasion d'observer l'éducation de quelques nègres africains transportés en Europe et appartenant à des nations différentes, a donné des détails instructifs sur cette éducation et sur les mœurs et les usages des peuples auxquels appartiennent ces nègres. L'un d'eux est un nègre Galla, appartenant à une tribu païenne, mais monothéiste; il a mis M. Tutscheck en état de composer une grammaire et un dictionnaire de sa langue.

M. le professeur Pettenkofer a traité de l'éclairage au gaz, dont il a restitué l'invention à la France, bien que l'application industrielle appartienne à l'Angleterre.

M. le professeur Bischoff, à qui nous devons un grand ouvrage sur la nutrition, en a résumé la substance dans sa leçon, et M. le professeur Radlkofer a résumé les traits caractéristiques qui distinguent l'animal du végétal, traits faciles à discerner dans les organismes supérieurs des deux règnes, mais qui souvent se confondent et s'effacent dans les organismes inférieurs. La principale différence est dans la nutrition qui, chez l'animal, s'accomplit à l'intérieur au moyen de substances organiques que sa faculté de locomotion lui a permis de recueillir, tandis que chez les plantes elle s'accomplit à la surface au moyen de substances inorganiques qu'elles absorbent sans volonté, sans mouvement et sans sentiment.

M. le professeur Jolly a résumé l'état actuel de la science touchant le magnétisme, en insistant particulièrement sur les déviations de l'aiguille aimantée dans ses rapports avec l'aurore boréale. M. de Kobell a pris occasion de l'acquisition récemment faite par notre cabinet minéralogique de la collection Leuchtenberg, pour nous entretenir des minéraux russes et spécialement du quartz, de l'émeraude, de l'hyacinthe, de l'alexandrite et du spath-fluor cristallisé, dont la Russie possède une espèce qui est phosphorescente dans les ténèbres, avec un rayonnement vert et bleuâtre.

Notre illustre jurisconsulte, M. le professeur Bluntschli, a fait l'histoire de la liberté de conscience depuis Rome jusqu'à nos jours. Les Romains n'avaient

aucune peine contre l'impiété, et bien que le culte fût chez eux affaire d'État, ils n'en admettaient pas moins toutes les religions des peuples soumis, et recevaient leurs dieux dans le Panthéon, en se contentant de maintenir la primauté de *Jupiter optimus maximus*. Un seul peuple, les Juifs ne purent pas s'arranger de cette tolérance; leur État fut détruit, et la haine qu'ils avaient concentrée sur eux se reporta sur les chrétiens. L'édit de tolérance de Constantin fut ensuite le premier pas vers le rétablissement de la liberté de conscience. Au moyen âge l'intolérance reprit, et atteignit son apogée dans l'inquisition. Le seizième siècle réclama, mais ne put réaliser la liberté, dont les temps modernes sont redevables d'abord à Baltimore, Roger Williams et William Penn, ensuite à Frédéric II et à Joseph II, enfin à la Révolution française.

Enfin, M. le professeur de Sybel, l'éminent historien de la Révolution, a clos la série des cours par trois leçons, qui ont eu infiniment de succès, sur les événements historiques de 1789 à 1815. Ces leçons doivent paraître à part, avant les autres, et vous les recevrez sans doute prochainement.

D.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Quelles nouvelles du pays des lettres? Voici venir d'abord notre excellent collaborateur, M. Michel Nicolas, avec un ouvrage sur les « Doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne¹ ». Ce livre, rempli des solides qualités que nos lecteurs apprécient dans l'auteur, est à l'adresse de tout le monde, mais plus particulièrement de ceux qui se figurent le christianisme comme apparaissant dans le monde à l'instar d'une soudaine détonation, sans antécédents historiques, sans filiation, sans milieu où son avènement se soit préparé. L'individualité du Christ serait-elle moins imposante à leurs yeux parce qu'elle sortirait du cadre de l'histoire? Le levier qui a soulevé le monde serait-il moins fort et moins admirable pour s'être appliqué sur un appui déterminé par la tradition? Le christianisme possède son embryogénie, comme toutes les grandes mutations accomplies dans le monde. C'est le mérite et l'incalculable portée de la critique allemande, d'avoir réintégré le christianisme dans le giron de l'histoire, partant dans celui de l'humanité. Ces études ont à peine effleuré la critique religieuse en notre pays; elles y font des progrès notables cependant, et parmi les hommes qui les auront patronées de leur talent et de leur bon sens, M. Nicolas méritera d'occuper une place importante. Le temps est passé où l'on se tirait d'affaire par la théorie trop commode du miracle. Le miracle est partout; donc il n'est nulle part. Ce n'est pas l'avis du *Croisé*, avec lequel M. Nicolas pourrait fort bien avoir maille à partir. Dans ses succès, le *Croisé* cependant ne fait pas appel au miracle, mais bien à ses ardents rédacteurs, MM. Georges Seigneur et Ernest Hello, dont le catholicisme nous paraît gravement entaché de philosophie :

« Rendre justice à ceux qu'on va combattre, respecter en eux tout ce qui est respectable, » telle est, dit-on quelquefois, la meilleure tactique, le mode de discussion le plus habile, et cela est vrai; mais, ainsi entendue, la justice ne serait qu'une finesse, qu'un calcul. Elle est trop au-dessus de ces considérations pour se plier à elles. Il faut rendre justice, parce que la justice est un droit et un devoir. » Autrefois, s'il m'en souvient, on rendait la justice un peu différemment au nom de l'Eglise. Au lieu de presses à imprimer, on avait les bûchers. Tant que le *Croisé* sera au service de Gutenberg et de ses hérétiques descendants, les libres penseurs pourront dormir tranquilles et attendre que la grâce

¹ Michel Lévy. 1 vol. in-8°.

de croire par procuration, qui est l'essence du catholicisme, les ait définitivement touchés.

Fort heureusement on lit encore l'histoire. M. L. de Viel-Castel vient de publier deux volumes de son « Histoire de la Restauration ». J'aime ce livre. M. de Viel-Castel possède un rare mérite à mes yeux, car, tout en suivant dans les détails les personnages, qu'il excelle à peindre, et les incidents, qu'il discerne avec une haute sagacité, il ne cesse de dominer son sujet et d'en embrasser les contours généraux. On y sent l'homme aussi qui participe par le cœur, sans cesser de les juger par l'intelligence, aux choses que retrace sa plume. J'ignore si la destinée de cet ouvrage égalera celle des brillants émules qui le précéderent, mais il ne me semble pas qu'on ait, sur cette période, écrit beaucoup d'histoires plus réellement historiques.

On doit féliciter M. Eugène Maron de nous avoir donné son « Histoire littéraire de la Convention nationale ¹ ». M. Maron, on le reconnaît par le seul fait de son entreprise, n'est pas de ceux qui voient dans la littérature un ensemble de productions superficielles, une éruption née à fleur de peau, une excroissance venue sur l'épiderme social. Il pense avec infiniment de raison que chaque période se révèle dans sa littérature avec ce qu'elle a de bon et de mauvais. Il le pense, et, faisant mieux, il le prouve. Son livre, fruit de judicieuses recherches, est écrit sans emphase et sans parti pris. M. Maron a le mérite de ne pas chercher midi à quatorze heures au cadran de l'histoire.

M. de Sainte-Beuve a publié dernièrement la fin de son étude sur Port-Royal ². Cette étude en est une également sur M. de Sainte-Beuve lui-même. Qui ne connaît, surtout par les portraits qu'il a si ingénieusement fouillés qu'ils semblent tracés avec la plume fine et chatoyante du colibri, cet esprit fureteur qui aime tant à pénétrer par les fissures inaperçues des yeux moins subtils que les siens? M. de Sainte-Beuve ne verra peut-être pas une porte cochère, alors surtout qu'elle est béante à deux battants, mais il n'est pas une issue si cachée et si petite, pas un escalier dérobé, pas un couloir si sombre et si étroit par lequel il ne sache se faufiler. Curieux et friand, vrai gourmet littéraire, un peu blasé toutefois et recherchant aujourd'hui les liqueurs fortes et les épices, M. de Sainte-Beuve plaît à ceux qui aiment dans l'histoire la manière de l'historien encore plus que l'histoire.

M. Auguste Widal, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Douai, nous adresse des « Études littéraires et morales sur Homère ». Ces études renferment les cours faits à Douai par le jeune professeur en présence d'un public de choix : car pourquoi la province n'aurait-elle pas aussi son public d'élection? Je l'avoue cependant; aux « Études sur Homère » de l'auteur, où sans nul doute il y a des qualités incontestables de savoir, je préfère les « Scènes de la vie juive en Alsace ³ », publiées par M. Widal dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le pseudonyme de « Daniel Stauben ». Il y a dans ce petit volume des pages nombreuses qui dénotent, en même temps qu'un talent d'artiste, un sentiment naïf et vrai des mœurs patriarcales. En sa triple qualité d'Israélite; d'Alsacien et d'homme de plume, M. Widal ne pouvait que réussir en ces petits tableaux.

¹ Poulet-Malassis. 1 vol.

² 5 vol. in-8°. Hachette.

³ Michel Lévy. 1 vol.

Il a pris soin, dans ces excursions à travers les campagnes de l'Alsace, de laisser à Douai le professeur et l'université; et il en a été récompensé, ainsi que ses lecteurs. L'époque des vacances a toujours été jugée profitable par toute partie intéressée.

Dans « Mon Village ¹ », de madame Juliette Lambert, ce n'est plus de l'Alsace ni des mœurs israélites qu'il s'agit, mais des paysans de Saint-Brunelle. Je suppose, comme l'a fait l'auteur, que Saint-Brunelle est géographiquement connu. L'ignorance du lecteur importerait d'ailleurs assez peu en cette matière; la chose importante, c'est la vérité et l'art. Le paysan ne se connaît que par nous; s'il se connaissait lui-même en tant que paysan, il ne serait plus paysan. Mais là est précisément le péril pour celui qui le veut peindre dans son langage, dans son allure, dans ses sentiments. Il risque de ne peindre que des enveloppes, et de se figurer qu'il a touché l'âme quand il n'a fait que noter, en les soulignant dans sa pensée, les particularités les plus pittoresques et les plus apparentes d'un dialecte rustique. Ce n'est pas tout à fait le cas chez l'auteur, il y a dans ses tableaux des coups de pinceau finement touchés, surtout dans le dialogue, qu'il mène avec souplesse; mais il me semble qu'on s'est trop préoccupé de l'art, de la *sculpture* des personnages choisis, et que ce souci trop constant a quelque peu nui au mouvement, à l'animation, en un mot, à la vie de ces récits si soigneusement encadrés. Le vernis artistique y est trop visible; les paysans, malgré les efforts de madame Lambert, ont trop peu de hâle véritable dans l'âme et de callosités dans le cœur. Notons toutefois que l'écrivain n'est nulle part absent dans ces essais; l'avenir demeure réservé, et l'on doit, ce me semble, en augurer favorablement.

Si la moisson de madame Lambert est faite, la nôtre ne l'est pas. Voici bien des gerbes encore qui attendent d'être rentrées en grange. « Dix années de la cour de George II » (1727-1737), de M. le vicomte de Ludre Frolois ²; puis un poème, typographiquement assez bien réussi, mais dont le titre n'est pas gai : « La Nuit des morts », légende universelle, par M. Charles Grandsard. La poésie va-t-elle, à la suite d'une grande illustration, entrer définitivement dans la période légendaire ?

Aujourd'hui, les meilleurs poètes sont les musiciens : ils ne riment pas, et c'est bien quelque chose. La poésie imprimée a pris je ne sais quelles teintes livides qui font songer au cadavre des noyés. Avec la musique nous n'allons pas au fond de l'eau, nous nous élevons dans l'éther infini des rêves. Soyons donc reconnaissants envers ceux qui nous procurent ces jouissances. M. Kœmpel n'a pas besoin de nos éloges; il a obtenu cet hiver à Paris d'éclatants succès. Violoniste de premier ordre, élève de Spohr, la *Revue germanique* lui doit l'hospitalité de sa chronique à un double titre. Et les pianistes ? Est-ce qu'il s'en trouve encore en avril ? La saison est en retard également sous ce rapport; l'hiver menace de se prolonger indéfiniment. Hier, il vient de recommencer. Ce n'est pas à dire que M. Émile Forgues ne soit pas un virtuose de la bonne école. Aucun pianiste ne fait, dit-on, les octaves comme lui. Qu'en pense notre collaborateur M. Lacombe qui, par un deuxième concert, nous a de nouveau fourni l'occasion d'apprécier son talent comme virtuose et comme compositeur distingué ?

¹ Michel Lévy. 1 vol.

² Librairie Nouvelle. 1 vol.

Les « Chansons populaires des provinces de France », recueillies par M. Champfleury, et notées en musique par M. Wekerlin avec accompagnement de piano, méritent d'être signalées au public. L'idée de ce recueil est des meilleures, et le talent consommé de M. Wekerlin comme musicien est un gage certain du soin qui a présidé à la transcription et à l'orchestration de ces mélodies spontanées. Les illustrations qui les accompagnent sont faites avec goût, avec esprit et dans le sentiment populaire des pièces recueillies.

CHARLES DOLLFUS.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PHILOSOPHIE DU BEAU.

ÉTUDES SUR LE SYSTÈME D'ESTHÉTIQUE DE M. TH. VISCHER.

(*Aesthetik oder Wissenschaft des Schönen.*

VON DR FRIEDRICH THEODOR VISCHER. — 1846-1857. 4 B.)

(DEUXIÈME ARTICLE ¹.)

I.

Si l'on trouve dans le roman de l'Astrée d'Honoré d'Urfé une multitude d'épisodes fort ennuyeux, on y trouve aussi d'ingénieux dialogues sur l'amour qui respirent la pure philosophie néo-platonicienne de la Renaissance. Céladon était un amoureux transi, mais il était aussi un disciple du druide Adœmas, et ce druide Adœmas avait étudié à l'école des massiliens la philosophie de Marsile Ficin, c'est-à-dire l'esthétique platonicienne arrangée par Plotin et Proclus.

Un soir que le berger Silvandre se promenait en rêvant dans une forêt, il lui arriva de perdre son chemin. « Le lieu solitaire, le silence et l'agréable lumière de la lune eussent été cause que le berger eût longuement continué et son promenoir et le doux entretien de ses pensées, sans que, s'étant enfoncé dans le plus épais du bois, il perdît en partie la clarté de la lune, qui était empêchée par les branches et par les feuilles des arbres, et que, revenant en lui-même, voulant sortir de cet endroit incommode, il n'eût pas sitôt jeté les yeux d'un côté et

¹ Voir la livraison de septembre 1859.

d'autre, pour choisir un bon sentier, qu'il ouït quelqu'un qui parlait auprès de lui.... Il se trouva bientôt dans le plus obscur du bois, assez près de deux hommes dont l'un était druide, l'autre berger. Ils étaient assis sous un arbre qui abreuvait ses racines dans la claire onde d'une fontaine dont le doux murmure et la fraîcheur les avaient conviés à passer en ce lieu une partie de la nuit. Et lorsque Silvandre était plus désireux de les connaître, il vit que l'un d'eux répondait à l'autre de cette sorte : « Mais, mon père, c'est une chose étrange et que je ne puis assez admirer que celle que vous me dites de cette beauté, puisque, selon votre discours, il faudrait avouer qu'il y en a beaucoup d'autres plus parfaites que celle de ma maîtresse : ce que je ne puis croire sans l'offenser infiniment; car, s'il était vrai, il faudrait de même dire que la sienne ne serait pas accomplie, puisqu'on ne doit tenir pour telle la beauté qui est moindre que quelque autre : crime, ce me semble, de lèse-majesté soit contre ma maîtresse, soit contre l'amour. » Il ouït alors que le druide lui répondait : « Mon enfant, vous ne devez nullement douter de ce que je vous dis, ni, le croyant, craindre d'offenser sa beauté ni votre amour, et je m'assure que je vous le ferai entendre en peu de mots. Il faut donc que vous sachiez que toute beauté procède de cette souveraine bonté que nous appelons Dieu, et que c'est un rayon qui s'élançe de lui sur toutes les choses créées. Et comme le soleil que nous voyons éclaire l'air, l'eau et la terre d'un même rayon, ce soleil éternel embellit aussi l'entendement angélique, l'âme raisonnable et la matière; mais comme la clarté du soleil paraît plus belle en l'air qu'en l'eau et en l'eau qu'en la terre, de même celle de Dieu est bien plus belle en l'entendement angélique qu'en l'âme raisonnable, et en l'âme qu'en la matière. Aussi disons-nous qu'au premier il a mis les idées, au second les raisons, et au dernier les formes. »

Et comme Céladon allègue qu'il entend mal cette distinction : « Mon enfant, ajoute le druide, les entendements angéliques sont ces pures intelligences qui, par la vue qu'elles ont de cette souveraine beauté, sont embellies des idées de toutes choses. L'âme raisonnable est celle par qui les hommes sont différents des brutes, et c'est elle-même qui, par le discours, nous fait parvenir à la connaissance des choses, et qui à cette occasion s'appelle raisonnable. La matière est ce qui tombe sous les sens, qui s'embellit par les diverses formes qu'on lui donne, et par là vous pouvez juger que celle que vous aimez peut bien avoir en perfection les deux dernières beautés que nous nommons corporelle et raisonnable, et que toutefois nous pouvons dire sans l'offenser qu'il y en a d'autres plus grandes que la sienne. Ce que vous entendrez

mieux par la comparaison des vases pleins d'eau; car tout ainsi que les grands en contiennent davantage que les petits, et que les petits ne laissent d'être aussi pleins que les plus grands, de même faut-il dire des choses capables de recevoir la beauté; car il y a des substances qui, pour leur perfection, en doivent recevoir, selon leur nature, beaucoup plus que d'autres, et qui toutefois ne se peuvent dire imparfaites, ayant autant de perfection qu'elles en peuvent recevoir, et c'est de celles-ci que sera votre maîtresse, que, sans offense, vous pourrez dire parfaite, et avouer moindre que ces pures intelligences dont je vous ai parlé. »

La doctrine du druide est entièrement conforme à celle des Alexandrins. Plotin enseigne que la beauté corporelle est le triomphe de l'idée sur la matière. Aussi le feu est le plus beau des corps, parce qu'il tient parmi les éléments le rang de l'idée. Les raisons qu'en apporte ce philosophe peuvent sembler bizarres. « Le feu, dit-il, se porte en haut, il est le plus léger de tous les corps, comme étant de tous les corps le plus incorporel. » Cependant dans le monde matériel, la victoire de l'idée est toujours incomplète; la matière résiste; elle est un vêtement grossier qui ne devient jamais tout à fait transparent; elle obscurcit toujours de son ombre les radieuses clartés de l'esprit. Le monde des idées est le vrai séjour de la lumière et de l'harmonie. Les êtres qui habitent cette demeure privilégiée se voient et se pénètrent dans les profondeurs intimes de leur nature. Chaque essence comprend en elle le monde intelligible tout entier, et le voit également tout entier dans une essence quelconque, « *en sorte que chaque chose y est tout, et que tout y est chaque chose* ». Dans ce ciel des intelligibles, la beauté resplendit d'un éclat immortel; elle n'y est pas, comme ici-bas, enveloppée de voiles trompeurs qui la déguisent et la défigurent. « Fuyons dans cette chère patrie! s'écrie Plotin; dans cette patrie d'où nous sommes sortis et où nous attend notre père! Mais comment fuir? nos pieds ne nous serviraient de rien, non plus que des chars rapides ou des navires. Pour revoir cette patrie bien-aimée, il faut fermer les yeux du corps et ouvrir les yeux de l'âme, recourir à ce regard intérieur que tous les hommes possèdent et dont si peu savent se servir. » Ainsi, de la beauté physique, qui ne la peut satisfaire, l'âme s'élève à la beauté de la vertu et de la science; puis, montant plus haut encore, elle atteint à la sphère de la pure intelligence, à la source même de l'éternelle lumière, et là, éperdue, elle jouit dans le silence de l'extase d'un spectacle ineffable, dont les magnificences l'éblouissent et la confondent. C'est en ces termes que s'exprime

l'auteur des Ennéades, et il ne fait que reproduire à sa façon la doctrine de l'amour platonique, telle qu'elle se trouve exposée dans le Banquet. C'est à Platon que revient l'honneur d'avoir inventé l'échelle hiérarchique de la beauté; le premier, il a prescrit à l'homme de se faire de l'admiration des beaux corps un marchepied pour s'élever à la contemplation des âmes, des mœurs, des lois, des sciences, jusqu'à ce que, parvenant enfin au dernier degré de l'initiation, il aperçoive tout à coup une beauté merveilleuse, incréée et impérissable, exempte d'accroissement et de diminution, beauté qui n'a rien de sensible ni de corporel, beauté simple, homogène, absolue, sans mélange, non revêtue de chair et de couleurs humaines, et qui, ne résidant pas dans un être différent d'elle, existe éternellement par elle-même.

Ainsi Platon, Plotin, le druide Adœmas s'accordent à envisager la beauté corporelle, la beauté que perçoivent les sens, comme une beauté inférieure, qui n'est qu'une pâle émanation, le vague et incertain reflet de la beauté céleste. Comme le dit le philosophe alexandrin, l'âme divine est un flambeau dont la clarté va s'affaiblissant à mesure qu'elle s'éloigne de son foyer. Arrivée au terme de son rayonnement, elle se perd dans d'épaisses et profondes ténèbres. Ces ténèbres sont la matière. Mais cette lumière divine ne s'éteint pas subitement, elle diminue par degrés, et les corps, avec leurs figures, leurs modes et leurs couleurs, sont une pénombre qui forme le passage entre les clartés du monde intelligible et la nuit de la matière brute et informe. Malheur à qui se contente du demi-jour et n'aspire pas à contempler le soleil ! malheur à qui ne se doute pas que les beautés des corps ne sont que de faibles images et d'imparfaites copies de la beauté suprême qui ne se manifeste ni dans le temps ni dans l'esprit ! — A vrai dire, Adœmas ne s'exprime pas sur ce point aussi catégoriquement que Plotin. C'est que ce druide de la Renaissance n'est pas seulement un néo-platonicien, il est aussi un casuiste, très-entendu dans l'art des accommodements. Il tient à ménager les scrupules de Céladon, et la comparaison des petits et des grands vases lui vient fort à propos pour rassurer cette conscience délicate, qui redoute à l'égal de la mort tout blasphème contre une maîtresse adorée. — « Mon enfant, lui aurait-il dit s'il n'eût craint de le scandaliser, tournez vos regards et votre cœur vers ces Astrées éternelles qui s'appellent les idées, et sachez qu'entre la beauté d'une idée et celle d'une bergère, il y a l'infini. » — Et pour parler comme ses maîtres, il eût ajouté : « La véritable beauté n'a point de forme, point de visage, point de corps; elle ne se voit point, elle ne s'entend point, elle ne se touche point. Céladon, ce

n'est pas assez de prétendre, comme vous le faites, que vous aimez l'âme d'Astrée plus que son corps; car cette âme, vous la voyez paraître dans ses regards, dans son sourire. Le son argentin de la voix d'Astrée charme vos oreilles, les grâces de son visage font les délices de vos yeux. C'est par l'intermédiaire de vos sens émus, transportés, que son âme se communique à la vôtre. Mais la vraie beauté n'a rien de sensible, elle ne se révèle qu'à l'intelligence ravie en extase.

Cette doctrine platonicienne du beau a joui des destinées les plus heureuses; sa vogue a été immense; elle s'est accréditée auprès des esprits les plus divers; nous la retrouvons dans saint Augustin et dans Winckelmann. A la prendre dans la rigueur de ses principes, elle respire une mysticité qui semble incompatible avec les arts, et cependant plus d'un grand artiste a eu pour elle des complaisances. Il est vrai qu'on n'a accepté ses conclusions que sous bénéfice d'inventaire, et qu'on a su tempérer son austérité par des adoucissements. On l'a dépouillée de sa spiritualité transcendante et de sa métaphysique émanatiale. Accommodée de la sorte, elle est devenue plus banale, mais moins gênante. Le vulgaire ne s'empare jamais d'un système sans y mêler des conséquences: il se donne ainsi le plaisir de raisonner sans rien risquer. Et voilà comment la sublime esthétique platonicienne, qui conduit à l'extase, a dégénéré en cette banalité qui s'appelle la *doctrine de l'idéal*, laquelle a l'avantage de n'engager à rien. Je crois à l'idéal, c'est-à-dire à une beauté parfaite dont la nature n'offre point de modèle, dont mon imagination ne peut préciser les contours, dont aucune forme ne peut exprimer la perfection. Cette beauté, je ne l'ai jamais vue; dès que je la veux contempler, elle se dérobe derrière un nuage; c'est un rêve dont je ne peux débrouiller la confusion. Si j'étais un René, c'est-à-dire une grande âme malade, ce rêve me causerait des souffrances inconnues au commun des hommes, je raconterais ces souffrances dans un style d'une éloquence admirable, et je m'écrierais: « Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence; je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future; je l'embrassais dans les vents, je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers. » Si j'étais un Raphaël, c'est-à-dire un grand artiste, joignant aux sublimes inspirations du génie une certaine candeur philosophique, j'e m'imaginerais naïvement qu'en peignant je ne compose pas d'après la nature, mais d'après une cer-

tainé idée qui me vient à l'esprit, *certa idea che mi viene nella mente*; et je n'en jugerais pas si bien que le critique qui a dit : Il est faux de prétendre que Raphaël soit le type de l'idéal; ses figures ont toutes une couleur locale si prononcée que, lorsque vous passez dans les rues de Rome, vous croyez voir se promener ses peintures du Vatican. — Enfin, si je ne suis qu'un homme ordinaire, je disserterais sur l'idéal à tort et à travers; au nom de l'idéal, je traiterai cavalièrement la nature, j'en appellerai à l'idéal pour trancher toutes les questions d'esthétique, je prodiguerai ce mot, parce qu'il sonne bien à l'oreille, et j'aurai pardessus le marché le plaisir de parler sans m'entendre.

Au platonisme, conséquent ou inconséquent, il faut opposer les théorèmes de l'esthétique hégélienne, tels qu'ils ont été déduits par M. Th. Vischer dans le premier volume de son remarquable ouvrage. Avec la nouvelle esthétique, il n'est plus question de distinguer la beauté supralunaire et la beauté sublunaire, ni de glorifier la première aux dépens de la seconde; il n'est plus question de cette sorte d'obscurcissement que subiraient les idées en se réalisant dans le monde de la matière; il n'est plus question enfin d'une beauté supérieure dont le caractère consisterait à n'en point avoir, et qui ne serait qu'une abstraction accessible à la seule intelligence, sans que les sens puissent avoir part à cette contemplation bienheureuse. Selon la nouvelle esthétique, qui n'a point à craindre que le bon sens la désavoue, il ne faut pas parler de la beauté des idées; l'attribut de la beauté n'appartient point aux purs intelligibles. Les idées ne s'embellissent qu'en se réalisant; elles ne s'embellissent qu'en sortant du royaume des ombres et des abstractions, *inania regnâ*, pour apparaître dans le monde des existences contingentes, en renonçant à l'insipide et languissante immortalité des fantômes pour revêtir une forme sensible et mortelle.

Quand le soleil entra dans la route infinie,
A son premier regard, de ce monde imparfait
Sortit le peu de bien que le ciel avait fait,
De la beauté l'amour, de l'amour l'harmonie;
Dans ce rayon divin s'élança le génie.

Pour que la beauté devienne leur partage, il faut que les idées s'individualisent; or point d'individualité sans la matière et sans l'accident. Qu'on ne nous parle pas d'une beauté qui n'a point de forme! C'est un être de raison qui implique contradiction; c'est une chimère aussi vaine que la quadrature du cercle. La forme est l'essence même de la beauté; point de beauté sans contours, et qui dit contours dit limites.

La beauté ne réside donc que dans la sphère des êtres limités et finis, et le temps et l'espace sont les conditions indispensables de son existence. Aussi, quand on définit Dieu la beauté absolue, l'expression n'est juste qu'à titre de métaphore; la Divinité n'est belle que dans ses œuvres, sa beauté ne paraît que dans la nature et dans l'humanité. — Donnez M. Vischer pour souffleur à Céladon, et les arguments du druide Adomas ne demeureront pas sans réplique. — « Non, mon père, lui répondra l'amoureux berger, je ne reconnais point à ces pures intelligences que vous me vantez cette perfection de beauté qu'il vous plaît de leur attribuer, et je ne consentirai jamais à blasphémer ma maîtresse pour leur rendre des hommages auxquels elles n'ont aucun droit. En vain me dites-vous qu'en l'entendement angélique résident les idées dans leur pureté, et qu'à la matière les formes seules sont échues en partage. Les idées ne deviennent susceptibles de beauté qu'en se changeant en formes. L'âme même de ma maîtresse ne mérite le nom de belle que parce qu'elle se répand dans son corps et devient pour ainsi dire visible à mon cœur. Et ce n'est pas seulement sur son visage, dans ses yeux, dans son sourire que cette âme m'apparaît; elle s'incorpore dans son geste, dans ses actions, dans ses propos de bergère que le vent emporte, et dans ma fantaisie où elle est toujours présente. Évoquez, mon père, tant qu'il vous plaira, vos entendements angéliques : ils vous instruiront des secrets de la philosophie, qu'ils possèdent bien mieux que nous; mais pour ce qui est de la beauté, les yeux d'Astrée en disent plus long sur ce point que les plus pures intelligences. Adieu, je ne suis pas druide, je m'en vais revoir ma bergère, et bien habile qui me démontrera qu'elle est moins belle qu'une idée ! »

Ainsi, l'opposition est complète entre les principes des deux systèmes qui se disputent le champ de l'esthétique, et cette opposition doit se retrouver dans la solution que chacun d'eux présente des principaux problèmes de la science du beau. Le platonisme a dès longtemps cherché à résoudre la question de savoir comment nous percevons le beau, et cet autre point, non moins délicat et plus controversé encore, des rapports du beau naturel et du beau artistique. Sur ces deux articles fondamentaux, les conclusions de M. Vischer, s'il était demeuré conséquent à ses principes, auraient dû différer essentiellement de celles de ses devanciers, et nous étions curieux de connaître les théories par lesquelles il était appelé à renouveler cette partie de la science. Mais notre attente a été un peu déçue. M. Vischer n'a pas eu le courage de son originalité; il a eu trop d'indulgence pour ses antagonistes,

trop d'égards pour certaines opinions aujourd'hui converties en préjugés, trop de respect pour certaines formules consacrées qui exercent un empire magique sur les esprits ; comme effrayé des nouveautés où la logique l'entraînait, il est entré en pourparlers avec les traditions, ou il s'est tu sur des points importants. Un esprit si vaillant semblait nous promettre autre chose que des accommodements à l'amiable, et ce n'est pas sans quelque étonnement que dans plusieurs chapitres de son livre, à côté de vues originales et profondes, nous avons cru découvrir des lacunes, des hésitations, des contradictions, et que nous avons plus d'une fois surpris l'auteur en flagrant délit de platonisme et d'infidélité à ses principes.

II.

Pour les platoniciens, le beau est une réalité absolument indépendante de la perception et de l'être qui le perçoit ; le beau est la vérité, l'essence. On ajoute qu'il est le vrai manifesté ou la splendeur du vrai, et il semble que par là on veuille indiquer que quelque chose doit s'ajouter à la vérité pour qu'elle se transforme en beauté. Mais les platoniciens désavouent les conséquences qui pourraient être tirées de cette concession. « Le beau, a dit le dernier d'entre eux, renfermant deux choses, le vrai et la manifestation du vrai ou son expression distincte de lui, le beau, disons-nous, peut être considéré principalement dans l'un ou l'autre de ces deux termes, dont il suppose néanmoins l'union. Le premier de ces termes, ou le vrai conçu en soi, n'est autre chose que l'immuable, le nécessaire, l'absolu. Le second est le variable, le contingent, le relatif, excepté en Dieu, où la manifestation, s'identifiant avec ce qui est manifesté, est, comme lui, absolue, nécessaire, immuable, et c'est pourquoi Dieu est le type essentiel du beau. » Ainsi, Lamennais commence par définir le beau à peu près comme l'a fait Schelling, *l'infini exprimé par le fini* ; mais il se hâte de se soustraire aux conséquences de sa définition. Après avoir expressément déclaré que le beau se compose de deux termes étroitement unis, il affirme que dans la beauté parfaite ces deux termes se confondent. En Dieu, type essentiel du beau, la manifestation est absolue, nécessaire, complète, parce qu'il n'a point de forme ; car il implique que la forme soit jamais adéquate à l'essence ; la forme est essentiellement individuelle, elle n'exprime jamais qu'un moment, qu'une face, qu'un aspect de l'essence. Phidias a sculpté un certain nombre de statues de Minerve,

et parmi ces statues, il n'en était pas deux de pareilles. La raison en est simple : du moment qu'il donnait un corps et un visage à la divine Sagesse, Phidias devait l'individualiser, car toute forme est déterminée, et chacune de ses statues représentait Minerve envisagée sous un certain aspect ; la Minerve d'or et d'ivoire du Parthénon n'était pas Minerve, mais une Minerve. De même, peut-on dire de Raphaël que jamais il n'a peint la Madone ; que jamais, si inspiré que fût son pinceau, il n'est parvenu à tracer une figure qui fût l'image adéquate de la Reine du ciel. Et c'est en vertu de la même nécessité que Dieu lui-même ne se donne une forme qu'en s'individualisant dans la création, et la beauté est la récompense de cet acte de renoncement suprême par lequel il se dépouille de son infinitude.

Les platoniciens ne prennent donc pas au sérieux ce second terme qui, suivant leur propre définition, vient s'ajouter à la vérité dans le phénomène du beau. Loin de là, la beauté, selon eux, doit être attribuée si exclusivement à l'essence, que celle des êtres finis n'est qu'une beauté secondaire ; la forme n'est pas la manifestation de l'idée, mais le voile qui l'offusque. Il en résulte que le beau, comme le vrai, n'est perceptible qu'à l'intelligence ; c'est elle qui, perçant l'enveloppe matérielle qui les recouvre, reconnaît dans le monde empirique les idées immortelles qui s'y trouvent enfermées et comme emprisonnées. Pour expliquer cette perception intellectuelle du beau, Platon recourt à la fameuse théorie de la réminiscence. « Toute âme humaine, dit-il dans le *Phèdre*, a contemplé les essences ; mais elles n'ont pas toutes la même facilité à se rappeler ce qu'elles ont vu. Il n'appartient qu'aux plus raffinées et aux plus délicates d'entre elles d'en conserver un souvenir fidèle et distinct. Ce sont ces âmes privilégiées qui, en apercevant quelque image des essences, se sentent ravies et transportées hors d'elles-mêmes ; dans l'imparfaite copie, elles reconnaissent le divin modèle, et une joie délicieuse les inonde. » « La beauté rayonnait dans tout son éclat, s'écrie Socrate, lorsque, mêlés au chœur céleste, nous marchions à la suite de Jupiter ; alors, jouissant d'une vue et d'un spectacle ravissants, nous étions initiés aux mystères qu'on peut appeler ceux des bienheureux, et, parvenus au plus haut degré d'initiation, nous admirions ces objets parfaits, simples, pleins de calme et de béatitude, et nous les contemplions dans une lumière pure, purs nous-mêmes et libres de ce tombeau appelé le corps, que nous traînons avec nous.... Aussi l'homme, encore plein des saints mystères, parce qu'il les a longtemps contemplés, lorsqu'il voit une figure qui retrace la beauté divine ou un corps remarquable par ses belles formes, frémit

d'abord ; puis, regardant le bel objet, il le révere comme une divinité, et, s'il ne craignait de passer pour un homme tout à fait en délire, il sacrifierait à son bien-aimé comme à la statue d'un Dieu, comme à un Dieu. » Dans l'Astrée, nous retrouvons la même théorie, compliquée seulement de quelques éléments d'astrologie judiciaire, mélange qui ne devait pas déplaire au goût raffiné et parfois un peu bizarre des hommes de la renaissance. « Sachez, madame, dit le druide Ademas à Daphnide, sachez que Teutatès, le suprême créateur de toutes choses, a établi là-haut, où est sa principale demeure, le lieu où il crée toutes les âmes, et parce qu'il n'y a pas d'apparence que rien parte de la main d'un si bon ouvrier qui ne soit en perfection, et celle de l'âme étant l'entendement, il la rend, outre que par sa forme elle est raisonnable, intellectuelle par participation. Or cette participation, elle la prend de cette pure intelligence qui domine alors qu'elle est créée, et cette perfection qu'elle reçoit lui est tellement agréable, qu'elle brûle toute de l'amour de l'intelligence qui la lui participe. Et tout ainsi que l'amant se forme en sa fantaisie une idée de la chose aimée le plus parfaitement qu'il lui est possible, afin d'y replier les yeux de son âme et se plaire en cette contemplation, lorsqu'il est privé de vue du visage bien-aimé, de même cette âme amoureuse de la suprême beauté de cette intelligence et de cette planète, lorsqu'elle entre dans ce corps à qui elle donne la forme..., imprime sa fantaisie du caractère de la beauté de laquelle elle a été ardemment éprise dans le ciel, et ainsi, se plaisant dans cette contemplation, elle se forme une certaine naturelle disposition d'estimer bon et beau tout ce qui lui ressemble. »

Telles sont les explications que donne Ademas à Daphnide, et dont cette bergère se tient satisfaite. Mais dans un autre endroit du roman, le berger Silvandre, qui a beaucoup *druisé*, dépouillant la doctrine de son enveloppe symbolique, la ramène à ce principe que *l'entendement et la chose entendue ne sont qu'une même chose, et que partant l'entendement de celui qu'aime la beauté est la même chose qu'il aime*. Et tel est aussi le langage de Plotin. Dans la contemplation, l'intellogenos est à la fois l'objet, l'œil et la lumière. L'idée est l'essence de l'âme, et lorsque apparaît la beauté sensible, l'âme la reconnaît comme quelque chose d'analogue et de sympathique à sa propre nature ; elle l'accueille et se l'assimile. Ainsi l'âme se réjouit à la vue du beau, parce qu'elle y retrouve sa propre image ; la beauté est un miroir sur lequel elle se penche avidement pour se contempler, et elle voit avec transport s'y réfléchir le divin spectacle qui est en elle. — Et Schelling, à son tour, dans *Bruno*, établit qu'en Dieu résident les types éternels des choses,

types achevés, absolus, lumineux ; en Dieu résidait aussi l'idée qui, se revêtant de chair, est devenue Raphaël ; cette idée, avant de venir au monde à Urbino et d'étudier l'art à l'école du Pérugin, était étroitement unie dans le sein de la Divinité avec ces types éternels, et c'est en vertu de cette étroite connexion que Raphaël a si bien reconnu dans les existences imparfaites de ce bas monde les traits à demi effacés de la suprême beauté, et qu'il a pu, dans les œuvres enfantées par son génie, restaurer cette image obscurcie et mutilée. Notons que l'inventeur de ce mythe est ce même Schelling qui avait défini la beauté l'*infini exprimé par le fini*. Tant sont irrésistibles les séductions du platonisme, Tant il est difficile de conjurer

D'un astre tout-puissant la maligne influence !

M. Vischer, on le conçoit sans peine, ne peut admettre, avec les platoniciens, que la perception du beau soit un acte intellectuel, car l'intelligence est la faculté de la pensée abstraite ; elle contemple les idées, les essences, et la beauté appartient au monde phénoménal. Le beau ne peut pas être non plus perçu simplement par les sens, car le beau est l'apparition de l'idée dans un objet individuel et limité ; il suppose ainsi le rapport de deux termes intimement liés : l'idée se révèle immédiatement par la forme, la forme est le vêtement transparent de l'idée ; je perçois simultanément et par une seule intuition les deux termes du rapport et leur indissoluble unité. Or la faculté par laquelle s'opère en moi l'union de la sensation et de l'idée s'appelle l'imagination. C'est par l'imagination que je joins à l'idée l'image qui lui correspond ; ainsi c'est par l'imagination que je perçois la beauté : je ne la pense pas, je ne la sens pas, je l'imagine, et elle est en quelque sorte une création de mon esprit s'exerçant sur certains objets.

L'erreur est grande de se persuader que la beauté est une chose toute faite, absolument indépendante de l'être qui la contemple. « Qu'on ne se laisse pas prendre, — dit M. Vischer, — au raisonnement de ceux qui se plaisent à croire qu'ils peuvent se représenter un bel objet qui existerait sans que personne le vît ; car, du moment que je me le représente, je le vois intérieurement, et ce n'est qu'en tant que je le vois que je l'appelle beau. » M. Vischer a raison : la beauté n'existe qu'au moment qu'elle est perçue ; on a donné ce nom à un certain état de l'âme que sont en possession de produire certains objets privilégiés. « Le beau, — a dit Goethe, — est la contemplation de la vie dans sa plus grande perfection ; seulement, cet état de mon

âme, je le transporte dans l'objet; je vois en lui cette union parfaite de l'idée et de la forme, qui est l'œuvre de mon imagination. On a donc tort de parler d'une perception passive du beau; chaque fois que je perçois la beauté j'imagine, et imaginer, c'est agir. » Cette proposition est évidente, lorsqu'on l'applique, par exemple, aux jouissances que nous donne la poésie. Quand je lis l'Arioste, mes yeux sont occupés à noter des caractères alphabétiques et mon entendement à interpréter les mots qui en sont formés; mais le *Roland furieux* ne devient pour moi une production esthétique que parce que mon imagination s'empare des divines octaves pour les mettre en action; elle les traduit en images, elle évoque devant elle les mêmes tableaux qui remplirent autrefois l'imagination de l'Arioste, et plus ma fantaisie est forte et distincte, mieux je réussis à revoir ce qu'a vu le poète, et à contempler dans leur vérité les rêves dont sa muse le berça. Il en va de même de toute autre perception esthétique. Il ne suffit pas d'avoir des yeux pour admirer un beau paysage. Le spectacle grandiose ou suave qui me ravit est une création de mon âme secondée par la nature; que je devienne passif, que mon imagination fatiguée ou distraite refuse son concours à mes sens, je continue de voir les mêmes objets, des arbres, des rochers, des nuages, la terre et le ciel; mais le tableau s'est évanoui, la beauté s'est envolée; ce paysage, subitement dépouillé de ses prestiges, attend que le magicien se réveille de son sommeil et renouvelle l'enchantement; et ce magicien, c'est moi. Ainsi s'explique que la perception du beau soit sujette à tant de variations et de vicissitudes. Telle production de la nature ou de l'art qui me plongeait hier dans l'extase me laisse aujourd'hui froid et insensible. Je suis en voyage, le jour commence à paraître; je m'arrête tout à coup pour contempler une montagne que le soleil levant colore d'une teinte rosée. Un paysan qui chemine près de moi me dit : « Que regardez-vous? Cela n'est rien, c'est le soleil qui se lève, cela arrive tous les matins. » Quelques heures plus tard, épuisé de fatigue, je passe devant un beau point de vue, sans daigner y arrêter mes regards. Un Osmanli contemplatif, qui, accroupi dans la poussière, jouit silencieusement du spectacle, me fait signe du doigt. Je m'arrête, je fais un effort, et j'admire comme lui. Un Arménien s'approche de nous et me dit : « Les Turcs sont des fainéants, ils passent des heures à regarder on ne sait quoi. » L'Osmanli hausse les épaules et murmure entre ses dents : « Ces chiens de chrétiens sont si occupés qu'ils n'ont jamais le temps de ne rien faire. » Et moi je réponds au contemplatif : « Tu te trompes, il faut plutôt dire que ces chiens de chrétiens ont l'esprit et

les doigts si occupés que beaucoup d'entre eux condamnent leur imagination à chômer éternellement. »

Après cela, nous pouvons bien dire, avec M. Vischer, que la beauté est l'idée qui se contemple ou qui s'apparaît à elle-même. Qu'est-ce en effet que l'esprit de l'homme ? Un moi empirique, borné, fini, qui, en prenant conscience de lui-même, prend conscience du moi absolu dont il est la manifestation. Or dans toute beauté naturelle ou artistique, ce moi borné retrouve cette unité de l'infini et du fini, de l'idée et du phénomène qui est en lui, ou, pour mieux dire, en percevant le beau, il projette hors de lui, comme une ombre divine, ce mystère de son être, qu'il réussit ainsi à contempler dans les choses. Mais ici il importe de prendre ses précautions pour ne pas donner, par une équivoque, gain de cause aux platoniciens. La différence est grande entre la rêverie esthétique et la contemplation du philosophe. La raison du sage découvre la raison qui est dans les choses, son intelligence se retrouve dans l'univers ; elle reconnaît la présence des idées dans la nature et dans l'histoire, elle s'assure que le monde est une pensée, et que cette pensée est la sienne. Mais la beauté ne se révèle pas à ma raison, qui, à vrai dire, n'est pas à moi, mais qui m'est commune avec tous les hommes ; elle se révèle à mon imagination, laquelle a un caractère propre qui est le mien. Aussi chaque homme a-t-il une manière particulière d'être affecté par la beauté ; les impressions qu'elle produit sur moi ne sont pas les mêmes qu'éprouve mon voisin. Nous avons tous, ou presque tous, la même morale et la même logique, mais chacun de nous a sa façon de concevoir la beauté, et c'est ici que s'applique l'adage « qu'il ne faut pas disputer des goûts ». Madame de Maintenon, que Versailles enchantait, trouvait les Alpes hideuses ; Rousseau découvrit le premier les grâces des sapinières, et Bourrit la magnificence des névés. Ces deux Genevois surent rendre leurs jouissances contagieuses, et ils imposèrent, pour ainsi dire, leurs sensations au public ; mais encore resta-t-il bien des inconvertis qui préférèrent un pommier battu du vent dans une plaine de la Beauce aux sublimes horreurs du mont Blanc et à *ces précipices qui font bien peur*. Les imaginations privilégiées sont celles qui sont susceptibles de recevoir le plus de *modes*, mais il n'en est point de complètes, et il manque toujours une ou deux cordes aux instruments les plus parfaits.

D'autre part, l'objet beau ne se présente pas à moi comme produit par une nécessité logique : il pourrait être ou ne pas être ; la nature l'a rencontré sur son chemin, elle ne semble pas l'avoir créé de propos délibéré. C'est une heureuse saillie de l'esprit créateur, une admi-

nable trouvaille dont la rareté augmente le prix. Supprimez la beauté de ce monde, vous n'aurez détruit aucun des ressorts qui le font mouvoir; elle est une décoration splendide qui n'est point nécessaire à la solidité ni à la sage ordonnance de l'édifice. Et c'est pour cela qu'elle nous est si chère; il n'y a de vraies jouissances que celles que nous donne le superflu. Aussi la perception du beau ne peut-elle être le fruit d'une déduction rationnelle de mon esprit; la beauté est un événement fortuit, qui semble se dérober au rigoureux enchaînement des causes et des effets, et tandis que le philosophe reconnaît comme la règle des choses la sainte fatalité de la raison, l'artiste qu'émeut et fascine quelque grand spectacle de la nature se sent porté à tenir le hasard pour le roi légitime de l'univers, et il ne rougit point d'adorer cette royauté nouvelle, car le hasard qui produit la beauté fait paraître autant de sagesse dans ses jeux que la raison dans ses calculs. Mais ce qui est fortuit est passager; ce qu'un caprice enfante, un autre caprice le peut détruire; aussi la beauté est-elle éphémère; dans les jouissances qu'elle nous donne, il entre je ne sais quel trouble de l'âme qui se hâte de se repaître d'un plaisir que le temps lui dispute et qu'elle craint de ne pouvoir savourer à son aise. Quand Ève apparut aux regards éperdus du premier homme, il éprouva ce frisson mêlé de terreur dont parle Platon : il sentit ses genoux se dérober sous lui, un nuage passa sur ses yeux. Dans cette créature ravissante qui s'offrait à sa vue, il retrouvait rassemblées toutes les harmonies de la création, comme si la source abondante de la vie se fût versée tout entière dans cette argile périssable. Ève n'était qu'une femme, mais l'éternel mystère des choses était en elle, et ce mystère portait dans le cœur d'Adam un mélange d'inquiétude et de volupté. La compagne dont le Ciel enrichissait son destin lui apparut comme un accident délicieux et sacré; ivre de joie, mais incertain encore de son bonheur, il se prit à craindre que la divine sagesse, se repentant soudain de son caprice, ne fût rentrer dans le néant le doux fantôme qu'elle venait de créer en se jouant, et il s'écria : « Vision charmante, ne vous envollez pas! Vents du ciel, ne la chassez pas loin de moi, vous emporteriez mon cœur avec elle! »

Mais il ne suffit pas d'établir que la beauté est à la fois un certain état des choses et un produit de notre imagination; il ne suffit pas de démontrer qu'elle est l'idée se contemplant elle-même. Quand les platoniciens nous disent que le beau est un objet ou au moins une qualité objective des essences, et qu'il se révèle à notre intelligence par le fait même qu'elle découvre dans les choses l'existence immanente des

idées, nous les tenons quittes de toute autre explication; mais pour nous le problème est plus compliqué. La beauté, telle que nous l'avons définie, n'est qu'une apparence, et cette apparence est une illusion, un demi-mensonge; car il répugne à la logique qu'un individu puisse être adéquat à son espèce et qu'un phénomène soit l'expression complète de son idée; or l'objet beau, avons-nous dit ailleurs, est un individu déterminé qui paraît s'égaliser à son espèce, et auquel elle semble avoir communiqué la plénitude d'existence qu'elle tient de ses relations avec l'ensemble des êtres; et nous croyons voir en lui le principe vivant de toutes les espèces, l'unité du tout, un abrégé de l'univers. Mais, au sens rigoureux du mot, il n'y a pas de microcosmes dans le monde, et, comme M. Vischer l'a déclaré plus d'une fois, l'idée n'opère sa réalisation complète que dans l'ensemble des individus, dans l'infini du temps et de l'espace. Le beau n'est par conséquent qu'une apparence, qu'une illusion, qu'un prestige, et ce prestige veut être expliqué. Comment se fait-il que notre imagination réussisse à se forger ce fantôme qui lui est si cher? Dans quel rapport mystérieux se met-elle avec certains objets pour en tirer ainsi ce qu'on n'y saurait trouver, même en fouillant jusqu'au fond de leurs entrailles? Elle demande à l'objet beau : « Qui es-tu ? » Et il lui répond : « Je suis l'espèce, je suis le tout. » C'est elle-même qui lui a soufflé cette réponse, mais par quel artifice réussit-elle à la lui faire redire? Comment s'explique cet excès de complaisance ou de soumission, et comment le souffleur peut-il oublier que cette réplique vient de lui? Comment y prend-il plaisir comme à une déclaration librement consentie dont il n'a garde de révoquer en doute la sincérité?

Question de sorcellerie ou problème de psychologie, c'est un point capital sur lequel l'esthétique ne saurait s'arrêter trop longtemps, et que M. Vischer cependant ne s'est point attaché à résoudre. Un jour la Vierge apparut à son serviteur Dominique, qui était tout en pleurs; elle s'arrêta devant lui en souriant, et souleva le capuchon qui recouvrait sa tête, — et voici que, dans le capuchon de Marie, Dominique crut voir rassemblée toute la céleste patrie : *Totam caelestem patriam amplectendo dulciter continebat*. — Ce miracle se renouvelle chaque fois que nous contemplons la beauté, et nous aurions désiré que M. Vischer nous en fournît l'explication.

III.

La beauté est dans la nature, et elle y affecte mille formes diverses; car la nature n'est pas seulement les champs et les bois, elle est encore la nature humaine avec ses goûts, ses passions, ses faiblesses et ses vertus, avec ses modes infiniment variés. L'étude du beau naturel, à laquelle Hegel n'avait touché qu'en passant, tient une place considérable dans l'esthétique de M. Vischer, et elle lui a fourni la matière de quelques chapitres pleins d'intérêt. Nous y avons retrouvé avec plaisir les vues les plus saines et les plus profondes de Bernardin de Saint-Pierre, mais étendues, complétées, ramenées à la sévérité d'une méthode vraiment scientifique, et dégagées de tant de fadaïses et de *concelli* qui étaient propres à les discréditer.

La beauté est dans la nature, et cependant l'humanité ne s'en est pas tenue à la beauté naturelle, ou, pour parler plus exactement, il ne lui a pas suffi de faire travailler son imagination sur les données que lui fournissait la nature; elle a transporté la beauté dans un monde nouveau, dans un monde de son invention qui s'appelle l'art, et il semble qu'on lui puisse appliquer ce qu'un critique a dit de Shakspeare : « Après avoir parcouru le monde, il le trouva trop petit, et il en créa un autre. » Comment expliquer cette création, qui répond évidemment à l'un des besoins les plus profonds et les plus universels de l'esprit humain, puisqu'elle est commune à tous les temps et à tous les peuples? En d'autres termes, quelle est la raison suffisante de l'art et dans quel rapport se trouve-t-il avec la nature? Sujet grave et très-contentieux. Bénissons le Ciel d'avoir souffert qu'il y eût de grands artistes quand les lois de l'art étaient encore à découvrir, de même qu'il a permis à l'homme de vivre avant que la circulation du sang lui fût connue.

Les platoniciens ne sont point tous tombés d'accord sur cette question. Selon Platon, les choses sont d'imparfaites copies des idées; ces copies déposent leurs empreintes dans l'imagination de l'artiste, qui à son tour les fait passer dans ses œuvres. Ainsi, Platon considère l'œuvre d'art comme la copie de la copie d'une copie, et la dernière de ces copies est la plus indigne du modèle. Jamais l'art, je pense, n'a été plus ravalé. C'est s'en exprimer en moine gris, et tant de brutalité surprend dans le seul philosophe qui ait été un grand artiste, sans compter que lorsqu'il vit le jour les cendres de Phidias étaient à

peine refroidies. La plupart des platoniciens ont refusé de souscrire à l'impitoyable sentence rendue par leur maître. Ils disent bien tous avec le poète :

Non, quand leur Âme immense entra dans la nature,
Les dieux n'ont pas tout dit à la matière impure,
Qui reçut dans ses flancs leur forme et leur beauté.

Mais ils répugnent à admettre que l'art ne soit que la copie d'une méchante copie. Plotin, malgré quelques contradictions, semble avoir pensé que la mission de l'art est de restaurer la nature, de rapprocher la beauté naturelle du modèle divin. Il s'en explique nettement dans un passage de la cinquième Ennéade : « Si quelqu'un, dit-il, méprise les arts, parce qu'ils ne créent qu'en imitant la nature, il faut lui répondre que la nature elle-même est une imitation; ensuite il faut savoir que l'artiste n'imité pas simplement ce qu'il voit, il remonte aux principes idéaux de la nature; de plus, l'art a ses créations propres, et, comme s'il possédait en lui-même la beauté, il remédie aux imperfections des choses; le Jupiter de Phidias n'est la copie d'aucun objet sensible; Phidias l'a conçu tel que Jupiter nous apparaîtrait, s'il se rendait visible à nos yeux. » C'est à peu près le mot de Cicéron, déclarant que dans l'âme de Phidias résidait un type suprême de la beauté, et que cette image sur laquelle il tenait ses regards attachés était la règle vivante de son art et de son ciseau. — Si nous ne nous trompons, le père spirituel de Céladon ne s'est point prononcé sur cet intéressant sujet. Les descriptions de tableaux abondent dans l'Astrée; tout ce qu'elles nous apprennent, c'est que les druides et les bergers des bords du Lignon prisaien par-dessus tout les effets de clair-obscur, de perspective aérienne; ils ne dédaignaient pas non plus les prestiges de l'optique et les trompe-l'œil; ajoutons qu'à la grâce maniérée et mêlée d'afféterie qui règne dans quelques-uns de ces tableaux imaginaires, on n'a pas de peine à reconnaître dans Honoré d'Urfé un contemporain de l'Albane, qui ne connut point la gloire du Poussin. Ce qui est sûr, c'est qu'il en est peu, parmi les modernes platoniciens, qui aient conçu l'art à la façon de Platon; Cicéron et Plotin ont enlevé presque tous les suffrages; ils ont été les premiers fondateurs d'une doctrine qui s'est répandue partout et de laquelle dérivent certains lieux communs d'esthétique mille et mille fois répétés, qui exercent un empire tyrannique sur les esprits. La beauté, dit-on, est bien dans la nature, mais elle s'y trouve dans un état de souffrance, de défaillance, d'imperfection; c'est à l'art de la tirer de ce purgatoire en la rame-

nant à l'idéal. Et c'est ainsi qu'en usèrent les grands artistes; loin de s'attacher à reproduire avec une exactitude minutieuse les phénomènes passagers qui tombaient sous leurs sens, ils ont mis leur étude et leur gloire à embellir, à perfectionner, à idéaliser la nature. L'idéal, voilà l'astre éclatant qui les éclaire de sa lumière. Ils ont représenté les choses, non telles qu'elles sont, mais telles qu'elles devraient être; ils les ont rapprochées de leurs divins exemplaires, et dans les Raphaël et les Phidias nous devons saluer les véritables rédempteurs de la beauté; car ils l'ont affranchie des bornes étroites où la nature la retenait captive; il l'ont dégagée des ombres épaisses qui couvrent ce monde imparfait; ils ont transformé la beauté militante en une beauté triomphante et glorieuse!

Qui veut la fin veut les moyens; qui admet les conclusions doit adopter aussi les prémisses, et c'est une grave inconséquence que d'entendre l'art à la manière des néo-platoniciens sans accepter du même coup leur métaphysique du beau. Et cependant la doctrine de l'idéal s'est imposée à des esprits qui n'en pouvaient épouser les premiers principes; on l'a vue fleurir dans les terrains qui paraissaient lui être le moins favorables, et elle n'avait garde d'y dépérir; les plantes parasites sont souvent les plus vivaces; elles ont cette insolence de santé qui gagne d'ordinaire à se nourrir de la substance d'autrui. A notre sens, le défaut principal de l'esthétique de Hegel est l'idéalisme platonique des conclusions, inconciliable avec les principes du moins platonique de tous les systèmes. N'est-il pas étrange que l'idéal ait été reconnu pour la cause finale de l'art par le philosophe qui considère le royaume des idées pures comme la pâle demeure des ombres? Par bonheur, les grands génies ne peuvent jamais se renier tout à fait eux-mêmes; dans les pages que l'Aristote moderne a consacrées à la théorie des arts, nous voyons resplendir par intervalles les clartés d'un flambeau bien autrement lumineux que les feux follets de la doctrine de l'idéal, et dans son admirable chapitre sur la musique, il a faussé compagnie au platonisme, ou plutôt c'est le platonisme qui l'a quitté de lui-même et qui a renoncé à s'introduire à sa suite dans un séjour dont l'entrée lui sera toujours interdite. Et que penser de M. Vischer? Après avoir fait ses preuves d'esprit créateur en déduisant la métaphysique du beau avec une netteté et une rigueur qu'elle n'avait pas dans l'ouvrage de son maître, il n'a pas su demeurer conséquent à lui-même; sans s'en apercevoir, il a passé à l'ennemi: il a fait feu sur ses propres troupes. Nous nous trompons bien, ou ses conclusions sont incompatibles avec ses principes, et on peut lui dire avec l'An-

tonio de Shakspeare : « La fin de votre république en défait le commencement. »

Mais nous avons trop de plaisir à nous trouver d'accord avec un esprit si distingué pour ne pas noter d'abord un point sur lequel nous ne sommes point tenté de disputer contre lui. « Les œuvres de l'art, dit M. Vischer, ont sur les productions de la nature cette incontestable supériorité, que seules elles peuvent devenir l'objet d'une pure contemplation esthétique ; dans les plaisirs que donne à notre âme la beauté naturelle, il entre toujours quelque chose d'étranger à la simple perception des formes ; l'art seul a la faculté de nous rendre purement contemplatifs et de nous faire connaître la jouissance du beau dégagée de tout intérêt pathologique. » Cela est fort bien pensé, et si l'on objectait la fameuse anecdote consignée dans le dialogue des *Amours* et les étranges ravages que fit dans le cœur d'un jeune homme la Vénus de Praxitèle, il faudrait répondre que certaines exceptions bizarres ne prouvent rien contre la règle et que la tératologie ne détruit point la physiologie. Une œuvre d'art fait de moi un spectateur désintéressé, et les passions qu'elle éveille dans mon cœur sont d'un ordre si particulier et se rapportent si peu à moi comme à leur fin naturelle, que, lorsqu'elles me plongent dans une agitation douloureuse, cette douleur même est toujours accompagnée de plaisir, et, comme Arlequin, je ne sais plus si je dois être triste d'être content ou content d'être triste, « Lorsque nous voyons représenter sur un théâtre des aventures étranges, » a dit Descartes, cela excite quelquefois en nous la tristesse, » quelquefois la joie, ou l'amour, ou la haine, et généralement toutes » les passions, selon la diversité des objets qui s'offrent à notre imagination ; mais avec cela nous avons du plaisir de les sentir exciter » en nous, et ce plaisir est une joie intellectuelle qui peut aussi bien » naître de la tristesse que de toutes les autres passions. » Et c'est par ce même *désintéressement* de la passion qu'on peut s'expliquer que l'art rende momentanément la faculté des grandes émotions à certaines âmes endurcies et resserrées par les intérêts vulgaires de la vie. « On » demande pourquoi le même homme qui aura vu d'un œil sec les » événements les plus atroces, qui même aura commis des crimes de » sang-froid, pleurera au théâtre à la représentation de ces événements et de ces crimes ? C'est qu'il ne les voit plus avec les mêmes » yeux ; il les voit avec ceux de l'auteur et de l'acteur. Ce n'est plus le » même homme ; il était barbare, il était agité de passions furieuses » quand il vit tuer une femme innocente, quand il se souilla du sang » de son ami ; il redevient homme au spectacle. Son âme était remplie

» d'un tumulte orageux; elle est tranquille, elle est vide, la nature y rentre; il répand des larmes vertueuses. » — « Et c'est là, ajoute Voltaire, le vrai mérite, le grand bien des spectacles. » L'idée est juste, mais elle demande à être prise dans un sens plus étendu.

Le beau est profondément distinct de l'agréable et de l'utile, et toute idée d'agrément ou d'utilité, en se mêlant à ma perception de l'objet beau, la corrompt et la dénature. Contempler, c'est s'oublier, et je ne contemple plus, si le don momentané que je fais de mon âme à l'objet qui le charme est troublé par de secrets retours sur moi-même. Tout ce qui enflamme nos désirs, tout ce qui flatte notre sensualité, tout ce qui égare notre imagination dans des rêves qui se rapportent à notre bien-être personnel, en un mot tout ce qui éveille et aiguise nos appétits est étranger et contraire à cet état de l'âme que produit le spectacle de la beauté dans ceux qui sont dignes de s'approcher d'elle. L'objet beau ne doit être pour moi qu'un phénomène, une apparence; je n'ai affaire qu'à sa forme, je fais abstraction de sa réalité empirique; sans doute il existe hors de moi et fait partie intégrante du monde, mais du moment que j'aperçois sa beauté, il est pour ainsi dire créé une seconde fois par mon imagination, il reçoit d'elle une existence purement idéelle, il se dégage de tous les liens qui le rattachent à l'enchaînement naturel des choses et à la prose de la vie; il n'est plus qu'une vision, une image, et je ne peux attribuer à une image d'autre emploi que de servir de pâture à ma faculté contemplative. Mais si je me mets dans un autre rapport avec l'objet beau, ou que je me souvienne de quelque autre relation qu'il pourrait entretenir avec moi, le charme est rompu; ce n'est plus de beauté que s'occupe mon esprit, et je suis bien près d'admirer le chant des rossignols à la façon du Chat botté et de m'écrier avec ce judicieux dilettante : « Quelle saveur exquise doivent avoir ces divins chanteurs! » — « Il y » avait un de vos druides, dit Céladon à Adèmas, qui tâchait de » prouver qu'il n'y avait que l'esprit, la vue et l'ouïe qui dussent avoir » part à l'amour, d'autant, disait-il, que l'amour n'est qu'un désir de » beauté : et y ayant trois sortes de beauté, celle qui tombe sous la » vue, de laquelle il faut laisser le jugement à l'œil; celle qui est l'harmonie, dont l'oreille est seulement capable, et celle enfin qui est la » raison, que l'esprit seul peut discerner; il s'ensuit que les yeux, les » oreilles et les esprits seuls en doivent avoir la jouissance. Que si » quelques autres sentiments s'y veulent mêler, ils ressemblent à ces » effrontés qui viennent aux noces sans y être conviés. » Malheureusement, ces effrontés ne se laissent pas aisément rebuter; on a beau les

éconduire, ils reviennent à la charge, et se mêlent, bon gré, mal gré, aux convives couronnés de roses; souvent même ils poussent l'impudence jusqu'à usurper la place d'honneur et la présidence du festin.

Il est rare que je puisse admirer la beauté naturelle sans que vienne se mêler à ma contemplation quelque sentiment ou quelque association d'idées étrangères à l'esthétique. Je considère un beau site, un beau paysage, une gorge de montagne avec ses noires sapinières bordant un torrent impétueux; au-dessus de la lisière des bois, des pâturages, des troupeaux paissants, des chalets; et, dominant toute cette scène, une cime escarpée et sourcilleuse qui dessine son fier profil sur le ciel bleu. Je contemple, j'admire, je promène autour de moi des regards curieux et ravis; mais, malgré que j'en aie, mon âme ne passe pas tout entière dans mes yeux. La légèreté de l'air de la montagne dilate ma poitrine et précipite le cours de mon sang; j'aspire avec volupté l'âpre senteur des forêts et cette odeur de résine qui porte à la tête; du torrent mugissant qui bouillonne et bondit à mes pieds s'exhale un souffle humide qui rafraîchit mes poumons; mille sensations agréables me pénètrent de toutes parts et exaltent en moi le sentiment de la vie; je respire plus librement, le mouvement de la marche excite mes esprits, le bien-être de mon corps se communique à mon âme, une joie vague et sans cause apparente se répand dans toutes mes veines. Et puis en marchant je sens l'appétit me venir, et tout en regardant le paysage, je rêve au cabaret qui m'attend, à la branche de houx séché qui se balance au-dessus de sa porte, à la longue table en bois où sera dressé le couvert; je hume à l'avance la vapeur de l'omelette au cerfeuil, que j'arroserai de deux ou trois petits coups de vin clair et, humble repas qu'assaisonne la fatigue et qui paraîtra savoureux à ma sensualité aiguë par le voyage; — et, supposé que l'omelette ne figure pas dans mes visions, d'autres idées non moins riantes se pressent en foule dans mon cerveau; sans être Jean-Jacques, la sauvage solitude de la montagne *dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré, sans gêne et sans crainte.* Cette nature qui m'entoure est vivante; tout se meut, tout s'agite autour de moi; l'eau blanchissante du torrent se renouvelle sans cesse, le vent promène ses caprices dans l'épaisseur des fourrés, les branches frémissantes des sapins s'inclinent à son passage, et la fleur des bois se berce nonchalamment sur sa tige. Au grondement sourd de l'eau qui se précipite répondent le frissonnement des feuilles, les grands coups secs que frappe sur l'écorce d'un arbre le bec obstiné

d'un pivert, le cri rauque d'une corneille et les mugissements lointains des troupeaux. Tous ces mouvements, tous ces bruits pénètrent par mes sens jusqu'à mon âme et lui communiquent une douce ivresse. Ajoutez que je me sens libre, j'ai brisé mes entraves, je me suis affranchi pour quelque temps du tracas des affaires, de la tyrannie du monde, de tout ce qui gêne et assujettit ma vie; je m'appartiens, je dispose de ma personne; le sauvage qui sommeille au fond du cœur de tout civilisé s'est éveillé en moi et jouit de son isolement et de son indépendance; pour tout ce qui m'entoure, je ne suis qu'un passant; rien de ce qui arrête ma vue n'a le droit d'arrêter mes pas, je suis libre, libre comme le papillon que je vois voltiger de corolle en corolle, libre comme l'aigle des Alpes qui plane en tournoyant dans la région des nuages.... Et tant de sensations et de sentiments divers venant se mêler à l'impression que produit sur mon âme la beauté du paysage, cette impression ne se dégage pas de toutes celles qui l'accompagnent; elles se confondent toutes ensemble et forment une combinaison où je ne reconnais plus la part qui revient à chacune; je dois même confesser que le plus souvent le paysage n'est que l'accèssoire; le plaisir de vivre l'emporte en moi sur les joies de la contemplation, et je jouis de ma belle humeur plus encore que de la nature.

Mais je quitte la montagne et ses vallons, je prends congé des chalets et des aigles des Alpes, je redescends dans la plaine, je regagne le séjour des villes; je me promène de nouveau sur le pavé des rues, et, passant sur une place, j'aise la façade d'un musée; j'approche, je dépose à la porte mon bâton de voyageur, je m'introduis dans ce temple de l'art; mon paysage m'y attend, il est là-haut, pendu à la muraille, il tient tout entier dans une toile d'un pied carré. Adieu les parfums des prés, les mille bruits de la nature, le tumulte joyeux de la vie! Cette toile est morte, elle est muette, ce paysage est enfermé dans son cadre doré comme un prisonnier dans sa cellule, — et tandis que je fais effort pour y fixer mes regards, le génie de l'art, qui se tient invisible à mes côtés, se penche à mon oreille pour me dire : « Es-tu capable de goûter la beauté pure et sans mélange? Je l'ai recueillie au sein de la nature et l'ai débarrassée de tout alliage. Elle est là, devant toi, sur cette toile où tu ne vois que des lignes et des couleurs. Ici les choses n'existent pas, je n'ai conservé que leur apparence. Si la forme pure ne dit rien à ton âme, sors d'ici, tu n'es pas digne de mes révélations. » Et moi de m'écrier : « Génie de l'art, que vous êtes austère! Vous n'avez pas pour l'humaine infirmité les tendres complaisances de la nature, et je découvre à cette heure qu'il y a en

vous un secret ascétisme qui mortifie nos désirs et l'inquiétude de nos pensées. — Oui, répondit-il, tu as raison; je représente l'ascétisme de la contemplation, et c'est pour cela que je suis le frère de la religion. »

Tel est le caractère moral de l'art. Comme la religion, sa sœur, il nous enseigne la *désappropriation*, cette vertu suprême, selon Fénelon; il nous apprend à vaincre nos appétits, à goûter des plaisirs où la sensualité n'a point de part; il nous rend capables de préférer la simple vision des choses à leur possession; il transforme nos passions en leur donnant pour objet des formes, des apparences, de saintes et immortelles chimères; enfin il nous initie au culte du beau en esprit et en vérité. On peut appliquer à la beauté naturelle ce qu'on a dit des mathématiques, qu'elles laissent l'esprit comme elles le trouvent. L'art, au contraire, est un principe de culture; s'il nous élève au-dessus des plaisirs grossiers, il nous délivre aussi du faux sérieux de la vie; il nous affranchit du joug tyrannique des intérêts; il nous enseigne à ne pas prendre au tragique le rôle insignifiant que nous jouons dans ce monde mensonger, que le vulgaire appelle la réalité, et à n'y pas perdre notre âme; il nous apprend à attacher plus d'importance aux jeux de notre imagination qu'aux sottes agitations de la vie, et il nous fait connaître que ce qu'il y a d'essentiel dans l'univers, ce n'est pas l'existence contingente et passagère des choses, mais leurs formes à la fois si variées et si semblables à elles-mêmes, et dans lesquelles se révèle l'esprit divin. Il a été décidé dernièrement dans un club anglais que l'éducation d'un jeune homme était incomplète tant qu'il n'avait pas couru les Alpes et visité Chamounix. Nous ne savons de quelle éducation on entendait parler; mais s'il s'agit de la culture religieuse de l'âme, nous estimons qu'on se rapproche plus de Dieu en contemplant la Vénus de Milo ou la Joconde de Léonard de Vinci qu'en escaladant le mont Blanc, la Dent de Morcles et la Jungfrau.

C'est en ce sens qu'avec M. Vischer nous consentirions à reconnaître à l'art une supériorité réelle sur la nature. L'art seul fait connaître à l'âme les jouissances purement esthétiques; seul il lui procure des tête-à-tête avec la beauté, tête-à-tête que ne vient troubler la survenue d'aucun tiers fâcheux et indiscret. Mais pourquoi parler de supériorité? Pourquoi vouloir soulever une discussion de primauté entre deux puissances dont les attributions sont si différentes, qu'il ne saurait y avoir entre elles ni rivalités ni conflits de pouvoir? A plus forte raison, ne pouvons-nous donner gain de cause à M. Vischer quand il répète, après tant d'autres, que l'art idéalise la nature, ce qui revient à dire que l'art est la nature revue et corrigée. Une telle proposition, pen-

sons-nous, est également injurieuse aux deux parties. La nature est autre chose qu'un brouillon incorrect et confus, et l'art, de son côté, est beaucoup plus que la mise au net d'une esquisse grossière. Dans notre précédent article, il est vrai, nous avons paru donner raison aux platoniciens et souscrire à leurs principes, en indiquant la transition apparente qui conduit de la nature à l'art. Le triomphe de la beauté naturelle n'est jamais complet, et les existences les mieux réussies portent toujours la marque de quelque accident perturbateur qui en altère la perfection. Aussi l'âme éprouve-t-elle le besoin de reculer pour ainsi dire les limites de la nature, qui lui semblent trop étroites, et elle confie à une autre divinité plus puissante la mission de créer un monde nouveau où réside la beauté parfaite. Mais à l'heure qu'il est, nous ne pouvons plus tenir le même langage; car nous avons pénétré avec M. Vischer dans le laboratoire secret où se produit la beauté, et nous avons découvert que nous sommes en quelque façon les auteurs de ce spectacle dans lequel nous ne pensions jouer d'autre rôle que celui d'un parterre attentif et recueilli; nous avons reconnu que la beauté n'est pas *ens per se*, c'est-à-dire un objet existant par lui-même hors de nous, mais une œuvre de notre imagination opérant sur certains objets naturels. De ce moment, nous ne sommes plus en droit de reprocher à la nature qu'elle est impuissante à produire la beauté parfaite; tout ce que nous pouvons avancer, c'est qu'elle circonvient notre imagination, et ne lui laisse pas cette liberté de pinceau sans laquelle il n'y a pas de tableaux achevés. La nature poursuit sans distraction ses fins éternelles, qui n'ont rien à démêler avec l'esthétique; la nature n'est pas un spectacle, elle est une affaire, et quand nous sommes en rapport avec elle, nous devenons tous affaires comme elle.... Je me trompe, il est un être privilégié qui se dérobe à cette fatale influence, dont le cœur est un sanctuaire fermé à toutes les agitations vulgaires de la vie, et qui promène sur les choses des regards éclairés dont rien ne saurait altérer la divine clairvoyance. Ce divin contemplatif, c'est le génie, c'est le grand artiste, et ce qu'il a su voir dans la nature et dans la vie, il nous le fait voir dans ses œuvres. Est-ce à dire que son procédé consiste à ramener à l'idéal par la puissance de sa fantaisie les objets imparfaits de sa contemplation? Et d'abord, qu'est-ce que l'idéal? Comment l'entend M. Vischer? Quelle définition en a-t-il trouvée à la sueur de son front? Et comment l'a-t-il mise d'accord avec sa théorie du beau?

L'idéal!... Nous parlions tout à l'heure de la Joconde. Eh bien! nous nous flattons d'avoir pénétré le sens de ce sourire, plein d'une indi-

cible ironie, qui se joue sur ses lèvres, et dont le charme mystérieux a déjà traversé trois siècles. Vasari raconte que, pour tromper les ennuis de poses trop prolongées et entretenir son modèle en belle humeur, Léonard entourait Mona Lisa de musiciens, de danseurs et de bouffons. Mais il y a plus que de la gaieté sur le visage de Mona Lisa; sa bouche respire une malice moqueuse qui ressemble à un défi porté au monde; — et ce défi, quel téméraire oserait l'accepter? Apparemment un jour, pendant que Mona Lisa posait, à la troupe joyeuse qui l'entourait s'est mêlé d'aventure un rêveur, un songe-creux qui, les yeux levés au ciel, s'est mis à parler d'idéal. Et le sourire de Mona Lisa lui a répondu : « Le mot est beau; qui découvrira la chose? »

VICTOR CHERBULIEZ.

(Le troisième article à une prochaine livraison.)

HISTORIENS ALLEMANDS

CONTEMPORAINS.

HENRI DE SYBEL.

LA FRANCE ET L'EUROPE A L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION.

DE 1789 A 1795 ¹.

On ne se lasse pas d'écrire ni de lire l'Histoire de la Révolution française. Ce sujet a tenté de nombreux écrivains en France, en Angleterre et en Allemagne, et il a été traité à des points de vue bien divers. L'ouvrage dont nous nous occupons ici, publié pour la première fois en 1853, est arrivé l'an dernier à sa seconde édition ², et un historien de la littérature allemande contemporaine lui a rendu hommage en ces termes : « Par l'histoire de l'époque de la Révolution, de 1789 à 1795, Henri de Sybel s'est placé au premier rang des historiens allemands ³. »

¹ *Geschichte der Revolutionszeit von 1789 bis 1795*, von Heinrich von Sybel; 2^e édition corrigée. — Dusseldorf, 1859; 1^{er} et 2^e vol. grand in-8^o.

² Le troisième et dernier volume n'est pas encore complètement paru. Nous le laissons en dehors de notre étude.

³ Julien Schmidt, *Histoire de la littérature allemande depuis la mort de Lessing*, 3^e vol. Voici le jugement qu'il porte sur la méthode historique de notre auteur :

« Disciple de Ranke, Sybel se fait avant toute chose un devoir d'établir les faits, autant que la chose est possible, avec la certitude qui est l'apanage d'une science exacte. Il a de son maître le regard qui porte loin, les grandes perspectives, l'intelligence des manifestations diverses de la vie spirituelle et des situations morales; de telle sorte que les événements se présentent au lecteur dans toute leur richesse et avec une clarté parfaite. Le caractère fondamental de son œuvre est un amour de la vérité ardent et plein d'intelligence. »

Nous allons chercher à donner de l'ensemble de cette œuvre une idée aussi complète que l'espace nous le permet, et nous la comparerons ensuite, dans certaines parties, avec quelques-uns des historiens français qui ont embrassé la même période historique¹.

I.

Le pouvoir royal s'était peu à peu élevé en France au-dessus de l'anarchie féodale, aux applaudissements des bourgeois et des paysans. Le résultat du travail de plusieurs siècles avait été la monarchie de Louis XIV et la croyance professée par ce prince et partagée par tous ses sujets, que tout droit émane du roi. Quoique despotique à l'excès, l'état moderne se montre dès lors bien supérieur au régime féodal. Au reste, jamais pouvoir absolu ne disposa de moins d'instruments et de moyens d'action légaux, puisque les évêques, pour être nommés par le roi, n'en jouissaient pas moins d'une pleine indépendance dans leur administration; que l'enseignement était dans les mains du clergé; que les offices de judicature et plusieurs fonctions administratives étaient acquis à prix d'argent, et constituaient des patrimoines héréditaires; que plusieurs provinces avaient conservé les états. Malgré tout, et trop souvent en dépit du bon sens et des vrais intérêts de l'État, Louis XIV, on le sait, sut faire exécuter sa volonté. Son successeur ne trouva pas de meilleur moyen pour atteindre le même résultat que de s'appuyer tour à tour sur les différentes classes de privilégiés, et de les combattre l'une par l'autre. La décadence matérielle et morale faisait de rapides progrès, l'opinion devenait plus exigeante et voulait qu'on lui montrât la raison de toute chose². L'esprit régnant se partageait en deux

¹ L'article qu'on va lire n'est donc que le résumé ou, si l'on veut, une traduction très-condensée de l'ouvrage de M. de Sybel. Il est essentiel que nos lecteurs ne l'oublient pas un instant. Nous n'entendons en aucune manière accepter la solidarité des jugements et des opinions de l'historien allemand, mais il entrait tout à fait dans notre cadre de montrer comment la Révolution française était racontée et jugée par lui, et de signaler à l'attention et à la critique des amis de notre histoire nationale un des plus considérables ouvrages qui aient été consacrés jusqu'à présent à l'étranger à cet important sujet. Les notes encadrées de guillemets sont des passages reproduits de M. de Sybel. (*Note de la direction.*)

² « On a longtemps surfait l'esprit novateur du dix-huitième siècle jusque dans ses plus misérables représentants; on n'est que trop porté aujourd'hui à méconnaître ses immenses services, parce que ses conquêtes sont devenues le bien commun de tous et la base de l'état de choses actuel.... Ce ne sont ni l'antiquité classique, ni l'antiquité chrétienne, ni le moyen âge, ni la réformation, qui se sont scandalisés des révoltantes hor-

tendances principales, dont l'une visait à la liberté absolue des individus, et l'autre revendiquait le pouvoir pour la majorité. Les ordres et les corps privilégiés eux-mêmes appelaient l'esprit nouveau à leur secours lorsqu'il pouvait aider à renverser un ennemi.

A la fin du règne de Louis XV, tous les pouvoirs étaient affaiblis sans que la condition du peuple fût améliorée. A peu près le tiers du pays était livré à la petite propriété, et les détenteurs de ce tiers étaient généralement misérables. Les deux autres tiers étaient aux mains du clergé, de la magistrature et de la finance. Les propriétaires moyens faisaient défaut¹. Dans les grandes propriétés, dont les seigneurs ne s'occupaient que pour en tirer de l'argent, l'agriculture se faisait sans entrain, sans connaissances et surtout sans capitaux. Le paysan était mal nourri, mal vêtu, sans instruction. La France avait quelques belles routes royales, mais peu de routes secondaires et seulement deux voitures de poste. Généralement, il n'y avait aucune communauté d'intérêts et d'idées entre la classe des propriétaires et celle des laboureurs; on ne doit excepter à cet égard que l'Anjou, la basse Bretagne, la Guienne et surtout le bas Poitou. Les fermiers étaient riches au Nord, et les petits propriétaires pouvaient gagner chez eux de bons salaires; mais ailleurs ces derniers étaient aussi dénués de ressources que les pauvres métayers, leurs voisins. Dans les villes, les charges administratives étaient généralement vénales; à Paris, les notabilités de la finance formaient un cercle fermé et privilégié; on n'y trouvait ni grandes fabriques ni aucun autre trafic considérable que celui de la Bourse. Les métiers et le commerce étaient soumis dans tout l'empire au régime des corporations, et la gêne du Trésor poussait à l'extension des privilèges et des monopoles cédés à prix d'argent. La grande industrie, à la fois favorisée et tyrannisée, ne répondait pas aux nécessités les plus réelles. En somme, pourtant, les villes étaient favorisées aux dépens

reurs de la guerre, des tourments infligés par une procédure barbare, de l'extermination des adversaires politiques, pratiquée avec une rigueur vis-à-vis de laquelle les fureurs de nos révolutions et de nos réactions ne sont que des jeux d'enfants. L'idée que la vie de chaque être humain importe à tous les autres n'est devenue une puissance agissante que depuis le siècle dernier. »

¹ « Dans la France actuelle, on compte le même nombre de petits propriétaires, mais une classe intermédiaire s'est élevée et occupe le tiers du sol. On avouera que c'est là un résultat remarquable. Combien de fois des écrivains féodaux ou socialistes n'ont-ils pas annoncé que la liberté économique conduirait à l'anéantissement des classes moyennes et ne laisserait subsister que des millionnaires et des prolétaires! Nous voyons ici que l'un des plus grands faits de l'histoire prouve le contraire. Le système féodal, par ses restrictions, avait étouffé la classe moyenne des campagnes, le règne de la liberté l'a créée de nouveau. »

des campagnes; car pour leur donner le pain à bon marché, on interdisait l'exportation des grains. Tout compté, l'industrie rendait alors le quart, l'agriculture le tiers, le commerce environ la moitié de ce qu'ils rendent aujourd'hui. Il en résultait, en comparant les deux époques, qu'un budget de 500 millions représentait la charge d'un budget de 1,400 millions, et qu'un déficit de 100 millions avait la même signification qu'aurait maintenant un déficit de 300 millions. Or c'est là le déficit que Louis XVI trouva à son avènement.

Ce monarque encouragea les réformes, mais ne les soutint pas avec énergie. Turgot conçut un vaste plan; mais, après avoir administré pendant dix-huit mois à peine, il se retira devant l'opposition des privilégiés. Bientôt après, Louis XVI fit contre sa propre volonté et l'opinion de ses ministres la guerre d'Amérique, dont le résultat fut d'encourager les tendances démocratiques et d'imposer de nouvelles charges au Trésor. Le nouveau directeur des finances, Necker, se procura des ressources par l'emprunt qui sacrifiait l'avenir au présent. Ses économies le rendirent odieux aux grands, dont l'influence le fit tomber en 1781. Calonne, après lui, voulut administrer selon l'ancien style : en 1787, la dette se trouva accrue de 200 millions, les impôts de 21 millions.

Mais voyons d'un peu près ce budget de l'ancienne France. Le chiffre des impôts, en 1788, montait à 600 millions, en y comprenant les taxes locales. L'Église tirait 149 millions, les juges 29, les seigneurs 39 millions et demi. Le peuple français payait donc annuellement 880 millions; c'est comme si de nos jours on lui demandait 2,400 millions. Puis, comment l'impôt était-il réparti? Les privilégiés auraient dû équitablement payer 33 millions de plus qu'ils ne le faisaient; le système des corvées faisait retomber sur les paysans seuls l'impôt des routes, qu'on évaluait à 20 millions; enfin 40 millions entraient directement dans les poches des seigneurs. Mais comment le Trésor s'y prenait-il pour prélever sa part? Le contrôle est difficile, car l'administration des finances, pas plus que celle de la justice, n'avait jamais été organisée sur un plan rationnel. La confusion était inextricable. Enfin, pour couronner le système, les dépenses publiques étaient affectées à des objets sans utilité; on consacrait 4 millions seulement aux ponts et chaussées, 2 millions à peine aux édifices publics, un peu plus d'un million aux établissements scientifiques. Par quelque côté que nous examinions le régime financier de l'état féodal, toujours nous trouvons le même résultat : il divise le peuple en deux parties, et enrichit la minorité aux dépens de la majorité.

Quoi qu'on fit pourtant, cela ne pouvait durer toujours. En 1786 le déficit était de 198 millions, le crédit épuisé, une augmentation des taxes complètement impossible. Calonne revint alors aux idées de Turgot. Les privilégiés firent entendre des clameurs; le ministère, pour trouver un appui dans l'opinion, donna plus de liberté à la presse; la jeune noblesse essaya de l'agitation, le parlement réclama la convocation des états généraux, et une assemblée de notables renouvela cette demande. Le ministère finit par l'accorder, mais Calonne fit place à Brienne, qui dut renoncer à dominer la situation. Louis revint alors à Necker, qui fixa la réunion des états au 27 avril 1789. Une grande fermentation se propagea dans toute la France, et le renchérissement des vivres mit à la disposition des agitateurs des masses désespérées et prêtes à tout. On sentait qu'une ère nouvelle commençait et qu'une transformation immense était inévitable.

Le gouvernement, à bout de ressources, était condamné à précipiter les événements sans être en mesure de les diriger; ses caisses étaient vides, et l'armée ne lui appartenait pas. Celle-ci, comme la société en général, était désorganisée par l'antagonisme entre la noblesse et le peuple. Aussi bien que les parlements, les officiers, qui achetaient leurs commissions, sentaient qu'ils étaient une classe de la nation et parfois refusaient l'obéissance. Le soldat sympathisait avec le paysan et l'ouvrier des villes, et espérait que la révolution rendrait sa propre situation plus heureuse. Le nombre des régiments solides était bien petit, et les liens de la discipline relâchés à tous les degrés : les officiers poursuivaient de leurs invectives le despotisme des ministres, et les soldats se promettaient de ne pas faire de mal au peuple.

L'ancien état féodal tombait donc en dissolution avant qu'une parole révolutionnaire eût été prononcée. Le gouvernement était désarmé, et les classes féodales n'étaient pas organisées de manière à le remplacer. Il n'y avait aucun espoir de salut pour l'ancienne France. Qu'est-ce qui lui succéderait? Il était difficile aux clairvoyants de se poser cette question sans inquiétude.

Le ministère se montra divisé et irrésolu dès les débuts de l'Assemblée. Il commença par voiler en partie la véritable situation dans le long rapport financier qui suivit le discours royal. Mais l'intérêt n'était pas là, il se porta tout d'abord sur ces questions : « L'assemblée sera-t-elle unique? Votera-t-elle par ordre ou par tête? » Le pouvoir ne se prononçait pas. Les députés du tiers étaient unanimes à vouloir l'assemblée unique et la votation par tête. Ils avaient la conscience de leur force, mais n'avaient fait aucun plan de campagne. D'après le témoignage de

Mirabeau, il eût été au pouvoir des ministres d'obtenir en huit jours le vote d'un impôt et celui d'un emprunt, et de renvoyer les députés le neuvième jour; même ceux-ci étaient tout prêts à faire une seconde édition de la révolution danoise de 1660, si le roi s'était mis à la tête des réformes. Deux hommes exerçaient la plus grande influence sur le tiers et personnifiaient deux tendances diverses : Sieyès, qui subordonnait toute considération aux principes abstraits du droit de la majorité, de la souveraineté populaire, de l'autorité absolue de la raison; et Mirabeau, qui voulait à tout prix le renversement de la féodalité, mais ne perdait pas de vue le danger d'un bouleversement et les moyens de le conjurer. Le 17 juin, le tiers état, voyant la cour indécise et la noblesse hostile, se constitua en assemblée nationale. C'était la révolution faite sans le roi. Le gouvernement et la cour, qui l'avaient rendue inévitable, voulurent s'y opposer. On sait ce qui en résulta. Le 17 juillet, la royauté était vaincue et profondément humiliée, et il n'y avait plus de gouvernement, soit à Paris, soit dans le reste de la France. On a souvent reproché à l'Assemblée nationale d'avoir procédé trop brusquement dans ses réformes; mais la responsabilité du fait revient en bonne partie à ses adversaires. La tempête provoquée par les tentatives de réaction n'avait réellement rien laissé subsister que l'on pût conserver en l'améliorant. Mirabeau demanda qu'on instituât promptement de nouvelles autorités, mais on fit peu de chose dans ce sens. On comprit que le plus court moyen de rétablir l'ordre était de sanctionner l'abolition générale des droits féodaux, déjà accomplie en fait, et ce fut l'œuvre de la nuit du 4 août. Cette œuvre n'est pas irréprochable dans les détails, mais il faut reconnaître qu'on n'avait pas le temps d'examiner les choses de près. L'Assemblée est moins excusable pour avoir perdu un temps précieux à discuter, sur la proposition de La Fayette, une déclaration des Droits de l'homme. C'était méconnaître cette vérité qu'un peuple ne devient pas politiquement capable parce que la loi le déclare tel, mais seulement par la culture de l'esprit et surtout du caractère. Il y avait ensuite une singulière outrecuidance, un attentat à la liberté d'autres peuples, dans la façon dont on proclamait ces articles comme la charte du genre humain. Enfin c'était une triste charte en elle-même, puisqu'en reconnaissant le droit à l'insurrection, elle anéantissait toute forme de gouvernement, la forme républicaine aussi bien que les autres.

Entre la droite qui regrettait l'ancien régime, et la gauche qui poussait à la désorganisation sociale, l'Assemblée comptait un bon

nombre de modérés qui auraient marché avec le gouvernement, si celui-ci avait voulu leur donner une direction; mais Necker ne fit rien dans ce sens, et les ministres d'alors doivent porter une bonne part de la responsabilité des événements qui suivirent. Grâce à leur défaut d'initiative et d'intelligence, les amis de la monarchie limitée furent, dans les débats sur la constitution, battus par la gauche démocratique sur trois points importants : la permanence de l'Assemblée nationale, le partage de la représentation en deux chambres, et le veto. Pour le rétablissement de l'ordre, l'Assemblée avait constitué un comité d'administration et un comité de police tirés de son sein, et conféré aux autorités des villes le droit de requérir la troupe. C'était annuler le ministère et le rendre dépendant d'autrui pour sa propre sécurité. L'administration de la capitale, formée par les représentants de districts, le maire et un conseil, avait une tâche hérissée de difficultés. Elle s'appuyait sur La Fayette, qui, placé à la tête de la garde nationale, avait toute la confiance de la classe moyenne, et, après qu'il eut réussi à désarmer les hommes du peuple, se trouva sans contredit le personnage le plus puissant du royaume. Comme la disette entretenait l'agitation, il fallut faire de grands approvisionnements et ouvrir des ateliers nationaux, et, les ressources de la ville se trouvant bientôt à bout, on fut obligé de recourir aux subventions de l'État. La Fayette, de son côté, tirait à vue sur la ville pour l'entretien de sa propre police. Ces mesures auraient rétabli le calme à la longue, si l'inquiétude n'avait été entretenue par les agents du duc d'Orléans, qui visaient à la chute de Louis XVI, et par certains symptômes de réaction qui inspirèrent à plusieurs le désir de voir la cour transporter à Paris sa résidence. Le repas donné à Versailles par les gardes du corps à leurs camarades de Flandre, et dans lequel on prétendit que la cocarde tricolore avait été foulée aux pieds¹, servit de texte à des déclamations furibondes au Palais-Royal. Dans le même temps l'Assemblée pressait Louis de donner son adhésion aux Droits de l'homme; et, comme elle n'obtint qu'une réponse évasive, le chef de la garde nationale, qui croyait sa gloire attachée à cette œuvre, se sentit assez peu disposé à réprimer la populace. Ce sentiment décida de son attitude dans les fatales journées des 5 et 6 octobre, et cette attitude décida la soumission du roi. La famille royale entra dans Paris, où l'Assemblée la suivit quinze jours après. Le duc d'Orléans reçut l'ordre de partir pour Londres.

¹ Ce repas était de 3 fr. 75 c. par couvert. Les troupes hors de Paris n'avaient pas encore pris la cocarde tricolore.

Mirabeau, qu'on accusa d'avoir trempé dans ces mouvements, en était désolé. Dès juillet il avait fait dire à la cour qu'elle devait le regarder comme un ami plutôt que comme un adversaire; en septembre il avait tout fait pour prévenir les désordres qu'il voyait sur le point d'éclater, et pour éclairer le roi et les ministres sur la situation. Tout en caractérisant comme elle le méritait l'administration financière de Necker, qui était toujours aux expédients, il arrachait à l'Assemblée, par un discours resté célèbre, le vote de l'impôt du quart du revenu. Le 7 octobre il fit savoir au roi que tout était perdu si l'on ne se hâtait de sortir de Paris de nouveau, traçait le seul plan de gouvernement qui pût arrêter la désorganisation, et déclarait en même temps les ministres incapables de l'exécuter. Il voulut s'aboucher avec La Fayette; mais le général de la garde nationale n'avait aucune envie de voir le gouvernement se fortifier, et ses sentiments étaient partagés par les principaux des représentants. De fait, les vues politiques du grand orateur étaient bien différentes des leurs. Ce n'est pas une suite de paragraphes contenant des définitions ou des axiomes, ce n'est pas une forme particulière de constitution, qui à ses yeux est le signe ou le caractère de l'état moderne; il veut seulement voir les privilèges et les monopoles balayés, la conscience individuelle indépendante de l'Église, le travail affranchi de toute gêne provenant des droits des seigneurs ou des corporations, le capital délivré du joug du monopole, une administration de la justice qui ne soit pas inféodée aux nobles et aux parlements, des finances soustraites aux atteintes de quelques égoïsmes privilégiés, la vénalité et l'hérédité des charges abolies, l'unité nationale se dégageant des barrières, des douanes et des privilèges provinciaux. Toute autre prépondérance que celle du bien public étant dès lors impossible, ces conquêtes constituent aussi bien la vraie liberté des individus que l'essence véritable de l'état représentatif. La transformation du gouvernement apparaît comme conséquence seulement, mais comme conséquence nécessaire de tous ces changements: leur effet étant d'accroître immensément le pouvoir de la couronne, la participation des états à la fixation des impôts et à la législation devient nécessaire pour que la France ne soit pas courbée sous un despotisme illimité.

L'état des finances, déplorable en mai, s'était empiré pendant l'anarchie. En juin, le clergé offrait de subvenir généreusement à la détresse de l'État, et la suppression de l'exemption des taxes pour les deux premiers ordres promettait un accroissement des ressources. Mais ce qui était possible en juin ne l'était plus en juillet. Necker dissi-

mula tant qu'il put la situation du Trésor, mais la vérité se fit jour pourtant, et l'Assemblée, dont une partie n'avait rien moins que des intentions pacifiques à l'égard de l'Église, déclara tous les biens de celle-ci propriété de la nation. Mirabeau se prêta à cette mesure, espérant qu'elle donnerait de la solidité aux assignats à l'aide desquels on comptait payer les créanciers. Il espérait d'ailleurs que lui-même serait l'exécuteur de ce projet, car les négociations qu'il avait entamées avec la cour lui donnaient la confiance qu'un ministère lui serait confié. Mais la combinaison échoua par le mauvais vouloir de La Fayette et du ministre de la justice, qui, après avoir paru gagnés, appuyèrent au dernier moment la résistance de Necker. Les destinées de la monarchie furent sacrifiées à ce ministre et au commandant de la garde nationale.

Bientôt fut votée la nouvelle division de la France en départements et en districts. Les autorités étaient toutes électives, bien que, par une exception à la théorie des Droits de l'homme, la possession du droit électoral fût assujettie à certaines conditions; toute l'organisation était combinée de manière à affaiblir le pouvoir central, à multiplier les fonctions publiques d'une manière absurde, à fatiguer et dégoûter les hommes occupés et ceux qui se seraient le plus facilement intéressés à la chose publique pour elle-même. La France se couvrit bientôt de clubs, qui rivalisèrent avec les Jacobins de Paris et acquirent plus de pouvoir que les autorités élues. La transition de l'ordre ancien à l'ordre nouveau fit éclater partout des désordres que les ministres renoncèrent à réprimer. La réforme judiciaire suivit la réforme administrative; elle était plus urgente encore, puisque les anciens tribunaux ne siégeaient plus. Le jury fut introduit au criminel, et l'élection des juges confiée au peuple. De notables progrès furent réalisés; mais la nouvelle magistrature, qu'on avait voulu rendre tout à fait indépendante de la couronne, ne fut que trop humblement soumise à l'omnipotence de la multitude.

L'état des finances ne s'améliorait pas. Il ne suffisait pas d'avoir déclaré les biens du clergé propriété de l'État, il fallait amoindrir sa dotation, et, pour atteindre ce résultat, modifier la constitution ecclésiastique. Les municipalités du royaume reçurent la commission de vendre une portion de ces biens pour une valeur de 400 millions, et l'État émit des assignats jusqu'à concurrence de cette somme. Il se chargeait des dettes du clergé, de l'administration de ses biens et de l'entretien de ses membres. Chaque département eut un évêque, chaque moitié de lieue carrée un curé; le clergé supérieur vit sa

situation amoindrie, mais les curés furent mieux rétribués qu'ils ne l'étaient.

Ainsi se terminait en France la première année de la révolution. Portons nos regards sur le reste de l'Europe.

II.

Si, jusqu'au seizième siècle, la maison de Habsbourg n'avait guère connu d'autre horizon que l'Allemagne; si, sous le règne de Charles-Quint, elle avait suivi une politique opposée à l'indépendance des nations européennes, si quelques-uns des successeurs de ce prince en Allemagne se firent les instruments du fanatisme catholique, l'ère de la politique spécialement autrichienne commence à la paix de Westphalie. C'est alors que l'autorité du prince s'affermît dans les provinces héréditaires, que les Turcs sont chassés de la Hongrie et que les Magyars perdent leurs libertés nationales. Quant au progrès matériel et moral des populations, le pouvoir n'y songe pas du tout; sans l'armée et sans l'Église, aucun lien ne rattacherait les uns aux autres ces territoires et ces peuples divers; l'esprit du moyen âge est toujours l'esprit dirigeant, et l'Autriche ne participe aucunement à la culture allemande; la dignité impériale est un moyen de réaliser des vues purement dynastiques. Depuis la retraite des Ottomans et des Suédois, l'Allemagne avait encore deux voisins dangereux, la Pologne et la France, mais elle n'avait aucun intérêt à défendre en Italie. C'est pourtant ce dernier pays qui seul fixait les regards du protecteur de l'Empire; on le vit abandonner la Lorraine à la France pour avoir la Toscane. Quant à la Pologne, elle fut presque constamment son alliée; elle était, il est vrai, peu redoutable, ayant commencé à se désorganiser à la même époque où partout ailleurs le pouvoir se concentrait en une seule main. La croisade antiprotestante qu'elle entreprit au seizième siècle eut pour elle une issue aussi funeste que pour l'Espagne. La Prusse occidentale, fief polonais habité par des Allemands qui avaient embrassé le luthéranisme, se trouva à l'égard de Sigismond dans la même position que la Hollande à l'égard de Philippe II. La Prusse orientale devint un État indépendant et passa à la maison de Brandebourg, destinée à grandir aux dépens de la Pologne. Tant que la Pologne existait, elle devait s'efforcer de refaire Königsberg polonais et Dantzic catholique; tant que le Brandebourg restait allemand et évangélique, son devoir le plus pressant était d'affranchir la Prusse occidentale et de

faire un État compacte de la Marche et du duché. Son second devoir était de se donner l'unité intérieure et de réaliser l'état moderne, le régime représentatif¹. L'électeur Frédéric-Guillaume comprit cela à merveille. Colbert fut imité et surpassé : le trésor public et les particuliers s'enrichirent, le bien-être se répandit; le noble et le paysan dirigèrent ensemble leurs soins vers la culture du sol; l'Empire eut un vaillant défenseur dans la résistance qu'il opposa à Louis XIV, et le grand électeur, s'il eût vécu davantage, aurait sans doute partagé avec Guillaume III l'honneur de la victoire définitive. A Frédéric le Grand revient la gloire d'avoir affranchi la politique de toute considération théologique et d'avoir jeté les bases de la confédération de princes, appelée à prendre la place de l'édifice vermoulu de l'Empire. Par le premier partage de la Pologne, il enleva un demi-million d'Allemands à une domination étrangère, relia ses provinces l'une à l'autre, et priva la Russie d'une base d'opérations contre l'Allemagne. Aujourd'hui, il est de mode de regretter que l'Allemagne n'ait pas fortifié la Pologne par une étroite alliance, de façon à en faire un boulevard contre la Russie; mais il aurait fallu pour cela que les Polonais voulussent de ce rôle. Or le roi était dévoué corps et âme aux Russes, et la noblesse animée d'une haine violente pour tout ce qui était Allemand; d'ailleurs, l'antagonisme de l'Autriche contrecarrait sans cesse la politique prussienne en Pologne.

Mais à ce moment même la politique autrichienne entrait dans une nouvelle phase par l'avènement de la dynastie de Lorraine : l'administration était réformée, l'état militaire réorganisé, la condition des paysans améliorée; on rompait avec les traditions féodales. Toutefois le même Joseph II qui n'avait d'autre devise qu'*humanité et bien-être*, voulait étouffer chez ses sujets toute manifestation d'une vie nationale indépendante, et à l'extérieur inaugurait la politique d'agression et de conquête la plus caractérisée. Il voulait la Bavière, et offrait dans ce dessein le Luxembourg à la France; sa tendance était de réduire tous les princes allemands à un état de vasselage. En 1788, il s'unit à la Russie pour guerroyer contre les Turcs et partager leur empire, et le

¹ « Le système représentatif devint en Prusse une monarchie pure, par la même raison pour laquelle, dans le même temps, il prenait en Angleterre la forme d'une monarchie parlementaire, et en Amérique celle d'une démocratie. Dans tous ces pays, on vit parvenir à la tête de l'État la classe dans laquelle vivaient les pensées fécondes de l'unité nationale, de l'indépendance, du dévouement à l'ensemble. En Prusse, la royauté et ses serviteurs étaient cette classe; les ordres privilégiés les voyaient faire avec déplaisir, et la masse du peuple n'avait aucune conscience politique. »

roi Stanislas de Pologne accéda à l'alliance des deux cours impériales. Alarmées, la Prusse, l'Angleterre et la Hollande se coalisèrent pour s'opposer à ces envahissements; la Turquie se rassura; les Suédois, qui avaient déjà quelques forces sur les bords de la Néva, se sentirent encouragés, le parti patriotique de Pologne se rapprocha de la Prusse, la Hongrie se remua et la Belgique fut en pleine insurrection. Joseph mourut sur ces entrefaites, le 10 février 1790.

Son frère Léopold, qui lui succéda, vit qu'il fallait, sans abandonner le programme du dernier règne, procéder avec moins d'impétuosité. Pour le moment, la Russie ne faisait pas mine de vouloir arrêter la marche victorieuse de ses soldats en Turquie, et le ministre prussien Herzberg, qui avait formé la coalition contre les deux cours impériales, ne voulait pas la voir se dissoudre sans avoir retiré de ses efforts et de ses préparatifs quelques avantages pour son pays. Laissant aux Autrichiens et aux Russes une partie de leurs conquêtes, il proposait que la Russie rétrocédât à la Suède certains territoires, l'Autriche à la Pologne quelques autres, et que la Prusse reçût de la Suède une portion de la Poméranie, et de la Pologne les villes de Dantzic et de Thorn. Cet arrangement n'était désavantageux à personne, pas même à la Turquie, qui, sans l'intervention de la Prusse et de ses alliés, était tout à fait perdue; mais il fortifiait la Prusse, et c'était assez pour que Léopold n'en voulût pas. Aussi traîna-t-il d'abord la chose en longueur, engageant avec Frédéric-Guillaume, sans employer l'intermédiaire de son ministre, une correspondance sans objet précis. Une querelle éclata dans le même temps entre l'Espagne et l'Angleterre, au sujet du Nootka-Sund en Californie, et l'Espagne implora l'appui de la France en vertu du pacte de famille de 1762. Or de hauts personnages, dans ce dernier pays, avaient déjà songé à intervenir activement dans les affaires de l'Europe en appuyant l'Autriche. La Fayette haïssait les Anglais, et avait noué des intrigues révolutionnaires en Hollande et en Irlande; mais il avait aussi donné des encouragements aux insurgés de Bruxelles, ce qui ne faisait pas le compte de Léopold. Pour sortir d'embarras, il proposa que les Autrichiens rentrassent en Belgique, à la condition d'y proclamer les Droits de l'homme et le règne de la liberté française. Cette ingénieuse combinaison ne fit pas fortune; la France n'avait d'ailleurs ni argent ni troupes disponibles, l'enthousiasme guerrier n'avait gagné que peu de têtes, et la paix se maintint pendant l'hiver. Les propositions de l'Espagne remirent au printemps la question sur le tapis, et La Fayette fonda le club de 1789 pour donner un appui à sa politique. Léopold

jugea alors sa position meilleure, et refusa nettement à la Prusse toute extension territoriale; en même temps celle-ci perdit l'appui des puissances maritimes, qui redoutaient une entente entre Vienne et Paris. Mais les Jacobins ne voulaient pas entendre parler des projets du nouveau club, car ils craignaient que la guerre ne fortifiât le pouvoir royal. C'était une erreur, car si la guerre est funeste à la liberté, elle fait merveilleusement les affaires de la démagogie, et si elle engendre toujours la dictature, elle ne la fait pas nécessairement tomber aux mains de l'autorité légale. Lorsque les ministres présentèrent une demande de subsides, Lameth répondit en proposant que l'Assemblée se réservât le droit de déclarer la guerre. Mirabeau fit passer une proposition qui conciliait les opinions extrêmes, et voter des subsides pour des préparatifs de défense. Le cabinet de Berlin, rassuré, fit quelques démonstrations militaires; mais bientôt, ne se voyant pas suivi par ses alliés, et séduit par la gloire d'une médiation désintéressée, Frédéric-Guillaume laissa conclure un arrangement où l'on convint de prendre pour base de la paix l'état de possession avant la guerre. Cette convention est connue sous le nom de traité de Reichenbach. Au même moment, le roi de Hongrie s'assurait la majorité des voix pour l'empire; il comprimait les Magyars à l'aide des Illyriens et des Slaves, et bientôt après trente mille Autrichiens faisaient leur entrée à Bruxelles; la Suède se résignait à laisser à la Russie ce qu'elle voulait lui reprendre; les Polonais patriotes se détournaient de la Prusse pour regarder vers l'Autriche, qui, bien que l'emportant alors sur toute la ligne, n'oubliait pas la conduite que le cabinet de Berlin venait de tenir, et brûlait de se venger.

III.

En France, les décrets hostiles à l'Église créaient beaucoup d'ennemis à la Révolution, et excitaient des troubles dans un grand nombre de départements; car les mêmes hommes qui auraient reçu à coups de fusil le percepteur de la dîme du clergé se préparaient à repousser le sacrement que leur porterait une main non consacrée. Les cours de l'Europe, quoique sourdes aux sollicitations des émigrés et très-éloignées de vouloir courir les aventures, ne dissimulaient par leur mécontentement. Le parti subversif vit bien qu'il fallait ou reculer, ou exciter jusqu'au fanatisme l'ardeur de ses adeptes, et la fête de la Fédération, qui le montra en état de minorité flagrante, ne put que le confirmer dans la résolution d'employer tous les moyens.

L'armée l'inquiétait : il la désorganisa complètement à l'aide des décrets de l'Assemblée. En votant l'abolition de la noblesse et la constitution civile du clergé, celle-ci rendit impossible toute conciliation, sur la base du salut public, entre la France nouvelle et les hommes éclairés des deux classes jadis privilégiées. Le premier levier des agitateurs était la crainte de la réaction; la question sociale leur en présentait un second. De même que le régime tombé avait pour effet d'enrichir ceux qui étaient déjà riches, beaucoup pensaient que les nouvelles institutions devaient favoriser les pauvres et assurer, avec l'égalité des droits, l'égalité des jouissances. L'Assemblée, qui s'était d'abord contentée d'assurer à tous la possibilité de s'enrichir, se laissa plus d'une fois entraîner à dévier de cette ligne. Des assignats furent émis de nouveau pour une valeur de 800 millions. Les dépenses de l'année furent fixées à 640 millions, ce qui était un chiffre beaucoup trop bas. Pour les couvrir, il fallait ajouter aux autres sources de revenu donnant 140 millions, 500 millions à demander aux contribuables; et comme les prolétaires étaient opposés aux impôts de consommation, l'impôt direct eut à fournir 382 millions, dont 300 furent levés sur la propriété foncière. Le recouvrement de cet énorme impôt était impraticable dans les circonstances du moment, et l'on pouvait prévoir un déficit de 220 millions. C'était un triste début pour un régime qui devait rétablir l'ordre dans les finances et l'équité dans la répartition des charges publiques. La dette s'était accrue, grâce aux dépenses extraordinaires de Paris et aux sommes qu'il avait fallu payer aux propriétaires des offices rachetés. Les assignats, qui devaient servir à l'amortissement, étaient en grande partie absorbés par les dépenses courantes. Lorsque 160 millions furent rentrés par l'achat des domaines, on émit de nouveau 100 millions en bons de 5 livres pour suppléer à l'insuffisance du numéraire, et comme ce papier-monnaie perdait 4 à 6 pour cent, on imposait ainsi l'agiotage à toutes les classes. Une émission nouvelle de 600 millions fut décrétée, ce qui provoqua une baisse de 8 à 10 pour cent. Les fortunes privées devenaient ainsi toujours plus dépendantes du gouvernement et des circonstances politiques. La cherté des denrées était aussi préjudiciable aux paysans pauvres qu'aux prolétaires des villes, et en plusieurs lieux il y eut des rassemblements tumultueux pour demander l'abaissement du prix des blés et la loi agraire : les gardes nationales n'étouffèrent ces mouvements qu'à grand-peine. La vente des biens d'Église fut assez rapide, parce qu'on avait tout fait pour attirer les acheteurs; mais, comme ils payaient en assignats, ils avaient

intérêt à ce que le cours en fût très-bas, et dirigeaient leurs efforts dans ce sens. Les parcelles étaient si petites qu'elles tentaient des hommes sans ressources, qui se trouvaient ruinés après le premier payement et abandonnaient la culture.

Les démocrates de la capitale voulurent, à l'occasion de la nouvelle organisation des départements, s'emparer de l'administration : ils échouèrent ; mais La Fayette perdit dans la résistance une bonne partie de sa popularité, et l'Assemblée, en déclarant que l'entretien des indigents était une dette nationale, mit une arme dangereuse aux mains des hommes de désordre. Eux-mêmes travaillaient à l'appauvrissement des classes inférieures, en forçant les riches à quitter la capitale ou à restreindre leurs dépenses, et en répandant des maximes peu propres à faire aimer le travail. Les ateliers nationaux prenaient toujours plus d'extension. Les départements présentaient un spectacle analogue. La ville de Paris reçut de l'État des secours extraordinaires pour une valeur de 90 millions, qu'elle ne remboursa jamais ; les autres communes obtinrent ensemble un milliard 600 millions pour la seule année 1790. Et cependant les années 1789 et 1790 avaient apporté de superbes récoltes. La crise s'aggrava en 1791. Les assignats avaient d'abord imprimé un certain mouvement à l'industrie, parce que chacun avait hâte de se débarrasser de son papier par des achats, et de fortes commandes venaient de l'étranger, dont le numéraire avait plus de valeur en France qu'ailleurs depuis l'apparition du papier-monnaie ; mais c'était là un résultat momentané. Cependant les effets bienfaisants de la liberté de l'industrie se firent sentir, bien que le régime nouveau eût eu besoin d'être complété par l'établissement d'écoles professionnelles, d'une bonne statistique et de sociétés de secours. Ce qui empêcha l'Assemblée d'entrer dans cette voie, ce furent les coalitions d'ouvriers qui se formaient partout pour obliger les maîtres à augmenter les salaires. Le 1^{er} juin 1791, s'armant d'une vigueur inaccoutumée, elle interdit ces coalitions, et deux jours après elle ordonna que les ateliers nationaux fussent fermés et que les ouvriers venus du dehors quittassent la capitale. Grande fut l'émotion que provoquèrent ces mesures au milieu des appétits insatiables et parmi les amis de la révolution permanente.

La situation respective de Louis XVI et de l'Assemblée se trouvait profondément modifiée par la constitution civile du clergé. Catholique sincère, le roi voyait un abîme entre lui et la révolution, mais il n'était pas dans son caractère d'opposer ouvertement ses idées à celles qui avaient triomphé dans la représentation nationale. Il se mit

seulement à prêter une oreille plus attentive aux projets qu'on lui soumettait de divers côtés, afin de le soustraire à la pression de Paris. Mirabeau lui proposait de se retirer dans une ville de l'intérieur, d'appeler à lui les Français fidèles et de proclamer une constitution ; mais la cour, bien qu'elle eût accepté Mirabeau pour conseiller, ne plaçait pas en lui une confiance entière, et, dans ce moment même, il ne s'était pas formellement opposé à un décret de l'Assemblée qui ordonnait à tous les ecclésiastiques de prêter serment à la constitution civile du clergé. Cependant la populace devenait de jour en jour plus insolente à l'égard du roi et de la reine, et il fallait prendre une décision. Marie-Antoinette était décidée à ne pas triompher avec l'aide de l'émigration ; elle connaissait aussi trop bien le roi pour lui conseiller d'aller se mettre à la tête des royalistes soulevés dans la Vendée et sur quelques points du Midi ; elle accueillit donc l'idée de se rendre à la frontière orientale, ou derrière les remparts d'une forteresse gardée par quelques régiments fidèles, et pouvant se replier au besoin sur un corps autrichien ; Louis promettrait de maintenir les conquêtes de la révolution, et verrait bientôt un soulèvement général éclater en sa faveur. Mirabeau, pourtant, croyait toujours ses conseils écoutés, et remplissait de son côté ses engagements : il empêchait le vote d'un projet de loi qui punissait l'émigration, et d'un autre qui, en cas de minorité du roi, conférait à l'Assemblée la nomination du régent. Mais, peu de temps après, une courte maladie mettait fin à son orageuse carrière, et avec lui disparaissait le dernier espoir de voir s'établir un gouvernement stable sur la base des décrets du 4 août.

Le roi se voyait privé de la liberté de sa conscience et de celle de ses mouvements : on voulait le forcer à entendre la messe d'un prêtre assermenté, et un jour la populace fit rétrograder sa voiture sous prétexte qu'il voulait fuir. Les chefs de la gauche se sentirent cette fois débordés ; ils offrirent leur protection au roi, à la condition qu'il se laissât diriger par eux. Mais déjà la reine avait prévenu son frère l'empereur de ses projets de fuite ; Léopold les désapprouva complètement ; il pensait que, par une protestation de tous les princes de la maison de Bourbon, et par quelques démonstrations militaires sur les frontières, on pousserait les royalistes des provinces frontières à se soulever, et l'Assemblée à prier elle-même Louis XVI de s'interposer pour ramener la paix et la concorde entre tous les Français, et entre la France et l'Europe. A ce moment, le parti extrême venait de faire décréter que les représentants ne seraient pas éligibles à l'Assemblée future, et le dépit que devait éprouver la gauche

modérée faisait bien augurer du zèle avec lequel elle défendrait la cause monarchique, devenue la sienne propre. Mais la reine répugnait à se voir servie par ces auxiliaires de circonstance, et voulait mettre Louis à même de prendre l'initiative. Elle rejeta donc le plan de son frère, maintint sa résolution, et le 20 juin la famille royale sortait de Paris. La commotion fut immense : non-seulement les prolétaires, non-seulement les clubistes, mais tous les Français qui avaient salué l'ère nouvelle craignaient l'asservissement ou le démembrement de leur pays ; beaucoup de gens attribuaient la longue durée de la crise non aux décrets de la constituante, mais au fait que la constitution n'était pas terminée ; pour les rassurer, il aurait fallu leur persuader que la cause de Louis n'avait rien de commun avec celle des émigrés. La nouvelle fit sur les représentants l'effet d'un coup de tonnerre, et la voix des clubs cessa de se faire entendre ; peu à peu, toutefois, l'Assemblée prit une attitude assez calme et digne, et vota unanimement les mesures que commandait le salut de la patrie. Le 24, on apprit que le roi avait été reconnu et arrêté à Varennes, et, dès qu'on le sut réintégré au palais des Tuileries, Paris et toute la France s'abandonnèrent de nouveau à la confiance que la révolution s'achèverait promptement et pacifiquement. Mais les démagogues étaient d'un tout autre sentiment : ils demandèrent la république, et se répandirent en injures contre les gardes nationaux. L'Assemblée savait que la république ne pouvait être que la tyrannie de la plèbe ou la dictature militaire, mais elle craignait de passer pour royaliste ; elle n'imagina donc rien de mieux que de décréter la suspension du roi jusqu'à la fin de l'œuvre constituante. Cette décision enhardit les avancés. Une pétition demandant la déposition de Louis devait être soumise, au milieu du Champ de Mars, à la signature des patriotes. Il suffit à l'Assemblée de montrer l'intention de se défendre pour déterminer le club des Jacobins à une reculade : le 17 juillet, jour fixé pour la signature, une décharge de la garde nationale dispersa un rassemblement tumultueux de six mille hommes, et porta partout la terreur. Mais l'Assemblée ne fit rien pour rendre son triomphe durable ; elle n'osa ni rendre la liberté à Louis XVI ni améliorer la constitution. Il est bon d'ajouter que sur ce dernier point la droite, en général, était aussi mal disposée que la gauche, car elle pensait que, plus la constitution serait mauvaise, moins elle durerait. Le 14 septembre, cette charte fut présentée à l'acceptation du roi.

IV.

Ensuite de l'accord conclu à Reichenbach, un congrès s'était réuni dans la petite ville bulgare de Sistowa, dès les derniers jours de décembre 1790, pour mettre fin à la guerre de Turquie. Mais Catherine II déclarait bien haut qu'elle n'entendait pas retirer ses troupes sans avoir rien gagné; l'Angleterre et la Prusse armaient pour soutenir la Porte, et Léopold soulevait des difficultés. Ce dernier, pourtant, commençait à reconnaître que la politique suivie par son frère dans les affaires de Pologne et de Turquie était tout à l'avantage de la Russie, et n'était pas la vraie politique autrichienne. Sans se brouiller avec son alliée, il entama avec Frédéric-Guillaume une négociation confidentielle, et lui fit entrevoir la possibilité d'une alliance; ses ouvertures, bien accueillies à Berlin, furent transmises au ministère britannique, qui en fut d'autant plus heureux que le parlement lui refusait des subsides pour faire la guerre à la czarine. Mais, dans le même temps où il était près de s'entendre avec le cabinet de Berlin pour réduire la cour de Saint-Petersbourg à un isolement absolu, Léopold travaillait sur le terrain polonais à la fois contre ses anciens et ses nouveaux alliés. La nation polonaise avait laissé treize ans s'écouler depuis le premier partage sans paraître se douter que ses malheurs venaient des défauts de sa constitution, et qu'en l'améliorant elle pourrait espérer des jours meilleurs, et sans que le roi Stanislas eût rien perdu de sa docilité aux ordres qui lui venaient de Saint-Petersbourg. Un mouvement réformiste avait commencé en 1789, mais le ministre prussien, sollicité de lui donner son appui, avait répondu nettement qu'en politique on ne fait rien pour rien, qu'il fallait remettre à la Prusse Dantzic et Thorn, et qu'en échange celle-ci ferait restituer par l'Autriche à la république une portion de la Gallicie six fois plus considérable que le territoire de ces deux villes. Un traité d'alliance avait conclu sur cette base en 1790; mais Frédéric-Guillaume, nous l'avons vu, s'était laissé entraîner à se désister de ce projet d'échange dans la convention de Reichenbach, et Léopold sut persuader au parti patriote polonais de mettre toutes ses espérances dans la protection autrichienne; il lui fit accroire que la Prusse et la Russie projetaient un nouveau partage, bien qu'en ce moment même Frédéric-Guillaume armât contre Catherine. Tout à coup, avant que les cours de Saint-Petersbourg et Berlin eussent vent de ce qui se tramait, Stanislas se

jette dans les bras des patriotes, et une nouvelle constitution est proclamée à Varsovie le 3 mai 1791. Elle abolissait le *liberum veto*, et rendait la couronne héréditaire dans la maison de Saxe, toute dévouée aux Habsbourg. Herzberg fut d'avis de protester fortement contre ce coup d'État ; mais le roi de Prusse croyait à l'innocence de la cour de Vienne : il lui offrit de reconnaître le nouvel ordre de choses si elle promettait de rester neutre dans le cas d'une rupture entre Catherine II et lui. Une dépêche de Kaunitz lui enleva ses illusions : l'empereur refusait de s'allier avec la Prusse seule, et demandait un agrandissement aux dépens de la Turquie. La czarine appuyait les réclamations autrichiennes ; bientôt le congrès fut dissous, et les troupes impériales se concentrèrent en Bohême et en Moravie. Le gouvernement prussien, indigné au plus haut point, mit promptement quatre-vingt mille hommes sur pied, sous les ordres du duc de Brunswick. Tout était à la guerre lorsque, le 24 juin, arriva la nouvelle que Léopold avait donné à ses plénipotentiaires l'ordre de signer le traité de paix à Sistowa, et que, revenant à l'idée de s'allier avec la Prusse, il voulait bien avoir une entrevue avec Frédéric-Guillaume à Pillnitz. Ce revirement n'avait rien de surprenant. L'empereur n'aurait pu songer sérieusement à tirer l'épée que dans le cas où Catherine, pour prix d'une acquisition sur le Danube, aurait laissé la cour de Vienne maîtresse de mettre son plan polonais à exécution ; or le contraire était arrivé : dès que l'impératrice avait appris les événements de Varsovie, elle s'était hâtée de témoigner à la Porte les intentions les plus pacifiques, et avait résolu de se rapprocher du cabinet de Berlin, dont elle partageait les appréhensions au sujet du nouvel état de choses dans la république slave.

Le différend oriental une fois réglé, la question de France apparut au premier plan. Léopold n'attendait pas de grands résultats d'une intervention, mais il croyait son honneur attaché à ce que la situation de sa sœur n'empirât pas davantage, et l'accord de toutes les puissances lui semblait absolument nécessaire pour que ses désirs fussent pris en considération par la France. Frédéric-Guillaume compatissait à d'augustes infortunes, et aurait été plus porté que l'empereur à se joindre à une croisade monarchique pour la délivrance de Louis XVI ; mais il ne voulait pas faire un pas sans bien assurer sa position, ayant appris à se défier de la politique autrichienne ; quant à son ministère, il était unanime pour le détourner de toute immixtion dans les affaires de France. L'Angleterre avait déclaré nettement qu'elle resterait neutre. La Russie, la Sardaigne et l'Espagne avaient épousé avec ardeur la cause des émigrés, sans que la première eût la volonté

ni les deux autres le pouvoir de la soutenir d'une manière effective. Par le traité d'alliance qui précéda l'entrevue des monarques, les deux cours allemandes se garantirent réciproquement leurs possessions; elles s'interdirent mutuellement de s'allier avec une troisième puissance, à moins qu'elles ne le fissent ensemble; elles s'engagèrent à respecter la nouvelle constitution polonaise et à ne faire épouser la princesse de Saxe à aucun prince de leur maison; elles convenaient enfin de préparer les voies à une entente générale de tous les États sur les affaires de France. Dans le même temps, Léopold signait la paix avec la Turquie, et Catherine ne tarda pas à l'imiter. Voulant avoir les mains libres en Pologne, cette princesse faisait tous ses efforts pour mettre l'Allemagne aux prises avec la révolution française, et le roi de Suède, devenu son allié, offrait de conduire l'expédition. De telles démarches ne pouvaient que confirmer Léopold dans sa politique de paix; il fit donc un accueil glacial au comte d'Artois, qui vint le voir à Vienne. Le prince français se présenta encore aux deux souverains allemands réunis à Pillnitz; il était d'avis que l'Europe reconnût le comte de Provence comme régent, et que celui-ci déclarât nuls tous les décrets de l'Assemblée, protestât contre le consentement forcé de Louis XVI, et notifiât aux habitants de Paris qu'ils étaient responsables sur leurs têtes de la sûreté de la famille royale. L'empereur et le roi repoussèrent sans hésiter ce programme, et déclarèrent simplement que le rétablissement de l'ordre et de la monarchie en France était une question intéressant l'Europe entière, qu'ils inviteraient toutes les puissances à y coopérer, et que si l'accord s'établissait entre elles, ils commenceraient à intervenir activement. Comme on savait parfaitement que l'Angleterre resterait neutre, cela revenait à dire qu'on n'interviendrait pas. L'assertion de beaucoup d'historiens, que la première coalition date de la conférence de Pillnitz est donc sans fondement. C'était le moment où la constitution était soumise à l'acceptation de Louis XVI, qu'on avait à cette occasion rendu à la liberté. Léopold le pressa d'accepter, et c'était aussi l'avis de Marie-Antoinette. La sanction fut donnée le 16 septembre, au milieu de l'allégresse générale. Louis écrivit à son frère pour lui faire connaître ses motifs et lui ordonner, ainsi qu'à tous les émigrés, de le suivre dans la voie qu'il avait choisie; Léopold, de son côté, déclara que les puissances n'avaient plus aucune raison de s'occuper des affaires de la France. Les émigrés, néanmoins, persistèrent dans leur attitude; et dans l'intérieur de la France, les affaires ecclésiastiques s'opposaient à la pacification: ces deux circonstances remplissaient de joie les Jacobins.

V.

L'Assemblée législative, qui succédait à la Constituante, renfermait un seul groupe énergique, celui qu'on a appelé le parti de la Gironde. Les clubs avaient fait les élections, car la masse de la nation était profondément dégoûtée de la politique et n'aspirait qu'à l'accroissement des fortunes privées sous l'égide des lois nouvelles; et cependant la majorité des représentants n'était pas acquise à la démagogie. Elle ne voulait rien de plus, rien de moins que la constitution, et ne soupçonnait pas qu'elle était impraticable. La droite, appelée le parti des Feuillants, qui était sous l'influence des anciens meneurs de la Constituante, était beaucoup plus éclairée à cet égard, mais sa faiblesse numérique et ses divisions la contraignirent à la défensive dans presque toutes les questions. Les Girondins avaient tous les principes de la multitude parisienne, et ne s'en distinguaient que par des formes plus convenables, la culture de l'esprit et le talent oratoire. Dirigés par Brissot, madame Roland et l'abbé Sieyès, ils n'agissaient pas avec l'ensemble et la discipline qui caractérisaient les autres fractions du club des Jacobins. Eussent-ils été maîtres absolus, il est difficile de dire comment ils auraient constitué la France; une chose est certaine, c'est qu'ils voulaient avoir l'autorité pour eux, continuer la révolution et battre la royauté en brèche.

Louis XVI et les Feuillants ne souhaitaient pas la guerre, qui aurait rendu leur position bien difficile; ils désiraient seulement des représentations énergiques de la part des puissances, et telles étaient aussi les vues de l'empereur d'Allemagne. Les émigrés, au nombre de quatre mille, n'offraient aucun appui sérieux, et il était ridicule de parler des dangers qu'ils faisaient courir. Il n'en était pas de même de l'hostilité que rencontraient les mesures de la Constituante à l'égard de l'Eglise; il importait de la conjurer, et c'était très-facile : il n'y avait qu'à révoquer des décrets impolitiques et attentatoires à la liberté de conscience. Mais cela n'aurait pas fait le jeu des Jacobins. Ils firent passer deux décrets, dont l'un retirait leurs pensions aux prêtres réfractaires et permettait aux autorités locales de les éloigner, et dont l'autre fixait aux émigrés un délai, passé lequel les princes et les fonctionnaires qui ne revenaient pas en France étaient condamnés à mort, menaçant tous les autres du même châtiment s'ils prenaient part à un rassemblement. Le roi opposa son *veto*, qui procura autant de satisfac-

tion à la Gironde que les décrets eux-mêmes. L'élection de Péthion à la mairie rendit ce parti maître de la capitale; la cour lui avait donné son appui pour se débarrasser de l'influence de La Fayette, et la masse des électeurs n'avait pas paru au vote. Le comité diplomatique proposa que les trois électeurs des pays rhénans fussent exhortés à ne plus favoriser les émigrés et leurs armements. Cette proposition fut bien accueillie des Feuillants et du ministère, qui espéraient qu'elle amènerait la réunion d'un congrès; mais, par l'influence de La Fayette, l'Assemblée ajouta au décret qu'une force imposante serait placée à la frontière pour appuyer les demandes de la France. Le roi fut très-perplexe; il n'osa pourtant refuser sa sanction, mais différa sa résolution au sujet de la loi sur les prêtres, et écrivit à plusieurs cours que les factions continuaient à saper son trône, et qu'il ne voyait de salut que dans la prochaine ouverture du congrès. Il ne put s'empêcher toutefois d'appeler au ministère de la guerre un chaud partisan de la politique belliqueuse, M. de Narbonne. L'électeur de Trèves reçut l'avis qu'il serait traité en ennemi s'il ne forçait les émigrés à se disperser, et cent cinquante mille hommes se concentrèrent à la frontière du Nord sous le commandement de Lückner, La Fayette et Rochambeau. L'Assemblée accorda 20 millions en argent sonnante pour les préparatifs, bien que les caisses fussent vidées et qu'il eût fallu, peu de temps auparavant, émettre de nouveau 300 millions en assignats de dix et de quinze sous. Le programme de la Gironde se produisit nettement articulé à cette occasion, et on peut le résumer ainsi : guerre dans tous les sens, sans respect pour le droit des gens, afin de soumettre la France à la révolution et de faire déborder celle-ci sur les États voisins. Aux Jacobins, Robespierre continuait à voir dans la guerre une intrigue ourdie pour arriver au rétablissement de la monarchie, et la déclarait dangereuse, à moins qu'on ne se débarrassât d'abord de tous les traîtres; mais Brissot triompha de son opposition en faisant observer qu'une trahison royale était ce qui pourrait arriver de plus heureux; il paya chèrement son triomphe plus tard.

L'empereur répondit qu'il ferait respecter l'inviolabilité du territoire germanique, mais ordonnerait le désarmement des émigrés, et l'électeur de Trèves s'empressa de faire tout ce qu'on lui demandait. Louis XVI manda en son nom particulier à Léopold que toute démonstration des émigrés serait funeste, et l'empereur s'adressa à la reine pour la raffermir dans ces dispositions. La Gironde, voyant que la cour de Vienne ne s'émouvait pas encore, fit un pas de plus. Une proposition fut présentée à la représentation nationale, invitant le roi à

demander à l'empereur s'il voulait renoncer à toute ingérence dans la question de la constitution de la France, et s'il voulait soutenir cet État, à teneur des anciennes alliances, contre tout agresseur. C'était faire un cas de guerre du plan de congrès par lequel Léopold voulait précisément détourner les puissances du Nord de faire aucune démarche hostile. La proposition passa aux cris de : « La liberté ou la mort ! » Narbonne, qui était allé inspecter les forteresses et les régiments de la frontière, revint pour dire qu'on avait besoin de cinquante mille hommes encore, et proposa une nouvelle loi de recrutement ; il convoqua les généraux pour concerter le plan de campagne, et décida que la Belgique serait la première envahie. L'Autriche avait trente mille hommes dans cette province, six mille dans le Brisgau, et trente mille en Bohême qui se tenaient prêts à marcher. Bien décidé à n'avoir aucun rapport avec les émigrés, Léopold était par cela même privé du concours de la Russie, de la Suède et de l'Espagne ; mais la négociation avec Berlin se continuait, et il écrivait à sa sœur qu'il ne ferait pas aux factions le plaisir de se déclarer pour la contre-révolution et de leur livrer ainsi les modérés. « Nos mesures, ajoutait-il, n'ont d'autre but que d'encourager le parti modéré et d'amener une conclusion raisonnable et juste, qui, par la conciliation des intérêts, assure le bonheur et la liberté de la France. »

Il semblait vraiment qu'il ne fût pas besoin de la guerre extérieure pour renverser le trône de l'infortuné Louis XVI. Les troubles de Saint-Domingue avaient été la cause de nombreuses faillites dans les ports de mer et d'un renchérissement énorme du sucre à Paris. Le faubourg Saint-Antoine avait réclamé la taxation de ce produit, et, par la même occasion, celle du pain. La tranquillité qui avait régné depuis le 17 juillet disparut, les prolétaires remuèrent de nouveau, et Péthion fit forger des piques pour l'armement du peuple.

Depuis 1789, Avignon et le comtat Venaissin avaient été le théâtre de la guerre civile ; la réunion à la France, prononcée en 1791, rendit le calme à la contrée, sans amener le châtimement des bandits qui avaient commis des meurtres abominables. Plusieurs villes du Midi virent des fédérations armées se former pour la protection des prêtres. La bourgeoisie d'Arles réussit à triompher des Jacobins ; bien qu'elle ne cessât pas de reconnaître le directoire du département, elle encourut le blâme de la démocratie marseillaise, et celle-ci envoya Barbaroux à Paris pour dénoncer la contre-révolution, les usuriers et les accapareurs. Presque chaque ville avait son club, et les Jacobins estimaient leur nombre à quatre cent mille. En février 1792, le mot d'ordre fut

donné pour faire éclater des troubles sur tout le territoire; la Gironde s'entendit parfaitement là-dessus avec Danton et Robespierre, de même qu'elle était d'accord avec La Fayette pour amener une rupture avec les puissances. La baisse des assignats, les menaces contre les accapareurs de numéraire et de blé, la persécution religieuse, le mécontentement des paysans attachés à leurs anciens directeurs spirituels, fournirent à l'agitation les prétextes qu'elle trouvait en 1789 dans l'aversion pour les privilèges seigneuriaux, et qu'elle devait trouver en 1793 dans la peur de l'étranger. Le gouvernement était sans force; la Gironde lui reprochait l'état du pays, et faisait du reste rejeter tous les remèdes qu'il proposait. Le ministère finit par revenir au plan de Mirabeau, consistant à conduire le roi dans une ville de l'intérieur, au milieu d'une garnison sûre, et à faire demander par les départements la dissolution de l'Assemblée. Mais La Fayette, non moins dégoûté de la situation intérieure, avait fait aussi son projet : il voulait emmener la famille royale dans son camp, où Louis se serait mis à la tête de l'armée, s'abandonnant du reste à la direction du général. La reine et le ministère s'opposèrent à cette proposition, et n'eurent pas de peine à la faire repousser par le roi. Ce refus était sage, et toutefois il eut un grand inconvénient, car il porta La Fayette à confondre de nouveau sa cause avec celle de la Gironde.

VI.

Léopold persistait dans sa ligne de conduite, et la sommation que lui adressait la France l'engagea seulement à hâter ses démarches diplomatiques. Le 7 février lui apporta la signature de la Prusse, et le 17 il répondit au gouvernement français que le concert européen subsisterait aussi longtemps qu'une faction menacerait un roi qui était allié de l'empereur et mettrait l'Europe en péril par ses armements et ses menées subversives, que l'Autriche désirait la paix et l'avait suffisamment montré, que les Jacobins seuls poussaient à la guerre. L'envoyé français à Londres avait présenté au gouvernement britannique un projet suivant lequel les deux puissances se garantissaient leurs possessions en Europe et hors d'Europe. Le ministère lui fit savoir, après quelques jours d'hésitation, qu'il n'était pas ennemi de la France, mais qu'il n'avait pas de réponse à faire à cette proposition. L'ambassadeur crut pouvoir assurer son gouvernement que Pitt ne lui ferait la guerre en aucun cas, pas même si la Belgique était attaquée. Nar-

bonne, rempli d'espérance, convoqua les trois généraux à Paris; La Fayette profita de l'occasion pour demander l'épuration du ministère, et Narbonne lui-même parla à l'Assemblée le 6 mars, comme s'il était complètement maître de la situation. Là-dessus, les autres ministres demandèrent qu'il résignât son portefeuille, et le roi, poussé à bout par une lettre des trois généraux, où Narbonne était déclaré nécessaire au salut de la patrie, l'avertit sèchement qu'il lui avait donné un successeur. Malheureusement, les circonstances étaient alors singulièrement encourageantes pour les partisans de la guerre. Un revirement complet avait lieu en Espagne; le cabinet de Berlin était forcé par de graves complications de diriger son attention du côté de la Pologne; enfin l'empereur Léopold, l'âme du concert européen, mourait après une maladie de quatre jours. Brissot et La Fayette comprirent que c'était le moment ou jamais d'attaquer l'Autriche et de tirer vengeance du renvoi de Narbonne. Le ministre des affaires étrangères Delessart fut mis en accusation par la même Assemblée qui jusqu'alors avait applaudi à toutes ses dépêches, et Vergniaud fit entendre des menaces fort transparentes à l'adresse de Marie-Antoinette. Louis XVI se vit forcé de faire entrer ses ennemis dans le conseil. La Gironde, si La Fayette ne l'avait pas aidée à vaincre, aurait dès ce moment établi une régence: elle se contenta de dicter au roi le choix de ses ministres. A ce moment, les Marseillais entraient dans Arles; déjà toutes les villes du Midi, Lyon compris, subissaient la domination de la plèbe révolutionnaire.

Dumouriez, chargé des affaires étrangères, était l'homme le plus important du nouveau ministère. Il avait alors embrassé la politique guerrière de la Gironde, lui fixait des objets précis et combinait les moyens. S'appuyant sur le principe des frontières naturelles, il préparait l'invasion de la Savoie et de la Belgique; il espérait maintenir l'Angleterre dans la neutralité et attirer la Prusse de son côté. François, fils et successeur de Léopold, était intérieurement bien plus porté à la guerre que ne l'était son père; toutefois, il commença par s'exprimer dans le même langage, refusant simplement de rompre son traité avec la Prusse tant que la situation de la France ne donnerait pas de meilleures garanties à l'Europe. Le 20 avril, l'Assemblée législative de Paris vota, sur la proposition du roi, la déclaration de guerre au roi de Hongrie et de Bohême. Le commandant d'Alexandrie ayant expulsé un chargé d'affaires français qui était soupçonné de manœuvres secrètes, une réparation fut demandée au gouvernement de Turin, qui la refusa; le général Montesquiou reçut l'ordre d'envahir la Savoie sans retard.

Le 29 mai, la frontière belge fut franchie; mais deux corps, qu'on avait forcé Rochambeau de faire partir, se retirèrent au bout de peu d'heures, avant d'avoir rencontré aucune résistance. Ce pitoyable résultat ne doit être attribué ni à la lâcheté des soldats ni à la trahison des généraux, mais à la défiance qui régnait entre les officiers et la troupe. La Fayette, qui commandait plus à l'Est, reçut l'ordre d'être très-circonspect; il s'y conforma très-volontiers, car il avait totalement changé de sentiment sur la guerre, et aurait bien voulu prévenir la déclaration. Quant à Montesquiou, il répondit aux ministres que l'armée du Sud, avec laquelle il devait occuper la Savoie, n'existait pas encore. On perdait dans le même temps tout espoir d'empêcher la Prusse de se joindre à l'Autriche. Dumouriez, qui se brouillait avec la Gironde, cherchait à obtenir l'appui de La Fayette; mais celui-ci n'avait que du mépris pour lui, ne voulait qu'une guerre défensive, et espérait obtenir une capitulation qui garantirait les droits de l'homme et la constitution.

Après quatre semaines de guerre, on n'avait obtenu d'autre résultat que d'avoir dépensé beaucoup d'argent et arrêté le travail industriel. Croyant remédier à ces maux, l'Assemblée interdit l'exportation des laines et du coton, et décida que les intérêts ne seraient plus payés aux créanciers de l'État, à l'exception des petits rentiers, et qu'on émettrait 300 millions d'assignats nouveaux pour subvenir aux frais de la guerre. L'inaction des armées allemandes accoutumait le peuple de Paris à parler de la guerre comme d'un événement très-indifférent, à peu près comme s'il se fût agi des batailles livrées par les Anglais contre Tippu-Saïb, et les Feuillants voyaient s'évanouir tout espoir d'agir sur leurs adversaires par l'intimidation. Le ministre Roland, en proposant les mesures les plus rigoureuses contre les prêtres réfractaires, et voulant contraindre Louis XVI à n'avoir aucune relation avec eux, allumait une guerre à mort entre le roi et l'Assemblée. On privait le roi de sa garde constitutionnelle; mais en revanche on avait bien soin de tenir en haleine l'armée de l'émeute. Comme cette armée, cependant, obéissait à d'autres chefs que les hommes d'État de la Gironde, ceux-ci voulurent avoir une force qui leur appartînt, et jetèrent les yeux sur les démocrates marseillais. On fit grand bruit de l'existence d'un comité autrichien, formé de la reine, d'anciens ministres et de l'ancien ambassadeur d'Autriche à Paris, qui pour lors résidait à Bruxelles. Le fait est qu'en ce moment la famille royale était profondément isolée, et se plaignait de n'avoir aucun renseignement sur les desseins de l'Allemagne. Il fut décidé, le 4 juin, que chaque canton de l'empire enver-

rait cinq hommes armés à Paris pour le 14 juillet, jour de la Fédération, et qu'un camp de vingt mille hommes serait alors établi autour de la capitale. La garde nationale vit toute l'étendue du péril; elle fit une imposante démonstration, et La Fayette, qui avait reçu l'ordre d'entrer en Belgique, résolut de n'en rien faire jusqu'à ce qu'il en eût fini avec les Jacobins de Paris. Enfin le roi, que Roland avait irrité par une lettre hautaine, profita de la scission survenue entre Dumouriez et ses collègues, et congédia les trois ministres girondins. Le courroux des patriotes fut extrême; Dumouriez, néanmoins, était tout prêt à leur tenir tête; mais les monarchistes répugnaient à le prendre pour chef, et le roi ne put consentir à ratifier deux décrets de l'Assemblée, auxquels le ministre ne croyait pas qu'il convînt de s'opposer ouvertement: le premier de ces décrets frappait les prêtres non assermentés, le second ordonnait la formation du camp des fédérés. Dumouriez donna sa démission pour aller prendre un commandement dans l'armée du Nord. Il aurait pu rendre de grands services dans ce poste, mais La Fayette était résolu à ne pas se servir de lui.

La Gironde n'attendait, pour monter à l'assaut du pouvoir qui venait de lui échapper, que la venue des fédérés; mais Danton voulut prendre les devants avec les faubourgs. Grâce à la complicité de Péthion, qui laissa la garde nationale sans instructions, il organisa un rassemblement de vingt mille hommes armés, qui firent la célèbre manifestation du 20 juin à l'Assemblée et aux Tuileries. Le scandale de cette journée tourna d'abord contre ses auteurs; la garde nationale était courroucée, et un homme résolu qui se serait mis à sa tête aurait pu faire de grandes choses. La Fayette était le seul homme à qui cette position s'offrait d'elle-même. Il vint à Paris, mais sans avoir arrêté aucun plan, sans se faire suivre d'un seul régiment, et sans intention sérieuse de mettre à profit la bonne volonté de la garde nationale. Les Jacobins, que son arrivée avait glacés d'effroi, revinrent à leur audace accoutumée quand ils virent qu'il n'y avait qu'indécision et discorde chez leurs adversaires.

Le ministre de l'intérieur, Monciel, poursuivant la réalisation des idées de Mirabeau, s'était assuré du concours de l'opinion dans plusieurs départements, et avait interdit formellement la venue des fédérés à Paris. La Gironde proposa un décret qui permettait à l'Assemblée d'assumer une sorte de dictature en déclarant la patrie en danger; elle fit ensuite casser le décret de Monciel et ordonner la dissolution de l'état-major de la garde nationale. Pendant ce temps, la cour prêtait l'oreille à tous les projets de ses amis, mais n'espérait

plus au fond que dans l'intervention des armées allemandes. Lorsque l'Assemblée eut voté le projet des Girondins, le roi lui déclara son intention d'assister lui-même à la Fédération, et voulut nouer des négociations avec le centre. Bien des représentants, qui ne votaient pour les Jacobins que par l'effet de la peur, reçurent ces ouvertures avec enthousiasme, et Lamourette, se faisant leur organe, provoqua la fameuse scène d'attendrissement du 7 juillet. La gauche cependant, un moment déconcertée, montra bientôt que ses sentiments n'étaient pas changés. Les clubs protestèrent contre la suspension de Péthion, prononcée par le Département à la suite d'une enquête sur l'émeute du 20 juin. Les ministres, La Fayette, Lally-Tollendal, suppliaient le roi de prendre enfin le parti de résister avec les moyens qu'il avait encore ; mais la reine ne voulait pas plus être sauvée par les constitutionnels que par les émigrés, et Louis déclara nettement qu'il resterait à Paris et attendrait les événements. Les ministres donnèrent leur démission ; l'opinion n'y comprit rien, et Roland s'imagina que le roi voulait faire réparation à la Gironde. Heureux d'avoir atteint son but pacifiquement, il fit dire aux Marseillais de ne pas encore se mettre en marche pour Paris.

La démission des ministres était du 10 juillet. Le 11, l'Assemblée déclara que la patrie était en danger, ce qui mettait toutes les gardes nationales en disponibilité. Le décret, qui ne procura aux généraux que des renforts insignifiants, produisit une émotion universelle, surexcita la haine contre l'étranger, et fit apparaître aux classes inférieures les défenseurs de la révolution comme les représentants de l'indépendance nationale. Péthion, rétabli dans ses fonctions, fut le véritable héros de la fête du 14, à laquelle ne s'étaient rendus d'ailleurs que trois mille fédérés. Un décret fit partir de la capitale toutes les troupes de ligne, et le roi ne garda qu'un bataillon suisse. Les fédérés avaient juré de ne pas quitter Paris avant d'avoir renversé la tyrannie, et leur nombre ayant grossi jusqu'à cinq mille, les Cordeliers résolurent de frapper le grand coup. La Gironde commençait à découvrir que ceux qu'elle avait pour auxiliaires n'en voulaient pas seulement aux privilégiés, mais à tout ce qui dépassait le niveau commun par l'intelligence et la culture. Elle montrait donc beaucoup de réserve, et se livrait encore à l'espérance que le roi se soumettrait à elle. Force lui fut pourtant de perdre ces illusions, quand elle apprit que Louis confiait trois portefeuilles à des feuillants, et promettait de pourvoir promptement aux autres vacances ministérielles. Roland écrivit alors aux Marseillais de se hâter, et l'Assemblée décréta que toutes les sections de

l'empire siégeraient en permanence. Malgré cela, quelques Girondins encore firent de nouvelles avances à la couronne; mais Louis XVI demeura inébranlable, et le manifeste du duc de Brunswick, aussi menaçant pour la Gironde que pour les autres Jacobins, la força de brûler ses vaisseaux. On n'était pas trop fixé sur l'ordre de choses qu'on établirait après la victoire; mais on voulait pour le moment ôter le pouvoir à Louis XVI, en se servant le moins possible de l'émeute, de façon à ne pas pousser l'armée à la défection et à ne pas mettre les Cordeliers au pouvoir. Le 29 arriva le bataillon marseillais, sur lequel reposaient tant d'espérances. Un peu de réflexion aurait pu, ce semble, les dissiper. Il n'y avait alors en France que deux forces réelles : l'armée, qui protégeait la frontière, et les prolétaires de la capitale, dont les fédérés ne pouvaient se séparer; quant aux autorités constitutionnelles, elles n'étaient respectées nulle part. D'ailleurs, faire la guerre avec des finances ruinées, n'était-ce pas se précipiter forcément dans les voies d'une démocratie communiste?

Jusqu'en juillet, on avait émis 2,400 millions d'assignats, et dépassé l'hypothèque qu'avaient procurée les biens de l'Église. Des ventes considérables avaient été effectuées à l'époque de l'achèvement de la constitution, mais bientôt ce mouvement s'était ralenti, et le désordre croissant ne devait pas l'accélérer. La vente avait fait rentrer peu d'assignats, parce que les termes de paiement étaient fort éloignés. L'administration des domaines était détestable; des terres dont l'ancien régime tirait 80 millions n'en rapportaient plus que 40. Les biens-fonds des émigrés depuis le séquestre étaient placés sous la surveillance des municipalités, tandis que les meubles avaient été vendus aux enchères. Quelques personnes s'enrichirent par ces mesures, mais le Trésor public n'y gagna rien. En automne, après avoir serré les récoltes, on négligea d'ensemencer de nouveau les terres. Le dessein qu'on avait eu d'accroître le nombre des petits propriétaires ne fut nullement réalisé, car les acheteurs furent en grande partie des capitalistes des villes, qui restèrent, comme les anciens seigneurs, étrangers à la culture et à l'exploitation¹. Les paysans pauvres qui avaient cédé à la tentation

¹ « Ce résultat n'a pas attiré l'attention comme il l'aurait dû. Que de fois n'a-t-on pas dit, à l'éloge de la Révolution, qu'elle avait fait passer les grands domaines de la main-morte sous l'administration fécondante des petits propriétaires, ou ne s'est-on pas plaint inversement de ce qu'elle avait commencé la pulvérisation du sol achevée par le Code Napoléon! Si déjà nous avons remarqué qu'avant la Révolution le terrain dévolu aux petites exploitations était aussi considérable qu'il l'est aujourd'hui, nous voyons ici, au milieu même des orages de la Révolution, l'explication de la perpétuité de ce phénomène. Elle nous ramène, comme toutes les secousses économiques de l'époque, à une règle

d'acheter se trouvaient complètement ruinés. Aussi le mécontentement était toujours extrême dans les campagnes. Le pain se vendait très-cher; la défense d'exporter les laines donna le coup de mort à l'éleve des troupeaux de moutons, et porta ce produit à un prix très-élevé. L'éleve du gros bétail pour la consommation de la capitale se faisait surtout en Vendée, et dès avant la guerre civile, elle souffrit par suite de la multiplication des assignats et de la persécution des nobles. Le bois à brûler faisait défaut à cause des déprédations qui avaient lieu dans les forêts. Alors que le prix de toute chose s'était élevé, le montant des salaires était resté le même. La situation des personnes qui avaient quelque chose était triste, et celle des simples ouvriers désespérée. L'État ne savait où trouver de l'argent pour couvrir des dépenses qui allaient croissant. Deux issues se présentaient. On pouvait conclure la paix avec l'Allemagne et réaliser instantanément une économie de 80 millions par mois : il suffisait de s'entendre avec le roi pour une réforme de la constitution. C'est l'avis auquel La Fayette finit par se ranger résolument; mais Louis XVI répondit à sa proposition qu'il n'osait pas prononcer le mot de paix. Alors il restait un second parti, qui était de faire la guerre pour se procurer les trésors de l'étranger. La Gironde flottait indécise entre les deux alternatives : pour subvenir aux besoins les plus urgents, elle fit décréter 300 millions d'assignats nouveaux et la vente des forêts jusqu'à concurrence de 200 millions.

Cependant les démocrates s'unissaient avec les fédérés d'une manière chaque jour plus intime, et prenaient toutes leurs dispositions pour une démonstration armée. Les Girondins laissaient faire; la cour en était réduite, pour se défendre, à des tentatives de corruption qui n'amenèrent aucun résultat utile. Le 28, on annonça que quarante-sept sections sur quarante-huit s'étaient prononcées pour la déchéance du roi, et l'on se préparait à imposer immédiatement cette volonté à

générale, qui aujourd'hui encore n'est que trop souvent méconnue. La distribution de la richesse n'obéit pas, en somme, à d'autres lois que la production : chaque fois que cette dernière augmente, ce progrès ne manque pas d'amener une meilleure répartition. Mais tous les essais que l'on fait pour régler arbitrairement la distribution sont, dans le cas le plus heureux, comme nuls et non avenue; ils paralysent aussitôt la production et la circulation, et par suite diminuent le bien-être de toutes les classes. Les vicissitudes par lesquelles a passé le sol de la France depuis 1789 sont la manifestation de cette vérité, dont elles éclairent successivement toutes les faces. Le 4 août a fécondé la culture dans toutes les parties, parce qu'il a affranchi le travail de ses entraves et accru la force productive. La division du domaine de l'Église en parcelles a aussi peu accru le nombre des propriétaires que ne l'a fait plus tard la vente des biens des émigrés; par contre, elle a réduit à la mendicité non-seulement les riches prélats, mais aussi les petits cultivateurs. »

la représentation nationale, lorsque la Gironde obtint un délai. Les Tuileries furent surveillées de près et des cartouches à balle distribuées dans les faubourgs, tandis que la garde nationale restait sans munitions. Le 8 août, l'Assemblée prit une décision courageuse : elle refusa la proposition de mettre La Fayette en accusation, que présentait la commission des *Douze*, organe habituel du parti girondin. Celui-ci n'eut plus alors d'espérance que dans un mouvement de la rue ; les membres de la majorité se virent insultés par la populace au sortir de la séance et intimidés par tous les moyens. Il fut décidé dans un rassemblement du faubourg Saint-Antoine que chaque section aurait à nommer trois commissaires, dont la réunion formerait une nouvelle assemblée de commune. Ces élections et la retraite de l'ancien conseil eurent lieu sans difficulté, et ainsi prit naissance la dictature qui allait mettre le pied sur la gorge de la France et la gouverner pendant deux années. Préparée par ses soins, l'émeute du 10 août amena la suspension et l'incarcération de Louis XVI, la convocation d'une Convention nationale et la formation d'un ministère où Danton siégea à côté de Roland. Tous ces décrets, qui devaient avoir force de la loi sans la sanction royale, furent rendus dans une séance de l'Assemblée législative, à laquelle s'étaient rendus deux cent quatre-vingt-quatre membres sur sept cent cinquante.

VII.

Pendant que la révolution soumettait ainsi la France, quel était l'aspect général des affaires en Europe ?

A l'époque où l'Assemblée constituante terminait son œuvre, l'autorité de l'empereur Léopold était bien mal assise dans plusieurs de ses provinces, et la réalisation de ses projets sur les bords de la Vistule lui tenait beaucoup à cœur. Aussi sentait-il vivement le besoin de la paix, et l'acceptation de la charte nouvelle par le monarque français lui donna-t-elle une grande satisfaction. Mais il ne lui suffisait pas d'avoir la paix avec la France. L'hostilité de la Russie et la timidité de l'électeur de Saxe lui faisaient de l'alliance prussienne une impérieuse nécessité pour sa politique polonaise, et il cherchait à presser la conclusion d'un traité sur la base des préliminaires convenus avant l'entrevue de Pillnitz. Les allures provocatrices de l'Assemblée législative, en lui faisant considérer de nouveau comme possible une rupture avec la France, le confirmèrent encore dans ce dessein. Les émigrés trou-

vaient plus d'accueil à Berlin qu'à Vienne, et Frédéric-Guillaume s'étonnait parfois de la longanimité de l'empereur, mais ses ministres le décidèrent pourtant à laisser à celui-ci l'initiative de toutes les mesures. Lorsque la France commença ses démonstrations militaires, le cabinet de Vienne proposa à celui de Berlin de s'entendre sur une déclaration commune à envoyer à Paris. Le roi de Prusse estima que cette déclaration ne devrait avoir rapport qu'à l'inviolabilité des terres de l'empire; cependant, pour complaire à son allié, il consentait à une menace d'intervention pour le cas où la famille royale serait maltraitée et pour celui où la France refuserait tout dédommagement à quelques princes allemands que la révolution avait privés de leurs droits féodaux en Alsace; du reste, il ajoutait que, l'affaire ne le concernant pas directement, la Prusse devait insister pour un dédommagement en cas de guerre. La négociation entre les deux cours s'ouvrit le 4 janvier. Elles se garantirent l'assistance réciproque, en réservant l'accession des autres puissances. L'Autriche demandait à être soutenue contre les rébellions de ses sujets; le cabinet de Berlin répondit que la Belgique ne devait pas être comprise dans cette garantie. Quant à la Pologne, il demandait à son tour, pour contrebalancer les avantages obtenus par la cour de Vienne, la main d'une princesse de Courlande pour le prince d'Orange, allié de la Prusse. Le gouvernement de l'empereur refusa cette concession, et continua d'exiger que la nouvelle constitution de la Pologne fût garantie. La réponse n'était pas encore décidée, lorsqu'un nouveau décret de l'Assemblée législative fit apparaître un conflit comme imminent. Léopold fit présenter à Berlin un nouveau programme, toujours strictement défensif, qui fut agréé. Puis il proposa que toutes les puissances demandassent à la France d'éloigner ses armées des frontières, de ne plus menacer le repos de l'Allemagne, de donner satisfaction aux princes possessionnés en Alsace, de rendre au pape Avignon et le comtat Venaissin, de reconnaître les traités existants. La Prusse donna son assentiment. Quant à la question intérieure, Léopold était d'avis qu'on demandât liberté et sûreté pour le roi et pour sa famille, et le désaveu de toute tendance républicaine; à Berlin, on proposa de substituer à ces demandes la dissolution du club des Jacobins. En outre, la cour de Vienne demandait que chacune des deux puissances tint quarante mille hommes prêts à marcher; le roi de Prusse pensait que cinquante mille hommes au moins devaient être mis en mouvement. Les émigrés devaient rester exclus de toute coopération; les deux souverains n'avaient qu'un sentiment à ce sujet. Venait ensuite la ques-

tion du dédommagement. Frédéric-Guillaume, pour faciliter les choses, se contenta de la reconnaissance du principe. Quant à la Pologne, il refusa absolument de garantir la constitution du 3 mai 1791, comme étant postérieure à l'alliance qu'il avait conclue avec la république en 1790. On se tira de la difficulté en stipulant simplement la garantie d'une constitution libre. Le traité fut signé le 7 février.

Mais, vers le milieu du mois, Léopold apprit que le parti modéré de France faisait quelques efforts pour reprendre les rênes, et il se repentit alors d'avoir été si coulant à l'égard du roi de Prusse. Celui-ci venait justement de prendre possession des principautés d'Anspach et de Baireuth, à la suite d'une cession volontaire, et l'empereur trouvait bien dur d'avoir à lui accorder un nouvel agrandissement à la fin de la guerre. L'impératrice de Russie avait signé la paix avec la Porte, et dirigeait toutes ses forces vers la frontière polonaise; il ne fallait pas leur laisser le temps d'arriver. L'électeur de Saxe répondit aux Polonais, et mit à son acceptation de la couronne diverses conditions qui tendaient à accroître son pouvoir et à faire asseoir après lui ses frères sur le trône de préférence à sa fille. De telles propositions ne pouvaient plaire à Berlin; cependant on ne prit pas de décision sur le moment. On apprit bientôt que les Feuillants avaient complètement échoué à Paris, et le roi de Prusse prit toutes ses mesures pour entrer en campagne. La mort de Léopold survint sur ces entrefaites, et produisit à Vienne une grande consternation. Son fils était jeune encore, d'une santé délicate, et nul ne pouvait prédire à qui il accorderait sa confiance. Il commença toutefois par confirmer dans leurs postes tous les ministres de son père, donna l'ordre de délibérer sur les mesures militaires que nécessitait l'attitude de la France, et résolut de hâter la solution de la question polonaise. La cour de Prusse fut invitée à garantir la nouvelle dynastie et la nouvelle constitution de la Pologne, à la condition que celle-ci observerait une neutralité constante et n'entretiendrait pas une armée de plus de quarante mille hommes. Frédéric-Guillaume tomba de son haut à la lecture de cette proposition. Dans le même moment, la cour de Saint-Pétersbourg lui ouvrait une perspective tout autre; convoitant une province polonaise, elle se montrait disposée, pour rencontrer moins de résistance, à accorder à la Prusse une nouvelle extension de territoire aux dépens de la république. Contre cette proposition se dressait un obstacle: le traité de 1790 entre la Prusse et la Pologne. Mais quelle utilité le premier de ces États tirait-il de cette alliance? La nation polonaise se trouvait alors divisée en deux partis, l'un dévoué à la Russie, l'autre

également hostile aux cours de Saint-Petersbourg et de Berlin. La Prusse ne pouvait se former un parti que si l'Autriche l'y aidait, et les dernières propositions de celle-ci dénotaient l'intention contraire. Frédéric-Guillaume était donc réduit à choisir entre le plan russe et le plan autrichien. Il n'était guère possible d'hésiter. La formation d'un ministère girondin donnait lieu de s'attendre à une déclaration de guerre très-prochaine, et la Prusse ne pouvait lutter dans le même temps contre la Russie et contre la France. Catherine II était cette fois arrivée au terme de ses vœux; elle avait mis les puissances allemandes dans l'impossibilité de traverser ses desseins en Pologne. Le roi de Prusse, dans ce conflit de devoirs, se décida pour la violation du traité qui l'unissait à la république. La politique humaine peut-elle lui en faire un reproche? Ce qui est certain, c'est que l'éternelle justice ne s'est pas démentie en cette occasion : le droit transgressé s'est vengé, non par la main de la victime, mais par celle des complices. Le 13 mars, le ministre de Frédéric-Guillaume répondit à François II par un refus d'entrer dans ses vues, l'invitant à adopter celles de la cour de Russie et à mettre un peu plus d'énergie dans ses préparatifs de résistance à l'agression française. Le ministre autrichien fit observer, sur ce dernier point, que le danger n'était pas si pressant; là-dessus, le monarque prussien s'emporta, et déclara que si l'on voulait faire les choses mollement, il fallait cesser de compter sur lui. Enfin, dix-huit jours après la déclaration de guerre de la France, un général autrichien parut à Berlin pour concerter le plan de campagne, en même temps que le ministre plénipotentiaire devait traiter la question politique. Ce dernier offrait le choix entre quatre systèmes : 1° faire une guerre absolument désintéressée; 2° se contenter d'un engagement que prendrait Louis XVI de rembourser les frais de la guerre après son rétablissement; 3° prendre pour gage une province française; 4° conquérir et répartir également les territoires acquis entre les deux souverains alliés. Le ministre prussien répondit que son gouvernement persistait à réclamer une indemnité; le ministre de François répliqua qu'on ne savait où la prendre. Plusieurs mois s'écoulèrent sans amener une solution.

Frédéric-Guillaume tenait cependant trop à la guerre pour se laisser arrêter par ce détail, mais son ardeur n'était partagée par aucun de ses conseillers; il avait en particulier contre lui tous ceux qui avaient marqué sous le règne de Frédéric II. Au premier rang de ces hommes était le duc de Brunswick. Bon administrateur et général habile, ce prince avait par malheur bien moins d'énergie que d'intelligence et de

lumières; si un projet lui semblait déraisonnable, il ne savait ni le faire abandonner ni refuser nettement de l'exécuter. Comme le roi n'était pas laborieux et ne suivait pas les affaires, il y avait une sorte de contradiction entre le caractère strictement monarchique de l'État et le tempérament du souverain. L'unité de direction avait disparu, toutes les influences se croisaient et se gênaient réciproquement, toutes les sphères étaient confondues. Aussi, quoique en Prusse le duc de Brunswick ne fût que général, il fut conduit à s'immiscer dans la politique étrangère, et il désapprouva formellement toute idée de s'opposer par les armes à la marche de la révolution. Il ne redoutait pas les forces dont le gouvernement français disposait alors, mais il prévoyait à quelles effroyables violences la guerre allait servir de signal. En outre, il détestait cordialement les émigrés et les Autrichiens. Néanmoins, quand le roi s'adressa à lui pour le plan de campagne, il ne crut pas pouvoir refuser de s'en charger, et ses propositions devinrent la base des délibérations. D'après ses indications, cent onze mille hommes devaient prendre part aux opérations proprement offensives, et ce n'était certes pas trop. Il fallait en outre se hâter et ne pas laisser les républicains écraser tous leurs ennemis de l'intérieur. Le mouvement des Prussiens vers Coblenz commença dans les premiers jours de juin; mais ils apprirent que les Autrichiens arriveraient les uns à la fin de juin, les autres à la fin de juillet. On ajourna donc les hostilités, et François II employa cet intervalle à se faire couronner à Francfort et à peser sur les cercles de l'Empire pour obtenir d'eux quelques renforts.

Le Hanovre répondit qu'il ne prendrait aucune part à la lutte tant que le territoire de l'Empire serait respecté. Les prélats et les dynastes, qui l'année précédente ne croyaient pouvoir exprimer trop haut leur indignation contre les Jacobins, se distinguaient alors par leur indolence, leur égoïsme et leur lâcheté. Le cercle de Souabe s'opposa au passage du corps de troupes prussiennes, qui apporterait, disait-il, la disette dans le pays. Les électeurs ecclésiastiques crurent faire assez pour le salut de l'Empire en traitant grossièrement les chargés d'affaires français et menaçant leurs sujets de peines terribles s'ils cédaient à la contagion révolutionnaire. La Bavière fit parvenir à Paris les assurances de neutralité les plus formelles. Le landgrave de Hesse-Cassel se montra seul zélé pour la cause. Il avait une belle armée de quatorze mille hommes, détestait la Révolution et ambitionnait le chapeau d'électeur. Il fut convenu qu'il mettrait sur pied et entretiendrait six mille hommes, moyennant la promesse de l'électorat et d'un équitable

dédommagement. En somme, la campagne s'annonçait pour l'Allemagne d'une manière peu brillante; mais ce qui était le plus grave, c'est qu'entre Vienne et Berlin on était loin de s'entendre. La cour de Prusse venait d'entrer en relations plus étroites avec la Russie, et François II avait dû suivre son exemple. Or, tandis que l'Autriche voulait exclure les émigrés de toute participation à la guerre, la Russie voulait que les alliés agissent simplement comme auxiliaires des princes français. La Prusse fit adopter une opinion intermédiaire : les émigrés n'eurent aucun rôle politique, mais on leur permit de prendre part aux opérations militaires. La Russie protestait d'avance contre tout changement apporté aux limites de la France; la Prusse ne faisait pas d'objection, mais l'Autriche demandait où l'on prendrait l'indemnité réclamée. Cependant les troupes russes enveloppaient la Pologne de toute part, et le cabinet de Berlin se hasarda à parler d'un dédommagement en Pologne. C'était une idée que le prédécesseur de François II n'aurait jamais admise; mais la cour de Vienne estima alors qu'on pourrait s'arranger, à la condition, qu'elle aussi pût s'attribuer une province de la république. Catherine II, de son côté, préférerait beaucoup que la Pologne lui appartînt tout entière; elle ne se hâta donc pas de donner une réponse formelle, mais elle fit demander à Vienne et à Berlin si l'on ne pourrait pas revenir à un projet de Joseph II, qui consistait à donner la Belgique à l'électeur de Bavière en échange de ses possessions, qui seraient réunies à celles de l'Autriche. Le ministre prussien répondit qu'il ne ferait pas d'objection, pourvu que son roi reçût une province polonaise.

Le 14 juillet eut lieu le couronnement de François II, et le 19 les deux souverains se rencontrèrent à Mayence. Pendant que le vieil Empire déployait pour la dernière fois toutes ses pompes dans des fêtes splendides, les diplomates délibéraient. On sembla d'abord s'entendre; mais, quand le ministre de Frédéric-Guillaume eut indiqué les districts polonais qui lui semblaient constituer un dédommagement suffisant, les négociateurs autrichiens déclarèrent que l'échange de la Belgique contre la Bavière était loin d'assurer de semblables avantages à l'empereur, et que le roi de Prusse devait lui abandonner Anspach et Baireuth. Là-dessus la négociation fut rompue. Quel résultat pouvait-on dès lors espérer de l'alliance des deux monarques et de la guerre où ils s'engageaient?

Une autre négociation se poursuivait en secret. Mallet du Pan, envoyé de Louis XVI, fut accueilli à Mayence par les souverains de la façon la plus gracieuse. Il demandait que les puissances n'élevassent que des réclamations d'un caractère international, qu'elles n'entras-

sent en négociation qu'avec le roi délivré, et qu'elles lui abandonnassent le règlement des affaires intérieures. Les plénipotentiaires allemands n'élevèrent aucune objection. Ils déclarèrent aussi qu'ils n'avaient en vue aucun agrandissement territorial aux dépens de la France; et Mallet du Pan accorda à leurs paroles une confiance d'autant plus entière, que la haine dont les deux cours étaient animées l'une à l'égard de l'autre était la meilleure des garanties. Les émigrés firent leur possible pour entraver ses démarches, mais pour cette fois, Frédéric-Guillaume se sépara d'eux complètement. Il fut convenu qu'on ne les laisserait pas former de grands corps d'armée, que le pain et le fourrage leur seraient fournis, et que les princes recevraient 200,000 florins comme dernier payement. La petite cour de Coblenz entra en fureur, car l'esprit national n'était pas plus vivant à Paris qu'au milieu des émigrés, et ils ne pouvaient souffrir que le rôle principal fût rempli par des étrangers qu'ils méprisaient. Ils étaient indignés contre Louis XVI et surtout contre Marie-Antoinette, l'Autrichienne, qu'ils ne ménageaient pas plus dans leurs propos que ne le faisaient les Jacobins. Mallet du Pan demanda avec insistance la publication d'un manifeste où le caractère de la guerre serait nettement défini. Il convenait, selon lui, de menacer les Jacobins et de donner des assurances tranquillisantes à la population paisible, de ne point recommander une forme particulière de constitution, mais d'exiger la liberté de Louis XVI, reconnu comme unique réformateur et pacificateur. Il y avait dans ces indications une grande lacune. Garantir aux Français qu'on ne voulait pas conquérir leur territoire, c'était quelque chose; mais il fallait de plus prononcer la condamnation solennelle de l'ancien régime et mettre en dehors de toute contestation trois points qui intéressaient le peuple français tout entier : l'admissibilité de tous aux emplois, la suppression des droits seigneuriaux, et l'abolition des dîmes ecclésiastiques. Voici au contraire ce qui arriva. Le projet de Mallet tomba entre les mains d'un émigré fougueux, qui le présenta à l'empereur, après avoir rendu violentes jusqu'à l'absurde les menaces qu'il renfermait, et naturellement sans y avoir fait les additions indispensables. Le duc de Brunswick, général en chef des armées alliées, n'osa prendre sur lui de faire aucune objection et signa ce factum le 28 juillet. D'après le témoignage des contemporains, le manifeste ne fit aucune impression sur la population française; c'est une grande exagération que de dire qu'il enflamma une patriotique fureur, mais le fait qu'il ne produisit aucun effet était déjà d'une immense gravité.

PHILIPPE ROGET.

(La suite à une prochaine livraison.)

LES SOLITAIRES.

Pendant plusieurs jours, de violentes tempêtes, soufflant du midi, avaient ébranlé la mer; aux rochers escarpés des rives de Sorrente, elles avaient secoué la sève dans les figuiers avec une fougue toute printanière et sillonné le sol d'averses fécondes. Le Vésuve, au dire de quelques gens, fermentait, et de sourds grondements à l'intérieur présageaient une prochaine éruption. Aussi les maisons semblaient-elles parfois vaciller jusque dans leurs fondations, et la nuit on entendait le cliquetis menaçant des ustensiles rangés dans l'armoire.

Mais lorsque, au dernier jour d'avril, le soleil eut fini par maîtriser tout ce tumulte, les petites villes dans la plaine de Sorrente étaient debout et intactes au milieu des vignes et des jardins d'orangers; les rochers ne s'étaient points ouverts pour les engloutir, et la mer furieuse n'avait pu escalader la rive de ses noirs tourbillons, pour entraîner avec elle dans ses gouffres tout ce que les hommes y ont planté depuis des siècles.

Dans l'après-midi de ce dernier jour d'avril, un poète allemand, — son nom importe peu au récit, — quittait la maison où, bien contre son gré, il avait été retenu prisonnier par la tempête. Pendant des jours entiers il avait, de la croisée, plongé du regard dans la mer, les genoux enveloppés de son manteau, car le sol carrelé de sa chambre exhalait un froid très-sensible, le chapeau sur la tête, avalant un verre de vin après l'autre, sans parvenir à éveiller dans ses membres la moindre sensation de chaleur. La petite provision de livres, qui l'accompagnait dans son voyage, était restée à Naples, et dans la maison de son aubergiste il eût été impossible de découvrir un feuillet imprimé, hors l'almanach et un livre de messe. Que de fois il s'était vanté témérairement que dans la solitude jamais l'ennui n'aurait prise

sur lui. Ses fréquentes et ardentes invocations à la Muse, qu'il suppliait de venir lui tenir compagnie, se perdirent dans le bruit des rafales : le froid finit par ne laisser place dans son cœur à d'autres pensées que le désir de voir reparaitre le soleil.

Et le soleil avait percé, et la moitié de ce jour béni il l'avait religieusement passée, assis sur le balcon, à se laisser imprégner le corps de ses rayons. Et quand enfin, après son dîner, il gravit le sentier de la montagne, tous les sentiments qui étaient restés paralysés chez lui se réveillèrent avec une nouvelle énergie. Jamais il n'avait vu le soleil du printemps si grand, si doré, si puissant; jamais il n'avait senti l'haleine de la mer lui pénétrer si fraîche dans la moelle des os. Ces feuilles, là, sur les figuiers, avaient grandi en une nuit de la longueur du doigt. Une demi-journée de soleil avait suffi à parer ces buissons d'un blanc vêtement de fleurs. Et partout où le voyageur, attiré par le parfum, interroge le gazon des parterres, des bouquets de violettes foncées s'étendent à perte de vue. L'air fourmille de papillons nés du jour même; tous les chemins sont peuplés d'hommes à pied ou dans des carrioles retentissantes. Et puis les voix des cloches dans les églises et les chapelles à quatre lieues à la ronde, les cris joyeux des jeunes gars qui montaient vers *Sant'-Agata*, village assis sur la crête de la montagne, pour y prendre part à la fête, et les ritournelles prolongées des femmes, qui allaient à vêpres en se tenant par la main, ou debout sur les toits laissaient errer leurs regards sur les flots.

A mesure que notre Allemand, qui suivait un chemin à pente douce, se déroba à cette joie bruyante d'un jour de fête, son cœur se serra de ce qu'il ne pouvait donner issue à la reconnaissance qui venait l'assaillir à l'aspect de tant de merveilles. Volontiers il eût du haut d'un rocher fait résonner un chant à travers le paysage, un *lied* sans paroles, un simple écho de toutes les voix du printemps autour de lui! Mais il avait des raisons pour douter que sa voix fût un digne interprète de ce qu'il éprouvait. Avec quel sentiment d'envie il se rappelait le ténor qui lui avait fait passer tant de soirées délicieuses à Rome! Quoi! essayer de remplir ici l'espace avec cette piètre voix! Combien il semblait misérable à ses propres yeux, muet comme un poisson, atone comme la canne qu'il avait à la main, au milieu de toute cette félicité chantante et harmonieuse de la nature!

« De quel droit a-t-on exalté la poésie comme le plus beau de tous les arts? s'écria-t-il avec colère. La poésie est-elle à même de soulager la poitrine du poids de pareilles impressions? Faites venir ici les plus

grands de ceux qui aient jamais eu à leurs ordres des paroles mélodieuses, et vous verrez qu'aussi bien que moi, leur humble successeur, ils resteront muets devant l'immensité. Avec quoi glorifier, d'une manière quelque peu supportable, la lumière, l'éther, la mer et les senteurs que le vent m'apporte de ces bois d'orangers là-bas ? Le dernier parmi ceux qui se vantent d'avoir une muse, un danseur même les surpasserait. Cet élan vers le ciel, vers le grand tout, ne peut-il au moins l'indiquer par des signes et des gestes, avec toute sa personne, et de la tête aux pieds laisser s'exhaler son ivresse ? Et maintenant, parlez-moi d'un peintre ! Le plus ordinaire, le plus sot, pour peu qu'il ait appris à jeter sur le papier les lignes de cette montagne, et le couvent à son extrémité, plus loin les bois, les limites de la mer, au premier plan cet arbre brisé récemment par la bourrasque, combien ne doit-il pas se sentir heureux ? Et si, pour comble de bonheur, c'est un maître, s'il peut faire rayonner dans ses couleurs la clarté tremblotante sur les jaunes parois de la montagne, là, dans le fond, la mer qui se démène toujours et jette ses vagues comme les lambeaux déchiquetés d'un tissu d'argent, et les vapeurs où nage le Vésuve, et les clochers blancs entre les jeunes feuilles des châtaigniers ! »

En proie à cette émotion tant soit peu bizarre, il s'assit sur une borne près du chemin et promena de sombres regards autour de lui. Jusqu'à un certain point il avait mérité que le sentiment de son insuffisance vint le troubler dans son enthousiasme. Il était sorti avec la ferme et fière conviction qu'au dehors il rencontrerait à coup sûr la Muse qui l'avait délaissé depuis quelque temps. Il avait mis un rouleau de papier blanc dans sa poche, et derrière chaque saillie de rocher, à chaque coin d'un bois ou d'un jardin, il comptait trouver le motif d'un morceau de poésie lyrique. En ce moment, où tout venait à éclore, il se sentait aiguillonné par le sot et vaniteux désir de produire, lui aussi, une manifestation quelconque de son humble existence. Chacun sans doute sait par expérience que cette grande œuvre de la régénération de la nature l'exalte au point qu'il se sent pressé de tenter les entreprises les plus inouïes, qu'il est inquiet par un vague désir de créer quelque chose, et de n'être pas seul inactif et mort tandis que tout pousse des fleurs ? Par malheur, une telle exaltation fiévreuse n'aboutit le plus souvent qu'à la prostration et au renoncement.

En effet, notre ami ne tarda pas à se résigner sans pourtant qu'il fût délivré du sentiment d'envie qu'il nourrissait à l'encontre de ceux qu'il croyait mieux partagés que lui. « Les voilà maintenant qui sortent de leurs trous, grognait-il en lui-même d'un air courroucé ; et

infectent le pays avec leurs cartons, leurs parapluies et sièges de campagne, et viennent s'asseoir à la table qu'a dressée la nature. Ils n'ont qu'à étendre les mains pour les avoir pleines. Et quand leurs sens sont assouvis par la jouissance, comme un présent de l'amphitryon, comme une coupe dans laquelle ils ont bu au festin, ils emportent leurs esquisses et leurs études, qui ravivront leurs souvenirs et leurs impressions toutes les fois qu'ils en éprouveront le désir. Ils ont bien raison de pérégriner vers le sud ; pour eux il y a ici table ouverte. Mais nous ? mais moi ? Des divinités sournoises m'ont-elles attiré ici pour mieux m'humilier ? N'était-ce point déjà assez qu'à Rome j'eusse brûlé mes vers sur la jeune fille de Frascati, après avoir vu son portrait à l'exposition ? Que serait Pétrarque avec tout son génie devant une toile sur laquelle Titien aurait fixé l'image de *Madonna Laura* ? Quand on ne peignait point encore, alors c'était le bon temps pour faire de la poésie. Car qu'est-ce autre chose, sinon un aveu incessant que les paroles ne sont que des gueuses, impuissantes à atteindre même aux bords du vêtement de la nature ? Dans le nord, où il n'y a ni couleurs ni formes, la poésie peut se croire reine ; ici, c'est une mendiante. »

Durant ce profanateur monologue, ses regards n'avaient point quitté la mer, qui s'assombrissait de quart d'heure en quart d'heure et où l'on voyait seulement çà et là de longues bandes de lumière couper l'ombre. Il ne venait pas à l'esprit de notre rêveur enfiévré qu'en ce moment un peintre eût, lui aussi, jeté ses pinceaux avec désespoir. Ce qui faisait proprement le charme du tableau, c'était la variété des tons et le jeu des reflets dans les aspects successifs des éléments. Est-il besoin de combattre les autres griefs que dans son aveuglement il lançait contre la Muse ? Nous savons à qui nous avons affaire ; à un individu appartenant à cette race frascible de gens qui semblent n'avoir reçu la parole que pour l'employer à se contredire perpétuellement eux-mêmes. Et peut-être verrons-nous qu'à la fin de ce jour de désolation, où il eût désiré être à mille lieues de l'endroit où il se trouvait, il fera amende honorable et ne changerait point avec saint Luc lui-même.

À la vérité, l'apparition qui surgit sur la gauche du chemin n'était pas faite pour calmer son désespoir : au contraire, il jeta feu et flammes :

« Rien que les contours ! se dit-il avec rage ; quelques douzaines de lignes seulement ! Telle que la voilà qui vient au trot de son ânon, l'une de ses jambes appuyées fortement et à plat sur le dos de l'ani-

mal, de la pointe de l'autre pied effleurant presque la terre; le coude droit appuyé sur le genou, le menton portant légèrement sur la main qui joue avec le collier; le visage tourné en dehors vers la mer. Quel amas, quelle charge de tresses noires à la nuque! On y voit une lueur rouge, — une parure de corail, — non, ce sont des fleurs de grenadier fraîchement cueillies. Le vent joue avec son mouchoir noué légèrement autour du cou; sa joue est d'un pourpre foncé; plus foncé encore est le jais de ses yeux. Que si en ce moment je pouvais l'accoster et la prier de s'arrêter une demi-heure, telle qu'elle est là, et si j'emportais rien qu'une silhouette de cette magnifique apparition, ce serait un butin à tout jamais digne d'envie. Tandis que maintenant si, à mon retour, j'essaye de décrire combien cela était beau, je m'entendrai dire: « Heureux qui aurait pu la peindre! » — Non, vous n'arriverez pas à fixer cette grâce dans le repos et dans le mouvement, cette plénitude de force et de jeunesse, ces traits merveilleux, cette tête qui se baisse et se relève aux pas de sa monture, une taille toute royale et le petit pied d'enfant, qui se balance nonchalamment. Venez tous, vous qui maniez le pinceau, et essayez de reproduire cet enchantement! »

Il s'était levé et attendait la voyageuse qui, sans s'inquiéter du piéton inconnu, garda sa posture, et stimula seulement l'animal en le frappant du bout des rênes. En ce moment elle passa devant lui, mais en suivant le bord du chemin, de sorte que son salut, qu'il était forcé de lui adresser à haute voix sans être vu d'elle, ne fut payé que d'un hochement de la tête; il est vrai que ce mouvement lui fit découvrir le fouillis de cheveux noirs amassés à la plus belle nuque du monde.

Cette apparition était comme enveloppée d'une atmosphère de paix et de sérénité. En poursuivant son chemin, elle ne laissa deviner par aucun changement dans l'expression de sa physionomie que la rencontre eût éveillé la moindre émotion ni même la curiosité bien naturelle, lorsque dans une heure solitaire, sur un sentier écarté dans la montagne, un jeune homme et une jolie femme viennent à se rencontrer à l'improviste. Était-elle mariée ou demoiselle? Notre voyageur ne pouvait à cet égard rien conjecturer d'après son costume ni d'après ses manières. La première jeunesse paraissait évanouie; mais si dans ce visage impassible on ne pouvait trouver trace de cette expression d'attente, des promesses ou de la réserve de la jeune fille, une fraîcheur, une pureté, — qu'on trouve rarement chez les jeunes femmes du pays, — animait le contour de ses joues. Son costume était à moitié citadin; seulement le jupon de soie était plus court, et le corsage était plus

échancré aux épaules. Elle avait retroussé ses manches étroites, son front n'était point protégé contre le soleil; un large chapeau de paille pendait oisif au bât de l'âne.

Ce ne fut que lorsqu'au détour du chemin elle allait échapper aux regards de l'étranger que celui-ci prit son parti et marcha vers elle en hâtant le pas. Bientôt il fut à ses côtés; mais l'animal, qui avait son idée, suivait toujours le bord du coteau, et ne laissait qu'un étroit espace libre entre le chapeau de paille et la montagne.

Pendant qu'il engageait la conversation avec la jeune femme, celle-ci ne se détourna pas un moment vers lui. Sa voix avait un timbre grave; son dialecte était du mauvais napolitain. Du reste, malgré la brièveté de ses réponses, il n'y avait dans son accent rien qui révélât le désir de rebuter le questionneur ni l'intention de le captiver par une fierté calculée.

« Vous venez de Sorrente, belle solitaire ? lui demanda-t-il.

— Non, de Méta.

— Vous y avez été voir des amis ?

— J'ai été à l'église.

— Et vous montez vers Sant'-Agata pour la fête ?

— Non, monsieur.

— Mais n'est-ce pas le chemin qui y conduit ?

— Non, monsieur.

— Faites-moi le plaisir de me le montrer.

— Il faut revenir sur vos pas, dit-elle, toujours sans se retourner, et prendre le premier sentier à gauche, qui vous conduira à la grand'-route.

— S'il me faut rebrousser chemin, j'aime mieux renoncer à la fête qu'au plaisir de voyager côte à côte avec vous, tant que je ne serai point importun.

— Comme vous voudrez; la route n'a pas été faite pour moi seule.

— Savez-vous que ce serait bien aimable à vous si vous vouliez tourner un peu la tête de mon côté ? »

Elle le fit avec calme, sans trace d'émotion dans ses traits. « Qu'est-ce ? demanda-t-elle. Qu'avez-vous à me montrer ?

— C'est vous au contraire qui avez à me montrer quelque chose.

— Moi ?

— Vous êtes jolie; montrez-moi donc vos yeux.

— La mer est plus belle que moi, et vous feriez mieux de la regarder que de regarder des yeux qui n'ont rien à vous dire.

— La mer ? je la vois tous les jours de mon balcon.

— Mais pas moi. Permettez-moi donc de profiter de l'occasion ! » Et son visage se détourna de nouveau.

« N'aperçoit-on pas la mer partout, dans les montagnes ? demanda-t-il.

— Le moulin de mon frère est là au fond de ce ravin devant lequel ce rocher fait saillie : les broussailles qui ont poussé en haut achèvent de nous couper la vue.

— Vous vivez chez votre frère ?

— Oui, monsieur.

— Mais vous n'y resterez plus longtemps, ou bien les jeunes gens de Méta auraient des yeux pour ne point voir.

— Que m'importent leurs regards ! Chez mon frère je suis plus heureuse que toutes les femmes dans la plaine de Sorrente et jusqu'à Naples !

— N'avez-vous jamais de désagréments avec la femme de votre frère ?

— Il n'en a pas, il n'en aura jamais. Lui et moi, moi et lui, que nous faut-il de plus, hors la protection de la très-sainte Madone ?

— Et vous êtes bien sûre qu'il en sera toujours ainsi ? Que jamais jeune fille ne touchera son cœur ?

— Aussi sûre que de mon existence. Mais que vous importe ? » Et d'un coup de sa main elle fit hâter le pas à son ânon, si vivement qu'il secoua les oreilles.

« Pourquoi votre frère n'est-il pas allé avec vous à Méta, demanda de nouveau l'Allemand, quoique ça le regardât au fond tout aussi peu.

— Jamais il ne quitte le moulin que pour aller à confesse, là-haut, à Déserta.

— Est-il malade ?

— Il ne veut voir personne, excepté moi. Et l'aspect de la mer lui fait mal depuis que.... Mais qui êtes-vous pour me questionner ainsi ? Êtes-vous un *prete* (prêtre) ou bien de la police de Naples ? »

Il ne put s'empêcher de rire. « Ni l'un ni l'autre, dit-il, mais ne me forcez-vous pas vous-même de vous adresser des questions ? Si vous tourniez le visage de mon côté, j'oublierais bien vite de parler. Maintenant je cherche à me dédommager par le son de votre voix. »

Elle le toisa d'un regard sérieux, et lui dit : « Qu'avez-vous à vous occuper toujours de mon visage ? Êtes-vous peintre ? »

Il garda un moment le silence, et il sentit se raviver en lui le dépit de voir qu'aux peintres seuls il était permis de suivre une jolie femme. En effet, qui peut s'en formaliser ? Ils font leur métier. Heureux ceux

qui voyagent à travers le monde avec ce passe-port ! Car, que lui aussi, en vertu de son art, il eût le droit d'étudier les traits de la jeune fille, comment le lui faire comprendre, à elle qui sans doute ne se doutait point de l'existence de la noble corporation des poètes ?

« Je veux, moi aussi, avoir cette aubaine, » pensa-t-il en lui-même, et il répondit effrontément : « Sans doute, je suis peintre, et si vous permettez.... Mais comment vous nomme-t-on ?

— Térésa.

— Si vous permettez, belle Térésa, je vous accompagnerai à votre moulin, pour esquisser votre portrait dans mon album. »

Cette demande très-risquée, il hésita d'autant moins à la lui adresser qu'il était très-curieux de voir le frère de Térésa, et de jeter un regard sur la vie domestique de ce couple solitaire. Que si le moment venait de payer de sa personne, il trouverait bien quelque faux-fuyant. Et ce mensonge ne lui était-il pas commandé par la nécessité ? N'éprouvait-il pas le plus grand besoin de continuer à regarder dans les beaux yeux de Térésa ?

Elle réfléchit un moment ; puis elle dit : « Si vous êtes peintre, faites mon portrait, que je donnerai à mon frère. Si je viens un jour à mourir, il m'aura toujours sous les yeux, telle que j'étais de mon vivant. Voyez-vous le large ruisseau qui jaillit du ravin et, après avoir traversé le chemin, se précipite dans la vallée ? Il fait aller notre moulin. Il nous faut prendre sur la droite, et suivre son cours. La pluie l'a grossi considérablement ; impossible de passer par l'étroit sentier du ravin. Attendez, montez sur mon âne, je le conduirai.

— Vous, le conduire, à pied ! Non, jamais, Térésa.

— Alors vous resterez ici ; car quand même vous monteriez en marchant nu-pieds dans l'eau, comme moi, vous ne connaissez pas le chemin et vous trébucheriez à chaque pas. »

Elle avait arrêté sa monture et sauté légèrement en bas. Pendant qu'il était là, irrésolu, et que l'idée qu'il la trompait commençait à l'inquiéter, elle avait déjà ôté les souliers et les bas de ses pieds mignons, et, en lui adressant un regard calme, elle saisit les rênes de l'âne.

« Qu'il en soit donc ainsi, dit-il en riant. Quoiqu'en vérité je n'aie pas l'air trop courtois de vous laisser ainsi la mauvaise part. »

Il se mit en selle, et ils s'avancèrent vers le ruisseau, la jeune fille marchant devant, les rênes enroulées autour du bras. Arrivée au bord du ruisseau, elle jeta un dernier et long regard sur la mer ; ensuite, sans s'inquiéter de l'eau qui clapotait autour d'elle, elle descendit à

droite dans le ruisseau qui bouillonnait contre de grosses pierres, et remplissait le ravin dans toute sa largeur. Il y faisait frais, et au sortir d'un jour éclatant, on y trouvait une clarté crépusculaire, et les broussailles flottaient pendantes des deux côtés de la gorge.

Tandis que sa monture le portait avec précaution d'une pierre à l'autre, et que l'écume lui jaillissait jusqu'aux genoux, l'Allemand leva les yeux et aperçut, à plusieurs centaines de pieds au-dessus de lui, le moulin, hardiment perché dans la fente du roc et gris comme lui.

La roue chômait, à cause du dimanche; nul bruit ne se faisait entendre par-dessus le vacarme des eaux, si ce n'est le cri de l'épervier qui, planant au-dessus de la gorge, semblait se rafraîchir la poitrine aux vapeurs de l'eau qui montaient.

Cependant Térésa s'avavançait sur un côté, le long des parois de la gorge. Par moments le chemin apparaissait sous ses pieds, sur d'autres points, il était entièrement submergé. Elle ne soufflait mot. D'ailleurs il eût été difficile de se faire comprendre dans le tumulte assourdissant des eaux, qui le long du chemin creux était répercuté au centuple sur lui-même. Ce ne fut qu'aux approches de la maison que les parois des roches s'écartèrent; le chemin sortit de l'eau; le cavalier, dès qu'il sentit le sol s'affermir sous les pieds de l'animal, sauta en bas, se réjouissant à part lui de ce que du moins un tiers n'eût pas été témoin de sa péréggrination aventureuse.

Car le moulin semblait désert; même quand il l'eut devant lui, l'Allemand était encore tenté de le prendre pour un décor de théâtre. Les volets étaient fermés; la porte en bois brun, engagée dans la pierre grise, n'avait point de loquet et semblait impraticable; l'ombre sous la saillie de la toiture pouvait très-bien être peinte.

Cependant la jeune fille fit jouer le pêne de la grille conduisant à une écurie, creusée dans le roc, et y fit entrer le grison. Puis, par une légère pesée sur la porte de la maison, vers l'intérieur, elle l'ouvrit et franchit le seuil, en précédant l'étranger.

Un regard suffit à l'Allemand pour le mettre au courant des êtres de la maison. Au centre, une pièce assez spacieuse, prenant toute la profondeur de l'édifice; sur le côté, le foyer; une lourde table et des chaises au milieu; dans un placard, des ustensiles de ménage; à droite, du côté du rocher, une chambre avec un lit; sur la gauche, la cage du moulin avec les rouages. Par une porte ouverte dans le mur du fond, on avait vue sur une place couverte de verdure, où s'allongeait une bande lumineuse. Cette place pouvait avoir une contenance de plusieurs arpents carrés, et se trouvait à une hauteur suffisante

au-dessus du niveau de l'eau pour que l'on eût pu y dessiner un jardin. Mais le bassin qui encaissait le terrain était trop élevé ; l'air était trop vif pour favoriser la culture des fleurs. De sorte que l'herbe seule y pullulait, et une chèvre broutait le long du bord. Mais à l'endroit où, par une crevasse de la montagne, glissait ce rayon isolé du soleil, croissaient, — charmante merveille ! — deux beaux orangers au milieu de la prairie, garnis de peu de fruits, à la vérité, mais tout éclatants de fraîcheur.

« Votre frère n'y est pas, Térésa ? » demanda l'Allemand.

Elle laissa paisiblement errer ses regards sur la prairie, puis elle dit : « Ne le voyez-vous pas là-bas, où la gorge se referme ? Le ruisseau a secoué le mur qui le force à rester dans son lit, mon frère construit maintenant une digue en terre, derrière les moellons, afin que la prairie ne soit pas inondée. Il pense à tout, mon frère, il sait tout faire. Vous pourriez chercher pendant mille ans, vous n'en trouverez pas qui ait plus de génie que lui.

— Pourquoi alors le gaspille-t-il ici dans la solitude ?

— Parce que telle est sa volonté.

— Et avez-vous grandi ici dans le moulin, pauvre Térésa, et n'avez-vous jamais vu plus de soleil qu'il n'en luit là dans les branches des orangers ? Je ne saurais le croire ; ce n'est pas dans la courte traversée le dimanche, pour aller à l'église, que vos joues se sont brunies.

— Non, répliqua-t-elle ; il n'y a pas encore tout à fait quatre ans que nous demeurons ici, et que Tommaso a acheté le moulin. Auparavant, alors que nous habitions Naples et qu'il exploitait sa pêcherie, il ne se doutait pas de ce que c'était qu'un moulin ni comment les meules tournaient. Et dès le premier jour, quand nous nous fûmes établis ici, — l'ancien meunier était mort, — il vous fit marcher tout cela comme s'il n'avait fait autre chose toute sa vie. Ah ! c'est un homme que Tommaso ! A la cour il n'y en a pas de plus avisé. »

Pendant qu'elle parlait, l'étranger ne réussit pas à apercevoir les traits de l'homme, qui travaillait vaillamment à l'autre extrémité de la prairie sans se retourner du côté du moulin. Il démêla seulement une haute taille, des cheveux noirs frisés sous le feutre gris, une jaquette de drap foncé, flottant légèrement sur l'épaule. « Qu'est-ce qui lui a fait prendre en aversion la ville et son métier lucratif ? » demanda-t-il à la sœur qui se tenait à côté de lui.

Elle parut ne pas avoir entendu la question. « Savez-vous quoi ? lui dit-elle, asseyez-vous et commencez mon portrait, pour qu'il soit terminé

quand mon frère rentrera. Alors je lui demande qui ce portrait représente, et s'il le reconnaît il vous payera ce que vous voudrez, car nous ne sommes pas pauvres, que vous le sachiez. Quand nous habitons Naples, mon frère avait sept pêcheurs à ses ordres, et il allait avec sept barques à la mer, et il aurait bien pu acheter une terre en place de ce moulin-ci. A quoi lui sert tout son argent avec le chagrin qui lui pèse sur le cœur ! — Asseyez-vous, monsieur, je ne veux plus bavarder ; il faut que vous mettiez sur le papier ma bouche muette et bien exactement, et les yeux et tout. »

Notre ami se trouva dans une grande perplexité quand il vit que la chose allait devenir sérieuse. « Il fait un peu sombre ici, » dit-il. Le cœur lui battait.

« Allons sur la prairie.

— Là, il fait trop clair, Térésa. Vous ne savez pas combien il est difficile de trouver le jour convenable.

— Attendez ! dit-elle, et elle ouvrit rapidement les volets. Maintenant il me semble qu'il y a une jolie lumière dans la maison. Pour moi, du moins si je l'eusse appris, je vous dessinerais tout ressemblant sur le mur.

— Eh bien, dit-il hardiment, commençons. »

Il fit avancer deux chaises vers l'une des fenêtres d'où l'on découvrirait tout le cours du ruisseau, et la pria de s'asseoir. Un pourpre foncé inonda les joues brunes de la jeune fille quand elle sentit le regard scrutateur reposer sur elle ; ses yeux, sur lesquels les cils se levaient et se baissaient comme les ailes de la phalène, étaient fixes et ne tardèrent pas à se voiler d'une vapeur humide par suite de la tension du regard. Il la pria de mettre toute liberté dans ses mouvements, que ça n'en irait pas plus mal pour cela. Il ne put résister au désir de s'occuper quelque peu de ses cheveux.

« Térésa, dit-il.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien.... »

En face de la grandeur empreinte dans son regard, il lui fut impossible de lui adresser un mot de tendresse ou des fadeurs. Comme son front était large, puissant et uni ! Quel calme dans l'arcature de ses sourcils ! Il avait pris la ferme résolution de se donner beaucoup de mouvement pendant une demi-heure, comme s'il était tout à son ouvrage, et de jouir de son aspect, — après quoi il déchirerait son feuillet de papier, rejeterait la faute sur le mauvais jour, sur ses yeux troublés, — et puis il prendrait congé.

Il venait de choisir une place et fit mine de vouloir commencer, lorsqu'il vit en face de lui, accroché au mur de la chambre à coucher, un portrait d'homme dans un cadre noir, qui lui fournit fort à propos un prétexte de s'interrompre.

« Vous avez là un beau portrait de votre frère ! dit-il, et il se leva pour l'examiner de plus près. De quel peintre est-il ? C'est vraiment un excellent travail. Quel visage tout à la fois plein de calme et d'ardeur ! Il me rend de plus en plus curieux de le voir.

— Celui que représente cette toile, dit-elle avec hésitation, vous ne le reverrez plus jamais vivant.

— Ce n'est donc pas votre frère ?

— Il était son ami. Il mourut jeune et beaucoup l'ont pleuré.

— Cela vous fait mal d'en parler, Térésa ; pardonnez-moi toutes ces questions indiscrètes. » Il vint se rasseoir près de la fenêtre. Le rouge avait disparu de sa figure, et ses yeux semblaient éteints. Après une pause, pendant laquelle le bruissement dans le ravin frappa seul son oreille, elle reprit d'elle-même :

« Vous avez raison ; il était à la fois doux et passionné : un enfant aurait pu le tromper, mais pour ceux qu'il aimait, il se serait jeté dans le cratère du Vésuve s'ils le lui avaient demandé. « Les hommes sont tous mauvais, » disait Tommaso. Pour celui-ci seul il faisait une exception, et c'était à bon droit. Quiconque le regardait savait que sous la lune il ne respirait pas d'âme plus pure. Quoi d'étonnant que Tommaso hâisse la mer qui lui a englouti un tel ami ? Qu'il ait le cœur gros depuis le jour où il était allé avec lui à la pêche et où il revint seul ? Personne ne l'a blâmé qu'à partir de ce moment il soit devenu sombre et qu'il ait pris son métier en aversion.

— Il était pêcheur, comme votre frère ?

— Il était chanteur, monsieur, et fils d'une pauvre famille de pêcheurs ; ses parents sont encore en vie. Encore enfant, il faisait fondre le cœur de tout le monde à l'église quand il se mettait à chanter. Plus tard un de ses oncles, qui avait de la fortune, lui donna un maître de chant ; on le destinait à l'opéra. Et puis, figurez-vous, la veille de son début, tout Naples ne parlait déjà plus d'autre chose ; vers le soir il vint trouver mon frère ; ils se connaissaient dès l'enfance et ils étaient restés étroitement liés, « Tomà, lui dit-il, faisons-nous encore une course en mer ? — J'ai affaire, Nino, dit mon frère ; il faut rentrer les filets, et Beppo, mon valet, doit nous accompagner. — Laisse-le à la maison, Tomà ; je t'aiderai ; les doubles croches ne m'ont pas fait oublier mon métier. » Les voilà sortis en mer tous les

deux... je les vois toujours, mon frère à la barre, Nino à l'aviron; ses cheveux luisaient enflammés au soleil du soir; ses yeux restaient fixés sur notre habitation; ce spectacle est toujours là devant mon âme. Le soleil à peine avait disparu, j'entends des coups d'aviron; je cours à la porte pour leur faire accueil. — Mais Tommaso était seul dans la barque et il frappait l'eau comme un fou furieux, et il me cria : « Bonsoir, Térésa ! bien des choses de la part de Nino ! il dort déjà, là-bas au fond de la mer !... » Et je n'en entendis point davantage.

— C'est affreux ! Si jeune et plein d'espérance ! Mais comment cela a-t-il pu arriver, puisqu'ils étaient à deux et qu'ils avaient la barque ?

— Le poids du filet l'a entraîné. La cheville à laquelle il était accroché vint tout à coup à se déboîter et sauta par-dessus le bord. Nino se penche, les bras étendus, pour ressaisir le filet, et s'embarasse dans les mailles; la barque chavire; quand Tommaso revient sur l'eau, il voit la nacelle vide qui nage tranquillement dans le rouge du soir... De Nino il ne resta que le chapeau et le ruban noir que j'y avais attaché la veille.

— Pauvre Nino !

— Vous le plaignez ? Il est allé tout droit en paradis, et chante de sa voix d'or devant le trône de la Madone ! Plaignez mon frère, monsieur, car la paix de son cœur est ensevelie dans les flots, et nul plongeur ne la lui repêchera. Depuis ce jour-là on ne l'a plus vu rire, mon pauvre Tommaso. Et avant d'aller dans la montagne, il a brûlé sa barque et ses filets : et la foule était sur le rivage, et on disait : « Il a raison, le pauvre garçon ! » Car on savait qu'ils avaient été ensemble comme deux frères. »

Elle se tut et plongea du regard dans le ravin, les mains reposant dans son giron. Quant à l'Allemand, il tenait son rouleau de papier sur les genoux et creusait de la pensée la singulière destinée qu'on lisait écrite dans les traits de son visage. Il semblait que toute amertume en était effacée, et que la pure image du jeune homme apparaissait à son âme, et que les sons de sa « voix d'or » retentissaient autour d'elle. Son effroi fut d'autant plus vif lorsqu'il vit ces traits si nobles s'assombrir tout à coup sous l'effet d'une passion violente. Comme le cygne qui aperçoit un serpent, elle bondit avec un sifflement bref de son siège, tremblante de tout son corps; sa poitrine haletait, ses lèvres pâlissaient et s'ouvraient convulsivement. « Qu'avez-vous, Térésa, au nom du Ciel ? » s'écria-t-il. Elle essaya vainement de proférer une parole. Alors le regard de l'étranger suivit la direction du sien qui restait fixé sur un point au bout du ravin. Mais ce qu'il vit ne fit qu'ac-

croître sa surprise : car ce qui arrivait en montant par le chemin submergé n'avait rien d'effrayant; c'était une figure pas moins attrayante dans son genre que Térésa ne lui était apparue précédemment. Une jeune femme blonde, toute de noir vêtue, gravissait le chemin du moulin en marchant avec précaution dans l'eau. Les souliers et les bas dans la main gauche, elle avait de la main droite amassé les plis de son jupon, à la vérité avec un peu plus de hardiesse que Térésa. Un chapeau de paille auquel flottaient de larges rubans noirs était tombé sur ses épaules comme s'il avait été rabattu par le vent, et découvrait en plein sa figure épanouie dont on voyait luire de loin la blancheur et l'incarnat éclatant. Ses yeux baissés étaient fixés sur le chemin.

« Qui est cette femme, Térésa ? demanda l'Allemand; et d'où vient que vous changiez ainsi de visage en la voyant ?

— Mais que va-t-il dire, murmura Térésa à part elle, sans faire attention à sa question. Elle est encore embellie... tant pis ! Pourquoi du noir ? Si le vieux était mort !... Sainte Madone ! »

Un tourbillon de pensées semblaient passer devant elle. « Qu'elle vienne ! dit-elle enfin, qu'elle vienne ! Nous ne la craignons pas, nous la connaissons. » Puis tout à coup, se rappelant qu'elle n'était pas seule, elle dit avec précipitation : « Il faut que vous entriez là dedans, dans cette chambre. Elle ne doit pas vous trouver ici ; elle me hait, et Dieu sait les propos qu'elle tiendrait sur mon compte si elle trouvait un étranger ici. Levez-vous, monsieur, et, par Jésus ! tenez-vous coi pour qu'elle ne vous entende pas. Je pense que ce ne sera pas long.

— Si je vous gêne, Térésa, je m'en irai par l'autre côté du ravin.

— Vous ne vous y reconnaîtrez pas, et je ne veux pas que vous descendiez et que vous passiez à côté de la sorcière.

— Y avez-vous bien réfléchi, Térésa ? Et si votre frère entraît dans cette pièce et qu'il y trouvât un étranger ?

— Mon frère me connaît ! dit-elle avec fierté. Allez.

— Un seul mot encore. Qui est-elle ? Que craignez-vous de cette femme ?

— Tout, mais je connais Tommaso. C'est la femme de l'oncle de Nino. Lorsqu'on trouva le corps, que la mer avait rejeté près de Puzzuoli, son œil seul resta sec : que Dieu lui pardonne, moi pas ! car elle me haïssait parce que l'on me trouvait plus jolie qu'elle. Maintenant elle veut m'enlever mon frère, la rusée ! Mais Tommaso la connaît : lui et moi, moi et lui, qui nous séparerait ? Entrez dans la chambre, monsieur, et ne bougez pas. Après je dirai à mon frère pourquoi je l'ai fait. »

Elle le poussa dans la pièce et ferma la porte sur lui ; puis il l'entendit qui se rendait en toute hâte dans la prairie. Quant à lui, qu'on laissait seul dans sa prison, il ne put d'abord se défendre d'un mouvement d'anxiété et d'inquiétude. Toutefois, ce qu'il y avait d'intéressant dans l'aventure ne tarda pas à prendre le dessus, et il se recueillit pour songer au parti qu'il aurait à prendre dans tous les cas possibles. Pendant ce temps, il examina les objets si étrangers pour lui qui l'environnaient ; les rouages, les grands tamis et les hottes, les meules de différentes dimensions qui s'appuyaient au mur. Dans l'angle était le lit de Tommaso ; sur la couverture reposait un livre de prières, au chevet un bénitier était accroché au mur. La seule lumière qui pénétrait dans la chambre y entraît du côté de la roue par de grandes ouvertures à travers lesquelles on apercevait les pentes et les rochers de l'autre côté de la gorge. Mais dans le mur qui séparait la cage du moulin de la chambre du milieu, il découvrit également une ouverture qui le mettait à même de voir la plus grande partie de cette pièce. C'est là qu'il s'établit, et qu'il attendit avec une vive curiosité ce qui allait se passer.

Bientôt le frère et la sœur, venant de la prairie, entrèrent au moulin. Sous une abondance de cheveux noirs bouclés, il vit la figure de Tommaso, d'une ressemblance de jumeau avec celle de sa sœur. Un mouvement profond et contenu agitait chaque muscle et donnait un éclat sinistre à son œil sombre. La jaquette lui glissa des épaules sans qu'il s'en aperçût. Longtemps il resta les bras croisés devant la table, et hocha par moment sa tête comme s'il écoutait attentivement sa sœur, qui lui avait pris le bras et qui lui parlait avec des chuchotements passionnés que l'étranger n'entendait pas. Mais les pensées de Tommaso semblaient être ailleurs. Par moments frémissait sa lèvre inférieure très-forte ; mais il garda le silence pendant tout le temps. Il ne paraissait pas avoir plus de trente ans ; l'observateur dans la cage à moulin ne se rappelait pas d'avoir jamais vu un homme de plus belle taille.

En ce moment on heurta à la porte extérieure. En un clin d'œil Térésa, quittant son frère, s'élança dans un fauteuil près du foyer, contre lequel était appuyée la quenouille. Lorsque Tommaso, qui n'avait pas changé d'attitude, eut crié : « Entrez ! » et que la porte se fut ouverte, Térésa fit tourner son fuseau et paraissait être restée assise là depuis une heure. Ses traits avaient une expression de froideur calme.

La jeune femme entra d'un air quelque peu indécis, et, pendant

les premières salutations, elle ajustait ses vêtements dans l'intention évidente de cacher son trouble. Elle secoua les gouttes d'eau du bas de sa robe, laissa tomber ses souliers sur le plancher et y glissa légèrement ses pieds nus. Dans chaque mouvement il y avait de la mollesse, de la grâce, tantôt calculée, tantôt instinctive. Sa figure, échauffée par la marche, semblait tout enflammée. Son costume noir faisait paraître d'autant plus merveilleuses, dans ces contrées méridionales, les couleurs tendres de son teint et le blond pâle de ses cheveux. Elle était plus petite que Térésa; sa taille était plus pleine et plus souple, ses mouvements plus prompts. Mais dans ses yeux bruns brûlaient tous les feux du ciel napolitain.

« Bonsoir, Térésa. Comment allez-vous, Tommaso ? dit-elle.

— C'est vous, Lucia, répliqua la jeune fille. Qu'est-ce qui vous amène de Naples dans notre solitude ?

— Prenez place, Lucia, et soyez la bienvenue, » lui dit le frère, sans faire le moindre mouvement vers elle.

Lucia suivit l'invitation et prit place près de la croisée, s'occupant toujours de sa toilette. « J'avais affaire à Carotta, reprit-elle en ôtant son chapeau de paille et en relevant les cheveux qui lui tombaient sur le front; alors l'idée me vint d'aller vous voir, Térésa, avant de m'en retourner. Le chemin pour monter ici est rude; nous avons mauvais temps.

— Pour notre moulin il était à souhait, » dit Térésa d'un ton bref. Lucia laissa ses regards errer dans la chambre et glisser légèrement sur Tommaso, qui, avec une indifférence apparente, traçait des lignes à côté l'une de l'autre à l'aide d'un morceau de craie qu'il avait trouvé sur la table. Ces trois personnes savaient que des paroles décisives allaient être prononcées, et chacune voulait laisser l'entrée en matière aux autres.

« Allez chercher un verre de vin pour Lucia, » dit Tommaso. Térésa continuait à filer avec ardeur. L'étrangère dit après un moment d'hésitation :

« Laissons le vin, j'ai peu de temps à rester. Le soir vient, et mon bateau m'attend à la marina de Carotta, car je compte m'en retourner à Naples pour la nuit. Qu'il y a donc longtemps que nous ne nous sommes vus ! Pourquoi ne venez-vous pas à Naples, Térésa ? L'hiver doit être rude ici, dans ces montagnes.

— Nulle saison n'est rude pour moi près de mon frère, répliqua Térésa. Et qu'ai-je à faire à Naples ? Je n'ai personne qui m'y attire, personne. »

Tous les trois gardèrent le silence. Enfin le meunier se tourna vers sa sœur et lui dit tranquillement : « As-tu fait la litière au grison pour la nuit ? »

Elle tressaillait, car elle comprenait son intention. Mais, en levant les yeux, elle reconnut au regard décidé de son frère que c'était sa ferme volonté; elle mit en toute hâte la quenouille dans un coin, quitta l'appartement, et au dehors on l'entendit à dessein s'occuper bruyamment, pour écarter tout soupçon qu'elle fût aux écoutes.

Le cœur battit à l'Allemand dans son poste d'observation lorsqu'il vit les deux autres seuls en face l'un de l'autre. Quoique leur passé ne lui fût connu qu'à moitié, il en savait toutefois assez pour pressentir une scène des plus étranges. Il arrêtait la vue tantôt sur le meunier, tantôt sur la jolie femme près de la croisée, et sa propre situation devenait plus pénible de moment en moment, quand il songeait que les paroles prêtes à s'échapper des lèvres de ces deux personnes ne pouvaient être destinées à l'oreille de nul autre homme. Un instant il eut l'idée de se retirer dans le coin le plus reculé de la pièce où il se trouvait; mais chaque pas pouvait le trahir, de sorte qu'il se vit dans la nécessité de rester là où il se tenait.

Le silence dans l'intérieur de l'autre pièce dura encore quelque temps. Puis Lucia dit :

« Votre sœur me hait, Tommaso; quel mal lui ai-je fait ? »

Le frère haussa les épaules.

« Voyez, poursuivit-elle, bien des fois je n'ai pu me tranquilliser en songeant que peut-être c'est elle seule qui vous a retenu ici, loin de nous. Elle est jalouse du moindre mot que vous adressez à un autre : elle veut vous avoir pour elle seule.

— Vous êtes dans l'erreur, dit-il sèchement; j'avais mes motifs à moi pour quitter Naples.

— Je sais, Tomà, je sais. Qu'après ce malheur vous vous soyez dégoûté de la mer, un enfant le conçoit. Mais cela n'aurait pas duré si Térésa ne vous avait engagé à vous cloîtrer dans cette retraite sauvage et solitaire. Nous tous, ne subissons-nous pas notre destinée ? Et malgré cela il faut se résigner à rester parmi les hommes. Le malheur ne vient-il pas du Ciel ? Et peut-il nous endurcir au point de nous faire haïr les hommes, qui n'y peuvent rien !

— Qui n'y peuvent rien ? Ça, c'est une question. »

Elle fixa sur lui un regard perçant. « Je ne vous comprends pas, Tommaso. Il y a bien des choses que je ne comprends plus depuis que vous êtes parti. Pourquoi mes lettres, que je vous envoyais par Angelo,

le paysan, sont-elles restées sans réponse ? Il m'a assuré vous les avoir remises à vous seul, toutes les deux : sans cela je pourrais penser que c'est Térésa qui vous a défendu de répondre.

— Les lettres ? Je les ai brûlées.

— Et qu'y répondez-vous aujourd'hui ?

— Votre mari est mort, ainsi que m'a dit Angelo. Cela me fait de la peine, c'était un galant homme, et les torts que j'ai sur le cœur vis-à-vis de lui me pèsent encore aujourd'hui sur la conscience. Vous êtes jeune et jolie, Lucia ; vous ne tarderez pas à en trouver un autre. Soyez heureuse avec lui. »

En disant cela il jeta loin de lui le morceau de craie, et, les mains sur le dos, se mit à arpenter la chambre. Elle suivit ses mouvements avec une anxieuse tension d'esprit ; enfin elle dit :

« Térésa sait-elle que je suis veuve ?

— Votre costume noir vient seulement de le lui apprendre. Pendant ces quatre années votre nom n'a pas été prononcé entre nous.

— Si vous n'avez pas lu mes lettres, vous ignorez que mon mari vous a légué trois cents piastres. Mais il faut que vous veniez en personne à Naples les chercher au greffe du tribunal ou l'argent est déposé.

— Qu'il y reste jusqu'au jugement dernier, dit-il sans délibérer, à moins que vous ne préfériez le donner aux pauvres. Quant à moi je n'irais pas le chercher, quand même j'en aurais un plus pressant besoin que ce n'est le cas, Dieu merci. De l'argent de votre mari, Lucia : plutôt mourir de faim !

— Que dites-vous là ? ajouta-t-elle tout bas, et sa voix tremblait de consternation. Que faut-il que je pense de tout cela ? Autrefois il en était autrement entre nous deux, Tommaso.

— Tant pis qu'il en ait été ainsi ! »

Elle se leva de sa chaise, fit quelques pas vers lui, d'un œil inquiet cherchant ses yeux qui restaient fixés immobiles sur le dessus de la table.

Elle se plaça tout près de cette table, en face de lui ; la violence du mouvement l'ébranla lui-même et lui fit lever les yeux. Toutes les terreurs de la passion au désespoir étaient empreintes sur sa figure. « Je ne m'en vais pas d'ici, dit-elle avec une énergique fermeté, ou bien il faut que je sache tout. Tommaso, mon mari est mort, Nino dort depuis longtemps dans son tombeau. Dans ma maison ta sœur sera la maîtresse et moi je serai sa servante. A la première mauvaise parole de ma part tu pourras m'expulser comme si j'avais mis le feu à ta

maison ; et tu dis — et je le vois — que ton cœur n'est pas changé ; qui donc se place entre nous deux, Tommaso ? »

La table tremblait sur laquelle s'appuyait le jeune homme. « Je te le dirai, râla-t-il avec un sourd gémissement. Mais ensuite va-t'en et ne me demande plus rien. C'est Nino qui se place entre nous deux !

— Tu me trompes, répondit-elle, tu veux détourner mes idées de Térésa afin que je ne lui fasse point payer quelque jour ce qu'elle me fait aujourd'hui. Tôt ou tard tu te repentiras de t'être joué de moi, pauvre femme, et de m'avoir ensuite jetée loin de toi ! Elle aussi elle sera punie de ce que, contre nature, elle te cache ici au soleil comme l'avare cache son trésor. Je m'en vais.

— Par le sang de Jésus-Christ, Lucia, je ne te trompe point. A la vérité il y a une chose que ma sœur ne t'a jamais pardonnée. Mais ce n'est pas cela, et tu ne sais pas ce que signifient mes paroles quand je dis : C'est Nino qui se place entre nous deux. Personne ne le sait, Térésa moins que tout autre ; si elle le savait elle en mourrait.

— Et si je le savais ?

— Tu oublierais à jamais le misérable Tommaso, et tu ne retrouverais pas le chemin du moulin. »

Il se cacha le visage dans ses mains.

« Tu te trompes, dit-elle, ça ne pourra jamais arriver. Tout ce qui est entre nous est un fantôme, et d'un souffle je le ferai évanouir dès que tu me l'auras montré. Sinon, je ne trouverai plus de repos le jour ni la nuit, et avant un an tu apprendras que tu m'as précipitée dans la tombe ! »

Il frémit sous une secousse d'horreur, et parut soutenir une dernière lutte. Puis, désolé, le visage en feu, il attacha sur elle un long regard, et dit : « Il faut en finir ; je ne veux pas avoir à supporter une seconde fois l'atroce torture de te voir et de te renoncer. Jure-moi par ta place au paradis, Lucia, que tu ne diras à personne ce que jamais personne n'a entendu de ma bouche et que tu vas entendre. Même au confessionnal et au lit de mort, que jamais un mot ne franchisse tes lèvres ! Ce n'est pas que ce serait ma perte si les hommes le savaient ; mais Térésa n'y survivrait pas. Jure-le-moi. »

Elle leva la main. « Par notre part au paradis, je te le jure, Tommaso, personne ne le saura hors toi et moi. »

Il soupira profondément et se jeta sur une chaise, les bras appuyés sur ses genoux et les yeux fixés sur le sol à ses pieds. « Lucia, dit-il à mi-voix, j'ai dit la vérité ; Nino est entre nous deux, maintenant dans la mort comme autrefois dans la vie. Il était pur et sans tache comme

Abel, et lui aussi trouva son Caïn. Caïn s'enfuit dans le désert ; comprends-tu maintenant ? »

Elle garda le silence.

« Tu as raison, poursuivit-il. Qui peut le comprendre ? Mais il vient des heures où nous sommes livrés à l'enfer, qu'on dirait qu'il y a en nous quelque esprit étranger qui garrotte toutes nos bonnes pensées et ne laisse que les mauvaises libres de faire ce qu'elles veulent. Est-ce nous ensuite qui avons fait ce qui est la fin de tout ça ? Je voudrais bien trouver un prêtre qui pût m'expliquer cela ; personne ne le peut.

» Comme j'ai aimé Nino ! J'aurais tué l'insensé qui ne m'eût parlé mal de lui que d'un souffle ! Quand je l'entendais chanter j'oubliais tous mes soucis ; quand il venait dans ma maison, elle s'éclairait de sa présence. A un propre fils, à un frère on ne saurait être plus intimement attaché. J'étais fier de lui. Lorsque Naples commençait à parler de sa voix, je disais aux gens, comme un fou : « C'est notre Nino à nous, mon ancien camarade de jeux. » Et j'en étais tout fier, comme si j'avais pêché sa voix dans la mer pour la lui donner. Et comme il se comportait avec moi ! Lorsqu'il était déjà célèbre et chantait chez les princes et les comtes, et que les belles dames se disputaient un de ses regards, il venait, tout comme avant, à la maison, et il aimait mieux être avec nous que partout ailleurs, et quelquefois, lorsque je le rencontrais dans la rue de Tolède, mes filets sur l'épaule, il laissait là ses connaissances, passait son bras sous le mien, et marchait avec moi un bout de chemin. Nul n'était gracieux autant que lui ; pas l'ombre de fausseté, pas une tache au cœur !

» Il aurait pu avoir toutes les femmes de Naples ; mais il n'en aurait pas donné ça. Je me suis souvent moqué de lui ; je ne savais point alors ce qui l'avait dégoûté des amours de ruelles..

» Le seul mal qu'il m'ait fait, ça été de me conduire chez son oncle, lorsque le vieillard quitta Capoue pour s'établir à Naples et acheta la Sirène. Ne venait-il pas avant tout pour jouir des succès de Nino, lesquels étaient son œuvre ? Pourquoi a-t-il fallu qu'il vous ait amenée, Lucia ! A partir de ce moment je perdis Nino, il est vrai, sans qu'il y eût de sa faute. Mais, hors vous et moi, qui pouvait lui en vouloir de ce qu'il veillât à l'honneur de son bienfaiteur ?

» Jamais il ne lui était arrivé de me faire des reproches à propos de mes intrigues, quoiqu'il n'éprouvât pas précisément un bien vif plaisir à m'entendre parler de telle ou telle femme qui me tenait alors dans ses filets. Il était innocent comme l'archange Raphaël ; mais il con-

naissait le monde, et il savait que tous n'étaient pas comme lui, et était loin de songer à réformer les hommes. Même lorsqu'il eut entrevu nos relations, jamais un mot de blâme ne sortit de sa bouche, Lucia. Mais, vous le savez bien, lui seul déjouait toutes nos ruses et tous nos projets. J'écumais en moi-même; cent fois je m'étais juré à part moi que, dès que je le reverrais, je romprais avec lui s'il continuait à garder le seuil de votre maison, plus jaloux que l'oncle lui-même, qu'un frère ou qu'un amant. Car il n'éprouvait pas d'amour pour vous, et la jalousie n'entraît pour rien dans sa conduite. Si alors je venais à le voir, je me mordais les lèvres, mais sans prononcer une parole, et ma passion effrénée pour vous se calmait presque dès que j'entendais sa voix.

» Il semblait lire mes pensées dans ma poitrine. Souvent il me parlait de son oncle, me vantant sa bonté, sa douceur, et tout ce qu'il avait fait pour lui. Ensuite il me regardait d'un air de confiance, comme s'il eût voulu me dire : « Non, Tomà, il est impossible que tu affliges un homme à qui ton ami doit tout. »

» Je le comprenais parfaitement, mais lorsque ensuite je vous revoyais, la rage de la passion faisait évanouir toutes mes résolutions, tous mes scrupules. Ma conscience se desséchait comme un arbre à côté d'un torrent de lave. Et laisser traîner ainsi les choses pendant un an, moi qui n'avais appris à patienter que pendant quinze jours au plus ! Un jour déjà, — lorsque votre oncle s'en était allé à Ischia, il vous en souvient, et que nous respirions, et que lui vint demander une chambre dans la Sirène, pour y copier des notes, sous prétexte que le bruit qu'on faisait dans sa maison le dérangeait, — déjà à cette époque je nourrissais de sombres pensées. Je voulais lui verser dans son vin ce qu'une personne de ma connaissance m'avait donné; cela devait faire dormir un homme pendant vingt-quatre heures. Mais je fus saisi d'horreur. Si c'était du poison ? Ou si sa voix en souffrait ? Je ne le fis pas, mais il me resta un aiguillon au cœur contre lui, et dès ce moment je l'évitais, car son aspect me choquait comme s'il songeait à attenter à mes jours.

» Le jour approchait où il devait débiter à l'Opéra. Vous savez, Lucia, de quoi nous étions convenus pour le soir. Si je ne vous avais pas connue, ma maison aurait pu pendant ce temps être consumée par les flammes, et je n'aurais pas bougé de ma place au théâtre avant la dernière mesure du chant, que devait être le triomphe de Nino. Et maintenant je ne songeais qu'à ce qui m'attendait si, après le premier acte, je sortais pour me glisser vers la Sirène, où vous vouliez vous

dire indisposée pour ne point être obligée d'accompagner votre oncle à l'Opéra.

» La veille, il vint me trouver, comme vous savez, et me pria de l'emmener avec moi en mer. Quel ange ou quel démon lui avait soufflé notre secret ? Car il savait tout, et à peine étions-nous seuls en mer qu'il me le dit à bout portant, ce fut la première fois qu'il m'interpella directement. Je niai. « Tomà, me dit-il, si tu ne me promets pas, au nom de notre vieille amitié, d'y renoncer, ce sera mon malheur. Je chanterai comme un corbeau, ils me siffleront, et tout ce que j'ai espéré sera réduit à néant; mon frère, me dit-il, je l'exige de toi. Je pourrais aller trouver mon oncle et l'avertir, mais alors il saurait quelle femme il a, et, quand même je ne prononcerais pas ton nom, nous n'en serions pas moins séparés à tout jamais nous deux; ainsi promets-le-moi, je vauz bien ce sacrifice. » Je m'obstinais à garder le silence, les yeux fixés sur les filets, et je finis par ne plus entendre un mot de ce qu'il me disait, car votre image était devant moi et le sang me sifflait aux tempes.

» Une heure plus tard je m'en revins seul à la côte dans le canot.... »

Les derniers mots se perdirent en sons voilés et sourds. Ces deux figures, lui sur son siège, le visage incliné toujours plus bas entre les genoux, la femme pâle comme une morte, étaient immobiles comme des statues, pendant qu'il commençait à faire nuit dans la chambre, et qu'au dehors, à travers le bruissement du ruisseau, résonnait la voix de Térésa qui entonnait une ritournelle, comme pour avertir son frère de ne point prolonger pour elle sans nécessité l'anxiété de l'attente. Et en effet sa voix le réveilla de sa torpeur. Il se leva de son siège et se pencha par-dessus la table vers la femme immobile.

« Non, Lucia, je n'ai pas menti à cette époque. Le filet l'entraîna dans l'abîme, ses pieds s'embarrassèrent; ce n'est pas moi qui ai fait chavirer la barque.... Mais ce ne fut pas tout. Je tenais encore la barre lorsqu'il était déjà tombé à la mer. Mes ossements étaient glacés; mes yeux hagards se fixaient sur le tourbillon près de moi, qui s'était refermé sur sa tête; je vis monter des bulles d'eau comme si elles voulaient me dire : « Il respire encore là-bas ! » Et maintenant, maintenant, une de ses mains sort des vagues, cherchant la main secourable d'un ami, elle n'était éloignée de moi que d'une longueur de canot, — un anneau d'argent luisait au soleil, à son petit doigt, — je n'avais qu'à lui tendre l'aviron et il était sauvé, Lucia ! Ne voulais-je donc pas le sauver ? Ne devais-je pas le vouloir ? Ne tenais-je pas l'avi-

ron sur les genoux, et rien qu'un mouvement du bras, et la main avec l'anneau s'y serait cramponnée. Mais le démon était là dans ma poitrine, et me paralysait chaque fibre, et m'arrêtait chaque goutte de sang; j'étais enchaîné, comme frappé d'apoplexie, j'avais le vertige; je voulus crier et je ne quittais pas la main des yeux, et la main enfonçait, d'abord jusqu'à l'anneau, puis jusqu'au bout des doigts, puis elle avait disparu.

» Alors seulement l'enfer me lâcha. Je poussai des cris comme un furieux, je sautai par-dessus le bord, que le canot en chavira, et je plongeai, et je remontai sur l'eau, et je plongeai de nouveau, et je ne le trouvai pas, quoique cent fois j'aie été chercher une pièce de monnaie au fond de la mer.

» Enfin je regagnai le canot à la nage, le désespoir au cœur. Mais la mesure n'était pas comble encore. Lorsque je revins chez nous, ma sœur près du foyer s'affaissa sur elle-même comme une flamme qui s'éteint. L'anneau au doigt de cette main, c'était son anneau à elle; la veille elle l'avait échangé contre celui de Nino... je n'en savais rien ! »

Il se laissa tomber de nouveau sur son siège, et leva son visage, les yeux fermés, vers le plafond. L'observateur dans la cage du moulin l'entendit râler longtemps de la poitrine qui semblait oppressée par un sommeil pénible, pendant que la malheureuse jeune femme se passait à plusieurs reprises la main sur le front, comme pour essuyer les gouttes de sueur froide. Les choses terribles qu'elle venait d'apprendre avaient ennobli ses traits, empreints de mollesse et de sensualité : elle en était devenue plus belle qu'auparavant, mais elle n'y songeait plus.

A la fin Tommaso parut se réveiller d'un demi-sommeil. « Êtes-vous encore ici, Lucia ? dit-il avec précipitation. Que voulez-vous encore de Tommaso ? Ne la voyez-vous pas entre nous deux, la main avec l'anneau d'argent, qui partout surgit devant moi, dirigée vers le ciel ? Si nous étions au pied de l'autel, et si alors vous me présentiez votre main avec l'anneau d'or, mes cheveux se dresseraient, mes yeux se troubleraient, l'or me semblerait de l'argent, la main de Lucia me semblerait la main de Nino, et les démons me chasseraient de l'église à coups de fouet. Retournez chez vous, Lucia, oubliez tout cela, gardez votre serment et priez pour Tommaso. »

Là-dessus il se leva et s'approcha du foyer. L'Allemand vit Lucia trembler sous l'effet d'une commotion violente. « Les choses ne changeront-elles jamais ? » dit-elle enfin à voix basse. Il s'était détourné, et en secouant sa chevelure bouclée il lui fit seulement du doigt un signe

de dénégalion. « Que Dieu vous garde alors, Tomà; que la Madone verse la consolation dans ton cœur et le sommeil, la nuit, sur tes yeux, Tomà, — et sur les miens qui pleureront toujours après toi. Je te remercie de m'avoir tout dit; sans cela je ne pourrais supporter l'idée que nous nous soyons perdus. Je te remercie de m'aimer encore; ne le désapprends pas, c'est tout ce qui me reste. »

Il ne se retourna plus vers elle, ne vit pas le déluge de larmes qui coulaient en silence de ses yeux, ne vit pas le geste qu'elle fit avec les deux mains en signe d'adieu ni son violent effort pour se retourner et pour sortir. Elle laissa la porte ouverte derrière elle, et la sœur, qui immédiatement après leur séparation était entrée à pas précipités, le trouva encore près du foyer. « Tomà! s'écria-t-elle avec des sanglots et des cris de joie effrénés, et elle enlaça l'homme silencieux dans ses bras, tu as rompu avec elle, tu es à moi, nous nous restons! » Ce ne fut qu'alors qu'elle remarqua la pâleur extrême sur son front, elle en fut épouvantée : « Malheur! s'écria-t-elle; ça te tient au cœur? Non, Tomà, pas ça; je ne veux pas que tu fasses cela pour moi. Ta voix peut encore l'atteindre; rappelle-la, mon frère. Dis-lui....

— Silence, mon enfant, l'interrompt-il avec fermeté, en s'efforçant de plier ses lèvres à l'expression du sourire pendant que ses regards s'abaissaient sur son front avec un air d'affection intime et douloureuse. C'est passé, tout est fini. Je ne fais pas de sacrifice, crois-le bien, enfant, je ne t'en fais pas à toi. Quand même tu ne te serais pas réveillée de ton évanouissement, il y a quatre ans, je ne lui en aurais pas moins parlé comme j'ai fait. — Il commence à se faire nuit, je m'en vais faire un tour au ravin pour visiter la digue. Je te verrai avant d'aller me coucher, ma sœur, ma Térésa. Demain est un jour nouveau. »

Il lui donna un baiser sur le front, et disparut par la porte qui ouvrait sur la prairie.

Ce ne fut qu'après un assez long intervalle que l'étranger se risqua à ouvrir la porte de la chambre où il était. Térésa fut effrayée quand il s'avança vers elle; elle paraissait avoir complètement oublié sa présence près d'elle. « Vous avez tout entendu, dit-elle d'un air grave, n'ayez peur que je vous questionne. Tommaso ne voulait pas que je l'entendisse : cela me suffit. — Dans quel coin de la terre existe-t-il un frère comme le mien? Dites, mon sort n'est-il pas digne d'envie? — O Tommaso! »

Il inclina la tête en signe d'assentiment et lui tendit la main.

Bonne nuit, Térésa, dit-il. Je n'ai pas besoin de vous prier de ne jamais dire à votre frère qui a écouté sa conversation avec Lucia. Cela ne pourrait être pour lui qu'une idée affreuse de songer qu'un étranger a été témoin d'une scène dont la sœur....

— Jamais il ne le saura, répliqua-t-elle d'un air solennel. Affliger un frère pareil ! Comment cela me viendrait-il dans l'idée, à moi pour qui il donnerait sa vie ? »

Il dut se détourner pour ne pas trahir le poignant effet que faisait sur son cœur ce dévouement si candide à celui qui lui avait ravi ce qu'elle avait de plus cher. Des paroles de profonde pitié flottaient sur sa langue ; il les réprima, car c'était des félicitations qu'elle attendait de lui, et l'assurance que son sort était en effet digne d'envie. Il vit l'anneau d'argent à son doigt, et au mur, en face, le portrait du défunt ; et il se dit : « Voilà ce que Tommaso voit chaque jour et à toutes les heures, et il est obligé de souffrir que sa sœur l'aime ! »

« Térésa, dit-il, que Dieu te conserve la paix que tu as sauvée. Adieu ! j'emporte ton image avec moi, mais autrement que je ne le pensais, mais impérissable. »

En descendant le ravin, ils parlèrent peu le long du chemin qu'il fit de nouveau sur le dos de l'animal. Lorsqu'il eut quitté Lucia au bas de la montée, il resta longtemps à la même place, et dirigeant ses regards vers le moulin, il laissa les frâches exhalaisons du ruisseau se jouer autour de son front brûlant.

La nuit tomba. Il ne put se décider encore à prendre la route du retour. Ses pensées le poussèrent au loin sur les hauteurs, dans divers sentiers.

Quand il eut gravi la pente d'un rocher qui s'avancait au loin dans la mer, il remarqua à l'extrémité un homme dont les cheveux éparpillés au vent lui fouettaient le visage ; cet homme tenait ses regards fixés sur la mer, où tout au bas, dans la direction de Carotta, vers Naples, une barque chétive enflait sa voile. L'étranger crut reconnaître cet homme et savoir qui était assis dans la barque, — et dans une émotion profonde il prit le sentier le plus proche, qui le conduisit vers les habitations d'hommes plus heureux.

La Muse, après laquelle il avait soupiré vainement pendant la journée, lui était apparue, mais le visage qu'elle lui montrait était grave et de bronze, et tint le sommeil éloigné de sa paupière jusque bien après minuit.

(Traduit de l'allemand de M. PAUL HEYSE par M. J. DUESBERG.)

LA
GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE L'ALLEMAGNE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE M. BERNHARD COTTA.

(*Deutschlands Boden*, von BERNHARD COTTA. — Leipzig.)

Sous le nom compréhensif de « *Deutschlands Boden* », M. Bernhard Cotta, bien connu par ses excellents travaux géognostiques sur la Saxe, a publié assez récemment une description complète de l'Allemagne; cet ouvrage embrasse la géologie, l'orographie, la distribution des cultures, la répartition du territoire en provinces naturelles distinctes. Notre but actuel est d'extraire du grand travail de M. Cotta ce qui a plus spécialement trait à la géographie physique, et de présenter, en coordonnant dans ce but spécial les éléments précieux que ce savant nous a fournis, une description aussi claire que possible de ces intéressantes provinces, qui forment, on peut le dire, le cœur même de l'Europe, et s'étendent depuis la mer du Nord et la Baltique jusqu'à la Méditerranée. Une pareille description n'est pas chose facile, et chacun de nous peut se rappeler avec quelle difficulté il a appris, sur les bancs de l'école, la géographie compliquée de l'Allemagne, entourée de tant de noms, de limites si enchevêtrées. La cause de cette confusion gît dans la complication même des accidents naturels qui morcellent une si grande partie du pays allemand : pas plus que l'histoire, la géographie n'est une science de fantaisie.

On peut diviser le pays allemand en trois grandes zones : les contrées basses du nord ; le pays moyen , ou l'Allemagne centrale, traversé par des chaînes de médiocre hauteur ; et l'Allemagne méridionale, hérissée par les Alpes et leurs contre-forts. Nous allons décrire d'abord la première de ces trois régions.

ALLEMAGNE DU NORD.

Plaines de la Poméranie et de la Prusse. — Je connais peu les pays situés au delà de la Vistule, où les Lithuaniens élèvent leurs petits chevaux, où les Masuves vivent dans des trous en terre ; les « mangeurs de corbeaux, *Krähenfresser*, » habitent cette digue si étroite, qu'on nomme « *Nehrung* », qui sépare le *Kurische Naff* de la Baltique ; je ne connais pas davantage la composition physique du désert qui entoure Johannisberg, du *Paradis* de Fischhausen, ou du « *Guldene Boden* » d'Elbing ; je ne puis donc décrire ce sol diluvial, en partie relevé et découpé par de nombreux lacs de la Prusse orientale, et j'entre de suite dans des régions plus allemandes, bien qu'elles soient encore assez peu connues.

La *Plaine des lacs* a une surface remarquablement unie ; elle atteint à Gottenberg, près de Koslin, son altitude maximum (450 pieds), et est entièrement formée de dépôts diluviens, souvent recouverts de blocs erratiques épars ou assemblés. Il n'y a que 1,500 à 2,000 habitants par mille carré ; cette faible population s'explique par le manque de commerce et par la stérilité du sol. Il y a peu de parties sur cette vaste surface qui jouissent d'une fertilité moyenne ; ce sont celles qui, à l'ouest, bordent l'Oder ; au nord, celles qui se rapprochent des côtes, et à l'intérieur, quelques oasis. On peut considérer comme des exceptions le pays nommé « *Fetry* », près de Dirschau, et le « *Waitzacker* », près *Pylitz*, où les formations diluviennes sont recouvertes par un limon très-récent. Ordinairement le sol ne consiste qu'en sable infertile nommé *geest*, ou bien il est marécageux, et ne peut alors être couvert en pâturages que par le dessèchement.

Parmi les seules matières que fournisse le sol, il faut citer l'ambre, le lignite et le sel à Kolberg ; il y a aussi des eaux minérales froides à Polzin, mais elles ne sont visitées que par les habitants du pays.

Sur la côte de la Baltique sont ouverts les ports de *Dantzic*, *Leba*, *Stapelmünde*, *Rügenwede* et *Kolberg*. Outre les deux fleuves qui limitent cette contrée, la Vistule et l'Oder, il y en a cinq petits, qui sont sur

une petite étendue navigables pour de petits bateaux; le bois flotté des nombreuses forêts de sapins descend jusqu'à la mer sur quatorze ruisseaux comme sur les fleuves. Il n'y a pas une seule grande ville à l'intérieur de cette province naturelle.

Plaine de Posen. — Nous appellerons ainsi le pays qui, traversé par la Warthe inférieure s'étend entre la Netze, l'Oder et la Bartsch, et forme presque partout une plaine ondulée. Le sol, composé de limon et d'argile, y est presque partout fertile; cette circonstance, jointe à la présence de cinq fleuves navigables, dont deux (la Netze et la Wistule) sont reliés par le petit canal de Bromberg, explique pourquoi la population y est de 2,600 âmes par mille carré, chiffre élevé, si on le compare à celui que fournissent les contrées voisines de l'est, du nord et de l'ouest, et si l'on considère que le pays est exclusivement agricole. Les plus grandes villes se trouvent naturellement sur les fleuves navigables; ce sont *Posen, Thorn, Bromberg, Landsberg, Küstrin, Francfort*¹ et *Glogau*.

L'uniformité générale de la surface a peu favorisé la formation de districts particuliers. Le pays des « *Pallukes* (porteurs d'arcs) », au sud de Bromberg, a plutôt une signification historique que géographique; le *Pays bleu*, à l'est de Francfort, doit sans doute son nom à des forêts, comme le *Pays bleu* de Frankenfeld.

Dans ce district, nous avons encore à signaler une seule source minérale, celle de Gleisen.

Le pays du Havel. — Dans le sens le plus étroit, ce nom ne comprend qu'une étroite région au nord de Potsdam et de Brandenburg; j'y ferai rentrer pourtant celles qui, à l'est et au nord, s'étendent jusqu'à l'Oder et au Fläming.

Ce district est traversé dans son milieu par la Sprée et le Havel, et est ainsi divisé en une partie méridionale plate et une partie septentrionale découpée en collines. Le système hydraulique de cette province, que jadis parcourait sans doute l'Oder, au lieu du Havel et de la Sprée, est très-compiqué. Le Havel n'y est formé que par un système de lacs unis entre eux, et, de plus, cinq canaux artificiels complètent le réseau et unissent par une double voie navigable l'Elbe et l'Oder. Entre ces branches s'élèvent les collines sableuses de Spandau et de Potsdam, ainsi que la hauteur par où on monte doucement depuis Berlin, vers l'est, jusqu'au bord abrupte du bassin de l'Oder.

Klöden a décrit de la manière suivante la Mark de Brandenburg :

¹ Sur l'Oder.

« Cette plaine ondulée, formée de sable ou de terre de bruyère plus ou moins fertile, quelquefois aussi d'argile, a dans son ensemble une faible inclinaison du sud au nord; la différence de niveau des points extrêmes est d'à peu près 500 pieds. Ce sable et cette terre de bruyère sont le plus souvent couverts de céréales, qui récompensent tantôt plus, tant moins, mais presque toujours d'une manière assez convenable, les efforts du laboureur, et donnent à la Mark la réputation d'un pays à blé. Les terrains qui en sont recouverts sont entourés d'une épaisse ceinture de forêts de pins résineux, entre lesquelles s'étendent, dans les clairières où les arbres sont encore petits, de vastes bruyères aux bouquets violets. Ça et là apparaissent des forêts de bouleaux, plus rarement des chênes, d'ordinaire isolés. Au nord, le sol est plus argileux; il porte du blé ou de majestueuses forêts de hêtres qui entourent des lacs tranquilles, clairs comme des miroirs.

» Sur la surface isolée de ce pays s'élèvent, parfois isolées, parfois groupées ensemble, des collines plus ou moins hautes, quelquefois assez étendues, dont le pied s'étend au loin et qui paraissent considérables parce qu'il n'y a pas dans le voisinage de grandes montagnes pour en réduire l'importance pittoresque. Souvent leurs lignes douces embrassent de charmants points de vue, et de leurs sommets l'œil s'étend au loin, et l'on est récompensé d'une ascension très-facile par une très-belle vue. Au nombre de ces hauteurs, il faut citer le Fläming, le Hagelsberg, les Kronsberg, Müggelsberge, Ravensberge, Kranichsberge, etc. Partout la surface ondulée est découpée par des vallées plus ou moins larges, dont le fond forme souvent une plaine parfaite qui a plusieurs milles de largeur, comme la Lombardie en montre en grand, et dont l'inclinaison est à peine de quelques pouces sur une très-grande longueur. Ces fonds de vallées, à travers lesquelles une rivière ou un torrent s'est creusé un lit sinueux, sont recouverts de prairies émaillées de fleurs ou de vastes tourbières, dont le sol élastique cède souvent à la moindre pression, parce qu'elles flottent sur des eaux invisibles où s'accomplissent mystérieusement les changements chimiques qui convertissent en tourbe les débris organiques végétaux; quelquefois, la consolidation est assez avancée pour que le sol tourbeux supporte des charges très-lourdes.

» Quand le fond de la vallée est plus incliné, elle est remplie par un lac poissonneux, entouré de joncs et de roseaux, où des oiseaux aquatiques mènent leur vie tranquille. La rivière ou le ruisseau traverse ce lac, souvent assez grand pour servir de route au commerce et pour porter des bateaux à voiles. Ces dépressions sont bordées par les ter-

masses plus élevées du pays de *Geest*, que souvent on nomme improprement des montagnes, bien qu'elles aient seulement des versants inclinés et que le sommet y soit remplacé par de grandes plaines unies. La culture s'est dans beaucoup de points emparée de ces vallées étendues, — dans la Mark, on les nomme souvent *Bruch* ou *Luch*, — et on a converti le sol en champs très-fertiles; dans d'autres points, la tourbe est exploitée, par exemple, dans l'Oderbruch, la Warthebruch, le Luch du Havel. »

Il faut citer, à cause des matériaux de construction qu'elle fournit, la petite pointe de Muschelkalk (calcaire coquillier), qui surgit parmi les formations diluviennes à Rüdersdorf, près de Berlin. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il s'y trouve des carrières qui peuvent compter parmi les plus considérables de l'Allemagne, parce qu'il n'y en pas d'autres dans un rayon de 20 milles et qu'elles fournissent des matériaux calcaires de la plus haute utilité.

Quand on ne tient pas compte de la capitale, la population de cette région, malgré l'existence de Potsdam, de Spandau et de Brandenburg, est plus faible qu'on ne s'y attendrait : elle n'est que d'à peu près 2,000 âmes par mille carré. On reconnaît clairement que, malgré la proximité d'une ville centrale et industrielle, la pauvreté du sol repousse les habitants. Ce résultat est d'autant plus remarquable, qu'aux environs de Berlin, par exemple, à Brandenburg, des conventions sociales ou personnelles ont donné artificiellement naissance à certaines industries qui n'y étaient point naturellement appelées. Qui s'attendrait, par exemple, à trouver à Brandenburg les fabriques où l'on construit les boîtes d'acajou où l'Autriche enferme ses cigares? Ce bois, assurément, ne vient pas des forêts de pins de la Mark; il est en partie apporté de Trieste.

Mecklenburg et Poméranie. — Sous ce nom, je comprends la grande surface étendue entre l'Oder, le pays du Havel, l'Elbe, le Stecknitz et la Baltique, avec les îles de Rügen, d'Usedom et de Wollin. Le sud de cette division est formé par le plateau de Mecklenburg et de Poméranie, situé à une altitude qui varie entre 200 et 300 pieds, et recouverts de nombreux lacs; la partie sud-ouest se nomme « *Riegnitz*. » Cette plaine, unie et traversée par le nouveau canal qui unit la Kracke, et par elle, l'Elbe à la Stör, qui se verse dans la mer Baltique à Wismar.

Au nord s'étend la plaine basse de Poméranie, puis le sol se relève dans les îles de Wollin, Usedom et Rügen; dans cette dernière, il y a des falaises qui ont jusqu'à 450 pieds de hauteur.

Des galets diluviens recouvrent une grande partie de ces régions; souvent ils sont si nombreux, que le sol en est entièrement jonché. On en fait des tas immenses dans les champs, mais il y a encore beaucoup de districts qui restent en friche à cause de l'abondance de ces pierres; ces débris sont ordinairement distribués en longues traînées qui affectent la direction générale du nord-ouest au sud-est.

Hors de ces bandes pierreuses, le sol est communément fertile; les régions les plus remarquables sous ce rapport sont le « Paradis » de l'île Rügen, les environs de Stralsund et Demmin, les « Grossiers de Berlin », dans l'Uckermark, entre Strasburg et Schwedt, ainsi que la partie basse de la Poméranie.

La population, dans ce district, varie de 2,200 à 2,700 âmes par mille carré; elle atteint le maximum dans le grand-duché de Mecklenburg-Strelitz. Les villes les plus riches se sont naturellement fondées sur les côtes et les fleuves navigables; ce sont Wismar, Rostock, Barth, Stralsund, Greifswald, Wolgait, Swinemünde et Stettin. A l'intérieur, il n'y a d'autres villes notables que les petites résidences de Schwerin et Strelitz.

Holstein avec Hambourg et Lübeck. — Cette région embrasse tout ce qui s'étend entre l'Elbe, le Stecknitz, l'Eider et la mer. La plus grande partie comprend le plateau uni du Holstein, à côté duquel s'étendent à l'ouest les fertiles *Dithmarches*, tandis qu'à l'est une chaîne de lacs descend jusqu'à la mer.

La fertilité extraordinaire du Holstein, et notamment de ses Marches, est devenue proverbiale. On n'y mange pas le beurre avec le pain, mais le pain avec le beurre; il ne faut faire d'exceptions que pour les hauteurs sableuses, couvertes de bois, comme la forêt de Segeberg. La population s'élève, sans compter Hambourg et Lübeck, à 2,900 âmes par mille carré, ce qui est plus que dans toutes les contrées avoisinantes, mais moins qu'on ne pourrait attendre d'un pays si fertile et si bien cultivé, quand on ne réfléchit pas qu'une très-grande fertilité du sol n'est pas en connexion naturelle avec une très-forte population, et qu'au contraire elle en modère plutôt l'expansion. En attirant les habitants vers l'agriculture, elle ne favorise pas le développement excessif de la population. Au contraire, dans des pays très-peu favorisés au point de vue du sol et du climat; comme l'Erzgebirge saxon, et notamment le pays de Voigt, il y a plus d'habitants que le sol ne peut en nourrir, parce que, dans ces régions peu fertiles où la terre a très-peu de valeur, il s'est établi une population industrielle qui se multiplie très-rapidement.

Nulle part on ne peut mieux voir la différence entre ce que les habitants nomment *Geestland* et *Marschland* que sur la côte occidentale du Holstein et du Schleswig; j'en emprunte la description intéressante à J. G. Kohl.

« Les *Marschen* sont un présent de la mer; elle en a formé le lit avec les matériaux fins que l'Eider, l'Elbe et d'autres fleuves amènent de l'intérieur des terres, en les répandant sur la côte, en les accumulant en îles, en longs cordons, que plus tard l'homme consolida par des plantations.

» Quand un fleuve charrie beaucoup de matériaux fertiles et traverse dans son cours un pays plat qui va se perdre insensiblement sous la mer, la formation des lagunes devient facile. C'est le cas de l'Eider, de l'Elbe, du Weser, de l'Ems et du Rhin.

» Le dépôt se fait incessamment aux embouchures des fleuves, dans ce qu'on nomme des deltas, quand la mer est relativement tranquille. Mais les fleuves allemands que je viens de nommer se versent dans une des mers les plus tourmentées du monde, dont les eaux sont, par de fortes marées, tenues dans une agitation perpétuelle. Il faut dire aussi que la direction dominante des vents est précisément contraire à la direction des fleuves. L'Elbe et le Weser viennent du sud-est; les vents dominants sont ceux du nord et du nord-ouest. L'agitation de la mer a pour effet de rejeter les débris apportés par les fleuves à droite et à gauche des embouchures. De là vient qu'il n'y a point de delta sur l'Elbe et le Weser, et que les limons qu'elles charrient vont au loin se déposer tout le long des côtes.

» Un cordon déchiré s'étend comme un ruban vert tout le long des côtes qui relient les embouchures de ces fleuves, et se prolonge bien loin au nord pour s'unir à des îles, des presqu'îles et des bancs de sable.

» Les côtes occidentales et septentrionales des pays de Holstein, de Schleswig, de Hanovre, d'Oldenburg, de la Frise et de la Hollande sont toutes entourées de la zone verte de ce cordon littoral. Dans les pays qui sont sous le sceptre danois, il s'étend depuis Hambourg jusqu'à la distance de 30 milles. On trouve d'abord les *Marschen* situées entre Hambourg et Glückstadt, puis les célèbres *Marschen* de Krempe et Wilsten; plus au nord, les *Dithmarschen*, le pays d'Eiderstedt, et enfin la *Marsche* du nord de la Frise, qui va jusqu'aux environs de Ripen, dans le Jutland. Au nord de Jülen, il ne se dépose plus de limon littoral, et la côte occidentale ne montre plus qu'une succession infertile de bancs de sable et de dunes.

» Ces *Marschen* sont un monde à part; elles forment une surface

unie qui se distingue nettement des collines contre lesquelles elles viennent mourir, et qui se nomment partout *Geest* ou *Gast*.

» Le Marsch est bas et uni, le Geest élevé, à surface inégale et moins fertile; le premier n'a pas d'arbres, le second est çà et là boisé; le Marsch ne contient ni sable ni bruyères, c'est une bande non interrompue de terre grasse éminemment fertile, où les champs succèdent aux champs, les prairies aux prairies; le Geest est couvert de bruyères, formé de sables, et n'est cultivé que çà et là. Le premier, traversé par des digues et des canaux alignés au cordon, ne renferme ni sources ni ruisseaux; le second a des sources, des rivières et des fleuves.

» Le contraste entre la composition physique des pays de Marsch et de Geest se reflète dans le caractère des populations. Dans le premier, la nature particulière du terrain a nécessité certaines pratiques agricoles particulières; il faut un art tout spécial pour endiguer le pays et le protéger contre les attaques de la mer, pour élever et entretenir ces défenses en terre. Ces travaux sont si compliqués, qu'un peuple seul qui a longtemps vécu dans une semblable région est capable de les bien exécuter. La richesse que les habitants y ont acquise leur a inspiré la fierté et l'amour de l'indépendance.

» La faculté de protéger leur liberté et leurs terres contre des agressions ennemies par des inondations artificielles a donné encore plus de force à cet amour de l'indépendance, Aussi se forma-t-il, depuis la Hollande et les embouchures de la Meuse jusque vers le milieu de la presqu'île cimbrienne (Jutland), une série de petites démocraties plus ou moins indépendantes les unes des autres, qui aujourd'hui encore, bien qu'elles aient par degrés perdu leur souveraineté, ont conservé beaucoup de droits et de privilèges locaux. On rencontre de ces petites communautés dans le Hanovre et l'Oldenbourg, le pays de Hadeln, le Vieux Pays, les pays de Kedingen, de Stedingen, de Jever, etc. »

La forêt de Lüneburg. — Cette division comprend le grand parallélogramme enfermé entre l'Elbe, l'Aller, le Weser et la mer.

« La véritable forêt de Lüneburg, dit F. V. Hoffmann, se distingue des autres parties du nord de l'Allemagne et de la plaine située au sud de la Baltique d'une manière très-nette par les formes et le caractère de sa surface; c'est une région élevée qui s'étend sans interruption des frontières occidentales de l'Altmark jusqu'au pays situé entre Bremen et Stade, dans la direction du nord-ouest au sud-est. Des deux côtés elle est bornée par les vallées profondément encaissées de l'Elbe et de l'Aller. La partie la plus élevée de cette protubérance se trouve

vers le nord-est ; les altitudes alternent entre 300 et 400 pieds au-dessus du niveau de la mer, et paraissent être le plus considérables dans les environs de Undeloh, au nord-est de Soltau. Les pentes de la forêt sont douces au nord comme au sud, mais elles sont beaucoup plus sensibles du côté du nord. Cette différence entre les deux inclinaisons fait que le voyageur qui vient du nord aperçoit la forêt à l'horizon comme une longue ligne bleue, d'où les fleuves sortent en coulant vers lui dans de profondes vallées, tandis que s'il arrive du sud, il n'aperçoit qu'une plaine où les rivières descendent lentement vers l'Aller, parmi d'immenses marécages.

» La composition du sol de la forêt n'est pas moins remarquable que la forme de sa surface : nulle part on n'aperçoit de buttes sableuses que le vent déplace comme des dunes ; même dans les parties les plus arides, l'*erica tetralix*, avec l'érix commun, couvrent le sol ; partout où une humidité suffisante le permet, on voit de belles forêts de hêtres et de bouleaux ; et les magnifiques forêts de chênes qui entourent les rares villages témoignent de la fertilité du sol. Les forêts uniformes de pins et les amas de sables qui les accompagnent ne commencent à se montrer qu'aux abords de la vallée de l'Aller et près des marécages des rivières de la partie méridionale ; encore le voyageur est-il souvent réjoui en voyant les pins se mélanger de grands sapins. Quand on entend dans ces solitudes le bruissement de ces cimes agitées, on pourrait se croire sur les plateaux montagneux de l'Oberharz, près de Clausthel et d'Elbingerode, car dans toutes les montagnes voisines, cet arbre ne descend guère au-dessous des altitudes de 1,000 mètres. »

Sauerland. — Je renferme sous ce nom tout ce qui, à partir des dernières chaînes du Weser, s'étend du côté du nord entre le Weser et l'Ems. C'est un pays bas, presque sans collines, couvert en grande partie de marais et de tourbières. Quelques buttes sableuses (pays de Geest) se montrent aux environs de Haselünne, Kloppenburg et Bassum. La côte septentrionale, comme celle de la région précédente, est en voie de croissance lente et continue par les sédiments des fleuves et de la mer, qui la recouvrent de ce qu'on nomme le *schlick*, dépôt composé en partie de débris d'infusoires. Une fois desséchées et protégées contre la mer par des dunes, ces alluvions donnent un sol très-fertile. Mais le vrai Sauerland, où dominant la tourbe et les marais, est une des parties les plus désolées de toute l'Allemagne. Sur les confins de la Hollande et du Hanovre, entre Heseperthwist et Ruetenbrock, s'étend la grande tourbière de Bourtange : en certains points, tout comme sur la haute mer, l'horizon est fermé par une ligne parfaitement circulaire :

pas un arbre, pas un buisson, pas une hutte, pas un seul objet n'interrompt la monotonie de ce désert sans fin. Les petits villages, construits en bois de sapin, restent quelque temps à l'horizon comme des îles bleuâtres, puis finissent par disparaître. La région renferme les plus vastes tourbières de l'Allemagne. Cette masse de débris organiques, qui s'étend depuis le Geest de la Frise orientale aux Marschens du Dollart, a une surface de 50 à 60 milles géographiques-carrés.

On a dans ces contrées l'habitude de brûler d'immenses quantités de tourbe pour avoir du sol fertile : la fumée produit ces nuages tout particuliers que le vent promène souvent en Allemagne, et auxquels on donne le nom de *hahrrauch*.

On ne s'étonnera pas que dans cette région la population atteigne un chiffre plus faible que dans tout le reste de l'Allemagne ; dans le duché d'Aremberg, il n'y a que 1,328 âmes par mille carré, et il y a plusieurs milles carrés qui n'ont pas un seul habitant. Il n'y a dans cette division d'autre grande ville que le port d'Emden.

Le bassin de Cologne. — Dans les montagnes schisteuses des bords du Rhin se découpe un long golfe ouvert du côté du nord, qui va de Düsseldorf jusqu'à Bonn. Ce golfe a la forme d'un triangle, dont deux côtés sont formés par des montagnes, tandis que le troisième, entre Elberfeld et Aix-la-Chapelle, est ouvert.

Ce bassin est un prolongement de la plaine du Rhin inférieur, dans l'intérieur du pays montueux : il serait un vrai golfe si l'on suppose que le niveau de la mer du Nord s'élevât de quelques centaines de pieds ou que toute l'Allemagne fût abaissée d'autant.

La fertilité du sol y est très-variable, suivant qu'il est formé de löss, de lehen, de sable, d'argile, de grès ou de tuf trachytique : elle est naturellement plus grande sur le löss, le lehen, l'argile et le tuf. Les désignations locales indiquent suffisamment ces différences : citons la « montagne des Golets », *Griesleva*, au sud de Wesingen, couvert de pierres et de sable ; le « Grenier du saint-empire romain », aux environs de Düren et de Jülich. La population atteint dans cette division la densité presque la plus forte de toute l'Allemagne ; on compte 8,660 habitants par mille carré ; ce chiffre s'explique par une situation très-favorable ; la fertilité du sol, la présence ou le voisinage du lignite et du charbon minéral, tout y favorisait la formation de grandes villes dans une plaine ouverte entre des régions montueuses, sur un fleuve navigable : aussi trouvons-nous à peu de distance les unes des autres Bonn, Cologne, Düsseldorf, Duisburg et Wesel ; hors de la ligne du fleuve, Düren, Jülich, Crefeld et Geldern.

Le bassin de Münster. — Comme le bassin de Cologne, le bassin de Münster prolonge la plaine basse du Rhin; il pénètre entre les chaînes de collines de la forêt de Teutoburg et le plateau schisteux rhénan; sa plus large ouverture n'est pas vers le nord, mais vers l'ouest. Tandis que la vallée du Rhin à Wesel n'a que 60 pieds environ au-dessus du niveau de la mer, le bassin de Münster s'élève insensiblement jusqu'à 400 pieds d'altitude à Paderborn.

Collines au nord du Harz. — Je compte dans cette division toutes les terres renfermées entre le Harz, l'Aller, l'Elbe et la Saale : c'est une ceinture étroite qui longe au nord les montagnes du Nord de l'Allemagne. La hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer est de 200 pieds; c'est l'altitude de Brunswick. Les chaînes de collines atteignent pourtant jusqu'à 900 pieds.

Cette région forme le passage de la plaine basse allemande aux montagnes de l'Allemagne centrale. On y distingue cinq lignes d'élévation principales parallèles, qui ont la direction générale des montagnes du Harz; en partant des montagnes, la première ligne de hauteurs est ce qu'on nomme la « Muraille du Diable »; la seconde s'étend de Hoppeberg, près Langenstein, à Steinberg, près Paderborn; la troisième est formée par le Naekel, près Kochstädt, la forêt de Huy et le grand Fallenstein; le couvent de la forêt de Huy, situé à 856 pieds d'altitude, est le point dominant de la chaîne.

La quatrième ligne de collines suit le riche pays boisé nommé Asse, l'ancien domaine des comtes d'Asseburg : elle s'élève à 440 pieds au-dessus du sol de Wolfenbüttel. Le cinquième parallèle est formé par le large plateau de l'Emwald, qui s'élève à environ 900 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Un des caractères les plus remarquables de la contrée montueuse qui borne le Harz du côté du nord, c'est que les petites chaînes de collines parallèles à cette montagne sont coupées en travers par les principales vallées; les vallées qui s'étendent entre les divers chaînons ne fournissent que des cours d'eau latéraux.

La partie sud-est de cette région est très-fertile, et la population y est très-dense. L'exploitation du lignite, du sel gemme, du gypse, entre aussi pour une part dans ce résultat. Il n'y a point de très-grandes villes, mais une très-grande quantité de villes d'importance moyenne : le contraste est très-frappant sous ce rapport entre cette province et le Lüneburg, qui la limite au nord. Tandis qu'autour de Halberstadt la population atteint 3,100 âmes par mille carré, qu'elle s'élève jusqu'à 6,000 dans le cercle de Brunswick, elle descend à 1,800 dans toute la contrée voisine du Nord.

Le bassin de Leipzig. — Ce bassin comprend le pays plat qui, de Mereburg et Torgau, s'étend entre la Saale et l'Elbe jusqu'à Altenburg. L'altitude de ce bassin varie entre 260 et 500 pieds; mais des collines porphyriques en interrompent l'uniformité, et s'élèvent à Petersberg, près de Halle, jusqu'à 837 pieds.

Des lignites s'y trouvent en un très-grand nombre de points, et leur exploitation a pris un très-grand développement. Il faut aussi signaler les sources salines de Halle, de Dünenberg, de Teuditz et de Köttschau.

Ce vaste golfe, qui s'ouvre sur la plaine du nord de l'Allemagne, entre le Harz et l'Erzgebirge, est un des nœuds naturels du mouvement commercial de l'Allemagne. Leipzig en forme le centre; de là, le commerce rayonne aux parties les plus extrêmes du continent, sans que néanmoins aucun fleuve navigable ait déterminé le choix de cet emplacement. C'est aussi la contrée où les destins de l'Allemagne ont été plus d'une fois décidés dans de grandes batailles. Il suffit de nommer Leipzig, Lützen, Rosbach et Iéna, qui se trouve tout auprès. Toutes ces circonstances s'expliquent par la position de ce grand golfe terrestre. Il est traversé par les voies de communication les plus faciles entre l'est et l'ouest, le nord-ouest et le sud-est de l'Allemagne.

La population varie beaucoup d'une partie à l'autre. Nous trouvons dans le pays de Köthen 2,807 âmes par mille carré, 3,714 dans le cercle de Merseburg, 4,092 dans le comté de Dessau, et 6,326 dans le cercle de Leipzig.

Le Fläming. — Cette ligne de hauteurs, bien que peu étendue, tient par son élévation une place remarquable parmi les collines diluviennes du nord de l'Allemagne. L'altitude maximum s'observe sur le Hagelsberg, près de Belzig, où elle dépasse un peu 700 pieds; d'après Volger, elle atteint même 900 pieds au-dessus de la mer Baltique, qu'on peut apercevoir au loin de la tour de Potsdam et de Petersberg, près de Halle. Le Fläming est une crête sableuse assez large et très-allongée, qui, de même que la plaine du nord de l'Allemagne, porte sur son sommet uni une quantité de petits lacs. Sa direction correspond à peu près à celle du Harz, ainsi qu'aux lignes d'élévation principale du nord de l'Allemagne et à la direction dominante des fleuves de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest.

Les hauteurs du Fläming sont en grande partie couvertes de forêts de pins : le versant septentrional est le plus fertile; à Jüterbock et Schweinitz, sur l'Elster, on cultive un peu la vigne. La population est très-clair-semée dans la partie boisée, mais sur les bords fertiles de

l'Elbe elle s'élève à 3,300 par mille carré. Wittenberg, sur l'Elbe, est la seule ville importante de ce district.

*Niederlausitz*¹. — Je n'enferme pas cette division dans ses limites ordinaires qui y correspondent, mais j'y comprends tout le pays plat qui du Katzbach s'étend jusqu'au canal Frédéric-Guillaume, entre l'Oder et l'Elbe. Au sud, cette région est bornée par une partie du royaume de Saxe, où des collines de granit, de gneiss, de porphyre et de grauwacke s'élèvent au-dessus des plaines environnantes. Il n'y a ici aucune bordure de couches repliées en ondulations entre les formations très-anciennes et les dépôts récents, comme sur la lisière septentrionale du Harz.

Au nord de cette région, nous trouvons une ligne de plateaux qui s'étend parallèlement à la vallée de l'Oder, et unit les collines de Münchaberg aux montagnes de Trebnitz, et qui est traversée par le canal Frédéric-Guillaume, par la Neisse, la Bober, et enfin par l'Oder. Cette ligne de hauteurs forme le principal pays de *Geest* de cette province naturelle, tandis que la partie méridionale et tout le pays traversé par la Sprée composent une région de marécages, qui cependant renferme aussi des parties sableuses recouvertes de forêts.

Deux districts méritent une mention particulière, celui des collines de Grüneberg, où la culture de la vigne a pris une très-grande extension, et la forêt de la Sprée. Dans cette dernière, la Sprée, qui n'a qu'une pente insuffisante, s'est divisée en une multitude de canaux qui se croisent dans toutes les directions. Ce système naturel de canaux a rendu dans tout ce district l'usage des voitures sinon impossible, au moins inutile. Tous les transports se font dans de petits bateaux; on n'y voit pas seulement le pêcheur avec son filet, mais les animaux qui vont au pâturage, les tas de foin qui viennent d'être coupés : le dimanche, les paysans vont à l'église en bateau; c'est en bateau que le chasseur poursuit l'abondant gibier du pays. On revoit des tableaux analogues, près de Richland, sur les bords de l'Elster. La population est en général faible; elle n'est que de 2,200 âmes par mille carré, mais elle s'élève pourtant un peu vers le sud en approchant des montagnes. Les grandes villes manquent complètement, et la seule voie importante de communication qui traverse le pays est le chemin de fer de Francfort à Breslau; à l'intérieur, on a relié le pays de Kottbus par une courte voie ferrée au lac de Schwielung, formé par le large bras de la Sprée, qui unit par eau Berlin à Francfort au moyen du canal Frédéric-Guillaume.

¹ Basse Lusace.

Bassin de Silésie. — Entre la chaîne des Sudètes et les montagnes de Trebnitz s'ouvre la large vallée de l'Oder, qui forme comme un golfe de la plaine du nord de l'Allemagne ouvert sur le sud-est.

Les chutes d'eau des nombreux affluents du fleuve, ainsi que le voisinage du charbon de fer et d'autres métaux, ont favorisé le développement de l'industrie. Aussi la population s'élève-t-elle jusqu'à 4,500 âmes par mille carré. Le centre principal du bassin est la ville de Breslau.

District montagneux de Trebnitz et Tarnowitz. — Je compte dans ce district tout ce qui est situé entre le bassin de Breslau et le Bartsch. Les montagnes y atteignent, près de Tarnowitz, une hauteur absolue de 1,070 pieds, et, dans le Katzengebirge¹, près de Trebnitz, elles ont encore 700 pieds. Ces deux districts sont séparés par une large dépression où coulent la Weida et le Zaboruck. Je n'ai pas rangé cette division dans l'Allemagne centrale, parce qu'elle en est séparée par la vallée de l'Oder, et parce que les formations diluviennes y forment encore le dépôt le plus répandu.

Dans la partie orientale, il faut citer les mines de houille des environs de Mysłowitz et de Nicolaï : il y a aussi de nombreuses usines métalliques : la haute Silésie produit à elle seule plus de la moitié du zinc consommé en Europe.

Le sol est médiocrement fertile dans ce district, sauf dans la région moyenne, autour d'Oelt et de Trebnitz ; la population y est pourtant très-dense : on compte 3,866 âmes par mille carré dans le cercle d'Oppeln, 4,500 dans la partie la plus voisine de Breslau. On voit ici encore que la population n'est pas seulement en rapport avec la fertilité agricole, mais qu'elle tient en grande partie à la richesse souterraine des terrains.

Aperçu général sur la plaine du nord de l'Allemagne. — Si nous jetons encore un regard rapide sur l'ensemble des parties basses du nord de l'Allemagne, nous verrons que les formes extérieures du sol, ainsi que la composition des terrains, y présentent un grand degré de simplicité, sauf la lisière qui borde les montagnes de l'Allemagne centrale. La position, la forme et la nature des territoires, la légère inclinaison des fleuves, sont en général plus favorables aux transports, au commerce et à l'agriculture qu'à l'industrie. On y manque de moteurs hydrauliques, et avant que l'homme eût mis la vapeur à son service, il dut dans tous ces pays, comme sur la mer, employer comme force le vent et les

¹ Monts du Chat.

moteurs animés. Aussi la prépondérance des moulins à vent sur les moulins à eau caractérise parfaitement cette partie de l'Allemagne, et la met en contraste avec les parties moyennes et méridionales. La population et le sol sont partout en connexité; cependant les migrations et les embranchements des races ont séparé dans cette région si uniforme les nationalités d'une façon plus tranchée qu'on n'aurait pu naturellement s'y attendre. Venant de l'est, les nations slaves, amies des plaines, ont pénétré très-avant dans les plaines basses. Malgré cela, on peut dire que l'homogénéité est beaucoup plus forte dans les plaines du Nord que dans aucune autre partie de l'Allemagne.

ALLEMAGNE CENTRALE ET MÉRIDIONALE :

Je comprends dans l'Allemagne centrale tout ce qui est situé entre la plaine du nord de l'Allemagne et les Alpes. Un grand nombre de chaînes et de lignes de hauteur la découpent dans des directions variées et la divisent en un nombre de provinces naturelles, qui sont ou bien des districts montagneux ou des bassins enfermés entre des montagnes.

J'en commencerai la description par le Nord.

Montagnes du Weser. — De la lisière nord-ouest du Harz et du plateau élevé de la Hesse se détachent des chaînons à peu près parallèles qui entrent dans la plaine du Nord. Ils forment les sentinelles détachées les plus avancées de l'Allemagne centrale, et séparent en même temps le bassin du Münster du reste de la plaine allemande. La plus connue et la plus marquée de ces chaînes est la forêt de Teutoburg, qui sert de limite immédiate au bassin de Münster. Presque parallèlement s'étend au nord-est la chaîne du Weser. Les autres chaînons ont aussi leurs noms particuliers, qui sont moins connus. Entre les deux chaînes principales, ainsi qu'entre les plus petites, s'étendent de larges vallées longitudinales; les vallées transversales sont traversées par les cours d'eau les plus importants du pays.

La région entière est pareille à une chaîne de montagnes aux crêtes peu élevées. Qu'on se figure la chaîne du Jura déprimée de quelques milliers de pieds, ou entourée sur une égale épaisseur de nouveaux dépôts qui en recouvrent les parties inférieures.

La base de ces chaînons a dans sa partie nord-ouest une altitude de 100 à 150 pieds, mais s'élève insensiblement vers le sud-est jusqu'à 400 pieds, et, du côté du sud, est encore plus haute. Les sommets les

plus remarquables ont 900, 1,300, et dans la partie orientale 1,700 pieds d'altitude (le Köterberg).

Parmi les vallées longitudinales, il en est une d'une importance particulière; c'est celle qui sépare les deux chaînons principaux; le Weser et l'Els y coulent en sens opposé, se réunissent à Rehme, puis vont ensemble traverser le chaînon du Nord, en franchissant le passage qu'on nomme Porta Westphalica.

Les chaînes du Weser, en connexion avec le Harz, interrompent le réseau des communications entre la plaine du nord-est de l'Allemagne et le pays rhénan. Aussi les lignes de fracture de cette chaîne, tant celle de la Porta Westphalica que celle de Bielefeld, servent depuis la plus haute antiquité de trait d'union entre ces deux régions; récemment, elles ont été utilisées dans le réseau important des voies ferrées. Cette direction particulière des voies commerciales a présidé naturellement à la fondation et à l'agrandissement d'un grand nombre de villes.

L'histoire de ce pays le montre toujours divisé, et on pouvait s'attendre à un tel résultat en considérant la topographie variée, la position des places fortes ou des frontières naturelles; le morcellement, ici comme ailleurs, était pourtant plus grand autrefois qu'aujourd'hui. Mais bien que dans les temps modernes Osnabrück, Kalenberg et Hildesheim aient été réunis au Hanovre, Minden et Ravensberg à la Prusse, l'état de division est pourtant encore très-marqué, plus que dans aucune autre partie de l'Allemagne, à cause des duchés de Lippe et d'une partie du duché de Brunswick, qui pénètre aussi à l'est dans ce district.

Les montagnes de la Hesse. — La partie montagneuse de la Hesse, que nous allons décrire ici, commence au sud du district précédent, formé par les chaînes du Weser, et de là s'étend entre le bassin de la Thuringe et le pays schisteux rhénan jusqu'au Rhôn et au Vogelsgebirge. De toutes parts, les limites sont assez indéterminées. Tout ce district appartient au système hydrographique du Weser; il s'élève en moyenne à un niveau de 500 à 1,000 pieds. Le Weser à Holzminden est à 280 pieds au-dessus du niveau de la mer, et les plus hautes cimes s'élèvent à 1,850 pieds, et exceptionnellement à 2,240 pieds sur le *Meissner*. L'ensemble de la province forme une sorte de plateau montagneux de 1,000 mètres de hauteur, où surgissent des montagnes et où sont découpées des vallées; les crêtes et les vallées ont une direction sensiblement marquée du nord au sud.

Le Harz. — Le Harz est une des provinces naturelles les mieux carac-

térisées de toute l'Allemagne. Les limites, tant orographiquement que géologiquement, en sont parfaitement définies. Le Harz forme une ellipse, dont le grand axe est dirigé du nord-ouest au sud-est. Ce grand axe a environ 12 milles de longueur de Seesen à Hettstädt; le plus grand diamètre, dans le sens opposé, a 4 milles de Blaukenburg à Walkenried. La surface entière est d'environ 36 milles carrés.

La base de ce massif montagneux est aux points où les cours d'eau sortent des montagnes à environ 680 pieds d'altitude moyenne; du côté méridional elle est un peu plus élevée que vers le nord. Sur cette base s'élève la montagne comme une grande masse, sans crête bien définie, mais avec un sommet principal, qui domine un plateau élevé.

Le plateau du Harz, dont la surface est légèrement bombée et découpée par de profondes vallées, monte insensiblement du sud-est au nord-ouest. A l'extrémité sud-est, il s'élève seulement à 900 ou 1,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, ou à 300 ou 400 pieds au-dessus de la base. De là il monte insensiblement, et aux environs de Clausthal atteint une altitude moyenne de 1,800 pieds, ou une hauteur de 1,100 pieds au-dessus de la base. C'est sur ces différences d'élévation qu'est fondée la différence entre ce que l'on nomme l'Unterharz et l'Oberharz. Sur ce plateau général s'élèvent quelques cimes en voûte très-arrondie, qui semblent posées dessus. La plus importante est le Broken, qui atteint une altitude de 3,510 pieds, par conséquent il s'élève au-dessus du plateau deux fois autant que ce dernier au-dessus de sa base. Le Broken est entouré de quelques montagnes subordonnées plus petites, qui forment avec lui un groupe commun.

On trouve dans le Harz des granits, qui s'expédient jusqu'en Danemark, des roches de toute nature, des ardoises, des marbres, etc. Le Harz est très-riche en minerais métalliques. On y exploite notamment les minerais de plomb argentifère de l'Oberharz (Goslar, Clausthal, Zellerfeld, Andreasberg), des minerais de fer et des minerais de cuivre. Cette richesse minérale a provoqué l'établissement d'un grand nombre d'usines, et imprimé à la vie du Harz le caractère spécial qu'on retrouve dans les districts miniers. C'est dans cette partie de l'Allemagne centrale que la métallurgie s'est installée depuis le plus long temps. Elle a attiré des habitants dans ces lieux élevés où nul autre attrait n'en appelait. Sans elle, Clausthal et Zellerfeld n'auraient pas été bâties à 1,800 pieds au-dessus de la mer. Ce sont des mineurs du Harz qui les premiers se sont établis aux environs de Freiberg dans la Saxe, et

depuis des siècles, le Harz en envoie au delà de l'Océan, au Pérou, au Mexique, où ils vont enseigner leur art à l'Indien Peau-Rouge.

La métallurgie, dans le district de l'Oberharz, se trouve en connexion intime avec l'art forestier. Comme les forêts s'étendent sur d'immenses surfaces, il est nécessaire de convertir le bois en charbon pour le rendre plus facilement transportable. Partout où on ne rencontre ni mines ni fourneaux, on voit les tas fumeux où se fabrique le charbon; on rencontre des forestiers et quelques rares bergers, qui conduisent dans les bois leurs troupeaux aux clochettes sonores. Jusqu'à la hauteur de 1,400 pieds au-dessus du niveau de la mer, on trouve de belles forêts d'arbres verts; plus haut, on ne voit plus que des pins.

Sur le pourtour du Harz la vie est plus active, la population plus dense; une quantité de petites villes adossées aux montagnes servent d'intermédiaires entre les hauteurs et les plaines, et présentent généralement des sites très-romantiques; si la constitution géologique du sol et le grand nombre des cours d'eau y ont appelé l'industrie, elles sont aussi devenues des lieux d'attraction recherchés. Beaucoup de familles riches des grandes villes du nord de l'Allemagne, qui trouvent les Alpes trop loin, choisissent une de ces villes pour résidence d'été; beaucoup de touristes vont de l'une à l'autre chaque été, et visitent les rochers pittoresques de la Rosstrappe, les Moulins du Diable sur le Ramberg, après avoir vu le sommet chauve du Broken, où la vue est trop souvent cachée par les brouillards.

La population du Harz n'est pas si forte que dans beaucoup de parties du Thüringerwald¹ et de l'Erzgebirge². On compte dans l'Oberharz 3,000 âmes par mille carré; dans le comté de Hohenstein et dans le cercle de Blaukenburg, ce chiffre descend à 2,800 et 2,600; il remonte à 3,300 dans les parties orientales les plus basses.

Le Harz n'est pas pauvre en souvenirs historiques : qui ne connaît les résidences impériales de Goslar et de Harzburg? Sur la lisière on trouve une série d'anciennes places qui dominent les collines du bas pays; ses anciens châteaux forts étaient les centres de petits districts indépendants, et le morcellement a eu de tels effets dans certains points, qu'aujourd'hui encore le bois et le sol, ou la forêt et la chasse, y appartiennent à des maîtres différents.

La *silva baccensis* a longtemps servi de limite indivise entre la

¹ Forêt de Thuringe.

² Montagnes métallifères de la Misnie

Thuringe du nord et celle du sud; mais sous les Hohenstaufen nous la trouvons déjà subdivisée; tous les voisins ayant voulu y trouver des chasses et s'emparer d'une partie des trésors minéraux qui y étaient renfermés. Ces divisions s'étaient multipliées à l'époque de la réforme, et aujourd'hui encore, de tous côtés, les territoires voisins prennent des points dans ce district, qui naturellement dépendrait en entier du Hanovre, surtout dans le cas où ce dernier devrait un jour revenir au Brunswick.

Bassin de la Thuringe. — Dans cette division est compris le pays entre le Harz et le Thüringerwald; elle est bornée à l'ouest par la Leine, à l'est par la Saale. Ce grand bassin se compose d'une réunion de petits bassins séparés par de petites chaînes de collines ou de plateaux. En moyenne l'altitude y est de 600 à 700 pieds; elle atteint 1,440 pieds aux points les plus élevés, par exemple à l'Ettersberg.

Le reploiement et les inflexions des couches impriment une grande variété à la constitution géologique de cette contrée : cinq lignes d'élévation parallèles à la direction générale du Harz et du Thüringerwald sont marquées par des chaînes de collines, et l'on remarque que presque toutes les villes et résidences se sont naturellement groupées le long de ces lignes; la raison en est toute simple : les couches qui fournissent des matériaux de construction y sont mises à jour, et les déchirements du sol ont marqué l'emplacement naturel des sources, et enfin ont donné naissance à des accidents de terrain très-faciles à fortifier.

Le morcellement de cette région ne tient pas à des raisons géologiques, car toute la Thuringe constitue à ce point de vue un ensemble dont Erfurt est le centre naturel. Les causes en doivent être recherchées dans l'habitude, qui régnait jadis, de diviser les pays entre les enfants du même lit. A chaque partage, chacun essayait d'avoir un peu de chaque espèce particulière de sol. On peut bien le voir dans les duchés de Schwarzburg-Rudolstadt et de Sondershausen, dont chacun contient ce qu'on nomme un *Oberhershafft* dans le pays haut, et un *Underhershafft* dans le pays bas, plus fertile.

Le morcellement presque illimité de la propriété dans une grande partie de la Thuringe a la même cause : souvent on fait dans les héritages des parts qui n'ont pas plus de quelques pieds de largeur; plus d'un paysan a plusieurs lieues à faire pour aller dans une de ses parcelles.

La population varie dans ce district entre 3,700 et 5,400 âmes par mille carré. Ce n'est pas trop pour un pays qui a une si grande

richesse agricole. L'ancienne Thuringe s'étendait autrefois depuis le Mein jusqu'à l'Elbe et le Havel, et dans la Thuringe actuelle vivaient les Angles. Leur capitale paraît avoir été Biscurdinum, dans le pays de Mülhausen. Parmi les villes les plus anciennes, on compte Thannbrück; Burgscheidungen et le Kyffhäuser passent pour d'anciennes résidences impériales, et Memleben pour un ancien couvent. Ces points sont aujourd'hui très-insignifiants et on ne les visite plus que pour leur caractère historique.

Au temps des Carlovingiens, la Thuringe est divisée en Thuringe du nord et Thuringe du sud; la première au delà du Harz, la seconde dans la division que nous venons de décrire.

Sous les Hohenstaufen, ce pays reçut de nouvelles divisions; le plateau calcaire en partie stérile, en partie boisé de l'Eichsfeld en était séparé. De nombreux partages morcelèrent de plus en plus la Thuringe jusqu'au quinzième siècle; c'est à ces partages qu'il faut remonter pour en expliquer les divisions politiques actuelles.

Thüringerwald. — Je ne comprends sous ce titre que la partie nord-ouest du district que les géographes rangent ordinairement dans le Thüringerwald. Le grand plateau, qui d'Amsgehren et de Breitenbach s'étend vers le sud-est, et s'unit au Fichtelgebirge, sera l'objet d'une division spéciale.

La partie qui nous occupe n'est qu'une chaîne de montagnes étroite, mais très-nettement délimitée, qui, comme une langue, s'avance hors du large plateau du Fichtelgebirge et du Voigtland, dans le pays de collines de l'Allemagne centrale, et sépare la Franconie de la Thuringe. La longueur entière de cette belle chaîne, d'Altenfeld à Landröden sur la Werra, est à peine de 10 milles, la largeur moyenne est de 2 milles.

Les points les plus élevés sont l'Inselsberg (2,856 pieds), et le Schneeberg (3,044 pieds). La hauteur moyenne de la chaîne n'est pas beaucoup inférieure à ce chiffre, et aucun des cols n'est profondément découpé. Il en résulte que la ligne de crêtes n'a que de très-faibles ondulations. La montagne entière n'est qu'une chaîne, dont la crête sert de point de partage aux eaux. Un chemin à voitures la parcourt dans toute la longueur le long de la crête; on le nomme le Rennsteig, et parfois on rencontre sur cette route, d'où l'on aperçoit quelquefois la plaine des deux côtés, de petits bourgs, mais le plus souvent seulement de misérables masures.

Le Thüringerwald est, comme l'indique son nom, principalement recouvert de forêts, et ce n'est qu'autour des lieux habités qu'on trouve

des champs ; dans la forêt même, on rencontre çà et là de délicieux pâturages. L'exploitation des bois, les troupeaux, les charbonniers, impriment quelque chose de romantique à la contrée. Çà et là, outre les produits végétaux de la surface, on exploite le terrain lui-même dans des mines et des carrières. Les minerais de fer sont assez importants ; on rencontre une quantité de petites forges, de fourneaux à acier, d'ateliers de quincaillerie et de coutellerie, de verreries et de fabriques de porcelaine. En outre, le Thüringerwald, surtout sur la lisière, est recouvert par un grand nombre de petites localités qui se distinguent par quelque industrie particulière, dont il faut parfois chercher l'origine non dans la nature du pays environnant, mais dans l'isolement et l'absence d'agriculture.

Ilmenau doit son importance relative à l'exploitation ancienne des schistes cuprifères et du minerai de fer ; il possède aussi une faible source minérale. Friederichsroda blanchit et lave pour Gotha et Erfurt ; sa situation charmante en a fait une résidence d'été recherchée, surtout depuis qu'un chemin de fer l'a rendu facilement accessible. Plus loin, entre montagne et plaine, est l'active Waltershausen ; des bois entiers y sont convertis en jouets, et des troupeaux de porcs en saucissons de Gotha. Rohla est le Manchester du Thüringerwald ; cette ville est couchée dans une profonde et étroite vallée, sur la limite de deux pays : ses 2 ou 3,000 habitants ne pouvaient pas vivre du produit de quelques jardins et prés, pendus sur les flancs escarpés de la montagne : ils ont donc entrepris de réunir tout ce que, dans toute l'Europe, les tourneurs d'écume de mer font tomber de leurs outils, pour refaire avec ces débris de nouvelles masses d'écume de mer, et y découper des pipes de toute façon ; on fabrique également tout ce qui peut servir au fumeur, et tout cela s'envoie dans le monde entier. Dans la semaine, chaque maison est le théâtre du travail le plus animé, on est d'autant plus gai et joyeux les dimanches et jours de fête. Bien au loin, les filles de Rohla sont renommées pour leur beauté. Eisenach, un autre berceau de la maison de Saxe, n'est pas seulement une station commerciale, il a aussi une industrie propre, et profite du passage de tous les voyageurs qui vont dans la montagne. — Les filatures, les sources minérales, la fabrication du tabac, la fabrication du fer, etc., alimentent l'activité sociale.

La population se tient entre 3,600 et 3,800 habitants par mille carré. C'est beaucoup, relativement aux forces productives du pays, mais bien moins cependant que ce qu'on trouve dans le district voisin du Voigtland et de l'Erzgebirge.

Le Fichtelgebirge. — Je compte dans cette division non-seulement ce qu'on nomme communément Fichtelgebirge, mais encore tous les terrains anciens du Voigtland et de la partie sud-est du Thüringerwald, sans compter le Frankenwald. Cet ensemble forme un carré irrégulier entre Aml-Gehren, Eisfeld, Goldkronach, Redwitz et Ronneburg. Cette large région s'élève insensiblement du nord au sud, et atteint à l'extrémité sud l'altitude la plus élevée dans le véritable Fichtelgebirge. L'extrémité nord se tient en moyenne de 670 à 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer; le plateau, dans sa région la plus haute, de 1,500 à 2,000 pieds; les sommets granitiques du Fichtelgebirge s'élèvent encore au-dessus de 1,000 à 1,700 pieds, et atteignent par conséquent des altitudes de 2,800 à 3,250 pieds. Au nord-ouest, à l'est et au sud, le plateau est uni au Thüringerwald, à l'Erzgebirge et au Böhmerwald : c'est le nœud qui sert à les rattacher ensemble. Il est traversé par un grand nombre de vallées aux détours très-capricieux, et qui sont découpées dans trois directions différentes d'une façon fort irrégulière. La plus longue et la plus importante de ces vallées est celle de la Saal, de Zell à Saalfeld : dirigées vers les bassins hydrographiques opposés de l'Elbe, du Danube et du Rhin, elles impriment à la région du Fichtelgebirge, la plus élevée de l'Allemagne centrale, le caractère d'un nœud hydrographique aussi bien que d'un nœud de montagnes.

Cette région se divise en deux parties bien nettement distinctes : premièrement, les montagnes qui s'étendent au sud d'Asch à Sparneck ; deuxièmement le plateau, formé de terrains anciens, doucement ondulé et découpé par de profondes vallées, sur lequel s'élèvent çà et là quelques collines de diorite qui n'atteignent qu'une hauteur moyenne. Ce plateau, qui sert de base aux montagnes, comprend l'extrémité sud-est du Thüringerwald, le Frankenwald, le plateau de Hof et le Voigtland. Le sol y est d'une fertilité moyenne; mais, par sa grande élévation, le plateau n'est pas propice à l'agriculture; les forêts et les pâturages y dominent.

Le véritable Fichtelgebirge s'élève en montagnes à 600 ou 1,000 pieds au-dessus de la hauteur moyenne du plateau. Le noyau en est formé de granit : c'est cette roche qui constitue les plus hautes cimes, l'Ochsenkopf (3,135 pieds), le haut Matz, les Kösseine (2,861 pieds), le Schneeberg (3,250 pieds), le Rudolfstein (2,600 pieds), le Waldstein et le Kornberg.

L'Ochsenkopf est traversé par un puissant filon de diabase qui a donné naissance à une industrie spéciale : cette roche étant très-fusible, on en fait un verre noir qui sert à fabriquer des boutons de chemise

et des grains de chapelet. Comme ces grains se nomment dans le pays « batterle », la roche a reçu le nom de *Batterlestein*. Cette fabrication, très-simple dans l'origine, s'est plus tard développée, et aujourd'hui l'on fait une très-grande variété de verroteries destinées aux échanges avec les nations sauvages.

Le grand plateau du Fichtelgebirge est incliné vers le nord, indépendamment des inégalités qui l'accidentent; la ligne de partage des eaux est vers le bord septentrional, et les eaux coulent principalement vers le nord. C'est aussi la direction naturelle du mouvement commercial. Toute la région est peu propice à l'établissement de grandes villes. Les plus importantes sont Hof et Plauen. La contrée est très-boisée, et ne se prête qu'à la petite industrie de montagne, qui a son siège dans chaque chaumière. Cette petite industrie nourrit jusqu'à 7,500 âmes par mille carré dans le Voigtland saxon.

Le sol fournit, entre autres ressources, des ardoises, des schistes, des calcaires, des roches diverses, du kaolin, de la tourbe, des minerais divers, quelques sources minérales. Les industries qui n'ont pas de rapport direct avec la nature même du pays sont la fabrication des fouets à Sonnenberg, des souliers et des médicaments à Königsech, des instruments de musique à Klingenthal.

Le trafic a toujours dans ce district été gêné par la grande élévation du terrain, par la profondeur et les détours nombreux de vallées profondément encaissées. Par suite de sa position au milieu de trois chaînes montagneuses, on y a depuis les temps les plus anciens tracé une des principales lignes de communication entre l'Allemagne du Nord et celle du Sud. La substitution d'un chemin de fer à cette route compte au nombre des ouvrages les plus difficiles et les plus coûteux qu'on ait achevés en Allemagne dans l'époque actuelle.

Le Fichtelgebirge, avec le plateau qui lui sert de base, a participé aux destinées qui ont amené le morcellement du Thüringerwald qui l'avoisine. Aujourd'hui encore, il y a tout auprès, sur le côté nord-ouest de l'Erzgebirge, à 2,300 pieds au-dessus du niveau de la mer, un point où d'un seul regard on peut embrasser quatre royaumes, un grand-duché, deux comtés et deux ou trois duchés. Comme ces pierres dites pierres des Trois-Seigneurs, placées à la limite de trois seigneuries différentes, le nœud des montagnes du Fichtelgebirge forme une limite naturelle pour l'Allemagne du Nord, celle du Sud et la Bohême.

Erzgebirge. — Sous ce nom je comprends la plus grande partie du royaume de Saxe, sur la rive gauche de l'Elbe. Mais le véritable *Erzgebirge* est distinct du pays de collines qui le limite au nord-est : il

embrasse une sorte de parallélogramme dont les côtés les plus longs sont dirigés du sud-ouest au nord-est; le petit côté du sud-ouest rejoint le Fichtelgebirge et le Voigtland.

L'Erzgebirge a des versants escarpés du côté de la Bohême, tandis que du côté de la Saxe il se relie insensiblement aux collines qui en forment le pied. Il est formé en Saxe d'un plateau montagneux peu incliné, qui, à part son altitude élevée, ne présente pas les caractères de véritables montagnes. Il n'y a que peu de cimes qui dominent d'une manière notable la contrée environnante. Ce plateau à pente douce est découpé par des vallées très-profondes, à détours très-complicés, dirigées principalement vers le nord et le nord-ouest.

La crête méridionale du plateau a une altitude moyenne de 2,500 pieds; les montagnes qui s'élèvent au-dessus des parties les plus hautes du plateau sont : le Keilberg (3,802 p.), le Fichtelberg (3,720 p.), le Spitzberg, près Gottesgabe (3,445 p.), le Flottenberg (3,172 p.), l'Auesberg (3,132 p.), la Kuppe, près de Neuhaus (3,083 p.), le Wieselstein (2,942 p.), le Grand-Rammelsberg (2,928 p.), le Bärenstein, près Ladung (2,859 p.), le Hirschberg, près Niklesberg (2,795 p.), le Grand-Lugstein, près Neugeorgenfeld (2,750 p.), le Stürmer, près Neustadt (2,670 p.); mais la hauteur des cimes les plus importantes au-dessus du plateau général ne dépasse pas 900 pieds. La localité la plus élevée, Gottesgabe, est à 3,129 pieds au-dessus de la mer, par conséquent aussi haut que le Brockenhaus.

Le sol, formé par la décomposition du gneiss et du schiste micacé, n'est pas mauvais, mais il n'a qu'une faible épaisseur, et l'altitude du terrain est trop forte pour qu'il puisse être bien fertile. On peut regretter que, par suite de l'augmentation de la population, trop de bois aient été défrichés, parce que les champs, assez fertiles dans les très-bonnes années, ne donnent d'ordinaire que de bien maigres récoltes. Mais l'augmentation de la population tient à la richesse minérale du pays. Plusieurs zones de filons d'argent, d'étain, de fer, traversent l'Erzgebirge, qui doit son nom à cette circonstance; depuis longtemps la métallurgie s'en est emparée; la population une fois attirée dans ce district s'y est multipliée et a dû chercher d'autres ressources dans toutes sortes de petites industries. Les bois ont été de plus en plus envahis, et aujourd'hui il n'y a plus assez de forêts; la métallurgie reste cependant encore l'industrie la mieux appropriée à la constitution physique de cette région. Sur les bords de l'Erzgebirge, il faut signaler le bassin houiller qui affleure de Werdan à Hainichen, sur une longueur d'environ 10 milles. Son importance s'est beaucoup

accrue dans les derniers temps. Il est devenu le centre d'un grand mouvement industriel, et de toutes parts les fabriques se sont élevées comme des champignons. Il reste encore à en activer l'exploitation par l'établissement d'un chemin de fer et d'embranchements dirigés sur les principaux districts métallurgiques.

Une comparaison des noms de lieux dans l'Erzgebirge avec ceux des pays bas environnants montre qu'au temps où cette partie de l'Allemagne était habitée par des populations slaves, la montagne ne fut point envahie par elles. Tandis que sur le pied septentrional et le pied méridional de la chaîne les terminaisons slaves *etze* et *ode* se mêlent aux terminaisons allemandes *au*, *bach*, *dorf*, *berg*, etc., elles font tout à fait défaut sur les hauteurs, qui paraissent être restées comme une île au milieu de la mer; soit que les Slaves n'aimassent point à entrer dans les montagnes, soit que le sol plus fertile de la plaine les attirât davantage. La population allemande pénétra dans ce district par le nord-ouest et avança progressivement du nord au sud. La contrée leur parut de plus en plus sauvage, comme l'indiquent tous ces noms de Wildenfels, Wildenstein, Rauhenstein, Bärenburg, Bärenstein, Bärenklau¹, etc.; mais ce peuple de chasseurs ne se laissa pas effrayer, et s'éleva de plus en plus jusqu'aux crêtes mêmes du plateau montagneux. Ils se trouvèrent surpris par le changement subit du paysage; le versant méridional, si romantique et fertile, leur parut deux fois plus beau après le pays sauvage qu'ils avaient traversé, et ce sentiment s'est exprimé dans une foule de noms, tels que : Eilau, Arbesau, Qorkau, Kommotau, Moldau, Folkenau, Rosenthal, Langwiese, Löhnenbach, Mariengrün, Hüttmansgrün, Lichtenstadt², etc.

Mais la première population de chasseurs de l'Erzgebirge était peu nombreuse. Ce n'est que dans les siècles suivants que des classes pauvres, des prolétaires de cette époque, semblent y avoir été poussées; elles y trouvèrent le sol et les forêts à leur gré. Si misérable que fût leur nourriture, ces habitants multiplièrent beaucoup, parce que la pauvreté est toujours très-prolifique. Les ressources du sol devenant insuffisantes, on commença à se livrer à l'industrie, au tissage, à la fabrication de la dentelle, et on réussit à y trouver quelque secours; mais ce secours même était dangereux, car l'industrie, quelque temps florissante, se développa de plus en plus; la population suivit une progression encore plus rapide et il fallut chercher de nouveaux palliatifs.

¹ Roc sauvage, Pierre sauvage, Rude pierre, Fort des ours, Pierre des ours, Patte d'ours.

² Tous ces noms expriment des idées de verdure, de fleurs et de lumière.

On tourna et découpa des jouets, on fabriqua des horloges comme dans la Forêt-Noire (récemment on a commencé à Giesbütel à faire des montres ordinaires), on fit des instruments de musique de tout genre (Neukirchen) et les musiciens voyageurs de Gottesgabe et Grörlitz cherchèrent à gagner quelque argent avec la musique elle-même. Mais malgré tout, c'est la métallurgie, avec toutes les branches d'industrie qui s'y rattachent, qui est restée la plus sûre source de richesse pour le pays. Les premiers mineurs sont, dit-on, arrivés du Harz vers l'année 1170 dans le pays de Freiberg, sur l'examen de minerais que des voituriers en avaient apportés. De cette époque date l'exploitation des mines de Freiberg et de l'Erzgebirge qui aujourd'hui nourrit et occupe directement 12,000 hommes, et indirectement jusqu'à 70,000.

Les produits des mines restèrent soumis à de grandes variations tant qu'on s'en tint à des procédés d'exploitation grossiers et peu rationnels. Par ces moyens primitifs on prenait souvent le meilleur d'une mine, quelques hommes s'enrichissaient rapidement, mais la richesse générale des districts était en souffrance. Si l'on compare la production annuelle, par exemple, de l'argent, dans les trois cents dernières années, l'on voit qu'avec l'amélioration graduelle des procédés d'exploitation coïncide un accroissement de production qui va de 10,000 jusqu'à 108,142 marcs d'argent; cet accroissement n'a guère été interrompu que par les périodes de guerre où les années de grande sécheresse, quand la puissance motrice de l'eau a fait défaut.

Cette progression rapide a été surtout remarquable dans les trente dernières années; de 45,000 marcs on est allé à 108,142; et ce progrès n'est pas la suite d'heureuses découvertes, mais d'une exploitation plus parfaite de minerais relativement pauvres. C'est ce qui imprime un caractère tout particulier à l'industrie métallurgique de l'Erzgebirge. La nature n'y distribue pas ses richesses d'une main prodigue, et il faut savoir tirer parti des maigres présents qu'elle y donne. Cette nécessité a développé à un haut degré l'activité et l'intelligence des habitants. La réputation de Freiberg comme école de métallurgie, répandue dans le monde entier, est due en grande partie à la pauvreté relative des filons, dont l'exploitation exige toutes les ressources de la science et de l'art. Plus d'une autre branche d'industrie en Saxe est arrivée à un haut degré de développement; mais la métallurgie y a été la première école d'activité et de progrès.

La médiocre fertilité du sol jointe à la richesse minérale ont été la première cause du développement rapide de la population. D'après les

statistiques les plus récentes, il y a actuellement, dans le cercle de Zwickand, qui embrasse aussi tout le Voigtland, 9,740 âmes par mille carré; et dans le cercle de Dresde, qui outre la partie la plus basse de l'Erzgebirge embrasse aussi la rive droite de l'Elbe, il y en a 7,170; celui de Leipzig, qui outre une partie du pays de collines comprend une partie de la plaine allemande, en a 7,270.

La population de l'Erzgebirge a peu de caractères originaux; la race n'y est ni grande ni forte, elle est au contraire petite et souvent même faible, conséquence d'une mauvaise nourriture. Les belles jeunes filles qui en Saxe, dit-on, poussent sur les arbres, on les cherche vainement. Hommes comme femmes n'ont aucune coutume nationale. Ce défaut de caractères personnels et extérieurs est en partie compensé par les soins donnés à tous les détails de l'intérieur de la maison. Les petits villages, disséminés à des heures de distance dans les vallées, montrent plus d'élégance qu'on ne s'attendrait à en trouver dans une si pauvre région. Les maisons sont propres et bien tenues, les poutres brunes et les fenêtres vertes se détachent gaiement sur les murs blanchis à la chaux; le plus pauvre ouvrier, mineur ou journalier, cherche à entourer sa maisonnette d'un petit jardin, et en orne les fenêtres basses de quelques pots de fleurs.

Oberlausitz¹ et Suisse saxonne. — Je compte dans cette division toutes les montagnes et les collines qui s'élèvent dans la Saxe, dans une petite partie de la Bohême, et sur la rive droite de l'Elbe jusqu'à Görlitz. Ce n'est pas un véritable pays de montagnes ni surtout une chaîne, c'est un pays fort irrégulier de hauteurs et de collines, qui n'a pas de limites bien tranchées. Les plus hautes montagnes s'élèvent entre Gottleben, Schandau et Kratzau; les principales sont le Schneberg (2,223 p.), le Tannenberg, près Tannerdörfel (2,383 p.), le Buchberg, près de Neuhiitte (2,366 p.), le Lauche, près Zittau (2,469 p.), le Hoehwald, près Zittau (2,366 p.).

On peut diviser ce district en trois zones principales: celle du sud, où règne un grès nommé *quadensandstein*; celle du milieu, où dominent les granits et syénites, traversée par des porphyres, des basaltes, etc.; celle du nord, où la surface est principalement formée de terrains diluviens, çà et là percés de pointes de roches éruptives; la zone moyenne et celle du nord réunies forment l'Oberlausitz et le Weingebirge, et se distinguent de celle du sud qui est la véritable Suisse saxonne.

¹ Haute Lusace.

Qui ne connaît les formes grotesques et les pittoresques rochers de la Suisse saxonne, au moins d'après des gravures? Ils appartiennent à la formation du *quadersandstein*, qui donne lieu à des paysages d'un caractère tout particulier, d'un aspect plutôt agréable que grandiose. Si variées et curieuses qu'en soient les formes considérées isolément, elles ont pourtant un certain caractère commun, et l'ensemble a quelque chose d'uniforme, on dirait presque de monotone. L'arrangement en couches horizontales, et des déchirures verticales, — propriétés qui ont valu à la roche son nom de *quadersandstein*, — voilà les traits constants du paysage.

On voit aisément que cette formation de grès a été le canal de communication entre la Bohême et le nord de l'Allemagne; ce canal s'est rempli jusqu'à la hauteur à peu près uniforme de 1,500 à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Des inondations postérieures ont dénudé et raviné cette puissante masse de grès, mais quelques témoins sont restés debout pour montrer où s'élevait le niveau primitif du terrain; ce sont ces massifs, tous semblables, qu'on nomme Lilienstein, Königstein, Zschirnsenstein, Falkenstein, Bärenstein, Pfaffenstein, Popststein, etc.

Les formes particulières du *quadersandstein* de la Suisse saxonne ne se laissent jamais mieux voir que lorsque, par une belle matinée d'été, on examine une de ces sommités; toutes les parties basses sont remplies de brouillard; de leurs blancs nuages on ne voit sortir que les rochers les plus élevés; on reconnaît alors d'un coup une ancienne vallée de l'Elbe, vallée colossale, qui traverse presque sans détours la masse des grès, et d'où surgissent seulement quelques flots de rochers; quand le brouillard se dissipe, on aperçoit au fond les détours de la vallée actuelle de l'Elbe.

On sait généralement que le *quadersandstein* saxon fournit de précieux matériaux de construction, — le grès de Pirna; partout où la forme du terrain s'y prête, sont ouvertes des carrières qui ne contribuent pas peu à donner du pittoresque au paysage. Les beautés de la Suisse saxonne y amènent actuellement des milliers de voyageurs, et sont ainsi devenues une ressource précieuse pour un pays dont le sol, quoique n'étant pas absolument stérile, ne nourrit cependant qu'une flore assez pauvre. Les forêts très-étendues sont remplies de pins, et l'on n'y trouve que rarement des arbres non résineux. Les ravins humides entretiennent une végétation cryptogamique assez variée.

L'agriculture est, à l'exception de la vallée de l'Elbe, confinée sur le

sommet des massifs rocheux élevés et est misérable; le fond uni des saillies est couvert de belles prairies bien irriguées.

Le district de l'Oberlausitz a été dans ses parties basses habité au sixième siècle par des Slaves, mais ils n'ont jamais pénétré dans les montagnes les plus élevées; car nous n'y trouvons, comme dans l'Erzgebirge, que des noms allemands, et il y a au contraire dans la plaine beaucoup de terminaisons slaves. La Bohême, pays des Tchèques, s'en détacha au neuvième siècle; mais depuis ce temps les hauteurs de l'Oberlausitz sont restées presque toujours la limite septentrionale de la Bohême. Elles séparèrent les Tchèques des Wendes bien longtemps encore après que les Allemands s'y furent mêlés. Au treizième siècle, l'Oberlausitz appartenait au Brandebourg, au quinzième nous le voyons de nouveau réuni à la Bohême. Les villes nommées les *Six Villes* se développent, avec leurs divers droits et privilèges et leur puissant commerce. Aujourd'hui cette province forme la pointe orientale la plus avancée du royaume de Saxe, mais dans sa partie nord-est elle relève de la Prusse, et au sud de la Bohême.

*Riesengebirge*¹. — Ce district a une crête dirigée du nord-ouest au sud-est, presque dans le prolongement de la ligne du Harz. Les points les plus élevés sont de 4 ou 5,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, tels que le Schneckoppe (4,960 p.), Sturmhaube (4,580 p.), Reisträger (4,200 p.). La base a 1,000 pieds d'altitude au nord, 1,500 au sud. Ces montagnes sont les plus élevées qui se trouvent en Europe entre le Danube supérieur et les montagnes scandinaves, aussi bien qu'entre les Carpathes et la mer du Nord. La forme de la surface est beaucoup plus montagneuse que dans l'Erzgebirge; la chaîne forme la ligne de partage des eaux de l'Elbe et de l'Oder, dont les vallées sont très-profondément découpées. Le noyau du massif montagneux est formé par une masse de granit, presque partout recouvert de forêts; au-dessus de l'altitude de 4,000 pieds, on ne trouve plus qu'une espèce particulière de pins, et des chaumes souvent interrompus par d'immenses tourbières. Ces sommets ont des pâturages analogues à ceux des Alpes; et des espèces de chalets comme en Suisse, et qui de même sont seulement habités l'été.

Le Riesengebirge n'est traversé par aucune voie de communication; la petite longueur de la chaîne rendait une œuvre semblable peu nécessaire; on se contente de la tourner. La population sur le versant nord qui appartient à la Prusse est de 3,560 âmes par mille carré, et

¹ Monts des Géants.

de 5,850 du côté sud qui fait partie de la Bohême. Ces chiffres ne sont pas en rapport avec la puissance productive du sol, mais tiennent aux nombreuses industries qui ont profité des abondants cours d'eau des vallées. La région la plus élevée est naturellement très-peu peuplée : on n'y trouve pas de villes, et les villages sont très-clair-semés. Le Riesengebirge était, comme les montagnes de la Lausitz, occupé sur son pourtour entier par les Slaves, qui ne pénétrèrent pas jusqu'aux hauteurs. Avec la chaîne des Sudètes, elle forme la limite entre la Bohême et la Silésie.

Bassin de Glatz. — La dépression qui sépare la chaîne du Riesengebirge de celle des Sudètes peut être nommée un bassin dans le sens géologique, mais non dans le sens géographique. Il est difficile de marquer les limites précises de cette région ; au nord-est, c'est l'Eulengebirge¹, qui atteint dans sa partie la plus élevée jusqu'à 3,130 pieds d'altitude. Le centre du bassin est formé par le Heuscheuergebirge, où l'altitude, dans le Grand-Heuscheuer, égale 2,830 pieds ; du côté nord-ouest s'élèvent les rochers d'Adersbach, jusqu'à 1,900 pieds, et puis les Ueberschaargebirge (1,990 p.). Du côté du sud-ouest s'étend sans limite précise le grand bassin de la Bohême.

La houille, le bois et le minerai de fer forment les principales ressources du comté de Glatz. Les innombrables petites églises et chapelles qui s'élèvent de toutes parts, les processions qui traversent les champs avec bannières et croix, le grand nombre de pèlerinages où arrivent de tous les pays voisins des troupes de pèlerins, contribuent encore à donner de l'animation à ces charmantes vallées.

Chaîne des Sudètes. — Ce large district montagneux, qui s'étend du comté de Glatz vers le sud-est jusqu'à l'Oder et à la Brezwa, est borné au sud par la Moravie. C'est la chaîne la plus orientale de l'Allemagne, aussi a-t-elle encore été peu visitée par les géologues. Plusieurs chaînons parallèles coupent cette région dans la direction du nord-ouest au sud-est, ce sont : la chaîne de Reichenstein, les montagnes de Hebelschwerdt et celles de Bohême. Ces trois arêtes principales sont rattachées par la chaîne transversale des *Schneeberge*².

La base du massif a environ 1,000 pieds d'altitude ; au-dessus surgissent les cimes suivantes : Altvater (4,600 p.), Peterstein (4,402 p.), le Schneeberge de Glatz (4,375 p.), Hackshaar (4,100 p.), Hohe-Haide (4,092 p.) Dürre-Koppe (4,047 p.), Hohe-Meese (3,316 p.).

¹ Mont des Hiboux.

² Monts neigeux.

La chaîne des Sudètes dans sa longue étendue, en y ajoutant le Riesengebirge, sépare la Bohême et la Moravie de la Silésie. Mais la partie orientale n'a jamais servi de limite géographique à cause de sa grande largeur et de l'absence d'une véritable crête. La partie actuellement encore autrichienne de la Silésie appartenait, au treizième siècle, avec la Moravie, au royaume de Bohême; les seigneuries de Jägerndorf, Troppau et Teschen sont restées à la maison de Habsburg, même après la perte du reste de la Silésie.

Montagnes de la Bohême et de la Moravie. — Cette région forme au sud-est le grand bassin de la Bohême. Elle se relie à Grulich à une dépression de la chaîne des Sudètes, et puis s'étend jusqu'à Iglau et Gmünd, d'où elle se joint par le Greinerwald au Böhmerland. Tout le district est plutôt une ligne de partage des eaux élevée qu'une véritable chaîne de montagnes. Les points les plus élevés de la crête n'ont que 3,500 à 3,700 pieds; en moyenne, elle a 2,000 pieds d'altitude.

L'ancienne Moravie s'étendait, nous l'avons vu, au delà des Sudètes; mais depuis, le versant nord-est de cette chaîne a été réuni à la Silésie. Au temps des Carolingiens, la Moravie comprenait aussi tout le pays qui sépare sa rivière du Danube jusqu'à leur point de confluent; mais l'angle inférieur a été sous les Hohenstaufen réuni au duché d'Autriche. Il n'y a pas d'autres changements à signaler. La limite entre la Moravie et la Bohême est la *Luna Silva* des anciens.

Bassin de la Bohême. — Ce grand bassin quadrilatère forme une des parties les mieux délimitées de l'Allemagne. Les limites sont: au nord-ouest l'Erzgebirge, au nord-est le Riesengebirge avec le pays de Glatz, au sud-est les montagnes de Moravie, au sud-ouest le Böhmerwald. Les eaux dans ce grand cirque n'ont d'autre sortie que la fente où s'échappe l'Elbe; aussi coulent-elles toutes vers ce fleuve dont l'affluent principal est la Moldau. Au point du confluent est le véritable centre du pays, et l'on devrait y chercher la capitale à Leitmeritz et Theresienstadt plutôt qu'à Prague.

La partie la plus basse du bassin est à Teschen, dont l'altitude est de 400 pieds; de là elle s'élève de tous côtés, surtout vers le sud et l'ouest, jusqu'aux plateaux élevés qui ont 2,000 pieds d'altitude moyenne et couronnent le district montagneux de Moravie et le Böhmerwald. L'intérieur du grand bassin est, par l'interposition de protubérances très-remarquables, subdivisé en plusieurs bassins plus petits. Ces hauteurs sont les montagnes basaltiques du centre, dont la crête atteint 2,570 pieds au-dessus de la mer; cette chaîne, parallèle à l'Erzgebirge, délimite un petit bassin très-fertile entre Eger et

Teschen. Les montagnes de Klettau, Pisek, Kuttenberg et Iglau, composées de roches anciennes, séparent le bassin de l'Elbe supérieure du bassin de Budweis.

La forme de la Bohême est peu favorable au transit commercial; aussi n'y a-t-il jamais été considérable. L'époque moderne a pourtant trouvé moyen de vaincre facilement tous les obstacles naturels. Le nombre des routes qui conduisent hors de Bohême s'est beaucoup accru depuis vingt ans. Celui qui, il y a vingt-cinq ans, traversait la romantique vallée de l'Elbe entre Lobositz et Teschen, et qui la traverse maintenant, peut apercevoir beaucoup de changements. Alors on ne pouvait faire ce trajet qu'à pied ou sur un canot; aujourd'hui des bateaux à vapeur passent au milieu de ces paysages enchanteurs, et presque en même temps on a terminé une large chaussée et un chemin de fer. Entre Prague et Vienne, les voies de communication font encore un grand détour pour aller tourner le large plateau montagneux de Moravie, au lieu de suivre la ligne plus commode de Pardubitz, Olmütz ou Brünn. Pour activer les transports à l'intérieur, on compte beaucoup sur le chemin de fer qui doit longer le bassin au nord, par Teplitz, Carlsbad, Eger et Hof.

De tous les pays allemands, la Bohême est peut-être le mieux caractérisé, aussi n'a-t-il jamais été traversé par aucune limite; il a toujours gardé une existence séparée. Au temps des Carolingiens, il formait déjà un royaume particulier, auquel il ne manquait pour avoir ses limites actuelles que la partie supérieure de l'Eger. Les limites actuelles sont tout à fait d'accord avec la nature; et l'union avec l'Autriche est beaucoup plus naturelle qu'elle ne le serait avec l'Allemagne septentrionale.

Böhmerwald. — Parmi les montagnes de l'Allemagne, il n'en est pas de moins explorées et de moins connues au point de vue géologique; les géologues de Vienne et de Munich commencent seulement à les étudier. Sortant du Fichtelgebirge, le nœud des montagnes de l'Allemagne centrale, cette chaîne en forme le prolongement sud-est jusqu'au Danube, exactement comme le Thüringerwald en forme le prolongement nord-ouest. Les formes de la surface sont en général peu saisissantes et peu pittoresques; voici la hauteur des cimes les plus importantes : Bürotling, près Winterberg (4,500 p.), Wesseley (4,300 p.), Zokhaus, près d'Aussergefield (4,000 p.), Schreinersberg, près de Prachabitz (3,970 p.), Seewiese (3,422 p.), Czerkour, près de Taus (3,305 p.).

Ce district mérite bien son nom, car partout il est encore recou-

vert presque entièrement de forêts; dans la partie qui tient à la Bohême, on trouve de véritables forêts vierges, que la sylviculture n'a pas encore touchées, où le chasseur est obligé de grimper sur des troncs déjà en décomposition pour guetter le sanglier ou pour atteindre le lynx rusé. Quelle que soit la richesse des forêts, l'industrie n'y a pas encore été attirée. Le Böhmerwald (*Hercynia Silva*) est une limite territoriale très-ancienne; dès le temps des Carolingiens, comme aujourd'hui, elle séparait la Bohême de la Bavière ou Franconie orientale; seulement le bassin de l'Eger appartenait alors à cette dernière province. L'intérieur pendant très-longtemps n'a pas été peuplé, et aujourd'hui encore c'est la partie la moins connue de l'Allemagne, parce qu'aucune voie de communication n'y conduit et qu'elle ne jouit pas de beautés naturelles d'un ordre particulier.

Bassin de Bavière. — Je comprends sous ce titre la grande région à peu près triangulaire comprise entre le Böhmerwald, la Forêt-Noire et les Alpes. Outre la plus grande partie de la Bavière, elle embrasse encore tout le Wurtemberg, une partie de Bade, et le Hohenzollern qui y est enclavé. C'est dans toute l'Allemagne centrale la plus grande province géologique formée uniquement de terrains sédimentaires. D'après les accidents de la surface extérieure, elle ne mérite point le nom de bassin, car, bien qu'entourée de toutes parts par des montagnes, elle est elle-même traversée par une ligne de hauteurs très-importantes, et n'est point un centre hydrographique, mais un point de partage pour les eaux qui descendent de huit côtés différents vers le Danube, le Weser et le Rhin. La ligne de hauteurs elle-même, de l'Alpe de la Souabe au Rauhe-Alp (Jura de la Souabe), qui traverse ce district du sud-est au nord-ouest par le milieu, et, à partir de Ratisbonne, se prolonge vers Coburg par un plateau plus bas dans ce qu'on nomme le Jura de Franconie, n'est pas elle-même une ligne de partage sur toute son étendue, et est traversée par certains cours d'eau. Mais la canalisation géologique des terrains justifie cependant l'appellation de bassin que nous avons employée. La hauteur moyenne de cette vaste région est de 1,000 pieds; les régions les plus élevées de la plaine au sud du Danube ont 2,000 pieds, et le versant oriental de la Forêt-Noire 2,500 pieds d'altitude. Au-dessus s'élève de 600 pieds environ la crête de l'Alpe de Souabe qui atteint ainsi 4,000 pieds d'altitude.

L'Alpe de la Souabe forme, depuis le Rhin à Schaffouse jusqu'à Ratisbonne, parallèlement au cours du Danube, une ligne de hauteurs, une vraie crête montagneuse dont le versant tourné vers le nord-ouest est très-rapide; le versant opposé est un grand plan très-

faiblement incliné. Ce versant méridional, nu, stérile et uniforme, a fait donner à tout l'ensemble le nom de *Rauhe Alpe*. Le versant incliné a des caractères tout différents; sur des pentes bien boisées est semé comme un collier de petites villes industrielles.

La partie supérieure de la crête, formée de roches dolomitiques, est riche en grandes cavernes, et se prêtait bien à la construction des châteaux forts au moyen âge. C'est aussi là qu'on exploite les fameuses pierres lithographiques si connues sous le nom de pierres de Solenhofen. Les carrières d'où on les tire sont sur les hauteurs : « Aussi, dit L. de Buch, ces carrières s'aperçoivent déjà à la distance de plusieurs lieues. Ouvertes depuis des siècles, pour fournir des pierres à toute l'Europe et même à une partie de l'Asie, ces grandes excavations avec leurs haldes apparaissent de loin comme de gigantesques fortifications qui couronnent les hauteurs du pays. »

Parmi les parties les plus basses de cette région géologique, il faut signaler le pays qu'on nomme le Riesgau; c'est un bassin étendu qui pénètre dans le prolongement oriental des hauteurs de la Rauhe-Alp. Cette plaine a un sol très-fertile et est couverte de champs et de pâturages; elle offrait une ligne naturelle de passage au chemin de fer qui, traversant la ligne des hauteurs jurassiques, unit la Bavière septentrionale à la Bavière méridionale.

La molasse forme en Bavière le plateau élevé qui du Danube s'élève graduellement vers les Alpes; Augsburg et Munich y sont bâties à une altitude intermédiaire entre 1,500 et 1,600 pieds. Que la capitale ait été établie dans cette région si peu intéressante et dans la moins belle partie de toute la contrée, c'est un fait difficile à expliquer.

La Bavière actuelle était autrefois habitée par des peuples très-nombreux, Allemands, Suèves, Vandales, Hermundures, Burgundes et Turoniens. Sous les Carolingiens, les duchés des Bojoariens, des Allamans et des Franconiens avaient leur limite commune dans le pays de Weisenburg. Sous les Hohenstaufen nous voyons un duché de Bavière supérieure et un duché de Bavière inférieure, auxquels touchaient à l'ouest et au nord un grand nombre de petits États. Le grand morcellement eut lieu dans l'intervalle qui sépare Rodolphe de Habsbourg de Maximilien I^{er} (de 1273 à 1493). Au temps de la Réforme, la Bavière se consolida un peu davantage, mais pendant la guerre de Trente ans le morcellement était encore très-grand dans la partie orientale et septentrionale, jusqu'à ce qu'enfin le royaume de Bavière se forma dans les temps modernes.

Rhön. — Avec le Vogelsgebirge, cette région constitue le grand

bassin bavarois au nord : elle est formée par un groupe de buttes basaltiques, phonolithiques et trachytiques, qui s'élèvent sur la ligne de partage unie par où les eaux du Weser sont séparées de celles du Main.

La contrée est stérile à cause de son élévation; le lit des vallées y est en moyenne à 1,300 ou 1,500 pieds d'altitude, les plateaux qui les séparent ont 2,000 pieds, et les cimes qui les surmontent 2,800.

Celui qui visite ce pays ne doit pas manquer de monter sur le Milzeburg, ce rocher aigu de phonolithe qui a 2,500 pieds d'altitude, et sur le Saint-Kreusberg (2,600 p.), où de joyeux moines bien nourris servent d'excellente bière et une chère excellente. Du Kreuzberg on aperçoit tout le Rhön, qui n'est traversé que par peu de voies de communication. Au pied sont les bains de Brückenau, où le roi de Bavière a fait construire des bâtiments pleins de goût.

Ce petit district montagneux, isolé au milieu d'une plaine uniforme, n'a jamais acquis aucune importance historique. Il sert de limite à la Bavière, à la Hesse et à quelques-uns des États de Thuringe.

Vogelsgebirge. — Ces montagnes s'élèvent entre les parties montagneuses de la Hesse et le Wetterau, comme entre le Rhön et le Westerwald. Comme le Rhön, elles séparent les affluents du Main et du Weser.

Le Vogelsberg proprement dit est un cône aux pentes très-douces, dont les côtés n'ont qu'une inclinaison d'un degré environ sur l'horizon, le rayon de la base atteint 3 à 4 milles. Au centre s'élève le Taufstein à 1,500 ou 2,000 pieds au-dessus de la base et à 3,100 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les pentes sont découpées avec une grande régularité par des vallées qui suivent toutes les directions de la rose des vents, et dont le nombre diminue à mesure qu'on descend sur les pentes inférieures. Sur toute la surface de ce large cône sont semées de petits monticules basaltiques.

District schisteux du Rhin. — A Bingen, le Rhin, sortant de sa large vallée, s'enfonce dans une fente étroite qui traverse de hautes murailles rocheuses; à Coblenz la vallée s'élargit en bassin, puis elle se rétrécit encore, et ce n'est que vers Bonn qu'elle s'ouvre de nouveau. Cette partie resserrée de la vallée du Rhin traverse une grande région formée de terrains anciens schisteux. Vers l'ouest cette région pénètre en France; à l'est elle s'étend vers Giesen, Marburg et Weldeck. Ce large plateau, qui en moyenne a 1,500 pieds d'altitude, mais qui du côté méridional atteint des hauteurs plus grandes, a sa surface divisée par plusieurs chaînons et groupes montagneux. Ce sont, sur la rive gauche du Rhin : 1° l'extrémité ouest des Ardennes;

2° l'Eifel qui s'y rattache; 3° le Hunsrück au sud de l'Eifel, sur la rive droite; 4° sur le prolongement du Hunsrück, le Taunus; 5° au nord du Taunus, le Westerwald; 6° vers Bonn, le Siebengebirge; 7° au nord de Sieg un large plateau montueux qui va jusqu'à la Ruhr, le Sauerland et la Lenne. Outre le Rhin, cinq fleuves promènent leurs méandres dans les vallées profondément encaissées de cette région; ce sont : la Moselle, l'Aar, la Lahn, la Sieg et la Lenne.

La constitution de l'Ardenne est très-uniforme; le schiste argileux y est dominant. La forêt de l'Ardenne est un grand plateau découpé par des vallées; les pâturages, le bois et les ardoises sont les seules ressources de cette contrée peu fertile et qui n'est même pas bien boisée. Au pied septentrional de l'Ardenne s'étend au contraire une riche contrée agricole et industrielle, où les mines de houille, de fer, de plomb, de zinc entretiennent une très-grande activité.

A l'Ardenne se rattache au sud l'Eifel, contrée peu fertile et très-boisée, semée de volcans éteints; souvent au fond de leurs cratères nommés *maaren*, ou sur leur crête, on trouve un village ou une petite ville; souvent aussi les petites buttes volcaniques portent les restes d'anciennes forteresses.

A l'Eifel se relie au nord-est la région volcanique du *Lachersee*. Le lac est au fond d'une grande dépression cratériforme, entourée de courants de laves et de montagnes volcaniques. Le *Trass*, qui paraît avoir coulé primitivement à l'état de boue volcanique, est exploité dans de nombreuses carrières; on le réduit en poussière sous des meules, puis on le charge sur le Rhin et on l'envoie en Hollande, où il est employé dans les travaux hydrauliques.

La vallée de la Moselle traverse en longs méandres les schistes argileux du Hunsrück. L'escarpement des versants et les inflexions prononcées du fleuve ont quelquefois eu de singuliers résultats. Les habitants de localités qui, géographiquement, sont à peine à un quart de lieue de distance et se trouvent sur la même rive, sont séparés par une haute muraille rocheuse, autour de laquelle serpente le fleuve, et souvent ne peuvent se rencontrer que par de très-longs détours. Les altitudes sont à peu près les mêmes que dans l'Eifel; seulement, il n'y a pas de buttes basaltiques qui surmontent les plateaux. La vigne, le commerce du bois et la navigation sont les ressources naturelles de ce district, auxquelles il faut aussi ajouter la fabrication du fer, facilitée par l'abondance du bois et la facilité des transports par eau.

Le Taunus, qui est le prolongement du Hunsrück au delà du Rhin,

à une composition toute semblable : de Francfort on en aperçoit, comme une longue muraille, la crête la plus élevée. Des basaltes y traversent les couches argileuses et paraissent être en relation avec les nombreuses sources minérales auxquelles Wiesbaden, Schlangenbad, Asmannshausen, Soden, Cronberg, Homburg, Schwalbach, Selten doivent leur prospérité. Sur la Lahn, on trouve aussi les bains d'Ems, de Geilenau, Fachingen, Ober-Lahnstein et Braubach.

Le Westerwald, qui s'étend entre la Lahn et la Sieg, est entrecoupé de nombreuses buttes volcaniques, en forme de cloche et de dôme, souvent recouvert au sommet d'une véritable mer de rochers. Les montagnes du Siebengebirge, aux formes pittoresques, s'élèvent aux environs de Bonn sur le Rhin.

À la région qui nous occupe appartiennent encore les vallées du Sieg, de la Lenne et de la Ruhr, où la formation carbonifère s'adosse contre les schistes anciens et contient des mines de houille d'une inépuisable richesse.

Considérée dans son ensemble, cette région rhénane forme un système géologique et naturel ; c'est là qu'était le noyau des anciens Francs. Sur le Rhin même vivaient les Ripuaires. Alors déjà on distinguait la Silva Arduenna ; Trèves (Augusta Trevirorum des Romains) figure au nombre des plus anciennes villes allemandes et contient encore des ruines romaines. Sous les Carolingiens, le pays se divisa assez naturellement, d'après le cours des eaux. Le bassin de la Moselle constitua un duché ; au nord s'étendait la Ripuarie ; à l'est, sur le Main et la Lahn, la Franconie orientale.

Sous les Hohenstaufen commence le morcellement, auquel ne contribuèrent pas peu les inégalités de la surface et la situation particulière des villes. Aujourd'hui encore les limites politiques n'ont aucun rapport avec les limites naturelles.

Bassin du Rhin. — Cette division comporte la large vallée comprise entre Bâle, Bingen, Aschaffenburg, bornée d'un côté par la Forêt-Noire, l'Odenwald, la Spessart et le Vogelsgebirge ; de l'autre part, par les Vosges et la Hardt ; au nord enfin par le Taunus et le Hunsrück.

C'est une des parties les plus fertiles de l'Allemagne, tant à cause du climat que de la composition du sol. Il n'y a que les alluvions tout à fait sableuses et les tourbières qui fassent exception. On y cultive toutes les céréales, les pommes de terre, la vigne, le tabac, le houblon, etc. Beaucoup de grandes villes se sont naturellement groupées dans ce bassin : Mayence, Francfort, Strasbourg, et on peut citer encore Hanau, Aschaffenburg, Wiesbaden, Mannheim, Heidelberg, Bruchsal,

Baden, Offenburg, Lehr, Friburg, Spire et quelques villes d'Alsace. Au contraire on doit trouver peu naturels les emplacements de Darmstadt, de Carlsruhe, et, sauf au point de vue stratégique, de Rastadt.

La population, dans cette partie de la vallée du Rhin, est très-dense : elle atteint 7,793 âmes par mille carré dans le canton de Frankenthal; 8,552 dans celui de Gründstadt.

Odenwald et Spessart. — Entre le Main et le Neckar s'élève au-dessous de la grande et large vallée du Rhin la chaîne pittoresque de l'Odenwald : la limite occidentale en est très-tranchée; la limite orientale se confond avec le bassin bavarois.

Le Spessart est la continuation de cette chaîne interrompue par la large vallée du Main; tout cet ensemble est lui-même le prolongement de la Forêt-Noire et appartient au même système géologique.

Forêt-Noire. — Cette belle chaîne de montagnes limite à l'est la vallée du Rhin, depuis Thiengen sur la Wuttach, non loin des célèbres chutes de Schaffouse, jusque vers le pays de Carlsruhe. La limite occidentale de la chaîne est bien tranchée; elle est très-insensible à l'est et au nord, où elle se relie par degrés à la Souabe.

Sur la base de la vallée du Rhin, qui a de 500 à 1,000 pieds d'altitude, s'élève la chaîne qui atteint des altitudes de 3,000 à 3,600 pieds; le Feldberg, le sommet le plus élevé, va même jusqu'à 4,600 pieds. Quand on considère la chaîne du sommet de Feldberg, elle apparaît comme un vaste plateau, qui finit brusquement à l'approche du Rhin. L'inégalité entre l'altitude de la base à l'est et à l'ouest fait que la chaîne, qui de toute la vallée rhénane apparaît comme une haute muraille sombre et boisée, ne fait l'effet, quand on vient de la Souabe, que d'une ligne de forêts peu remarquable.

Les forêts abondent dans cette région. Le voisinage du Rhin facilite singulièrement le transport des bois. A l'intérieur même des montagnes, le schlittage et les ruisseaux font le même office. On est parvenu à utiliser les plus petits cours d'eau en enserrant leurs bords, en les barrant et en créant ainsi des chutes d'eau utiles à l'industrie. La fabrication des horloges est, comme on sait, une des ressources des habitants de la Forêt-Noire; elle a surtout pour centre les sources supérieures du Danube et les affluents méridionaux de la Kinzig. On ne faisait au début que de simples horloges en bois qu'un ouvrier seul pouvait achever en entier dans sa maison. Peu à peu une fabrication plus compliquée a pris naissance et s'est concentrée dans les petites villes.

La Hardt. — Cette chaîne est le prolongement septentrional des Vosges et arrive jusque vers la Hesse-Rhénane. Les points les plus élevés ont environ 1,400 pieds d'altitude et 1,000 pieds au-dessus de la vallée du Rhin. Elle apparaît de loin, dans la vallée, comme une muraille uniforme peu élevée.

Bassin de Vienne. — Les géologues désignent depuis longtemps l'élargissement de la vallée du Danube à Vienne sous le nom de Bassin viennois, sans lui fixer de limites précises. J'y comprendrai spécialement ce qu'on nomme le Bassin morave et la vallée de Leitha jusqu'à Gloeknitz. Cette dépression est bornée au sud et à l'ouest par les contre-forts alpins dans le Wienerwald, le Stufenland, le Greinerwald, le Manhartswald et les montagnes de la Moravie et de la Bohême; à l'est par les Carpathes et une chaîne qui relie les Alpes aux Carpathes, chaîne qui a obligé le Danube, à Presburg, à franchir un étroit défilé dont la partie méridionale est connue sous le nom de Leithagebirge.

La position de Vienne demande quelque explication. Elle est appuyée sur une terrasse de formation récente, mais composée de matériaux solides, qui s'appuie à l'ouest sur une ramification basse de la chaîne des Alpes; à l'est elle est bornée par les bras multiples du Danube; tout autour s'étendent des collines fertiles et des vallées unies, tandis que sur la chaîne alpine il y a de riches forêts. On pourrait difficilement trouver une situation plus avantageuse. Vienne a d'ailleurs une situation très-centrale par rapport aux nombreuses provinces qui composent l'empire autrichien.

Les Romains ont fondé dans le Bassin viennois beaucoup de colonies. La capitale actuelle de l'Autriche était *Vindobona*. Sous les Carolingiens ce district appartenait au duché de Bojoaria. Sous les Hohenstaufen, il forma la partie principale du duché d'Autriche avec de nombreuses enclaves ecclésiastiques. Sous Rodolphe de Habsburg, il entra dans l'archiduché du même nom. La circonscription est encore la même aujourd'hui, les enclaves ecclésiastiques ont seulement disparu, et la ville principale a pris rang de capitale et de résidence.

Les Alpes allemandes. — C'est une chaîne puissante qui limite l'Allemagne au midi. Ces Alpes se divisent en deux branches aux environs de Klagenfurt. La branche septentrionale franchit le Danube près de Presburg et met l'ensemble de la chaîne des Alpes en relation avec les Carpathes. La branche méridionale se subdivise elle-même en deux chaînes, celle des montagnes de Warasdin et celle des Alpes Juliennes. Entre les deux branches principales s'étend le grand bassin de Gratz;

entre les montagnes de Warasdin et les Alpes Juliennes, la vallée de la Save.

La chaîne des Alpes a longtemps empêché les communications régulières entre l'Italie, l'Allemagne et la France. Aujourd'hui un grand nombre de routes et un chemin de fer même la franchissent. Mais le transit se concentre naturellement sur les lignes principales. Dans les Alpes allemandes, Gratz et Botzen en sont les centres les plus importants.

La population des Alpes est faible, comme on peut s'y attendre, elle varie beaucoup d'un point à un autre. Le minimum se rencontre autour de Judenburg et dans le Pusterthal, on y compte 1,000 âmes par mille carré; c'est un pays situé à une très-haute latitude. Viennent ensuite les cercles de Bruck, Salzburg, Billach, et de la vallée inférieure de l'Inn, où l'on trouve 1,100 à 1,400 âmes; à Adelsberg et Klagenfurt, ce chiffre s'élève à 2,100 âmes; à Botzen, dans le Vorarlberg, à Trente et à Laybach, de 1,650 à 2,750 âmes; à Cilli, Gratz, Udine, de 3,150 à 3,600 âmes. Les Alpes calcaires, notamment le grand plateau de la Karst, véritable désert de pierres, qui s'étend au nord de Trieste, sont les parties les moins habitées de toute la région.

La grande chaîne des Alpes allemandes appartient aujourd'hui presque en entier à l'Autriche; une petite partie seulement rentre dans la Bavière et la Suisse. Cette unité est toute politique et est indépendante de la nature même du pays et des races. Les habitants diffèrent, dans la même vallée, par le costume, le langage, les mœurs, souvent même par la nationalité. Au sud les vallées sont habitées par des Italiens, à l'est par des Slaves (dans la Carinthie). On trouve en outre des branches roumaines disséminées sporadiquement dans plusieurs vallées, et peut-être faut-il reconnaître des descendants d'émigrants scandinaves dans le Hasli, en Suisse.

LA SCIENCE DES LANGUES

APPLIQUÉE

A L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES.

La linguistique est la branche la plus élevée de l'ethnologie, comme l'ethnologie est la branche la plus élevée de l'histoire naturelle. Elle a pour objet la physiologie et la pathologie comparatives des organismes syllabiques de la pensée. Les faits qu'elle étudie appartiennent à un ordre de création antérieur et supérieur à la volonté de l'homme. Dans la structure intime du langage spontanément produit par chaque race aux temps antéhistoriques, elle recherche et trouve les lois de la constitution intellectuelle primitive propre à cette race, et la distinguant de toute autre variété originelle de notre espèce, elle fonde ainsi la psychologie comparée.

La linguistique a une sœur cadette avec laquelle on la confond parfois, en France du moins : j'ai nommé la philologie.

La philologie considère une langue comme l'instrument ou le moyen d'une littérature. Elle y voit surtout l'expression de l'activité libre et consciente des peuples devenus les maîtres de leur pensée. C'est dire que la philologie appartient à l'histoire, comme la linguistique appartient à l'histoire naturelle. Quand ces deux branches de nos connaissances se réunissent dans l'étude des langues et des littératures, elles prennent le nom de *philologie comparée* ¹.

La linguistique, telle que je viens de la définir, est la linguistique *générale*, celle qui compare entre eux les divers systèmes de manifes-

¹ Voir, entre autres, l'*Histoire générale des langues sémitiques*, par M. Ernest Renan, de l'Institut.

tation orale de la pensée. La linguistique *spéciale* ou *particulière* est celle qui, se renfermant dans les limites de l'un ou de l'autre de ces systèmes, compare entre elles les langues similaires des peuples de même race, dans le but immédiat de reconstituer le vocabulaire primitif et la grammaire primordiale, indélibérément et nécessairement créés par les premiers sujets de cette même race. Ainsi le système des langues touraniennes ou tatares a ses linguistes spéciaux. Les idiomes syro-arabes ou sémitiques, dont l'hébreu est le type le plus parfait, sont, en Allemagne surtout, l'objet d'études spéciales singulièrement approfondies. Mais, de tous les organismes de langage, celui qui est aujourd'hui le plus étudié et le mieux connu, c'est l'organisme des langues indo-européennes.

Il y a quelque soixante ans de cela, un Allemand fort érudit, Jean-Philippe Wesdin, en religion Fra Paolino da San-Bartolomeo, publia des *Recherches sur l'antiquité et l'affinité des langues zend, sanskrite et germanique*. Ce fut la première indication scientifique de l'unité originelle des peuples et des idiomes indo-européens. Profitant des travaux philologiques des historiens de l'Inde anglaise, un autre enfant de l'Allemagne, Frédéric Schlegel, reprit en 1808 la thèse de Fra Paolino, et publia, *sur la langue et la sagesse des Hindous*, un livre qui fit en Europe une profonde sensation. Alors vint Franz Bopp, qui, le premier, dota le monde d'une *Grammaire comparative du sanskrit, du zend, du grec, du latin, du lithuanien, de l'esclavon, du gothique et du tudesque*. Cette vaste composition rendit désormais incontestable le fait de l'identité originelle des langues de l'Europe et de l'Inde. La méthode de M. Bopp (l'illustre professeur vit encore) est, au demeurant, celle des autres naturalistes : observation et comparaison des faits pour arriver à la découverte de leurs lois. Bientôt les Benfey, les Kuhn, les Schleicher et vingt autres avancèrent d'un pied ferme dans la voie qui leur était ouverte, ne reculant devant aucun labeur et poussant jusqu'à ses dernières limites l'audace, j'allais dire (me souvenant de M. Pott) la témérité de leurs analyses patientes et appliquées.

En 1836, trois ans avant la publication du premier volume de l'encyclopédique *Grammaire grecque* de M. Benfey, M. Eichhoff donna en français et à Paris son *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*. Par l'élévation de ses vues synthétiques, par la clarté de ses tableaux comparatifs, ce livre de propagande et d'initiation eut le rare mérite de faire accepter en France tout un ordre d'idées nouvelles. Il fit alors de nombreux prosélytes à l'étude raisonnée du sanskrit, et, je le dis avec reconnaissance, j'eus le bonheur d'être un de ceux-là.

Tout le monde sut ou put savoir dès lors qu'il y a six familles de langues indo-européennes : 1° la famille indienne (sanskrit ou idiome sacré des brahmanes, pracrit ou patois du sanskrit, hindoustani, etc.); — 2° la famille persane ou iranienne (zend, parsi, arménien, etc.); — 3° la famille celtique (welsh, calédonien, bas breton, etc.); — 4° la famille slavonne (esclavon, russe, lithuanien, polonais, etc.); — 5° la famille germanique (gothique, flamand, anglais, suédois, allemand, etc.); — 6° et la famille pélasgique ou gréco-latine ou romaine (grec, albanais, latin et ses transformations en langues italienne, française, espagnole, etc.);

Que toutes les langues composant ces six familles n'offrent au fond qu'un seul vocabulaire et une seule grammaire; et, par conséquent,

Que toutes les langues indo-européennes ne furent d'abord qu'une seule et même langue parlée par les premiers pères de la race arienne¹; d'où il suit :

Que chaque langue du vaste système arien (ou indo-européen) est une variété, un mode de devenir, un état plus ou moins passager de la langue commune primordiale ou de l'arien primitif;

Que cet arien primitif peut être reconstitué par la science en ses formes essentielles (racines, radicaux, flexions) à l'aide d'un parallèle rigoureux des langues les plus anciennes et les mieux conservées du système.

Je m'arrête ici, car dans ce grand fait de l'unité radicale des langues indo-européennes nous possédons déjà le principe de la méthode scientifique pour l'étude et l'enseignement des langues.

Ce principe peut s'énoncer ainsi : tout homme parlant, dès son enfance, une langue indo-européenne, doit étudier toute autre langue du système indo-européen dans l'unité de sa langue maternelle scientifiquement ramenée à ses formes organiques primordiales.

Remonter du français à l'arien primitif en passant par le latin pour descendre ensuite de l'arien primitif au grec, à l'anglais, à l'allemand, etc., voilà toute la méthode de la philologie élémentaire telle que notre siècle l'instituera. Je ne l'ai pas inventée : elle sort des faits eux-mêmes. Je ne la propose pas : elle s'impose d'elle-même comme toute vérité. Je demande seulement la permission de faire voir que son application ne saurait offrir de sérieuses difficultés.

¹ Le nom *dria*, excellent, respectable, d'où Arie, Arien, Arianie, s'appliquait aussi bien à la race qu'aux régions asiatiques primitivement occupées par elle.

I.

D'après la méthode imposée par la science des langues indo-européennes, et pour s'en tenir aux idiomes dont la connaissance est le plus utile aux Français, le jeune philologue devra donc :

1^e Remonter de la langue française à l'arien primitif en passant par les formes latines ;

2^e Descendre de l'arien primitif au grec, en comparant sans cesse les formes helléniques, les formes éoliennes surtout, aux formes latines correspondantes ;

3^e Descendre de l'arien primitif à l'anglais et à l'allemand, en rapprochant, par une perpétuelle comparaison, les formes germaniques des formes grecques et latines originellement identiques.

En tout, trois cours de philologie comparée dans l'unité de la langue arienne primordiale :

I. COURS D'ÉTUDES ARIO-LATINES ;

II. COURS D'ÉTUDES ARIO-GRECQUES ;

III. COURS D'ÉTUDES ARIO-GERMANIQUES.

Le cours d'études ario-latines a pour but de faire passer l'élève de la connaissance du français à la science du français. Or cette science suppose un travail préalable de restauration des formes syllabiques françaises en leurs formes latines correspondantes. Pour remonter du français au latin, il faut connaître les lois pathologiques d'après lesquelles se sont opérés les changements des voyelles et des consonnes latines dans leur devenir françaises. Il faut donc que le premier livre philologique soit une *Histoire naturelle de la langue française depuis son âge de latinité*. Les préliminaires de ce manuel répondraient à cette question : Qu'est-ce que la langue française ? Sous ce titre unique, je voudrais qu'une plume habile développât et mit à la portée des jeunes lecteurs la réponse suivante :

Il y a quinze cents ans, la Gaule entière était romaine (je mets hors de compte ce bras de terre qu'on appelle Bretagne française), et le latin, — peu cicéronien déjà, — parlé par les soldats et les colons, le latin usant peu à peu ses aspérités, contractant ses mots pour la plus grande rapidité et la plus grande facilité du discours, perdant de plus en plus son caractère synthétique par l'abus des prépositions et des verbes auxiliaires, le vieux latin devint graduellement, lentement un

latin nouveau, mais un latin gâté, de plus en plus gâté, ici d'une façon, là d'une autre, et, plus loin, d'une autre encore.

Telle fut l'origine des patois latins parlés en France et dans la Belgique wallonne.

Ces patois, comme ceux d'Espagne, de Portugal et d'Italie, vécurent à côté du latin littéraire, connu seulement des patriciens, des doctes, des clercs, des magistrats, des religieux et des prêtres. Ils étaient latins, mais ils durent à la domination germanique d'avoir six à huit cents mots tudesques, gothiques, etc. Ils portèrent d'abord différents noms, tels que ceux de *lingua vulgaris* (langue vulgaire) et de *lingua romana rustica* (langue romaine rustique).

Au midi de la Loire, ces dialectes néo-latins ont tous un même cachet de vocalisation romaine, franche, ouverte, chantante et rigoureusement accentuée. Au nord de ce même fleuve, les voyelles nasales, les sons sourds, surtout dans les désinences, la rareté des diphthongues réelles, une fréquence beaucoup plus grande des syncopes, tels sont les principaux caractères des patois, ou, pour être plus poli sans être plus exact, des langues romanes septentrionales.

Au moyen âge, l'ensemble des dialectes du Dauphiné, de la Saintonge, du Limousin et du Périgord, portaient les noms de langue provençale, de langue d'oc (lat. *hoc*, c'est cela, oui!) ou de langue des troubadours; tandis que les dialectes beaucoup moins mélodieux du nord de la France et du pays wallon (Dinant, Namur, Liège, Tournai) s'appelaient langue d'oïl (lat. *hoc illud*, c'est cela, wall. *oilly*, franç. *oui*), langue des trouvères.

Parmi ces derniers idiomes, nos pères, fort peu linguistes d'ailleurs, surent distinguer le wallon, le picard, le normand, le lorrain et le patois de l'Ile-de-France, devenu le français littéraire.

Le français est donc un patois latin. Le français n'a pas commencé du jour au lendemain, en tel siècle plutôt qu'en tel autre. A celui qui affirmerait (comme on l'a déjà fait) que le français est né vers le milieu du onzième siècle, ne pourrait-on pas demander quelle langue parlait le peuple de l'Ile-de-France vingt-cinq ou cinquante années auparavant, en l'an 1000, par exemple? Et, s'il a commencé à parler français en l'an 1000, que parlait-il en 990? Non, les changements qui s'opèrent dans les langues se font peu à peu et à l'insu de ceux qui les parlent. On voit les modifications déjà accomplies; on ne les voit pas s'accomplir. Il en est toujours ainsi dans les êtres vivants, et toute langue est un organisme vivant dont chaque mot est un appareil, dont chaque syllabe est un organe. Parlons donc le langage des physiologistes et

disons : Le français est un mode d'être pris dans le devenir perpétuel du latin, qui n'est lui-même qu'une manière de vivre et de se comporter de l'arien primitif. Le vrai nom de notre langue serait celui d'*ario-latino-française*, car il résumerait les trois âges principaux de notre parler national.

Ici se placerait un paragraphe fort important sur les six familles de langues ariennes ou indo-européennes. On insisterait sur le gothique en parlant des Ario-Germains, sur le lithuanien et sur le vieil esclavon en parlant des Ario-Slaves, sur le latin et sur le grec en parlant des Ario-Pélasges. On appuierait d'une façon toute particulière sur le sanskrit, la langue savante des Hindous, ces Ariens de l'Inde, langue si admirablement conservée, bien qu'elle ait, elle aussi, ses maladies idiosyncrasiques et ses mutilations d'organes essentiels. Mais la même variation, la même altération ou la même chute de syllabe n'étant arrivée au même mot chez tous les peuples ariens que dans des cas fort rares, il est en général très-facile de rétablir par analogie, dans leur intégrité organique première, certaines formes orales accidentellement écourtées ou défigurées du parler de tel peuple en particulier. Le mot latin, par exemple, est-il un peu détérioré, le mot sanskrit qui lui correspond est là pour nous en avertir ; mais c'est à charge de revanche, car le latin et ses vieux frères de Germanie et de Slavie (gothique et tudesque, lithuanien et esclavon) nous aident souvent à retrouver la véritable forme organique, la forme arienne primordiale du mot sanskrit lui-même. Chaque idiome devient ainsi le médecin orthoépique, le redresseur de l'autre.

Après ces préliminaires indispensables sur la langue ario-latino-française viendrait, en deux parties, l'*Histoire naturelle des mots français depuis leur âge de latinité*.

La première partie, sous le titre de *Phonologie latino-française*, contiendrait le code complet des lois pathologiques d'après lesquelles se sont opérées les variations des mots latins dans leur passage au français.

La seconde partie, sous le titre de *Flexions et système pronominal*, serait une application de ces mêmes lois à l'histoire des formes grammaticales et syntactiques, dont l'ensemble constitue en quelque sorte la charpente osseuse et le système musculaire de notre langue (conjugaisons, pronoms, articles, adjectifs pronominaux, conjonctions, adverbes, prépositions).

Comme il s'agit ici d'histoire naturelle et de fonctions physiologiques, il importe d'insister sur l'observation individuelle, directe, soit sur les

autres, soit sur soi-même, à l'aide du tact et du miroir. Vous dites : Le français possède aujourd'hui vingt voyelles, dont seize buccales et quatre nasales, sans parler des sons mixtes ou diphthongues (*oi*, *oin*, *ion*, etc.). Vous expliquez la formation de ces modulations de la voix, puis vous les classez dans l'ordre des organes qui servent à leur production. Rien de mieux, mais il ne suffit pas que notre élève sache par cœur vos définitions et vos tableaux ; il faut encore qu'il ait senti, compris dans le mécanisme de leur formation, et classé savamment pour son propre compte tous les sons de sa langue maternelle. Ce travail d'observation directe et personnelle, le professeur l'exigera encore pour chacune des fonctions spéciales (soufflement, explosion, etc.), dont le produit, nommé *consonne*, est un bruit caractéristique imprimé à l'air chassé des poumons. C'est le seul moyen d'amener les jeunes gens :

1° A regarder et à voir par eux-mêmes dès le seuil des études philologiques ;

2° A prononcer toujours d'une manière nette, énergique et délibérée ;

3° A reconnaître les affinités réciproques des sons et des bruits de la parole ;

4° A classer physiologiquement ces étoffes phonétiques de la syllabe d'après la nature de la fonction orale qui les produit ;

5° A préparer ainsi l'explication rationnelle des permutations de certains sons entre eux, et de certaines consonnes entre elles, dans la succession des âges et des localités.

Parmi les conséquences d'un bon début dans l'histoire naturelle du langage, il en est encore une sur laquelle je crois devoir insister ici. Je veux parler de l'habitude de distinguer profondément la fonction orale (voyelle ou consonne) du signe graphique représentatif de cette fonction, la parole de l'écriture, le son fait pour l'oreille de la lettre faite pour les yeux. On a d'ailleurs parlé si longtemps avant que de songer à écrire. Les moutons de Panurge en matière de doctrines grammaticales ont recopié cent fois de stupides définitions qui, à force d'être rabâchées sans contradiction, finirent par être tenues pour d'augustes vérités. Conservateur et propagateur intrépide de ces grosses balourdises, l'enseignement primaire fournira longtemps encore des jeunes gens si bien convertis en machines à répétition qu'il leur suffira, par exemple, d'entendre prononcer le mot *consonne* pour se souvenir aussitôt de ceci : « *La consonne est une lettre qu'on ne saurait prononcer sans le secours des voyelles.* » Il est pourtant facile de se convaincre que la *consonne* n'est pas une lettre (signe graphique), et qu'on peut très-

bien la prononcer sans le secours des voyelles. Essayez, je vous prie, de prolonger le sifflement dento-labial (geste audible) représenté aux yeux par le signe visible F, et vous ne pourrez faire entendre une voyelle quelconque avant d'en avoir fini avec la production de la consonne sifflante à l'aide des dents supérieures et de la lèvre d'en bas. Cela est si vrai que votre oreille exercée entendrait sans peine un très-court silence, j'allais dire une ligne noire, entre le sifflement (FFF —), très-perceptible par lui-même comme bruit caractéristique, et le son (soit — A) dont il vous plairait de le faire suivre (FFF — A). Il faut peu de temps, mais il faut du temps pour changer de moule buccal et de fonction.

Pour la rédaction de ce premier chapitre de la phonologie française, il sera bon de consulter l'*Essai d'une physiologie de la parole*, par M. Rapp (Stuttgart et Tubingue, 1836); les *Traité pour servir à l'étude de la grammaire générale comparée*, par M. Bindseil (Hambourg, 1838).

Le second chapitre de cette phonologie doit être un résumé clair et succinct des travaux de MM. Schneider, Rapp, Loumyer, Corssen, etc., sur la prononciation du latin. Ces savants ont mis hors de doute la valeur latine des lettres romaines. Nous savons de science certaine comment prononçaient les Romains de la vieille Rome, et nous pouvons lire aujourd'hui les vers d'Horace et les discours de Cicéron à la manière d'Horace et de Cicéron. Mais toutes les jouissances d'artiste et d'archéologue, inséparables du culte du vrai et du beau en matière d'expression orale plus qu'en tout autre genre de manifestation, ces jouissances si profondes et si pures ne sauraient déterminer nos compatriotes à réformer la vieille prononciation francisante du latin. Chaque pays inflige aux lettres des Romains la valeur de ses signes alphabétiques. Il y a de la sorte le latin de Paris, le latin de Londres, le latin de Berlin, le latin de Florence, et la diversité de ces systèmes de prononciation locale empêche la langue des beaux temps du Latium d'être pour la conversation, aussi bien qu'elle l'est depuis longtemps pour la lecture, un truchement universel au service des hommes lettrés de tous les pays. Il faut ajouter que la prosodie latine est à tout moment outragée par la prononciation du latin à la française, à l'allemande ou à l'italienne. Je pourrais citer en faveur de la prononciation romaine du romain beaucoup d'autres raisons de goût, de convenance ou d'utilité. J'aime mieux m'en tenir au seul motif de nécessité. Sans la vérité dans la manière de prononcer les voyelles et les consonnes romaines, les jeunes latinistes n'arriveront jamais à comprendre un bon tiers des faits d'organisation grammaticale ou de variation phoné-

tique¹. Jamais ils ne s'expliqueront le passé de la langue française ou des autres langues romanes (espagnole, italienne, etc.). Pour reconnaître et pour appliquer avec justesse les lois qui règlent les changements des voyelles et des consonnes latines dans leur passage au français, il faut savoir nécessairement deux choses : la prononciation vraie des vocables à l'état latin et la prononciation actuelle de ces mêmes vocables devenus français. Comment, sans cela, se faire une idée du chemin parcouru entre ces deux extrêmes ? Comment retrouver l'enchaînement des altérations souffertes par notre langue entre ces deux époques de sa vie ? En effet, pour posséder la science des mots de notre langue, il ne suffit pas de connaître les lois suivant lesquelles se sont opérées telles ou telles modifications sonores, il faut encore concevoir ces lois dans leurs principes physiologiques ; et c'est précisément cette conception des causes qui serait à jamais impossible sans la prononciation latine (au moins théorique) de la langue des Romains. S'ils veulent *comprendre en apprenant*, nos jeunes latinistes doivent donc posséder, sinon l'habitude, contractée dès l'enfance, de lire et de prononcer le latin à la romaine, au moins la facilité grande de rétablir instantanément la véritable valeur des signes alphabétiques pour chacun des vocables dont ils voudraient étudier la pathologie.

La pathologie du corps des mots, voilà quel serait le sujet du troisième chapitre de notre phonologie. Elle répond à cette question : Comment les mots latins s'altèrent-ils dans leur passage au français actuel ? Cette histoire pathologique, M. Fréd. Diez l'a faite dans sa *Grammaire des langues romanes*² avec un succès tel, que les linguistes venus après lui se sont contentés de le traduire, en le complétant parfois. Si vous avez sous la main l'*Histoire de la formation de la langue française*, par J. J. Ampère, un des disciples de M. Diez, ouvrez-la au chapitre de la Permutation des voyelles et des consonnes (p. 218-241), et vous comprendrez combien il est facile d'enseigner à un enfant de dix à douze ans l'art de guérir les mots français en les rétablissant dans l'état de santé romaine. Après une heure de causerie sur le rôle de l'accent aigu et de l'accent circonflexe dans l'orthographe moderne, notre élève pourra reconstituer dans ce *mieux-être* tout français, dont ils jouissaient naguère encore, des milliers de mots de notre langue

¹ J'ai résumé ailleurs (*Lexiologie indo-européenne*, p. 20-24) les principaux ouvrages sur la prononciation romaine du latin. Le premier volume de l'excellent ouvrage de M. Corssen, *Ueber Aussprache, Vocalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, n'a paru qu'en 1858 (Leipzig, Teubner).

² *Grammatik der romanischen Sprachen*, 2^e édit. — Bonn, Marcus.

(*été* = *estet*, *étant* = *estant*, *honoré* = *honoret*, *maître* = *maistre*, *fête* = *feste*, *tête* = *teste*, *âne* = *asne*, *âme* = *anme*, etc., etc.). C'est en passant par le français de Montaigne qu'il faut remonter plus haut pour trouver mieux encore. Ai-je besoin de dire que, dans notre manuel classique, chaque loi de permutation devrait être suivie de nombreux exemples? Ainsi, dès le seuil de ce chapitre et sous la rubrique *Voyelle latine A*, je dirais : « Le *m* et le *n*, quand ils ne sont pas suivis d'une autre consonne, changent d'ordinaire *a* en *è* ouvert (*ai*), ce qui, la plupart du temps, amène la fusion de *è* avec *n* dans l'unité de la voyelle nasale *ain* : *manus*, main; *granum*, grain; *panis*, pain; *canis*, chien; *septimana*, semaine; *lana*, laine; *rana*, raine; *de mane*, demain, etc. Sans doute il faudrait joindre aux observations de M. Ampère celles de MM. Guessard, Mahn, Pott, Delattre, etc., et mettre le tout à la portée de la seconde enfance; mais nous avons vingt élèves de l'École des chartes capables de mener à bonne fin ce travail élémentaire.

Un appendice à cette phonologie latino-française contiendrait quelques observations sur les mots germaniques introduits dans notre langue et sur les quelques lois spéciales qui règlent leur habillement à la française (Diez, ouvrage cité, t. I, p. 284-306). On sait que nous avons plus de six cents mots empruntés aux conquérants de la Gaule romaine; de ce nombre sont *daque*, *heaume*, *écharpe*, *épingle*, *hache*, *houe*, *meurtre*, *guerre*, *garder*, *garantir*, *garnir*, *guérir*, *guetter*, *gager*, *gâchis*, *guinder*, *guiper*, *guise*, *auberge*, *boulevard*, *trinquer*, *bouteille*, *bière*, etc.

Les quelques mots celtiques, arabes, persans, etc., qu'on rencontre çà et là dans notre langue feraient le sujet des dernières notes de cet appendice à la phonologie historique du français.

Tel est le charme inhérent à la biographie des mots de notre langue maternelle, que le jeune philologue (je parle d'après une expérience de vingt-cinq années) acquiert en peu de mois l'habitude de reconnaître scientifiquement l'identité des mots latins et des mots français. Il suffit pour cela que le professeur, rejetant tout esprit de divination conjecturale, exige dès le début l'application rigoureuse des lois de permutation. Refaire le lexique français à l'aide du vocabulaire latin (je ne parle pas des vocables importés), voilà donc quel devrait être le premier degré des études philologiques rationnelles. Le second degré présenterait aux jeunes gens l'étude historique des formes pronominales et des flexions (genres, nombres, conjugaisons) dont l'ensemble constitue le fond inaliénable de la langue française. Or, c'est précisément à cet examen comparatif des formes fixes du langage que nous

avons consacré plus haut la seconde partie de notre *Histoire naturelle des mots français*.

L'étude des rudiments de la langue latine doit marcher de front avec l'histoire des formes latino-françaises. Dès les premiers jours, il faut mettre entre les mains du jeune philologue un *Phèdre* ou un *Cornelius Nepos* traduit littéralement, et rattacher chaque mot du texte latin à un mot de même racine pris dans la langue maternelle. Chaque fois que l'identique existe en notre langue, c'est cet identique qu'il faut citer d'abord à l'élève, en ayant soin de démontrer cette identité à l'aide des lois de permutation. Il importe toutefois de rétablir, en tout ou en partie, la famille naturelle du mot expliqué. Il faut répéter sans cesse qu'un mot n'est jamais isolé dans l'organisme de la parole, et, par suite, provoquer la recherche de ses parents les plus proches dans l'unité d'arbre généalogique. Après avoir été compris dans leur sens et dans l'histoire latino-française de leurs termes, les textes latins expliqués seront immédiatement appris par cœur pour être ensuite répétés tous les jours. Cette récitation quotidienne se fera lentement, afin de permettre la réminiscence instantanée des mots français dont le professeur aura démontré l'identité, au moins quant à la racine, avec les mots latins prononcés. Est-il besoin d'ajouter que plus tard, en lisant une page d'un auteur français, le jeune philologue renversera l'opération, ne cessant pas de faire suivre chaque forme française plus ou moins altérée de sa forme latine correspondante.

Quant à la syntaxe latine, il en sera comme de toute autre syntaxe; les élèves l'extrairont eux-mêmes des premiers textes latins qu'ils auront analysés et appris par cœur. De là cette obligation de n'employer dans les thèmes, au début des études syntaxiques, d'autres formules et d'autres tournures que les formules et les tournures du modèle étudié, connu, possédé. On refait, on crée en quelque sorte de nouveau les mots d'une langue, mais il faut décalquer sa syntaxe.

On le voit, une phonologie latino-française appliquée à l'étude comparative du français et du latin n'offre rien que de facile et d'attrayant. Chez les élèves de onze à quatorze ans, même chez ceux dont l'intelligence n'est pas au-dessus de la moyenne, la faculté que l'on peut développer avec le plus de bonheur est la faculté d'analogie ou de comparaison. Or cette faculté d'analogie est, sans contredit, l'élément principal du *sens philologique*. Rapprocher deux manières d'être d'un même vocable, — soit sa forme latine et sa forme française, — et juger des lois qui ont présidé au passage de l'une à l'autre de ces figures d'un même mot identique, c'est là une opération qui, à force

d'être répétée dans la pratique, devient d'une extrême facilité. Cette habitude de comparer, de rapprocher et de classer les faits engendre une mnémonique savante dont les résultats sont aussi sûrs et aussi solides qu'ils paraissent prodigieux.

II.

Les études latino-françaises, telles que nous venons d'en esquisser le plan, conduisent à la *connaissance* de la langue maternelle et de la langue latine, retrouvées en quelque sorte et reconnues l'une dans l'autre. C'est là notre première application du fait incontestable et incontesté de l'unité des langues indo-européennes. Toutefois, bien que notre jeune philologue *connaisse* la langue maternelle à deux états et comme sous deux modes de devenir, il ne la *sait* pas encore. Pour savoir une langue, il faut l'avoir reconstituée soi-même pour son propre compte, après l'avoir décomposée en ses éléments essentiels constitutifs. C'est une création nouvelle, une réorganisation savante de ce qui a été soumis d'abord au scalpel de l'anatomie physiologique. Or l'anatomie physiologique suppose un organisme sain, complet, et les formes latines, la plupart du temps bien conservées, sont parfois malades, et même grièvement. Comment les rétablir dans leur état premier d'intégrité parfaite? En les rapprochant des éléments lexiques et grammaticaux de la langue arienne ou indo-européenne primitive, telle que les travaux des savants linguistes l'ont extraite de la comparaison du sanskrit, du latin, du grec, du gothique, de l'esclavon, du lithuanien et des autres idiomes les plus anciens et les mieux conservés du système.

Les études ario-latines comprendront ainsi :

1° L'analyse et la reconstitution de la langue romaine à l'aide des éléments organiques de l'arien primitif;

2° La synthèse des mots latins classés sous les verbes simples et sous les pronoms simples¹ qui en sont les véritables racines.

D'une part : Science des mots latins;

D'autre part : Classification scientifique de ces mots.

Nous voici donc en présence de plusieurs questions du plus haut intérêt :

¹ Un appendice offrirait les interjections latines et les rares vocables qui en proviennent.

Quels sont les éléments constitutifs de la langue arienne commune ou primordiale?

Comment ces éléments se combinent-ils pour former les parties du discours?

Quels changements subissent les formes ariennes dans leur passage au latin?

Quelles lois régissent les variations de sens dans la parole ario-latine?

Quelles sont les bases scientifiques d'une classification des mots simples (souches verbales et souches pronominales) de la langue arienne, et par conséquent quelles sont les grandes lignes du tableau de la pensée dans notre race?

La linguistique peut aujourd'hui répondre à ces questions. C'est assez dire qu'elle possède toutes les données fondamentales d'une *lexiologie indo-européenne*¹, et ici, par *lexiologie*, j'entends la science positive du mot. Comme nous touchons au point le plus important de la réforme des études philologiques, je vais, en suivant l'ordre des questions posées plus haut, esquisser à grands traits le plan d'une lexiologie arienne spécialement appliquée à l'analyse et à la classification naturelle des mots latins. Nous l'appellerons, si vous le voulez bien, *Lexiologie ario-latine*.

En dehors des exclamations interjectives (*ah, oh, ouai*, etc.), il n'y a que deux espèces de mots simples, les syllabes pronominales et les syllabes verbales.

Une syllabe attirant l'attention de l'auditeur sur un être individuel, voilà le pronom simple.

Une syllabe rappelant une action, voilà le verbe simple.

Substance (pronom) et action (verbe) avec leurs relations diverses, voilà les deux termes contrastés, la grande dualité base de la pensée et du langage.

C'est de l'union intime du pronom avec le verbe que naissent le nom (substantif ou adjectif), le verbe conjugué, le participe.

¹ Cette branche des connaissances philologiques reçoit, dans le monde savant, les appellations bien connues de *lexicologie* et de *lexilogie*. Nous ne pouvions accepter ni l'un ni l'autre de ces deux termes : le premier, parce qu'il ne représente point ce qu'on veut dire; le second, parce qu'il offre dans sa structure un vice de composition qui le rend impossible. Le mot *λεξικον*, dans *lexicologie*, ne signifie pas *mot*, *locution*, mais *lexique*, *dictionnaire*. C'est donc bien *λεξις*, *mot*, qu'il fallait combiner avec *λογος* et *λογια*; seulement, au lieu d'en faire le barbarisme *lexilogie*, il était indispensable d'accuser par *lexio*, le génitif de *lexis*, dans *lexiologie*. Cfr. *physiologie*, de *physis*, etc.

L'article, l'adverbe (quand il n'est pas une forme de l'adjectif), la conjonction et la préposition ne sont autre chose que des pronoms incomplets dans leur sens, ou des dérivés de pronoms.

Quant aux cris de l'âme qu'on nomme interjections, ils constituent une sorte de langage à part, tenant le milieu entre le chant et la parole analytique. Le timbre vocal passionnel, c'est-à-dire le timbre individuel actuellement modifié par l'émotion qu'il manifeste, l'intonation et la modulation, telles sont les trois propriétés expressives de la voix dans cette espèce de parole commune à l'homme et aux animaux supérieurs.

Ce premier chapitre, intitulé *les Mots simples de la langue arienne*, donnerait seulement des exemples de pronoms simples (MA, moi; TWA ou TU, toi; TA et SA, celui-ci, ceci; NA et MA, celui-là, cela, etc.) et de verbes simples (STA, STI, STU, STR, presser sur, établir, se tenir ferme, condenser, etc.; I, aller; PU, frapper, etc.).

Les deux chapitres suivants parleraient des deux modes de particularisation ou de développement de ces formes simples. L'un, sous ce titre : *Dérivation*, serait consacré à l'individualisation progressive d'un monosyllabe fondamental à l'aide de finales ou suffixes; l'autre, sous le titre de *Composition*, parlerait des modifications profondes que peut subir le sens d'un mot lorsqu'on lui *préfixe* un autre mot.

Dans la dérivation, considérant le monosyllabe fondamental comme une souche ou comme le chef d'une famille, on donnerait le nom de *tiges* à tous les dérivés de premier degré : PATER, celui qui nourrit, et PANIS, ce qui nourrit, sont deux tiges issues de la souche PA, sustenter, nourrir. Les *tiges* portent souvent des *branches* (dérivés de second degré, d'ordinaire trisyllabiques); ainsi, la tige PATER porte les branches *pa-ter-nus*, *pa-tri-us*, *pa-tri-mus*, etc. Ces branches elles-mêmes se particularisent encore par de nouvelles terminaisons significatives et donnent des rameaux; ainsi *pa-ter-nus* (devenu notre *paterne*), propre au père, produit *pa-ter-ni-tat* (nomin. *paternitas*), devenu *paternité*, et le bas latin *pa-ter-na-lis*, devenu *paternel*. Il arrive fort rarement que les rameaux poussent des rejetons. Pour enseigner à reconstituer ainsi l'arbre généalogique d'une syllabe radicale, ce chapitre contiendrait une classification et une explication des terminaisons latines à base pronominales (*tus*, *ta*, *tum*, *sus*, *sa*, *sum*, *nus*, *mus*, etc., *tor*, *trix*, *trum*, *ter*, *sor*, etc.) et à base verbale (*licus*, *lix*, *lis*, *bus*, *bilis*, *ficus*, etc.). On ferait ressortir avec soin la différence qui sépare les terminaisons subjectives (à signification active) telles que *tor*, *ter*, *t*, *s*, *n*, *ant*, *on*, etc., des terminaisons objectives (à significa-

tion passive) telle que *tu-s, su-s, ta, sa, tum, su-m, nu-s, cu-s, mu-s*, etc. L'élève comprendrait facilement que les pronoms *A, TA, SA, NA, MA, YA, WA, KA*, employés comme suffixes, sont objectifs (régime direct) ou passifs par rapport au verbe qui les précède dans le mot complexe toutes les fois qu'ils ne portent pas un *R*, un *T*, un *S* ou un *N* final, ces assonances pouvant être remplacées par le changement en *I* ou en *U* de la voyelle du pronom. Ainsi les terminaisons à base pronominalé **TAR** et **TI** signifient *celui qui fait l'action de...*, comme la terminaison **TA** (au nomin. *TA-s, TĀ, TA-m*) représente *celui qui souffre ou subit l'action de...* : **PA**, nourrir, + **TAR**, celui qui fait l'action de, = **PATAR**, grec *πατήρ*, lat. *pater*, sansk. *pitr'*, angl. *father*, etc. De même **PA**, nourrir, + **TI**, celui qui fait l'action de (*il* ou *lui* subjectif), = **PATI**, il nourrit, sansk. *pāti*. Ainsi encore **PA** + **MI** (de **MA**, moi) = **PAMI**, je nourris, sansk. *pāmi*.

Il y a donc trois choses dans un nom considéré indépendamment des questions de genre, de nombre et de cas :

- 1^o Un verbe (action);
- 2^o Un pronom (substance, être individuel);
- 3^o Un signe de rapport, négatif pour l'objectivité du pronom, positif pour sa subjectivité.

Tout être reçoit ainsi sa dénomination d'une action caractéristique qu'il fait ou qu'il reçoit¹.

L'adjectif et le participe sont des noms dans lesquels l'idée d'action (verbe) l'emporte sur l'idée de substance (pronom); dans le nom substantif, au contraire, c'est la notion de l'être individuel qui a la prééminence sur celle d'agir de telle ou telle façon. Dans le verbe conjugué, en dehors de l'infinitif, les notions accessoires de temps, de mode, etc., sont inséparables de l'idée verbale. L'ensemble des finales significatives de ces relations diverses, accidentelles, passagères, n'est qu'une sorte d'ampliation de la dérivation. **PA-s-YA-TI**, il va être nourrissant (**PĀ**, nourrir, + **AS** ou **S**, être + **YA**, aller, + **TA**, lui + **I** signe de la subjectivité devant **YA**), il nourrira, 3^e pers. sing. du fut. prés. de **PA**, nourrir, est purement et simplement un dérivé de **PA**, une individualisation de l'idée *sustenter, nourrir*. Toutefois il serait bon de renvoyer à un chapitre supplémentaire, intitulé *Flexions*, l'étude

¹ Cette dérivation est inorganique dans les cas, très-rares d'ailleurs, où tel verbe (simple ou dérivé) rappelle non-seulement telle action, mais encore l'être qui fait ou qui subit d'ordinaire cette action; ainsi, **PAD**, fouler, forme intensive de **PA**, presser sur, s'emploie comme nom et signifie **PIED**, lat. **PED-**, gr. **ΠΟΔ-**, sansk. **PAD**. Les Chinois n'ont pas d'autre dérivation.

comparative et analytique des finales accidentelles du nom (*déclinaisons*) et des finales accidentelles du verbe (*conjugaisons*).

Après l'individualisation progressive des verbes simples et des racines¹ dérivées des verbes simples, la lexicologie examine la dérivation des types pronominaux. Elle refait avec soin pour les classer ensuite dans leur ordre d'engendrement successif :

1° Les dérivés des pronoms personnels comme *me-us* et *tu-us* des pronoms simples MA, moi, et TU, toi ;

2° Les dérivés des pronoms démonstratifs (TA, SA), déterminatifs (I, A, GHA), relatifs (YA, WA) et interrogatifs, devenus souvent plus tard pronoms conjonctifs et pronoms indéfinis (KA ou KWA, KI ou KWI).

L'auteur de notre manuel insisterait tout particulièrement sur l'origine pronominale des articles, des adverbes, des conjonctions et des prépositions devenant souvent *préfixes*. Il ferait voir comment ces quatre parties du discours ne sont que des demi-pronoms ou des pronoms pris d'une manière abstraite. Le pronom logiquement complet indique à la fois l'être individuel et la place que cet être occupe dans l'espace, soit par rapport à celui qui parle, soit par rapport à quelque objet déterminé. C'est donc par une véritable nécessité logique que, faisant dans la double signification du pronom (substance et lieu) abstraction totale de l'idée de substance, le langage se sert de ce geste oral indicatif, tantôt pour rappeler la manière d'être de l'individu, l'ensemble de ses qualités apparentes, tantôt pour indiquer sa position dans l'espace, etc., etc. De là les adverbes pronominaux de manière et de quantité, de lieu et de temps, car la parole assimile la durée à l'étendue; elle applique au temps toutes les mesures, toutes les divisions de l'espace. Ainsi, en latin, *tam*, *tantum*, *tot*, *tum*, *tunc* sont des dérivés du pronom démonstratif arien TA, sansk. *ta*, celui-ci, ceci; de même que *quam*, *quantum*, *quot*, *quum*, *quando*, *quē*, *quo*, *quā* (*cubi* (preuve : *ali-cubi*), (*cunde* (preuve : *ali-cunde*) sont des dérivés du pronom interrogatif arien KA ou KWA, KI ou KWI; de même que *i-ta*, *i-tem*, *i-bi*, *in-de* sont des produits du déterminatif arien I, lat. *i-s*, *c(i)-a*, *i-d*, auquel les Romains devaient encore les adjectifs pronominaux *i-ste* et *i-pse*².

¹ Tout verbe simple est une racine; seulement il y a des racines qui ne sont point des verbes simples, mais des formes intensives, inchoatives, désidératives ou causatives de ces mêmes verbes. Il y a même des racines verbales qui proviennent de noms.

² J'ai esquissé ailleurs le tableau de ces dérivations pronominales : cfr. *Français et wallon, parallèle linguistique*, p. 161-186 (Paris, Truchy, 1857).

L'article, cet autre demi-pronom, obtiendrait, lui aussi, un paragraphe à part. L'article naît d'un démonstratif ou d'un déterminatif. En sanskrit, par exemple, le démonstratif arien SA ou TA se décline aux deux cas principaux : Nomin. *sa-s*, fém. *sâ*, neut. *ta-t* ou *ta-d*; Accus. *ta-m*, fém. *tâ-m*, neut. *ta-t* ou *ta-d*. Il y a là un vrai pronom, une syllabe indicative avec sa double signification (substance et espace). En grec, au contraire, le même pronom arien devient un demi-pronom, car, perdant la moitié de sa valeur significative, il ne sert plus qu'à attirer l'attention sur le point de l'espace où se trouve l'objet dont le nom suit. C'est un article, un pronom dégénéré : Nomin. *ho* pour *so*¹, *hè* ou *há* pour *sâ*, *to* pour *tot*; Accus. *ton*, *tén*, *to*. Cette dégénérescence créatrice d'un article se retrouve aussi dans les langues germaniques : le T, se sifflant en *th*, donne l'article *the* pour TA. Le *th* du germanique commun, devenu *th* doux dans l'anglais *the*, se changea en *d* dans le haut et le bas allemand; de là : *der*, *die*, *das*; *de*, *den*, etc. Le latin des beaux siècles ne vit pas s'opérer en son organisme cet étrange dédoublement du pronom : il n'eut point d'article. C'est de son *ille*, *illa*, *illud* pour *in-le* (*in-lus* = *inu-lus*, comme *ul-lus* pour *un-lus*, *unu-lus*), diminutif d'un *INU-s*, arien *ANA-s*, celui-ci, que les langues néo-latines ont fait leurs articles *il*, *el*, *lo*, *la*, *le*, etc. Le procédé d'individualisation du sens pronominal est toujours le même.

Enfin, voici venir la préposition, cet autre dérivé pronominal qui, sous le nom de *préfixe*, s'attache au verbe pour indiquer des positions dans l'espace, des directions de mouvement et, par métaphore, des époques, des manières, etc. L'ensemble de ces préfixes constitue la plus grande richesse caractéristique des langues indo-européennes. Cette admirable géométrie du verbe manque totalement aux idiomes sémitiques, par exemple, et lorsque de son *I-re*, — aller, ar. I, sansk. *i*, — le latin fait *ad-I-re*, *ab-I-re*, *ante-I-re*, *in-I-re*, *inter-I-re*, *amb-I-re*, *sub-I-re*, *per-I-re*, *præ-I-re*, *ex-I-re*, *co-I-re*, *intro-I-re*, *ob-I-re*, *præter-I-re*, *prod-I-re*, *red-I-re*, *trans-I-re*, l'hébreu se trouve dans l'impuissance radicale de multiplier le moins son HaLaK, il alla.

On appelle *Composition* cet art de varier une idée première en faisant précéder la syllabe où elle s'est incarnée d'un autre mot qui en change profondément la valeur. Et comme les prépositions ont produit dans nos langues l'immense majorité des mots *composés*, leur histoire naturelle doit servir de transition entre le chapitre de la *Dérivation* et celui

¹ Sifflante pour sifflante, le grec, comme le zend, préfère souvent la gutturale *h* à la dentale *s*.

de la *Composition*. Grâce aux travaux de MM. Pott et Benfey sur cette matière, il ne serait point difficile de montrer en trois ou quatre pages comment les prépositions viennent, les unes du pronom déterminatif A, soit par la forme neutre Ad ou At, soit par ses dérivés ANA ou AMA et ATA ou APA; les autres, du démonstratif SA, du conjonctif WA, de l'interrogatif KA et du démonstratif des objets éloignés, MA. Seulement je voudrais que l'auteur de la *Lexiologie ario-latine*, avant de produire le préfixe à l'état romain, fût suivre la forme arienne commune du sanskrit d'abord et du grec ensuite, à la condition expresse, pour cette dernière langue, de citer deux ou trois mots français empruntés aux Hellènes et contenant le préfixe objet de l'étude comparative. Ainsi, j'écrirais : ANI, en, dans, dedans, sansk. (a)ni, gr. ενι, εν d'où *enthousiasme*, *enthymème*, lat. in¹. Un paragraphe spécial serait dévolu aux rares préfixes exceptionnellement sortis de verbes simples (*circum*, *dis*, etc.).

Après avoir ainsi consacré la première partie du chapitre de la *Composition* à la multiplication des verbes à l'aide des préfixes, notre livre des humanistes, dans une seconde partie, parlerait des mots composés à l'aide d'un nom, soit substantif, soit adjectif, cet adjectif fût-il pris adverbialement (*Luci-fer*, *causi-dicus*, *ju-dex*, *longi-manus*, *male-volus*, etc.). Le génie de la parole arienne veut que le déterminateur (le mot limite) précède le déterminé. Aussi l'usage seul autorise-t-il certains composés à l'envers tels que *philo-sophe*, *philo-logue*.

Ici viendrait un chapitre à part sur les lois d'euphonie auxquelles sont soumises les rencontres de syllabes non-seulement dans la composition, mais encore dans la dérivation et les flexions grammaticales. Ces lois manifestent une cause profonde qu'on pourrait représenter par ce cri de l'instinct : « Pas de gêne ! » De là ces assimilations de consonnes *cor-rigere* pour *con-rigere*, *al-ludere* pour *ad-ludere*, etc., etc.

Les deux derniers chapitres de la *Lexiologie ario-latine* traiteraient, l'un des variations phonétiques, l'autre des variations logiques des mots ario-latins. J'appelle variation phonétique tout changement dans la forme audible d'un mot, toute modification dans les bruits ou dans les sons constitutifs de son corps. Je donne le nom de variation logique à tout changement dans le sens du mot, à toute modification dans les idées constitutives de son âme. Ces deux ordres de changements n'ont aucune subordination nécessaire. La variation phonétique, même lorsqu'elle va jusqu'au déguisement de la forme syllabique primor-

¹ Cfr. *Français et wallon*, p. 155-165.

diale, n'entraîne jamais la variation logique, et cette dernière s'accomplît indépendamment de toute transformation dans le matériel du vocable.

Notre étude des *Variations phonétiques* ne sera donc autre chose qu'une phonologie ario-latine, complément nécessaire de la phonologie latino-française dans l'histoire générale de notre langue. Connaissant déjà les voyelles et les consonnes romaines, notre élève, habile, sinon habitué, à prononcer le latin à la manière de la vieille Rome, devra tout d'abord être mis en présence de la phonologie arienne. Or, l'arien primitif possédait :

- 1° Les trois voyelles fondamentales A, I, U (prononcer toujours *ou*);
- 2° Les voyelles extrêmes (I et U) renforcées par la voyelle moyenne (A) dans les diphthongues AI (d'où *é*) et AU (d'où *ô*);
- 3° Les trois paires d'explosives P-B, T-D, K-G (prononcez *gue*);
- 4° Ces mêmes explosives adoucies par l'aspiration PH-BH, TH-DH, KH-GH;
- 5° Trois sifflantes W, S, Y;
- 6° Deux nasales M, N;
- 7° Une linguale vibrante R.

En devenant romaine, la langue arienne gagna deux voyelles, *e* et *o*, auxquelles il faut ajouter les diphthongues *oi* (ou *œ*) et *eu*.

Les trois paires d'explosives restèrent ce qu'elles étaient, à part quelques permutations entre les pôles de chaque paire (K pour G¹, B pour P comme dans *Ab* et *sUb* pour *Ap* et *sUp*, etc.).

Des groupes formés par l'association d'une explosive et de l'aspiration (H) aucun ne resta. Dans les groupes BH, DH et GH, la soufflante gutturale H, *prolongeable* à volonté, tua les appoggiatures B, D, G, et parvint seule aux beaux siècles de Rome, encore n'arriva-t-elle pas toujours sous cette forme (H), mais bien transformée en son équivalent dento-labial F, soufflante sifflante plus agréable sans doute, mais de création relativement moderne. Ainsi le parallèle des langues sœurs démontre que *BHorsor* pour *BHorsor* a précédé *Horror* devenu notre *Horreur*; que *DHortari* pour *DHorctari* est antérieur à *Hortari* devenu

¹ K, C, Q ne représentent qu'un même bruit explosif palato-lingual. Les anciens Latins employaient indifféremment ces trois lettres d'une même valeur : *squilla* et *scilla*, *coqui* et *coci*, *qura* et *cura*, *kæso* et *cæso*, *kalendæ* et *calendæ*, *Karthago* et *Carthago*, *kaput* et *caput*. Plus tard, le C s'affaiblit en S devant *e* et *i*; mais c'est là une altération détestable toute pleine de mauvais calembours. Prononcez donc *CINIS*, cendre, *kinis*, et non *sinis* (tu permets); *CERVUS*, cerf, *kervus*, et non *servus* (esclave); *citus*, prompt, n'est pas *situs*, posé; *decipere* n'est pas *desipere*, etc., etc.

notre (ex)*Horter*; que *GHumor* est la forme complète de son altéré *Humor* devenu notre *Humeur*. Ce mal chronique est le plus grave de tous ceux qui affligent le latin et ses patois, ces pauvres patois où, à part quelques dialectes, on prononce sans siffler le moindrement du gosier -*orreur*, -*umeur*, -*umain* (*BHumanus*), -*iver* (*GHiernum*), -*ôte* (*GHospitem*), tous mots fort beaux autrefois, mais décapités en deux coups (BH, puis H, puis —). Que nos pères ont bien fait en décalquant l'orthographe française sur l'orthographe latine, en admettant l'étymologie⁹ aux conseils de l'écriture, en nous conservant, par exemple, *humeur*, *humain*, *hiver*, *hôte*, etc., alors que, livrée à elle seule, la peinture des perceptions auditives nous eût légué les formes méconnaissables *umeur*, *umin*, *iver*, *ôte*, etc.!

Parmi les mots ariens ayant pour tête BH, DH, GH, les plus heureux (je me place au point de vue de la prononciation), furent encore ceux dont le H, reste du groupe initial, fut converti en F : sifflante pour sifflante, le substitut dento-labial F tint bon, tandis que les pauvres H non remplacés finirent par ne plus être sifflés du tout. Non moins énergiquement que les Romains nous prononçons aujourd'hui *Futur*, forme gâtée de *Futurum* = *Huturum* = *BHuturum*, — *Fumer*, forme déguisée de *Fumare* = *Humare* = *DHumare*, — *Fervent*, forme altérée de *Ferventem* = *Herventem* = *GHerventem*. Un peu plus loin, lorsque nous parlerons d'anglais et d'allemand, vous verrez pourquoi j'insiste avec une sorte de complaisance sur les malheurs phonétiques des verbes simples BHU (sansk. *bhū*), exister, être; — DHU (sansk. *dhu*), souffler, fumer; — GHR' (sansk. *ghr'*), répandre, luire, briller, brûler; — BHR' (sansk. *bhrais'* et *hr's'*) tendre, hérissier; — GHA (sansk. *ghas*), avaler, manger; — GHI (sansk. *hi*), verser, disperser; — GHU (sansk. *hu*), répandre, humecter.

Nous avons en français trois paires de soufflantes, chaque paire ayant son pôle dur ou sifflant (mâle) et son pôle doux ou bourdonnant (femelle) : les soufflantes dento-labiales F-V, les soufflantes dento-linguales S-Z, et les soufflantes palato-linguales CH-J. Or, de ces six consonnes les premiers hommes de notre race ne possédaient que S, les Romains, que S et F : les quatre autres soufflantes appartiennent à l'histoire moderne. Mais, direz-vous peut-être, les Romains avaient le signe V ? Prenez garde, les Romains avaient, en effet, le signe V ; mais chez eux cette lettre, quand elle ne figurait pas la voyelle (u) devant une consonne (VT, DIVVS) représentait la demi-consonne liquide des lèvres devant une voyelle (VANVS, VERO, *ouanous*, *ouero*) et se prononçait comme le *w* des Anglais, des Hollandais, des Fla-

mands, comme le digamma des Éoliens, etc. Les Romains, qui avaient la lettre (le signe graphique) V, n'avaient donc pas le bourdonnement dento-labial que nous représentons aujourd'hui par cette lettre et que nous avons substitué partout à leur demi-consonne labiale.

Ce renforcement, cette ascension d'un degré sur l'échelle de l'articulation, nous l'avons aussi fait subir à la demi-consonne liquide du palais Y, représentée chez les Romains par I devant une voyelle (IAM, IOVI). Nous prononçons en effet, par un bourdonnement palato-lingual, *Jupiter* ce que les Latins prononçaient *Iupiter*, *Iupiter*. C'est toujours notre vieille erreur : il nous plaît de faire remonter jusqu'au latin classique les altérations de voyelles et de consonnes propres aux époques de décadence et de transformation. Comme notre V, notre J, dans le latin, n'est qu'un vil intrus. Si encore l'imprimerie française, imitant en cela le bon goût des typographes allemands, repoussait la lettre J de toute reproduction des textes latins !

Au demeurant, l'histoire de la liquide palatale, Y ou I, a été écrite avec un rare talent d'observation par M. Aug. Schleicher¹, et son livre pourra fournir deux ou trois pages indispensables à notre *Lexiologie ario-latine*.

Un savant professeur du gymnase de Cologne à Berlin, M. Kuhn, a écrit dans la *Revue de linguistique* (*Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*), dont il est le directeur, sept articles du plus vif intérêt sur l'histoire de la sifflante dento-linguale S². Cette biographie fournira les données les plus précieuses sur les S originels et sur ceux qui proviennent d'autres consonnes, du T, par exemple, — sur les permutations du S, et principalement sur sa mutation en R (*auSoSa* = *auRoRa*, *eSam* = *eRam*, *laboS* = *laboR*, etc.), — sur les chutes totales de S, etc., etc.

La naso-labiale M et la naso-linguale N subirent peu de modifications dans leur passage au latin. Comme dans toutes les langues sœurs, elles servirent, sous forme de liquide intercalaire, au renforcement des syllabes (*tempus* pour *tepus*, *unda* pour *uda*, etc.).

L'histoire naturelle du R fermera cette étude sur les variations phonétiques ario-latines. Le bruissement qui accompagne les vibrations du R nous explique son emploi comme moyen d'expression sans autre accompagnement vocal : PR', SPR', TR', STR', KR', SKR', BR', DR',

¹ *Zur vergleichenden Sprachengeschichte*, un vol. in-8°. — Bonn, König, 1848.

² *Ueber das S und einige damit verbundene Lautentwicklungen*, 1851-1854.

GR', sont autant de gestes oraux très-énergiques, où le R, demi-consonne et demi-voyelle, remplit le double rôle de voyelle et de consonne. La plupart du temps, l'une ou l'autre des trois voyelles fondamentales précède ou suit le R, ce qui donne sept variétés possibles pour chaque type : R', AR ou RA, IR ou RI, UR ou RU ; — PR', PAR ou PRA, etc. Et de même que PAR, PUR, etc., peuvent succéder à PR', de même PR' peut venir après PAR, — PUR, etc. Le R' voyelle du sanskrit, si sottement et si opiniâtrément prononcé *ri* par trop d'indianistes, n'est que le R lui-même remplissant une fonction mixte, et servant à la fois de voyelle et de consonne. Plus tard, la consonne R a donné tous les L, car il n'y a pas de L primordial : ainsi *PLUres*, *poPULus*, *PLEbs*, *PLEnus* et autres dérivés du verbe arien PR', PUR, PRU, PAR, PRA, combler, emplir, sont pour *PRUres*, *poPURus*, *PREbs*, *PREnus* (sansk. *prānas*), etc.

Nous arrivons aux variations logiques ou, ce qui est la même chose, aux changements subis par l'âme du mot, sans la moindre modification corrélatrice dans le corps de ce même mot. Ces changements sont de deux espèces : les uns se font par une individualisation progressive de l'idée première ; les autres, par assimilation d'idées analogues ou connexes, par métaphore, enfin.

En fait, le vocabulaire arien ou, si vous l'aimez mieux, la synthèse des dictionnaires sanskrit, grec, latin, allemand, etc., contient à peine trois cents verbes simples et renferme quinze types pronominaux. Tous les autres mots, excepté les interjections, proviennent des combinaisons diverses de ces deux espèces de syllabes fondamentales.

Or, de ces trois cents verbes, pas un qui peigne autre chose qu'une action de la vie sensitive : tous disent un mouvement perçu dans ses rapports avec un point physique d'où il part (sujet), et avec un autre point physique où il aboutit (objet). Des quinze pronoms et de leurs dérivés — articles, adverbes, conjonctions, préfixes et prépositions, — pas un qui indique d'abord autre chose que des êtres individuels perçus par les sens, des localités, etc. A l'origine du langage, et par conséquent au berceau de la pensée, voilà ce que nous trouvons : l'homme sensitif, une race enfant. Plus tard, l'homme peindra les actes de sa vie intime, les opérations les plus élevées de son esprit. La métaphore lui fera comme un second laboratoire de la parole. Mais, au début de leur vie, les mots multipliaient leur sens par pure individualisation et sans sortir de l'ordre physique. L'idée fondamentale de STA, par exemple, celle de *presser fortement sur....* devint, par l'observation successive de nouveaux rapports, *appuyer, établir, constituer, se tenir ferme ou debout*,

exister, être (*eSTAnt*, étant; j'*eSTOis*, j'étais). L'idée se particularise progressivement : c'est du reste la manière de se développer propre à tous les germes organiques.

Pour étudier avec ordre l'individualisation progressive des idées verbales, il serait très-utile de procéder d'abord au classement naturel des trois cents verbes simples. Cet important travail de distribution sérielle aurait pour bases les considérations suivantes.

Les mouvements sonores, les actions bruyantes, sont rappelés par des monosyllabes qui, dans tous les systèmes de langues, forment une classe à part, la classe des *onomatopées*. Nous l'appellerons la classe BRUIRE. Dans l'arien primitif, cette classe ne contient que cinquante verbes. Vingt d'entre eux ne sont que des imitations de cris, de MUGissements, de RUGissements, etc. Dix imitent le souffler, le venter, le ronfler, etc. Les vingt derniers rappellent avec bonheur les battements, les raclements, les grattements, les déchirements et toutes les actions tapageuses qui ont pour terme la destruction totale ou partielle d'un objet. Aussi donnerons-nous le nom de *Genre DÉTRUIRE* au type général du sens propre à ces vingt souches verbales. Nous classerons les imitations syllabiques du souffle sous la rubrique de *Genre SOUFFLER*, et celles des diverses clameurs sous le titre de *Genre CRIER*. CRIER, SOUFFLER, DÉTRUIRE, tels sont donc les trois genres d'idées reproduites par les verbes de la classe BRUIRE. Deux espèces du premier genre, deux verbes simples signifiant d'abord *crier*, KRU et GHU (pronoms *krou* et *ghou*), individualisèrent d'abord ce premier sens en celui de *retentir*, qui fut lui-même particularisé et devint *ouïr*, *entendre*.

En dehors de ces syllabes imitatives des actions bruyantes, toute la classification des verbes simples repose sur la plus frappante des antithèses, sur l'opposition du mouvement centripète, concentrique ou compressif au mouvement centrifuge, excentrique ou expansif. *Compression* d'une part, *expansion* de l'autre, voilà, en dernière synthèse, ce que signifie l'immense majorité des verbes indo-européens. J'en demande bien pardon à ceux de mes confrères en linguistique qui n'aiment pas les vues générales, mais, quoi qu'on fasse, il faut bien accepter les faits lexiques tels qu'ils sont, et l'on peut, ce me semble, sans s'éloigner du domaine de la science positive, les offrir à la jeunesse studieuse dans l'ordre où les établissent les éternelles lois du monde et de l'homme en particulier.

Il y a donc une grande classe de verbes simples au sens de PRES-SER — POSER — SERRER — COURBER (mouvement concentrique ou compressif), en perpétuel contraste avec une grande série naturelle, la

classe des verbes au sens de TENDRE — ÉTENDRE — RÉPANDRE — ALLER ¹.

Pénétrons pour quelques moments dans l'intérieur de chacune de ces deux grandes catégories, et vous comprendrez mieux ce que la science du langage a le droit d'exiger ici de l'auteur de notre *Lexiologie ario-latine*.

Il y a *presser* et *presser*.

Quand vous êtes debout, vos pieds *pressent* le sol. Les fondements de cette maison, la base de cette machine, *pressent* aussi le sol. Des deux objets, l'un est considéré comme support immobile, comme point d'appui; l'autre est considéré comme mobile, et l'effort compressif, le *presser*, part de lui ou d'une cause qui agit sur lui. Les verbes ariens qui peignent cette perception complexe (*presser sur*) s'individualisent en *poser*, *appuyer*, *établir*, *fonder*, *exister*, *produire*, *faire*, *être*. Si le corps qui reçoit l'action est facilement compressible, le résultat, selon la nature ou la forme de l'instrument de pression, sera une *empreinte* ou une *piqûre*, et voilà pourquoi nous trouvons dans les dictionnaires des verbes au sens premier de *presser sur* s'individualisant tantôt en *imprimer*, *faire des empreintes*, *laisser des vestiges*, *marcher*; tantôt en *stimuler*, *exciter*, etc.

Supposez un instant deux objets mobiles tendant tous deux vers un même centre, et vous aurez non plus le genre POSER, *presser sur*, mais le genre JOINDRE, serrer, et ses variétés *condenser*, *coaguler*, — *serrer*, *resserrer*, *raffermir*, — *adapter*, *ajuster*, *arranger*, *orner*, — *amasser*, *combler*, *remplir*, *rassasier*, *nourrir*. Ainsi la glace, le fromage et la pierre reçoivent leurs dénominations de verbes signifiant *serrer*, *resserrer*, *condenser*, *se durcir*, etc. Tout ce qui est étendu, délié, ténu, laxé, lâche, mou, appartient, au contraire, au genre ÉTENDRE de la classe TENDRE, dont nous étudierons tout à l'heure les principales individualisations. C'est encore de verbes signifiant *serrer*, *resserrer*, *aller en se resserrant*, *se terminer en pointe*, *être aigu*, *être pénétrant*, *être vif*, *être rapide*, que le cône, le pic, l'aiguille, le coin, l'épi, etc., tirent les noms qui les distinguent.

¹ L'action directe de la syllabe sur l'ouïe et son action indirecte, mais positive, sur le tact, permettent de penser que l'effort (application de la force), en tant que senti et en tant que conçu comme principe du mouvement, devait, lui aussi, avoir ses imitations orales, sa mimique sonore. Dans leurs éléments sensitifs, les verbes de ces deux classes seraient donc des imitations d'effort s'adressant, par l'intermédiaire de l'ouïe, au sens général du tact. Je me hâte de reconnaître que ces conjectures sont au delà de la science positive des verbes indo-européens.

Les syllabes verbales peignant l'effort compressif, ayant pour effet direct l'affaissement, la flexion, la courbure, individualisent leur idée FLÉCHIR de vingt manières différentes, selon les aspects divers sous lesquels on envisage la flexion. *Rendre convexe* et *rendre concave* ou *creuser* sont, avec *faire cercle*, *entourer*, *tourner*, les individualisations de *courber*, *fléchir*, qu'on rencontre le plus souvent. Ces trois sens, en effet, impliquent trois résultats d'une même action. Courbez et recourbez une bande de carton, par exemple, vous en ferez un *arc*, une *arche*, un *cercle*, un *anneau*, *convexe* à l'extérieur, *concave* ou *creux* à l'intérieur. L'idée *être creux*, variété individualisée de l'idée *fléchir*, a engendré celles de *contenir*, *tenir*, *garder*, *prendre*. *Entourer* donna *couvrir*, *cacher* ; puis *entourer de ses bras*, *embrasser* (cfr. *flect-ere*, *plect-ere* et *am-plect-i*). Une curieuse individualisation de *fléchir*, c'est *trembler* ou se mouvoir en fléchissant à droite et à gauche. On trouve fréquemment *tresser*, *entrelacer*, *tortiller*. Enfin, l'énergique *tordre*, fléchir et fléchir encore, s'individualise d'une part en *tourmenter*, et de l'autre en *combattre corps à corps*, *lutter*.

Il y a tout un autre monde d'idées dans la classe TENDRE—ÉTENDRE RÉPANDRE—ALLER. Prenez un morceau de gomme élastique, étirez-le : en *tendant* des deux côtés, vous *é-tendrez*, vous *amincirez* l'étendu. Aussi bien trouverez-vous des verbes au sens de *tendre* s'individualisant en *étendre*, *amincir*, *être TÉNU*, *atTÉNUer*. Voyez ce bouton de rose qui s'ouvre en *étendant* ses pétales, et vous comprendrez la progression individualisatrice *étendre*, *ouvrir*, *éclore*, *être en fleur*. Mais l'arbuste lui-même n'est arrivé à cette terminaison organique de sa tige qu'en se *développant*, et cette manière de *s'étendre* a donné ces individualisations si fréquentes *étendre*, *croître*, *grandir*, *être grand*, *être fort*. Ce n'est pas tout, les graines contenues dans le fruit de la fleur, en se développant, en s'étendant, donneront d'autres plantes ; et ceci explique comment des verbes au sens premier de *tendre*, *étendre*, s'individualisent en *produire*, *engendrer*, *propager*.

Sous l'influence de certaines émotions profondes de joie et de terreur, les cheveux se dressent, se hérissent, deviennent *tendus* : voilà pourquoi certains verbes à la signification primordiale de *tendre*, se *tendre*, signifient aussi se *hérissier*, et, par métaphore, *être en liesse* ou *être frappé d'horreur*.

Inutile de justifier les individualisations de *tendre*, *étendre*, en *tirer*, *traire*, — en *niveler*, *aplanir*, en *amollir*, *flétrir* (TENDre, TENDresse, atTENDrir), — en *tapisser*, *couvrir* (TENTE, TEnture).

Remarquez, je vous prie, que tous ces résultats particuliers de la

tension sont obtenus sans solution de continuité entre les éléments constitutifs de l'objet *étendu*. Quand l'effort expansif amène une cessation de contact entre ces éléments, la parole crée une nouvelle série d'individualisations, qui toutes peuvent se résumer en ce seul mot, *RÉPANDRE*. Voici les principales : 1° *fondre, liquéfier; couler, arroser, pleuvoir; enduire, salir, noircir*; 2° *semer, disperser, séparer*; 3° *luire, briller, chauffer, brûler*. Oui, les faits lexiques sont là pour le prouver, le même verbe au sens de *tendre, étendre*, signifie *couler* (étendre des nappes d'eau), *pleuvoir* et *luire* (répandre des flots de lumière), *briller, resplendir*.

J'allais oublier une troisième et dernière forme de *tendre* (effort expansif), c'est *tendre vers* ou *aller*, d'où *faire aller, mouvoir, envoyer, jeter, lancer*.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les principales individualisations des pronoms, on passerait immédiatement aux variations phonétiques des mots par assimilation d'idées.

Jusqu'ici l'idée, qu'elle soit primordiale, c'est-à-dire contemporaine de la création du mot, ou qu'elle se trouve individualisée déjà par l'adjonction de circonstances sous-entendues, ne sort jamais de l'ordre sensitif. Crier, souffler, battre, comprimer, étendre, etc., — ceci, cela, ici, etc., toujours le monde de la matière. Mais attendez, car voici venir les poètes de la parole. Ces mots de signification directe assez grossière, ils les prendront en sous-œuvre pour les convertir en autant d'images resplendissantes, dans lesquelles ils incarneront quelque concept élevé, un sentiment, une émotion de l'instinct. On pourrait, ce me semble, réduire à trois lois bien distinctes tous les faits de métaphore dans le domaine des langues indo-européennes.

Première loi : L'esprit d'analogie, en comparant à certaine action du monde physique telle action du monde moral directement inexprimable, reconnaît entre elles un rapport de similitude, et dès lors, l'action physique devenant pour lui l'image de l'action morale, il n'hésite plus à représenter cette dernière par le mot qui jusque-là n'avait rappelé qu'un pur phénomène extérieur. C'est ainsi que le latin donna à son *pensare* (de *pendere, pensum*), *suspendre* ou soulever à plusieurs reprises une chose pour en apprécier le *poids* (*pondus*, du même *pendere*), la signification tout imagée de *peser* des raisons, de *pondérer* des idées, de *PENSER* enfin.

Deuxième loi : Grâce à l'étroite connexion qui lie les faits de la vie intime à leurs symptômes extérieurs, la parole énonce le symptôme (ou le coïncident) qu'elle peut directement traduire pour rappeler

l'émotion interne, le fait psychique que trahit ce symptôme. De là : *rougir* pour *être honteux*, *sauter* (*exsultare*) pour *se réjouir*, *trembler* pour *avoir peur*, *dévorer* pour *avoir faim*, *embrasser* pour *aimer*, etc., etc.

Troisième loi : Un rapport intime liant la cause occasionnelle extérieure aux effets ineffables en soi que cette cause produit dans l'âme humaine, la parole peint le phénomène externe provocateur du sentiment pour rappeler le sentiment lui-même. C'est ainsi que les images de mort ou de destruction qu'on retrouve dans les verbes PU ou PAV, frapper, détruire, — TAM ou TIM, trancher, couper, détruire, — et MAT ou MER, couper, moissonner, tuer, — servent à rappeler l'idée de la *peur* dans les dérivés PAVor, TIMor et MERus.

Le dernier chapitre de notre *Lexiologie ario-latine* serait un simple corollaire des chapitres précédents. Si, en dehors des interjections, le vocabulaire indo-européen n'a que deux espèces de mots simples, des monosyllabes-verbes et des monosyllabes-pronoms; si toutes nos formes grammaticales, si tous nos dictionnaires sont sortis de ces deux catégories de germes, soit par le système de suffixes (dérivation), soit par le système de préfixes (composition), soit enfin par des procédés purement logiques d'individualisation et d'assimilation d'idées, il faut créer l'ordre et, par suite, la clarté et la force dans l'esprit du jeune philosophe en appliquant toutes ces données au classement naturel des mots ario-latins. Il faut que l'élève, aidé de notre manuel et sous la direction d'un professeur habile à faire observer les plus petites différences dans les plus grandes ressemblances, reconstitue progressivement l'arbre généalogique soutenu par chaque verbe simple et par chaque pronom simple de la parole arienne.

Il faut que cette reconstitution des familles naturelles, rigoureusement soumises d'ailleurs aux lois de la dérivation, se fasse dans l'ordre de la classification physiologique des souches elles-mêmes. Il ne suffit pas, en effet, de classer les mots dérivés sous les mots simples dont ils proviennent, il faut encore classer ces mots simples, afin que le tableau de la pensée acquière toute la splendeur des grandes distributions sérielles. Pour réaliser ce plan d'ensemble, il faudrait d'abord séparer en deux grandes divisions les familles lexiques à souche verbale (verbe simple) des familles à souche pronominale (pronom simple). Une division supplémentaire, fort peu étendue d'ailleurs, serait consacrée aux rares produits des cris interjectifs. D'après les éléments de distinction que nous venons de voir, les trois cents verbes simples de la langue arienne primordiale seraient répartis en trois grandes classes. Nous aurions donc, sous ce titre de la première division, *Souches verbales* :

1° La classe PRESSER — FLÉCHIR;

2° La classe TENDRE — ÉTENDRE;

3° La classe BRUIRE.

Dans chaque classe, les ordres seraient naturellement fournis par la nature même des consonnes bases des monosyllabes verbaux. Nous aurions ainsi les cinq ordres P-T-K, B-D-G, M-N, R, et S-W-Y, chaque ordre ayant une, deux ou trois séries. Un exemple : La série P, de l'ordre P-T-K, dans la classe PRESSER-FLÉCHIR, embrasse les verbes simples PA, établir, constituer, faire; — PA, fléchir, tordre; — PA, d'où la racine secondaire PA_r, tenir, contenir, posséder; — PA, PI, PU, soutenir, sustenter, nourrir, abreuver; — PAR, PUR, PR', PRA, amasser, combler, emplir; — PRI, PRA, combler, satisfaire, aimer; — PAR, PR', courber, fléchir, entrelacer; — PAR, PR', tenir, prendre, acheter, vendre, et quelques autres.

On le voit, ce chapitre sur la création de l'ordre dans l'esprit, par les séries naturelles des vocables, est non-seulement un corollaire de nos rudiments lexicologiques, mais encore une préface indispensable à nos familles des mots latins. Cette classification formerait la seconde partie de notre *Lexiologie ario-latine*. Pour la facilité des recherches, ces *Familles naturelles des mots latins* seraient suivies d'une liste alphabétique avec renvoi au numéro d'ordre sous lequel serait inscrite chaque souche verbale ou pronominale ¹.

J'ai parlé avec amour de cette *Lexiologie ario-latine*, parce qu'elle est pour la France et les autres pays latinisants la seule base rationnelle des études philologiques. Quand la phonologie nous a fait reconnaître l'identité du français et du latin, la lexicologie, remontant jusqu'au premier âge de notre langue, demande à l'analyse et au parallèle des langues indo-européennes la science positive des formes romaines et, par suite, des formes romanes. Alors, et seulement alors, nous savons comment et pourquoi les syllabes que nous articulons expriment ce que nous voulons dire. Nous avons saisi les rapports vrais entre le signe et le signifié, entre le corps et l'âme du vocable, nous parlons en hommes complets, en penseurs et en artistes, nous sommes à la fois linguistes et philologues.

¹ En conservant le même numéro pour la même racine dans la lexicologie grecque et dans la lexicologie germanique, il serait très-facile, dans de nouvelles éditions de nos dictionnaires habituels, d'ajouter à la fin de chaque article, sous cette forme (V. 35) ou (P. 6), l'indication du verbe ou du pronom simple auquel se réfère le mot expliqué dans cet article.

III.

Et maintenant nous avons dans cette possession historique et savante du latin un vaste ensemble de termes de comparaison, termes connus, analysés et classés, auxquels nous aurons à rattacher tous les termes à reconnaître dans l'étude de la langue grecque et des principaux idiomes germaniques. Au point de vue de l'ordre et de l'unité dans l'esprit comme au point de vue du développement des forces de la mémoire, nos bases sont jetées, notre centre est établi.

Une *Lexiologie ario-grecque*, calquée sur la *Lexiologie ario-latine*, offrirait à notre élève un parallèle constant du grec et du latin dans l'unité de l'arien primitif. A la fidélité du décalque de ce nouveau manuel sur le premier il y aurait pourtant une légère infraction. Le chapitre des variations phonétiques des mots ariens dans leur passage à l'état grec (à travers les formes pélasgiques communes) occuperait la première place après l'introduction. On insisterait tout particulièrement sur trois points : 1° Restitution du digamma (valeur du *W* anglais); 2° Restitution du S primordial toutes les fois qu'il est converti en H ou esprit rude; 3° Restitution du Y (sifflante liquide du palais) toutes les fois qu'il est remplacé en grec par H (°) ou Z (z). Sous le titre de *Familles naturelles des mots grecs*, la seconde partie reproduirait scrupuleusement l'ordre et la méthode de la seconde partie de la *Lexiologie latine*. Sous chaque souche, soit verbale, soit pronominale, avant tout détail sur la famille grecque issue de cette racine commune, l'auteur aurait soin de reproduire les principaux dérivés latins de même souche, afin de bien établir son élève en plein pays de connaissance.

Au demeurant, tous les matériaux de ce travail analytique et comparatif sont prêts : vous les avez là sous la main, dans le *Griechisches Wurzellexikon* de M. Th. Benfey, dans les diverses publications de MM. Adalbert Kuhn, Aufrecht et Georges Curtius. Il n'y a plus qu'à les mettre en œuvre, d'après les vues synthétiques et selon le plan que j'ose proposer à tous ceux qui connaissent les besoins les plus impérieux de la constitution intellectuelle de l'homme.

Le parallèle raisonné des flexions ariennes sanskrites, grecques et latines, occuperait un chapitre supplémentaire à la fin du volume. La *Kurze Sanskrit-Grammatik* (Leipzig, 1855) de M. Benfey et la nouvelle édition de la *Vergleichende Grammatik* de M. Bopp seraient ici d'un grand secours.

Ainsi, sans laisser les études latines, — études de toute sa vie, — mais en s'appuyant sur elles, le jeune philologue aborderait les études grecques auxquelles il consacrerait, dès le début, plusieurs mois de soins tout particuliers. Enfin, sans interrompre aucun des cours commencés, il ferait ses études comparatives et raisonnées de l'anglais et de l'allemand rattachés par l'arien primordial au grec, au français et au latin.

Dans ces dernières lignes se trouve tout le plan de notre *Lexiologie ario-germanique* en ce qu'elle peut offrir de spécial. Après un court résumé de l'histoire générale des langues germaniques, la première partie ouvrirait par le chapitre des variations des mots ariens dans leur passage au germanisme. Les lois qui régissent les changements subis par les voyelles et les consonnes ariennes en devenant germanes sont, en effet, la clef indispensable de toute étude scientifique de l'anglais et de l'allemand.

Ces lois sont les modes d'action déterminés et constants de deux grandes causes : le principe d'*insistance* et le principe de *polarité* ou d'attraction entre les consonnes de pôle contraire.

J'entends par principe d'*insistance* le besoin de renforcer, d'exagérer en quelque sorte les éléments de la syllabe significative. Ce fut ce principe qui convertit en *germanique commun* l'arien primordial. Ce génie transformateur changea les aspirées BH, DH, GH en *b, d, g* (*gue*). Par lui, les trois explosives douces (féminines) B, D, G, permutèrent avec les trois explosives dures (masculines) *p, t, k*. Par lui, enfin, les trois explosives masculines P, T, K, rapidement passagères comme toutes les détonations, furent converties en sifflantes analogues : *f* pour la labiale P, *th* (*th* anglais dur) pour la dentale T, et *h* pour la palatale K, trois sifflements énergiques prolongeables au gré du parleur. Les autres consonnes, n'offrant rien de plus fort qu'elles dans leur étroite parenté, restèrent ce qu'elles étaient autrefois en Arie et en Bactriane. Seul, le Y (a) du palais se changea quelquefois en la palatale douce *g* : YAU^{TA}, *Gotha*, goth; YA, aller, sansk. yā, germ. *ga*; YÜ^{TA} (pour DYÜ^{TA}) resplendissant, beau, bon, germ. *guth*, — angl. *good*, all. *gut*, — etc.

On aurait donc pour premier chapitre le code des lois nées du principe d'insistance. Chacune de ces lois serait suivie de plusieurs exemples en cette manière :

BH, qui devient H et F en latin, devient B en germanique commun : BHR', porter, sansk. *bhr'*, gr. *φερ-*, lat. *FER-*, devint *bar-* et *bra-* en germanique commun, — Angl. *bear*, *bri-ng*, — allem. *bär-en*, *bri-ng-en*.

Ainsi encore l'anglais aura *be*, être, et l'allemand *bi-n*¹, je suis, tandis que le latin aura *FU-i*, *FU-turus* et *FI-o*. La forme primitive BHRAC, briser, en germanique commun *brak-*, sera représentée en anglais par *break* et en allemand par *brech-en*, tandis que le latin aura FRAC dans *frang-ere*, *freg-i*, *frac-tum*, etc.

Autre loi : Dans le passage de l'arien primitif au germanique commun, P se change en *f* : PĀTAR, père, lat. *pater*, gr. *πατήρ*, devient en germanique commun *fathar*, angl. *father*, all. *Vater*. Le préfixe premier APARA, au delà, comparatif de APA, loin de, lat. *per*, gr. *παρα*, devient en germanique commun *afar*, tudesque et gothique *afar*, angl. *far*, *for-*, all. *ver-*, *fer(n)*. Le nom arien PAKU, bétail (de PAK, attacher, lier), sanskr. *paçu*, lat. *pecus*, est sifflé en *fahu*, pour donner plus tard *faihu* aux Goths et *vihu* aux Teutons, all. *Vieh*.

Après les lois qui régissent les échanges de consonnes dans le devenir germanique de l'arien, viendraient celles qui président aux permutations des voyelles. Dans un paragraphe spécial, on parlerait des mutations vocales significatives propres à certains temps et à certains modes (ar. WR'DH, croître, se développer, devenir; en allem. *werden*, *werde*, *ward*, *wurde*, *würde*, *geworden*); on préparerait ainsi l'histoire de la conjugaison *forte*, vulgairement nommée *irrégulière*, et dont l'étude occuperait une bonne moitié du chapitre supplémentaire intitulé *Flexions germaniques comparées*.

Une fois apprises et comprises dans leur principe, ces lois permettraient à notre jeune philologue de convertir chaque mot arien en sa forme germanique commune. C'est de là qu'il partirait pour refaire les mots anglais et les mots allemands.

Un nouveau principe va se manifester dans l'histoire naturelle des parlers germaniques, principe d'une puissance telle, qu'il fera longtemps encore la désolation de l'immense majorité des Allemands. C'est en effet une cause bien despotique que celle qui, à l'insu de celui qui parle, lui fait prononcer P quand il a perçu B, et B quand il a entendu P; T quand il croit rendre le D qui a frappé son cerveau, et D quand c'est T qu'on lui a dit, etc., etc. Ce principe d'attraction des pôles contraires dans les couples P—B, T—D, K—G, F—V, S dur — S doux, se révèle par des lois d'une sévérité et d'une opiniâtreté singulières durant toute la vie de la langue allemande.

Le vieux germanique ou le germanique commun eut, en dehors des

¹ Pour *ðim*, qui, par la loi de polarité, succéda à *pim*, forme tudesque, pour le germanique commun *bum(i)*, sansk. *bhavadmi*.

langues scandinaves, cinq fils, dont l'un, le tudesque ou ancien haut allemand, devenu l'allemand moderne, diffère beaucoup des quatre autres frères, 1° le gothique; 2° le vieux saxon; 3° l'anglo-saxon, et 4° le bas allemand (vieux flamand, etc.). De ces quatre dernières variétés, *collatérales* et non *successives*, du germanique commun, il en est une, la langue gothique, dont l'admirable organisme, tel qu'il existait au quatrième siècle de notre ère, nous a été conservé dans la traduction de la Bible par Ulfilas. C'est pour tous les germanisants un terme précieux de comparaison. Il faudrait donc, dans cette nouvelle *Lexiologie*, citer la forme gothique sœur de la forme anglo-saxonne, cette dernière devenue progressivement la forme anglaise actuelle. Ce serait, si vous le voulez bien, le côté gauche de nos études et de nos citations en germanisme. Le côté droit ne comporterait point ce parallèle de plusieurs langues (car on pourrait en Belgique placer le vieux flamand entre le gothique et l'anglo-saxon), mais il serait dévolu tout entier aux formes tudesques, devenues (du septième au onzième siècle), à travers le moyen haut allemand (du douzième au milieu du quinzième siècle), les formes de l'allemand moderne.

Pour préparer ce travail comparatif, il faudrait deux chapitres nouveaux. L'un d'eux, sous le titre de *Anglo-saxon et anglais*, donnerait les variations sonores que subit le vieux germanique commun en devenant successivement anglo-saxon et anglais. Ces variations affectent principalement les voyelles; car, sous le rapport des consonnes, ces os de l'organisme syllabique, les mots anglais sont encore, à fort peu de chose près, ce qu'ils étaient dans la vieille langue commune. Le début de ce chapitre serait un court résumé des cinq périodes historiques de la langue anglaise. Il faudrait insister davantage sur la période de 1066 à 1362, raconter la conquête de l'Angleterre par les Normands et montrer comment la langue anglaise, tout en restant anglo-saxonne et profondément germanique dans son génie, a fini par compter quinze mille mots d'origine française sur les quarante mille qu'elle possède.

L'autre chapitre serait le code des lois qui règlent le passage du vieux germanique au tudesque et à l'allemand moderne. Trois nouveaux sifflements inconnus à la langue commune viennent gâter la langue allemande : je veux parler de *pf* pour *p*, de *ts(z)* ou *sz*, *ss* pour *t*, et de *ch* pour *k*.

Sous ce titre : *Anglais et allemand*, le quatrième chapitre de notre *Lexiologie ario-germanique* comparerait le génie tudesque au génie anglo-saxon.

Le cinquième chapitre, intitulé *Dérivation*, offrirait l'histoire com-

parée des terminaisons latines, grecques et germaniques. Les nuances de signification attribuées aux changements de la voyelle radicale ne seraient pas non plus oubliées (*Band, Bund, binden*).

Entièrement consacré à la *composition*, le chapitre sixième commencerait par un tableau des préfixes. Là, sous le préfixe arien mis en vedette, se trouveraient, d'un côté, les formes grecques et latines, de l'autre, les formes gothiques, anglo-saxonnes et anglaises, suivies des formes tudesques et allemandes de ce même préfixe.

Enfin, le chapitre septième examinerait les variations logiques des vocables accomplies dans le domaine propre du germanisme. Un tableau comparatif des principales métaphores dues au génie poétique de l'Allemagne et des images analogues qu'on trouve dans les langues grecque et latine; telle serait la fin de la première partie de notre *Lexiologie ario-germanique*.

Fidèlement décalquées sur le plan de la seconde partie des deux autres manuels lexicologiques, les *Familles naturelles des mots anglais et allemands* rappelleraient en deux lignes, sous chaque verbe simple (chef de famille), sous chaque pronom simple (chef de famille), ceux des dérivés latins et grecs qui reproduisent le mieux la souche commune. Viendraient ensuite en autant de paragraphes les différents dérivés de premier degré, parmi lesquels il faut toujours placer en première ligne les racines ou verbes secondaires¹.

Vous le voyez, nos trois lexicologies n'en font qu'une. Elles reproduisent nécessairement l'unité et la variété qui règnent dans les faits lexiques et grammaticaux qu'elles comparent. Cet ordre, qui est la suprême condition de la clarté de la pensée et de la puissance de la mémoire, cet ordre, il faut le substituer au tohu-bohu qui rend si longue, si fastidieuse et souvent si stérile l'étude des formes orales, surtout dans les langues mortes ou étrangères.

J'ai seulement voulu montrer que cette substitution de l'ordre au désordre, de la science à la routine, de l'attrait à l'ennui, était chose possible autant que désirable.

¹ Cfr. Benfey, *Kurze Sanskrit-Grammatik*, § 60-80.

FRAGMENTS DE MORALE INDIENNE.

QUELQUES TRAITS

DE LA RELIGION, DES SUPERSTITIONS, ET DE L'ÉDUCATION DES OJIBEVÈS,

Extraits du livre de M. Kohl, Kitchi Gami ¹, ou Récits du lac Supérieur.

M. Kohl, fort avantageusement connu du monde géographique par les relations de ses nombreux voyages², a fait en 1855 une tournée chez les Indiens du lac Supérieur, parmi lesquels il a recueilli une ample moisson de légendes, de traditions et de détails de mœurs :

From the forests, from the prairies,
From the great lakes of the Northland,
From the land of the Ojibways,
— I repeat them, as I heard them »,

nous dit-il avec Longfellow; et c'est en effet leur fidélité et leur couleur locale qui font le charme de ces récits.

¹ *Kitchi Gami, oder Erzählungen vom Obern See. Ein beitrug zur charakteristik der americanischen Indianer.* Von J. G. Kohl. Bremen, 1859. C. Schüneman's verlag.

² Le Danube, depuis sa source jusqu'à Pesth.

L'Istrie, la Dalmatie, le Montenegro.

La Styrie et le haut pays bavarois.

Esquisses de la vie des peuples et de la vie de la nature.

Voyage dans les Alpes.

Le Danemark.

Voyage dans la Russie méridionale.

Les Pays-Bas.

Les Iles Britanniques, etc.

Il explique que son titre de *Kitchi Gami* ou Grandes Eaux est le nom donné par les Odjibevès au lac Supérieur. Aussi vaste que les deux royaumes de Bavière et de Wurtemberg pris ensemble, ce bassin d'eau douce est le plus grand du monde entier.

Dans son séjour parmi les Odjibevès, M. Kohl s'est pris d'affection pour ses hôtes, et tout en reconnaissant leurs graves défauts : leur imprévoyance et leur insolence de sauvages, leur soif de vengeance et leurs haines incessantes qui hâteront leur perte, il admire leur courage, leur patience, leur générosité, leur désintéressement, leur esprit de justice et de véracité, et les venge de tous ces récits menteurs ou exagérés propagés par les flibustiers de la civilisation, qui savent bien que, pour assassiner un peuple comme un individu, il faut d'abord le calomnier. S'il s'agit d'un chien, on en est quitte pour dire qu'il a la gale, comme on sait.

Pour avoir été recueillis parmi des Canadiens et deux ou trois peuplades d'Indiens, ces récits n'en ont pas moins une signification générale. De l'Amérique russe au Texas, les Peaux-Rouges se ressemblent intimement, et quelque acharnées que soient leurs hostilités, ces Hurons et ces Algonquins, ces Paunies et ces Ottoës, ces loups et ces ours, ces loutres et ces martres sont des frères ennemis, mais frères par l'esprit et par le sang.

Ces récits sont précieux comme fragments de la grande histoire indienne, qui attend encore l'heureux génie qui la pourra reconstruire ; ils sont d'autant plus précieux que les traditions des Peaux-Rouges s'altèrent incessamment sous l'influence chrétienne, qui en efface chaque jour la physionomie, et les fait de plus en plus ressembler à ces médailles frustes où l'érudit est indécis entre la tête d'une déesse grecque ou celle d'un empereur romain. — Ils sont encore d'autant plus précieux que cette nation, jadis immense, disparaît de jour en jour par les dissensions intestines, par la carabine et l'eau-de-vie du Yankee ; déjà les nations se sont fondues en tribus, aujourd'hui les tribus se fondent en familles, et demain les familles disparaîtront avec quelques individus qui prendront le chemin du cabaret pour arriver plus vite au cimetière. Ainsi l'on voit en Irlande de malheureux ivrognes qui vous disent entre deux verres de whisky : « Je suis le dernier rejeton de Roderick Dhu ou de Brian O'Boroihme. C'est moi qui suis le dernier roi de la verte Erin. »

C'est une nation qui se meurt, nous n'avons pas de temps à perdre pour en prendre encore la photographie. Et quand elle sera bien morte, on dira : « Quel dommage ! »

I.

On nous apprit qu'une grande cérémonie religieuse devait avoir lieu sur la pointe étroite de la presqu'île. C'était un Odjibevès qui voulait introduire son enfant dans l'ordre des *Midès* ou grande confraternité religieuse des Indiens, dans la *Grande Médecine*, comme traduisent les Canadiens.

Un temple ou vigvam d'une quarantaine de mètres de long avait été érigé pour cette seule circonstance, ce qui indiquait assez l'importance qu'on attachait à ce baptême. L'entrée était à l'orient et la sortie à l'occident.

Avant d'entrer avec mon interprète, nous profitâmes des interstices entre les claies de branchages pour nous orienter un peu dans l'intérieur du temple. Le dos tourné contre les poteaux du vigvam se tenaient une demi-douzaine de grands midès, les frères les plus considérables de l'ordre. Parmi eux, je reconnus un chef de mes amis, à l'anneau d'argent passé entre ses narines et à ses pendants d'oreilles pesant un demi-kilogramme chacun. Il me sembla occuper la première place et jouer le rôle principal. Vis-à-vis du chapitre était accroupi le père du petit néophyte, qui, attaché dans son berceau, et gentil et tranquille comme le sont tous les nourrissons indiens, ne se fit pas entendre une seule fois pendant la journée, et subit toute la cérémonie avec la patience digne d'une race d'hommes que la torture et les tourments laissent impassibles¹. — Près du père se tenaient une rangée de parrains et de marraines, hommes, femmes et jeunes filles, tous en grand costume, la figure d'un rouge de homard. A l'entrée flottaient au bout de longues perches les pièces de cotonnade bariolée et autres cadeaux que le père présentait aux prêtres. Au milieu du temple était dressé le grand tambour, qu'on frappait avec un marteau emmanché au bout d'un bâton. Une grosse pierre étendue près de la porte de sortie m'intriguait. J'interrogeai un midè : « Vois, me répondit-il, l'Esprit bon

¹ Dans son magnifique travail sur Louis XIV, M. Michelet, rapporte une tradition protestante qui donne un analogue, et partant une explication à ce mutisme des marmots, si extraordinaire pour nous. Il s'agit des dragonnades :

« L'enlèvement des enfants commença vingt-cinq ans avant la Révocation de l'Édit de Nantes, — donc, la terreur des mères.... Les enfants, de bonne heure étaient à l'unisson : tout sages, tout sérieux dès le maillot, très-discrets, point bruyants. On le vit dans les fuites, dans les cachettes, où un rien perdait la famille : ils ne bougeaient, étaient muets, souffraient tout, ces pauvres petits. »

est là-haut et l'esprit mauvais est ici en bas. Et cette pierre est pour le mauvais esprit. » Je supposai donc que ce bloc, la partie la plus grossière et la plus élémentaire de l'organisme terrestre, devait avoir une certaine part dans le culte, et servir de paratonnerre contre la colère des mauvais génies, qui, sans cette précaution, auraient pu se croire négligés, et se venger en conséquence, comme fit la méchante fée du conte de la *Belle au bois dormant*.

Nous finîmes par entrer à notre tour; et en offrant au grand midè quelques feuilles de tabac, nous obtînmes la permission tacite de nous mêler au groupe des fidèles.

Notre homme à l'anneau d'argent à travers le nez ouvrit la séance par un discours sérieux et réfléchi. Ses regards se promenaient alternativement du plafond sur son auditoire, sur les têtes duquel il étendait la main en faisant à peu près le geste de nos évêques « pour bénir ses frères, les hauts et puissants midès, ainsi que ses oncles, tantes, cousins, cousines et neveux, et enfin toute l'assemblée. »

Après le prône vint une procession de la grande confrérie, dont chaque membre se saisit d'un sac de médecine. C'est ici le lieu d'expliquer que cet objet en peau de loutre, serpent ou chat sauvage, dont, autant que possible, ils retiennent la forme, contient les amulettes des Indiens : un micmac de poudres et verroteries, brigaillons de cuivre, une multitude de brimborions sacrés. De ce capharnaüm s'exhale un esprit, un souffle puissant qui a la vertu de renverser, de tuer ou de ressusciter.

Les midès processionnaient donc dans l'enceinte sacrée. Tout à coup je les vis empoigner par le cou leurs loutres et chats sauvages, guetter une victime parmi les assistants et s'élancer sur elle. Tambour, calebasses et pois secs accompagnaient leur marche de plus en plus rapide, — Ils criaient ensemble presto, prestissimo : « Ho ! ho ! — hohoho ! o ! o ! o ! o ! » et courant et bondissant, ils fondaient sur leur proie qu'ils transperçaient d'un geste de leur sac redoutable, et faisaient tomber accroupie ou prosternée, comme frappée d'épilepsie.

Le midè ralentissait alors son galop en trot et son trot en marche, et, revenant en cercle à son point de départ, avisait une seconde victime, sur laquelle il se précipitait avec de nouveaux hurlements et roulements de tambour, et l'étendait roide morte, symboliquement parlant. De nouveaux pourfendeurs s'élançaient dans l'arène; on voyait les sacs tourner en l'air, et s'agiter toutes ces formes de fouines, de hiboux, d'ours velus, de renards rouges et gris, de loups, de serpents hideux. Tout cela résonnait, grésillait, tintait, carillonnait; les pieds,

les mains, les sacs, les queues étant munis de clochettes, de grelots, de cuivre, de coquillages; et au milieu de ce fracas retentissait un rythme sauvage : « Ho ! ho ! ho ! hohoho ! oooo ! oooo ! » — A ce train, les sept ou huit prêtres du chapitre eurent bientôt renversé toute la société présente comme un jeu de cartes.

Les jeunes filles, renversées par troupes sur le sol, se poussaient mystérieusement et risotaient sous cape; néanmoins, la cérémonie s'accomplissait sans anicroche ni aucune infraction apparente à la discipline. — Un petit vieux était impayable, violent de cris, grotesque de cabrioles, de barbouillages et d'accoutrements, il dévisageait sa proie du plus loin, prenait un élan terrible et arrivait sur elle, se gonflant du thorax et soufflant des joues pour donner à sa peau de chat une vertu surhumaine. Quant à mon grand midè au nez percé, il prenait son élan comme un lion, d'un regard meurtrier se choisissait une proie, et, après l'avoir renversée, lui lançait encore par derrière des regards scrutateurs.

Les sacs de médecine ayant ainsi démontré leur pouvoir destructeur, ils prouvèrent leur vertu régénératrice en ressuscitant les morts. Personne, non pas même une seule de ces filles rieuses, n'avait osé bouger avant que le souffle magique l'eût rappelée à la vie. On en avait oublié une qui restait étendue sans mouvement; ses compagnes, alarmées déjà, firent signe à un prêtre, qui revint sur ses pas, lui dégonfla sa loutre sur la tête, et la voilà qui sautillait de nouveau. — Certaine piétiste tombait comme une masse inerte quand la fourrure la frappait à mort, et, quand le rituel lui rendait la vie, elle remontait sur ses jambes comme un liège enfoncé dans l'eau. Elle exécutait les figures de la danse sacrée avec la précision d'une marionnette; elle était la première à entonner d'une voix béate les répons et les litanies; elle savait évidemment son catéchisme par cœur.

Cet exercice fut répété plusieurs fois dans la journée. Tout individu, homme ou femme, appartenant à la hiérarchie des midès, jouissant, grâce à son sac d'amulettes, d'un pouvoir censé illimité de vie et de mort sur la nature entière, ne quitte pas plus cet attribut et cet instrument de puissance, qu'une sentinelle ne se départ de son fusil.

Enfin le père prit dans ses bras le berceau où son enfant était attaché, et, le regardant avec un pieux amour, le présenta au chapitre, cinq ou six marraines se rangeant tout autour. Le père était accoutré dans un pompeux appareil de guerrier. Sur sa tête se dressaient des plumes de corbeau, d'aigle et de milan, signes de sa bravoure et récompense de ses exploits, l'équivalent parmi les Indiens de nos ordres

militaires. Il avait enturbanné son front d'une peau de cette bête indomptable, la mouffette, dont la longue queue bariolée lui tombait sur le dos ; une fourrure où il enfonçait les pieds lui faisait des éperons d'une aune. A son sac de reliques pendait une queue de renard, et du milieu de ses plumes et de ses pelleteries se dégageait un visage flamboyant comme un soleil émergeant des nuages.

La présentation de l'enfant fut accompagnée d'un petit discours du père, de longues harangues des prêtres, de tambourinades et de clapotements de calebasse. Les cinq ou six marraines se prirent à sautiller vivement de droite et de gauche, avec des mouvements d'ensemble si précis qu'on aurait pu les prendre pour une rangée de marionnettes attachées par une ficelle. De temps à autre, le père entrait dans la danse avec le berceau dans ses bras, ses queues de renard et de mouffette s'agitant alors comme animées d'une vie fantastique. — Nouvel assaut de sacs de médecine, nouvelle extermination et nouvelle résurrection, et la cérémonie fut close pour le matin.

L'après-midi, le grand prêtre nous harangua à la méthodiste : « Vous tous, les initiés au grand Midé ! amis, pères et collègues ! aujourd'hui est le jour de la grâce... etc. » Le nom du Grand Esprit était à chaque instant sur ses lèvres. Mon interprète me touchait du coude : « Il parle de la grâce infinie, — il parle des dons incommensurables, — de l'immense générosité du Seigneur. » En revanche, il n'a pas, à ma connaissance, prononcé une seule fois le nom du Matchi-Manito, le Mauvais Esprit ; et autant que j'ai pu en juger, les prières et incantations à ce Démon des Eaux sont considérées par les Indiens avec le même mauvais œil que chez nos grands-pères les pratiques de la magie noire.

Après l'exhortation, prêtres, invités, hommes, femmes et jeunes filles se rangèrent en file, et marchèrent en procession autour d'une grosse pierre, surmontée d'un petit amas de branchages recouvert d'une toile. Au premier tour, chacun se pencha sur le petit fagot. Au deuxième, au troisième tour, les fidèles semblèrent pris de mouvements convulsifs. Au quatrième tour, mal d'estomac universel. Au cinquième tour, les efforts deviennent violents. Enfin, aux septième, huitième et neuvième tours, je vis avec surprise quelques jolies coquilles jaunes reposer sur la toile comme des œufs dans un nid. En passant, chacun en dégorgeait une, les vieux Midès se donnant pour les rendre une peine terrible. L'évacuation accomplie, tout le monde parut fort soulagé, et réintégra dans son sac la première coquille venue.

On m'expliqua ainsi le symbole : « C'est par de sérieux et persévé-

rants efforts de conscience que nous devons rejeter nos défauts, vices et vilaines passions.... »

Tous les Indiens tiennent fort à ces coquilles, qu'on a jadis payées cent cinquante ou deux cents francs pièce, bien au delà de leur poids d'argent. Elles jouent un grand rôle dans leurs écritures hiéroglyphiques, et la fabrication de leurs vampoums ou colliers de paix. En se les appliquant contre l'oreille, ces naïfs enfants de la forêt entendent le sourd mugissement du grand Océan d'Orient.

Après la communion générale, chaque fidèle fit un acte de dévotion individuelle. S'avancant au milieu de l'assemblée, il tapotait sur le tambourin et vocalisait le cantique suivant :

« Dieu nous a donné l'ordre des Midès,
Ho! ho! ho! ho! ho!
Dieu nous a donné l'ordre des Midès,
Je me réjouis d'y appartenir.
Ho! ho! ho! ho! ho!
O! o! o! o! o! o! o!

— Ho! ho! ho! » répète de temps à autre l'assistance, en manière d'*Amen!* Ainsi soit-il!

Ici quelques gens du dehors entrèrent pour un instant et tambourinèrent quelque peu, par manière de politesse. Pendant toute la cérémonie, les hommes fumaient leurs pipes; acte considéré plutôt comme religieux que comme profane.

Le chapitre des Jossakids prit alors possession des présents qui lui étaient destinés, empocha quelques feuilles de tabac, et se couvrit de quelques pièces de cotonnade. En retour, les prêtres présentèrent au père et à l'enfant leurs présents, amulettes, coquilles, médecine, poudres de perlinpimpin, enveloppées dans des plis et replis de papier. Le père écoutait bouche béante le récit de leurs merveilleuses propriétés, qu'on lui communiquait à voix basse et mystérieuse. Un prêtre, entre autres, lui fit cadeau d'une racine sèche qu'il attacha au berceau avec un ruban rouge : « Ceci guidera sa vie! » Marraines, amis et connaissances apportèrent une foule de bagatelles, coquillages, sacoches de farine, cornets de riz. Entouré de ses munificences, le père, ce héros dans les combats, se tenait confus et timide, rayonnant d'une douce attente, comme un enfant comblé de cadeaux à Noël.

Encore un discours sur la grâce toute-puissante de Dieu. On apporte une grande marmite en fer remplie d'une bouillie de maïs fumante. Procession autour du chaudron, nouveau charivari de tambours et de

calbasses, chant murmurant. Après quoi, muet et silencieux, chacun s'accroupit autour de la marmite et communia avec recueillement, les pères et les mères mangeant à peine, mais bourrant leurs marmots; repas simple et frugal, qu'après les exercices de la journée tout le monde avait bien gagné.

Cette cérémonie m'a semblé le fragment d'une symbolique religieuse antique et fort compliquée. Antique, car elle se retrouve chez tous les Indiens de l'Amérique du Nord, qui en répètent scrupuleusement tout le rituel.

II.

D'après tout ce que j'ai pu apprendre de leur théologie, Hiawitha ou Kitchi Manitou, le Grand Esprit des Indiens doit être une divinité abstraite, une sorte de Providence, d'Être suprême, de *Deus optimus maximus* qui règne au sommet des cieux profonds, au nom duquel gouvernent une foule de ministres ou de divinités secondaires, beaucoup plus réelles et vivantes que lui.

Les principales divinités de leur Olympe sont au nombre de six, dont quatre habitent les quatre points cardinaux, pays des vents, et sont subordonnées aux Génies du ciel et au Génie de l'Eau, ce dernier étant fort méchant.

Mais le personnage le plus considérable de leur mythologie est Menabochou, leur Créateur, leur Demiurge, leur Homme-Dieu, leur Prométhée, qu'ils confondent presque constamment avec leur Dieu suprême, dont il est la réalisation et la personnification la plus immédiate, en même temps que son incarnation humaine et perpétuelle. Car Menabochou n'a pas abandonné le monde son ouvrage, et continue à l'habiter à la façon d'un Indien. Menabochou a femmes, enfants et neveux, il fume sa pipe, et quand il a faim il se serre le ventre. Rien d'étonnant à ce que les notions d'Esprit et de personnalité, de divinité et d'humanité, de fini, d'infini et d'indéfini, se soient quelque peu brouillées dans la tête de ces braves gens, tout comme dans celle de Schelling.

La proposition de Feuerbach, que les religions donnent aux passions humaines une personnification divine, trouve une application frappante dans ce Menabochou. L'Indien est un vrai Menabochide, Menabochou est l'Indien suprême, le Peau-Rouge par excellence, et son histoire n'est autre que celle des Indiens peints par eux-mêmes.

Avant de rapporter l'histoire de la création, telle que me la conta Kagagengs ou le Petit-Corbeau, il ne sera peut-être pas inutile de rappeler que les missionnaires catholiques ont travaillé ce pays pendant deux cents années environ. Les récits bibliques et les légendes chrétiennes furent goûtées des Indiens, qui d'ailleurs n'en comprirent jamais le fond; et leurs légendes très-indécises, et leur cosmogonie plus qu'élémentaire, furent promptement envahies par une doctrine aussi nettement formulée que l'est celle du concile de Trente.

« Autrefois la mer s'étendait partout. Kitchi Manitou, — d'autres disent Menabochou, — forma d'abord le rivage en répandant du sable tout autour du lac; et trouva qu'il faisait bon s'y promener. Un jour il aperçut une petite racine qu'il enfonça dans le sable; et le lendemain cet endroit s'était transformé en une forêt de roseaux où bruissait et murmurait le vent. Cela lui fit plaisir, et désormais il ramassa toutes les graines qu'il rencontrait, et bientôt le pays se couvrit d'herbes et de forêts, où les oiseaux et les bêtes vinrent habiter. Chaque jour il ajoutait quelque chose à son domaine, et il n'oublia pas de mettre des poissons dans l'eau.

» Par aventure, il se vit un jour fort surpris en rencontrant sur la plage un étrange animal, couvert des pieds à la tête d'écailles d'argent étincelantes, et qui rongait les jeunes pousses de roseaux. C'était un homme. Il ne pouvait pas parler, mais il soupirait bien souvent. Kitchi Manitou, devinant son ennui d'être seul, le prit dans son canot et le porta dans l'île qui se trouve encore au milieu du lac Supérieur; et se mit immédiatement à l'œuvre pour lui fabriquer une femme. Il la construisit à peu près comme lui et la recouvrit également d'écailles d'argent, et lui souffla la vie par la bouche. Après il lui dit : « Cherche le long du rivage, et tu trouveras qui te fera de la joie. » Elle se mit donc à chercher; elle cherchait, elle cherchait tous les jours. L'homme qui ne se doutait de rien, continuait à manger ses pousses de roseau. Un jour qu'il s'avança plus loin que d'habitude, il découvrit avec effroi de nombreuses traces de pieds sur le sable.... « Si c'était une méchante horde d'Indiens! » pensa-t-il, et il se réfugia dans le taillis. Enfin, il aperçut la femme, endormie de fatigue sur un tronc d'arbre. Il la contempla, il la contempla longtemps, et la saisissant par le bras :

« Qui es-tu? » lui demanda-t-il, car à sa vue la parole lui vint tout d'un coup. « Comment t'appelles-tu? D'où viens-tu? »

» — Je m'appelle Mani (Marie) et Kitchi Manitou m'a dit déjà que je te trouverais.

» — Et que manges-tu ?

» — Je n'ai encore rien mangé, il me tardait trop de te trouver. Donne-moi tout ce que tu voudras. »

» Aussitôt l'homme sauta dans le taillis et lui chercha des herbes et des racines.

» Kitchi Manitou, qui regardait de loin, se sentit ému, et vint les prendre dans son canot pour les amener dans son île, où ils trouvèrent une maison, avec des vitres aux fenêtres, avec des chaises, des lits et des tables. A côté, un joli jardin avec des pommes de terre, des haricots, des prunes et des cerises; plus loin, un grand champ de maïs.

» C'est là qu'ils mangeaient et vivaient en paix. Kitchi Manitou venait souvent les voir et leur parler : « Voyez donc, leur dit-il un jour, et prenez garde. L'arbre au milieu du jardin n'est pas bon. Ce n'est pas moi qui l'ai planté, mais le méchant Manitou. Ce mauvais arbre va bientôt pousser de belles fleurs, mais ses fruits sont du poison qui vous ferait mourir.

» L'arbre se mit à fleurir, il portait des fruits superbes auxquels on se garda bien de toucher. Mais un jour Mani, qui se promenait, entendit une douce et gentille petite voix : « Mani ! Mani ! pourquoi ne manges-tu pas de ces jolies pommes ? elles sont si bonnes ! » Mani, reconnaissant que la voix n'était ni celle de son homme ni celle du grand Manitou, eut peur et se réfugia dans la maison. Le lendemain elle repassa, fort curieuse de savoir si la douce petite voix parlerait encore. En effet elle entendit bientôt : « Mani ! Mani ! pourquoi ne goûtes-tu pas de ces jolies pommes ? Elles sont si bonnes, si tu savais ! » Et un Indien jeune et beau sortit d'une touffe d'arbre, lui en cueillit une et lui dit fort agréablement : « Tiens ! tu en pourrais faire aussi d'excellentes confitures ! »

» La pomme sentait bien bon, et Mani la grignota, et finalement la mangea toute, et en fut comme enivrée. Elle en donna à son compagnon, qui survint alors, et lui aussi en mangea et s'enivra. A peine avaient-ils mangé tous les deux, que les écailles leur tombèrent du corps, et il ne leur en resta plus que vingt, dix aux pieds, dix aux mains. Ils eurent alors honte de se voir nus, et se réfugièrent dans le fourré. Quant au bel Indien, il avait disparu.

» Vint alors le grand Manitou fort en colère : « C'est fait ! dit-il ; c'est fait ! Vous avez mangé la pomme du mauvais Manitou, et vous en

mourrez ! Il faut que je vous marie au plus vite pour que vous ayez des enfants et des petits-enfants qui vivent après votre mort ! »

» Aussitôt Manitou les fit sortir de son île, qui depuis est devenue sauvage et déserte ; il eut tout de même pitié d'eux, et donna à l'homme un arc et des flèches pour tuer les cerfs ; et Mani devait lui en préparer la viande, et faire des manteaux et des mocassins avec leur peau. L'homme essaya son arc tout de suite et ses flèches s'enfoncèrent de trois pouces dans le sable. »

Ici Kagagengs tira son couteau, l'enfonça dans la terre, mesura avec son pouce, et dit : « Autant que ça. » Nous constatâmes le fait, et dîmes : « Bien ! bien ! »

« Mani vit bien que ce n'était pas à eux de manger de la viande crue comme ces dégoûtants Esquimaux du Nord. Mais pour cuire il fallait du feu. Comment faire ? Son homme n'était pas moins embarrassé. Après avoir réfléchi, il frotta l'une contre l'autre des branches de différents bois, qui prirent feu. Mani, de son côté, avait inventé une broche ; et bientôt ils mangèrent un excellent rôti. »

« Certain jour que l'homme chassait, il aperçut un livre sous un arbre. Ce livre se mit à lui parler et à lui dire ce qui était permis et défendu. Il trouva ça très-drôle, mais assez désagréable.

« J'ai trouvé, dit-il à sa femme, j'ai trouvé sous un arbre un livre qui ordonne ceci et cela. Je n'aime pas beaucoup ce livre, et m'en vais le rapporter où je l'ai trouvé.

» — Garde-le tout de même, dit sa femme.

» — Non pas, il est beaucoup trop gros pour entrer dans mon sac de médecine. »

» Le lendemain donc il remit le livre sous son arbre, et la terre s'ouvrit pour l'engloutir. A sa place un autre livre se trouva dans l'herbe. Au lieu de commandements et de défenses, il contenait quelques instructions pour l'usage des plantes en cas de maladie. Grâce à ce livre, il devint savant dans la médecine. Ses enfants devinrent à leur tour de puissants chasseurs, il leur raconta son histoire et celle de Mani, et comment le grand Manitou finirait un jour par se réconcilier avec les Indiens. »

— Ce récit, la naïve traduction en odjibevès du mythe juif, dérivé lui-même de mythes antérieurs, suscite plusieurs remarques intéressantes :

Il nous présente Dieu comme le contemporain de la Nature. Dieu ne crée pas, il façonne seulement.

Ne donnant pas de nom à l'Adam indien qui reste l'homme type, représentant de l'espèce, cette légende semble individualiser davantage la femme, qui semble plus tendre, plus intellectuelle et moins préoccupée que son mari des besoins matériels. L'homme est un produit de la nature, la femme est l'œuvre consciente et délibérée de Manitou.

Le récit confond Ève et Marie, peut-être parce que les missionnaires catholiques n'ont insisté que sur cette dernière figure.

Il envisage la chute comme un accident, une espèce d'empoisonnement, et non pas comme un péché originel, base même du christianisme, et il ne reproduit aucune trace de rédemption ni d'enfer; et le grand Manitou, qui d'ailleurs répudie expressément avoir créé l'arbre empoisonné au milieu du Paradis, devra se réconcilier tôt ou tard avec toute notre race.

Mieux que l'école de M. Bonald, ce mythe a l'instinct de l'origine du langage, qu'il ne fait pas surgir créé de toutes pièces par un acte purement divin, mais qu'il représente comme issu des contacts sociaux; la rencontre entre l'homme et l'homme, faisant jaillir la parole, comme la rencontre de la pierre et de l'acier fait jaillir l'étincelle.

On y aperçoit vaguement la trace de la révélation chrétienne succédant à la révélation juive, ou plutôt la Bible tout entière avec ses dogmes, ses préceptes et ses défenses, n'y apparaît que pour exciter la répulsion de la Nature qui l'engloutit, et la répulsion de l'Indien qui se hâte d'oublier une philosophie compliquée, à laquelle il préfère la connaissance des simples, et des herbes médicinales.

Voici comment s'est passé le déluge, au dire de la mère de mon ami La Fleur :

Certain hiver, Menabochou, qui n'avait pas eu de bonheur à la chasse, jeûnait dans la misère. Il alla trouver les loups, ses parents et cousins, et leur dit : « Mes petits frères chéris, me voulez-vous donner à manger ? » Les loups répondirent : « Oui. »

Menabochou, qui trouva leur viande à son goût, continua : « Bons petits frères, voulez-vous que nous chassions ensemble ? — Oui, » dirent les loups.

Au dixième jour, ils arrivèrent à un chemin fourchu. Menabochou voulait aller tout droit, et les loups par côté. On se sépara d'un consentement mutuel, mais le plus petit des loups suivit Menabochou,

qu'il aimait tendrement, et dorénavant Menabochou et son favori chassèrent ensemble, mais quelquefois le petit loup, qui se faisait grand, allait tout seul.

« Mon cher petit frère, tu sais le lac tout près de notre gîte? eh bien, n'y va jamais. Ne te risque jamais sur la glace. Entends-tu? » Menabochou le lui défendait, parce que dans le lac demeurerait son ennemi, le Roi des Serpents, qui aurait été trop content de lui faire un malheur. Le petit loup promit bien, mais il se prit à réfléchir. « Pourquoi ne veut-il pas me laisser aller sur la glace? A-t-il peur que j'y rencontre les loups? J'aime Menabochou, mais j'aime aussi mes frères. J'irai. »

Bientôt le voilà cabriolant sur la glace et cherchant ses frères du regard. Mais la croûte vint à rompre sous lui; il s'enfonça, et les serpents le mangèrent.

Le soir, Menabochou attendit son petit frère; il l'attendit le lendemain, il l'attendit le surlendemain. Pas de petit loup. Il l'attendit pendant cinq jours et cinq nuits. Il pleura après son petit frère, il criaient qu'on l'entendait à l'autre bout de la forêt. Il se doutait bien qui avait fait le coup.

Au printemps, il se rendit aux bords du lac, et sur un endroit du rivage que la neige n'avait pas recouvert, il reconnut les petits pieds de son petit frère, et il éclata en sanglots. Le roi des serpents, curieux de savoir qui pleurait ainsi, éleva sa tête cornue hors des flots. « Ah! te voilà! pensa Menabochou en s'essuyant les yeux; tu me le payeras! »

Vite il se transforma en souche et se planta au bord du lac. Qui fut étonné de ne voir personne? ce furent le roi des serpents et les serpents de sa suite. « Tout de même, je me défie de cette souche! » observa l'un d'eux. On examina la chose, et un serpent monstrueux enroula violemment autour du tronc son corps long de vingt aunes. Tous les membres de Menabochou en craquèrent, mais il se garda bien de souffler; et les serpents de dire : « Ce n'est que du bois. Il fait chaud, allons dormir. »

Dès qu'ils furent endormis, des flèches sifflèrent de l'arc de Menabochou et frappèrent le roi des serpents et ses trois fils. Aussitôt les autres plongèrent dans les eaux en s'écriant : « Malheur! malheur! Menabochou nous assassine! » Ils firent un fracas effroyable en fouettant l'eau avec leurs longues queues; ils répandirent les poudres de leurs sacs de médecine dans l'eau, dans l'air et dans la forêt. Troublée, l'eau s'éleva en tourbillons du fond de ses gouffres; elle monta et

monta. Le ciel se couvrit de nuages. Des ondes, des torrents, des cataractes se précipitèrent et noyèrent la contrée, noyèrent le pays, noyèrent toute la terre.

Mourant de peur, le pauvre Menabochou s'était enfui. D'un sommet de montagne il sautait sur un autre sommet, comme un écureuil de branche en branche; partout les flots le poursuivaient. Il se réfugia sur la plus haute montagne; les flots l'y suivirent. Sur le pic se dressait un sapin de cent aunes de haut : Menabochou monta sur la cime, et les eaux derrière lui. Elles lui montèrent aux pieds, elles lui montèrent à la ceinture, elles atteignirent ses épaules, elles atteignirent sa bouche; enfin elles s'arrêtèrent tout à coup, le sac de médecine des serpents n'en pouvait plus; d'ailleurs ils croyaient Menabochou noyé et bien noyé.

Menabochou était patient. Il resta sans bouger pendant cinq jours et cinq nuits. Comment faire pour sortir de là? Enfin, au sixième jour, il vit un loon¹ qui nageait sur l'immense déluge. « Ho! l'oiseau mon frère, ho! le hardi plongeur! Je te prie, plonge pour savoir si la terre est tout à fait noyée! » Loon essaya; il s'y reprit à plusieurs fois, toujours en vain; la terre était introuvable.

Menabochou désespérait presque. Le lendemain, il aperçut le cadavre d'un petit rat musqué ballotté par les flots. Il l'attrapa, le réchauffa dans ses mains, lui souffla dans la bouche et le ressuscita. « Rat, mon petit frère, lui dit-il, plonge dans l'eau, je te prie, et rapporte un peu de terre, quand ce ne serait que trois grains de sable! »

La bonne petite bête plongea tout de suite, mais fut longtemps sans reparaitre, et son cadavre seul surnagea. Menabochou chercha dans sa petite patte et y trouva un ou deux grains de sable, qu'il sécha en les tenant au soleil, puis il les jeta sur l'eau. Ces grains de sable flotèrent et s'étendirent, devinrent de petites fies qui se multiplièrent, et enfin Menabochou put sauter de son arbre, d'île en île, jusqu'à ce qu'il en trouvât une assez forte pour le porter. Quelques racines, quelques plantes qui surnageaient furent déposées dans la terre nou-

¹ C'est le *Northern diver* des Anglo-Américains et le *huard* des Canadiens, pour lequel il est le roi des oiseaux. Grand comme une oie, jambes courtes, presque pas de queue, grosse tête au bout d'un cou mince et long. Il vit solitaire, marche difficilement sur le sol et se tient presque toujours dans l'eau, où il enfonce beaucoup, comme un bateau pesamment chargé; mais il plonge admirablement, et sa tête s'enfonce très-bas, comme une ligne à plomb. Il est couvert d'un plumage lourd et épais, noir et blanc, très-agréablement nuancé, dont les Indiens tirent un grand parti.

velle, et les herbes, les taillis et les forêts se prirent à repousser. Menabochou ressuscita tous les cadavres flottants; les oiseaux nichèrent de nouveau dans les arbres, les castors et les poissons se glissèrent encore dans les fleuves, et les ours rentrèrent dans la forêt.

Avec une grande toise, Menabochou se promena par la terre, mesurant la longueur des fleuves, la profondeur des mers, la hauteur des montagnes et la forme des pays, afin que tout fût en harmonie.

Le monde reconstruit par Menabochou est le monde des Indiens. L'ancienne terre n'était habitée que par Menabochou lui-même, par le roi des serpents, les tortues et tous les monstres des eaux. C'était le monde fossile, antihumain.

Voici Menabochou sous les traits de l'Hercule indien :

Menabochou le grand chasseur a tué la Mère aux serpents, et le Roi des ours. Quand il tua le Roi des castors, ce fut aussi une bien grande affaire.

Il faut dire que la chasse avait été mauvaise et que la famine le pressait, alors qu'il avisa le castor, bien fourré, bien luisant et gras à lard. A cette époque, le lac Supérieur tout entier n'était qu'un immense étang que les castors avaient endigué. Menabochou perça la digue qui séparait à l'Est le lac Supérieur du Huron¹. L'eau se précipita claire et abondante par le fleuve actuel de Sainte-Marie, et l'on voit encore aux cataractes nombre de pieux et de treillis dressés par Menabochou, qui avait placé son chien à l'entrée du terrier, et sa femme à la percée de la digue. La femme de Menabochou, toute gelée de froid, ne siffla pas en temps utile, et le roi des castors, avec une dent irrésistible et un élan terrible, se rompit un passage à travers la claire-voie. Furieux, Menabochou applique un tel soufflet à sa femme, que le sang lui en jaillit des lèvres et teignit en rouge les *Pictured Rocks*, et se précipita à la poursuite du castor, qui, apercevant son ennemi, plongea si fort, qu'on voit encore un tourbillonnement au même endroit. Sachant bien qu'il finirait par reparaitre, Menabochou l'attendit, assis sur les rochers, au pied desquels le fleuve Sainte-Marie débouche dans le lac

¹ Menabochou s'y prit absolument comme les Indiens d'aujourd'hui, qui percent la digue qu'ont construite ces industrieux animaux par une ouverture treillisée qui ne donne passage qu'à l'eau. L'eau s'écoule, et la glace, n'étant plus soutenue, s'affaisse et se rompt à grand bruit sur les castors, qui s'enfuient, mais se trouvent arrêtés par le treillis, où les attend comme à toutes les ouvertures la flèche de l'Indien. Si la glace ne rompt pas, des chiens sont dressés à les poursuivre et les égorger sous la glace.

Huron. Ce fut précisément en face que le malheureux roi des castors reparut après son plongeon. Il éternuait, il soufflait, se secouait, quand Menabochou, qui s'était assoupi à l'attendre, se réveilla en sursaut. Du choc qu'en se levant il lui donna, son siège se brisa en mille pièces en un chaos de rochers, les *Bruce Mines* d'aujourd'hui. Sur l'un d'eux, il planta la tête de sa victime, qui s'est à la longue soudée avec le granit, mais a toujours gardé son nom et sa physionomie : c'est la *Tête-du-Castor*.

Mais l'affaire avec le Roi des Poissons fut tout autrement sérieuse, et peu s'en fallut que l'illustre Menabochou lui-même n'y succombât.

Monté dans son canot, il pêchait un jour dans le lac Supérieur. Entendant ses incantations magiques, tous les poissons mordaient à l'hameçon, mais il les rejetait l'un après l'autre. « Ce n'est pas toi, mais le roi des poissons que je veux ! »

— Quoi ! c'est à moi que tu en veux, scélérat de Menabochou ! Eh bien, nous allons goûter de ton amorce ! » Et, s'élançant comme une flèche, le roi des poissons arrive en quelques coups de queue, engloutit l'hameçon, la ligne, le bras qui la tenait, engloutit Menabochou lui-même avec son canot, et s'en va triomphant, racontant qu'il vient d'avalier cet insupportable Menabochou. « Pourvu que tu le digères ! » lui dirent ses amis.

Emprisonné dans l'obscurité et désagréablement surpris, Menabochou cependant ne perdit pas courage, et pour mieux vexer son ennemi, entonna le chant de guerre et raconta ses ruses et ses exploits. Il dansa toute la nuit, il piaffa, il gesticula des pieds contre les parois de l'estomac, si bien que son ennemi, pris d'un violent mal au cœur, se décidait à le revomir dans les flots. Cela ne convenait guère à Menabochou, qui, sentant sa prison se balancer comme une escarpolette, barra la gorge du monstre en y mettant sa barque de travers, et le monstre, ne pouvant plus rien avaler, mourut d'une mort misérable et flotta sur les eaux comme une épave immense. En becquetant le cadavre, les mouettes firent un trou par lequel Menabochou sortit en hissant son canot, où il remonta, remorquant en triomphe la carcasse du roi des poissons.

Puis il convia tous les animaux à un banquet, dont le poisson fit les frais. L'ours surtout fit bamboche ; il avalait l'huile fondue par brocs, et, devenu gras à lard sous son épaisse fourrure, il lui faut encore six mois par an pour se dégraisser. Le petit lièvre, assis derrière l'ours à

larges pattes, ne put attraper grand'chose; aussi le chasseur ne lui trouve-t-il qu'une boulette de graisse dans le cou. Le faisan des prairies n'y trouva non plus à gruger que la petite miette de lard qu'on lui voit sous l'aileron.

Après le banquet, les invités dansèrent en musique, et l'eau vint à la bouche du dieu, qui n'avait pas avalé beaucoup d'huile, en considérant toutes ces bêtes grasses, pesantes, lustrées et satisfaites. Il les pria de fermer les yeux et de jouer à colin-maillard, que ce serait un magnifique divertissement.

Innocentes de soupçon, elles fermèrent tous leurs petits yeux et continuèrent à danser en criant à grand bruit. Dès qu'une paire bien grasse et en bonne condition s'approchait, Menabochou la saisissait par la gorge, l'étranglait prestement et la jetait à sa femme dans la cuisine, qui la plumait incontinent. Et les pauvres sottes de valser toujours. Le loon valsait lentement et posément avec son jeune cousin, le scabevis, ou petit-plongeur. « Scabevis, mon ami, remarqua le loon, ne te semble-t-il pas que les bruits vont en diminuant? C'est vraiment singulier. » Et, clignant d'un œil, il vit Menabochou en train de se saisir de gros canards. « Ohé! les bêtes, cria le loon, Menabochou nous assassine! » Alors tout le petit monde d'ouvrir les yeux, de sauter, de voler, de bondir, de ramper, de nager, de courir dans toutes les directions.

Furieux, Menabochou se précipite sur le loon, qui gagnait le large; il eut le temps seulement de lui allonger un coup de pied qui lui enleva la queue et lui fit rentrer les jambes en arrière. Depuis, c'est un oiseau timide qui se tient toujours à distance respectueuse des Indiens, les cousins de Menabochou.

III.

C'est à Menabochou que l'on doit le paradis des âmes, auquel le grand Manitou n'avait point songé, et, grâce à lui, les âmes ne s'ennuient plus après la mort, mais se rassemblent dans une belle campagne, où elles dansent et jouent du tambour toute la journée.

Presque tous les Indiens, et même les Californiens ont transporté leur paradis à l'ouest par delà l'océan Pacifique, et il est à remarquer que leurs jossakids ou devins sont réputés d'autant plus puissants qu'ils

habitent davantage vers l'occident. Leur imagination aurait-elle été frappée par les splendeurs du couchant, baignant de ses vapeurs dorées les coteaux lointains, par delà lesquels la paix, le bonheur et la gloire semblent habiter un pays inconnu, tout rayonnant de lumière dorée ? Serait-ce que leurs légendes, reportant leurs origines vers l'orient, établiraient une analogie poétique entre le matin et la naissance, le déclin du jour et le soir de la vie, la nuit et la tombe, entre un pays que le soleil parcourt pendant la nuit et celui où se rendent les âmes après la mort ? Peut-être ont-ils pensé que les âmes marchaient sur la trace du soleil par le chemin des étoiles, par cette voie lactée que les Indiens appellent « *le sentier de la mort* ? »

« Où est votre paradis, demandai-je à deux Indiens de mes amis, et quelles sont les gens qui y entrent ? »

Là-dessus, ils se mirent à me raconter d'un grand chemin, de sentiers, d'une forêt immense, d'un grand fleuve, d'un gros serpent. Je n'y comprenais goutte. Enfin l'un d'eux s'écria : « Si tu avais du papier et un crayon, je te dessinerais tout cela très-exactement, et tu comprendrais tout de suite. »

Et le voilà qui se met diligemment et silencieusement à mesurer avec un compas, à tirer des lignes avec autant de peine que s'il se fût agi de construire une carte, et me présente en fin de compte un dessin fort élémentaire qui, au premier abord, me sembla représenter une branche avec ses rameaux placée entre deux carrés.

« Écoute. Ceci est la terre. Sur cette terre, Dieu a planté ses lois comme un arbre ou comme une route. Quelques-uns vont tout droit sur la grand'route, mais les autres se fourvoient dans les petits sentiers qui se perdent au désert. Les morts s'en vont par le chemin des âmes. A moitié chemin, ils rencontrent une fraise immense, et quelqu'un les invite à en manger. Ceux qui s'y laissent prendre disparaissent et meurent tout à fait. Près de la fraise se tient un chien grand comme une maison (Cerbère?), qui ne fait aucun mal à ceux qui vont, mais qui serait terrible pour ceux qui s'en voudraient retourner. Après trois ou quatre jours de marche, on arrive à un fleuve large et rapide. Pas de pont pour le traverser, mais seulement quelque chose qui ressemble à un tronc d'arbre renversé dont les racines tiennent à l'autre rive. Les âmes grimpent sur ce tronc, toujours balancé par les flots, et sautent de là dans le paradis. Tant pis pour celles qui glissent ou ne sont pas assez lestes, elles tombent dans la mare et y sont changées

en poissons ou en crapauds. C'est pour cela qu'il ne faut pas attacher les morts à une planche ni les envelopper de linceuls, qui leur porteraient malheur dans le grand saut. Ça va mal pour les petits enfants, qui périssent en grand nombre. Toutefois, parmi les voyageurs, il se trouve de bonnes âmes qui leur donnent la main et prennent soin d'eux. Aussi, quand un enfant meurt, il est bon qu'un oncle, une tante ou une cousine meurent bientôt après lui pour le protéger. J'ai vu une mère se désoler, que c'était à fendre le cœur, après la mort de son nourrisson, mais le mari venant à mourir presque immédiatement : « Mon mari est fort, il est grand chasseur. Il a un bon fusil, et trouvera du gibier sur la route. Il empêchera l'enfant de souffrir de la faim, et lui fera heureusement passer l'eau. Je suis consolée. »

Je repris : « On chasse dans votre paradis ? »

» — Non pas. Ni chasse, ni guerre, ni travail.

» — Que signifie le carré que tu as mis sur la carte à droite ? N'est-ce pas l'endroit où vont les méchants ?

» — Non ; tous les Indiens vont dans le même paradis, les Sioux comme les Odjibevès. Ce que tu montres, c'est le paradis des chrétiens, où les Indiens ne vont pas, parce qu'ils ne veulent pas abandonner leurs amis et leurs ancêtres¹. »

Je me rappelai qu'en effet il y a deux cimetières dans les stations missionnaires, l'un pour les chrétiens et l'autre pour les Indiens.

« — Mais comment savez-vous toutes ces histoires, puisque les morts ne reviennent pas ? »

» — Quelques-uns sont revenus. J'en connais un qui est revenu. Il pourrait lui-même te dire ce qu'il a vu dans le pays des âmes.

» — Raconte, je te prie.

» — Eh bien, le chasseur était malade, bien malade. Son âme partit pour le grand voyage. Il s'en alla vers l'occident, droit sur le soleil couchant. Avec peine il se frayait un passage à travers les ronces, les branchages et les fourrés. Enfin il aperçut des empreintes de pieds, puis des sentiers qui portaient de tous les villages indiens pour aboutir à un chemin bien large. Alors il marcha vite pour rattraper un cousin mort depuis peu. Son ami n'avait emporté ni fusil ni marmite², et lui

¹ On se rappelle la réponse des Indiens des Antilles, qui n'auraient pas voulu entrer dans le paradis des Espagnols.

² L'odeur des viandes qu'on avait déposées dans sa tombe était sans doute insuffisante pour le nourrir longtemps. Comparer, du reste, ce récit avec la charmante pièce de Schiller, « NADOWESSISCHE TODTENKLAGE », qui pourrait, à bon titre, faire partie d'une liturgie indienne.

avait deux fusils et une marmite. Il arriva près de la grande fraise. Tout auprès se tenait un personnage avec des ailes de corbeau longues et noires, qui lui dit :

« Où vas-tu ?

» — Mon chemin.

» — Mais tu es fatigué ; repose-toi un peu.

» — Non pas.

— Mais tu as faim ? Si tu mangeais un peu de cette fraise ?

— Non pas ! » et il continua sa route, mais sans trouver son ami, et arriva au grand fleuve qui entoure le paradis. Longtemps il erra sur le rivage sans trouver de pont ; mais à la longue il entendit : « Viens ici ! viens ici ! » C'était l'arbre dont le tronc et les branches formaient pont, et dont les branches secouées par le vent et frottées l'une contre l'autre semblaient dire : « Viens ici ! » Le chasseur prit donc son élan et sauta heureusement dans le pays des âmes. C'était un village étonnamment grand. Partout sur les prairies, partout le long des fleuves et des collines, on voyait des vigvams pressés les uns contre les autres ; on n'en voyait pas la fin. De loin, on entendait le bourdonnement des chants et des tambours. De tous côtés, on voyait les hommes jouer à des jeux de toute espèce, et surtout au jeu de balle et de crosse.

Depuis longtemps, le chasseur cherchait ses parents sans pouvoir les aviser. Enfin, il les aperçut devant lui. Sa mère était heureuse de le revoir ; mais son père, en montrant un visage sévère et un front ridé, lui dit :

« Que fais-tu ici ? Va-t'en ! » Mais la mère empêcha le père de le renvoyer, le prit par le bras et le fit entrer dans sa cabane : « Tu as l'air bien malade, mon pauvre fils ! Mais tu n'es pas encore mort, comme nous le sommes. Viens, mange et repose-toi. » Elle lui donna alors quelques fruits et quelque chose qui ressemblait à de la viande sèche, mais luisait comme du bois pourri, et qu'il trouva très-mauvais.

« Que fais-tu ici ? répéta le père. Tu as encore une femme et des enfants à la maison. Tu ne reviendras ici pour de bon que dans longtemps. » Ses deux oncles, morts depuis longtemps, vinrent aussi : « Pourquoi es-tu venu ? Va-t'en, et prends soin de tes enfants ! » Et la mère prit congé tristement en lui remettant une poudre comme du cinabre, enveloppée dans un petit papier : « Ça te fera du bien ! »

Le retour fut bien plus pénible que l'aller. Le fleuve grondait et bouillonnait comme dans la tempête. Ses rives étaient couvertes d'innombrables débris de bois, restes de petits berceaux fracassés, qu'il

n'avait pas remarqués la première fois. Et les branches, au lieu de lui dire : « Viens ici ! » grondaient et sifflaient comme des vipères ; le tronc lui apparaissait maintenant sous sa véritable forme, celle d'un serpent immense. Mais il se risqua bravement sur ses anneaux pour retourner auprès de ses enfants, et parvint, non sans peine, à l'autre bord.

La fraise, à son tour, lui apparut maintenant comme une masse de fer rouge, et le corbeau amical s'était changé en un homme terrible qui le menaçait de sa massue.

Près de là, il trouva son cousin qui marchait très-lentement, et que, dans son ardeur, il avait dépassé. En vain il essaya de le persuader de revenir avec lui ; mais son ami, qui était bien mort, ne voulut pas ; il lui *fallait* aller dans le pays des âmes. Le chasseur lui remit alors un fusil et une marmite, lui donna quelques renseignements, et chacun tira de son côté.

A mesure qu'il se rapprochait de la terre des vivants, les petits sentiers divergeaient et se multipliaient ; finalement, il perdit sa route, s'égara dans une prairie dont les herbes étaient allumées. Il s'élança au milieu des flammes, mais la douleur et l'effroi le réveillèrent. Sa femme et ses enfants l'entouraient, sanglotant sur sa mort.

« J'ai été, dit-il, dans le pays des âmes. J'ai revu ma mère. Mais je reviens auprès de vous. »

Alors il pria sa femme de regarder si elle ne trouverait pas quelque chose dans sa poche, car il était trop faible pour y mettre la main. Effectivement, elle en retira une petite boîte d'écorce de bouleau contenant comme une petite éponge rouge. Il en goûta, guérit peu à peu ; et il vit aujourd'hui avec sa femme et ses enfants.

Cette histoire n'est-elle pas touchante, même après celle d'Orphée et d'Eurydice ?

— « Là, dans le paradis, me fut-il raconté d'autre part, il y a un chef, le plus haut de tous. Son nom est Omissa Kamigohoue. Ça veut quasiment dire le Maître de la terre. Il est toujours tranquille. Il ne parle jamais, excepté quand quelqu'un est né ici-bas. — Il entend ça ; il entend ça comme un coup de canon, et alors il se redresse, crie le nom de la personne et dit combien de temps elle vivra, cinquante, soixante ans ou deux jours. C'est son ouvrage.

» Et encore il a l'œuvre de recevoir toutes les personnes qui viennent au paradis. L'histoire est qu'ils sont plus riches là qu'ici. Il y a plus de quoi. Ils trouvent plus de chevreuils, et encore de meilleurs animaux,

sans jamais les chasser. Ils n'ont jamais chagrin, trouble ni misère. Tout pousse sans travailler, le pain, les fraises, le riz, etc.

» Mais il y a là dedans quelque chose de particulier. Quand quelqu'un est quasi mort ici, et quand il va sur le chemin du paradis sans être réellement mort, il lui paraît que toutes ces bonnes choses ne valent rien. Il pense que les fraises du paradis sont de bois, que le pain c'est du fer, et que les morceaux de viande sont des pierres. Mais quand il est réellement mort, il mange comme les autres et trouve tout délicieux. »

« Et l'enfer? » demandai-je.

— Quant à l'enfer, je n'en sais rien du tout. Nous pensons que tous les hommes vont par le même chemin. »

IV.

Si nous passons de leur théologie à leur moralité religieuse, nous constaterons que les Indiens ont, par leur gravité, leur mysticisme, leur esprit de patience et de résignation, un des tempéraments les plus religieux qui puissent exister.

Ils sont en communion fréquente avec le Grand Esprit, en l'honneur duquel ils s'imposent des jeûnes fréquents et auquel ils adressent de nombreuses prières pour eux et leurs amis. A tous les repas solennels, ils prononcent un petit discours fort édifiant en guise de *Benedicite*. Les Indiens de l'Ouest, plus pieux et plus primitifs que les autres, ont conservé l'habitude de vaquer dans la matinée à une espèce de service divin et de prononcer des oraisons comme la suivante :

« Hoho! hoho! frères et amis, oncles et cousins! vous savez combien nous sommes dans la misère! Nos femmes jeûnent, nos enfants crient, nous n'avons plus rien à manger. Nous n'avons rien, rien du tout! Mais courage, camarades, j'ai vu en rêve des traces de biche. Peut-être le Grand Esprit prendra-t-il pitié de nous! »

Les offrandes aux Esprits consistent généralement en tabac et en chiens. Ils répandent du tabac sur les pierres, tombeaux ou troncs d'arbres qui leur servent de témoins d'un acte mémorable, et auprès desquels leur esprit a été frappé d'une grande pensée. Mais le sacrifice par excellence est celui du chien, bête impure et fort négligée dans la plupart des cas, mais qui devient fort propre pour être mangée, et qui,

pour être égorgée, devient même sacrée. « Le chien, disent-ils alors, est notre ami et compagnon, et le sacrifier, c'est presque se tuer soi-même. » L'ours est très-respecté par les Peaux-Rouges, qui le traitent, comme on sait, en cousin germain. On ne le sacrifie jamais.

— L'Indien est, avant tout, superstitieux. Pour lui, tout est supranaturalisme. La flèche ne tuerait pas le gibier si elle n'était magique; le fer ne serait pas du fer s'il ne contenait quelque force mystérieuse; une marguerite blanche est le déguisement que revêt une petite péri ou quelque gracieuse inconnue. Ils expliquent la vaillance du guerrier et la fascination qu'exerce le héros par l'assertion qu'un sac de médecine particulièrement puissant est entre ses mains.

Il n'est aucune substance inorganique qu'ils tiennent en si haute estime que le cuivre, qui se trouve fréquemment à l'état métallique pur à la surface de leur sol, comme des blocs erratiques échoués parmi les rochers de leurs forêts. Toujours ils en triment quelque morceau qu'ils se lèguent de père en fils, avec des récits plus ou moins exacts sur leurs propriétés merveilleuses.

Un vieux fourreur, homme d'intelligence et de longue expérience, me conta l'histoire suivante :

« En 1825, je trafiquais à l'embouchure de l'Ontanogon, à l'endroit où l'on a bâti aujourd'hui une jolie petite ville, avec Keatananng, un chef d'Odjibevès. — Keatananng était mon ami. Souvent il me disait : « Je voudrais faire quelque chose pour toi. » Un jour, il m'offrit deux de ses filles. Je lui répondis : « Keatananng, j'ai déjà une femme, et les chrétiens n'en ont jamais qu'une. Mais écoute : tu m'as souvent parlé d'un trésor que tu possèdes, un gros bloc de cuivre. Si tu m'aimes, tu me le donneras et je l'emporterai chez moi. S'il est bon, nous en reviendrons prendre de pareils dans le pays, et, au lieu d'un morceau, tu pourras en avoir beaucoup, et je te donnerai aujourd'hui pour ton cuivre tout ce que tu voudras. »

Cette proposition affligea Keatananng, qui resta longtemps silencieux. « Tu me demandes beaucoup plus que si tu me demandais toutes mes filles. Le morceau de cuivre dans la forêt est mon plus grand trésor; il était le trésor de mon père et celui de mon grand-père aussi. C'est notre protecteur et notre espérance. Il m'a fait prendre des castors et tuer beaucoup d'ours; il m'a fait triompher de mes ennemis et scalper des Sioux; il m'a préservé de maladies et m'a fait devenir vieux.... Mais je t'aime aussi et je veux te le prouver. Je ne puis de ma vie faire davantage que de te montrer le chemin et te permettre d'emporter mon bloc de cuivre. »

« Bien ! et que veux-tu en échange, Keatananng ? »

Après de longs pourparlers, nous convinmes de deux aunes de drap écarlate, quatre aunes de drap bleu, un mètre de ruban de chaque couleur, trente paires de boucles d'oreilles en argent, deux couvertures de flanelle et dix livres de tabac. La négociation fut tenue absolument secrète.

Le lendemain, à minuit, Keatananng se glissa silencieusement sur l'herbe et me toucha la tête : « Les marchandises sont-elles prêtes ? » Il les examina l'une après l'autre fort attentivement, noua le drap et le tabac en deux paquets avec les rubans de soie, les prit sous son bras et nous partîmes. Nous suivîmes une prairie jusqu'au canot de Keatananng. Je voulais l'aider à ramer, mais il ne le voulut pas permettre, et rama lui-même avec silence et mystère, sans sortir sa rame de l'eau une seule fois. Nous glissions comme des ombres le long du rivage. Deux heures après, nous abordions aux *High Bluffs*. Au sommet de ces rochers escarpés, il s'arrêta, contempla le ciel étoilé et fit sa prière au Grand Esprit :

« Tu m'as toujours été favorable. Tu m'as fait un grand présent. Je l'ai beaucoup vénéré, je le vénère encore. Ne t'irrite pas si je le cède à un ami qui le désire vivement. Je t'apporte en échange un grand sacrifice. »

Là-dessus, il choisit le lourd paquet de marchandises et le lança dans le fleuve, où il s'enfonça bientôt : « A présent, viens ! dit-il, je suis plus tranquille. » Et nous entrâmes dans un fourré, et marchâmes sur la crête de la colline jusqu'à un certain arbre : « C'est ici ! »

Je me mis immédiatement à l'œuvre, je nettoyai un amas de feuilles, de plantes, de branchages, d'écorces amoncelées, et j'arrivai enfin à un bloc de cuivre de la forme et de la grosseur d'un chapeau, pesant un demi-quintal environ. Une belle veine d'argent le traversait. — Pendant que je travaillais, Keatananng était fort ému ; il tremblait et frissonnait. A l'endroit où j'avais enlevé le cuivre, il enterra les dix livres de tabac en offrande expiatoire, et recouvrit la place de racines, de feuilles et d'écorces. Quant à moi, j'enveloppai mon cuivre dans une couverture et le transportai au canot. — De nouveau nous glissâmes silencieusement sur les eaux, Keatananng ne soufflant mot, et nous rentrâmes sans bruit. Le lendemain, je partis avec mon trésor. Il fut immédiatement expédié au Congrès : ce fut un des premiers échantillons qui attirèrent l'attention sur les trésors métallurgiques de la contrée.

Mais à partir de ce moment, Keatananng eut du malheur dans ses

entreprises, et se repentit plus d'une fois de sa condescendance. Toutefois il resta toujours mon ami, et plus tard il recouvra sa tranquillité d'esprit en devenant chrétien.

Un jour, le bruit du tambour nous annonça un dangereux cas de maladie dans la hutte d'un jeune ménage. En passant, j'eus la curiosité de soulever le rouleau d'écorces qui faisait paroi, et j'aperçus avec une certaine frayeur, juste en face, la figure du jossakid, et le visage pâle et abattu du pauvre petit être couché dans les bras de son père, qui était bien triste. Le jossakid était agenouillé; il s'approchait, puis s'éloignait subitement du malade en rampant et en le fixant du regard comme un chat aurait fait avec une souris. Ce n'était pas à l'enfant, c'était à la maladie qu'il en voulait. Avec un instrument, un os creux très-blanc et poli de la longueur de deux pouces et demi, et qu'il avait de temps à autre, il aspirait et respirait sur la peau du malade, et, avec d'horribles contorsions et grimaces, il rejetait dans un bassin le mal qu'il était censé avoir avalé. — Pendant l'intervalle, un assistant jouait du tambour, manœuvrait la calebasse, chantait et marmottait, et la mère de l'enfant soupirait.

A ma seconde visite, le lendemain matin, je ne vis plus de médecin. L'enfant, enveloppé de flanelle, était encore couché dans les bras du père, qui le regardait plus tendrement et plus tristement encore que la veille. Exténuée, la mère était étendue sur le sol, la figure ensevelie dans des couvertures. Silence solennel, personne ne prenait garde à moi.

Je revins le soir, mais il me fut impossible de trouver la cabane. « Les Indiens craignent la *mortalité*, m'expliqua mon interprète. Ils enterrent leurs morts tout de suite, et les font sortir non point par la porte, mais en abattant la cloison. Si le mort restait, disent-ils, il entraînerait les vivants avec lui. Ils éteignent le feu, abattent leur cabane, en transportent les matériaux aussi loin que possible, et la reconstruisent de nouveau. Ils se garderaient bien d'allumer un nouveau feu avec des tisons du foyer qui a été témoin de la mort. »

Nous trouvâmes le père et la mère de l'enfant chez les grands-parents, au milieu d'une réunion nombreuse qui, par beaucoup de bruit et de tapage, s'efforçait d'assourdir leur douleur. Des quidams chantaient, tambourinaient ou racontaient des gaudrioles; on paye chez nous des affligés, des pleureurs et pleureuses pour figurer aux funérailles, mais les Indiens se louent des *consolateurs*, et même assez cher.

Plusieurs jours après, passant de nouveau devant cette cabane, et entendant encore les chants et les tambours, et m'enquérant du pourquoi : « Ce sont toujours les consolateurs ! »

Comme on le voit, les petits Indiens sont entourés des soins de la plus vive affection, les mères indiennes étant presque aussi amoureuses de leurs *pappouses* ou marmots que les guenons le sont de leurs guenillons.

Leur berceau est composé d'une légère planche de peuplier avec un encadrement qui suit les formes du petit corps. Dans le creux, ils insèrent un mélange de fine mousse, de bois de cèdre entièrement pourri et du coton-longues-soles tiré d'une espèce de roseau qui absorbe l'humidité comme une éponge, et qu'on renouvelle très-souvent. On attache les enfants dans ce nid en leur laissant la tête et les bras libres. Au-dessus s'arrondit un demi-cercle, auquel sont suspendus des joujoux et des amulettes, un jeu de cloches, des arcs et des flèches en miniature. Sur le berceau, on étend une couverture ornée de perles et de broderies, qui en feraient même dans nos pays un article de luxe. Un petit morceau de cuir où s'attachent quelques fragments de corne sert de préservatif contre les maladies. « Oui, c'est très-bon ! oui, c'est excellent ! » me répétèrent plusieurs femmes.

Quand un enfant meurt, on coupe une boucle de cheveux en souvenir de la tête chérie, et on l'enveloppe soigneusement dans un papier, au milieu de ses vêtements, des joujoux et des amulettes : on en fait un paquet à peu près de la taille de l'enfant, et la pauvre mère le pose près du feu à son côté, le couche dans son berceau, le charge sur son dos, va au bois et à ses travaux divers, en portant toujours sur elle sa *mière* (*kité magiisvinn*), nom donné à cette malheureuse momie. Elles assistent ainsi aux fêtes, et plus d'un guerrier, en la voyant pleurer, se coupe une boucle de cheveux qu'il jette sur le paquet, « pour faire plaisir à la pauvre mère et à son enfant. » Pendant une année entière, elles traînent constamment ce triste simulacre, espérant que, par ce contact incessant, elles lui communiqueront une force suffisante pour accomplir le pénible pèlerinage vers le paradis. Quand l'année est révolue, la famille se réunit pour une fête de funérailles ; on ouvre le paquet, on distribue joujoux et vêtements, et l'on enterre la boucle de cheveux.

Au lac Vermillon, je rencontrai un ménage qui émigrerait, probablement après la mort d'un enfant. La mère avait chargé sur son dos ce triste et lourd paquet avec tous ses autres bagages. Quand on fit halte, un petit garçon le prit dans ses bras et se mit à le dorloter, comme

il faisait jadis pour sa petite sœur. Le paquet était arrangé solidement avec beaucoup de soin. L'endroit de la tête était orné de plumes et de petits rameaux de l'arbre de vie, et contre sa poitrine, on avait attaché la cuillère qui avait servi à nourrir la pauvre enfant.

V.

C'est un songe qui décide si l'enfant s'appellera la *Sombre nue*, l'*Oiseau noir*, la *Pluie d'orage*, l'*Ours noir*, la *Loutre blanche*, le *Renard jaune*, le *Petit rat musqué*; les parrains de prédilection sont les bêtes de la forêt, mais les animaux importés d'Europe, comme le cheval, l'âne ou le porc, ne sont pas admis à cet honneur.

Quelquefois un ami ajoute un autre nom à celui donné par le père, le baptême des midès en fournit souvent un troisième, la belle-mère un quatrième; c'est le hasard qui décide du nom définitif.

Trop orgueilleux pour dire à un étranger comment il s'appelle, un Indien ne peut pas se résigner à avouer que son illustre nom puisse être ignoré; sa femme, sa belle-mère, ses proches, se refusent également à le dire : « Nous croyons, me disait un vieil Indien, que ça diminuerait notre valetur. » Ignorant encore cette particularité, je demandai son nom à un Peau-Rouge qui, pris d'un grand embarras, hésita longtemps et poussa enfin un assistant par le coude : « Dites donc mon nom. »

Jamais, nous l'avons vu, un marmot indien ne crie ou se rend désagréable; dès sa naissance il est doué d'une vertu de race, la patience à toute épreuve. De bonne heure on lui inculque toutes les vertus du sauvage, la sobriété, l'endurance, la prudence, un contrôle vigilant sur ses appétits et ses passions, celle de la vengeance exceptée. Rien de plus édifiant que les exhortations que les pères délivrent à leurs enfants, et qu'ils se transmettent de génération en génération, sur le devoir de tout homme de se gouverner par la volonté, la réflexion. Rien de plus admirable que leur calme et leur constance dans les traverses les plus pénibles; aussi dans les moments difficiles la bonne humeur de l'Indien augmente avec la mauvaise humeur du Yankee, et quand le Canadien répète : « Misère! misère! » son compagnon Peau-Rouge s'écrie : « Hourrah! *Tiva! tiva!* »

Pour acquérir toutes ces vertus, une austère discipline est néces-

saire. A cette époque décisive où l'enfant se fait homme ou femme, et entre dans la période de liberté morale et de responsabilité individuelle, les adolescents passent chez ces barbares par une épreuve solennelle. Leur initiation est héroïque et ne s'accomplit pas dans une cellule obscure qui sent le moisi, ils ne se fouettent pas avec la discipline des esclaves, ils ne récitent pas de longs formulaires en algonquin, et ne travaillent pas à leur abêtissement, comme recommandait Pascal. Non pas ! Mais par des épreuves qui nous sembleraient impossibles, si elles n'étaient pas générales dans ce pays, ces jeunes sauvages purifient leur nature, disent-ils, et font subir aux éléments encore grossiers de leur individualité morale une fermentation qui changera en vin généreux un moût fade, lourd et impur.

Par des jeûnes et des macérations que nos organisations européennes ne pourraient pas supporter, ils se font tomber dans des extases où leur destinée se révèle, où se formule le principe qu'ils suivront toute leur vie. Soumis à une endurance extrême, chacun d'eux acquiert la conscience de sa valeur et en donne la mesure exacte ; le piètre sujet est forcé de laisser voir ce qu'il a dans le ventre, tandis que le fort montre ce qu'il a au cœur.

Le garçon ou la jeune fille se retire dans la forêt solitaire pour y réfléchir sur les grands faits de la vie qui préoccupent le sauvage autant que le civilisé, pour se vaincre soi-même avant de songer à se mesurer avec les guerriers d'égal à égal, pour acquérir les vertus qui font le chasseur et le combattant, et celles qui font la femme de cœur. Et ce ne sont pas quelques privilégiés comme nos chevaliers, quelques pauvres hères comme nos moines de France, d'Espagne et d'Italie, qui sont admis à ces veillées d'armes, à ces initiations extraordinaires ; mais la nation tout entière, dont chaque citoyen et chaque citoyenne ont prouvé en un certain jour qu'ils avaient du cœur.

Agibe Gijik, le Petit-Corbeau, me raconta ceci :

« Je commençais à devenir un grand garçon, lorsque, par un jour de printemps, mon grand-père me prit par la main et me mena dans la forêt pour y faire mon jeûne. Dans les branches d'un sapin choisi parmi les plus hauts nous entrelaçâmes quelques broussailles, sur lesquelles j'étendis de la mousse et une couverture. Quelques rameaux furent tressés au-dessus de ma tête, de manière à former une espèce de toit, pour me garantir un peu contre le vent et la pluie.

» Mon grand-père me recommanda de ne cueillir aucune fraise,

aucune baie, de ne rien boire, de ne pas même lécher l'eau de pluie qui pourrait dégoutter sur moi. — Pendant trois jours je résistai à la faim, à la soif et au tourment de rester immobile, mais au quatrième jour je me laissai descendre sur l'herbe, et ne pus résister à la tentation de goûter les feuilles aigrettes et rafraîchissantes d'une plante à côté de mon arbre. J'en avais à peine goûté que tout d'un coup ma faim devint furieuse, et j'errais dans la forêt, avalant mousses, bourgeons, champignons, tout ce qui me pouvait remplir le ventre. Je me glissai chez nous et, couvert de honte, j'avouai tout à mon père et à mon grand-père.

— Ils te punirent, sans doute ?

— Non pas, mais ils me dirent que j'avais mal agi, que c'en était fait pour l'année, et que je devais pour recommencer attendre au printemps prochain.

» L'année suivante, je traversai la glace du lac pour me réfugier dans une cachette que j'avais avisée au milieu d'une petite île. — Les trois ou quatre premiers jours de jeûne me furent aussi pénibles que l'année précédente; la faim, le froid, la soif m'empêchaient de dormir. Au cinquième jour la souffrance se ralentit et je pus m'assoupir, mais mon esprit était libre et veillait. — Je ne vis rien jusqu'à la huitième nuit. Alors j'entendis soudain les feuilles et les branches bruire, comme froissées par des pas d'homme ou d'ours. J'eus peur. « Si c'était une troupe d'ennemis ! » pensais-je, et j'aurais voulu fuir. Mais celui qui s'approchait devina ma pensée, et s'approchant légèrement, de plus en plus légèrement, il flotta devant moi et s'arrêta près de ma tête : « Pourquoi jeûnes-tu ?

» — Pour devenir fort et pour connaître ma destinée.

» — C'est bien ! Viens avec moi. »

Ici j'interrompis : « Parlait-il bien haut ?

— Je ne crois pas. Nous nous regardions au cœur, et nous devinions nos pensées et contemplions nos sensations¹. Et quand il m'ordonna de le suivre je lui obéis, sans le moindre effort de pensée ni de volonté, et comme un esprit qui sortirait du tombeau, je le suivis à travers les airs. Bien que je flottasse dans l'atmosphère, mon corps était ferme et solide comme si nous eussions été encore sur le sol, et il me semblait que nous gravissions une montagne vers l'orient, toujours plus haut, et plus haut.

» Au sommet du pic nous entrâmes dans un grand vigvam. Je n'y

¹ Agibe-Gijik semble décrire ici le langage angélique de Swedenborg.

aperçus d'abord qu'une pierre blanche, puis je distinguai quatre hommes qui m'invitèrent à m'asseoir au milieu d'eux. Je le fis, mais la pierre s'enfonçait sous moi, j'allais choir à terre. « Arrête ! dit un des hommes. J'ai oublié quelque chose. » Et il étendit une peau sur la pierre, ferme désormais comme un tronc d'arbre. Pendant l'intervalle, le vigvam s'était rempli d'une multitude de personnages rassemblés en conseil. Alors on m'ordonna de regarder en bas, et je vis sous moi, bas, très-bas, la terre au loin étendue....

— La voyais-tu ronde ?

— Non, elle avait quatre coins. On me dit ensuite de regarder en haut, et j'aperçus le ciel au-dessus de moi, tout près, tout près, il était magnifique à voir et je m'oubliais à le contempler. Là-dessus le troisième personnage me demanda : « Tu as vu et tu as contemplé. Que choisis-tu, le haut ou le bas ?

» — Le haut, répondis-je. C'est pour le connaître que je jeûne. »

» Alors on me montra le dossier de mon siège qui s'était élevé en colonne taillée en échelons, sur lesquels je me mis à gravir. Je montai bien haut, plus haut, toujours plus haut, et enfin j'arrivai à un endroit où quatre vieillards à chevelure blanche se tenaient en l'air autour de la colonne ; une coupole blanche et étincelante s'arrondissait au-dessus de leur tête. Je me sentais léger et voulais toujours monter.

« Halte ! firent les vieillards. C'est assez haut monté pour toi. Regarde ! Tu vois notre chevelure blanche, tu en auras une comme nous. Tu seras fort, tu auras de la santé et vivras longtemps. Prends cette boîte de médecine, elle te servira. Nous nous souviendrons de toi quand tu prieras vers nous, et nous t'aiderons auprès du Maître de la vie. Regarde et n'oublie pas. Tous ces aigles, tous ces oiseaux, toutes ces bêtes sauvages qui courent et volent dans nos vigvams, nous t'en faisons présent. Tu seras un grand chasseur et tu les tireras toutes¹. » Et je considérai longtemps une multitude d'oiseaux et de gros gibier qui se pressaient contre la coupole ; j'étais perdu en admiration. Les quatre vieillards me dirent alors : « C'est assez rester, il faut t'en retourner. »

» Je me mis alors à descendre et vivement, car je m'aperçus que la colonne commençait à fondre et que les échelons disparaissaient sous mes pieds comme des monceaux de glace près du feu. — J'arrivai heureusement à la pierre blanche où se tenaient encore les quatre

¹ Ces animaux, que voyait Agibe Gijik avant qu'ils vécussent sur la terre, existaient sans doute au ciel, à l'état des idées archétypes de Platon.

hommes, qui me dirent : « C'est bien, Agibe Gijik ! Tu as été hardi, et tu as vu de grandes choses. Nous serons tes témoins quand tu les raconteras. N'oublie rien de ce que tu as entendu. Nous sommes tous ici tes amis et nous prions pour toi. »

» Là-dessus je leur fis mes adieux et je me laissai couler dans mon nid, sous les branchages du sapin. Alors je me réveillai, je m'étirai, et en ouvrant bien les yeux je vis les branches autour de moi rongées et sucées, et je compris que, pendant l'absence de mon âme, mon corps en détresse avait mordu et mâchonné les rameaux verts; je me sentais si faible que je pouvais à peine bouger. — J'entendis alors siffler, et appeler mon nom. C'était mon grand-père qui au dixième jour m'était venu chercher; il me criait de descendre. Voyant mon état, il courut à la maison et revint avec mon oncle, qui portait un canot pour me faire passer l'eau. Ils me descendirent de l'arbre et me remirent sur pied. D'abord je pouvais à peine me tenir debout, mais je marchai peu à peu.

» En route nous rencontrâmes un ours. Mon oncle le voulait tuer. Mais nous l'arrêtâmes : « Quand on retourne du jeûne, on ne doit pendant trois jours faire de mal à l'âme qui vive ! » Je m'avançai alors sur l'ours et lui dis : « Ours, mon frère, je suis très-fort. J'ai une puissante médecine. Je viens de chez les esprits. Je pourrais te tuer d'un coup, mais je ne le veux pas faire. Va ton chemin ! » L'ours m'écouta, puis courut droit dans la forêt. Il m'avait compris. Peut-être aussi avait-il eu peur de mon aspect misérable, tant j'étais pâle, maigre et sinistre.

» A la maison je m'étendis sur la mousse. Le lendemain seulement je pris quelque nourriture, et trois jours après j'étais en pleine vigueur. A partir de ce jour j'étais un homme. »

Tel fut le récit du vieil Agibe Gijik.

Il n'y a pas de voleurs chez les Indiens, disions-nous. Il ne s'agit pas, bien entendu, de déprédations commises à l'instigation des compagnies de pelleteries qui déguisaient leurs agents en faux Peaux-Rouges, ou commissionnaient quelques Pieds-Noirs authentiques pour dévaliser certains comptoirs. Le fait est que des Européens sans armes et chargés de milliers de dollars ou de marchandises plus précieuses que des dollars, circulent sans accident à travers les forêts et les grands bois, où chaque taillis fourmille d'Indiens avec couteau, fusil et tomahawk. Le cas est différent pour les tribus des Prairies, Comanches, Apaches et autres qui sont en guerre héréditaire avec les Européens.

Mais s'il est pleinement disculpé de tout soupçon de cupidité, l'Indien sera condamné au premier chef pour son esprit de vengeance qui est sa passion, son crime et son malheur. Son malheur, car cet esprit de rancune perpétue leurs haines de familles et leurs rivalités de tribu à tribu.

Leur amour est peut-être plus fort que la mort, mais leur haine est plus forte que leur amour. En voici un triste exemple.

« Une famille d'Odjibevès avait peu ou point de relations, elle habitait dans un endroit écarté; le père et la mère étaient vieux et infirmes, les enfants très-jeunes, ils souffraient misère et famine. Tout leur espoir en de meilleurs jours reposait sur la tête du fils aîné, qui accompagnait déjà les expéditions de la chasse, et promettait par son bon cœur de devenir un second père pour ses frères et sœurs, quand on apprit tout d'un coup que des maraudeurs sioux l'avaient surpris, tué et scalpé. Les survivants tombèrent dans un affreux désespoir; la misère menaçait de les engloutir tout à fait, et pas d'espoir de vengeance! Le père était incapable de brandir un tomahawk! Pas de parent pour prendre fait et cause pour eux! La cabane retentissait de lamentations, de chants de deuil et d'imprécations impuissantes.

» On vit alors la fille aînée frapper sur le tambour de guerre, marmotter des chants sauvages et interroger le Destin par des rêves. Elle annonça qu'elle vengerait son frère.

» Malgré l'inimitié des races, elle se trouvait avoir, par extraordinaire, un amoureux dans le village frontière des Sioux. — Elle traversa monts et forêts, se glissa au milieu de la nuit dans le camp des ennemis, jusqu'à la hutte du jeune homme, qu'elle réveilla en passant la main à travers les écorces de la paroi et en lui chuchotant des paroles d'amour. L'amant se lève précipitamment, et suit dans la forêt sa perfide maîtresse qui, au milieu de ses embrassements, lui enfonça un couteau dans le cœur et rapporta le scalp sanglant dans sa famille, qui l'accueillit en triomphe comme l'héroïne de la tribu, comme une Déborah, comme une nouvelle Judith. »

Après avoir qualifié comme il le mérite ce vice qui leur est constitutionnel, nous serons plus à l'aise pour louer leur générosité qui est vraiment magnifique. Un voyageur canadien me disait : « Les sauvages des Grandes Terres¹, voilà, monsieur, des gens d'un cœur grand! Si vous êtes fatigué, vous restez chez eux huit, dix jours, tant qu'il

¹ Moins en contact avec les blancs.

vous plaira, mangeant chaque jour leur meilleur morceau, sans que vous osiez leur parler de récompense; mais ils reconnaissent chaque service qu'on leur rend, comme de grands seigneurs. »

L'homme que les Indiens méprisent le plus après le lâche et le menteur, l'homme auquel ils ne permettent même pas d'entrer dans leur *vigvam*, est le *sasagis*, ou le ladre. Tant que n'importe qui a n'importe quoi, il est tenu par la loi de l'opinion publique d'en faire part. Ils distribuent ainsi aux nécessiteux, aux amis et connaissances, avec une générosité exaltée, et même avec une déplorable imprévoyance, non-seulement le gibier ou les fourrures, produits de leur chasse, mais encore les présents que leur font les Européens, l'argent qu'ils reçoivent pour leurs ventes de terrain. Tel chef qui reçoit un paquet de marchandises, assemble les siens, et leur distribue tout le ballot, jusqu'au dernier fichu de soie et de cotonnade. Si un saint enthousiasme le saisit, il est encore capable de se dépouiller même de sa chemise qu'il jette sur le tas : « Voyez, je suis à présent plus pauvre que vous ! » Et ce chef croit avoir fait une excellente affaire en transformant son capital de marchandises en un capital de reconnaissance.

En fait d'hospitalité, mon Canadien m'a conté un trait d'une bonté héroïque :

« Un Indien avait faim. Il entra dans le blockhaus d'un Yankee pour demander quelque nourriture, qu'on lui refusa brutalement. On lui refusa même un vase pour tremper quelques vieilles croûtes qu'il avait conservées. « Un Indien, lui fut-il répondu, peut boire son eau comme une bête. »

» Le hasard voulut que plus tard le grossier personnage, égaré dans la forêt, et depuis deux jours sans manger, rencontra un Indien, qu'il aborda comme son sauveur. Le Peau-Rouge le conduisit dans sa hutte, le traita de son mieux, et le lendemain matin le remit sur la bonne route et lui dit adieu. « Je t'en prie, dit le Yankee, accepte ceci. — Non pas, répondit son hôte; seulement, si je te demande à boire, donne-moi de l'eau. » Frappé de ses paroles, le chrétien se rappela ses traits avec une stupéfaction mêlée de terreur : il porta la main à son fusil; mais le paten s'en était déjà retourné, il allait tranquillement son chemin. »

ÉLIE RECLUS.

SOPHIE DE LA ROCHE.

ESQUISSE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE ET MORALE.

Sophie von La Roche, die Freundin Wielands, von LUDMILLA ASSING. —
1 vol. in-12. — Berlin, 1859.

C'est assurément un lieu commun de dire que la nature humaine est une et diverse, et que, dans le cours des âges et la succession des peuples, elle a varié d'une manière infinie son expression et ses manières d'être, sans cesser au fond d'être identique à elle-même. Ce ne sont pas seulement les races, ce sont aussi les âges qui ont leur mode particulier de sentir et de s'exprimer. Chez les peuples comme chez les individus, la transition naturelle de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à la virilité, et du plein développement à l'inévitable décadence, déterminent dans la vie morale et intellectuelle des changements certains, mais susceptibles de se modifier sous l'action de mille causes voisines ou lointaines, sérieuses ou légères. Selon les lieux et les temps, l'humanité bégaye, parle ou anonne, et c'est là le cours naturel des choses; parfois aussi, pour suivre la même image, au lieu de parler naturellement, elle grasseye ou zézaye, parce que tel est son caprice et qu'elle le tient pour agréable. Sans parler des autres variations de notre espèce, on voit à presque toutes les époques la langue immortelle du cœur se compliquer d'un jargon particulier dont raffolent les contemporains, et que la postérité la plus voisine repousse ou ne comprend plus. De là vient qu'il y a si peu de lumières durables dans le feu d'artifice que l'esprit humain ne cesse de se tirer à lui-même, et que le ciel de la poésie compte plus d'étoiles filantes

que de soleils. Souvent les renommées qui ont jeté le plus d'éclat sont justement celles qui s'éteignent le plus vite, sans que personne ose douter de l'infailibilité naturelle qui s'attache aux jugements de la postérité. Le présent n'estime et ne retient du passé que ce qu'il en peut saisir, et il n'en peut saisir que ce qu'il a de commun avec lui. Les caprices et les travers où a pu se complaire une génération n'entrent point dans la tradition continue et vivante de l'esprit, et la séparation s'effectue promptement entre ce qui est durable et ce qui ne doit être que passer. La postérité a bien vite rétabli la distance juste entre Cervantes et Gongora; et par delà les fadeurs de l'hôtel de Rambouillet et la sentimentalité plate du siècle dernier, elle remonte, s'il le faut, jusqu'à l'Andromaque d'Homère pour trouver le charme immortel du sentiment vrai. De tels exemples sont bien faits pour montrer la différence entre la popularité vaine et la gloire sérieuse. Parfois même, cette auréole éphémère qui éblouit les contemporains est plus courte que la vie qu'elle illustre. Il suffit pour cela que le goût du public change, et que le travers dominant disparaisse ou soit remplacé. Les écrivains qui l'avaient principalement exprimé voient alors la foule porter son culte ailleurs, et l'isolement se faire autour d'eux. Il en est de cela comme des modes, ravissantes tant qu'elles sont acceptées, grotesques dès qu'elles sont abandonnées. La grâce de la veille devient la grimace du lendemain, et la beauté se change en caricature. C'est un peu ce qui est arrivé à l'écrivain, à la femme remarquable à coup sûr et distinguée, mais aujourd'hui profondément oubliée, que mademoiselle Assing vient de remettre en lumière. Sophie de La Roche a été un des plus populaires écrivains de l'Allemagne; aujourd'hui, mademoiselle Assing en convient, ses livres n'ont plus de lecteurs, et bientôt, à l'exception de quelques exemplaires conservés dans les bibliothèques, ils auront complètement disparu. Elle a été l'amie de Goethe, de Schiller, de Herder, de Wieland et de presque tous les hommes les plus marquants de cette grande période de la littérature allemande; dans l'esprit de la foule, sa renommée a un moment balancé leur gloire. Les contemporains la proclamaient « la grande maîtresse de la littérature et du monde », la comparaient à Laure et à Aspasia, et lui conféraient l'immortalité. *Mademoiselle de Sternheim*, son premier roman, a peut-être eu plus de lecteurs que *Werther*; mais *Werther* survit, parce que, dans la forme du temps, il a exprimé le sentiment profond, éternel, et *Mademoiselle de Sternheim* n'est plus qu'une curiosité littéraire. Ainsi les livres ont leur sort, mais leur sort légitime. L'ouvrage de mademoiselle Assing est donc une véritable exhumation; ajoutons tout de suite

que de telles exhumations ont toujours de l'intérêt. Les engoûtements de nos ascendants ne nous subjuguent plus, mais nous n'aimons pas moins à les connaître et à tâcher de nous en rendre compte. La curiosité historique survit aux sympathies littéraires. Pour avoir été promptement découronnée de son prestige, madame de La Roche n'en reste pas moins une figure considérable dans l'histoire de l'esprit allemand, et sa biographie emprunte d'ailleurs un grand attrait à ses commencements romanesques et à ses relations avec tous les contemporains illustres ou distingués.

Rien de plus charmant et de plus merveilleux que les premières années de Sophie. Tous les témoignages s'accordent à la représenter à la fois comme une ravissante enfant et comme une enfant prodige. Elle naquit le 6 décembre 1731, dans la petite ville impériale de Kaufbeuren, en Souabe. Son père, George-Frédéric Gutermann de Gutershofen, d'une famille patricienne d'Augsbourg, était un médecin distingué et élève de Boërrave. Le célèbre historien de la philosophie, J. Brucker, fut son parrain, et, dès sa plus tendre enfance, elle promit de devenir la digne filleule d'un si docte personnage. « Ses facultés se développèrent avec une précocité surprenante; c'était une fine, délicate et infiniment aimable enfant aux longs cheveux lisses, aux yeux réfléchis et rêveurs, et dont les traits pleins d'expression frappaient tout le monde. Avant qu'elle eût l'âge de deux ans, son père la portait dans sa bibliothèque pour lui montrer les reliures et les frontispices des livres; il était ravi de l'attention qu'elle montrait, du plaisir qu'elle témoignait, et bientôt il ne se passa plus de soirée qu'elle n'assistât à ses études. A trois ans, elle savait parfaitement lire; il lui mit alors la Bible entre les mains, et plus tard il put rappeler avec fierté qu'à l'âge de cinq ans elle l'avait déjà lue d'un bout à l'autre. A douze ans, elle connaissait presque toute la bibliothèque de son père, à ce point que celui-ci la nommait en badinant son bibliothécaire. A un cercle de savants qui se réunissait tous les mardis chez Gutermann, c'était toujours elle qui, légère et gracieuse comme une nymphe, apportait les lourds in-folio dont on avait besoin. Souvent elle manifestait le désir d'être élevée comme un garçon, afin de pouvoir devenir bien savante. Dans les belles nuits d'été, son père la conduisait sur une grande terrasse dépendante de leur maison, et d'où l'on avait une vue immense, et ce fut dans une de ces nuits que Sophie, éblouie de la magnificence des espaces célestes, lui exprima le désir passionné d'apprendre l'astronomie. Les séances au haut de la terrasse eurent dès lors un double intérêt. Sous la direction et la surveillance de sa mère,

elle apprenait en même temps le français, le dessin, la peinture des fleurs, la broderie, le piano, la danse, sans oublier la cuisine et les soins du ménage. Le père enseignait l'histoire, et tous les jours on trouvait encore le moyen de lire, pendant les heures consacrées aux travaux de femme, un fragment du *Vrai christianisme* d'Arndt. Chaque dimanche, la famille allait à l'église, et non contente du sermon qu'elle y entendait, elle en lisait encore un autre à la maison. »

Cette éducation à la fois classique, savante, élégante et rigidement protestante, commencée à Kaufbeuren, se termina à Augsbourg où la famille était retournée en 1741. A quinze ans, Sophie était une merveille accomplie. On pense qu'elle voulut plus tard se peindre elle-même, dans la fleur de sa jeunesse, en faisant le portrait de mademoiselle de Sternheim. « Sa taille, qui dépassait un peu la moyenne, était irréprochable; son visage, un peu long et plein d'âme; l'esprit et la bonté animaient ses beaux yeux bruns; elle avait une belle bouche, de belles dents; le front était haut et un peu trop grand pour être beau, et cependant on n'en eût pas voulu d'autre à sa figure; il y avait tant de douceur et de grâce dans ses traits, tant de noblesse dans son port et ses manières, qu'elle attirait tous les regards dès qu'elle se montrait. Toute toilette l'habillait à merveille. La beauté de ses cheveux brun-clair, qui tombaient jusqu'à terre, ne pouvait être surpassée. Sa voix était séduisante; ses expressions fines sans paraître cherchées. Son esprit et son caractère exerçaient un charme doux, noble, incomparable. »

Le portrait est agréable : les contemporains soutiennent qu'il n'était point flatté. Sophie avait quinze ans quand elle parut pour la première fois dans un bal. Un grave savant fut tellement ébloui de sa beauté qu'il demanda incontinent sa main. Mais, pour tant que Sophie aimât la science, elle voulait choisir parmi les savants, et son choix était probablement déjà fait. Dans la docte académie qui se réunissait chez son père, elle avait pu remarquer un jeune Italien d'une beauté admirable, Jean-Louis Bianconi, médecin du prince-évêque d'Augsbourg. « Le jeune docteur était d'une amabilité véritablement enchanteresse. A la vivacité, au feu de sa nation, il joignait l'éducation la plus fine, les manières les plus gracieuses, un esprit brillant, et l'enthousiasme de l'art, de la poésie et de la science. » Il fit connaître à Sophie l'antiquité grecque et romaine, lut avec elle les poètes italiens, lui enseigna la musique et les mathématiques, devint peu à peu son seul maître, et voulut qu'elle égalât en tout sa fameuse compatriote Laura Bassi, qui étonnait à cette époque le monde, et à laquelle

l'université de Bologne avait conféré le double diplôme de docteur en philosophie et en droit. Le dénouement était facile à prévoir : à dix-sept ans Sophie était la fiancée de Bianconi. Le père, protestant rigide, avait résisté parce que Bianconi était catholique. La mère, qui avait vaincu sa résistance, mourut après les fiançailles. Le mariage fut retardé et se rompit au moment de se conclure, Bianconi exigeant que les enfants fussent catholiques, et Gutermann s'y refusant obstinément. « Bianconi, dit mademoiselle Assing, était bien trop l'homme de son siècle, et avait l'esprit bien trop libre et affranchi de préjugés pour obéir à un zèle aveugle en faveur de sa religion; mais il se croyait obligé envers sa position, envers le monde. » S'il en est ainsi, il faut le blâmer et douter d'un amour surmonté par de si faibles considérations. On serait tenté de préférer Gutermann, qui paraissait obéir à des scrupules de religion, et qui de plus n'était pas amoureux; mais quand on le voit plus tard consentir sans difficulté à un mariage catholique, on est obligé de conclure que, dans cette circonstance décisive, le bonheur de Sophie fut sacrifié à deux entêtements également absurdes. Bianconi la supplia de se laisser enlever, elle refusa; il quitta Augsburg, et ils ne se revirent plus jamais.

« Le lendemain de son départ, le père manda Sophie dans son cabinet. Là, il exigea d'elle non-seulement la renonciation à son amour, mais l'oubli complet de l'homme qu'elle avait aimé. Elle dut livrer toutes les lettres et toutes les poésies de Bianconi, les belles ariettes qu'il lui avait données, les exercices de géométrie et de mathématiques qu'elle avait faits avec lui; elle dut voir déchirer et passer dans les flammes tous ces souvenirs. Elle-même dut, sous les yeux de son père, couper en mille morceaux le portrait de Bianconi, peint par Nilson, et qui le représentait embrassant une colonne de marbre, avec cette légende en français : *Le changement est contre ma nature*; elle dut voir enfin briser entre deux barres de fer un anneau avec les initiales de Bianconi en brillants, et la devise : *Sans vous rien* ! Ce fut une scène terrible. Pendant qu'elle livrait ainsi à la destruction tous les gages de son amour et de son bonheur, elle fit au fond de son âme le vœu suivant : « On m'arrache à l'homme qui m'a enseigné la meilleure partie de ce que je sais. Je ne puis plus rien faire pour lui, je ne vivrai pas pour lui; il ne recueillera pas le fruit des efforts qu'il a faits pour orner sa future femme de connaissances et de talents. Eh bien donc! personne au monde n'entendra plus jamais mon chant, ni mon piano, ni l'italien qu'il m'a appris; personne ne soupçonnera plus en moi quoi que ce soit de ce qu'il m'a enseigné. » Et elle tint rigoureuse-

ment parole jusqu'à la fin de ses jours. La Sophie que Bianconi avait formée pour lui resta ensevelie à jamais, impénétrable à la confiance la plus intime, et même à ce qu'elle prit encore pour de l'amour après cette première passion. La passion s'éteignit, assez vite même, comme il n'est guère permis d'en douter; le vœu subsista, par obstination romanesque.

Dans la première douleur, Sophie voulut se faire catholique, entrer dans un couvent, pour être au moins unie par la religion à Bianconi. L'évêque d'Augsbourg eut le tact de ne point accueillir ce désespoir d'amour. Le parrain de Sophie, Brucker, mit tous ses efforts à la dissuader de son dessein, et y réussit, non sans peine. Mais elle semblait morte au monde. Son père, chargé de famille, — Sophie était l'aînée de douze filles et d'un garçon, — et qui songeait à se remarier, l'envoya passer quelque temps avec deux de ses sœurs et son frère chez des parents, à Biberach, sur le Rhin. Après avoir perdu un grand-père chez lequel elle demeura d'abord, Sophie accepta l'hospitalité d'un parent plus éloigné, le pasteur de Biberach; ce pasteur, qui s'appelait Wieland, était le père du futur auteur d'*Obéron*, et le futur auteur d'*Obéron* avait alors dix-sept ans, et s'app préparait à se rendre à Tubingue pour y étudier le droit. Ici nous entrons dans un monde tout nouveau, et dans un monde un peu bizarre. Deux hommes à ce moment, un Anglais et un Allemand, Richardson et Klopstock régnaient sur les esprits, les cœurs et les imaginations en Allemagne; la vertu, la passion, le sentiment, l'enthousiasme, ou du moins la fantasmagorie de ces choses brouillait toutes les têtes; tous les jeunes gens avaient ou rêvaient leur Clarisse ou leur Cidli. Un peu plus tard un Français, Rousseau, compléta le trio avec la *Nouvelle Héloïse*. Le jeune Wieland, qui connaissait ses auteurs, concentra sur sa cousine toutes les factices ardeurs de sa jeune imagination. Il compara Sophie aux nymphes du Corrège, à la Panthée de Lucien, à Armide. Ce fut un amour de collégien, de jeune poète, et il faut bien l'ajouter aussi, un amour de pédant : « A peine si Junius Brutus, écrit-il à son ami Bodmer, subit une métamorphose comparable à la mienne. De tête frivole et dissipée que j'étais, je devins posé, tendre, noble, un ami de la vertu et de la religion. » Et il faut bien confesser que Sophie, avec le souvenir de Bianconi scellé dans son cœur, répondit ou du moins se persuada qu'elle répondait à ce nouvel amour. Ils lurent Klopstock ensemble, et Wieland eut le ravissement « de voir son aimable amie pleurer quelquefois aussi bien que pleurait Cidli. » Un dimanche, le vieux Wieland prêcha sur ce texte : « Dieu est l'amour. » Après le sermon, son fils

reprit à son tour le même texte dans une promenade avec Sophie : « Il parla de la destinée, de la dignité de l'âme humaine, de l'éternité. Il célébra l'amour céleste comme la meilleure partie du bonheur des esprits ; il prouva que tous les êtres doués de sentiment étaient appelés à la félicité. Sophie était si émue qu'elle répandait de douces larmes ; elle était toute tendresse et tout âme. Elle admira le jeune enthousiaste, et demanda qu'il rédigeât ce qu'il venait d'exprimer. » C'est l'origine du poème *De la nature des choses, ou Du monde parfait*, que Wieland acheva quelques mois après à Tubingue et qui lui valut le suffrage d'aristarques fort considérés alors et non moins oubliés aujourd'hui, et le surnom de « Lucrèce allemand ». A *la Nature des choses* succédèrent dix *Lettres morales* dédiées à Sophie sous le nom plus poétique de Doris, — il l'appela aussi Diotima et Serena, — un nouveau poème didactique, *l'Anti-Ovide*, consacré à l'éloge de l'amour idyllique, et un autre poème sur *le Printemps* où le poète célèbre « la divine Doris » comme sa Muse.

Si Wieland entretenait ainsi le public de son amour, il en entretenait encore bien plus son père et sa fiancée, et dans quel style ! Jamais passion n'aurait employé plus lourde rhétorique, si on pouvait croire à la passion de Wieland, mais ses lettres ne sont justement que des exercices de rhétorique, faits assurément de la meilleure foi du monde : Wieland voulait être amoureux, parce qu'il croyait de bon goût de l'être, et qu'il avait lu beaucoup de romans ; il se persuada qu'il l'était, mais sa correspondance va faire juger de son illusion. Voici une lettre à son père :

« Je suis très-chagrin que mon cher papa ne croie assez inconstant pour que je puisse jamais cesser d'aimer ma Sophie. Jamais encore je ne lui ai tant appartenu qu'à présent. Mille vies, si je les avais, ne seraient pas trop nombreuses pour être sacrifiées à une personne tellement inappréciable. L'univers entier est le néant pour moi, en comparaison de mon angélique et plus qu'angélique Sophie. Mille millions de fois plutôt mourir à ses pieds que de posséder toutes les couronnes de la terre sans elle. Si fantastique que cela puisse paraître à mon cher papa, je voudrais cependant qu'il fût bien convaincu que je ne veux pas vivre un moment sans l'amour de mon incomparable. Je suis certain que la Providence ne nous abandonnera pas ; mais si je devais le perdre, je jure par ce qu'il y a de plus sacré, que *partout*¹ je ne survivrais pas à ce malheur. »

Les lettres à Sophie sont tout à fait du même style :

¹ En français dans le texte. Le mot français *partout* est ainsi employé parfois par les Allemands comme une assurance ou une protestation très-forte. Cela veut dire *malgré tout*, ou bien *par tout ce qu'il y a de plus sacré*.

« Inappréciable amie, votre lettre est trop belle pour que j'y puisse répondre. C'est avec des baisers, avec des larmes de ravissement et avec des sentiments aussi nobles que les vôtres que je voudrais plutôt vous répondre. Combien tendrement je remercie la Providence de vous avoir créée! Quel cœur céleste est le vôtre. Oh! croyez-moi, bien chère amie, que vous ne pouvez pas être aimée plus que je ne vous aimerai. Je suis capable de connaître la valeur infinie de votre âme et de l'aimer, et j'en suis fier. Je me réjouis avec une douce impatience de bientôt vous revoir. Combien célestes seront les heures que nous vivrons ensemble. L'ode que je vous envoie exprime quelque chose des grands sentiments que votre dernière lettre a éveillés en moi. Pourquoi donc ne suis-je pas un si bel esprit que M. Klopstock? — Je vous aurais répondu plus tôt si je n'avais voulu vous envoyer en même temps mon *Printemps*. Je vous embrasse bien tendrement, mon aimable Sophie; vivez heureuse et aimez-moi. Oui, divine amie, nous voulons nous aimer éternellement, et soyez sûre que nous deviendrons encore un exemple de félicité. »

Voici une autre échantillon :

« Je vous supplie, inappréciable amie, de ne jamais vous plaindre de vous et de votre intelligence. Ces plaintes trop fréquentes et trop fortes pourraient faire supposer qu'elles n'ont pas toute la sincérité possible, et je voudrais voir ma bien-aimée, si parfaite en tout, affranchie de toute ombre d'imperfection qu'on puisse éviter. Je vous réitère l'assurance que je vous ai déjà donnée tant de fois : vous avez une âme tellement aimable, que je n'en puis imaginer aucune plus digne d'animer un si avenant et beau corps que le vôtre. Combien je me réjouis déjà en esprit à la pensée que l'image de ma bien-aimée éclipsera tellement un jour les portraits d'une Châtelet¹, d'une Bassi, d'une Gottsched! Votre prose est incomparable, mon ange, et je suis certain que vos vers le seront bientôt aussi. Je vous apporterai moi-même le quatrième et le cinquième chant de la *Messiad*e. Il s'y trouve l'infiniment belle description d'un amour tel que le nôtre, avec cette différence, que le cœur de l'amant y est placé dans un jour qui met le mien fort dans l'ombre. Je suis certain que M. Klopstock aime, et que sa bien-aimée vous ressemble beaucoup, mais que pourtant elle est moins parfaite que vous. Je le cède incontestablement à M. Klopstock en excellentes qualités, et sa bien-aimée vous le cède à vous. Pour rendre plus parfaite la bien-aimée de M. Klopstock, la Providence lui a donné un amant qui la surpasse; et pour me rendre bien heureux, le Ciel me permet d'aimer ma Sophie, qui vaut mieux que moi sous tous les rapports. Cela n'est-il pas gentiment arrangé? O quel bonheur d'aimer une personne comme vous! Que je suis aise de me sentir assez fort pour vous sacrifier mille vies, si je les avais! Pardonnez-moi, très-parfaite Sophie, d'être à ce point incapable de vous exprimer des pensées plus dignes de vous. »

Ce lourd bavardage nous paraît intolérable aujourd'hui, et bien qu'il le fût moins alors, il semble à peine possible que Sophie l'ait pris tout à fait au sérieux. Cependant ils s'étaient fiancés, bien que

¹ Madame la marquise du Châtelet, l'amie de Voltaire.

« l'espérance de posséder ma chère Sophie, dit plus tard Wieland, » était à peine plus fondée que celle du Prétendant de devenir roi » d'Angleterre. » Il n'avait que dix-neuf ans, et nul ouverture sur l'avenir. Le plus vulgaire bon sens ne permettait pas encore de songer au mariage. Sophie eût attendu en toute patience, si des dissentiments avec la mère de Wieland ne l'avaient déterminée à quitter Biberach et à retourner à Augsbourg. Elle ne retrouva pas le bonheur dans la maison paternelle; son père s'était remarié; Wieland n'écrivait plus guère; il n'était plus à Tubingue : après avoir terminé ses études, il s'était rendu à Zurich où il avait déjà des admirateurs, et où les Muses, pour parler son langage, lui faisaient oublier l'Amour. Sophie lui rendit sa liberté, et accepta la main de George-Michel-Frank de La Roche, conseiller aulique de l'électeur de Mayence. Sauf l'innocence de l'amour presque enfantin auquel elle renonçait, c'était passer de Saint-Preux à Wolmar. Cependant la *Nouvelle Héloïse* n'avait pas encore paru, mais elle était dans l'air. « Avec la sincérité qui était dans son caractère, elle fit à M. de La Roche la confidence de sa destinée; il ressentit autant de compassion pour son infortune que d'amour pour elle, et bien qu'il sût qu'elle ne pouvait pas l'aimer, il n'en fut que plus ardent à demander sa main, pour la délivrer noblement d'une situation si malheureuse. » Ce qui achève la ressemblance avec Wolmar, c'est que M. de La Roche était esprit fort. Nous ne savons si cette circonstance contribua à surmonter la répugnance du père de Sophie contre un mariage catholique.

Wieland se résigna facilement, après avoir manifesté le désespoir commandé par les circonstances. « Dans le premier transport de douleur, il jeta à terre le portrait de Sophie, qu'il avait emporté à Zurich, et en fit éclater le verre en mille pièces; mais le lendemain, quand sa violence se fut un peu calmée, il fut obligé de convenir que sa bien-aimée était sans reproche; il fit, en versant de chaudes larmes, remplacer le verre fracassé, et après avoir rassemblé ses esprits, il écrivit à Sophie les lignes suivantes :

« Permettez-moi, ma très-chère, de vous rappeler que nous nous sommes mille fois promis, à la face de Dieu, de nous aimer aussi longtemps que nous aimerions la vertu, et nous pensions alors que cela signifiait une éternité. Cet engagement serait-il aujourd'hui nul et non avenue? Votre nouvelle liaison détruirait-elle le tendre penchant de nos âmes, qui se fonde sur le véritable amour du beau et du bon? Non! je le tiens pour impossible; vous ne seriez plus l'innocente, généreuse, pénétrante et sublime Sophie, ou je deviendrais le contraire de ce que vous m'avez cru. Chez moi, du moins, cette amitié éternelle que je vous avais si souvent promise ne peut pas être dévolue au temps, uniquement parce que

vous vous êtes mariée à un honnête homme. Donnons donc un sérieux démenti à ceux qui, d'après leur basse manière de penser, s'imaginent que notre amour va cesser maintenant; et, bien que, je l'espère du moins, nous ne soyons plus appelés à nous voir dans ce monde, restons unis par le cœur, par notre commun amour de la vertu et par des vœux sincères pour notre bien réciproque, afin que nous puissions nous revoir dans ces contrées bienheureuses où votre âme se retrouvera elle-même, et moi avec elle, et où, si les anges peuvent pleurer, elle pleurera une larme de tendre regret pour avoir inconsidérément manqué sa destinée ici-bas. La seule chose qui m'attristerait, c'est précisément la perte de ces espérances, qui regardent plutôt la vie future que celle-ci, et dont je me flattais au temps heureux où la Providence m'avait procuré votre connaissance et votre amour. Adieu donc, ma bien-aimée, adieu pour jamais; soyez toujours aussi heureuse que vous l'êtes à présent sans nul doute, et, si cela peut contribuer au contentement de votre cœur, que votre conscience vous laisse toujours la pensée que c'est moi qui ai rompu le lien qui nous unissait. »

Sophie communiqua cette lettre à M. de La Roche, M. de La Roche écrivit à Wieland, et Wieland lui répondit en ces termes :

« Ce m'est une joie sincère que cette extraordinaire et chère créature, que j'éprouvais naguère un si profond ravissement à dire mienne, et que j'espérais pouvoir dire mienne éternellement, maintenant qu'elle m'a été ravie, soit échue à un possesseur aussi magnanime et aussi capable d'apprécier sa valeur que vous, mon excellent ami, vous êtes montré dans votre obligeante lettre. J'aimais cette chère infidèle — pardonnez-moi cette expression — d'une manière aussi désintéressée que je crois possible d'aimer dans notre enveloppe terrestre. En ce qui me touche, j'ai donc supporté avec courage et résignation sa perte, dont je ne puis lui imputer la faute que dans une très-légère mesure. Mais justement parce que je l'aimais elle-même et son bonheur, il ne pouvait m'être indifférent d'apprendre sur quelle rive la destinée l'avait jetée. Combien donc vous m'avez réjoui en me procurant, par les vertueux, sages et nobles sentiments que vous découvrez dans votre lettre, la certitude que mon éternellement bien-aimée Serena est tombée chez vous en bonnes mains, et qu'elle peut par vous devenir heureuse. Cette pensée m'est tellement agréable, qu'elle écarte tout retour sur mon propre intérêt. Permettez-moi, monsieur, de confesser la vanité, si c'en est une, que j'ai ressenti une joie encore plus vive en vous voyant disposé à mettre sur mon compte une partie de la félicité que vous procure votre excellente épouse! Que je serais heureux si j'avais des raisons suffisantes de me flatter qu'il en fût réellement ainsi. Un tel plaisir vaudrait bien la peine d'être acheté un tel prix, car certainement le doux sentiment que le Créateur a attaché à la conviction d'avoir contribué en quelque chose au bonheur d'un honnête homme est bien plus fin et plus ravissant que toutes les joies de l'amour. Mais, admis qu'il en soit ainsi, admis que les beautés intérieures de mon aimable Sophie se soient encore plus développées par mon amour, qu'elle ne m'ait pas flatté en me tenant naguère le même langage et en se réjouissant si vivement des efforts que je faisais pour la former et l'embellir pour moi, admis que mes efforts ne soient que pour la plus faible part dans la félicité que vous procure la possession de votre Sophie — quelle douce pensée pour moi! Et combien m'est agréable l'assurance

que vous me donnez, que dans vos heures les plus heureuses vous vous souvenez de moi en amitié ! Croyez-moi, excellent monsieur et ami, je vous exprime là les sentiments de mon cœur, des sentiments qui se récompensent eux-mêmes, et qui ne permettront pas que je devienne malheureux, bien que j'aie perdu ma Sophie. Mon amitié pour le digne possesseur de Serena est aussi grande que mon amour pour elle. Permettez-moi d'ajouter encore que vous ne sauriez m'obliger par rien d'une plus agréable façon que par ce qui doit vous être à vous-même le plus facile et le plus agréable, en estimant votre bien-aimée autant qu'elle le mérite, c'est-à-dire infiniment. J'ai les meilleures raisons d'espérer que la bonne Sophie va être maintenant récompensée par vous de toutes les peines et souffrances desquelles mon amour a été en grande partie la cause infortunée, quoique innocente. Cette espérance me tranquillise beaucoup et vous rend bien plus estimable à mes yeux. »

A partir de ce moment, toutes relations cessent entre Wieland et Sophie pendant dix ans, desquels il n'y a pas grand'chose à dire, si ce n'est que le mariage de madame de La Roche y parut le plus heureux des mariages de raison. Les huit premières années se passèrent à Mayence, où La Roche était redevable d'une belle situation à l'amitié de M. de Stadion, ministre de l'archevêque-électeur. Comme presque tout ce qui tenait alors un certain rang en Allemagne, M. de Stadion était un grand seigneur taillé à la française, et un homme du dix-huitième siècle, mais dans la meilleure acception du mot. « Ses talents d'homme d'État, sa connaissance des cours et du monde, son coup d'œil supérieur en toutes choses, la sûreté et la finesse de son tact lui assuraient un grand ascendant ; un trait léger de joyeuse frivolité, qu'il savait réunir à toutes ces qualités, lui allait si bien qu'on n'y eût pas volontiers renoncé. Il était aristocrate, mais sans nul préjugé. » Un jour on le pressait de protéger son gibier contre les paysans : « Les paysans, répliqua-t-il, me sont plus chers que cerfs et sangliers. » On cite du duc de Longueville (le beau-frère du grand Condé) un mot à peu près semblable que M. de Stadion pourrait bien avoir connu, mais l'imitation ici ne diminue pas le mérite. Son protégé La Roche s'était formé à son image : « C'était un zélé partisan de Voltaire, dont il admirait l'esprit lumineux ; plein de sens critique, il se montra toujours l'ennemi déclaré de tout fanatisme. Pendant que Sophie se trouvait dans un constant état de douce émotion, s'enthousiasmait pour Klopstock, et versait des larmes de ravissement sur Paméla, Clarisse et Grandisson, La Roche se délectait des écrits des esprits forts de la France et poursuivait de railleries légères et d'une gracieuse ironie les élans et la sentimentalité de Sophie. Cependant ils surent très-bien s'arranger l'un de l'autre. » En 1762, M. de Stadion, alors âgé de soixante

et onze ans, donna sa démission de tous ses emplois, et se retira en Souabe, dans sa magnifique seigneurie de Warthausen. M. et madame de La Roche l'y accompagnèrent, et Warthausen ne se trouvait qu'à une demi-lieue de Biberach. « Si près de la patrie de Wieland, Sophie pensa avec une douce mélancolie à son ami, à son ancien bien-aimé. » Un jour elle reçut une lettre où Wieland demandait la permission de venir la voir; elle la communiqua à son mari, et La Roche-Wolmar s'empressa d'y répondre par une cordiale invitation.

Qu'avait fait cependant Wieland depuis la rupture ? Hélas ! sans plus songer à sa Doris-Serena, il avait « couru de belle en belle », mais toujours en tout bien et en tout honneur. Dès 1754, on le voit aux pieds d'une intéressante et encore agréable veuve de quarante ans, madame Grebel de Zurich. Ils échangeaient leurs lettres comme à la comédie, par l'intermédiaire d'un neveu qui portait des livres de l'un à l'autre, sans se douter de ce que cachait la couverture; les plus extrêmes hardiesses n'allèrent pas au delà d'un baiser sur les belles mains de madame Grebel : « Ah ! que ne pouvez-vous me donner vingt de vos années, s'écria un jour Wieland dans un transport de tendresse. — Vous avez raison, » répondit la veuve; mais elle épousa un haut dignitaire de la république de Zurich, lequel n'avait pas besoin de ce cadeau, car il avait cinquante-six ans. Viennent ensuite d'autres amours, toujours très-platoniques, mais qui, de l'aveu de Wieland, « sont parfaitement capables de le consoler de la perte de sa divine Sophie. » A Berne, il connut une autre merveille féminine, la fameuse Julie Bondeli, l'admiratrice de Rousseau, et dont Rousseau a dit qu'elle réunissait les dons les plus distingués de l'esprit humain, le génie de Leibniz et la plume de Voltaire. Julie avait l'âge de Sophie. « Elle n'était nullement belle, avait des traits irréguliers, mais extrêmement mobiles, les yeux les plus avisés du monde, un regard parlant, une bouche bien faite et une voix pleine d'âme. Plutôt grande que petite, elle avait une taille accomplie et faite au tour. On pouvait la trouver laide quand on ne l'aimait pas, mais il était impossible de ne pas la remarquer. » Julie avait juré de fuir l'amour et de ne connaître que l'amitié. Wieland arrivait à Berne plein de lui-même et de ses premiers succès poétiques. Il fut choqué de ne pas fasciner Julie du premier coup. Une lettre au médecin Zimmermann, écrite aussitôt après la première visite, témoigne suffisamment de sa mauvaise humeur :

« Mademoiselle Bondeli a pleinement réussi à horriblement m'ennuyer pendant deux heures. Cette mademoiselle Bondeli est une terrible personne. Elle

m'a parlé tout d'un trait de Platon, de Pline, de Cicéron, de Leibniz, de Pfaff, d'Aristote, de Locke, de triangles, de rectangles, de parallélogrammes, et que sais-je encore ! Elle m'a parlé de tout. Rien dans la nature ne ressemble à l'étonnante facilité de sa langue. Elle parle avec une volubilité que la pensée est impuissante à suivre. Elle a de l'esprit, de la science, de la lecture, de la philosophie, de la géométrie, de la trigonométrie curviligne, si vous voulez, mais elle possède le don de foncièrement me déplaire. Vivent les femmes simples ! Il n'est pas de fille de l'Oberland que je ne préfère à cette savante Bondeli. »

Mais bientôt le ton change, et le facile enthousiaste éclate en dithyrambes nouveaux. Il « préfère au bonheur des rois le bonheur de » demeurer auprès de Julie. » Toutefois, il se trompe encore une fois, et ses lettres, au lieu de montrer sa passion, montrent simplement qu'il est parfaitement incapable d'aimer :

« J'aime Julie, et il me semble qu'à l'exception des beautés extérieures elle réunit toutes les belles et bonnes qualités que j'ai admirées à part l'une de l'autre chez mes autres amies. Elle n'est pas du tout belle, si on veut, mais elle est tout ce qu'il faut être pour plaire. Dans un cercle de dames où elle est la moins belle de toutes, elle n'en attire pas moins tous les hommes, et cela sans être le moins du monde coquette. — Venez et voyez-la, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner. Peut-être vous plaira-t-elle tout aussi peu qu'à moi à première vue, mais au bout de huit jours vous serez sous le charme. Jamais je n'ai vu une femme qui, avec une aussi extraordinaire égalité de caractère, l'humeur la plus gaie et la plus grande candeur, possible seulement à son âge, ait eu plus de vivacité, de variété et d'inépuisables ressources dans le commerce. Pour tout cela, Sophie est aussi loin d'elle que Julie est loin de Sophie pour la beauté. C'est l'esprit le plus éclairé que j'aie jamais vu à une femme, et un cœur tout à fait digne de l'amitié de ma chère madame Grebel et de ma sœur Zimmermann.... Julie ne paraît avoir, dans toute la force du terme, nulle idée, nul sentiment de l'amour, tel qu'on l'observe dans les romans et les tragédies. De plusieurs qui ont ressenti une forte passion pour elle, aucun n'a réussi à l'intéresser, et même il a fallu une grande quantité de mérites essentiels simplement pour ne pas encourir son mépris. Elle veut avoir des amis ; elle tient l'amitié pour un amour raisonnable et constant, et parce qu'elle ne veut pas être aimée autrement, elle déteste toute apparence de passion exaltée ou fanatique. Nous avons eu déjà sur cette matière des disputes aussi naïves que ridicules. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'est rien au monde, rien bien entendu de ce qui est bien, que je ne voulusse faire, si la possession de Julie devait en être le prix. Elle me donnerait un bonheur indicible. Mais je ne vois aucune possibilité. Pour me voir autorisé à élever une telle prétention, il me faudrait être établi d'une manière très-convenable et avantageuse, et jusqu'à présent il n'y a pas apparence d'un tel établissement. Et cependant je vous avoue, — car je veux être très-consciencieusement sincère avec vous, — je vous avoue que j'espère néanmoins. Et comme présentement je suis plus heureux par cette chère créature que je ne puis dire, l'espoir que je dis, si invraisemblable qu'il paraisse, joint à la certitude de tenir la première place dans son cœur, ne laisse place en mon

Âme à nulle inquiétude, à nulle pensée douloureuse. Je quitte Julie sans chagrin, sans mauvaise humeur; je suis tout extase auprès d'elle, et je fais alors une si grande provision de bonheur que j'en ai jusqu'au revoir. Mon amour pour Serena m'a inspiré autrefois mon « poème de la Nature ». N'attendez pas moins de l'inspiration qui me viendra de Julie, qui, plus que personne, mérite d'être nommée la dixième Muse ou la quatrième Grâce. Du moins, c'est ce qu'elle est pour moi, et cela me suffit. »

Un jour Julie dit à Wieland qu'elle ne pouvait encore se décider à croire à son amour : « Dites-moi, s'écria-t-elle, ne pourrez-vous jamais aimer une autre que moi ? » Wieland protesta d'abord que c'était impossible; mais, pressé vivement, il avoua, dans sa simplicité, que cela pourrait bien arriver, mais uniquement par moments, si d'aventure il voyait une femme plus belle qu'elle, plongée dans une détresse imméritée, une femme au comble du malheur et au pinacle de la vertu. « Wieland était bien trop candide, dit à cette occasion mademoiselle Assing, pour songer qu'il y a des choses terribles pour une femme quand elles tombent des lèvres de celui qui l'aime. » Peu de temps après, Wieland, qui eût sacrifié le bonheur de tous les rois pour demeurer auprès de Julie, quitta Berne pour aller occuper un modeste emploi de greffier municipal qu'on lui offrait à Biberach. Ses premières lettres à Julie sont pleines de protestations; mais que pouvait-il contre le sort, dont la malignité lui réservait justement à Biberach la rencontre de cette femme belle, infortunée, et, comme il n'en doutait pas, vertueuse, à laquelle il s'était senti capable de sacrifier Julie? Un des principaux personnages de la ville, M. de Hiller, était un ivrogne qui rendait sa femme très-malheureuse, et cette femme n'était autre que Cateau, une sœur de madame de La Roche. Wieland pouvait-il résister? Il ressentit pour madame de Hiller des transports dont il fit naïvement la confidence à Julie. La dixième Muse se piqua, rompit, pardonna, mais ne voulut plus croire à son amour. Une brouille avec M. de Hiller interrompit les relations avec madame de Hiller. Que faire alors? Dans la détresse de son cœur, Wieland se rappela Sophie et demanda la permission de se présenter à Warthausen.

« En entrant, Wieland, profondément ému, laissa tomber le chapeau qu'il tenait sous le bras, et fut incapable de proférer une parole. Il aperçut le fils aîné de Sophie, un enfant beau comme le jour, le prit avec lui sur le sofa, se pencha sur lui et l'inonda de larmes. La Roche entra, Wieland alla au-devant de lui, l'embrassa et pleura de nouveau dans une émotion profonde. La Roche, non moins touché, prit ensuite

Wieland et Sophie, et les serra tous deux dans ses bras. Le comte Stadion le reçut avec la grâce distinguée et hospitalière qui lui était propre, et La Roche lui témoigna toujours cette noble confiance à laquelle le mari d'une femme comme Sophie était pleinement autorisé. » Wieland devint dès lors le commensal assidu et presque l'habitant du château de Warthausen, et ce fut là que son esprit et son talent poétique achevèrent de se former : « Ici régnaient l'esprit lumineux de Voltaire et la philosophie de Shaftesbury; ici on combattait tous les préjugés avec une raillerie mordante et un sérieux tranchant; ici le bon sens et une vue libre de la vie étaient prisés plus haut que le culte sentimental de l'idéal, et les hommes qui suivaient une telle direction étaient des plus nobles et des meilleurs, également distingués par le caractère et par l'esprit. » C'est donc ici que l'esprit de Wieland reçut ses empreintes définitives, et qu'il devint ce qu'il devait se montrer dans ses meilleures œuvres, le fort agréable représentant d'une philosophie un peu libre et facile, l'élégant et malicieux mais néanmoins toujours un peu candide imitateur de Lucien, de Voltaire et de l'Arioste. La passion, qu'il n'avait jamais connue, ne pouvait lui venir dans ce milieu, mais sa rhétorique amoureuse a du moins maintenant un peu plus de grâce et de légèreté :

« Savez-vous bien, ma chère vieille amie, écrit-il à Sophie, que vous faites très-bien de ressentir quelque amitié pour moi. Un peu d'amitié? — *Injusti Dei!* Qu'est-ce qu'un peu d'amitié en comparaison de tous les sentiments que je renferme *in my silent heart!* Cruelle, vous ne sentez pas combien de dédommagements vous me devez, vous qui avez privé le public et la postérité de tous les beaux vers que j'aurais faits si vous aviez continué de remplir le rôle de ma muse; vous, la seule et unique cause de toutes les infidélités que j'ai commises envers tant de femmes aimables, car vous m'avez ravi le droit de vous aimer sans me donner la faculté d'aimer autre chose que vous. Pour me distraire, je dis machinalement à une gentille fille ou à quelque femme agréable toutes sortes de choses que je n'éprouve que pour vous. Les pauvres agneaux me croient sur parole, et par reconnaissance il leur vient les plus beaux sentiments du monde; je m'ennuie : on s'aperçoit que monsieur ne sent rien, et on pleure amèrement. Qu'on s'en prenne à vous, *Abrenuncio!* Je me lave les mains. Je ne suis fait que pour vous aimer, et je remplirai ma destinée, en dépit des astres, de vous-même et de tous les abbés du monde. Non que je vous demande aucun retour, je n'en mérite aucun; je vous aime parce que mon horoscope m'y condamne. J'enrage d'une fidélité que je suis contraint de vous garder dans toutes mes infidélités. Que peut-on faire de moi, si, pour finir par un mot raisonnable, un regard de Sophie suffit pour bannir toutes les autres femmes de mon cœur. »

Cependant, Wieland était arrivé à l'âge où les hommes pratiques se marient, et il se maria. Madame de Hiller avait perdu son mari; il

demanda sa main, mais la veuve du bourgmestre ne voulut pas devenir la femme du greffier municipal. Il épousa la fille d'un négociant d'Augsbourg, « une bonne et brave femme, dit mademoiselle Assing, ni remarquablement belle ni particulièrement aimable, mais ornée de ces vertus de ménage que les hommes prisent souvent trop haut, parce qu'ils ne savent pas combien il est facile à toute femme de se les donner, avec une intelligence passable et tant soit peu de bonne volonté. » Wieland lui-même annonce en ces termes son mariage à Gessner, l'auteur des *Iddylles* :

« J'ai fait une sottise, n'est-ce pas? — Peut-être, du moins au point de vue du principe assez généralement reçu dans le monde, qu'un poète ou philosophe doit rester libre. Quoi qu'il en soit, j'ai pris une femme, ou, pour mieux dire, une petite femme, car c'est une toute petite, mais à mes yeux tout à fait gentille et aimable créature que je me suis, sans trop savoir comment, laissé adjoindre par mes parents et mes bons amis. C'est fait, je suis content, mes concitoyens aussi, car ceux-ci ne souffrent pas volontiers que leurs préposés soient célibataires, et dès que je me serai mis un peu à l'aise dans mon nouvel état, j'espère que les Muses n'y perdront rien, si toutefois elles ont jamais eu une part quelconque aux actions de ma cervelle. »

Ce mariage ne pouvait faire aucun tort aux relations immatérielles et séraphiques avec Sophie, mais les circonstances vinrent y mettre fin. La mort de M. de Stadion dispersa la société de Warthausen. Wieland fut appelé comme professeur de philosophie à Erfurt; les enfants de madame de La Roche avaient quitté la maison paternelle pour les besoins de leur éducation. Madame de La Roche se sentit seule, elle fut triste, et ce fut alors qu'un de ses amis, le prédicateur Prechter, lui dit qu'elle trouverait quelque soulagement en notant et rédigeant les pensées et les sentiments qui agitaient son âme. Sophie évoqua les impressions de sa vie et de ses lectures, et composa *Mademoiselle de Sternheim*, avec ses propres souvenirs, et sous l'influence de *Clarisse Harlowe* et de la *Nouvelle Héloïse* : « Les parents de mon héroïne, dit-elle plus tard, eurent le caractère des miens, j'utilisai des incidents qui venaient de se produire à une cour voisine, et je les mêlai à la vie de Sophie, à laquelle je donnai naturellement mes goûts et mes idées, comme chaque auteur a coutume de faire pour ses favoris. Le fond de mon âme était plein de tristesse, des promenades solitaires dans une admirable contrée y ajoutaient le charme d'une douce mélancolie, et ainsi naquit le ton sentimental qui domine dans cette histoire. Voulant en même temps montrer les principes de ma propre éducation, je m'efforçai de faire voir que, si le

sort nous enlève tout ce qu'on peut appeler bonheur, avantages et plaisirs, nous trouverons les plus grandes ressources dans un esprit muni de connaissances utiles, dans les principes vertueux du cœur, et dans le bienveillant amour du prochain. » Wieland, qui recevait communication des feuilles au fur et à mesure de la rédaction, voulut se charger de la préface et des corrections. *Mademoiselle de Sternheim* parut en 1771, et l'œuvre obtint un succès inouï. Neuf éditions coup sur coup, des contrefaçons, deux traductions françaises, deux traductions anglaises, firent de Sophie une célébrité européenne. Wieland, pour avoir exprimé quelques timides réserves dans sa préface et dans ses notes, se vit mal mené par l'engouement public et par les plus illustres suffrages. Tout le monde fut subjugué. Herder proclama *Mademoiselle de Sternheim* supérieure à *Clarisse* et « plus touchante que Job ». Mademoiselle Bondeli, dans une lettre à Sophie, abonda dans le même sens : « Quant au sentiment, dit-elle, personne ne le contesterait à » Sophie, et quant au génie, ceux-là seulement qui croient les femmes » incapables d'en avoir. » Dans les *Avis savants de Francfort*, Goethe, fort jeune alors, défendit l'œuvre avec feu contre quelques attaques isolées, non toutefois sans laisser adroitement voir qu'il ne s'en dissimulait pas les défauts : « L'esthéticien, dit-il, y a trouvé une faible imitation de *Clarisse*; le critique a réuni tous les solécismes et les a réunis en tas, comme la bête Caliban chez notre ami Shakspeare; enfin le zéléateur religieux a blâmé dans l'esprit de bienfaisance de cette aimable fille un trop grand penchant aux bonnes œuvres. Mais tous ces messieurs se trompent s'ils s'imaginent qu'ils ont à juger un livre; c'est une âme humaine qu'ils ont devant eux, et nous ne savons pas jusqu'à quel point celle-ci relève du tribunal de l'esthéticien, du zéléateur et du critique. » Le fameux Euloge Schneider, qui devait plus tard laisser de si néfastes souvenirs, comme terroriste, à Strasbourg, mais qui alors n'était encore que poète et professeur à Bonn, tira de *Mademoiselle de Sternheim* des modèles de style pour ses *Principes élémentaires des beaux arts en général et du beau style en particulier*.

Sophie a maintenant quarante et un ans; après n'avoir été pendant la première moitié de sa vie que l'admiration d'un cercle intime, elle a conquis d'un trait la renommée la plus retentissante et la plus haute influence littéraire et morale. Sa position extérieure répond à cet éclat. M. de La Roche, le libre penseur qui vient de publier de piquantes *Lettres sur le monachisme*, n'en est pas moins devenu conseiller intime et chancelier de l'archevêque-électeur de Trèves, et ce n'est pas là, pour le dire en passant, un des moindres traits du temps. Leur nou-

velle demeure d'Ehrenbreitstein sur le Rhin est une vraie cour où tous les beaux esprits de l'Allemagne s'empressent de venir présenter leurs hommages. En remontant le Rhin pour s'y rendre, les deux frères Jacobi, le philosophe et le poète, sont si émus de l'attente de voir « la divine Sophie » qu'ils se jettent dans les bras l'un de l'autre en versant des larmes, et « qu'ils donnent au paysage la bénédiction du saint baiser de l'amitié. » Wieland reparait aussi, et la nouvelle entrevue est encore plus émouvante que celle de Warthausen : « Pendant que nous le recevions en bas, à la porte, raconte F. H. Jacobi, madame de La Roche descendait l'escalier. Wieland venait de s'informer d'elle avec une sorte d'inquiétude, et paraissait extrêmement impatient de la voir. Tout à coup il l'aperçut et je le vis frissonner fortement. Puis il fit un mouvement de côté, jeta d'un geste à la fois tremblant et violent son chapeau en arrière, à terre, et s'avança en chancelant vers Sophie. Tout cela fut accompagné d'une expression si extraordinaire dans toute sa personne que je m'en sentis ébranlé dans tous mes nerfs. Sophie s'avança, les bras ouverts, vers son ami; mais lui, au lieu de recevoir son embrassement, saisit ses mains et se baissa pour y cacher sa figure. Sophie se pencha sur lui avec une mine céleste, et d'un ton que nulle Clairon, nulle Dubois ne serait capable d'imiter, elle dit : « Wieland ! Wieland !... Oh oui ! c'est vous. Vous êtes encore et toujours mon cher Wieland ! » Réveillé par cette voix touchante, Wieland se redressa un peu, regarda les yeux humides de son amie, et laissa ensuite retomber sa figure sur son bras. Aucun des assistants ne put retenir ses larmes; les miennes coulaient à flots, je sanglotais, j'étais hors de moi, et je ne saurais dire comment s'est terminée cette scène, et comment nous sommes revenus en haut au salon. » C'est le triomphe de la sensibilité; nous avons quitté la zone encore tempérée de la *Nouvelle Héloïse* pour la région perpétuellement humide du *Père de famille* : « C'est néanmoins la peine d'avoir vécu, dit Wieland lui-même à Jacobi, de quelques sombres et douloureux jours que se soit composée la vie, pourvu qu'elle aboutisse à une heure comme celle-ci, qui compense tout. »

Comment se comportait M. de La Roche au milieu de ces émotions perpétuelles ? D'après un témoignage que mademoiselle Assing n'admet pas, mais que nous trouvons assez vraisemblable, il aurait été souvent fort impatienté, et on l'aurait même entendu dire : « Sophie, débarrasse-moi de tous ces gens si tu ne veux que je prenne la fuite. » Goethe, qui parut aussi à Ehrenbreitstein, se borne à dire « qu'il cherchait à répandre la bonne humeur à table, et à préserver au moins le

dîner de l'assaisonnement sentimental. » Quant à Goëthe lui-même, nous apprenons par ses Mémoires qu'il se plut beaucoup « dans cette noble famille, » mais il est permis de croire qu'il ne partagea pas l'engouement général. Il avait dès lors cette étonnante faculté que nul autre n'a possédée à ce degré, d'accepter toutes les influences, de les laisser agir sur lui et de les dominer toutes, de se laisser pénétrer, mais non entamer, d'être constamment accessible en restant libre, d'absorber enfin le bon de toutes choses, non par choix ni par effort, mais par affinité naturelle, de se l'assimiler, et de laisser le mauvais. Un arbre planté dans le terrain le plus favorable ne trouve pas plus sûrement sa nourriture que le génie de Goëthe n'a trouvé la sienne dans tous les milieux qu'il a traversés. « Je me rattachais, à la mère, dit-il, par mes visées littéraires et sentimentales, au père par une joyeuse philosophie, et aux filles par ma jeunesse. » L'aînée de celles-ci, Maximilienne, l'aima, et on assure que ses traits se confondirent dans la fantaisie du poëte avec les souvenirs de Charlotte Buff, pour former la Charlotte de *Werther*.

Ce serait un trop long dénombrement de citer tous les personnages célèbres, illustres ou titrés qui formaient comme la cour de Sophie à ce moment culminant de sa vie. Elle connut, elle charma le majestueux Klopstock, le visionnaire Jung-Stilling, Basedow le pédagogue, Lavater. Des princesses même, rompant avec la sévère étiquette des cours allemandes, la princesse Cunégonde de Saxe, la duchesse Amélie de Saxe-Weimar, firent le pèlerinage d'Ehrenbreitstein. Cette dernière, toutefois, ne parut pas avoir complètement subi le charme : « Mon cher Merck, écrit-elle plus tard au méphistophélique ami de Goëthe, vous ne pouvez croire combien je vous sais gré que vous preniez la plume, après toutes vos fatigues et aventures, pour nous convaincre que vous pensez à nous. Je le sens, mais pas à la *La Roche*, non, c'est plus profond dans mon cœur. Vous avez vu cette chère Sophie, vous lui avez parlé ! — O Merck, Merck ! un voyage sentimental ! »

Ce qui produisit une vraie stupéfaction parmi les amis de Sophie, ce fut la manière extrêmement prosaïque et positive dont cette personne éthérée maria ses deux charmantes filles. L'aînée, celle qui aimait Goëthe et que Goëthe eût peut-être épousée, fut par elle donnée à un négociant en comestibles et denrées coloniales, fort bien dans ses affaires, mais dur, avare, veuf et père de cinq enfants, l'Italien Pierre Brentano, établi à Francfort : « Ce fut un triste phénomène pour moi, écrit Merck après le mariage, de chercher notre amie entre des tonneaux et des piles de fromage. » La cadette, non moins belle, dut

épouser un conseiller aulique, que tous les contemporains représentent comme un espèce de monstre : « Il ressemble au diable dans la septième prière du petit Catéchisme de Luther, écrit la mère de Goëthe à la duchesse de Weimar, est bête à manger du foin, et par-dessus le marché, conseiller aulique. Que je sois changée en huître si j'y comprends quelque chose ! » Wieland lui-même, le fidèle Wieland, fut consterné : « On dit que le drôle auquel on donne à croquer la charmante Loulou est un veau marin, dans le goût du phoque auquel on livra la belle Angélique dans *Roland furieux*. » A distance, jugeant mieux que les contemporains la sentimentalité factice qui fut la maladie de cette époque, nous nous étonnons moins de la disparate de ces mariages. A force de fonctionner, le sentiment s'était changé en routine, en mécanique ; il s'était détaché de la vie réelle pour n'être plus qu'un stérile amusement, un énervant badinage de l'esprit.

A peine le deuxième mariage fut-il conclu que les beaux jours d'Ehrenbreitstein prirent une fin soudaine. Une cabale cléricale éloigna M. de La Roche du poste considérable qu'il occupait à la cour de l'électeur de Trèves : il l'avait obtenu en dépit de ses Lettres sur le monachisme ; il le perdit pour une suite à ces mêmes Lettres, dont il n'était point l'auteur, mais qu'on lui attribua faussement. A partir de ce moment, la vie de Sophie devint à la fois plus nomade et plus laborieuse. Elle habita alternativement Spire et Mannheim, entreprit de fréquents voyages et devint un très-fécond écrivain. Déjà elle avait fait succéder à *Mademoiselle de Sternheim* un autre roman en quatre volumes, les *Lettres de Rosalie* ; elle écrivit maintenant des *Contes moraux*, que Wieland publia dans son *Mercur allemand*, et fonda une revue pédagogique, la *Pomone*, par laquelle sa popularité prit un nouveau développement. Une foule de dames de distinction se disputèrent l'honneur de collaborer à cette gazette, à laquelle Catherine II souscrivit pour cinq cents exemplaires. Ce fut un vrai fanatisme. Une jeune fille de Mannheim, mourante, voulut voir Sophie avant de rendre le dernier soupir. De toutes parts, des dames et des jeunes filles lui écrivaient non-seulement pour la remercier, « mais pour lui demander conseil dans les plus délicates et les plus importantes circonstances de la vie. » Sophie ne chôma plus. Elle écrivit des « Lettres sur Mannheim » ; elle fit des voyages en Suisse, en France et en Angleterre, et en écrivit les relations, où l'on voit figurer à peu près tout ce qui avait alors un nom dans ces pays, Gessner, M. et madame de Saussure ; M. et madame Necker et leur fille, la future madame de Staël ; l'abbé Raynal, Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris* ; Gibbon, Mesmer, Cagliostro, Marie-Autoi-

nette; mademoiselle Bertin, la reine des modistes; le physicien Charles, Grimm, Buffon, madame de Genlis et ses élèves les princes d'Orléans, l'astronome Herschell, etc., etc. Elle est enchantée de tout le monde, et l'on découvre dans ses jugements beaucoup plus de candeur que de pénétration, et une bonté qui devient fade par l'uniformité : « Prouvez-moi qu'elle a le temps d'écrire des livres, écrit-elle à propos de madame de Genlis, d'élever et d'instruire les enfants d'Orléans, et de faire ce que vous dites, alors je vous croirai. » Elle-même ne rencontre pas toujours la même indulgence. Une femme de lettres anglaise, miss Francisca Burney, nous a laissé une relation plus malicieuse que bienveillante des rapports qu'elle eut avec elle pendant le voyage d'Angleterre. Ce morceau est tellement caractéristique à tous les points de vue que nous voulons le citer en entier, d'après mademoiselle Assing :

« J'ai maintenant à vous présenter, avec un personnage nouveau, quelques nouveaux embarras de ma position¹. Madame La Fite² vint me voir dans la matinée pour me notifier qu'elle voulait absolument me présenter une connaissance nouvelle, madame de La Roche, une femme de lettres allemande, personne de talent et de distinction, très-célèbre et très-fêtée, et qui avait eu beaucoup à souffrir pour son attachement à la religion protestante³. « Elle meurt d'envie de vous voir, ajouta-t-elle en français, et je lui ai donné rendez-vous à Windsor, où je ne lui ai préparé d'autre fête que de lui présenter le docteur Herschell et miss Burney. »

« Je vous laisse à penser si je pouvais être bien disposée. Je l'assurai au contraire en toute sincérité que je n'étais pas du tout en état de recevoir.

« Mais, reprit-elle, elle avait déjà écrit à madame de La Roche de venir le jour suivant, et si je ne voulais pas la voir, on lui en voudrait beaucoup à elle, madame La Fite. »

« Il n'y avait plus rien à objecter, et je dus me borner à dire que, ne dépendant pas de moi-même⁴, je ne pouvais rien promettre du tout.

« Et pourquoi? — Et comment? — Et allons donc! — Madame de La Roche! — *Une femme d'esprit! — mon amie, — l'amie de madame de Genlis!* » etc., etc.⁵. Tout cela formait une conversation à bâtons rompus, pendant que je m'habillais pour la reine, jusqu'à ce qu'un message vint nous interrompre, et me contraignit de partir, à moitié habillée et en retard, et après m'être laissé extorquer la promesse de venir le lendemain, pour peu que ce fût possible.

« J'allai donc au rendez-vous le lendemain, et m'y trouvai encore avant madame de La Roche. La pauvre madame La Fite fut ravie de me voir, et je fus bientôt après témoin d'un autre ravissement pour madame de La Roche, auquel

¹ Elle était femme de chambre de la reine.

² Lectrice de la reine.

³ Allusion un peu inexacte à l'épisode de Bianconi. Il fallait dire : « Pour l'attachement de son père à la religion protestante. »

⁴ A cause de son service auprès de la reine.

⁵ Les mots soulignés sont en français dans le texte.

celle-ci répondit heureusement avec la même chaleur. Ce ne fut qu'après mille embrassades et les plus vives protestations : « *Ma digne amie, — est-il possible! — te vois-je?* » que je découvris qu'elles ne s'étaient jamais vues de leur vie. — Elles avaient échangé des lettres, voilà tout.

» Mon étonnement diminua du reste un peu quand ce fut mon tour; car, à peine m'eût-on nommée, que toutes les embrassades se portèrent sur moi : « *La digne miss Borni! — l'auteur de Cécile? — d'ÉVELINA? — Non, ce n'est pas possible! — Suis-je si heureuse? — Oui, je le vois à ses yeux! — Ah! que de bonheur!* » etc.

» Comme il n'y avait pas de témoins, je ne fus pas aussi embarrassée que lorsque je vis madame La Fite la première fois chez miss Streatfield, et que ses exclamations furent tout aussi bruyantes au milieu des spectateurs étonnés.

» Bientôt cependant se présentèrent Mrs. Fielding et Mrs. Finch, toutes deux invitées par madame La Fite à être témoins de cette entrevue nouvelle. Alors commença une conversation littéraire, ouverte par madame La Fite et entretenue par Mrs. Fielding.

» Si nous nous étions rencontrées d'une autre façon, madame de La Roche m'aurait plu à un degré extraordinaire. Si j'avais pu la supposer dénuée d'affectation, ce qui n'était guère possible dans les circonstances données, j'aurais trouvé un très-grand charme à ses manières douces et gracieuses. Elle est maintenant *bien passée*, ayant bien la cinquantaine; mais elle possède une voix d'une douceur pénétrante, des yeux de colombe, des regards qui sollicitent la bienveillance, une tendresse insinuante dans la figure et les manières. Je puis bien me figurer qu'elle s'est prise toute sa vie pour le type de l'héroïne de son roman favori¹, et je crois volontiers qu'elle a eu dans sa jeunesse des attraits enchanteurs. Si j'avais été moins gênée dans cette entrevue, elle m'eût certainement conquise, car en sa présence je lui pardonnais et ne cessais d'excuser ce qu'en son absence je ne pouvais ni défendre ni excuser. Tandis que madame La Fite veut tout emporter d'assaut par sa vivacité, madame de La Roche paraît toujours au moment de fondre de tendresse. Cependant je crois volontiers qu'elles sont bonnes femmes toutes les deux, et elles se tiennent réciproquement pour sincères. Madame de La Roche me dit qu'elle ne se trouvait en Angleterre que depuis trois jours, et qu'elle commençait seulement de passer en revue *les spectacles et les gens célèbres*. Et quel est, croyez-vous, le premier et jusqu'à présent unique spectacle auquel on l'a conduite? — Bedlam! — Et quel est le premier et jusqu'à présent unique *homme célèbre* qu'elle ait vu? — Lord George Gordon², qu'elle appelle *le fameux* George Gordon, et chez lequel elle a dîné en compagnie du comte Cagliostro. »

Après cette présentation, madame de La Roche fait à miss Burney une visite que celle-ci raconte en ces termes :

« Dès que nous nous fûmes assises, madame La Fite débuta par déclarer bruyamment que j'avais fait la conquête de madame de La Roche et par mettre cette dame en demeure de confirmer la vérité de son dire, ce que madame de

¹ *Mademoiselle de Sternheim*.

² Célèbre par son fanatisme protestant.

La Roche exécuta en se levant, me jetant les bras autour du cou et me baisant sur les deux joues.

» Quand ceci fut passé et que nous eûmes repris nos places, madame La Fite reprit par me dire que madame de La Roche avait lu *Cecilia* et qu'elle en était ravie, en l'invitant à confirmer cette nouvelle déclaration.

« Oh oui, oui, s'écria son amie, *mais la vraie Cécile, c'est miss Borni! charmante miss Borni, digne, douce, aimable! Venez dans mes bras, que je vous embrasse mille fois!* »

» De nouveau nous nous levâmes, et nous nous rassîmes après avoir accompli la même cérémonie que par devant.

» *Cecilia* fut alors discutée à fond, malgré tous mes efforts pour l'empêcher.

» Ensuite madame La Fite exposa en français que la vie et les destinées de madame de La Roche avaient été bien extraordinaires, et termina par cette mise en demeure :

« *Eh! ma chère amie, contez-nous un peu?* »

» Madame de La Roche répondit que la première partie des événements de sa vie se rattachait si étroitement à M. Wieland, le célèbre auteur, que, sans l'histoire de celui-ci, elle ne serait pas du tout intelligible.

« *Eh bien, ma très-chère, contez-nous donc un peu de ses aventures. Ma chère miss Burney, c'était son amant, et l'homme le plus extraordinaire, — d'un génie! d'un feu! Eh bien, ma chère, où l'avez-vous rencontré? où est-ce qu'il a commencé à vous aimer? Contez-nous un tout de tout ça.* »

» Madame de La Roche baissa les yeux sur son éventail et commença son récit. Elle raconta la première rencontre, les gradations de leur inclination réciproque, ses talents extraordinaires, sa gloire littéraire, puis la rupture de leurs relations, déterminée par des considérations de prudence de ses amis à elle, son changement à lui de la piété à la frivolité, et comment il s'était consolé de sa perte avec une actrice; ses diverses aventures et fréquents changements du bien au mal dans la vie et la conduite; son propre mariage à elle avec M. de La Roche, et comment elle revit plus tard Wieland, quand elle était déjà mère de trois enfants, et toutes les circonstances attenantes.

» Tout cela fut raconté de façon si touchante et si pathétique, et mêlé de tant de sentiments de tendresse et d'héroïsme, que je pus à peine me défendre de croire que j'avais réellement devant les yeux quelque Clélie ou Cassandre racontant l'histoire de sa jeunesse.

» Quand elle eut fini, et que je la remerciai, madame La Fite me demanda ce que je pensais d'elle, et si elle n'était pas ravissante? Je dis que oui. Madame de La Roche se leva, et, me regardant en face avec des yeux pleins de larmes, elle me prit les deux mains et dit du ton le plus fondant : « *Miss Borni! la plus chère, la plus digne des Anglaises, dites-moi — m'aimez-vous?* »

» Je répondis de mon mieux, mais ce que je dis était fort vague. Madame La Fite se mit de la partie et demanda que nous fissions un trio d'amitié pour la vie.

» Et puis elles m'embrassèrent toutes deux, et versèrent des larmes de joie et de tendresse. Je crains de paraître très-dure, mais nulle source n'était ouverte en moi d'où eût pu jaillir la moindre larme.

» Il avait déjà sonné quatre heures, et madame La Fite fit observer qu'elle

craignait de me déranger de mon dîner. Je savais qu'en effet le dîner allait être prêt, et je n'opposai donc qu'une faible dénégation. Alors, après avoir jeté un coup d'œil inquiet sur sa montre, elle ajouta qu'elle craignait de rentrer elle-même trop tard pour le modeste repas qu'elle avait fait préparer.

» Je fus effrayée d'une insinuation à laquelle il n'était pas en mon pouvoir de me rendre ; je l'écoutais en silence, avec un silence vain, hélas ! car elle reprit tout aussitôt : « Vous dînez seule, n'est-ce pas ? »

» — Oui, quand Mrs. Schwellenberg (une autre dame de la cour) n'est pas assez bien portante pour descendre.

» — Et mangez-vous donc alors, *ma chère mademoiselle*, mangez-vous donc alors toute seule à cette grande table ?

» — Il le faut. Cela est arrangé ainsi. Ce n'est pas que ma table.

» — Si, en l'absence de Mrs. Schwellenberg, c'est votre table.

» — On ne me l'a jamais confiée, et je ne puis songer à usurper ce dont on ne m'a point chargée.

» — Mais la reine, chère mademoiselle, la reine, si elle savait qu'une personne comme madame de La Roche se trouve ici.... »

» Elle se tut, et j'étais très-embarrassée. Une attaque si manifeste, et en présence de madame de La Roche, dépassait tout ce que j'avais attendu. Elle alla à la fenêtre et s'écria : « Il pleut ! — *Mon Dieu, que ferons-nous ?* — Mon pauvre petit dîner ! — il sera tout gâté ! — *La pauvre madame La Roche ! — une telle femme !* »

» J'étais vraiment au désespoir, et j'aurais bien voulu les inviter toutes deux à rester, mais je n'en avais pas le moyen, et ne pouvais que montrer l'embarras que je ressentais bien réellement.

» Il continuait de pleuvoir. Madame de La Roche ne comprenait qu'imparfaitement ce qui se passait, et attendait l'issue avec un sourire de patience. Mais madame La Fite ne voulait pas se désister de son assaut. Elle exprima plusieurs fois ouvertement le désir de dîner avec moi à la table de Mrs. Schwellenberg, mais je fis toujours semblant de ne pas comprendre du tout. »

Plus tard, miss Burney vit madame de La Roche encore une fois :

« Nous échangeâmes force politesses, et je sentis que madame de La Roche m'eût réellement plu si elle eût été moins câline. En prenant congé de moi, elle pleura comme si nous avions été de vieilles amies. Si je devais la voir souvent, il me serait toujours difficile de faire en elle la part du sentiment vrai et de l'affectation. Elle m'a laissée dans un tel doute sur son caractère, que je sais à peine si je dois plus la plaindre ou l'admirer, ou rire d'elle. »

La candide Allemande parle tout autrement de miss Burney : « C'est l'idéal d'une miss anglaise : de l'intelligence, de la pénétration, un sentiment fin, l'amour de la vertu et la connaissance des hommes, et toutes ces qualités si complètes, et cependant gouvernées par elle avec une réserve qui ne les montre que par intervalles, au moment voulu, comme des apparitions d'esprits aimables et séduisants. » Et cependant, même en y supposant un peu d'injustice, nous préférons

l'humeur caustique et le bon sens de l'Anglaise à l'importunité de cette louange toute prête et qui coule toujours.

Il faut glisser rapidement sur les dernières années de madame de La Roche ; sa vieillesse, d'ailleurs attristée par des malheurs de famille et des revers de fortune, laisse une impression mélancolique. Elle écrit toujours, mais elle ne rencontre plus le succès d'autrefois. Son talent est épuisé par le métier, et le public n'est plus au même diapason. Le règne de la sentimentalité touche à sa fin. Les esprits ont changé autour d'elle, et elle est restée la même. Son dernier rêve est de voir l'Italie avec Wieland ; mais Wieland, devenu d'ailleurs bien trop casanier, s'est bien refroidi pour elle ; il tremble même de la voir venir à Weimar, parce qu'il craint, pour elle et pour lui, les railleries de la duchesse. Elle s'étonne de son changement, elle croit que des ennemis l'ont desservie auprès de lui, et Wieland lui répond d'un style un peu froid :

« Le monde entier, s'il conspirait pour me donner mauvaise opinion de vous, y perdrait sa peine, tant que vous ne vous seriez pas nuï vous-même par des choses contraires à mon sentiment et à ma manière de voir. Jusqu'à quel point cela a pu être le cas, c'est une question impossible à vider entre nous par lettres. Il faudrait, pour nous entendre, pouvoir passer quelques jours ensemble ; mais cela même, si vivement que je le pusse désirer pour plus d'une raison, ne rétablirait pas, j'en suis convaincu, nos relations telles qu'elles subsistaient en l'an 1769, à mon départ de Warthausen et de Biberach. Il s'est accompli dans ces vingt-deux ans trop de changements chez vous et chez moi. Notre position, notre manière de vivre et nos carrières ont été trop différentes. Vous vous êtes peu à peu tellement étendue au loin, et moi je me suis tellement resserré de plus en plus ; nos vues sur mille choses, notre manière de penser et d'agir, notre goût, bref, toute notre manière d'exister s'est tellement séparée, que nous avons dû, sans que peut-être vous l'ayez remarqué comme moi, devenir nécessairement plus étrangers l'un à l'autre que nous ne l'eussions cru possible il y a quarante ans. Voilà, ma chère et bonne Sophie, tout ce que je puis vous dire sur notre situation actuelle. Au fond, il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus ; une heure de conversation arrangerait peut-être bien des choses mieux entre nous qu'une longue correspondance. »

Cette heure de conversation, Wieland ne témoignait d'ailleurs en aucune façon qu'il la désirait. Décidément, ses Lettres ne lui font pas honneur ; mais ne condamnent-elles pas aussi madame de La Roche ? L'amour a sans doute ses erreurs ; la passion n'a pas toujours le coup d'œil soudain, infailible de Roméo et de Juliette ; mais ce qu'elle repousse par nature, c'est la platitude absolue telle qu'elle s'étale dans ces Lettres. Pour que deux âmes se rencontrent, il faut apparemment qu'elles existent, et Wieland, il faut bien le reconnaître, avait aussi

peu d'âme que possible, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas écrit de fort agréables poèmes ni qu'il n'ait pas été bon père de famille ; mais il a tout à fait manqué de ressort intérieur, de passion, d'enthousiasme vrai. Il est un des plus curieux types d'une génération chez laquelle le déluge de la sentimentalité avait éteint le feu naturel des âmes, et ne découvrant pas une étincelle chez lui, nous devons douter aussi de la passion de madame de La Roche. Leur amour fut une convention tacite, involontaire si l'on veut, mais une convention et rien de plus. Ils le portèrent comme un costume, parce que ce costume était à la mode, et ce même costume nous paraît ridicule parce que la mode en est passée. En sondant ce néant, on en vient à se demander si l'épisode de Bianconi n'appartient pas lui-même à la catégorie des amours imaginaires.

En 1794, l'envie de revoir son vieil ami se compliqua chez Sophie du désir de fuir le voisinage de la guerre ; mais Wieland résista de nouveau, et la mère de Goethe fut chargée de détourner le danger : « Nous avons déjà assez d'inquiétude et de souci, dit Goethe dans ses *Mémoires*, et supporter les lamentations par-dessus le marché nous parut tout à fait impossible. Adroite en ces matières, et supportant elle-même tant de choses, ma mère sut tranquilliser son amie, et mérita par là toute notre reconnaissance. » En 1799 enfin, Wieland s'humanisa, et invita son amie à venir le voir dans sa retraite d'Osmannstedt, près de Weimar. Elle vint : « Elle embrassa, dit-elle, son inestimable épouse et quatre de ses filles. » Elle les bénit ; elle vit aussi le brillant cercle de Weimar, alors dans tout son éclat ; elle raconta ses impressions, elle inonda tout le monde de louanges dans ses *Silhouettes d'heures évanouies* ; mais, hélas ! elle n'avait pas réussi : « Elle appartient aux natures niveleuses, dit Goethe, élevant le commun, rabaissant le beau, et arrangeant le tout avec sa sauce en plat *ad libitum*. On peut bien dire, du reste, que sa conversation a des passages intéressants. Au fond, Wieland et elle ne s'étaient jamais entendus. » Wieland, qu'elle avait importuné de tous les anciens souvenirs, estima « qu'elle manquait de tact et de connaissance du monde, bien qu'elle eût frayé pendant quarante ans avec des personnes du plus haut parage. » Herder enfin, qui, dans le temps, avait comparé *Mademoiselle de Sternheim* à l'Évangile, dit « qu'elle connaissait bien la langue officielle, mais non la langue intime du cœur. » La tournure des esprits était changée, et Sophie ne l'était pas : il n'était plus possible de s'entendre.

Elle était bien seule désormais, malgré les visites que la déférence, l'intérêt ou la curiosité ne cessaient de lui amener dans sa maison

d'Offenbach, seule parmi des contemporains transformés, et comme le sentant, elle ne voulut jamais quitter les modes de son beau temps : « C'était bien étrange de la voir en face de moi, sous un grand châtaignier, près du canal où se reflétait la lune, ses longues boucles argentées jouant autour de son visage, dans sa longue robe noire de gros de Tours, à queue traînante, tout à fait à l'ancienne coupe, comme on les portait dans sa jeunesse, avec la taille longue et une large ceinture. Oh ! comme grand'maman est fine et distinguée ! Tout le monde a l'air commun auprès d'elle. Les gens lui reprochent d'être sentimentale, mais cela ne me trouble pas ; au contraire, je sens que quelque chose y répond en moi, et bien que j'aie parfois dû rire avec les autres de choses par trop singulières, je sens presque toujours une vérité au fond. Quand elle se promène dans le jardin, elle fléchit tous les pampres dans le sens où ils voudraient aller ; elle ne peut souffrir aucun désordre et pas une feuille desséchée, et tous les jours elle me fait couper les fleurs fanées. » La petite fille qui trace cette gentille esquisse de sa grand'mère s'appelle Bettina, et doit à son tour faire figure dans le monde et dans les lettres. Du mariage de Maximilienne de La Roche avec le négociant en denrées coloniales étaient nés le poète Clément Brentano, et cette petite Bettina, plus tard madame d'Arnim. Ainsi deux âges littéraires, à la fois différents et semblables, se donnaient la main sous le toit de Sophie, par-dessus la génération qui les séparait. Le romantisme et la fantaisie modernes y confondaient leur aurore avec le dernier crépuscule de la vieille sentimentalité.

Madame de La Roche mourut en 1807, à l'âge de soixante-seize ans. Elle était veuve depuis 1788.

A. NEFFTZER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

PHILOLOGIE.

Göttinger gelehrte Anzeigen. [12 et 15 septembre 1859.] Mémoire sur l'origine et le caractère véritables de l'histoire phénicienne qui porte le nom Sanchoniaton, par M. E. Renan. Annonce de M. Ewald. Point de vue général : « M. Renan y entre tout à fait dans nos derniers travaux allemands, et comme ce fut toujours l'un de ses plus grands mérites d'avoir suivi avec un intérêt constant tant de nouvelles recherches faites en Allemagne, et d'avoir essayé de défendre la véritable liberté de la science, il n'a pas manqué, dans ce Mémoire, de conduire les recherches, même là où elles touchent à des matières bibliques, avec une liberté louable. » Après quoi M. Ewald examine l'une après l'autre les différentes raisons par lesquelles M. Renan croit pouvoir établir que le livre de Sanchoniaton ne remonte pas au delà du deuxième siècle avant notre ère. Il finit par se ranger de l'opinion du traducteur grec Philon, qui suppose que le Phénicien Sanchoniaton dont il traduit l'ouvrage a vécu onze à douze siècles avant J. C. — [19 et 22 septembre.] « Hippocratis et aliorum Medicorum Veterum Reliquiæ. Mandatu Academiæ Regiæ Disciplinarum quæ Amstelodami est edidit Fr. Z. Ermerins. Volumen primum. » Utrecht, 1859. Annonce de M. J. W. H. Conradi, qui reconnaît dans cette édition, sous le rapport des changements introduits dans le texte, un progrès sur les précédentes. Quant aux deux écrits, le « Prognosticon » et les « Aphorismes », attribués ordinairement à Hippocrate, il trouve que M. Ermerins a eu tort d'en combattre l'authenticité. — [24 sept.] Grammaire de la langue tibétaine, par Ph. Ed. Foucaux. Paris, 1858. Tout en constatant l'opportunité de cette publication, M. Ewald regrette de ne pas y trouver les procédés sévères de la philologie comparée moderne, qui seuls, quand il s'agit, comme ici, de la description d'une langue encore peu connue, peuvent prévenir de graves erreurs. Au lieu de pénétrer l'organisme du langage tibétain tel qu'il est, M. Foucaux se contente de le rattacher, aussi bien que mal, à la croix de la grammaire latine. Parmi les inconvénients qui en résultent, M. Ewald signale surtout l'incertitude dans laquelle l'auteur nous laisse sur les principes mêmes et l'origine de cette langue, en ne parlant ni de la règle fondamentale des *post-positions* qui la rapproche des langues du Nord, ni de sa conformation intermédiaire entre les langues monosyllabiques (pour employer ce terme, qui n'est pas tout à fait exact), telles que le chinois, et les langues polysyllabiques, telles que le sanscrit. — [8 octobre.] W. Bessel annonce son ouvrage : « Ueber Pytheas von Massilien und dessen Einfluss auf die Kenntniss der Alten vom Nordem Europas, insbesondere Deutschlands » (Sur Pythéas de Marseille

et son influence sur la connaissance qu'avaient les anciens du nord de l'Europe, et surtout de l'Allemagne). L'auteur y a rassemblé, à côté de l'ouvrage de Pythéas, tous les renseignements qui sont contenus dans les écrits des anciens sur les contrées du Nord qui n'ont jamais été visitées par aucun autre voyageur ancien (les côtes de la mer Baltique, la Scandinavie et les contrées polaires), avec les renseignements sur les côtes du nord de la France, de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne, qui, d'après leur date, ne peuvent provenir que de Pythéas. Dans la première partie de son livre, il traite de la personne de Pythéas, des connaissances astronomiques, etc.; dans la seconde, il donne les preuves de ce que les anciens, par le nom de Thule, désignaient l'île d'Islande; dans la troisième, il discute les observations d'élévations polaires faites par Pythéas et employées par Hipparque, Strabon et Ptolémée par la description de l'Europe du Nord; la quatrième et la cinquième partie sont consacrées au dépouillement des observations et des traditions recueillies par Pythéas dans les pays avoisinants de la mer Baltique et dans le nord-est de l'Allemagne; enfin la sixième partie résume les résultats acquis dans les cinq parties précédentes. Le tout est terminé par un essai sur l'histoire de l'ouvrage de Pythéas dans l'antiquité. — [17 et 20 octobre.] « Tragicorum Græcorum fragmenta recensuit. » A. Nauck. Leipzig, 1856. Le recueil des fragments eux-mêmes est aussi complet que possible; la méthode critique est des plus sévères, mais on regrette que l'auteur, pour former un répertoire complet, n'ait pas cru nécessaire de mentionner, dans l'appareil critique, quelques sources de second ordre ni les travaux modernes qui traitent de ces fragments. — [29 octobre.] M. Benfey annonce « Ujivaladatta's Commentary on the Unâdisûtras ». Edited from a Manuscript in the library of the East India House by Theodor Aufrecht. Bonn, 1859. — [29 octobre.] « Inedita meiner Sammlung autonomer altgriechischer Münzen » (Des inédits de mon recueil d'anciennes monnaies grecques autonomes), par le baron A. de Prokesch-Osten. Vienne, 1859. Annonce de C. G. Schmidt. — [5 novembre.] « Titi Bostreni contra Manichæos libri quatuor syriace. » Paulus Antonius de Lagarde editit. Berlin, 1859. — « Titi Bostreni quæ ex opere contra Manichæos edito in codice Hamburgensi servata sunt græce e recensione Pauli Antonii de Lagarde. Accedunt Julii Romani epistolæ et Gregorii Thaumaturgi KATA ΜΕΡΟΣ ΠΙΣΤΙC ». Berlin, 1859. La première de ces publications est faite d'après un manuscrit syriaque du Musée britannique qui date de l'an 411. L'auteur de cet écrit, l'évêque Titus de Bossra, en Syrie, est connu comme l'un des adversaires les plus hardis et les plus décidés de l'empereur Julien l'Apostat. La même vigueur d'esprit bien trempé éclate dans son traité contre les manichéens, publié ici pour la première fois en traduction syriaque, avec l'addition d'une partie du texte grec qui provient d'un manuscrit de Hambourg. Le texte grec en entier se trouve dans un manuscrit du Vatican, mais qui jusqu'à présent est resté inaccessible. M. de Lagarde promet de faire suivre une traduction allemande. — [14 novembre.] « Die Chroniken der Stadt Mekka » (les Chroniques de la ville de la Mecque, recueillies et publiées aux frais de la Société orientale de l'Allemagne), par F. Wüstenfeld. 2^e volume (le 3^e a paru), contenant des extraits des histoires d'El-Fâkiké, d'El-Fâsi et d'Ibn-Dhuheira. Leipzig, 1859. — [17 et 19 novembre.] « Zur Geschichte des Ornaments an den bemalten griechischen Thongefässen » (Additions à l'histoire de l'ornementation dans la peinture des vases grecs), par K. Fr. A. de Lütow. Munich, 1859. M. W. Weingärtner

donne une analyse très-détaillée de cet écrit, qui s'annonce comme une étude préliminaire sur l'histoire de la technique de l'art antique. Il loue le tact et les remarques judicieuses de l'auteur, mais il combat le principe sur lequel celui-ci a basé son livre, à savoir : que la loi fondamentale de l'ornementation grecque d'expliquer et d'exprimer la fonction de l'objet n'est point applicable aux vases ni même à une assez grande partie de l'architecture. — [28 novembre.] « Das Leben Muhammed's nach Muhammed Ibn Ithâk bearbeite von Abd el-Malik Ibn Hischâm (la Vie de Mahomet d'après Muhammed Ibn Ishâk, rédigée par Abd el-Malik Ibn Hischâm), publiée d'après les manuscrits de Berlin, de Leipsig, de Gotha et de Leyde, par *L. Wüstenfeld*; 2 vol. Göttingue, 1858 et 1859. Cette biographie de Mahomet est la plus ancienne de celles qui sont parvenues à nous. L'auteur de la première rédaction de ce livre a vécu dans la première moitié du deuxième siècle de l'hégire. Son ouvrage étant perdu, l'extrait qui vient d'être publié sera d'autant plus précieux pour l'étude de la vie de Mahomet et pour celle de l'histoire du Coran, qu'il porte toutes les traces de cette exactitude scrupuleuse que l'on connaît aux auteurs arabes en pareille matière. — [1^{er} décembre.] Catalogue raisonné de manuscrits éthiopiens appartenant à *Antoine d'Abbadis*. Paris, 1859. Annonce de *A. D.* — [5 et 8 décembre.] *H. Ewald* annonce le dernier (7^e) volume de la deuxième édition de son « Histoire du peuple d'Israël ». Ce volume embrasse un espace de soixante-dix ans, depuis la destruction de Jérusalem par Titus jusqu'à la mort de l'empereur Hadrien, c'est-à-dire jusqu'à la dispersion définitive du peuple juif. Trois idées animent ce volume et donnent à l'expression de l'auteur quelque chose d'amer : la première, c'est que l'existence politique du peuple juif et sa raison d'être ont cessé dès le moment où le christianisme était sorti de son sein; la deuxième, que l'espoir de son rétablissement restera chimérique pour toujours; et la troisième, que les essais tentés par l'école de Tübingue pour remplir le vide de l'histoire de cette époque et pour percer les ténèbres qui enveloppent le christianisme naissant n'ont produit que des hypothèses bâties en l'air et qui sont préjudiciables aux progrès de la science. — [17 décembre.] *H. v. Stein*. « Aristoteles und die Wirkung der Tragödie » (Aristote et l'effet de la tragédie), par *A. Stahr*. Berlin, 1859. Il y a trente ans que *M. A. Stahr* s'est fait connaître par ses *Aristotelia*. Aujourd'hui il y revient, non pas pour continuer des recherches savantes, mais pour résumer une des questions les plus vivement agitées qui jamais aient été soulevées à propos d'Aristote. Il s'agit du passage célèbre dans la poétique de ce philosophe, où il parle de la purification des passions de la pitié et de la crainte comme but suprême de la tragédie. Cette interprétation, proposée d'abord par Lessing, est devenue peu à peu le pivot pour ainsi dire de l'esthétique allemande moderne. Mais voici qu'un savant fort distingué, *E. Bernays* (*Abhandl. d. hist. phil. Gesellschaft zu Breslau*, I), vient de montrer, ou du moins a essayé de montrer que tout le monde s'est trompé, et que dans le passage en question il ne s'agit point d'une purification, mais seulement d'un soulagement des passions de la pitié et de la crainte. C'est contre cette opinion, soutenue par un savoir rare et choisi, que *M. Stahr* se fait le défenseur du simple bon sens qui se trouve admirablement résumé dans les paroles d'Aristote entendues de la manière comme on les entendait toujours. — [10, 22 et 14 décembre.] *E. Curtius*, l'auteur du « Voyage » le plus célèbre qui ait été fait en Grèce dans les derniers temps, rend compte des deux publications suivantes qui ont succédé à la sienne : « Peloponnesus, Notes of

study and travel by *William George Clark*, London, 1858, » et « *Erinnerungen und Eindrücke aus Griechenland* » (Souvenirs et impressions de la Grèce), par *W. Vischer*. Bâle, 1857. Ce dernier ouvrage, d'après M. Curtius, a le mérite de s'appuyer sur une connaissance exacte de tous les travaux topographiques et archéologiques modernes, ce qui ne serait pas le cas ni pour les recherches de M. Clark ni pour celles, qui précédaient, de M. Beulé. A cette occasion, M. Curtius entre dans des explications sur l'hypothèse, qu'il a placée à la tête de son « *Histoire de la Grèce* », de l'origine, d'une partie du moins, des tribus grecques de l'Asie Mineure, hypothèse qu'il trouve confirmée par les observations de M. Vischer sur la fondation de la ville de Naupléon. — [29 et 31 décembre.] *Uhlemann*. « *Ueber die Namen Ægyptens bei den Semiten und Griechen* » (Sur les noms de l'Égypte chez les Sémites et les Grecs), par *S. Reinisch*. Vienne, 1859. Analyse des trois noms *Cham* (Chemi, Kemi, Kam, *χημία* = terre noire), *Mizrajim* et *Αἴγυπτος*. Le premier ne fait pas de difficulté. Le deuxième (hébr. *Mizrajim* ou *Mazor*, syr. *Mezren*, arab. *Misr*, phén. *Mysra*, cunéif. *Mudraya*, pehlev. *Meddreji*, kurd. *Misri*) est dérivé, par Uhlemann, du copte *Ma-zor* (*place forte*); par Reinisch, de la transposition des deux racines *Ra-mes* (*fils du soleil*), de sorte que la forme primitive aurait été *Mesra*. L'étymologie du troisième nom n'est pas plus sûre que celle du deuxième. A la vérité, trois inscriptions hiéroglyphiques montrent pour le nom de l'Égypte le groupe des trois consonnes KPT, qu'on a interprété *Kah-PTah* (*pays de Vulcain*), M. Reinisch rejette cette étymologie, et propose à sa place la forme hébraïque *Aikaphtor*, qui aurait désigné d'abord les côtes du Delta, et qui, transmise aux Grecs par les Phéniciens, aurait été appliquée plus tard au pays tout entier. — [16 et 19 janvier 1860.] *Leo Meyer*. « *Sur la prononciation, les voyelles et les accents de la langue latine* », par *W. Corssen*, 2 vol. Vienne, 1859 (voyez *Revue germ.*, livraison de janvier, p. 223). — [30 janvier, 2 et 4 février.] *Er. Wieseler*. « *Der Omphalos des Zeus zu Delphi* » (l'Omphalos de Jupiter à Delphes), par *C. Bötticher*. On se rappellera que, parmi les objets sacrés dans le temple de Delphes, il y avait une certaine pierre que l'on appelait *Omphalos* (nombril), à cause de la légende qui disait que c'était là le nombril, c'est-à-dire le centre de la terre. M. Bötticher, dans sa publication, s'était proposé de montrer que cette pierre avait été consacrée à Jupiter, qu'elle se trouvait placée dans la *cella* même du temple, et que la croyance lui attribuait une vertu prophétique en rapport avec l'oracle de Delphes. M. Wieseler, qui avait déjà écrit sur ce sujet (dans les *Annali dell' Istituto di corrisp. arch.*, vol. XXIX; 1857), n'a pas de peine à remonter à M. Bötticher des erreurs nombreuses. Selon lui, l'Omphalos était consacré à *Hestia* (Vesta); il se trouvait placé dans une autre partie du temple appelée *adyton*, et il n'avait aucun rapport avec l'oracle. Il nous semble que sur ce dernier point il s'avance trop, de même qu'en affirmant que les monuments qui montrent Apollon assis sur l'Omphalos et les passages des auteurs qui en parlent ne se rapportent pas à cette pierre. La question, du reste, est loin d'être épuisée. M. Schwartz, dans une publication dont nous parlerons tout à l'heure, vient d'exposer les analogies frappantes de la légende de Delphes avec plusieurs autres qui, dans leur ensemble, reproduisent une donnée mythologique beaucoup plus ancienne, et qui est commune à toute la race indo-européenne. — [9 et 11 février.] *M. Benfey* donne une analyse excellente du livre de *Kuhn* « *la Descente du feu et de la boisson des dieux* », que nos lecteurs connaissent

déjà. Le résultat principal de cette publication hors ligne consiste dans la preuve que les peuples indo-européens, dès avant leur séparation, s'étaient formé une idée mythologique très-arrêtée sur l'origine céleste du feu et de la boisson sacrée, idée qui a survécu à toutes les migrations.

J. H.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

MITTHEILUNGEN de Petermann. 1860, n° 4.

Docteur *A. Philippi*, professeur d'histoire naturelle à l'université de Santiago, Chili. La province de Valdivia et les établissements allemands de cette province et du territoire de Llanquihue (avec une carte). Ce mémoire est le résultat d'une mission officielle dont l'auteur fut chargé en 1857 par le gouvernement chilien. De 1850 à 1857 inclus, le nombre des immigrants allemands à Valdivia a été de 2,754. — Voyage de *Du Chaillu* dans l'Afrique équatoriale. Tandis que dans ces dernières années on suivait avec un intérêt soutenu chaque pas des voyageurs qui de la côte occidentale d'Afrique ont pénétré dans l'intérieur, quatre années entières d'explorations d'un naturaliste américain, *Du Chaillu*, dans les parties équatoriales de l'ouest de l'Afrique sont restées à peu près inaperçues. Et cependant l'intrépide explorateur s'est avancé de 450 milles anglais dans une partie du continent dont on ne connaissait guère que la côte. Cette inattention tient en grande partie au peu de publicité que le voyageur lui-même a donné à ses recherches et à ses découvertes. Ses trop rares communications, adressées à la Société des sciences naturelles de Philadelphie, pour laquelle il voyageait, sont renfermées dans le journal peu répandu de la Société. Cependant, de retour en Amérique, il vient de communiquer à la Société de géographie de New-York un aperçu de ses courses, où, pour la première fois, il embrasse dans son ensemble la nature des pays situés aux deux côtés de l'équateur (depuis le 4° degré de latitude nord jusqu'au 3° degré de latitude sud), dans les bassins fluviaux du Gaboun, de l'Ogobai et de la Kamma. Le docteur Petermann donne ici une traduction entière de cette notice, qui est de nature à faire désirer vivement la publication de la relation complète. — *A. Sicker*. Population de l'empire d'Autriche, au 31 octobre 1857. D'après le recensement de 1857, dont le ministre de l'intérieur vient de publier les résultats, la population de l'empire, dans les limites de Villafranca et de Zurich, est de 35,002,953 âmes. — Exploration de la rivière Chiré et du lac Chiroua, avril 1859, par le docteur *Livingstone* (avec une carte). Résumé des dernières lettres du célèbre missionnaire, imprimées dans les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres, ainsi que de plusieurs lettres du docteur Kirk, qui accompagne M. *Livingstone* comme médecin naturaliste, la carte est tracée d'après une esquisse envoyée par le docteur Kirk et publiée dans l'*Edinburg New Philosophical Journal* de janvier dernier. — NOTICES GÉOGRAPHIQUES. Le levé géologique de la Norvège, par le professeur *Ræmer*. — Nouveau travail physique et géographique (du professeur *Zeithammer*) sur la Croatie. — Mesure des marées dans la mer Méditerranée. — Géologie de l'île de Chypre. — Nouvelles explorations dans le bassin de l'Amoûr. Ces explorations, exécutées en 1859 sous la direction du colonel *Budogoski*, ont été poussées jusqu'aux confins de la Corée, et ont sillonné en différents sens le territoire de

l'Oussouri. — Géographie physique des îles Lieou-tcheou. — Notes statistiques sur l'Inde anglaise. — Voyage projeté de *M. Duveyrier* au pays de Toudég. — Voyage de *Roscher* dans l'Afrique orientale. Une lettre de Zanzibar du 21 novembre annonce seulement que, d'après les informations qu'on y avait reçues, le voyageur était en route pour le lac Nyassa. — Interruption du voyage de *M. Tolmer* dans l'intérieur de l'Australie. — Exploration des Barrier et Grey Mountains (Australie), par le capitaine *J. F. Crawford*. — Renseignements transmis par *M. Moritz Wagner* sur ses récents voyages dans l'Amérique centrale. Exploration botanique de l'isthme de Panama. — Voyages et travaux de *M. Woldemar Schultz* au Brésil. Exploration physique et géographique de la province de Rio Grande do Sul. — Observations physiques dans le nord de l'Atlantique, par *M. Durocher*. — Le lac Nyandja atteint par *M. Livingstone*. — Récents publications géographiques. Annonce analytique de vingt-six publications récentes relatives à l'Europe.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES DE SAINT-PÉTERSBOURG.
Nouv. sér., t. I, févr. 1860.

Lenz. Sur une anomalie considérable dans la distribution des déclinaisons magnétiques, observée à l'entrée du golfe de Finlande (carte). — *Schiefner*. Un chapitre du Tandjour tibétain sur les pronostics fournis par les cris de la corneille. — *W. Gruber*. Note préliminaire sur les *Bursæ mucosæ scapulares supracoracoideæ*. — *Abich*. Extrait d'une lettre à M. Baer sur la marche des recherches géologiques en Transcaucasie. — *H. Struve*. Recherches sur la présence du phosphore dans la fonte et sur quelques phosphures métalliques. — *Vélimirov-Zernof*. Description de deux monnaies inédites appartenant à la dynastie des Nasrides d'Espagne (en français). — *Dorn*. Études sur la numismatique pehlieve. — *Lersch*. Sur une ballade kourde publiée dans le Journal asiatique (en français). — Bulletin des séances de l'Académie. Décembre à février. — Compte rendu de l'Académie, pour l'année 1858, par M. le secrétaire perpétuel.

CHIMIE ORGANIQUE.

*Beitrag zur Kenntniss des Verwesungsprozesses, von H. KARSTEN in Berlin*¹.

L'importance du remarquable travail que M. H. Karsten a publié sous ce titre dans un des derniers numéros des Annales de Poggendorff nous engage à le faire connaître aux lecteurs de la *Revue*. Parmi les questions qui se rattachent à la philosophie de la science, il en est peu qui aient autant exercé la sagacité des savants que l'étude des phénomènes désignés sous le nom générique de *fermentations*. Dans l'examen de ces questions, comme dans toutes celles que vient compliquer la mystérieuse action de la vie, quelque nom d'ailleurs qu'on lui donne, le champ ouvert aux hypothèses est vaste, et des expériences nombreuses, faites avec soin et méthode et discutées avec intelligence, nous semblent la seule voie qui puisse conduire à une connaissance plus exacte de ces phénomènes, encore si obscurs dans leur essence. A ce titre, le travail de M. H. Karsten nous paraît mériter toute l'attention des savants. Dans son mémoire, l'auteur ne

¹ Pogg. Ann., CIX, n° 2, 1860.

traite pas, il est vrai, de la fermentation proprement dite, mais il étudie l'action lente et continue de l'oxygène sur les matières non azotées, sur le carbone et sur les composés hydro-carbonés en dissolution dans l'eau. On voit, par les considérations dont l'auteur fait précéder le détail de ses expériences, qu'il est à la fois naturaliste et chimiste, ce qui donne à ses recherches un double attrait. Le mémoire de M. Karsten se compose de trois chapitres que nous allons analyser successivement.

1° *De l'action de l'oxygène sur les matières organiques non azotées.*

Ingenhous, en 1788, fit observer l'absorption d'oxygène par la terre arable; plus tard, de Saussure montra que cet oxygène était rendu à l'air sous forme d'acide carbonique; on fit depuis ce temps sur ce mode d'oxydation des matières organiques un grand nombre de recherches, qui eurent pour résultat de faire admettre la stabilité des composés organiques à l'état de pureté, et notamment celle des corps dans la composition desquels l'azote n'entre pas. On attribua, en revanche, aux composés organiques azotés, aussi bien qu'aux mélanges de ces derniers avec des corps exempts d'azote, la faculté de s'oxyder, et cela à une température dont M. Boussingault évalue le minimum à $+ 9^{\circ}$ ou $+ 10^{\circ}$ C. De Saussure avait déjà reconnu qu'à des températures plus élevées, aussi bien que sous l'influence du libre accès de l'air, les proportions d'oxygène absorbé et d'acide carbonique produit étaient autres que lors de l'action incomplète de l'air atmosphérique; depuis la découverte de l'ulmine par Vauquelin (1797), beaucoup de chimistes distingués ont étudié la marche des phénomènes dans le cas de l'air limité.

Quelques jours de voyage dans les régions tropicales montrent de la manière la plus évidente comment les choses se passent. Au pied des montagnes, dans les plaines toujours chaudes et sèches pendant une grande partie de l'année, de même qu'au bas des versants, où l'atmosphère chaude exerce sa pression sur un sol presque constamment sec, on voit, dans les épaisses forêts vierges comme dans les plaines verdoyantes, le sol sablonneux ou marneux conserver sa couleur naturelle, qu'il soit nu ou couvert de végétation. Ce n'est qu'après avoir franchi la région de l'été éternel et être arrivé, en s'élevant de 5,000 à 6,000 pieds, dans la région des nuages et de la pluie, qu'on voit le sol prendre une couleur plus foncée, se recouvrir d'une pellicule de terre arable, dont l'épaisseur augmente dans les points qui, en raison de leur horizontalité, sont en contact plus intime avec l'humidité que laisse déposer l'atmosphère.

L'humus proprement dit ne se rencontre sous l'équateur qu'à une hauteur de 7,000 à 8,000 pieds, sur le plateau des Andes, à la fois dans les forêts embellies par les fougères arborescentes qu'on voit dans la région toujours humide des brouillards et dans les plaines qui rappellent les savanes de l'Amérique du Nord par leur verdure perpétuelle, qu'elles doivent aux herbes dont les rhizomes produisent des tiges aériennes toujours vertes. Là aussi, dans ces conditions climatiques, on trouve au-dessus du sous-sol *argileux* une couche d'humus plus épaisse que sur le sol *marneux* et sablonneux, qui se dessèche facilement. Tandis que, dans la saison des pluies, le sable poreux et fécond (*Bimsteinsand*) des plaines de Guallabamba, de Hambato, de Lactacunga et de Rio-Bamba se recouvre de vertes récoltes, pendant la sécheresse il est complètement dépourvu de végétation et ressemble au Sahara; l'éclat du jour éblouit les voyageurs, et les cou-

rants d'air qui tombent des hauteurs sur ces plaines y rendent les ophthalmies très-fréquentes.

La comparaison de ces diverses observations montre déjà, sans le secours de l'analyse de l'air et du sol, que l'humus n'est pas simplement un *produit d'oxydation*, mais bien la preuve d'une *putréfaction*¹ plus ou moins complète de la substance des végétaux morts. La couche d'humus ne se produit abondamment que là où existent des matières végétales imprégnées d'eau et ne se trouvant pas en contact parfait et immédiat avec l'oxygène de l'air. Au changement de saison, quand la sécheresse de l'atmosphère s'oppose à la nutrition des plantes, l'humus, se décomposant dans le sol, produit de l'acide carbonique et de l'ammoniaque, qui, absorbés par les racines, sont portés à l'état de composés organiques simples dans les organes aériens des plantes, aussi longtemps que l'eau qui s'évapore du fond du sol favorise le transport de ces produits d'oxydation.

Soustraites au contact de l'oxygène de l'air, les matières organiques complètement sèches ne subissent aucune altération, pourvu qu'on les maintienne dans des limites de température assez restreintes; tous les observateurs sont d'accord sur ce point. Mais si les substances organiques sont mises en contact avec l'air, on croit que leur faculté de se décomposer et de s'oxyder plus ou moins vite est en rapport avec leur richesse en azote (Boussingault, *Économie rurale*, t. II). D'après Berzélius (t. IV), les corps parfaitement purs peuvent être conservés un temps indéfini à l'état solide sans subir d'altération. D'après Liebig, la fibre ligneuse sèche peut rester inaltérée pendant des milliers d'années; la résine et la cire restent aussi dans le sol pendant des milliers d'années sans s'altérer sensiblement (Liebig, *Agriculture chimie*).

M. Karsten a été amené, à propos d'observations sur les transformations de la cellulose (*Bot. Zeitung*, 1857, p. 313), à vérifier par l'expérience les assertions des chimistes rapportées plus haut. Dans ce but, il a expérimenté sur des substances organiques non azotées, parfaitement pures et desséchées. Tantôt il a fait passer sur ces matières, à des températures variées, un courant continu d'air atmosphérique sec et dépouillé d'acide carbonique; tantôt il a emprisonné ces substances sur le mercure dans des cloches graduées, remplies d'air ou d'oxygène, avec lesquels il les a laissées en contact pendant longtemps.

Dans ces dernières expériences, le volume d'air n'a pas sensiblement varié dans l'espace de trois mois, temps pendant lequel la température a oscillé entre 2° et 7° Réaumur (ces expériences ont duré du 26 novembre au 26 février, dans

¹ L'auteur rappelle dans une note que le phénomène de *fermentation*, lié à la faculté assimilatrice des organismes végétaux et constamment rangé, par les chimistes, à côté des phénomènes chimiques de décomposition et de putréfaction, est un acte physiologique de nature tout à fait différente, comme il l'a développé dans le *Botanische Zeitung* (1848, n° 25 et n° 26). Il me semble qu'il n'est pas sans intérêt de rapprocher cette opinion de la conclusion que M. L. Pasteur a tirée de ses belles recherches sur la fermentation alcoolique. Dans son remarquable mémoire (*Ann. de chimie et phys.*, t. LVIII, p. 359), dont, à notre grand regret, le cadre de cette *Revue*, limité aux publications de l'Allemagne, ne nous permet pas de donner à nos lecteurs une analyse détaillée, le savant chimiste français s'exprime en ces termes : « Mon opinion présente la plus arrêtée sur la nature de la fermentation alcoolique est celle-ci : L'acte chimique de la fermentation est essentiellement un phénomène corrélatif d'un acte vital, commençant et s'arrêtant avec ce dernier. Je pense qu'il n'y a jamais fermentation alcoolique sans qu'il y ait simultanément organisation, développement, multiplication de globules, ou vie poursuivie, continuée de globules déjà formés. » Et plus loin : « Je professe les mêmes idées au sujet de la fermentation lactique, de la fermentation butyrique, de la fermentation de l'acide tartrique et de beaucoup d'autres fermentations proprement dites, que j'étudierai successivement. »

une chambre non chauffée). 3 gr. 60 de sucre environ (1 drachme), mis en contact avec 95 cent. cubes d'oxygène, ont produit dans ces circonstances 5 cent. cubes d'acide carbonique. Du sucre pur humecté d'eau, du sucre sec, de l'essence de térébenthine, du liège, de l'huile de lin, du bois sec et du bois humide ont également donné lieu à la production d'acide carbonique par leur contact avec l'air atmosphérique prolongé pendant trois mois. L'air que M. H. Karsten faisait passer lentement sur la matière organique préalablement desséchée au bain-marie avait été soigneusement desséché par son passage sur une grande quantité de chlorure de calcium et complètement privé d'acide carbonique à l'aide d'un tube de Liebig contenant une dissolution concentrée de potasse caustique, au sortir de laquelle il passait à travers un tube rempli de potasse caustique solide.

L'amidon, la gomme arabique, la cire, le sucre et la colophane ont toujours permis de constater la production de quantités notables d'acide carbonique dans ces circonstances. L'auteur se sert de l'eau de chaux pour reconnaître la présence de ce gaz : au-dessus de 12° Réaumur, il a observé, après un temps plus ou moins long, la formation d'un précipité de carbonate de chaux anhydre dans la partie du tube par laquelle l'air entrait dans l'appareil; après un temps plus long, il a trouvé des cristaux prismatiques de carbonate de chaux hydraté dans les autres parties du tube à boules contenant l'eau de chaux. A 10° Réaumur, il ne se produit aucun trouble dans l'eau de chaux, et il ne se forme pas de dépôt de carbonate de chaux anhydre dans le point du tube que nous avons indiqué plus haut; mais après quelque temps de passage dans le liquide de l'air mis en contact avec les substances organiques, les parois de l'appareil à boules se recouvrent, sur toute l'étendue baignée par la liqueur, de petits cristaux prismatiques de carbonate de chaux hydraté, qui, chauffés dans le liquide, se décomposent en petits rhomboédres de chaux carbonatée qu'on peut laver dans l'alcool sans altérer leur forme, et que l'auteur considère comme étant l'hydrate à trois équivalents d'eau décrit par Gmelin.

Lorsqu'on ne renouvelle pas l'air qui entoure les substances organiques, il s'enrichit continuellement en acide carbonique, par suite de l'oxydation croissante de la matière, ce qui fait que, dans le même temps, on obtient au commencement d'une expérience beaucoup plus d'acide carbonique sous une cloche que par le passage forcé de l'air sur la matière.

Dans les expériences que l'auteur a répétées le plus souvent sur le sucre, en s'entourant de toutes les précautions possibles, il a toujours constaté la formation d'eau en même temps que celle d'acide carbonique. Les procédés de dessiccation et les précautions mis en usage par l'auteur ne permettent pas de douter que l'eau ne soit un produit de l'oxydation du sucre : malgré tous ses efforts et les modifications apportées à ses appareils, M. Karsten n'a pu constater un rapport constant entre les quantités d'acide carbonique et d'eau produites dans ses expériences. D'après la quantité d'acide évaluée à l'aide du carbonate de chaux formé dans le tube à boules, l'auteur range les substances dans l'ordre indiqué plus haut au point de vue de leur oxydabilité : l'amidon fournissant la plus petite quantité d'acide carbonique et la colophane la plus grande.

Dans l'obscurité et à une température inférieure à 0°, les phénomènes sont les mêmes; seulement le carbonate de chaux, se précipitant plus ou moins complètement à diverses températures, on ne peut apprécier la quantité d'acide carbonique formé qu'à l'aide de la balance.

Si, au lieu d'employer l'air atmosphérique, on se sert d'air ozonisé à l'aide du phosphore, l'intensité du phénomène est visiblement accrue; la quantité d'acide carbonique produite par le passage de l'air ozonisé est sensiblement quadruple, à volume égal, de la quantité de gaz carbonique obtenue avec l'air ordinaire.

Du sucre ayant servi pendant un an à de nombreux essais ne présentait aucun changement dans ses propriétés. M. Bezanet avait déjà observé que le contact de l'ozone n'altérait en rien les propriétés du sucre. Dans les expériences que nous venons de citer, l'air ozonisé était desséché par l'acide sulfurique et dépouillé d'acide carbonique par la potasse caustique.

Ces expériences prouvent que les corps organiques azotés ne sont pas les seuls qui s'oxydent sous l'influence de l'air, mais que des *hydrocarbures simples* ou d'autres *composés organiques non azotés* se décomposent d'une manière permanente, bien que très-lentement, et donnent des produits d'oxydation très-simples, de l'acide carbonique et de l'eau.

La présence de l'eau, l'existence d'un ferment, une température élevée, ne sont pas nécessaires pour produire cette décomposition des combinaisons organiques. Déjà, à la température ordinaire, nous voyons les corps non azotés donner naissance, au contact de l'oxygène de l'atmosphère, aux mêmes composés que ceux qu'ils fournissent par la combustion à une température élevée et en présence d'une quantité d'oxygène suffisante. La nature accomplit ces transformations-là d'une manière continue et presque sans qu'il nous soit possible de nous en apercevoir; les matières organiques peuvent se conserver des milliers d'années, mais à la condition d'être préservées contre tout renouvellement d'air.

2^e Action de l'oxygène sur le carbone pur et sec.

Pour répondre aux questions posées par Liebig, à savoir : si l'hydrogène ou le carbone de la matière organique se combinent à l'oxygène dans la fermentation, et si l'eau et l'acide carbonique, qui sont tous deux des produits de la putréfaction, proviennent de la substance organique, M. Karsten a répété ses expériences sur du carbone pur. Dans ce but, il prit 30 gr. environ de suie qu'il chauffa au rouge blanc pendant trois heures dans un creuset bien luté; après refroidissement, il renversa la suie, la remplaça ensuite dans le creuset et la chauffa de nouveau pendant trois heures; il l'introduisit encore chaude dans un tube relié par l'une de ses extrémités à l'appareil à chlorure de calcium et à potasse disposé comme nous l'avons dit plus haut; le reste de l'opération fut conduit comme précédemment. Le résultat lui apprit que du carbone pur, très-divisé, se combine avec l'oxygène de l'air, à la température ordinaire, pour produire des quantités d'acide carbonique qui ne sont pas tout à fait négligeables. Pour s'assurer que le trouble de l'eau de chaux n'était pas dû à l'acide carbonique resté adhérent au charbon, l'auteur changea tous les jours le tube à eau de chaux, jusqu'à ce que la production en quantité constante de carbonate de chaux l'eût convaincu de la continuité de l'oxydation du carbone.

De cette expérience, l'auteur admet comme vraisemblable la conclusion suivante : le carbone pur se comportant dans le cas qui nous occupe comme les composés hydro-carbonés, le carbone des matières organiques peut, sous l'influence de l'oxydation, passer à l'état d'acide carbonique, tandis que l'hydrogène des mêmes matières est éliminé sous forme d'eau produite par la combinaison de l'hydrogène et de l'oxygène des composés organiques eux-mêmes.

3° *Essais sur l'action de l'oxygène sur les composés hydro-carbonés en dissolution ou en suspension dans l'eau.*

De l'amidon bouilli avec de l'eau et du sucre dissous dans de l'eau distillée bouillante, traités comme les matières sèches, ont donné une grande quantité d'acide carbonique, et les deux liqueurs en ont fourni beaucoup plus que les substances sèches. Comme, après une expérience qui a duré huit jours, on n'a pu reconnaître aucun autre produit de décomposition, on est forcé d'admettre que, dans ces conditions, le sucre s'oxyde, comme lorsqu'il est sec, en produisant de l'acide carbonique et de l'eau, et que, là aussi, le carbone se combine avec l'oxygène de l'air, tandis que l'hydrogène s'unit à l'oxygène de la matière organique et se sépare sous forme d'eau. Une augmentation dans la proportion de carbone contenue dans le résidu n'existe pas, comme l'avaient admis Mulder et Liebig, et l'expérience ne confirme pas la théorie de la formation du diamant proposée par Liebig, théorie qui consiste à admettre que le diamant est le résultat de la cristallisation du résidu de carbone provenant de la décomposition des composés hydro-carbonés.

L. GRANDEAU.

MATHÉMATIQUES.

Journal für die reine und angewandte Mathematik, herausgegeben von BORCHARDT. (Journal de mathématiques pures et appliquées, publié par M. BORCHARDT, fondé par M. CRELLE.)

Tome LVII, 2° cahier. — *A. Clebsch*, à Carlsruhe. *Sur la figure d'équilibre d'un fil flexible.* On sait que, si l'on désigne par ds la différentielle de l'arc du fil, par $U ds$ la fonction des forces et par T la tension qu'éprouve l'élément ds , la figure du fil est déterminée par les équations suivantes :

$$1) \frac{d}{ds} \left(T \frac{dx}{ds} \right) + \frac{dU}{dx} = 0, \quad \frac{d}{ds} \left(T \frac{dy}{ds} \right) + \frac{dU}{dy} = 0, \quad \frac{d}{ds} \left(T \frac{dz}{ds} \right) + \frac{dU}{dz} = 0.$$

C'est aux mêmes équations que conduit aussi le problème de rendre minima

l'intégrale $\int_{..} U ds$ pendant que $\left(\frac{dx}{ds} \right)^2 + \left(\frac{dy}{ds} \right)^2 + \left(\frac{dz}{ds} \right)^2 = 1$. Ces équations se ramènent à l'équation aux différences partielles

$$2) \left(\frac{dV}{dx} \right)^2 + \left(\frac{dV}{dy} \right)^2 + \left(\frac{dV}{dz} \right)^2 = \left(\frac{dV}{ds} + U \right)^2$$

tandis que

$$3) \quad T = - \frac{dV}{ds} - U.$$

Soit V une solution complète de 2) renfermant trois constantes arbitraires h, a, b ; les équations de la courbe du fil seront

$$x = \frac{dV}{dh}, \quad \alpha = \frac{dV}{da}, \quad \beta = \frac{dV}{db}$$

où x, α, β désignent trois nouvelles constantes arbitraires. Lorsque en particulier la fonction des forces U ne renferme pas l'arc s , la solution complète paraîtra sous la forme $V = hs + f(x, y, z)$, et les équations 2) et 3) seront remplacées par

$$4) \left(\frac{df}{dx}\right)^2 + \left(\frac{df}{dy}\right)^2 + \left(\frac{df}{dz}\right)^2 = (h + U)^2, \quad 5) T = -h - U.$$

M. Clebsch traite les cas suivants : la chaînette; un fil soumis à l'action de la force centrifuge; un fil assujéti à la condition de rester sur une surface donnée, et en particulier sur une surface de rotation; la chaînette sur la sphère; un fil sur la sphère soumis à l'action de la force centrifuge; un fil mince élastique; un fil mince élastique soumis à l'action de la pesanteur.

C. W. Borchardt. *Sur une représentation de la résultante de l'élimination qui correspond à l'interpolation.* Deux fonctions φz et ψz de degré n étant données par les valeurs qu'elles prennent pour $z = \alpha_0, \alpha_1, \dots, \alpha_n$, M. Borchardt se propose d'exprimer au moyen de ces $2(n+1)$ valeurs des fonctions la résultante de l'élimination entre les équations $\varphi z = 0, \psi z = 0$. M. Cayley a montré que si l'on développe

$$\frac{\varphi x \psi y - \varphi y \psi x}{y - x} = \sum a_{ik} x^i y^k$$

la résultante de l'élimination en question est le déterminant D des coefficients a_{ik} . Il s'agit donc de remplacer cette expression de D au moyen des coefficients a_{ik} , par une autre où D est exprimé par des valeurs particulières du quotient ci-dessus. C'est ce que M. Borchardt fait en mettant d'abord la valeur de ce quotient sous la forme suivante :

$$\sum \frac{\alpha_i - \alpha_k}{f' \alpha_i \cdot f' \alpha_k} (\varphi \alpha_i \psi \alpha_k - \varphi \alpha_k \psi \alpha_i) \frac{f x}{x - \alpha_i \cdot x - \alpha_k} \cdot \frac{f y}{y - \alpha_i \cdot y - \alpha_k}$$

où $f x = (x - \alpha_0)(x - \alpha_1) \dots (x - \alpha_n)$. Posant ensuite

$$(ik) = \frac{\varphi \alpha_i \psi \alpha_k - \varphi \alpha_k \psi \alpha_i}{f' \alpha_i f' \alpha_k (\alpha_k - \alpha_i)}, \quad (\bar{u}) = - \sum_k (ik)$$

et formant le système suivant :

$$\begin{array}{ccccccc} (00) & (01) & (02) & \dots & (0n) & & \\ (10) & (11) & (12) & \dots & (1n) & & \\ (20) & (21) & (22) & \dots & (2n) & & \\ \cdot & \cdot & \cdot & & \cdot & & \\ \cdot & \cdot & \cdot & & \cdot & & \\ \cdot & \cdot & \cdot & & \cdot & & \\ (n0) & (n1) & (n2) & \dots & (nn) & & \end{array}$$

Il démontre que le déterminant de l'ordre $n+1$ de ce système est nul, que les déterminants mineurs du 1^{er} ordre sont tous égaux, et que, en désignant leur valeur commune par R' , on a

$$D = (\alpha_1 - \alpha_0)^2 (\alpha_2 - \alpha_0)^2 \dots (\alpha_n - \alpha_{n-1})^2 R'.$$

Le problème est donc ramené à trouver la loi de formation de R' au moyen des quantités (ik) . C'est ce que M. Borchardt réussit à faire par des considérations très-ingénieuses. Posant $(-1)^n R' = S$, il fait connaître différentes propriétés fondamentales de l'expression S , et il démontre que si, parmi les produits qu'on peut former au moyen des $\frac{n(n+1)}{2}$ éléments (ik) , où $i < k$, on appelle *cycliques* ceux dont les éléments peuvent être rangés en cercle de telle façon que chaque élément a l'un de ses deux indices en commun avec l'élément précédent et l'autre avec l'élément suivant, et si on appelle *non cycliques* les produits qui ne jouissent pas de cette propriété; cela posé, dis-je, M. Borchardt démontre que S est la somme de tous les produits non cycliques que l'on peut former en combinant n à n les $\frac{n(n+1)}{2}$ éléments (ik) . Enfin, M. Borchardt détermine le nombre des termes de l'expression S .

Kinkelin, à Bern. *Sur une fonction transcendante qui se rattache à la fonction Γ* . La fonction considérée par M. Kinkelin est la suivante :

$$\frac{1^x \cdot 2^x \cdot \dots \cdot k^x \cdot k^{x(x-1) + \frac{1}{2}x(x-1)}}{x^x (x+1)^{x+1} \cdot \dots \cdot (x+k-1)^{x+k-1}} \cdot e^{\frac{1}{2}x(x-1)}$$

M. Kinkelin la désigne par $G(x)$; il examine la marche de ses valeurs, montre la manière de la calculer, et trouve la formule suivante pour la multiplication de ces fonctions :

$$G(nx) = \left\{ G(x) \cdot G\left(x + \frac{1}{n}\right) \cdot \dots \cdot G\left(x + \frac{n-1}{n}\right) \right\} \cdot n^{\frac{1}{2}nx(nx-1) + \frac{1}{2}x - \frac{1}{2}(n^2-1)}$$

où $\omega = 1,39214$. Enfin, il propose différentes espèces d'intégrales définies qui s'expriment par des fonctions G .

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

WITTEMBERG ET LA FÊTE DE MÉLANCHTHON.

Berlin, mai.

L'Allemagne a célébré le 20 avril dernier l'anniversaire triséculaire de la mort de Mélanchthon, et à cette occasion la ville de Wittemberg lui érige une statue à côté de celle de Luther.

Depuis le jour où le réformateur soumit à Augsbourg à l'empereur Charles V la confession de la nouvelle Église, quel immense travail ne s'est-il pas fait dans les esprits, que d'efforts ont été tentés pour dégager de plus en plus l'esprit de l'Évangile des dogmes de la théologie ! Aujourd'hui le nom de l'homme qui a formulé les doctrines nouvelles, de celui qui rédigea la confession d'Augsbourg, reste encore entre les divers partis de l'Église du dix-neuvième siècle comme un symbole d'union. Si les uns se plaisent à relever sa piété, son esprit d'humilité, les autres s'autorisent de ses doutes, de ses hésitations en matière de dogme, et voient en lui le précurseur de la théologie et de la science modernes.

Mélanchthon représente plus que Luther le principe du libre examen dont on a fait au protestantisme un reproche ou un honneur. Tous deux, il est vrai, se fussent défendus d'un pareil honneur comme d'une accusation. Ils pratiquaient le principe sans se le formuler, et sans mesurer les conséquences de leur acte d'autorité. Mais Luther resta plus particulièrement l'homme de la foi. Il ne fit que traverser la négation et se retrança aussitôt dans son système théologique. Ses doctrines étaient tout d'une pièce ; il se fut bientôt fixé sur les dogmes qu'il lisait dans la Bible et ne connut plus dès lors le doute et l'hésitation. Il n'en fut pas de même de Mélanchthon. Celui-ci ne possédait pas au même degré le tempérament théologique et n'avait point cette nature prime-sautière de son ami, qui s'élançait à la certitude par un effort violent et s'assurait le repos par un acte de foi. Il était l'homme, sinon du doute, du moins de la réflexion ; avant de descendre dans sa conviction, les doctrines religieuses restaient exposées au clair regard du dialecticien. Avant de devenir théologien il avait été humaniste et grammairien, à une époque où le mot de grammairien était presque synonyme d'hérétique. Il n'était arrivé à l'étude de la Bible qu'au sortir de l'étude des auteurs grecs et latins. C'est Luther qui l'avait sinon entraîné du moins retenu sur ce terrain nouveau pour lui, et l'avait fait théologien comme par surprise. Mais sous ce titre nouveau il garda toujours les habitudes d'esprit du dialecticien, du philosophe, de l'humaniste, et comme tel il envisagea toute chose plus humainement.

Aujourd'hui Wittemberg a perdu son université, il ne lui reste de ses établissements scientifiques qu'un séminaire où quelques étudiants en théologie viennent, au sortir de l'université, recevoir la préparation pratique à leur ministère. Il lui reste encore ses monuments, et cet horizon de souvenirs qui grandit les lieux où les pierres mêmes rappellent le passé au présent.

Dans la maison de Luther on montre encore sa cellule, le banc de bois qui lui servait de lit de repos, et les morceaux d'une coupe de verre que Pierre le Grand brisa de dépit parce qu'on la lui avait refusée. A quelques pas de la ville un chêne indique la place où Luther brûla la bulle du pape. Les portes de l'église du château, auxquelles Luther afficha ses quatre-vingt-quinze thèses, ont été brûlées par les Français dans les guerres de l'Empire. Elles sont remplacées par des portes en bronze où le texte (latin) des fameuses thèses est ciselé en relief. La statue de Luther, sur la place de l'Hôtel de ville, représente le jeune docteur tenant la Bible ouverte. Sur le monument on lit ces mots :

Si œuvre d'homme, notre œuvre périra ;
Si œuvre de Dieu, elle vivra.

Le sculpteur (Schadow) a idéalisé les traits de son héros, — c'était son droit, et il y a admirablement réussi. Au lieu de cette figure pleine et osseuse que nous connaissons par les portraits de Cranach, le sculpteur moderne a donné à son héros les traits que pouvait avoir le docteur alors que, jeune encore, il commençait à lui seul la grande lutte. Le bronze respire la force juvénile et la foi qui devait animer le jeune réformateur. Cette statue est une des plus belles œuvres d'un grand artiste.

Dans l'hôtel de ville, entre autres curiosités, on montre un tableau de Lucas Cranach, d'une charmante naïveté. On sait qu'à l'époque de la réformation la peinture aussi fit son divorce avec l'Eglise. Des sujets religieux on passa à ceux de la vie réelle. Le tableau de Cranach est un des premiers tableaux de genre et l'une des premières œuvres de cette révolution artistique. Ce tableau représente les dix Commandements mis en action ; il était destiné à couvrir le mur de fond de la salle des séances du magistrat de Wittemberg.

Un autre tableau très-curieux, du même peintre, se voit à l'église du Dôme. Il représente la parabole de la Vigne du Seigneur, avec force allusions aux temps d'alors. Il est inutile de dire que les ouvriers qui travaillent dans la vigne du Seigneur sont les réformateurs et les prédicateurs de l'époque.

Du reste Wittemberg est bien changé, des faubourgs entiers ont disparu : les étudiants sont partis, les soldats sont venus. La ville est fortifiée, le rempart domine et offusque jusqu'au second étage, à distance de deux mètres, la maison de Luther et les fenêtres de l'antique salle des cours. Les bâtiments de l'université sont devenus une caserne. La cheminée d'une fabrique de drap surplombe le bosquet qui entoure la table et le banc de pierre du petit jardin de Mélanchthon; deux chemins de fer, qui se croisent au pied de la ville, lancent aux sentinelles muettes leurs sifflements aigus. Une chose est restée, l'Elbe et son coude, et ses débordements, et avec eux la fièvre qui ronge les habitants du quartier le plus proche.

Nous avons à plusieurs fait le voyage de Wittemberg, l'un par un pieux souvenir pour le réformateur, l'autre pour fêter le précepteur de l'Allemagne, un troisième dans la persuasion où il était que le tableau le plus curieux gagne à

être vu dans son cadre, et que le meilleur cadre de Wittemberg serait cette fête de Mélanchthon.

A Wittemberg on s'était dispersé, — les uns pour aller voir les monuments de la ville, les autres pour entendre le *Rede-actus*, ou discours prononcé par le directeur du Gymnase dans l'ancienne salle des séances de l'université. Le soir nous découvrîmes dans notre restaurant le portrait vivant de Luther : les Wittembergeois eurent peine à se rendre à notre avis ; à force de voir leur compatriote, ils n'ont plus d'yeux pour saisir la ressemblance.

Puis nous allâmes à deux parcourir la ville. — Elle était déserte malgré l'affluence des hôtes. Les rues étaient éclairées par les étoiles, aidées de quelques réverbères fumeux, l'air était doux et invitait à la promenade. Mais Wittemberg n'est pas grand ; nous eûmes bientôt mesuré la distance qui sépare ses deux portes les plus opposées, et nous nous trouvâmes ramenés devant la maison de Mélanchthon. La porte est divisée en quatre battants : les deux d'en haut étaient fermés, les battants d'en bas restaient tout ouverts. On n'entrait dans la maison qu'en se baissant. Sous l'arcade une pierre ressort de chaque côté en forme de siège. Nous nous y assîmes, nous abandonnant aux souvenirs que ces lieux évoquent. Tout était silencieux au loin. Nous n'entendions que le bruit vague d'une tranquille causerie venant de l'intérieur de la maison qui avait reçu de nombreux hôtes. C'était bien la maison des vieux temps. Point de place pour d'autres que pour la famille et les hôtes et amis. C'était la maison allemande avec ses fenêtres en vitraux défendues au rez-de-chaussée par un léger grillage, avec son vaste corridor sur lequel s'ouvraient sans doute de petites chambres et la cuisine voûtée. Elle a je ne sais quelle physionomie calme et modeste. A cette porte où nous étions assis, que de pauvres étudiants étaient venus demander au maître le pain du corps avec le pain de l'esprit. A cette porte, pendant quarante ans, s'arrêtait tous les matins, entre deux et trois heures, le veilleur de nuit, qui avant le jour venait réveiller le docteur. Quels temps et quelle simplicité ! Le précepteur de l'Allemagne payé à raison de trois cents écus par an, et recevant, comme Luther, de temps en temps, de la munificence du prince, une pièce de vin et quelques sacs de blé avec quelques aunes de drap fin ! Encore tout s'en allait en aumônes. Il travaillait sans se donner de vacances. Les six premières années de son séjour à Wittemberg il avait travaillé à l'œuvre de la Réforme sans prendre une semaine de repos, et au bout de ses six ans il résistait encore au désir d'aller voir sa mère, de respirer l'air de son pays natal. Il hésitait à prendre un congé. Il fallut que Luther le décidât : « Va, lui dit-il, mon cher Philippe, va faire ce voyage, et à la garde de Dieu. Notre Seigneur lui-même n'a pas toujours prêché et enseigné. Il était souvent par voies et par chemins pour aller visiter ses parents et ses amis. » Combien de changements se sont faits depuis dans notre manière d'envisager la vie, dans notre but, dans nos motifs, dans nos difficultés et nos moyens !

Pendant que nous devisions de la sorte, un enfant s'approcha de nous. Les cheveux blonds, le teint jaunâtre, les yeux bleus accusaient le fils de la vieille Allemagne. Nous eûmes bientôt lié connaissance. Il nous raconta sa journée. Il regrettait que la saison ne fût pas plus avancée, sans quoi, dit-il, toute la classe eût été dans la forêt chercher du feuillage pour la fête. On les avait menés le soir pour assister au *Rede-actus* ; mais ils avaient dû rester assis dans la salle du fond, d'où ils ne pouvaient suivre la cérémonie que par la porte encombrée ;

ils n'avaient rien entendu du discours et, en revanche, ils n'avaient rien vu. Je les avais vus alors se lever tout penauds et quitter la salle (l'ancienne salle des cours de Luther), gagnant l'escalier à petit bruit. On devait les dédommager le surlendemain par une cérémonie spécialement destinée aux enfants. En attendant, notre écolier n'avait pas perdu le reste de son congé. Il était allé, au sortir du *Rede-actus*, chez un de ses cousins, puis il avait fait sa visite à sa tante, d'où il s'était rendu chez son grand-père où il avait vu les autres parents venus de la campagne. Sur les dix rues de la ville il n'y en avait pas une où il ne possédât quelque parent. La ville entière était un peu de sa famille, et tous ses camarades de classe étaient de loin ou de près ses cousins. Nous parlâmes ensuite de sa classe et de ses leçons, et, ce qu'il nous en dit, et ce que nous savions des gymnases et de la méthode allemande, nous apprit que l'Allemagne est restée bien fidèle aux études d'il y a trois siècles. A peine entré au Gymnase il apprenait le latin, — tout comme au temps de Mélanchthon. Les règles de son rudiment étaient en vers, comme au temps de Mélanchthon. Il devait apprendre aussi à parler en latin, comme au temps de Mélanchthon. Nous nous levâmes là-dessus et rentrâmes chez nous.

Le lendemain je fus réveillé de bonne heure par un son de trompettes descendant du ciel. Je me levai en sursaut et prêtai l'oreille. Ce n'étaient pas les trompettes du jugement dernier ! Du haut du dôme, des musiciens exécutaient un choral, réveillant la ville encore endormie des notes graves de leurs instruments. Rien de plus beau que ces mélodies inaugurant une fête populaire, ou annonçant le jour du repos. L'usage de faire exécuter ces chœurs du haut des tours de l'église date du temps de la Réforme. Il avait dès lors un but pratique en même temps que d'édification. Il devait apprendre aux fidèles les mélodies nouvelles et les chœurs qui venaient d'être introduits dans le culte. Une fois par semaine des chants de paix venaient ainsi réveiller les habitants, et, comme Montaigne dans son berceau, le peuple, au berceau de cette vie nouvelle, apprit cette musique presque en dormant.

A neuf heures, le prince régent et le duc d'Anhalt se rendirent avec leur suite à l'église du Dôme, et après la cérémonie religieuse, un long cortège d'étudiants couverts de leurs bérêts, de pasteurs et de professeurs venus de Berlin et de Halle, traversa les rues et s'arrêta sur la place de l'Hôtel de ville, où l'on procéda à la pose de la pierre fondamentale du monument de Mélanchthon. Des discours, des chants exécutés sur la tombe de Mélanchthon précédèrent et suivirent la cérémonie. La fête garda dans tous ses détails la gravité d'une fête religieuse et d'une cérémonie funèbre. Les couleurs du drapeau prussien, blanc et noir, s'harmonisaient parfaitement avec cette journée sévère qu'une pluie fine et continue vint encore assombrir.

Après tant de discours il fallut bien songer au dîner. Tandis que les invités du prince régent se réunissaient au banquet officiel, le commun des hôtes remplit les salles de l'hôtel « à la Ville de London ». Les pasteurs s'y étaient donné rendez-vous, sans toutefois prendre la précaution de retenir une salle pour eux. Aussi, quand l'un d'entre eux porta un toast aux réformateurs et invita l'assemblée à chanter le choral de Luther, un sentiment de malaise parcourut la société. L'orateur croyait sans doute s'adresser à la conférence des pasteurs, il oubliait qu'il parlait à des laïques, à des officiers, enfin à un public de table d'hôte. Le choral fut chanté ; mais, à l'autre bout de la salle, le son de verres entre-cho-

qués et le bruit de gens qui affectaient de remuer les chaises en se levant pour trinquer, s'éleva comme une protestation. C'étaient les officiers de la garnison et leurs hôtes qui s'irritaient non pas de la proposition de M. le pasteur, mais d'un autre oubli. Il est d'usage en Allemagne qu'à tout banquet le premier toast soit porté au roi ou au prince régnant. Ce toast avait été oublié, et messieurs les officiers se faisaient les chevaliers de la tradition monarchique le verre de champagne à la main. L'erreur fut réparée, le toast fut porté, mais le malaise resta. Un homme de tact remit les esprits. C'était un simple pasteur de campagne, M. Krummacher, qui, après quelques paroles pleines d'à-propos, porta un toast conciliateur aux trois classes de la société, aux producteurs, aux instituteurs, aux défenseurs du pays (*dem Lehr-Nähr-und-Wehrstand*). Un des officiers se leva pour répondre au nom de ses collègues. Il dit qu'il était lui-même fils de pasteur, qu'à ce titre il se trouvait naturellement désigné pour parler à des pasteurs au nom des officiers. Il rendit le toast, et ajouta que l'armée aussi chantait parfois le cantique de Luther. Nous quittâmes la table peu après, laissant la société à l'émotion de cette fraternisation.

Le soir, en chemin de fer, nous nous trouvâmes faire route avec cinq étudiants venus d'Iéna pour passer à l'université de Berlin le semestre d'été. Ils parlèrent de la fête du jour, puis de religion, puis de philosophie. Ils se lancèrent bientôt à corps perdu dans un si vaste sujet. Tous les grands noms de la philosophie allemande furent tour à tour attaqués et défendus. Feuerbach, Rosenkranz, Fischer, Herbart, Schoppenhauer, Moleschott, furent exaltés par les uns, condamnés par les autres. Je n'en revenais pas d'étonnement de rencontrer encore de jeunes étudiants pris de l'amour de la philosophie. Je croyais leur race éteinte, — et m'étais laissé dire que les esprits se tournaient vers les études pratiques et vers l'action, et que les jeunes gens d'Allemagne, à l'exemple de ce qui se fait ailleurs, ne songeaient qu'à faire leur chemin, à arriver au plus vite, pour se carrer ensuite dans la vie bourgeoise, et voilà que j'étais entouré de tout un essaim de jeunes philosophes ! Décidément le goût de la spéculation ne mourra pas en Allemagne, quel que soit le courant qui, pour un temps plus ou moins court, détourne les esprits de la philosophie. Cependant l'animation de l'un de nos voisins, à qui la discussion et la fumée de son cigare avaient exalté le cerveau, allait toujours croissant. Il pérorait moitié sérieux, moitié riant, et s'abandonnait à sa verve, pour laquelle son sourire semblait demander excuse. Il prédiait à la philosophie les destinées les plus brillantes pour le jour où lui et ses amis en entreprendraient la réforme. Nous entrions à la gare qu'il parlait encore, saluant Berlin où il allait faire son entrée, Berlin qui appartient à la philosophie par droit de naissance et par droit de conquête, Berlin la ville de la raison pure. « C'est bien, dit l'un de ses camarades, le mot a été dit. — Je ne sais s'il a jamais été vrai, mais n'oublie pas, mon cher philosophe, la fête d'aujourd'hui et la table d'hôte. Regarde, voilà les pasteurs et les officiers qui descendent du convoi, ils vont rentrer en ville avec toi. »

K.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Le bilan littéraire du mois est des plus satisfaisants; on relève à son actif plusieurs publications d'une importance réelle. Notre littérature historique notamment, si redevable en général aux travaux contemporains, compte quelques richesses de plus. M. Henri Martin a terminé la quatrième édition de son *Histoire de France*¹, et M. Michelet a donné un volume de la sienne². Le seizième volume de M. Henri Martin embrasse les règnes de Louis XV et de Louis XVI. Le dix-septième est tout entier consacré à une table qui a sa valeur propre, et qui est elle-même un excellent dictionnaire abrégé de notre histoire nationale. L'œuvre considérable à laquelle M. Martin a consacré tant d'années et une si louable persévérance n'est peut-être pas ce que les études historiques ont produit de plus original et de plus éclatant dans notre siècle et dans notre pays; mais elle est complète et épuise le sujet dans toutes ses parties, ce qui est un grand point; elle ne donne pas seulement l'histoire politique, elle donne aussi l'histoire économique, sociale, administrative, littéraire et morale de la nation, et ce n'est pas un mince travail de réunir et de fondre de si amples matériaux et d'en faire un ensemble satisfaisant. Tout le monde n'admettra pas la justesse de tous les points de vue; les préoccupations celtiques auxquelles l'auteur s'est laissé aller dans cette quatrième édition, fortement goûtées des uns, paraissent à d'autres une fantaisie sans grand fondement. Nous pouvons d'autant moins nous persuader de la supériorité de l'élément celtique sur l'élément latin et sur l'élément germanique, que des trois le celtique est assurément le moins connu, et qu'à peu près le seul fait avéré sur son compte, c'est qu'il sort de la même souche que les deux autres. Cette exaltation d'ancêtres dont on sait peu de chose provient d'un sentiment qui a égaré d'autres historiens que M. Martin, et qui jette un jour faux sur l'histoire de France tout entière. On veut dans cette histoire que tout ait été excellent dès le principe, que nous soyons la race la plus haute et que nous ayons eu les destinées les plus glorieuses et les plus normales. Mais contre cet optimisme fataliste et cette insatiation du patriotisme, il y a un argument colossal, la Révolution française, qui n'a été autre chose que l'abjuration de l'histoire de France par le peuple français, selon l'énergique expression qu'emploie M. de Rémusat dans un volume qui est aussi une des bonnes fortunes littéraires de ce mois³. « Ceux qui ont écrit notre histoire dans ces derniers temps, ajoute M. de Rémusat, ont échangé le royalisme contre le patriotisme, en poussant la sympathie pour la France jusqu'aux complaisances de l'admiration. Malheur à l'historien qui raconte son pays sans l'aimer! mais on peut, en l'aimant, ne pas le flatter. La partialité du bon citoyen peut, comme celle du fidèle sujet, altérer la vérité de l'histoire, surtout en obscurcir les enseignements. »

M. Martin a un peu cette partialité du bon citoyen; M. Michelet ne l'a pas, ou du moins ne l'a plus. Les œuvres de ces deux historiens sont d'ailleurs trop dissemblables pour qu'on les puisse opposer ou préférer l'une à l'autre. Celle de M. Michelet brille par des qualités toutes personnelles. Le style, les recherches, les résultats, tout est original, soudain, imprévu. Le grand siècle et le grand roi sont un peu malmenés dans le dernier volume, et quand même il y aurait quelque excès, ce serait justice après de si longues exagérations en sens contraire. M. Michelet n'habille pas l'histoire, il la déshabille. Son Louis XIV n'est point, tant s'en faut, le Louis XIV classique, mais y a-t-il lieu de se plaindre que cette figure trop solennelle se trouve enfin éclairée d'une lumière un peu indiscrette et familière? Il y aurait à reprendre dans le tableau de M. Michelet un défaut d'harmonie. Certaines parties sont à peine indiquées, et il faut se résoudre à les étudier ailleurs. Mais il en est d'autres qu'on ne trouve que là. La chronique intime de la cour occupe dans ce volume la place qui lui revient sous un gouvernement absolu; l'histoire des guerres, tant de fois traitée, est un

¹ Furne.

² *Louis XIV*, un vol. in-8°. — Chamerot.

³ *Politique libérale, ou Fragments pour servir à la défense de la Révolution française*, un vol. in-8°. — Michel Lévy.

peu sacrifiée; l'histoire intérieure, profondément fouillée, est vivement esquissée; les chapitres consacrés à la révocation de l'édit de Nantes se placent parmi ce que M. Michelet a écrit de plus neuf et de plus éloquent.

M. Ernest Renan continue ses études bibliques par un volume dont les lecteurs de la *Revue germanique* ont eu les prémices. Ils n'ont assurément pas oublié ces belles et lumineuses recherches « Sur l'époque et le pays où fut rédigé le *Cantique des cantiques* », que nous avons publiées il y a quelques mois. M. Renan avait bien voulu détacher pour nous ce fragment d'une étude d'ensemble sur cet antique poème, qui a suggéré aux écoles théologiques de si singulières interprétations. Cette étude vient de paraître accompagnée d'une traduction telle qu'on pouvait l'attendre de la science et du talent de l'auteur¹, et il nous semble qu'elle résout définitivement, ou peu s'en faut, tous les problèmes qui se rattachent à cette énigmatique et charmante composition. Depuis qu'une exégèse plus saine en avait fini avec l'interprétation allégorique et symbolique, deux hypothèses étaient en présence, l'une considérant le *Cantique des cantiques* comme une série de chants d'amour n'ayant d'autre lien que l'analogie du sujet, l'autre y voyant au contraire un ensemble, une action suivie, en un mot, un essai, bien rudimentaire sans doute à notre point de vue, de poésie dramatique. M. Renan s'est rallié à ce dernier système, qui a d'ailleurs réuni en dernier lieu les plus nombreux et les plus importants suffrages; mais il ne s'est pas contenté de l'adopter, il l'a fortifié et précisé par de nouveaux arguments et par une minutieuse analyse. Sa conclusion est que le *Cantique des cantiques* a été composé dans le royaume d'Israël, peu de temps après le schisme, et qu'il faisait partie d'un répertoire de jeux dramatiques qu'on célébrait à l'époque des mariages, et qui probablement, dit-il, roulaient tous sur un sujet analogue à celui-ci : le fiancé et la fiancée se cherchant et surmontant tous les obstacles pour se réunir. Dans le *Cantique des cantiques*, l'obstacle c'est l'amour du puissant roi Salomon. Cette forme sémitique de la poésie dramatique n'a du reste guère du drame que le dialogue : au lieu de marcher et de se développer, l'action revient incessamment sur elle-même, et les actes successifs ne sont que des variations d'un seul et même thème. M. Renan a voulu retrouver toutes les divisions, préciser toutes les situations, nommer tous les interlocuteurs. Est-il possible de dire avec certitude qu'il a touché juste dans tous les détails de cette ingénieuse restitution? Nous ne le pensons pas, et M. Renan lui-même ne le pense pas non plus; en pareille matière, on ne peut aller au delà du plausible, mais la justesse de la conception générale ne saurait être ici subordonnée en aucune façon à la justesse de quelques détails.

Dans la littérature d'imagination, nous avons à signaler deux bons romans de M. L. de Wailly, *Stella et Vanessa* et les *Filles de M. Dubreuil*². Dans le premier, qui a un caractère à la fois psychologique et historique, M. de Wailly, fort épris des Anglais en général et de Swift en particulier, a raconté l'histoire des doubles et célèbres amours du doyen de Saint-Patrick. C'est encore une Anglaise qui est l'une des héroïnes de l'autre roman, où une fort sérieuse thèse d'éducation se dissimule et s'insinue sous une fiction bien conçue et vivement conduite. Il s'agit de l'éducation des filles, où l'auteur oppose la liberté anglaise à la discipline française. Ces démonstrations par voie d'apologue ne sont pas ordinairement très-concluantes, parce que l'auteur est maître de sa fiction et peut prouver ce qu'il veut; mais les événements et les leçons sortent si facilement et si naturellement du caractère des deux sœurs adoptives, qu'on se laisse sans trop de difficulté séduire à la thèse de M. de Wailly. Le roman est du reste lestement et joyeusement mené, sauf un incident mélodramatique qui détonne peut-être un peu vers la fin. Les caractères sont bien saisis et rendus avec une légèreté qui n'enlève rien à la justesse du trait.

¹ Le *Cantique des cantiques*, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème, 1 vol. in-8°. Michel Lévy.

² Hachette.

A. N.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

LA CRITIQUE BIBLIQUE

EN ALLEMAGNE.

LES PROPHÈTES.

PREMIER ARTICLE.

Les prophètes occupent une place considérable dans l'histoire du peuple hébreu. Depuis Moïse jusqu'à Esdras, c'est-à-dire pendant l'espace de douze siècles, il ne se passe pas un seul événement de quelque gravité dans la terre de Canaan sans qu'un prophète y prenne part. Le recueil de leurs discours forme une grande partie de l'Ancien Testament, presque le tiers, et s'il n'est pas prouvé que le Pentateuque leur doive sa forme actuelle, il est du moins certain que les documents qui le composent ont été à plusieurs reprises remaniés par eux. Si l'on considère enfin qu'on les regarde généralement comme les précurseurs du christianisme, on restera convaincu de leur importance dans l'histoire des idées religieuses, et l'on ne s'étonnera pas du soin extrême avec lequel la critique biblique a cherché à se rendre compte de la nature de leur ministère et de leur rôle au milieu du peuple élu.

On sait sous quels traits on les représente d'ordinaire. Instruments dociles, ou, pour mieux dire, passifs entre les mains de Dieu, ils eurent pour mission de maintenir la connaissance du monothéisme parmi les descendants d'Israël, et d'annoncer l'avènement du sauveur du monde. Telle est, dans ce qu'elle a d'essentiel, l'opinion vulgairement reçue sur les prophètes, opinion formée d'éléments de prove-

nances fort diverses et se rattachant à la théorie générale de l'inspiration qui a prévalu dans l'Église. Il est incontestable qu'ils furent les défenseurs du monothéisme; il ne l'est pas moins qu'ils ont été, sous certains rapports, les préparateurs du christianisme, et l'on peut accorder que le préparer c'était, en un certain sens, le prédire. Mais comparer ces hommes dont l'énergie fut le trait caractéristique à une flûte qui rend des sons dont elle n'est pas le premier moteur¹, ou à tout autre instrument dont le Logos joue comme il lui plaît², c'est donner un démenti formel aux faits les plus avérés. Ne voir en eux que des devins et des thaumaturges, c'est placer le prophétisme hébreu et avec lui toute l'histoire biblique dans un monde exceptionnel qui n'offre aucune analogie avec le cours ordinaire des choses. La critique historique ne peut accepter de semblables conceptions.

La Bible, il est vrai, présente les prophètes comme des hommes qui, par un don extraordinaire de Dieu, accomplissent des miracles et lisent dans l'avenir; mais avant de prendre les faits tels qu'elle les donne, d'après la naïve tradition des temps primitifs, la critique est d'avis qu'il convient de soumettre à un examen approfondi, non sa valeur religieuse qui n'est pas ici en cause, mais sa valeur historique, c'est-à-dire les formes particulières sous lesquels les Hébreux comprenaient et écrivaient leurs traditions nationales. Il est permis de supposer que des récits appartenant aux âges héroïques, à ces âges dans lesquels l'imagination joue un si grand rôle, et à une nation plus distinguée par des aptitudes de piété que par des facultés d'analyse et de réflexion, n'ont pas été écrits avec l'exactitude et la méthode des œuvres historiques modernes. Ils portent, sans le moindre doute, le cachet de l'esprit israélite; ils réfléchissent la culture spirituelle qui était propre à la famille de Jacob huit ou neuf siècles avant l'ère chrétienne. Si l'on veut s'en faire une idée vraie, en saisir le sens réel, il convient de les traduire, si l'on peut ainsi dire, dans notre manière de sentir et de penser. Ces faits que, par suite de leurs aptitudes intellectuelles, de leur degré de développement spirituel, peut-être aussi de leurs habitudes, les anciens Hébreux regardaient comme des miracles, des prophéties, des manifestations immédiates de Dieu,

¹ Athénagore, *Legat.*, cap. vii et ix. Hagenbach, *Lehrb. der Dogmengeschichte*, t. I, p. 68, 2^e édit.

² Justin. Mart., *Exhort. ad Græcos*, § 8. Theophil. Antioch., *Ad Autol.*, lib. II, cap. xxiii, cccliv, ccclv, ccclxv, ccclxxv. L. Esdras, xiv, 42 et 43. Theodoret, *Præf. in Cantic.* dans *Opera*, t. II, p. 3 et 4. Tertullien, *De cultu femin.*, cap. m. Munscher, *Handb. der christl. Dogmengesch.*, t. I, p. 307 et 308.

que sont-ils, dépouillés de la forme sous laquelle les contemporains de Samuel, d'Élie, d'Ésaïe devaient nécessairement les concevoir, aux yeux de l'historien qui, à l'aide de la philologie et de la connaissance de l'antiquité, cherche à dégager les données primitives enveloppées dans les anciennes traditions? Telle est la question qu'il s'agit ici de résoudre. Sans se laisser arrêter par la conception ecclésiastique, expression spontanée du sentiment religieux, la critique biblique y travaille depuis plus de soixante ans avec autant d'érudition que de persévérance.

A-t-elle réussi à retrouver le terrain historique du prophétisme hébreu, à ramener l'histoire des prophètes dans les analogies du cours ordinaire des choses, à mettre à la place du tableau de fantaisie qu'on s'en fait d'ordinaire une image fidèle de l'œuvre qu'ils accomplissent au sein du peuple hébreu? Il ne m'appartient pas de le décider. Le rôle de rapporteur est le seul qui puisse me convenir en ce moment; je ne me propose d'autre dessein que de faire connaître d'une manière sommaire les principaux travaux de la théologie allemande sur ce grave sujet.

I.

Les érudits du dix-septième siècle, Bochart, Huet, Vossius et d'autres encore, frappés des étonnantes analogies qui se trouvent entre les traditions religieuses des Hébreux et celles des autres peuples de l'antiquité, firent de prodigieux efforts d'érudition pour prouver que la mythologie païenne n'est qu'un reflet défiguré des plus antiques documents de l'ancienne alliance¹. Un humaniste allemand, Fr. Taubmann, reprenant une ancienne idée des Pères de l'Église, alla jusqu'à soutenir que le diable avait aussi corrompu l'histoire primitive des Hébreux, dans le perfide dessein de tromper les païens et de leur rendre à jamais impossible la connaissance du vrai Dieu². Mais les temps changèrent; l'explication des érudits du dix-septième siècle fut repoussée par les théologiens du siècle suivant, sans qu'on la crût même digne d'une réfutation sérieuse³; et le fait général de l'existence de traditions ana-

¹ Heyne a très-bien jugé en quelques mots ce système, dans *Commentat. temporum mythicorum memoria corruptelis nonnullis vindicata* (Comment. Soc. Götting., t. VIII, p. 7).

² Dans la préface de son ouvrage, *P. Virgilii Maronis opera omnia cum commentario* 1618. G. L. Bauer, *Hebräische Mythol.*, t. I, p. 43.

³ G. L. Bauer, *ibid.*, t. I, p. 47.

logues chez les Hébreux et chez les peuples païens fut envisagé d'un tout autre point de vue.

Sans nier absolument que certaines traditions aient pu passer d'une nation à une autre¹, G. L. Bauer pense que l'esprit humain, qui est partout foncièrement le même, a dû, à un égal degré de culture, arriver de lui-même, dans les lieux les plus divers, à des conceptions analogues². C'est par là qu'il faut, selon lui, expliquer l'accord qui se montre dans les plus antiques traditions des peuples. « Il y a au fond du cœur de l'homme la pensée de dieux qui l'entourent et qui sont les auteurs du bien et du mal qui lui surviennent. Aussi, dans les mythes de tous les peuples les dieux jouent le rôle principal; ils apparaissent aux hommes, ils s'entretiennent avec eux, ils récompensent ceux qui les respectent, ils punissent ceux qui les haïssent³. »

Si, comme le prétendait Heyne, qui est l'autorité la plus incontestée de cette époque dans les questions de philologie et de mythologie, l'histoire aussi bien que la philosophie des peuples de l'antiquité commence par le mythe⁴, on ne comprend pas pourquoi le peuple hébreu ferait exception à la règle commune. Quand non-seulement les Égyptiens et les Phéniciens, les Chaldéens et les Perses, les Grecs et les Romains, mais encore les anciens Germains, tous les peuples du Nord, et même toutes les nations barbares ou sauvages que l'on connaît, ont des récits, transmis par la tradition, sur les premiers moments de leur existence, sur les dieux, sur la terre, comment pourrait-on admettre que, seule, la nation hébraïque n'a pas eu cette époque mythique et n'a conservé de ses plus anciennes destinées⁵ que des souvenirs littéralement historiques dans tous leurs détails?

Ce que nous venons de dire des traditions des âges héroïques s'applique en particulier à l'histoire des prophètes. Le prophétisme n'est pas un phénomène particulier au peuple hébreu, Spinoza l'avait déjà fait remarquer⁶. Frappés à leur tour de ce fait qu'une connaissance

¹ Celle, par exemple, qui se trouve dans le ch. 1 de Jonas. G. L. Bauer, *Hebräische Mythol.*, t. II, p. 214 et 215.

² G. L. Bauer, *ibid.*, t. I, p. 54 et 55.

³ G. L. Bauer, *ibid.*, t. I, p. 55.

⁴ « A mythis omnis priscorum hominum cum historia tum philosophia procedit, neque adeo is, qui aut historias antiquiorum ætatum tractat, aut philosophiæ origines et religionum causas investigat, cursum recte suum instituere potest, nisi mythis, tanquam carceribus, progressus sit. » Heyne, dans le traité cité précédemment.

⁵ Bauer, *ibid.*, t. I, p. 5 et 25.

⁶ Spinoza, *Œuvres*, trad. franç., t. I, p. 107-109. Toutes les nations, dit Niemeyer, ont eu leurs hommes de Dieu. *Charakteristik der Bibel*, t. V, p. 252.

plus étendue de l'histoire rendait encore plus évident, plusieurs théologiens de la fin du siècle dernier, F. A. Klein entre autres, s'attachèrent à montrer que chez tous les peuples de l'antiquité, aussi bien qu'au milieu de toutes les nations des temps modernes qui n'ont pas dépassé un certain degré de culture, on rencontre des hommes qui s'attribuent avec une entière bonne foi le pouvoir surnaturel de lire dans l'avenir. A une époque plus cultivée, les devins, s'il en existe encore, seront des fourbes abusant de la crédulité publique, ou des esprits à la fois faux et pervers, cherchant à se faire illusion à eux-mêmes; mais dans les âges reculés ou au milieu de peuplades ignorantes, ils croient, avec autant de naïveté que la foule qui les admire et les redoute, à la puissance extraordinaire qu'ils prétendent tenir des dieux.

Abstraction faite des différences essentielles des conceptions religieuses propres à chaque peuple, le prophétisme se présente avec les mêmes caractères et sous des traits analogues aussi bien chez les Hébreux qu'au milieu des peuples païens, ou du moins les récits que les premiers nous ont laissés de la vie et des prédictions de leurs prophètes présentent des ressemblances frappantes avec les récits des seconds sur leurs devins.

Le prophète hébreu est appelé fréquemment un songeur¹; la connaissance de l'avenir lui était communiquée souvent dans des songes². Les songes ne jouent pas un rôle moins considérable dans les prédictions païennes. Déjà Homère suppose qu'ils sont envoyés par les dieux³, et leur vertu fatidique est admise par tous les peuples de l'antiquité, Grecs⁴, Romains⁵, Phéniciens⁶, Babyloniens⁷, Perses⁸, Égyptiens⁹. La divination par les songes était également connue de toutes les populations indiennes de l'Amérique; elle y est encore aujourd'hui en usage¹⁰.

Chez les Hébreux comme chez les païens, la prophétie est toujours

¹ *Deutér.*, XIII, 2. *Nombres*, XII, 6. *I Sam.*, XXVIII, 6. *Daniel*, I, 17.

² *Genèse*, XXXI, 24; XL, 41 et suiv. *Deutér.*, XIII, 2 et 3. *Jérémie*, XXIII, 25, 28; XXVII, 9, etc. Philon, *De vita contemplat.*, ed. Maugry, p. 473.

³ *Odyssée*, XIX, 547, 560-567. Virgile, *Énéide*, VI, 894-897. *Horace*, liv. III, ode 27.

⁴ Xénophon, *Cyr. expéd.*, III, cap. I, § 2, 4; cap. III, § 5. Plutarque, *De vita secund. Epicur. præcepta*, § 22.

⁵ Macrob., *Comm. in Somnium Scipionis*, lib. I, cap. III et VII.

⁶ *I Rois*, XXIII, 6.

⁷ *Daniel*, II, 1; IV, 1 et suiv. *Hérodote*, I, 181.

⁸ *Hérodote*, VI, 107.

⁹ *Genèse*, XII, 1 et suiv.

¹⁰ Maury, *Hist. des religions de la Grèce antique*, t. II, p. 447, note 2.

accompagnée d'une violente exaltation de l'imagination. C'est encore là un fait que Spinoza avait signalé pour ce qui concerne les prophètes hébreux¹, et ce fait est confirmé par plusieurs récits de l'Ancien Testament. Saül est saisi de l'esprit prophétique à la rencontre d'une troupe de prophètes chantant et s'accompagnant sur des instruments de musique²; Élisée appelle un joueur d'instrument pour s'exciter à prophétiser³; la harpe est presque constamment mentionnée quand il est parlé de prophéties⁴. En un mot, le prophète hébreu paraît avoir eu besoin de traverser une phase d'excitation fébrile avant de pouvoir lire dans les mystères de l'avenir. Il en était de même pour les prophètes païens. Ils nous sont toujours représentés comme agités de pénibles convulsions au moment où l'esprit prophétique s'empare d'eux⁵: or les douleurs et les spasmes sont les effets ordinaires d'une exaltation extraordinaire de l'imagination. S'il faut parfois les contraindre par la force à rendre leurs oracles, comme il est raconté de Protée dans l'Odyssée, c'est qu'ils redoutent eux-mêmes d'entrer en lutte avec le dieu qui les possède⁶.

La prophétie est inséparable de la poésie aussi bien chez les païens que chez les Hébreux. Le poète hébreu est un prophète, et le prophète est un poète⁷. Marie, sœur de Moïse, et Débora, sont appelées des prophétesses, uniquement parce qu'elles ont célébré dans leurs chants les victoires du peuple élu⁸, et, d'un autre côté, les prophètes se servent d'un langage rythmique très-voisin de la poésie. En Grèce, la pythie, dit Herder, croyait devoir répondre en vers, quoique ses vers fussent presque toujours fort mauvais⁹, et dans les temps anciens, la poésie, ou du moins une prose cadencée et rythmique, qui fut chez un grand nombre de peuples la première forme de la poésie, était le langage des oracles¹⁰. C'était une opinion générale qu'Apollon présidait à toutes les inspirations, à l'inspiration prophétique comme à l'inspiration poé-

¹ *OEuvres*, trad. franç., t. I, p. 83 et 84. Niemeyer, *Charakt. der Bibel*, t. V, p. 302-305.

² I *Samuel*, x, 5.

³ II *Rois*, iii, 15.

⁴ I *Chroniq.*, xxv, 1. *Ésaie*, xxiii, 16. *Psaume* xlix, 4, etc.

⁵ *In furem afflatu numinis rapti*. Paulus, *Über den Ursprung der althebräischen Litteratur*, p. 134 et 135.

⁶ *Odyssée*, iv, 396, 417, 418, 455-463.

⁷ Niemeyer, *Charakt. der Bibel*, t. V, p. 300 et 301.

⁸ *Erode*, xv, 20. *Juges*, iv, 4; v, 1 et suiv.

⁹ Herder, *Hist. de la poésie hébr.*, trad. franç., p. 308 et 309.

¹⁰ Cicéron, *Pro Archia*, 8. *De Divinat*, i, 38; ii, 48.

tique, et ces deux inspirations n'étaient en quelque sorte, pour les anciens, qu'une même chose¹.

Il faut citer encore un trait de ressemblance entre le prophétisme hébreu et le prophétisme païen. L'art de la médecine et l'art de la divination étaient, dans les temps antiques, également attribués à leurs prophètes par les peuples païens et par les descendants d'Israël. Mélampe fut aussi célèbre dans l'art de guérir que dans l'art de percer les mystères de l'avenir. La connaissance des herbes et des poisons était le partage de la plupart des anciens devins, et c'est un fait connu que, dans la Grèce ancienne, les malades allaient chercher la guérison de leurs maux dans les sanctuaires. Celui du devin Amphiaraus, à Oropes, fut longtemps renommé pour ses cures merveilleuses. On n'accourait pas avec moins d'empressement auprès des prophètes hébreux²; on venait les consulter de loin³; leur réputation avait même franchi les limites de la terre de Canaan⁴. Les guérisons qu'ils opéraient sont présentées d'ordinaire comme des faits miraculeux⁵; mais on peut conclure d'autres passages qu'ils possédaient de véritables connaissances médicales⁶.

On prévoit sans doute quelles conséquences vont naître de ces rapprochements. Si les prophètes hébreux ont été parmi les enfants d'Israël ce que les devins furent parmi les païens, toute la partie miraculeuse de l'histoire des premiers n'a pas plus de réalité que les prodiges de tous genres qu'on rapporte des seconds, et tout comme les récits que l'antiquité païenne nous a laissés de la puissance surnaturelle de ceux-ci, elle doit son origine aux souvenirs populaires, qui vont grandissant sans cesse en se transmettant d'une génération à celle qui la suit, et à une sorte de poésie nationale qui se plait à chanter, en les surchargeant de plus en plus d'incidents extraordinaires, les actions des hommes des anciens jours. Telle est en effet l'explication que les Eichhorn, les G. L. Bauer, les Paulus et une foule d'autres donnèrent des prédictions et des miracles des prophètes de la famille de Jacob.

Dans l'antiquité, Évhémère avait prétendu que la mythologie grecque

¹ Paulus, *Ueber den Ursprung der althebr. Litter.*, p. 133. Maury, *Hist. des religions de la Grèce antique*, t. II, p. 500.

² II Rois, v, 3; viii, 6 et suiv.

³ I Rois, xiv, 1 et suiv.

⁴ II Rois, iv, 21 et suiv.; v, 3 et suiv.

⁵ II Rois, iv, 18, 37.

⁶ II Rois, iv, 39-41; xx, 7. Ésaïe, xxxviii, 21. Winer, *Biblisch. Realwörterb.*, art. *Arzneikunst*.

n'est que l'histoire d'anciens bienfaiteurs de l'humanité, divinisés par la reconnaissance publique et grandis par la poésie qui les avait pris pour l'objet de ses chants. Ce système, attaqué aussi bien par les stoïciens que par les néoplatoniciens, est évidemment incapable d'expliquer tous les mythes. Ceux qui ont leur origine dans la combinaison du sentiment religieux, du jeu de l'imagination et des premières perceptions spontanées de la raison, lui échappent, et les mythes de ce genre sont les plus considérables. Mais à côté d'eux s'en trouvent bien certainement d'autres qui ont leur raison dans l'histoire et qui ne sont que la transformation poétique de faits réels; ce sont les mythes historiques, comme les appelle Bauer. Sur ce terrain restreint, le système d'Évhémère conserve une incontestable valeur, et les écrivains de l'antiquité qui le repoussent en général, le pieux Plutarque entre autres, ne craignent pas de l'employer pour certains mythes qu'ils attribuent sans hésiter aux traditions des poètes; tels sont, par exemple, ceux de Protée et de Tantale¹.

Ce sont des mythes de cette catégorie que Bauer, Eichhorn et plusieurs de leurs contemporains crurent trouver dans un grand nombre de récits de l'Ancien Testament, dans ceux surtout qui sont relatifs aux prophètes. Les Samuel, les Ahija, les Élie, les Élisée auraient été chez les Hébreux, comme les Méléampe, les Amphiaräus, les Amphiclée chez les Grecs, les objets de l'admiration des générations suivantes. L'imagination populaire et le sentiment national auraient bientôt prêté à ces hommes vénérés des proportions surhumaines, et leur histoire aurait fini par se teindre de ces brillantes couleurs de la légende dont se couvre toujours, à quelque degré, le souvenir des héros. C'est ainsi que s'expliquerait toute la partie surnaturelle des récits qui nous ont été transmis. « Le coloris miraculeux qui s'étend sur l'histoire est le produit, dit Paulus, des embellissements postérieurs des faits transmis par la tradition². »

Ce mode d'explication a été appliqué par Eichhorn à ce que les deux livres des Rois nous racontent des prophètes du royaume d'Israël³. « Les actions de l'ordre des prophètes dans le royaume d'Israël, fait remarquer ce critique éminent, présentent de si nombreuses difficultés intérieures, que celui qui étudie avec réflexion l'histoire de la religion a une peine infinie à se reconnaître à travers les quelques chapitres

¹ Plutarque, *OEuvres morales*, trad. franç. Paris, 1845. T. III, p. 153.

² *Ueber den Ursprung der althebr. Litteratur*, p. 158.

³ *Ueber die Propheten-sagen aus dem Reiche Israels*, dans *Allgem. Bibliothek der biblischen Litteratur*, t. IV, p. 192-252.

des deux livres des Rois qui les rapportent. Que celui qui n'a pas éprouvé ce sentiment lise seulement la vie d'Élie et celle d'Élisée, il ne manquera pas de rapporter de cette lecture la même impression que nous. On semble ici transporté dans un monde qui n'est plus régi par des lois éternelles, mais dont la marche est sans cesse interrompue par une intervention se renouvelant sans cesse de la Divinité ¹. »

Pour résoudre toutes les difficultés, une seule hypothèse est possible, selon Eichhorn; il n'y a qu'à prendre ces récits pour des traditions qui, en passant de bouche en bouche, se sont amplifiées peu à peu. Il y a sans doute un fait réel au fond de chacune de ces traditions; mais autour de ce noyau primitif se sont amassées successivement des circonstances accessoires qui ont fini par lui donner un caractère surnaturel. Le devoir de la critique est de dégager le fait historique de ces enveloppes et de montrer en même temps, autant que faire se peut, comment se sont formés peu à peu les embellissements dont on l'a surchargé ².

Et ce n'est pas seulement le miracle qui trouve des explications dans ce système; la prophétie y a aussi la sienne, la prophétie qui n'est au fond qu'un miracle d'une espèce particulière. Les prédictions, quand elles ne sont pas tellement vagues qu'elles peuvent s'appliquer à tout grand mouvement politique, doivent leur forme dernière, celle sous laquelle elles nous sont parvenues, à la même cause qui a entouré de miracles la vie des prophètes, c'est-à-dire à la tradition populaire qui ajoute le surnaturel aussi bien aux discours qu'aux actions.

Les deux exemples suivants, que je choisis parini les faits le plus souvent allégués, mettront dans tout leur jour la manière dont la critique entend expliquer un grand nombre de prophéties.

Une des prophéties les plus célèbres de l'Ancien Testament est celle de Jacob mourant, sur les destinées futures de sa nombreuse postérité ³. Cette prophétie, assurent un grand nombre de critiques, Gramberg entre autres ⁴, n'a pu être écrite qu'à une époque où la famille d'Israël formait déjà douze tribus distinctes et établies dans le pays de Canaan. Le verset 28 du chapitre XLIX suffirait déjà pour trahir l'origine postérieure de cette prédiction, rédigée évidemment, du moins dans sa forme actuelle, après les événements dont elle parle. Il prouve

¹ Eichhorn, *Ueber die Propheten-sagen*, etc., p. 202.

² Eichhorn, *ibid.*, p. 207 et 208. Bauer, *Hebräische Mythologie*, t. II, p. 147

³ *Genèse*, XLIX, 2-27.

⁴ Gramberg, *Kritische Geschichte der Religionsideen der Alten Testaments*, t. II, p. 28 et 29.

que le rédacteur de ce passage, ou du moins celui qui l'a remanié, connaissait l'existence des douze tribus.

Est-ce à dire que cette prophétie comme toutes les autres qui dans leur forme actuelle sont postérieures à l'événement, soient des fraudes pieuses et le résultat d'un plan combiné d'avance, dans le dessein de persuader aux générations suivantes que les hommes auxquels on les attribue possédaient réellement le don de lire dans l'avenir? En aucune façon : la critique se garde bien de transporter aux temps héroïques l'usage de procédés qui n'ont été propres qu'à des époques de décadence. Qu'aux âges de caducité intellectuelle, quand dans son impuissance l'esprit se retourne, avec l'admiration du vieillard pour les années de sa brillante jeunesse, vers un passé dans lequel apparaît le mouvement et la vie, qu'à de telles époques on abuse de l'ignorance, de la crédulité et du pédantisme unis en un bizarre mélange, pour mettre sous le patronage de noms antiques des conceptions relativement fort modernes, cela se conçoit, et l'histoire nous en donne d'étonnants exemples; mais rien de semblable n'est possible dans les premiers développements des nations, quand la vie déborde de toutes parts et se suffit à elle-même, quand la poésie n'a pas été remplacée par la réflexion, et les mouvements spontanés par de pauvres combinaisons artificielles.

Les prophéties postérieures à l'événement sont le produit de l'esprit national célébrant les vertus des anciens pères du peuple. La prédiction de Jacob mourant est un chant populaire sur les destinées des douze tribus, chant que par une fiction ingénieuse le poète a mis dans la bouche de leur père commun. Souvent la poésie prit pour thème le souvenir d'un fait réel, mais déjà embelli par l'imagination populaire. Élie avait reproché à Achab le meurtre odieux de Naboth et lui avait annoncé que des crimes aussi abominables devaient inévitablement amener sur sa race la malédiction divine. La famille d'Achab périt en effet bientôt après, à la suite d'une conspiration militaire à laquelle les prophètes ne furent pas étrangers ¹, et les pieux Israélites, rapprochant des menaces qu'Élie avait fait entendre autrefois à ce roi les terribles circonstances du meurtre de Joram, de sa mère et de ses soixante-dix frères, ne manquent pas, en racontant cette grande catastrophe, d'en faire entrer les détails dans les paroles du prophète au faible époux de la féroce Jézabel ². Serait-il difficile de trouver dans

¹ I *Rois*, xix, 16, 17. II *Rois*, ix, 2-14.

² I *Rois*, xxi, 21-23; II *Rois*, ix, 7-10, comparer avec II *Rois*, ix, 25, 26, 36, 37; x, 10. Gramberg, *ibid.*, t. II, p. 440-442.

l'histoire bien des transformations semblables d'un avertissement sévère donné à un roi en une prédiction complète des malheurs mérités qui tombent sur sa tête?

Est-il nécessaire de rappeler que les oracles composés après coup ne furent pas rares dans l'antiquité païenne? Je ne veux pas parler des prédictions semblables à celles qu'Homère met dans la bouche de Patrocle expirant, ou d'Hector frappé d'un coup mortel. La fiction poétique est ici trop manifeste, quoique, à vrai dire, elle se fonde sur la croyance commune à tous les peuples de l'antiquité que l'avenir laissait souvent échapper ses mystères aux yeux presque éteints de l'homme près d'abandonner la vie. Je ne considère ici que les prophéties dont l'histoire a conservé la mémoire. Combien n'en est-il pas, parmi celles qui sont attribuées à la pythie ou à d'autres oracles païens, dont la forme suffit pour trahir une composition postérieure à l'événement, et qui doivent leur naissance à l'imagination populaire, toujours et partout disposée à faire intervenir une puissance surnaturelle dans tout ce qui l'entoure, excite son admiration ou soulève son indignation?

C'est dans cette classe qu'il faut ranger, par exemple, les deux oracles de la pythie sur Cypselus, qu'Hérodote nous fait connaître¹. Le despotisme que cet homme faisait peser sur sa patrie, et que son fils Périandre rendit plus insupportable encore après lui, avait laissé un sentiment si profond d'horreur, que la tradition populaire éleva cette odieuse tyrannie au-dessus du cours naturel des choses, et en entoura le souvenir d'ornements légendaires. Le règne de ces deux hommes fut regardé comme un châtement que les dieux avaient voulu infliger à Corinthe, et l'on exprime cette opinion dans les deux oracles que la pythie aurait rendus avant même la naissance du fils d'Hétion et de Labda.

Je citerai une autre prédiction dont la composition postérieure doit laisser encore moins de doute. Plusieurs écrivains de l'antiquité nous rapportent qu'Homère ayant demandé à la pythie de lui faire connaître le lieu où il avait reçu le jour, l'oracle lui répondit en termes ambigus qu'il n'avait pas d'autre patrie que la Grèce entière². Il n'y a évidemment ici rien d'historique; on a de bonnes raisons de croire qu'Homère ne consulta jamais la pythie, et d'ailleurs l'origine de cette pré-

¹ Hérodote, v, 92.

² Pausanias, *Phocic.*, cap. xxiv. Eusèbe, *Prép. evang.*, v, 33. Cette prédiction est rapportée avec de plus grands développements au commencement de la Vie d'Homère attribuée à Plutarque.

diction ne saurait être douteuse. Elle a été supposée pour donner une sanction divine à l'opinion, chère à tous les Grecs, que le père de la poésie ne pouvait pas appartenir exclusivement à une seule partie de la Grèce.

Si à cette masse pressée d'analogies entre le prophétisme hébreu et le prophétisme païen, il fallait encore en ajouter de nouvelles, on pourrait faire remarquer que le premier ne s'est produit chez les Israélites que dans un état de civilisation singulièrement semblable à l'état de civilisation qui a vu naître le second au milieu des autres peuples. La prophétie a existé en Israël depuis Moïse et surtout depuis Samuel jusqu'à Esdras, c'est-à-dire dans cette période de l'histoire des Hébreux que l'on peut appeler, en se servant du langage de Vico, l'âge héroïque de la famille de Jacob. Elle cesse au moment où, entraînée dans le mouvement général des nations, cette famille entre dans l'âge humain, dans la période historique proprement dite. C'est dans un moment correspondant de leur histoire que le prophétisme règne au milieu des divers peuples païens. Tous les grands devins de la Grèce, devenus des personnages légendaires, sont antérieurs à l'époque des Solon, des Bias, des Simonide. Ceux qui, depuis ce moment, affichent les prétentions de lire dans l'avenir, ne sont plus que des sorciers de bas étage, trompant encore, il est vrai, la foule toujours crédule, mais généralement méprisés des hommes éclairés. Si la pythie conserve quelques restes de son antique prestige, c'est que son oracle est entré dans les institutions nationales. Elle ne doit qu'à cette circonstance de participer en quelque sorte au respect qui est assuré à la loi et aux magistrats, et encore est-elle obligée de servir les intérêts des chefs du peuple. Même spectacle dans le monde moderne. La prophétie et le miracle remplissent tout le moyen âge; ils disparaissent avec lui.

La critique biblique croit pouvoir conclure de toutes ces ressemblances que le prophétisme, phénomène commun à tous les peuples, mais non à tous les moments de leur histoire, est une manifestation de l'esprit particulière aux âges héroïques. Il est en effet dans l'ordre des choses que le mouvement spontané de la pensée et de la conscience, qu'une sorte d'aperception intuitive, — et le prophétisme n'est pas autre chose, — domine dans les époques où l'imagination l'emporte sur la réflexion. Plus tard, quand la réflexion est devenue le guide principal de la vie, les combinaisons raisonnées prennent la place de l'entraînement du sentiment; le savant, le philosophe succède au prophète. C'est ce qui se voit dans l'histoire de tous les peuples qui ont

parcouru le cercle complet de leur développement. En Grèce l'influence morale passe des devins Amphiaraus et Mélampe aux Platon, aux Aristote, aux Zénon; dans le monde moderne, l'observateur de la nature enlève, au seizième siècle, l'enseignement au saint théologien du moyen âge; chez les Juifs, le docteur de la loi remplaça le prophète.

Tout semble ainsi nous ramener à une loi générale; le peuple d'Israël n'est pas une exception au milieu des autres peuples, et le prophétisme hébreu rentre dans les analogies de l'histoire.

II.

On ne saurait cependant confondre le prophétisme hébreu avec le prophétisme païen. Il part sans doute du même fond psychologique que celui-ci; mais se manifestant dans un milieu différent, et, à la suite d'antécédents historiques d'une nature particulière, il affecte un caractère qui n'appartient qu'à lui seul et qui le distingue de tous les phénomènes analogues observés chez les autres peuples.

La forme spéciale sous laquelle se produisit le prophétisme hébreu fut déterminée essentiellement par la législation mosaïque, ce grand fait qui a marqué d'une empreinte ineffaçable les enfants d'Israël et qui a dominé toute leur histoire. Eichhorn ne s'y était pas trompé¹. Le premier il indiqua, avec une rare sagacité, que la prophétie hébraïque a ses racines dans la loi, et que le prophète est le successeur légitime et nécessaire de Moïse. Il importe de mettre ce fait capital au-dessus de toute contestation.

Le monothéisme, on le sait, est la base de la législation mosaïque. Jéhovah a choisi la famille d'Israël pour son peuple de prédilection. Il a fait une alliance avec elle. Par cette alliance il s'est déclaré son roi et il a promis de la bénir, de la protéger, de lui assurer la paix et la prospérité dans la terre de Canaan qu'il lui a assignée pour héritage. De leur côté, les enfants d'Israël se sont engagés à se conformer aux lois qu'il leur a données, et à le reconnaître non pas seulement pour leur seul et unique Dieu, mais encore pour leur chef suprême. L'existence de la nation israélite repose tout entière sur cette alliance.

Il suit de là que l'idolâtrie est moins encore une erreur qu'une atteinte au contrat fait entre Dieu et le peuple, qu'une révolte contre

¹ *Einleitung im Alte Testament*, t. III, 2^e édit., p. 8-13.

le chef de l'État. Tout Israélite qui renonce au culte de Jéhovah est par cela même un rebelle. Ce crime, le plus grand qu'il puisse commettre, entraîne la peine capitale; et si la maison de Jacob court après les dieux étrangers, elle brise par cela même l'alliance avec Jéhovah, et du même coup elle ruine les bases sur lesquelles elle repose; elle n'a plus de raison d'être; Jéhovah l'abandonne à ses propres erreurs.

Cette constitution, à la fois religieuse et sociale, était une théocratie dans le sens propre du mot, c'est-à-dire un véritable gouvernement de Dieu. Ce gouvernement ne fut pas laissé aux mains des prêtres; la législation mosaïque ne leur donne pas d'autre attribution que d'accomplir les cérémonies du culte. Ils présentent à Dieu les hommages de la nation, rien de plus. La vie morale d'Israël ne leur est pas confiée. La législation fut l'œuvre d'un homme qui n'appartenait pas à leur tribu; les prophètes qui en furent les défenseurs étaient, en général, ce que nous appellerions aujourd'hui des laïques, et, chose digne de remarque, le petit nombre d'entre eux qui sortirent de la famille de Lévi¹ furent précisément ceux qui s'exprimèrent le plus librement sur le culte cérémoniel².

Dépouillée des formes légales et cérémonielles sous lesquelles elle est présentée dans le mosaïsme, et considérée uniquement dans ce qui fait son essence, la théocratie hébraïque nous apparaît comme une sorte de gouvernement de l'ordre moral. Ce roi qui dictait ses ordres par la bouche de Moïse et plus tard par celle des prophètes, n'était pas autre chose que la conscience de l'homme de bien qui proclamait et défendait la loi morale telle qu'il l'entendait en lui-même, noble et sainte inspiration qui éclate dans les actions et les écrits des hommes de Dieu. Cette alliance entre Jéhovah et son peuple est une image du contrat qui lie tout homme à la loi morale, et l'on peut dire, avec Moïse, que la fidélité au souverain est une source de vie, et la révolte contre ses lois la cause d'une ruine inévitable³.

Moïse avait créé à la fois le peuple hébreu et la législation qu'il lui donna. Cette législation était, dans son esprit général, en harmonie avec le génie de la famille qu'elle était destinée à régir, et son auteur avait eu soin de la rattacher aux traditions de la maison de Jacob. Le peuple était loin cependant, au moment de la mort de Moïse, d'être entièrement identifié avec elle. Le grand législateur ne s'était point fait

¹ Entre autres, Jérémie et Ézéchiél.

² Köster, *Die Propheten*.

³ *Deutér.*, xxx, 15-20.

illusion sur ce point; mais il compta, pour le succès de son entreprise, sur le zèle des hommes d'élite qu'il avait associés à son œuvre¹ et sur la protection divine qui ne manque jamais aux causes justes, et il ne douta pas que, du milieu de ces Israélites pieux, il ne sortît, après sa mort, des conducteurs spirituels, marchant sur ses traces et luttant, comme il l'avait fait lui-même pendant quarante ans, contre les entraînements de la foule indisciplinée². Ses espérances ne furent pas trompées. Le monothéisme, jusqu'au moment de son triomphe complet, ne manqua jamais en Israël de défenseurs aussi courageux qu'éloquents. Ces défenseurs furent les prophètes.

Que les prophètes aient été en effet les continuateurs de l'œuvre de Moïse, c'est en vérité ce qui ne semble pas même pouvoir être mis en question, quand on voit que dans toute leur vie, comme dans tous leurs écrits, ils ne font autre chose que presser le peuple de se ranger à l'obéissance de la grande loi nationale. Les rois contre lesquels ils élèvent la voix avec une si étonnante hardiesse sont ceux qui entraînent le peuple à l'idolâtrie³. S'il se rencontre au contraire quelque monarque pieux, animé du désir de relever les autels de l'Éternel et de repousser le culte des divinités étrangères, ils le soutiennent de leur parole et de leur influence; dans leurs exhortations au peuple, ils ne se proposent qu'un seul but, celui de les convaincre qu'il n'y a de salut que dans la fidélité aux commandements de Dieu. Quand ils menacent de la colère de Jéhovah, c'est parce qu'on viole sans cesse les clauses de l'alliance contractée autrefois par l'Éternel avec Abraham et sa postérité; quand ils consolent de l'espoir d'un rétablissement futur de la prospérité nationale, c'est parce qu'ils espèrent qu'on retournera, dans un sentiment de repentance, à l'observation des conditions de cette alliance.

On chercherait vainement autre chose dans leur conduite et dans leurs enseignements. Tout ce qu'ils font, comme tout ce qu'ils écrivent, ne peut s'expliquer que comme un constant effort pour établir sur des bases solides, au milieu de la maison de Jacob, la théocratie telle qu'elle est proposée dans la législation mosaïque. Le prophétisme hébreu n'a pas d'autre but.

Si l'étude de leurs écrits ne suffisait pas pour le démontrer, l'histoire se chargerait de nous en donner une preuve définitive. Il est si

¹ *Exod.*, xviii, 18-26.

² *Deutér.*, xviii, 15, 18.

³ *I Rois*, 7-12; xv, 29, 30; xvi, 2-4; xvii, 1; xviii, 17, 18, etc. *II Rois*, 1, 3, 4, 16, etc.

vrai que la prophétie en Israël ne se propose que le triomphe du mosaïsme, que dès que la loi domine sans opposition parmi les descendants d'Israël, la voix des prophètes s'éteint et cesse à jamais de se faire entendre. Depuis Moïse jusqu'au retour de la captivité de Babylone il n'a jamais manqué de prophètes au milieu des Hébreux. Pourquoi ? par cette seule raison qu'aussi longtemps que le peuple a été infidèle aux prescriptions mosaïques, qu'il n'a pas accepté la loi pour la règle exclusive de sa conduite, il a fallu lutter et combattre pour les institutions mosaïques. Mais depuis Esdras et Néhémie le prophète disparaît et cède la place aux docteurs de la loi. Pourquoi ? par cette autre raison qu'une fois que la cause est gagnée, il n'est plus besoin qu'elle soit encore plaidée.

N'y a-t-il pas là une preuve de fait évidente que le prophète ne fut que le défenseur de la législation mosaïque ? Tant qu'elle fut en danger, tant qu'elle ne régna pas sans opposition, les hommes pieux en Israël élevèrent la voix pour la soutenir : ce fut l'époque des prophètes. Aussitôt qu'elle fut devenue le fond même de la vie tout entière de la nation, les hommes pieux en Israël n'eurent plus qu'à l'expliquer et la commenter : ce fut l'époque des docteurs de la loi.

L'examen du mot hébreu par lequel les prophètes sont désignés nous conduira encore à considérer leur ministère de la même manière. Ce mot hébreu (*nabi*) que, d'après les Septante, nos versions rendent par prophète, n'empêche nullement l'idée de prophétie, dans le sens de prédiction de l'avenir. C'est un fait aujourd'hui incontesté, même dans le camp de l'orthodoxie. « Il est reconnu, dit Sack, que les mots *nabi*, *nabia*, προφήτης, προφητεύειν, προφητεία, désignent moins la prédiction que l'action de parler sous une influence divine¹. » Le Nabi est donc un orateur théocratique, c'est-à-dire un orateur qui défend, expose et explique la loi mosaïque, ou encore un poète qui en célèbre les vertus et les bienfaits, et en recommande la pratique. Tel est le sens de ce mot. C'est dans cette acception qu'il se présente dès l'origine du mosaïsme.

Quand Moïse, craignant de ne pas être à la hauteur de la tâche que lui impose l'Éternel, cherche à s'excuser en alléguant la difficulté qu'il éprouve à parler, Dieu lui dit : « N'y a-t-il pas ton frère Aaron, le » lévite ? Je sais qu'il parle bien. Il parlera pour toi au peuple ; il te » servira de bouche et tu lui serviras de Dieu² ; » ou, comme le porte

¹ *Christliche Apologetik*, p. 206, note.

² *Exode*, iv, 14 et 16.

un autre récit de ce même fait : « Voici, je t'ai établi pour Dieu sur » Pharaon, et ton frère Aaron sera ton Nabi (ton prophète) ¹, » c'est-à-dire, comme traduit Onkelos, « il te servira d'interprète. »

Le sens de ce passage ne peut donner lieu à la moindre équivoque. Moïse conduira la grande entreprise de la délivrance de la famille de Jacob, remplissant dans toute cette affaire le même office que Dieu exerce dans la direction de l'univers; mais, comme il n'est pas doué du talent de la parole, son frère Aaron parlera pour lui et exposera ses projets. Ce qu'Aaron est ici pour Moïse, le prophète de l'Éternel le sera pour Dieu. Sa fonction est de parler au nom de Jéhovah, de faire connaître sa volonté; en un mot, pour me servir d'une expression biblique, d'être sa bouche ². C'est dans ce sens qu'il est appelé tantôt homme de Dieu ³, tantôt messenger, envoyé de l'Éternel ⁴. Les discours qu'il prononce, les enseignements qu'il donne au peuple, il ne les tire pas de son propre fonds; c'est, comme il l'exprime, une charge que Dieu lui impose ⁵. On comprend très-bien ce que signifient ces expressions chez un peuple qui, comme l'avait déjà fait remarquer Spinoza ⁶, rapporte tout directement à Dieu, sans s'arrêter aux causes moyennes et naturelles. L'exhortation du prophète est le cri spontané, involontaire de sa conscience. Une force intérieure l'oblige à élever la voix, à la vue de la violation des commandements de l'Éternel, quels que soient les périls que son zèle pour la loi sainte puisse attirer sur sa tête ⁷. Ce mouvement auquel il est entraîné, qu'il peut-il être, sinon le résultat d'une impulsion divine, d'une véritable inspiration de l'Esprit de justice et de sainteté?

On est ainsi conduit par ce nouvel ordre de considérations à voir dans les prophètes les avocats de la cause théocratique. Ils poursuivaient l'accomplissement de l'œuvre de Moïse à peu près comme les théologiens et les prédicateurs chrétiens travaillent, dans l'économie nouvelle, à l'affermissement de l'œuvre de Jésus-Christ. Considéré de ce point de vue, le prophétisme fut au milieu des Hébreux ce que le ministère évangélique est parmi les peuples chrétiens. C'est là un rapprochement sur lequel la plupart des théologiens allemands se plaisent

¹ *Exode*, vii, 1 et 2.

² *Jérém.*, xv, 19. *Ésaïe*, xliiii, 27.

³ *I Rois*, xiii, 1 et suiv.

⁴ *Malach.*, iii, 1. *Haggée*, i, 13.

⁵ *Jérém.*, xxiii, 32-38.

⁶ *Œuvres*, trad. franç., t. I, p. 69.

⁷ Niemeyer, *Charakteristik der Bibel*, t. V, p. 272, 273, 295-299.

à insister. Il est certain que les prophètes exercèrent dans la famille d'Israël un ministère spirituel. Ils combattirent constamment pour les principes religieux et moraux, tels qu'ils étaient compris, tels qu'ils pouvaient l'être dans l'ancienne alliance; dans ces combats, ils n'eurent d'autre arme que la parole, d'autre autorité que la valeur morale de leurs enseignements. « Pour désigner un discours dont les choses divines sont le sujet, on se servait chez les Hébreux, dit Herder, du mot prophétiser, comme on emploie parmi nous celui de prêcher¹. » Le prophète peut donc être regardé comme le prédicateur de l'ancienne alliance².

Est-il nécessaire d'ajouter que la prédication prophétique fut nécessairement en harmonie avec le génie de la famille d'Israël, et avec l'état intellectuel et moral où elle se trouvait sept ou huit siècles avant l'ère chrétienne?

Sans doute, comme le prédicateur chrétien, le prophète hébreu est le défenseur des idées morales et religieuses. Il s'élève avec indignation contre les vices de son temps³. Il recommande sans cesse la justice⁴, la véracité⁵, la bienveillance⁶. Il ne perd jamais de vue ce qui constitue à ses yeux l'idéal de la vie du véritable Israélite; je veux parler de la fidélité à l'alliance que Jéhovah a contractée avec la maison de Jacob. Et cette fidélité il l'entend dans un sens spiritualiste déjà fort élevé. Ce n'est pas en effet une pratique simplement matérielle des cérémonies mosaïques que demandent les prophètes, du moins ceux qui appartiennent à l'époque la plus florissante du prophétisme, c'est-à-dire Michée, Ésaïe, Jérémie. Attachés plus encore à l'esprit qu'à la lettre de la loi, mettant au-dessus des actes du culte les sentiments pieux et la pureté de la conscience⁷, ils insistent avec force sur ce qu'on pourrait appeler la sanctification. Si le mot leur est encore inconnu, l'idée qu'il représente leur est du moins familière; et l'on peut dire que, sous ce rapport, leurs enseignements forment une sorte de terme moyen entre le mosaïsme et le christianisme.

Mais, à part ces traits généraux, la prédication prophétique ne res-

¹ *Hist. de la poésie hébraïque*, p. 308 et 309.

² De Wette, *Opuscula academica*, p. 169 et suiv. Knobel, *Der Prophetismus der Hebräer*, t. I, p. 209.

³ Ésaïe, v, 18-23; xxviii, 1, 3, 7, 8; xxix, 20, 21. Amos, v, 14, 15. Michée, iii, 2; vii, 3-6. Jérémie, iv, 32.

⁴ Ésaïe, v, 23; lxx, 4, 121. Michée, vi, 11, 12; vii, 3.

⁵ Jérémie, v, 2; ix, 5. Ésaïe, ix, 16; lxx, 3, 13. Osée, iv, 2; x, 13; xii, 2.

⁶ Ésaïe, lxxiii, 7. Jérémie, xxii, 13-17. Ézéchiël, xxii, 12, 29.

⁷ Ésaïe, xxix, 13; lxxiii, 2-14. Osée, vi, 6. Michée, vi, 6-8. Ézéchi., xlviii, 1-10, etc.

semble en rien à l'idéal que l'on se fait aujourd'hui de l'éloquence sacrée. Le discours du prophète se rapproche plus du drame que de la simple exposition d'une vérité religieuse ou morale. Des actions symboliques sont même parfois appelées à l'aide de la parole ¹. Après avoir annoncé aux Hébreux que Dieu, fatigué de leurs transgressions, va frapper la nation tout entière, Jérémie brise devant l'assemblée des pères de famille un vase de terre, et il s'écrie : « Ainsi a dit l'Éternel des armées : Je briserai ce peuple comme ce vase a été brisé, » sans qu'il puisse jamais être rétabli ². »

Les discours des prophètes sont empreints de la violence de la passion, ordinaire aux époques barbares comme aussi aux temps agités par de grands mouvements politiques. Ils ne les prononcent jamais que dans des moments de crise ou d'émotion populaire. Ce n'est pas à un jour déterminé, à une heure fixe, dans un lieu convenu, que leur voix s'élève au milieu de la foule. Le prophète parle, quand les événements l'exigent, dans la place publique, sur le seuil du temple, dans le tumulte des camps. Il est l'homme des circonstances. Il ne discute point; il ne s'engage pas dans des déductions habilement liées. Quoique préparée ³, sa parole n'a rien d'artificiel; elle est le cri de l'âme; elle éclate en images; elle déborde comme les sentiments dont il est plein. Son geste est animé; il chante plutôt qu'il ne parle. C'est ainsi que devaient s'exprimer les héros d'Homère. Il n'y a pas d'autre éloquence dans les âges héroïques.

Ces grands mouvements d'exaltation religieuse amenaient souvent des catastrophes tragiques. Le peuple ne restait jamais indifférent à cet ardent langage. Tantôt il courbait la tête sous le poids des reproches de l'homme de Dieu; tantôt il s'emportait contre lui en imprécations et en menaces. Le prophète parvenait-il à se rendre maître des esprits, il procédait aussitôt à l'extermination des prêtres de Baal et à la destruction des autels élevés aux idoles ⁴. Sa voix restait-elle impuissante,

¹ I Rois, xi, 29-39. *Jérém.*, xxvii, 2 et suiv.; xxviii, 10-14. *Ézéch.*, v.

² *Jérémie*, xix, 1-13.

³ Les prophètes n'étaient pas toujours des improvisateurs, comme on l'a souvent soutenu. Ils travaillaient leurs discours avec soin probablement avant de les prononcer, et certainement quand, après les avoir prononcés, ils les mettaient en écrit. On sait, par exemple, que Jérémie fit, la quatrième année de Jéojakim, un résumé de tous les discours qu'il avait déjà fait entendre, et qu'il chargea Baruch, qui l'écrivit sous sa dictée, de le lire devant le peuple assemblé. Cette lecture produisit une sensation extraordinaire. Le manuscrit fut porté au roi, qui le lacéra et le jeta au feu. Mais Jérémie en fit exécuter une nouvelle copie par Baruch, et y ajouta, dit le texte sacré, beaucoup d'autres discours semblables. *Jérémie*, xxxvi.

⁴ I Rois, xviii, 40.

il était plus d'une fois obligé de se dérober à la fureur populaire et de chercher son salut dans les montagnes et le désert¹. Ce fut surtout dans le royaume d'Israël que la parole des prophètes souleva de fréquents orages. L'idolâtrie, favorisée par les vues politiques des rois², avait jeté là de profondes racines. La lutte engagée contre elle par les défenseurs du monothéisme y fut toujours par cela même d'une violence extrême.

Les prophètes exercèrent toujours un puissant prestige sur le peuple. La légèreté, la dépravation des mœurs, les mauvais exemples l'entraînaient constamment à l'idolâtrie; mais, au milieu de ces égarements, il conservait toujours une crainte étrange de ces hommes qu'il croyait en communication immédiate avec l'Éternel, qu'il regardait du moins comme ses ministres et ses représentants sur la terre. Aussi fut-il souvent accessible à la prédication des prophètes, et plus d'une fois, contrit et repentant, il leur prêta son aide pour relever les autels de Jéhovah. Malheureusement l'habitude l'emportait bientôt sur les bonnes résolutions, et la piété d'Éphraïm et de Juda se dissipait comme la rosée du matin³.

La résistance la plus forte à la prédication prophétique venait d'en haut, des rois et de leurs favoris. J'ai déjà fait remarquer qu'il entraînait dans la politique des rois d'Israël de soutenir l'idolâtrie, politique qui s'explique par le besoin d'élever une barrière infranchissable entre leurs sujets et les habitants du royaume de Juda. Les prophètes soutinrent une lutte acharnée contre eux. Ils y périrent par centaines⁴, sans laisser vaincre leur constance par les supplices, mais aussi sans obtenir jamais aucun succès durable. Dans le royaume de Juda, où le culte lévitique fut toujours pratiqué et maintint le mosaïsme du moins comme la religion officielle, ils rencontrèrent en général moins d'obstacles. Mais les rois, à très-peu d'exceptions près, les regardaient comme des censeurs importuns. Ils usèrent parfois de rigueur à leur égard; mais, la violence réussissant mal, ils leur opposèrent des prophètes mercenaires, vils courtisans qui exaltaient sans cesse toutes les mesures et toutes les entreprises des maîtres qui les payaient, nouveaux ennemis que les hommes de Dieu eurent à combattre, ils ne les épargnèrent pas plus dans leurs prédications qu'ils ne ménageaient les rois et les grands du royaume.

¹ *I Rois*, XIX, 3, 4, 10.

² *I Rois*, XII, 26-33.

³ *Osée*, VI, 4. *I Rois*, XVIII, 21.

⁴ *I Rois*, XVIII, 4, 13, 22.

Ces prophètes vendus à la politique des rois sont traités de prophètes de mensonge ¹, d'insensés ², qui ne reçoivent aucune vision de l'Éternel ³, qui n'agissent et ne parlent que de leur propre mouvement ⁴, et qui égarent le peuple ⁵. Les grands et les puissants sont représentés comme des loups qui ravissent leur proie, qui répandent le sang et détruisent les hommes pour amasser une fortune criminelle ⁶; comme des larrons qui aiment les présents, courent après les récompenses, ne font point droit à l'orphelin et restent sourds à la requête de la veuve ⁷. « Maintenant écoutez ceci, dit Michée, chefs de la maison de » Jacob, et vous conducteurs de la maison d'Israël, qui avez la justice » en abomination et qui pervertissez tout ce qui est droit. On bâtit » Sion de sang et Jérusalem d'iniquité. Ses chefs jugent pour des pré- » sents, les sacrificateurs enseignent pour un salaire, et ses prophètes » prophétisent pour de l'argent. C'est pourquoi, à cause de vous, Sion » sera labourée comme un champ, Jérusalem réduite en cendres et la » montagne du temple transformée en une épaisse forêt. »

Il est un côté de cette prédication sur lequel il convient d'arrêter encore notre attention : je veux parler de la forme de prédiction qu'elle revêt d'ordinaire. Le passage qui vient d'être cité en est un exemple. Le prophète annonce que, en punition de la dissolution morale et de l'impiété des grands, des sacrificateurs, des juges et des autres classes élevées de la nation, Jérusalem sera détruite; et deux siècles après elle le fut en effet. Dans une foule d'autres passages, d'autres prophètes annoncent la prochaine déportation des enfants d'Israël; d'autres encore le futur rétablissement de la nation. Y a-t-il là des prédictions dans le sens propre du mot? La critique le nie, et voici comment elle explique cette forme du discours prophétique :

C'est un fait connu que la notion de la nature de l'âme aussi bien que celle de sa permanence consciente après cette vie étaient fort obscures pour les Hébreux; ce ne fut guère que peu de temps avant l'avènement du christianisme qu'ils arrivèrent à la conception d'une rémunération et d'une punition, dans un monde à venir, de ce que chaque homme a fait pendant l'existence actuelle. Jusque-là, ils ne

¹ *Jérém.*, v, 31. *Lament.*, II, 14. *Ézéch.*, XIII, 9.

² *Ezéch.*, XIII, 3; XXII, 25, 28.

³ *Jérémie*, VI, 13; XXIII, 21. *Lament.*, II, 9, 14.

⁴ *Ézéchiél*, XIII, 2 et 9.

⁵ *Michée*, III, 5.

⁶ *Ezéch.*, XXII, 27.

⁷ *Ésaïe*, I, 23. *Osée*, IV, 18.

connaissaient d'autre sanction de la loi morale que des biens et des maux terrestres. C'est à ce point de vue que sont placés les prophètes¹; ils admettent, avec une pieuse confiance en l'action incessante de Dieu, que « la crainte de l'Éternel prolonge les jours, mais que ceux » des méchants sont abrégés². »

Ils n'ont point par conséquent d'autre encouragement à donner aux pieux Israélites que la promesse d'une longue vie, d'une santé florissante, d'une nombreuse postérité, d'une prospérité soutenue, ni d'autre punition à annoncer aux méchants et aux impies qu'une ruine complète, des infirmités, une vieillesse précoce, une mort prochaine. Quand ils s'adressent à la nation tout entière, ils ne peuvent tenir qu'un langage analogue. Si la famille d'Israël est fidèle à l'Éternel, elle prospérera : les pluies tomberont dans le temps favorable, les champs se couvriront d'abondantes moissons, le vin coulera à flots, la paix régnera dans le pays, l'aisance et le bonheur dans chaque maison. Si elle méprise, au contraire, le pacte qui la rattache à Jéhovah, tous les maux fondront sur elle : le ciel deviendra d'airain, la terre un sol aride et sablonneux, la famine appellera la peste, et à ces deux fléaux se joindra celui de la guerre; Dieu enverra la destruction sur les villes; les Syriens, les Chaldéens, les Égyptiens, instruments de sa vengeance, déporteront au loin les Israélites infidèles. Si, instruits à l'école du malheur, les enfants de Jacob se repentent de leurs fautes et implorent avec des larmes la miséricorde de l'Éternel, Dieu, qui est abondant en gratuités, accueillera leurs supplications, et les ramènera dans leur patrie, où ils retrouveront la prospérité des anciens jours, de ces jours de bonheur et de gloire dont jouissaient leurs pères sous le règne béni du pieux David.

Tel était le thème obligé de la prédication des prophètes; ils ne pouvaient, à leur point de vue religieux, en avoir d'autre. Et telle était la force même des choses, que ce thème ils ne l'inventèrent pas : il date des premiers temps du mosaïsme, et se trouve tout formulé dans le seizième chapitre du Lévitique, chapitre qui fut le type des exhortations prophétiques jusqu'à l'époque de la grande transformation de la famille d'Israël, après la captivité de Babylone³.

Il faut conclure de là que lorsque les prophètes annoncent au juste

¹ *Psaume* 1, 1-5; *LXXXIX*, 33. *Jérémie*, *xvii*, 5-8. *Ézéch.*, *iii*, 18-22; *vii*, 19; *xxxiii*, 18, etc.

² *Prov.*, *x*, 27.

³ Cölln, *Biblische Theologie*, t. I, p. 289. Knobel, *Die Bücher Exodus und Leviticus*, p. 572, 573. *Bible de Cahen*, t. III, p. 128.

qu'il lui arrivera du bien¹ et au méchant qu'il mourra par l'esprit de ses lèvres², ils expriment tout simplement cette éternelle vérité, que les efforts de l'homme de bien ne restent jamais sans récompense et que la perversité doit toujours trouver sa punition. S'il y a une prédiction dans les nombreux passages prophétiques dont il est ici question, il faut reconnaître du moins qu'elle est de même nature que celle de la prédication chrétienne, quand elle enseigne que « la piété a les » promesses de la vie présente aussi bien que celles de la vie à venir », et que le méchant n'échappera pas vraisemblablement dans ce monde aux angoisses de sa conscience, et certainement pas au juste jugement de Dieu dans l'éternité³.

Il est vrai que les menaces des prophètes ont reçu, dans un grand nombre de cas, leur accomplissement; mais, sans m'arrêter à prouver qu'en vertu des principes incontestables de l'ordre moral du monde, il en est nécessairement de même de toute prédication religieuse et morale, je me bornerai à rappeler ici une observation souvent présentée par les critiques bibliques. La plupart des événements qui sont l'objet d'une prédiction réelle des prophètes ne tombaient pas au delà des limites de la prévision humaine : c'est ce qu'on peut affirmer avec toute certitude de celles qui concernent la chute de l'odieuse famille d'Achab⁴, la mort d'Achazia⁵, la retraite de Rabsaké, général de Sen-nachérib⁶, les funestes conséquences de l'imprudence d'Ézéchias, montrant ses trésors aux envoyés du roi de Babylone⁷, la ruine de Jérusalem et du royaume de Juda, inévitable dans le conflit des Chaldéens et des Égyptiens⁸, etc., etc.

Sans rabaisser la valeur de cette observation, il convient cependant de rapporter en général ces sortes de prédictions au sentiment de justice distributive dominant chez des hommes qui jugeaient tout au point de vue religieux, sentiment qui était d'ailleurs fortifié en eux par les principes mêmes de la théocratie hébraïque. Rien n'est d'une plus exacte vérité que la maxime du livre des Proverbes : « Le méchant fait une œuvre qui le trompe en définitive. » Telle était la règle des prophètes : ils pouvaient s'appuyer sur elle en toute confiance.

¹ *Ésaïe*, III, 10. *Ézéch.*, XVIII, 5, 9. *Habac.*, II, 4.

² *Ésaïe*, III, 11; XI, 4. *Ézéch.*, III, 18.

³ *I Timoth.*, IV, 8.

⁴ *I Rois*, XXI, 17-26. *II Rois*, IX, 1-10, 30-36; X, 1-11.

⁵ *II Rois*, I, 2 et 16.

⁶ *II Rois*, XIX, 7.

⁷ *Ésaïe*, XL, 2-7.

⁸ *Ésaïe*, XXIV, 1-20. *Jérém.*, XXXVIII, 2 et 3.

III.

Pour achever le tableau général du prophétisme hébreu du point de vue de la critique historique, il me reste encore à faire connaître l'explication qu'on a donnée des prophéties messianiques. On a déjà vu que les prophètes annoncent au peuple hébreu qu'en punition de ses transgressions il serait arraché du sol de sa patrie, mais que, ramené par ce châtement terrible à de meilleurs sentiments, il rentrerait en grâce auprès de l'Éternel et serait rétabli dans la terre de Canaan, sous la conduite d'un descendant de David, qui rendrait à la famille d'Israël son antique prospérité et la vengerait de ses ennemis. Quel est le sens de ces promesses d'un rétablissement futur? Quel est en particulier ce personnage qui est représenté comme le légitime héritier de David, et auquel les écoles juives appliquèrent plus tard, d'une manière exclusive, le titre de Messie?

Ces questions avaient déjà reçu une solution de la tradition ecclésiastique. C'est une croyance générale dans l'Église chrétienne que les prophéties dont il s'agit ici concernent l'économie chrétienne et se rapportent non pas seulement, comme le prétendent les Juifs, à un Messie en général, à un libérateur appelé à rétablir le royaume de David et à donner aux enfants d'Israël l'empire sur tous les peuples de la terre, mais spécialement au sauveur des hommes, tel qu'il s'est manifesté en la personne de Jésus-Christ.

S'il faut entendre dans ce sens les prophéties messianiques, si les prophètes, plus de cinq cents ans avant l'événement, ont annoncé non un Messie, c'est-à-dire un libérateur en général, mais expressément la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, il est évident que la question est tranchée et la critique historique réduite au silence; c'est en vain qu'on voudrait bannir le surnaturel de l'histoire biblique et faire rentrer le prophétisme hébreu dans les analogies du cours ordinaire des choses. Il s'agissait donc pour la critique de soumettre cette question à un examen sévère, et c'est ce qu'elle a fait.

Le combat s'engagea sur ce point, à la fin du siècle dernier, entre les défenseurs de la tradition ecclésiastique et les partisans du point de vue historique et critique. Tandis que les premiers, Seiler à leur tête¹, prétendaient montrer dans l'histoire évangélique l'entier accom-

¹ G. Fr. Seiler, *Die Weissagung und ihre Erfüllung*, 1794, et *Dissert. de vaticiniorum causis atque finibus*, *Oper. theologic. collect.* I. 1793.

plissement des prophéties messianiques; les seconds assuraient qu'il y a un abîme entre le Messie tel que l'entendent les prophètes et d'après eux la synagogue, et le fondateur du christianisme.

On ne peut le nier, le Messie qu'attendaient les Juifs n'avait d'autre mission, à leurs yeux, que de délivrer Israël de la servitude et de lui assurer la suprématie sur ses anciens oppresseurs¹. Cette espérance avait sans doute reçu des développements considérables depuis la restauration du peuple élu dans la terre sainte, surtout depuis l'époque d'Antiochus Épiphane; mais les Juifs la tenaient, le fait est incontestable, des prophètes; et quand on lit les écrits prophétiques sans opinion préconçue, il est bien difficile de ne pas rester convaincu que les prophètes eux-mêmes se représentaient le Messie comme un héros qui, après avoir ramené des quatre coins de la terre les débris épars de Juda et les restes d'Éphraïm², relèverait les murs de Jérusalem, désormais heureuse et florissante³, et donnerait un accroissement sans fin, une prospérité sans limites au royaume de David⁴.

En quoi Jésus-Christ ressemble-t-il à ce messie? Loin de relever le trône de David, il a déclaré que son royaume n'est pas de ce monde⁵, et il a fondé non une royauté terrestre, mais une religion purement spiritualiste. Loin de courber sous la domination des juifs la terre tout entière, il les a dépouillés de leur antique privilège de peuple élu, en appelant à la connaissance du vrai Dieu tous les hommes, sans distinction de race et de nationalité⁶. Par une étrange coïncidence, la ruine définitive de la nation juive s'accomplit au moment même où la doctrine de celui que les prophètes auraient donné pour le restaurateur d'Israël commence à se répandre parmi les peuples païens.

S'il faut en croire les défenseurs du point de vue ecclésiastique, ces contradictions sont plus apparentes que réelles; elles disparaissent aussitôt que, renonçant à prendre à la lettre les poétiques descriptions du triomphe du Messie, on ne voit dans les paroles des prophètes qu'un tableau, rehaussé des brillantes couleurs de l'imagination orientale, de la victoire spirituelle des croyances chrétiennes sur l'antique paganisme. Quand les prophètes, assure Seiler, annoncent que la pos-

¹ Bertholdt, *Christologia*, § 30.

² *Ésaïe*, xi, 11 et 12. *Jérém.*, xxiii, 3, 8; xxx, 8, 9.

³ *Ésaïe*, xlii, 12. *Ézéchi.*, xxxvi, 33, 38.

⁴ *Ésaïe*, ix, 6. *Ézéchi.*, xxxvii, 21-28.

⁵ *Jean*, xviii, 36.

⁶ *Matthieu*, iii, 10 et 11; xxviii, 19 et 20. *Marc*, xiii, 10.

térité d'Abraham étendra son empire sur tous les royaumes, ils veulent dire que les adorateurs du vrai Dieu couvriront un jour la terre tout entière. Cette prédiction ne s'est-elle pas réalisée dans la domination universelle des idées chrétiennes?

Rien dans le langage des prophètes n'indique qu'ils aient eu l'idée qu'on leur suppose, et qu'ils aient entendu le triomphe du Messie dans un sens figuré. On pourrait cependant se prêter à cette interprétation, n'était une circonstance que la critique n'a pas manqué de faire valoir : le Messie n'est pas toujours présenté dans les écrits prophétiques sous les traits d'un heureux vainqueur, écrasant les ennemis de son peuple et relevant pour toujours Israël de ses ruines. Il y est peint quelquefois comme un homme de douleur, frappé pour le péché du peuple et offrant sa vie pour ses transgressions¹.

Les docteurs juifs avaient éprouvé un cruel embarras en présence de ces deux tableaux opposés du Messie; ils n'avaient trouvé rien de mieux que de supposer deux Messies : un Messie souffrant, sorti d'Éphraïm et victime expiatoire de la révolte des dix tribus, et un Messie triomphant, issu de la famille de David et appelé à courber les nations païennes sous les pieds du peuple élu². Cette solution, plus ingénieuse que solide, n'a pas été admise par l'Église chrétienne; il n'y a pour elle qu'un seul Messie, Jésus-Christ : elle a réuni sur lui les deux ordres d'idées séparés par les Juifs, et comme à vrai dire le dernier tableau lui ressemble beaucoup plus que le premier, elle a pris ce qui se rapporte au Messie souffrant dans le sens littéral, et ce qui se rapporte au Messie triomphant dans le sens figuré. Pourquoi? on ne saurait en trouver d'autre raison que la nécessité de faire concorder l'ensemble des prophéties messianiques avec l'histoire évangélique. Jésus-Christ a été réellement un homme de douleur : donc tout ce qui, dans les écrits prophétiques, le présente sous ce jour doit être pris à la lettre; mais il n'a pas été le restaurateur du trône de David et le chef glorieux, à jamais triomphant, de la famille d'Israël : donc tout ce que les prophètes annoncent du rétablissement éternel des descendants d'Abraham doit être entendu dans un sens figuré. Rien de plus arbitraire, firent observer les critiques bibliques; avec de semblables procédés d'interprétation on trouvera dans un livre quelconque tout ce qu'on voudra y voir.

Cette polémique contre l'interprétation orthodoxe des prophéties

¹ *Ésaïe*, LIII, 2-12; XLII, 1-4; LX, 10 et 11.

² Bertholdt, *Christologia*, § 17.

messianiques, ouverte avec le plus grand éclat, à la fin du siècle dernier, par J. C. R. Eckermann, dans un traité consacré à l'examen de tous les passages de l'Ancien Testament cités dans le Nouveau¹, fut continuée par les théologiens les plus célèbres du commencement de ce siècle, et la théorie orthodoxe, adoucie peu à peu, semblait au moment d'abdiquer, quand elle trouva dans Hengstenberg un défenseur aussi ardent que subtil. Seiler avait déjà prétendu que, dans leurs prédictions, les prophètes avaient souvent condensé en un seul tableau les divers événements qui remplissent un siècle tout entier ou même des périodes plus longues². Hengstenberg s'est-il inspiré de cette hypothèse? Je ne sais; mais le système qu'il a proposé pour l'interprétation des prophéties n'en est en réalité qu'une forme nouvelle et plus complète.

L'ingénieux professeur de Berlin prétend que les prophètes ne distinguaient pas très-nettement les plans différents des événements futurs que Dieu découvrait à leurs yeux. La perspective manquait aux tableaux qui se déroulaient devant eux, ou du moins ils ne la saisissaient pas nettement. Il résultait de là que, confondant souvent ensemble des faits séparés par de longs intervalles, ils les juxtaposaient, comme s'ils étaient contemporains, dans une même prophétie, surtout quand ces faits avaient une certaine ressemblance, par exemple quand l'un d'eux était le type ou la préfiguration de l'autre, ou, en d'autres termes, quand le premier représentait, dans l'économie mosaïque et par conséquent sous une forme imparfaite, la même idée que le second devait exprimer, dans l'économie chrétienne, dans sa vérité tout entière. C'est ainsi que le triomphe spirituel du Messie a pu se trouver mêlé, dans la prophétie, avec la victoire de quelque roi pieux de Juda, victoire qui en était, en un certain sens, une image anticipée, et se couvrir, dans le tableau qu'en traçaient les prophètes, de couleurs qui ne conviennent qu'au fait préfiguratif auquel il a été lié. Il y aurait ainsi à distinguer, dans les prédictions prophétiques, ce qui se rapporte à l'événement prochain de ce qui se rapporte à l'événement éloigné, ou, autrement, ce qui appartient à l'histoire hébraïque de ce qui concerne l'histoire évangélique.

On ne peut se dissimuler que cette hypothèse ne donne de grandes facilités à l'interprétation orthodoxe. Un trait d'une prédiction messianique ne convient pas à la personne et à l'œuvre de Jésus-Christ : il n'y

¹ Dans ses *Theolog. Beiträge*, t. II.

² Seiler, *Dissert. de vaticiniorum universam aliquam temporis periodum complectentium justa interpretandi ratione*, dans ses *Oper. theologic. collectio*, I.

a qu'à déclarer qu'il ne se trouve là que par suite de la confusion des événements prochains et des événements éloignés, et il faudrait être bien malheureux ou bien inhabile pour ne pas découvrir dans l'histoire des Hébreux un fait au compte duquel on pût aussitôt le passer. Pour peu qu'on soit disposé à se prêter à ce jeu, on ne rencontre plus la moindre difficulté dans les écrits des prophètes.

Malheureusement un système qui ouvre une si libre carrière à toutes les fantaisies de l'interprète ne peut pas être vrai. Ajoutez que s'il sauve la doctrine orthodoxe, c'est aux dépens des écrits sacrés, qui perdent toute leur valeur morale du moment que, semblables à une cire molle, ils se prêtent à tous les caprices de l'imagination et qu'ils peuvent recevoir tous les sens qu'il plaît au théologien de leur donner; comme aussi ce n'est pas moins aux dépens de la dignité du prophète, que cette hypothèse dépouille de l'intelligence de ses propres paroles, et représente comme la dupe d'une continuelle illusion. Enfin, donner pour des visionnaires qui ne savent plus nettement distinguer les choses dont ils parlent des hommes d'une aussi rare énergie de volonté que les Samuel, les Élie, les Ésaïe, les Michée, c'est se moquer à la fois de l'histoire et du bon sens.

En voilà bien assez sur un épisode sans valeur dans l'histoire de la critique biblique; une discussion bien autrement sérieuse appelle notre attention.

L'orthodoxie avait peine à se maintenir sur le terrain de l'histoire et de la philologie devant la critique biblique; elle réussissait mal du moins à prouver que les prophéties de l'Ancien Testament se rapportent directement, dans la pensée même des prophètes, à la personne et à l'œuvre de Jésus-Christ; mais à défaut d'arguments solides, elle pouvait invoquer en sa faveur une autorité imposante, les déclarations expresses des évangélistes. Il est incontestable que saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, ou les auteurs, quels qu'ils puissent être, des Évangiles qui portent leurs noms, s'accordent à reconnaître dans la vie et les enseignements du fondateur du christianisme l'accomplissement des prophéties de l'ancienne alliance. La manière dont ils s'expriment sur ce sujet ne laisse pas le moindre doute : ils étaient bien convaincus que les prophètes hébreux avaient eu positivement en vue dans leurs prédictions l'économie chrétienne.

Fallait-il donc admettre aveuglément, sans examen préalable, cette opinion des évangélistes et des premiers chrétiens? La critique y était d'autant moins disposée, qu'elle regardait comme un fait acquis que les écrivains du Nouveau Testament avaient, sur certains points, par-

tagé les préjugés de leurs contemporains, ou du moins qu'ils y avaient conformé leur langage, ne croyant pas probablement nécessaire ou opportun d'en montrer la fausseté. Semler l'avait prouvé pour les démoniaques, qui étaient en réalité des épileptiques, des hallucinés ou des monomanes, et dont les évangélistes, suivant la croyance générale de l'antiquité, parlent comme d'hommes possédés par des esprits malins¹. Ne pouvait-il pas en être de même pour les prophéties messianiques? Et les écrivains chrétiens, s'accommodant à certaines idées des Juifs de leur époque, n'auraient-ils pas appliqué à Jésus-Christ, le véritable Messie, des passages de l'Ancien Testament que la voix publique rapportait, à tort ou à raison, au libérateur que l'on attendait? Dans tous les cas, avant de recevoir une opinion qui était en opposition avec les données de l'histoire, il convenait de l'examiner avec soin. On se mit à l'œuvre, et on arriva à un résultat qui dépassait toutes les prévisions. Il fut constaté que plusieurs des passages cités dans les Évangiles ont dans les écrits des prophètes un sens complètement différent de celui que leur donnent les écrivains du Nouveau Testament, et ne se rapportent pas même au Messie ou aux temps messianiques. Il est nécessaire, pour donner une idée suffisante des recherches sur ce sujet, d'entrer dans quelques détails.

Il est raconté dans le premier Évangile que Joseph, averti en songe par un ange, s'enfuit en Égypte avec l'enfant Jésus et sa mère pour échapper aux poursuites d'Hérode et y demeurer jusqu'à la mort du roi persécuteur. « C'est ainsi, fait remarquer l'évangéliste, que s'accomplit ce que le Seigneur avait dit par un prophète : J'ai appelé mon fils hors d'Égypte². » Quelque prophète avait-il donc prédit que le Messie se réfugierait en Égypte et qu'il en reviendrait pour sauver la maison de Jacob? En aucune manière; il ne se trouve pas un seul mot là-dessus dans les écrits prophétiques. Le passage cité par saint Matthieu est cependant d'un prophète³; mais il se rapporte non au Messie, dont il n'est question ni dans ce chapitre d'Osée, ni dans les deux chapitres précédents, ni dans les deux qui le suivent, mais au peuple d'Israël, qui est personnifié sous l'image d'un favori de l'Éternel. Le prophète, pour faire sentir aux Israélites leur ingratitude pour un Dieu qui les avait choisis pour ses enfants et qui les avait comblés de bienfaits, met dans la bouche de l'Éternel ces paroles touchantes :

¹ Semler, *Dissert. de demoniacis quorum in Evangelistis fit mentio*; Halle, 1760, in-4°. Deux ans après, il publia des recherches plus étendues sur le même sujet.

² *Matth.*, II, 15.

³ *Osée*, XI, 1.

« Quand Israël était jeune enfant, je l'aimai, et j'appelai mon fils hors » d'Égypte. » Et il continue en leur reprochant de n'avoir pas répondu à cet amour, et d'avoir abandonné celui qui s'était déclaré leur père pour courir après les autels des dieux étrangers¹.

A la fin de ce même chapitre de saint Matthieu, il est dit que la famille du Sauveur alla demeurer à Nazareth, « afin, dit l'évangéliste, » que s'accomplît ce qui avait été dit par les prophètes : Il sera appelé » Nazaréen². » Rien de semblable dans les prophètes; aucun d'eux n'a annoncé que le Messie dût être surnommé le Nazaréen ou habiter la ville de Nazareth. Peut-être l'évangéliste, jouant, à la manière des sémites, sur le mot Nazaréen, a-t-il voulu faire entendre que Jésus-Christ a été le véritable Naziréen³. Mais, outre que les prophètes ne représentent jamais le Messie comme un Nazaréen, Jésus-Christ n'a pas cru devoir conformer sa vie à la règle imposée à cette sorte d'ascètes, et les personnages de l'ancienne alliance qui furent voués au naziréath, Samson, par exemple, et Samuel, ne sont pas même considérés comme des types du Messie.

Ce même chapitre de saint Matthieu nous donne encore un exemple de la facilité avec laquelle les premiers chrétiens voyaient dans les écrits de l'Ancien Testament des prédictions relatives aux temps évangéliques. Après avoir raconté le massacre des jeunes enfants de Bethléhem par les ordres d'Hérode, l'évangéliste ajoute : « Alors s'ac- » complit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : On a entendu » dans Rama des cris, des lamentations, des pleurs et de grands gé- » missements : Rachel pleurant ses enfants et ne voulant pas être con- » solée, parce qu'ils ne sont plus⁴. » Jérémie avait-il donc prédit l'acte de cruauté d'Hérode et l'affliction des mères des innocentes victimes? Pas du tout. Dans le passage cité par l'évangéliste, le prophète veut seulement rappeler que telle fut la désolation du peuple, quand il fut arraché au sol natal, qu'on entendait de Rama, où avaient été réunis les Israélites condamnés à la déportation, les gémissements et les lamentations des femmes de la ville de Bethléhem, située à plusieurs lieues de distance⁵. Certes, l'image est pleine d'énergie; elle pouvait très-bien être employée pour exprimer la douleur des mères qu'Hérode

¹ *Osée*, xi, 2-8.

² *Matth.*, ii, 23.

³ Le Naziréen ou Nazaréen était une sorte d'ascète, dont la conduite est réglée dans *Nombres*, iv, 1-21. Winer, *Biblisches Realwörterb.*, 2^e ed., t. II, p. 163-167.

⁴ *Matth.*, ii, 17 et 18.

⁵ *Jérémie*, xxxi, 15. Dahler, *Jérémie trad. sur l'original*, t. I, p. 282.

avait privées de leurs enfants; mais ce n'est pas d'elles que Jérémie avait voulu parler.

Ces étranges applications à l'histoire évangélique de passages qui ne se rapportent pas même au Messie ont longuement occupé les théologiens. Les uns les ont comparées aux citations des auteurs classiques dans les ouvrages modernes, simples ornements du discours, ou indiquant tout au plus une certaine analogie lointaine, idéale, entre les paroles de l'auteur cité et le sujet dont on parle. D'autres, et pendant longtemps cette opinion a prévalu, ont cru que, dans ces citations de passages prophétiques détournés de leur sens véritable, les évangélistes s'étaient accommodés aux préjugés des Juifs leurs contemporains, qui, dans leur ardent désir de voir arriver le libérateur, avaient fini par découvrir des prophéties messianiques dans presque toutes les pages de leurs livres sacrés¹. Aujourd'hui on semble s'accorder à penser que les premiers chrétiens, partageant les opinions de leur temps et de leur pays sur le Messie, regardaient les textes de l'ancienne alliance qu'ils citent comme de véritables prophéties messianiques.

Quelle que soit celle de ces explications que l'on adopte, on est forcé d'admettre comme un fait incontestable que les auteurs des Évangiles ne se sont pas toujours tenus au sens réel, historique des écrits prophétiques. Et la critique part de là pour prétendre qu'elle n'est pas liée par leur mode d'interprétation, et qu'il lui est permis, qu'il est même de son devoir d'étudier la question du prophétisme hébreu en dehors de toute préoccupation dogmatique et au point de vue purement historique². En se plaçant sur ce terrain, elle est conduite à affirmer, contrairement à l'opinion des premiers chrétiens, que les prophètes de l'ancienne alliance ont parlé dans leurs prédictions messianiques d'un libérateur du peuple d'Israël, et non de la personne et de l'œuvre de Jésus-Christ.

Ce n'est pas à dire cependant que la critique brise tout rapport de filiation entre l'ancienne alliance et la nouvelle. Les théologiens qui se placent à ce point de vue reconnaissent dans le christianisme un développement légitime de la théocratie mosaïque, et surtout un épanouissement parfait du spiritualisme religieux qui est au fond du prophétisme hébreu. Jésus-Christ a été le Messie en un sens plus relevé que ne le comprenaient les prophètes. Il a réalisé dans sa personne et dans son œuvre non sans doute ce qu'il y a de concret, de particulariste,

¹ Bretschneider, *Syst. Entw. aller in der Dogmatik vorkommender Begriffe*, 2^e édit., p. 135-141. Hase, *Gnos.*, t. I, p. 103-109.

² Köster, *Die Propheten der A. und N. T.*, p. 310.

pour me servir du terme technique, dans les espérances messianiques des Israélites, c'est-à-dire ce qui se rapporte à la délivrance d'une seule des familles humaines, mais ce qui forme l'esprit même des conceptions religieuses des prophètes, c'est-à-dire, comme s'exprime Knobel, cette pensée qui se trouve au fond de toutes les prophéties, savoir : que le plan divin doit vaincre toutes les oppositions et s'accomplir complètement au milieu de la race humaine tout entière¹. Cette victoire du bien sur le mal, les prophètes hébreux ne l'avaient vue que dans un de ses nombreux détails; ils n'en avaient pressenti la réalisation que dans la maison de Jacob. Le christianisme la saisit dans son ensemble, et il est ainsi le salut général, universel, dont le messianisme juif n'était qu'un cas particulier. Sous ce rapport, il est permis de soutenir que Jésus-Christ a réellement accompli les prophéties, non sans doute selon la lettre qui tue, mais, ce qui vaut bien mieux, selon l'esprit qui vivifie.

Après avoir ainsi ramené les prophéties messianiques du champ obscur du surnaturel sur le terrain plus accessible de l'histoire, il n'a pas été difficile à la critique d'en déterminer le caractère et l'origine.

L'attente d'une ère de bonheur et de vertu à la fin du temps est particulière au peuple d'Israël²; elle fut étrangère à toute l'antiquité païenne. Bauer s'abuse certainement quand il compare les espérances messianiques des Hébreux au mythe païen de l'âge d'or. Quelques images analogues dans les descriptions poétiques du règne du Messie et du règne de Saturne ne suffisent pas pour mettre les deux conceptions en parallèle. L'ingénieux auteur de la Mythologie hébraïque est bien mieux inspiré en faisant remarquer que la famille d'Israël renvoie à la fin des temps cette ère de prospérité et de pureté que la mythologie gréco-romaine place dans le premier âge du monde.

Il y a dans le fait que je viens d'indiquer une preuve que les espérances messianiques ont leur raison d'être dans la nature même de la race d'Israël, dans sa religion et dans son histoire. C'est là qu'il faut chercher leur origine.

Il n'y a ni dans le Grec ni même dans le Romain cette ténacité à toute épreuve qui est le trait le plus marqué du caractère hébraïque. La famille de Jacob n'a jamais perdu la foi en elle-même. Dans les circon-

¹ Knobel, *Der Prophetismus der Hebräer*, t. I, p. 348 et 349. Köster, *Die Propheten des A. und N. T.*, p. 311.

² Une croyance analogue se trouve dans le parsisme. J'ai montré ailleurs qu'elle doit son origine à des circonstances semblables à celles qui donnèrent naissance aux espérances messianiques du peuple d'Israël.

stances les plus critiques, elle a toujours espéré, même contre toute espérance. Réduite à la dernière extrémité, loin de douter de son salut, elle rêve la domination universelle. L'histoire nous la montre presque constamment concevant les plus hautes espérances précisément au moment qu'elle est le plus profondément humiliée. C'est ce qui arriva en particulier pour les croyances messianiques, qui grandirent dans la même proportion que s'accrut la détresse nationale.

La religion mosaïque ne favorisait pas médiocrement ces tendances. Déjà le monothéisme devait exalter l'orgueil national des Hébreux, ou du moins exciter leur mépris pour les adorateurs des faux dieux. Il était dans la nature des choses qu'un peuple qui possédait la connaissance du vrai Dieu se crût autant supérieur aux autres nations, esclaves de l'erreur, que le Créateur et le maître du monde l'emporte sur des idoles de mensonge. Il y avait plus encore. Les Israélites se considéraient comme les enfants de prédilection de Dieu. C'était là une conséquence de la nature particulière de leur religion. Le mosaïsme, on l'a déjà vu, se présente comme une alliance entre l'Éternel et la maison de Jacob. Cette alliance, contractée déjà avec Abraham¹, puis avec Isaac et Jacob², est renouvelée dans les moments les plus solennels de l'histoire du peuple hébreu, sur le mont Horeb, avec Moïse, traitant au nom de la nation tout entière³; avec David, l'élu de l'Éternel⁴; avec Ézéchias, en présence des sacrificateurs et des lévites⁵; dans le temple avec Josias, entouré des pères de famille de Juda⁶. Cette alliance, Jéhovah a juré de ne l'enfreindre jamais⁷. Il a déclaré à Israël qu'il l'a choisi pour être un peuple précieux, à l'exclusion de tous les autres peuples de la terre⁸, et il lui a donné des marques réitérées de son amour et de sa protection dans mille circonstances difficiles⁹. Comment la famille d'Israël douterait-elle de sa supériorité? Comment n'aurait-elle pas confiance en elle-même?

Et cependant, à partir de la fin du règne de Salomon, elle est entraînée dans une décadence de plus en plus profonde. Elle se divise en deux fractions ennemies; elle gémit sous des rois cruels, impies, sans

¹ *Genèse*, xv, 18; xvii, 2.

² *Genèse*, xxvi, 3-5; xxviii, 13-16; xxxv, 9-13.

³ *Exode*, xxiv, 27. *Deutér.*, v, 2.

⁴ *Psaume* lxxxix, 3, 4.

⁵ *II Chroniq.*, xxix, 4-10.

⁶ *II Rois*, xxiii, 1-3. *II Chroniq.*, xxxiv, 31.

⁷ *Juges*, ii, 1. *Deutér.*, vii, 8. *Psaume* cv, 8; cvi, 45.

⁸ *Psaume* cxxxv, 4. *Ésaïe*, xli, 8. *Jérém.*, x, 16. *Malach.*, i, 2.

⁹ *Deutér.*, vii, 6-8. *Psaume* xii, 4 et 5.

intelligence; elle est battue, pillée, foulée par les peuplades voisines. Ces désastres sont-ils le signe d'une ruine prochaine? Dieu aurait-il donc oublié ses enfants?

Ce fut alors que les calamités toujours croissantes forcèrent le pieux Israélite à placer dans l'avenir la réalisation des promesses de l'Éternel. « Le Dieu fort n'est pas homme pour mentir¹. » Il a promis de sauver son peuple, de le bénir, de l'élever éternellement², et il le fera. « Quand » mon père et ma mère m'abandonneraient, toutefois l'Éternel me » recueillera³ »; telle est la ferme confiance de l'Israélite. Il sait que Jéhovah ne violera pas son alliance, qu'il ne retirera aucune des promesses sorties de ses lèvres⁴. Et ce qui le rassure encore, c'est qu'il n'ignore pas la cause des maux qui affligent la postérité de Jacob, et qu'il en connaît le remède. Israël a violé les clauses essentielles de l'alliance; il a abandonné l'Éternel pour courir après les dieux des nations étrangères. Son infidélité doit être punie. Et maintenant il expie ses erreurs et ses transgressions⁵. Les peuples qui le frappent, qui le dépouillent, qui l'emmènent en esclavage, ne sont que les instruments de la juste colère de Dieu⁶. Mais ces châtiments porteront instruction. Ils auront pour effet de forcer Israël à reconnaître ses fautes, à s'en repentir, à demander grâce⁷. Et alors l'Éternel aura compassion de ceux qu'il avait affligés; il les consolera⁸; il dira à celui qui avait cessé d'être son peuple : « Tu es mon peuple », et le peuple lui dira de son côté : « Tu es mon Dieu⁹. » Cette heureuse réconciliation sera pour la maison de Jacob le point de départ d'une ère nouvelle, d'une ère de prospérité et de sainteté, de victoire et de domination sur tous les peuples de la terre; d'une ère, en un mot, qui sera témoin de l'accomplissement des promesses faites autrefois par Dieu à Abraham, à Moïse, à David, à tous ses fidèles serviteurs.

C'est ainsi que se forma en Israël cet ensemble de croyances que l'on désigne sous le nom d'espérances messianiques. S'il pouvait rester encore le moindre doute sur cette origine, les deux faits suivants le dissiperait irrévocablement.

¹ *Nombres*, xxiii, 29.

² *Psaume* xxviii, 9; lxxxix, 33-35.

³ *Psaume* xxvii, 10.

⁴ *Psaume* lxxxix, 34.

⁵ *Psaume* lxxxix, 30-32.

⁶ *Esaïe*, vii, 17, 18; xiii, 3-6. *Jérém.*, xxii, 7. *Habac.*, i, 6, etc.

⁷ *Osée*, ii, 6-17; iv, 5.

⁸ *Esaïe*, lxix, 13-20.

⁹ *Osée*, ii, 23; vi, 1-3; xiv, 1-8. *Psaume* lxxxix, 20-36.

Premièrement, les espérances messianiques ne prirent naissance qu'à l'époque de la décadence de la famille d'Israël. La forme même sous laquelle elles sont présentées prouve, comme le fait remarquer Ewald, qu'elles sont postérieures au règne de David¹. Et en effet elles supposent toutes qu'un nouveau David ramènera au milieu du peuple rassemblé des quatre coins de la terre, la splendeur, la gloire, la piété et la prospérité des anciens jours, et étendra, avec la connaissance du Dieu d'Israël, sa domination sur toutes les nations du monde. Le règne du grand roi était resté dans le souvenir des Israélites comme une époque bénie; il était devenu pour eux l'idéal de la théocratie. C'est sur cet idéal que se modèlent les espérances messianiques. L'objet des vœux et de l'attente du pieux Israélite, c'est le retour de ces jours de bonheur et de fidélité à la loi de l'Éternel. On a là une indication irrécusable du moment qui vit naître l'espoir d'un rétablissement glorieux de la postérité d'Abraham. On peut ajouter encore que le rêve d'un avenir prospère n'est possible que dans une époque de longues calamités, et ce ne fut qu'après la séparation du royaume de David en deux royaumes rivaux qu'une adversité soutenue devint le partage des enfants d'Israël.

En second lieu, les espérances messianiques n'apparaissent pas d'abord dans toute leur perfection. Limitées à leur origine à l'attente d'un digne successeur de David, elles s'étendent peu à peu, par une sorte d'évolution logique, sur le champ tout entier de la vie religieuse et sociale. Leur développement n'est pas encore complet dans les prophètes. Ils en légèrent le tableau inachevé à la synagogue. Les docteurs de la loi y ajoutèrent les derniers traits.

Sous le règne de Jéroboam, les désirs et les espérances des hommes pieux d'Israël ne vont pas au delà du rétablissement de l'unité de la nation sous le sceptre d'un descendant de David². L'attente d'une ère de prospérité ne se rencontre décidément que dans Joël³, au huitième siècle environ avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire à une époque de désolation et d'abaissement pour la famille d'Israël tout entière. Au fléau de la famine est venu se joindre le fléau de la guerre; les deux royaumes d'Israël et de Juda se déchirent mutuellement dans des luttes presque continues, quand ils devraient se réunir contre l'ennemi commun, le roi de Syrie, qui les bat l'un après l'autre, les

¹ Ewald, *Gesch. des Volks Israel*, III, p. 429, note 1.

² I Rois, XIII, 2; XI, 39.

³ Joël, II, 18 et suiv.; III, 7 et suiv. II Rois, XIV, 26 et 27.

pille, les ruine et leur enlève toutes les places frontières¹. Il n'est pas cependant encore question du Messie, dans le sens propre du mot.

Ce n'est que plus tard, quand la détresse est à son comble, quand le salut semble tout à fait désespéré, qu'il est parlé d'un libérateur extraordinaire que Dieu fera naître de la race de David. Le premier prophète qui en fait mention est Michée. Dans le tableau qu'il trace d'une théocratie idéale qui durera à jamais² et qui réunira les différentes fractions de la famille de Jacob en un seul peuple³, sous la direction suprême de Jéhovah⁴, il attribue la délivrance d'Israël à un dominateur⁵, dont la race remonte à la plus haute antiquité⁶ et qui doit naître à Bethléhem, là même où le roi David avait reçu le jour⁷. C'est ce vainqueur qui assurera aux descendants de Jacob une paix éternelle, une prospérité sans limites⁸ et l'empire sur les autres nations⁹.

Les prophètes postérieurs ajoutent seulement quelques traits nouveaux à cet idéal du libérateur d'Israël. Michée avait peint le guerrier et le roi¹⁰. Ésaïe célèbre sa sagesse et son intelligence, sa science et sa crainte de l'Éternel¹¹. C'est désormais ce côté religieux du nouveau David que les hommes de Dieu se plaisent à mettre en lumière. Jérémie insiste sur l'équité avec laquelle il gouvernera la terre¹²; il l'appelle l'Éternel-notre-justice¹³; il annonce que sous son règne la loi, écrite auparavant sur la pierre, sera gravée dans le cœur des enfants d'Israël¹⁴. Ézéchiël montre dans le légitime héritier de David, non pas seulement le prince du peuple, mais encore et surtout son berger¹⁵. Enfin les prophètes qui vécurent après le retour de la captivité, Haggée, Zacharie et Malachie, laissent dans l'ombre le héros victorieux, pour ne parler que du messager de l'alliance qui vient purifier les fils

¹ II Rois, x, 33; xii, 17, 18; xiii, 3; xiv, 11-14.

² Michée, iv, 7.

³ Michée, iv, 6, 7, 12; ii, 12.

⁴ Michée, ii, 13; iv, 13.

⁵ Michée, iv, 10; v, 4, 5.

⁶ Michée, v, 1.

⁷ I Samuel, xvi, 1.

⁸ Michée, iv, 3, 4, 6, 7; v, 4; vii, 14.

⁹ Michée, iv, 3; v, 4, 8, 9; vii, 16, 17.

¹⁰ Michée, ii, 13; iv, 8; v, 1.

¹¹ Ésaïe, xi, 2-10.

¹² Jérémie, xxiii, 5.

¹³ Jérémie, xxiii, 6.

¹⁴ Jérémie, xxxi, 33.

¹⁵ Ézéchi., xxxiv, 23, 24; xxxvii, 24, 25.

de Lévi¹, et du roi-sacrificateur qui sera assis en dominateur sur le trône et qui rebâtira le temple de l'Éternel². Le libérateur du peuple d'Israël est devenu un être surnaturel, n'ayant presque plus rien d'humain. Il est appelé seulement le Rejeton, et non plus le rejeton de la racine d'Isaï ou de David, comme si l'on craignait de le rabaisser, par cette antique dénomination, dans la sphère de la simple humanité. S'il est encore roi, il est en même temps sacrificateur. Il y a évidemment ici une tendance sacerdotale et, si l'on peut ainsi dire, piétiste, qui est absolument étrangère aux prophètes précédents, et qui dominera au contraire dans la christologie des écoles pharisiennes.

Tel fut dans les écrits prophétiques le développement des espérances messianiques. La personne du Messie n'y vient occuper une place qu'assez tard, et encore le nom de Messie en est-il complètement absent. Ce n'est que dans le livre de Daniel que ce titre paraît appliqué pour la première fois, et dans un sens d'excellence, au libérateur de la famille d'Israël, et l'on sait que ce livre ne remonte pas au delà du second siècle avant l'ère chrétienne, et que dans le canon juif il fait partie des hagiographes et non des livres prophétiques. Je n'ai pas à m'occuper en ce moment de ce que ces conceptions devinrent dans les écoles juives, postérieurement à Esdras. Je dois me borner à faire remarquer ces deux faits : l'un que Zacharie et Malachie forment une sorte de transition entre les espérances messianiques des prophètes et la christologie des Juifs ; l'autre, que la partie de ces croyances qui fut développée avec le plus de soin dans les écoles de la Palestine et de la Babylonie, depuis le retour de la captivité jusqu'au commencement de l'ère chrétienne, fut précisément celle qui concerne la personne et l'œuvre du Messie. On a vu qu'elle est à peine ébauchée dans les prophètes, comparée surtout aux peintures animées et nombreuses du rétablissement du peuple élu, de la prospérité qui suivra son repentir et de l'alliance nouvelle qui succédera à l'ancienne.

¹ *Malachie*, III, 1, 3.

² *Zacharie*, IV, 12, 13.

MICHEL NICOLAS.

IPHIGÉNIE A DELPHES,

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

FREDERIC HALM¹.

¹ M. le comte Munch-Bellinghausen, que les lecteurs de la *Revue germanique* connaissent déjà par le *Gladiateur de Ravenne* et par le *Fils du désert*. *Iphegénie à Delphes* se distingue de ces deux pièces en ce que le poète y a strictement suivi les règles de la tragédie classique, qui reste la forme la plus convenable, peut-être même la seule admissible en de tels sujets. Les héros des temps mythiques de la Grèce seraient mal à l'aise dans le tumulte compliqué de la vie moderne; leurs actions, leurs attitudes réclament la sévère simplicité du bas-relief.

La trame d'*Iphegénie à Delphes* est bien légère, et l'action paraîtra un peu grêle; elle ne repose que sur les plus fragiles malentendus. Il n'était pas bien nécessaire qu'Iphegénie prêtât le serment qui doit mettre sa vie en danger; il est étonnant qu'Électre et Iphegénie ne se reconnaissent pas à première vue; il est heureux sans doute que Médon arrive à point nommé pour faire croire à Électre qu'Oreste a été sacrifié en Tauride, parce que, sans cet incident, la pièce n'eût pu aller jusqu'à cinq actes; mais il est fâcheux que la principale situation soit ainsi fournie par le hasard, au lieu de naître naturellement de cette nécessité interne qui doit être la loi génératrice de toute action dramatique. Ces défauts n'échapperont pas à nos lecteurs, mais ils reconnaîtront encore plus aisément l'heureuse poésie, la grâce charmante que M. Halm a su répandre dans toutes les parties de son frêle ouvrage, le sens profond du dénouement; et, dans le caractère d'Iphegénie, l'heureux mélange d'une candeur virginale et presque enfantine avec la majesté du sacerdoce.

Le sujet, moins connu que les autres épisodes du mythe des Atrides, n'est pourtant pas une fiction de M. Halm. Dans une compilation, qui nous est parvenue en fort mauvais état, mais à laquelle on accorde une certaine valeur, parce qu'on suppose qu'elle contient d'anciens mythes et des vestiges de tragédies disparues, un écrivain du temps d'Auguste, l'affranchi Hyginus, raconte les faits dont M. Halm s'est servi pour la donnée de sa tragédie. Cette compilation porte le titre de *Fabularum liber*. Pour les faits antérieurs à l'action qu'il a mise en scène, M. Halm a plutôt suivi l'*Iphegénie en Tauride* de Goethe que celle d'Euripide.

PERSONNAGES :

LA PYTHIE, prophétesse, prêtresse du temple d'Apollon, à Delphes.

IPHIGÉNIE.

ÉLECTRE.

ORESTE.

PYLADE.

MÉDON, compagnon d'Oreste.

NARCISSE, esclave.

(L'action joue de midi au soir, dans un bocage ombreux attenant au temple d'Apollon. A la gauche du spectateur, on voit une fontaine et un bassin de marbre; quelques gradins y mènent. Dans le fond, on aperçoit un large escalier de pierre qui est censé conduire au temple.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I

LA PYTHIE, ORESTE.

LA PYTHIE. — Tu veux m'entretenir, dis-tu, m'entretenir loin du bruit de la foule qui afflue au sanctuaire? Eh bien, parle, aucune voix profane ne parvient ici jusqu'à nous; le silence de la solitude règne dans ce bosquet, qu'arrosent les flots limpides de la source sacrée. Parle : ou s'il faut à ton chagrin les ombres profondes d'une noire forêt, je suis prête à te suivre; indique-moi le chemin.

ORESTE. — Non, prêtresse du dieu qui sait tout, laisse-moi arrêter ici mes pas, ici où la terreur et la joie saisissent mon cœur d'une même étreinte. C'est ici, auprès de cette source bénie, à l'ombre de ces arbres austères que jadis je me consumais dans les ardeurs d'une fièvre brûlante, et que, dans une farouche douleur, je voulais dérober mon nom aux soupirs de l'écho, dérober mon visage à la douce lumière du jour. Je criais vers toi pour être délivré du poids oppressant de mes remords; je criais vers toi pour être protégé, pour que ta main se placât entre ma tête coupable et les Furies vengeresses! Et c'est ici

que le décret du dieu coula de tes lèvres miséricordieuses comme un baume salubre sur mon âme meurtrie. Oui, c'était ici ; permets-moi de me confier à toi ici même, où déjà j'ai obtenu par ton entremise un don si précieux.

LA PYTHIE. — J'écoute avec intérêt ta prière ; mais ne demande que ce qu'il sied à mon ministère d'exaucer.

ORESTE. — Ma prière est digne de toi ; je ne te demande que justice, et ne veux même point te laisser ignorer de nom de celui auquel tu l'auras accordée. Ce nom ne réveille plus la colère des Furies, car ma faute est expiée ; apprends donc — je suis Oreste, fils de Clytemnestre et d'Agamemnon. La renommée d'actions foudroyantes qui ont ébranlé jusque dans ses fondements la royale maison de Pélopie a dû parvenir jusqu'à toi ; ainsi ne m'oblige point à te faire un récit trop cruel.

LA PYTHIE. — Ne dévoile point à mes yeux ce que tu voudrais ensevelir à jamais dans la nuit, mais ne compte point non plus sur ma connaissance des luttes et des épreuves de l'humanité, de ses destinées bizarrement entrelacées par la haine et l'amour, flétries, brisées par les illusions et les crimes. La renommée, dont la voix sonore emplit le monde, se fait parfois entendre aussi à Delphes ; et plus d'un, quand il invoque l'oracle d'Apollon, me confie son sort et veut être consolé ; mais à peine est-il parti, qu'avec sa parole s'éteint en moi le souvenir de ses souffrances et de ses bienfaits ; un autre s'avance, que j'écoute avec la même compassion. Je leur suis secourable à tous, mais mon âme ne frémit plus qu'au souffle du dieu. De vagues rumeurs seulement m'ont instruite de l'expédition des Argonautes, de la chute de Troie ; tu vois bien que je ne saurais t'entendre à demi-mot. Il ne faut point que tu abrèges les détails de ton récit, si tu veux que j'en saisisse le sens.

ORESTE. — Mille fois heureuse, toi qui connais l'oubli ! Moi, je ne saurais effacer le passé de ma mémoire, et j'hésite avant de le faire revivre en paroles. — Mycène me vit naître ; deux filles souriaient déjà sur les genoux d'Agamemnon et de Clytemnestre. Mes parents m'accueillirent avec joie comme l'héritier de leur couronne ; Iphigénie et Électre, comme un frère bien-aimé. C'est alors que l'acte impie de Pâris appela la Grèce contre Troie ; l'armée s'assemble sur le rivage d'Aulide, et choisit d'un commun accord Agamemnon pour chef. Mais la vengeance de Diane pèse sur le téméraire qui avait osé profaner son bocage sacré. Durant des mois entiers, nul vent propice n'enfle les voiles de nos vaisseaux ; enfin la bouche prophétique de Calchas exige,

au nom de la déesse, que le père expie son sacrilège en faisant couler sur l'autel le sang de sa propre fille. Il s'y refuse; mais les princes, impatients de combattre, attirent par ruse Clytemnestre dans le camp, et arrachent des bras de sa mère la vierge à peine éclosée; ils traînent Iphigénie au temple, pendant que la foule cruelle contraint son père d'assister au funèbre sacrifice : il voit le bûcher s'allumer, la hache étincelante s'abaisser....

LA PYTHIE. — Mais elle ne frappa point... parle!... Non, Iphigénie n'expira point!... Les dieux ne se rassasient point de sang humain; ils sont une source de postérité et de vie; la royale enfant fut sauvée! Continue ton récit.

ORESTE. — Tu devines la vérité. Le courroux de la déesse était apaisé; elle dérobe la jeune fille dans une nuit subite aux yeux de l'armée, qui ne trouve pas ses dépouilles mortelles, mais qui croit nonobstant avoir fauché la fragile fleur. La flotte des Grecs vogue vers Troie, et Mycène voit Clytemnestre, sombre et solitaire, rentrer dans ses murs. Navrée de douleur, elle pleure son enfant adorée; Agamemnon n'avait point su défendre son trésor; elle le charge du crime de la Grèce entière, et son cœur irrité se détourne de l'époux absent. Une âpre rancune avait déjà effacé les derniers vestiges d'un ancien amour, quand l'astucieux Égisthe s'approcha d'elle; ses paroles emmiellées achevèrent d'empoisonner son âme, et la triste aveuglée lui sacrifia l'orgueil de sa vertu. Elle ne rougit point de partager avec lui la souveraineté de Mycène, et quand, après de longues années, Troie tomba et qu'Agamemnon fut revenu dans sa patrie, la trahison le guettait sur son seuil. Il voulut un jour reposer dans un bain ses membres fatigués : ce fut alors que la reine, surgissant inopinément, enlaça sa tête dans un voile à mille plis, et que, comme jadis le grand prêtre avait menacé Iphigénie, Égisthe leva maintenant sur lui la hache étincelante!... elle s'abassa, et cette fois, aucune déesse n'amortit le coup....

LA PYTHIE. — Tes paroles glacent mon cœur d'effroi. Les artifices de son épouse firent couler son sang?

ORESTE. — Il s'épanchait en rouges flots de sa large blessure... Mais Électre, alarmée, maîtrise promptement sa douleur. Redoutant qu'Égisthe ne me prépare un sort pareil, elle profite des heures d'inaction, d'abattement qui succèdent au crime dans l'âme du meurtrier, et me mène chez Strophius, beau-frère d'Agamemnon. Ce fut lui qui m'éleva, et bientôt les liens de l'amitié la plus étroite m'unirent à Pylade, son fils. A peine eus-je dépassé les années de l'enfance, que je

ne pus résister au sombre désir qui me poussait vers ma patrie; mon fidèle ami me suivit alors; et depuis, les périls ne purent nous séparer. D'après son conseil, nous arrivâmes à Mycène en qualité d'envoyés de Phocis, venus pour annoncer la mort d'Oreste. Notre message n'altéra point l'impassibilité des traits de Clytemnestre; elle ne voyait plus dans son fils éloigné que le vengeur de son père. Les sanglots d'Électre emplissent la maison; je me découvre à elle en secret; elle pousse un cri, m'enlace et m'étreint dans ses bras, qui, en ce moment suprême, auraient su me disputer à la mort; puis, comme un torrent sauvage, la plainte s'échappe de ses lèvres, elle me décrit la faiblesse de sa mère, l'audacieuse tyrannie d'Égisthe : elle me dit qu'à cause de son père bien-aimé, on a amassé sur sa tête privations, outrages, mépris; qu'elle les a portés avec orgueil, comme d'autres portent un diadème. Elle m'entraîne avec elle; soudain elle me montre sur les murs, sur le plancher, les traces ineffaçables d'un sang qui crie vengeance. Silencieux tous deux, nos yeux étaient fixés sur cette pourpre funèbre, lorsqu'un même éclair illumina subitement notre morne regard; elle saisit la hache; je la prends de ses mains....

LA PYTHIE. — Mon âme tressaille d'horreur!

ORESTE. — A peine suis-je en possession de l'arme fatale, que je n'hésite plus; brandissant au-dessus de ma tête la hache meurtrière dont fut frappé mon père, je m'élance à la poursuite du tyran, je le rencontre : sans délai la lutte s'engage. Nos coups redoublés se succèdent.... Ma mère veut nous séparer; elle m'implore, me commande. En vain! aucune force humaine ne pouvait plus désarmer mon bras invincible. Étourdi par le combat, je ne me sentais plus, lorsqu'un sourd gémissement m'éveilla subitement à la conscience de moi-même. Il fut suivi par un long silence en moi, autour de moi! L'œuvre de vengeance était complète... et moi, le tremblant assassin de ma mère, je me penchais sur son cadavre inanimé.

LA PYTHIE *après un silence*. — Achève; tu conduis mon esprit à travers des régions ténébreuses, et mon œil est accoutumé à la bienfaisante lumière du soleil.

ORESTE. — La mort d'Égisthe me rendait Mycène, l'héritage de mes pères. Mais le sang de ma mère brûlait mon âme oppressée; son dernier soupir retentissait sans cesse à mon oreille, son ombre inquiète s'attachait à mes pas. Étendu sur ma couche, je passais mes nuits d'insomnie à écouter les Furies qui fouillaient les entrailles de la terre pour arriver jusqu'à moi. Leurs voix enrouées entonnaient dans l'abîme leur chant sacré, le vieux chant de Némésis; les sons rauques appro-

chent, le sol s'entr'ouvre pour leur livrer passage, et voilà qu'elles me saisissent, qu'elles me déchirent de leurs griffes aiguës. Le délire m'agite, l'effroi me tord; je parcours, en proie à des tortures sans nom, villes et pays; ma douleur frénétique ne m'abandonne qu'ici, dans ce bocage sacré. Douce et miséricordieuse, je te vis t'incliner vers moi, m'annoncer la fin de mes fureurs. Le dieu avait prononcé que je cesserais d'être maudit quand j'aurais ramené en Grèce la sœur exilée sur les rives barbares de la Tauride.

LA PYTHIE. — Telles furent mes paroles, et je vois maintenant ton image se refléter dans les calmes profondeurs de ma mémoire; tel fut l'oracle du dieu. As-tu accompli ce qu'il ordonnait pour ton salut?

ORESTE. — Je retournai en hâte à Mycène pour remettre les rênes du gouvernement dans les mains d'Électre; ensuite, avec Pylade, dont les Euménides mêmes n'ont pu affaiblir l'amitié, je m'embarque pour la Tauride, avec l'intention de ravir l'image de la chaste déesse; j'interprétais ainsi l'ordre d'Apollon, et je m'armais pour la délivrance de Diane, sœur du dieu.

LA PYTHIE. — N'était-ce point sa volonté?... Je t'écoute avec surprise; le dieu t'aurait-il commandé de libérer une autre que sa sœur?

ORESTE. — Je rencontrai la mienne, Iphigénie; c'est elle que le dieu m'ordonnait d'enlever à ces bords inhospitaliers. Le bras protecteur de Diane l'avait transportée jusqu'au rivage éloigné de la Tauride; elle y desservait le temple de la déesse, et aspirait avec ardeur à revoir sa patrie. Elle avait expié tous nos crimes : il était réservé à sa pureté de calmer mes remords. Pour la dernière fois mon œil hagard aperçut la ronde lugubre des Furies : ma sœur parut, et les ténèbres de mon âme se dissipèrent; les visions épouvantables s'évanouirent devant soi. souffle.

LA PYTHIE. — Et comment délivras-tu ta sœur? Le Scythe te la céda-t-il de bonne grâce? Ta victoire fut-elle le fruit de la ruse ou de la violence?

ORESTE. — Je n'usai ni de ruse ni de violence. J'étais enchaîné avec Pylade et voué à une mort cruelle, lorsque je reconnus, dans la prêtresse, ma sœur. Elle consentit à fuir; nous emportions avec nous l'image sacrée, mais l'ennemi nous arrêta sur la rive; nous combatîmes avec toute l'énergie du désespoir; le nombre était prêt à prévaloir, quand ma sœur s'interposa dans la lutte. Elle nous parla avec autorité, elle nous expliqua le sens caché de l'oracle divin; la vérité avait dans sa bouche une telle force de conviction, qu'elle nous assura la vie et un retour paisible. Iphigénie est arrivée ici avec moi et

sacrifie en ce moment à ton dieu dans le temple; elle te contera elle-même notre miraculeuse délivrance. Un sort ennemi m'oblige à soutenir encore par les armes mes tristes droits sur Mycène; elle ne peut me suivre, et toi, refuserais-tu de la prendre sous ton égide? Je suis venu implorer pour elle ta protection, un asile en ces lieux consacrés; ne rejette point ma prière. Puisse ma sœur au moins être à l'abri sous ta garde, à l'ombre des autels du dieu vainqueur!

LA PYTHIE. — Comment! de nouveaux dangers menaceraient-ils ton front?

ORESTE. — Tel est mon destin! Nous avons appris à Lemnos que dans ma patrie on me croit mort, victime des vents et des flots; Alète, fils d'Égisthe, aussi perfide que lui, répand ces bruits pour justifier ses prétentions au trône.

LA PYTHIE. — Cette nouvelle est-elle bien fondée?

ORESTE. — Voici Pylade; il était resté à Delphes pour s'assurer de la vérité; puisse-t-il ne nous annoncer rien de fâcheux! Son pas rapide dénote l'inquiétude de son esprit.

SCÈNE II.

LA PYTHIE, ORESTE, PYLADE.

PYLADE. — Ne tarde plus, n'hésite plus, mon ami! nous ne sommes point encore à bout d'épreuves! Achève promptement ce que tu as à dire à la prêtresse, et puis....

ORESTE. — Et puis?... Continue. Est-ce la présence de la prêtresse d'Apollon qui arrête ta parole? J'ai remis notre sort entre ses mains, et elle sera pour nous bienfaisante comme le dieu dont elle est l'interprète. Parle sans réticence. Qu'apportes-tu? quelles nouvelles de Mycène?

PYLADE. — Rien qui me rassure. Alète porte déjà la couronne de tes pères; se fondant sur le faux bruit de ta mort, il a effrontément arraché le sceptre des fidèles mains d'Électre, l'a emprisonnée, et maintenant il impose son joug au peuple attristé de Mycène.

LA PYTHIE. — Ce n'était donc point une vaine rumeur? Vous apprîtes à Lemnos la vérité?

ORESTE. — Prêtresse, les heureux seuls se laissent effaroucher par de vaines rumeurs! Rien de néfaste ne saurait plus surprendre les Atrides, et les périls qui nous menacent ne sont guère des fantômes. O ma sœur bien-aimée, doublement affligée par la race du tyran et par l'illusion de ma mort, où te trouverai-je, comment briserai-je tes chaînes?

PYLADE. — Les uns disent qu'il la tient enfermée dans une tour, sur une montagne déserte ; d'autres prétendent qu'elle a su endormir la surveillance de ses gardes et qu'elle s'est échappée ; en effet, les espions d'Alète parcourent tout le pays et paraissent s'acharner sur les traces de la fugitive.

ORESTE. — Puis-je admettre cette lueur d'espoir, ou crois-tu encore ma sœur dans les ténèbres d'un cachot ?

PYLADE. — Je n'ose dire oui et je ne puis te répondre non, car sa fuite ne pourrait-elle pas être un conte comme celui de notre naufrage ? Alète, qui, pour se mettre en possession du trône, n'a pas craint de répandre le bruit de ta mort, ne pourrait-il pas avoir recours à un second mensonge pour s'en assurer la certitude ? Ces espions, qu'on dit être envoyés à la poursuite de ta sœur, n'auraient-ils pas reçu l'ordre secret d'en finir avec son frère ?

LA PYTHIE. — Les avertissements de ton ami me paraissent sages. De quel réseau d'iniquités je te vois entouré !

ORESTE. — Que parlez-vous de moi ? Électre m'apparaît le front couronné, les yeux flamboyants comme deux glaives de feu ! La libératrice me demande liberté, et tu ne m'appelles point en vain, toi la bénie de mon âme ! Je périrai, ou j'entrerai victorieux dans Mycène, et tu salueras en moi ton défenseur, ton vengeur !

PYLADE. — Tu ne vois que le but, tandis que je médite en silence sur les moyens. Voici mon plan : si Alète a osé se servir deux fois du même artifice, pourquoi n'emploierions-nous pas une ruse qui déjà une fois nous a réussi ? Répétons à Delphes et partout sur notre route que nous sommes les compagnons de ton voyage, que nous t'avons vu engloutir par les flots, et n'avons échappé que par miracle à la tombe humide. Par là nous trompons la vigilance des espions, qui croiront leur œuvre accomplie. Cette ruse nous ouvre les portes de Mycène.

ORESTE. — C'est ainsi que jadis nous vîmes annoncer ma mort à Clytemnestre !... Il me répugne de te suivre dans cette voie.

PYLADE. — Tu ne risques plus de frapper une mère ! Cette ruse te procure une vengeance facile, une victoire aisée sur l'usurpateur ennemi d'Électre ; elle t'assure un avenir paisible, un règne calme et heureux !

LA PYTHIE. — Ajoute, téméraire, si telle est la volonté des dieux ! — Les projets des hommes sont comme le cerisier en fleur : chaque brise peut secouer les blancs pétales, si la grâce des dieux ne fait mûrir le fruit.

ORESTE. — Tu m'exhortes à la prière, et le cœur ému je tends mes

bras suppliants vers le majestueux Olympe, j'implore son secours pour moi, pour mon ami, pour les deux nobles infortunées qui n'ont à expier que les crimes de leur race; Apollon, toi qui me délivreras de mes maux, Diane, divinité clémentine qui naguère abritas ma sœur, répandez un rayon de votre lumière sur ma route; défendez, protégez-moi! Et toi aussi, prêtresse, protège et défends, et pendant que mon destin s'accomplira sur le champ de carnage, console Iphigénie, accorde-lui dans le sanctuaire un asile hospitalier! Tu ne réponds pas, — tu hésites; mais ton sourire est doux comme un bienfait! — Oui, tu lui prêteras secours!

SCÈNE III.

LA PYTHIE, IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE.

ORESTE *amenant Iphigénie à la prêtresse*. — La voici : elle fut emportée un jour dans les bras de Diane; je la remets avec confiance dans les tiens.

LA PYTHIE. — Et moi je la reçois de tes mains comme un dépôt sacré. N'est-ce point Apollon qui me l'envoie? Je te salue, blanche vierge! Tu m'apparais avec une auréole de tendresse, d'auguste pureté, et pourtant les dieux impriment rarement leur sceau sur un front mortel. Sois la bienvenue, ma sœur! — Maintenant, le service du temple m'appelle. Vous, nobles héros qui nous quittez pour combattre, mes vœux et mes prières vous accompagnent; quant à toi, mon doux otage, le cœur de la prêtresse et le sanctuaire du dieu te seront toujours ouverts! (*Elle sort.*)

IPHIGÉNIE. — Elle vous dit adieu et me souhaite la bienvenue! Pylade aurait-il donc acquis la certitude de nos malheurs? Les rumeurs de Lemnos seraient-elles confirmées? Électre captive, Alète régissant à Mycène, et vous....

ORESTE. — Mon glaive vengeur la délivrera! mais toi, ma sœur aimée, tu resteras ici; le temple de Delphes abritera mon trésor.

IPHIGÉNIE. — Ainsi de nouveaux périls nous menacent! A peine arrivée dans ma patrie, faut-il voir ma foi dans un avenir de paix et d'amour se dissiper comme un mirage! Tu veux m'abandonner? Tu me condamnes à soupirer vers toi dans la solitude, comme jadis sur les plages de la Tauride! Mon sort sera encore plus cruel, car alors je te connaissais à peine, et maintenant tu me demandes de renoncer à un bien si chèrement racheté.

ORESTE. — Prends courage, douce victime; la douleur ne t'est point

étrangère, et ta forte âme ne saurait être ébranlée par les coups du destin.

IPHIGÉNIE. — Si le destin ne frappait que moi ! Mais ma sœur gémissant dans les fers, la maison paternelle dévastée par un usurpateur, ta tête menacée par la violence et l'astuce ! Peut-être que déjà les assassins sont postés sur ta route, et qu'ils aiguisent leurs flèches en attendant les ténèbres !

PYLADE. — Calme-toi ; si un artificieux ennemi nous épie, nous réussirons bien à déjouer ses plans trop habilement concertés. Nous tromperons les espions qui nous guettent, en nous faisant passer pour des témoins du naufrage et de la mort d'Oreste ; sous ce déguisement, nous pourrions arriver sans obstacle à Mycène.

IPHIGÉNIE. — Audacieux ! un dieu vous aurait-il aveuglés, que vous osiez jouer ainsi témérairement avec la mort ?

PYLADE. — Qui s'arrête à quelques fausses paroles quand il s'agit de la victoire ?

IPHIGÉNIE. — J'ai souvent entendu dire que des paroles sacrilèges ont plus d'une fois arrêté le cours de la victoire.

PYLADE. — Mais cet expédient nous est imposé par la nécessité ; aussi ce n'est point le courroux des dieux que je crains ; je crains la trahison qui percerait les voiles dont j'enveloppe nos desseins ! Puisse ta prudence nous préserver de ce danger ! imprime sur tes lèvres le sceau du silence ; veille surtout à la discrétion de la prêtresse. Ne prononce jamais mon nom ni celui d'Oreste ; je te conseille même de renoncer au tien. Ce noble nom pourrait donner l'éveil aux soupçons, et nous courrions risque d'être pris dans nos propres rets !

ORESTE. — C'est aussi mon avis ! Puisqu'il nous faut invoquer à notre secours les ombres de la mort, laisse-moi y ensevelir pour un temps ce nom trop lumineux ! Plongeons-nous tous dans les eaux du Styx, jusqu'à ce que la victoire nous ressuscite pour une vie nouvelle sur l'antique trône de Pélops.

IPHIGÉNIE. — O dieux éternels !

ORESTE. — Mais tu es saisie ! De quoi t'émeus-tu, mon Iphigénie ? parle !

IPHIGÉNIE. — La crainte et la tristesse, la honte et la colère, la douleur et le découragement, se confondent dans un sentiment d'amertume infinie.

ORESTE. — Explique-toi ! Que signifient tes paroles ?

IPHIGÉNIE. — Je souffre, et tu me demandes d'expliquer ? Ton cœur ne se trouble-t-il donc pas à l'idée d'imiter les ruses de ton ennemi,

d'allier l'hypocrisie à ton bon droit, de ternir l'irréprochable vie de ta sœur par le mensonge et la dissimulation? Je ne veux point fatiguer ton esprit d'arguments subtils, mais laisse-moi t'implorer, te conjurer. Accorde-moi cette grâce! Oppose toujours au danger un front haut, une poitrine libre, ne lutte qu'avec des armes dignes de toi; accomplis ton destin, mais, vainqueur ou vaincu, ne cesse jamais d'être grand et altier.

PYLADE. — Le monde t'est apparu dans le silence de ton bocage sacré sous un prestige nébuleux! Tu ne connais que la justice et l'iniquité, le crime et la vertu, et tu sépares en deux courants contraires ce que la vie a depuis longtemps confondu. Tu nommes ruse le droit du plus faible, et la prudence ne te paraît que mensonge et hypocrisie! Tu cherches le beau dans la réalité; mais, hélas! à quoi peut nous servir le beau sur cette terre?

IPHIGÉNIE. — Pourquoi alors les dieux nous auraient-ils donné la vie, si elle ne doit rien nous enseigner, si les jours passés ne nous servent point d'avertissement? Oh! souvenez-vous, souvenez-vous de la Tauride! Qu'est-ce qui toucha le cœur farouche du roi, qu'est-ce qui nous procura un retour paisible? Ce ne fut point le mensonge, ce ne fut ni la ruse ni la déception; ce fut la franchise, la confiance, la puissance de la prière. Nous ne dûmes pas la victoire à ce que vous nommez prudence, mais à la vertu sans tache, à la sainte vérité! Et cette vérité, vous allez encore la renier; en proie à une illusion funeste, vous allez poursuivre par des sentiers détournés le prix qu'elle vous tend en souriant!

ORESTE. — Il suffit! tu es femme, et tu ne vois que ce qui devrait être, non ce qui est. Mais dans la vie les actions seules comptent, et la nécessité a un code d'airain. Les sentiers détournés qui répugnent à ton orgueil, je ne les ai point choisis pour épargner mon sang; je mourrai avec joie en défendant mes droits; mais c'est toi, toi qui perdrais en moi le but de ta vie, c'est Électre, qui attend son libérateur avec angoisse, c'est vous qui imposez à mon âme le fardeau de la dissimulation et du mensonge! Ne te refuse donc point à en porter ta part! Les ténèbres qui assombrissent maintenant ton front nous mèneront au triomphe. La nécessité le commande, il faut t'y soumettre!

IPHIGÉNIE. — Hélas! qu'exiges-tu?

ORESTE. — Jure-moi d'ensevelir dans l'ombre et le mystère ton passé, ton nom, ta race, quoi qu'il arrive et quiconque t'interroge; jure-moi de ne jamais compter parmi les vivants ni moi, ni Électre, ni Pylade! J'exige encore plus. Quand la curiosité te pressera de questions, quand la perfidie te mettra à l'épreuve par des messages de

gloire ou de deuil, jure-moi de rester impassible, de ne te trahir ni par la joie ni par la crainte, ni par un regard ni par un soupir. Jure-le-moi !

PYLADE. — Oh ! jure sans plus tarder.... L'ardeur de midi dévore déjà la rosée des prés. L'heure avance, et notre route est longue !

ORESTE *après un silence*. — Pourquoi détournes-tu avec effroi ton visage ? Tu gardes le silence, et ton regard est baissé. Tu ne veux pas me prêter serment, Iphigénie ? Tu ne peux pas ? Eh bien, immole un frère au culte de la vérité ! Que ton nom mille fois béni se transforme aussi en malédiction pour moi ; indique aux assassins le chemin de mon cœur. Tu l'as voulu ainsi ! que ta volonté se fasse !

IPHIGÉNIE *le retenant*. — Oreste !

ORESTE. — Pourquoi me retiens-tu ? Mycène m'appelle, Électre attend son libérateur ! Que me fait la lâche trahison ? Je défie ses flèches émoussées ! Tu ne me surpasseras point en audace ; tu as su être vraie, je saurai être téméraire !

IPHIGÉNIE. — Non, jamais.... Oreste, je ne te laisse point ! Vous ne pouvez l'exiger, dieux vrais, que je sois l'instrument de leur perte, que je charge de leur sang ma conscience?... Le doute, la crainte et l'horreur luttent en moi ! Sainte vérité, mon âme se refuse à te renier, et pourtant elle le doit.... Oh ! vous, êtres omniscients qui voyez mes angoisses, qui voyez que je ne pêche que par amour, suspendez votre vengeance ; ou s'il faut une victime à votre courroux, ne frappez que ma tête de vos foudres, et puisse rien n'altérer la sérénité de leur ciel ! J'ensevelirai vos noms dans l'ombre et le silence ; les dieux en sont témoins ! Je te le jure, Oreste ! (*Elle se jette dans les bras d'Oreste. La toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

ÉLECTRE *sortant d'un taillis*.

Écartez-vous, branchages épais ! haie verdoyante, ouvre-toi ; ici je puis ralentir mon pas, je suis au but, j'aperçois le temple éclatant ; les rocs escarpés qui le dominant sont les cimes nébuleuses du Parnasse. Je foule le sol consacré de Delphes ! Ici je puis déposer cette lourde hache,

dont le contact sanglant souille ma main; ici je puis respirer l'air pur de la liberté, me réjouir d'avance de la victoire. Je sens déjà ses ailes battre mon front; le parfum de ses couronnes arrive jusqu'à moi; et comme le voyageur fatigué se délecte au murmure de la source limpide, avant même qu'il ait aperçu la chute argentée, ainsi mon âme s'enivre de délices au seul pressentiment du triomphe! Le souvenir de toutes les douleurs qui ont ébranlé mon âme, de la mort prématurée de ma sœur, du sang de mon père versé par une main sacrilège, de l'agonie de ma mère et des fureurs d'Oreste, de toutes les angoisses de ma vie tourmentée, se perd dans la vague émotion du bonheur que m'a révélé mon songe. Il est vrai que c'est du royaume des ombres qu'est parvenu jusqu'à moi ce message d'allégresse; mais Apollon, l'éblouissant dieu du jour, ne surgit-il point aussi du sein de la nuit? Les habitants de l'éternité ne mentent point! Relève-toi, ô mon âme! tu as su souffrir avec courage, ose maintenant espérer! Aie foi en la fortune qui te sourit enfin, aie foi en la fortune et réjouis-toi, ô mon âme!

SCÈNE II.

ÉLECTRE, NARCISSE.

NARCISSE. — Ma vieillesse chancelante ne me permet de rejoindre qu'ici ma souveraine. Je n'ai pu te suivre quand, apercevant soudain les créneaux du temple, tu as quitté précipitamment le sentier battu et t'es frayé un chemin à travers l'épais taillis!

ÉLECTRE. — Les sentiers battus ne sont point les sentiers d'Électre; pour aller droit au but, je veux moi-même frayer mon chemin.

NARCISSE. — Telle je t'ai toujours connue! Rien n'intimide ton esprit altier; ferme et décidée, tu méprises les dangers, et jamais je ne t'ai vue renoncer au but de tes désirs.

ÉLECTRE. — Les dieux décernent des couronnes à la persévérance.

NARCISSE. — Hélas! princesse infortunée, je n'en vois point briller sur ton front.

ÉLECTRE. — Nous luttons vainement durant des années entières, et une heure propice nous accorde le prix de si longs combats.

NARCISSE. — Je ne saisis point le sens de tes paroles obscures.

ÉLECTRE. — Puis-je saisir moi-même ces émotions étranges de joie et de bonheur qui dilatent ma poitrine et menacent de la briser?

NARCISSE. — Le feu de ton regard se reflète sur tes joues!... Ce n'était donc point un vain caprice qui t'a poussée ce matin à quitter ton sûr refuge sans en avertir Strophius, ton oncle généreux? Il t'aimait

comme une fille, et voulait te défendre contre les persécutions d'Alète. Ton étoile resplendirait-elle d'un nouvel éclat? N'aurais-tu plus besoin de chercher asile et protection?

ÉLECTRE. — J'accueille tes paroles comme un heureux présage; libre enfin, aujourd'hui je ne cherche plus de refuge!

NARCISSE. — Sur quoi fondes-tu cette certitude? Sache que chaque gorge de montagne abrite un espion attaché à poursuivre tes traces et à t'attirer derechef dans les pièges d'Alète; ici le dieu te protège : mais si tu dépassais l'enceinte du bois sacré, qui empêcherait le féroce vautour de déchirer sa proie?

ÉLECTRE. — Regarde à l'horizon : c'est de là qu'il viendra, mon libérateur, le vengeur de mes cruelles injures! Je crois entendre déjà résonner ses pas, ses pas si familiers à mon oreille; mon cœur attentif croit déjà reconnaître le timbre de sa voix chérie! Approchez, approchez, esclaves du tyran... Oreste, mon frère, saura défendre son Électre!

NARCISSE. — Oreste, est-il en vie? La lumière du jour brille-t-elle pour lui?

ÉLECTRE. — Il vit pour exterminer mes ennemis!

NARCISSE. — Et Mycène, plongée dans le deuil par la nouvelle qu'un orage avait brisé le navire qui le portait en Tauride....

ÉLECTRE. — Mycène a été trompée par l'ambition d'Alète, qui a répandu ce bruit pour abuser la foule crédule.

NARCISSE. — Notre cher héros vit encore? Mais parle! où est le messager qui t'a porté cette nouvelle? laisse-moi l'entendre de sa bouche! Où est-il?

ÉLECTRE. — Ton regard ne le verra pas, il n'obéira point à ton appel! Il m'apparut dans un nuage; un nuage l'enleva à mes yeux!

NARCISSE. — Que dis-tu? Comment, une ombre aurait quitté les rives de l'Achéron pour te visiter?

ÉLECTRE. — C'était cette nuit : le sommeil refusait ses consolations à mon âme fatiguée, et le souvenir des jours passés troublait par d'importunes images ma fiévreuse veillée. Je me voyais d'abord avec Iphigénie, deux blonds enfants jouant sous les colonnes du Portique; soudain je bondissais, car, comme un écho lointain, le dernier cri de mon père venait frapper à mon oreille; ensuite j'apercevais Oreste en proie aux Furies, se tordant à mes pieds! Après que ces visions inquiètes se furent dissipées, un grand silence se fit en moi : mon esprit était sous le joug d'un pouvoir surnaturel que je sentais m'oppresser de plus en plus. Subitement, comme à l'heure grise du cré-

puscule, un brouillard épais s'éleva du sein de la terre, je vis une forme nébuleuse se pencher sur moi : c'était elle ! c'était elle ! L'ombre de Clytemnestre venait de m'apparaître... elle me souriait avec amour, et les paroles suivantes s'échappèrent de ses lèvres : « Prends cette hache, porte-la au temple de Delphes ! Oreste revient ! » A peine eut-elle parlé que ses traits pâlirent, et, comme un léger brouillard, elle s'évanouit à mes yeux !

NARCISSE. — Tes paroles me saisissent d'épouvante !

ÉLECTRE. — La même vision me visita trois fois, et trois fois elle répéta les mêmes paroles. Alors je me levai pour accomplir ses ordres... je saisis cette hache. La connais-tu ? Une mère courroucée la rapporta jadis du rivage d'Aulide, et cette même hache qui avait bu le sang d'Iphigénie, brandie par la main d'Égisthe, frappa ensuite son père ; elle blessa plus tard Clytemnestre à mort ! Je la saisis ; je tournai mes pas vers Delphes pour l'offrir au dieu : Apollon recevra avec bienveillance ce sacrifice expiatoire, et il m'accordera en échange un don plus précieux, le retour d'Oreste, la fin de mes malheurs !

NARCISSE. — Ton récit fait alterner l'effroi et le ravissement dans mon âme ! Mais est-ce vrai ? est-ce possible ? L'ardeur de ta volonté n'a-t-elle point évoqué cette ombre que tu crois avoir vraiment aperçue ? Ne te livres-tu point à l'illusion d'un rêve ?

ÉLECTRE. — Ce n'était point un rêve ! Le son de cette voix vibre encore dans mon cœur, et je sens toujours le souffle glacé des lèvres du fantôme. Ma mère, Clytemnestre, m'est apparue cette nuit ! Mais toi, fidèle compagnon de nos infortunes, qui naguère, après le meurtre de mon père, remis toi-même Oreste, le bel enfant, sous la sauvegarde de son oncle, toi qui dernièrement, au péril de ta vie, me délivras de l'étroite prison dans laquelle m'avait enfermée le perfide Alète, hâte-toi de descendre dans la ville, mêle-toi à la foule qui, comme une marée montante, afflue de tous les points de la terre vers le sanctuaire du dieu ; informe-toi, écoute si dans les rues tu n'entends pas le nom d'Oreste, et dès que tu auras appris quelque chose, vole vers moi pour m'annoncer la bonne nouvelle. Moi, en attendant, j'offrirai à Apollon un pieux sacrifice ; je le supplierai de couronner le miracle de la prédiction par le miraculeux accomplissement de ses promesses.

NARCISSE. — Oui, un grand miracle s'est accompli en ta faveur ; car ta mère, à qui de son vivant tu préparais un juge implacable en son propre fils, ta mère qui dans tes yeux n'a jamais lu que haine et reproche, ta mère a quitté le repos éternel pour t'apporter un message de paix et de joie, pour te parler d'Oreste, de ce même Oreste

qui déchirait son sein pendant qu'agenouillée sur la tombe du roi, tu restais sourde aux cris de son agonie.

ÉLECTRE. — Il suffit !

NARCISSE. — C'est étrange, comme la mort expie et efface tous les crimes de cette terre ! Toutes les rancunes et toutes les haines sont impuissantes devant une tombe ; la vengeance est périssable comme notre corps mortel, et l'amour seul ne connaît ni fin ni limites !

ÉLECTRE. — Silence ! ne tarde point à exécuter mes ordres. A Delphes ! et mande-moi ce que tu auras appris.

NARCISSE. — Je t'obéis ! Mais toi, promets-moi d'être prudente et d'abriter avec soin cette tête respectée ! Ne quitte point l'ombre sacrée de ce bosquet ! Ici tu es en sûreté, mais là-bas la violence et l'astuce, la lâche trahison, sont postées sur ton passage ! (*Il sort.*)

SCÈNE III

ÉLECTRE.

Qu'a-t-il dit ? Et quels doutes terribles la parole naïve du vieillard ne réveille-t-elle pas en mon âme ? Il prétend que la mort réconcilie, et que la haine tombe en poussière comme nos corps d'argile ! — Non ! crie tout mon être. Non ! dis-je dans les plus intimes replis de mon cœur. La tombe ne saurait étouffer mon courroux, car ma haine est immortelle comme mon amour ! Et elle qui ne connaissait ni la crainte ni le repentir, qui était forte et grande dans le crime comme dans la vertu, elle serait maintenant émue par d'autres sentiments que ceux qui animaient son enveloppe terrestre ? Elle haïssait en moi le sang de son époux ; j'ai fermé l'oreille à ses cris de détresse qui ne trouvaient point d'écho en mon cœur : elle serait venue pour.... Non, elle est venue pour me railler.... En m'annonçant le retour d'Oreste, elle m'attire à Delphes, où je recevrai plutôt la certitude de sa mort ! Oui, il est mort, je le vois étendu sur la plage, ses longs cheveux balayant le sable humide.... il est brisé, défiguré.... Mon esprit se trouble ! Paix, triste esprit ! Pourquoi trembles-tu devant la vengeance de pâles ombres, quand les dieux eux-mêmes te prennent sous leur égide ? Apollon ne lui eût point prédit sa délivrance, il ne lui eût pas ordonné de ramener sa sœur des rives barbares de la Tauride si la mort décharnée devait se dresser sur son chemin ! L'oracle du dieu m'est garant de son salut. Oreste revient.... réjouis-toi, ô mon âme ! Je veux m'asseoir au bord de cette fontaine et accorder un peu de repos à mes membres fatigués. Le murmure de cette source me bercera

mollement. Oh ! puissé-je m'endormir d'un sommeil profond et tranquille jusqu'à ce que le frolement d'une main almée me fasse ouvrir les yeux, et puissé-je me retrouver au réveil dans les bras d'Oreste, qui me soutiendra sur son cœur !

SCÈNE IV.

ÉLECTRE assise au bord de la fontaine, IPHIGÉNIE avec une amphore.

IPHIGÉNIE. — Je te remercie, Expérience ! rigide conseillère ; c'est toi qui m'as enseigné aux jours de ma jeunesse de ne point m'abandonner dans la solitude à une douleur inactive, à de vains soucis ; tu m'as appris à opposer un front serein aux flots turbulents d'une vie agitée, à émousser par le travail l'aiguillon de la souffrance. Je t'obéis, austère déesse, en t'offrant le tribut de mes larmes refoulées ; je m'attache à mériter par mes services l'affection de la Pythie, et, en remplissant les devoirs accoutumés de ma charge, je sens se dissiper les lourds nuages qui oppressaient mon âme, et comme en Tauride je lève un regard doucement confiant vers l'Olympe.... Mais qui vois-je étendu sur ces marches, se reposant au bord de la fontaine ? Ce paraît être une femme altière ; à ses pieds, je vois une hache étincelante ; les nobles traits de son beau visage sont fixes et immobiles comme le marbre ! Ces traits rappellent ceux de Clytemnestre ; c'est ainsi que son regard s'abaissait vers la terre, c'est ainsi que sa main soutenait sa tête alourdie ! Je suis comme saisie de crainte en présence de cette sombre étrangère ! Cependant un soupir d'angoisse s'échappe de sa poitrine, ses yeux sont baignés de larmes. Elle souffre.... mon cœur bondit vers elle ! (*Elle s'approche et pose sa main sur l'épaule d'Électre.*) Lève ton regard !

ÉLECTRE. — Je reconnais à ta robe que tu es prêtresse du dieu qui règne en ce temple.

IPHIGÉNIE. — Je suis prêtresse, mais Apollon n'a point reçu mes vœux ; la Pythie m'a offert l'hospitalité dans ce temple, et mon amitié prend plaisir à partager avec elle les soins de son ministère.

ÉLECTRE. — Mais dis-moi, où trouverai-je la Pythie ?

IPHIGÉNIE. — Elle remplit son office dans le sanctuaire ; mais ne quitte point pour la chercher l'ombre rafraîchissante de ce lieu de repos. Je te l'amènerai ; laisse-moi seulement remplir auparavant mon amphore de l'eau de cette source, car je dois en asperger le seuil du temple.

ÉLECTRE. — J'ai soif !

IPHIGÉNIE. — Approche alors tes lèvres de ma coupe, et puissent les chants mélodieux, dont on dit que cette source pure communique la vertu, bercer ton âme de douces harmonies !

ÉLECTRE. — Les chants ne coulent pas d'un cœur malade, et le mien est comme pétrifié par la douleur de l'attente.

IPHIGÉNIE. — Ainsi l'avenir qui te paraît prochain t'inspire des doutes, sinon des craintes ?

ÉLECTRE. — Mon âme est agitée de mouvements divers ; des voix confuses bourdonnent à mon oreille,

IPHIGÉNIE. — Et tu es venue ici pour implorer du dieu-prophète la solution de tes doutes ?

ÉLECTRE. — Non, je suis venue pour attendre l'accomplissement des promesses que depuis longtemps son oracle m'a faites.

IPHIGÉNIE. — En ce cas, tu peux relever ta tête avec joie, car la parole des dieux est vraie et inébranlable.

ÉLECTRE. — L'inquiétude pour un cher absent a courbé ma tête ; je ne la relèverai que pour le contempler.

IPHIGÉNIE. — Mais avant même que son bras t'enlace, une consolation te reste : ne la connais-tu pas, âme désolée ? Je l'ai chantée dans ma détresse, et je veux maintenant te la dire !

ÉLECTRE. — J'aime à laisser bercer par ta douce voix mon cœur meurtri !

IPHIGÉNIE *chante appuyée sur son amphore, pendant qu'Électre, étendue à ses pieds, s'endort doucement.* — Ne la connais-tu pas, la discrète et fidèle compagne de l'âme, l'amie de l'enfance, la confidente de la jeunesse, l'appui, le soutien de l'âge débile, ne la connais-tu pas ? Ne la connais-tu pas celle qui fait fleurir des roses sur les sentiers épineux, celle qui fait briller l'étoile de la consolation au milieu de la nuit la plus obscure, celle dont la voix mélodieuse domine l'ouragan ; celle qui, si l'expérience de la vie te pousse au doute, murmure doucement à ton oreille de ne pas t'y livrer : ne la connais-tu pas ? Ne la connais-tu pas, celle qui résout les plus inextricables nœuds, qui unit tous les extrêmes ; celle qui jamais ne se lasse de tes injustes dédains, qui vit quand tu la crois trépassée, qui te reste quand tu crois l'avoir perdue ; celle qui brave le pouvoir armé et le conquérant le plus invincible : ne la connais-tu pas ? Après que des maux cruels, des désirs farouches se furent échappés de la boîte de la curieuse Pandore, elle resta au fond du vase de la colère ! Ne la connais-tu pas ? C'est l'Espérance, la douce, la fidèle, la compatissante déesse, sans laquelle chaque souhait ne serait que folie, chaque jouissance une illusion, la vie entière une nuit

sans étoiles ! Espère donc sans te lasser, espère sans cesse ni repos, avec chaque battement de ton cœur éprouvé ! L'Espérance seule donne vie ; quand tu auras perdu foi en l'Espérance, tu ne vivras plus....
(*La toile tombe.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉLECTRE *endormie*, NARCISSE.

NARCISSE. — Elle dort ! Épuisée par son long pèlerinage, bercée par l'harmonieux murmure de cette source, elle s'est laissé surprendre par le dieu du sommeil ; il soutient sa belle tête et la préserve du rude contact de ce dur rocher !... Un heureux sourire, pareil à un doux rayon de lune, joue sur ses lèvres, et sa respiration est calme comme l'oubli ! Et moi, hélas ! je dois d'une main sans pitié l'arracher à ses rêves dorés, la rappeler à la conscience d'une lugubre réalité ! Comment lui dirai-je ce qu'elle ne peut éviter d'entendre ? Par quelle ombre de doute pourrai-je atténuer l'âpre éclat d'une certitude trop cruelle ? Mais elle se réveille, elle ouvre les yeux ; comme jadis dans son enfance, elle salue par des larmes la lumière du jour qui blesse ses paupières délicates !

ÉLECTRE *à moitié endormie*. — Continue, chante encore, Iphigénie !

NARCISSE. — Le nom de sa sœur erre sur ses lèvres !

ÉLECTRE. — « Ne la connais-tu pas ? C'est l'Espérance, la douce, la fidèle, la compatissante déesse !... » C'est le refrain ! continue ! Oui, chante encore, encore !... Mais comment !... où suis-je, et qu'est-elle devenue ?.... Iphigénie ! Iphigénie !

NARCISSE. — Où donc t'entraînent tes rêves ? Recueille-toi, sache que tu es ici dans le bosquet d'Apollon !

ÉLECTRE. — Dans le bosquet d'Apollon ?... Et moi je croyais me reposer, comme jadis avec Iphigénie, sur le seuil de la maison paternelle à Mycène ; nous tressions des couronnes, Oreste jouait à nos pieds ; ma sœur chantait une vieille, une douce chanson que nous nommions le Chant de l'Espérance, et le jet argenté de la fontaine l'accompagnait harmonieusement.

NARCISSE. — Tu l'auras rêvé, car en revenant de Delphes je t'ai trouvée endormie au bord de la fontaine.

ÉLECTRE. — Je l'aurai rêvé!... oui, c'est possible!... Le chant de l'étrangère qui me paraissait si familier, je ne l'ai pourtant bien reconnu qu'en rêve. C'est cela! Le chant a ramené mon esprit abattu à des jours meilleurs, peut-être pour me prédire le retour des mêmes joies.

NARCISSE. — Jamais, hélas! le bonheur évanoui ne revient.

ÉLECTRE. — Pourtant j'ai entendu dire que les rêves dorés sont les précurseurs d'une grande joie.

NARCISSE. — Aussi fugitive, en vérité, aussi trompeuse qu'un rêve!

ÉLECTRE. — Ta voix, tes paroles sont solennelles. — Tu reviens de Delphes! Que sais-tu d'Oreste? Pourquoi ce silence? parle, je t'écoute!

NARCISSE. — Je ne sais rien de son retour!

ÉLECTRE. — Mais tu connais son sort? Que sais-tu? répète-moi ce qu'on t'a dit! ce que tu as entendu affirmer sur la place de Delphes, ne fût-ce qu'une supposition, une rumeur incertaine apportée sur l'aile des zéphyrs menteurs, une invention oisive faite pour abrégier l'oisive durée d'une heure perdue; oui! fût-ce une imposture avérée, répète-la-moi, pour que mon cœur puisse en tirer une conséquence vraie. Je le veux, parle, parle-moi d'Oreste!

NARCISSE. — O ma souveraine, je n'ai point appris son retour!

ÉLECTRE. — Malheureux, tu as appris de plus funestes nouvelles!... ta douleur est éloquente, quoique tes lèvres soient muettes.... Oui, tu es un messager de malheur!... Mais quel que soit mon destin, je veux le connaître.... Parle, que t'a-t-on dit?

NARCISSE. — Rien que tu ignores: on s'occupe toujours du naufrage; seulement....

ÉLECTRE. — Pourquoi t'arrêtes-tu! Dis tout! Quels nouveaux mensonges t'aura-t-on débité?

NARCISSE. — Seulement, cette fois la nouvelle a été confirmée par deux hommes hâves, brunis par le soleil, qu'à leurs vêtements et leur langage on reconnaît être natifs de Mycène; ils prétendent avoir été les compagnons de l'infortuné héros, avoir partagé tous ses périls; ils prétendent même être seuls échappés aux flots tumultueux pour porter témoignage du destin qui a frappé leurs frères!

ÉLECTRE. — Oreste englouti! O dieux éternels!... Non, ces hommes mentent!... Ils mentent, te dis-je! Ils doivent, — ne le comprends-tu pas? — ils doivent mentir! Car, si même l'ombre de ma mère ne m'avait envoyée à Delphes que pour railler ma douleur, la parole du divin scru-

tateur de l'avenir ne nous a-t-elle point prédit salut et délivrance?... N'est-ce point ainsi?... Oui, la parole du dieu est vérité, et ces hommes mentent!

NARCISSE. — C'est ce que disaient aussi les habitants de Delphes; mais ces hommes affirmaient, au contraire....

ÉLECTRE. — Qu'affirmaient-ils?

NARCISSE. — Que nous avions mal interprété l'oracle du dieu.

ÉLECTRE. — L'oracle du dieu qui, en paroles claires et précises, annonçait à Oreste son salut, la fin de ses maux?

NARCISSE. — La mort n'est-elle point le salut suprême? ne met-elle point fin à tous les maux des humains?

ÉLECTRE. — La mort! la mort!

NARCISSE. — Tu trembles... tu pâlis!

ÉLECTRE. — Tel serait le sens de l'oracle divin? Il ne serait que malédiction!... Et moi, pauvre insensée, je bénissais, je glorifiais la miséricorde céleste!... Mais non! ils mentent, te dis-je! ils doivent mentir! Mon cœur ne palpiterait plus si le sien avait cessé de battre, et ses coups précipités me sont gage de sa vie; mon cœur parle vrai et ces hommes mentent! Où sont-ils? dis-le-moi. Les as-tu vus toi-même?

NARCISSE. — Je ne les rencontrais plus à Delphes; ils avaient offert à Apollon un sacrifice d'actions de grâces pour leur délivrance miraculeuse, et s'étaient dirigés ensuite vers leur patrie!

ÉLECTRE. — S'ils sont en vérité natifs de Mycène et compagnons d'Oreste, je les connais, car à chacun qui est allé avec lui se confier à l'onde perfide, j'ai dit moi-même adieu sur le rivage; je lui ai promis de veiller sur sa femme et ses enfants, d'offrir pour lui des holocaustes et des prières aux divinités; et en retour de mes soins je n'ai demandé à tous avec des larmes brûlantes qu'une promesse, celle de défendre, de protéger leur bien-aimé seigneur! Je les connais, Clinias et Glaucus, Proclès, Nicète, Médon, je les connais tous!... Je veux les voir, ces messagers de mort!... Viens, suivons-les! Je veux les rencontrer, je veux voir avec quel visage ils osent mentir? Viens, dis-je! dépêche-toi!

NARCISSE. — Comment! tu voudrais quitter le sûr abri que t'offre ce bosquet?

ÉLECTRE. — Laisse-moi! Il me tarde de les voir en face!

NARCISSE. — Tu sais que les espions de ton ennemi guettent ton passage! Réfléchis à ce que tu as résolu! Si Oreste est en vie, comme ton âme le pressent, veux-tu préparer à son retour de nouvelles luttes

en te livrant au pouvoir du tyran? Peut-être que ces étrangers sont des envoyés d'Alète et ne se nomment les compagnons de ton frère que pour te faire croire à leur imposture, pour te saisir lorsque ta douleur t'aura trahie! Oui, telle est la vérité, j'en suis convaincu! Maintenant que j'y songe, mes yeux se dessillent : ils s'informaient avec crainte, avec inquiétude de ton sort, ils s'épuisaient en questions pour apprendre où tu t'étais réfugiée....

ÉLECTRE. — Je veux les voir! Mon âme altérée veut se pénétrer du poison que distilleront leurs lèvres! Laisse-moi, te dis-je! Et si la tête de Gorgone devait me fixer de son œil rigide, j'avancerais!

NARCISSE. — Non; je ne te laisserai point! Écoute les supplications d'un vieillard! Ah! princesse bien-aimée, permets à ces bras flétris qui jadis sauvèrent Oreste en l'emportant loin de la maison du crime, permets à ces bras de s'étendre vers toi pour te retenir! permets-moi de suivre ces hommes, au lieu de toi; ils n'échapperont pas aux investigations de ma parole, de mon regard! Toute cette génération a grandi sous mes yeux; je connais les compagnons d'Oreste aussi bien que lui-même; je ne saurais être la dupe d'aucune imposture! Mais ne quitte point l'ombre de ce bois, je t'en conjure par la tête adorée de ton frère! Contente-toi cette fois de la ferveur de mon zèle!

ÉLECTRE. — Eh bien, qu'il en soit ainsi! Je ne puis refuser ce que tu me demandes par sa tête adorée! Mais ne perds plus de temps, pars!

NARCISSE. — Je pars, noble princesse! Je vais à Delphes; Polydore, l'ami de Strophius, me confiera volontiers son char attelé de quatre chevaux ardents. Quelle qu'ait été la hâte des voyageurs, je ne saurais manquer de les rejoindre.

ÉLECTRE. — Trêve de paroles! Va et reviens, impétueux comme le souffle de la tempête, rapide comme l'éclair de ma pensée!

NARCISSE. — Je t'obéirai! Mais toi, promets-moi de ne point quitter l'ombrage silencieux de ce bois; voile ton visage, éloigne-toi de la foule dont la curiosité pourrait être éveillée par ton maintien altier. Ne daigne point répondre à des questions indiscrètes, et, s'il se peut, dérober même à la prêtresse ton nom, ton origine.

ÉLECTRE. — Oh! pars, je t'en supplie!

NARCISSE. — J'ai hâte d'exécuter tes ordres! Attends-moi avec courage et espère en l'heureux succès de ma mission. Quoi qu'il arrive, chaque instant que l'espoir arrache à la souffrance est un gain! (*Il sort.*)

SCÈNE II.**ÉLECTRE.**

O douleur ! un fluide de feu coule dans mes veines ; mes yeux se troublent , la fièvre me dévore !... Oh ! que dois-je croire ? à qui me confier ? L'ombre de ma mère me menace d'un sourire énigmatique , les vivants m'entourent de périls et de haines ; mon sein est ravagé par l'angoisse , consumé par le doute , déchiré par une crainte terrible ; et quand , dans mon abandon , je veux chercher secours auprès de vous , grands et puissants dieux , alors la parole de ces hommes arrête mes bras suppliants , et un frisson de mort me rapproche du tombeau. Mais serait-ce vrai ? serait-ce possible ?... Vous , dieux éternels , qui ne connaissez ni l'infortune ni la détresse , qui contemplez immobiles du haut de vos cimes éthérées ce champ de luttes que nous nommons la vie , serait-ce possible que vous , êtres radieux , vous puissiez mentir , vous puissiez comme nous , enfants de la poussière , cacher votre insuffisance sous de beaux discours , vous dérober à des prières importunes en déguisant vos refus sous une apparence de bienfaits ?... Non , vous ne le pouvez point ! Non , vous n'êtes éternels que parce que vous êtes véridiques ! O Apollon ! répands tes rayons dans la nuit de mon âme ! Purifie mon cœur de ses doutes et de ses craintes , sauve-moi en me rendant la foi en ta parole , en me rendant le pur bonheur de mon enfance , alors que je croyais loyalement à l'accomplissement de tes promesses , car ces promesses , je les croyais loyales ! Efforts inutiles ! Un flot de mots m'échappe , mais mon cœur se tait ! Mon âme ne croit point à ce que disent mes lèvres ; elle s'agite , se trouble et secoue ses chaînes ! Toutes les injustices endurées en silence , tous les opprobres supportés sans murmure , se dressent comme des spectres dans mon souvenir ; le sang ardent de mes aïeux fermente et gonfle mes veines , mon âme courroucée se souvient de son aïeul , l'orgueilleux Tantale ; ma main irritée s'attache à l'arme tranchante comme pour venger mon sort , pour opposer la violence à la violence , la haine à la haine !

SCÈNE III.**ÉLECTRE, LA PYTHIE.**

LA PYTHIE. — Salut et bienvenue ! Est-ce toi , étrangère , qui as désiré tantôt entretenir la Pythie ? Parle sans plus tarder ! Me voici , dis-moi quelle pieuse prière tu viens offrir au dieu.

ÉLECTRE. — Je suis venue pour réclamer, non pour prier.

LA PYTHIE. — Les mortels n'ont le droit de réclamer des dieux que la seule justice; tous les autres dons qu'ils reçoivent ne sont qu'un effet de la clémence.

ÉLECTRE. — Aussi suis-je venue pour réclamer justice. Quand Apollon aura tenu parole, quand il aura loyalement accompli ce qu'il avait promis, ce ne sera que justice, et je ne demande ni ses dons ni sa clémence!

LA PYTHIE. — L'oracle du dieu t'aurait-il prédit un événement qui ne s'est point accompli à l'heure fixée?

ÉLECTRE. — Le dieu n'avait point fixé d'heure; il avait promis de récompenser un exploit héroïque par un bienfait, imploré avec larmes et sanglots.

LA PYTHIE. — Cet exploit a-t-il été accompli?

ÉLECTRE. — Tu me le demandes? Qu'en sais-je? qu'en puis-je savoir? Et si je le savais, mon cœur serait-il torturé par la crainte et le doute!

LA PYTHIE. — Mais si tu ne le sais point, de quoi te plains-tu? Si tu n'es pas encore certaine de l'acte, comment peux-tu exiger la récompense prédite par le divin prophète?... Ou, si tel n'est pas le cas, parle, que demandes-tu?

ÉLECTRE. — Je veux que tu interrogues encore une fois ton dieu, pour savoir si, comme il nous l'a fait espérer, le succès couronnera nos vœux.

LA PYTHIE. — Je ne puis accéder à ta prière, car il ne me siérait point d'assiéger Apollon de demandes oiseuses. Une fois déjà le dieu s'est prononcé, sa parole t'a été révélée : pourquoi veux-tu qu'il l'a répète?

ÉLECTRE. — Tu ne peux accéder à ma prière? il ne te siérait point d'invoquer l'oracle à deux fois? Le dieu ne se prononce donc que rarement; sans cela, il pourrait bien lui arriver de se contredire.... Je loue sa sagesse prudente.

LA PYTHIE. — Que dis-tu? Je ne saisis point le sens de tes paroles!

ÉLECTRE. — L'interprétation des oracles ne t'a-t-elle point donné l'habitude des paroles à double portée, des jeux de mots cruels? Ainsi le héros droit et simple, qui s'est fié aux promesses trompeuses de ton dieu, a trouvé sans nul doute la mort sous ses pas.

LA PYTHIE. — Comment! serait-il possible? Tu oses, insensée, accuser Apollon de t'avoir trahie?

ÉLECTRE. — Oui, je l'ose! Tu l'as dit toi-même!

LA PYTHIE. — Ne profane point le sanctuaire par tes blasphèmes!

ÉLECTRE. — Je ne reconnais pour sacré que le temple où trône la vérité!

LA PYTHIE. — Les dieux veulent être approchés avec confiance!

ÉLECTRE. — Ceux qui les connaissent se défient à bon droit de leur loyauté!

LA PYTHIE. — Ceux qui les outragent ne les ont jamais connus!

ÉLECTRE. — Oh! je les connais, ces hardis usurpateurs qui ont renversé les antiques dieux, mes ancêtres, et les ont plongés dans la nuit de l'Érèbe; oh! je les connais, ces tentateurs astucieux qui ont versé leur venin dans le sang de mes pères, les ont poussés perfidement sur la pente rapide des crimes, et se sont vengés ensuite des coupables infortunés; oh! je les connais, eux qui persécutent ma race jusqu'au delà des bornes de cette vie! eux qui me persécutent, moi, triste femme sans appui et sans défense, jusqu'au delà des bornes de la douleur! Tels ils sont; tu vois que je les connais, tes dieux!

LA PYTHIE. — Arrête tes paroles sacrilèges! Ta sombre démente, ton orgueil sans frein prouvent combien étaient justes les peines qui ont frappé tes aïeux, combien leurs souffrances étaient méritées : maintenant elles retombent sur toi, l'héritière de leurs crimes!

ÉLECTRE. — La miséricorde n'habite donc point les cœurs pieux?

LA PYTHIE. — Une folle présomption emplit les âmes qui ont perdu la foi!

ÉLECTRE. — Plus de paroles vaines!... Je ne te répète qu'une prière : Veux-tu interroger Apollon une fois encore? Réponds, réponds-moi sans retard!

LA PYTHIE. — Ton œil étincelle!... le feu de la colère brûle ton front, et tes lèvres frémissent!

ÉLECTRE. — Réponds, prêtresse!... Est-ce oui? est-ce non?

LA PYTHIE. — Une prière humble et soumise ne trouve jamais mon cœur inexorable, mais je ne puis rien accorder à tes menaces téméraires; non, te dis-je, non!

ÉLECTRE. — Dans cette heure d'angoisse suprême, viens à mon secours, ô toi, Résignation! pose tes ailes de colombe sur mon front trop hautain; toi, Prudence, éteins de ton souffle glacé les flammes qui me consomment! et toi, sainte Patience, appuie ta douce main sur mon cœur révolté, pour que mon sang impétueux ne déborde point en brisant sa coupe fragile, pour que ma main audacieuse ne lève point la hache sur l'image du dieu menteur et ne la réduise en pièces, pour que je ne cherche point la vengeance après avoir vainement invoqué la justice!

LA PYTHIE. — Tu fais bien de prier; puissent les dieux verser dans ton cœur la prudence et la douceur, l'humilité qui te répugne et une pieuse soumission! car sache que mon ministère me commande de te bannir de Delphes, ce port des opprimés, de t'accabler de la malédiction qui frappe les profanateurs sacrilèges, si avant le coucher du soleil tu ne révoques tes blasphèmes, si tu n'offres un sacrifice expiatoire sur l'autel du dieu courroucé.

ÉLECTRE. — Je méprise ta malédiction et tes dieux!

LA PYTHIE. — Prends garde, téméraire! les dieux ne se vengent point comme les hommes : ils ne préviennent point les coups de leur justice par des menaces effrayantes, ils ne brandissent point au hasard, comme toi, leurs armes meurtrières; ils attendent, impassibles; lentement s'emplit la mesure des crimes et des forfaits, jusqu'à ce que le voile de la colère insensée s'épaississe sur les yeux du coupable, et que, dans un fol aveuglement, il s'inflige lui-même la plaie qu'aucun baume ne saurait plus guérir. C'est ainsi que se vengent les dieux!... Téméraire, prends garde! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

ÉLECTRE.

Me voici! Lance tes foudres, Jupiter! Enfants de Latone, aiguisiez vos flèches! Noir Achéron, roule-moi dans tes flots fangeux! Je vous défie tous!... Vengez-vous, dieux puissants, je défie votre vengeance! Je vous abandonne mon corps, déchirez-le, livrez-le aux vents, je ne vous le dispute pas! mais vous n'avez pas de prise sur mon âme, aussi immortelle que vous-mêmes, sur mon esprit indomptable, sur une volonté d'airain comme la voûte de vos cieux; mon âme vous défie et exige impérieusement justice! Vous pouvez la refuser, la dénier sans cesse, mais sans trêve mon âme l'exigera et vous défiera, dieux puissants! (*La toile tombe.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉLECTRE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE. — La voici! elle n'a point quitté le bord de la fontaine; son regard sombre paraît vouloir en sonder la profondeur; ses lèvres sont contractées par l'amertume, mais ni la crainte ni le repentir n'ont encore penché sa belle tête. Chaque fois que je la contemple, une secrète émotion confond, malgré moi, ses traits avec ceux de Clytemnestre; seulement, l'image de ma mère, dont mon âme a gardé l'empreinte, est éclatante et radieuse, tandis que cette étrangère m'apparaît morne et irritée, comme la nuée d'orage d'où jaillissent les foudres. Je ne l'approche qu'avec hésitation; je voudrais la fuir, et pourtant, poussée par la pitié ou par la volonté des dieux, je me sens attirée vers elle; je la crains et lui ouvre mes bras! Lève les yeux, triste délaissée; écoute-moi!

ÉLECTRE. — Est-ce toi, Narcisse?... Non, ce n'est point lui!

IPHIGÉNIE. — Pourquoi ton œil me fixe-t-il avec terreur? Ne me reconnais-tu point? C'est pourtant moi qui ai désaltéré tantôt tes lèvres brûlantes, et maintenant je suis envoyée par la Pythie.

ÉLECTRE. — N'achève point ton message!... Elle me bannit; triomphante, elle repousse de l'enceinte sacrée sa victime blessée à mort. Je suis vaincue; l'oracle divin est menteur, et la prêtresse ne sait que maudire! Tu vois que je suis préparée au sort qui m'attend.

IPHIGÉNIE. — Non, tu ne l'es point; la colère te domine, le désespoir t'aveugle! Je viens te dire que la prêtresse t'a accordé ta demande : pour toi, elle interrogera une seconde fois le dieu-prophète.

ÉLECTRE. — Comment! il serait vrai?

IPHIGÉNIE. — Tu ne dois plus en douter.

ÉLECTRE. — Comment! elle y consentirait, elle qui, peu d'instants auparavant, m'écrasait de sa pieuse indignation, me brisait de ses menaces?

IPHIGÉNIE. — Ne l'as-tu point aussi menacée? Saisie d'un vertige coupable, n'as-tu point levé ta hache?

ÉLECTRE. — Je réclamaï impérieusement justice; de quel droit m'était-elle déniée?

IPHIGÉNIE. — Elle n'a jamais été refusée aux humbles supplications; elle t'est accordée, maintenant que la prêtresse courroucée a ouvert son cœur à des paroles de paix. L'interprète d'Apollon s'est laissé toucher par une voix qui a plaidé en ta faveur, par une voix qui, dans tes blasphèmes, tes sacrilèges, tes témérités, n'a reconnu que le cri suprême d'une angoisse ineffable.

ÉLECTRE. — Quelle voix a plaidé ma cause, la cause d'une infortunée? Je suis solitaire avec ma douleur; tous ceux que j'ai aimés, l'onde rapide les a engloutis et n'a épargné que moi! Qui me connaît? qui voudrait me plaindre?

IPHIGÉNIE. — J'ai imploré pour toi.

ÉLECTRE. — Toi, vierge majestueuse, tu as imploré pour moi! pour moi, tu as affronté la colère de la Pythie!

IPHIGÉNIE. — N'exagère point mon mérite. Comme un léger brouillard, la colère ne trouble que momentanément la surface des âmes pures, et les cœurs vertueux se laissent toujours gagner par la pitié. Oh! qu'il est doux le passage de la lutte au repos, de la haine à l'amour!

ÉLECTRE. — Tu as imploré pour moi!... Un caressant rayon perce les nuits de mon âme; il me réchauffe, il me ranime, il répand sur moi un souffle de vie.

IPHIGÉNIE. — Des larmes dans tes yeux? quelle puissante émotion!...

ÉLECTRE. — Il s'est trouvé sur la terre encore un cœur pour m'aimer!

IPHIGÉNIE. — Tu pleures? Oh! ne pleure point! Crois, espère! Prends courage, triste affligée! Les biens que les hommes t'ont ravés dans leur aveugle haine, tes humbles prières les obtiendront de la clémence des dieux!

ÉLECTRE. — Mes prières?... J'exige justice, et ne sais point l'implorer?

IPHIGÉNIE. — La justice qu'exercent les dieux est une clémence.

ÉLECTRE. — Sont-ils dieux, eux qui ne pratiquent point l'équité! Ah! si tu savais quels maux ils m'ont imposés! si je te disais....

IPHIGÉNIE. — Non, ne me dis rien! La confiance appelle la confiance. Garde le silence sur ton destin, puisque je suis forcée d'ensevelir le mien dans les ténèbres du passé; il me suffit de savoir que tu souffres.

ÉLECTRE. — Et pourquoi dois-je souffrir? Pourquoi les despotes de l'Olympe m'accablent-ils sans cesse de leurs traits acérés?

IPHIGÉNIE. — Ce n'est point sans raison. Oh! laisse-moi te le dire,

l'amère affliction porte des fruits d'une douceur extrême; tu le saurais déjà, si le libre essor de ton intelligence n'avait été paralysé par l'in-subordination et l'orgueil.

ÉLECTRE. — Tu crois que je devrais être pénétrée de la conviction que toute punition divine est méritée? Tu te trompes; mon âme n'est appesantie par aucun remords, et ma main est pure de toute souillure.

IPHIGÉNIE. — Est-ce seulement le crime qui attire la vengeance céleste? Les menaces, les blasphèmes, les doutes impies veulent être aussi expiés. Ton cœur n'a-t-il jamais été gonflé de rancunes cruelles, de haines farouches?

ÉLECTRE. — Le sang de mes ancêtres bondit dans ma poitrine; mon cœur ne connaît de mesure ni pour ses haines ni pour ses tendresses.

IPHIGÉNIE. — C'est là ton erreur! Tu n'as jamais écouté que toi-même, que le cri sauvage de ta douleur, le grincement discord de tes souffrances; c'est en vain que les dieux puissants ont fait retentir dans le désert de ton âme les paroles saintes de miséricorde, de pardon et de paix; tu n'as point compris leur murmure mystérieux!

ÉLECTRE. — Ces paroles, ces vertus ont-elles été pour toi un gage de bonheur?

IPHIGÉNIE. — Elles ont rendu le calme à mon esprit inquiet; elles m'ont enseigné à ne point repousser la souffrance, même à la bénir, à la saluer non comme un mal, mais comme la flamme purifiante qui consume en nos cœurs toutes nos faiblesses et défaillances; elles m'ont inspiré la patience, une pieuse soumission; elles m'ont maintes fois emportée sur leurs ailes jusqu'aux sphères éthérées! Oh! soyez bénies à jamais, douces consolations, vertus divines qui nous rapprochez des cieux! je ne suis que par vous, et sans vous que serais-je devenue, loin de ma patrie, abandonnée seule sur une plage barbare?... Cette pensée me fait frémir!

ÉLECTRE. — Que de feu dans ton regard humide! Ta voix, si doucement persuasive, émeut mon cœur comme un souvenir de jeunesse: elle désarme toutes mes haines et transforme mes sombres soucis en une sereine tristesse! Apprends-moi à t'égaliser dans ton auguste pureté, répands en mon cœur le baume de tes vertus; guide-moi, sauve-moi, toi si saintement belle!

IPHIGÉNIE. — Oh! la paix du cœur est accordée à tous ceux qui la désirent! En éprouves-tu le besoin? veux-tu te confier à la providence divine? veux-tu croire, croire à la puissance et à la sagesse suprêmes, ne plus ouvrir ton cœur à des doutes sacrilèges? Alors tends-moi ta main crispée, je veux te guider!... Me la refuseras-tu?

ÉLECTRE. — Je crois à tes paroles, puisque ta bouche les révèle. Toi, tu ne saurais tromper; jamais le mensonge n'a pu se refléter dans ces yeux limpides. Mais l'oracle des dieux est obscur, douteux.

IPHIGÉNIE. — Mes dieux sont véridiques! J'ai consacré ma vie à leur service, et mon âme est emplie de leur gloire. Tu dois douter de moi, si tu oses douter de mes dieux!

ÉLECTRE. — Je te confie ma main, je te confie mon cœur, je te confie mon être tout entier!

IPHIGÉNIE. — Veux-tu m'obéir? veux-tu écouter avec soumission l'oracle d'Apollon, après avoir offert des sacrifices expiatoires pour obtenir le pardon de tes blasphèmes?

ÉLECTRE. — Oui, je le veux.

IPHIGÉNIE. — Et veux-tu, conformément aux ordres de la prêtresse, déposer sur l'autel cette hache avec laquelle tu as menacé l'image sacrée?

ÉLECTRE. — Cette hache, dis-tu?

IPHIGÉNIE. — Tu y tiens? Est-ce un héritage précieux de tes ancêtres?

ÉLECTRE. — Oui, c'est un héritage; des mains aimées l'ont tenue ruisselante de sang; mais aucune bénédiction n'y est attachée!... Si cette offrande vous paraît digne des dieux, je m'en sépare volontiers : prends-la!

IPHIGÉNIE. — J'ai hâte d'annoncer à la prêtresse que tu te rends à son désir. Quand la noble vierge de Delphes s'approchera du sanctuaire pour interroger l'oracle, quand, selon l'usage, les victimes seront couronnées, je viendrai te mener moi-même dans le temple. Je veux t'épargner toute peine; en attendant, recueille-toi, dompte ta colère, car l'esprit divin n'embrace de son souffle que les âmes sereines et résignées! (*Elle sort.*)

SCÈNE II

ÉLECTRE.

Est-ce un rêve? Suis-je encore la farouche, l'inflexible Électre qui disait à son frère : « Frappe, frappe, ne faillis pas! » quand avec cette hache il versa le sang du meurtrier d'Agamemnon? Oui, je suis Électre, et aux paroles, de cette étrangère, ma haine se dissipe, mon cœur s'attendrit, les fureurs de la lionne s'apaisent devant une candeur de colombe!... Offrir des sacrifices, révoquer mes blasphèmes! je l'ai vraiment promis!... Par quel sortilège mystérieux me gouverne-t-elle? Ne serait-ce que l'invincible puissance de la vérité qui persuade par sa

bouche? Si ce n'est point seulement le crime qui attire la vengeance céleste, mais la parole inexprimée, la pensée latente.... alors oui, je suis coupable! Ce cœur altier, qui ne supporte point l'injustice, n'oublie point les offenses, qui oppose la haine à la haine jusqu'au delà de la tombe, ce cœur ne connaît ni la miséricorde, ni la douceur, ni le pardon! C'est le sang des Atrides qui roule dans mes veines comme un airain liquéfié!... Mais était-ce mon choix de naître, de grandir ainsi, la digne fille de mes pères? Ne pouviez-vous l'empêcher, vous, les dieux cléments? Et puisque vous ne l'avez point empêché, pourquoi m'en punissez-vous aujourd'hui? Si ce n'était point en votre pouvoir, êtes-vous des dieux? Mais silence! j'entends des pas!... oui!... des pas rapides approchent! Un vertige me saisit!... Si c'était Narcisse?... Une main écarte les branches touffues!... Non, ce n'est point lui!

SCÈNE III.

ÉLECTRE, MÉDON.

MÉDON. — Je te touche enfin, Delphes, but sacré de mon long pèlerinage! enfin je t'aperçois, antique cité des dieux!... Ce n'est qu'en présence de ton temple, Apollon Pythien, que mon œil se repose avec délices sur les splendeurs de ma patrie, ce n'est qu'au bord de ta source limpide que je me sens à l'abri des périls et des fatigues!

ÉLECTRE. — Qui est cet homme?... Ses traits me sont connus!

MÉDON. — Dieu de lumière, mon vœu n'a point été formé en vain! Je t'ai juré, si tu me préservais de la fureur des hommes et des éléments, si tu me raménais sous ton égide protectrice au rivage natal, de ne point me donner de repos, de ne point dénouer le cordon de mes sandales, de ne point secouer ma robe de la poussière des chemins, mais de pèleriner à Delphes, ton temple sacré, pour t'y offrir des sacrifices d'actions de grâces; dieu de lumière, mon vœu n'a point été formé en vain! Ici, sur cette terre mille fois bénie, je remplis avec joie mon serment, puisque toi, dans ta suprême bonté, tu en as mis l'exécution en mon pouvoir!

ÉLECTRE. — Je connais cette voix, ce maintien!... Oui, c'est lui! Médon!... Est-ce toi, Médon? Parle.

MÉDON. — Qui m'appelle?... Se pourrait-il?... Est-ce une vision trompeuse qui éblouit mes regards?

ÉLECTRE. — Compagnon d'Oreste, tu ne me connais donc plus?

MÉDON. — C'est à Delphes que je revois ma souveraine!

ÉLECTRE. — Et Oreste ! De combien de pas l'as-tu devancé ! Où s'est arrêté mon frère bien-aimé ? Dis-moi, où le trouverai-je ? Sur quel route dois-je m'élancer pour le rencontrer ? Là, dans ce bosquet ? Ici, dans le temple ? Viens, guide-moi sans retard !

MÉDON. — Me réserviez-vous encore cette épreuve, dieux inexorables ?

ÉLECTRE. — Malheureux ! tu ne réponds point, tu hésites ! Pourquoi hésites-tu ? Ne vois-tu pas que mon âme est suspendue à tes lèvres ? Dis-moi qu'il est en vie, ne me dis que cette seule parole, et je vais à deux genoux t'adorer comme un dieu ! Dis-moi s'il vit ! Dis-moi....

MÉDON. — Apollon, comment mon humble existence a-t-elle pu te paraître plus précieuse que celle de mon roi ?

ÉLECTRE. — Malheur ! malheur ! je l'ai perdu, perdu à jamais ! (*Elle se voile le visage. Long silence.*) Ainsi l'oracle infailible m'a trompée, l'ombre vengeresse de ma mère m'a trompée en se jouant de mon anxiété ! Mon propre cœur m'a trahi et m'a trompée ; il n'a point cessé de battre lorsque le sien s'est arrêté ! Je suis encore de cette terre, et Oreste n'y est plus !

MÉDON. — Tu es si pâle, une lueur néfaste brille dans tes yeux !... Électre, ne dénie point ses droits à la douleur ! N'impose point la torture du silence à ton âme éprouvée ! Éclate en sanglots, pleure, dénoue tes cheveux, invoque la vengeance des dieux....

ÉLECTRE. Ne les nomme point ! Pas maintenant ! Mon cœur est trop plein ! Une goutte, une parole le ferait déborder !... Éloigne-toi !... Non, reste ! J'ai encore une question à t'adresser ; ensuite la terre entière n'aura plus rien à m'apprendre ! Comment est-il mort ? dis-le-moi !

MÉDON. — Ne le demande point ! Pourquoi vouloir sonder les profondeurs de l'Érèbe ?

ÉLECTRE. — Je veux connaître sa mort ! Parle, je te l'ordonne !

MÉDON. — Tu te repentiras de m'avoir fait obéir !

ÉLECTRE. — Parle, je le veux !

MÉDON. — Tu sais, il y a six mois à peine, nous levions joyeusement l'ancre, impatients de hâter pour Oreste la fin de ses maux ! Notre voyage fut heureux ; l'espoir du succès gonflait les poitrines, un soleil éclatant, un ciel d'azur rassérénait chaque front ! Il nous paraissait un jeu d'enlever aux rives de la Tauride l'image sacrée de Diane, et d'accomplir ainsi les ordres d'Apollon ! Oreste seul, la tête voilée, pour ne pas entendre les cris rauques des Euménides, était étendu, muet et immobile, au pied du grand mât : rarement il échan-

geait quelques mots avec Pylade; mais quand l'île barbare eut enfin surgi des flots, il se leva, la mesure de son regard d'aigle, arrêta ses projets, et ne tarda point à les exécuter. Il nous fit aborder dans une anse, non loin du mont sur lequel s'élevait le sanctuaire de Diane; là il nous ordonna de nous tenir cachés, nous et notre navire, dans les roches et les broussailles; lui, avec Pylade, voulait pénétrer plus avant dans le pays : il nous enjoignit de l'attendre. En vain nous le supplions de ne point s'exposer seul à de si grands périls ! Appuyé sur son ami, il précipite ses pas et s'élance dans l'ombre de la forêt; bientôt il eut disparu à nos regards !

ÉLECTRE. — Il ne revint plus ! jamais il ne revint ! Et vous ?

MÉDON. — Tu te trompes ! nous revîmes notre noble seigneur, qui calma nos inquiétudes en nous contant des hasards imprévus. Saisi avec Pylade dans le bosquet sacré, ils se dirent des naufragés, et furent remis par le monarque scythe à la grande prêtresse, pour être, conformément à une ancienne et horrible coutume, immolés la nuit devant l'autel de Diane. Déjà ils se croyaient perdus, lorsque la prêtresse se découvrit à eux ; elle était Grecque, arrachée depuis de longues années au sol natal ; elle s'offrit à nous livrer l'image sacrée, si nous consentions à l'emmener elle aussi loin de l'île sanguinaire. Nous ayant fait part de ces événements, Oreste divisa sa petite escorte en deux ; aux uns il enjoignit de s'approcher le soir avec prudence du temple, pour l'aider à enlever la statue de la déesse ; aux autres, il commanda de se tenir prêts sur la lisière du bois, pour le secourir en cas d'attaque. Ayant donné ses ordres, le téméraire retourna dans le temple avec Pylade !... Oh pourquoi le dernier rejeton de Tantale était-il destiné à périr dans ce temple lugubre, sur cette plage barbare ?

ÉLECTRE. — Le sang de mon cœur se glace.... Continue !

MÉDON. — Obéissant aux ordres d'Oreste, une moitié de nos amis monta vers le sanctuaire ; nous autres champions dans le taillis. Pas un murmure ne troublait le silence du crépuscule. Soudain un cliquetis de lances, des cris de guerre retentissent autour de nous ; à la rouge lueur des torches, nous distinguons nos valeureux frères d'armes environnés de hordes sauvages, presque domptés dans un combat inégal ; nous voyons Oreste et Pylade captifs menés en triomphe vers le temple : sur le seuil, le roi et la prêtresse les attendent.... Jamais le souvenir du visage placide de cette Grecque, qui a versé le sang des héros de sa patrie, ne s'effacera de ma mémoire ! Je la vois encore lever les mains comme pour les bénir, et ensuite leur faire signe de la suivre ! Alors la rage et l'indignation me saisissent ; je m'écrie ; « Frères,

compagnons, sauvons-les ! à nous la vengeance ! » Nous nous élançons impétueux comme le torrent des montagnes ! En vain ! Les glaives nous menacent, les flèches sifflent ; chaque buisson paraît recéler un ennemi ; derrière nous notre navire est la proie des flammes ! Trahis et livrés, nous luttons encore ; je les vois tous tomber ; pareil au cerf traqué, je me traîne de mon dernier souffle jusqu'à la plage pour y mourir en paix : j'aperçois une barque, j'emploie mes dernières forces pour la détacher de la rive et me lancer en pleine mer. Apollon m'a guidé jusqu'à toi, moi le dernier de tes fidèles, venu pour t'annoncer qu'ils sont tous morts en héros ! Hélas ! Oreste aussi n'est plus !

ÉLECTRE. — Il n'est plus ! il n'est plus ! C'était là le salut prédit ! C'est pour cela qu'Apollon, le leurrant de fausses promesses, l'a envoyé dans l'île barbare pour être immolé, victime sanglante, sur l'autel de Diane, comme Iphigénie naguère le fut en Aulide ! C'était là le salut prédit ! Le sang des Titans exhale-t-il un si doux parfum, pour que le tendre frère de la chaste déesse lui ait ménagé les délices d'un second festin pareil ? C'est ainsi que les dieux tiennent parole ! c'est ainsi qu'ils scrutent l'avenir, ces dieux ! Je les nomme encore dieux ! Non ! Déborde enfin, vase de ma colère ! Ils sont les persécuteurs invétérés, les assassins, les meurtriers de ma race, des traitres sans foi....

MÉDON. — Arrête, infortunée princesse ! Quelles paroles impies ! Le courroux des dieux ne s'est-il point suffisamment appesanti sur ta tête, pour que, dans une folle audace, tu appelles de nouvelles foudres !...

ÉLECTRE. — Je méprise leur courroux, je me ris de leurs foudres ; que pourrait craindre celle qui sur cette terre n'a plus rien à aimer ?

MÉDON. — Oh ! tais-toi ! Ce langage te condamne, te condamne ici, sur le terrain sacré de Delphes, en présence même du temple d'Apollon.

ÉLECTRE. — Tu veux, toi aussi, que je me conforme aux conseils de l'étrangère, que je me soumette en toute humilité, et confie pieusement mon sort à la bonté des dieux ; il te tarde de me voir adorer, rendre hommage aux persécuteurs qui m'ont trompée, indignement trahie !... Mais non ! Un sentiment unique embrase mon cœur dévasté, une pensée unique consume ma tête meurtrie, et je ne veux point la cacher, je ne veux point la taire ; le cri strident de mon angoisse retentira sur la cime des monts, dans les cavernes les plus obscures ; pareil à l'ouragan, il soulèvera les flots ; les mondes en frémissant, car je le leur révélerai sans crainte : C'est la perfidie des dieux qui a perdu mon frère ! c'est la perfidie des dieux !

MÉDON. — Il suffit ! c'en est trop ! modère ta colère aveugle ! Veux-tu, toi, faible mortelle, pauvre désolée, précipiter de leurs trônes d'or les dieux puissants ? Reviens à toi, je t'en supplie ! Pleure, lamente-toi, mais n'accuse personne ! Le silence sied aux opprimés !

ÉLECTRE. — Comment ! ils ont insolemment immolé mon héros et je devrais me taire ! Je devrais trembler devant la puissance qu'ils ont usurpée par trahison ! Ne sais-tu donc pas qu'un trône bâti par l'astuce ne se soutient que par le mensonge ? Tu m'appelles faible et désolée ! Ne suis-je pas secourue par la justice, ce plus vaillant des champions ? Mes cris n'ont-ils point réveillé Némésis ? Son bras ne tient-il pas le glaive vengeur ? Pour leur donner une sépulture, la terre devra en gémissant déchirer son sein calciné, car ma voix accusatrice retentit des nuits de l'Érèbe jusqu'aux cimes de l'Olympe : C'est la perfidie des dieux qui a perdu Oreste ! c'est la perfidie des dieux !

MÉDON. — Sa sombre chevelure la couronne comme un noir diadème ! Ses yeux flamboient comme deux torches lugubres ! Mes prières, mes supplications ne sauraient plus l'arrêter !

ÉLECTRE. — Écoute ! n'entends-tu pas l'écho que réveillent mes cris ? Entends-tu ces murmures, ces souffles, ces bruits ? C'est la terre qui chancelle, un tourbillon entraîne les monts et les forêts ! Il se fait nuit ; l'astre du jour s'éteint devant mon regard fatigué, mais de loin je distingue un tumulte semblable au mugissement des vagues en fureur, aux sanglots de la tempête ! C'est la voix du Chaos qui a saisi le globe dans ses bras de géant, qui le brise et l'écrase !... Triomphe ! La terre s'anéantit, nous périssons tous ! Le firmament s'incline et croule ! Mais eux, les faux dieux, les tyrans sanguinaires, — triomphe et allégresse, — ils périssent aussi ! (*Elle tombe évanouie.*)

MÉDON. Elle chancelle ! elle tombe ! Au secours !... au secours ! (*La toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ÉLECTRE *étendue sur les gradins de la fontaine*, MÉDON.

MÉDON. — Comment te sens-tu ? Le souffle pur de cette source limpide n'a-t-il point rafraîchi ton front ? ta poitrine ne respire-t-elle pas plus librement ?... Tu te tais, tu détournes de moi ton regard ? Ne reconnais-tu point Médon, qui vient de te rappeler à la vie ?

ÉLECTRE. — Oh ! pourquoi l'as-tu fait ?

MÉDON. — Comment ! tu en veux à mon bras fidèle de t'avoir soutenue, de t'avoir prêté aide et assistance à l'heure de ton angoisse ?

ÉLECTRE. — Oh pourquoi, quand j'étais sans vie, ne m'as-tu pas éborgée ? Pourquoi ne m'as-tu pas épargné ce réveil ?

MÉDON. — Comment ! Électre, tu voudrais....

ÉLECTRE. — Je voudrais ne plus appartenir à ce monde ! je voudrais être auprès des miens !

MÉDON. — Oh ! n'appelle point de tes vœux la mort, que tous craignent, et que personne ne raille impunément ! Les affligés aiment aussi la vie, ils aiment la radieuse lumière du jour qui dissipe l'ombre de leur tristesse !

ÉLECTRE. — Mais moi je hais son éclat importun, qui se mire dérisoirement dans mes larmes ! Je hais la pureté azurée de ce ciel qui sourit si calme à mon deuil ; je hais cette terre qui s'est imbue du sang d'Oreste et qui verdit encore, qui ose encore porter fleurs et gazons ; je les hais tous et ne veux plus les voir !

MÉDON. — Comment ! tu maudis la nature au lieu de te réfugier dans ses bras maternels, de puiser une consolation dans la plénitude de ses bienfaits ?

ÉLECTRE. — Oh ! la nature n'a point de baume pour ceux qui souffrent ! Elle est impassible à toutes les douleurs, sourde à toutes les plaintes ; ses tempêtes ne sont l'écho d'aucun gémissement, ses sourires ne sont les reflets d'aucunes joies ; son abondance ne recèle point un fleuve d'amour, son souffle n'exhale jamais un soupir de pitié !

MÉDON. — Infortunée ! tu te révoltes toujours ! toujours tu te refuses

à une sage résignation ; oh, ne sois plus rebelle ! Courbe ta tête hautaine, ne tarde plus à apaiser le courroux des dieux que tu as grièvementement offensés par tes blasphèmes !

ÉLECTRE *se levant précipitamment*. — Tu me parles des dieux?... Insensé ! où sont-ils tes dieux ? Là dernière consolation qui m'est restée dans mon infortune, c'est la croyance inébranlable qu'il n'existe point de dieux ; ce monde est le fol jouet d'un hasard étrange ; je suis opprimée non par une puissance éternelle et immuable, mais par des êtres dont un sang humain rougit les veines, par des créatures périssables que le poison tue, que la flamme consume, qui meurent quand le froid acier a déchiré leurs entrailles !... C'est à cette source que s'abreuve mon âme altérée, car elle a soif de vengeance, de vengeance !...

MÉDON. — Princesse aveuglée, qu'espères-tu ?... Songe à la destinée de tes ancêtres, songe à la fin sanglante de Clytemnestre ! Tremble de tomber comme elle sous leurs traits vengeurs !

ÉLECTRE. — Me voici ! Pourquoi ne me frappent-ils pas ? Mon âme, rassasiée d'angoisses, ne demande qu'à habiter le pays des ombres !

IPHIGÉNIE *paraissant sur les marches du temple*. — Écoute-moi, étrangère ! L'heure va sonner ; déjà un épais nuage de fumée entoure le trépied sacré ; déjà, solennellement couronnée de lauriers, la Pythie s'avance vers l'autel ! Dès que la flamme des sacrifices sera allumée, je reviendrai pour te mener moi-même dans le sanctuaire ! (*Elle sort.*)

ÉLECTRE. — Oh ! si ma haine était toute-puissante, ce sanctuaire de mensonges croulerait en ruines ; il ensevelirait persécuteurs et persécutés sous ses décombres !

MÉDON *avec un geste d'effroi*. — Est-ce un rêve, un fantôme ? L'ai-je vue de mes yeux ?

ÉLECTRE. — Qu'as-tu ? Parle ! tu trembles ! tu pâlis !

MÉDON. — Suis-je à Delphes ou en Tauride ? Qui est-elle ? Dis-moi !

ÉLECTRE. — A qui songes-tu ?

MÉDON. — A cette femme qui, comme une vision, vient de paraître à mes regards. Qui est-elle ? La connais-tu ?

ÉLECTRE. — Je ne sais point son nom ; des liens d'amitié paraissent l'unir à la Pythie : pour moi, étrangère infortunée, elle s'est montrée douce et secourable ; elle m'a prodigué consolations et tendresses !

MÉDON. — Quelle terreur me saisit ! La perfide t'aurait tendu à toi aussi ses pièges iniques ?

ÉLECTRE. — Est-ce l'emportement de la douleur qui te fait parler ainsi ? Pourquoi l'outrages-tu, elle qui a respecté mes peines ?

MÉDON. — Fie-toi, comme Oreste, à ses paroles trompeuses ; crois à ses flatteries ; laisse-la t'attirer dans le sanctuaire, jusqu'à ce que, soudain te trainant vers l'autel, elle lève contre toi son fer meurtrier.

ÉLECTRE. — Tes soupçons sont sacrilèges ! Elle serait.... Non, c'est impossible !...

MÉDON. — Oui, c'est la femme sanguinaire qui en Tauride a charmé ton frère par ses paroles mielleuses ; c'est elle qui a pu d'une main ferme plonger le couteau des sacrifices dans son cœur généreux....

ÉLECTRE. — Un vertige me saisit !... Non, non ! ce ne peut être ! Tes yeux te trompent ! Une vague ressemblance, la beauté de ses traits t'induisent en erreur ! Tu es en proie à une illusion !

MÉDON. — C'est elle, te dis-je ! Son image s'est trop fortement empreinte dans ma mémoire ; aujourd'hui j'ai reconnu jusqu'à sa robe aux plis majestueux ! C'est elle qui a trahi ton frère, et l'heure est venue où elle devra m'en rendre compte !

ÉLECTRE. — Arrête ! La vengeance ici n'appartient qu'à moi !... Mais non, ce n'est point, ce ne peut être ! Il est vrai qu'elle-même s'est nommée prêtresse, mais je ne sais point quel dieu a reçu ses vœux.

MÉDON. — Elle desservait le temple de Diane en Tauride ; il est naturel qu'elle ait trouvé l'hospitalité dans un sanctuaire dédié au culte du frère de la divine chasseresse.

ÉLECTRE. — Tu penses qu'elle est venue ici de la Tauride dont tu arrives toi-même ? Mais elle ne paraissait point étrangère en ces lieux....

MÉDON. — Crois-tu que chaque navire soit comme ma barque fragile le jouet des caprices du Pont-Euxin ? Crois-tu qu'une heureuse traversée, ou même un sortilège impie, n'ait pu rapidement de la rive barbare amener ici cette femme maudite ?

ÉLECTRE. — De la rive barbare ?... Un éclair sillonne mon âme ! Cette parole n'a-t-elle point tantôt échappé à ses lèvres ? Elle m'a dit qu'exilée loin de sa patrie, elle avait habité une rive barbare ! Oui, c'étaient ses mots, et il serait possible....

MÉDON. — Tu doutes encore ? Toi qui voulais enflammer les cieux des brandons de ta colère, tu baisses maintenant ton regard indécis ! Viens, te dis-je, cherchons la Pythie, demandons justice et vengeance, exigeons que, précipitée des cimes rocheuses du Parnasse, l'indigne prêtresse expie par son sang la mort de notre héros bien-aimé !

ÉLECTRE. — Non, reste ! je te l'ordonne !... L'assassin de mon frère serait donc venu à Delphes se livrer lui-même à mon bras vengeur....

MÉDON. — Tu hésites ? Tu songes peut-être....

ÉLECTRE. — Ne scrute point mes songes ! Obéis-moi en silence, sans me troubler de questions importunes ! Va dans les murs de Delphes, informe-toi depuis quand l'étrangère habite en ces lieux ; apprends son nom, son origine : car il nous faut appuyer de preuves notre plainte vengeresse ! Va, et ne reviens qu'instruit de ces détails !

MÉDON. — Tu veux que je te quitte ? Mais jusqu'à mon retour qui te protégera ? qui versera son sang pour toi ?

ÉLECTRE. — Personne jamais n'a protégé Électre !

MÉDON. — Je ne t'obéis qu'à contre-cœur ! Réfléchis !

ÉLECTRE. — Tout est réfléchi ! Éloigne-toi !

MÉDON. — Ta volonté est ma loi ! Que la responsabilité n'en retombe pas sur moi ! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ÉLECTRE.

Enfin il est parti ! Je suis seule, et je l'attends ! Ce n'est point devant la Pythie ni les citoyens de Delphes, c'est devant moi qu'elle devra se justifier ! Je veux la juger !... Juger ? non ! Pourquoi me dissimuler à moi-même la joie sauvage qui émeut mon cœur ?... Je veux me venger ! Ce n'est point en vain que l'ombre de ma mère m'a annoncé le retour, non la mort d'Oreste, et m'a commandé d'apporter à Delphes cette hache !... Clytemnestre, tu connais ta fille ! Tu es venue m'appeler à l'œuvre ; tu savais que la vengeance est notre héritage, et à cette heure j'en prends possession : oui, je le jure, — vous, mes ancêtres héroïques, acclamez-moi du fond de vos noirs sépulcres ; Terre et Ciel, écoutez-moi, et toi, Destin rigide, prête attention au serment d'Électre ! Je condamne à mort cette Grecque dénaturée, je veux de ma main répandre son sang, dùt la malédiction des Euménides retomber sur ma tête !... La voici qui vient : que de sérénité dans son sourire, quelle grâce candide dans son noble visage ! Je t'attends, hypocrite ! Chaque pas te rapproche des ombres de la mort ! N'espère plus m'enchanter par l'harmonie de ta voix, par l'éclat de ton regard ! J'ai rompu le charme ! Comme d'un triple bouclier d'airain, j'ai armé de haine ma poitrine, et si la terre ne s'entr'ouvre point pour te donner un champion, tu es perdue !

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ÉLECTRE.

IPHIGÉNIE. — Déjà l'encens brûle sur l'autel; déjà la Pythie s'approche de l'entrée de la caverne sainte; bientôt elle sera pénétrée du souffle divin. Viens maintenant remplir tes promesses; offre à Apollon les sacrifices expiatoires qu'il attend de toi!

ÉLECTRE. — Je remplirai mes promesses, tu ne dois pas en douter!

IPHIGÉNIE. — Que ton regard est sombre! Tu es émue; tu trembles de parattre devant le dieu offensé! Réjouis-toi de tes craintes; l'indifférence frappe nos âmes d'un fol aveuglement, et pourtant la divinité ne se révèle qu'aux cœurs troublés! Ne tardons plus! Et cette hache, ton offrande expiatoire? donne-la-moi, je veux la porter!

ÉLECTRE *saisissant promptement la hache*. — Arrière, ne touche point à cette hache!

IPHIGÉNIE. — Tu es irritée? Es-tu si jalouse de porter au dieu-prophète, dans tes mains, le don que ton repentir lui consacre? Je défère volontiers à un vœu aussi légitime; mais maintenant viens, tout est prêt dans le temple.

ÉLECTRE *la saisissant par le bras*. — Arrête!

IPHIGÉNIE. — Pourquoi me menaces-tu de ton œil sévère? Pourquoi ta main froide meurtrit-elle mon bras? Que médites-tu? Quelle fureur te tourmente?

ÉLECTRE. — Comment, tu trembles, toi d'une si irréprochable pureté? Cette terreur te sied-elle à toi qui ne connais plus ni la crainte ni l'espérance; qui, soumise et résignée, te confies pieusement à la providence des dieux? Comment! ou trembles-tu parce que l'heure est venue de te montrer sans fard?... Oui, elle est venue! Dépouille-toi de tes artifices! Je veux savoir la vérité! Qui es-tu? parle, dis-moi ton nom!

IPHIGÉNIE. — De quel droit le demandes-tu?

ÉLECTRE. — As-tu aussi juré de ne point révéler que tu viens de la Tauride, que tu y as desservi le temple de Diane?... Réponds-moi, vierge aux paroles véridiques!

IPHIGÉNIE *après un silence*. — Pourquoi me demander ce que tu sais déjà?

ÉLECTRE. — C'est donc toi, tu l'avoues toi-même; c'est toi que la nature a créée si cruellement féroce, si artificieusement trompeuse,

et que nonobstant elle s'est pluë à orner de tous les dons d'une noble beauté! C'est toi qui as si complètement renié les douces mœurs de ta patrie, qui t'es si entièrement dépouillée de tout sentiment humain, qu'un peuple de barbares l'a élue prêtresse; c'est toi, louve farouche, qui, Grecque toi-même, as osé lever sur des Grecs ton fer meurtrier. Comment une subite démence ne t'a-t-elle point frappée à la vue du sang de tes frères coulant à larges flots?... La blancheur de ton vêtement n'en a pas même été souillée!

IPHIGÉNIE. — Par les bienfaisantes divinités qui du haut des cieux jugent chaque battement de nos cœurs, par les sombres puissances de l'Érèbe qui vengent l'iniquité et punissent le crime, tu m'accuses injustement de ces forfaits: mes mains sont innocentes et pures de tout sang!

ÉLECTRE. — Tu mens et tu mens en vain, prêtresse indigne; ton arrêt est prononcé! tu dois mourir!

IPHIGÉNIE. — Infortunée, tu veux....

ÉLECTRE. — Te tuer! oui, je le veux!... Tu trembles? Tes yeux remplis de larmes implorent miséricorde, car il t'en coûte de quitter dans ta fleur la lumière du soleil! Mais tu ne fus point émue quand en Tauride deux vaillants héros se trouvèrent à ta merci; quand leur regard fut voilé de pleurs au souvenir de la patrie éloignée; quand, pleins de force et de jeunesse, ils dirent adieu en frémissant au ciel, au jour, à la vie! Tout fut en vain! Tu les as immolés sans pitié... et moi aussi je veux t'immoler, je veux te voir périr comme Oreste a péri!

IPHIGÉNIE. — Périr comme qui? Quel nom viens-tu de prononcer?

ÉLECTRE. — J'ai nommé Oreste, le fils d'Agamemnon; lui et Pylade ont été lâchement assassinés par toi, et je veux les venger par ta mort!

IPHIGÉNIE. — Oreste et Pylade?... Et tu penses que moi... moi, je les ai assassinés? Écoute donc.... Hélas! un serment inviolable a scellé mes lèvres! O sainte vérité, pourquoi t'ai-je reniée?

ÉLECTRE. — Tu te tais, parjure! La conscience de tes méfaits courbet-elle enfin ta tête hautaine? Sens-tu combien ta condamnation est juste?

IPHIGÉNIE. — Oui, je me sens coupable, quoique les hommes n'aient rien à me reprocher; jamais aux deux héros que tu viens de nommer je n'ai fait aucun tort! J'ai péché envers les tout-puissants, qui avaient avec bonté protégé ma faiblesse. C'est vous que j'ai offensés, dieux éternels! Je me suis dépouillée du vêtement pur de la vérité, et me suis laissé prendre dans les rets du mensonge!... Mais... quoique mon

serment sacrilège vous ait courroucées, divinités saintes, usez envers moi de bonté et de clémence. J'ai failli par tendresse : ne me jugez point avec sévérité; venez à mon secours du haut de votre Olympe, car vous seules pouvez me délivrer !

ÉLECTRE. — Menteuse ! pourquoi invoques-tu tes faux dieux ? Ton salut ne dépend pas d'eux ! C'est moi qui t'ai condamnée, tu dois mourir !

IPHIGÉNIE. — Je ne te demande point ma vie ! Je n'implore qu'un sursis, un court délai pour me justifier ! Oh ! ne te détourne point ! Laisse-moi désarmer par mes prières ton cœur irrité ! Tu avais soif, je t'ai désaltérée ; tu étais affligée, j'ai calmé tes peines ; tu étais solitaire, je t'ai tendu la main ! Tant d'amour mérite un bienfait ! Accorde-moi un sursis ! sois compatissante !

ÉLECTRE. — Tu espères me leurrer, tu médites une fuite ! Non ! tu dois mourir, mourir à l'heure même ! (*Elle lève la hache.*)

IPHIGÉNIE *la retenant*. — Arrête ! Réfléchis encore...

ÉLECTRE. — Il le faut.

IPHIGÉNIE. — Écoute mes prières ! Abaisse un instant l'arme qui scintille au-dessus de ma tête ! Je t'implore pour toi, non pour moi ! Chaque vie est destinée à s'éteindre, et la mort de l'innocent est douce ! Mais malheur à celui dont les jours sont chargés de crimes ; malheur à toi si, obéissant à ton aveugle colère, tu éveilles dans ton âme un remords éternel ! A genoux je te supplie, accorde-moi un délai, pour que mon nom, si un jour tu l'apprends, ne te soit pas une malédiction ; pour que l'image de ta tremblante victime ne trouble pas la paix de tes nuits, le repos de tes veilles !... Ta tête se penche ! Oh ! ne me refuse pas un signe d'assentiment ! Ton œil est plus doux ; ta lèvre ne doit pas démentir la pitié que j'y vois briller ! Oh ! ne cède pas aux bouillonnements impétueux de ta haine ; ne souille pas tes mains pures du sang d'une prêtresse ; suis l'élan de ton cœur, car ton cœur est généreux !

ÉLECTRE. — T'éteins-tu dans mon sein, flamme sacrée de la vengeance ? Rallumez-la de votre souffle glacé, fantômes de mes ancêtres !... Aidez-moi à tenir mon serment, à étouffer dans mon cœur ces défaillances de femme !

ORESTE *derrière la scène, dans l'éloignement*. — Électre !

ÉLECTRE. — Quel est ce cri ? Écoute !...

IPHIGÉNIE. — C'est l'écho de sa voix adorée !

ÉLECTRE. — Oui, c'est lui qui m'appelle ! Jadis ce furent mes pleurs qui armèrent son bras contre Égisthe ; aujourd'hui c'est lui qui des

bords du Cocyte m'appelle à la vengeance! (*Levant sa hache.*) Tes instants sont comptés... meurs!

IPHIGÉNIE *tombant à genoux.* — Pitié!... Au secours! au secours!

ORESTE *derrière la scène, plus rapproché.* — Iphigénie!

ÉLECTRE. — Entends-tu? Ma sœur fut immolée en Aulide, en Tauride mon frère fut assassiné! son ombre me commande de te frapper, de les venger enfin!

IPHIGÉNIE. — Tu as nommé Iphigénie ta sœur! Oui, c'est toi! tu es Électre!

ÉLECTRE. — Je suis Électre, et j'accomplis ma sombre mission! Tombe sous mes coups!

IPHIGÉNIE. — Pitié!... Dieux tout-puissants, protégez-la dans son délire! (*Elle tombe sans connaissance.*)

SCÈNE IV.

ÉLECTRE, IPHIGÉNIE, ORESTE; *ensuite* PYLADE et NARCISSE.

ORESTE *arrêtant le bras levé d'Électre.* — Arrête, insensée! Quel crime médites-tu?

ÉLECTRE *le contemplant avec stupeur.* — Est-ce toi? Mon regard t'aperçoit-il encore une fois, ombre bien-aimée?... Comme ton œil étincelle! Quelle jeunesse répandue sur ton front! Un souffle de vie paraît animer ta poitrine! Si je ne craignais de voir cette belle apparition se dissiper comme un brouillard à mon approche, j'étendrais mes bras vers toi, je chercherais à te saisir....

ORESTE. — Non, ne m'approche point, âme farouche, toujours emportée au delà de toute mesure par la haine et l'amour, par la joie et la souffrance! Sont-ce les Euménides qui ont armé ton bras de cette hache ruisselante encore du sang des Atrides? Réponds-moi, parle! Pourquoi menaces-tu la vie de ta sœur, les jours d'Iphigénie?

IPHIGÉNIE *se relevant, soutenue par Pylade.* — Ne le lui reproche point, Oreste! Le rude souffle des ans a sillonné nos fronts; l'empreinte de la douleur a rendu méconnaissables des traits chéris! Elle n'a vu dans sa sœur qu'une étrangère dont les mains étaient rouges de ton sang; mon serment avait scellé mes lèvres!

ORESTE. — Grâce en soient rendues à l'Olympe! Ce sont les prières de Narcisse qui nous ont fait revenir à temps; un instant de plus, et la longanimité des dieux n'avait plus de pardon pour les enfants de Tantale!

ÉLECTRE. — Où suis-je? Est-ce un rêve? Sont-ce des ombres venues

pour m'enlever aux tourments de cette terre?... Voici Oreste, Pylade est à sa droite, Narcisse me sourit, et elle... elle.... Oh! mes yeux se dessillent; l'harmonie de sa voix a fait vibrer mon cœur, avant même que le rayon de son regard me l'eût révélée!... C'est elle, Iphigénie!... Non, tant de félicité ne peut être un vain songe! Ils vivent! Je te bénis, heure de béatitude suprême! Allégresse sainte, pénètre dans mon cœur, je te bénis! Joies ineffables, ivresses de délices, plénitude de bonheur, soyez bénies, soyez bénies!

ORESTE. — Nous reconnais-tu? Comprends-tu ton erreur?

ÉLECTRE. — Comme une marée montante, le plaisir, la surprise, le ravissement envahissent mon cœur! Ne me demandez pas de comprendre! Je ne vivrais plus si je tentais cet effort! Je ne puis que sentir combien j'ai été coupable : les dieux que j'ai follement reniés sont plus que justes, ils sont cléments! Mais moi, je me suis rendue à jamais indigne de leurs bienfaits; je veux, prosternée dans la poussière, les bénir et les adorer. Du fond de mon abaissement j'étends mes mains vers toi, douce colombe de paix! Intercède pour moi! Laisse-moi toucher le bord de ta robe en signe de pardon!

IPHIGÉNIE. — Invoque le pardon des dieux, sœur bien-aimée, et non le mien; nous devons leur rendre à tout jamais des actions de grâces, nous devons les célébrer et les glorifier, car leur bonté a été plus grande que notre faiblesse; nous tous nous sommes coupables, car nous avons mis notre confiance dans la sagesse humaine!

LA PYTHIE *derrière la scène*. — Accourez! accourez!

PYLADE. — Quelle voix nous appelle?

IPHIGÉNIE. — C'est la voix de la Pythie dans le temple, elle va annoncer à Électre l'oracle du dieu!

LA PYTHIE *derrière la scène*. — Accourez! Le dieu veut parler par ma bouche! Accourez!

IPHIGÉNIE. — Viens, ma sœur, écouter son arrêt!

ORESTE. — Voici la prêtresse elle-même!

LA PYTHIE *couronnée de lauriers paraît sur les marches du temple, le regard inspiré, les cheveux défaits. Tous se groupent autour d'elle; Électre reste agenouillée, le visage caché dans la robe d'Iphigénie*. — Accourez! Écoutez-moi tous! Le dieu lumineux de Delphes, le dieu-prophète parle par ma bouche. Vous entendez les paroles de salut, et vous n'y croyez point! Le flambeau de la vérité vous a été donné, et vous ne l'allumez point! Vous préférez un tissu d'artifices à une volonté sincère, et obéissez aveuglément aux sauvages instincts d'une nature pervertie! aussi la punition suit de près le blasphème, et tous vous succombez au

glaive de Némésis ! Toi, race de Tantale, tu méritais de périr, mais tes crimes, tes forfaits ont été rachetés par les vertus d'une âme sainte ! A cause d'elle, sois pardonnée ! Alète vient de mourir dans les tourments ! Le trône de vos pères vous est rendu ! Allez, retournez dans votre patrie ! Désormais, soyez véridiques, et honorez les dieux ! Que leur bénédiction vous accompagne ! (*La toile tombe.*)

HISTORIENS ALLEMANDS

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

M. HERMANN HETTNER.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

I.

Le volume que M. Hettner consacre aux lettres françaises appartient à une histoire générale de la littérature au dix-huitième siècle dont une première partie a déjà paru, et la troisième et dernière est inédite encore. Le titre exact de l'ensemble serait : « Histoire de la civilisation moderne », car l'auteur embrasse dans son sujet la formation et les évolutions de l'idée religieuse, politique, sociale, etc., etc., du monde moderne, considérée du point de vue esthétique et littéraire.

D'après le plan conforme à l'ordre chronologique, c'est l'histoire littéraire de l'Angleterre qui compose le premier des trois volumes. A dater de la restauration de la monarchie, nous assistons à l'éveil de la libre pensée, qui se manifeste d'abord par l'étude des sciences naturelles, la philosophie expérimentale et le déisme. Puis nous quittons le sol anglais lorsque les idées qu'il a fait germer, empruntées et développées par les Voltaire et les Montesquieu, sont transplantées en France, d'où elles vont rayonner sur le monde.

L'Histoire de la littérature française, dont nous avons à nous occuper, considère le génie français du dix-huitième siècle dans sa mis-

sion d'apôtre, ainsi que Condorcet voulait que l'on jugeât Voltaire. En effet, nous retrouvons partout, dans les lettres, au théâtre et jusque dans le domaine des beaux-arts, ce génie toujours en activité, vulgarisant les idées de progrès et d'affranchissement du genre humain, cherchant à prendre racine chez l'individu par la critique et la morale, puis s'imposant à la société par des tendances politiques de plus en plus hardies.

Enfin le troisième volume, réservé à l'histoire de la littérature allemande de la fin du dix-huitième siècle, nous montrera la grande pensée que Newton et Locke ont enfantée et que les Français ont si brillamment exposée, approfondie et transformée par l'Allemagne, avec l'originalité qui lui est propre. A l'Allemagne revient la gloire d'avoir tenu les promesses de l'esprit moderne, parachevé la tâche entreprise par l'Angleterre et continuée par la France; d'avoir prononcé la sentence contre le passé et porté le coup décisif dans cette nouvelle lutte des géants. La philosophie allemande marchera désormais, d'un pas ferme et assuré sur le terrain exploré, non sans hésitation, par les pionniers Français; en poésie, Lessing réalisera le drame intime qui, essayé en France avec un talent insuffisant, n'a servi qu'à reculer les bornes de l'ancien classicisme; *Werther* et *Wilhelm Meister* compléteront la *Nouvelle Héloïse* et toute l'œuvre de Rousseau. En deux mots, le génie de Schiller et de Goethe, de Lessing et de Kant, telle sera la création suprême du dix-huitième siècle.

L'auteur pouvait ajouter, ce qui fait assez d'honneur à sa patrie, que l'homme d'action, l'épée du siècle, ou, pour emprunter à Emerson une expression heureuse, son *representative man*, Frédéric le Grand, ce génie pratique voué à la défense de la libre pensée, est de race allemande.

Les autres grands écrivains que nous venons de nommer n'appartiendraient-ils pas de fait et d'esprit au dix-neuvième siècle plutôt qu'au dix-huitième? Attendons pour nous prononcer que M. Hettner ait exprimé sa pensée tout entière. La donnée qui formera la base de son troisième volume n'est que pressentie et indiquée dans le second, mais avec une précision croissante. Cette présence voilée de l'Allemagne au milieu de nos principaux événements littéraires est le trait original de l'histoire que nous étudions ici, la tendance par laquelle elle s'écarte le plus du *Tableau de la littérature du dix-huitième siècle* de M. Villemain.

On ne saurait établir de parallèle entre les deux ouvrages : l'un très-développé, affectant la forme oratoire qui permet les tons variés, les

circuits et les brusques écarts, destiné d'ailleurs à un public familier avec la vie anecdotique du dix-huitième siècle par la lecture des mémoires et correspondances du temps; l'autre purement didactique, renfermé dans les limites étroites d'un in-octavo, et s'adressant à des lecteurs qui pour la plupart ne connaissent que de nom nos écrivains d'il y a cent ans.

Nous croyons, nous autres Français, que les Allemands lisent tout ce qui s'imprime dans notre langue; le livre de M. Hettner ferait penser que nous nous trompons. L'auteur reproche très-franchement, et à plusieurs reprises, à ses compatriotes de juger nos hommes de génie sur ouï-dire. Aussi, ne se fiant pas aux informations préalables qu'ils peuvent avoir sur son sujet, donne-t-il des notices biographiques très-étendues, des analyses régulières d'ouvrages d'imagination, et d'autres détails pour ainsi dire élémentaires qu'en France chacun sait.

Malgré ces différences qui tiennent à l'auteur et à son public, il y a entre le professeur allemand et le secrétaire perpétuel de l'Académie une analogie essentielle. Tous deux ont décrit à peu près le même aspect du dix-huitième siècle. Dans l'étude de cette époque si complexe parce qu'elle est si vivante, nous sommes attirés vers deux pôles contraires : d'un côté, l'action extérieure du siècle, ses rapports de cause et d'effet avec le passé et l'avenir, la physionomie cosmopolite qu'il a prise en se vouant à la théorie, en brisant, théoriquement toujours, les frontières des nations et les barrières sociales; de l'autre côté, la vie intérieure, la morale pratique, l'âme, le caractère, en un mot, l'individualité du siècle.

Il semble que l'intérêt général s'attache au dix-huitième siècle considéré uniquement comme le fils irrespectueux du dix-septième et le père du dix-neuvième, si peu fait à son image. Du moins voyons-nous que c'est sa valeur relative, c'est-à-dire ce qu'il a fait et non ce qu'il a été, qui a surtout préoccupé jusqu'ici les historiens, entre autres, les deux dont nous parlons. On aura tout à l'heure occasion de signaler ce qu'il y a d'incomplet dans ce point de vue.

Les idées de M. Villemain ne le portaient pas sans doute à étudier avec amour les principes essentiels, vitaux, d'un âge qui se présente chargé de scepticisme et d'irréligion; quant à M. Hettner, dont la critique bienveillante n'exclut aucune idée ni aucune forme, bien que ses prédilections penchent vers le sérieux, la gravité morale et l'enthousiasme poétique, traits peu marqués au dix-huitième siècle, son choix s'est trouvé dicté par sa nationalité.

Étranger, il devait avant tout faire connaître une littérature étran-

gère par ses lignes extérieures, l'effet qu'elle produit vue de loin, massée en deux ou trois groupes dont les figures dominantes se détachent nettement, tandis que d'autres figures non moins belles, mais moins frappantes à distance, ne présentent qu'une légère silhouette.

C'est ainsi que l'auteur s'attache à la philosophie de Voltaire, dont il fait ressortir l'importance, méconnue par la génération actuelle en Allemagne, puis au caractère et à l'œuvre de Rousseau, ne se dissimulant pas les côtés répulsifs de sa nature, mais ramené à lui par l'attrait de l'éloquence et la compassion pour la victime d'une fatalité intérieure, inexorable. Diderot occupe le plus de place dans ce livre après les deux grands chefs d'école, et l'on voit que la personnalité de Diderot est la plus sympathique de toutes à M. Hettner, qui, avec Goethe, aime à retrouver en lui le plus Allemand des Français.

Montesquieu, Buffon, Condillac, ont aussi leur belle part dans ce volume. La critique de la Correspondance de Grimm des talents comparés de Bernardin de Saint-Pierre et de Beaumarchais mériterait d'être traduite ici. Mais d'Alembert est beaucoup trop effacé, le nom de Vauvenargues n'est mentionné qu'une fois incidemment, ainsi que le nom de Condorcet, à propos de la biographie de Voltaire.

Tout en regrettant vivement de telles omissions, nous sommes heureux de louer cette excellente introduction à la connaissance du dix-huitième siècle, si bien composée, et de relever en M. Hettner plus d'impartialité, partant plus de vérité que n'en apportent d'ordinaire ses compatriotes à l'appréciation du siècle le plus français de notre histoire.

Dans ses jugements sur Voltaire, Lessing lui-même n'a jamais oublié, ce semble, le rôle un peu subalterne qu'il jouait, lorsque, jeune et inconnu, il traduisait à Berlin les factums de Voltaire, en démêlés avec Frédéric. Plus indépendant à cet égard que le père de la critique allemande, dont il ne subit que rarement l'influence anti-française, notre auteur admire sincèrement le théâtre français du dix-septième siècle et toute l'époque littéraire et artistique de Louis XIV, qu'il touche succinctement.

Familier comme il l'est avec les arts de la Grèce antique et de l'Italie, M. Hettner ne pouvait manquer d'être attiré vers le personnage de Louis XIV. C'est dans les arts qu'à bon droit il est maître, ce roi doué d'un goût sûr et spontané comme le génie, que l'on voit repousser Téniers, refuser aux instances du Dauphin lui-même d'entrer au château de Meudon, trop semblable à une demeure de financier, et reconnaissant envers Le Nôtre, accompagner à pied le fauteuil roulant

du vieux jardinier. Qu'un tel homme exerce sur un critique très-artiste le prestige personnel que Saint-Simon lui-même subit à son insu, cela ne nous étonne pas ; mais M. Hettner ne se laisse-t-il pas entraîner trop loin ? ne confond-il pas deux ordres de grandeurs, dont l'une assurément appartient au dieu de Versailles ? ne songe-t-il pas à l'Allemagne retardée aujourd'hui par un reste de séparatisme féodal ? n'oublie-t-il pas enfin la marche trop simple de notre histoire quand il dit : « Il est indubitable que le pouvoir illimité du roi fut une nécessité historique, et par conséquent un immense bienfait pour l'époque. »

Quoi qu'il en soit d'une question qui n'a pas même reçu de l'avenir la sanction d'un succès ou d'un insuccès définitif, l'*immense bienfait* ne fut pas accueilli unanimement comme tel par les contemporains. Sous le long règne de l'homme qui se réfugie dans le despotisme égalitaire pour se préserver d'une noblesse frondeuse et d'émotions populaires faciles à ranimer, une double opposition s'est élevée. Sourde d'abord, elle parvient peu à peu jusqu'aux oreilles du maître ; elle éclatera sous ses deux successeurs, en antagonisme des classes, puis en révolutions.

La littérature d'opposition sous Louis XIV est ou politique ou religieuse. L'opposition politique a pour premier apôtre Fénelon ; les œuvres d'économie sociale de Bois-Guilbert et de Vauban, de même que le *Télémaque*, présagent la venue des philosophes. L'opposition religieuse fait des progrès plus rapides. Fénelon, entrevoyant une sorte de représentation nationale qui n'altère pas sensiblement son idéal d'un roi voué au bonheur de ses sujets, Bois-Guilbert et Vauban indiquant l'égalité devant le fisc, la diffusion des lumières et l'affranchissement du peuple comme le remède aux maux de l'État, s'en tiennent néanmoins au despotisme éclairé, tandis que les Saint-Évremond, les Fontenelle, les Bayle, les Leclerc, ébranlent non-seulement la puissance ecclésiastique, mais la foi. Ces quatre noms représentent déjà parfaitement la liberté religieuse, la tolérance, le scepticisme et le rationalisme des générations suivantes.

Les lettres proprement dites ont, dans les premières années du dix-huitième siècle, le caractère d'épuisement d'un âge qui finit. La satire règne avec La Bruyère, Regnard et Le Sage ; mais la connaissance des littératures étrangères, des traductions de Milton et de Lope de Vega, et même une première révélation de Shakspeare, prépare un champ nouveau à l'imagination des poètes.

C'est au milieu de ce mouvement des esprits que s'ouvre la régence du duc d'Orléans,

L'auteur compare cette époque de corruption à la décadence de l'empire romain, non sans remarquer une différence essentielle : c'est qu'à Rome toutes les couches sociales furent atteintes, tandis qu'en France la haute société s'abîme seule dans les désordres, faisant place à la bourgeoisie qui s'élève.

Les progrès de cette classe moyenne sont encore latents au sein d'une société divisée en trois groupes, que l'on voit agir et se mouvoir isolément : 1° le monde, c'est-à-dire les roués, tout ce qui a pour centre le Régent, ou dans les générations prochaines conservera ses traditions ; 2° les partis religieux des jésuites et des jansénistes qui s'entre-déchirent sans voir l'ennemi commun ; 3° cet ennemi de plus en plus redoutable, l'Église philosophique des disciples de Newton et de Locke : Maupertuis d'abord, puis Voltaire et Montesquieu. Tel apparaît le dix-huitième siècle dans sa première phase, avant le règne de Voltaire, pendant les succès de Maupertuis.

La gloire rapide de ce savant disparaît plus rapidement qu'elle n'a surgi, mais sans emporter avec elle l'influence salutaire qu'il a exercée. Le premier il a donné l'impulsion au mouvement scientifique en France. De la loi newtonienne, qui, grâce à Maupertuis, succède aux erreurs du cartésianisme sur les mondes, tirent leur origine commune le déisme et le matérialisme français, destinés, en dépit de cette filiation, à se combattre chaleureusement l'un l'autre.

La biographie de Maupertuis nous amène pour la première fois à Berlin. Avec lui, nous pénétrons dans l'intimité de cette cour, si l'on peut appeler cour l'entourage du grand capitaine. M. Hettner revient complaisamment, à propos de Voltaire surtout, à ces scènes d'intérieur, que peut-être vaut-il mieux ne pas voir de trop près. Il est vrai que les querelles de Maupertuis et de Voltaire, et par suite la brouille de celui-ci avec Frédéric II, trahissent les caractères de ces trois hommes. Il est vrai aussi que ce petit drame, s'il n'appartient pas au genre sublime, appartient moins encore au genre ennuyeux. Ce roi, suppliant les *divinités de Cirey* de s'expatrier pour venir le voir, puis, lorsque sa bourse a payé cher la visite, nommant l'une des divinités un *fou de cour*, ce vaste esprit cédant plus d'une fois au faible, très-fréquent chez les Allemands, d'ajuster des bons mots en français, au risque d'en blesser ses amis, ne se montre pas sous un jour propre à réhabiliter le goût prussien dans l'opinion française. Il est comique assurément de surprendre Frédéric II écrivant, comme Célémène, des lettres compromettantes, puis employant ses gendarmes à ressaisir ses contradictions épistolaires et à réparer ses étourderies de style. Il n'est

pas moins plaisant de voir Voltaire, à Francfort, amener l'Europe par ses cris, sans se soucier de l'étrange grimace qu'il fait en criant, et tout cet éclat peu digne de philosophes et ce choc de paroles finissant, comme il devait finir, par un éloge académique. Voilà certes de quoi l'ombre des Trissotins et des Vadius doit se réjouir avec les ennemis de la philosophie ! Mais nous, s'il est vrai que nul héros ne soit tel aux yeux de son valet de chambre, gardons-nous de tomber jamais dans la situation de l'homme pour lequel il n'y a point de héros.

Il serait à plaindre, celui qui ne comprendrait pas la grandeur de Frédéric, et qui, à l'ombre des tilleuls de Berlin ou sur la terrasse de Sans-Souci, à l'heure où le soleil fait scintiller les vitres de la chambre du roi, songerait à de petites disputes de savants, aux diatribes du docteur Akakia, aux soupers gloutons de La Mettrie, et verrait autre chose que ces témoins de la vie et de la mort d'un roi philosophe, beaucoup de livres pieusement conservés et le fauteuil peu douillet dans lequel Frédéric sut mourir. En présence de ces reliques, si différentes des reliques ordinaires des souverains, on sent la beauté simple, l'action bienfaisante du dix-huitième siècle, et l'on se dit : Tel siècle, tel héros.

C'est le héros d'une époque qui n'est plus héroïque, un héros tout moderne. Ce n'est pas un roi d'Homère ; en vain Schiller voulut le prendre pour sujet d'une épopée. Il lui fallut renoncer à transformer en sceptre homérique la canne populaire du vieux Fritz. Schiller en est-il moins poète et Frédéric moins grand ? Phidias n'eût point aimé un tel modèle, et cependant l'art allemand est-il dans l'erreur, lorsqu'il revient toujours à ce type singulier auquel il doit, on ne peut le nier, plus d'une inspiration vraie. La peinture a exprimé d'une manière touchante les derniers moments et la dernière pensée du Sage¹, et la statuaire a rallié autour du capitaine, dans une glorification commune, ses lieutenants et les plus illustres de ses sujets.

Regardez, sur son cheval hennissant, cette figure étrange comme une légende des temps passés, vivante et familière comme un contemporain, sereine comme une pensée d'avenir, et demandez-vous pourquoi Frédéric est grand. Il est grand parce qu'il est homme, parce que, né au-dessus du commun des hommes, il dédaigna tout vain prestige, tout déguisement, pour se rejeter toujours en pleine humanité ; parce qu'il voulut paraître tel qu'il était, avec ses défauts, ceux de sa race et de son temps, avec les velléités despotiques qui bouillon-

¹ Frédéric II mourant, tableau de M. Jules Hübner.

naient refoulées dans son sang, ses caprices, ses rancunes littéraires, ses prétentions naïves au beau langage français, ses petits vers et ses discours, laurier académique un peu fané, et parce que, sans emphase, portant le poids de la bonne et de la mauvaise fortune de l'action et de la pensée, il progressa jusqu'à la mort.

Regardez-le comme son peuple le regarde, non comme un symbole vieilli, une idole dont le culte opprime l'esprit humain, mais comme une patrie en espérance. Tel vous le voyez, avec ce type admirablement fixé par Rauch, cet air narquois, ce tricorne et ce costume *rococo*, tel le virent ses contemporains, tel aimera à le voir encore une postérité reculée, qui n'aura pas à le faire descendre du piédestal, comme d'autres héros trop vantés, pour le dépouiller de l'attirail pompeux et des oripeaux d'une fausse grandeur.

Reconnaissons à ces traits et saluons le digne fils du dix-huitième siècle, osons même le revendiquer comme une création de notre philosophie, puisqu'il fut son fidèle disciple et son protecteur. Combien de fois la persécution levée sur les libres penseurs ne fut-elle pas arrêtée ou rendue vaine par la complicité du roi de Prusse et l'asile de Berlin! Ne l'oublions pas; mais que, dans ses réactions antifrançaises, l'Allemagne n'oublie pas non plus que c'est l'esprit français qui a dirigé le plus pratique de ses hommes de génie.

Le rôle historique de Frédéric le Grand, l'un des plus beaux titres de gloire de la littérature philosophique du siècle dernier, est le moins littéraire dans le sens étroit du mot; aussi doit-il céder ici la place à la littérature proprement dite.

II.

Tandis que Maupertuis avait puisé en Angleterre les éléments d'une gloire scientifique destinée à se transformer en ridicule, des poètes, des romanciers, trouvèrent dans le même pays une source féconde d'inspirations et de succès durables. L'abbé Prevost et Destouches séjournent longtemps à Londres, d'où ils rapportent deux tendances opposées qui se perpétueront en série parallèle dans l'école de nos poètes dramatiques et de nos romanciers. L'une, dont Marivaux est la plus brillante personnification, se consacre à la représentation des mœurs et des sentiments honnêtes et tempérés de la bourgeoisie, tandis que l'autre, qui a la gloire d'avoir produit un chef-d'œuvre, *Manon Lescaut*, se jette dans la peinture trop fidèle des corruptions du siècle.

La préférence marquée du critique allemand pour les tendances plus pures de la première école, sans le porter à exagérer le mérite du drame bourgeois de Marivaux et de La Chaussée, le rend sévère pour le grand roman de *Manon*.

« En France, dit-il, *Manon Lescaut* passe encore aujourd'hui pour un chef-d'œuvre qui ne se peut surpasser. George Sand l'a imité dans *Leone Leoni*, et des critiques sérieux comme Sainte-Beuve et Villemain ne mettent pas de bornes à leurs louanges. Mais, en dépit de ses mérites incontestables, cet ouvrage produit une impression générale pénible. Les jeunes amants tombent non-seulement dans des légèretés impardonnables, mais dans le vice et le crime. Pour obtenir de nouveaux moyens de satisfaire sa soif de plaisirs et de luxe, Manon se vend à de riches débauchés, et le chevalier triche au jeu. Le motif par lequel des Grieux excuse sa perversité, disant que la plupart des hommes de son rang se livrent aux mêmes turpitudes, donne au roman un aspect plus choquant encore. Il ne détrône pas cette antique vérité, que ce qui est mauvais et immoral en soi ne peut jamais être artistiquement beau. »

Peu d'entre nos lecteurs souscriront à cette critique. Aussi n'essayerons-nous pas de la combattre. Il y a là une nuance très-prononcée que l'auteur allemand, détourné par un sujet qui lui répugne, n'a pas bien observée. S'il se fût préoccupé davantage de l'étude psychologique du dix-huitième siècle, il n'eût pas rapproché dans sa pensée, comme il le fait, Prevost et Crébillon le jeune. Entre le poète entraîné par la force de la vérité à peindre des passions et des types impurs et l'écrivain qui cherche les succès de vogue par des œuvres de scandale dans le goût du temps, il y a l'immense distance de l'art à l'industrie, du savoir-faire au génie. D'ailleurs, exclure du roman les souillures profondes d'une société, n'est-ce pas retomber dans une sorte de classicisme aussi exclusif, au nom de la morale, que le fut au nom des lois du beau le classicisme de l'ancien théâtre? Et si, comme M. Hettner va nous l'expliquer, le drame bourgeois a sa raison d'être, ses principes et ses dangers, n'en est-il pas absolument de même du roman?

« Nous n'avons, écrit-il, à comprendre le drame bourgeois que comme un fait, ou plutôt une nécessité historique. Diderot développa ce genre, qui a pris depuis une extension considérable dans tous les pays. Cet art trouvera partout un public de spectateurs bienveillants, des écrivains doués d'un talent qui n'a pas la force comique ou tragique, et qui, à cause de cette infériorité, se dirige avec prédilection vers les scènes de mœurs et d'intérieur, genre évidemment subalterne

au point de vue de l'art. L'écueil où il tombe d'ordinaire, ce sont les fadeurs larmoyantes et les réalités journalières de la vie commune. Voilà pourquoi Marivaux, Destouches, Nivelle de La Chaussée appartiennent à l'histoire, mais ne sont plus du répertoire dramatique. Cependant il y a en eux un pressentiment vrai. La représentation dramatique peut entrer dans toutes les douleurs et les complications de la vie bourgeoise et demeurer sur les hauteurs du comique et du tragique purs. Que faut-il pour cela ? *un sujet choisi avec génie*. Ce n'est ni dans la comédie larmoyante des Français, ni dans le drame moralisant de George Lillo que s'est réalisée la pensée juste et profonde de mettre en scène les classes moyennes. C'est Lessing qui, s'inspirant des auteurs français, a complété ce qu'ils avaient entrevu confusément dans les aspirations de leur temps. L'épanouissement poétique de ces ébauches contenant un germe précieux mais informe encore, c'est *Mina de Barnhelm* et *Emilia Galotti*. »

Un sujet choisi avec génie.... Si ce mérite a manqué au drame bourgeois, il ne fait pas défaut dans *Manon*. Au point de vue de la moralité, ce récit serait facile à défendre, mais nous pensons que l'objection de M. Hettner contre cette tragique histoire, de même que la condamnation absolue des poésies fugitives de Chaulieu, de Voltaire, auxquelles il ne reconnaît aucune valeur littéraire, n'est peut-être pas prononcée exclusivement au nom de la morale ; sans quoi il n'eût pas mis à l'abri de tout reproche l'auteur du *Mariage de Figaro*. Admirant avec raison Beaumarchais comme le seul génie dramatique du dix-huitième siècle, l'auteur résume ainsi sa critique :

« Comme poète dramatique, Beaumarchais n'a point été égalé. Si jamais nous devons retrouver la grande comédie politique, ce ne sera pas le comique d'Aristophane, mais le *Tartuffe* et *Figaro* qui nous serviront de modèles. On ne peut sérieusement faire à l'esprit hardi et hasardeux qui anime ces comédies le reproche d'immoralité. Assurément Beaumarchais n'est pas net de toutes les taches qui souillent son temps ; mais jamais le mauvais ne triomphe du bon dans ses œuvres, comme il arrive trop souvent, hélas ! dans les pièces françaises de notre temps. Beaumarchais, ainsi qu'on l'a déjà dit avec raison, est aussi moral que peut l'être un Aristophane qui, sans miséricorde, taille dans le vif les maux de la société pour les guérir. »

Si nous saisissons bien ces trois jugements rapprochés à dessein, nous en devons conclure que la peinture franche et même un peu crue des vices d'un temps est morale ou immorale, selon que le but du poète est plus ou moins visible ; à moins que le caractère moralisateur

d'une œuvre, intimement lié, selon notre auteur, à la valeur esthétique, ne se reconnaisse à l'effet produit sur les contemporains. S'il en était ainsi, ce que nous ne pensons pas, nous n'aurions qu'à rappeler à M. Hettner la réponse de Goethe à ceux qui lui reprochaient les suicides causés par *Werther*.

Cherchant le caractère dominant de l'époque qu'il analyse, notre auteur voit en elle une littérature de tendances, inférieure comme art au dix-septième siècle; c'est pourquoi, préoccupé seulement des tendances, il se laisse aller à une assimilation trop complète de la morale et de l'esthétique, et à une simplification extrême de son sujet. Il a bien vu, il n'a pas assez vu. Dans toute littérature il y a un ordre de productions délicates qu'on ne goûte vraiment que sur le sol natal. Ce sont les œuvres toutes spontanées et personnelles, comme *Manon*, les *Lettres* et *Portraits* de mademoiselle de l'Espinasse, les *Pensées* de Vauvenargues, les *Essais* non scientifiques de d'Alembert, les *Mémoires* et autres œuvres analogues, plus nombreuses dans la flore du dix-huitième siècle qu'aux autres grandes époques littéraires. Si la grandeur propre au siècle de Voltaire est le génie de la propagande, ce n'est pas la seule qui rachète son infériorité relativement au siècle de Louis XIV; la richesse, la grâce charmante de la littérature familière et confidentielle du dix-huitième siècle est un des caractères essentiels de sa beauté. Dans cet âge belliqueux la plume ne fut pas toujours une arme toute-puissante et meurtrière, elle fut l'instrument, très-docile parfois, de la pensée poétique, et, sans chercher une action immédiate, elle exprima une passion ardente, sut trahir les nuances d'un caractère et révéler tous les mystères d'une âme. Ces œuvres personnelles, intimes, comparées à un travail gigantesque comme l'*Encyclopédie* ou les grands ouvrages de Voltaire, semblent peu de chose. Ce n'est qu'une minorité, si l'on veut, mais une minorité d'une valeur et d'une signification importante. Or il ne faut pas que dans le domaine de la critique non plus qu'ailleurs les minorités soient sacrifiées.

Le dix-huitième siècle, dira-t-on, n'est point encore du domaine de la critique. Cela n'est que trop vrai; M. Hettner a bien compris cette difficulté particulière de son sujet et il en a triomphé mieux que ses devanciers. « Corneille et Racine, dit-il, sont des figures achevées, complètes, loin de nous à jamais et purement historiques. Voltaire, Montesquieu, Diderot et Rousseau sont encore vivants et pour ainsi dire nos contemporains. Nous les vénérons ou nous les avons en horreur, selon le parti politique ou religieux auquel nous appartenons. »

Se tenir en dehors de ces factions, s'élever au-dessus des dédains de l'Allemagne et des haines traditionnelles de certains partis français contre Voltaire et ses disciples, voilà ce que M. Hettner a su faire parce qu'il l'a sincèrement voulu. On peut différer sur les appréciations individuelles, mais on sent dans tout ce qu'il écrit la recherche de la vérité.

Le court exposé que nous allons transcrire des idées et de la situation générale du dix-huitième siècle pendant le règne de Voltaire, a le mérite rare, lorsqu'il s'agit de cette époque, de n'avoir pas la forme de la polémique, mais le ton de l'histoire.

« Dans le développement de la philosophie française il faut distinguer trois époques. L'époque du déisme venu d'Angleterre. Son fondateur et son défenseur le plus illustre est Voltaire. Il combat la révélation et l'Église, mais se tient fermement sur le terrain d'un Dieu personnel et de l'immortalité individuelle.

» La seconde époque est celle du matérialisme absolu et déclaré. La tête de ce parti est Diderot avec le groupe qui l'entoure. Ils reçoivent, d'après leur entreprise commune, le nom d'encyclopédistes. Ils considèrent la vie de la nature non pas comme naissant d'un Dieu éternel qui crée et gouverne toutes choses, mais comme résultant d'une loi éternelle qui lui est propre. La théologie et la métaphysique deviennent science naturelle. Cette école dégénère souvent, faute de recherches approfondies et de phénomènes solidement établis, en hypothèses insoutenables et en rêves indéfinis.

» La troisième époque est la protestation du sentiment intérieur de l'homme contre la doctrine matérialiste qui ne lui donne nulle satisfaction. C'est la révolte de l'idéalisme du cœur qui ne veut pas abandonner ses droits et céder à la domination étroite de l'intelligence. C'est enfin le retour à Dieu et à l'immortalité, non par la voie de la révélation et des croyances de l'Église, mais au nom du sentiment religieux inhérent à l'âme humaine. Cette époque, représentée par Rousseau, trouve un écho prolongé en Allemagne dans l'école philosophique du sentiment, chez les Hamann, les Herder, les Jacobi, etc.

» Ces trois écoles ou plutôt ces partis philosophiques ont une vue claire des contrastes qui les divisent. Aussi se combattent-ils souvent avec une haine passionnée. Mais contre l'Église dominante ils poursuivent le même but et font en commun la même guerre à outrance.

» Voilà pourquoi leurs adversaires portent sur eux tous le même jugement et les rejettent également, sans tenir compte des profondes divergences qui existent entre eux.

» Les mêmes contrastes, les mêmes éléments de progrès et les mêmes dangers fermentent dans l'État et la société....

» On ne vit qu'à rarement, si l'on vit jamais, dans l'histoire une semblable rupture entre un présent abhorré et un bel avenir rêvé de toutes les puissances de l'imagination. Dans l'État et dans l'Église règnent une oppression, une dégradation indigne de la nature humaine, et du sein de cette oppression s'élève un espoir, une activité sans bornes qui s'efforce vers le droit et la vérité, et qui, commençant sur les ruines d'un passé honteux l'affranchissement de l'humanité, prédit aux générations futures plus heureuses les lumières et le salut.

» Il y a chez ces hommes une vivacité, une ardeur de passion qui naît de leur confiance, de leur foi entière au triomphe définitif de leur cause. Ils pensent en vérité que les arbres vont croître au ciel, et qu'aux rayons de la lumière nouvelle les corps ne porteront pas d'ombre. Les générations suivantes n'ont jamais retrouvé une telle plénitude de vie. L'homme éprouvé par l'expérience a mûri; mais en perdant les erreurs de la jeunesse il en a aussi perdu les charmes.

» S'il fallait encore une preuve pour démontrer que la philosophie française n'a fait qu'exprimer les espérances latentes de tous, nous trouverions cette preuve dans le fait étrange que ceux-là mêmes qui étaient appelés par leur position à poursuivre et à chasser l'esprit nouveau, non-seulement le combattaient sans vigueur, mais même, la plupart du temps, le protégeaient et l'encourageaient. Au début le clergé ne fit aucune attention aux agitations de la libre pensée. Jésuites et jansénistes étaient trop absorbés dans leurs querelles intestines pour découvrir l'ennemi commun qui se déployait. Lorsqu'enfin le clergé aperçut le danger, il ne se trouva pas en mesure de lutter par le savoir et l'intelligence, mais se servit des armes du pouvoir et combattit par la force ce qui ne pouvait être repoussé que par l'esprit. Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, lançait des mandements et des excommunications. Le *Journal de Trévoux*, organe des jésuites, s'emportait, fulminait contre l'hérésie, mais les arguments de la vieille scolastique étaient usés. Les Fréron, les La Beaumelle, les Desfontaines, envoyés au feu contre Voltaire, étaient de plats esprits, moralement des misérables.

» Où trouver un Bossuet, un Pascal ? Une apologie de l'Église qui fit impression en ce temps-là, et soit restée de nos jours digne de mémoire ?....

» Une partie du clergé lui-même, la troupe brillante des abbés mondains, a passé à grand bruit dans le camp ennemi....

» La foi et l'État subsistent, et cependant c'est ignorance ou lâcheté que de paraitre un défenseur de la foi et de l'État.

» De là, de tous côtés, les plus étranges hypocrisies et les situations les plus fausses. L'Académie est en majorité libre penseur, incrédule même dans ses membres les plus éminents; elle couronne des ouvrages qui dix ans auparavant auraient été poursuivis par le fer et le feu. Néanmoins, auprès des questions philosophiques qu'elle pose, elle donne des sujets de prix purement orthodoxes, et en 1752, par exemple, le thème du concours de poésie est ceci : *Tendresse de Louis XIV pour sa famille.* »

Une des plus singulières de ces anomalies, c'est le discours de réception à l'Académie où Malesherbes se félicite de voir que les lettres et la philosophie ont reconquis la liberté qu'elles avaient dans la Grèce antique, tandis qu'en réalité une organisation complète de mesures préventives et prohibitives, où l'intérêt commercial est associé à la censure de la police, pèse sur la presse en France.

Ces mesures, il est vrai, sont impuissantes, grâce à la connivence des fonctionnaires. La bureaucratie n'était pas assez ancienne pour avoir façonné ses instruments. M. Hettner rapporte, comme exemples, l'anecdote bien connue par les *Lettres* de Diderot, de Malesherbes cachant chez lui les papiers du philosophe pendant qu'il donne ordre de les aller saisir, et celle des *Confessions*, où Rousseau se représente saluant dans la campagne les officiers publics qui se rendent chez lui pour l'arrêter. Sans cette conspiration ouverte, à l'intérieur comme à l'étranger, le dix-huitième siècle n'aurait pu accomplir son œuvre.

« L'Europe, le monde civilisé tout entier prit la plus vive part à ces luttes. Les gouvernements absolus eux-mêmes, las des dissensions perpétuelles et des empiétements d'un clergé ambitieux, prirent ouvertement parti pour les nouveautés, sans en comprendre toute la portée. En Espagne, en Portugal et en Italie cette influence se fit sentir aussi fortement qu'en Prusse, en Autriche, en Suède et en Danemark. L'impératrice Catherine, la Sémiramis du Nord, se montra la protectrice zélée des philosophes.

» La faveur générale que le dix-huitième siècle accordait à ces écrivains-philosophes s'est convertie en une haine ardente et non moins générale. Après les violences et les bouleversements de la Révolution, nous avons pris l'habitude de frapper sans ménagement sur la littérature française du dix-huitième siècle. En France, chacun attire les écrivains de cette époque dans les querelles actuelles des partis, en Angle-

terre et en Allemagne, on ne les lit pas, on ne les connaît plus, mais on les dédaigne. On parle de leur témérité, de leur licence effrénée, on ne voit en eux que le fruit d'un siècle perversi. On ne recherche pas s'il n'y a pas en eux quelque chose de vraiment bon et fécond.

» Nul homme raisonnable ne défendra ou n'essayera de nier les erreurs et les fautes graves de ces écrivains. Ils sont les fils d'un âge corrompu. En eux le minerai est enveloppé de scories. Ils n'ont souvent que le trait ironique, l'esprit railleur, où le sérieux moral et la profondeur scientifique seraient nécessaires. Ils donnent pour des vérités acquises leurs vues personnelles, ou tout au plus des hypothèses de génie. Dans leurs attaques contre l'Église et la religion, une haine aveugle les guide souvent plus qu'un pur amour de la vérité. Dans leurs vues de réforme pour l'État, ils oublient les lois et les conditions de la réalité. Manquant de toute expérience de la vie publique, ils ne voyaient pas les obstacles que les circonstances données opposent aux améliorations les plus souhaitables, et n'en étaient que plus hardis et absolus. Mais c'est un devoir de reconnaître que leurs erreurs contenaient un germe impérissable de vérité, qu'il y a dans leur pensée et leurs actes une inspiration généreuse et une grande puissance. Dans un temps où la persécution religieuse, les tortures, l'emprisonnement arbitraire, l'iniquité des tribunaux, l'oppression de toute nature étaient la règle, le droit et la coutume journalière, ils s'élevèrent avec un sentiment profond d'indignation contre tout ce qu'ils nommèrent abus, combattirent sans relâche pour les lumières, la tolérance religieuse, l'affranchissement et le soulagement des classes populaires écrasées de maux, et reconquirent les droits imprescriptibles et méconnus de la pensée et de la dignité humaine. Voilà, malgré toutes leurs faiblesses, leur grandeur, leurs titres immortels devant l'histoire. »

III.

Dans les monographies qui suivent ces considérations générales, M. Hettner a fait la part large aux faiblesses des philosophes. Nous ne craignons pas de prendre vis-à-vis de lui le rôle d'apologiste de nos grands hommes, parce que nous pourrions aisément prouver que sa sévérité, portant sur les habitudes et le caractère des individus, vient de ce qu'il n'a pas jeté sur leur vie privée et leurs relations sociales un regard assez assuré. Son chapitre incomplet sur les salons est une de nos preuves, mais, plus que toute autre, cette ligne où nous voyons,

à notre grande surprise, rayer d'un trait de plume un roman très-véridique et non moins significatif : « En 1765, d'Alembert se retira dans la maison de son amie, mademoiselle de l'Espinasse, qu'il aimait toujours de la plus intime, mais de *la plus pure amitié*. »

Est-ce conviction, est-ce discrétion chez l'historien qui a écrit ces mots ? On ne sait, en vérité. Mais il n'importe, que cette méprise ne nous arrête point. Transportons-nous sans arrière-pensée, sans aucune de nos idées actuelles, au milieu de cette société disparue, afin de voir en quoi se résument les blâmes ou les restrictions qui atteignent Voltaire en particulier, puis les matérialistes, et en général toute l'Église philosophique.

Le plus sérieux de ces reproches à nos yeux, et le plus immérité, ce n'est pas le manque de gravité, la plaisanterie sans respect et sans frein, le manque de dignité ou même de courage qui porte Voltaire à nier ses ouvrages avec un luxe inépuisable de mensonges, et à faire acte de bon catholique en recevant la communion ; ce n'est pas non plus la licence de l'imagination et des mœurs ; c'est ce reproche tant de fois répété de frivolité d'esprit, défaut attribué par M. Hettner à l'influence des salons.

« L'action de ces salons est évidente, dit-il ; ils ont puissamment contribué à répandre les nouvelles idées, mais aussi à les rendre superficielles.... Si, comparant la littérature philosophique française à celle des Allemands et des Anglais, nous accusons à bon droit la première de frivolité, c'est certainement sur la vie de salon que la faute doit être en grande partie rejetée. »

Frivolité ! ce mot tombe vite d'une plume allemande. Sans nier qu'il se puisse appliquer parfois à la vie de salon, nous pouvons nier qu'il s'applique aux salons de la société philosophique. Nous n'entendons pas par salon un petit foyer d'intrigues, politiques ou littéraires, car cela c'est l'abus, la décadence du salon, c'est bien près d'en être la fin. Mais le vrai salon, celui qui a sa raison d'être, l'entourage nécessaire de toute femme qui, possédant une distinction personnelle jointe à des circonstances extérieures qui la tirent de l'obscurité et lui donnent le loisir, devient un centre d'attraction pour le mouvement intellectuel de son pays, un tel salon ne peut avoir une influence amoindissante sur les esprits et les caractères ; loin de là, c'est un état social supérieur à la clôture et à la retraite absolues de la vie de famille. Aussi voyons-nous ce salon se former dans les milieux les moins propres à son développement. L'Allemagne au dix-neuvième siècle a eu des salons. Guillaume de Humboldt épouse une femme

digne de lui, bientôt s'ouvre chez eux l'un des salons les plus intéressants et les plus variés. Les noms de Varnhagen et de Rahel rappellent encore un salon; et pour revenir en France, même aux heures de tempêtes démocratiques, madame Roland, une fille du peuple, improvisa un salon, puissance suspecte aux petits tyrans du jour.

Ainsi l'influence des salons et l'influence des femmes, c'est une seule et même chose. La juger bonne ou mauvaise, c'est le droit de chacun, mais puérile ou frivole, non. Qu'on nous les nomme donc les femmes frivoles qui furent aimées, célébrées, pleurées amèrement par nos philosophes, et auraient détourné leur génie! Appellera-t-on frivole l'intrigante échappée du cloître, l'indigne mère de d'Alembert? Ce serait un violent euphémisme. Qui donc alors est frivole? Celle que Frédéric nommait Vénus-Newton; la marquise du Châtelet qui dirigea Voltaire vers les sciences mathématiques et lui fit commencer une très-belle et nouvelle tentative historique? Est-ce madame d'Épinay que nous voyons occupée avec Diderot à continuer la Correspondance de Grimm absent? Est-ce l'excellente madame Geoffrin, cette providence vivante, si digne du titre de « mère Geoffrin » donné sérieusement sous forme plaisante? Est-ce mademoiselle de l'Espinasse, cet esprit pénétrant qui jugea avec tant de finesse les talents et les caractères, et mourut pour s'être trop peu connue peut-être? Est-ce mademoiselle Volland, courageuse et dévouée, refusant d'échapper par le mariage à la tutelle impérieuse d'une mère, pour rester fidèle toute sa vie à un engagement qui ne peut devenir une véritable union? Seraient-ce mesdames Helvétius, d'Holbach, gracieuses, belles et spirituelles que nous entrevoyons dans les récits de Diderot, s'efforçant avec un tact exquis et une tenue parfaite de contenir un peu les entretiens trop libres? Est-ce mademoiselle de La Chaux? Ou ne serait-ce pas plutôt cette femme digne des temps antiques, madame de Condorcet, qui, à l'heure suprême de la proscription, trouvant Condorcet occupé à sa *Justification*, l'interrompt et inscrit sur la page inachevée: « Quitté à ma prière pour écrire l'*Esquisse des progrès de l'esprit humain*. »

Qui nous rendra cette prétendue frivolité, la faculté de glisser en riant sur les inévitables détails de la vie, faculté d'artiste qui appartient aux Français du siècle dernier, ces maîtres en l'art de vivre?

Et si l'on veut parler de la vraie frivolité, c'est-à-dire une vue superficielle des grands intérêts de la vie, une sorte d'indifférence ou d'insouciance pour la vérité, peu d'attachement aux principes et aux idées, la frivolité qui est le contraire de la passion enfin, quelle

époque est plus exempte d'un tel blâme ? Quand le monde a-t-il été plus ébranlé, soulevé avec plus de puissance qu'au dix-huitième siècle ? Quels hommes ont jamais agi et parlé en faveur de leur race avec un désintéressement aussi complet de toute espérance personnelle en ce monde ou en l'autre ?

Répondant à Voltaire, qui l'interrogeait sur deux définitions de la gravité morale, Condorcet écrit : « Je trouve que Confucius a mieux défini la gravité d'un sage et la Rochefoucauld la gravité d'un sot. Cela vient peut-être de ce qu'à la Chine la gravité est la contenance, tandis qu'en France elle est le masque des sots. *Je ne me souviens pas d'avoir vu en France un seul homme grave qui ne fût un homme médiocre.* Il en est sans doute autrement à la Chine. » Ainsi le dix-huitième siècle ne fut point grave ; mais il sut ce qu'il faisait en riant ; son rire ne fut pas le rire d'un étourdi ; sa joie fut une force bien dirigée.

Nos philosophes pensaient, et leurs écrits intimes attestent cette croyance, que toute cause, bonne ou mauvaise, a ses martyrs ; que le martyre ne prouve nullement la vérité, et qu'en conséquence ils devaient consacrer leur existence tout entière, leur énergie, leur talent et leur cœur à l'idée de progrès qui était leur foi, mais qu'ils devaient autant que possible éviter le martyre. De là toute la tactique de l'armée philosophique ; la nécessité de mettre les rieurs de son côté, de s'abriter à l'ombre de hautes protections, à défaut de garanties légales, ou plutôt sous un régime de lois qui était pour les libres penseurs un danger réel et incessant ; de là les pseudonymes, la paternité des ouvrages niée ou revendiquée tour à tour, selon la circonstance, manœuvre adoptée d'un commun accord, non-seulement par les timides comme d'Alembert, mais par un Condorcet qui montra depuis qu'il savait prévoir la mort et ne pas reculer devant elle ; de là encore, chez Voltaire, d'abord la recherche de l'impunité attachée aux richesses, et plus tard la retraite à Ferney ; de là, si on ose le dire, la longévité du patriarche qui fut un tel bienfait pour sa cause. De là, peut-être, la communion de Voltaire, si toutefois l'on doit adopter l'interprétation de M. Hettner sur cet acte qu'il prend au sérieux, sans se demander en quoi consiste une concession qui ne coûte pas une rature à l'auteur du *Dictionnaire philosophique*.

Nous pourrions rappeler à l'historien, sur ce fait, un passage qu'il traduit dans son livre, où Voltaire déclare, comme il l'a fait maintes fois, que le philosophe (il entend le déiste, et la plupart des déistes sont de cet avis) peut suivre un des cultes établis. En effet, le philosophe ne se bannit volontairement d'aucun lieu du monde. Ce n'est

qu'à une époque toute moderne et dans des circonstances exceptionnelles quant au principe, mais devenues générales en se multipliant, que le sentiment religieux a fini par se trouver l'opposé de l'esprit philosophique. Ce préjugé, l'un des plus funestes, est si commun en France, qu'on a voulu voir dans les aspirations religieuses de Vauvenargues des élans de croyance refoulée et des tergiversations de pensée, au lieu d'y voir le caractère harmonieux des philosophes de l'antiquité et de quelques-uns des Allemands modernes.

Marc-Aurèle est un philosophe, sans doute; sommes-nous choqués par l'idée de Marc-Aurèle sacrifiant aux dieux de la patrie et des ancêtres? Sommes-nous choqués aussi d'apprendre que tel philosophe allemand (pourvu qu'il ne professe pas l'athéisme) accomplit les devoirs du fidèle et même du pasteur chrétien dans telle petite ville? Pourquoi donc les poèmes de David, chantés sur les modes des anciens Hellènes, pourquoi les accents sublimes de Palestrina, de Bach, de Mozart et de Beethoven ne sauraient-ils exalter le sentiment du divin dans l'âme du philosophe? Pourquoi nulle bonne parole ne s'adresserait-elle à lui parmi les enseignements moraux qui tombent de la chaire?

A l'application nous sommes jusqu'à un certain point dans le faux, et nous le sentons. Les manifestations catholiques de Voltaire sont d'un ordre tout spécial : il ne s'associe pas à une prière, il reçoit un sacrement, acte qui implique une croyance feinte. Supposé que cet acte ne soit pas une plaisanterie d'un goût discutable et doive être attribué à un manque de courage, qu'est-ce que cela prouve? Prenons-y garde : cela prouve qu'il fallait du courage pour s'en abstenir. Et si Voltaire a voulu, en se compromettant un peu, faire cette démonstration, nous le demandons à notre auteur lui-même, est-ce contre Voltaire que la démonstration est accablante?

IV

Laissons les détails. A la base de toutes les accusations partielles contre nos philosophes, et des réponses que l'on peut faire à chacune d'elles, se pose une question de principe. Quelles sont les fautes, quels sont les vices et les crimes d'un temps que l'historien doit flétrir? Ce ne sont pas les fautes qui tiennent à l'héritage qu'il a reçu et dont par ses propres efforts il a délivré les époques à venir; ce sont les fautes ou les vices qui ont desservi sa cause ou arrêté son développement. De

ces fautes historiques, le dix-huitième siècle est dépourvu. Il a agi infiniment plus que d'autres siècles, il a atteint son but, donc il a pris le bon chemin. Audacieux, habile et infatigable, s'il est honni de nos jours, c'est par des générations qui vivent de ses bienfaits sur le sol de ses conquêtes !

Est-ce à dire qu'il soit parfait ? Non assurément. Le siècle de la philosophie française a vieilli par une lacune profonde, mais inévitable, parce qu'elle est dans sa nature même ; c'est l'insuffisance scientifique. Non-seulement dans les sciences naturelles, mais lorsqu'ils traitèrent de la politique, nos écrivains firent preuve d'une inexpérience complète, et ils ignorèrent absolument une belle science née de nos jours, l'histoire religieuse. Élevés par l'orthodoxie, qui ne leur montra pas l'usage des armes scientifiques, les premiers champions de l'idée moderne, les mains vides, lorsqu'ils voulurent combattre, n'eurent pas même le choix du terrain. Ils tendirent vers la science comme vers leur alliée naturelle, sans avoir le temps de conclure avec elle une alliance définitive. Leur seule base inexpugnable fut la raison individuelle. La raison ainsi que la foi nia tout ce qui n'était pas elle. De là vient que l'histoire rationaliste, sans être aussi exclusive que l'histoire selon Bossuet, est trop exclusive encore.

Dans l'entraînement de la lutte, nos philosophes ne se contentent pas toujours de supprimer de l'histoire les phénomènes qui touchent au merveilleux ; ils tombent dans des interprétations erronées qui font suspecter leur bonne foi ; mais de ces exagérations mêmes la vérité profite, et vers la fin de l'époque philosophique, c'est-à-dire au commencement du règne de Louis XVI, nous voyons déjà poindre dans une très-grande intelligence une sorte de réaction contre la méthode de Voltaire. Turgot écrit en 1776 : « J'ai vu un *Commentaire sur la Bible* par Émilie¹, mais il n'avait que deux volumes in-quarto. Il a pu faire la pelote de neige entre les mains de son jeune amant et du Vieux de la montagne². Ce serait une chose intéressante qu'un pareil *Commentaire*, mais je le voudrais fait sans passion et de façon à tirer aussi du texte tout ce qu'on en peut tirer d'utile comme monument historique précieux à beaucoup d'égards. L'envie d'y trouver des absurdités et des ridicules, qui quelquefois n'y sont pas, diminue l'effet des absurdités qui y sont réellement et en assez grand nombre pour qu'on n'en cherche pas plus qu'il n'y en a. »

¹ Madame du Châtelet.

² Saint Lambert et Voltaire.

Ces lignes sont très-remarquables, si l'on songe qu'en ce temps-là tous oubliaient l'intérêt historique des textes sacrés pour n'y voir, même en dehors de toute polémique, que des péchés contre la raison; c'est ainsi que le roi de Prusse écrit confidentiellement et sans la moindre intention agressive, à l'occasion de la mort de d'Alembert : « Newton fit un *Commentaire sur l'Apocalypse*, mais feu d'Alembert lui est bien supérieur par le choix qu'il a fait; car il n'y a pas de comparaison à faire des sages réflexions de Tacite aux balivernes de saint Jean ¹. »

Combien de critiques allemands, dont Frédéric eût apprécié le savoir, ont fouillé depuis cette Apocalypse dédaignée dans un esprit bien différent! Les Allemands du dix-neuvième siècle, respectueux envers le passé, n'ont pas pour cela accusé leur roi de jugement faux ou étroit! Ils savent bien que la liberté la plus entière a dû présider à l'analyse des livres sacrés et des figures historiques couronnées de l'aurole de sainteté pour que l'histoire religieuse se fondât, et que nul n'a contribué plus que le grand Frédéric à établir une telle liberté. Ah! si le philosophe qui prononça cette parole royale : « Dans mes États chacun fait son salut à sa façon, » eût régné aussi longtemps que Louis XIV, et sur l'Europe entière, le temps de la vérité historique fût bien plus tôt venu; et Voltaire, éclairé par la paix religieuse, n'eût point élevé un monument trop durable à l'erreur en consacrant sa plume à cette négation de l'inspiration patriotique et divine, qui pèse sur la mémoire du poète.

Nommer *la Pucelle*, c'est signaler l'échec le plus complet du rationalisme français appliqué à l'histoire. Quelle arme terrible livrée à ses ennemis! C'est plus qu'une vue incomplète cette fois; c'est une vue faussée dont heureusement le mauvais effet a cessé depuis longtemps d'agir.

Disons-le donc simplement et sans orgueil, nous avons plus de science que nos pères; mais jusqu'à ce jour nous n'avons pas d'autre supériorité sur eux, pas même en morale, quelles que soient nos prétentions à cet égard.

Nous pouvons accuser d'immoralité tel de leurs ouvrages ou de leurs actes, l'ensemble de leur vie et de leur œuvre est là qui proteste en nous montrant que la plus durable de leurs conquêtes est la conquête morale; c'est en vain que dans nos habitudes de langage nous confondons le dix-huitième siècle chronologiquement parlant, c'est-à-

¹ Lettre du roi de Prusse à Condorcet.

dire les cent années qui embrassent la Régence et la Révolution, avec le dix-huitième siècle littéraire, période beaucoup plus courte; nous sentons tous qu'il est injuste de rendre les philosophes solidaires des folles orgies de la Régence ou des orgies sanglantes de la Terreur.

Dès le commencement du siècle, la situation morale des philosophes est parfaitement définie. La réaction pratique du cynisme contre l'hypocrisie a devancé l'expression des idées nouvelles; et l'incrédulité, remplaçant la superstition, circule dans le monde comme un produit de la mode avant d'être un produit de la réflexion. Dans cette société de la Régence, la masse flottante qui a existé partout, également dépourvue de la piété vraie et de la vraie faculté de penser, cette masse que l'histoire nous montre entraînée à tout vent de doctrine par la dernière impulsion, arienne sous Constance, païenne sous Julien, orthodoxe sous Théodose, schismatique avec le roi Henri VIII, tartuffe sous le règne de madame de Maintenon, voltairienne avec Voltaire, se jette au milieu des plaisirs comme elle se jetait dans les temples, et en vient à croire naïvement qu'elle a fait table rase de tous les préjugés. Un moment on peut dire que cette société est sans foi ni loi, et que les désordres, la déroute des anciens principes sert plus qu'elle ne nuit à l'avènement de la philosophie. Mais les philosophes ne contribuèrent en rien à un tel état de choses, et ils en comprirent tout d'abord le danger; on ne les vit pas alors inventer pour y remédier différentes lois morales supposées en rapport avec l'état intellectuel des différentes couches sociales: ils visèrent plus haut et plus juste; sans prendre la peine inutile de pousser la masse dans un courant plutôt que dans un autre, ils tentèrent par leur enseignement de décomposer cette masse en individus, ils firent naître des consciences, ce qui est en morale le point de départ de tout progrès. Leurs succès furent grands, si l'on songe qu'ils ne pouvaient faire appel à rien de surhumain; et quel que soit d'ailleurs le succès, la grandeur ici est dans l'entreprise même, dans ce seul fait que nos philosophes n'ont pas perdu de vue un moment le problème de la morale moderne. Depuis Maupertuis, qui ne se contente pas d'énoncer des vérités scientifiques, mais, préoccupé de leurs conséquences, essaye de garder la morale du christianisme, en rejetant le dogme, chacun s'applique à trouver une solution; les moyens sont différents, le but cherché est le même:

« Sous la domination du déisme anglais, les essais de morale philosophique avaient pris un développement considérable. Tout en niant la

révélation, on peut conserver la doctrine morale, en ne la considérant plus comme un précepte de la religion; il faut alors reconnaître l'aspiration à la vertu et à la vie morale comme existant chez l'homme. Ce fut là le côté le plus faible de Locke : dans sa guerre aux idées innées, il avait dépeint la vertu et la moralité variables selon les peuples. Shaftesbury et après lui les philosophes écossais Hutcheson et Ferguson comblèrent cette lacune en déduisant de l'effort de l'homme vers le suprême bonheur la nécessité, la fixité de l'idée de vertu. Ainsi, ceux-là mêmes qui niaient les idées innées croyaient pouvoir parler d'un sens moral inné.

» Le déisme s'est toujours tenu à ce point, les déistes allemands aussi bien que Voltaire. Il est clair que la morale des matérialistes doit chercher sa base sur un tout autre principe. La morale du matérialisme a, d'après sa nature intime, un double problème à résoudre.

» Niant le libre arbitre, le matérialisme est tenu d'expliquer comment la nécessité toute-puissante se fait sentir dans les actions humaines par l'intermédiaire des phénomènes et des combinaisons multiples de la vie; et si, conséquent avec lui-même, le matérialisme nie, outre le libre arbitre, une impulsion naturelle imposant la loi morale, il doit montrer d'une manière d'autant plus convaincante qu'il subsiste un lien moral, et qu'une dissidence irréconciliable sépare le juste de l'injuste, le bien du mal.

» Évidemment, l'importance de ce problème ne fut pas suffisamment comprise par les chefs du matérialisme. Diderot n'a jamais traité que fragmentairement les questions fondamentales de la morale scientifique, et lorsqu'il les traite, il adopte sans examen approfondi cette ancienne donnée, que l'homme aspire au suprême bonheur et ne l'atteint d'une manière stable que par la vertu; et lorsque plus tard d'Holbach publia ses écrits sur la morale, sans réflexion il fit découler les devoirs de l'individu des devoirs de la communauté. Mais nulle part il n'est démontré comment l'homme, par une nécessité de sa nature, se décide à agir, et pourquoi le bien ou le mal dans cet acte est déterminé par la considération du bien et du mal de la communauté. Quoi d'étonnant alors si la sophistique se fit bientôt jour, et tira des conclusions qui effrayèrent les chefs plus sérieux de la même école ?

» Dans les nouveautés philosophiques, il ne manque jamais de têtes confuses; aimant le scandale, qui se croient d'autant plus importantes qu'elles portent des pensées plus audacieuses et plus irritantes. Les sophistes de la morale matérialiste sont la Mettrie et Helvétius....

Scientifiquement, les livres de Saint-Lambert et de Volney sont aussi insignifiants, mais leur pensée est plus pure. Dépravation et matérialisme ne sont pas nécessairement synonymes.

» Le matérialisme ne s'est pas encore de nos jours élevé au-dessus de ces essais imparfaits. Il est reconnu qu'à son point de vue la morale est une partie essentielle et nécessaire de l'anthropologie. Le matérialisme de nos jours veut-il donner une preuve de sa vitalité, il a encore devant lui cette question, la plus importante qu'il puisse traiter ¹. »

De ce qui précède, on doit conclure que le problème de la morale philosophique n'est pas résolu, ou ne l'a pas été du moins par le déisme ou le matérialisme du dix-huitième siècle. Qu'importe, après tout, que ni l'une ni l'autre école n'aient érigé la morale en science, puisqu'elles sont arrivées toutes deux par une entente tacite à la même notion de vertu? La vertu d'humanité, qui a brillé chez les grands hommes de tous les temps, et aurait dû, ce semble, être la plus ancienne vertu de notre race, pour la première fois prêchée sans équivoque et pratiquée religieusement par le dix-huitième siècle, lui appartient tellement, qu'on a hésité à croire qu'au siècle de Louis XIV elle ait pu être formulée. Rien de plus vrai pourtant; c'est Molière qui l'a nommée et réalisée en *Don Juan*.

Le monde du temps de Molière ne pouvait comprendre entièrement le drame de *Don Juan*, et depuis l'on n'a pas assez senti la haute portée morale de cet abrégé prophétique de l'histoire du dix-huitième siècle, où se trouve la corruption prématurée de son adolescence, son épanouissement de vie, sa philosophie et cet envahissement graduel du tragique, qui, dans l'histoire comme dans la fiction, reste seul maître à la fin; nous avons beaucoup applaudi don Juan le héros du romantisme, nous avons négligé don Juan le joyeux contemporain des encyclopédistes, athée qui ressuscite l'ombre d'un Dieu pour le combattre, qui amasse sur sa tête de saintes colères et des sentiments vénérables, qui va périr dans l'abîme du surnaturel dont il s'est ri, don Juan le philosophe vivant sans préjugés et sans respect, mais non pas sans principes, car ses discours sont d'un homme qui a réfléchi sur toutes choses, qui a des théories systématiques et se gouverne selon une loi morale. Dans la pensée de Molière, le même maître qui a enseigné à don Juan à croire que deux et deux font quatre lui a enseigné aussi à exposer sa vie pour sauver celle d'un inconnu, à recon-

¹ Hettner. *Litteratur geschichte*, etc.

nature chez l'individu le plus abaissé la dignité d'homme, à faire le bien pour l'amour de l'humanité.

Don Juan n'est pas le type de l'homme vertueux; c'est pour cela même que la vertu en lui apparaît plus puissante. Ainsi, nos philosophes ont vu la vertu accessible à tous; ils la montrent comme un refuge à l'homme perverti ou dégradé par l'éducation, de même qu'au sage instruit selon ses principes; selon eux, la vertu d'humanité n'a de force qu'à la condition de n'être liée à aucune doctrine et de n'être jamais restreinte, c'est-à-dire faussée par une interprétation quelconque. Que notre imagination nous représente nos descendants parvenus au faite de tous les progrès, il n'est besoin pour les y guider d'un principe plus pur que celui que le dix-huitième siècle a proclamé. Il suffit de rendre plus universelle, en l'éclairant de plus en plus, la notion d'humanité.

Nous sommes loin encore de la perfection sur ce point; toutefois, la réprobation constante qui frappe au milieu de nous quiconque pèche contre l'humanité atteste que nous marchons vers le bien idéal dans les voies aplanies par nos pères.

Comment le souvenir d'un tel bienfait, si laborieusement préparé, n'a-t-il pas arrêté sous la plume de l'historien allemand ce jugement plus que sévère sur le patriarche de la loi nouvelle?

« A Voltaire, comme à Swift et à Henri Heine, dit Hettner, s'applique le mot sublime de l'apôtre : « Quand je parlerais le langage des anges et des hommes, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonore et une cymbale retentissante. »

Si M. Hettner n'a pas trouvé en Voltaire la charité dans la plus grande et la plus humaine acception du mot, nous sommes plus heureux que lui; car, ouvrant au hasard un volume de correspondance, les *Lettres à Condorcet*, nous lisons à chaque page des passages comme celui-ci :

(1774.) « Continuez, monsieur, à protéger la raison, qui est toujours persécutée en plus d'un genre. Le petit troupeau des gens qui pensent n'en peut plus.... Ne nous refroidissons pas, mais ne nous exposons pas; songez que les premiers chrétiens mêmes laissaient mourir leurs martyrs; soyez sûr qu'on soupait gaiement dans Carthage le jour qu'on avait pendu saint Cyprien. Vous me parlez des esclaves de la Franche-Comté. Je vous assure que ces esclaves ne feraient pas la guerre de Spartacus pour sauver un philosophe. Cependant il faut les secourir, puisqu'ils sont hommes. »

A un homme dont toute la vie exprime la même générosité sans

illusion, à un siècle qui a suivi cet homme dans un long transport d'enthousiasme, s'applique non pas le mot de saint Paul, mais bien plutôt cette parole d'un philosophe peu prodigue de louanges à Voltaire : « Quand il y aurait un Christ, je vous assure que Voltaire serait sauvé¹. »

¹ Lettres de Diderot à mademoiselle Voland.

C. DE SAULT.

LES DEUX SOEURS.

INTRODUCTION.

Dans ces pages, nous retracerons moins une simple histoire, comme nous aimons à en raconter, qu'une situation particulière à laquelle se trouve amenée une famille par un enchaînement de circonstances à nous inconnues, mais qui provient en grande partie de la grande différence de caractère de deux sœurs, les seuls enfants de cette maison.

Nous savons que ce récit n'intéressera que médiocrement ceux qui s'attachent avant tout à la diversité des faits et à une intrigue bien nouée; mais nous croyons qu'il sera lu avec quelque plaisir par ceux qui tiennent à pénétrer les caractères des hommes et à se rendre compte des motifs de leurs actions. Quand nous l'avons entendu de la bouche d'un ami, ce récit, dépouillé de tout ornement de style, a produit sur nous une impression à la fois douce et triste. Nous y avons pris une part d'autant plus vive, que le narrateur, prédisposé par son éducation à souffrir davantage des chagrins de la vie, avait déjà éprouvé toute espèce de déceptions avant d'être reçu dans l'intimité de cette famille, et en emporta une profonde mélancolie qui fut longtemps à se dissiper.

Nous nous servirons autant que possible des mêmes paroles que notre ami, tout en renonçant à les reproduire avec le tour vif et original de celui qui a joué lui-même un rôle dans ces scènes de la vie intime. Par malheur, il partage le faible de beaucoup d'hommes bien doués, à qui il répugne de donner la moindre chose par écrit.

Après ce préambule, arrivons au fait.

I.

AMITIÉS DE VOYAGE.

Nous nous trouvions plusieurs en diligence. Dans l'intérieur de la voiture, il y avait deux jeunes filles et un homme qui me faisait l'effet d'être leur père. L'aînée de ces jeunes filles, qui pouvait avoir treize à quatorze ans, excita notre attention et nous plut par son maintien calme et sérieux. La plus jeune, à peine sortie de l'enfance, regardait tout autour d'elle avec la curiosité naturelle à son âge. Outre ces trois personnes, il y avait encore une femme, que je pris pour la dame de compagnie ou l'ancienne nourrice des deux jeunes filles. Cependant, elle ne leur était peut-être rien du tout, car, contrairement à l'usage de ces sortes de femmes, elle donnait à peine signe de vie, ne bougeait pas, et restait quelquefois pendant tout un relais sans ouvrir la bouche. Dans le fond de la voiture, je me trouvais assis à côté d'un homme d'un certain âge, que, pour sa figure pâle et son habit noir, nous appelions en plaisantant Paganini.

La première fois qu'il entendit ce sobriquet, il sourit d'un air mélancolique et se mit à dire :

« Qui sait si ce ne serait pas pour moi un grand malheur d'être réellement Paganini? »

La banquette extérieure était occupée par le conducteur et un étudiant, dont je ne saurais dire autre chose, si ce n'est qu'il fumait constamment dans une pipe de porcelaine à long tuyau.

Le voyage n'eut rien d'extraordinaire. Nous n'eûmes ni trop beau ni trop mauvais temps, la fortune ne se montra ni favorable ni contraire, et la conversation ne fut ni trop intéressante ni trop ennuyeuse. Nous commençons à nous habituer les uns aux autres, et nous allions nous trouver à l'aise, quand nous touchâmes au terme du voyage et que chacun s'en alla de son côté.

J'aurais eu bientôt oublié tous ces détails, si le hasard ne leur eût donné une suite, comme il arrive souvent pour les choses qui ne semblent pas avoir le moindre rapport entre elles. On prétend alors expliquer la liaison des incidents les plus fortuits, et s'il en résulte quelque événement auquel on ne s'attendait pas, on l'attribue aussitôt, à tort ou à raison, à la Providence.

Voici en peu de mots ce dont il s'agit. Un jour, Dieu sait combien

de temps après ce voyage, je me trouvai à Vienne, à l'hôtel de la Trinité, où je loge d'habitude quand je vais dans cette ville. Je descendais dans la cour par l'escalier tournant du fond, que se rappellera certainement tout voyageur qui a habité une fois cet hôtel, car il est si étroit que deux personnes y peuvent à peine passer à côté l'une de l'autre; et je me trouvai face à face avec notre faux Paganini qui remontait.

Je le reconnus sur-le-champ; ce fut d'autant plus facile, qu'il portait, je crois, le même habit que je lui avais vu en diligence. Je lui souhaitai le bonjour; et lui, m'ayant reconnu, me rendit mon salut. Nous nous témoignâmes notre joie de nous retrouver si inopinément. Après ce premier échange de politesses, nous nous demandâmes, selon l'usage des voyageurs, depuis quand nous étions arrivés à Vienne et combien de temps nous comptions encore y rester. Il se découvrit que non-seulement nous étions voisins de chambre depuis trois jours, mais que, selon toute probabilité, nous resterions encore longtemps l'un et l'autre à Vienne. Lui suivait un procès qui l'obligeait à beaucoup de courses et de visites; de mon côté, je sollicitais une place, ce qui exigeait aussi des allées et des venues continuelles et des démarches sans fin. Après ces communications mutuelles, nous nous exprimâmes l'espoir de nous revoir souvent, et pour ne pas nous en tenir à cette formule banale, nous convinmes de dîner à la même heure à l'hôtel, toutes les fois que rien ne nous en empêcherait, et de ne manquer aucune de ces occasions que peut faire naître un si proche voisinage.

Suivant cet engagement, nous nous retrouvions à table d'hôte, et il fallait un obstacle imprévu pour nous faire manquer à ce rendez-vous. Plus tard même, le soir, quand le temps était à la pluie, ou bien qu'un de nous avait été contrarié dans la journée, il allait frapper à la porte de son voisin, et entraît s'il le trouvait chez lui; puis on causait une heure ou deux, et on finissait d'ordinaire par oublier ses ennuis après se les être communiqués tout au long. Quelquefois nous allions ensemble à quelque divertissement public, où ni l'un ni l'autre n'eût eu la pensée d'aller seul.

Nous passâmes ainsi trois semaines, et, chose assez plaisante, nous ne sortions jamais qu'en habit noir, lui pour visiter ses hommes de loi, moi pour aller faire ma cour à mes protecteurs. Un jour que je rentrais pour dîner, tout vêtu de noir, il m'appela Paganini III. C'est la seule plaisanterie que je lui aie entendu faire, car il était d'ordinaire d'humeur sombre et mélancolique.

Peu après, nous eûmes une journée de temps détestable, non pas qu'il tombât une forte pluie et des torrents d'eau, mais il faisait le temps pour moi le plus odieux du monde, un de ces brouillards gris et épais qui se collent aux fenêtres, vous cachent le soleil, les flèches des tours, les faîtes des maisons, et en bas mouillent et ternissent toute chose. C'était un dimanche, où aucune affaire ne nous appelait au dehors. Nous étions à parcourir les journaux, quand il me vint une idée dont je fis aussitôt part à mon voisin. « Nous devrions, lui dis-je, aller au théâtre, sans savoir lequel, ni connaître, jusqu'au lever du rideau, la pièce qu'on y représenterait. » En effet, nous n'avions pas même regardé les programmes de spectacles qui se trouvent ordinairement sur une petite table dans la salle à manger. Mon voisin consentit à tout. Je fis venir un domestique, et après avoir coupé une feuille de papier en cinq carrés, j'écrivis sur chacun le nom d'un des cinq théâtres de Vienne, puis je les roulai et j'ordonnai au domestique d'en tirer un. Je le chargeai d'aller prendre deux stalles pour le théâtre dont il trouverait le nom inscrit sur son carré; et de m'apporter les billets enveloppés dans du papier. En route, il devait retenir un fiacre à qui il indiquerait d'avance le théâtre où le cocher aurait à nous conduire. Mon voisin se prêta à tout, et le domestique partit. Au retour de ce dernier avec les billets, nous montâmes à ma chambre, et nous tuâmes le reste de l'après-midi en causant et en fumant un peu, en regardant le brouillard par la croisée et de temps en temps l'heure à la montre. Enfin la nuit arriva, car nous étions dans l'arrière-saison. A six heures et demie, on annonça la voiture.

Pour ne pas nous apercevoir de l'endroit où nous mènerait le cocher, je priai mon voisin de me laisser baisser les stores de la voiture. Il y consentit, comme au reste. Le fiacre, dans lequel on ne distinguait rien, roula assez longtemps, et finit, après avoir tourné bien des coins et passé par bien des rues, par nous descendre devant le théâtre de la Josephstadt.

Je dis à mon compagnon que, pour ne pas nous écarter de notre plan, il ne fallait pas regarder l'affiche, afin d'ignorer jusqu'au dernier moment la pièce qu'on jouerait. « Volontiers, » fit-il. Nous entrâmes, on nous montra nos stalles et nous prîmes place. Grâce aux soins de notre domestique, nous nous trouvâmes placés tout près de la scène, ce dont nous fûmes très-contents.

Le théâtre était plein jusqu'aux combles; cependant il venait toujours du monde, et de tous côtés les stalles encore vides se remplissaient. La pièce était évidemment très-courue. Mais, fidèles à notre

résolution, nous n'adressâmes aucune question à qui que ce fût, et, comme nous étions étrangers, personne ne nous parla. Enfin on frappa les trois coups. L'orchestre joua un morceau plus court et plus insignifiant que celui qui précède ordinairement les pièces de théâtre. La toile se leva. La scène représentait une grande pièce vide où l'on ne voyait, tout contre la rampe, que deux pupitres de musique. Un profond silence régnait parmi les spectateurs. A ce moment parut un jeune homme habillé de noir, conduisant par la main une jeune fille vêtue d'une robe blanche. Elle n'avait pas encore franchi la limite qui sépare la jeunesse de l'enfance; la robe blanche lui allait à ravir; ses cheveux, séparés sur le front en simples raies, lui descendaient par derrière en deux larges nattes. L'iris de ses yeux me semblait excessivement clair. Le public accueillit le jeune couple avec des applaudissements frénétiques, et il était facile de voir que c'était à l'enfant introduite par le jeune homme qu'il les adressait.

Arrivée au milieu de la scène, elle s'inclina en signe de remerciement, et s'arrêta ensuite comme une personne déjà occupée de tout autre chose et qui ne se laisse point distraire par des applaudissements. Enfin, le bruit ayant cessé, l'enfant s'avança du milieu de la scène jusqu'à la rampe. On put distinguer le contour de ses traits. Je fus pris du plus grand étonnement. Au même instant, mon voisin et moi nous nous regardâmes. L'enfant n'était autre que l'aînée de nos deux compagnes de voyage, qui avait toujours été si sérieuse et qui nous avait tant plu. C'était la même jeune fille dont l'entrée avait été signalée par ces marques bruyantes de satisfaction. Quand nous reportâmes nos yeux sur la scène, elle venait de prendre un violon d'un des deux pupitres, et s'inclinait de nouveau.

Mon voisin et moi nous nous dîmes l'un à l'autre :

« Nous allons donc l'entendre jouer. »

Chacun de nous savait alors, sans que personne eût besoin de nous le dire, que celle qui paraissait devant nous éclairée par les lampes du théâtre était Thérèse M....

Je fus saisi d'une grande inquiétude. Je craignais que cette jeune fille ne jouât pas aussi bien que je le désirais pour elle. J'ai été de tout temps un antagoniste prononcé du talent acquis à force d'étude, et les soi-disant petits prodiges m'ont toujours fait de la peine. Par quels tourments et quels efforts infinis l'enfant ne doit-il pas passer avant d'acquérir cette habileté surprenante, et avant que cette pauvre âme docile parvienne à concourir comme un instrument animé à l'exécution parfaite d'un morceau d'ensemble. Aussi éprouvai-je de

la pitié quand je vis la pâle et belle enfant devant la rampe. A considérer l'immobilité de ses traits, on aurait pu croire que c'était un buste taillé dans le marbre.

Je crus remarquer qu'elle ne faisait nulle attention à ce qui se passait autour d'elle; mais cela pouvait tenir aussi bien à l'embarras qu'à l'assurance de l'artiste.

Tout à coup l'orchestre commença. Je ne la quittai pas des yeux. L'enfant, calme et sérieuse, regardait devant elle. Quand enfin ce fut à son tour, d'un léger mouvement de bras son violon se trouva appuyé contre l'épaule, et tout aussitôt le son pur et soutenu de son instrument emplit la salle et toutes les âmes. Je sentis que de tels sons devaient venir du cœur, puisqu'ils allaient droit au cœur. J'ai encore entendu jouer cette jeune fille dans la suite, mais jamais je ne l'ai entendue parler. Je ne puis donc pas juger d'une autre façon de la profondeur de ses sentiments, mais son jeu révélait une âme profonde. C'est avec une vive émotion que je contemplai la figure d'une enfant jouant avec tant d'expression. Lorsque les sons de son instrument se distinguaient d'entre les autres et qu'elle les dominait tous avec l'énergie d'un homme, je croyais entendre le langage d'une âme forte et débordante qui peint ses sensations et exhale ses plaintes. Mais ce qui était souverainement beau, c'était la candeur qui brillait dans tout son jeu; candeur, dirais-je, qui n'est guère possible que chez les enfants, qui ne posent pas encore en artistes jaloux de succès, et qui ne s'inquiètent absolument que de ce qu'ils jouent. Aussi, lorsqu'elle eut fini, je ne claquai pas des mains, comme firent une infinité d'autres, avec un tapage effroyable. Je ne puis croire que ces derniers fussent dans le vrai; car lorsqu'un artiste, par conséquent un homme supérieur, comme l'est tout véritable artiste, est devant nous et nous dévoile la plus belle et la plus pure partie de son âme, élevant notre nature à la hauteur de la sienne, il me semble que cela devrait nous inspirer une discrète réserve. C'est le bouffon payé pour nous amuser, qu'il faut récompenser en le rappelant avec des acclamations et des trépignements de joie.

Thérèse baissa le violon pour saluer, n'inclina sa tête qu'une fois légèrement, et fut reconduite par le même jeune homme qui l'avait amenée. Ainsi se termina la première partie du concert. La deuxième commença après un court intervalle, rempli par des conversations bruyantes et un brouhaha continu. Cette fois-ci, ce fut Thérèse qui amena sa sœur cadette, la tenant par la main comme une protectrice. Nous reconnûmes la plus jeune des deux filles, qui avait tout

examiné autour d'elle avec des yeux d'enfant. Beaucoup plus petite que Thérèse, elle était également habillée de blanc; mais au lieu d'être séparés en nattes, ses cheveux tombaient en boucles autour de sa tête. Thérèse lui accorda son petit violon, posé sur le second pupitre, et le lui présenta.

La sœur cadette n'avait pas, avant de commencer, l'air sérieux, et je dirais même grave, de son aînée, qui savait quelle œuvre hardie et périlleuse elle allait entreprendre. Pleine de confiance, au contraire, comme une enfant qui, chargée d'un rôle difficile, sait qu'elle est en état de le remplir, elle joua son morceau d'un air content et satisfait. Thérèse l'accompagna avec beaucoup de modestie, et ne lui vint en aide que de temps en temps, en accentuant davantage le coup d'archet. Quand elles eurent fini, on les applaudit à tout rompre. La petite artiste s'inclina toute rayonnante de joie, comme une enfant enchantée de bien s'être acquittée de sa tâche. Je me disais : « Chère petite, il faut que le cœur ne se soit pas encore révélé à toi avec ses joies et ses peines. Pour toi, les sons n'ont de charme que parce qu'on peut en faire de bien belles choses, mais tu n'as pas encore appris la félicité et la douleur qu'ils peuvent renfermer ! »

Thérèse emmena sa sœur, accompagnée de bruyants applaudissements. Au milieu de la scène, elles se retournèrent à moitié toutes deux pour saluer encore une fois avant de se retirer.

Après un duo exécuté par les deux sœurs, Thérèse joua encore un solo. Pendant ce temps, j'avais tout à fait oublié mon voisin. J'ignorais s'il était ou connaisseur ou amateur de musique; car, autant que je puis me rappeler, nous n'avions pas traité cette question. Il était resté assis à côté de moi sans bouger et sans me parler, de sorte qu'on conçoit qu'absorbé par la musique, j'avais pu l'oublier. M'étant tourné vers lui, je fus étonné et même effrayé de voir de grosses larmes tomber le long de ses joues ridées. Du reste, il demeurait fixe et immobile. De tous ceux qui étaient assis autour de nous, dans les stalles et dans les loges remplies de dames parées, personne ne le voyait, car tous avaient les yeux fixés sur la scène. Mais je commençai à m'inquiéter, ce qui détourna un peu mon attention de la musique. Celle-ci ayant pris un cachet triste, ses larmes devinrent plus abondantes, et parurent même se changer en sanglots entrecoupés. Je craignais d'être obligé de l'emmener hors de la salle, car entre deux morceaux, les yeux de quelques autres personnes se portèrent sur lui. Mais il sut se contenir, ne regardant d'ailleurs ni à droite ni à gauche. Peu à peu ses pleurs cessèrent et ses sanglots devinrent moins sensibles.

Thérèse joua encore quelque chose de très-simple et de très-noble, et après un duo fort court, la représentation se trouva terminée. Le public s'étant levé, les uns se dirigèrent vers les corridors, les autres restèrent debout entre les banquettes pour continuer d'applaudir. Personne ne prit garde à mon voisin, et j'eus moins de peine à le faire sortir. Pendant le trajet assez long jusqu'à la porte, nous ne nous parlâmes pas; mais quand nous fûmes assis dans le fiacre que j'avais fait avancer, il prononça ces mots : « Ah! malheureux père! malheureux père! »

Comme je ne m'expliquais nullement ces paroles, je ne fis aucune réponse. Du reste, il ne dit rien pendant toute la course du théâtre à l'hôtel. En arrivant, il monta de suite dans sa chambre. J'en fis autant après avoir payé le fiacre. Au bout de quelque temps, je descendis dans la salle à manger pour prendre quelque chose avant de me coucher. Parmi les convives, je trouvai plusieurs personnes de ma connaissance qui demeuraient comme moi à l'hôtel, et qui se réunissaient d'ordinaire aux heures des repas dans la salle à manger. Nous causâmes de choses et d'autres, selon l'usage des voyageurs à table d'hôte, et la conversation tomba sur les deux sœurs et leur concert de ce jour. Mon voisin ne descendit pas pour le souper. Je restai en bas plus longtemps que d'habitude, soit que je me sentisse fatigué, soit que les impressions de la soirée ne pussent s'effacer qu'insensiblement de mon esprit.

En traversant la cour pour monter chez moi par l'escalier tournant, je regardai les croisées de mon voisin : elles étaient obscures et il avait déjà éteint sa lumière. Comme il me fallait passer près de sa chambre pour arriver à la mienne, je m'arrêtai un instant à sa porte : il régnait chez lui un silence de mort, ce qui me fit présumer qu'il devait être enseveli dans un profond sommeil.

Après avoir ouvert et fermé ma porte à clef, allumé ma bougie, m'être déshabillé et couché, j'eus tout le loisir de réfléchir à la conduite de mon voisin. Elle avait en effet de quoi surprendre et faire naître plus d'une conjecture. A voir une personne si froide et si pâle, on ne se serait pas imaginé que la musique pût si facilement l'émouvoir; il y avait dans tout son être quelque chose de calme et même de sec, et en général ce n'était pas un homme à épancher ses sentiments, il s'attachait plutôt à les renfermer en lui-même. Ce n'était qu'à cause d'une légère ressemblance et par plaisanterie que nous l'avions surnommé Paganini, et non pas parce que nous supposions qu'il pût jouer du violon.

Sa conduite me semblait pouvoir s'expliquer de trois manières : ou bien il était réellement très-sensible à la musique, et le jeu extraordinaire des deux sœurs avait agi sur lui au point de ne plus le laisser maître de son émotion et de le faire fondre en larmes ; mais en ce cas, je ne m'expliquais pas que je ne m'en fusse pas aperçu plus tôt, toute passion extraordinaire pour une chose se manifestant ordinairement très-vite, soit par les discours qui se plaisent à revenir sur le sujet favori, soit par quelque circonstance qui fait ressortir ce goût.

Ou bien mon voisin pouvait être du nombre de ces hommes doués d'une sensibilité profonde qui ne se manifeste que très-difficilement, mais qui, une fois mise au jour, n'en éclate que plus fortement. Pour ces hommes, les sons, les couleurs et les autres objets passent souvent sans effet pendant des années, comme l'eau sur un rocher ; soudain une circonstance fortuite influe à tel point sur leur âme, qu'incapables de maîtriser le pouvoir irrésistible qui les subjugué comme des enfants, ils laissent malgré eux paraître leur faiblesse aux yeux de tout le monde. Mais cette idée ne s'accordait point avec la singulière exclamation faite en voiture par mon voisin : « Malheureux père ! malheureux père ! » Quelque ému que l'on puisse être, l'exécution de la plus belle musique ne saurait produire à elle seule un pareil effet. Il devait donc y avoir dans la vie de cet homme qui reposait dans la chambre à côté de moi des circonstances inconnues, dont le rapport avec cette musique en avait rendu l'impression assez forte pour l'obliger de la cacher à la vue des hommes, et de se refuser le peu de nourriture qu'il prenait d'ordinaire à souper.

Le lendemain, je me réveillai beaucoup plus tard que de coutume, parce que je ne m'étais endormi que fort avant dans la nuit. Je m'habillai à la hâte, et je descendis dans la salle à manger pour demander des nouvelles de mon voisin, à la porte duquel j'avais vu un petit cadenas. On me répondit qu'il était sorti de très-bonne heure, sans indiquer à quelle heure il rentrerait. J'allai alors de mon côté à mes affaires, et ne revins à l'hôtel qu'à l'heure ordinaire du dîner.

En entrant dans la salle à manger, je le vis à sa place à notre table, et je m'assis à côté de lui. Il y avait les habitués de tous les jours. Mon voisin ne me parla pas du tout du concert de la veille. Quand après le dîner nous montâmes ensemble dans nos chambres, il ne m'en dit rien non plus, et j'imitai son exemple.

Depuis, j'allai encore plusieurs fois entendre les deux sœurs, mais je n'engageai pas mon voisin à m'accompagner ; il ne me demanda

pas non plus où j'étais allé, et il ne fut pas question entre nous des jeunes artistes.

Mon voisin, tout en continuant son train de vie ordinaire, silencieux et peu expansif, continua aussi de se montrer aimable et prévenant. Je me reprochai de l'avoir appelé Paganini à cause de son habit noir et de son extrême pâleur. Aussi, à partir de ce jour, je pris la ferme résolution de ne plus donner au hasard de sobriquet à quelqu'un, parce que je pouvais plus tard apprendre à mieux le connaître et sentir combien peu il le méritait.

Cependant les deux sœurs venaient de partir. Les feuilles publiques, qui leur avaient prodigué tant d'éloges pendant leur séjour à Vienne, avaient peu à peu cessé de s'occuper d'elles; les conversations, dans lesquelles elles avaient joué un si grand rôle, roulaient alors sur d'autres sujets. Des poésies attardées paraissaient encore en leur honneur dans les colonnes de quelque journal. On citait leurs noms dans des cercles d'amis, quand on venait à parler de musique. En tout temps et en toute occasion, j'exprimais ouvertement mon admiration pour elles et la profonde émotion que m'avait causée leur jeu. Mais en présence de mon voisin, j'évitais tout ce qui eût pu lui rappeler la soirée du concert. Enfin vint le moment où l'on ne parla plus de ces artistes, jadis si fêtées, que lorsque le hasard mettait leurs noms sur le tapis. Pour que tout le monde parle d'une chose dans une grande ville, il faut qu'elle se soit passée tout nouvellement et qu'elle y ait fait une vive sensation; et comme dans les grandes villes il se passe toujours quelque chose qui excite la curiosité publique, les conversations variaient selon les sujets à l'ordre du jour.

Mon voisin et moi nous étions toujours à Vienne. Il tomba malade, et, vu sa grande aversion pour tout hospice, il resta couché dans sa chambre, à côté de la mienne, ne voyant que son médecin et une garde-malade qui le veillait. Je le visitais aussi souvent que me le permettaient mes affaires; je causais avec lui, je lui racontais les événements du jour, ce qu'on avait dit à table d'hôte, quelles étaient les personnes parties ou nouvellement arrivées. Tantôt je lui faisais prendre une potion, tantôt je lui arrangeais son oreiller. J'eus plus d'une fois occasion de voir combien ce pauvre homme était maigre, quand il sortait son bras pour prendre quelque chose, ou bien qu'il appuyait son genou contre la couverture et faisait ainsi une pyramide pointue. Il restait toute la journée dans son lit, personne ne venait demander de ses nouvelles; on ne savait pas même s'il avait quelque famille, car on ne le voyait jamais ni écrire ni recevoir de lettres,

Enfin il se rétablit peu à peu et reprit son ancien train de vie, bien que sa figure gardât encore les traces de sa maladie. Son départ, à ce qu'il disait, approchait. Il devait avoir perdu son procès, car il avait l'air encore plus sombre et plus triste.

Un jour, il vint me voir après le dîner pour me prévenir qu'il partirait à six heures du soir par la diligence. Il me demanda s'il pourrait me trouver avant cette heure pour me dire adieu. Je lui répondis que je ne sortirais pas de l'après-midi, et que même, s'il le permettait, je le conduirais jusqu'à la voiture. Il accepta mon offre avec plaisir, et retourna dans sa chambre. Des deux sœurs, il n'avait toujours pas dit un seul mot.

Dans l'après-midi, je l'entendis beaucoup aller et venir. Il fit lui-même ses paquets, car il n'avait jamais pris de domestique. Un peu après quatre heures, comme je regardais justement par ma croisée, je vis dans la cour le garçon d'hôtel emporter un coffre en cuir et deux portemanteaux que je reconnus pour lui appartenir. Dès lors, tout demeura silencieux dans la chambre à côté de moi. Cinq heures étaient passées depuis longtemps quand j'entrai chez lui pour lui demander quand il partirait et pour lui dire que j'étais prêt à l'accompagner.

« Je compte m'en aller tout de suite, répondit-il, et si vous avez le temps et que vous vouliez vous donner la peine de me conduire jusqu'à la voiture, vous me ferez bien plaisir. »

A ces mots, il serra différentes choses dans ses poches et jeta plusieurs objets sans valeur.

« Je suis encore votre débiteur, continua-t-il en prenant quelque chose d'enveloppé de dessus la table et en me le mettant dans la main,

— Comment cela ? lui demandai-je,

— J'avais oublié de vous rembourser ma part des billets et des voitures de notre soirée de la Josephstadt.

— Ah ! lui dis-je, c'était une bagatelle, et quand vous l'auriez oubliée tout à fait, le mal n'eût pas été grand.

— Tout compte doit être réglé, » répondit-il.

Je mis le papier dans ma poche sans en examiner le contenu, et je n'en parlai plus. Quand il eut tout terminé, il dit :

« Maintenant, je suis à vous, »

Comme je me disposais à sortir, il tira encore une fois le tiroir du bureau pour voir s'il n'oubliait rien. Chose singulière ! bien que je n'eusse pas eu avec ce pauvre homme des rapports intimes, je le voyais partir avec peine, et cela me chagrina quand, en s'en allant,

il laissa la clef à la porte, à laquelle il avait toujours eu soin, en sortant, de mettre un petit cadenas.

Nous sortîmes de la porte cochère de l'hôtel. Dans la rue, il me dit : « Je vous remercie bien de vos prévenances et des soins que vous avez pris de moi pendant ma maladie. Vous êtes bon et complaisant; peut-être nous rencontrerons-nous encore une fois dans ce monde !

— Et où demeurez-vous ? lui demandai-je.

— Jusqu'ici, j'ai demeuré à Méran, mais j'ignore où je demeurerai dans l'avenir. Si vous venez jamais à Méran, vous n'aurez qu'à me demander, et on vous indiquera où j'habite; ou bien, si vous voulez me désigner le lieu de votre résidence, je pourrai vous écrire où je me serai fixé.

Je tirai de mon portefeuille une carte portant mon nom, et j'écrivis au crayon sur le dos le lieu que j'habitais. Il la mit dans son carnet.

Puis nous marchâmes en silence à côté l'un de l'autre, embarrassés de trouver quelque chose à dire ou préoccupés. Arrivés à la poste, nous y entrâmes par la grande porte. La voiture d'Innsbruck était déjà attelée.

« Adieu, dit-il, portez-vous bien. Je vous remercie de votre conduite et de tous vos bons offices. Saluez bien de ma part toutes nos connaissances de l'hôtel.

— Adieu, lui répondis-je; puisse votre voyage être heureux ! »

C'est ainsi que nous prîmes congé l'un de l'autre.

Il alla à la voiture, regarda par toutes les vitres; mais comme il était arrivé le dernier, les voyageurs avaient déjà pris leurs places; il y avait là des hommes gros et barbus, minces et à moustaches, munis de pipes et de lorgnons. Il ne restait plus qu'une petite place tout à fait au fond, auprès d'une dame entourée de sacs et de boîtes. Le manteau qu'il avait envoyé d'avance était tombé par terre, à côté des roues de derrière. Il le ramassa et le mit sur ses épaules. On avait fini d'attacher la bâche au-dessus de la voiture, et après avoir emballé le pauvre vieillard tant bien que mal, on partit avec lui.

Le lendemain, je me levai comme d'habitude, et j'allai à mes affaires. On aura de la peine à le croire, mais ça n'en est pas moins vrai : le pauvre vieux à l'habit noir me faisait faute. Mon nouveau voisin fut un marchand de fruits qui faisait toujours claquer ses doigts en descendant l'escalier tournant. Il était en même temps si gros, qu'il n'y avait pas moyen de passer à côté de lui, et qu'il fallait forcément se réfugier sur un palier, dans un corridor, ou bien sous une porte, pour lui livrer passage.

Je fus encore retenu assez longtemps à Vienne. Contre mon attente, ma demande finit par être rejetée. Le marchand de fruits s'en était allé, et j'avais bien changé quinze fois de voisin. Enfin, quand la décision prise à mon égard m'eut rendu maître de mes mouvements, je fis mes paquets et je partis.

II.

VISITE DE VOYAGE.

Vous savez tous, mes chers amis, comme j'ai été de tout temps le jouet du sort. Le hasard même a présidé à mon éducation. Après la mort de mon excellente mère, qui s'était surtout attachée à développer mon cœur et mon caractère, ce fut le tour de mon père, à qui ses nombreuses occupations n'avaient guère laissé le loisir de songer à moi, mais qui au fond avait complètement approuvé le plan de ma mère. Il voulut alors couronner la base morale par une instruction solide ; mais il mourut également dans le cours de la première année. Après lui mon oncle paternel se chargea de mon éducation. Celui-ci rejeta tout ce qui n'avait pas un but pratique. Par pratique il entendait un travail visible et réel, qui profite à l'État et à la société. Il me donna des maîtres chargés de travailler avec moi et de me pousser au travail. Il réprimait énergiquement l'imagination et tout ce qui s'y rattache, c'est-à-dire toutes les facultés servant à orner et à récréer l'esprit. Moi je crois que le jeu naturel et libre de ces douces et belles facultés et une activité positive, utile à la fois à l'individu et à la société, doivent s'unir pour assurer le bonheur de l'homme. Mais je n'ai jamais pu concilier ces deux principes : car, une fois échappé au contrôle de mon oncle, et pouvant avancer d'une manière indépendante dans la direction qu'il m'avait donnée, je n'en fis rien. Vous savez comment réagissent des penchants longtemps comprimés. Je m'abandonnai donc sans réserve aux mouvements de mon imagination et à tous les enivremens du sentiment. Si, dans ce temps, le hasard m'eût fait rencontrer une femme d'un caractère noble et fort, une âme belle et profonde, douce en même temps, d'une activité énergique, je crois que je n'aurais pas su l'apprécier, tandis qu'aujourd'hui que le sort me la refuse je subirais volontiers son influence. Ainsi, en développant mes facultés d'une manière exclusive, le hasard me fit devenir tout l'opposé de ce qu'on avait eu en vue dans mon

éducation. Ce qui s'ensuivit n'en fut que la conséquence naturelle. Ne fut-ce pas aussi le hasard qui me fit voyager avec les deux sœurs artistes sans les connaître, et qui plus tard me fit retrouver un de mes anciens compagnons de voyage avec lequel je les entendis au théâtre de la Josephstadt.

Mais le hasard joua un bien plus grand rôle dans mon existence, quand je me fus séparé de mon voisin de chambre à l'hôtel de la Trinité.

Pendant mon séjour à Vienne, j'avais, par le crédit des anciens amis de mon père, cherché à obtenir une place appropriée à mes goûts et à mes connaissances; car, par suite de ma vie désœuvrée, j'allais bientôt me trouver au bout de mes ressources. En comptant sur de grandes promesses, je gaspillai mon temps, et chaque jour diminuait mon faible patrimoine. Enfin, ayant échoué dans mes démarches, je retournai chez moi. Il s'agissait alors de prendre un parti décisif. Me livrant aussitôt à d'habiles spéculations et déployant cette activité prodigieuse que je devais à mon oncle, je fis valoir les débris de ma fortune, et j'eus bientôt l'espoir de gagner dans le commerce assez d'argent pour être à l'abri du besoin. « Une fois que j'aurai ramassé une petite fortune, me disais-je, j'achèterai une ferme et je l'exploiterai, pour pouvoir ensuite me livrer à mes rêves. »

Mes vœux se réalisèrent beaucoup plus tôt que je n'avais osé l'espérer, grâce à des circonstances heureuses et imprévues dont personne, pas même mon oncle, ne se serait douté. J'avais acheté une petite maison à laquelle touchaient des terres que je me proposais de cultiver. A peine étais-je installé dans mon manoir qu'une succession inattendue me rendit maître d'une propriété beaucoup plus belle et plus riche que je n'aurais jamais pu la désirer. Une tante, la sœur aînée de ma mère, qui dans mon enfance m'avait montré de l'affection, et qui après la mort de son mari, riche propriétaire, avait vécu dans la retraite, et qui, disait-on, était peu à peu, et sans qu'on sût comment, tombée dans la plus grande gêne, venait de mourir en laissant une fortune considérable. Depuis bien des années elle avait demeuré seule dans une petite chambre et avait paru réduite au plus strict nécessaire. Elle n'avait jamais voulu rien accepter de la famille, et elle en vint à être oubliée de nous tous, comme si elle n'avait plus existé. Une campagne charmante, administrée secrètement par un homme de confiance établi dans la même ville qu'elle avait habitée, faisait partie de sa succession. Elle avait voulu que personne ne sût qu'elle avait de la fortune, pour ne pas s'exposer à être assassinée dans

sa retraite. Ma tante avait appelé cette propriété *Treulust*¹. Malgré la grande distance de la ville, elle y allait une fois par an, dans le plus grand mystère; maintenant, elle me laissait cette terre avec une forte somme d'argent pour les frais de premier établissement. Tout le reste de ses biens, augmentés par tant de longues et pénibles privations, fut consacré à des œuvres pieuses pour l'allégement des souffrances de l'humanité. Tel avait été le but de toute sa vie. Le testament de ma tante avait fait une grande sensation : quelle fermeté de volonté avait dû exiger une telle conduite, et quel contraste entre cette prétendue pauvreté et une richesse si longtemps ignorée ! Dans ce monde, ma pauvre tante n'avait montré un vrai faible que pour *Treulust*; elle l'avait toujours bien entretenu et orné avec un goût dont on ne l'aurait pas crue capable, pour le donner au seul proche parent qui lui fût resté sur la terre. Après avoir été mis légalement en possession de ce bel héritage, je vendis mon petit domaine, où je venais d'introduire plusieurs améliorations, et j'allai m'établir dans ma nouvelle propriété.

A l'époque où ma position n'était encore guère brillante, j'avais connu une très-belle jeune personne. Je ne sais pas si je l'aimais et si j'éprouvais pour elle ce qu'on appelle de l'amour. Sans doute je ne ressentais pas ce feu, cette passion, ce bouillonnement que je voyais à mes amis quand ils étaient amoureux ; mais ce que je sais, c'est que je trouvais un plaisir infini à voir Mathilde et à causer avec elle. Je m'étais rapproché d'elle, je l'avais distinguée, et un jour je lui avais avoué mon désir de lui appartenir de plus près. Elle accueillit ma demande avec honte, et me dit qu'elle l'agrèerait si j'avais une position sortable à lui offrir. Je venais justement d'acquérir ma ferme et je lui dis ce qu'elle pouvait valoir. Elle m'avoua que ce revenu lui semblait insuffisant pour nous deux. Quand ensuite ma tante m'eut laissé *Treulust*, cette fortune inespérée m'arriva trop tard ; la belle Mathilde était déjà mariée au propriétaire d'un château situé dans le voisinage. J'en pris de l'humeur, et dans mon dépit je résolus de rester garçon pour le moment et de planter mes choux tout seul. Tout marcha bientôt à ma satisfaction.

Le soir, quand tous mes gens étaient couchés ou retirés dans les bâtiments attenants à la maison, je m'asseyais solitaire dans ma chambre verte, et là, entouré des belles gravures dont j'avais hérité de ma tante, je me mettais à jouer du violon. Il faut vous dire qu'à

¹ *Joie fidèle.*

l'époque où j'aimais à m'abandonner à mes rêveries, je m'étais exercé sur cet instrument et j'avais passé bien des heures à travailler avec mon maître. Mais je ne jouais pas aussi bien que Thérèse, bien que j'eusse un vieux violon de Crémone, et que je fisse venir les meilleurs cordes que l'on pût trouver dans le monde.

Le doyen de Blumenau, l'administrateur des forêts d'Olshay, le maître d'école de mon village et moi, nous étions à nous quatre abonnés à deux journaux politiques. Comme nous jouions tous du violon, un jour de kermesse, on convint qu'on se réunirait chez moi au moins une fois par mois pour exécuter un quatuor. Cela s'organisa et l'affaire marcha bientôt à souhait. Nous étudiâmes quelques-uns des compositeurs les plus connus, et nous exécutâmes d'abord du Haydn, puis du Mozart, et enfin même du Beethoven. Mes partenaires se montraient très-satisfaits et disaient que la musique chorale de Blumenau et de Stromberg ne valait pas de beaucoup l'exécution de nos quatuors, et que les grands maîtres devaient se réjouir dans leurs tombes d'être en si grand honneur parmi nous, et de voir si bien rendus leurs chefs-d'œuvre; mais moi, je me disais en moi-même :

« Vous n'avez jamais entendu jouer aussi bien que moi, et vous pouvez vous contenter de votre jeu, mais moi je ne le puis pas. » Toutefois, pour ne pas troubler leur plaisir, je me gardais bien de leur faire part de ma pensée! Cependant, peu à peu, notre grande ardeur se calma, et nos réunions, qui devaient avoir lieu tous les mois, n'eurent plus lieu que tous les trois mois; enfin elles devinrent encore plus rares; on s'envoya des lettres d'invitation expresses, et puis enfin tout tomba dans l'oubli.

Je passai ainsi plusieurs années sur mon domaine, occupé à l'embellir de mon mieux. Tout à coup je me mis à penser à l'Italie, que je pouvais visiter alors sans difficulté. Tout était réglé chez moi, tout marchait bien; je n'avais plus ni constructions ni changements à faire; d'ailleurs, aucune espérance prête à se réaliser dans un avenir plus ou moins proche ne me retenait.

J'avais dans le Tyrol deux amis qui m'invitaient sans cesse à venir les voir. L'un d'eux était à la tête d'une ferme modèle dont les voyageurs et les journaux avaient souvent parlé avec éloge. Je pouvais les voir, puis pousser plus loin dans le midi du Tyrol, et, à cette occasion, m'informer à Méran de mon ancien compagnon de voyage. La lettre qu'il avait promis de m'écrire, s'il changeait de résidence, ne m'était point parvenue.

Vers le commencement du printemps, tout étant disposé pour mon

départ, mon premier garçon de ferme me conduisit de grand matin, à travers champs, au relais de poste le plus proche, dans une voiture attelée de mes deux chevaux bais. Voici le plan que je m'étais tracé. Je ne voulais commencer à voyager qu'aux premiers beaux jours du printemps. « Après avoir séjourné quelque temps chez mes amis du Tyrol, me disais-je, j'irai passer l'été dans la haute Italie. A l'approche de l'automne je pousserai davantage vers le sud; et l'hiver je le passerai à Rome. L'année d'ensuite, je vivrai l'été dans les montagnes d'Albanie; puis l'hiver, j'irai à Naples. La troisième année, j'habiterai Capri pendant l'été, tout en visitant la Sicile; et l'hiver, je visiterai Florence. Enfin le printemps d'après je retournerai chez moi, et si le goût des voyages se trouve apaisé en moi, eh bien, je resterai à la maison; s'il se réveille de nouveau, je visiterai d'autres pays, puisque je ne laisse rien dans ma demeure qui attende mon retour. »

A la poste je pris congé du garçon qui m'avait amené, ainsi que de mes chevaux; je fis saluer tous mes gens, en les chargeant de bien veiller à la maison; enfin, mes effets ayant été placés dans la diligence, je partis pour l'étranger.

Je courus le pays, voyant filer devant moi les montagnes et les vallées. Le voyage produisit sur moi, comme généralement sur tout le monde, un effet avantageux. Le spectacle uniforme auquel j'avais assisté jusqu'alors, celui de voir pousser le blé, changea à mon grand plaisir. Dans le tableau mouvant qui se déroulait à mes yeux se succédaient de vastes montagnes, des villes blanches et de belles maisons de campagne. Je rencontrai des milliers de figures étrangères sous les costumes les plus variés! Quelle presse, quelle agitation, quel tumulte parmi ces flots d'hommes! et quand je songe que de peines la plupart se donnent pour gagner chaque jour leur malheureuse vie, et avec quelle hâte ils prodiguent inconsidérément cette même vie dont ils ne savent pas jouir!

C'est ma foi un spectacle étrange et imposant qu'un coup d'œil jeté sur l'humanité! Comme elle a toujours changé, et comme elle a toujours cru avancer dans la voix du progrès! Que sera-ce dans des milliers d'années que notre regard borné ne peut pénétrer? Qui peut le savoir? Quand on s'isole du présent et qu'on le regarde passer, quel tourbillon aiguillonné par l'inquiétude, le désir et la passion! Plus d'un noble cœur nous sourit; on voudrait l'enlacer avec amour, mais lui aussi passe rapidement. Quand on contemple ensuite la nature, comme les plantes s'étendent sur toutes les montagnes; comme les nuages courent, comme l'eau ruisselle et comme la lumière brille!

D'un côté quelle agitation, de l'autre quel calme ! La nature apaise et adoucit le cœur de l'homme, tandis que le mouvement incessant des peuples, quand on en approfondit la véritable cause, le transporte et l'élève !

J'avais visité un de mes amis et j'étais resté chez lui une semaine, passant ce temps à voir de beaux sites, à faire des excursions chez ses voisins et à étudier l'économie rurale du pays. Puis, poussant plus loin, j'arrivai chez l'autre ami qui avait une ferme modèle. Chez celui-ci je demeurai trois semaines. J'examinai tout, je regardai les travaux, je recueillis les instructions, et j'inscrivis dans un journal tout ce qui me parut digne d'être noté. En quittant sa maison pour me diriger vers le midi du Tyrol, je vis encore fuir devant mes regards de belles montagnes et des bois ombreux. Je traversai plus d'une eau limpide, je passai devant bien des maisons riantes avant d'arriver à Méran.

Enfin j'entrai un soir dans cet endroit. Il y avait là beaucoup d'étrangers attirés en été par le charme infini des environs. En automne, me dit-on, il y a encore plus d'affluence à cause des raisins.

Dès mon arrivée je pris chez mon aubergiste des renseignements sur François Rikar. C'était le nom de mon ancien voisin de chambre. « Il y a déjà bien longtemps que Rikar ne demeure plus à Méran. Il a été obligé de réduire sa dépense ; il est dans une position gênée, et il s'est retiré sur les bords du lac de Garde, où il est né. » Je demandai à quel endroit, et l'aubergiste me répondit qu'il ne le connaissait pas exactement, mais que ce devait être sinon à Riva même, du moins tout près de là.

Le soir, en parcourant la petite ville, j'interrogeai encore d'autres personnes. Partout on me donna la même réponse ; il n'y en eut pas une seule plus précise.

Il me vint alors l'idée d'établir ce bon vieillard sur mon domaine. « Il pourrait, me disais-je, y vivre parfaitement. Je suis seul. Il ferait absolument ce qu'il voudrait. Il travaillerait comme bon lui semblerait. A mon retour je trouverais en lui une société, peut-être même un ami. Je m'affligerais s'il tombait malade, je le soignerais, et puis je le pleurerais s'il venait à mourir. »

Cette pensée et cette résolution changèrent mon premier plan de voyage. J'abandonnai la route que je devais suivre jusqu'à Milan ; je louai une voiture, j'y fis mettre mes effets et je partis le lendemain pour Riva par la route la plus courte, avec la ferme résolution d'envoyer Rikar chez moi, muni des lettres et de l'argent nécessaires, puis de continuer mon voyage.

A mon arrivée à Riva, après avoir admiré la situation ravissante de l'endroit, je m'informai aussitôt de Rikar, mais dans tout Riva ce nom était inconnu, et quand je dépeignais le vieillard, personne ne se rappelait avoir jamais vu quelqu'un de semblable.

Je me trouvai donc arrêté par le premier obstacle qui venait entraver mes bonnes intentions. Mais, ayant déjà tant fait, je résolus d'aller jusqu'au bout. Comme tout le monde s'était accordé à me dire qu'il devait habiter dans le voisinage de Riva, je me décidai à faire le tour du lac de Garde, en débarquant partout où je pourrais trouver du monde, et à poursuivre mes investigations.

A cet effet je louai un bateau et un batelier. Je me procurai des provisions, pour le cas où nous aurions à rester dans quelque endroit inhabité, et j'enfermai mes effets dans la chambre de mon auberge, avec l'intention d'entreprendre cette course sans retard. Mon batelier était venu me prendre le lendemain de grand matin, nous partîmes aussitôt pour notre voyage d'exploration.

Pour des amis de la nature, une pareille course, interrompue par des haltes fréquentes sur le rivage, est de beaucoup préférable à un voyage au milieu du lac, où toutes les beautés de la nature ne passent devant nous que d'une manière incomplète et fugitive. Nous longions toujours les bords. Tantôt nous tournions autour d'un rocher immense, dont la masse offrait des lumières grises et des ombres violacées, tandis qu'à son pied les flots murmuraient sans relâche. Ailleurs un banc de sable éblouissant bordait le bleu foncé de l'eau. Derrière ce banc s'élevait une fraîche verdure couronnée de rochers bleutés. Souvent une langue de terre parallèle au rivage s'avancait dans le lac, et derrière, l'eau était plus calme et d'un bleu foncé, comme un ruban abrité par la ceinture du rivage. En entrant dans cette longue baie nous voyions peu à peu grandir une chaumière, une maisonnette, une ville, où nous n'avions aperçu d'abord qu'un point d'un gris mat ou d'un blanc pâle. Parfois la large nappe d'eau prenait une teinte bleu-noir, infiniment plus foncée que l'air, et, le long du bord lointain, brillait comme un mur lumineux la dentelure des rochers, qui jetait ses reflets magiques sur la surface du sombre miroir. Quand de loin nous nous imaginions voir le mur le plus uni sans la moindre fissure, et que nous en approchions, il s'ouvrait tout à coup et portait dans son flanc voûté un sillon creux, couvert d'épais buissons, dans lequel s'engouffrait l'eau de montagne la plus pure et la plus transparente. Et, après avoir tourné les dunes de sable, quand nous entrions dans la baie qui se présentait, nous découvrions une

vaste étendue dont la lisière, au lieu de verts buissons que nous avions aperçus, était bordée de gros et beaux arbres, et cachait dans plus d'un coin une maisonnette de pêcheur faite de pierres non taillées ou de troncs d'arbres.

Mon batelier causait presque sans interruption. Je finis bientôt par comprendre son langage pittoresque et je lui répondis en italien, ce dont il fut ravi. Il me nomma tous les endroits dont il savait les noms, me raconta des légendes merveilleuses et des histoires incroyables, en montrant, comme presque tous les Méridionaux, le plus vif enthousiasme pour son beau pays.

Nous passâmes la nuit dans une chaumière isolée qui avec ses murs luisants semblait collée aux rochers comme une table blanche, et était entourée d'une rampe touffue du pampre le plus vert. Le lendemain nous partîmes de grand matin, et Riva, où nous nous étions embarqués la veille, n'était plus qu'une ligne blanche à l'horizon.

Nous avions remis dans le bateau toutes nos provisions pour le dîner et pour le reste du jour, et nous avançons sur les flots enflés du lac. Dans les divers endroits où nous avons pris des informations, nous n'avons pas reçu de réponse. On dina de nouveau sur le lac. L'après-midi nous arrivâmes à un endroit plus désert. Le sol s'inclinait d'une pente plus douce, mais aussi plus stérile vers la surface de l'eau. Partout où les bords étaient plus secs, on voyait dans l'eau des pierres en forme de boules rondes ou de grosses dalles. Près du rivage il y avait une maison grise et au-dessus on voyait, comme partout, des rochers.

Nos investigations dans la maison demeurèrent sans résultat. « Peut-être, nous dit-on, les pêcheurs qui travaillent sur la grève pourront-ils vous donner quelques renseignements. »

Après avoir navigué un peu, nous aperçûmes les pêcheurs. Plusieurs, les pantalons retroussés, se tenaient dans l'eau basse, et ôtaient la boue et l'herbe noire des filets qu'ils retiraient des bateaux. Nous avançâmes de leur côté et nous leur demandâmes s'ils connaissaient François Rikar. Ils nous regardèrent tout ébahis, en ayant l'air de chercher une réponse.

Comme, selon mon habitude, je leur dépeignais Rikar le mieux possible, nous entendîmes tout à coup la voix fine d'un jeune garçon : « Je pourrai peut-être vous renseigner. »

En cherchant d'où venait cette voix, nous aperçûmes un garçon placé sur une des pierres mouvantes qui sortaient de l'eau. Il ne faisait pas partie des pêcheurs, mais il s'amusait à les regarder. Sa belle

figure brune, aux grands yeux italiens, était encadrée de longs cheveux en désordre; il avait le cou et la poitrine nus; une peau de chèvre attachée sur ses épaules laissait passer ses deux bras nus, dont l'un tenait un bâton recourbé par le haut et appuyé dans l'eau par la pointe.

Son pantalon déchiré se terminait en lambeaux au-dessous du genou, et ses pieds touchaient la pierre grise. Autour du cou, il avait pendu une gourde ronde en bois. Il ressemblait absolument, en petit, à saint Jean dans le désert.

« Eh bien, si tu peux nous renseigner, lui dis-je, parle. »

En même temps, nous approchâmes un peu de son côté.

« Dites-moi, l'homme que vous cherchez est-il vieux? demanda-t-il de sa voix fine et claire.

— Oui, assez vieux.

— Non, il doit être très-vieux.... Et a-t-il l'air pâle et porte-t-il toujours un habit noir?

— Oui, répliquai-je.

— Alors c'est bien lui, c'est lui qui joue si bien du violon, et qui demeure dans les montagnes.

— Il joue du violon, dis-tu?

— Vous ne pouvez vous figurer comme son jeu va à l'âme!

— Ce n'est pas possible. L'as-tu vu et entendu jouer du violon?

— Je n'ai pas été à côté de lui quand il a joué, mais je l'ai souvent entendu jouer de loin. Voici comme il marche. »

A ces mots, le garçon se pencha le haut du corps en avant et se mit à marcher de côté et d'autre sur sa pierre. Je reconnus aussitôt la démarche de mon ami de voyage.

Je l'avais souvent vu marcher ainsi, sans m'en faire une idée bien nette : ce garçon l'avait rendu parfaitement.

« Oui, c'est lui, m'écriai-je, c'est lui! Son habit est-il bien râpé et déchiré? »

Le garçon me regarda et demeura muet, ce qui me fit voir que, dans son esprit, il ne distinguait pas ce qui était déchiré de ce qui ne l'était pas.

« Non, dit-il enfin, je ne crois pas que son habit soit déchiré.

— Eh bien, indique-nous comment nous pourrions arriver jusqu'à lui.

— Il faut que vous tourniez autour de l'*Eau infernale*, là-bas où sont les pierres; j'y passerai aussi, et quand vous serez de l'autre côté, je vous indiquerai la route. »

Tout en montrant ces pierres, le garçon décrivit très-vivement un arc pour indiquer qu'il fallait les tourner.

Nous commençâmes notre course, tandis que lui sautait le long du rivage sur les pierres à côté de nous. Nous remarquâmes que c'était à l'aide d'une forte pointe de fer attachée au bout de son long bâton qu'il s'élançait de pierre en pierre. Il le faisait avec beaucoup de rapidité et d'assurance, ce qui montrait que, dans de longues heures de solitude, ç'avait dû être son occupation favorite. Comme cette dune de sable était passablement haute et longue, il nous fallut, pour la tourner, avancer bien avant dans le lac, et nous ne voyions plus le garçon que de loin, et tout petit, se mouvoir au milieu des pierres comme une sauterelle grise.

Quand nous eûmes tourné l'embouchure, il était déjà sur le gazon à nous attendre. En même temps nous vîmes plusieurs chèvres sur l'herbe, qui grimpaient entre les pierres et les broussailles et dont il semblait avoir la garde.

Lorsque nous fûmes assez près, il dit :

« Il faut monter là-haut jusqu'à ce sillon, dans les rochers qu'on appelle le *Creux profond*. Vous pouvez y monter où vous voudrez; car tous les sentiers que prennent les chèvres y mènent. Vous le suivrez jusqu'à ce que vous arriviez à la maisonnette du vieux Jérôme. Elle est là toute seule; vous y redemanderez votre chemin, et le vieux Jérôme vous conduira pour sûr auprès de l'homme que vous cherchez. »

Comme le soleil était encore très-haut et qu'il restait une grande partie de la journée, je résolus, sur l'indication du jeune père, de tenter l'aventure pour trouver ce bon Rikar, ou pour apprendre du moins quelque chose de précis sur son compte.

Je m'adressai donc à mon batelier, et je lui dis :

« Je vais monter là-haut pour m'informer de mon homme dans les montagnes. Tu attendras dans le bateau jusqu'à ce que je revienne moi-même ou bien que je t'envoie dire ce que tu auras à faire. Si d'ici à ce soir je ne reviens pas, ou s'il ne paraît pas de messager, tu pourras retourner dans la maison du pêcheur ou dans quelque autre endroit, pour y passer la nuit. Mais, demain, il faudra te trouver à cette place et m'attendre. Fais bien attention à mes effets. Je te laisserai un de mes pistolets avec du plomb et de la poudre, si tu sais t'en servir; mais n'use pas ces provisions sur le lac seulement pour t'amuser et pour tuer le temps, et ne te mets pas sur les bras les oisifs. Écoute bien ce que je te dis et sois prudent!

— Oui, oui, *signor*, je serai prudent, dit le gai batelier; mais je n'ai

pas besoin du pistolet; d'ailleurs je connais très-bien les rivages. Je vous attendrai ici, et si d'ici à ce soir vous ne venez pas et que vous ne m'envoyiez personne, je n'irai pas dans la maison du pêcheur, parce qu'elle ne me plaît pas; mais je ramènerai la barque un peu dans le lac, j'enfoncerai un pieu et j'y attacherai le bateau, puis je me coucherai sur les nattes de jonc et je dormirai, j'ai deux bonnes couvertures de laine.

— C'est bien, tu feras comme tu voudras. »

Je ramassai mon sac de cuir, que je mis autour de mon cou. Je pris mon télescope, mes pistolets, une bouteille de vin et un peu de rôti froid; je mis tout dans mon sac et me fis débarquer auprès du jeune père, qui me regarda avec ses yeux intelligents. Je lui fis un cadeau qu'il accepta avec un gracieux sourire.

« Adieu, *signor!* me cria encore mon batelier.

— Adieu, Gerardo, répondis-je; suis mes conseils et prends garde à tout! »

Et je commençai à grimper sur l'herbe courte et passablement maigre et sèche, tandis que mes deux anciens compagnons se mirent à causer ensemble.

L'*Eau infernale* devait autrefois bien mériter son nom, à la juger par les masses de décombres et de pierres entassées sur la route. Aujourd'hui, faible et impuissante, elle avançait lentement et en mince filet dans ce dédale, tournait autour de chaque pierre et était obligée de se creuser dans le sable fin un lit presque imperceptible.

Quand je fus monté quelque temps, par suite de la grande chaleur qu'il faisait dans les montagnes, la sueur me coula du front; je m'arrêtai et je me retournai pour jeter en arrière un regard sur les deux seuls êtres que je connus dans cette contrée. Je sortis mon télescope et je l'ajustai pour pouvoir mieux les considérer. Je ne tardai pas à les découvrir.

Gerardo était étendu tout de son long sur les effets du bateau, la figure en l'air, les mains croisées au-dessus de la tête, le bonnet rouge descendu sur les yeux et éclairé par le chaud soleil de l'après-midi. Il jouissait gaiement du doux repos, le premier bien après ou peut-être même avant la nourriture, pour les gens de son état et de son pays. Quant au jeune père, je l'aperçus aussi couché par terre, entre les pierres grises et se chauffant au soleil. Excepté ces deux individus et quelques chèvres, on ne voyait pas un être vivant dans toute la contrée. Les environs rendaient parfaitement le caractère à la fois riant et solennel du Midi. Je laissai courir alternativement mon téles-

cope de l'homme étendu dans le bateau à l'autre couché sur les pierres. En détournant d'eux mes regards, j'apercevais les flots bleu foncé du lac, traversés par moments d'un sillon blanc de feu. Au-dessus s'élevait le ciel, également d'un bleu foncé, et, pour achever le tableau, on découvrait, à l'extrémité de l'horizon, les cimes violettes des montagnes.

Après avoir joui quelque temps de ce spectacle et m'être reposé, je poursuivis de nouveau mon chemin.

J'arrivai peu à peu à la gorge que le jeune pâtre m'avait désignée. Des roches qui commençaient à se dresser dans l'herbe m'attirèrent dans l'espace naturel qu'elles laissaient entre elles. Bientôt je montai par un sentier étroit, entre deux hautes parois de rocher. Le sentier s'élevait ensuite insensiblement à droite, tandis qu'à gauche il était suspendu au-dessus d'une gorge au fond de laquelle coulait un torrent invisible, caché par d'épais buissons et des bois touffus.

Derrière ce rideau vert, j'entendais couler l'eau : tantôt le murmure de petits ruisseaux, tantôt le bruit d'une cascade. A droite, du haut des pans de rocher, le soleil lançait sur moi ses brûlants rayons.

Bientôt j'aperçus la maisonnette dont le jeune pâtre avait parlé. Blanche comme la neige et adossée contre le rocher, elle semblait de loin si plate, qu'on l'aurait crue attachée aux pierres avec le pampre dont toutes les maisons sont comme encadrées dans ce pays.

Arrivé devant la maisonnette, je frappai à la porte; une servante parut et me demanda ce que je voulais. Je lui répondis que je cherchais un homme du nom de Jérôme.

« Mon maître s'appelle Jérôme Rudheim, répondit-elle; mais les gens du pays, à qui il fait beaucoup de bien depuis plus de quarante ans et qui le trompent, l'appellent, dans leur ingratitude, le vieux Jérôme tout court. Attendez un peu, je vais le prévenir. »

Elle entra en fermant la porte devant moi.

Quelque temps après la porte se rouvrit. Il en sortit un vieillard portant une barbe blanche, longue et épaisse, à la manière des Tyroliens. Il avait un vêtement noir qui aurait pu passer pour une jaquette tyrolienne si sa longueur et sa largeur n'en eussent presque fait une blouse. Sur sa poitrine passaient de larges bretelles vertes. Son pantalon foncé descendait jusqu'aux genoux, où il était retenu par des boucles d'argent; des has verts et des souliers noirs complétaient son habillement.

« Que veux-tu? me demanda-t-il en s'arrêtant sous la porte.

— Sur les bords du lac, on m'a dit que vous pourriez me renseigner sur un nommé Rikar.

— Entre d'abord, dit-il, mange et bois. »

Et, s'étant retiré de la porte, il me fit entrer dans une espèce de vestibule voûté où régnait une agréable fraîcheur. Il y avait, dans un coin, une table et des bancs tout autour. Je m'assis sur un de ces bancs et il prit place en face de moi.

« Marianne, cria-t-il, apporte du vin, du pain et de l'eau fraîche. »

La servante, qui était occupée dans le fond du vestibule, s'éloigna, et apporta bientôt après, sur un plateau bleu, ce qu'on lui avait demandé.

« Allons, prends ce que tu voudras; rafraîchis-toi, » me dit-il.

Je me versai du vin et de l'eau, ayant en effet soif. Je bus, et je pris ensuite une petite bouchée d'un pain excessivement blanc.

« Tu veux donc avoir des renseignements sur François Rikar ?

— Pas précisément des renseignements; je voudrais plutôt savoir où il demeure. Nous avons, autrefois, voyagé ensemble, puis nous avons été pendant bien longtemps voisins de chambre. En nous quittant, nous nous sommes promis d'aller nous voir si l'un de nous se trouvait dans le voisinage de l'autre. Comme le hasard m'a conduit de ce côté, et que j'ai appris qu'il demeure ici quelque part, je voudrais bien dégager ma parole et lui faire une visite.

— Tu es sans doute son ami de Vienne ?

— Tu l'as dit.

— Je puis bien t'indiquer le chemin qui conduit chez lui, et je ne demande pas mieux. Bois encore une fois à un heureux voyage, et suis ensuite exactement le chemin que je t'indiquerai. Salue Rikar de ma part, et dis-lui que c'est moi qui t'ai montré le chemin. »

Je pris mon chapeau de dessus le banc, il trinqua avec moi pour me souhaiter un heureux voyage, et puis nous sortîmes.

« Tu as pris le chemin le plus long et le plus incommode pour aller du lac chez Rikar, mais à présent il faut aller jusqu'au bout. Monte d'ici tout droit par la gorge; elle serait fermée en haut et on n'en pourrait pas sortir si, pour jouir de la vue, je n'avais fait percer des marches dans l'agglomération inextricable des roches placées en travers au-dessus de la gorge. Monte ces marches; quand tu seras arrivé sur la plate-forme, regarde la direction du soleil; suis la même direction. Pour t'orienter plus sûrement, guide-toi sur la montagne qui a l'air d'avoir sur sa cime des pierres rouges. Marche vers cette montagne. Quand tu l'auras atteinte, laisse-la à ta droite et suis un sentier battu

que tu trouveras là. Après avoir dépassé la montagne, tu arriveras à une bruyère semée de pierres grises. A cet endroit il n'y a plus de sentier, mais passe à travers ces pierres et marche toujours vers le soleil couchant. Un instant après, tu verras une pierre beaucoup plus grosse que toutes les autres. Tu la reconnaitras facilement, parce qu'elle est noire et qu'il y a sur le sommet un pin mort. C'est du reste la seule pierre dans le pays sur laquelle se trouve un pin. A partir de cette pierre, change de direction et prends à droite la vallée qui s'ouvrira devant toi. Bientôt après tu rencontreras un bon chemin que tu suivras jusqu'à une pointe de rocher. Tu la tourneras et tu te trouveras en face d'arbres verts et de murs blancs : c'est là que demeure François Rikar. Mais, pendant que tu marcheras sur le plateau de la montagne, n'oublie pas, pour ne pas te tromper, de jeter souvent tes regards en arrière sur l'agglomération de pierres qui ferme la gorge. Tu la reconnaitras sans peine, elle a l'air d'un mamelon. Tâche de te la rappeler. Les pierres, dans ces montagnes, se ressemblent toutes; si tu ne distinguais pas les signes que je t'ai indiqués, et si tu ne trouvais pas la maison de Rikar, reviens sur tes pas, descends les marches taillées dans les rochers et passe la nuit chez moi. Demain je pourrai te donner un guide. Maintenant, adieu. Marche lestement et fais attention à ce que je t'ai dit.

— Adieu, portez-vous bien; je vous remercie de vos rafraîchissements et des indications que vous m'avez données. »

Je lui tendis la main quand il me dit : « Allez en Dieu ! »

Je descendis les quelques marches qui de sa maison conduisaient au sentier. Il me suivit du regard. Je montai la gorge, toujours plus étroite et plus sauvage. D'en haut, j'en pus mesurer toute la longueur : elle descendait vers le lac comme un petit ruban de velours vert.

Enfin, j'arrivai aux marches dont le vieillard avait parlé. Il aurait été réellement impossible de sortir de cette digue de pierres, qui formait une voûte au-dessus de la gorge, sans ces marches taillées obliquement et en zigzag. Grâce à elles, je pus franchir sans peine le sommet de la colline.

En haut, l'aspect était tout autre qu'en bas. La fertilité avait cessé complètement. Le fond était couvert de cette mousse grise et verdâtre que j'avais souvent rencontrée sur des pierres, mais elle était ici beaucoup plus menue et plus terne que partout ailleurs. Mais la vue sur laquelle Jérôme ne s'était expliqué que d'une manière générale était excessivement belle; elle donnait en grande partie sur la contrée vers laquelle je me dirigeais. Si déjà en bas, le long du lac, j'avais été

frappé des divers spectacles que j'avais rencontrés, j'étais ici tout à fait ravi et transporté.

Les peintres n'ont, à proprement parler, pas encore fait revivre de telles vues sous leur pinceau ; il n'y avait là ni arbre, ni arbuste, ni maison, ni chaumière, ni pré, ni champ, mais seulement une herbe menue et des rochers. Bien peu d'artistes y auraient vu une tâche digne d'un maître, s'ils n'avaient d'abord éprouvé l'influence magique que la sombre beauté de ces solitudes peut exercer sur l'âme. Cet effet prodigieux était surtout produit par les nuances mates du vert, du gris et du bleu. On voyait poindre et se dessiner mélancoliquement à l'horizon des plans diversement colorés. Parfois, des rochers venaient interposer leurs ombres au milieu de ces effets de lumière. Au-dessus d'une surface unie et plate, dans laquelle étaient jetés çà et là des sables et des rocs éboulés, brillait un fauve éclat ou se mariaient de douces teintes. A l'extrémité on apercevait, à travers une faible lueur rougeâtre, une montagne où se trouvaient sans doute les pierres dont avait parlé Jérôme. Derrière ce point rouge apparaissaient deux longs nuages enflammés par le soleil couchant, et accompagnés de ce pâle et sombre vert du ciel méridional qui plus haut se transformait en un bleu ardent. Cela seul aurait suffi pour rendre ce tableau imposant ; mais ce qui venait encore en rehausser l'éclat, c'est qu'au loin je voyais se dessiner, à gauche, entre les rochers, une douce ligne grise qui n'était autre que la vaste plaine de la Lombardie.

Habitué aux ravissantes hauteurs de mon pays, où les arbres fruitiers se pressent et où se succèdent de petits bois entremêlés de vertes prairies et de blés ondoyants, où il n'y a pas la plus petite place dénuée de plantes ou d'arbustes, où l'on voit partout jaillir des sources, serpenter des ruisseaux et couler des rivières et des torrents limpides, et où un doux ciel bleu s'étend au loin au-dessus des montagnes, il ne m'était jamais venu dans l'idée qu'un paysage pût être beau, étant autrement fait. Mais ici, dans cette solitude absolue où l'imagination ne savait où se prendre, il régnait cependant une beauté paisible que je ne pouvais méconnaître. C'était comme si la nature eût déroulé devant moi une simple et sublime épopée. J'étais en quelque sorte accablé, et l'absence de tout bruit autour de moi donnait à ce qui m'entourait une si grande étendue, que je m'y perdais.

De cet endroit, je me dirigeai enfin vers les plaines couvertes d'herbes et de pierres que je voyais devant moi. Je marchai du côté du soleil, qui inclinait vers l'horizon. Mais auparavant, j'avais encore

jeté en arrière un regard sur le lac. On en apercevait une partie comme un croissant bleu entre les montagnes rouges; mais la vue étant ici plus bornée, je ne découvris plus rien au premier pas que je fis en avant.

Je résolus alors de marcher rapidement pour arriver avant la nuit, et, sans plus m'occuper des sentiers, je m'avançai sur l'herbe dont le sol était couvert. Je reconnus bientôt la justesse de l'avis que m'avait donné Jérôme, de me retourner souvent pour me familiariser avec la forme particulière de la colline de rochers; car les roches de ce plateau avaient entre elles une ressemblance qu'on ne se figure que si l'on a déjà parcouru de pareilles contrées. Mais l'indice que m'avait donné Jérôme était très-facile à distinguer, à cause de la forme particulière de cette haute colline.

« Je suis, ma foi, curieux, me disais-je, de voir en quel état je trouverai, dans ces contrées sauvages, cet homme si simple et si bon que je désire établir dans ma maison de campagne. »

Les rochers semblaient reculer, et offraient tantôt des points lumineux dorés, tantôt des ombres bleuâtres. La plaine apparaissait par fragments entre les cimes des rochers, puis disparaissait entièrement. Le globe lumineux du soleil qui planait au-dessus d'elle la rendait encore plus vaporeuse et plus étincelante.

J'eus une ou deux fois l'idée ridicule de lâcher un coup de pistolet pour en observer l'effet au milieu des rochers. Cependant je ne le fis pas, n'étant pas assez enfant pour cela, et retenu surtout par la crainte de troubler le silence solennel de la contrée.

La montagne rouge était constamment en vue, et la mine de fer qui lui donnait sa couleur se distinguait de plus en plus d'un moment à l'autre.

Quand j'eus encore examiné de temps en temps ma colline et que je me fus retourné pour continuer ma route, je vis à l'occident le soleil se coucher derrière un pan de rocher dentelé, ou plutôt se briser sur les pointes. J'atteignis au même moment la montagne rouge; je la laissai à droite, et continuai le sentier à côté. Le terme de ma course ne pouvait guère être bien éloigné: Jérôme m'avait dit que j'arriverais au coucher du soleil, et j'avais marché sans trop de lenteur.

De la montagne, je parvins à la petite bruyère indiquée par Jérôme, et je continuai à avancer sur un terrain sec, couvert d'herbes et parsemé de roches d'un grain bien serré.

Enfin je touchai à la dernière marque indiquée, à la roche noire surmontée d'un pin mort. Celui-ci se reconnaissait de loin, étant le

seul de son espèce sur une grande étendue. Quand je m'en fus approché, j'eus un spectacle étrange. Dans le ciel doré du soir, juste au-dessus du léger squelette de cet arbre si frêle, planait un aigle, qui ne paraissait pas plus grand qu'une grosse mouche noire. Au pied de la roche et à l'ombre projetée par la lumière du soir, était assise une jeune fille. Je ne pus distinguer si elle était belle ni comment elle était habillée, car tout le feu des rayons du soir m'était tombé dans la figure et m'avait ébloui. Je reconnus seulement que ses vêtements étaient blancs et qu'elle avait l'apparence de la jeunesse.

Elle était assise comme pour se reposer d'une promenade. A la voir là si calme et si tranquille, j'en conclus que je devais être bien près d'un endroit habité. J'approchai un peu et je lui demandai quel chemin j'avais à prendre pour aller chez François Rikar. La jeune fille leva la tête, puis elle me dit, de l'allemand le plus pur et le plus mélodieux :

« En entrant à votre droite dans le fond de la vallée, vous verrez bientôt des arbres; sous ces arbres se trouve la maison qu'habite Rikar. »

C'était justement l'indication que m'avait donnée Jérôme. Je la remerciai, et je pris à droite, comme elle l'avait dit, le chemin conduisant dans la vallée.

En effet, c'était réellement un fond de vallée, pour ainsi dire un enfoncement taillé du haut de la bruyère dans la montagne. Sur la terre, les couleurs du jour s'étaient effacées, les rochers étaient indéterminés, le gazon était devenu plus terne; on ne distinguait plus que l'or fluide du ciel nageant au-dessus des choses de ce monde. Je trouvai le chemin marqué par Jérôme. Après avoir marché quelque temps, je tournai une pointe de rocher et j'aperçus les arbres.

Dans ce pays montagneux, il faut qu'un arbre soit une chose bien rare, et je compris qu'on l'indiquât comme la marque distinctive d'une route. Je le compris d'autant mieux, que les arbres qui se présentaient à ma vue me firent un bien infini. Ils étaient très-grands, devaient être excessivement vieux, et semblaient être des châtaigniers, peut-être entremêlés d'arbres fruitiers. Je vis aussi, autant que me le permit le soir, briller des murs entre les arbres. Je suivis la route, et bientôt je m'aperçus que la vallée s'élargissait vers l'intérieur, et formait un emplacement assez large et spacieux.

Au bout de quelque temps, j'arrivai à un jardin dont la grille terminait le chemin. La grille était ouverte, j'entrai dans le jardin. Une large avenue droite conduisait à la maison.

« Selon toute probabilité, me disais-je, ce doit être la maison que le vieux Jérôme et la jeune fille m'ont désignée comme la demeure de François Rikar. Si par hasard ce n'était pas ici, ses habitants pourront me dire où elle se trouve. »

Je me dirigeai donc vers la maison, en passant entre des châtaigniers, des arbres fruitiers, et enfin des couches de légumes et des espaliers. Arrivé à l'extrémité et ayant monté les quelques marches du perron, je me vis devant une grille de fer derrière laquelle était un large vestibule servant sans doute d'entrée commune.

Tout était calme et tranquille au dehors. J'entendis le bruit d'un jet d'eau derrière la maison, et dans le vestibule une vieille bonne femme allumait une lampe suspendue. Cette lumière fit paraître le jardin encore plus obscur. Les traits de la vieille étaient très-beaux, et avec sa pose et la lumière qui l'éclairait d'en haut, elle ressemblait à une matrone des tableaux italiens.

Quand la vieille eut fini d'allumer, j'élevai la voix et lui dis :

« Pardonnez-moi si je vous dérange; je suis étranger, et ne fais que d'arriver. Conduit par le chemin jusqu'à la villa, je voudrais bien vous adresser une question. »

La vieille se retourna rapidement de son marchepied et me dit :

« Faites, monsieur. »

Ces mots avaient été prononcés en pur italien.

« Je cherche, lui dis-je, un homme du nom de Rikar qui doit demeurer quelque part par ici. Si vous le connaissez ou si vous avez entendu parler de lui, vous voudrez bien me renseigner.

— Sans doute, je le connais, répondit-elle, et vous n'avez plus besoin d'aller bien loin pour le trouver : il demeure ici. Restez seulement là un instant. Je vais lui dire qu'une personne le demande, et, s'il vous connaît, la grille vous sera ouverte. »

La vieille s'en alla et disparut dans le fond du vestibule. Bien qu'elle eût parlé italien, elle avait cependant très-bien compris ce que je lui avais dit en allemand. Je demeurai devant la grille et j'attendis.

La vieille reparut; elle était suivie d'un homme portant un bougeoir allumé à la main.

Je le reconnus aussitôt. C'était bien mon vieux voisin de chambre de l'hôtel de la Trinité, à Vienne. Il n'avait pas changé du tout; il portait encore des vêtements noirs, et son habit avait bien l'air d'être le même que je lui avais connu dans le temps. Il traversa le vestibule dans sa largeur, portant devant lui sa lumière. Quand il fut arrivé à la grille, il leva son bougeoir vers moi pour voir qui j'étais.

« Monsieur, lui dis-je, je vous salue. C'est bien vous que je cherche; j'ai tenu parole, et je viens vous rendre visite dans mon voyage.

— Oui, Cornélie, répondit-il, monsieur m'est parfaitement connu. Ouvrez bien vite. »

La vieille ouvrit et me fit entrer.

« Soyez le bienvenu, me dit-il. Je suis vraiment charmé de voir que vous n'avez pas oublié un pauvre vieillard. Vous vous êtes toujours montré bon et aimable pour moi, et maintenant vous poussez la bonté jusqu'à me surprendre dans ma triste solitude. Soyez le bienvenu. »

Ce disant, il m'avait tendu la main qu'il avait libre, et avait serré la mienne de la façon la plus cordiale.

« Moi aussi, je vous salue de tout cœur. C'est avec beaucoup de plaisir que je suis venu dans votre retraite, et je suis bien aise de vous trouver si bien.

— J'ai ici tout ce qu'il me faut, reprit-il, mais je vis aussi simplement que je vivais à l'hôtel de la Trinité, dans ma petite chambre, dont les fenêtres donnaient sur le grand puits de la maison. — Mais comment avez-vous appris que je demeure ici ?

— Je me suis informé de vous à Méran. Là, on m'a indiqué le lac de Garde. J'ai continué mes investigations, et j'ai fini par vous découvrir. »

Je ne voulus pas entrer dans le détail de mes recherches.

En causant ainsi, nous nous étions d'abord arrêtés dans le vestibule, puis nous l'avions traversé. Nous nous trouvions alors au pied d'un escalier. La bonne vieille s'était éloignée tout de suite après avoir ouvert et refermé la grille.

— Montez, je vous prie, dans ma chambre, et asseyez-vous encore à côté de moi comme autrefois. »

Nous nous mîmes à monter l'escalier. Il marcha devant, en tenant le bougeoir de manière à éclairer les marches. Il avait toujours eu de ces formes polies. Quand nous fûmes au premier étage, nous entrâmes dans un corridor. Il y ouvrit une porte et m'engagea à entrer. C'était une chambre arrangée pour une seule personne. Sur la table, il y avait une lampe; il mit encore à côté son bougeoir.

« Nous passerons ici la soirée, si cela vous plaît, dit-il, et quand l'heure de se coucher sera venue, je vous conduirai dans une chambre où vous pourrez vous reposer. Déposez votre sac, débarrassez-vous de votre chapeau et mettez-vous sur ce canapé. »

Comme j'étais passablement fatigué de ma course dans les rochers, je me conformai à son invitation sans me faire beaucoup prier.

« Vous me pardonnerez, dit-il quelque temps après, si je vous laisse un instant seul. J'ai quelques dispositions à prendre, puis je reviens de suite. » Après ces mots, il sortit de la chambre.

Je profitai du moment où je me trouvais seul pour faire une inspection autour de moi. Les habits de Rikar n'étaient pas trop usés; son costume noir, il est vrai, n'était ni neuf ni recherché; mais j'étais habitué à le lui voir toujours porter. Les meubles de la chambre n'avaient également rien de pauvre. Sur la table qui supportait la lampe, on avait étendu un beau tapis qui semblait avoir été brodé depuis peu; sous la table était un tabouret également en tapisserie. Les chaises étaient en cuir vert, et, comme je m'en aperçus par mon canapé, bien rembourrés. Tout le reste était très-convenable, et sur le bureau, il y avait même quelques objets de luxe mêlés aux livres ouverts et aux papiers jetés çà et là.

Après ces observations, je résolus de passer la soirée sans faire aucune ouverture. « Demain, me disais-je, je verrai bien chez qui il est ici et comment il me faudra agir. »

J'en étais là de mes réflexions et de mes résolutions quand il rentra. Il s'assit à côté de moi sur le sofa, absolument comme il l'avait toujours fait à l'hôtel de la Trinité, ne pouvant pas souffrir qu'un de nous se mît sur un autre siège.

« Vous êtes sans doute, me dit-il, en train de faire votre voyage d'Italie.

— Oui, répondis-je; ce que dans le temps je n'avais osé espérer est devenu possible, grâce à un concours d'heureuses circonstances. Je puis maintenant visiter ce pays tranquillement et à loisir. »

Je m'attendais qu'il dirait quelque chose de la lettre qu'il avait jadis promis de m'écrire, et qu'il s'excuserait de son silence; mais il n'en fit rien.

« Il semble, dit-il, que depuis que nous nous sommes quittés à Vienne, vous avez prospéré. Vous avez bien bonne mine et vous avez l'air d'aller parfaitement. »

Je ne pouvais pas dire la même chose de lui; il me paraissait encore plus maigre; néanmoins, tout son être respirait une gaieté et une sérénité que je ne lui avais pas connues. « En effet, lui répondis-je, dans les derniers temps, les circonstances m'ont favorisé, et je crois maintenant mon avenir assuré. »

Il s'appuya sur le bureau, et, me regardant d'un air franc et ouvert, il me dit :

« Cela me fait bien plaisir; il n'y a certes personne qui puisse s'en réjouir plus que moi. »

Étant assis à côté l'un de l'autre, comme nous avions eu l'habitude de le faire bien des soirs à Vienne, je pensais que je pourrais lui raconter ce qui m'était arrivé en général, et lui insinuer doucement quelque chose du projet que j'avais formé dans son intérêt.

Je lui dis donc : « Je suis encore garçon, et cela contre mon gré. Quant aux nombreux plans plus ou moins étranges dont je vous ai souvent entretenu dans le temps, je les ai abandonnés en grande partie; ou, pour mieux dire, tout à fait, et je ne suis à présent ni plus ni moins qu'un simple agronome. Une vieille tante, qui, pendant sa vie, ne s'était guère occupée de moi, m'a laissé en mourant une belle propriété entourée de champs fertiles, de grands bois, et bordée à l'horizon par les cimes bleues de hautes montagnes. Je me plais beaucoup dans cette propriété, et je ne me serais jamais figuré qu'il y eût un si grand charme à toutes ces choses. Dès que je fus entré en possession de ce domaine, j'y introduisis toutes les améliorations possibles. Aux quelques milliers d'arbres fruitiers qu'il y avait dans ma terre, j'en fis ajouter autant, en ayant soin de redresser les anciens. Puis je fis construire des serres, dans lesquelles il y a déjà de très-belles fleurs et de très-beaux fruits, que je compte encore perfectionner. J'ai arrangé plusieurs pièces pour mon propre usage; plusieurs autres sont disposées pour recevoir des hôtes, s'il devait m'en venir. Présentement je me suis mis en route pour faire un assez long voyage, et quand je retournerai ensuite chez moi, je cultiverai mes champs, j'établirai des lieux de repos, des points de vue et autres choses semblables. Seulement j'aurais encore un désir. Outre la société que le hasard peut m'amener, j'en voudrais une plus constante et plus intime, comme qui dirait un ami éprouvé et d'un âge mûr, qui m'assistât de ses conseils, demeurât chez moi et m'accordât quelques moments de son temps; car la vie solitaire que je mène me pèse souvent beaucoup.

— Je trouve du plaisir à vous entendre parler de la sorte et à apprendre que vous aimez l'agronomie. Vous ne pouvez pas vous figurer quelle agréable impression font sur moi vos discours. Et pour ce qui est d'un compagnon, vous pourrez trouver une bonne et aimable ménagère, et comme cela, vous ne manquerez pas de famille.

— Il ne s'agit pas ici de famille. Pour mes parents, je les ai à peine connus, et quant à avoir une famille à moi, nous avons le temps d'y

penser. Dans tous les cas, j'aimerais avoir un compagnon qui voudrait s'unir avec moi pour créer une vie rurale pure et noble. Elle provoquerait une émulation et une rivalité qui tourneraient au profit de tous. Les résultats obtenus par cette activité commune vivraient encore après nous, et exerceraient une influence bienfaisante sur plus d'une génération. Dans ces derniers temps, j'ai souvent pensé qu'une pareille tâche ne serait pas tout à fait indigne d'un homme de cœur. Il faudrait naturellement, pour consacrer sa vie à une telle œuvre, être bien pénétré de la dignité de cette tâche.

— Je ne puis que vous répéter, répondit-il, que je suis charmé de vous voir tenir l'agriculture en si grand honneur, et de vous en entendre parler avec cet enthousiasme; car combien d'autres occupations, d'arts même fort estimés parmi les hommes, qui peuvent influencer sur nous d'une manière fâcheuse, je dirai même excessivement pénible. »

En parlant ainsi, je ne sais pas ce qu'il pouvait avoir à arranger à la lampe. Ce mouvement lui était déjà familier à Vienne. Pendant le mauvais temps, lorsque nous étions quelquefois assis dans sa chambre, il se levait tout à coup, allait et venait de côté et d'autre, rangeait quelque chose qui ne demandait pas à être rangé, ou regardait sans cesse à travers la vitre de la croisée, bien qu'il n'y eût rien à voir, puisqu'il régnait au dehors une profonde obscurité. C'était comme si une inquiétude ou un chagrin le consumait.

Je reconnus que j'avais touché une corde délicate, et j'interrompis la conversation. Nous restâmes quelque temps muets à côté l'un de l'autre, puis il parla d'autre chose. Il entra dans la description détaillée du lac de Garde, et s'abandonna avec tant d'amour et de feu, que je vis bien qu'il était né dans ce pays.

Pendant que nous étions à causer, la porte s'ouvrit, et il entra une servante accompagnée d'un homme. La servante était comme toutes les femmes employées à des fonctions subalternes, et l'homme avait l'air d'un jardinier ou de quelque ouvrier. Ils apportèrent une nappe, ôtèrent le tapis de dessus la table, posèrent la lampe de côté sur une commode, mirent deux couverts sur la table, posèrent deux lumières dessus, et laissèrent la lampe brûler sur la commode. Puis ils sortirent.

Peu de temps après, la servante apporta les plats, et l'homme les bouteilles. On nous servit une soupe, un bon rôti avec de la salade, une bouteille d'excellent vin et de l'eau très-fraîche. Le souper n'avait pas l'air pauvre ni mesquin.

Quand nous eûmes fini, les deux mêmes individus revinrent et des-

servirent. La femme emporta la nappe et les couverts, et l'homme le reste de la vaisselle. Ils remirent le tapis sur la table, y placèrent la lampe et s'en allèrent.

Pendant qu'ils avaient été occupés à servir ou à desservir, Rikar les avait guidés ou repris de temps en temps par quelque parole amicale.

Quand nous fûmes seuls, nous demeurâmes encore longtemps assis à côté l'un de l'autre, et nous parlâmes de beaucoup de choses, la plupart indifférentes. Enfin il me dit : « Si vous avez envie d'aller vous reposer, vous n'avez qu'à le dire, je vous conduirai dans votre chambre. »

Comme je pensais qu'il devait être assez tard pour aller chercher ma couche et pour le laisser aussi aller prendre du repos, je le lui dis franchement. Il alluma une bougie et me dit : « Veuillez, s'il vous plaît, me suivre. »

Je pris mon sac, mon chapeau, et je le suivis.

Nous montâmes encore un escalier, puis, après avoir traversé un bout de corridor, il ouvrit une chambre et m'y fit entrer. Il alluma les deux bougies placées sur la table, et me dit : « Dormez bien, jouissez d'un doux et agréable repos.

— Vous aussi, mon ami, lui répondis-je, vous aussi.

— Bonne nuit, » répéta-t-il en me serrant la main; puis il prit son bougeoir et sortit en fermant la porte derrière lui.

Je me trouvai donc seul dans ma chambre à coucher.

« Ce soir, me disais-je, tu n'as rien appris sur la vie intime de François Rikar. Nous verrons, j'espère, demain ce qu'il en est. »

Avec cette pensée, j'allai vers la porte, mis le verrou en dedans, et déposai ensuite mon chapeau et mon sac sur la table.

Mon appartement se composait de deux pièces; par une porte ouverte, je pouvais pénétrer dans une autre chambre, arrangée pour être habitée. Devant la porte du fond, qui conduisait sans doute à d'autres pièces, on avait placé une grande armoire. Après avoir fait la visite de mon logement, je me mis à examiner les meubles. Ils étaient tous très-convenables et solides, mais pas neufs; à leur air patriarcal, on pouvait presque croire qu'ils étaient d'un ou deux siècles. La couleur brune du bois de lit faisait ressortir la blancheur des draps et des rideaux. Il y avait juste autant de meubles qu'il en fallait, ni un de plus ni un de moins. Ce qui me frappa particulièrement, c'est que dans chaque pièce il y avait bien une glace, mais rien qui ressemblât à un tableau ou à une gravure. Cette lacune se remarque bien rarement dans les maisons à la campagne. Après avoir

examiné l'intérieur, je procédai à l'examen du dehors. J'entrai dans la pièce à côté de ma chambre à coucher, j'ouvris une des fenêtres : des milliers d'étoiles brillaient au ciel presque noir, en jetant un éclat doré, au lieu de la blanche clarté qui m'était familière. Au-dessous, la contrée, comme couverte d'un voile, ressemblait à un lac noir sur lequel se jouaient les étincelles du ciel. Immédiatement au-dessous de moi, je ne distinguais que les ombres de quelques arbres et espaliers. Mais la douce fraîcheur de la nuit était si agréable à respirer après la chaleur de la journée, que je restai encore quelque temps à la fenêtre.

Cependant je finis par me retirer et je résolus de me coucher. Mais je laissai la fenêtre ouverte, pour ne pas me priver de l'air embaumé du soir. Je rentrai dans ma chambre à coucher, je me débarrassai peu à peu de mes habits, que je posai sur une chaise ; j'éteignis les bougies et je me mis au lit. Je pensai encore à ce pauvre Gerardo et à la nuit qu'il passerait dans son bateau sur le lac ; puis, un peu fatigué de ma course et des nombreuses impressions de la journée, j'étendis mes membres et je tombai bientôt dans un agréable et profond sommeil. D'ailleurs j'étais sans doute le dernier à me coucher dans la maison, car, en regardant par la croisée, je n'avais plus vu de lumière aux autres fenêtres de ce côté de la maison.

Je ne sais pas combien de temps je pouvais avoir dormi, quand un bruit subit me réveilla. Ne sachant pas d'où il pouvait provenir, je me mis sur mon séant pour mieux écouter. Peu à peu je distinguai les sons d'un instrument, et enfin, après m'être recueilli, je reconnus que c'étaient ceux d'un violon. Ses doux accents pénétrèrent de plus en plus mes esprits, et après m'être tout à fait éveillé, je perçus des sons clairs, purs, bien marqués et fortement accentués.

Mais à peine eus-je entendu quelques mesures suivies que tout cessa. Je continuai de prêter l'oreille. Quelques instants après le violon reprit. Du piano le plus tendre il passa au forte par des modulations graduées très-bien observées. Ma surprise fut extrême. Je n'aurais su jouer ainsi, et je n'avais entendu personne aussi bien jouer que cela, si ce n'est Thérèse.

Ce jeu était l'expression d'un art poussé à ses dernières limites. Tout était parfaitement indiqué, et toutes les notes rendues avec la plus grande netteté et la plus grande précision.

Plus j'écoutai, plus je fus frappé de la ressemblance de ce jeu avec celui de Thérèse. Après l'exécution du morceau j'arrivai presque à la conviction intime que c'était cette artiste que je venais d'entendre.

Le jeu recommença avec une fermeté virile. Je me levai, et, après

avoir jeté un vêtement sur moi, je me glissai sur la pointe du pied dans l'autre chambre dont j'avais laissé la croisée ouverte. J'approchai et je me penchai en dehors pour écouter. Au ciel tout à fait pur la lune brillait en croissant argenté fort étroit, mais assez clair pour me faire découvrir sous mes fenêtres une terrasse avec des arbres, et garnie d'une balustrade. Autrement je ne vis rien, pas même les pointes des rochers, que je savais cependant ne pas devoir être bien loin. Je ne pus même pas saisir exactement si les sons venaient du côté droit, ou du côté gauche, ou bien d'en bas. Je ne me rendis pas même compte si l'on jouait dans la maison ou dans le jardin. Je ne crus voir personne sur la terrasse. D'ailleurs, j'aurais bien reconnu si les sons venaient de la terrasse, celle-ci étant juste sous mes croisées.

Après une assez longue pause le jeu recommença. On aurait presque pu dire que l'exécutant exhalait son âme dans les airs. J'écoutais toujours. Il y avait dans ce jeu une tristesse et une passion si bien rendues qu'on voyait que ce n'était point une fiction de l'art, mais l'expression de la nature empruntée à la vie réelle et à ses amères déceptions. C'était la marche naturelle et progressive des sentiments du cœur, d'abord une douce plainte qui, après une prière inutile, se fond en soupirs; puis une supplication ardente pour demander un bonheur qu'on sent échapper; puis l'impatience d'une âme irritée de ne pas voir apprécié le don qu'elle veut faire; puis l'ironie, dernier recours d'un cœur généreux qui se venge par le mépris; enfin une gaieté bruyante qui, pour s'étourdir elle-même, répète bien haut qu'elle est la gaieté.

Je me rappelai cette scène étrange le jour où je conduisis Rikar au théâtre, et où il versa de chaudes larmes. Quel rapport pouvait-il y avoir entre toutes ces choses ?

Je m'enveloppai dans le vêtement que j'avais jeté sur moi, parce que le frais de la nuit commençait à se faire sentir. Après une assez longue interruption, le jeu reprit. Il devint toujours plus pur, plus achevé, comme si l'art, qui adoucit les maux du cœur, avait peu à peu triomphé de la passion. Enfin il y eut dans l'exécution plus de force et d'élévation, comme à la fin d'un morceau, quand l'âme, après avoir dépassé, pour ainsi dire, ses limites, dépose l'instrument dont elle s'est servie. Le dernier son des cordes ayant cessé de vibrer, il se fit un silence solennel. L'air argenté et le croissant blanc de la lune demeurèrent immobiles.

Je restai encore longtemps à la croisée, espérant toujours que le jeu recommencerait, mais rien ne troubla plus le silence. Les arbres

au-dessous de moi retenaient leurs feuilles pour qu'aucune ne frémit, et le murmure du jet d'eau que j'avais entendu le soir en approchant de la maison devait s'être éteint, car je ne l'entendais plus. Je retournai enfin presque transi de froid dans mon lit et je me couchai.

Je ne réfléchis pas beaucoup jusqu'à ce que mes membres engourdis se fussent réchauffés. Ce ne fut qu'ensuite que vinrent les réflexions et les conjectures. J'eus d'abord la sotte pensée d'allumer la bougie, d'approcher de la fenêtre et d'en sortir la lumière pour regarder en bas; mais je reconnus aussitôt que je ne verrais rien si je tenais une lumière devant mes yeux, et que ma curiosité, ainsi trahie, ferait fuir la personne que je voulais voir. Je demeurai donc dans mon lit.

Je me rappelai alors ce que m'avait dit le jeune pâtre, que Rikar jouait si bien du violon. Mais j'écartai aussitôt l'idée que ce pût être Rikar qui eût joué. D'ailleurs comment aurait-il produit de pareils sons? Ces accords indiquaient la jeunesse avec ses sentiments ardents qui dépassent la mesure ordinaire, tandis que la vieillesse ne s'inquiète que de la précision et de la méthode. Surtout je connaissais trop bien mon ancien compagnon de voyage pour lui rien attribuer de ce que j'avais entendu.

La musique m'avait trop ému pour que j'eusse pu l'écarter de suite de mon esprit. Il ne fut donc pas question de dormir. Je la repassai encore une fois en pensée, et je me plongeai dans l'âme de celui qui avait pu la produire.

Mes oreilles étaient toutes prêtes à en recueillir les sons si elle devait recommencer, et je regardais en même temps les objets peu distincts de ma chambre, éclairés par la faible lueur de la lune. Mais la musique ne recommença plus. Cependant la nature reprit ses droits; mes idées se brouillèrent insensiblement, et je finis par m'endormir.

(Traduit de l'allemand de M. ADALBERT STIFTER.)

(La suite à la prochaine livraison.)

PHILOSOPHIE DU BEAU.

ÉTUDES SUR LE SYSTÈME D'ESTHÉTIQUE DE M. TH. VISCHER.

(*Aesthetik oder Wissenschaft des Schönen.*

VON DR FRIEDRICH THEODOR VISCHER. — 1846-1857. 4 B.)

(TROISIÈME ARTICLE ¹.)

I.

Le peintre Boucher, dont un grand critique disait : « Je vous défie de trouver dans toute une campagne un brin d'herbe de ses paysages, » écrivait un jour à Lancret : « Je trouve la nature fort désagréable, trop verte, mal éclairée. » Lancret lui répondait : « Je suis de votre sentiment, la nature manque d'harmonie et de séduction. » Il est vrai que ce même Boucher dédaignait Raphaël et Michel-Ange ; il y avait là de quoi consoler la nature. Pour Boucher, il n'y avait point de beauté sans le rouge, les mouches, les pompons et *les fanfioles de la toilette* ; il n'appréciait que les petites mines, les marionnettes, les anges bouffis, les amours joufflus, et il en voulait à la nature de ne rien entendre aux mignardises de l'art Pompadour.

« La nature ! nous disait un jour un hypocondre ; tenez pour certain qu'on l'a surfaite. Il y a longtemps que je l'étudie, et dans l'origine je m'étais laissé prévenir en sa faveur ; mais j'en suis bien revenu. Je me suis aperçu qu'elle manque d'invention ; elle est sujette aux redites,

¹ Voir les livraisons de septembre 1859 et de mai 1860.

elle ne trouve l'originalité que dans la bizarrerie. On ne peut disconvenir qu'on découvre çà et là dans ses productions quelques indices de génie ; mais les mieux réussies ne sont que de faibles esquisses, tracées avec fougue et d'une main mal assurée ; il y manque toujours le dernier fini, sans lequel aucune œuvre n'est digne de vivre ; aussi se rend-elle justice en détruisant incessamment ses ouvrages ; on dirait d'un peintre qui jette sur le papier les premiers traits mal dégrossis d'un dessin et qui, incapable de rien conduire à perfection, abandonne bientôt cette imparfaite ébauche pour en crayonner une autre ; il se contente d'indiquer vaguement ce qu'il se sent incapable d'exprimer, sa verve fumeuse est bientôt épuisée et, l'inspiration le quittant, il renonce à achever son travail, de peur de gâter son premier jet. C'est ainsi qu'il en va pour la nature, et quand d'aventure elle réussit à produire un chef-d'œuvre, quel laborieux enfantement ! que d'efforts ! Par combien d'essais elle a préludé à l'invention de la figure humaine, et quels préludes que le poisson, la taupe et le chimpanzé ! Ajoutez qu'elle manque de variété ; c'est en vain qu'elle cherche à dissimuler sous l'abondance des détails la stérilité de ses conceptions ; il n'est pas difficile de reconnaître qu'elle vit sur deux ou trois idées toujours les mêmes ; sur un seul thème écourté elle compose des variations par centaines, ce qui ne laisse pas d'être fort ennuyeux. Ses adorateurs prétendent qu'elle a tout inventé, qu'elle n'a rien laissé à deviner à l'imagination humaine, que nous en sommes réduits à la copier. Voilà une prétention fort ridicule. Moi, qui vous parle, j'ai trouvé le secret d'évoquer devant mes yeux mille genres de beauté dont elle ne s'est pas avisée. Ayez un peu de patience, je vous révélerai un jour mon procédé. » Cet hypocondre avait fait le tour du monde et il estimait que ce n'est pas la peine de sortir de chez soi pour retrouver partout des arbres, des rochers et des rivières. J'ai appris plus tard que son secret pour apercevoir des beautés nouvelles consistait à fumer une pipe chargée d'opium.

« Comme ce soleil couchant est manqué ! s'écriait un jour le faux Bavaïois Fantasio. La nature est pitoyable ce soir. Regarde-moi un peu cette vallée là-bas, ces quatre ou cinq méchants nuages qui grimpent sur cette montagne. Je faisais des paysages comme celui-là quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres de classe. » Et son camarade Spark lui répondait : « Quel bon tabac ! quelle bonne bière ! »

Quant à l'abbé Gioberti, dont l'esthétique est au demeurant bien supérieure à sa renommée, il avait de meilleures raisons de décrier

la nature; il croyait fermement au dogme de la chute, et que la déchéance de l'homme, provoquée par la désobéissance d'Adam, s'était étendue à tous les êtres de la création : *La terre sera maudite à cause de toi et elle te produira des épines et des chardons*. Selon l'abbé Gioberti, la nature n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était au matin du monde, quand l'esprit divin la remplissait de sa présence. Le beau naturel, s'il faut l'en croire, est « la pleine correspondance de la réalité sensible avec l'idée qui la forme. Les créatures, quand elles sortent de la main de Dieu, durent exprimer adéquatement leur éternel exemplaire, d'une manière proportionnelle au degré de leur développement. Si l'ordre primitif n'avait pas été troublé au début de notre âge cosmique, le beau aurait été s'enrichissant et se complétant, et les diverses espèces, tout en conservant leur type originel, auraient donné naissance à une série de types secondaires, corrélatifs aux divers degrés par lesquels passe toute force avant d'arriver à cette maturité qui forme le point d'arrêt du mouvement dynamique. » Le terme de l'évolution du beau est la plus grande perfection possible du type cosmique. C'est à cet état mystérieux que se rapportent certaines prophéties des Écritures, et, en particulier, ce passage de l'Apocalypse : *Je vis ensuite un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre étaient passés et la mer n'était plus*. La restauration organique par laquelle s'annoncera la vie nouvelle donnera aux élus l'aptitude de contempler l'intelligible dans le sensible, et, en perfectionnant toutes leurs facultés, rendra leurs jouissances infiniment plus pures et plus exquises. La contemplation du beau parfait sera la béatitude de la fantaisie, et le Christ en donna un avant-goût à ses disciples quand il leur apparut transfiguré et étincelant d'une céleste beauté. « Mais, quand notre globe sortit de son état originel, et que les germes divins du vrai et du bien eurent été corrompus par des principes contraires, le beau cosmique se ressentit aussi d'une si grande calamité et subit une éclipse partielle. Le laid, qui est le mal esthétique, fit son avènement dans le monde avec le mal moral, et partout altéra ou obscurcit la beauté. La volonté humaine est en effet la première des forces telluriques, et elle tient sous sa domination les destinées du monde; elle se présente à nous comme le monarque des forces terrestres, et ce monarque, en s'acheminant dans la voie du temps vers le but suprême des existences, entraîne avec lui le cortège des autres forces cosmiques, organiques et inorganiques, et, les faisant marcher à sa suite dans la route qui conduit au salut ou à la perdition, dispose de leur sort

» et de leur fidélité. » Ainsi, selon l'abbé Gioberti, la corruption du premier homme se communiqua comme une lèpre au reste du monde, de même que, selon les Chinois, tous les désordres météorologiques ont pour cause quelque peccadille de l'empereur de la Chine. Qu'une sécheresse vienne à désoler l'empire du Milieu, et le fils du Ciel, rentrant en lui-même, examine sa conscience, jusqu'à ce qu'il découvre l'acte coupable ou la méchante pensée dont l'effet a été de déranger le cours régulier des saisons.

Nous ne pouvons supposer un instant que M. Vischer fasse à la nature quelqu'une des méchantes querelles dont nous venons de parler. M. Vischer n'est ni un peintre bel-esprit, ni un fumeur d'opium, ni un fantasque romantique, ni un abbé apocalyptique. M. Vischer est un philosophe et c'est en philosophe qu'il critique la nature. Examinons ses griefs.

II.

Le beau naturel a peu de durée; il ne tarde pas à s'altérer, à dépérir, à disparaître. La nature ne s'occupe pas d'éterniser la beauté des êtres; la vie suit son cours et emporte tout dans son torrent. « Tout ce qui vit a d'innombrables ennemis sans cesse attentifs à lui nuire, et un seul organe blessé amène le dépérissement de l'être tout entier. La beauté est comme la fleur des existences, et cette fleur se fane en un instant. » Cela revient à dire que la beauté naturelle est vivante; à proprement parler, elle n'est pas, elle devient sans cesse; comme tous les phénomènes de la vie, elle est dans un flux perpétuel. Et c'est ici le lieu de s'écrier avec Massillon : « Les âges se renouvellent; la figure du monde change sans cesse; les morts et les vivants se succèdent et se remplacent continuellement. Rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. » Pouvons-nous ajouter, en appliquant à l'art ce que Massillon dit de Dieu : « L'art seul est toujours le même et ses années ne finissent point. » Hélas ! le Jupiter Olympien disparu, l'immense naufrage de la poésie grecque où surnagent quelques débris, le Parthénon outragé par des barbares, les Raphaël qui poussent au noir, les Murillo qui se gercent et s'écaillent, tout nous annonce que l'art aussi relève du temps et que ce maître jaloux, appesantissant sur lui sa main brutale, lui révèle sa puissance, tantôt par de lentes destructions, tantôt par de subits désastres. Seulement les ravages que le temps exerce sur les œuvres d'art et les rigueurs qu'il déploie envers la

nature éveillent en nous de tout autres sentiments. Quand la beauté naturelle s'obscurcit, se dégrade et s'évanouit, nous la regrettons, nous la pleurons, surtout si elle succombe à une fin prématurée; mais nous ne sommes pas tentés de nous révolter contre l'inexorable loi qui la condamne à mourir; nous n'accusons pas les dieux; nous sentons que le temps a repris ce qui lui appartenait et que lui disputer sa proie serait entrer en révolte contre l'ordre même de la raison. Mais pénétrons dans le réfectoire de Sainte-Marie des Grâces, dans ce tombeau qui renferme les tristes restes d'un divin chef-d'œuvre. Tandis que nos yeux cherchent à ressaisir dans leur lugubre effacement les contours que traça autrefois sur la muraille la main de Léonard, et qu'ils entrevoient vaguement les figures de la Cène pâles, mutilées, et comme disparaissant déjà dans les ombres de la mort, nous éprouvons un serrement de cœur, notre esprit se révolte contre l'anéantissement prochain de ce qui ne devait jamais mourir, et nous disons au temps destructeur et à ses complices : « Vous vous êtes rendus coupables d'un impardonnable attentat; vous avez détruit ce qui devait vivre toujours, vous avez entrepris sur l'éternité ! — Assurément, » s'écrie un idéaliste qui partage notre indignation; « c'est qu'en effet l'idéal.... — Doucement, ne préjugeons rien; la question est encore douteuse; l'instruction du procès ne fait que de commencer; si l'idéal est éternel, il a bien le temps de nous attendre. »

Autre grief. La beauté naturelle n'est pas seulement passagère, elle est rare. Remarquons, avec M. Vischer, que cette rareté tient en partie à ce qu'il y a dans la nature des espèces entières qui ne sont pas susceptibles de beauté. Pour qu'un objet soit beau, il ne suffit pas qu'il représente le caractère normal de son espèce; il faut que cette espèce elle-même soit dans un rapport sensible, apparent avec l'espèce supérieure qui est la forme vraie de l'idée absolue. Les êtres inférieurs sont, pour ainsi dire, l'esprit commencé; toutes les sphères de la nature annoncent et préfigurent l'intelligence, la vie personnelle dont elles sont les premiers et imparfaits rudiments. Dans la nature, tout est symbole de l'humanité; mais ces symboles ne sont pas tous également évidents, tous ces signes ne sont pas également faciles à déchiffrer. Or nous avons reconnu précédemment que le sentiment du beau a pour caractère essentiel l'anthropomorphisme. Dans le fait, il n'y a pas pour nous d'autre beauté que la beauté humaine. Nous admirons les sublimes colères de l'Océan ou, pour parler avec Eschyle, *le sourire infini des flots* bercés par le vent, nous admirons la fierté sourcilleuse d'un mont escarpé, la sérénité d'un ciel doux et suave, l'éclat riant des

prairies, l'horreur mystérieuse des bois, la candeur des lis, les grâces virginales de la rose, — c'est-à-dire que notre imagination, conduite par un instinct irrésistible, humanise l'Océan, les montagnes, le ciel, les bois, les prés, les roses et les lis; elle prête à la nature quelque-une de nos passions, elle répand notre âme sur le monde, elle nous assimile les choses et les fait participer à notre vie; c'est au prix de cet artifice que la nature inanimée ou organique nous semble belle. Mais tous les êtres de la création ne se prêtent pas avec la même complaisance à ce jeu de notre imagination; dans cette immense gradation d'êtres qui s'élèvent depuis la matière brute jusqu'à l'humanité, il est des règnes entiers d'où la beauté est exclue. Et notons, en passant, que la hiérarchie du beau ne correspond point à la hiérarchie réelle des choses, telle qu'elle a été constituée par la science. Au point de vue du savant et du philosophe, un mollusque est supérieur au ciel étoilé de toute la distance qui sépare la sensibilité de la mécanique. Mais notre fantaisie n'en juge pas de même; le spectacle de la voie lactée la plonge dans de longues rêveries; elle a eu plus d'une fois de secrets entretiens avec ce divin Argus aux cent mille yeux qui nous contemple; souvent, en jouissant des douces clartés de la lune nouvelle, elle s'est demandé avec la Ruth du poète :

Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
 Avait, en s'en allant, négligemment jeté
 Cette faucille d'or dans le champ des étoiles ?

Mais la vue d'un céphalopode n'a rien qui la séduise; la magicienne a beau redoubler ses incantations, elle ne peut transformer à son image le hideux animal; il résiste obstinément à cette fantasmagorie qui est le secret de la beauté. C'est que la fantaisie ne raisonne pas, elle ne juge que par ses impressions et ne se soucie que des apparences. Or, à proportion que dans sa marche ascendante la nature se concentre davantage pour devenir l'esprit, les puissances virtuelles des êtres ont plus de peine à se manifester au dehors; la forme reste enveloppée dans l'essence et l'individualité dans l'espèce. C'est dans certaines variétés des vertébrés supérieurs que se déclare de nouveau le triomphe de la forme. « Le cheval, dans ses airs, comme le dit Xénophon, charme jeunes et vieux, et qui refusera à la tête du lion l'attribut de la beauté? » Quant au singe, quelle que soit la supériorité de son organisation, sa laideur nous repousse, parce que nous voyons en lui la caricature de l'humanité. « Le singe, a dit un philosophe, est un animal qui aspire à passer homme; mais il n'y peut réussir, et ses grimaces trahissent le

chagrin et le dépit que lui cause l'insuccès de son entreprise. » Le poisson au contraire est trop loin de nous, et ce qu'il y a en lui de vie sensitive semble avoir été acquis aux dépens de l'expression et de la richesse des formes. Pour retrouver la beauté, il faut redescendre au-dessous des zoophytes, dans le monde végétal. Un chêne, antique patriarche des bois, est pour nous un individu, presque une personne, et le poète n'a pas de peine à humaniser

Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Ainsi l'histoire naturelle renferme plus d'un chapitre perdu pour l'esthétique, et, au point de vue du beau, on peut dire qu'il y a des lacunes dans la nature. Il faut bien accorder aussi à M. Vischer que, dans les espèces prédestinées à la beauté, il est un nombre très-considérable d'individus qui manquent leur vocation. C'est ici que se fait sentir l'influence de *l'accident perturbateur*. Insouciante de nos plaisirs, la nature,

*Che non del ben sollecita
Fu, ma dell' esser solo,*

ne protège pas la beauté de ses créatures contre les rudes atteintes des hasards ennemis; les fausses notes et les faux accords abondent dans le monde des réalités. Encore une fois, la beauté naturelle est vivante, et elle paye quelquefois cher ce privilège; elle est soumise à toutes les vicissitudes de la vie. Mais ces vicissitudes ne lui sont pas toujours contraires; les révolutions ne sont pas toutes fâcheuses, et il arrive souvent que la disgrâce originelle des choses est subitement corrigée par un caprice bienveillant du sort. Souvent les circonstances servent la cause de la beauté, et il survient des conjectures favorables qui lui permettent de reculer les frontières de son empire par des conquêtes inattendues. Il est près de Genève une montagne nue, stérile, pelée, dont les lignes uniformes n'ont ni grandeur ni caractère, et dont les flancs arides n'offrent aux yeux que de longues bandes horizontales de rochers gris, séparées par de maigres broussailles; on dirait un grand corps rongé par les années et dégarni de chairs, qui livre au regard son squelette desséché. Mais le soir, quand les rayons du soleil couchant l'illuminent et l'empourprent, cette pauvre montagne informe se pare d'une beauté magique. C'est vraiment un coup du ciel, et qui ne l'a pas vue ainsi transformée ne connaît pas l'un des plus beaux miracles que puisse opérer le soleil. Et parmi les figures humaines, en est-il beaucoup qui soient dépourvues de cette faculté

de s'embellir par moments, en dépit de l'arrêt qui les condamnait à une éternelle déplaisance? Qu'une impression sublime d'amour et de tendresse vienne à pénétrer dans un cœur, ou que quelque inspiration subite s'allume comme un éclair dans les profondeurs de l'âme, et soudain une lumière mystérieuse se répand sur un visage disgracié, des traits irréguliers s'harmonisent, des contours secs et durs s'amolissent, le teint se purifie et s'avive, les chairs deviennent transparentes; la laideur a disparu, consumée par le feu de l'âme, et voilà les miracles que font les nobles sentiments et les grandes passions; ceux du soleil ne leur peuvent être comparés. Telle était la beauté de Socrate, telle était celle de la petite Consuelo, alors que, « émue encore » d'une vive atteinte portée à son cœur, redevenue naïve et confiante, » mais conservant un imperceptible embarras qui n'était pas l'éveil de » la coquetterie, mais celui de la pudeur sentie et comprise, son teint » avait une pâleur transparente, et ses yeux un éclat pur et serein qui » la faisait ressembler certainement à la sainte Cécile des nonnes de » Santa-Chiara ». Ces grâces de caractère et d'expression ne sont-elles même pas les plus précieuses de toutes, et ne sommes-nous pas tentés de préférer aux lignes les plus régulières ces visages qu'une âme émue ou transportée est seule en possession d'embellir, et où nous voyons pour ainsi dire la beauté se faire par degrés sous nos yeux? « A mesure qu'on a plus d'esprit, a dit Pascal, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » A mesure qu'on est plus artiste, dirons-nous, on trouve qu'il y a plus de beauté dans le monde, et ce ne sont pas les regards les plus inspirés qui sont les plus sévères pour la nature.

Troisième inculpation, plus grave que les précédentes. En examinant de près la beauté naturelle, nous sommes forcés de reconnaître qu'elle est loin d'être parfaite. Bien nous en prend que notre œil ne soit pas un microscope, autrement nous découvririons des myriades d'infusoires dans une goutte de l'eau la plus limpide, des armées de pucerons sur les feuilles des arbres, des impuretés rebutantes sur l'épiderme humain le plus délicat. C'est le mot de Voltaire : « Si Pâris » avait vu la peau d'Hélène telle qu'elle était, il aurait aperçu un » réseau gris-jaune, inégal, rude, composé de mailles sans ordre; » jamais il n'aurait été amoureux d'Hélène. La nature est un grand » opéra dont les décorations font un effet d'optique. » A quoi Voltaire ajoute avec son admirable bon sens, qui est toujours plus profond qu'il n'en a l'air : « La nature nous fait une illusion continuelle; mais c'est » qu'elle nous montre les choses, non comme elles sont, mais comme » nous devons les sentir. » Voltaire a raison; peu importe à l'esthé-

tique ce que sont réellement les choses; c'est à nous de les sentir comme elles veulent être senties; peu nous importe de quelle manière sont faites les décorations du grand théâtre, pourvu que l'effet d'optique soit produit. Quel que soit le spectacle, il faut être dans le point de vue, et dans tout objet qui arrête nos regards il y a des détails à sauver. L'art est soumis, à cet égard, aux mêmes conditions que la nature, et ses beautés ne pourraient résister non plus à de trop minutieuses analyses. Si notre œil était un microscope, y a-t-il un tableau qui pût le charmer? Centuplez la finesse de notre ouïe, et le fracas étourdissant d'une symphonie de Mozart exécutée à grand orchestre nous fera tomber en syncope.

« Mais, poursuit M. Vischer, alors même que nous n'étudions pas à la loupe les beautés de la nature, nous finissons par y découvrir de secrètes imperfections; nous rêvons quelque chose au delà, et la critique succède à l'admiration. Qui de nous ne sait par expérience quel déchet l'habitude et la réflexion font éprouver à l'enthousiasme? Il est certain aussi que nous nous déprenons plus facilement des réalités que des fictions de la poésie. Mais la raison n'en est-elle pas que nous les considérons avec d'autres yeux? Hylas, l'inconstant de *l'Astrée*, prétendait qu'au bout de quinze jours il découvrirait dans ses maîtresses mille défauts dont il ne s'était pas lui-même avisé; il est possible que Céladon lui-même ait fini par trouver à redire à la beauté d'Astrée, tandis qu'il aurait pu contempler toute sa vie une Vierge de Raphaël en l'admirant chaque jour davantage. C'est que Céladon voyait Astrée avec les yeux d'un amant, non d'un artiste. Il est dans le cœur humain que les ardeurs du désir et les délices de la possession s'épuisent tôt ou tard, et que la curiosité inquiète des sens fait place à la lassitude et le plaisir à la satiété. La contemplation seule est une source intarissable de joie; ses voluptés se renouvellent, se rajeunissent sans cesse; elles sont éternelles, parce qu'elles sont goûtées de ce qu'il y a d'éternel en nous.

Et d'ailleurs, quand il serait prouvé que toute beauté naturelle est imparfaite, combien peut-on citer d'œuvres d'art qui n'offrent aucune prise à la critique! Sans être le seigneur Pocourante, est-il une seule pièce de Shakspeare où l'on ne puisse relever des *euphuïsmes* ridicules et des jeux de mots déplacés? *Athalie* est un chef-d'œuvre, de l'aveu même de W. de Schlegel; et cependant, quand Racine fait dire à Mathan que près des passions des rois rien ne lui fut sacré, qu'il prêtait à leurs fureurs des couleurs favorables, qu'il prodiguait le sang des misérables et qu'il servirait encore Jéhovah, si *la soif de commander*

avec son joug étroit pouvait s'accommoder, Racine met le langage de la pénitence dans la bouche d'un ambitieux inconverti, et il pêche contre la vraisemblance dramatique. Il y a des passages faibles dans l'*OEdipe roi*; la *Médée* contient de ces petits vers avocassiers, *epullia dicænica*, qu'Aristophane reprochait si amèrement à Euripide. Le bon Homère lui-même, au dire d'Horace, se prend parfois à sommeiller, et les métopes du Parthénon ne sont pas toutes également dignes du ciseau de Phidias. Conclusion, qu'il n'est pas d'artiste sur lequel la critique ne puisse s'exercer, et que, si la perfection absolue du détail est indispensable pour que la beauté produise son effet, l'art ne nous préserve pas plus que la nature du dégrisement de l'enthousiasme. Ou plutôt, si l'essence de l'art consiste dans une perfection achevée à laquelle la nature ne peut atteindre, l'art n'est qu'un être de raison, puisqu'il n'est guère de chefs-d'œuvre où un goût délicat ne trouve quelques détails à reprendre. Et cependant il est prouvé que ces imperfections n'apportent aucun empêchement aux jouissances que nous donnent les chefs-d'œuvre; ce sont de ces infiniment petits de degrés supérieurs dont les mathématiciens font abstraction dans le résultat de leurs calculs.

III.

« Mais l'artiste, nous répond M. Vischer, a sur la nature un immense avantage; il n'est pas soumis comme elle à l'empire de l'accident. » A cela, nous objecterons que l'artiste n'est pas un esprit pur, que l'artiste à sa manière fait partie de la nature, et que la possession qu'il a de lui-même est grevée de bien des servitudes. Aussi la trempe particulière de son génie, de sa fantaisie, de son talent, est-elle en quelque mesure l'ouvrage de l'accident. L'état du monde à l'époque de sa naissance, les opinions, les erreurs, les préjugés de ses proches, les premiers objets qui frappèrent ses yeux, les impressions qui agirent sur lui à l'âge où l'esprit se forme, les incidents divers qui ont traversé ou favorisé sa destinée, le caractère des puissants qu'il approcha et dont le commerce lui fut profitable ou fâcheux, la bienveillance qui rafraîchit le cœur et les froissements de la jalousie qui le dessèchent, les influences de la haine, de la persécution, qui resserrent l'âme en elle-même, et celle de l'amitié, qui, selon le mot exquis de Voltaire, « inspire à l'âme cette joie douce et recueillie sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées »; les aventures, la tyrannie des pas-

sions, la santé, la maladie, tous les mouvements de la machine... qui de nous a jamais lu la biographie d'un grand artiste, d'un grand poète, d'un grand écrivain, sans constater à la fois les bons et les mauvais offices que lui rendit le hasard? L'accident met aussi son empreinte à toutes les conceptions du génie; les chefs-d'œuvre de l'art sont le résultat d'une certaine expérience de la vie; changez l'expérience, et l'œuvre ne sera plus la même. Ajoutez que le goût de chaque siècle a ses conventions, auxquelles les grands artistes sont bien forcés de se conformer, parce qu'ils sont toujours de leur siècle. Souvent même l'accident se charge de leur fournir leurs sujets. « Les meilleures poésies, disait Goëthe, sont des poésies de circonstance, » et, à vrai dire, quel poème n'est pas de circonstance? Tenons pour certain qu'en son temps l'*Iliade* elle-même fut un à-propos. Et l'accident influe encore sur l'exécution du sujet, sur le travail de l'artiste, sur les hauts et les bas de son inspiration, sur les inégalités de sa verve, lesquelles tiennent aux variations de son humeur. La muse tantôt lui est propice et tantôt lui retire sa faveur; il a beau l'invoquer, elle ne se rend pas à son appel, elle se rit de ses prières et le laisse languir dans la stérilité de ses pensées; ce cœur dont l'enthousiasme débordait est frappé d'une sécheresse subite; cette tête qui tout à l'heure avait peine à résister au bouillonnement impétueux des idées qui la remplissaient est maintenant vide, déserte; l'artiste a beau se frapper le front, *il n'y a personne au logis*. « Le tableau de Vernet, écrivait Diderot, est bien un Vernet, mais un Vernet faible, faible.... Ce n'est pas un grand ouvrage, mais c'est l'ouvrage d'un grand peintre; ce qu'on peut dire toujours des feuilles volantes de Voltaire. On y trouve le signe caractéristique, l'ongle du lion. Mais comment, me direz-vous, le poète, l'orateur, le peintre, le sculpteur peuvent-ils être si inégaux, si différents d'eux-mêmes? C'est l'affaire du moment, de l'état du corps, de l'état de l'âme; une petite querelle domestique... un enfant qui a dit ou fait une sottise, un ami qui a manqué de délicatesse, une maîtresse qui aura accueilli trop familièrement un indifférent, que sais-je? un lit trop froid ou trop chaud, une couverture qui tombe la nuit, un oreiller mal mis sur son chevet, un demi-verre de vin pris de trop, un embarras d'estomac, des cheveux ébouriffés sous le bonnet, et adieu la verve. Il y a du hasard aux échecs et à tous les autres jeux de l'esprit. Et pourquoi n'y en aurait-il pas? L'idée sublime qui se présente, où était-elle l'instant précédent? A quoi tient-il qu'elle soit ou ne soit pas venue? Ce que je sais, c'est qu'elle est tellement liée à l'ordre fatal de la vie du poète et de l'artiste, qu'elle n'a pu venir ni

plus tôt ni plus tard, et qu'il est absurde de la supposer précisément la même dans un autre être, dans une autre vie, dans un autre ordre de choses. »

Enfin l'accident se retrouve dans les règles mêmes de l'art. Pour n'en donner qu'un exemple, n'est-ce pas un pur accident que la rime ? Et cet accident est la source de mille beautés. La rime excite l'imagination du poète ; il lui doit de soudaines inspirations et des rapprochements d'idées imprévus où la logique revêt l'apparence du caprice ; c'est un aiguillon qui irrite sa verve et qui le maintient dans cet état de folie et d'ivresse sans lequel il n'y a pas de poésie. Mais souvent aussi elle le gêne, le contraint, l'asservit, l'empêche de dire ce qu'il voudrait dire ; quel est le grand poète qui n'ait jamais fait à la rime de regrettables sacrifices ? Et c'est ainsi que l'accident, dans l'art comme dans la nature, tour à tour sert ou trahit les intérêts de la beauté. Il y a sans doute cette différence, que l'artiste crée le beau de propos délibéré, et que la nature le rencontre par aventure, que l'artiste est un esprit doué de réflexion, et la nature une puissance aveugle et inconsciente, et que par conséquent l'artiste peut exercer sur l'accident un certain contrôle. Mais ce droit de contrôle a ses limites ; il faut toujours compter avec les circonstances ; on peut bien corriger jusqu'à un certain point leurs effets, on ne les peut supprimer. Si l'artiste ne veut rien devoir au hasard, il faut qu'il refasse sa vie et son âme, mais on ne se refait pas. Nous pouvons bien nettoyer notre maison, nous ne pouvons pas la rebâtir, parce qu'elle ne nous appartient pas ; nous nous possédons au même titre qu'un vassal possédait son fief ; le sort est notre suzerain, c'est une possession conditionnelle.

Le cose le quali noi scioccamente nostre chiamiamo sono nelle sue mani.

Nous avons indiqué, au commencement de ces études, le rôle important que M. Vischer attribue à l'accident dans l'explication métaphysique du beau. M. Vischer le premier a démontré que, si la beauté a souvent à se plaindre de l'accident, elle ne peut cependant se passer de lui, parce que toute beauté est individuelle, et que, sans l'accident, il n'est pas d'individualité possible. Ainsi, l'accident est tour à tour une puissance bienfaisante et un démon pernicieux, un esprit de lumière ou de ténèbres, Ormuzd ou Ahriman. Mais, dans sa théorie de l'art, M. Vischer ne parle guère de ce Janus à deux visages que comme d'un ennemi juré de la beauté ; il ne nous montre plus que la face ténébreuse du dieu ; il le traite comme un allié suspect et peu scrupuleux, dont on a hâte de se débarrasser dès qu'on croit pouvoir se passer de ses services. C'est là de l'ingratitude, et, ce qui est plus

grave en matière de raisonnement, cette ingratitude est une inconséquence. Comment concilier, par exemple, avec les prémisses du système le passage suivant, que nous empruntons au paragraphe 380, page 797, de notre auteur? M. Vischer argumente contre Rumohr, lequel, après avoir avancé que la nature exprime tout dans ses créations d'une manière insurpassable, affirme qu'elle fournit à l'artiste des modèles accomplis, et cite à l'appui de son assertion cette Vittoria d'Albano, « qui surpassait toutes les œuvres d'art de Rome, et dont aucun artiste ne put reproduire la beauté. » — « Nous affirmons hardiment, répond M. Vischer, qu'aucun des artistes qui travaillèrent d'après ce modèle vivant ne put utiliser toutes les formes qu'il leur offrait, car cette Vittoria était une beauté individuelle, et cela suffit. L'individu ne peut être absolu; nous n'avons pas besoin d'en dire davantage. » Une telle proposition ne fait-elle pas crouler tout l'édifice de la métaphysique du beau de M. Vischer? Car cette métaphysique repose sur ce principe, que la beauté est une apparence en vertu de laquelle un individu semble s'égaliser à son espèce et la représenter adéquatement. Sans contredit, l'absolu ne s'incarne dans aucun individu; mais, comme M. Vischer l'a démontré avec une admirable lucidité, le beau est précisément cette illusion qui nous fait voir dans certains individus privilégiés la réalisation d'un infini qui ne se réalise de fait que dans l'immensité du temps et de l'espace. Aussi l'art en est-il réduit au même point que la nature; il ne produit non plus que des individus. Phidias n'a jamais représenté l'infini, les héros de Sophocle ne sont point des genres; ceux de Molière sont quelquefois des espèces, mais ce n'est pas dans l'acception logique du mot; Poussin n'a pas trouvé le secret de peindre l'arbre en soi; Desdemona n'est pas la femme, elle est une femme ni plus ni moins que Vittoria d'Albano; l'absolu n'a jamais été ni sculpté, ni peint, ni mis en musique ou en vers. Sans individualité, point de beauté possible; M. Vischer l'a prouvé mieux que personne, mais il a le tort de ne pas s'en souvenir assez. L'infini se trouve dans l'art comme dans la nature, mais il ne se laisse ni définir ni circonscrire; c'est une vapeur qui remplit tout et qu'on ne peut condenser; il se révèle sous mille formes variées, et aucune de ces formes ne l'exprime tout entier, car l'infini est inexprimable. Encore un coup, il n'y a dans l'art, comme dans la nature, que des individus; et si le mérite des œuvres d'art était en raison inverse de leur individualité, il faudrait donner la palme au symbolisme, et préférer cent fois au Jehovah des Loges et à l'Apollon du Belvédère les images monstrueuses de la Trimurti hindoue, qui sem-

blent épuiser dans leur confusion désordonnée tous les attributs de la divinité.

Mais il y a au fond de ces éternelles comparaisons entre l'art et la nature une erreur première dans laquelle M. Vischer n'a pu tomber que par surprise, car elle est inconciliable avec sa doctrine. La beauté naturelle n'est pas une quantité fixe, constante, dont il soit possible de faire le compte exact; elle est une quantité variable entre des limites inconnues et qui ne peuvent être déterminées. Nous avons vu, en effet, que la perception du beau est un acte de l'imagination, d'où il suit qu'elle doit varier avec la puissance même de l'imagination. L'électricité est une force de la nature qui agit sur notre système nerveux, mais que nos nerfs ne créent point; elle est une réalité indépendante de l'être qui la perçoit, et les électromètres servent à déterminer la quantité de fluide électrique dont un corps est chargé. Mais il n'en est pas de même de la beauté; elle n'est qu'une apparence, elle n'existe par conséquent qu'autant qu'elle apparaît; pour la beauté, être et se révéler sont tout un; l'imagination est l'instrument par lequel nous constatons son existence, mais l'instrument qui la mesure est aussi celui qui la crée; elle n'a d'être véritable que dans l'âme qui la perçoit, et son existence, purement relative, dépend de la fantaisie, laquelle affecte un caractère particulier chez tous les hommes. L'abbé Gioberti, qui est un penseur génial, toutes les fois qu'il réussit à oublier l'Apocalypse, s'est mieux expliqué que personne sur ce point. « L'homme, dit-il, voit toujours la beauté en lui-même. A parler rigoureusement, l'objet beau n'existe jamais hors du spectateur, ou plutôt il n'est conçu comme tel que quand il se réfléchit et réside dans l'âme qui le perçoit.... Eh quoi! dira-t-on, quand je contemple une toile de Raphaël ou un marbre de Bartolini, le beau qui est l'objet immédiat de la fantaisie existerait en moi et non dans la peinture et dans la sculpture que j'admire! Cette difficulté est facile à résoudre si l'on distingue l'occasion de la cause. Il est certain que la perfection de l'œuvre est nécessaire pour éveiller dans le commun des hommes l'image qui lui correspond; mais l'objet immédiat de l'intuition esthétique ne peut être le chef-d'œuvre qui s'offre à leurs regards, mais l'image produite par leur imagination et dont l'objet n'est que l'occasion. Aussi, soit mauvaises habitudes de l'esprit, soit manque d'éducation et de culture, l'image fantastique (*il fantasma*) qui répond à l'objet ne se forme pas dans telle âme inférieure insensible à la beauté. Combien d'hommes ne goûtent pas certaines beautés de la nature! Combien restent froids en présence d'un miracle

» de l'art! Croyez-vous, par hasard, qu'un sauvage soit en état de
 » sentir les exquis proportions du Parthénon ou qu'un Maure d'Afrique
 » admire l'Apollon et le Gladiateur? Et cependant les lignes et les con-
 » tours de l'édifice et de la statue sont aperçus par quiconque a des
 » yeux. Par la même raison, le contraire arrive souvent, c'est-à-dire
 » que certains hommes trouvent belle une œuvre médiocre ou même
 » laide, parce que leur imagination corrige et transforme l'objet exté-
 » rieur et supplée à ce qui lui manque.... Ainsi, celui qui crée le beau
 » et celui qui ne fait que le considérer le voient également dans leur
 » imagination, et le second ne pourrait en jouir s'il ne le refaisait au
 » dedans de lui à l'imitation du premier, d'où il résulte que la jouis-
 » sance causée par les beautés naturelles et artistiques est toujours
 » proportionnelle à la puissance imaginative de celui qui l'éprouve. »

Notre imagination est la scène où se joue le drame de la beauté; les décorations, les acteurs, tout est tiré de notre propre fonds. Quand je suis au théâtre, la véritable représentation, celle qui m'émeut, qui m'agite, qui me transporte, se fait en moi et par moi. C'est dans les espaces indéfinis de ma fantaisie que se déroulent les bruyères desséchées où les sorcières s'entretiennent avec Macbeth; c'est ma fantaisie qui évoque, sur la terrasse du château d'Elsenore, dans l'épaisse nuit d'un brouillard glacé, le terrible fantôme d'un roi assassiné; c'est par elle que s'allument les feux de l'aube virginale qui donne à Roméo le signal du départ; c'est dans les profondeurs les plus sombres de mon être que se dresse cette table effroyable où vient s'asseoir le spectre de Banquo : *the table is full*. Les arts plastiques sont soumis sur ce point aux mêmes conditions que la poésie et la musique; un tableau de Rubens est une partition qui n'est belle que si elle est bien exécutée, et c'est ma fantaisie qui l'exécute. Et ce qui est vrai de l'art l'est aussi de la nature. Enlevez-moi mon imagination, la nature n'est plus belle pour moi. D'où l'on peut conclure qu'il n'y a pas, au sens exact du mot, de beauté naturelle. Toute beauté est artistique; quand je jouis de la beauté d'un paysage, je suis artiste en quelque mesure, et le spectacle qui m'enchanté est mon ouvrage. Et comment s'expliquer autrement les caprices du goût, et l'insensibilité esthétique presque totale d'une bonne partie de l'espèce humaine? L'évocation du beau est une fantasmagorie dont l'imagination est l'appareil. Le sauvage n'a point de lanterne magique; celle du grand artiste semble avoir été fabriquée par la main d'un dieu. Depuis le Cafre et le Hottentot, dont on peut douter s'ils possèdent la simple notion de la beauté, jusqu'à un Titien ou un Lesueur, il y a une gradation infinie dans la percep-

tion et la jouissance esthétiques. A chacun des degrés de cette échelle de la fantaisie, la vue des choses change, et cette quantité variable qui représente la beauté de l'univers reçoit une valeur nouvelle. Croit-on que Vittoria d'Albano fût la même pour tous les yeux ? Et les scènes variées de la vie projettent-elles la même image dans tous les esprits ? Il n'y a point de grands hommes pour les valets de chambre ; il n'y a point non plus pour eux de tableaux d'histoire. « Entre le moment où cet homme tire sa tabatière et le moment où il m'offre une prise, il y a pour moi toute une comédie, » disait je ne sais quel auteur dramatique. Pour le grand artiste, un geste, un regard, un sourire, un mouvement de tête, une impression fugitive passant sur un visage, contient tout un tableau, et ce tableau, s'il le fait, nous révélera ce que nous n'avons pas vu. Car telle est la puissance de ces grandes imaginations créatrices, qu'elles subjuguent la nôtre ; elles lui imposent leurs visions ; nous sommes pour elles aussi complaisants que l'était le courtisan Polonius pour les fantaisies de son jeune maître Hamlet. « Regardez ce nuage, Polonius ; ne ressemble-t-il pas tout à fait à un chameau ? — Maître, c'est assurément un chameau. — J'imagine qu'il a plutôt l'air d'une belette. — Une belette, une vraie belette, une belette de tout point. — Mais ne pensez-vous pas que ce soit plutôt une baleine ? — Oh ! pour le coup, vous avez raison, ce ne peut être qu'une baleine. » — « Un vrai poète, lisons-nous dans la préface des *Guêtres*, est comme un dieu qui tient les cœurs des hommes dans sa main. Le potier, qui donne à son gré des formes à l'argile, n'est qu'une faible image du grand poète qui tourne comme il veut nos idées et nos passions. » On sait ce que Goethe a raconté de lui-même dans ses *Mémoires*. Un jour qu'au musée de Dresde il s'était arrêté longtemps à considérer une toile de Van Ostade, en rentrant chez le cordonnier où il logeait, il crut revoir son tableau : c'étaient les mêmes objets, les mêmes teintes, les mêmes effets de lumière ; il revoyait l'échoppe du savetier par les yeux de Van Ostade. Faculté précieuse, nous dit-il, qu'il conserva toute sa vie et qui lui permettait dans l'occasion de voir la nature telle qu'elle était apparue aux grands maîtres de l'art.

Il n'est donc pas possible de dire : Voilà les limites où s'arrête la beauté naturelle, et voilà ce que l'art y ajoute. Les artistes sont des voyants, et si leurs œuvres sont miraculeuses, le miracle est déjà dans leur regard. Avant d'affirmer que Raphaël a idéalisé la nature, il faudrait savoir ce que Raphaël voyait dans la nature. Et ne nous est-il pas permis de penser qu'il l'a représentée telle qu'elle lui apparaissait, et que ses tableaux nous révèlent ce que ses regards ont su découvrir

dans le monde? Aussi, quand je me promène dans les Loges du Vatican, je goûte le bonheur infini de voir le monde par les yeux de Raphaël, de même qu'une symphonie de Mozart me fait entendre les mélodies tour à tour gracieuses, terribles ou sublimes que chantaient aux oreilles du grand maestro la nature et la vie. Non, l'art n'est pas l'idéal; l'art est une révélation, il nous révèle les choses telles que le génie les a connues.

IV.

L'idéal est proprement un terme de morale. Ce mot n'a pas de sens, ou il désigne une idée qui est au-dessus de toute réalité, une idée irréalisable. L'idéal est un infini qui ne peut jamais devenir actuel; l'idéal est la pierre philosophale de l'âme.

Je conçois le souverain bien; je conçois un ordre parfait qui serait l'harmonie de toutes les facultés et de tous les intérêts; je conçois un état social où cette harmonie serait réalisée de telle sorte que chaque individu trouverait son bonheur dans le bonheur de tous. Mais si je ne suis pas un utopiste, je conçois aussi que cet ordre social ne se réalisera jamais, je reconnais que, si la société progresse, se perfectionne sans cesse, à moins d'un miracle, elle restera toujours perfectible, qu'elle marchera toujours sans arriver jamais, qu'elle se rapproche incessamment du but, mais qu'il n'est pas en son pouvoir d'y atteindre. Le gouvernement parfait qui concilierait la liberté absolue de l'individu avec l'égalité de tous dans le bonheur est pour moi un idéal, et je me sers de cet idéal pour juger mon temps: j'en fais la règle de mes appréciations politiques, je souhaite que ce soit le patron sur lequel travaillent les législateurs. Mais si je me fâche contre la société de ce qu'elle est encore si inférieure à ce divin modèle, si je me laisse emporter à lui dire des injures, la société me répondra qu'on a toujours tort d'avoir de l'humeur, et qu'au surplus mon idéal n'est rien s'il n'est la perfection; que la perfection ne peut être obtenue que par un perfectionnement infini, que l'infini consiste « à compter toujours sans faire son compte », que l'infini est précisément « l'impuissance de trouver le bout ».

Nous nous sentons obligés par la loi morale, et nous nous sentons cependant impuissants à l'accomplir. Le devoir est absolu, mais la perfection morale n'est pas de ce monde. Celui qui viole un seul des commandements les viole tous. Pour qu'un homme pût se vanter d'être

parfait, il faudrait que la volonté de cet homme se confondît avec la loi de sa conscience, et que ses inclinations conspirassent avec sa volonté régénérée. C'est ce que l'Évangile entend par le renoncement à soi-même. Mais ce renoncement est un idéal. Le juste a beau s'appliquer à se dépouiller de son être propre, à devenir *un pur rien* pour que Dieu soit tout en lui, tant qu'il vit, il vit pour son compte, il existe en personne, il ne peut cesser de s'appartenir, toutes ses actions portent la marque de son caractère, et ce caractère a des limites qui lui sont essentielles et qu'il ne pourrait supprimer sans se supprimer lui-même. C'est ce qui faisait dire à Luther que nos meilleures actions sont des péchés véniels, et si l'Église catholique admet des saints, elle accorde que les plus grands d'entre eux furent tentés, ce qui suppose que dans leur sainteté ils conservaient une volonté propre et la faculté de divorcer avec la volonté divine; or la seule possibilité de ce divorce est contraire à la sainteté absolue. D'autre part, si tous les caractères ont leurs limites, la vie aussi a les siennes dont on ne la peut affranchir. La loi morale est générale, absolue, infinie; elle suppose dans celui qui l'exécute un but infini comme elle; or il n'y a dans ce monde que des buts déterminés; la vie se compose de détails, il n'y a pas une seule de nos actions où nous puissions faire passer notre moi tout entier, et nous ne pouvons mettre en pratique notre idéal, sans le laisser circonscire par les bornes naturelles des choses. La loi morale est absolue, et tous ses commandements sont absolus comme elle. Elle m'enjoint, par exemple, d'aimer mon prochain comme moi-même; mais mon prochain, c'est le monde entier, et l'amour n'est rien s'il n'est actif; le moyen cependant d'aimer d'un amour actif un mandarin-chinois que je ne connais pas? D'où il résulte que la loi morale n'est pas applicable dans toute l'étendue de ses injonctions et qu'elle n'a pas de proportion avec les choses. Aussi y a-t-il toujours du mélange dans la vie la plus parfaite; c'est cette statue composée des métaux et des pierres les plus précieuses et les plus viles, et qu'Hurriel ne brisa point, quoique tout n'y fût pas or ou diamants. Et quand la loi morale elle-même s'incarnerait miraculeusement dans un homme pour venir vivre ici-bas, elle ne pourrait se manifester tout entière dans ses actes, elle ne pourrait séjourner sur la terre sans y contracter quelque souillure. La collision des devoirs est la loi même de la vie; l'existence de l'homme de bien se compose d'une suite de cas de conscience qu'il ne peut résoudre sans sacrifier le devoir qui lui paraît moindre à celui qu'il estime plus important. Ceux qui ont décrié les jésuites pour avoir inventé la casuistique ont oublié qu'elle apparaît nécessairement à

toutes les époques où, la société s'étant raffinée, la morale se raffine aussi et s'efforce d'accommoder ses abstractions aux réalités; ils ont oublié que le sujet de l'*Antigone* de Sophocle est un cas de conscience et que Sénèque a rédigé la casuistique du stoïcisme. La morale absolue est un idéal, la morale pratique est de nécessité une casuistique. Seulement il est bon que les tempéraments et les distinctions ne fassent pas oublier l'idéal; une morale à hauteur d'appui corrompt le cœur plus que l'absence de toute morale, car elle nous ôte la faculté de nous juger. Il est bon que l'homme conserve la faculté d'aspirer sans cesse à l'impossible; que, sans renoncer à agir, il sente les imperfections inhérentes à ses actes. Il est bon qu'il ne se glorifie pas de son œuvre, mais que, la comparant à l'éternel et irréalisable modèle, il plie le genou dans l'humilité de ses pensées. Il est bon que notre conscience ne craigne pas de se commettre avec toutes les complications de la vie, mais il faut aussi que nous portions avec nous dans la mêlée, enfermé dans le sanctuaire de notre âme, un Dieu, auguste spectateur de nos combats, de nos victoires et de nos défaites. Il est bon enfin que, selon le mot de Hegel, nous nous accommodions de la vie telle qu'elle est, tout en lui demeurant supérieurs.

Ainsi l'idéal est une idée dont l'essence est à la fois d'être réalisée et de ne pouvoir l'être; c'est un modèle qui ne se peut copier; c'est un but dont on s'approche indéfiniment, sans pouvoir jamais se flatter d'y arriver. Si telle est l'acception propre de ce mot, nous avons peine à comprendre l'usage qu'on en fait en esthétique depuis Winckelmann. Je peux bien dire qu'un artiste recherche l'idéal, si j'entends par là qu'il s'efforce sans cesse de perfectionner son talent. Le véritable artiste est toujours en apprentissage; pas plus que l'évêque d'Avanches, il n'a jamais fini ses études. L'étude de la nature, l'étude des procédés et des règles de l'art sont deux carrières infinies dont on n'atteint jamais le terme; chaque progrès en appelle un autre, les découvertes succèdent aux découvertes; à mesure que le talent se perfectionne, il devient plus difficile pour lui-même; plus il s'étend et s'enrichit, et mieux il sent ce qui lui manque; à la joie que lui donne la possession de soi-même est toujours mêlée une certaine inquiétude qui ne lui permet pas de s'endormir sur ses succès; il est semblable à ces Athéniens qui pensaient ne rien avoir s'ils n'avaient tout. Ambition salutaire. Malheur à l'artiste qui ne conçoit pas en quelque façon l'idéal de son propre génie et qui ne travaille pas jour et nuit à raccourcir la distance qui l'en sépare!

Il est encore une autre manière d'entendre la notion de l'idéal appli-

quée aux arts. Avant d'exécuter son œuvre, l'artiste la conçoit; il enfante au dedans de lui, pour emprunter la langue de Bossuet, « un tableau, une statue, un édifice qui, dans sa simplicité, est la forme, l'original, le modèle immatériel de ce qu'il exécutera sur la pierre, sur le marbre, sur la toile où il arrangera toutes ses couleurs ». Ce modèle immatériel est pour l'artiste, si l'on veut, un idéal qu'il se propose de réaliser dans son œuvre : c'est le patron sur lequel il travaille et qu'il s'efforce à reproduire le plus exactement possible. Il y met tous ses soins, toute son étude, et il travaille *avec crainte et tremblement*; il craint de défigurer, de nuire à l'image sainte imprimée dans son esprit; il craint que sa main, interprète infidèle, ne traduise mal sa pensée; il craint que la copie ne soit qu'une caricature de l'original, et il efface, il corrige, il rature, il retouche, il refait, il a des hésitations, des scrupules, des repentirs; souvent il se décourage, il est sur le point d'abandonner l'œuvre commencée, il a peur de rester au-dessous de son sujet; la perfection du modèle immatériel le désespère, et ce désespoir provient d'une illusion. D'ordinaire, ce modèle ne lui semble si parfait que parce qu'il est encore vague, confus, indéterminé. Nous prenons volontiers l'indéfini pour la perfection; individualiser une idée, c'est lui donner un mode particulier à l'exclusion de tous les autres dont elle était susceptible, et cette exclusion nous coûte, c'est une sorte de sacrifice que s'impose notre imagination; elle y a regret, comme l'avare, en dépensant un écu pour se donner un plaisir, regrette tous les autres plaisirs imaginables que cet écu lui aurait pu procurer. Car il ne faut pas accorder à Schleiermacher que l'œuvre d'art existe déjà tout entière dans l'esprit de l'artiste avant qu'il ait réalisé sa pensée dans le marbre ou sur la toile. Cette pensée est toujours plus ou moins enveloppée, plus ou moins confuse; elle n'est pas encore dégagée de son dévêpe, ou plutôt c'est un rudiment incomplet, une ébauche indistincte où l'on n'aperçoit que les principaux linéaments de l'œuvre; c'est un embryon dont les organes ne sont pas encore développés. C'est en travaillant à exécuter son plan que l'artiste parvient à concevoir ce plan d'une manière claire et distincte; c'est en manifestant au dehors sa pensée qu'il se la rend manifeste à lui-même. La composition et l'exécution sont deux périodes de l'activité de l'artiste que l'abstraction seule peut distinguer; dans le fait, elles ne se distinguent point, et le peintre compose encore dans le dernier coup de pinceau qu'il donne à sa toile. Mais il n'en est que plus vrai qu'il lui faut bien du temps et de la persévérance pour exploiter les mines inépuisables de son sujet; à l'exemple de la nature,

c'est dans la richesse, l'abondance des détails qu'il retrouve cet infini qu'il avait consenti à sacrifier en donnant à ses visions des contours déterminés et précis. « Malheur aux détails ! disait Voltaire, c'est une vermine qui tue les grands ouvrages. » Ce mot est du même homme qui disait que les petites considérations sont le tombeau des grandes choses. Cela est juste toutes les fois que les petites considérations prennent le pas sur les grandes, et que les détails ne se confondent pas dans l'ensemble. Mais sans détails point de vie, point de réalité, point de caractère ; sans les détails, Achille n'est plus Achille, Ajax n'est plus Ajax, Hector n'est plus Hector, et les personnages d'Homère ne sont plus que la froide et vaine abstraction du héros ; partant l'Iliade n'est plus l'Iliade, et Homère n'est plus qu'un méchant poète. Multiplier les détails en les sauvant, voilà la suprême effort de l'art ; et si l'on se contentait de dire que tout sujet étant infiniment riche est pour l'artiste qui le traite un idéal qu'il est en peine de réaliser en son entier, il n'y aurait pas lieu de réclamer contre un tel emploi du mot.

Mais ce n'est pas ainsi que l'entendent les platoniciens ; l'idéal pour eux n'a pas un sens relatif ; ils désignent par là non la perfection du talent ou du travail de l'artiste, mais la perfection même des choses, l'essence ou la quintessence des réalités, je ne sais quel type imaginaire que la nature est impuissante à réaliser, et qui ne peut être autre chose que l'idée du genre et de l'espèce conçue dans sa généralité et telle qu'elle se présente à l'esprit, quand il la dépouille de toutes les déterminations accidentelles qu'elle subit dans les individus. Or il ne faut pas se laisser de répéter que concevoir ainsi l'idéal, c'est demander à l'artiste de résoudre un problème insoluble. Cette pure notion générale de l'espèce est une abstraction, et le moyen de peindre ou de sculpter une abstraction ! L'art, pas plus que la nature, ne peut trouver le secret de manifester une idée autrement qu'en l'individualisant ; l'idée du chêne ne devient belle qu'en se réalisant dans tel chêne particulier ; mais consultons notre raison, elle nous démontrera que ce chêne particulier ne peut être adéquat à l'idée du chêne, et que le Poussin n'a pas plus peint le chêne absolu que la nature ne l'a créé ; laissons faire, au contraire, notre imagination, et cette intrépide visionnaire découvrira des chênes parfaits dans la nature aussi bien que dans les tableaux des grands paysagistes. Ainsi, n'appliquons pas à l'esthétique une notion de l'idéal qui ne convient qu'à la morale. L'idée morale est un programme aussi inexécutable qu'il est sublime. Mais l'art n'est point assujéti, comme la morale, à cette éternelle antinomie entre ce qui est et ce qui doit être ; car, dans la nature déjà, cette antinomie,

qui au fond est inconciliable, se trouve résolue en apparence par la beauté. C'est de cette solution apparente que l'art se contente; les apparences sont tout pour lui, et cette divine frivolité qu'il nous communique est une source d'ineffables jouissances qui nous font oublier les labours de la vie et les inexorables nécessités de la logique.

V.

Nous avons reproché à M. Vischer d'avoir fait trop de concessions aux platoniciens. Ce n'est pas à dire qu'il ait passé à l'ennemi avec armes et bagages. Il a protesté plus d'une fois contre le faux idéalisme, et les chapitres où il traite de l'architecture et des arts plastiques abondent en observations judicieuses et profondes, qui sont les légitimes conséquences de ses principes. Mais nous aurions désiré qu'il fût entièrement conséquent à lui-même, et qu'au risque de se brouiller avec Platon, il renonçât à concilier des points de vue incompatibles. Après avoir introduit d'importantes innovations dans la doctrine du beau, il lui appartenait de renouveler aussi la théorie de l'art et de supprimer résolument les fausses antithèses et les ingrates logomachies où elle se trouve engagée comme dans une impasse. Mais il n'a pas fait jusqu'au bout son métier de novateur; il a versé une partie de son vin nouveau dans les vieilles outres du platonisme; il ne s'est pas dit, avec un homme d'esprit, qu'il est impossible qu'un mélange d'anciennes et de nouvelles idées subsiste; le neuf use le vieux ou il ne tient pas.

Dans sa définition de l'idéal, M. Vischer a soin de stipuler qu'il nait de la transformation du beau naturel, et qu'il a toute la vie et l'individualité de la nature, en même temps qu'il est complètement soustrait aux fâcheuses influences de l'*accident perturbateur*. Et cependant, parlant de la sculpture, § 607, M. Vischer définit les figures qui représentent le pur idéal en disant qu'en elles ce qu'il y a de général dans la nature et dans l'humanité se trouve uni *au minimum de la particularité*. A quoi il ajoute qu'elles représentent *le pur éther de l'être le plus pur*. Ce mot d'*éther* revient souvent sous sa plume; mais la question n'en est guère éclaircie; rappelons-nous que l'Éther, selon Hésiode, était fils de l'Érèbe et de la Nuit. Ailleurs, M. Vischer cite avec approbation ce passage de Winckelmann : « Pénètre dans le royaume des beautés incorporelles et essaye de devenir le créateur d'une nature céleste, pour remplir ton esprit de beautés qui s'élèvent au-dessus de la nature. »

M. Vischer peut-il, sans contradiction, applaudir à ces rêveries platoniques ?

Ailleurs encore, disputant contre Rumohr : « Dans l'idée de la nature, dit-il, est enfermée l'idée indéfectible de l'être particulier, telle qu'elle existe hors du temps, et ainsi, par le moyen de l'idée du tout, nous apercevons dans le phénomène individuel son vrai prototype, affranchi de toutes les perturbations de l'individualité. C'est là ce que demande le véritable idéalisme. Il ne corrige pas la nature dans le sens fâcheux que Rumohr associe à ce mot ; il la corrige par elle-même, il en appelle de la nature troublée à la nature éternelle, et reproduit les types naturels dans leur vérité primitive. » Cette doctrine n'est pas neuve. Le poète, disait Scaliger à propos de Virgile et du pieux Énée, le poète représente dans un personnage particulier l'idée absolue, *in singulari aliquo exemplo perfectam absolutamque ideam*, de manière à rivaliser avec la perfection de l'espèce et à surpasser tous les échantillons qu'en peut produire la nature, *ita ut perfectio illa naturam ipsam in genere quidem amularet, sed in singularibus individuis etiam superare videretur*. Et Scaliger part de là pour établir la supériorité d'Énée sur les personnages de l'Iliade, Homère n'ayant point su, comme Virgile, réaliser dans ses héros le prototype absolu du prince et de l'homme de guerre. Mais, laissant là Scaliger : Vous oubliez, dirons-nous à M. Vischer, que, selon vous-même, la beauté suppose l'individualité, et l'individualité l'accident. C'est affaire au naturaliste et au philosophe de contempler ces prototypes éternels des choses qui sont les genres et les espèces ; mais ces prototypes ne deviennent susceptibles de beauté qu'en se manifestant dans le temps et dans l'espace, et en abandonnant leurs demeures éthérées pour affronter la scène troublée des hasards de la vie. Et puis essayez de séparer dans un être quelconque ce qui appartient à son genre et ce qui lui appartient à lui-même. Où commence l'espèce ? Où finit l'individu ? Où est la limite certaine entre l'idée et la réalité, entre le prototype et l'accident ? Y a-t-il une règle fixe pour décider quelles sont les bornes dont je puis affranchir un être vivant sans porter atteinte à son caractère ? A quel endroit précis puis-je pratiquer l'incision, sans que mon bistouri coure le risque d'offenser une partie vitale ? O philosophe ! je crois entendre un artiste vous crier : « Gardez pour vous vos quintessences ! Un pauvre saule creusé, tortu, déjeté, croissant tristement au bord d'une flaque d'eau noirâtre, est plus près de me sembler beau que l'éternel et indéfectible prototype de l'arbre. »

Dans la nature, dites-vous encore, tous les êtres se circonscrivent, se limitent, et en quelque façon se nient les uns les autres. Tout être

vivant subit des modifications par son contact avec les autres êtres, et les empreintes originelles sont usées par le frottement. L'artiste doit reconnaître ou deviner les facultés virtuelles des choses et les représenter telles qu'elles seraient si rien n'avait contrarié leur développement; l'artiste affranchit la vie de toutes ses limites. Mais vous savez mieux que nous que les limites des choses sont leurs contours. Si grande que soit ma propriété, j'aurai toujours un voisin, et mon voisin, c'est ma borne; mais la borne de mon champ en est aussi la figure. Sans limites point de forme, et sans la forme point de beauté. Et que parlez-vous d'empreintes originelles? Nous n'avons point de caractère avant d'avoir vécu. C'est un vain effort, c'est une chimérique abstraction de chercher à se représenter ce que serait un être s'il avait vécu seul, livré à lui-même, libre de toute influence extérieure; c'est vouloir se représenter la vie d'un être qui n'aurait pas vécu. Le chêne est contenu virtuellement dans le gland, mais j'aurai beau étudier ce gland, je ne pourrai me faire une idée exacte du chêne qu'il est appelé à produire. Pour que le gland devienne chêne, il faut le concours de tous les éléments; pour que la graine devienne une plante, il faut qu'elle entretienne des intelligences avec le monde entier. Voici une enfant de dix ans qui promet d'être un jour une beauté; il n'est pas possible de la peindre à l'avance telle qu'elle sera à vingt ans; car l'accident ne sera pas sans influence sur le caractère de sa beauté, et on ne fait pas l'équation d'une arabesque. D'autre part, la beauté d'une duchesse anglaise n'est pas celle d'une paysanne de la Campagne de Rome. Énumérez, si vous le pouvez, les raisons de cette différence; vous n'aurez jamais tout dit; les influences de la race, du climat, du genre de vie.... que sais-je encore? Il faudrait entrer dans un détail infini. Et maintenant, au nom de l'idéal, chargerez-vous l'artiste de découvrir *dans le pur éther de l'être le plus pur* une beauté qui ne soit ni paysanne, ni duchesse, ou qui soit en même temps duchesse et paysanne, qui réunisse en sa personne les grâces délicates d'une grande dame et la complexion robuste d'une campagnarde, qui possède à la fois le brillant incarnat d'une femme du Nord et le teint mat ou bruni d'une fille du soleil.... Ah! faites-nous grâce de votre beauté éthérée. Elle n'aura pas d'autre caractère que celui de n'en point avoir; on n'est quelque chose qu'à condition de n'être pas tout.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, reprend M. Vischer. Mais cette duchesse dont vous parlez s'est démis il y a quelques mois la jambe en descendant de voiture, ou bien elle a perdu sa perruche, son chagrin a pris sur sa santé, sa beauté en a souffert. De son côté, cette

paysanne romaine est dans la misère, elle a des enfants qu'elle a peine à nourrir; le travail, la fatigue, la faim, l'inquiétude, le désespoir, l'ont enlaidie; sa beauté n'est plus que l'ombre d'elle-même. Faites venir un artiste; en considérant la paysanne, il devinera ce qu'elle serait si la misère n'avait imprimé ses stigmates sur son front. Qu'il fasse le portrait de la duchesse, il lui donnera la beauté qui éclaterait sur son visage si elle ne s'était pas démis la jambe ou que sa perruche vécût encore, « L'artiste sait lire entre les lignes. » Fort bien, mais supposé que la duchesse se porte bien, que la paysanne soit heureuse en ménage, que l'une et l'autre aient toute la beauté qu'il leur est possible d'avoir, le peintre cherchera-t-il encore à les embellir? — N'en doutez pas, car la nature est toujours imparfaite. Le véritable artiste ramène la beauté à son prototype, et ce prototype, c'est l'individu délivré de toutes ses imperfections accidentelles. — Et pensez-vous qu'il y ait dans notre vie un seul moment où l'accident soit sans empire sur nous? — Non, mais il faut bien que l'imagination de l'artiste lui serve à quelque chose. Il fait un coup d'État, il suspend l'accident de ses fonctions; il voit et nous fait voir la beauté affranchie du joug de son tyran. — A merveille, nous comprenons à cette heure ce que vous entendez par l'idéal. Vous ne le confondez plus avec l'espèce; vous estimez que chaque être, que chaque individu a son idéal, et cet idéal est à peu près le *server* des Persans. Si je fais faire mon portrait, c'est mon *server*, c'est mon idéal que je ferai peindre par l'artiste, et, pendant qu'il préparera ses couleurs, je lui expliquerai que cet idéal, c'est à la fois ce que je suis et ce que je ne suis pas, c'est quelque chose qui est la même chose que moi tout en étant autre chose, c'est en un mot ce que je pourrais être si.... — Je vous entends à demi-mot, me dira le peintre; vous désirez que je vous peigne tel que vous seriez si vous n'étiez pas ce que vous êtes. En vérité, me voilà fort empêché.

Mais ce n'est pas tout; nous n'avons pas encore fait le compte de nos idéaux. Non-seulement chaque individu a son *server*, il existe encore, pour ainsi dire, un idéal de toutes les situations par lesquelles un homme peut passer, et c'est cet idéal que reproduit l'artiste. Ainsi, de l'aveu même de M. Vischer, l'art peut et doit représenter la maladie, la vieillesse, la caducité, la mort; mais la nature ne nous offre jamais aucun des accidents de la vie dans sa pureté; elle y mêle toujours des éléments hétérogènes. C'est à l'artiste qu'il appartient de dégager les phénomènes de tout alliage étranger; l'artiste doit découvrir l'idéal de la maladie, l'idéal de l'étisie, l'idéal de l'apoplexie, l'idéal de la goutte. Les peintres flamands qui ont représenté dans leurs tableaux

l'idéal de la casserole bien étamée ont peint aussi l'idéal de l'ivrognerie, l'idéal des batteries de cabaret, sous des tonnelles idéales, tandis qu'une broche idéale tourne devant l'idéal d'un bon feu. Que d'idéaux ! et n'est-on pas tenté de s'écrier avec Sévère :

Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux !

Et par quel procédé l'artiste prendra-t-il possession de l'idéal ? De quels gluaux, de quelles pipées usera cet intrépide oiseleur pour faire tomber en son pouvoir ce merle bleu du platonisme ? Nous serions désireux de le savoir ; malheureusement M. Vischer s'en est expliqué dans le chapitre le plus obscur de tout son livre, et nous doutons un peu qu'en l'écrivant il se soit bien entendu lui-même. Il termine du moins ce chapitre formidable en disant avec une louable sincérité : « Jusqu'aujourd'hui, tous les essais d'expliquer les opérations de la fantaisie ont échoué ; nous nous contentons d'indiquer la voie à suivre pour trouver cette explication. » A notre tour, contentons-nous de résumer aussi exactement que possible la pensée de notre auteur. Selon lui, l'idéal est une moyenne proportionnelle. Prenons un exemple : voici un peintre qui se propose de peindre la rose idéale ; il groupe dans son esprit cent roses de sa connaissance ; la somme des qualités de ces cent roses lui servira de dividende ; le nombre cent sera son diviseur ; le quotient sera l'idéal. Notez que ce travail se fait instinctivement dans la tête de l'artiste, sans qu'il en ait conscience ; notez encore que dans le fait il ne s'agit pas ici d'une seule division, mais de plusieurs ; car ce calcul général se décompose en autant d'opérations particulières que la fleur possède d'attributs. La première fois, le dividende sera formé de la somme des coloris de nos cent roses, et le quotient nous donnera le coloris idéal ; la seconde fois, nous opérerons sur la forme du calice, puis sur le port de la tige et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ayant épuisé toutes les qualités de la rose, il ne nous reste plus qu'à additionner tous nos quotients pour trouver la rose idéale. Procédé bizarre en vérité et qui nous donne beaucoup à penser ! Que d'éclaircissements nous aurions à demander à M. Vischer ! Et d'abord nous tiendrions à savoir si cette méthode de découvrir l'idéal est applicable à tous les arts, et de quoi une mélodie de Mozart est la moyenne proportionnelle. Ensuite nous avons peine à concevoir que des qualités, des formes, des couleurs, se laissent additionner comme des grandeurs ou des nombres. Nous ne voyons pas non plus comment le principe d'individualisation du beau peut se concilier avec cette moyenne proportionnelle. Mais ce qui nous embarrasse le plus, c'est le

dilemme que voici : Deux artistes se proposent également de peindre la beauté idéale; de deux choses l'une, ou bien les cent beautés naturelles dont se composera leur dividende seront les mêmes pour tous les deux, et ils obtiendront ainsi le même quotient; d'où il résulte que nos deux artistes, Raphaël et Titien par exemple, donneront à l'idéale beauté exactement les mêmes traits, et cela étant, il ne faudra plus parler de l'originalité du génie; chaque chose a son idéal qui est une moyenne proportionnelle, cet idéal est unique et une fois cet unique idéal découvert et représenté, l'art est épuisé ou condamné aux redites; ou bien les cent roses ou les cent femmes dont les deux artistes additionnent les qualités seront différentes pour chacun d'eux, et leurs quotients ne seront point les mêmes; mais dans ce cas, qui est le plus probable, ne parlons plus d'idéal absolu, de prototype des choses; l'idéal n'a plus qu'un sens relatif, il désigne seulement le caractère particulier de l'imagination de tel et tel artiste; chacun d'eux se forme son idéal, et cet idéal dépend du tour de son esprit, de sa façon de voir, de sentir, de penser; chacun d'eux a une sensibilité particulière et pour ainsi dire certaines sensations dominantes qu'il cherche à traduire dans ses œuvres, et il donne le nom d'idéal à cette exacte manifestation de son sentiment qu'il ne réussit peut-être pas à atteindre. Vestris, le grand Vestris, qui disait : « Il y aura eu dans mon siècle trois grands hommes, moi, Voltaire et Frédéric le Grand, » ne pouvait en dansant sauter plus haut que trente pouces. Un saut de trente et un pouces était l'idéal de Vestris; mais est-il sûr que cet idéal répondit à l'idée éternelle de l'entrechat? Est-il même bien démontré qu'il y ait un entrechat en soi, un entrechat absolu? On sait combien l'auteur du *Dictionnaire philosophique* s'est égayé aux dépens du souverain cramoisi, du souverain bleu, du souverain marcher, du souverain lire et du souverain ragout. Gardons de multiplier les entités, les hypostases; les problèmes offrent assez de difficultés réelles pour qu'il soit prudent de n'en pas ajouter de chimériques. Surtout défions-nous des prototypes, de l'éther et des métaphores. « Tu ne croyais donc pas que les nuées fussent des divinités? dit à Strepsiade le Socrate d'Aristophane. — Non, en vérité, lui répond le pauvre homme; je les prenais pour des brouillards, de la rosée ou de la fumée. » — Après tout, Strepsiade ne se trompait pas si fort, et à la fin de la pièce, les Nuées elles-mêmes passent condamnation : « Il est temps de nous retirer, s'écrient-elles, car nous avons bien assez figuré aujourd'hui. »

VICTOR CHERBULIEZ.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

D'UN CHINOIS AU JAPON¹.

La relation dont nous allons donner des extraits est d'un négociant chinois du nom de Wan-i-zan qui a habité l'île de Tschan-zi, où se trouve la ville de Nangasaki, laquelle a été jusqu'à ces dernières années l'unique siège du commerce des Japonais avec l'étranger. Il vit Nangasaki dans la seconde moitié du siècle dernier et s'y trouvait encore en 1764. Il put ainsi étudier sur les lieux les mœurs des Japonais et leurs rapports avec ses compatriotes, et consigna ses observations dans un journal auquel il donna le titre de *Sju-chai* (la Mer dans la Manche). Dans son avant-propos, il dit qu'à son retour en Chine il se propose de donner ce journal à ses enfants comme une chose rare, et son ouvrage est en effet resté inédit dans sa famille pendant près d'un siècle, et n'a paru que tout récemment pour la première fois dans la nouvelle collection pour la littérature chinoise, intitulée *Tschao-dse-zun-schu*.

¹ Ces fragments sont extraits des *Communications de la mission russe en résidence à Pékin*, qui ont été traduites en allemand par MM. Abel et Mecklenbourg, et que nos lecteurs connaissent déjà par d'autres emprunts. Ils nous ont paru offrir de l'intérêt au moment où de nouveaux incidents ramènent l'attention sur le Japon. Cette peinture de la civilisation japonaise par un Chinois présente plus d'un trait piquant, et bien qu'elle remonte à cent ans, la stabilité naturelle des mœurs et des usages de l'Orient permet de croire qu'elle est encore exacte aujourd'hui. Quand on considère la haute opinion que les Chinois ont d'eux-mêmes et le mépris où en général ils tiennent les peuples étrangers, on ne peut qu'être frappé de l'hommage que notre auteur rend à la civilisation japonaise, malgré les restrictions dont il l'accompagne, et qu'il faut mettre sur le compte de ses préjugés nationaux. L'attention qu'il donne au paysage est assez remarquable, et fait voir que le sentiment de la nature n'est pas étranger aux races de l'extrême Orient.

Notre auteur débute par la description du quartier chinois à Nangasaki.

« Le quartier chinois, Tan-guan¹, dit-il, est de tous côtés entouré de montagnes, et immensément peuplé. Comme l'aspect de ces montagnes est imposant! comme leur tapis soyeux brille de mille couleurs! A l'entrée du port se dresse, en quelque sorte comme un gardien, un rocher isolé; menaçant, il s'élève au-dessus des flots dans les airs, et ressemble à ces fées bienheureuses, féeuleuses, qu'il n'était permis que de regarder de loin sans pouvoir s'en approcher. Vraiment, ce rocher est majestueux, et ne ressemble en rien aux choses accessibles aux mortels.

» Le quartier est entouré d'un rempart couvert de fins bambous et de haies épineuses. Il s'y trouve environ vingt magasins de marchandises, et une grande rue partagée, selon l'ancien usage, en trois chemins. Les magasins sont surélevés d'étages (lou) qui servent aux habitations. On trouve aussi à côté d'eux des maisons ordinaires (puin-zsui) qui n'ont qu'un étage. Les logements des magasins sont affectés aux patrons des vaisseaux et à ceux qui dirigent les affaires d'argent et de commerce du comptoir; chacun d'eux occupe une moitié d'appartement; les matelots sont installés au rez-de-chaussée. Quant aux maisons, les premières furent construites par les négociants chinois; mais dans la suite, les marins affectés au service du port, après s'être acquis une petite fortune, se sont mis à en faire bâtir, et aujourd'hui beaucoup d'entre eux possèdent de fort jolies maisons à deux étages. Les magasins qu'on voit maintenant ont reçu toutes sortes d'agrandissements: au nord et au sud des avant-corps, au levant et au couchant des terrasses, et ont en général une installation à laquelle ne peut plus du tout se comparer celle de l'ancien temps. A la garde de chacun d'eux est préposé un employé japonais (tschsen-ban) avec trois soldats appelés tou-fan; mesure qui naturellement ne s'applique pas aux puin-zsui ou maisons ordinaires.

» L'île Tschan-zi se compose de soixante-douze grandes rues dont chacune a un nom particulier; mais on les appelle aussi tin, comme autrefois chez nous, et à chaque tin est préposé un ancien nommé tin-tschan. Dès qu'un bâtiment chinois a paru en rade, il est commis à la surveillance de l'un de ces officiers, de telle façon qu'on ne peut se procurer dans l'intérieur du quartier des objets de toute nature,

¹ Quartier de Tan. Les Japonais appellent les Chinois les « hommes Tan », du nom de l'ancienne dynastie chinoise Tan.

comme ustensiles de ménage, vivres, etc., que par l'intermédiaire du tin-tschan. De même, ils surveillent l'arrivée et l'expédition des marchandises. Quand le bâtiment s'appête à retourner en Chine, le patron charge son tin-tschan de faire l'évaluation des marchandises écoulées et de celles qui n'ont pas été vendues, et il est sans exemple que celui-ci ait commis à cette occasion une erreur de calcul, une vexation ou une tromperie. Chaque fois qu'il est nécessaire d'ouvrir les entrepôts de marchandises, les matelots offrent un festin au tin-tschan et lui envoient aussi parfois à cette occasion de petits cadeaux d'argent, dont il est toujours fort satisfait. Son nom tin-tschan signifie inspecteur des rues.

» Les entrepôts se trouvent tout près du quartier chinois. A peine un vaisseau nouvellement arrivé a-t-il jeté l'ancre, le sui-schi (directeur) japonais, chaque fois nommé pour un an, prévient le schan-ban de faire promptement décharger et emmagasiner les marchandises. En même temps, il délivre aux négociants des reçus pour les grosses marchandises, dont plusieurs reçoivent aussi du reste des plombs avec le cachet impérial. Quant aux menus objets, ils sont tous plombés sans exception, moyennant quoi ils peuvent toujours être délivrés à volonté au propriétaire, sans autre formalité.

» Le commerce d'échange d'un bâtiment chinois est exclusivement réglé par un schan-ban, en chinois dao-ban (celui dont c'est le tour). C'est pourquoi on dit indifféremment : le bâtiment de tel et tel schan-ban, ou le bâtiment de tel et tel fan-zsa (étranger). Mais les Japonais distinguent nos vaisseaux selon le temps et l'ordre de l'arrivée. Un vaisseau, par exemple, qui sera arrivé dans l'année schen (en 1764, ou dans la vingt-neuvième année du règne de l'empereur Zjan-lun) sera appelé premier fan-zsa du cycle schen ; le suivant, deuxième fan-zsa du cycle schen. C'est du même nom de fan-zsa que les Japonais désignent les Chinois du quartier. L'endroit où demeurent les schan-ban japonais s'appelle ku (grenier). Quant à l'expression zin-ku (purge des greniers), elle signifie ce qui suit : Le directeur (sui-chi) se rend avec les négociants dans les entrepôts ou greniers, pour y reconnaître et cataloguer les marchandises déchargées par le schan-ban, de façon que rien ne puisse se perdre. En même temps, on pèse soigneusement l'emballage, afin de pouvoir plus tard plus facilement déduire la tare à la livraison des marchandises.

» Dans le commerce japonais, on entend souvent l'expression wan-zjui, ce qui veut dire « mise à part des meilleures marchandises pour être présentées à la cour », à quelles fins le gouverneur (schi-juan)

choisit lui-même les meilleurs objets, et les prend en dépôt dans sa propre maison, sans que plus tard ils puissent être compris dans le bilan général de l'échange.

Il y a encore une autre expression dans le commerce japonais, tscha-fan, qui signifie ce qui suit : Le sui-chi, après s'être fait donner des échantillons par les négociants tant japonais qu'étrangers, commande l'ouverture des entrepôts pour l'étalage des marchandises, que cette fois on assortit. Bien qu'à cette occasion les négociants chinois voient ceux du pays, ils n'ont pourtant pas le droit de s'entretenir avec eux, et toutes explications entre eux sont spécialement commises à un intermédiaire, tschu-an, en japonais aussi tschsa.

La fixation du prix (zsjan-zsja) s'effectue de la manière suivante : l'interprète japonais (tun-schi) se rend au quartier chinois, réunit tous les négociants, les fait asseoir dans un ordre déterminé, et leur délivre un bordereau sur lequel ils ont à inscrire le prix de leurs marchandises. A cette occasion, il s'établit force colloques sur les prix, et ce marchandage donne souvent lieu à des discussions si tumultueuses que la journée se passe sans qu'on se soit entendu. Quand les deux partis sont enfin tombés d'accord sur des prix déterminés, l'interprète peint en haut de chaque paquet ou caisse de marchandises la lettre Maï (vendu) et y imprime un cachet. Les opérations préliminaires entre les négociants chinois et japonais se trouvent alors terminées, et il n'y a plus qu'à attendre le moment de la livraison.

Quand les prix ont été fixés, les négociants japonais se réunissent au choi-guan (salle du quartier) et y trouvent notées sur des tables de bois la désignation et la quantité des marchandises à vendre. Quant à la qualité, ils ne s'en inquiètent plus, parce qu'ils l'ont déjà vérifiée lors du tscha-fan. Après avoir parcouru les tables, chaque négociant japonais inscrit sur une feuille de papier le prix qu'il croit pouvoir offrir, le cache et le jette dans une cassette appelée djn-pjao. Les vendeurs chinois choisissent les prix les meilleurs, et livrent les marchandises sans qu'il y ait encore lieu à rien débattre. Ce mode de trafiquer est un des meilleurs¹.

Le gouverneur de Nangasaki (schi-juan) est égal en rang aux plus hauts fonctionnaires chinois. Il est nommé par l'empereur, et est envoyé de la capitale à Nangasaki. Il inspecte principalement le commerce, mais il administre aussi l'île Tschan-zi. Ses fonctions ne

¹ De ce qui est dit de la manière d'opérer des négociants japonais, il semble résulter que les débats des négociants chinois avec l'interprète roulent uniquement sur le prix maximum auquel il leur est permis de vendre.

durent qu'une année, au bout de laquelle il est remplacé. D'après les lois japonaises, le même personnage ne peut tenir cette charge que trois fois dans sa vie, mais le plus souvent il ne l'occupe qu'une fois, car son pouvoir est immense, et on l'appelle tout simplement le délégué de l'empereur.

» Souvent on adjoint au schi-juan un gao-mu-wan, prince héréditaire, et souverain de territoires à lui appartenant, dont les fonctions consistent alors à présider aux achats de tissus de soie pour la cour. En général, tous les vassaux qui gouvernent les îles de l'Archipel appartiennent à la classe des princes héréditaires, et sont comparables à nos anciens princes apanagés (*tschsu-chou*).

» Le schi-juan a sous ses ordres les employés suivants : un directeur des affaires de traduction (*tun-schi-guan*) qui change tous les ans ; un juge (*an-tscha*) ; un interprète (*da-tun*) ; un traducteur (*fu-tun*) ; quelques employés subalternes (*mo-si*) et scribes (*szi-tschu*). Il demeure aussi dans l'intérieur du quartier chinois des employés de la couronne (*tun-tou*) qui dépendent également du schi-juan. En outre, le schi-juan est assisté d'une personne de confiance, qu'on peut considérer comme son conseil. En général, les hauts fonctionnaires se distinguent dans cet État par une sévérité particulière envers leurs subordonnés, tandis que les subalternes font leur devoir avec un zèle exemplaire.

» Le lieu où se réunissent les interprètes et les négociants chinois pour affaires de commerce est appelé *gun-tan* (salle de réunion). Il s'y trouve toujours du tabac et du thé, et on considère comme un devoir de paraître dans cette salle au moins une fois par jour. Au nouvel an, on y célèbre trois jours durant des festins, ce qui s'appelle en japonais *sa-guan-tschsi-gi*, c'est-à-dire inviter au vin.

» En dehors de la salle de réunion se trouve un bureau de police (*zse-guan-fan*), que trois employés occupent à tour de rôle, et sans nulle interruption. Ils ont sous leurs ordres cinq soldats de police, chargés de surveiller le quartier chinois, et de le protéger contre les voleurs nocturnes. Le bois, les fruits confits, le poisson, le pain et en général le combustible et les vivres sont également sous leur surveillance immédiate. Et si les négociants chinois veulent acheter au marché des objets en cuivre, ou bien laqués ou dorés, ou des tissus de soie, ils sont également tenus de les montrer auxdits employés, afin qu'il ne puisse y avoir erreur ni méprise dans ces achats.

» Si un ou plusieurs négociants se trouvent dans la nécessité de sortir du quartier chinois, il faut qu'ils en préviennent l'interprète en temps utile. L'interprète en informe le schi-juan, et celui-ci écrit sur

une feuille de papier la permission réglementaire pour un certain nombre d'étrangers de sortir de leur quartier pour un temps déterminé. Les étrangers ne peuvent franchir la limite avant d'avoir reçu cette dispense, et de même, il est interdit aux interprètes japonais de se rendre auprès des négociants chinois, en dehors des affaires de service.

» Tout fonctionnaire japonais porte un sabre dans l'exercice de ses fonctions; les fonctionnaires supérieurs en portent deux.

» A leur arrivée dans le quartier Tan, les négociants chinois ont coutume de régaler les schou-fan (inspecteurs des greniers). A cet effet, on prépare un repas complet dans une maison particulière; à l'heure dite paraissent trois schou-fan en habits de parade; le maître du bâtiment leur offre une fois du vin; mais les schou-fan s'inclinent, remercient de l'attention, et s'éloignent aussitôt en emportant la table mise pour eux. Après avoir reçu du patron un seau de vin, une douzaine de plats recherchés et des bougies pour l'éclairage, ils cherchent un endroit spacieux, et invitent leurs autres camarades au festin. Tout en mangeant, ils chantent des chansons d'une voix retentissante, ne ménagent pas le vin et jouent le *zsio-zaï*, un jeu où ils se séparent par paires. Mais il est sans exemple qu'ils commettent à cette occasion des folies ou des désordres quelconques.

» En dehors des Chinois, il vient aussi à Nangasaki des bâtiments européens pour trafiquer. Les traités n'accordent toutefois l'entrée qu'à deux bâtiments de commerce hollandais. Ils paraissent en rade dans les derniers jours du septième mois (fin août), et repartent déjà dans les derniers jours du neuvième. Ils vont et viennent en suivant la direction de la mousson, et avec une telle précision, qu'ils ne se trompent jamais, même d'un jour. Les commandants de ces vaisseaux, qui sont comptés dans leur royaume parmi les fonctionnaires, sont appelés *ge-bi-dan*¹. Les Hollandais ont dans Nangasaki leur quartier spécial, où ils ont élevé de magnifiques constructions. Depuis de longues années, ils font à la cour japonaise l'honneur de paraître devant elle avec des présents, au premier jour de l'an; conformément aux prescriptions établies, ils se rendent au printemps, vers le premier mois (février), dans la capitale du Japon, pour se faire présenter à l'empereur², et au quatrième mois (mai), ils retournent à Nangasaki. A leur présentation, ils délivrent respectueusement leurs cadeaux, et en reçoivent de riches en retour.

¹ Traduction phonétique de *capitaine* en chinois ou en japonais.

² L'année japonaise commence en février, comme l'année chinoise, et en général, les calendriers des deux peuples se ressemblent beaucoup.

» Dans le quartier chinois, les négociants se réunissent fréquemment pour des régals et festins, auxquels ils s'invitent réciproquement. Il se donne encore des festins à l'occasion de l'emmagasinement des marchandises, à l'ouverture, à la fermeture et pendant la durée du marché; autres festins à l'occasion des fêtes domestiques et à l'entrée du printemps; autres en l'honneur des chanteuses et à l'occasion de la purge des greniers. Et même en temps ordinaire, les négociants chinois organisent à frais communs des soupers où l'on boit puissamment. Dans de telles occasions, les tables sont splendidement pourvues, et le soir on illumine le quartier avec des lanternes et une foule de lumières bariolées. En un mot, on peut dire qu'il ne se passe pas un jour sans de telles festivités. Le vin que l'on boit quand on régale des chanteuses dans le quartier chinois est appelé en japonais sa-gen. Les négociants chinois qui reçoivent une chanteuse chez eux sont tenus de donner un grand festin, où ils invitent tous leurs confrères et une foule d'autres chanteuses; en quelles occasions les deux sexes passent toute la nuit à se divertir. Aucun des convives ne rentre à jeun. La vérité est de dire que ce sont là prodigalités, gaspillage et luxe superflu.

» Les négociants étrangers qui viennent à Tschan-zi tombent habituellement dans la corruption des mœurs; séduits par les rusées belles, ils boivent un poison mortel; ces festins voluptueux leur coûtent chaque fois l'entretien d'un an et demi, et pour obtenir d'une chanteuse un sourire, ils donnent tout un sac plein d'or, de telle manière que ce trafic mangerait à nos pauvres savants le traitement de plusieurs années. Mettons que ces riches dissipateurs possèdent des montagnes d'or, ne faut-il pas que tôt ou tard ces richesses s'épuisent? Quand on découvre de telles choses touchant ses compatriotes, il est impossible de ne pas ressentir pour eux la plus profonde pitié.

» Les chanteuses sont en général fort avisées, possèdent le don du discours et de la repartie prompte, et montrent un goût particulier pour la toilette. Leur tête supporte une coiffure formidable; elles ont les sourcils finement arqués et portent des robes de soie bigarrée, avec des manches brodées; elles raffolent tellement des peignes d'écaille, qu'elles en payent parfois un seul cent lan d'or. Les jeunes filles de cette classe arrivent à leur plein développement dans la quatorzième ou quinzième année; à vingt-cinq ans, elles cherchent, selon la coutume, un fiancé, et à trente ans elles commencent déjà à vieillir. Les négociants qui introduisent de telles personnes dans leur lit leur donnent le nom japonais de tai-ju, en chinois dai-fu (dame ou mal-

trousse). A la maison, les tai-ju s'occupent de la préparation du thé et du dîner, des fruits séchés et des fruits crus; en même temps, elles s'entendent fort bien à calculer les dépenses et les recettes du ménage, et se gèrent en tout comme si on devait passer toute sa vie avec elles. Souvent elles deviennent, en se mariant, des ménagères tout à fait honnêtes et raisonnables; mais il en est aussi d'orgueilleuses et d'entêtées. En général, la chanteuse qui vit dans la maison d'un hôte jouit de tous les droits d'une femme légitime.

» Les chanteuses qui demeurent dans la rue aux Fleurs se distinguent, en outre, par une voix agréable et par la grâce de leur chant et de leur danse, aussi bien que par la finesse de leur taille. Il en vient assez peu dans le quartier chinois, car on ne les y laisse entrer qu'après trois heures de l'après-midi, et alors même il faut qu'elles se soumettent à l'in-ban, c'est-à-dire qu'elles donnent leur nom. En quittant le quartier, elles sont soumises aux mêmes prescriptions.

» A Nangasaki, il y a au milieu de l'embouchure du golfe une montagne qui a la configuration d'un poing, et que le peuple appelle Montagne de la transformation des âmes (Chuan-sin-schan); et juste devant les greniers chinois, on voit un très-beau pont qui s'appelle Lo-chun-zjao (pont où l'on perd la raison). Voici comme on explique la désignation de ces localités distinguées : aussitôt que les négociants chinois passent devant ces endroits, ils sont changés dans le fond de leur âme, perdent la raison, et répandent l'or comme si c'était de la terre.

» Le Japon est un riche et puissant État dans l'Océan oriental; mais l'île Sschan-zi (Nangasaki) ne forme qu'un coin isolé et écarté dans la mer. Dans la bouche du peuple, elle s'appelle « l'île pauvre », bien qu'il s'y trouve très-peu de pauvres et de mendiants. Chaque possesseur de dix wan (10,000 lan) éclaire de nuit sa maison avec une lanterne; les possesseurs de la somme double en allument deux, et les gens veulent montrer par là qu'ils ne cachent pas leurs richesses.

» Il y a à Nangasaki un magnifique temple d'idolâtres, voué à l'esprit Tan-chou (déesse de la mer¹), on y fait des sacrifices avec les objets

¹ L'écrivain chinois appelle temple d'idoles ou d'idolâtres les temples consacrés à l'ancien culte national du Japon, à la religion kami. Cette religion est une espèce de naturalisme spiritualiste. Toute chose créée y est censée avoir un esprit susceptible d'adoration; mais ces esprits n'ont pas toujours existé. Ils sont nés dans la suite des temps de la différenciation de l'être en soi, totalité confuse et chaotique des choses, et identique par son indétermination au non-être. C'est pourquoi chacun de ces esprits a un jour de naissance, qu'on célèbre tous les ans. Il est, pour le dire en passant, assez curieux de

les plus divers, et on fait une illumination de lanternes. Pendant toute la durée des trois jours de fête, les visiteurs sont défrayés et régelés. Les négociants du quartier chinois arrivent également pour le souper et le vin en compagnie des chanteuses. Les séances ne prennent fin qu'aux premières lueurs de l'aurore, et on rentre en chantant chez soi.

» Derrière le temple de Tan-chou se trouve un jardin planté dans toutes les directions de fleurs magnifiques. Les négociants y passent avec plaisir les courts intervalles qui séparent les festins.

» Un autre temple d'idoles est voué à l'esprit de la localité (Tu-di-sui); il se compose d'une petite cour et de petits bâtiments. Devant l'entrée s'étend un lac sur lequel est jeté un pont. Ce temple, qui se trouve vis-à-vis du quartier chinois, est entouré d'un mur de pierres blanches. Chaque année, le deuxième jour du deuxième mois, qui est le jour de naissance de l'esprit Tu-di, on y célèbre une fête semblable à celle du temple de Tan-chou-gun.

» Dans les environs se trouve aussi un temple bouddhiste, Guan-in-tun, construit sur un rocher perpendiculaire, et du haut duquel on peut contempler la sauvage nature. A côté de lui on voit un bâtiment consacré au Gu-an-di. Dommage seulement que le défaut d'espace n'ait pas permis de lui donner plus d'extension. Devant la terrasse du temple croissent des bambous serrés parmi lesquels se fait entendre le murmure d'un ruisseau. Cela élève l'âme au-dessus des bornes du monde. Dans le voisinage se trouvent deux sources d'eau excessivement froide dont le quartier chinois se sert pour son thé. Cette eau ne sort de la montagne que par gouttes, mais sans jamais s'arrêter. En vérité, cet endroit est d'une beauté remarquable; on y a construit un bosquet où il y a de la place pour cinquante personnes, et au temps où les fleurs sont écloses, bien des promeneurs viennent s'établir là avec du vin ou du thô, et passent agréablement le temps en causant avec des amis ou en jouant aux échecs. Chacun s'amuse comme il l'entend.

» J'ai entendu raconter qu'anciennement on vénérât, dans l'intérieur du quartier chinois, un esprit protecteur des comédiens, et que ceux qui s'occupaient de théâtre avaient érigé à frais communs un temple en l'honneur de Sjan-gun. La légende de Sjan-gun doit son

retrouver dans la mythologie japonaise la catégorie fondamentale de la philosophie hégélienne. Cette religion kami se rencontre dans un état plus primitif au Kamtchatka et aux Kouriles, et chez toute la race des Aïnos, dont les Japonais représentent la branche civilisée. Au Japon, elle s'est considérablement modifiée au contact du bouddhisme, qui, à son tour, a subi son influence. Les deux religions se sont pénétrées réciproquement, sans pour cela cesser de subsister l'une à côté de l'autre.

origine aux négociants de Fu-zsjan¹. Sjan-gun était un personnage renommé par sa constance, et qui avait mérité l'honneur d'avoir un temple et de recevoir des sacrifices. Il n'était donc pas étonnant que les comédiens le considérassent aussi comme leur protecteur. Chez nous, en Chine, les acteurs offrent des sacrifices à Lao-lan-chen, par lequel nom ils désignent l'empereur Min-chuan, de la dynastie Tan, mais complètement à tort, et montrant ainsi le plus grand mépris pour le nom de ce souverain. Il n'y a pas bien longtemps, dans la vingt-septième année du règne de l'empereur Zjan-lun en Chine, arriva dans le quartier chinois ce qui suit : La société des gens du Fu-zsjan commit des incongruités à l'occasion d'une dispute qui avait éclaté dans son sein ; ils firent du vacarme, et il y eut un grand concours de peuple dans le quartier. La chose fut aussitôt mandée au gouverneur, les instigateurs saisis et traduits en jugement. Dans l'interrogatoire, il se découvrit qu'ils appartenaient tous à la troupe des acteurs. C'est pourquoi tous les acteurs furent chassés du quartier et le temple détruit. Sur son emplacement, on a déjà jeté les fondements d'un ku (grenier).

» Dans le voisinage du quartier chinois, à gauche, est un temple d'idoles consacré à l'esprit de la femelle du renard. Les chanteuses seules offrent des sacrifices à cet esprit.

» Dans la cinquantième année du gouvernement de l'empereur Kan-si en Chine (en 1711), on a bâti dans le quartier chinois un temple en l'honneur de Confucius (Schen-mjao), depuis lequel temps les Japonais ont aussi commencé à offrir des sacrifices, à se servir des coupes des sacrifices aux cérémonies, et à se conformer en général peu à peu aux prescriptions religieuses des savants chinois. Dans ce temple, il y a un sacrificateur spécial (sui-do), qu'on nomme schen-mjao-sjan-schen. Tous les négociants du quartier chinois se réunissent dans ce temple une fois par an, le deuxième mois, pour y offrir des sacrifices. Le sui-do se charge du vin et des mets pour cette solennité. Le temple et la cour ne sont pas grands, mais l'arrangement intérieur est propre et même beau. Devant la porte coule un ruisseau qui serpente tout autour du temple et coule ensuite à l'ouest ; la façade de l'édifice est au midi ; d'un côté, il s'adosse aux montagnes. Cette place a vraiment été faite exprès par la nature, et tous les étrangers qui viennent des pays lointains la contemplent avec une vénération particulière.

¹ Province de l'empire chinois.

» Chaque fois que des négociants chinois apportent des livres nouveaux, ces livres sont soumis à l'examen du prêtre des sacrifices, mesure qui vient de la crainte que dans le nombre des livres savants chinois il ne se trouve aussi des écrits de la doctrine chrétienne; car anciennement, les prédicateurs chrétiens avaient répandu leur doctrine par tout le Japon, et les Japonais avaient été complètement subjugués par eux. L'empire avait comme perdu la raison. Alors ils¹ se mirent à forger des plans politiques, mais se sauvèrent bientôt après sur des vaisseaux, quand ils virent leurs intentions découvertes. Aussitôt que les indigènes l'eurent appris, ils commencèrent la poursuite. La plus grande moitié des fugitifs se composait de Japonais, partisans des chrétiens; ils furent tous tués par des flèches ou assommés à coups de pierres. A ce moment, toute la race des chrétiens a été complètement extirpée, et maintenant, il est défendu à jamais de répandre la doctrine chrétienne. D'après les lois actuellement existantes, les négociants chinois sont tenus, à leur arrivée à Nangasaki, de lire une déclaration et de fouler aux pieds une table de cuivre. La déclaration dévoile en peu de mots les persuasions illégales des prédicateurs chrétiens et leurs expédients rusés pour obtenir des conversions; — tout cela pour empêcher que les Chinois n'apportent secrètement sur leurs navires des livres chrétiens. Par la table de cuivre, au contraire, on entend l'image de Tjan-tschsou², et fouler aux pieds cette image signifie qu'on se détourne de cette doctrine. Je ferai observer à cette occasion que le quartier chinois se trouve actuellement sur l'emplacement de l'ancien temple chrétien, qu'on appelait Sche-schan-schi (couvent des dix vertus ou commandements).

» Il y a encore un temple d'idoles remarquable, magnifique par ses dispositions et ses grandes proportions; toutes les cérémonies religieuses s'y accomplissent avec la plus grande sévérité, et l'on dit que l'esprit auquel le temple est consacré est né à Fu-tschsou³, de la famille Lin, sans qu'il soit possible d'établir du reste depuis quel temps on lui offre des sacrifices. A certains jours, on y envoie du quartier chinois de l'argent et des cierges parfumés, et les da-oss⁴ invitent de leur côté les négociants chinois à venir se promener dans le temple.

» Les habitants du quartier chinois font encore des sacrifices dans

¹ Les chrétiens.

² Jésus-Christ. On voit que les négociants chinois étaient soumis à la même formalité que les Hollandais.

³ En Chine.

⁴ Prêtres d'une secte chinoise qui reconnaît pour fondateur le philosophe Lao-tseu.

les trois grands temples Sin-su, Tschun-fu et Fu-zi, tous les trois desservis par des moines bouddhistes de Chine. Aux jours de service solennel, à l'oblation des sacrifices d'actions de grâces, comme aussi au jour anniversaire de la naissance du tschan-chou, tous les Chinois ont l'obligation de visiter les trois temples et d'y passer des jours entiers. En même temps il arrive de la part des temples des invitations expresses aux négociants chinois de venir se réjouir de l'aspect des fleurs. Outre cela, il y a encore les temples suivants : Da-de, Da-guan, Tschsen-zsio, Chun-szi, Zin-schui, Mjao-sjan, Tschsu-lin-et Len-juan, en somme pas moins de vingt en tout, et tous occupant des emplacements choisis, et formant des asiles où l'on peut se livrer à de saintes pensées. Là, croissent en rangs serrés des fleurs et des arbres; tout autour des rochers nus, et des nuages solitaires; de longues galeries et des labyrinthes de bosquets cachent les parois de rocher; si l'on monte les degrés pour franchir la porte, de nouveaux tableaux d'une douce beauté se découvrent au regard. En vérité, ces endroits sont célestes.

» Vis-à-vis du quartier chinois, tout près du rivage est la montagne Tao-zso-schan, avec le temple U-tschen-sui, également un lieu saint très-remarquable. Derrière ce temple, se trouve une étendue modérée de terre plane, achetée autrefois par quelques négociants chinois dans l'intention d'y établir un cimetière. Un long temps se passa cependant encore, et la place resta vide. Ce ne fut que dans la dix-neuvième année du règne de l'empereur Zjan-lun (1754) qu'il se trouva un négociant de la famille Zjan et du nom de Choi-chi, né dans le bourg de Tjao-zi, lequel, venu à Nangasaki, commença la bonne œuvre de l'établissement d'un cimetière. A cet effet il apporta sur son vaisseau des pierres, et s'appretait déjà à faire travailler à l'exhaussement de terrain sur lequel il se proposait d'élever la tour, quand une fin subite l'empêcha d'exécuter son plan. Dans la suite, la société des négociants chinois termina à frais communs la construction commencée. On enterre maintenant dans ce cimetière tous les matelots et journaliers chinois décédés à Nangasaki; sur chaque tombe il y a un monument de pierre, et les noms des défunts sont écrits dans un livre particulier; deux fois par an, au printemps et en automne, on balaye ce cimetière et on y fait des sacrifices, et ces rites sont régulièrement accomplis.

» Enfin, il y a encore un temple bouddhiste, Scho-ao-sui, dont les moines sont constamment occupés de la culture des fleurs choisies, et spécialement de celle des zsjui-chua¹, dont il y a plus de cent espèces. A

¹ Aster.

l'époque de la floraison, les bouddhistes donnent des festins et invitent les négociants chinois, et les hôtes, après s'être réjouis de la vue des fleurs, en emportent chez eux tant qu'ils en veulent. C'est très-aimable de la part des bouddhistes.

» On voit à Nangasaki une montagne remarquable nommée Banpjan-schan. La légende dit que lorsque le fameux corsaire Tschen-tschen-gun était encore enfant, sa mère disparut et vint au Japon. Dans la suite, Tschen-gun, après avoir équipé des navires, au nombre de plusieurs centaines, se rendit à la côte japonaise, à la recherche de sa mère. Mais comme celle-ci ne pouvait être reconnue qu'à ses dents noires, toutes les Japonaises de Nangasaki se teignirent les dents en noir, dès qu'elles surent l'arrivée de Tschen-gun, qui passa trois jours en vaines recherches. Pour laisser aux Japonais une idée de sa puissance, il se mit à tirer avec de grands canons contre la montagne, et l'endommagea tellement qu'elle s'écroula à moitié avec fracas. Alors les habitants de Nangasaki se soumirent à lui. Cette montagne retient encore aujourd'hui les vestiges d'une destruction par le feu; elle a l'aspect d'une chaudière brûlée qui surplombe, et les fleurs et arbres qu'on y trouve ne sont pas du même genre que celles des autres montagnes.

» Nangasaki s'appelle aussi Zjun-pu (port excellent); sa situation est charmante, l'aspect des montagnes éclatant, le bruissement des eaux enchanteur. Les habitants eux-mêmes sont intelligents et entendus, et ne le cèdent en rien en intelligence aux Chinois. Hommes ni femmes n'aiment la paresse, et chacun est à son affaire. Ils sont très-susceptibles de culture, et en même temps le peuple reste invariablement attaché aux pures prescriptions de la profonde antiquité. Si avec cela ils s'étaient approprié les anciennes ordonnances urbaines de la dynastie Tschsou, et avaient étudié les livres de la doctrine de Confucius, ils se seraient fait une idée nette de l'essence des lois; un ordre normal se serait établi dans leur vie de famille et dans leur organisation urbaine; leurs affaires marcheraient mieux, et leur gouvernement serait plus sage; mais alors aussi ils ne le céderaient à personne. Des cinq grandes prescriptions morales, les Japonais n'observent avec une sévérité particulière qu'une seule, celle qui concerne les rapports de l'empereur avec ses vassaux et du maître avec ses serviteurs. Quant aux autres, ils ne s'en soucient pas.

» Les négociants chinois apportent chaque année une grande quantité d'écrits chinois à Nangasaki, et les Japonais adonnés à la science ne regrettent pas le haut prix que leur coûte l'acquisition de ces livres.

Ils les placent dans des étuis et les conservent comme une rareté. Souvent ils emportent des chariots pleins d'ouvrages chinois et en remplissent leurs bibliothèques jusqu'aux combles, la plupart du temps, en vérité, sans rien entendre de ce qu'ils lisent. Les livres sont pour eux ce que sont pour nous les vases des anciennes dynasties, dont nous ne pouvons plus nous servir.

» Il n'y a pas d'examens savants au Japon; c'est pourquoi la science n'y est pas estimée. Parfois on rencontre parmi les Japonais deux ou trois hommes qui ont à cœur de s'instruire, de façon qu'ils sont en état de lire les œuvres des sages, les écrits classiques et historiques, et qui apprennent par cœur les sentences chinoises. C'est ainsi, par exemple, que l'éminent Chez-juan prisait très-haut les œuvres des écrivains des dynasties Sun et Juan; il s'adressait fréquemment aux négociants chinois, et a obtenu par leur entremise un ou deux exemplaires de ces écrits. D'autres Japonais, Sun-jan-sjan, Lin-mei-zin et Lin-de-fu ont aussi été des hommes savants, supérieurs à leurs compatriotes. En poésie, ils emploient les rythmes usités sous la dynastie Tan, de sorte qu'on ne trouve pas dans leurs vers la légèreté des poètes des dynasties Sun et Juan. Pin-zsui-sin, surnommé San-sui, qui s'est distingué par l'art d'écrire rapidement, appartient aussi à ce pays.

» Au Japon, l'encre destinée à la cour¹ se fait remarquer par ses précieuses qualités, et elle est exclusivement préparée par la famille Che-zjuan-juan, dans le bourg Gu-mei-juan, pour le compte de la couronne. Pour la préparer, on prend les branches du pin qui croît sur les montagnes du sud et est exposé au soleil; on les brûle et on rassemble la suie, qu'on mêle ensuite à une colle tirée d'os de cerf. On obtient ainsi une encre légère, molle, noire et brillante comme de la laque. On la prépare en tablettes, sous mille formes diverses, selon des descriptions où toutes ces formes sont indiquées. Il n'est pas facile aux Japonais du commun de s'en procurer, et même, quand ils y réussissent, ils n'osent pas s'en servir.

» Les Japonais sont assis par terre sur des nattes : c'est une habitude qui règne par tout l'empire. Dans les appartements intérieurs, il y a des tapis sur lesquels ils marchent et dorment. En entrant chez eux, l'hôte ne fait aucune démonstration de civilité avec les mains; dès qu'il s'est assis, le maître de la maison place devant lui une assiette avec du tabac, dont il peut se servir à discrétion. Sur cette assiette se trouvent

¹ L'encre de Chine.

un petit réchaud, la boîte à tabac et un crachoir. Pour le tabac, les Japonais disent tan-ba-qu, et la pipe ils l'appellent gi-chi-lun. Leurs tasses à thé sont comme nos tasses de table, et chargées d'or et de couleurs; la porcelaine en est extrêmement fine. On les présente sur des soucoupes faites du bois de l'arbre kun-sin-mu, que l'hôte saisit des deux mains en présentant le thé. Leurs tasses sont très-grandes, mais on ne les remplit qu'à moitié ou au tiers. Leurs tasses à vin, au contraire, ont la grandeur de tasses à thé chinoises, mais on est tenu de les remplir jusque par-dessus le bord, si l'on ne veut témoigner du mépris à l'invité; c'est le maître de la maison qui boit le premier. Jamais ils ne mangent à deux dans le même plat; ils ne changent pas non plus d'assiette. Deux Japonais ne peuvent jamais consentir à parler d'affaires devant un troisième, et quiconque aperçoit une paire de souliers à la porte d'un appartement se gardera bien d'entrer. Ils ont le côté du levant en grand honneur. Pour appeler leurs domestiques ils frappent dans la main ouverte. Leur caractère est généralement pacifique et flegmatique, et même la plus grande colère ne se trahit chez eux ni par la parole ni par les traits.

» On ne trouve généralement pas d'ornements dans les appartements, si ce n'est que dans les maisons de personnes de distinction on rencontre parfois des chaises basses et recourbées qui entourent la taille de celui qui s'y assied, et qui ont la forme d'un éventail chinois ouvert, ou de ces fauteuils sur lesquels sont assis chez nous les trois divinités daossiques. Leurs pupitres à livres ressemblent à nos cassettes de toilette; ils placent le livre dessus et lisent assis par terre, comme devant un miroir. Ils portent le vêtement de dessus extrêmement large, de sorte qu'une moitié couvre l'autre; les manches ont deux pieds d'ouverture et vont jusqu'au coude. Ce vêtement est fait de toile de lin, avec des carrés saillants tissés dans la toile. Ils portent aussi des habits d'une espèce de crêpe où sont brodés ou imprimés des dessins. Hommes et femmes portent des cols droits, mais n'ont ni boutons ni ceinture, remplaçant cette dernière par une bande d'étoffe de dix pieds de long et de dix à douze pouces de large, laquelle est ouatée pour l'hiver, mais pour l'été simplement doublée de toile ou de soie : on l'appelle jao-ban. Sur le devant, le vêtement est ramassé sur la poitrine, de façon qu'il se forme une poche où l'on fourre le tabac, le papier à écrire, un couteau, des ciseaux, le peigne et autres objets. Tout mobilier de chambre à coucher, comme bois de lit, divans, couvertures, matelas, leur est complètement inconnu, parce qu'ils dorment à terre sur des nattes. Ils n'ont même pas, à proprement parler,

de chambre à coucher. Le dormeur se contente de s'entourer d'un léger abri. Sous la tête, ils placent des coussins larges de quatre pouces, qu'ils appellent *ma-gu-la*, de façon que le derrière de la tête seulement est soutenu et que les oreilles sont complètement libres, ce qui fait que chez les Japonais le sens de l'ouïe est bien plus développé que chez les Chinois.

» Quand la femme japonaise veut déclarer ses sentiments à celui qu'elle préfère, elle se pique sur le revers de la main certains signes convenus qu'elle recouvre d'encre, et si elle change souvent d'amoureux, il peut arriver que tous les doigts des deux mains restent noircis à jamais. A la naissance des enfants, ils n'observent pas notre coutume de leur tondre la tête; ce n'est qu'à la majorité des jeunes gens du sexe mâle qu'on leur rase la tête, en ayant soin de laisser couvertes l'arrière-tête et les tempes. Les cheveux restants sont rassemblés par le haut en touffe, frottés d'une pommade particulière, et enveloppés de coton blanc. Les médecins et les aveugles ont seuls le droit de se raser toute la tête, comme les *che-chan-bouddhistes*.

» Les Japonais ne mettent pas leurs morts dans des cercueils, et ne leur donnent pas non plus de vêtement particulier. Ils placent le cadavre les jambes croisées dans une espèce de cuve, qu'on remplit d'herbes odorantes. L'enterrement a lieu un jour après la mort, de la même manière pour les riches que pour les pauvres. Le fils et la femme portent le deuil vingt-cinq jours, passé lequel délai tout est terminé.

» S'il naît dans une famille d'abord une fille, puis un fils, le gendre est considéré comme le fils, et le fils comme le petit-fils. Les familles qui ont trois fils en cèdent toujours un et parfois même deux à une famille étrangère qui les adopte, ce qui rend difficile de trouver des personnes qui, quoique nées de la même mère, n'aient pas des noms différents.

» Quand les gens de Nangasaki sont dans le cas de prendre une médecine, ils n'en absorbent qu'une extrêmement petite quantité, parce qu'ils sont sobres en tout genre de nourriture, et ne connaissent guère de maladies, se distinguant au contraire la plupart par la force et la prestance du corps. Mais comme les passions se développent de bonne heure chez ce peuple, beaucoup meurent dans la jeunesse ou dans l'adolescence, et très-peu arrivent à un âge avancé. Des sexagénaires passent pour des vieillards complètement caducs, et je n'ai pas entendu dire qu'aucun Japonais ait atteint l'âge de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans.

» La campagne est très-vivante, et même en hiver les feuilles ne tombent pas des arbres; les émanations du printemps s'étendent comme un tissu. Les graines farineuses donnent deux ou trois récoltes par an; la meilleure est celle du riz (dao-mi) qui croît dans des vallées sèches; le froment est tendre et meilleur que celui de mainte province chinoise. Le labour et les semailles se font toujours de très-bonne heure, avant les fortes chaleurs. Malgré la fertilité du pays, les produits ne sont pas suffisants, parce qu'à côté de l'innombrable quantité des indigènes, il y a toujours un grand nombre de négociants et trafiquants d'autres contrées. Aussi importe-t-on des vivres des îles environnantes, et à l'époque des achats de blé, on a soin de nommer un inspecteur particulier.

» La neige tombe toujours en flocons qui résonnent en touchant terre, et ne s'attachent pas aux habits; cette neige couvre les montagnes d'un linceul couleur de nacre, et alors il fait très-froid.

» Hors ce moment il fait toujours chaud; il n'y a pas d'époque déterminée pour les pluies; une averse est régulièrement suivie de vent d'est. Ceci me rappelle un vers du livre classique Schi-zsin :

» Les nuées pluvieuses ne purent résister, quand au haut de la voûte céleste parut le soleil.

» Ce vers semble expressément fait pour cette contrée.

» J'avais entendu dire que les Japonais ne mangeaient pas de viande et ne buvaient pas de vin pendant le deuil, mais je me suis depuis assuré moi-même qu'en général ils mangent peu de viande, et préfèrent les plats maigres; principalement faits de légumes frais. Les canards sont gras, les poulets maigres: les porcs et les moutons ressemblent aux nôtres, quoique plus maigres; la viande de cerf est douce; les hauteurs fourmillent d'oiseaux très-beaux, de beaucoup d'espèces différentes.

» Ils font croître dans des vases, comme un jouet, des arbres magnifiques, u-stachen-sun (pins à cinq aiguilles) qu'on n'a jamais pu faire venir en Chine. On les courbe tant qu'on peut, et on leur donne ainsi la forme d'un lion assis ou d'un tigre couché. On remarque aussi beaucoup de variétés d'érable, à feuilles rougeâtres ou couleur d'absinthe, ou à bords bigarrés, ou à feuilles pentagones, heptagones, et ennéagones. Les cerisiers et les zsjü-zsui-mei (abricotiers à neuf fruits) sont aussi très-remarquables. Ces derniers poussent une quantité de fleurs rouges, et à chaque branche neuf fruits ensemble, dont du reste il ne vient habituellement que quatre ou cinq.

» On remarque à Nangasaki une grande quantité d'aigles, qui se nourrissent de poisson de mer. Il y a aussi des corneilles de la grosseur d'une oie, qui vont toujours par troupes de plus de cent, et ne craignent pas du tout le monde, nichant sous les toits des maisons habitées et là où il y a le plus de bruit. Leur présence n'est pas du goût des oiseleurs, et si par hasard le cuisinier tourne la tête, les corneilles ne manquent pas d'enlever en un clin d'œil les petits oiseaux qu'il a tués pour la cuisine. Qu'on se figure en quelle innombrable quantité ils entourent le marché au poisson. »

(Extrait des *Communications de la mission russe à Pékin.*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

PHILOLOGIE.

Göttinger gelehrte Anzeigen. (Suite. — Voir la précédente livraison.)

[11 février.] M. *Uhlemann* annonce son traité « Sur la réformation des noms propres dans l'ancien égyptien ». Vienne, 1859. — [16 et 28 février.] « A History of ancient Sanskrit Literature so far as it illustrates the primitive religion of the Brahmans », par *Max Müller*. Londres, 1859. M. *Benfey* relève toutes les difficultés immenses que l'auteur de cet ouvrage avait à vaincre pour arriver à constituer une histoire de l'ancienne littérature sanscrite qui pût prétendre avec quelque raison à ce nom. C'est que nos habitudes de penser exactes sont complètement défaut aux Indiens. Leur littérature est des plus étendues. Mais si vous leur demandez le nom des auteurs, on vous dira : « Ce n'est personne; tout cela a existé dès l'éternité. » Et si par hasard un nom historique se présente, du moins il sera placé dans un temps tout à fait fabuleux et enveloppé d'un brouillard épais de mythes et de mensonges. A de rares intervalles seulement, quand l'histoire indienne se mêle à celle des Grecs ou des Chinois, un rayon de lumière furtif pénètre dans ces ténèbres. Mais ces points d'appui n'atteignent pas à l'époque dont il s'agit ici. Il n'y a donc que des considérations empruntées à la nature des monuments historiques eux-mêmes qui permettent de les ranger dans un ordre chronologique approximatif. M. Müller divise cette époque en quatre périodes. A commencer par la plus jeune, celle des *Sûtra's*, comme il l'appelle, elle embrasse un espace d'environ quatre cents ans, de 200 jusqu'à 600 avant notre ère. Les ouvrages de cette période traitent de grammaire, de métrique, d'étymologie, d'antiquités religieuses, de théologie, d'astronomie, etc., le tout en rapport avec l'interprétation du texte des livres sacrés. La deuxième période, de 600 à 800, est celle des *Brahmana's*, c'est-à-dire des œuvres de spéculation théologique. Le troisième chapitre est consacré à la période des *Mantra's*, c'est-à-dire des *diasceuastes*, qui recueillaient, coordonnaient et augmentaient par des imitations les chants sacrés qui s'étaient conservés par la tradition orale. Enfin une quatrième période touche à l'origine des poésies védiques elles-mêmes. L'auteur assigne encore à cette période, comme à la précédente, un espace d'environ deux cents ans, de sorte que le commencement de la littérature védique et de la littérature indienne en général tomberait au treizième siècle avant J. C. — [20, 22 et 25 février.] *Fr. Wieseler*. « Notizia dei dipinti rinvenuti à Cuma nel 1856 posseduti da Sua Altezza Reale il conte di Siracusa » (Notice des vases peints qui ont été découverts à Cumes en 1856, et qui se trouvent en la possession de Son Altesse Royale le comte de Syracuse. Naples, 1856).

— [25 février.] *H. Ewald*. « *Oqba Ibn Nafî' el Fihri der Eroberer Nordafri'as. Ein Beitrag zur Geschichte der arabischen Historiographie* » (« *Oqba Ibn Nafî' el Fihri, le conquérant de l'Afrique du Nord. Addition à l'historiographie arabe*), par *W. Roth de Bâle*. Göttingue, 1859. « *Oqba* fils de *Nafî'* de la tribu des *Fihri* fut l'un des premiers et l'un des plus célèbres chefs arabes qui, après leur conversion au mahométisme, se transformèrent en conquérants du monde. Ce fut en l'an 26 de l'hégire qu'*Oqba*, accompagné seulement de quatre cents cavaliers, avec autant de chameaux et avec huit cents outres remplies d'eau, se mit en route pour conquérir le royaume fabuleux de *Dulquarnain*. Celui-ci, il ne le trouva pas, mais il traversa, à la suite d'une série de combats, tout le Nord de l'Afrique, jusqu'à la mer Atlantique, où il fit entrer son cheval dans l'eau jusqu'au poitrail, en jurant qu'il ne pouvait avancer plus loin. Cet ouvrage, composé en grande partie d'après des sources encore inédites, a été le premier fruit des études d'un jeune homme qui, à la fleur de son âge, est mort trop tôt pour la science. — [25 février.] *R. Dozy* annonce « *Voyages d'Ibn Batoutah*, texte arabe, accompagné d'une traduction, » par *C. Deffrémery* et le docteur *B. R. Sanguinetti*. Paris, 1853-1859. — [1^{er} et 3 mars.] « *Grundzüge der Griechischen Lautlehre* » (Principes du système phonétique de la langue grecque), par *W. Christ*. Nous avons parlé de cette publication dans la livraison du mois de février. *M. Leo Meyer*, qui l'annonce ici, y relève un certain nombre d'inexactitudes et signale quelques lacunes; mais, en somme, il est d'avis qu'il faut savoir gré à l'auteur d'avoir tenté ce premier essai d'une exposition d'ensemble du système phonétique grec. *M. L. Meyer* fait autorité en cette matière. Nous nous contentons donc de citer son jugement, et nous remarquons seulement que la publication de *M. Christ* est la première de cet auteur. J. H.

LIVRES.

DER URSPRUNG DER MYTHOLOGIE DARGESTELLT AN GRIECHISCHER UND DEUTSCHER SAGE (*L'Origine de la mythologie, exposée d'après les légendes grecques et allemandes*), par le docteur *F. L. W. Schwartz*. — Berlin, 1860.

Il existe un rapport intime qu'on ne saurait méconnaître entre cette publication de *M. Schwartz* et celle de *M. Kuhn*, sur « la Descente du feu et de la boisson des dieux ». Les deux ont paru d'abord, et presque en même temps, sous forme d'un programme qui les contenait en germe. Les deux ont leur point de départ dans une pensée commune, fruit d'une étude approfondie des légendes germaniques, associée, chez le dernier, à l'étude comparée des langues et des mythes des peuples indo-européens, chez le premier, à celle de l'antiquité classique. *M. Kuhn* a fait la découverte capitale que les croyances sur l'origine du feu et de la boisson sacrée, identiques chez tous ces peuples, placent le théâtre où l'invention de ces deux choses a lieu dans le ciel et parmi les phénomènes atmosphériques, — que les cérémonies du culte qui s'y rapportent ne sont que la reproduction et l'imitation de ce qu'on s'imaginait avoir vu se passer dans le ciel, — enfin que le théâtre de la longue série de mythes qui découlent de cette première donnée est également transporté, d'une manière constante, du ciel sur

la terre. C'était là un aperçu lumineux qui va être d'une influence décisive sur la science mythologique tout entière. Déjà nous voyons entrer M. Schwartz dans cette voie, en généralisant la pensée et en l'appliquant à des mythes qui jusqu'à présent n'avaient point trouvé de solution satisfaisante. On est étonné, en parcourant son livre, de la foule d'idées neuves, d'une vérité frappante, qu'il nous offre. Bien sûr qu'il y a parmi cette récolte quelques hypothèses qui demandent encore à être mûries. Cela ne saurait guère être autrement. Mais pour le fond, on ne pourra nier que M. Schwartz n'y ait découvert un filon d'or qu'il vient d'entamer à peine. Voici les principales parties de son livre. Après avoir exposé dans la préface l'origine de ces recherches et indiqué en passant les différences qui les distinguent des derniers travaux (p. e. de Preller) sur la mythologie grecque et italique, il entre, avec l'introduction, dans des explications plus détaillées sur les principes et le point de départ de la mythologie en général. Il le trouve dans les idées que les premiers hommes se faisaient (et qu'en partie, avec plus ou moins de conscience nette de leur inexactitude, nous nous faisons encore) des phénomènes naturels. Parmi ceux-là, il n'en est guère de plus saisissants pour des esprits peu cultivés, ni de plus fréquents, ni même, pour les premières époques, de plus importants que ceux qui se passent « au ciel » dans l'atmosphère. Ainsi donc, dans le monde imaginaire dont l'imagination puissante et grossière des premiers hommes entourait le monde terrestre, les phénomènes atmosphériques, et parmi ceux-ci les phénomènes de la tempête, le tonnerre, l'éclair, le tourbillon de vent, jouent le plus grand rôle. Ce monde imaginaire, du reste, est calqué entièrement sur l'analogie du monde terrestre. Ainsi, l'éclair reproduisant la forme d'un serpent, nous voyons, au premier chapitre, passer devant nos yeux toute une série de dieux-serpents ou dieux-dragons; puis, la tempête apparaissant sous la forme d'un cheval qui s'élance dans une course effrénée, le mythe parle de dieux-chevaux. Autre part, le tonnerre suggère l'idée de dieux-taureaux; les nuages entraînés par les vents, celle de dieux-oiseaux. Et quand ces divinités s'ennoblissent et qu'elles dépouillent leur enveloppe animale, il leur reste toujours encore le pied de cheval, le pied d'oiseau, etc., qui à son tour donne occasion à une foule de mythes. Il n'y a que fort peu de figures divines qui, sous la main de l'art grec, aient perdu la trace de leur origine élémentaire. Le ciel lui-même apparaît tantôt comme un arbre immense, l'arbre du monde, tantôt comme une voûte ou un palais d'airain; la tempête, comme une fleur qui s'épanouit; le nuage, comme un vaisseau qui monte, et la masse des nuages, comme une autre mer, la mer céleste. L'orage, c'est un combat toujours changeant et toujours le même, ou bien c'est une chasse sauvage, ou c'est un géant quelconque qui poursuit une déesse, et quand Jupiter, sur le sommet d'un nuage « la montagne du tonnerre », embrasse Junon, la voûte splendide des eaux célestes les entoure, des fleurs merveilleuses éclosent de toute part pour former leur couche, et une rosée brillante et fertile se répand sur le sein de la terre. Enfin, quand tout ce monde étrange s'évanouit, quand le vaisseau des nuages descend sous l'horizon, l'imagination le suit encore; elle se crée un nouveau monde invisible, sombre, souterrain : c'est le Hades des Grecs, le Hel des Germains, c'est l'enfer. Jusque-là, la mythologie avait un caractère purement physiologique, mais dès ce moment elle va devenir morale. Les notions du bien et du mal se partageront dans le monde entre le ciel et l'enfer, laissant la terre au milieu, en proie à des influences contraires.

Les dieux eux-mêmes se diviseront par groupes, de nouvelles théomachies vont commencer, et le monde des idées, qui se renouvelle ainsi, inaugurera une seconde phase, une autre ère dans la mythologie, aussi bien que dans — l'histoire réelle de l'humanité.

Un appendice qui relève quelques analogies curieuses du fond même de ces idées avec les traditions de la Bible n'en vaudra pas moins par l'opposition qu'il éprouvera peut-être de la part d'une théologie arriérée; mais ce parallélisme, s'il pouvait dépasser une certaine limite, serait d'une importance singulière pour prouver la parenté, relative du moins, des races sémitique et indo-européenne.

Die Philostratischen Bilder. Ein Beitrag zur Geschichte der alten Kunst (Les Images de Philstrate, Ad lition à l'histoire de l'art antique), par le docteur K. FRIEDERICH, — Erlangen, 1860, 1 vol, in-8°.

On sait que les deux Philstrate (fin du deuxième, commencement du troisième siècle), dont il nous reste quelques œuvres, ont écrit, entre autres, des « Images » (*Eikéves*), c'est-à-dire des descriptions de tableaux qu'ils prétendent avoir vus et étudiés. Le nombre des tableaux et des peintures antiques qui nous sont parvenus n'étant ni bien considérable ni du premier choix, il s'ensuit que ces descriptions doivent avoir une importance d'autant plus grande pour l'histoire de l'art antique. Malheureusement, les indications de ces auteurs sur l'emplacement et sur les auteurs des tableaux qu'ils décrivent sont tellement vagues, leurs jugements témoignent si peu d'une préoccupation artistique, l'unité même et l'ordonnance des différentes parties de ces tableaux laissent tant à désirer, que la présomption s'offrait d'elle-même qu'il ne s'agit point ici de peintures réelles, mais de descriptions imaginaires, de tableaux fictifs. Cette dernière opinion a été soutenue surtout par F. Passow (*Vermischte Schriften*, p. 222, etc.). Heyne, Usche et Welker ont adopté, avec plus ou moins d'assurance, l'opinion contraire. M. Friederichs prétend élever à la certitude la première de ces deux thèses; il faut dire cependant que ses raisons reviennent toutes à des considérations artistiques telles que nous les avons déjà signalées, et qui, par leur nature même, sont tenues de s'arrêter à une certaine probabilité. Il semble difficile d'aller plus loin. D'un autre côté, on serait tout aussi peu fondé à attribuer ces descriptions à la seule fantaisie des auteurs. Une enquête judicieuse, faite sans parti pris d'avance, fera reconnaître que les « Images » ont été puisées à deux sources : d'une part, dans la connaissance des peintures réelles que les auteurs avaient sous leurs yeux, et de l'autre, dans les écrivains et dans les descriptions des poètes qui avaient traité des mêmes sujets. Le poète devait expliquer la peinture, et c'est là précisément ce mélange du point de vue poétique avec celui d'un art descriptif, uni à l'absence complète de tout but sérieux, qui caractérise l'exposition toujours équivoque des deux sophistes. — M. Friederichs a ajouté à son travail quelques dissertations fort intéressantes sur le développement successif de

la formation du profil et de la figure dans l'art grec, sur la manière de remplir les espaces vides dans la peinture des vases, sur l'histoire de la composition, sur le bouclier d'Achille dans la description d'Homère comparée à celle de Philostrate le jeune, sur le nu et sur l'habillement dans l'art grec, sur les formes qu'on donnait à Éros dans la poésie et dans l'art, enfin sur la personnification de la nature.

Die Mysterieninschrift aus Andania (l'Inscription des mystères d'Andania),
par Hermann Sauppe. — Göttingue, 1860; 58 p. in-4°.

La découverte de cette inscription jette une lumière nouvelle sur l'une des parties les plus intéressantes de l'histoire des antiquités grecques. M. Sauppe a donc bien fait de publier à part cette dissertation, insérée d'abord dans les « *Abhandlungen d. Königl. Ges. d. Wiss. z. Göttingen* ». Son texte de l'inscription est emprunté à la dernière publication complète qui a été faite de cette inscription par M. Kumanudes dans le recueil athénien « *Φιλόπατρις* », du 28 mars de cette année. Dans la dissertation de M. Sauppe, il tient 257 lignes sur 19 pages, y compris les notes, les émanations, etc., de l'éditeur. Le reste de la dissertation se compose d'une introduction historique, qui précède, et le résumé des principaux résultats, qui suit le texte. Nous allons les parcourir à notre tour. Andania avait été l'une des principales villes de l'ancienne Messénie. Le culte de Déméter et de sa fille, d'origine pélasgique, s'y était perpétué jusqu'après la deuxième guerre messénienne, où il fut supprimé par les Spartiates. Trois cents ans plus tard, lorsque Épaminondas reconstitua l'indépendance de la Messénie, le culte et les mystères de Déméter à Andania furent rétablis d'après les prescriptions gravées sur un rouleau d'étain, que l'on prétendait avoir été enfoui dans la terre par Aristomène lors de la deuxième guerre messénienne, et qui avait été retrouvé par Épîtètes, général des Argiens. Ce fut en 369 avant notre ère. L'inscription dont nous parlons ici est beaucoup plus récente. D'après les observations de M. Sauppe, elle remonte à l'an 54 avant J. C. Voici maintenant quelle aurait été son origine. Un certain Mnasistrate, mentionné plusieurs fois dans l'inscription, paraît avoir été le chef de la famille sacerdotale, dans laquelle la direction des mystères était héréditaire. A l'époque indiquée, ce Mnasistrate, pour des causes quelconques, se serait désisté d'une partie des droits attachés à sa prêtrise, et aurait cédé l'administration des mystères aux autorités municipales de la ville. Quelques changements ultérieurs dans l'ordonnance de la fête étant devenus nécessaires à la suite de cette cession, on publia un programme qui réglait tout ce qui avait rapport à la disposition extérieure des cérémonies. Ce programme, c'est notre inscription. Malheureusement, elle est mutilée au commencement. Ce qui en reste suffit pour nous faire connaître non-seulement les dehors de la fête, avec les traits essentiels qui la distinguaient d'autres mystères, mais encore une bonne partie des institutions publiques

de la ville à cette époque. Pour commencer par ces dernières, Andania, comme alors c'était le cas d'un grand nombre de petites villes en toutes les parties de la Grèce, formait une communauté indépendante sous la suzeraineté de Rome. Sa constitution était démocratique. L'assemblée du peuple (πῶλις, δῆμος), qui était divisée en phyles, nommait, d'un côté, un conseil administratif, appelé γερουσία ou συνέδριον, et de l'autre, les magistrats (ἄρχοντες), chargés du pouvoir exécutif. Le conseil, à son tour, nommait dans son sein une commission exécutive, à qui il confiait la direction ordinaire des affaires. Les membres de cette commission s'appelaient δαμογγοί, et ils ne conservaient leurs fonctions qu'un mois chacun. Parmi les magistrats, nous remarquons le trésorier (ταμίης), l'inspecteur des monnaies (ἀργυροσκοπός), les officiers de police (ἀγορανόμοι), les *polémarques*, chargés originairement du ministère de la guerre, mais qui plus tard présidèrent à différentes branches de l'administration civile, enfin les νομοδίκται, espèce de chambre de cassation, correspondant aux θεσμοφύλακες ou νομοφύλακες dans d'autres États.

L'organisation des mystères montre quelques analogies avec celle de l'État. Des deux côtés il y a tripartition du pouvoir : là, entre l'assemblée du peuple, le conseil et les magistrats ; ici, entre les *hieroi*, les *dix* et certains magistrats chargés des services particuliers. Les *hieroi* ou *saints* étaient désignés par le sort, parmi un certain nombre, qui semble avoir été considérable, de chaque phyle. Pour être admis au sort, il fallait suffire aux conditions prescrites par la loi. Aussitôt nommés, les *saints* prêtaient un serment entre les mains du greffier du conseil, par lequel ils s'engageaient de veiller à ce que les mystères fussent célébrés selon les règles établies et sans désordre. Représentant la communauté religieuse, ils avaient à décider dans toutes les questions d'administration du culte, à fixer l'ordre des cérémonies, à surveiller, de concert avec les *dix*, l'observation des rites prescrits, à faire punir par vingt bâtonniers (ραβδοφόροι) choisis parmi eux, les contrevenants, et à rendre compte de leur administration au conseil. La durée de leurs fonctions était d'une année. A côté des *saints*, il y avait des *saintes* (ἱεραί), femmes mariées et jeunes filles, également désignées par le sort, et qui prêtaient le même serment que les *saints*, y compris, pour les femmes mariées, leur fidélité au devoir conjugal. Quiconque refusait de prêter serment était exclu des cérémonies et payait 1000 drachmes d'amende. Les *saintes*, dans la procession et au repas, étaient assistées d'un *gynéconome* qui devait leur indiquer les places au moyen du sort et veiller à ce que leur mise fût décente. Les *saints* et les *saintes* portaient des bandeaux de laine blanche autour de leurs têtes.

Les *dix* (οἱ δῆμα) étaient choisis parmi la même classe de citoyens à laquelle appartenaient les *saints*. Ils prêtaient le même serment, et, chargés du pouvoir exécutif à la tête des *saints*, ils avaient la direction suprême des affaires du culte. Des bandeaux de pourpre les distinguaient pendant la fête.

Parmi les magistrats attachés au service des mystères, nous remarquons

d'abord les *cinq* (et *sépts*), qui administraient les finances et qui en rendaient compte au conseil municipal. Ils étaient choisis sur la proposition de tous les magistrats, et ils devaient prêter garantie d'un talent. Celui qui s'était rendu coupable d'un détournement des fonds confiés à son administration payait le double du montant et 1000 drachmes d'amende. L'*épimélète*, qui était chargé du ministère des finances; l'*agonothète*, qui dirigeait les jeux, l'*hidrothyte*, qui sacrifiait au nom de l'État; le héraut, le joueur de flûte, le devin et l'architecte étaient des officiers publics qui avaient des fonctions à remplir à l'occasion des mystères. Venaient encore des employés, tels que les musiciens, les fournisseurs de bêtes de sacrifice, les entrepreneurs de bains, des appariteurs de toute espèce.

Quant aux prêtres proprement dits, nous apprendrons à les connaître, chacun à sa place, dans le rang qu'ils occupaient dans la procession solennelle qui inaugurait la célébration des mystères. Elle partait de la ville pour aboutir au Carnéasion, enceinte consacrée à Apollon Carnéios, et qui renfermait les sanctuaires de toutes les divinités célébrées dans les mystères. Mnasistrate y marchait le premier. Lui et sa famille avaient part aux sacrifices, au repas, etc. Une couronne de la valeur de 6,000 drachmes lui avait été décernée. Il tenait une clef du tronc des aumônes, et jouissait de beaucoup d'autres privilèges. Après lui viennent le prêtre et la prêtresse attachés au service commun de tous les dieux des mystères, puis l'agonothète et le sacrificateur, puis les joueurs de flûte, les saintes vierges, qui tirent un char portant les boîtes mystiques; la patronnesse, qui présidait au festin (*θεοσπονδία*), entourée de ses aides; puis les deux prêtresses de deux autres temples de Déméter en dehors du Carnéasion; enfin les femmes saintes et les saints, suivis des victimes destinées aux dieux des mystères : une truie pleine pour Déméter, un bélier pour Hermès, un pourceau pour les grands dieux, un sanglier pour Apollon Carnéios, une brebis pour Hagna (Proserpine). Arrivé dans l'enceinte sacrée, on procédait d'abord à des purifications accompagnées de sacrifices, auxquels se joignaient les initiations et la célébration des mystères, partie de la fête sur laquelle l'inscription n'entre dans aucun détail. Le premier jour se terminait par un festin solennel. Des réjouissances publiques formaient la deuxième partie de la fête et se prolongeaient pendant plusieurs jours. Tout le monde y prenait part, même les esclaves et ceux qui n'étaient pas initiés. Pendant ce temps, on séjourrait sous des tentes érigées aux frais des particuliers. La tente devait tenir quarante pieds carrés, et son ameublement ne devait pas dépasser le prix de 800 drachmes. Des bains étaient établis aux frais de l'État; pour prix d'entrée on payait la somme minime de deux chalcol (environ 4 centimes). Des représentations scéniques, des jeux, des festins, des chœurs se succédaient tour à tour.

Si nous comparons ces mystères avec ceux d'Éléusis, nous y trouvons des analogies frappantes quant à la disposition extérieure des cérémonies. Mais sous le rapport du caractère religieux, ils diffèrent beaucoup. Issus

tous les deux de l'ancien culte pélasgique de Déméter et de sa fille, ils ont été altérés par l'addition d'éléments étrangers différents des deux côtés. A Eleusis, ce fut le culte de Dionysos-Iakchos qui pénétra dans les mystères par l'influence des acôdes orphiques venant de la Thrace. A Andania, nous trouvons à côté de Déméter et de Hagna, une troisième divinité chthonique, appelée Herminès, puis le culte dorique d'Apollon Caruëios, enfin les grands dieux, que M. Sauppe suppose être les Cabires. Ainsi, cette inscription devra être regardée, pour plus d'une raison, comme l'une des pages les plus intéressantes de l'histoire des religions de la Grèce antique. J. H.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

ZEITSCHRIFT FÜR ALLGEMEINE ERDKUNDE, herausgeg. von Dr K. Neumann.

Jan. 1860, n° 19 (nouv. série, t. VIII, 1^{re} cah.).

Maack, Les commencements de l'histoire du Schleswig-Holstein. — *L. Burry*. Notes sur l'Algérie. — Sur les croyances et les cérémonies religieuses des Samoïèdes païens du cercle de Mézen. Traduit du russe de l'archimandrite *Benjamin* d'Arkhanghel. = MÉLANGES. Remarques sur la pêche du hareng à la côte d'Écosse. — *Versiloff*. Sur le confluent de l'Angara et du Jéniseï. — Une excursion de Hong-kong aux sources chaudes de Youklak. — Lettre de *M. H. Burmeister*, écrite du Tucuman le 12 octobre 1859. — *Burmeister*. Rectification des observations barométriques faites au Parana. — *Kiepert*. Remarques sur la carte du Maroc (carte). = OUVRAGES RÉCENTS. Notices analytiques. Fr. Cannabich's *Kleine Schulgeographie*. Weimar, 1859. — W. Pütz. *Lehrbuch der vergleichenden Erdbeschreibung*. Freiburg, 1859. — D. Wölter. *Grundriss der Geographie*. Esslingen, 1859. — F. M. Lorenzen. *Jerusalem. Beschreibung meiner Reise nach dem Heiligen Lande*, 1858. Kiel, 1859, in-8°. — K. Plyffer, *der Kanton Luzern historisch-geographisch-statistisch geschildert*. Saint-Gallen, 1858-59, 2 vol. in-8°.

N° 80, février.

Dove. Sur le climat de l'Europe occidentale. — *Maack*. Les origines du pays de Sleswig-Holstein (avec une carte). Recherches sur les changements physiques que le pays a éprouvés depuis les temps historiques. — *W. Munzinger*. Une excursion de chasse de Kérèn, dans le pays des Bogos, au mont Zad'amba, sur le cours supérieur de la rivière Barka. Le pays des Bogos, sur lequel M. Munzinger a déjà donné d'importants détails, confine au territoire de Massouah et à l'angle nord-est de l'Abyssinie. Le morceau actuel ne parle ni du peuple ni du pays; mais il fournit des renseignements intéressants sur quelques-uns de ses animaux sauvages, notamment sur le rhinocéros. = MÉLANGES. Sur le régime et la navigation de l'Oder. — Sur le commerce du Maroc, d'après Richardson. — Nouvelles récentes du docteur Livingstone. Arrivée du voyageur au lac Nyassa. — *Schirren*. Note additionnelle à l'exposé des travaux de l'expédition russe au Khorasân. — Diverses espèces de bécasses de Chine. — Explorations sur les côtes du Japon. Reconnaissance de la baie de Niagata, sur la côte occidentale de Nipon, par le lieutenant Maydell, de la marine russe, au mois de mai 1859.

Le port de Niagata, d'après les observations du lieutenant Maydell, est situé par 37° 59' latitude nord, 139° 10' longitude est de Greenw. D'autres positions ont été relevées sur la même côte. — Des terrains aurifères d'Aoréré et de Parapara, dans la Nouvelle-Zélande. — Longitudes déterminées dans le Canada au moyen des télégraphes électriques. — La province de Joujouï, Confédération Argentine. — Montagnes de glace de l'Océan austral. — PUBLICATIONS RÉCENTES. *Schweizerkunde*, von H. A. Berlepsch. Braunschweig, 1860, in-8°.

N° 81, mars.

Quaas. La ville et le port de Zanzibar. — *Rob. Swinhoe*, consul britannique à Amoi. Visite à l'île de Formose. — *Ravenstein*. L'expédition à la rivière Rouge du Canada, de 1857 à 1859, d'après les *Blue-Books* parlementaires du Canada et d'Angleterre (avec une carte). L'exploration avait pour but de reconnaître exactement le pays compris entre le lac Supérieur et la rivière Rouge, en vue de l'établissement d'une route facile à travers les territoires britanniques. L'expédition, dirigée par M. Gladman, se composait de plusieurs ingénieurs. Elle a eu pour résultat une excellente étude géographique et hypsométrique. — MÉLANGES. Altitude des grandes stations des chemins de fer prussiens. — Le Yang-tse-kiang de Vonsang à Hankaou, d'après les *Sailing Directions* du capitaine Ward. — La fête des Lanternes à Nangasaki. — Cartes de la Nouvelle-Zélande, du docteur *Hochstetter*. — Une visite au Maouna-Loa pendant son éruption de 1859. — PUBLICATIONS RÉCENTES. *General-Karte von den Herzogthümern Schleswig-Holstein und Lauenburg*, von Hauptmann F. Geerz. Une feuille avec un mémoire in-8°. — SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE BERLIN, séance du 3 mars.

ARCHIV FÜR WISSENSCHAFTLICHE KUNDE VON RUSSLAND, *herausgeg. von A. Erman*.

Tome XIX, 3^e cahier.

Séances de la Société de géographie russe. — Produit des mines d'or et autres métaux précieux dans l'empire russe, en l'année 1857 :

Or.	Mines de la couronne. . .	132 pouds ¹	7 livres.
—	Exploitations privées . . .	1,497	22
		1,629	29
PLATINE.	Mines de la couronne. . .	»	8
—	Exploitations privées . . .	7	21
		7	29
ARGENT.	Mines de la couronne. . .	»	7
—	Exploitations privées . . .	9	9
		9	16
CUIVRE.	Mines de la couronne. . .	31,173	»
—	Exploitations privées . . .	306,796	»
		337,969	»

¹ Le poud, qui vaut 40 livres russes, répond à 16 kil. 38.

PLONS.	Exploitations privées . . .	15,404	»
FOUR.	Fourneaux de la couronne.	1,093,302	»
—	Exploitations privées . . .	11,966,633	»
		13,059,935	»
FER.	Mines de la couronne. . .	757,415	»
—	Exploitations privées . . .	10,222,531	»
		10,979,946	»
ACIER.	Forges de la couronne . .	44,410	»
—	Exploitations privées . . .	77,091	»
		121,501	»

— *H. Romberg*. Vocabulaire tchouktchi. — Kalévi-Poeg, légende épique de l'Esthonie. — La Chrestomathie turque de Bérézin. — Voyages russes au Japon, *P. N. Nazimoff*. Six semaines à Hakodadé, nov.-déc. 1858. — Collection de manuscrits orientaux dont s'est enrichie récemment la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Cette riche collection, formée par le comte Dolgorouki pendant son séjour comme ambassadeur à la cour de Téhéran, a été acquise par l'empereur au prix de 10,000 roubles argent et donnée à la Bibliothèque. — *Kostomaroff*. L'insurrection de Sténika Razin. Trad. du russe. — *C. Pander*. Sur la possibilité de trouver le charbon de terre sous les couches calcaires, à la lisière orientale de la Russie moyenne. — Sur la traduction (russe) de Raschid-ed-din par Bérézin. Le traducteur partage l'ouvrage de Raschid-ed-din en six parties. La première donne un aperçu général des tribus turques et mongoles de l'Asie orientale à l'époque de l'apparition des Mongols sur la scène historique. Cette première partie est celle qui fait l'objet de la publication actuelle de M. Bérézin, entreprise aux frais de la Société impériale d'archéologie de Saint-Pétersbourg. Les parties suivantes comprendront : la deuxième et la troisième, l'histoire de Tchinghiz-khân; la quatrième et la cinquième, l'histoire de ses successeurs; la sixième, l'histoire des principautés contemporaines de l'Asie orientale. — *A. Erman*. Sur quelques observations de magnétisme terrestre publiées par M. Kovalski.

MITTHEILUNGEN de Petermann. 1860. V. avril.

A. Berger, secrétaire de la Société de géographie de Tiflis. Les montagnards du Caucase, Aperçu historique et ethnographique. Morceau très-important pour l'ethnographie de l'ithisme caucasien. Le nombre des peuples énumérés dans la notice se monte à 104, la plupart subdivisés en un plus ou moins grand nombre de tribus, et se rapportant à neuf souches principales. Ces neuf races du Caucase sont les *Abkhases*, les *Swanètes* ou *Souanes*, les *Adighé*, les *Oubikhs*, les *Turks*, les *Ossètes*, les *Tchetchenz*, les *Touschin* (auxquels se rattachent les *Pchavi* et les *Khevsours*), et enfin les *Lesghi*. Ces derniers seuls ne comptent pas moins de 80 tribus. Le chiffre total de cette population montagnarde, d'après les estimations les plus approximatives, est de 1 million à 1,100,000 âmes. — *A. Ficker*.

Population du Chili d'après le dernier recensement. Le Chili se divise en 13 provinces, subdivisées en 55 départements. En voici le tableau :

Provinces.	Population.	Provinces.	Population.
Chiloë	61,586.	<i>Report.</i> . . .	581,112.
Valdivia	29,293.	Colchagua . . .	182,704.
Arauco	43,466.	Valparaíso . . .	116,043.
Concepcion . . .	110,291.	Santiago	272,499.
Nuble	100,792.	Aconcagua . . .	111,501.
Maule	156,245.	Coquimbo . . .	110,589.
Talca	79,439.	Atacama	50,690.
<i>A reporter.</i> . .	581,112.	TOTAL. . . .	1,435,141.

— Traits fondamentaux de l'orographie de l'île de Java et de sa constitution physique, d'après les observations du docteur *Junghuhn* (avec une carte). — **NOTICES GÉOGRAPHIQUES.** Altitudes déterminées dans le Sleswig-Holstein, d'après M. *Hauptmann Geers*. — Animalcules phosphorescents du golfe de Naples. — Nouvelle saline sur la mer Caspienne. — Résultats de l'expédition russe au Khoracán. Note de M. le docteur *Bunge*, botaniste de l'expédition. — *Khanikoff*. Sur la conformation physique du Khoracán. — Voyage de *Goloubeff* à l'Issik-koul et au Thian-chan en 1859. M. Goloubeff a visité de nouveau, après M. Sémenoff, le territoire compris entre le (mont) Thian-chan, l'Alatau et le lac Balkhach. Le point le plus éloigné de la frontière russe qu'il ait atteint est le cloître bouddhique Soumbé, sur un affluent du Tékès, par 70° est de Paris. Le voyageur a déterminé des positions astronomiques, relevé des altitudes et fait d'autres observations physiques. L'Issik-koul, d'après ses observations, est à environ 4,691 pieds au-dessus du niveau de la mer (1523 m.). et Viernoié, ville russe à 80 verstes du lac, à 2,583 pieds (822 m.). — Les ports de Niégata et de Fiogo au Japon. — Reconnaissances et découvertes dans la mer du Japon en 1859. Ces reconnaissances sont dues en partie au navire anglais l'*Acteon*, en partie au vapeur russe l'*Amerika*. — La triangulation de l'Inde. On estime que cette gigantesque opération du levé de la carte de l'Inde, commencée depuis cinquante-sept ans, pourra être terminée vers 1884. — Exploration des monts Anamallai, dans l'Inde méridionale. L'étude de ces montagnes, situées au sud des Nilghiris, a été faite en 1858 par le docteur Cleghorn, accompagné du capitaine Beddome et du major Hamilton. — Quantité annuelle des pluies de l'Inde. — Croissance rapide des bambous du Bengale. Dans le jardin botanique d'Édimbourg, la croissance moyenne d'un bambou a été de six pouces (angl.) par jour, à une température de 65 à 70° Fahr. (18 à 21° c.). Le *bambusa tulda* atteint sa croissance complète de 21 mètres en un mois environ; son accroissement en hauteur est donc de 3 centimètres environ, ou à peu près 1 pouce en une heure. — La Godavari reconnue navigable. — Les animaux carnassiers de l'Inde. — Une fabrique de châles au Kachmir. — La chaleur de la mer Rouge. — Voyage de M. *Duveyrier* à Ouarghela, au mois de février 1860. — Reconnaissances géographiques dans la Sénégambie. Ces reconnaissances, qui ont pour objet de lever une carte complète du pays, se poursuivent par les soins du gouverneur Faidherbe. — Le docteur *Roscher* au lac Nyandja. On a reçu cette nouvelle par une lettre de Zanzibar datée du 10 janvier. La santé du voyageur était bonne. — Nouveau voyage

du capitaine *Spoke* dans l'intérieur de l'Afrique. Le capitaine est reparti pour l'Afrique au commencement de mai, dans l'intention de retourner au lac Nyandja par Zanzibar, et de s'assurer si l'écoulement septentrional du lac forme une des têtes du Nil Blanc. Il est accompagné du capitaine Grant, de l'armée du Bengale. Le gouvernement britannique a accordé pour cette expédition une somme de 2,500 livres sterling. — Nouvelle espèce de singe nain découverte dans l'Afrique occidentale. Cette nouvelle espèce n'excède pas la grosseur d'une souris commune. Elle a été trouvée au nord du vieux Calabar. — Découverte d'un riche gisement d'or en Australie par des immigrants chinois. — Télégraphe d'Europe en Australie. — Installation d'une Société scientifique à Victoria (Australie). — Nouvelle expédition à la Nouvelle-Zélande. Cette expédition, destinée à poursuivre les études géographiques et géologiques du docteur Hochstetter, est organisée par le gouvernement colonial de Nelson (île du Sud). — Population du Mexique en 1857. Le recensement de 1839 avait accusé une population totale de 6,868,667 âmes; celui de 1853, 7,485,205. Le chiffre du recensement de 1857 est de 8,247,413 âmes, ainsi réparties entre les 21 États et les 6 territoires de la république (non compris Sonora et Guerrero) :

États.	Habitants.	États.	Habitants.
Aguas calientes. . .	86,329	Sinaloa	160,000
Cosahuila	67,590	Tabasco.	70,628
Chiapas.	167,472	Tamaulipas. . . .	109,673
Chihuahua	164,073	Vera-Cruz.	349,125
Durango.	141,331	Yucatan.	668,623
Guanajuato.	779,103	Zacatecas.	296,789
Jalisco.	804,058	District de Mexico.	269,534
Mexico.	1,029,629	Territoires.	
Michoacan.	554,585	California.	12,000
Nuevo Leon.	145,779	Colima	62,109
Oaxaca	525,938	Isla de Carmen. . .	11,807
Puebla.	658,609	Sierra Gorda . . .	55,358
Queretaro.	185,155	Tehuantepec . . .	82,395
San Luis Potosi. . .	397,189	Tlaxcala.	90,159

— Population de la Bolivie en 1858. Le chiffre est de 1,987,352 âmes, ainsi réparties entre les 9 départements (subdivisés en 30 districts) de la république :

Départements.	Habitants.	Départements.	Habitants.
La Paz.	475,322	Santa-Cruz.	158,164
Cochabamba	349,892	Tarija.	88,000
Potosi.	281,229	Veni.	53,978
Chuquisaca.	223,668	Atacama.	5,273
Oruro.	110,931		
Indiens de Veni.	100,000		
— Santa-Cruz.	40,000		
— Chuquisaca et de Tarija.	100,000		
— la Paz et de Cochabamba.	5,000		

} 245,000.

== PUBLICATIONS RÉCENTES. Notice analytique de 14 publications récentes, dont 5 se rapportent à l'Europe et 8 à l'Asie.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES DE SAINT-PÉTERSBOURG. Mars.

J. Hamel. Expéditions comparées au nord-ouest de sir John Franklin en 1845-48, et de Ch. Jackman en 1880-81 (avec une carte). — *Dorn.* Rapport sur les monnaies et les manuscrits orientaux envoyés au musée asiatique par M. Khanikoff.

Nouv. série, t. II, n° 1. Avril.

E. Baer. Sur une loi générale de la formation du lit des fleuves. Études caspiennes, n° 8. On a remarqué qu'en règle générale, tous les grands cours d'eau de l'empire russe qui ont leur direction dans le sens des méridiens, et même un très-grand nombre d'affluents secondaires, présentent ce trait commun dans leur aspect, que la rive droite est élevée et la rive gauche plate. M. Baer rattache l'explication de ce phénomène à la rotation de la terre, en même temps qu'il étend ses remarques à d'autres grands fleuves du globe. — *Patcanian.* Catalogue de la littérature arménienne, depuis le commencement du quatrième siècle jusque vers le milieu du dix-septième.

CHIMIE.

I.

CHIMIE GÉNÉRALE.

*Sur les équivalents du brome¹, du lithium², du cadmium³,
du manganèse et du nickel⁴.*

BROME. — M. W. Wallace a publié, il y a quelque temps, un procédé de préparation du bromure d'arsenic qui consiste, comme on le sait, à combiner directement les deux éléments; il a obtenu ainsi un produit d'une grande pureté et bien cristallisé. Par des distillations successives, en rejetant les premiers produits de la distillation et les derniers, l'auteur obtint des prismes rhomboïdaux dont l'analyse lui a fourni un nouveau mode de détermination de l'équivalent du brome. Il a suivi dans ces recherches la méthode employée par M. Pelouze pour la détermination de l'équivalent de l'arsenic, et par M. Marignac pour celui du brome. Dans le calcul, l'auteur a admis $As = 75,0$ et $Ag = 107,97$. Voici le résultat des analyses :

(a) 8,3246 gr. de bromure d'arsenic ont exigé	8,58 gr. d'argent.
(b) 4,4368	4,573
(c) 5,098	5,257

¹ W. Wallace. *Journal für praktische Chemie*, 1860, n° 6.

² J. W. Mollet. *Annalen der Chemie und Pharmacie*, t. CXIII, n° 2, 1860.

³ E. Leussen. *Journal für praktische Chemie*, 1860, n° 5.

⁴ R. Schneider. *Annalen der Chemie und Pharmacie*, t. CXIII, n° 1, 1860.

Ces nombres donnent pour l'équivalent du brôme :

$$\left. \begin{array}{l} (a) 79,756. \\ (b) 79,754. \\ (c) 79,705. \end{array} \right\} \text{moyenne } 79,74.$$

M. Balard avait trouvé 75,4, M. Dumas 80 et M. Marignac 80.

LITHIUM. — M. Mallet avait précédemment admis 6,95 pour l'équivalent du lithium; il avait déduit ce nombre de l'analyse du chlorure de lithium (*Ann. der Chemie und Pharm.*, t. CI, p. 370). M. L. Troost, dans son travail sur le lithium et ses composés (*Ann. de Chimie et de Physique*, 3^e série, t. LI, p. 108), avait adopté le nombre 6,5 résultant de l'analyse du carbonate de lithine cristallisé desséché à 200°. Enfin l'on trouve le nombre 7 dans le mémoire de M. Dumas sur les équivalents. M. Mallet, pour contrôler ses premières observations, a cherché quelle quantité de chlorure de barium cristallisé et desséché à 27°c environ, $\text{Ba Cl} + 2\text{HO}$, est nécessaire pour décomposer un poids connu de sulfate de lithine. De quatre expériences l'auteur a conclu que :

Un équiv. de sulf. de soude anhydre ($\text{H} = 1$) exige 121,80 p. de (A) $\text{Ba Cl} + 2\text{HO}$.
 — magnésie 122,12 (B) $\text{Ba Cl} + 2\text{HO}$.
 (L'équivalent théorique de $\text{Ba Cl} + 2\text{HO}$ est 122,1.)

La décomposition du sulfate de lithine, obtenu à l'aide du carbonate et desséché à une température inférieure au rouge, a donné les résultats suivants :

3,8924 gr. de LiO , SO^3 correspondent à	8,6323 $\text{Ba Cl} + 2\text{HO}$.
4,9440 id. —	10,2940 » »

D'après ces données, l'équivalent du lithium, calculé en partant de l'équivalent de $\text{Ba Cl} + 2\text{HO}$ déterminé empiriquement, est égal :

D'après les expériences (A) à 6,92 et 6,95. }
 — (B) à 7,07 et 7,09. } moyenne 7,007.

En conséquence, M. Mallet pense qu'on peut admettre le nombre 7 pour équivalent du lithium.

CADMIUM. — M. E. Lenssen s'est servi, pour déterminer l'équivalent du cadmium, de l'oxalate de cadmium. Il obtient ce sel à l'état anhydre $\text{CdO.C}^2\text{O}^3$ de la manière suivante : On décompose par un excès d'acide oxalique parfaitement pur une solution de chlorure de cadmium purifié par des cristallisations répétées; on jette sur un filtre le précipité formé, on le lave convenablement et on le dessèche d'abord en l'exposant à l'air, puis en le soumettant à une température de 150°. L'auteur s'est assuré qu'à cette température le sel ne retient pas trace d'eau. — Pour déterminer la quantité d'oxyde de cadmium que contient ce sel, M. E. Lenssen calcine avec précaution dans un creuset de porcelaine une quantité déterminée d'oxalate, en ayant soin d'éviter une température assez élevée pour volatiliser le métal réduit. Dès que la décomposition s'est effectuée, il arrose le résidu avec de l'acide nitrique pur et le dessèche, d'abord à une douce chaleur, ensuite au rouge vif. Suivant l'auteur, la transformation de l'oxalate en oxyde s'effectue de cette manière sans la moindre difficulté.

a) 0,5128 gr. de CdC^2O^4 ont donné	0,3281 gr. de CdO .
b) 0,6552 —	0,4193 »
c) 0,4017 —	0,2573 »

L'équivalent de l'oxyde de cadmium déduit de ces nombres est .

$$a) = 63,950.$$

$$b) = 63,989.$$

$$c) = 64,141.$$

En moyenne 64,026 , et l'équivalent du métal = 56,026 ou 56.

L'équivalent du cadmium est donc un multiple exact de celui de l'hydrogène, ce qui confirme entièrement les résultats obtenus par M. de Hauer (*J. für praktische Chemie*, t. LXXII, p. 288) et par M. Dumas (*Ann. de Chimie et de Physique*, t. LV, p. 129).

MANGANÈSE ET NICKEL. — Berzélius a assigné au manganèse 27,56 pour équivalent. Les recherches de M. Hauer et de M. Dumas ont confirmé celles de Berzélius et fixé l'équivalent du manganèse à 27,5. Ces nombres ont été trouvés par la décomposition du chlorure manganéux au moyen de l'azotate d'argent et la réduction du peroxyde de manganèse pur, MnO_2 , par l'hydrogène pur. M. Rawack, sur le conseil de M. Schneider, a déterminé l'équivalent du manganèse en ramenant l'oxyde Mn_2O_4 à l'état de MnO par l'action de l'hydrogène pur et sec, pendant que, de son côté, M. Schneider déterminait les quantités d'eau et d'acide carbonique produits par la décomposition de l'oxalate neutre de manganèse. La moyenne de six expériences faites par M. Rawack a donné 27,000 pour l'équivalent du manganèse; et quatre expériences faites avec $C^4Mn^2O^6 + 4HO$ ont donné moyennement 27,019 à M. Schneider. Ce chimiste conclut de ces expériences que l'équivalent du manganèse doit être abaissé à 27. L'auteur fait remarquer en passant un fait intéressant, à savoir que, lorsqu'on chauffe au rouge vil les oxydes inférieurs du manganèse dans un courant d'oxygène, ils se transforment entièrement en Mn_2O_3 . M. Schneider a repris la détermination de l'équivalent du nickel en dosant, comme pour le manganèse, les quantités d'eau et d'acide carbonique fournies par l'oxalate $C^4Ni^2O^6 + 4HO$. La moyenne de deux expériences a donné 20,070 pour l'équivalent de ce métal. On sait que M. Dumas a trouvé 20,5 pour l'équivalent de ce corps simple.

Fortsetzung der Beiträge zur nähern Kenntniss des Sauerstoffes,

[Essais pour servir à la connaissance de l'oxygène (suite).]

par C. F. SCHÖNBEIN¹.

Dans le Bulletin scientifique du mois de mars dernier, nous avons exposé avec quelques détails les recherches du savant professeur de Bâle sur l'oxydation lente d'un certain nombre de métaux. Nous venons remplir aujourd'hui notre promesse de tenir les lecteurs de la *Revue* au courant de ce travail. Comme j'ai décrit assez longuement les réactifs employés par l'auteur pour déceler de petites quantités d'eau oxygénée dans un liquide, je me bornerai aujourd'hui à indiquer sommairement les résultats consignés dans le Mémoire de M. Schönbein. Il résulte des recherches précédemment exposées que le zinc, le cadmium, le plomb et le cuivre, agités pendant un temps très-court au contact de l'oxygène ou de l'air, avec de l'eau pure ou acidulée à l'aide de $SO^2.HO$, donnent lieu à la production de quantités notables d'eau oxygénée. Comme je l'avais annoncé, d'après une communication particulière de l'auteur, l'étain, le bismuth, le fer,

¹ *Journal für praktische Chemie*, t. LXXIX, n° 5.

le chrome, l'aluminium, le nickel, le cobalt et le manganèse sont dans le même cas. Voici les résultats obtenus par l'auteur pour chacun de ces métaux :

1. *Étain*. — L'étain le plus pur très-divisé ou l'amalgame liquide de ce métal, agités pendant très-longtemps avec de l'eau seule au contact de l'oxygène ou de l'air atmosphérique, ont fourni un liquide dans lequel il est impossible de déceler la plus petite quantité de HO^2 avec les réactifs les plus sensibles. 50 gr. d'eau contenant 1 pour 100 d'acide sulfurique, agités avec 100 gr. d'étain pendant cinq minutes, étaient notablement chargés d'eau oxygénée.

2. *Bismuth*. — L'eau pure et l'amalgame de bismuth donnent promptement un liquide qui renferme des quantités très-sensibles d'eau oxygénée ; lorsqu'on agite de l'eau acidulée par $\text{SO}^3.\text{HO}$ avec cet amalgame, il se produit presque instantanément des quantités appréciables d'eau oxygénée.

3. *Fer*. — En agitant du fer avec de l'eau pure au contact de l'oxygène ou de l'air, on n'obtient pas d'eau oxygénée, tandis que les réactifs en décèlent dans l'eau avec laquelle on a agité pendant peu de temps un amalgame de fer obtenu de la manière suivante : On triture pendant quelques instants dans une dissolution concentrée de protochlorure de fer un amalgame formé de 99 parties de mercure et 1 partie de sodium, et on lave l'amalgame de fer jusqu'à ce que l'eau de lavage s'écoule complètement pure. Quand on remplace l'eau pure par de l'eau acidulée par $\text{SO}^3.\text{HO}$ on n'obtient pas d'eau oxygénée, parce qu'il se produit, dans ces circonstances, un protosel de fer en présence duquel HO^2 ne saurait exister, car l'eau oxygénée cède immédiatement au sel un de ses équivalents d'oxygène. C'est là la raison pour laquelle on ne constate pas la présence de HO^2 dans le liquide, et il ne faudrait pas tirer de l'absence des réactions de l'eau oxygénée la conséquence que ce corps ne se produit pas.

4. *Chrome*. — L'amalgame de chrome donne également lieu, dans les mêmes circonstances, à la production d'eau oxygénée. Si l'on remplace l'eau pure par l'eau aiguisée d'acide sulfurique, on obtient le même résultat. L'auteur ajoute que dans la formation de HO^2 avec l'eau pure il se sépare une matière brunâtre qui dépend, sans aucun doute, de l'oxydation du chrome.

5. *Aluminium*. — Ce métal très-divisé, agité avec de l'eau, ne tarde pas à fournir un liquide qui contient des quantités sensibles de HO^2 . L'addition d'acide sulfurique ne semble pas favoriser l'oxydation du métal. De l'eau renfermant des traces de potasse ou de soude donne promptement naissance à de l'eau oxygénée.

6. *Nickel*. — Le métal seul n'a jamais donné d'eau oxygénée à M. Schœnhein ; mais il en est tout autrement de l'amalgame obtenu comme l'amalgame de fer. Agité avec l'eau pure, l'amalgame de nickel donne un liquide qui renferme au plus $\frac{1}{300}$ de HO^2 . Si l'on substitue l'eau aiguisée de $\text{SO}^3.\text{HO}$ à l'eau pure, on obtient une liqueur beaucoup plus chargée d'eau oxygénée.

7. *Cobalt*. — L'amalgame de cobalt, mis en contact avec l'eau et l'air atmosphérique, donne un liquide qui présente tous les phénomènes de réduction et d'oxydation dus à la présence de l'eau oxygénée.

8. *Manganèse*. — L'action de l'eau pure et de l'eau aiguisée d'acide sulfurique, sur l'amalgame de manganèse, donne lieu à une production manifeste d'eau oxygénée.

Conclusions. Il résulte des deux Mémoires que nous avons analysés, que douze métaux, appartenant à des classes très-différentes, donnent lieu, en s'oxydant lentement dans l'oxygène ou dans l'air atmosphérique humides, à la production d'eau oxygénée, soit en présence de l'eau pure, soit au contact de l'eau aiguisée d'acide sulfurique. L'auteur pense que tous les métaux qui s'oxydent lentement dans l'air humide doivent produire le même phénomène et que, par conséquent, la plupart des corps simples métalliques jouissent de la même faculté, à l'exception, toutefois, des métaux nobles proprement dits qui ne s'oxydent pas à la température ordinaire dans l'air humide, tels que mercure, argent, or, platine, etc.

Il y a enfin des cas dans lesquels le corps métallique s'oxyde sans qu'on puisse déceler la présence d'eau oxygénée. L'arsenic, par exemple, abandonné pendant un certain temps en présence de l'eau au contact de l'oxygène, s'oxyde peu à peu; jamais cependant M. Schœnbein n'a pu constater l'existence d'eau oxygénée dans le liquide. Il explique l'absence de HO^2 dans ce cas par l'action même de l'eau oxygénée sur l'arsenic; ce corps s'oxyde très-rapidement à froid, d'après les expériences de l'auteur, dans l'eau oxygénée peu concentrée. On peut s'assurer facilement de ce fait en humectant d'eau oxygénée étendue les taches arsenicales qui se déposent sur la porcelaine quand on fait usage de l'appareil de Marsh; elles disparaissent aussitôt.

La conclusion du beau travail de M. Schœnbein est très-importante; elle constitue un fait entièrement nouveau en chimie, à savoir: la production dans l'oxydation lente d'un très-grand nombre de matières de quantités quelquefois notables d'eau oxygénée. Qu'on accepte ou non la théorie sur laquelle s'appuie l'auteur pour expliquer ce curieux phénomène, on ne saurait méconnaître l'importance des derniers Mémoires du savant professeur de Bâle, dont tous les travaux sont empreints à un si haut degré d'une originalité précieuse quand elle n'enlève rien à l'exactitude des recherches.

II.

CHIMIE ORGANIQUE.

Ueber eine organische Base in der Coca (Sur une base organique qui existe dans la Coca), par F. WÖHLER¹.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'aujourd'hui, les habitants du Pérou et d'autres contrées de l'Amérique du Sud font usage de la Coca, feuille de diverses espèces d'Érythroxylon: les Indiens notamment emploient cette plante qu'ils ont coutume de mâcher après l'avoir mélangée à un peu de cendre ou de chaux éteinte. La culture de l'arbrisseau qui porte ces feuilles n'est pas sans importance dans ces divers pays. On a dit les choses les plus extraordinaires sur les effets physiologiques que produit l'emploi de la Coca². Quand on en fait un usage modéré, il paraît qu'elle agit comme un excitant, qu'elle supplée pendant un

¹ *Annalen der Chemie und Pharmacie*, t. CXIV, n° 2, mai 1860.

² Voir, entre autres ouvrages, celui de J. J. V. Tschudi, *Sur le Pérou*, t. II, p. 238.

temps assez long à l'alimentation et qu'elle rend capable de supporter les plus grandes fatigues. Quand on en fait un emploi immodéré, que les indigènes poussent quelquefois jusqu'à la passion, comme on le voit pour l'opium, elle produit les effets désastreux des poisons narcotiques : un état d'ivresse accompagné de visions, une vieillesse prématurée, l'hébétude et l'idiotisme ; ces accidents s'observent chez les mâcheurs de coca qu'on désigne dans le pays sous le nom de *coqueros*. Ce mode d'action particulier avait déjà fait soupçonner auparavant que le principe actif de cette plante devait être un composé organique de nature spéciale et appartenir à la classe des bases organiques. Aucune des recherches entreprises dans le but de découvrir le principe actif n'a donné jusqu'ici de résultat positif¹, peut-être parce qu'on a opéré sur une trop petite quantité de feuilles ou sur des feuilles trop vieilles pour être soumises à l'analyse. Une grande quantité de coca fraîche était nécessaire pour étudier la question. L'illustre professeur de Göttingen a reçu de son savant ami, M. W. Haidinger de Vienne, des feuilles de coca rapportées de Lima par les soins du docteur Scherzer, lors du voyage de la corvette royale autrichienne *la Novara*. M. Wöhler, ne pouvant entreprendre lui-même ce travail, l'a confié à son préparateur, M. Niemann, qui l'a exécuté avec une persévérance et un talent remarquables. Ce chimiste est parvenu en effet à extraire des feuilles une base organique cristallisée à laquelle M. F. Wöhler propose de donner le nom de *cocaïne*. Le travail de M. Niemann est loin d'être terminé ; le chimiste n'a pu encore fixer définitivement la composition de ce nouvel alcaloïde ni en étudier les effets physiologiques ; il lui reste enfin à examiner les autres principes renfermés dans la plante, parmi lesquels semble exister un nouvel acide tannique.

Pour préparer la cocaïne, M. Niemann, après bien des essais infructueux, s'est arrêté à la méthode suivante, qui lui a paru la meilleure : Les feuilles de coca découpées ont été mises en digestion pendant plusieurs jours avec de l'alcool à 85 pour 100 d'alcool absolu, auquel on avait ajouté un peu d'acide sulfurique. On a exprimé la masse et filtré le liquide brun-verdâtre, foncé, auquel on a ajouté ensuite un lait de chaux peu épais. Cette opération a eu pour résultat de précipiter les matières étrangères contenant notamment de la chlorophylle et une sorte de cire qu'on peut obtenir complètement incolore. La liqueur alcaline a été filtrée et neutralisée par l'acide sulfurique ; on a séparé l'alcool par distillation et l'on a évaporé le reste au bain-marie. Le résidu a été mélangé avec de l'eau qui en a séparé une masse semi-liquide noir-verdâtre, contenant le reste de la chlorophylle ; l'autre partie de la liqueur, de couleur brun-jaunâtre, renfermait la cocaïne à l'état de sulfate. On sépare la cocaïne à l'état impur, sous forme de précipité brun, à l'aide du carbonate de soude. On reprend par l'éther, qui laisse en s'évaporant une masse amorphe encore odorante et jaunâtre dans laquelle il ne tarde pas cependant à se produire de petits cristaux. Des traitements répétés par l'alcool fournissent la base incolore et parfaitement pure.

La cocaïne cristallise en petits prismes incolores et inodores. Elle est peu soluble dans l'eau, davantage dans l'alcool et se dissout très-facilement dans l'éther. Elle est douée d'une réaction fortement alcaline. Elle possède une saveur

¹ Un chimiste de la Paz, en Bolivie, a cru avoir retiré de la coca une base cristallisée. M. F. Wöhler a pu s'assurer, en faisant l'analyse d'un échantillon de cette prétendue base que lui avait remis M. Tschudi, que ce n'était autre chose que du sulfate de chaux (gypse).

amère et produit sur la langue un effet tout particulier; la place qu'elle a touchée est passagèrement comme stupéfiée et devenue presque insensible. La cocaïne fond à 98° et cristallise de nouveau par le refroidissement. A une température supérieure elle se décompose en grande partie en donnant naissance à des produits ammoniacaux, une petite quantité seulement paraissant se volatiliser sans décomposition. Chauffée sur une lame de platine, elle brûle avec une flamme éclairante sans laisser de résidu.

La cocaïne neutralise complètement les acides; cependant la plupart de ses sels paraissent rester longtemps amorphes et cristalliser difficilement. Le chlorhydrate, qu'on peut obtenir aussi en faisant passer de l'acide chlorhydrique sec sur la cocaïne, semble être le sel qui cristallise le plus facilement.

La cocaïne a la plus grande analogie avec l'atropine; cependant ces deux bases se distinguent essentiellement l'une de l'autre, comme l'ont montré déjà leur manière de se comporter vis-à-vis des réactifs et leur composition différente. Elles se rapprochent l'une de l'autre par l'analogie des sels qu'elles forment avec le chlorure d'or, sels qui se précipitent sous forme de flocons jaune-pâle lorsqu'on verse du chlorure d'or dans les chlorhydrates de cocaïne et d'atropine; et sous forme de lamelles cristallines jaunes, déliées, lorsqu'on opère sur des dissolutions chaudes et étendues. Mais le sel d'or obtenu avec la cocaïne a la propriété caractéristique de donner une grande quantité d'acide benzoïque quand on le décompose par la chaleur. La cocaïne ne semble pas avoir d'action sur la pupille. L'étude des effets de cette base sur l'organisme sera très-intéressante, et il est très-possible que la découverte de la cocaïne vienne enrichir la thérapeutique d'un agent énergétique. La science, qui doit tant à l'illustre successeur de Berzélius, lui sera peut-être encore redevable de la découverte d'un nouveau médicament.

L. GRANDJEAN.

MATHÉMATIQUES.

Journal für die reine und angewandte Mathematik, herausgegeben von BORCHARDT. (Journal de mathématiques pures et appliquées, publié par M. BORCHARDT, fondé par M. CRELLE.)

A. Cayley. Sur l'invariant le plus simple d'une fonction quadratique biternaire, et sur le résultant de trois fonctions quadratiques ternaires. Soit U une fonction quadratique biternaire, désignons par U_1, U_2, U_3 ce que devient U lorsqu'on y remplace x par x_1, x_2, x_3 respectivement, et de même pour les autres variables y, z, ξ, η, ζ ; désignons en outre

$$\frac{d}{dx_1} \left(\frac{d}{dy_1} \frac{d}{dz_1} - \frac{d}{dy_2} \frac{d}{dz_2} \right) + \frac{d}{dx_2} \left(\frac{d}{dy_1} \frac{d}{dz_2} - \frac{d}{dy_2} \frac{d}{dz_1} \right) + \frac{d}{dx_3} \left(\frac{d}{dy_1} \frac{d}{dz_2} - \frac{d}{dy_2} \frac{d}{dz_1} \right)$$

par 123, et la même expression, en y écrivant ξ, η, ζ à la place de x, y, z par 1'2'3'; l'invariant dont il s'agit sera

$$\frac{1}{384} \cdot \overline{123}^2 \cdot \overline{1'2'3'}^2 U_1 U_2 U_3.$$

M. Cayley montre comment cet invariant, qu'il désigne par $2T$, est formé explicitement au moyen des coefficients de la fonction quadratique biternaire. Soit maintenant R le résultant de trois fonctions quadratiques ternaires U, V, W , et soient C_{12}, C_6 certaines fonctions de leurs coefficients, qui sont non-seulement des invariants, mais aussi des combinants de ces trois fonctions, M. Sylvester avait donné la relation

$$1) \quad 12R = 16C_{12} - C_6^2.$$

M. Cayley trouve que les fonctions C_{12} et C_6 peuvent être formées de la manière suivante. Le combinant C_6 sera l'invariant $2T$ de la fonction quadratique biternaire en $\lambda, \mu, \nu, \xi, \eta, \zeta$ qui est le double du réciproquant formé avec les variables ξ, η, ζ de la fonction syzygétique $\lambda U + \mu V + \nu W$ des trois fonctions U, V, W , où λ, μ, ν sont des quantités arbitraires. Le combinant C_{12} sera l'invariant S de M. Aronhold relativement à la fonction cubique ternaire en λ, μ, ν , qui est le sextuple du discriminant de la fonction $\lambda U + \mu V + \nu W$. Cela posé, et considérant que pour démontrer la relation 1) il suffit de prouver qu'elle a lieu lorsqu'on remplace les trois fonctions données U, V, W par trois fonctions de la forme $lU + mV + nW$, les coefficients l, m, n ayant été choisis de manière à simplifier autant que possible les expressions des trois fonctions, M. Cayley vérifie la relation 1) en prenant pour les trois fonctions les formes $x^2 + 2lyz, y^2 + 2lzx, z^2 + 2lxy$, plus simples que celles qu'avait choisies M. Sylvester, à savoir

$$\rho(x^2 - y^2), \sigma(y^2 - z^2), y^2 + 2fyz + 2gzx + 2hxy.$$

M. Cayley fait encore la même vérification pour les formes moins simples $x^2 - y^2, z^2 - y^2, x^2 + y^2 + z^2 + 2lyz + 2mzx + 2nxy$.

A. Clebsch, à Carlsruhe. *Sur l'équilibre des corps flottants.* Après que M. Duhamel eut montré que l'ancienne règle du métacentre est insuffisante pour s'assurer d'une manière générale de la stabilité de l'équilibre d'un corps flottant, on résolut ce problème d'une manière plus rigoureuse en trouvant les équations qui représentent les petites oscillations d'un corps flottant très-peu écarté d'une position d'équilibre. Mais pour établir ces équations, on supposait que pendant les petits mouvements du corps les pressions hydrodynamiques peuvent être remplacées par les pressions hydrostatiques. M. Clebsch fait observer que cette supposition n'est pas admissible. Car, comme les mouvements ont lieu dans le voisinage de la position d'équilibre, les pressions hydrostatiques se détruisent mutuellement à des quantités infiniment petites près, ce qui n'a pas lieu pour les pressions hydrodynamiques, attendu que celles-ci sont en général dirigées en sens contraire du mouvement du corps, de sorte que leurs effets sont du même ordre que l'effet total des pressions hydrostatiques; les équations ordinaires du mouvement d'un corps flottant sont donc réellement fausses, parce que les termes qu'on y néglige sont du même ordre que ceux qui y entrent, les dépassent même souvent, et déterminent quelquefois seuls le mouvement

du corps, par exemple la rotation d'un corps symétrique autour d'un axe vertical. Nous devons dire cependant que déjà M. Poisson ne paraît pas avoir entièrement ignoré ces vérités, car il s'exprime (*Traité de mécanique*, n° 618) en ces termes : « Après nous être occupé de l'équilibre et de la stabilité des corps flottants, nous allons actuellement déterminer leur mouvement lorsqu'on les a un peu écartés d'une position d'équilibre stable. Pour résoudre la question d'une manière complète, il faudrait avoir égard à la fois à ce mouvement et à celui du liquide; c'est ce que je tâcherai de faire dans un autre ouvrage. » C'est précisément aussi ce que M. Clebsch essaye de faire. La difficulté du problème ne lui a pas permis de mener jusqu'au bout la solution d'un cas particulier, et moins encore de trouver une règle générale simple. Mais M. Clebsch montre que le mouvement du corps dépend d'une équation transcendante, qu'il peut par conséquent prendre une infinité de formes, que l'équilibre est stable lorsque cette équation n'a que des racines négatives, que cette condition est indépendante des mouvements du liquide, que l'établissement de l'équation transcendante dépend de la détermination d'une fonction potentielle, et que de petits mouvements du liquide peuvent communiquer des mouvements de grandeur finie à un corps flottant à équilibre stable, lorsque la période des petits mouvements coïncide avec une des périodes que le corps tend à adopter dans ses propres mouvements.

L. Schläefli, à Berne. *Sur une formule symbolique relative à la composition des formes quadratiques binaires.* Gauss a démontré que lorsqu'on transforme la forme $F = AX^2 + 2BXY + CY^2$ par la substitution

$$X = \lambda x' + \lambda' xy' + \lambda'' yx' + \lambda''' yy', \quad Y = \mu x' + \mu' xy' + \mu'' yx' + \mu''' yy'$$

dans le produit des formes

$$f = ax^2 + 2bxy + cy^2, \quad f' = a'x'^2 + 2b'x'y' + c'y'^2,$$

les éléments A, B, C deviennent des nombres entiers en vertu de la manière dont il détermine les éléments λ, μ , etc. M. Schläefli met l'équation sur laquelle Gauss a fondé cette démonstration, sous une forme symbolique qui lui permet de proposer une formule semblable pour la composition de trois formes quadratiques binaires; il indique aussi les substitutions pour X et Y qui transforment en ce cas F dans le produit $ff'f''$.

O. Hesse, à Heidelberg. *Propriétés nouvelles des substitutions linéaires qui transforment des fonctions homogènes du second degré données dans d'autres qui ne renferment que les carrés des variables.* On sait que M. Kummer a donné la décomposition en carrés du carré du produit des différences des racines de l'équation cubique de laquelle dépend la détermination des axes principaux des surfaces du second ordre; que Jacobi est parvenu au même résultat au moyen d'un système de formules entièrement inconnues jusqu'alors; et que M. Borchardt a étendu la solution du problème au cas de l'équation du $n^{\text{ième}}$ degré de laquelle dépendent les perturbations séculaires

du mouvement des planètes. M. Hesse fait observer que c'est surtout la dernière des formules proposées par Jacobi qui mérite une attention particulière, parce qu'en y substituant les valeurs données par Jacobi pour les quantités dont elle est formée, on exprime l'unité par une somme de carrés de fonctions des coefficients des substitutions qui servent à passer d'un système de coordonnées rectangulaires à un autre. Par des considérations nouvelles et élégantes, M. Hesse obtient les formules de Jacobi généralisées, et vérifie la relation découverte par M. Borchardt.

C. W. Borchardt. Comparaison de deux formes de la résultante de l'élimination. M. Hesse a fait connaître une manière de démontrer au moyen d'une transformation directe l'identité des deux formes de la résultante de l'élimination que l'on obtient en exprimant cette dernière d'une part, d'après la première méthode d'Euler, par les racines des deux équations comme produit de différences, et en la mettant, d'autre part, d'après la seconde méthode d'Euler, identique à celle de Bezout, sous la forme d'un déterminant ayant pour éléments les coefficients des deux équations entre lesquelles on élimine l'inconnue. M. Borchardt obtient cette transformation directe au moyen d'un procédé différent de celui de M. Hesse, et fondé sur la considération que le produit de différences auquel conduit la première méthode d'Euler, peut être présenté sous la forme d'un quotient dont le numérateur et le dénominateur sont formés de produits de différences alternées.

Extrait d'une lettre de M. Dirichlet adressée à M. Stern, à Göttingue. Sur le caractère biquadratique du nombre deux. Désignant par p un nombre premier de la forme $4n+1$, de sorte que $p = a^2 + b^2$, et posant $b \equiv af \pmod{p}$, M. Dirichlet parvient en quelques lignes à la formule $2^{\frac{1}{2}(p-1)} \equiv f^{\frac{1}{2}ab} \pmod{p}$ identique à celle qu'a donnée Gauss au § 24 de sa *Theoria residuorum biquadraticorum*.

LITTÉRATURE ET PUBLICATIONS DIVERSES.

Briefe an eine Freundin aus der Jahren 1844 bis 1853. (Lettres à une amie, des années 1844-1853, par Varnhagen d'Ense, 1 vol. in-12. Hambourg, Hoffmann et Campe, 1860.

Ce petit volume est, en moins d'une année, la quatrième publication posthume qui porte le nom de Varnhagen. Il est toutefois loin d'avoir l'importance des précédentes, des deux volumes de *Mémoires et mélanges*, et de la Correspondance d'Alexandre de Humboldt. Ce sont des lettres adressées à une dame allemande qui résidait alors en Angleterre, et qui s'est fait elle-même un certain nom dans la littérature. Leur principal mérite est d'éclairer d'une assez amusante lumière un des faibles de Varnhagen, sa passion pour les autographes. Il en demande sans cesse; plus il en reçoit, plus il sent les lacunes qui déparent

encore sa collection, et sa passion est inépuisable dans l'art de varier les formules de remerciement et de désir. En voici quelques échantillons :

« Mon goût pour les autographes est encore assez récent, et autrefois j'ai malheureusement négligé les meilleures occasions; mais je rencontre maintenant tant d'obligeance et de bonnes fortunes, qu'il m'est presque permis de ne pas regretter ces anciennes occasions. Mon honorable ami Carlyle m'a notamment envoyé d'Angleterre les choses les plus précieuses, et voici maintenant que je lui dois encore indirectement celles que vous voulez bien m'envoyer.

» Je suis toujours un peu déconcerté en recevant des feuilles incomplètes, mutilées, et en Angleterre cette mutilation a lieu fréquemment. On croit y voir une exigence de la discrétion. Mais il convient que la signature soit accompagnée de quelques lignes, ou mieux encore de pages entières, où l'esprit et l'expression se fassent voir à côté de la main. Je fais cette remarque pour le cas où je pourrais à l'occasion espérer de votre obligeance de nouveaux souvenirs. Et j'ajoute que ma collection ne sera pas dispersée, et qu'elle doit me survivre comme un témoignage historique et littéraire de notre temps et du passé le plus récent, et que par conséquent il n'y a nul abus à craindre. »

« Tout ce que vous m'avez envoyé a été bienvenu. Il me manque encore immensément des choses de France et d'Angleterre. La page de madame Dudevant m'a fait grand plaisir; le contenu est bon. Mes désirs s'étendent de plus en plus; ne considérez cependant la liste que je vous envoie que comme une réunion de probabilités, comparables à celles d'un joueur qui met sur beaucoup de numéros, et qui se réjouit grandement si l'un ou l'autre seulement gagne. »

« En recevant votre bonne lettre, avec les nombreuses et magnifiques pièces que vous y avez jointes, ma reconnaissance s'est vraiment changée en confusion, à la pensée de cette bienveillance toujours active qui m'a choisi pour m'envoyer les dons les plus souhaités, que je n'ose avoir la prétention de mériter en quelque façon que ce soit. Mais j'ai dû bientôt réfléchir que tout notre bonheur est immérité, et que nous recevons incessamment les plus nobles dons d'une main invisible, que notre reconnaissance proclame, sans jamais songer à la payer de retour. Je ne puis vous remercier que par l'expression de ma joie. Tenez-vous donc du moins pour assurée que vous m'avez préparé une joie extraordinaire.

» Je prends la liberté de vous demander des explications au sujet de quelques feuilles; j'ai heureusement déchiffré beaucoup de noms, mais pas tous. Une petite liste, ou bien l'indication des noms sur chaque feuille, de votre belle écriture bien lisible, me serait d'un grand secours, et j'ose vous prier de vouloir bien y songer quand vous me destinerez un nouvel envoi, car votre merveilleuse bonté s'annonce toujours encore comme inépuisable. »

« Je le vois maintenant, ce n'est pas chez vous un caprice passager, qui aurait encore été bien digne de reconnaissance : c'est une volonté ferme et durable de me vouloir du bien, et de vous intéresser à moi. J'admirerais et louerais cette fidèle persévérance, quand même elle ne me toucherait pas directement. A combien plus forte raison, quand mon violent désir y est intéressé. Je ne puis que vous exprimer mon espoir et ma prière de vous voir toujours si bonne et si bienfaisante. »

« Mes plus vifs remerciements pour les nouveaux autographes. Je suis tout confus de l'obligeance que je rencontre de tant de côtés. Presque pas de semaine qui ne m'enrichisse. Et cependant j'ai bien des souhaits qui ne sont pas encore accomplis. Si vous pouvez jamais avoir quelque chose de Gibbon, de William Pitt et de lord Byron, veuillez ne pas m'oublier; je nommerais aussi volontiers Shelley, s'il n'était trop dangereux pour vous de vous enquerir de lui. »

« Derechef, je vous exprime ma plus vive, ma plus profonde reconnaissance. Vous m'avez de nouveau envoyé des dons précieux, parmi lesquels je compte avant tout vos lettres elles-mêmes, quoique les suppléments, vous le savez, aient toujours un grand prix pour moi.

» Comme les naturalistes en sont venus à restituer à l'aide d'une dent ou d'un ongle la figure entière d'un animal inconnu, je réussis à dégager de quelques lignes autographes des caractères tout entiers, des relations, des situations. Je vous remercie encore une fois bien cordialement. »

« Je vous remercie pour les belles pages que vous m'avez récemment envoyées. Continuez à penser à moi sous ce rapport comme sous tous les autres : Ledru-Rollin, Struve, Hecker.... »

» L'écriture de Caussidière ne lui fait pas honneur, mais la ruse que vous avez employée pour l'obtenir est très-gentille et redouble mes obligations envers vous; soit dit en passant, je trouve son vin fort cher, et me félicite d'être dispensé de me fournir chez lui. »

Cette chasse aux autographes est la partie la plus caractéristique de la Correspondance. Elle n'en fait pas toutefois le seul intérêt; ces lettres nous montrent l'auteur, tel que nous le connaissons déjà par ses *Mémoires* et par la Correspondance d'Alexandre de Humboldt, suivant avec passion les événements du jour, les commentant au point de vue d'un libéralisme convaincu, avec une grande lucidité, un accent net et vif, mais aussi parfois avec une misanthropie redoublée par les souffrances de la vieillesse. Les années 1848 et 1849 donnent lieu à mainte intéressante remarque. La critique littéraire a aussi sa part. Des écrivains anglais contemporains, Carlyle est celui qui intéresse le plus Varnhagen. Ses paradoxes le déconcertent parfois, mais son originalité le séduit et le subjuge toujours. Nous trouvons aussi quelques remarques sur des écrivains français : « *Le Raphaël* et les *Confidences* de Lamartine me plaisent fort peu, encore moins le dénouement de son rôle politique, dont le début eut des apparences si brillantes. Louis Blanc, que je vous envie de connaître, emploie probablement son exil à écrire sur les événements auxquels il a participé. Les *Mémoires* de Caussidière fournissent déjà d'assez bonnes lumières..... Dites à Louis Blanc qu'il y a quelqu'un à Berlin qui lit ses *Pages d'histoire* avec le plus vif plaisir et un assentiment sans réserve..... Une femme humilie en ce moment beaucoup d'hommes, une noble femme d'esprit lucide et de cœur chaud, qui comprend clairement notre temps et saisit le vrai sens des événements; je veux parler de la comtesse d'Agout : lisez le plus tôt que vous pourrez son nouvel et excellent ouvrage : *Histoire de la révolution de 1848*, par Daniel Stern. » A. N.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Dresde, 18 juin.

Les Allemands passent généralement pour être de grands amateurs de musique. Les étrangers qui viennent en Saxe peuvent se convaincre au bout de très-peu de temps que cette réputation n'est pas usurpée. Il n'y a pas de contrée, même en Allemagne, où la connaissance de la musique soit aussi répandue qu'ici : tout le monde, riche et pauvre, noble et bourgeois, est capable de déchiffrer des notes, de faire sa partie dans un chœur ou de jouer d'un instrument. Aussi n'y a-t-il pas un jour de l'année où l'on ne puisse entendre de bonne musique à Dresde. Il y a d'abord celle des cafés-concerts, comme la Terrasse, le Sinkeschesbad, le Grand-Jardin, etc., où l'on exécute les ouvertures et les partitions d'opéras, ainsi que les symphonies. Puis nous avons les concerts d'hiver donnés par les membres de la Chapelle royale, et où l'on peut entendre les œuvres les plus intéressantes des anciens et des modernes. Cet hiver, par exemple, il nous ont donné l'ouverture de *Benvenuto Cellini* de Berlioz ; c'était bien exécuté, mais la pièce était mal choisie, car elle ne révèle guère le talent du maître pour l'instrumentation. On regrette encore la mort de Reissiger, qui dirigeait admirablement ce savant orchestre, formé par lui, par Wagner et par Weber, qui ont été maîtres de chapelle ici. Son successeur, Riess, a débuté le 1^{er} avril par l'exécution de la neuvième symphonie de Beethoven ; il a beaucoup plu. Il y a encore la *Société musicale*, composée de membres de la chapelle et d'artistes distingués de la ville. Ils étudient les compositions peu connues des grands maîtres, et les exécutent devant le public six fois par an seulement. Ils ont déjà donné les *Sérénades* de Mozart et de Beethoven, ainsi que les pièces d'orchestre de Bach et de Hændel ; ces dernières ont été exécutées cet hiver : c'était la *Wasser musick* (musique d'eau, parce qu'elle fut exécutée sur la Tamise) et la *Feuer musick* (musique de feu, composée en l'honneur et à la prière de George 1^{er} d'Angleterre). Enfin nous avons encore les concerts que viennent nous donner les artistes étrangers ; nous en avons eu plusieurs cet hiver. C'était d'abord Vieuxtemps, qui nous arrivait de Saint-Pétersbourg. Il est toujours au premier rang par la délicatesse de son tact musical et par l'habileté et la grâce de son jeu, mais il nous semble avoir un peu perdu de sa fraîcheur et de sa simplicité d'autrefois. Nous avons entendu ensuite Stockhausen, de l'Opéra-Comique de Paris ; il a fait preuve d'un talent peu ordinaire dans l'exécution des pièces bouffes ; mais il a été faible dans celle des pièces sérieuses et dramatiques. Enfin nous avons eu la visite des sœurs Ferni et des frères Müller de Meiningen. Ceux-ci ont exécuté des quatuors avec un ensemble inimitable. Leur jeu cependant manque un peu d'ampleur et de verve poétique ; ces défauts étaient surtout sensibles dans l'exécution des quatuors de

Beethoven. Quant à notre Opéra, il ne nous a rien donné de nouveau cette année, si ce n'est *Dinorah*. Il vient d'engager un ténor qui sera chargé des rôles de Tichatscheck. Cette place est difficile, car Tichatscheck est encore le favori de notre public. Cependant le nouvel acteur a reçu un bon accueil. Il débutait dans le *Lohengrin* de Wagner, qui est un des meilleurs rôles de Tichatscheck; la jeunesse, la vivacité de son jeu, la fraîcheur et le timbre sympathique de sa voix ont pour un moment fait oublier son redoutable rival. À la fin du récitatif du troisième acte, un tonnerre d'applaudissements a récompensé le jeune artiste du talent et de l'entrain qu'il a mis dans l'exécution de ce beau mais difficile morceau. Il faut espérer qu'il répondra à ce brillant début; il a déjà pour lui les vœux de ceux qui l'ont entendu cette première fois et tous les amis et admirateurs de son père, qui n'est rien moins que M. Schnorr, l'illustre peintre des *Nibelungen*. La position des chanteurs et des musiciens est assez difficile ici; car autant le public est de bonne composition à l'endroit des drames et des comédies, autant il est sévère à l'endroit de la musique. Le sceptre de la critique est remis aussi entre bonnes mains; M. Bank, qui en est chargé, est à la fois un homme de goût et un compositeur de talent. Il s'est attaché à mettre en musique les plus belles poésies de Lenau, et au jugement des meilleurs connaisseurs, il n'est pas resté au-dessous de sa tâche. Je recommande donc ses compositions aux amateurs de bonne musique; il me revient du reste que l'éditeur Brandus va en faire un choix pour la France.

M.

Weimar, 25 juin.

Le 15 mai est mort à Meiningen le poète Louis Bechstein. Né à Weimar le 24 novembre 1801, il avait commencé par apprendre la pharmacie, et ce fut encore en qualité de pharmacien qu'il publia en 1828 son premier ouvrage, les *Guirlandes de sonnets*, qui attirèrent l'attention du duc de Saxe-Meiningen. La libéralité de ce prince le mit en état d'étudier à Leipzig la philosophie et l'histoire, et de visiter Munich. En 1831, il fut nommé bibliothécaire du duc et deuxième conservateur de la bibliothèque publique de la résidence. La même année, il fonda la Société archéologique de Henneberg, qui a rendu et rend encore beaucoup de services pour la connaissance des antiquités de la Thuringe. En 1841, la faveur du duc l'appela au conseil d'État. M. Bechstein tenait une place très-honorable dans la littérature allemande contemporaine.

Vous avez encore deux autres décès à enregistrer : à Vienne est mort M. Vincent Kollar, naturaliste distingué et directeur du cabinet zoologique impérial; à Londres; le major prussien Léopold d'Orlich, connu par un bon ouvrage sur l'Inde, qui a paru en anglais et en allemand sous forme de Lettres adressées à Alexandre de Humboldt.

La petite ville de Cobourg a vu dans les premiers jours de juin la onzième réunion générale des instituteurs allemands. Les assistants étaient au nombre d'environ deux cent cinquante.

Laissez-moi appeler votre attention sur plusieurs publications nouvelles, et avant tout sur les deux ouvrages que M. Kuno Fischer, l'éminent professeur d'Iéna, vient de consacrer à Kant. Le premier se compose de trois essais : la Vie

de Kant, le Problème de la connaissance, et l'Espace et le Temps. Rédigés à l'intention de la grande-duchesse de Weimar, ces essais s'adressent surtout aux personnes qui, sans être plus profondément initiées au langage et à l'histoire de la philosophie, portent un intérêt éclairé aux choses de la pensée. Vous savez d'ailleurs, et vos lecteurs savent aussi par les deux articles sur Schiller, que M. Fischer est passé maître dans l'art de l'exposition résumée, claire et complète. Je me persuade que ces nouveaux essais feraient très-bonne figure dans la *Revue germanique*, et je me permets de vous les signaler à cette intention. L'autre ouvrage est plus savant; il a pour titre : *Origine, développement et système de la Philosophie critique*, et doit former la conclusion de l'Histoire de la philosophie moderne que nous devons à M. Fischer. Il n'en a paru encore que la première partie, consacrée à la naissance de la philosophie critique et à la *Critique de la raison pure*.

Puisque je parle philosophie, je vous signalerai aussi un livre qui vient d'un peu plus loin, mais dont on commence à s'occuper en Allemagne : « *La Doctrine de la Liberté comme système de philosophie*, » par M. Jaeger, de l'université de Zurich.

Ne négligez pas non plus le *Journal* du poète Platen, qui paraît en ce moment; ce sera une excellente occasion de faire connaître à vos lecteurs ce poète original et singulier, dont il n'a pas encore été, je crois, beaucoup parlé en France.

W.

ERRATA.

Dans le deuxième article sur la *Philosophie du beau* (livraison de mai), le druide *Adamas* a été mis partout pour le druide *Adamas*.

Page 260, ligne 27. Ni dans le temps *ni dans l'esprit*, — lisez : ni dans le temps ni dans l'espace.

Page 266, ligne 31. Celui *qu'aime* la beauté, — lisez : celui qui aime la beauté.

Page 267. La citation de Goethe doit s'arrêter à *perfection*. Elle a été prolongée de quatre lignes par les guillemets.

Page 274, ligne 21. Cette insolence de santé *qui gagne à*, — lisez : qu'on gagne à.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Le troisième volume des *Mémoires* de M. Guizot vient de paraître. Il embrasse toute l'histoire du Cabinet du 11 octobre, de 1822 à 1836. Mais la politique y tient relativement peu de place, et tandis qu'un seul chapitre est consacré aux nombreuses vicissitudes du Cabinet, aux démêlés du pouvoir avec la presse, à ceux de la France avec les États-Unis au sujet du traité des vingt-cinq millions, aux insurrections de Paris et de Lyon, et à toute l'histoire politique de la France pendant cette période, tout le reste du volume est donné à l'instruction publique. Personne ne s'avisera de le trouver mauvais. Le sujet en valait la peine. M. Guizot le traite dignement, et le défaut de proportion, qui serait choquant dans une histoire générale, ne l'est point dans des *Mémoires* où l'auteur se propose principalement de raconter la part qu'il a prise aux affaires de son temps. M. Guizot rappelle ici la meilleure et la plus utile partie de sa vie; il a le droit de se complaire dans ces souvenirs, que nul ne lira sans se sentir pénétré de la dignité du sujet et de la reconnaissance due au ministre de l'instruction publique qui a si bien compris la souveraine importance de ses fonctions, et rendu de si éminents services à l'enseignement public de notre pays. La loi sur l'instruction primaire, le rétablissement de l'Académie des sciences morales et politiques, les encouragements donnés à l'instruction supérieure et aux études historiques, la *Fondation de la Société pour l'Histoire de France* : ce sont là de beaux titres et que M. Guizot a le droit de rappeler avec orgueil. Le récit et le raisonnement sont toujours substantiels et sobres. Nous avons particulièrement remarqué, à ce point de vue, l'exposé historique des phases de l'enseignement public en France depuis la Révolution. Les jugements sur les personnes pourraient donner lieu à quelques remarques; la bienveillance même de M. Guizot est hautaine et protectrice; la sentence fulminée contre M. de Lamennais a paru dure, et l'auteur eût pu d'autant mieux se dispenser de la formuler, qu'il avoue n'avoir jamais eu de relation avec M. de Lamennais, et que celui-ci n'entrait pas dès lors nécessairement dans le cadre de ces *Mémoires*. M. Guizot s'est-il d'ailleurs bien rendu compte de ce qu'il fût advenu de lui-même, si le destin l'eût placé dans le même milieu que l'illustre auteur des *Paroles d'un Croyant*? N'eût-il pas couru danger de se révolter un peu, s'il ne fût parvenu au sommet de la hiérarchie? Deux esprits aussi superbes étaient faits pour mieux se reconnaître, même en des camps opposés, et se traiter avec une plus équitable indulgence.

Notre savant collaborateur M. Alfred Maury nous donne l'*Histoire de la magie et de l'astrologie dans l'antiquité et au moyen âge*, ou, comme le dit le sous-titre, une Étude sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos

jours¹. Le volume débute par la magie primitive des peuples sauvages, et conduit le lecteur jusqu'à la folie des tables tournantes. Sans rien retirer de son attrait à cet intéressant sujet, M. Maury l'a traité comme on pouvait l'attendre de lui, en penseur et en érudit, et dès le début il en fait voir toute l'importance : « Les sciences physiques, dit-il, n'étaient à l'origine qu'un amas de superstitions et de procédés empiriques qui constituaient ce que nous appelons la magie. L'homme avait si bien conscience de l'empire qu'il était appelé à exercer sur les forces de la nature, que dès qu'il se mit en rapport avec elles ce fut pour essayer de les assujettir. Mais au lieu d'étudier les phénomènes, afin d'en saisir les lois et de les appliquer à ses besoins, il s'imagina pouvoir, à l'aide de quelques pratiques sacramentelles, contraindre les agents physiques d'obéir à ses désirs et à ses projets. Tel est le caractère fondamental de la magie. Cette science avait pour but d'enchaîner à l'homme les forces de la nature, et de mettre en notre pouvoir l'œuvre de Dieu. Une pareille prétention tenait à la notion que l'antiquité s'était faite des phénomènes de l'univers. Elle ne se les représentait pas comme la conséquence de lois immuables et nécessaires, toujours actives et toujours calculables; elle les faisait dépendre de la volonté arbitraire et mobile d'esprits ou de divinités dont elle substituait l'action à celle de ces agents mêmes. Dès lors, pour soumettre la nature, il fallait arriver à contraindre ces divinités ou ces esprits à l'accomplissement de ses vœux. Ce que la religion croyait pouvoir obtenir par des supplications et des prières, la magie tentait de le faire par des charmes, des formules et des conjurations. Le dieu tombait sous l'empire du magicien; il devenait son esclave, et, maître de ses secrets, l'enchanteur pouvait à son gré bouleverser l'univers et contrarier ses lois. A mesure que les sciences se dégagèrent des langes de la superstition et de la chimère, la magie vit son domaine se resserrer de plus en plus. Elle avait d'abord envahi toutes les sciences, ou, pour mieux dire, elle en tenait lieu. La connaissance des lois naturelles, révélée par l'observation, montra tout ce qu'il y avait de stérile et d'absurde dans les pratiques auxquelles elle recourait. Chassée d'abord de la science des phénomènes célestes, elle se réfugia dans celle des actions physiques. Puis, expulsée de nouveau, par l'expérience, du monde matériel et terrestre, elle se retira dans les actions physiologiques et psychologiques, dont les lois obscures se laissaient moins facilement pénétrer; elle s'y fortifia et continue d'y résister encore.... » Présenter un aperçu de ce grand mouvement de l'esprit humain qui nous éleva graduellement des ténèbres de la magie et de l'astrologie aux lumineuses régions de la science moderne, tel est le but de ce petit ouvrage. On a déjà écrit plusieurs fois l'histoire de la magie : les uns ont cherché dans l'ensemble de ces croyances chimériques des preuves à l'appui de leur solidité; les autres n'ont voulu que nous inspirer un profond dédain pour tant de folies et d'absurdités; nul n'a songé à tirer de la comparaison des faits un enseignement réellement philosophique, et à marquer les différentes phases par lesquelles a passé une science qui, toute chimérique qu'elle est, a été cependant le début nécessaire des grandes découvertes qui devaient en ruiner les fondements. » Et c'est à quoi M. Maury a parfaitement réussi. La glorification de l'esprit humain est la conclusion de cette histoire des aberrations de l'esprit humain : « L'homme, dit l'auteur en terminant, ne s'élève réellement au-dessus

¹ 1 vol. in-8°. Didier.

de sa condition, il n'entre de fait dans la sphère du surnaturel qu'alors que, dégagé des illusions qu'elle a traversées, son intelligence peut planer sur la nature, en saisir la magnifique harmonie, en comprendre la parfaite coordination. Aucun miracle, aucun prodige n'égale assurément la grandeur, le spectacle des lois générales de la création; aucune apparition, aucune vision ne prouve plus que la révélation de l'univers l'existence de l'Être infini qui engendre, entretient et résume toutes choses.»

La belle traduction de Shakspeare par M. François-Victor Hugo, dont nous avons déjà plusieurs fois eu occasion de parler, vient de s'enrichir d'un nouveau volume, le sixième. Sous le titre commun de *Comédies de l'amour*, le jeune traducteur a réuni trois de ces pièces où la fantaisie comique de Shakspeare s'est donné carrière avec une verve inépuisable et une grâce toujours nouvelle : *La Sauvage apprivoisée*, *Tout est bien qui finit bien*, et *Peines d'amour perdues*. Comme les précédents, ce nouveau volume est accompagné de notes et d'une introduction, qui jette un jour curieux sur les rapports des fictions shakspeariennes avec l'histoire galante de la cour d'Élisabeth. M. F. V. Hugo y a fait pour Shakspeare et pour Élisabeth ce que M. Michelet a si heureusement accompli pour Molière et pour Louis XIV dans le dernier volume de son *Histoire de France*. Nous ne parlons plus des mérites de la traduction; nous ne pourrions que nous répéter, et nous aurions aussi à protester de nouveau contre ces déplorables petits tirets, qui, sous prétexte de marquer la séparation de vers qui n'existent plus, gênent la lecture de la manière la plus fâcheuse. Nous faisons des vœux pour qu'ils disparaissent à la deuxième édition, car il est permis ici de parler de plusieurs éditions : la traduction de M. Hugo est une œuvre définitive, classique, à côté de laquelle ne pourront plus se produire que des essais d'interprétation versifiée. Une édition populaire serait bien désirable par la littérature qui court.

M. N. Martin préfère l'Allemagne à l'Angleterre; une constante prédilection, à laquelle nous devons plus d'une agréable et consciencieuse étude, plus d'une inspiration gracieuse, le ramène incessamment au delà des bords du Rhin. Dans son dernier volume¹, il nous donne, avec des poésies traduites de Heine, des études sur les Nibelungen, sur Platen, sur notre ami et collaborateur Maurice Hartmann, sur la poésie allemande en Alsace, sur les légendes et les poètes de la vallée du Rhin. Dans ces divers sujets, M. Martin montre toujours une parfaite connaissance de la matière. Peut-être sa critique est-elle trop uniformément bienveillante.

On fait encore des vers, même en France. Sous le titre un peu obscur et cherché de *Sillons et Débris*², M. Pontavice de Heussey vient de publier un deuxième recueil de poésies, où l'on remarque de l'inspiration, du souffle, de la facilité. Quelques pièces familières ont beaucoup de charme et de grâce. La facture des vers est toujours bonne, quelquefois cependant, nous a-t-il semblé, un peu banale.

M. Louis Viardot publie une nouvelle édition, revue et augmentée, de ses *Musées d'Europe*³. Nous venons à peine de la recevoir, et n'avons guère eu le

¹ *Poètes contemporains de l'Allemagne*, 1 vol. in-8°. — Paris, Poulet-Malassis.

² 1 vol. in-12. Paris, Castel.

³ 5 vol., comprenant les musées de France, d'Italie, d'Angleterre, de Hollande, de Belgique, de Russie, d'Allemagne et d'Espagne. — Paris, Hachette.

loisir d'y jeter les yeux, mais nous ne voulons pas perdre de temps pour l'annoncer. La réputation de cette collection est faite depuis longtemps, et le succès des deux premières éditions montre assez en quelle estime le public tient le goût et la science de M. Viardot en ces matières difficiles. Ces volumes, qu'il a su rendre si attrayants, et où il a déposé le résultat de recherches laborieuses et de longs voyages, sont, à vrai dire, l'inventaire et le répertoire de l'art classique en Europe.

La *Revue germanique* s'est occupée à plusieurs reprises de travaux allemands concernant l'unité des forces naturelles, et ayant pour objet de ramener à un seul et même principe les diverses manifestations de ce qu'on appelle communément les agents impondérables. Nous nous empressons de signaler un travail du même genre et complètement original d'un jeune ingénieur, M. Love, dont nous trouvons l'exposé, encore incomplet, dans le *Bulletin de la Société des Ingénieurs civils*. M. Love unit le son à la lumière et à la chaleur dans ses tentatives synthétiques. Ses recherches se font remarquer par l'alliance de l'analyse philosophique et d'expériences très-remarquables. L'auteur commence par examiner quels sont les caractères auxquels on reconnaît l'existence et la matérialité d'un corps, et conclut que la matière est tout ce qui frappe un ou plusieurs de nos sens, tout ce qui peut recevoir le mouvement et le communiquer. Il ajoute à ce moyen d'investigation quelques développements sur la manière de distinguer une entité d'un attribut. L'entité se reconnaît à ce signe qu'elle constitue une unité distincte, qu'elle a des attributs invariables dans les mêmes circonstances, différant en nombre et en intensité de ceux des autres entités; qu'elle ne peut s'allier avec une autre entité et continuer à y être discernée par ses attributs. L'attribut, au contraire, se reconnaît à ce signe, qu'il peut, à l'inverse de l'entité, coexister distinctement avec d'autres attributs, qu'il ne peut être isolé d'un corps ou y exister à des degrés différents dans les mêmes circonstances. En tout cas, la dépendance reconnue exister entre ces deux termes, entité, attribut, est telle, que l'on peut toujours conclure de l'un à l'autre. Ainsi, lorsque la présence d'un ou de plusieurs attributs aura été constatée, l'existence d'une entité, apparente ou non, pondérable ou impondérable, s'ensuivra rigoureusement.

L'auteur fait voir ensuite que le mouvement modifie les attributs, et il arrive à cette conclusion, que si une entité, qui ne se révèle d'abord que par certains attributs, en décèle d'autres à d'autres moments dans des circonstances différentes, on pourra dire, si les premiers ont été constatés au repos, que les derniers sont le résultat du mouvement plus ou moins rapide de l'entité dont il s'agit.

Partant de là, M. Love, après avoir montré que la chaleur et la lumière coexistent toujours et d'une manière distincte, en conclut que ce sont des attributs et non des entités. Il croit découvrir que l'électricité est une véritable entité; qu'elle en a les caractères au repos; mais qu'en outre, lorsqu'elle est animée d'une très-grande vitesse, elle donne lieu aux phénomènes de lumière, de chaleur et de son.

Nous ne pouvons ici entrer dans le détail des expériences de M. Love, et nous devons nous borner à indiquer ses conclusions, qui tendent, comme on le voit, à ramener à l'action du fluide électrique tous les phénomènes de lumière, de chaleur et d'acoustique.

A. N.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME DIXIÈME.

Quatrième livraison.

Poèmes dramatiques d' <i>Alexandre Pouchkine</i> (Boris Godounoff), traduits du russe par MM. Ivan Tourgueneff et Louis Viardot	5
Charles Vogt, sa vie et ses écrits populaires en zoologie et en physiologie, par <i>M. Ch. Martins</i>	68
La Blonde Lisbeth, nouvelle traduite de l'allemand de Charles Immermann (sixième partie).	92
Sur les débris de l'ancienne littérature babylonienne conservés dans des traductions arabes, par <i>M. Ernest Renan</i>	136
Étude sur Goethe, par <i>M. Charles Dollfus</i>	167
Le Diable en Allemagne au seizième siècle, traduit de l'allemand de M. G. Freytag.	206
Conradin Kreutzer, traduit de l'allemand de M. W. H. Riehl.	231
Bulletin bibliographique et critique.	237
Courrier littéraire et scientifique.	249
Chronique parisienne.	253

Cinquième livraison.

Philosophie du beau, études sur le système d'esthétique de M. Th. Vischer (deuxième article), par <i>M. Victor Cherbuliez</i>	257
Historiens allemands contemporains, Henri de Sybel (premier article), par <i>M. Philippe Roget</i>	282
Les Solitaires, traduit de l'allemand de M. Paul Heyse, par <i>M. J. Duesberg</i>	319
La Géographie physique de l'Allemagne, traduit de l'allemand de M. Bernhard Cotta.	344
La Science des langues appliquée à l'enseignement des langues, par <i>M. H. Chavée</i> .	384
Fragments de morale indienne, par <i>Élie Reclus</i>	417
Sophie de La Roche, esquisse d'histoire littéraire et morale, par <i>M. A. Nefftzer</i> .	450
Bulletin bibliographique et critique.	477
Courrier littéraire et scientifique.	490
Chronique parisienne.	495

Sixième livraison.

La Critique biblique en Allemagne : <i>Les Prophètes</i> (premier article), par M. Michel Nicolas	497
Iphigénie à Delphes, drame en cinq actes, traduit de l'allemand de M. Frédéric Halm	534
Historiens allemands de la littérature française : M. Hermann Hettner, par C. de Sault	579
Les Deux Sœurs, nouvelle traduite de l'allemand de M. Adalbert Stifter (premier article).	605
Philosophie du beau, études sur le système d'esthétique de M. Th. Vischer (troisième article), par M. Victor Cherbuliez.	643
Impressions de voyage d'un Chinois au Japon, traduit des communications de la mission russe à Pékin.	670
Bulletin bibliographique et critique.	688
Courrier littéraire et scientifique.	712
Chronique parisienne.	715



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

148-C-1

February 234



